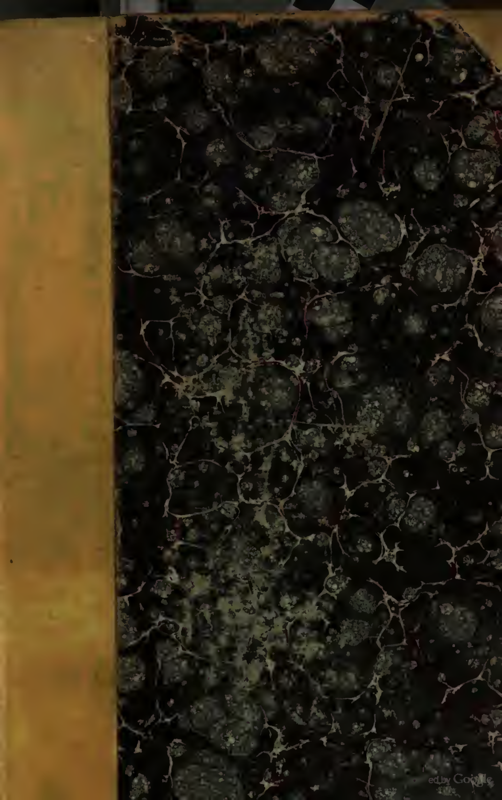






ŒUVRES

DE M. LE VICOMTE

DE

CHATEAUBRIAND.

TOME II.

PARIS. — IMPRIMERIE DE CASIMIR,
rue de la Vieille-Monnoie, n° 12

OEUVRES

DE M. LE VICOMTE

DE

CHATEAUBRIAND,

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

TOME SECOND.

LES MARTYRS, ATALA, RENÉ, ETC.



A PARIS,

CHEZ LEFÈVRE, LIBRAIRE,

RUE DE L'ÉPERON, N° 6;

CHEZ LEDENTU, LIBRAIRE,

QUAI DES AUGUSTINS, N° 31.

1838.



PRÉFACE[1].

Voici un ouvrage que j'ai cru tombé pendant quelque temps, non qu'en ma conscience je le trouvasse plus mauvais que mes précédents ouvrages ; mais la violence de la critique avoit ébranlé ma foi d'auteur, et j'avois fini par être convaincu que je m'étois trompé. Quelques amis ne me consoloient pas, parcequ'au fond je n'étois pas affligé, et que je fais bon marché de mes livres; mais ils soutenoient que la condamnation n'étoit pas assez justifiée, et que le public, tôt ou tard, porteroit un autre arrêt. M. de Fontanes surtout n'hésitoit pas : je n'étois pas Racine, mais il pouvoit être Boileau, et il ne cessoit de me dire : « Ils y reviendront. » Sa persuasion à cet égard étoit si profonde, qu'elle lui inspira les stances charmantes :

« Le Tasse errant de ville en ville.... »

sans crainte de compromettre son goût et l'autorité de son jugement.

En effet, *les Martyrs* se sont relevés seuls; ils ont obtenu l'honneur de quatre éditions consécutives; ils ont même joui auprès des gens de lettres d'une faveur particulière : on m'a su gré d'un ouvrage qui témoigne de quelque travail de style, d'un grand respect pour la langue, et d'un goût sincère de l'antiquité.

Quant à la critique du fond, elle a été promptement abandonnée. Dire que j'avois mêlé le profane au sacré, parceque j'avois peint deux religions qui existoient ensemble, et dont chacune avoit ses croyances, ses autels, ses prêtres, ses cérémonies, c'étoit dire que j'aurois dû renoncer à l'histoire, ou plutôt choisir un autre sujet. Pour qui mouroient les Martyrs ? Pour Jésus-Christ. A qui les immoloit-on ? Aux *Dieux* de l'Empire. Il y avoit donc deux cultes.

La question philosophique, savoir si sous Dioclétien les Romains et les Grecs croyoient aux dieux d'Homère, et si le culte public avoit subi des altérations, cette question, comme *poëte*, ne me regarderoit pas, et, comme *historien*, j'aurois eu beaucoup de choses à dire.

Il ne s'agit plus de tout cela. *Les Martyrs* sont restés, contre ma première attente, et je n'ai eu qu'à m'occuper du soin d'en revoir le texte.

Au reste, cet ouvrage me valut un redoublement de persécutions sous Buonaparte : les allusions étoient si frappantes dans le portrait de Galérius et dans la peinture de la cour de Dioclétien, qu'elles ne pouvoient échapper à la police impériale, d'autant plus que le traducteur anglois, qui n'avoit pas de ménagements à garder, et à qui il étoit fort égal de me compromettre, avoit fait, dans sa préface, remarquer les allusions. Mon malheureux con-

[1] Cette Préface est celle des *OEuvres complètes* : Paris, 1826.

sin, Armand de Chateaubriand, fut fusillé à l'apparition des *Martyrs* : en vain je sollicitai sa grace; la colère que j'avois excitée s'en prenoit même à mon nom. N'est-ce pas une chose curieuse que je sois aujourd'hui un chrétien *douteux* et un royaliste *suspect?*

PRÉFACE

DE LA PREMIÈRE ET DE LA SECONDE ÉDITION.

J'ai avancé, dans un premier ouvrage, que la religion chrétienne me paroissoit plus favorable que le paganisme au développement des caractères et au jeu des passions dans l'épopée; j'ai dit encore que le *merveilleux* de cette religion pouvoit peut-être lutter contre le *merveilleux* emprunté de la mythologie : ce sont ces opinions, plus ou moins combattues, que je cherche à appuyer par un exemple.

Pour rendre le lecteur juge impartial de ce grand procès littéraire, il m'a semblé qu'il falloit chercher un sujet qui renfermât dans un même cadre le tableau des deux religions, la morale, les sacrifices, les pompes des deux cultes; un sujet où le langage de la *Genèse* pût se faire entendre auprès de celui de l'*Odyssée*; où le Jupiter d'Homère vint se placer à côté du Jéhova de Milton, sans blesser la piété, le goût et la vraisemblance des mœurs.

Cette idée conçue, j'ai trouvé facilement l'époque historique de l'alliance des deux religions.

La scène s'ouvre au moment de la persécution excitée par Dioclétien, vers la fin du troisième siècle. Le Christianisme n'étoit point encore la religion dominante de l'empire Romain, mais ses autels s'élevoient auprès des autels des idoles.

Les personnages sont pris dans les deux religions : je fais d'abord connoître ces personnages; le récit montre ensuite l'état du Christianisme dans le monde connu à l'époque de l'action; le reste de l'ouvrage développe cette action, qui se rattache par la catastrophe au massacre général des Chrétiens.

Je me suis peut-être laissé éblouir par le sujet : il m'a semblé fécond. On voit en effet, au premier coup d'œil, qu'il met à ma disposition l'antiquité profane et sacrée. En outre, j'ai trouvé moyen, par le récit et par le cours des événements, d'amener la peinture des différentes provinces de l'empire Romain; j'ai conduit le lecteur chez les Francs et les Gaulois, au berceau de nos ancêtres. La Grèce, l'Italie, la Judée, l'Égypte, Sparte, Athènes, Rome, Naples, Jérusalem, Memphis, les vallons de l'Arcadie, les deserts de la Thebaïde, sont les autres points de vue ou les perspectives du tableau.

Les personnages sont presque tous historiques. On sait quel monstre fut Galérius. J'ai fait Dioclétien un peu meilleur et un peu plus grand qu'il ne le paroît dans les auteurs de son temps. En cela j'ai prouvé mon impartialité. J'ai rejeté tout l'odieux de la persécution sur Galérius et sur Hiéroclès.

Lactance dit en propres mots :

Deinde... in Hieroclem ex vicario præsidem, qui auctor et consiliarius ad faciendam persecutionem fuit[1].

« ... Hiéroclès, qui fut l'instigateur et l'auteur de la persécution. »

Tillemont, après avoir parlé du conseil où l'on mit en délibération la mort des Chrétiens, ajoute:

« Dioclétien consentit à remettre la chose au conseil, afin de se décharger « de la haine de cette résolution sur ceux qui l'avoient conseillée. On appela « à cette délibération quelques officiers de justice et de guerre, lesquels, « soit par inclination propre, soit par complaisance, appuyèrent le senti- « ment de Galérius. Hiéroclès fut un des plus ardents à conseiller la persé- « cution[2]. »

Ce gouverneur d'Alexandrie fit souffrir des maux affreux à l'Église, selon le témoignage de toute l'histoire. Hiéroclès étoit sophiste, et, en massacrant les Chrétiens, il publia contre eux un ouvrage intitulé *Philaléthès*, ou *Ami de la Vérité*. Eusèbe[3] en a réfuté une partie dans un Traité que nous avons encore; c'est aussi pour y répondre que Lactance a composé ses *Institutions*[4]. Pearson[5] a cru que l'Hiéroclès persécuteur des Chrétiens étoit le même que l'auteur du *Commentaire* sur les vers dorés de Pythagore. Tillemont[6] semble se ranger à l'avis du savant évêque de Chester; et Jonsius[7], qui veut retrouver dans l'Hiéroclès de la *Bibliothèque* de Photius l'Hiéroclès réfuté par Eusèbe[8], sert plutôt à confirmer qu'à détruire l'opinion de Pearson. Dacier, qui, comme l'observe Boileau, veut toujours faire un sage de l'écrivain qu'il traduit[9], combat le sentiment du savant Pearson; mais les raisons de Dacier sont foibles, et il est probable qu'Hiéroclès, persécuteur et auteur du *Philaléthès*, est aussi auteur du *Commentaire*.

D'abord vicaire des préfets, Hiéroclès devint ensuite gouverneur de la Bithynie. Les Ménées[10], saint Épiphane[11] et les Actes du martyre de saint Edèse[12], prouvent qu'Hiéroclès fut aussi gouverneur de l'Égypte, où il exerça de grandes cruautés.

Fleury, qui suit ici Lactance, en parlant d'Hiéroclès, parle encore d'un autre sophiste qui écrivoit dans le même temps contre les Chrétiens; voici le portrait qu'il fait de ce sophiste inconnu :

« Dans le même temps que l'on abattoit l'église de Nicomédie, il y eut « deux auteurs qui publièrent des écrits contre la religion chrétienne. L'un « étoit philosophe de profession, mais dont les mœurs étoient contraires à

[1] *De Mort. lib. persec.*, cap. 16. — [2] *Mém. eccl.*, t. v, p. 20, édit. in-4°. Paris.

[3] Eusebii Cæsariensis *in Hieroclem liber cum Philostrato editus*. Paris, 1608.

[4] Lact., *Instit.*, lib. v, cap. 2.

[5] Dans ses prolégomènes sur les ouvrages d'Hiéroclès, imprimés en 1673, t. II, pr., p. 3-19.

[6] *Mém. eccl.*, t. v, 2e édit., in-4°. Paris, 1702.

[7] *De scriptoribus historiæ philosophicæ*. Francofurt., 1659, lib. III, cap. 18.

[8] Pour soutenir son opinion, Jonsius est obligé de dire que cet Eusèbe n'est pas celui de Césarée.

[9] Boileana.

[10] *Menæa magna Græcorum*, p. 177. Venet., 1525.

[11] *Epiphanii panarium adversus hæreses*, p. 717. Lutetiæ, 1622.

[12] *De Martyr. Palæst.*, cap. 4, Euseb.

« la doctrine : en public il commandoit la modération, la frugalité, la pau-
« vreté ; mais il aimoit l'argent, le plaisir et la dépense, et faisoit meilleure « chère chez lui qu'au palais : tous ses vices se couvroient par l'extérieur « de ses cheveux et de son manteau.... Il publia trois livres contre la reli- « gion chrétienne. Il disoit d'abord qu'il étoit du devoir d'un philosophe de « remédier aux erreurs des hommes... ; qu'il vouloit montrer la lumière de « la sagesse à ceux qui ne la voyoient pas, et les guérir de cette obstination « qui les faisoit souffrir inutilement tant de tourments. Afin que l'on ne dou- « tât pas du motif qui l'excitoit, il s'étendoit sur les louanges des princes, « relevoit leur piété et leur sagesse, qui se signaloient même dans la dé- « fense de la religion, en réprimant une superstition impie et puérile[1]. »

La lâcheté de ce sophiste, qui attaquoit les Chrétiens tandis qu'ils étoient sous le fer du bourreau, révolta les païens mêmes, et il ne reçut pas des empereurs la récompense qu'il en attendoit[2].

Ce caractère, tracé par Lactance, prouve que je n'ai donné à Hiéroclès que les mœurs de son temps. Hiéroclès étoit lui-même sophiste, écrivain, orateur et persécuteur.

« L'autre auteur, dit Fleury, étoit du nombre des juges, et un de ceux « qui avoient conseillé la persécution. On croit que c'étoit Hiéroclès, né en « une petite ville de Carie, et depuis gouverneur d'Alexandrie. Il écrivit « deux livres qu'il intitula *Philaléthès*, c'est-à-dire Ami de la vérité, et « adressa son discours aux Chrétiens mêmes, pour ne pas paroître les atta- « quer, mais leur donner de salutaires conseils. Il s'efforçoit de montrer de « la contradiction dans les Écritures saintes, et en paroissoit si bien instruit, « qu'il sembloit avoir été Chrétien[3]. »

Je n'ai donc point calomnié Hiéroclès. Je respecte et honore la vraie philosophie. On pourra même observer que le mot de philosophe et de philosophie n'est pas une seule fois pris en mauvaise part dans mon ouvrage. Tout homme dont la conduite est noble, les sentiments élevés et généreux, qui ne descend jamais à des bassesses, qui garde au fond du cœur une légitime indépendance, me semble respectable, quelles que soient d'ailleurs ses opinions. Mais les sophistes de tous les pays et de tous les temps sont dignes de mépris, parcequ'en abusant des meilleures choses, ils font prendre en horreur ce qu'il y a de plus sacré parmi les hommes.

Je viens aux anachronismes. Les plus grands hommes que l'Église ait produits ont presque tous paru entre la fin du troisième siècle et le commencement du quatrième. Pour faire passer ces illustres personnages sous les yeux du lecteur, j'ai été obligé de presser un peu les temps ; mais ces personnages, la plupart placés ou même simplement nommés dans le récit, ne jouent point de rôles importants ; ils sont purement épisodiques, et ne tiennent presque point à l'action ; ils ne sont là que pour rappeler de beaux noms et réveiller de nobles souvenirs. Je crois que les lecteurs ne seront pas fâchés de rencontrer à Rome saint Jérôme et saint Augustin, de les voir, empor-

[1] *Hist. ecclés.*, liv. VIII, t. II, p. 420, édit. in-8°. Paris, 1717.
[2] Lact., *Instit.*, lib. V, cap. 4, p. 470. — [3] *Hist. ecclés.*, liv. VIII, t. II, in-8°.

tés par l'ardeur de la jeunesse, tomber dans ces fautes qu'ils ont pleurées si longtemps, et qu'ils ont peintes avec tant d'éloquence. Après tout, entre la mort de Dioclétien et la naissance de saint Jérôme, il n'y a que vingt-huit ans. D'ailleurs, en faisant parler et agir saint Jérôme et saint Augustin, j'ai toujours peint fidèlement les mœurs historiques. Ces deux grands hommes parlent et agissent dans *les Martyrs* comme ils ont parlé et comme ils ont agi, peu d'années après, dans les mêmes lieux et dans des circonstances semblables.

Je ne sais si je dois rappeler ici l'anachronisme de Pharamond et de ses fils. On voit par Sidoine Apollinaire, par Grégoire de Tours, par l'*Epitome* de l'histoire des Francs, attribué à Frédégaire, par les *Antiquités* de Montfaucon, qu'il y a eu plusieurs Pharamond, plusieurs Clodion, plusieurs Mérovée. Les rois francs dont j'ai parlé ne seront donc pas, si l'on veut, ceux que nous connoissons sous ces noms, mais d'autres rois leurs ancêtres.

J'ai placé la scène à Rome et non pas à Nicomédie, séjour habituel de Dioclétien. Un lecteur moderne ne se représente guère un empereur romain autre part qu'à Rome : il y a des choses que l'imagination ne peut séparer. Racine a observé avec raison, dans la préface d'*Andromaque*, qu'on ne sauroit donner un fils étranger à la veuve d'Hector. Au reste, l'exemple de Virgile, de Fénelon et de Voltaire me servira d'excuse et d'autorité auprès de ceux qui blâmeroient ces anachronismes.

On m'avoit engagé à mettre des notes à mon ouvrage : peu de livres en effet en seroient plus susceptibles. J'ai trouvé dans les auteurs que j'ai consultés des choses généralement inconnues et dont j'ai fait mon profit. Le lecteur qui ignore les sources pourroit prendre ces choses extraordinaires pour des visions de l'auteur : c'est ce qui m'est déjà arrivé au sujet d'*Atala*.

Voici quelques exemples de ces faits singuliers.

En ouvrant le sixième livre des *Martyrs*, on lit :

« La France est une contrée sauvage et couverte de forêts, qui commence au delà du Rhin, etc. »

Je m'appuie ici de l'autorité de saint Jérôme dans la vie de saint Hilarion. J'ai de plus la carte de Peutinger [1], et je crois même qu'Ammien Marcellin donne le nom de France au pays des Francs.

Je fais mourir les deux Decius en combattant contre les Francs : ce n'est pas l'opinion commune; mais je suis la *Chronique* d'Alexandrie [2].

Dans un autre endroit, j'ai parlé du port de Nîmes. J'adopte alors pour un moment l'opinion de ceux qui croient que la Tour-Magne étoit un phare.

Pour le cercueil d'Alexandre, on peut consulter Quinte-Curce, Strabon, Diodore de Sicile, etc. La couleur des yeux des Francs, la peinture verte dont les Lombards couvroient leurs joues, sont des faits puisés dans les lettres et dans les poésies de Sidoine.

Pour la description des fêtes romaines, les prostitutions publiques, le luxe de l'amphithéâtre, les cinq cents lions, l'eau safranée, etc., on peut lire

[1] *Peutingeriana tabula itineraria.* Vienne, 1753, in-fol.
[2] *Chronicon Paschale.* Parisiis, 1688, in-fol.

Cicéron, Suétone, Tacite, Florus; les écrivains de l'Histoire Auguste sont remplis de ces détails.

Quant aux curiosités géographiques touchant les Gaules, la Grèce, la Syrie, l'Égypte, elles sont tirées de Jules César, de Diodore de Sicile, de Pline, de Strabon, de Pausanias, de l'Anonyme de Ravenne, de Pomponius Méla, de la collection des Panégyristes, de Libanius dans son Discours à Constantin et dans son livre intitulé *Basilicus*, de Sidoine Apollinaire, enfin de mes propres voyages.

Pour les mœurs des Francs, des Gaulois et des autres Barbares, j'ai lu avec attention, outre les auteurs déja cités, la *Chronique* d'Idace, Priscus Panitès (Fragments sur les ambassades), Julien (première oraison et le livre des Césars), Agathias et Procope sur les armes des Francs, Grégoire de Tours et les *Chroniques*, Salvien, Orose, le vénérable Bède, Isidore de Séville, Saxo Grammaticus, l'Edda, l'Introduction à l'Histoire de Charles-Quint, les remarques de Blair sur Ossian, Pelloutier, *Histoire des Celtes*, divers articles de Ducange, Joinville et Froissart.

Les mœurs des Chrétiens primitifs, la formule des actes des Martyrs, les différentes cérémonies, la description des églises, sont tirées d'Eusèbe, de Socrate, de Sozomène, de Lactance, des Apologistes, des *Actes des Martyrs*, de tous les Pères, de Tillemont et de Fleury.

Je prie donc le lecteur, quand il rencontrera quelque chose qui l'arrête, de vouloir bien supposer que cette chose n'est point de mon invention, et que je n'ai eu d'autre vue que de rappeler un trait de mœurs curieux, un monument remarquable, un fait ignoré. Quelquefois aussi, en peignant un personnage de l'époque que j'ai choisie, j'ai fait entrer dans ma peinture un mot, une pensée, tirés des écrits de ce même personnage : non que ce mot et cette pensée fussent dignes d'être cités comme un modèle de beauté ou de bon goût, mais parcequ'ils fixent les temps et les caractères. Tout cela auroit pu sans doute servir de matière à des notes. Mais avant de grossir les volumes, il faut d'abord savoir si mon livre sera lu, et si le public ne le trouvera pas déja trop long.

J'ai commencé *les Martyrs* à Rome, dès l'année 1802, quelques mois après la publication du *Génie du Christianisme*. Depuis cette époque, je n'ai pas cessé d'y travailler. Les dépouillements que j'ai faits de divers auteurs sont si considérables, que pour les seuls livres des Francs et des Gaules, j'ai rassemblé les matériaux de deux gros volumes. J'ai consulté des amis de goûts différents et de différents principes en littérature. Enfin, non content de toutes ces études, de tous ces sacrifices, de tous ces scrupules, je me suis embarqué, et j'ai été voir les sites que je voulois peindre. Quand mon ouvrage n'auroit d'ailleurs aucun autre mérite, il auroit du moins l'intérêt d'un voyage fait aux lieux les plus fameux de l'histoire. J'ai commencé mes courses aux ruines de Sparte, et je ne les ai finies qu'aux débris de Carthage, en passant par Argos, Corinthe, Athènes, Constantinople, Jérusalem et Memphis. Ainsi, en lisant les descriptions qui se trouvent dans *les Martyrs*, le lecteur peut être assuré que ce sont des portraits ressemblants, et non des

descriptions vagues et ambitieuses. Quelques-unes de ces descriptions sont même tout à fait nouvelles : aucun voyageur moderne, du moins que je sache[1], n'a donné le tableau de la Messénie, d'une partie de l'Arcadie et de la vallée de la Laconie. Chandler, Wheler, Spon, Leroi, M. de Choiseul, n'ont point visité Sparte ; M. Fauvel et quelques Anglois ont dernièrement pénétré jusqu'à cette ville célèbre, mais ils n'ont point encore publié le résultat de leurs travaux. La peinture de Jérusalem et de la mer Morte est également fidèle. L'église du Saint-Sépulcre, la Voie douloureuse (*Via dolorosa*), sont telles que je les représente. Le fruit que mon héroïne cueille au bord de la mer Morte, et dont on a nié l'existence, se trouve partout à deux ou trois lieues au midi de Jéricho ; l'arbre qui le porte est une espèce de citronnier : j'ai moi-même apporté plusieurs de ces fruits en France[2].

Voilà ce que j'ai fait pour rendre *les Martyrs* un peu moins indignes de l'attention publique. Heureux si le souffle poétique qui anime les ruines d'Athènes et de Jérusalem se fait sentir dans mon ouvrage! Je n'ai point parlé de mes études et de mes voyages par une vaine ostentation, mais pour montrer la juste défiance que j'ai de mes talents, et les soins que je prends d'y suppléer par tous les moyens qui sont à ma disposition : on doit voir aussi dans ces travaux mon respect pour le public, et l'importance que j'attache à tout ce qui concerne de près ou de loin les intérêts de la religion.

Il ne me reste plus qu'à parler du genre de cet ouvrage. Je ne prendrai aucun parti dans une question si longtemps débattue ; je me contenterai de rapporter les autorités.

On demande s'il peut y avoir des poëmes en prose. Question qui au fond pourroit bien n'être qu'une dispute de mots.

Aristote, dont les jugements sont des lois, dit positivement que l'épopée peut être écrite *en prose ou en vers*.

Ἡ δὲ Ἐποποιΐα μόνον τοῖς λογοις ψιλοῖς, ἢ τοῖς μέτροις[3].

Et ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'il donne au vers homérique, ou vers simple, un nom qui le rapproche de la prose, ψιλομετρία, comme il dit de la prose poétique, ψιλοὶ λόγοι.

[1] Coronelli, Pellegrin, La Guilletière, et plusieurs autres Vénitiens, ont parlé de Lacédémone, mais de la manière la plus vague et la moins satisfaisante. M. de Pouqueville, excellent pour tout ce qu'il a vu, paroît avoir été trompé sur Misitra, qui n'est point Sparte. Misitra est bâtie à deux lieues de l'Eurotas, sur une croupe du Taygète. Les ruines de Sparte se trouvent à un village appelé Magoula.

[2] Ce voyage, uniquement entrepris pour voir et peindre les lieux où je voulois placer la scène des *Martyrs*, m'a nécessairement fourni une foule d'observations étrangères à mon sujet ; j'ai recueilli des faits importants sur la géographie de la Grèce, sur l'emplacement de Sparte, sur Argos, Mycènes, Corinthe, Athènes, etc. Pergame dans la Mysie, Jérusalem, la mer Morte, l'Égypte, Carthage, dont les ruines sont beaucoup plus curieuses qu'on ne le croit généralement, occupent une partie considérable de mon journal. Ce journal, dépouillé des descriptions qui se trouvent dans *les Martyrs*, pourroit encore avoir quelque intérêt. Je le publierai peut-être un jour sous le titre d'*Itinéraire de Paris à Jérusalem et de Jérusalem à Paris*, en passant par la Grèce, et revenant par l'Égypte, la Barbarie et l'Espagne.

[3] Arist., *de Art. poet.*, p. 2. Paris, 1645, in-8°.

Denys d'Halicarnasse, dont l'autorité est également respectée, dit :

« Il est possible qu'un discours en prose ressemble à un beau poëme ou « à de doux vers; un poëme et des chants lyriques peuvent ressembler à une « prose oratoire. »

Πῶς γράφεται λέξις ἄμετρος ὁμοία καλῷ ποιήματι ἢ μέλει, καὶ πῶς ποίημα γε ἢ μέλος πεζῇ λέξει καλῇ παραπλήσιον [1].

Le même auteur cite des vers charmants de Simonide, sur Danaé, et il ajoute :

« Ces vers paroissent tout à fait semblables à une belle prose [2]. »

Strabon confond de la même manière les vers et la prose [3].

Le siècle de Louis XIV, nourri de l'antiquité, paroît avoir adopté le même sentiment sur l'épopée en prose. Lorsque le *Télémaque* parut, on ne fit aucune difficulté de lui donner le nom de poëme; il fut connu d'abord sous le titre des *Aventures de Télémaque*, ou suite du IV[e] livre de l'*Odyssée*. Or, la suite d'un poëme ne peut être qu'un poëme. Boileau, qui d'ailleurs juge le *Télémaque* avec une rigueur que la postérité n'a point sanctionnée, le compare à l'*Odyssée*, et appelle Fénelon un poëte.

« Il y a, dit-il, de l'agrément dans ce livre, et une imitation de l'*Odyssée*. « que j'approuve fort. L'avidité avec laquelle on le lit fait bien voir que, « si l'on traduisoit Homère en beaux mots, il feroit l'effet qu'il doit faire « et qu'il a toujours fait... Le Mentor du *Télémaque* dit de fort bonnes « choses, quoique un peu hardies; et enfin M. de Cambray me paroît beau- « coup meilleur *poëte* que théologien [4]. »

Dix-huit mois après la mort de Fénelon, Louis de Sacy, donnant son approbation à une édition du *Télémaque*, appelle cet ouvrage *un poëme épique, quoiqu'en prose.*

Ramsay lui donne le même nom.

L'abbé de Chanterac, cet intime ami de Fénelon, écrivant au cardinal Gabrieli, s'exprime de la sorte :

« Notre prelat avoit autrefois composé cet ouvrage (le *Télémaque*) en « suivant le même plan qu'Homère dans son *Iliade* et son *Odyssée*, ou « Virgile dans son *Énéide*. Ce livre pourroit être regardé comme un poëme : « il n'y manque que le rhythme. L'auteur avoit voulu lui donner le *charme* « *et l'harmonie du style poétique* [5]. »

Enfin écoutons Fénelon lui-même :

« Pour *Télémaque*, c'est une narration fabuleuse en forme de poëme hé- « roïque, comme ceux d'Homère et de Virgile. [6] »

Voilà qui est formel [7]. »

[1] Dion. Halic., t. II, p. 54, cap. 25. — [2] *Ibid.*, p. 60. — [3] Strab., lib. I, p. 12, fol. 1597.

[4] Lettres de Boileau et de Brossette, t. I, p. 46.

[5] *Histoire de Fénelon*, par M. de Beaussel, t. II, p. 194.

[6] *Histoire de Fénelon*, p. 196, Manuscrits de Fénelon.

[7] A ces autorités, je joindrai ici celle de Blair : elle n'est pas sans appel pour des François, mais elle constate l'opinion des étrangers sur le *Télémaque*; elle est d'un très grand poids dans tout ce qui concerne la littérature ancienne, et enfin le docteur Blair est de tous

Faydit[1] et Gueudeville[2] furent les premiers critiques qui contestèrent au *Télémaque* le titre de poëme contre l'autorité d'Aristote et de leur siècle : c'est un fait assez singulier. Depuis cette époque, Voltaire et La Harpe ont déclaré qu'il n'y avoit point de poëme en prose : ils étoient fatigués et dégoûtés par les imitations que l'on avoit faites du *Télémaque*. Mais cela est-il bien juste? Parcequ'on fait tous les jours de mauvais vers, faut-il condamner tous les vers ? Et n'y a-t-il pas des épopées en vers d'un ennui mortel ?

Si le *Télémaque* n'est pas un poëme, que sera-t-il? Un roman? Certainement le *Télémaque* diffère encore plus du roman que du poëme, dans le sens où nous entendons aujourd'hui ces deux mots.

Voilà l'état de la question : je laisse la décision aux habiles. Je passerai, si l'on veut, condamnation sur le genre de mon ouvrage ; je répéterai volontiers ce que j'ai dit dans la préface d'*Atala :* vingt beaux vers d'Homère, de Virgile ou de Racine seront toujours incomparablement au-dessus de la plus belle prose du monde. Après cela je prie les poëtes de me pardonner d'avoir invoqué les Filles de Mémoire pour m'aider à chanter les Martyrs. Platon, cité par Plutarque, dit qu'il emprunte le nombre à la poésie, comme un char pour s'envoler au ciel : j'aurois bien voulu monter aussi sur ce char, mais j'ai peur que la divinité qui m'inspire ne soit une de ces Muses inconnues sur l'Hélicon, qui n'ont point d'ailes, et qui vont à pied, comme dit Horace : *Musa pedestris*.

les critiques anglois celui qui se rapproche le plus de notre goût et de nos jugements littéraires.

« In reviewing the epic poets, it were unjust to make no mention of the amiable author of the *Adventures of Telemachus*. His work, though not composed in verse, is justly entitled to be held a Poem. The measured poetical prose in which it is written, is remarkably harmonious; and gives the style nearly as much elevation as the French language is capable of supporting, even in regular verses. »

« En passant en revue les poëtes épiques, il seroit injuste de ne pas faire mention de l'aimable auteur des *Aventures de Télémaque*. Quoique son ouvrage ne soit pas composé en « vers, on peut, à juste titre, le regarder comme un poëme. La prose poétique et mesurée « du *Télémaque* est singulièrement harmonieuse, et elle donne au style presque autant « d'élévation que la langue françoise peut en supporter, même en vers. » (*Lect. on Rhet.*, by H. Blair, t. III, p. 376.)

[1] *La Télémacomanie.* — [2] *Critique générale du Télémaque.*

LES MARTYRS,

ou

LE TRIOMPHE

DE LA RELIGION CHRÉTIENNE.

LIVRE PREMIER.

SOMMAIRE.

Invocation. Exposition. Dioclétien tient les rênes de l'Empire romain. Sous le gouvernement de ce prince, les temples du vrai Dieu commencent à disputer l'encens aux temples des idoles. L'enfer se prépare à livrer un dernier combat pour renverser les autels du Fils de l'Homme. L'Éternel permet aux Démons de persécuter l'Église, afin d'éprouver les Fidèles; mais les Fidèles sortiront triomphants de cette épreuve, l'étendard du salut sera placé sur le trône de l'univers; le monde devra cette victoire à deux victimes que Dieu a choisies. Quelles sont ces victimes. Apostrophe à la Muse qui les va faire connoître. Famille d'Homère. Démodocus, dernier descendant des Homérides, prêtre d'Homère au temple de ce poëte, sur le mont Ithome, en Messénie. Description de la Messénie. Démodocus consacre au culte des Muses sa fille unique Cymodocée, afin de la dérober aux poursuites d'Hiéroclès, proconsul d'Achaïe, et favori de Galérius. Cymodocée va seule avec sa nourrice à la fête de Diane-Limnatide : elle s'égare; elle rencontre un jeune homme endormi au bord d'une fontaine. Eudore reconduit Cymodocée chez Démodocus. Démodocus part avec sa fille pour aller offrir des présents à Eudore, et remercier la famille de Lasthénès.

Je veux raconter les combats des Chrétiens, et la victoire que les Fidèles remportèrent sur les Esprits de l'abîme, par les efforts glorieux de deux époux martyrs.

Muse céleste, vous qui inspirâtes le poëte de Sorrente et l'aveugle d'Albion, vous qui placez votre trône solitaire sur le Thabor, vous qui vous plaisez aux pensées sévères, aux méditations graves et sublimes, j'implore à présent votre secours. Enseignez-moi, sur la harpe de David, les chants que je dois faire entendre; donnez surtout à mes yeux quelques-unes de ces larmes que Jérémie versoit sur les malheurs de Sion : je vais dire les douleurs de l'Église persécutée !

Et toi, Vierge du Pinde, fille ingénieuse de la Grèce, descends



à ton tour du sommet de l'Hélicon : je ne rejetterai point les guirlandes de fleurs dont tu couvres les tombeaux, ô riante divinité de la Fable, toi qui n'as pu faire de la mort et du malheur même une chose sérieuse! Viens, Muse des mensonges, viens lutter avec la Muse des vérités. Jadis on lui fit souffrir en ton nom des maux cruels : orne aujourd'hui son triomphe par ta défaite, et confesse qu'elle étoit plus digne que toi de régner sur la lyre.

Neuf fois l'Église de Jésus-Christ avoit vu les Esprits de l'abîme conjurés contre elle; neuf fois ce vaisseau, qui ne doit point périr, étoit échappé au naufrage. La terre reposoit en paix. Dioclétien tenoit dans ses mains habiles le sceptre du monde. Sous la protection de ce grand prince, les Chrétiens jouissoient d'une tranquillité qu'ils n'avoient point connue jusqu'alors. Les autels du vrai Dieu commençoient à disputer l'encens aux autels des idoles; le troupeau des Fidèles augmentoit chaque jour; les honneurs, les richesses et la gloire n'étoient plus le seul partage des adorateurs de Jupiter : l'Enfer, menacé de perdre son empire, voulut interrompre le cours des victoires célestes. L'Éternel, qui voyoit les vertus des Chrétiens s'affoiblir dans la prospérité, permit aux Démons de susciter une persécution nouvelle; mais, par cette dernière et terrible épreuve, la Croix devoit être enfin placée sur le trône de l'univers, et les temples des faux dieux alloient rentrer dans la poudre.

Comment l'antique ennemi du genre humain fit-il servir à ses projets les passions des hommes, et surtout l'ambition et l'amour? Muse, daignez m'en instruire. Mais auparavant, faites-moi connoître la vierge innocente et le pénitent illustre qui brillèrent dans ce jour de triomphe et de deuil : l'une fut choisie du Ciel chez les idolâtres, l'autre parmi le peuple fidèle, pour être les victimes expiatoires des Chrétiens et des Gentils.

Démodocus étoit le dernier descendant d'une de ces familles Homérides qui habitoient autrefois l'île de Chio, et qui prétendoient tirer leur origine d'Homère. Ses parents l'avoient uni, dans sa jeunesse, à la fille de Cléobule de Crète, Épicharis, la plus belle des vierges qui dansoient sur les gazons fleuris, au pied du mont Talée, chéri de Mercure. Il avoit suivi son épouse à Gortynes, ville bâtie par le fils de Rhadamante, au bord du Léthé, non loin du platane qui couvrit les amours d'Europe et de Jupiter. Après que la lune eut éclairé neuf fois les antres des Dactyles, Épicharis alla visiter ses troupeaux sur le mont Ida. Saisie tout à coup des douleurs maternelles, elle mit au jour Cymodocée, dans

le bois sacré où les trois vieillards de Platon s'étoient assis pour discourir sur les lois : les Augures déclarèrent que la fille de Démodocus deviendroit célèbre par sa sagesse.

Bientôt après, Épicharis perdit la douce lumière des cieux. Alors Démodocus ne vit plus les eaux du Léthé qu'avec douleur : toute sa consolation étoit de prendre sur ses genoux le fruit unique de son hymen, et de regarder, avec un sourire mêlé de larmes, cet astre charmant qui lui rappeloit la beauté d'Épicharis.

Or, dans ce temps-là, les habitants de la Messénie faisoient élever un temple à Homère; ils proposèrent à Démodocus d'en être le grand-prêtre. Démodocus accepta leur offre avec joie, content d'abandonner un séjour que la colère céleste lui avoit rendu insupportable. Il fit un sacrifice aux mânes de son épouse, aux Fleuves nés de Jupiter, aux Nymphes hospitalières de l'Ida, aux Divinités protectrices de Gortynes, et il partit avec sa fille, emportant ses Pénates et une petite statue d'Homère.

Poussé par un vent favorable, son vaisseau découvre bientôt le promontoire du Ténare, et, suivant les côtes d'OEtylos, de Thalames et de Leuctres, il vient jeter l'ancre à l'ombre du bois de Chœrius. Les Messéniens, peuple instruit par le malheur, reçurent Démodocus comme le descendant d'un Dieu. Ils le conduisirent en triomphe au sanctuaire consacré à son divin aïeul.

On y voyoit le Poëte représenté sous la figure d'un grand fleuve où d'autres fleuves venoient remplir leurs urnes. Le temple dominoit la ville d'Épaminondas; il étoit bâti dans un vieux bois d'oliviers, sur le mont Ithome, qui s'élève isolé, comme un vase d'azur, au milieu des champs de la Messénie. L'oracle avoit ordonné de creuser les fondements de l'édifice au même lieu qu'Aristomène avoit choisi pour enterrer l'urne d'airain à laquelle le sort de sa patrie étoit attaché. La vue s'étendoit au loin sur des campagnes plantées de hauts cyprès, entrecoupées de collines, et arrosées par les flots de l'Amphise, du Pamisus et du Balyra, où l'aveugle Thamyris laissa tomber sa lyre. Le laurier-rose et l'arbuste aimé de Junon bordoient de toutes parts le lit des torrents et le cours des sources et des fontaines : souvent, au défaut de l'onde épuisée, ces buissons parfumés dessinoient dans les vallons comme des ruisseaux de fleurs, et remplaçoient la fraîcheur des eaux par celle de l'ombre. Des cités, des monuments des arts, des ruines, se montroient dispersés çà et là sur le tableau champêtre : Andanies témoin des pleurs de Mérope, Tricca qui vit naître Esculape, Gérénie qui conserve le tombeau de Machaon,

Phères, où le prudent Ulysse reçut d'Iphitus l'arc fatal aux amants de Pénélope, et Sténycla̋re retentissant des chants de Tyrtée. Ce beau pays, jadis soumis au sceptre de l'antique Nélée, présentoit ainsi, du haut de l'Ithome et du péristyle du temple d'Homère, une corbeille de verdure de plus de huit cents stades de tour. Entre le couchant et le midi, la mer de Messénie formoit une brillante barrière; à l'orient et au septentrion, la chaîne du Taygète, les sommets du Lycée, et les montagnes de l'Élide, arrêtoient les regards. Cet horizon, unique sur la terre, rappeloit le triple souvenir de la vie guerrière, des mœurs pastorales et des fêtes d'un peuple qui comptoit les malheurs de son histoire par les époques de ses plaisirs.

Quinze ans s'étoient écoulés depuis la dédicace du temple. Démodocus vivoit paisiblement retiré à l'autel d'Homère. Sa fille Cymodocée croissoit sous ses yeux, comme un jeune olivier qu'un jardinier élève avec soin au bord d'une fontaine, et qui est l'amour de la terre et du ciel. Rien n'auroit troublé la joie de Démodocus, s'il avoit pu trouver pour sa fille un époux qui l'eût traitée avec toute sorte d'égards, après l'avoir emmenée dans une maison pleine de richesses; mais aucun gendre n'osoit se présenter, parceque Cymodocée avoit eu le malheur d'inspirer de l'amour à Hiéroclès, proconsul d'Achaïe, et favori de Galérius. Hiéroclès avoit demandé Cymodocée pour épouse; la jeune Messénienne avoit supplié son père de ne la point livrer à ce Romain impie, dont le seul regard la faisoit frémir. Démodocus avoit aisément cédé aux prières de sa fille : il ne pouvoit confier le sort de Cymodocée à un barbare soupçonné de plusieurs crimes, et qui, par des traitements inhumains, avoit précipité une première épouse au tombeau.

Ce refus, en blessant l'orgueil du proconsul, n'avoit fait qu'irriter sa passion : il avoit résolu d'employer, pour saisir sa proie, tous les moyens que donne la puissance unie à la perversité. Démodocus, afin de dérober sa fille à l'amour d'Hiéroclès, l'avoit consacrée aux Muses. Il l'instruisoit de tous les usages des sacrifices : il lui montroit à choisir la génisse sans tache, à couper le poil sur le front des taureaux, à le jeter dans le feu, à répandre l'orge sacrée; il lui apprenoit surtout à toucher la lyre, charme des infortunés mortels. Souvent assis avec cette fille chérie sur un rocher élevé, au bord de la mer, ils chantoient quelques morceaux choisis de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* : la tendresse d'Andromaque, la sagesse de Pénélope, la modestie de Nausicaa; ils disoient

les maux qui sont le partage des enfants de la terre : Agamemnon sacrifié par son épouse, Ulysse demandant l'aumône à la porte de son palais ; ils s'attendrissoient sur le sort de celui qui meurt loin de sa patrie, sans avoir revu la fumée de ses foyers paternels ; et vous aussi, jeunes hommes, ils vous plaignoient, vous qui gardiez les troupeaux des rois vos pères, et qu'une occupation si innocente ne put sauver des terribles mains d'Achille!

Nourrie des plus beaux souvenirs de l'antiquité dans la docte familiarité des Muses, Cymodocée développoit chaque jour de nouveaux charmes. Démodocus, consommé dans la sagesse, cherchoit à tempérer cette éducation toute divine, en inspirant à sa fille le goût d'une aimable simplicité. Il aimoit à la voir quitter son luth pour aller remplir une urne à la fontaine, ou laver les voiles du temple au courant d'un fleuve. Pendant les jours de l'hiver, lorsque, adossée contre une colonne, elle tournoit ses fuseaux à la lueur d'une flamme éclatante, il lui disoit :

« Cymodocée, j'ai cherché dès ton enfance à t'enrichir des vertus et de tous les dons des Muses, car il faut traiter notre ame, à son arrivée dans notre corps, comme un céleste étranger que l'on reçoit avec des parfums et des couronnes. Mais, ô fille d'Épicharis, craignons l'exagération qui détruit le bon sens : prions Minerve de nous accorder la raison, qui produira dans notre naturel cette modération, sœur de la vérité, sans laquelle tout est mensonge. »

Ainsi de belles images et de sages propos charmoient et instruisoient Cymodocée. Quelque chose des Muses auxquelles elle étoit consacrée avoit passé sur son visage, dans sa voix et dans son cœur. Quand elle baissoit ses longues paupières, dont l'ombre se dessinoit sur la blancheur de ses joues, on eût cru voir la sérieuse Melpomène ; mais, quand elle levoit les yeux, vous l'eussiez prise pour la riante Thalie. Ses cheveux noirs ressembloient à la fleur d'hyacinthe, et sa taille au palmier de Délos. Un jour elle étoit allée au loin cueillir le dictame avec son père. Pour découvrir cette plante précieuse, ils avoient suivi une biche blessée par un archer d'OEchalie ; on les aperçut sur le sommet des montagnes : le bruit se répandit aussitôt que Nestor et la plus jeune de ses filles, la belle Polycaste, étoient apparus à des chasseurs, dans les bois d'Ira.

La fête de Diane-Limnatide approchoit, et l'on se préparoit à conduire la pompe accoutumée sur les confins de la Messénie et de la Laconie. Cette pompe, cause funeste des guerres antiques de Lacédémone et de Messène, n'attiroit plus que de paisibles specta-

teurs. Cymodocée fut choisie des vieillards pour conduire le chœur des jeunes filles qui devoient présenter des offrandes à la chaste sœur d'Apollon. Dans la naïveté de sa joie, elle s'applaudissoit de ces honneurs, parcequ'ils rejaillissoient sur son père : pourvu qu'il entendît les louanges qu'on donnoit à sa fille, qu'il touchât les couronnes qu'elle avoit gagnées, il ne demandoit pas d'autre gloire, ni d'autre bonheur.

Démodocus, retenu par un sacrifice qu'un étranger étoit venu offrir à Homère, ne put accompagner sa fille à Limné. Elle se rendit seule à la fête avec sa nourrice Eurymédusé, fille d'Alcimédon de Naxos : le vieillard étoit sans inquiétude, parceque le proconsul d'Achaïe se trouvoit alors à Rome auprès de César Galérius. Le temple de Diane s'élevoit à la vue du golfe de Messénie, sur une croupe du Taygète, au milieu d'un bois de pins, aux branches desquels les chasseurs avoient suspendu la dépouille des bêtes sauvages. Les murs de l'édifice avoient reçu du temps cette couleur de feuilles séchées que le voyageur observe encore aujourd'hui dans les ruines de Rome et d'Athènes. La statue de Diane, placée sur un autel au milieu du temple, étoit le chef-d'œuvre d'un sculpteur célèbre. Il avoit représenté la fille de Latone, debout, un pied en avant, saisissant de la main droite une flèche dans son carquois suspendu à ses épaules, tandis que la biche Cérynide, aux cornes d'or et aux pieds d'airain, se réfugioit sous l'arc que la déesse tenoit dans sa main gauche abaissée.

Au moment où la lune, au milieu de sa course, laissa tomber ses rayons sur le temple, Cymodocée, à la tête de ses compagnes, égales en nombre aux nymphes Océanies, entonna l'hymne à la Vierge Blanche. Une troupe de chasseurs répondoit à la voix des jeunes filles :

« Formez, formez la danse légère ! Doublez, ramenez le chœur, « le chœur sacré !

« Diane, souveraine des forêts, recevez les vœux que vous « offrent des vierges choisies, des enfants chastes, instruits par « les vers de la Sibylle. Vous naquîtes sous un palmier, dans la « flottante Délos. Pour charmer les douleurs de Latone, des « cygnes firent sept fois en chantant le tour de l'île harmonieuse : « ce fut en mémoire de leurs chants que votre divin frère inventa « les sept cordes de la lyre.

« Formez, formez la danse légère ! Doublez, ramenez le chœur, « le chœur sacré !

« Vous aimez les rives des fleuves, l'ombrage des bois, les forêts
« du Cragus verdoyant, du frais Algide et du sombre Érymanthe.
« Diane, qui portez l'arc redoutable, Lune, dont la tête est ornée
« du croissant, Hécate, armée du serpent et du glaive, faites que
« la jeunesse ait des mœurs pures, la vieillesse, du repos, et la
« race de Nestor, des fils, des richesses et de la gloire!
« Formez, formez la danse légère! Doublez, ramenez le chœur,
« le chœur sacré! »

En achevant cet hymne, les jeunes filles ôtèrent leurs couronnes de laurier, et les suspendirent à l'autel de Diane, avec les arcs des chasseurs. Un cerf blanc fut immolé à la reine du silence. La foule se sépara, et Cymodocée, suivie de sa nourrice, prit un sentier qui la devoit conduire chez son père.

C'étoit une de ces nuits dont les ombres transparentes semblent craindre de cacher le beau ciel de la Grèce : ce n'étoient point des ténèbres, c'étoit seulement l'absence du jour. L'air étoit doux comme le lait et le miel, et l'on sentoit à le respirer un charme inexprimable. Les sommets du Taygète, les promontoires opposés de Colonides et d'Acritas, la mer de Messénie, brilloient de la plus tendre lumière; une flotte ionienne baissoit ses voiles pour entrer au port de Coronée, comme une troupe de colombes passagères ploie ses ailes pour se reposer sur un rivage hospitalier; Alcyon gémissoit doucement sur son nid, et le vent de la nuit apportoit à Cymodocée les parfums du dictame et la voix lointaine de Neptune; assis dans la vallée, le berger contemploit la lune au milieu du brillant cortége des étoiles, et il se réjouissoit dans son cœur.

La jeune prêtresse des Muses marchoit en silence le long des montagnes. Ses yeux erroient avec ravissement sur ces retraites enchantées, où les anciens avoient placé le berceau de Lycurgue et celui de Jupiter, pour enseigner que la religion et les lois doivent marcher ensemble et n'ont qu'une même origine. Remplie d'une frayeur religieuse, chaque mouvement, chaque bruit devenoit pour elle un prodige : le vague murmure des mers étoit le sourd rugissement des lions de Cybèle descendue dans le bois d'Œchalie; et les rares gémissements du ramier étoient les sons du cor de Diane chassant sur les hauteurs de Thuria.

Elle avance, et d'aimables souvenirs, en remplaçant ses craintes, viennent occuper sa mémoire : elle se rappelle les antiques traditions de l'île fameuse où elle reçut la lumière, le Labyrinthe dont la danse des jeunes Crétoises imitoit encore les détours, l'ingé-

nieux Dédale, l'imprudent Icare, Idoménée et son fils, et surtout les deux sœurs infortunées, Phèdre et Ariadne. Tout à coup elle s'aperçoit qu'elle a perdu le sentier de la montagne, et qu'elle n'est plus suivie de sa nourrice : elle pousse un cri qui se perd dans les airs; elle implore les dieux des forêts, les Napées, les Dryades; ils ne répondent point à sa voix, et elle croit que ces divinités absentes sont rassemblées dans les vallons du Ménale, où les Arcadiens leur offrent des sacrifices solennels. Cymodocée entendit de loin le bruit des eaux : aussitôt elle court se mettre sous la protection de la Naïade jusqu'au retour de l'aurore.

Une source d'eau vive, environnée de hauts peupliers, tomboit à grands flots d'une roche élevée; au-dessus de cette roche, on voyoit un autel dédié aux Nymphes, où les voyageurs offroient des vœux et des sacrifices. Cymodocée alloit embrasser l'autel, et supplier la divinité de ce lieu de calmer les inquiétudes de son père, lorsqu'elle aperçut un jeune homme qui dormoit appuyé contre un rocher. Sa tête, inclinée sur sa poitrine et penchée sur son épaule gauche, étoit un peu soutenue par le bois d'une lance; sa main, jetée négligemment sur cette lance, tenoit à peine la laisse d'un chien qui sembloit prêter l'oreille à quelque bruit; la lumière de l'astre de la nuit, passant entre les branches de deux cyprès, éclairoit le visage du chasseur : tel, un successeur d'Apelles a représenté le sommeil d'Endymion. La fille de Démodocus crut en effet que ce jeune homme étoit l'amant de la reine des forêts; une plainte du zéphyr lui parut être un soupir de la déesse, et elle prit un rayon fugitif de la lune dans le bocage pour le bord de la tunique blanche de Diane qui se retiroit. Épouvantée, craignant d'avoir troublé les mystères, Cymodocée tombe à genoux, et s'écrie :

« Redoutable sœur d'Apollon, épargnez une vierge imprudente; « ne la percez pas de vos flèches! Mon père n'a qu'une fille, et « jamais ma mère, déjà tombée sous vos coups, ne fut orgueil- « leuse de ma naissance! »

A ces cris, le chien aboie, le chasseur se réveille. Surpris de voir cette jeune fille à genoux, il se lève précipitamment.

« Comment! dit Cymodocée confuse et toujours à genoux, est-ce que tu n'es pas le chasseur Endymion? »

« Et vous, dit le jeune homme non moins interdit, est-ce que vous n'êtes pas un ange? »

« Un ange! » reprit la fille de Démodocus.

Alors l'étranger, plein de trouble :

« Femme, levez-vous; on ne doit se prosterner que devant Dieu. »

Après un moment de silence, la prêtresse des Muses dit au chasseur :

« Si tu n'es pas un Dieu caché sous la forme d'un mortel, tu es sans doute un étranger que les Satyres ont égaré comme moi dans les bois. Dans quel port est entré ton vaisseau? Viens-tu de Tyr, si célèbre par la richesse de ses marchands? Viens-tu de la charmante Corinthe, où tes hôtes t'auront fait de riches présents? Es-tu de ceux qui trafiquent sur les mers jusqu'aux colonnes d'Hercule? Suis-tu le cruel Mars dans les combats? ou plutôt n'es-tu pas le fils d'un de ces mortels jadis décorés du sceptre, qui régnoient sur un pays fertile en troupeaux et chéri des Dieux? »

L'étranger répondit :

« Il n'y a qu'un Dieu, maître de l'univers, et je ne suis qu'un homme plein de trouble et de foiblesse. Je m'appelle Eudore; je suis fils de Lasthénès. Je revenois de Thalames, je retournois chez mon père; la nuit m'a surpris; je me suis endormi au bord de cette fontaine. Mais vous, comment êtes-vous seule ici? Que le Ciel vous conserve la pudeur, la plus belle des craintes après celle de Dieu! »

Le langage de cet homme confondoit Cymodocée. Elle sentoit devant lui un mélange d'amour et de respect; de confiance et de frayeur. La gravité de sa parole et la grace de sa personne formoient à ses yeux un contraste extraordinaire. Elle entrevoyoit comme une nouvelle espèce d'hommes, plus noble et plus sérieuse que celle qu'elle avoit connue jusqu'alors. Croyant augmenter l'intérêt qu'Eudore paroissoit prendre à son malheur, elle lui dit :

« Je suis fille d'Homère aux chants immortels. »

L'étranger se contenta de répliquer :

« Je connois un plus beau livre que le sien. »

Déconcertée par la brièveté de cette réponse, Cymodocée dit en elle-même :

« Ce jeune homme est de Sparte. »

Puis elle raconta son histoire. Le fils de Lasthénès dit :

« Je vais vous reconduire chez votre père. »

Et il se mit à marcher devant elle.

La fille de Démodocus le suivoit; on entendoit le frémissement de son haleine, car elle trembloit. Pour se rassurer un peu, elle essaya de parler : elle hasarda quelques mots sur les charmes de la Nuit sacrée, épouse de l'Érèbe, et mère des Hespérides et de l'Amour. Mais son guide l'interrompant :



« Je ne vois que des astres qui racontent la gloire du Très-Haut. »

Ces paroles jetèrent de nouveau la confusion dans le cœur de la prêtresse des Muses. Elle ne savoit plus que penser de cet inconnu, qu'elle avoit pris d'abord pour un Immortel. Étoit-ce un impie qui erroit la nuit sur la terre, haï des hommes et poursuivi par les dieux? Étoit-ce un pirate descendu de quelque vaisseau pour ravir les enfants à leurs pères? Cymodocée commençoit à sentir une vive frayeur, qu'elle n'osoit toutefois laisser paroître. Son étonnement n'eut plus de bornes, lorsqu'elle vit son guide s'incliner devant un esclave délaissé qu'ils trouvèrent au bord d'un chemin, l'appeler son frère et lui donner son manteau pour couvrir sa nudité.

« Étranger, dit la fille de Démodocus, tu as cru sans doute que cet esclave étoit quelque dieu caché sous la figure d'un mendiant pour éprouver le cœur des mortels? »

« Non, répondit Eudore, j'ai cru que c'étoit un homme. »

Cependant un vent frais se leva du côté de l'orient. L'aurore ne tarda pas à paroître. Bientôt sortant des montagnes de la Laconie, sans nuages et dans une simplicité magnifique, le soleil agile et rayonnant monta dans les cieux. A l'instant même, s'élançant d'un bois voisin, Euryméduse, les bras ouverts, se précipite vers Cymodocée :

« O ma fille, s'écrie-t-elle, quelle douleur tu m'as causée! j'ai rempli l'air de mes sanglots. J'ai cru que Pan t'avoit enlevée. Ce Dieu dangereux est toujours errant dans les forêts; et, quand il a dansé avec le vieux Silène, rien ne peut égaler son audace. Comment aurois-je pu reparoître sans toi devant mon cher maître! Hélas! j'étois encore dans ma première jeunesse, lorsque, me jouant sur le rivage de Naxos, ma patrie, je fus tout à coup enlevée par une troupe de ces hommes qui parcourent l'empire de Téthys à main armée, et qui font un riche butin! Ils me vendirent à un port de Crète, éloigné de Gortyne de tout l'espace qu'un homme, en marchant avec vitesse, peut parcourir entre la troisième veille et le milieu du jour. Ton père étoit venu à Lébène pour échanger des blés de Théodosie contre des tapis de Milet. Il m'acheta des mains des pirates : le prix fut deux taureaux qui n'avoient point encore tracé les sillons de Cérès. Dans la suite, ayant reconnu ma fidélité, il me plaça aux portes de sa chambre nuptiale. Lorsque les cruelles Ilithyes eurent fermé les yeux d'Épicharis, Démodocus te remit entre mes bras, afin que je te servisse de mère. Que de

peines ne m'as-tu point causées dans ton enfance! Je passois les nuits auprès de ton berceau, je te balançois sur mes genoux: tu ne vouloís prendre de nourriture que de ma main, et quand je te quittois un instant, tu poussois des cris. »

En prononçant ces mots, Eurymédusе serroit Cymodocée dans ses bras; et ses larmes mouilloient la terre. Cymodocée, attendrie par les caresses de sa nourrice, l'embrassoit aussi en pleurant; et elle disoit:

« Ma mère, c'est Eudore, le fils de Lasthénès. »

Le jeune homme, appuyé sur sa lance, regardoit cette scène avec un sourire; le sérieux naturel de son visage avoit fait place à un doux attendrissement. Mais tout à coup rappelant sa gravité:

« Fille de Démodocus, dit-il, voilà votre nourrice; l'habitation de votre père n'est pas éloignée. Que Dieu ait pitié de votre ame! »

Sans attendre la réponse de Cymodocée, il part comme un aigle. La prêtresse des Muses, instruite dans l'art des Augures, ne douta plus que le chasseur ne fût un des Immortels: elle détourna la tête, dans la crainte de voir le dieu et de mourir. Ensuite, elle se hâta de gravir le mont Ithome; et passant les fontaines d'Arsinoé et de Clepsydra, elle frappe au temple d'Homère. Le vieux pontife avoit erré toute la nuit dans les bois; il avoit envoyé des esclaves à Leuctres, à Phères, à Limné. L'absence du proconsul d'Achaïe ne suffisoit plus pour rassurer la tendresse paternelle: Démodocus craignoit à présent les violences d'Hiéroclès, bien que cet impie fût à Rome, et il n'entrevoyoit que des maux pour sa chère Cymodocée. Lorsqu'elle arriva avec sa nourrice, ce père malheureux étoit assis à terre, près du foyer; la tête couverte d'un pan de sa robe, il arrosoit les cendres de ses pleurs. A l'apparition subite de sa fille, il est près de mourir de joie. Cymodocée se jette dans ses bras; et pendant quelques moments on n'entendit que des sanglots entrecoupés: tels sont les cris dont retentit le nid des oiseaux lorsque la mère apporte la nourriture à ses petits. Enfin, suspendant ses larmes:

« O mon enfant, dit Démodocus, quel dieu t'a rendue à ton père? Comment t'avois-je laissée aller seule au temple? J'ai craint nos ennemis; j'ai craint les satellites d'Hiéroclès, qui méprise les dieux et se rit des larmes des pères. Mais j'aurois traversé la mer; je serois allé me jeter aux pieds de César; je lui aurois dit: « Rends-moi ma Cymodocée, ou ôte-moi la vie. » On auroit vu ton père, racontant sa douleur au Soleil, et te cherchant par toute la terre,

comme Cérès, lorsqu'elle redemandoit sa fille que Pluton lui avoit ravie. La destinée d'un vieillard qui meurt sans enfants est digne de pitié. On s'éloigne de son corps, objet de la dérision de la jeunesse : « Ce vieillard, dit-on, étoit un impie, les dieux ont re-« tranché sa race; il n'a pas laissé de fils pour l'ensevelir. »

Alors Cymodocée, flattant son vieux père de ses belles mains, et caressant sa barbe argentée :

« Mon père, chantre divin des Immortels, nous nous sommes égarées dans les bois; un jeune homme, ou plutôt un Dieu, nous a ramenées ici. »

A ces mots, Démodocus se levant, et écartant sa fille de son sein :

« Quoi! s'écria-t-il, un étranger t'a rendue à ton père, et tu ne l'as pas présenté à nos foyers, toi, prêtresse des Muses et fille d'Homère! Que fût devenu ton divin aïeul, si l'on n'eût pas mieux exercé envers lui les devoirs de l'hospitalité? Que dira-t-on dans toute la Grèce? Démodocus, l'Homéride, a fermé sa porte à un suppliant! Ah! je ne sentirois pas un chagrin plus mortel quand on cesseroit de m'appeler le père de Cymodocée! »

Eurymédose voyant le courroux de Démodocus, et voulant excuser Cymodocée :

« Démodocus, dit-elle, mon cher maître, garde-toi de condamner ta fille. Je te parlerai dans toute la sincérité de mon cœur. Si nous n'avons pas invité l'étranger à suivre nos pas, c'est qu'il étoit jeune et beau comme un immortel, et nous avons craint les soupçons qui s'élèvent trop souvent dans le cœur des enfants de la terre. »

« Euryméduse, repartit Démodocus, quelles paroles sont échappées à tes lèvres! Jusqu'à présent tu n'avois pas paru manquer de sagesse; mais je vois qu'un Dieu a troublé ta raison. Sache que je n'ouvre point mon cœur aux défiances injustes, et je ne hais rien tant que l'homme qui soupçonne toujours le cœur de l'homme. »

Cymodocée conçut alors le dessein d'apaiser Démodocus.

« Pontife sacré, lui dit-elle, calme, je t'en supplie, les transports de ta colère : la colère, comme la faim, est mère des mauvais conseils. Nous pouvons encore réparer ma faute. Le jeune homme m'a dit son nom. Tu connoîtras peut-être son antique race : il se nomme Eudore, il est fils de Lasthénès. »

La douce persuasion porta ces paroles adroites au fond du cœur de Démodocus : il embrassa tendrement Cymodocée.

« Ma fille, lui dit-il, ce n'est pas en vain que j'ai pris soin d'instruire ta jeunesse : il n'y a point de vierge de ton âge que tu ne surpasses par la solidité de ton esprit; et les Graces seules sont plus habiles que toi à broder des voiles. Mais qui pourroit égaler les Graces, surtout la plus jeune, la divine Pasithée! Il est vrai, ma fille, je connois la race antique d'Eudore, fils de Lasthénès. Je ne le cède à personne dans la science de la généalogie des dieux et des hommes; jadis même je n'aurois été vaincu que par Orphée, Linus, Homère, ou le vieillard d'Ascrée : car les hommes d'autrefois étoient très supérieurs à ceux d'aujourd'hui. Lasthénès est un des principaux habitants de l'Arcadie; il est issu du sang des dieux et des héros, puisqu'il descend du fleuve Alphée, et qu'il compte parmi ses aïeux le grand Philopœmen et Polybe aimé de Calliope, fille de Saturne et d'Astrée. Il a lui-même triomphé dans les jeux sanglants du dieu de la guerre; il est chéri de nos princes; on l'a revêtu des plus grandes charges de l'État et de l'armée. Demain, aussitôt que Dicé, Irène et Eunomie, aimables heures, auront ouvert les portes du jour, nous monterons sur un char, et nous irons offrir des présents à Eudore, dont la renommée publie la sagesse et la valeur. »

En achevant ces mots, Démodocus, suivi de sa fille et d'Euryméduse, entra dans les bâtiments du temple, où brilloient l'ambre, l'airain et l'écaille de tortue. Un esclave, tenant une aiguière d'or et un bassin d'argent, verse une eau pure sur les mains du prêtre d'Homère. Démodocus prend une coupe, la purifie par la flamme, y mêle l'eau et le vin, et répand à terre la libation sacrée, afin d'apaiser les dieux Lares. Cymodocée se retire dans son appartement; et, après avoir joui des délices du bain, elle se couche sur des tapis de Lydie, recouverts du fin lin de l'Égypte; mais elle ne put goûter les dons du sommeil, et ce fut en vain qu'elle pria la Nuit de lui verser la douceur de ses ombres.

L'aube avoit à peine blanchi l'orient, qu'on entendit retentir la voix de Démodocus : il appeloit ses intelligents esclaves. Aussitôt Évémon, fils de Boëtoüs, ouvre le lieu qui renfermoit l'appareil des chars. Il emboîte l'essieu dans des roues bruyantes, à huit rayons fortifiés par des bandes d'airain; il suspend un char orné d'ivoire sur des courroies flexibles; il joint le timon au char, et attache à son extrémité le joug éclatant. Hestionée d'Épire, habile à élever les coursiers, amène deux fortes mules d'une blancheur éblouissante; il les conduit bondissantes sous le joug, et achève de les couvrir de leur harnois étincelant d'or. Euryméduse,

pleine de jours et d'expérience, apporte le pain et le vin, la force de l'homme; elle place aussi sur le char le présent destiné au fils de Lasthénès. C'étoit une coupe de bronze à double fond, merveilleux ouvrage où Vulcain avoit gravé l'histoire d'Hercule délivrant Alceste, pour prix de l'hospitalité qu'il avoit reçue de son époux. Ajax avoit donné cette coupe à Tychius d'Hylé, armurier célèbre, en échange du bouclier recouvert de sept peaux de taureau que le fils de Télamon portoit au siége de Troie. Un descendant de Tychius recueillit chez lui le chantre d'Ilion, et lui fit présent de la superbe coupe. Homère, étant allé dans l'île de Samos, fut admis aux foyers de Créophyle, et il lui laissa en mourant sa coupe et ses poëmes. Dans la suite, le roi Lycurgue de Sparte, cherchant partout la sagesse, visita les fils de Créophyle : ceux-ci lui offrirent, avec la coupe d'Homère, les vers qu'Apollon avoit dictés à ce poëte immortel. A la mort de Lycurgue, le monde hérita des chants d'Homère, mais la coupe fut rendue aux Homérides : elle parvint ainsi à Démodocus, dernier descendant de cette race sacrée, qui la destine aujourd'hui au fils de Lasthénès.

Cependant Cymodocée, dans un chaste asile, laisse couler à ses pieds son vêtement de nuit, mystérieux ouvrage de la pudeur. Elle revêt une robe semblable à la fleur du lis, que les Graces décentes attachent elles-mêmes autour de son sein. Elle croise sur ses pieds nus des bandelettes légères, et rassemble sur sa tête, avec une aiguille d'or, les tresses parfumées de ses cheveux. Sa nourrice lui apporte le voile blanc des Muses, qui brilloit comme le soleil, et qui étoit placé sous tous les autres dans une cassette odorante. Cymodocée couvre sa tête de ce tissu virginal, et sort pour aller trouver son père. Dans ce moment même, le vieillard s'avançoit vêtu d'une longue robe, que rattachoit une ceinture ornée de franges de pourpre, de la valeur d'une hécatombe. Il portoit sur sa tête une couronne de papyrus, et tenoit à la main le rameau sacré d'Apollon. Il monte sur le char, et Cymodocée s'assied à ses côtés. Évémon saisit les rênes, et presse du fouet retentissant le flanc des mules sans tache. Les mules s'élancent, et les roues rapides marquent à peine sur la poussière la trace qu'un léger vaisseau laisse en fuyant sur les mers.

« O ma fille, dit le pieux Démodocus tandis que le char vole, nous préserve le Ciel de manquer de reconnoissance! Les portes des enfers sont moins odieuses à Jupiter que les ingrats : ils vivent peu, et sont toujours livrés à une Furie; mais une divinité favo-

rable se tient toujours auprès de ceux qui ne perdent point la mémoire des bienfaits : les dieux voulurent naître parmi les Égyptiens, parcequ'ils sont les plus reconnoissants des hommes. »

LIVRE SECOND.

SOMMAIRE.

Arrivée de Démodocus et de Cymodocée en Arcadie. Rencontre d'un vieillard au tombeau d'Aglaüs de Psophis ; ce vieillard conduit Démodocus au champ où la famille de Lasthénès fait la moisson. Cymodocée reconnoît Eudore. Démodocus découvre que la famille de Lasthénès est chrétienne. On retourne chez Lasthénès. Mœurs chrétiennes. Prière du soir. Arrivée de Cyrille, confesseur et martyr, évêque de Lacédémone. Il vient prier Eudore de lui raconter ses aventures. Repas du soir. La famille et les étrangers vont, après le repas, s'asseoir dans le verger au bord de l'Alphée. Démodocus invite Cymodocée à chanter sur la lyre. Chant de Cymodocée. Eudore chante à son tour. Les deux familles vont goûter le repos. Songe de Cyrille. Prière du saint évêque.

TANT que le soleil monta dans les cieux, les mules emportèrent le char d'une course ardente. A l'heure où le magistrat fatigué quitte avec joie son tribunal pour aller prendre son repas, le prêtre d'Homère arriva sur les confins de l'Arcadie, et vint se reposer à Phigalée, célèbre par le dévouement des Oresthasiens. Le noble Ancée, descendant d'Agapénor, qui commandoit les Arcadiens au siége de Troie, donna l'hospitalité à Démodocus. Les fils d'Ancée détachent du joug les mules fumantes, lavent leurs flancs poudreux dans une eau pure, et mettent devant elles une herbe tendre, coupée sur le bord de la Néda. Cymodocée est conduite au bain par de jeunes Phrygiennes qui ont perdu la douce liberté ; l'hôte de Démodocus le revêt d'une fine tunique et d'un manteau précieux ; le prince de la jeunesse, l'aîné des fils d'Ancée, couronné d'une branche de peuplier blanc, immole à Hercule un sanglier nourri dans les bois d'Érymanthe ; les parties de la victime destinées à l'offrande sont recouvertes de graisse et consumées avec des libations sur des charbons embrasés. Un long fer à cinq rangs présente à la flamme bruyante le reste des viandes sacrées ; le dos succulent de la victime et les morceaux les plus délicats sont servis aux voyageurs ; Démodocus reçoit une part trois fois plus grande que celle des autres convives. Un vin odorant, gardé pendant dix années, coule en flots de pourpre dans une coupe d'or ;

et les dons de Cérès, que Triptolème fit connoître au pieux Arcas, remplacent le gland dont se nourrissoient jadis les Pélasges, premiers habitants de l'Arcadie.

Cependant Démodocus ne peut goûter avec joie les honneurs de l'hospitalité : il brûle d'arriver chez Lasthénès. Déja la nuit couvroit les chemins de son ombre : on sépare la langue de la victime, on fait les dernières libations à la mère des songes, ensuite on conduit le prêtre d'Homère et la prêtresse des Muses sous un portique sonore, où des esclaves avoient préparé de molles toisons.

Démodocus attend avec impatience le retour de la lumière.

« Ma fille, disoit-il à Cymodocée qu'une puissance inconnue privoit aussi du sommeil, malheur à ceux que la pitié ou une vive reconnoissance n'arracha jamais au pouvoir de Morphée. Il n'est pas permis d'entrer dans les temples des dieux avec du fer : on n'entrera point dans l'Élysée avec un cœur d'airain. »

Aussitôt que l'aurore eut éclairé de ses premiers rayons l'autel de Jupiter qui couronne le mont Lycée, Démodocus fit attacher les mules à son char. En vain le généreux Ancée veut retenir son hôte : le prêtre d'Homère part avec sa fille. Le char roule à grand bruit hors des portiques; il prend sa course vers le temple d'Eurynome caché dans un bois de cyprès; il franchit le mont Élaïus ; il dépasse la grotte où Pan retrouva Cérès qui refusoit ses bienfaits aux laboureurs, et qui pourtant se laissa fléchir par les Parques, une seule fois favorables aux mortels.

Les voyageurs traversent l'Alphée au-dessous du confluent du Gorthynius, et descendent jusqu'aux eaux limpides du Ladon. Là se présente une tombe antique, que les nymphes des montagnes avoient environnée d'ormeaux : c'étoit celle de cet Arcadien pauvre et vertueux, d'Aglaüs de Psophis, que l'oracle de Delphes déclara plus heureux que le roi de Lydie. Deux chemins partoient de cette tombe : l'un serpentoit le long de l'Alphée, l'autre s'élevoit dans la montagne.

Tandis qu'Évémon délibéroit en lui-même s'il suivroit l'une ou l'autre route, il aperçut un homme déja sur l'âge assis auprès du tombeau d'Aglaüs. La robe dont cet homme étoit vêtu ne différoit de celle des philosophes grecs que parcequ'elle étoit d'une étoffe blanche assez commune : il avoit l'air d'attendre les voyageurs dans ce lieu, mais il ne paroissoit ni curieux, ni empressé.

Lorsqu'il vit le char s'arrêter, il se leva, et s'adressant à Démodocus :

« Voyageur, dit-il, demandez-vous votre chemin, ou venez-

vous visiter Lasthénès? Si vous voulez vous reposer chez lui, il en éprouvera beaucoup de joie. »

« Étranger, répondit Démodocus, Mercure ne vint pas plus heureusement à la rencontre de Priam, lorsque le père d'Hector se rendoit au camp des Grecs. Ta robe annonce un sage, et tes propos sont courts, mais pleins de sens. Je te dirai la vérité : nous cherchons le riche Lasthénès, que ses grands biens font passer pour un homme très heureux. Il habite sans doute ce palais que j'aperçois au bord du Ladon, et qu'on prendroit pour le temple du dieu de Cyllène? »

« Ce palais, répondit l'inconnu, appartient à Hiéroclès, proconsul d'Achaïe. Vous êtes arrivés à l'enclos de l'hôte que vous cherchez, et le toit de chaume que vous entrevoyez sur la croupe de la montagne est la demeure de Lasthénès. »

En achevant ces mots, l'étranger ouvrit une barrière, prit les mules par le frein, et fit entrer le char dans l'enclos.

« Seigneur, dit-il alors à Démodocus, on fait aujourd'hui la moisson : si votre serviteur veut conduire vos mules à l'habitation prochaine, je vous montrerai le champ où vous trouverez la famille de Lasthénès. »

Démodocus et Cymodocée descendirent du char, et marchèrent avec l'étranger. Ils suivirent quelque temps un sentier tracé au milieu des vignes, sur un terrain penchant où croissoient çà et là quelques hêtres d'une grosseur démesurée. Ils aperçurent bientôt un champ hérissé de faisceaux de gerbes, et couvert d'hommes et de femmes qui s'empressoient, les uns à charger des chariots, les autres à couper et à lier des épis. En arrivant au milieu des moissonneurs, l'inconnu s'écria :

« Le Seigneur soit avec vous ! »

Et les moissonneurs répondirent :

« Dieu vous donne sa bénédiction ! »

Et ils chantoient, en travaillant, un cantique sur un air grave. Des glaneuses les suivoient en cueillant de nombreux épis qu'ils laissoient exprès derrière eux : leur maître l'avoit ordonné ainsi, afin que ces pauvres femmes pussent ramasser un peu de blé sans honte. Cymodocée reconnut de loin le jeune homme de la forêt ; il étoit assis avec sa mère et ses sœurs sur des gerbes, à l'ombre d'un andrachné. La famille se leva et s'avança vers les étrangers.

« Séphora, dit le guide de Démodocus, ma chère épouse, remercions la Providence qui nous envoie des voyageurs. »

« Comment ! s'écria le père de Cymodocée, c'étoit là le riche

Lasthénès, et je ne l'ai pas reconnu! Ah! combien les dieux se jouent du discernement des hommes! Je t'ai pris pour l'esclave chargé par son maître d'exercer les devoirs de l'hospitalité. »

Lasthénès s'inclina.

Eudore, les yeux baissés et donnant la main à la plus jeune de ses sœurs, se tenoit respectueusement derrière sa mère.

« Mon hôte, dit Démodocus, et vous, sage épouse de Lasthénès, semblable à la mère de Télémaque, votre fils vous a sans doute appris ce qu'il a fait pour ma fille, que les Faunes avoient égarée dans les bois. Montrez-moi le noble Eudore, que je l'embrasse comme mon fils. »

« Voilà Eudore derrière sa mère, répondit Lasthénès. J'ignore ce qu'il a fait pour vous : il ne nous en a pas parlé. »

Démodocus demeura confondu.

« Quoi! pensoit-il en lui-même, ce simple pasteur est le guerrier qui triompha de Carrausius, le tribun de la légion britannique, l'ami du prince Constantin! »

Revenu enfin de son premier étonnement, le prêtre d'Homère s'écria :

« J'aurois dû reconnoître Eudore à sa taille de héros, moins haute cependant que celle de Lasthénès, car les enfants n'ont plus la force de leurs pères. O toi qui pourrois être le plus jeune de mes fils, que les dieux t'accordent ce que tu desires! Je t'apporte une coupe d'un prix inestimable : mon esclave l'ôtera de mon char, et tu la recevras de mes mains. Jeune et vaillant guerrier, Méléagre étoit moins beau que toi lorsqu'il charma les yeux d'Atalante! Heureux ton père, heureuse ta mère, mais plus heureuse encore celle qui doit partager ta couche! Si la vierge qu'on a retrouvée n'étoit pas consacrée aux chastes Muses.... »

Les deux jeunes gens se sentirent troublés par les paroles de Démodocus. Eudore se hâta de répondre :

« J'accepterai le présent que vous m'offrez, s'il n'a pas servi à vos sacrifices. »

Le jour n'étant pas encore à sa fin, la famille invita les deux étrangers à se reposer avec elle au bord d'une source. Les sœurs d'Eudore, assises aux pieds de leurs parents, tressoient des couronnes de fleurs rouges et bleues pour une fête prochaine. On voyoit un peu plus loin les urnes et les coupes des moissonneurs; et à l'ombre de quelques gerbes plantées debout, un enfant étoit endormi dans un berceau.

« Mon hôte, dit Démodocus à Lasthénès, tu me semples mener

ici la vie du divin Nestor. Je ne me souviens pas d'avoir vu la peinture d'une scène pareille, si ce n'est sur le bouclier d'Achille : Vulcain y avoit gravé un roi au milieu des moissonneurs; ce pasteur des peuples, plein de joie, tenoit en silence son sceptre levé au-dessus des sillons. Il ne manque ici que le sacrifice du taureau sous le chêne de Jupiter. Quelle abondante moisson! Que d'esclaves laborieux et fidèles! »

« Ces moissonneurs ne sont plus mes esclaves, répliqua Lasthénès; ma religion me défend d'en avoir : je leur ai donné la liberté. »

« Lasthénès, dit alors Démodocus, je commence à comprendre que la renommée, cette voix de Jupiter, m'avoit appris la vérité : tu auras sans doute embrassé cette secte nouvelle qui adore un Dieu inconnu à nos ancêtres. »

Lasthénès répondit :

« Je suis Chrétien. »

Le descendant d'Homère demeura quelque temps interdit; puis, reprenant la parole :

« Mon hôte, dit-il, pardonne à ma franchise : j'ai toujours obéi à la Vérité, fille de Saturne, et mère de la Vertu. Les dieux sont justes : comment pourrois-je concilier la prospérité qui t'environne et les impiétés dont on accuse les Chrétiens? »

Lasthénès répondit :

« Voyageur, les Chrétiens ne sont point des impies, et vos dieux ne sont ni justes, ni injustes : ils ne sont rien. Si mes champs et mes troupeaux prospèrent entre les mains de ma famille, c'est qu'elle est simple de cœur et soumise à la volonté de celui qui est le seul et véritable Dieu. Le Ciel m'a donné la sage épouse que vous me voyez, je ne lui ai demandé qu'une constante amitié, l'humilité et la chasteté d'une femme. Dieu a béni mes intentions; il m'a donné des enfants soumis, qui sont la couronne des vieillards. Ils aiment leurs parents, et ils sont heureux, parce-qu'ils sont attachés au toit de leur père. Mon épouse et moi, nous avons vieilli ensemble; et, quoique mes jours n'aient pas toujours été bons, elle a dormi trente ans à mes côtés sans révéler les soucis de ma couche et les tribulations cachées de mon cœur. Que Dieu lui rende sept fois la paix qu'elle m'a donnée! Elle ne sera jamais aussi heureuse que je le desire. »

Ainsi le cœur de ce Chrétien des anciens jours s'épanouissoit en parlant de son épouse. Cymodocée l'écoutoit avec amour : la beauté de ces mœurs pénétroit l'ame de cette jeune infidèle; et



Démodocus lui-même avoit besoin de se rappeler Homère et tous ses dieux pour n'être pas entraîné par la force de la vérité.

Après quelques moments, le père de Cymodocée dit à Lasthénès : « Tu me sembles tout à fait des temps antiques, et cependant je n'ai point vu tes paroles dans Homère ! Ton silence a la dignité du silence des sages. Tu t'élèves à des sentiments pleins de majesté, non sur les ailes d'or d'Euripide, mais sur les ailes célestes de Platon. Au milieu d'une douce abondance, tu jouis des grâces de l'amitié ; rien n'est forcé autour de toi : tout est contentement, persuasion, amour. Puisses-tu conserver longtemps ton bonheur et tes richesses ! »

« Je n'ai jamais cru, répondit Lasthénès, que ces richesses fussent à moi : je les recueille pour mes frères les Chrétiens, pour les Gentils, pour les voyageurs, pour tous les infortunés ; Dieu m'en a donné la direction ; Dieu me l'ôtera peut-être : que son saint nom soit béni ! »

Comme Lasthénès achevoit de prononcer ces paroles, le soleil descendit sur les sommets du Pholoé, vers l'horizon éclatant d'Olympie ; l'astre agrandi parut un moment immobile, suspendu au-dessus de la montagne, comme un large bouclier d'or. Les bois de l'Alphée et du Ladon, les neiges lointaines du Telphusse et du Lycée se couvrirent de rose ; les vents tombèrent ; et les vallées de l'Arcadie demeurèrent dans un repos universel. Les moissonneurs quittèrent alors leur ouvrage ; la famille, accompagnée des étrangers, reprit le chemin de la maison. Les maîtres et les serviteurs marchoient pêle-mêle, portant les divers instruments du labourage ; ils étoient suivis de mulets au pied sûr, chargés de bois coupés sur les hauteurs, et de bœufs traînant lentement les équipages champêtres renversés, ou les chariots tremblants sous le poids des gerbes.

En arrivant à la maison, on entendit le son d'une cloche.

« Nous allons faire la prière du soir, dit Lasthénès à Démodocus ; nous permettrez-vous de vous quitter un moment, ou préférez-vous nous suivre ? »

« Me préservent les dieux de mépriser les Prières, s'écria Démodocus, ces filles boiteuses de Jupiter, qui peuvent seules apaiser la colère d'Até ! »

On s'assemble aussitôt dans une cour entourée de granges et des étables des troupeaux. Quelques ruches d'abeilles y répandoient une agréable odeur mêlée au parfum du lait des génisses qui revenoient des pâturages. Au milieu de cette cour on voyoit

un puits dont les deux poteaux, couverts de lierre, étoient surmontés de deux aloès qui croissoient dans des corbeilles. Un noyer, planté par l'aïeul de Lasthénès, couvroit le puits de son ombre. Lasthénès, la tête nue et le visage tourné vers l'orient, se plaça debout sous l'arbre domestique. Les bergers et les moissonneurs se mirent à genoux sur du chaume nouveau, autour de leur maître. Le père de famille prononça à haute voix cette prière, qui fut répétée par ses enfants et par ses serviteurs :

« Seigneur, daignez visiter cette demeure pendant la nuit, et « en écarter les vains songes. Nous allons quitter les vêtements « du jour, couvrez-nous de la robe d'innocence et d'immortalité « que nous avons perdue par la désobéissance de nos premiers « pères. Lorsque nous serons endormis dans le sépulcre, ô Sei- « gneur, faites que nos ames reposent avec vous dans le ciel ! »

Quand cela fut fait, on entra dans la maison, où se préparoit le repas de l'hospitalité. Un homme et une femme parurent, portant deux grands vases d'airain pleins d'une eau échauffée par la flamme. Le serviteur lava les pieds de Démodocus; la servante, ceux de la fille de Démodocus; et, après les avoir oints d'une huile de parfums d'un grand prix, elle les essuya avec un lin blanc. La fille aînée de Lasthénès, du même âge que Cymodocée, descendit dans un souterrain frais et voûté. On conservoit dans ce lieu toutes sortes de choses pour la vie de l'homme. Sur des planches de chêne attachées aux parois du mur, on voyoit des outres remplies d'une huile aussi douce que celle de l'Attique; des mesures de pierre en forme d'autel, ornées de têtes de lion, et qui contenoient la fine fleur du froment; des vases de miel de Crète, moins blanc, mais plus parfumé que celui d'Hybla; et des amphores pleines d'un vin de Chio devenu comme un baume par le long travail des ans. La fille de Lasthénès remplit une urne de cette liqueur bienfaisante, propre à réjouir le cœur de l'homme dans l'aimable familiarité d'un repas.

Cependant les serviteurs ne savoient s'ils devoient apprêter le festin sous la vigne, ou sous le figuier comme dans un jour de réjouissance. Ils vont consulter leur maître : Lasthénès leur ordonne de dresser dans la salle des Agapes une table d'un buis éclatant. Ils la lavent avec une éponge, et la couvrent de corbeilles d'osier, pleines d'un pain sans levain, cuit sous la cendre. Ils apportent ensuite dans des plats d'une simple argile des racines, quelques volatiles et des poissons du lac Stymphale, nourriture destinée à la famille; mais on servit pour les étrangers un chevreau qui avoit



à peine goûté l'arbousier du mont Aliphère et le cytise du vallon de Mélénée.

Au moment où les convives alloient s'approcher de la mense hospitalière, une servante vint dire à Lasthénès qu'un vieillard, monté sur un âne, et tout semblable à l'époux de Marie, s'avançoit par l'avenue des cèdres. On vit bientôt entrer un homme d'un visage vénérable, portant, sous un manteau blanc, un habit de pasteur. Il n'étoit pas naturellement chauve; mais sa tête avoit été jadis dépouillée par la flamme, et son front montroit encore les cicatrices du martyre qu'il avoit éprouvé sous Valérien. Une barbe blanche lui descendoit jusqu'à la ceinture. Il s'appuyoit sur un bâton en forme de houlette, que lui avoit envoyé l'évêque de Jérusalem, simple présent que se faisoient les premiers Pères de l'Église, comme l'emblème de leur fonction pastorale et du pèlerinage de l'homme ici-bas.

C'étoit Cyrille, évêque de Lacédémone : laissé pour mort par les bourreaux dans une persécution contre les Chrétiens, il avoit été élevé malgré lui au sacerdoce. Il se cacha longtemps pour se dérober à la dignité épiscopale; mais son humilité lui fut inutile. Dieu révéla aux fidèles la retraite de son serviteur. Lasthénès et sa famille le reçurent avec les marques du plus profond respect. Ils se prosternèrent devant lui, baisèrent ses pieds sacrés, chantèrent Hosanna, et le saluèrent du nom de très saint, de très cher à Dieu.

« Par Apollon, s'écria Démodocus agitant sa branche de laurier entourée de bandelettes, voilà le plus auguste vieillard qui se soit jamais offert à mes yeux! O toi qui es chargé de jours, quel est ce sceptre que tu portes? Es-tu un roi, ou un prêtre consacré aux autels des dieux? apprends-moi le nom de la divinité que tu sers, afin que je lui immole des victimes. »

Cyrille regarda quelque temps avec surprise Démodocus; puis laissant échapper un aimable sourire :

« Seigneur, répondit-il, ce sceptre est la houlette qui me sert à conduire mon troupeau : car je ne suis point un roi, mais un pasteur. Le Dieu qui reçoit mon sacrifice est né parmi des bergers dans une crèche. Si vous voulez, je vous apprendrai à le connoître : pour toute victime, il ne vous demandera que l'offrande de votre cœur. »

Cyrille, se tournant alors vers Lasthénès :

« Vous savez le sujet qui m'amène. La pénitence publique de notre Eudore remplit nos frères d'admiration; chacun en veut

pénétrer la cause. Il m'a promis de me raconter son histoire, et dans les deux journées que je viens passer avec vous, j'espère qu'il voudra bien me satisfaire. »

Les serviteurs approchèrent alors les siéges de la table. Le prêtre d'Homère prit sa place à côté du prêtre du Dieu de Jacob. La famille se rangea autour du festin. Démodocus, saisissant une coupe, alloit faire une libation aux Pénates de Lasthénès; l'évêque de Lacédémone l'arrêtant avec bénignité :

« Notre religion nous défend ces signes d'idolâtrie : vous ne voudriez pas nous affliger. »

La conversation fut tranquille et pleine de cordialité. Eudore lut, pendant une partie du repas, quelques instructions tirées de l'*Évangile* et des *Épîtres des Apôtres*. Cyrille commenta de la manière la plus affectueuse ce que dit saint Paul sur les devoirs des époux. Cymodocée trembloit; des larmes rouloient, comme des perles, le long de ses joues virginales; Eudore éprouvoit le même charme; les maîtres et les serviteurs s'étoient attendris. Ceci, avec l'action de graces, fut le repas du soir chez les Chrétiens.

Le repas fini, on alla s'asseoir à la porte du verger, sur un banc de pierre qui servoit de tribunal à Lasthénès lorsqu'il rendoit la justice à ses serviteurs.

Ainsi qu'un simple pasteur que le sort destine à la gloire, l'Alphée rouloit au bas de ce verger, sous une ombre champêtre, des flots que les palmes de Pise alloient bientôt couronner. Descendu du bois de Vénus, et du tombeau de la nourrice d'Esculape, le Ladon serpentoit dans de riantes prairies, et venoit mêler son cristal pur au cours de l'Alphée. Les profondes vallées arrosées par les deux fleuves étoient plantées de myrtes, d'aunes et de sycomores. Un amphithéâtre de montagnes terminoit le cercle entier de l'horizon. La cime de ces montagnes étoit couverte d'épaisses forêts peuplées d'ours, de cerfs, d'ânes sauvages et de monstrueuses tortues dont l'écaille servoit à faire des lyres. Vêtus d'une peau de sanglier, des pasteurs conduisoient, parmi les roches et les pins, de grands troupeaux de chèvres : ces légers animaux étoient consacrés au dieu d'Épidaure, parceque leur toison étoit chargée de la gomme qui s'attachoit à leur barbe et à leur soie lorsqu'ils broutoient le ciste sur des hauteurs inaccessibles.

Tout étoit grave et riant, simple et sublime dans ce tableau. La lune décroissante paroissoit au milieu du ciel comme les lampes demi-circulaires que les premiers Fidèles allumoient aux tombeaux des martyrs. La famille de Lasthénès, qui contemploit cette scène

solitaire, n'étoit point alors occupée des vaines curiosités de la Grèce. Cyrille s'humilioit devant la Puissance qui cache des sources dans le sein des rochers, et dont les pas font tressaillir les montagnes comme l'agneau timide ou le bélier bondissant. Il admiroit cette Sagesse, qui s'élève comme un cèdre sur le Liban, comme un plane aux bords des eaux. Mais Démodocus, qui desiroit faire éclater les talents de sa fille, interrompit ces méditations :

XX « Jeune élève des Muses, dit-il à Cymodocée, charme tes vénérables hôtes. Une douce complaisance fait toute la grace de la vie, et Apollon retire ses dons aux esprits orgueilleux. Montre-nous que tu descends d'Homère. Les poëtes sont les législateurs des hommes, et les précepteurs de la sagesse. Lorsque Agamemnon partit pour les rivages de Troie, il laissa un chantre divin auprès do Clytemnestre, afin de lui rappeler la vertu : cette reine perdit l'idée de ses devoirs ; mais ce fut après qu'Égisthe eut transporté le nourrisson des Muses dans une île déserte. »

Ainsi parla Démodocus. Eudore va chercher une lyre, et la présente à la jeune Grecque, qui prononça quelques mots confus, mais d'une merveilleuse douceur. Elle se leva ensuite, et après avoir préludé sur des tons divers, elle fit entendre sa voix mélodieuse :

Elle commença par l'éloge des Muses.

« C'est vous, dit-elle, qui avez tout enseigné aux hommes; vous
« êtes l'unique consolation de la vie; vous prêtez des soupirs à nos
« douleurs, et des harmonies à nos joies. L'homme n'a reçu du
« Ciel qu'un talent, la divine poésie, et c'est vous qui lui avez
« fait ce présent inestimable. O filles de Mnémosyne, qui chéris-
« sez les bois de l'Olympe, le vallon de Tempé et les eaux de Cas-
« talie, soutenez la voix d'une vierge consacrée à vos autels! »

Après cette invocation, Cymodocée chanta la naissance des dieux, Jupiter sauvé de la fureur de son père, Minerve sortie du cerveau de Jupiter, Hébé fille de Junon, Vénus née de l'écume des flots, et les Graces dont elle fut la mère. Elle dit aussi la naissance de l'homme animé par le feu de Prométhée, Pandore et sa boîte fatale, le genre humain reproduit par Deucalion et Pyrrha. Elle raconta les métamorphoses des dieux et des hommes, les Héliades changées en peupliers, et l'ambre de leurs pleurs roulé par les flots de l'Éridan. Elle dit Daphné, Baucis, Clytie, Philomèle, Atalante, les larmes de l'Aurore devenues la rosée, la couronne d'Ariadne attachée au firmament. Elle ne vous oublia point, fontaines, et

vous, fleuves nourriciers des beaux ombrages. Elle nomma avec honneur le vieux Pénée, l'Ismène et l'Érymanthe, le Méandre qui fait tant de détours, le Scamandre si fameux, le Sperchius aimé des poëtes, l'Eurotas chéri de l'épouse de Tyndare, et le fleuve que les cygnes de Méonie ont tant de fois charmé par la douceur de leurs chants.

Mais comment auroit-elle passé sous silence les héros célébrés par Homère! S'animant d'un feu nouveau, elle chanta la colère d'Achille, qui fut si pernicieuse aux Grecs, Ulysse, Ajax et Phœnix dans la tente de l'ami de Patrocle, Andromaque aux portes Scées, Priam aux genoux du meurtrier d'Hector. Elle dit les chagrins de Pénélope, la reconnoissance de Télémaque et d'Ulysse chez Eumée, la mort du chien fidèle, le vieux Laërte sarclant son jardin des champs, et pleurant à l'aspect des treize poiriers qu'il avoit donnés à son fils.

Cymodocée ne put chanter les vers de son immortel aïeul sans consacrer quelques accents à sa mémoire. Elle représenta la pauvre et vertueuse mère de Mélésigènes, rallumant sa lampe et prenant ses fuseaux au milieu de la nuit, afin d'acheter du prix de ses laines un peu de blé pour nourrir son fils. Elle dit comment Mélésigènes devint aveugle et reçut le nom d'Homère, comment il alloit de ville en ville demandant l'hospitalité, comment il chantoit ses vers sous le peuplier d'Hylé. Elle raconta ses longs voyages, sa nuit passée sur le rivage de l'île de Chio, son aventure avec les chiens de Glaucus. Enfin, elle parla des jeux funèbres du roi d'Eubée, où Hésiode osa disputer à Homère le prix de la poésie; mais elle supprima le jugement des vieillards qui couronnèrent le chantre des *Travaux et des Jours*, parceque ses leçons étoient plus utiles aux hommes.

Cymodocée se tut : sa lyre, appuyée sur son sein, demeura muette entre ses beaux bras. La prêtresse des Muses étoit debout; ses pieds nus fouloient le gazon, et les zéphyrs du Ladon et de l'Alphée faisoient voltiger ses cheveux noirs autour des cordes de sa lyre. Enveloppée dans ses voiles blancs, éclairée par les rayons de la lune, cette jeune fille sembloit une apparition céleste. Démodocus ravi demandoit en vain une coupe pour faire une libation au dieu des vers. Voyant que les Chrétiens gardoient le silence, et ne donnoient pas à sa Cymodocée les éloges qu'elle sembloit mériter :

« Mes hôtes, s'écria-t-il, ces chants vous seroient-ils désagréables? Les mortels et les dieux se laissent pourtant toucher à l'har-

monie. Orphée charma l'inexorable Pluton; les Parques mêmes, vêtues de blanc, et assises sur l'essieu d'or du monde, écoutent la mélodie des sphères : ainsi le raconte Pythagore, qui commerçoit avec l'Olympe. Les hommes des anciens temps, renommés par leur sagesse, trouvoient la musique si belle, qu'ils lui donnèrent le nom de Loi. Pour moi, une divinité me contraint de l'avouer, si cette prêtresse des Muses n'étoit pas ma fille, j'aurois pris sa voix pour celle de la colombe qui portoit dans les forêts de la Crète l'ambroisie à Jupiter. »

« Ce ne sont pas les chants mêmes, mais le sujet des chants de cette jeune femme, qui cause notre silence, répondit Cyrille. Un jour viendra peut-être que les mensonges de la naïve antiquité ne seront plus que des fables ingénieuses, objets des chansons du poëte. Mais aujourd'hui, ils offusquent votre esprit, ils vous tiennent pendant la vie sous un joug indigne de la raison de l'homme, et perdent votre ame après la mort. Ne croyez pas toutefois que nous soyons insensibles au charme d'une douce musique. Notre religion n'est-elle pas harmonie et amour? Combien votre aimable fille, que vous comparez si justement à une colombe, trouveroit des soupirs plus touchants encore, si la pudeur du sujet répondoit à l'innocence de la voix ! Pauvre tourterelle délaissée, allez sur la montagne où l'Épouse attendoit l'Époux; envolez-vous vers ces bois mystiques où les filles de Jérusalem prêteront l'oreille à vos plaintes. »

Cyrille s'adressant alors au fils de Lasthénès :

« Mon fils, montrez à Démodocus que nous ne méritons pas le reproche qu'il nous fait. Chantez-nous ces fragments des livres saints que nos frères les Apollinaires ont arrangés pour la lyre, afin de prouver que nous ne sommes point ennemis de la belle poésie et d'une joie innocente. Dieu s'est souvent servi de nos cantiques pour toucher les cœurs infidèles. »

Aux branches d'un saule voisin étoit suspendue une lyre plus forte et plus grande que la lyre de Cymodocée : c'étoit un cinnor hébreu. Les cordes en étoient détendues par la rosée de la nuit. Eudore détacha l'instrument; et, après l'avoir accordé, il parut au milieu de l'assemblée comme le jeune David prêt à chasser par les sons de sa harpe l'Esprit qui s'étoit emparé du roi Saül. Cymodocée alla s'asseoir auprès de Démodocus. Alors Eudore, levant les yeux vers le firmament chargé d'étoiles, entonna son noble cantique.

Il chanta la naissance du chaos, la lumière qu'une parole a faite, la terre produisant les arbres et les animaux, l'homme créé à l'i-

mage de Dieu et animé d'un souffle de vie, Ève tirée du côté d'Adam, la joie et la douleur de la femme à son premier enfantement, les holocaustes de Caïn et d'Abel, le meurtre d'un frère, et le sang de l'homme criant pour la première fois vers le ciel.

Passant aux jours d'Abraham, et adoucissant les sons de sa lyre, il dit le palmier, le puits, le chameau, l'onagre du désert, le patriarche voyageur assis devant sa tente, les troupeaux de Galaad, les vallées du Liban, les sommets d'Hermon, d'Oreb et de Sinaï, les rosiers de Jéricho, les cyprès de Cadès, les palmes d'Idumée, Éphraïm et Sichem, Sion et Solyme, le torrent des cèdres et les eaux sacrées du Jourdain. Il dit les juges assemblés aux portes de la ville, Booz au milieu des moissonneurs, Gédéon battant son blé et recevant la visite d'un ange, le vieux Tobie allant au-devant de son fils annoncé par le chien fidèle, Agar détournant la tête pour ne pas voir mourir Ismaël. Mais, avant de chanter Moïse chez les pasteurs de Madian, il raconta l'aventure de Joseph reconnu par ses frères, ses larmes, celles de Benjamin, Jacob présenté à Pharaon, et le patriarche porté après sa mort à la cave de Membré pour y dormir avec ses pères.

Changeant encore le mode de sa lyre, Eudore répéta le cantique du saint roi Ézéchias, et celui des Israélites exilés au bord des fleuves de Babylone; il fit gémir la voix de Rama, et soupirer le fils d'Amos :

« Pleurez, portes de Jérusalem! O Sion, tes prêtres et tes en-
« fants sont emmenés en esclavage! »

Il chanta les nombreuses vanités de l'homme, vanité des richesses, vanité de la science, vanité de la gloire, vanité de l'amitié, vanité de la vie, vanité de la postérité! Il signala la fausse prospérité de l'impie, et préféra le juste mort au méchant qui lui survit. Il fit l'éloge du pauvre vertueux et de la femme forte.

« Elle a cherché la laine et le lin, elle a travaillé avec des mains
« sages et ingénieuses; elle se lève pendant la nuit pour distribuer
« l'ouvrage à ses domestiques, et le pain à ses servantes; elle est
« revêtue de beauté. Ses fils se sont levés, et ont publié qu'elle
« étoit heureuse; son mari s'est levé, et l'a louée.

« O Seigneur! s'écria le jeune Chrétien enflammé par ces images,
« c'est vous qui êtes le véritable souverain du ciel. Vous avez mar-
« qué son lieu à l'aurore. A vôtre voix, le soleil s'est levé dans
« l'orient; il s'est avancé comme un géant superbe, ou comme
« l'époux radieux qui sort de la couche nuptiale. Vous appelez le

« tonnerre, et le tonnerre tremblant vous répond : « Me voici. »
« Vous abaissez la hauteur des cieux ; votre Esprit vole dans les
« tourbillons ; la terre tremble au souffle de votre colère ; les morts
« épouvantés fuient de leurs tombeaux. O Dieu, que vous êtes
« grand dans vos œuvres! et qu'est-ce que l'homme, pour que
« vous y attachiez votre cœur? et pourtant il est l'objet éternel de
« votre complaisance inépuisable! Dieu fort, Dieu clément, Es-
« sence incréée, Ancien des jours, gloire à votre puissance, amour
« à votre miséricorde! »

Ainsi chanta le fils de Lasthénès. Cet hymne de Sion retentit au loin dans les antres de l'Arcadie, surpris de répéter, au lieu des sons efféminés de la flûte de Pan, les mâles accords de la harpe de David. Démodocus et sa fille étoient trop étonnés pour donner des marques de leur émotion. Les vives clartés de l'Écriture avoient comme ébloui leurs cœurs accoutumés à ne recevoir qu'une lumière mêlée d'ombre; ils ne savoient quelles divinités Eudore avoit célébrées, mais ils le prirent lui-même pour Apollon, et ils lui vouloient consacrer un trépied d'or que la flamme n'avoit point touché. Cymodocée se souvenoit surtout de l'éloge de la femme forte, et elle se promettoit d'essayer ce chant sur la lyre. D'une autre part, la famille chrétienne étoit plongée dans les pensées les plus sérieuses; ce qui n'étoit pour les étrangers qu'une poésie sublime, étoit pour elle de profonds mystères et d'éternelles vérités. Le silence de l'assemblée auroit duré longtemps, s'il n'avoit été interrompu tout à coup par les applaudissements des bergers. Le vent avoit porté à ces pasteurs la voix de Cymodocée et d'Eudore : ils étoient descendus en foule de leurs montagnes pour écouter ces concerts; ils crurent que les Muses et les Sirènes avoient renouvelé au bord de l'Alphée le combat qu'elles s'étoient livré jadis, quand les filles de l'Achéloüs, vaincues par les doctes Sœurs, furent contraintes de se dépouiller de leurs ailes.

La nuit avoit passé le milieu de son cours. L'évêque de Lacédémone invite ses hôtes à la retraite. Comme le vigneron fatigué au bout de sa journée, il appelle trois fois le Seigneur, et adore. Alors les Chrétiens, après s'être donné le baiser de paix, rentrent sous leur toit, chastement recueillis.

Démodocus fut conduit par un serviteur au lieu qu'on avoit préparé pour lui non loin de l'appartement de Cymodocée. Cyrille, après avoir médité la parole de vie, se jeta sur une couche de ro-

seaux. Mais à peine avoit-il fermé les yeux qu'il eut un songe : il lui sembla que les blessures de son ancien martyre se rouvroient, et qu'avec un plaisir ineffable, il sentoit de nouveau son sang couler pour Jésus-Christ. En même temps il vit une jeune femme et un jeune homme resplendissants de lumière monter de la terre aux cieux : avec la palme qu'ils tenoient à la main, ils lui faisoient signe de les suivre ; mais il ne put distinguer leur visage, parceque leur tête étoit voilée. Il se réveilla plein d'une sainte agitation ; il crut reconnoître dans ce songe quelque avertissement pour les Chrétiens. Il se mit à prier avec abondance de larmes, et on l'entendit plusieurs fois s'écrier dans le silence de la nuit :

« O mon Dieu, s'il faut encore des victimes, prenez-moi pour le « salut de votre peuple ! »

LIVRE TROISIÈME.

SOMMAIRE.

La prière de Cyrille monte au trône du Tout-Puissant. Le Ciel. Les Anges, les Saints. Tabernacle de la Mère du Sauveur. Sanctuaire du Fils et du Père. L'Esprit-Saint. La Trinité. La prière de Cyrille se présente devant l'Éternel : l'Éternel la reçoit, mais il déclare que l'évêque de Lacédémone n'est point la victime qui doit racheter les Chrétiens. Eudore est la victime choisie. Motifs de ce choix. Les milices célestes prennent les armes. Cantique des Saints et des Anges.

Les dernières paroles de Cyrille montèrent au trône de l'Éternel. Le Tout-Puissant agréa le sacrifice, mais l'évêque de Lacédémone n'étoit point la victime que Dieu, dans sa colère et dans sa miséricorde, avoit choisie pour expier les fautes des Chrétiens.

Au centre des mondes créés, au milieu des astres innombrables qui lui servent de remparts, d'avenues et de chemins, flotte cette immense Cité de Dieu, dont la langue d'un mortel ne sauroit raconter les merveilles. L'Éternel en posa lui-même les douze fondements, et l'environna de cette muraille de jaspe que le disciple bien-aimé vit mesurer par l'Ange avec une toise d'or. Revêtue de la gloire du Très-Haut, l'invisible Jérusalem est parée comme une épouse pour son époux. Loin d'ici, monuments de la terre, vous n'approchez point de ces monuments de la Cité sainte ! La richesse de la matière y dispute le prix à la perfection des formes. Là règnent suspendues des galeries de saphirs et de diamants, foible-



ment imitées par le génie de l'homme dans les jardins de Babylone; là s'élèvent des arcs de triomphe formés des plus brillantes étoiles; là s'enchaînent des portiques de soleils, prolongés sans fin à travers les espaces du firmament, comme les colonnes de Palmyre dans les sables du désert. Cette architecture est vivante. La Cité de Dieu est intelligente elle-même. Rien n'est matière dans les demeures de l'Esprit; rien n'est mort dans les lieux de l'éternelle existence. Les paroles grossières que la Muse est forcée d'employer nous trompent : elles revêtent d'un corps ce qui n'existe que comme un songe divin dans le cours d'un heureux sommeil.

Des jardins délicieux s'étendent autour de la radieuse Jérusalem. Un fleuve découle du trône du Tout-Puissant; il arrose le céleste Éden, et roule dans ses flots l'Amour pur et la Sapience de Dieu. L'onde mystérieuse se partage en divers canaux qui s'enchaînent, se divisent, se rejoignent, se quittent encore, et font croître, avec la vigne immortelle, le lis semblable à l'épouse, et les fleurs qui parfument la couche de l'époux. L'Arbre de vie s'élève sur la Colline de l'encens; un peu plus loin, l'Arbre de science étend de toutes parts ses racines profondes et ses rameaux innombrables : il porte, caché sous son feuillage d'or, les secrets de la Divinité, les lois occultes de la nature, les réalités morales et intellectuelles, les immuables principes du bien et du mal. Ces connoissances qui nous enivrent font la nourriture des élus : car, dans l'empire de la souveraine sagesse, le fruit de science ne donne plus la mort. Les deux grands ancêtres du genre humain viennent souvent verser des larmes (telles que les justes en peuvent répandre) à l'ombre de cet arbre merveilleux.

La lumière qui éclaire ces retraites fortunées se compose des roses du matin, de la flamme du midi et de la pourpre du soir; toutefois, aucun astre ne paroît sur l'horizon resplendissant; aucun soleil ne se lève, aucun soleil ne se couche dans des lieux où rien ne finit, où rien ne commence; mais une clarté ineffable, descendant de toutes parts comme une tendre rosée, entretient le jour éternel de la délectable éternité.

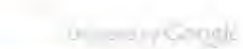
C'est dans les parvis de la Cité sainte, et dans les champs qui l'environnent, que sont à la fois réunis et partagés les chœurs des Chérubins et des Séraphins, des Anges et des Archanges, des Trônes et des Dominations : tous sont les ministres des ouvrages ou des volontés de l'Éternel. A ceux-ci a été donné tout pouvoir sur le feu, l'air, la terre et l'eau; à ceux-là appartient la direction des saisons, des vents et des tempêtes. Ils font mûrir les moissons,

ils élèvent la jeune fleur, ils courbent le vieil arbre vers la terre. Ce sont eux qui soupirent dans les antiques forêts, qui parlent dans les flots de la mer, et qui versent les fleuves du haut des montagnes. Les uns gardent les vingt mille chariots de guerre de Sabaoth et d'Elohé; les autres veillent au carquois du Seigneur, à ses foudres inévitables, à ses coursiers terribles, qui portent la peste, la guerre, la famine et la mort. Un million de ces Génies ardents règlent les mouvements des astres, et se relèvent tour à tour, dans ces emplois magnifiques, comme les sentinelles vigilantes d'une grande armée. Nés du souffle de Dieu, à différentes époques, ces Anges n'ont pas la même vieillesse dans les générations de l'éternité : un nombre infini d'entre eux fut créé avec l'homme pour soutenir ses vertus, diriger ses passions, et le défendre contre les attaques de l'Enfer.

Là sont aussi rassemblés à jamais les mortels qui ont pratiqué la vertu sur la terre; les Patriarches, assis sous des palmiers d'or; les Prophètes, au front étincelant de deux rayons de lumière; les Apôtres, portant sur leur cœur les saints Évangiles; les Docteurs, tenant à la main une plume immortelle; les Solitaires, retirés dans des grottes célestes; les Martyrs, vêtus de robes éclatantes; les Vierges, couronnées de roses d'Éden; les Veuves, la tête ornée de longs voiles, et toutes ces femmes pacifiques qui, sous de simples habits de lin, se firent les consolatrices de nos pleurs et les servantes de nos misères.

Est-ce l'homme infirme et malheureux qui pourroit parler des félicités suprêmes? Ombres fugitives et déplorables, savons-nous ce que c'est que le bonheur? Lorsque l'ame du Chrétien fidèle abandonne son corps, comme un pilote expérimenté quitte le fragile vaisseau que l'Océan engloutit, elle seule connoît la vraie béatitude. Le souverain bien des élus est de savoir que ce bien sans mesure sera sans terme : ils sont incessamment dans l'état délicieux d'un mortel qui vient de faire une action vertueuse ou héroïque, d'un génie sublime qui enfante une grande pensée, d'un homme qui sent les transports d'un amour légitime, ou les charmes d'une amitié longtemps éprouvée par le malheur. Ainsi les nobles passions ne sont point éteintes dans le cœur des justes, mais seulement purifiées : les frères, les époux, les amis, continuent de s'aimer; et ces attachements, qui vivent et se concentrent dans le sein de la Divinité même, prennent quelque chose de la grandeur et de l'éternité de Dieu.

Tantôt ces ames satisfaites se reposent ensemble au bord du



fleuve de la Sapience et de l'Amour. La beauté et la toute-puissance du Très-Haut sont leur perpétuel entretien :

« O Dieu, disent-elles, quelle est donc votre grandeur! Tout « ce que vous avez fait naître est renfermé dans les limites du « temps; et le temps, qui s'offre aux mortels comme une mer sans « bornes, n'est qu'une goutte imperceptible de l'océan de votre « éternité! »

Tantôt les prédestinés, pour mieux glorifier le Roi des rois, parcourent son merveilleux ouvrage : la création, qu'ils contemplent des divers points de l'univers, leur présente des spectacles ravissants : tels, si l'on peut comparer les grandes choses aux petits objets, tels se montrent aux yeux du voyageur les champs superbes de l'Indus, les riches vallées du Delhi et de Cachemire, rivages couverts de perles et parfumés d'ambre, où les flots tranquilles viennent expirer au pied des camelliers en fleurs. La couleur des cieux, la disposition et la grandeur des sphères qui varient selon les mouvements et les distances, sont pour les Esprits bienheureux une source inépuisable d'admiration. Ils aiment à connoître les lois qui font rouler avec tant de légèreté ces corps pesants dans l'éther fluide; ils visitent cette lune paisible qui, pendant le calme des nuits, éclaira leurs prières ou leurs amitiés ici-bas. L'astre humide et tremblant qui précède les pas du matin, cette autre planète qui paroît comme un diamant dans la chevelure d'or du soleil, ce globe à la longue année qui ne marche qu'à la lueur de quatre torches pâlissantes, cette terre en deuil qui, loin des rayons du jour, porte un anneau ainsi qu'une veuve inconsolable, tous ces flambeaux errants de la maison de l'homme, attirent les méditations des Élus. Enfin, les ames prédestinées volent jusqu'à ces mondes dont nos étoiles sont les soleils; et elles entendent les concerts inconnus de la Lyre et du Cygne céleste. Dieu, de qui s'écoule une création non interrompue, ne laisse point reposer leur curiosité sainte, soit qu'aux bords les plus reculés de l'espace il brise un antique univers, soit que, suivi de l'armée des Anges, il porte l'ordre et la beauté jusque dans le sein du chaos.

Mais l'objet le plus étonnant offert à la contemplation des saints, c'est l'homme. Ils s'intéressent encore à nos peines et à nos plaisirs; ils écoutent nos vœux; ils prient pour nous; ils sont nos patrons et nos conseils; ils se réjouissent sept fois lorsqu'un pécheur retourne au bercail; ils tremblent d'une charitable frayeur lorsque l'Ange de la mort amène une ame craintive aux pieds du

souverain Juge. Mais s'ils voient nos passions à découvert, ils ignorent toutefois par quel art tant d'éléments opposés sont confondus dans notre sein : Dieu, qui permet aux bienheureux de pénétrer les lois de l'univers, s'est réservé le merveilleux secret du cœur de l'homme.

C'est dans cette extase d'admiration et d'amour, dans ces transports d'une joie sublime, ou dans ces mouvements d'une tendre tristesse, que les Élus répètent ce cri de trois fois Saint, qui ravit éternellement les cieux. Le Roi-prophète règle la mélodie divine; Asaph, qui soupira les douleurs de David, conduit les instruments animés par le souffle; et les fils de Coré gouvernent les harpes, les lyres et les psaltérions qui frémissent sous la main des Anges. Les six jours de la création, le repos du Seigneur, les fêtes de l'ancienne et de la nouvelle Loi, sont célébrés tour à tour dans les royaumes incorruptibles. Alors les dômes sacrés se couronnent d'une auréole plus vive; alors, du trône de Dieu, de la lumière même répandue dans les demeures intellectuelles, s'échappent des sons si suaves et si délicats, que nous ne pourrions les entendre sans mourir. Muse, où trouveriez-vous des images pour peindre ces solennités angéliques ? Seroit-ce sous les pavillons des princes de l'Orient, lorsque assis sur un trône étincelant de pierreries, le monarque assemble sa pompeuse cour ? Ou bien, ô Muse ! rappelleriez-vous le souvenir de la terrestre Jérusalem, quand Salomon voulut dédier au Seigneur le sanctuaire du peuple fidèle? Le bruit éclatant des trompettes ébranloit les sommets de Sion; les Lévites redisoient en chœur le cantique des Degrés; les anciens d'Israël marchoient avec Salomon devant les Tables de Moïse; le grand sacrificateur immoloit des victimes sans nombre; les filles de Juda formoient des pas cadencés autour de l'Arche d'alliance : leurs danses, aussi pieuses que leurs hymnes, étoient des louanges au Créateur.

Les concerts de la Jérusalem céleste retentissent surtout au tabernacle très pur qu'habite dans la Cité de Dieu l'adorable Mère du Sauveur. Environnée du chœur des veuves, des femmes fortes et des vierges sans tache, Marie est assise sur un trône de candeur. Tous les soupirs de la terre montent vers ce trône par des routes secrètes; la Consolatrice des affligés entend le cri de nos misères les plus cachées; elle porte aux pieds de son Fils, sur l'autel des parfums, l'offrande de nos pleurs; et, afin de rendre l'holocauste plus efficace, elle y mêle quelques-unes de ses larmes divines. Les Esprits gardiens des hommes viennent sans cesse

implorer, pour leurs amis mortels, la reine des miséricordes. Les doux Séraphins de la Grace et de la Charité la servent à genoux; autour d'elle se réunissent encore les personnages touchants de la crèche, Gabriel, Anne et Joseph, les bergers de Bethléem, et les Mages de l'Orient. On voit aussi s'empresser dans ce lieu les enfants morts en entrant à la vie, et qui, transformés en petits Anges, semblent être devenus les compagnons du Messie au berceau. Ils balancent devant leur Mère céleste des encensoirs d'or, qui s'élèvent et retombent avec un bruit harmonieux, et d'où s'échappent en vapeur légère des parfums d'amour et d'innocence.

Des tabernacles de Marie on passe au sanctuaire du Sauveur des hommes; c'est là que le Fils conserve par ses regards les mondes que le Père a créés; il est assis à une table mystique: vingt-quatre vieillards, vêtus de robes blanches et portant des couronnes d'or, sont placés sur des trônes à ses côtés. Près de lui est son char vivant, dont les roues lancent des foudres et des éclairs. Lorsque le Desiré des nations daigne se manifester aux Élus dans une vision intime et complète, les Élus tombent comme morts devant sa face; mais il étend sa droite, et leur dit:

« Relevez-vous, ne craignez rien, vous êtes les bénis de mon « Père; regardez-moi; je suis le Premier et le Dernier. »

Par-delà le sanctuaire du Verbe s'étendent sans fin des espaces de feu et de lumière. Le Père habite au fond de ces abîmes de vie. Principe de tout ce qui fut, est et sera, le passé, le présent et l'avenir se confondent en Lui. Là sont cachées les sources des vérités incompréhensibles au ciel même: la liberté de l'homme et la prescience de Dieu; l'être qui peut tomber dans le néant et le néant qui peut devenir l'être: là surtout s'accomplit, loin de l'œil des Anges, le mystère de la Trinité. L'Esprit qui remonte et descend sans cesse du Fils au Père, et du Père au Fils, s'unit avec eux dans ces profondeurs impénétrables. Un triangle de feu paroît alors à l'entrée du Saint des Saints: les globes s'arrêtent de respect et de crainte, l'Hosanna des Anges est suspendu, les milices immortelles ne savent quels seront les décrets de l'Unité vivante, elles ne savent si le trois fois Saint ne va point changer sur la terre et dans le ciel les formes matérielles et divines, ou si, rappelant à lui les principes des êtres, il ne forcera point les mondes à rentrer dans le sein de son éternité.

Les essences primitives se séparent, le triangle de feu disparoît:



l'oracle s'entr'ouvre, et l'on aperçoit les trois Puissances. Porté sur un trône de nuées, le Père tient un compas à la main; un cercle est sous ses pieds; le Fils, armé de la foudre, est assis à sa droite; l'Esprit s'élève à sa gauche, comme une colonne de lumière. Jéhova fait un signe : et les temps rassurés reprennent leurs cours, et les frontières du chaos se retirent, et les astres poursuivent leurs chemins harmonieux. Les cieux prêtent alors une oreille attentive à la voix du Tout-Puissant qui déclare quelques-uns de ses desseins sur l'univers.

A l'instant où la prière de Cyrille parvint au trône éternel, les trois Personnes se montroient ainsi aux yeux éblouis des Anges. Dieu vouloit couronner la vertu de Cyrille, mais le saint prélat n'étoit point la victime de prédilection désignée pour la persécution nouvelle : il avoit déja souffert au nom du Sauveur, et la justice du Tout-Puissant demandoit une hostie entière.

A la voix de son vénérable martyr, le Christ s'inclina devant l'arbitre des humains, et fit trembler dans l'immensité de l'espace tout ce qui n'étoit pas le marchepied de Dieu. Il ouvre ses lèvres où respire la loi de la clémence, pour présenter à l'Ancien des jours le sacrifice de l'évêque de Lacédémone. Les accents de sa voix sont plus doux que l'huile de justice dont Salomon fut sacré; plus purs que la fontaine de Samarie, plus aimables que le murmure des oliviers en fleurs balancés au souffle du printemps, dans les jardins de Nazareth ou dans les vallons du Thabor.

Imploré par ce Dieu de mansuétude et de paix en faveur de l'Église menacée, le Dieu fort et terrible fit connoître aux cieux ses desseins sur les Fidèles. Il ne prononça qu'une parole, mais une de ces paroles qui fécondent le néant, qui font naître la lumière ou qui renferment la destinée des empires.

Cette parole dévoile soudain aux légions des Anges, aux chœurs des Vierges, des Saints, des Rois, des Martyrs, le secret de la Sagesse. Ils voient dans le mot du souverain Juge, ainsi que dans un rayon limpide du jour, les conceptions du passé, les préparations du présent et les événements de l'avenir.

Le moment est arrivé où les peuples soumis aux lois du Messie vont enfin goûter sans mélange la douceur de ces lois propices. Assez longtemps l'idolâtrie éleva ses temples auprès des autels du Fils de l'Homme; il faut qu'elle disparoisse du monde. Déja est né le nouveau Cyrus qui brisera les derniers simulacres des Esprits de ténèbres, et mettra le trône des Césars à l'ombre des saints tabernacles. Mais les Chrétiens, invincibles sous le fer et dans les

flammes, se sont laissé amollir aux délices de la paix. Afin de les mieux éprouver, la Providence a permis qu'ils connussent les richesses et les honneurs : ils n'ont pu résister à la persécution de la prospérité. Il faut, avant que le monde passe sous leur puissance, qu'ils soient dignes de leur gloire; ils ont allumé le feu de la colère du Seigneur, ils n'obtiendront point grace à ses yeux qu'ils n'aient été purifiés. Satan sera déchaîné sur la terre; une dernière épreuve va commencer pour les Fidèles : les Chrétiens sont tombés; ils seront punis. Celui qui doit expier leurs crimes par un sacrifice volontaire est depuis longtemps marqué dans la pensée de l'Éternel.

Tels sont les premiers conseils que découvrent dans la parole de Dieu les habitants des demeures célestes. O parole divine! quelle longue et foible succession de temps et d'idées la parole humaine est obligée d'employer pour te rendre! Tu fais tout voir, tout comprendre aux Élus dans un moment; et moi, ton indigne interprète, je développe péniblement dans un langage de mort les mystères contenus dans un langage de vie! Avec quelle sainte admiration, avec quelle piété sublime, les justes connoissent ensuite l'holocauste demandé et les conditions qui le rendent agréable au Très-Haut! Cette victime qui doit vaincre l'Enfer par la vertu des souffrances et des mérites du sang de Jésus-Christ; cette victime qui marchera à la tête de mille autres victimes, n'a point été choisie parmi les princes et les rois. Né dans un rang obscur pour mieux imiter le Sauveur du monde, cet homme, aimé du Ciel, descend toutefois d'illustres aïeux. En lui la religion va triompher du sang des héros païens et des sages de l'idolâtrie; en lui seront honorés par un martyre oublié de l'histoire ces pauvres ignorés du monde qui vont souffrir pour la foi, ces humbles confesseurs qui, ne prononçant à la mort que le nom de Jésus-Christ, laisseront leurs propres noms inconnus aux hommes. Ame de tous les projets des fidèles, soutien du prince qui renversera les autels des faux dieux, il faut encore que ce Chrétien appelé ait scandalisé l'Église, et qu'il ait pleuré ses erreurs, ainsi que le premier Apôtre, afin d'encourager au repentir ses frères coupables. Déja, pour lui donner les vertus nécessaires au jour du combat, l'Ange du Seigneur l'a conduit par la main chez les nations de la terre; il a vu l'Évangile s'établissant de toutes parts. Dans le cours de ses voyages, utiles aux desseins de Dieu, les démons ont tenté le nouveau prédestiné, non encore rentré dans les voies du Ciel. Une grande et dernière faute, en le jetant dans un grand malheur, l'a fait sor-

tir des ombres de la mort. Les larmes de sa pénitence ont commencé à couler; alors un Solitaire, inspiré de Dieu, lui a révélé une partie de ses fins. Bientôt il sera digne de la palme qu'on lui prépare. Telle est la victime dont l'immolation désarmera le courroux du Seigneur, et replongera Lucifer dans l'abîme.

Tandis que les Saints et les Anges pénètrent les desseins annoncés par la parole du Très-Haut, cette même parole découvre un autre miracle de la Grace aux chœurs des femmes bienheureuses. Les païens auront aussi leur hostie : car les Chrétiens et les idolâtres vont se réunir à jamais au pied du Calvaire. Cette victime sera dérobée au troupeau innocent des Vierges, afin d'expier l'impureté des mœurs païennes. Fille des beaux-arts qui séduisent les foibles mortels, elle fera passer sous le joug de la Croix les charmes et le génie de la Grèce. Elle n'est point immédiatement demandée par un décret irrévocable; elle n'aura ni le mérite, ni l'éclat du premier holocauste; mais, épouse désignée du martyr, et par lui arrachée aux temples des idoles, elle augmentera l'efficacité du principal sacrifice, en multipliant les épreuves. Dieu cependant n'abandonnera pas sans secours ses serviteurs à la rage de Satan : il veut que les légions fidèles se revêtent de leurs armes, qu'elles soutiennent et consolent le Chrétien persécuté; il leur confie l'exercice de sa miséricorde, en se réservant celui de sa justice : le Christ lui-même soutiendra le confesseur dévoué au salut de tous; et Marie prendra sous sa protection la vierge timide qui doit accroître les douleurs, les joies et la gloire du martyr..

Ces destinées de l'Église, divulguées aux Élus par un seul mot du Tout-Puissant, interrompirent les concerts, et suspendirent les fonctions des Anges; il se fit dans le ciel une demi-heure de silence, comme au moment redoutable où Jean vit briser le septième sceau du livre mystérieux; les milices divines, frappées du son de la parole éternelle, restoient dans un muet étonnement: ainsi, lorsque la foudre commence à gronder sur de nombreux bataillons, près de se livrer un combat furieux, le signal est suspendu : moitié dans la lumière du soleil, moitié sous l'ombre croissante, les cohortes demeurent immobiles; aucun souffle de l'air ne fait flotter les drapeaux, qui retombent affaissés sur la main qui les porte : les mèches embrasées fument inutiles auprès du bronze muet : et les guerriers, sillonnés du feu de l'éclair, écoutent en silence la voix des orages.

L'esprit qui garde l'étendard de la Croix, élevant tout à coup la bannière triomphante, fit cesser l'immobilité des armées du Sei-

gneur. Tout le ciel abaisse aussitôt les yeux vers la terre; Marie, du haut du firmament, laisse tomber un premier regard d'amour sur la tendre victime confiée à ses soins. Les palmes des confesseurs reverdissent dans leurs mains, l'escadron ardent ouvre ses rangs glorieux pour faire place aux époux martyrs, entre Félicité et Perpétue, entre l'illustre Étienne et les grands Machabées. Le vainqueur de l'antique Dragon, Michel, prépare sa lance redoutable; autour de lui ses immortels compagnons se couvrent de leurs cuirasses étincelantes. Les boucliers de diamant et d'or, le carquois du Seigneur, les épées flamboyantes, sont détachées des portiques éternels; le char d'Emmanuel s'ébranle sur son essieu de foudre et d'éclairs; les Chérubins roulent leurs ailes impétueuses, et allument la fureur de leurs yeux. Le Christ redescend à la table des vieillards, qui présentent à sa bénédiction deux robes nouvellement blanchies dans le sang de l'Agneau; le Père Tout-Puissant se renferme dans les profondeurs de son éternité, et l'Esprit-Saint verse tout à coup des flots d'une lumière si vive, que la création semble rentrée dans la nuit. Alors les chœurs des Saints et des Anges entonnent le cantique de Gloire :

« Gloire à Dieu dans les hauteurs du ciel !

« Goûtez sur la terre des jours pacifiques, vous qui marchez « parmi les sentiers de la bonté et de la douceur ! Agneau de « Dieu, vous effacez les péchés du monde ! O miracle de candeur « et de modestie, vous permettez à des victimes sorties du néant « de vous imiter, de se dévouer pour le salut des pécheurs ! Ser- « viteurs du Christ que le monde persécute, ne vous troublez « point à cause du bonheur des méchants : ils n'ont point, il est « vrai, de langueurs qui les traînent à la mort; ils semblent igno- « rer les tribulations humaines; ils portent l'orgueil à leur cou « comme un carcan d'or; ils s'enivrent à des tables sacriléges; ils « rient, ils dorment, comme s'ils n'avoient point fait de mal; ils « meurent tranquillement sur la couche qu'ils ont ravie à la veuve « et à l'orphelin; mais où vont-ils?

« L'insensé a dit dans son cœur : « Il n'y a point de Dieu ! » « Que Dieu se lève ! Que ses ennemis soient dissipés ! Il s'avance : « les colonnes du ciel sont ébranlées; le fond des eaux et les en- « trailles de la terre sont mis à nu devant le Seigneur. Un feu dé- « vorant sort de sa bouche; il prend son vol monté sur les Ché- « rubins; il lance de toutes parts ses flèches embrasées ! Où sont-ils « les enfants des impies? Sept générations se sont écoulées depuis

« l'iniquité des pères, et Dieu vient visiter les enfants dans sa « fureur; il vient au temps marqué punir un peuple coupable; il « vient réveiller les méchants dans leurs palais de cèdre et d'a- « loès, et confondre le fantôme de leur rapide félicité.

« Heureux celui qui, passant avec larmes dans les vallées, cher- « che Dieu comme la source des bénédictions! Heureux celui à « qui les iniquités sont pardonnées, et qui trouve la gloire dans « la pénitence! Heureux celui qui élève en silence l'édifice de ses « bonnes œuvres, comme le temple de Salomon, où l'on n'enten- « doit ni les coups de la cognée, ni le bruit du marteau, tandis « que l'ouvrier respectueux bâtissoit la maison du Seigneur. Vous « tous qui mangez sur la terre le pain des larmes, répétez à la « louange du Très-Haut le saint cantique :

« Gloire à Dieu, dans les hauteurs du ciel! »

LIVRE QUATRIÈME.

SOMMAIRE.

Cyrille, la Famille chrétienne, Démodocus et Cymodocée se rassemblent dans une île au confluent du Ladon et de l'Alphée, pour entendre le fils de Lasthénès raconter ses aventures. Commencement du récit d'Eudore. Origine de la famille de Lasthénès. Elle s'oppose aux Romains, lors de l'invasion de la Grèce. L'aîné de la famille de Lasthénès est obligé de se rendre en otage à Rome. La famille de Lasthénès embrasse le Christianisme. Enfance d'Eudore. Il part à seize ans pour remplacer son père à Rome. Tempête. Description de l'Archipel. Arrivée d'Eudore en Italie. Description de Rome. Eudore contracte une étroite amitié avec Jérôme, Augustin et le prince Constantin, fils de Constance. Caractères de Jérôme, d'Augustin et de Constantin. Eudore est introduit à la cour. Dioclétien. Galérius. Cour de Dioclétien. Le sophiste Hiéroclès, proconsul d'Achaïe, et favori de Galérius. Inimitié d'Eudore et d'Hiéroclès. Eudore tombe dans tous les désordres de la jeunesse, et oublie sa religion. Marcellin, évêque de Rome. Il menace Eudore de l'excommunier, s'il ne rentre dans le sein de l'Église. Excommunication lancée contre Eudore. Amphithéâtre de Titus. Pressentiment.

Eudore et Cymodocée, cachés dans un obscur vallon au fond des bois de l'Arcadie, ignoroient qu'en ce moment les Saints et les Anges avoient les regards attachés sur eux, et que le Tout-Puissant lui-même s'occupoit de leur destinée. Ainsi les pasteurs de Chanaan étoient visités par le Dieu de Nachor, au milieu des troupeaux qui paissoient à l'occident de Bethel.

Aussitôt que le gazouillement des hirondelles eut annoncé à Lasthénès le lever du jour, il se hâte de quitter sa couche ; il s'enveloppe dans un manteau filé par sa diligente épouse, et doublé d'une laine amie des vieillards. Il sort précédé de deux chiens de Laconie, sa garde fidèle, et s'avance vers le lieu où devoit reposer l'évêque de Lacédémone; mais il aperçoit le saint prélat au milieu de la campagne, offrant sa prière à l'Éternel. Les chiens de Lasthénès courent vers Cyrille, et, baissant la tête d'un air caressant, ils sembloient lui porter l'obéissance et le respect de leur maître. Les deux vénérables Chrétiens se saluèrent avec gravité, et se promenèrent ensuite sur le penchant des monts, en s'entretenant de la sagesse antique : tel l'Arcadien Évandre conduisit Anchise aux bois de Phénée, lorsque Priam, alors heureux, vint chercher sa sœur Hésione à Salamine; ou tel le même Évandre, exilé au bord du Tibre, reçut l'illustre fils de son ancien hôte, quand la fortune eut rassasié de malheurs le monarque d'Ilion.

Démodocus ne tarda pas à paroître; il étoit suivi de Cymodocée, plus belle que la lumière naissante sur les coteaux de l'orient.

Dans le flanc de la montagne qui dominoit la demeure de Lasthénès, s'ouvroit une grotte, retraite accoutumée des passereaux et des colombes : c'étoit là qu'à l'imitation des solitaires de la Thébaïde, Eudore se renfermoit pour verser les larmes de la pénitence. On voyoit suspendu au mur de cette grotte un crucifix, et au pied de ce crucifix, des armes, une couronne de chêne obtenue dans les combats, et des décorations triomphales. Eudore commençoit à sentir renaître au fond de son cœur un trouble qu'il n'avoit que trop connu. Effrayé de son nouveau péril, toute la nuit il avoit poussé des cris vers le ciel. Quand l'aurore eut dissipé les ténèbres, il lava la trace de ses pleurs dans une source pure, et, se préparant à quitter sa grotte, il chercha, par la simplicité de ses vêtements, à diminuer l'éclat de sa beauté : il attache à ses pieds des brodequins gaulois formés de la peau d'une chèvre sauvage; il cache son cilice sous la tunique d'un chasseur; il jette sur ses épaules et ramène sur sa poitrine la dépouille d'une biche blanche : un pâtre cruel avoit renversé d'un coup de fronde cette reine des bois, lorsqu'elle buvoit avec son faon au bord de l'Achéloüs. Eudore prend dans sa main gauche deux javelots de frêne; il suspend à sa main droite une de ces couronnes de grains de corail dont les vierges martyres ornoient leurs cheveux en allant à la mort : couronnes innocentes, vous serviez ensuite à compter le nombre des prières que les cœurs simples répétoient au Seigneur! Armé

contre les bêtes des forêts et contre les attaques des Esprits de ténèbres, Eudore descend du haut des rochers, comme un soldat chrétien de la légion thébaine qui rentre au camp après les veilles de la nuit. Il franchit les eaux d'un torrent, et vient se joindre à la petite troupe qui l'attendoit au bas du verger. Il porte à ses lèvres le bord du manteau de Cyrille; il reçoit la bénédiction paternelle, et s'incline, en baissant les yeux, devant Démodocus et Cymodocée. Toutes les roses du matin se répandirent sur le front de la fille d'Homère. Bientôt Séphora et ses trois filles sortirent modestement du gynécée. Alors l'évêque de Lacédémone s'adressant au fils de Lasthénès :

« Eudore, dit-il, vous êtes l'objet de la curiosité de la Grèce chrétienne. Qui n'a point entendu parler de vos malheurs et de votre repentir! Je suis persuadé que vos hôtes de Messénie n'écouteront point eux-mêmes sans intérêt le récit de vos aventures. »

« Sage vieillard, dont l'habit annonce un pasteur des hommes, s'écria Démodocus, tu ne prononces pas une parole qu'elle ne soit dictée par Minerve. Il est vrai, comme mon aïeul le divin Homère, je passerois volontiers cinq et même six années à faire ou à écouter des récits. Y a-t-il rien de plus agréable que les paroles d'un homme qui a beaucoup voyagé, et qui, assis à la table de son hôte, tandis que la pluie et les vents murmurent au-dehors, raconte, à l'abri de tout danger, les traverses de sa vie! J'aime à sentir mes yeux mouillés de pleurs, en vidant la coupe d'Hercule : les libations mêlées de larmes sont plus sacrées; la peinture des maux dont Jupiter accable les enfants de la terre tempère la folle ivresse des festins, et nous fait souvenir des dieux. Et toi-même, cher Eudore, tu trouveras quelque plaisir à te rappeler les tempêtes que tu supportas avec courage : le nautonnier revenu aux champs de ses pères contemple avec un charme secret son gouvernail et ses rames suspendus pendant l'hiver au tranquille foyer du laboureur. »

Le Ladon et l'Alphée, en se réunissant au-dessous du verger, embrassoient une île qui sembloit naître du mariage de leurs eaux : elle étoit plantée de ces vieux arbres que les peuples de l'Arcadie regardoient comme leurs aïeux. C'étoit là qu'Alcymédon coupoit autrefois le bois de hêtre dont il faisoit de si belles tasses aux bergers; c'étoit là qu'on montroit aussi la fontaine Aréthuse, et le laurier qui retenoit Daphné sous son écorce. On résolut de passer dans cette île solitaire, afin qu'Eudore ne fût point interrompu dans le récit de ses aventures. Les serviteurs de Lasthénès déta-

chent aussitôt des rives de l'Alphée une longue nacelle, formée du seul tronc d'un pin; la famille et les étrangers s'abandonnent au cours du fleuve. Démodocus, remarquant l'adresse de ses conducteurs, disoit avec un sentiment de tristesse :

« Arcadiens, qu'est devenu le temps où les Atrides étoient obligés de vous prêter des vaisseaux pour aller à Troie, et où vous preniez la rame d'Ulysse pour le van de la blonde Cérès? Aujourd'hui vous vous livrez sans pâlir aux fureurs de la mer immense. Hélas! le fils de Saturne veut que le danger charme les mortels, et qu'ils l'embrassent comme une idole! »

On touche bientôt à la pointe orientale de l'île, où s'élevoient deux autels à demi ruinés : l'un, sur le rivage de l'Alphée, étoit consacré à la Tempête; l'autre, au bord du Ladon, étoit dédié à la Tranquillité. La fontaine Aréthuse sortoit de terre entre ces deux autels, et s'écouloit aussitôt dans le fleuve amoureux d'elle. La troupe, impatiente d'entendre le récit d'Eudore, s'arrête dans ce lieu, et s'assied sous des peupliers dont le soleil levant doroit la cime. Après avoir demandé le secours du Ciel, le jeune Chrétien parla de la sorte :

« Je suis obligé, seigneurs, de vous entretenir un moment de ma naissance, parceque cette naissance est la première origine de mes malheurs. Je descends, par ma mère, de cette pieuse femme de Mégare qui enterra les os de Phocion sous son foyer, en disant : « Cher foyer, garde fidèlement les restes d'un homme de bien. »

« J'eus pour ancêtre paternel Philopœmen. Vous savez qu'il osa seul s'opposer aux Romains, quand ce peuple libre ravit la liberté à la Grèce. Mon aïeul succomba dans sa noble entreprise; mais qu'importent la mort et les revers, si notre nom, prononcé dans la postérité, va faire battre un cœur généreux deux mille ans après notre vie?

« Notre patrie expirante, pour ne point démentir son ingratitude, fit boire le poison au dernier de ses grands hommes. Le jeune Polybe [1], au milieu d'une pompe attendrissante, transporta de Messène à Mégalopolis la dépouille de Philopœmen. On eût dit que l'urne, chargée de couronnes et couverte de bandelettes, renfermoit les cendres de la Grèce entière. Depuis ce moment, notre terre natale, comme un sol épuisé, cessa de porter des citoyens magnanimes. Elle a conservé son beau nom, mais elle ressemble à cette statue de Thémistocle dont les Athéniens de nos

[1] C'est l'historien.

jours ont coupé la tête pour la remplacer par la tête d'un esclave.

« Le chef des Achéens ne reposa pas tranquille au fond de sa tombe : quelques années après sa mort, il fut accusé d'avoir été l'ennemi de Rome, et poursuivi criminellement devant le proconsul Mummius, destructeur de Corinthe. Polybe, protégé par Scipion Nasica, parvint à sauver de la proscription les statues de Philopœmen ; mais cette délation sacrilége réveilla la jalousie des Romains contre le sang du dernier des Grecs : ils exigèrent qu'à l'avenir le fils aîné de ma famille fût envoyé à Rome dès qu'il auroit atteint l'âge de seize ans, pour y servir d'otage entre les mains du sénat.

« Accablée sous le poids du malheur, et toujours privée de son chef, ma famille abandonna Mégalopolis, et se retira tantôt au milieu de ces montagnes, tantôt dans un autre héritage que nous possédons au pied du Taygète, le long du golfe de Messénie. Paul, le sublime apôtre des Gentils, apporta bientôt à Corinthe le remède contre toutes les douleurs. Lorsque le Christianisme éclata dans l'Empire romain, tout étoit plein d'esclaves ou de princes abattus : le monde entier demandoit des consolations ou des espérances.

« Disposée à la sagesse par les leçons de l'adversité et par la simplicité des mœurs arcadiennes, ma famille fut la première dans la Grèce á embrasser la loi de Jésus-Christ. Soumis à ce joug divin, je passai les jours de mon enfance au bord de l'Alphée et parmi les bois du Taygète. La religion, tenant mon ame à l'ombre de ses ailes, l'empêchoit, comme une fleur délicate, de s'épanouir trop tôt; et, prolongeant l'ignorance de mes jeunes années, elle sembloit ajouter de l'innocence á l'innocence même.

« Le moment de mon exil arriva. J'étois l'aîné de ma famille, et j'avois atteint ma seizième année; nous habitions alors nos champs de la Messénie. Mon père, dont j'allois prendre la place, avoit obtenu par une faveur particulière la permission de revenir en Grèce avant mon départ : il me donna sa bénédiction et ses conseils. Ma mère me conduisit au port de Phères, et m'accompagna jusqu'au vaisseau. Tandis qu'on déployoit la voile, elle levoit les mains au ciel, en offrant à Dieu son sacrifice. Son cœur se brisoit à la pensée de ces mers orageuses et de ce monde plus orageux encore que j'allois traverser, navigateur sans expérience. Déja le navire s'avançoit dans la haute mer, et Séphora restoit encore avec moi afin d'encourager ma jeunesse, comme une colombe apprend à voler à son petit lorsqu'il sort pour la première

fois du nid maternel. Mais il lui fallut me quitter; elle descendit dans l'esquif qui l'attendoit attaché au flanc de notre trirème. Longtemps elle me fit des signes du bord de la barque qui la portoit au rivage : je poussois des cris douloureux ; et, quand il me devint impossible de distinguer cette tendre mère, mes yeux cherchoient encore à découvrir le toit où j'avois été nourri, et la cime des arbres de l'héritage paternel.

« Notre navigation fut longue : à peine avions-nous passé l'île de Théganuse, qu'un vent impétueux du couchant nous obligea de fuir dans les régions de l'aurore jusqu'à l'entrée de l'Hellespont. Après sept jours d'une tempête qui nous déroba la vue de toutes les terres, nous fûmes trop heureux de nous réfugier vers l'embouchure du Simoïs, à l'abri du tombeau d'Achille. Quand la tempête fut calmée, nous voulûmes remonter à l'occident; mais le constant zéphyr que le Bélier céleste amène des bords de l'Hespérie repoussa longtemps nos voiles : nous fûmes jetés tantôt sur les côtes de l'Éolide, tantôt dans les parages de la Thrace et de la Thessalie. Nous parcourûmes cet archipel de la Grèce, où l'aménité des rivages, l'éclat de la lumière, la douceur et les parfums de l'air, le disputent au charme des noms et des souvenirs. Nous vîmes tous ces promontoires marqués par des temples ou des tombeaux. Nous touchâmes à différents ports; nous admirâmes ces cités, dont quelques-unes portent le nom d'une fleur brillante, comme la rose, la violette, l'hyacinthe, et qui, chargées de leurs peuples ainsi que d'une semence féconde, s'épanouissent au bord de la mer, sous les rayons du soleil. Quoiqu'à peine sorti de l'enfance, mon imagination étoit vive et mon cœur déja susceptible d'émotions profondes. Il y avoit sur notre vaisseau un Grec enthousiaste de sa patrie, comme tous les Grecs; il me nommoit les lieux que je voyois :

« Orphée entraîna les chênes de cette forêt au son de sa lyre ;
« cette montagne, dont l'ombre s'étend si loin, avoit dû servir de
« statue à Alexandre; cette autre montagne est l'Olympe, et son
« vallon, le vallon de Tempé; voilà Délos qui fut flottante au mi-
« lieu des eaux, voilà Naxos où Ariadne fut abandonnée; Cécrops
« descendit sur cette rive, Platon enseigna sur la pointe de ce
« cap, Démosthène harangua ces vagues, Phryné se baignoit dans
« ces flots lorsqu'on la prit pour Vénus! Et cette patrie des
« dieux, des arts et de la beauté, s'écrioit l'Athénien en versant
« des pleurs de rage, est en proie aux Barbares! »

« Son désespoir redoubla lorsque nous traversâmes le golfe de

Mégare. Devant nous étoit Égine, à droite le Pyrée, à gauche Corinthe. Ces villes, jadis si florissantes, n'offroient que des monceaux de ruines. Les matelots mêmes parurent touchés de ce spectacle. La foule accourue sur le pont gardoit le silence : chacun tenoit ses regards attachés à ces débris; chacun en tiroit peut-être secrètement une consolation dans ses maux, en songeant combien nos propres douleurs sont peu de chose, comparées à ces calamités qui frappent des nations entières, et qui avoient étendu sous nos yeux les cadavres de ces cités.

« Cette leçon sembloit au-dessus de ma raison naissante : cependant je l'entendis; mais d'autres jeunes gens qui se trouvoient avec moi sur le vaisseau y furent insensibles. D'où venoit cette indifférence? de nos religions : ils étoient Païens, j'étois Chrétien. Le paganisme, qui développe les passions avant l'âge, retarde les progrès de la raison; le Christianisme, qui prolonge au contraire l'enfance du cœur, hâte la virilité de l'esprit. Dès les premiers jours de la vie, il nous entretient de pensées graves; il respecte, jusque dans les langes, la dignité de l'homme; il nous traite, même au berceau, comme des êtres sérieux et sublimes, puisqu'il reconnoît un Ange dans l'enfant que la mère porte encore à sa mamelle. Mes jeunes compagnons n'avoient entendu parler que des métamorphoses de Jupiter, et ils ne comprirent rien aux débris qu'ils avoient sous les yeux; moi, je m'étois déjà assis, avec le prophète, sur les ruines des villes désolées, et Babylone m'enseignoit Corinthe.

« Je dois toutefois marquer ici une séduction qui fut mon premier pas vers l'abîme; et, comme il arrive presque toujours, le piége où je me trouvai pris n'avoit rien en apparence que de très innocent. Tandis que nous méditions sur les révolutions des empires, nous vîmes tout à coup sortir une Théorie du milieu de ces débris. O riant génie de la Grèce qu'aucun malheur ne peut étouffer, ni peut-être aucune leçon instruire! C'étoit une députation des Athéniens aux fêtes de Délos. Le vaisseau Déliaque, couvert de fleurs et de bandelettes, étoit orné des statues des dieux; les voiles blanches, teintes de pourpre par les rayons de l'aurore, s'enfloient aux haleines des zéphyrs, et les rames dorées fendoient le cristal des mers. Des Théores penchés sur les flots répandoient des parfums et des libations; des vierges exécutoient sur la proue du vaisseau la danse des malheurs de Latone, tandis que des adolescents chantoient en chœur les vers de Pindare et de Simonide. Mon imagination fut enchantée par ce spectacle qui fuyoit comme

un nuage du matin, ou comme le char d'une divinité sur les ailes des vents. Ce fut ainsi que pour la première fois j'assistai à une cérémonie païenne sans horreur.

« Enfin, nous revîmes les montagnes du Péloponèse, et je saluai de loin ma terre natale. Les côtes de l'Italie ne tardèrent pas à s'élever du sein des flots. De nouvelles émotions m'attendoient à Brindes. En mettant le pied sur cette terre d'où partent les décrets qui gouvernent le monde, je fus frappé d'un air de grandeur qui m'étoit jusqu'alors inconnu. Aux élégants édifices de la Grèce succédoient des monuments plus vastes, marqués de l'empreinte d'un autre génie. Ma surprise alloit toujours croissant, à mesure que je m'avançois sur la voie Appienne. Ce chemin, pavé de larges quartiers de roches, semble être fait pour résister au passage du genre humain : à travers les monts de l'Apulie, le long du golfe de Naples, au milieu des paysages d'Anxur, d'Albe et de la campagne romaine, il présente une avenue de plus de trois cents milles de longueur, bordée de temples, de palais et de tombeaux, et vient se terminer à la Ville Éternelle, métropole de l'univers et digne de l'être. A la vue de tant de prodiges, je tombai dans une sorte d'ivresse que je n'avois pu ni prévoir, ni soupçonner.

« Ce fut en vain que les amis de mon père, auxquels j'étois recommandé, voulurent d'abord m'arracher à mon enchantement. J'errois sans cesse du Forum au Capitole, du quartier des Carènes au Champ de Mars; je courois au théâtre de Germanicus, au môle d'Adrien, au cirque de Néron, au Panthéon d'Agrippa : et pendant ces courses d'une curiosité dangereuse, l'humble église des Chrétiens étoit oubliée.

« Je ne pouvois me lasser de voir le mouvement d'un peuple composé de tous les peuples de la terre, et la marche de ces troupes romaines, gauloises, germaniques, grecques, africaines, chacune différemment armée et vêtue. Un vieux Sabin passoit avec ses sandales d'écorce de bouleau auprès d'un sénateur couvert de pourpre; la litière d'un consulaire étoit arrêtée par le char d'une courtisane; les grands bœufs du Clytumne traînoient au Forum l'antique chariot du Volsque; l'équipage de chasse d'un chevalier romain embarrassoit la voie Sacrée; des prêtres couroient encenser leurs dieux, et des rhéteurs ouvrir leurs écoles.

« Que de fois j'ai visité ces thermes ornés de bibliothèques, ces palais, les uns déjà croulants, les autres à moitié démolis pour servir à construire d'autres édifices! La grandeur de l'horizon romain se mariant aux grandes lignes de l'architecture romaine; ces aque-

ducs qui, comme des rayons aboutissant à un même centre, amènent les eaux au peuple-roi sur des arcs de triomphe; le bruit sans fin des fontaines; ces innombrables statues qui ressemblent à un peuple immobile au milieu d'un peuple agité; ces monuments de tous les âges et de tous les pays, ces travaux des rois, des consuls, des Césars, ces obélisques ravis à l'Égypte, ces tombeaux enlevés à la Grèce; je ne sais quelle beauté dans la lumière, les vapeurs et le dessin des montagnes; la rudesse même du cours du Tibre; les troupeaux de cavales demi-sauvages qui viennent s'abreuver dans ses eaux; cette campagne que le citoyen de Rome dédaigne maintenant de cultiver, se réservant à déclarer chaque année aux nations esclaves quelle partie de la terre aura l'honneur de le nourrir: que vous dirai-je enfin? tout porte à Rome l'empreinte de la domination et de la durée : j'ai vu la carte de la Ville Éternelle tracée sur des rochers de marbre au Capitole, afin que son image même ne pût s'effacer.

« Oh! qu'elle a bien connu le cœur humain, cette religion qui cherche à nous maintenir dans la paix, et qui sait donner des bornes à notre curiosité, comme à nos affections sur la terre! Cette vivacité d'imagination, à laquelle je m'abandonnai d'abord, fut la première cause de ma perte. Quand, enfin, je rentrai dans le cours ordinaire de mes occupations, je sentis que j'avois perdu le goût des choses graves, et j'enviai le sort des jeunes Païens qui pouvoient se livrer sans remords à tous les plaisirs de leur âge.

« Le rhéteur Euménes tenoit à Rome une chaire d'éloquence, qu'il a transportée depuis dans les Gaules. Il avoit étudié dans son enfance sous le fils du plus célèbre disciple de Quintilien; et tout ce qu'il y avoit de jeunes gens illustres fréquentoit alors son école. Je suivis les leçons de ce maître habile, et je ne tardai pas à former des liaisons avec les compagnons de mes études. Trois d'entre eux surtout s'attachèrent à moi par une agréable et sincère amitié: Augustin, Jérôme, et le prince Constantin, fils de César Constance.

« Jérôme, issu d'une noble famille pannonienne, annonça de bonne heure les plus beaux talents, mais les passions les plus vives. Son imagination impétueuse ne lui laissoit pas un moment de repos. Il passoit des excès de l'étude à ceux des plaisirs avec une facilité inconcevable. Irascible, inquiet, pardonnant difficilement une offense, d'un génie barbare ou sublime, il semble destiné à devenir l'exemple des plus grands désordres, ou le modèle des plus austères vertus: il faut à cette ame ardente Rome ou le désert.

« Un hameau du proconsulat de Carthage fut le berceau de mon second ami. Augustin est le plus aimable des hommes. Son caractère, aussi passionné que celui de Jérôme, a toutefois une douceur charmante, parcequ'il est tempéré par un penchant naturel à la contemplation : on pourroit cependant reprocher au jeune Augustin l'abus de l'esprit; l'extrême tendresse de son ame le jette aussi quelquefois dans l'exaltation. Une foule de mots heureux, de sentiments profonds, revêtus d'images brillantes, lui échappent sans cesse. Né sous le soleil africain, il a trouvé dans les femmes, ainsi que Jérôme, l'écueil de ses vertus et la source de ses erreurs. Sensible jusqu'à l'excès au charme de l'éloquence, il n'attend peut-être qu'un orateur inspiré pour s'attacher à la vraie religion : si jamais Augustin entre dans le sein de l'Église, ce sera le Platon des Chrétiens.

« Constantin, fils d'un César illustre, annonce lui-même toutes les qualités d'un grand homme. Avec la force de l'ame, il a ces beaux dehors, si utiles aux princes, et qui rehaussent l'éclat des belles actions. Hélène, sa mère, eut le bonheur de naître sous la loi de Jésus-Christ; et Constantin, à l'exemple de son père, montre un penchant secret vers cette loi divine. A travers une extrême douceur, on voit percer chez lui un caractère héroïque, et je ne sais quoi de merveilleux que le Ciel imprime aux hommes destinés à changer la face du monde. Heureux s'il ne se laisse pas emporter à ces éclats de colère, si terribles dans les caractères habituellement modérés! Ah! combien les princes sont à plaindre d'être si promptement obéis! Combien il faut avoir pour eux d'indulgence! Songeons toujours que nous voyons l'effet de leurs premiers mouvements, et que Dieu, pour leur apprendre à veiller sur leurs passions, ne leur laisse pas un moment entre la pensée et l'exécution d'un dessein coupable.

« Tels furent les trois amis avec lesquels je passois mes jours à Rome. Constantin étoit, ainsi que moi, une espèce d'otage entre les mains de Dioclétien. Cette conformité de position, encore plus que celle de l'âge, décida du penchant du jeune prince en ma faveur : rien ne prépare deux ames à l'amitié comme la ressemblance des destinées, surtout quand ces destinées ne sont pas heureuses. Constantin voulut devenir l'instrument de ma fortune, et il m'introduisit à la cour.

« Lorsque j'arrivai à Rome, le pouvoir tombé aux mains de Dioclétien étoit partagé comme nous le voyons aujourd'hui : l'empereur s'étoit associé Maximien, sous le titre d'Auguste,

et Galérius et Constance sous celui de César. Le monde, ainsi divisé entre quatre chefs, ne reconnoissoit pourtant qu'un maître.

« C'est ici, seigneurs, que je dois vous peindre cette cour, dont vous avez le bonheur de vivre éloignés. Puissiez-vous n'entendre jamais gronder ses orages! Puissent vos jours inconnus couler obscurément comme ces fleuves au fond de cette vallée! Mais, hélas! une vie cachée ne nous sauve pas toujours de la puissance des princes! Le tourbillon qui déracine le rocher enlève aussi le grain de sable; souvent un roi avec son sceptre meurtrit une tête ignorée. Puisque rien ne peut mettre à l'abri des coups qui descendent du trône, il est utile et sage de connoître la main par laquelle nous pouvons être frappés.

« Dioclétien, qui s'appeloit autrefois Dioclès, reçut le jour à Dioclée, petite ville de Dalmatie. Dans sa jeunesse, il porta les armes sous Probus, et devint un général habile. Il occupa sous Carin et Numérien la place importante de comte des Domestici, et il fut lui-même successeur de Numérien dont il avoit vengé la mort.

« Aussitôt que les légions d'Orient eurent élevé Dioclétien à l'Empire, il marcha contre Carinus, frère de Numérien, qui régnoit en Occident: il remporta sur lui une victoire, et par cette victoire il resta seul maître du monde.

« Dioclétien a d'éminentes qualités. Son esprit est vaste, puissant, hardi; mais son caractère, trop souvent foible, ne soutient pas le poids de son génie: tout ce qu'il fait de grand et de petit découle de l'une ou de l'autre de ces deux sources. Ainsi, l'on remarque dans sa vie les actions les plus opposées: tantôt c'est un prince plein de fermeté, de lumières et de courage, qui brave la mort, qui connoît la dignité de son rang, qui force Galérius à suivre à pied le char impérial comme le dernier des soldats; tantôt c'est un homme timide qui tremble devant ce même Galérius, qui flotte irrésolu entre mille projets, qui s'abandonne aux superstitions les plus déplorables, et qui ne se soustrait aux frayeurs du tombeau qu'en se faisant donner les titres impies de Dieu et d'Éternité. Réglé dans ses mœurs, patient dans ses entreprises, sans plaisirs et sans illusions, ne croyant point aux vertus, n'attendant rien de la reconnoissance, on verra peut-être ce chef de l'Empire se dépouiller un jour de la pourpre, par mépris pour les hommes, et afin d'apprendre à la terre qu'il étoit aussi facile à Dioclétien de descendre du trône que d'y monter.

« Soit foiblesse, soit nécessité, soit calcul, Dioclétien a voulu partager sa puissance avec Maximien, Constance et Galérius. Par

une politique dont il se repentira peut-être, il a pris soin que ces princes fussent inférieurs à lui, et qu'ils servissent seulement à rehausser son mérite. Constance seul lui donnoit quelque ombrage, à cause de ses vertus. Il l'a relégué loin de la cour au fond des Gaules, et il a gardé près de lui Galérius. Je ne vous parlerai point de Maximien-Auguste, guerrier assez brave, mais prince ignorant et grossier, qui n'a aucune influence à la cour. Je passe à Galérius.

« Né dans les huttes des Daces, ce gardeur de troupeaux a nourri dès sa jeunesse, sous la ceinture du chevrier, une ambition effrénée. Tel est le malheur d'un état où les lois n'ont point fixé la succession au pouvoir : tous les cœurs sont enflés des plus vastes desirs; il n'est personne qui ne puisse prétendre à l'Empire; et comme l'ambition ne suppose pas toujours le talent, pour un homme de génie qui s'élève, vous avez vingt tyrans médiocres qui fatiguent le monde.

« Galérius semble porter sur son front la marque ou plutôt la flétrissure de ses vices; c'est une espèce de géant dont la voix est effrayante et le regard horrible. Les pâles descendants des Romains croient se venger des frayeurs que leur inspire ce César, en lui donnant le surnom d'Armentarius. Comme un homme qui fut affamé la moitié de sa vie, Galérius passe les jours à table, et prolonge dans les ténèbres de la nuit de basses et crapuleuses orgies. Au milieu de ces saturnales de la grandeur', il fait tous ses efforts pour déguiser sa première nudité sous l'effronterie de son luxe; mais plus il s'enveloppe dans les replis de la robe de César, plus on aperçoit le sayon du berger.

« Outre la soif insatiable du pouvoir et l'esprit de cruauté et de violence, Galérius apporte encore à la cour une autre disposition bien propre à troubler l'Empire : c'est une fureur aveugle contre les Chrétiens. La mère de ce César, paysanne grossière et superstitieuse, offroit souvent dans son hameau des sacrifices aux divinités des montagnes. Indignée que les disciples de l'Évangile refusassent de partager son idolâtrie, elle avoit inspiré à son fils l'aversion qu'elle sentoit pour les Fidèles. Galérius a déja poussé le foible et barbare Maximien à persécuter l'Église; mais il n'a pu vaincre encore la sage modération de l'empereur. Dioclétien nous estime au fond de l'ame : il sait que nous composons aujourd'hui la meilleure partie des soldats de son armée; il compte sur notre parole quand nous l'avons une fois donnée; il nous a même rapprochés de sa personne : Dorothée, premier officier de son palais, est

un Chrétien remarquable par ses vertus. Vous verrez bientôt que l'impératrice Prisca et sa fille la princesse Valérie ont embrassé secrètement la loi du Sauveur. Reconnoissants des bontés de Dioclétien, et vivement touchés de la confiance qu'il leur accorde, les Fidèles forment autour de lui une barrière presque insurmontable. Galérius le sait; et sa rage en est plus animée : car il voit que pour atteindre à l'Empereur, dont l'ingrat envie peut-être la puissance, il faut perdre auparavant les adorateurs du vrai Dieu.

« Tels sont les deux principes qui, comme les Génies du bien et du mal, répandent la prospérité ou la désolation dans l'Empire, selon que l'un ou l'autre cède ou remporte la victoire. Comment Dioclétien, si habile dans la connoissance des hommes, a-t-il choisi un pareil César? C'est ce qu'on ne peut expliquer que par les arrêts de cette Providence qui rend vaines les pensées des princes, et dissipe les conseils des nations.

« Heureux Galérius, s'il se fût renfermé dans l'enceinte des camps, et qu'il n'eût jamais entendu que les accents des soldats, le cri des dangers et la voix de la gloire! Il n'auroit point rencontré au milieu des armes ces lâches courtisans qui se font une étude d'allumer le vice et d'éteindre la vertu. Il ne se fût point abandonné aux conseils d'un favori qui ne cesse de le pousser au mal. Ce favori appartient, seigneurs, à une classe d'hommes que je dois vous faire connoître, parcequ'elle influera nécessairement sur les événements de ce siècle et sur le sort des Chrétiens.

« Rome vieillie et dépravée nourrit dans son sein un troupeau de sophistes, Porphyre, Jamblique, Libanius, Maxime, dont les mœurs et les opinions seroient un objet de risée, si nos folies n'étoient trop souvent le commencement de nos crimes. Ces disciples d'une science vaine attaquent les Chrétiens, vantent la retraite, célèbrent la médiocrité, vivent aux pieds des grands et demandent de l'or. Ceux-ci s'occupent sérieusement d'une ville à bâtir; toute peuplée de sages qui, soumis aux lois de Platon, couleront doucement leurs jours en amis et en frères; ceux-là rêvent profondément des secrets de la nature cachés sous les symboles égyptiens; les uns voient tout dans la pensée; les autres cherchent tout dans la matière; d'autres prêchent la république dans le sein de la monarchie : ils prétendent qu'il faut renverser la société, afin de la reconstruire sur un plan nouveau; d'autres, à l'imitation des Fidèles, veulent enseigner la morale au peuple : ils rassemblent la foule dans les temples et au coin des rues, et vendent sur des tréteaux une vertu que ne soutiennent point les œuvres et

les mœurs. Divisés pour le bien, réunis pour le mal, gonflés de vanité, se croyant des génies sublimes, au-dessus des doctrines vulgaires, il n'y a point d'insignes folies, d'idées bizarres, de systèmes monstrueux que ces sophistes n'enfantent chaque jour. Hiéroclès marche à leur tête, et il est digne en effet de conduire un tel bataillon.

« Ce favori de Galérius, vous le savez trop, seigneurs, gouverne aujourd'hui l'Achaïe : c'est un de ces hommes que les révolutions introduisent au conseil des grands, et qui leur deviennent utiles par une sorte de talent pour les affaires communes, par une facilité peu désirable à parler promptement sur tous les sujets. Grec d'origine, on soupçonne Hiéroclès d'avoir été Chrétien dans sa jeunesse; mais l'orgueil des lettres humaines ayant corrompu son esprit, il s'est jeté dans les sectes philosophiques. On ne reconnoît plus en lui de traces de sa religion première, si ce n'est à l'espèce de délire et de rage où le plonge le seul nom du Dieu qu'il a quitté. Il a pris le langage hypocrite et les affectations de l'école de la fausse sagesse. Les mots de liberté, de vertu, de science, de progrès des lumières, de bonheur du genre humain, sortent sans cesse de sa bouche; mais ce Brutus est un bas courtisan, ce Caton est dévoré de passions honteuses, cet apôtre de la tolérance est le plus intolérant des mortels, et cet adorateur de l'humanité est un sanglant persécuteur. Constantin le hait. Dioclétien le craint et le méprise, mais il a gagné la confiance intime de Galérius; il n'a d'autre rival auprès de ce prince que Publius, préfet de Rome. Hiéroclès essaie d'empoisonner l'esprit du malheureux César : il présente au monde le spectacle hideux d'un prétendu sage qui corrompt, au nom des lumières, un homme qui règne sur les hommes.

« Jérôme, Augustin et moi, nous avions rencontré Hiéroclès à l'école d'Eumènes. Son ton sentencieux et décisif, son air d'importance et d'orgueil, le rendoient odieux à notre simplicité et à notre franchise. Sa personne même semble repousser l'affection et la confiance : son front étroit et comprimé annonce l'obstination et l'esprit de système; ses yeux faux ont quelque chose d'inquiet comme ceux d'une bête sauvage; son regard est à la fois timide et féroce; ses lèvres épaisses sont presque toujours entr'ouvertes par un sourire vif et cruel; ses cheveux rares et inflexibles, qui pendent en désordre, semblent n'appartenir en rien à cette chevelure que Dieu jeta comme un voile sur les épaules du jeune homme, et comme une couronne sur la tête du vieillard. Je ne sais quoi de

cynique et de honteux respire dans tous les traits du sophiste : on voit que ses ignobles mains porteroient mal l'épée du soldat, mais qu'elles tiendroient aisément la plume de l'athée ou le fer du bourreau.

« Telle est la laideur de l'homme, quand il est, pour ainsi dire, resté seul avec son corps, et qu'il renonce à son ame.

« Une offense que je reçus d'Hiéroclès, et que je repoussai de manière à le couvrir de confusion aux yeux de toute la cour, alluma contre moi dans son cœur une haine implacable. Il ne pouvoit d'ailleurs me pardonner la bienveillance de Dioclétien et l'amitié du fils de Constance. L'amour-propre blessé, l'envie excitée, ne lui laissèrent pas un moment de repos qu'il n'eût trouvé l'occasion de me perdre; et cette occasion ne tarda pas à se présenter.

« Hélas! j'étois pourtant bien peu digne d'envie! trois ans passés à Rome dans les désordres de la jeunesse avoient suffi pour me faire presque entièrement oublier ma religion. J'en vins même à cette indifférence qu'on a tant de peine à guérir, et qui laisse moins de ressources que le crime. Toutefois les lettres de Séphora, et les remontrances des amis de mon père, troubloient souvent ma fausse sécurité.

« Parmi les hommes qui conservoient à Lasthénès un fidèle souvenir étoit Marcellin, évêque de Rome, et chef de l'Église universelle. Il habitoit le cimetière des Chrétiens, de l'autre côté du Tibre, dans un lieu désert, au tombeau de saint Pierre et de saint Paul. Sa demeure, composée de deux cellules, étoit appuyée contre le mur de la chapelle du cimetière. Une sonnette suspendue à l'entrée de l'asile du repos annonçoit à Marcellin l'arrivée des vivants ou des morts. On voyoit à sa porte, qu'il ouvroit lui-même aux voyageurs, les bâtons et les sandales des évêques qui venoient de toutes les parties de la terre lui rendre compte du troupeau de Jésus-Christ. Là se rencontroient et Paphnuce de la haute Thébaïde, qui chassoit les démons par sa parole; et Spyridion de l'île de Chypre, qui gardoit les moutons et faisoit des miracles; et Jacques de Nisibe, qui reçut le don de prophétie; et Osius, confesseur de Cordoue; et Archélaüs de Caschares, qui confondit Manès; et Jean, qui répandit dans la Perse la lumière de la foi; et Frumentius, qui fonda l'église d'Éthiopie; et Théophile, qui revenoit de sa mission des Indes; et cette Chrétienne esclave qui, dans sa captivité, convertit la nation entière des Ibériens. La salle du conseil de Marcellin étoit une allée de vieux ifs qui régnoit le long du cimetière. C'étoit là qu'en se promenant avec les évêques

il conféroit des besoins de l'Église. Étouffer les hérésies de Donat, de Novatien, d'Arius, publier des canons, assembler des conciles, bâtir des hôpitaux, racheter des esclaves, secourir les pauvres, les orphelins, les étrangers, envoyer des apôtres aux Barbares, tel étoit l'objet des puissants entretiens de ces pasteurs. Souvent, au milieu des ténèbres, Marcellin, veillant seul pour le salut de tous, descendoit de sa cellule au tombeau des saints Apôtres. Prosterné sur les reliques, il prioit la nuit entière et ne se relevoit qu'aux premiers rayons du jour. Alors, découvrant sa tête chenue, posant à terre sa tiare de laine blanche, le pontife ignoré étendoit ses mains pacifiques, et bénissoit la ville et le monde.

« Lorsque je passois de la cour de Dioclétien à cette cour chrétienne, je ne pouvois m'empêcher d'être frappé d'une chose étonnante. Au milieu de cette pauvreté évangélique, je retrouvois les traditions du palais d'Auguste et de Mécène, une politesse antique, un enjouement grave, une élocution simple et noble, une instruction variée, un goût sain, un jugement solide. On eût dit que cette obscure demeure étoit destinée par le Ciel à devenir le berceau d'une autre Rome, et l'unique asile des arts, des lettres et de la civilisation.

« Marcellin essayoit tous les moyens de me ramener à Dieu. Quelquefois, au soleil couchant, il me conduisoit sur les bords du Tibre, ou dans les jardins de Salluste. Il m'entretenoit de la religion, et cherchoit à m'éclairer sur mes fautes avec une bonté paternelle. Mais les mensonges de la jeunesse m'ôtoient le goût de la vérité. Loin de profiter de ces promenades salutaires, je redemandois secrètement les platanes de Fronton, le portique de Pompée, ou celui de Livie rempli d'antiques tableaux; et, puisqu'il le faut avouer à ma confusion éternelle, je regrettois les temples d'Isis et de Cybèle, les fêtes d'Adonis, le cirque, les théâtres, lieux d'où la pudeur s'est depuis longtemps envolée aux accents de la muse d'Ovide. Après avoir inutilement tenté près de moi les admonitions charitables, Marcellin employa les mesures sévères : « Je serai forcé, me disoit-il souvent, de vous séparer de la communion des Fidèles, si vous continuez à vivre éloigné des sacrements de Jésus-Christ. »

« Je n'écoutai point ses conseils, je ris de ses menaces; ma vie devint un objet de scandale public : le pontife fut enfin obligé de lancer ses foudres.

« J'étois allé chez Marcellin; je sonne à la grille du cimetière : les deux battants de la grille se séparent et s'écartent l'un de l'autre

en gémissant sur leurs gonds. J'aperçois le pontife debout, à l'entrée de la chapelle ouverte. Il tenoit à la main un livre redoutable, image du livre scellé des sept sceaux que l'Agneau seul peut briser. Des diacres, des prêtres, des évêques, en silence, immobiles, étoient rangés sur les tombeaux environnants, comme des justes ressuscités pour assister au jugement de Dieu. Les yeux de Marcellin lançoient des flammes. Ce n'étoit plus le bon pasteur qui rapporte au bercail la brebis égarée, c'étoit Moïse dénonçant la sentence mortelle à l'infidèle adorateur du veau d'or; c'étoit Jésus-Christ chassant les profanateurs du temple. Je veux avancer; un exorciste me ferme le chemin. Au même moment, les évêques étendent le bras, et élèvent la main contre moi, en détournant la tête; alors le pontife, d'une voix terrible :

« Qu'il soit anathème celui qui souille par ses mœurs la pureté « du nom chrétien! Qu'il soit anathème celui qui n'approche plus « de l'autel du vrai Dieu! Qu'il soit anathème celui qui voit avec « indifférence l'abomination de l'idolâtrie! »

« Tous les évêques s'écrient :

« Anathème! »

« Aussitôt Marcellin entre dans l'église : la porte sainte est fermée devant moi. La foule des élus se disperse, en évitant ma rencontre; je parle, on ne me répond pas : on me fuit comme un homme attaqué d'un mal contagieux. Ainsi qu'Adam banni du paradis terrestre, je me trouve seul dans un monde couvert de ronces et d'épines, et maudit à cause de ma chute.

« Saisi d'une espèce de vertige, je monte en désordre sur mon char. Je pousse au hasard mes coursiers, je rentre dans Rome, je m'égare, et après de longs détours j'arrive à l'amphithéâtre de Vespasien. Là j'arrête mes chevaux écumants. Je descends du char. Je m'approche de la fontaine où les gladiateurs qui survivent se désaltèrent après le combat : je voulois aussi rafraîchir ma bouche brûlante. Il y avoit eu la veille des jeux donnés par Aglaé[1], riche et célèbre Romaine; mais dans ce moment ces abominables lieux étoient déserts. La victime innocente que mes crimes ont derechef immolée me poursuit du haut du ciel. Nouveau Caïn, agité et vagabond, j'entre dans l'amphithéâtre; je m'enfonce dans les galeries obscures et solitaires. Nul bruit ne s'y faisoit entendre, hors celui de quelques oiseaux effrayés qui frappoient les voûtes de leurs ailes. Après avoir parcouru les divers étages, je me repose, un peu calmé, sur un siége, au premier

[1] Sainte Aglaé.

rang. Je veux oublier, par la vue de cet édifice païen, et la proscription divine, et la religion de mes pères. Vains efforts! Là même un Dieu vengeur se présente à mon souvenir. Je songe tout à coup que cet édifice est l'ouvrage d'une nation dispersée, selon la parole de Jésus-Christ. Étonnante destinée des enfants de Jacob! Israël, captif de Pharaon, éleva les palais de l'Égypte; Israël, captif de Vespasien, bâtit ce monument de la puissance romaine! Il faut que ce peuple, même au milieu de toutes ses misères, ait la main dans toutes les grandeurs.

« Tandis que je m'abandonnois à ces réflexions, les bêtes féroces, enfermées dans les loges souterraines de l'amphithéâtre, se mirent à rugir : je tressaillis, et jetant les yeux sur l'arène, j'aperçus encore le sang des infortunés déchirés dans les derniers jeux. Un grand trouble me saisit : je me figure que je suis exposé au milieu de cette arène, réduit à la nécessité de périr sous la dent des lions, ou de renier le Dieu qui est mort pour moi; je me dis : « Tu n'es plus chrétien; mais si tu le redevenois un jour, que ferois-tu? »

« Je me lève, je me précipite hors de l'édifice; je remonte sur mon char; je regagne ma demeure. Toute la nuit la terrible question de ma conscience retentit au fond de mon sein. Aujourd'hui même, cette scène se retrace souvent à ma mémoire, comme si j'y trouvois quelque avertissement du Ciel. »

Après avoir prononcé ces mots, Eudore cesse tout à coup de parler. Les yeux fixes, l'air ému, il paroît frappé d'une vision surnaturelle. L'assemblée surprise garde le silence, et l'on n'entend plus que le murmure du Ladon et de l'Alphée qui baignent le double rivage de l'île. La mère d'Eudore, effrayée, se lève. Le jeune Chrétien, revenu à lui-même, s'empresse de calmer les inquiétudes maternelles en reprenant ainsi son discours.

LIVRE CINQUIÈME.

SOMMAIRE.

SUITE du récit. La cour va passer l'été à Baïes. Naples. Maison d'Aglaé. Promenades d'Eudore, d'Augustin et de Jérôme. Leur entretien au tombeau de Scipion. Thraséas, ermite du Vésuve. Son histoire. Séparation des trois amis. Eudore retourne à Rome avec la cour. Les catacombes. Aventure de l'impératrice Prisca et de la princesse Valérie, sa fille. Eudore, banni de la cour, est envoyé en exil à l'armée de Constance. Il quitte Rome, il traverse l'Italie et les Gaules. Il arrive à Agrippina, sur les bords du Rhin. Il trouve l'armée romaine prête à porter la guerre chez les Francs. Il sert comme simple soldat parmi les archers crétois, qui composent, avec les Gaulois, l'avant-garde de l'armée de Constance.

« L'IMPRESSION que laissa dans mon esprit ce jour fatal, à présent si vive et si profonde, fut alors promptement effacée. Mes jeunes amis m'entourèrent; ils se moquèrent de mes terreurs et de mes remords; ils rioient des anathèmes d'un obscur pontife sans crédit et sans pouvoir.

« La cour, qui dans ce moment se transporta de Rome à Baïes, en m'arrachant du théâtre de mes erreurs, m'enleva au souvenir de leur châtiment; et me croyant perdu sans retour auprès des Chrétiens, je ne songeai qu'à m'abandonner aux plaisirs.

« Je compterois, seigneurs, parmi les beaux jours de ma vie l'été que je passai près de Naples, avec Augustin et Jérôme, s'il pouvoit y avoir de beaux jours dans l'oubli de Dieu et les mensonges des passions.

« La cour étoit pompeuse et brillante : tous les princes, amis ou enfants des Césars, s'y trouvoient rassemblés. On y voyoit Licinius[1] et Sévère[2], compagnons d'armes de Galérius; Daia[3], nouvellement sorti de ses bois, et neveu du même César Maxence[4], fils de Maximien-Auguste. Mais Constantin préféroit notre société à celle de ces princes jaloux de sa vertu, de sa valeur, de sa haute renommée, et publiquement ou secrètement ses ennemis.

« Nous fréquentions surtout à Naples le palais d'Aglaé, dame romaine dont je vous ai déja prononcé le nom. Elle étoit de race de senateurs, et fille du proconsul Arsace. Ses richesses étoient immenses. Soixante-treize intendants gouvernoient son bien, et elle

[1] Devenu Auguste à la mort de Sévère.
[2] César à l'abdication de Dioclétien, et Auguste à la mort de Constance.
[3] César à l'abdication de Dioclétien.
[4] Le tyran qui prit la pourpre, et que Constantin vainquit aux portes de Rome.

avoit donné trois fois les jeux publics à ses dépens. Sa beauté égaloit ses talents et ses graces; elle réunissoit autour d'elle tout ce qui conservoit encore l'élégance des manières et le goût des lettres et des arts. Heureuse si, dans la décadence de Rome, elle eût mieux aimé devenir une seconde Cornélie, que de rappeler le souvenir des femmes trop célèbres chantées par Ovide, Properce et Tibulle !

« Sébastien[1] et Pacôme[2], centurions dans les gardes de Constantin ; Génès[3], acteur fameux, héritier des talents de Roscius; Boniface[4], premier intendant du palais d'Aglaé, et peut-être trop cher à sa maîtresse, embellissoient de leur esprit et de leur gaîté les fêtes de la voluptueuse Romaine. Mais Boniface, homme abandonné aux délices, avoit trois qualités excellentes : l'hospitalité, la libéralité, la compassion. En sortant des orgies et des festins, il alloit par les places secourir les voyageurs, les étrangers et les pauvres. Aglaé elle-même, au milieu de ses désordres, portoit un grand respect aux Fidèles, et une foi simple aux reliques des Martyrs. Génès, ennemi déclaré des Chrétiens, la railloit de sa foiblesse.

— « Eh bien, disoit-elle, j'ai aussi mes superstitions. Je crois à la vertu des cendres d'un Chrétien mort pour son Dieu; et je veux que Boniface m'aille chercher des reliques. »

« Illustre patronne, répondoit en riant Boniface, je prendrai de l'or et des parfums. J'irai chercher des reliques de Martyrs; je vous les apporterai; mais, si mes propres reliques vous viennent sous le nom de Martyr, recevez-les. »

« Nous passions une partie des nuits au milieu de cette compagnie séduisante et dangereuse; j'habitois avec Augustin et Jérôme la Villa de Constantin, bâtie sur le penchant du mont Pausilippe. Chaque matin, aussitôt que l'aurore commençoit à paroître, je me rendois sous un portique qui s'étendoit le long de la mer. Le soleil se levoit devant moi sur le Vésuve : il illuminoit de ses feux les plus doux la chaîne des montagnes de Salerne, l'azur de la mer parsemée des voiles blanches des pêcheurs, les îles de Caprée, d'OEnaria et de Prochyta[5], la mer, le cap Misène, et Baïes avec tous ses enchantements.

« Des fleurs et des fruits humides de rosée sont moins suaves et moins frais que le paysage de Naples sortant des ombres de la nuit. J'étois toujours surpris en arrivant au portique de me trouver au bord de la mer : car les vagues dans cet endroit faisoient

[1] Le martyr militaire, surnommé le Défenseur de l'Église romaine.
[2] Le solitaire de la Thébaïde, qui porta d'abord les armes sous Constantin.
[3] Le martyr. — [4] *Idem*. — [5] Ischia et Procida.

à peine entendre le léger murmure d'une fontaine. En extase devant ce tableau, je m'appuyois contre une colonne; et, sans pensée, sans desir, sans projet, je restois des heures entières à respirer un air délicieux. Le charme étoit si profond, qu'il me sembloit que cet air divin transformoit ma propre substance, et qu'avec un plaisir indicible je m'élevois vers le firmament comme un pur esprit. Dieu tout-puissant! que j'étois loin d'être cette intelligence céleste dégagée des chaînes des passions! Combien ce corps grossier m'attachoit à la poussière du monde, et que j'étois misérable d'être si sensible aux charmes de la création, et de penser si peu au Créateur! Ah! tandis que, libre en apparence, je croyois nager dans la lumière, quelque Chrétien chargé de fers, et plongé pour la foi dans les cachots, étoit celui qui abandonnoit véritablement la terre, et montoit glorieux dans les rayons du soleil éternel!

« Hélas! nous poursuivions nos faux plaisirs. Attendre ou chercher une beauté coupable, la voir s'avancer dans une nacelle, et nous sourire du milieu des flots, voguer avec elle sur la mer dont nous semions la surface de fleurs, suivre l'enchanteresse au fond de ce bois de myrtes et dans les champs heureux où Virgile plaça l'Élysée: telle étoit l'occupation de nos jours, source intarissable de larmes et de repentir. Peut-être est-il des climats dangereux à la vertu par leur extrême volupté. Et n'est-ce point ce que voulut enseigner une fable ingénieuse, en racontant que Parthénope fut bâtie sur le tombeau d'une Sirène? L'éclat velouté de la campagne, la tiède température de l'air, les contours arrondis des montagnes, les molles inflexions des fleuves et des vallées, sont à Naples autant de séductions pour les sens, que tout repose, et que rien ne blesse. Le Napolitain demi-nu, content de se sentir vivre sous les influences d'un ciel propice, refuse de travailler aussitôt qu'il a gagné l'obole qui suffit au pain du jour. Il passe la moitié de sa vie, immobile aux rayons du soleil, et l'autre à se faire traîner dans un char, en poussant des cris de joie; la nuit il se jette sur les marches d'un temple, et dort sans souci de l'avenir au pied des statues de ses dieux.

« Pourriez-vous croire, seigneurs, que nous étions assez insensés pour envier le sort de ces hommes, et que cette vie sans prévoyance et sans lendemain nous sembloit le comble du bonheur! C'étoit souvent l'objet de nos entretiens, lorsque, pour éviter les ardeurs du midi, nous nous retirions dans la partie du palais bâtie sous la mer. Couchés sur des lits d'ivoire, nous entendions mur-

murer les vagues au-dessus de nos têtes. Si quelque orage nous surprenoit au fond de ces retraites, les esclaves allumoient des lampes pleines du nard le plus précieux d'Arabie. Alors entroient de jeunes Napolitaines qui portoient des roses de Pœstum dans des vases de Nola; tandis que les flots mugissoient au-dehors, elles chantoient, en formant devant nous des danses tranquilles qui me rappeloient les mœurs de la Grèce : ainsi se réalisoient pour nous les fictions des poëtes; on eût cru voir les jeux des Néréides dans la grotte de Neptune.

« Aussitôt que le soleil, se retirant vers le tombeau de la nourrice d'Énée, mettoit une partie du golfe de Naples à l'ombre du mont Pausilippe, les trois amis se séparoient. Jérôme, qu'entraînoit l'amour de l'étude, alloit consulter le rivage où Pline fut la victime du même amour, interroger les cendres d'Herculanum, chercher la cause des bruits menaçants de la Solfatare. Augustin, un Virgile à la main, parcouroit les bords que chanta ce poëte immortel, le lac Averne, la grotte de la Sibylle, l'Achéron, le Styx, l'Élysée; il se plaisoit surtout à relire les malheurs de Didon, au tombeau du tendre et beau génie qui raconta la touchante histoire de cette reine infortunée.

« Plein de la noble ardeur de s'instruire, le prince Constantin m'invitoit à le suivre aux monuments consacrés par les souvenirs de l'histoire. Nous faisions dans un esquif le tour du golfe de Baïes : nous retrouvions les ruines de la maison de Cicéron, nous reconnoissions le lieu du naufrage d'Agrippine, la plage où elle se sauva, le palais où son fils attendoit le succès du parricide, et plus loin la demeure où cette mère tendit aux meurtriers les flancs qui avoient porté Néron. Nous visitions à Caprée les souterrains témoins de la honte de Tibère. « Ah! qu'on est malheureux, disoit Constantin, d'être le maître de l'univers, et d'être forcé, par la conscience de ses crimes, à s'exiler soi-même sur ce rocher! »

« Des sentiments si généreux dans l'héritier de Constance, et peut-être de l'Empire romain, me rendoient plus cher le prince protecteur et compagnon de ma jeunesse. Aussi ne laissois-je échapper aucune occasion de réveiller les idées ambitieuses au fond de son cœur : car l'ambition de Constantin me semble être l'espérance du monde.

« Un bain voluptueux nous attendoit après ces courses. Aglaé nous offroit au milieu de ses jardins un repas long et délicat. Le banquet du soir étoit préparé sur une terrasse au bord de la mer, parmi des orangers en fleurs. La lune nous prêtoit son flambeau;

elle paroissoit sans voile au milieu des astres comme une reine au milieu de sa cour; sa vive clarté faisoit pâlir la flamme qui brille au sommet du Vésuve, et, peignant d'azur la fumée rougie du volcan, elle dessinoit un arc-en-ciel dans la nuit. Le beau phénomène, la face du paisible luminaire, les côtes de Surrentum[1], de Pompéia et d'Héraclée[2], se réfléchissoient dans les vagues, et l'on entendoit au loin, sur la mer, la chanson du pêcheur napolitain.

« Nous remplissions alors nos coupes d'un vin exquis trouvé dans les celliers d'Horace, et nous buvions aux trois Sœurs de l'Amour, filles de la Puissance et de la Beauté. Le front couronné d'ache toujours verte, et de roses qui durent si peu, nous nous excitions à jouir de la vie par la considération de sa brièveté:

« Il faudra quitter cette terre, cette maison chérie, cette maî-« tresse adorée. De tous les arbres plantés de nos mains, nul, hormis « l'odieux cyprès, ne suivra dans la tombe son maître d'un jour. »

« Nous chantions ensuite sur la lyre nos passions criminelles :

« Loin d'ici, bandelettes sacrées, ornements de la pudeur, et « vous, longues robes qui cachez les pieds des vierges! je veux « célébrer les larcins et les heureux dons de Vénus! Qu'un autre « traverse les mers, qu'il amasse les trésors de l'Hermus et du « Gange, ou qu'il cherche de vains honneurs dans les périls de la « guerre; pour moi, je mets toute ma renommée à vivre esclave « de la beauté qui m'enchante. Que j'aime le séjour des champs, « les prés émaillés, le bord des fleuves! Qui me laissera passer ma « vie sans gloire au fond des forêts? Quel plaisir de suivre Délie « dans nos campagnes, de lui porter dans mes bras l'agneau qui « vient de naître! Si pendant la nuit les vents ébranlent ma chau-« mière, si la pluie tombe en torrent sur mon toit..... »

« Mais pourquoi, seigneurs, continuerois-je à vous peindre les désordres de trois insensés? Ah! parlons plutôt des dégoûts attachés à ces choses si vides de bonheur! Ne croyez pas que nous fussions heureux au milieu de ces voluptés trompeuses. Une inquiétude indéfinissable nous tourmentoit. Notre bonheur eût été d'être aimés aussi bien que d'aimer; car on veut trouver la vie dans ce qu'on aime. Mais, au lieu de vérité et de paix dans nos tendresses, nous ne rencontrions qu'impostures, larmes, jalousie, indifférence. Tour à tour infidèles ou trahis, la femme que nous devions bientôt aimer devoit être celle que nous aimerions toujours. Il manquoit

[1] Sorrente. — [2] Ou Herculanum.

à l'autre certaine grace du corps ou de l'ame, qui avoit empêché notre attachement d'être durable. Et, quand nous avions trouvé l'idéal objet de nos songes, notre cœur se lassoit de nouveau, nos yeux s'ouvroient sur des défauts inattendus, et bientôt nous étions réduits à regretter notre première victime. Tant de sentiments incomplets ne nous laissoient que des images confuses, qui troubloient nos plaisirs du moment, en ramenant au milieu de nos jouissances une foule de souvenirs qui les combattoient. C'est ainsi qu'au milieu de nos félicités nous n'étions que misère, parceque nous avions abandonné ces pensées vertueuses qui sont la vraie nourriture de l'homme, et cette beauté céleste qui peut seule combler l'immensité de nos desirs.

« La bonté de la Providence fit tout à coup briller un éclair de la Grace au milieu des ténèbres de nos ames ; le Ciel permit que la première pensée de religion nous vînt de l'excès même de nos plaisirs : tant les voies de Dieu sont inexplicables !

« Un jour, errant aux environs de Baïes, nous nous trouvâmes auprès de Literne[1]. Le tombeau de Scipion l'Africain frappa tout à coup nos regards : nous approchâmes avec respect. Le monument s'élève au bord de la mer. Une tempête a renversé la statue qui le couronnoit. On lit encore cette inscription sur la table du sarcophage :

« INGRATE PATRIE, TU N'AURAS PAS MES OS. »

« Nos yeux s'humectèrent de larmes au souvenir de la vertu et de l'exil du vainqueur d'Annibal. La grossièreté même du sépulcre, si frappante auprès des superbes mausolées de tant d'hommes inconnus qui couvrent l'Italie, servoit à redoubler notre attendrissement. Nous n'osâmes pas nous reposer sur le tombeau même, mais nous nous assîmes à sa base, gardant un religieux silence, comme si nous eussions été au pied d'un autel. Après quelques moments de méditation, Jérôme éleva la voix, et nous dit :

« Amis, les cendres du plus grand des Romains me font vivement sentir notre petitesse et l'inutilité d'une vie dont je commence à être accablé. Je sens qu'il me manque quelque chose. Depuis longtemps je ne sais quel instinct voyageur me poursuit : vingt fois le jour, je suis prêt à vous dire adieu, à porter mes pas errants sur la terre. Le principe de cette inquiétude ne seroit-il point dans le vide de nos opinions et de nos desirs? La vie entière de Scipion nous accuse. Ne versez-vous pas des pleurs d'admira-

[1] Patria.

tion, ne sentez-vous pas qu'il est un bonheur différent de celui que nous cherchons, quand vous voyez l'Africain rendre une épouse à son époux, quand Cicéron vous peint ce grand homme parmi les Esprits célestes, montrant à l'Émilien, dans un songe, qu'il existe une autre vie où la vertu est couronnée? »

— « Jérôme, répondit Augustin, vous avez fait ma propre histoire : comme vous, je suis tourmenté d'un mal dont j'ignore la cause; je n'ai pas toutefois comme vous le besoin de m'agiter : je ne soupire au contraire qu'après le repos, et je voudrois, à l'exemple de Scipion, placer mes jours dans la suprême région de la tranquillité. Une langueur secrète me consume, je ne sais de quel côté chercher le bonheur; plus je considère la vie, moins je m'y attache. Ah ! s'il étoit quelque vérité cachée, s'il existoit quelque part une fontaine d'amour inépuisable, intarissable, sans cesse renouvelée, où l'on pût se plonger tout entier; Scipion, si ton songe n'étoit pas une erreur divine... »

— « Avec quel transport, s'écria impétueusement Jérôme, je m'élancerois vers cette source! Rivage du Jourdain, grotte de Bethléem, vous me verriez bientôt au nombre de vos anachorètes! O montagnes de la Judée, l'avenir ne pourroit plus séparer l'idée de vos déserts et de ma pénitence ! »

« Jérôme prononça ces mots avec une véhémence qui nous surprit. Sa poitrine se soulevoit; il étoit comme un cerf altéré qui desire l'eau des fontaines.

— « Votre confession, ô mes amis, dis-je alors, a cela d'étrange qu'elle est aussi la mienne. Mais je réunis en moi seul les deux plaies qui vous tourmentent, l'instinct voyageur et la soif du repos. Quelquefois ce mal bizarre me fait tourner les yeux avec regret vers la religion de mon enfance. »

— « Ma mère, qui est chrétienne, reprit Augustin, m'a souvent entretenu de la beauté de son culte, où je trouverois, disoit-elle, le bonheur de ma vie. Hélas! cette tendre mère habite de l'autre côté de ces flots; peut-être qu'en ce moment elle les contemple du rivage opposé, en songeant à son fils! »

« Augustin avoit à peine achevé de prononcer ces mots, qu'un homme vêtu de la robe des philosophes d'Épictète sortit du tombeau de Scipion. Il paroissoit être dans l'âge mûr, mais plus près de la jeunesse que de la vieillesse. Un air de gaîté angélique étoit répandu sur son visage; on eût dit que ses lèvres ne pouvoient s'ouvrir que pour prononcer les choses les plus aimables.

— « Jeunes seigneurs, dit-il en se hâtant de nous tirer de notre

surprise, me le pardonnerez-vous? J'étois assis dans ce monument lorsque vous êtes arrivés, et j'ai entendu malgré moi vos discours. Puisque je sais maintenant votre histoire, je veux vous raconter la mienne : elle pourra vous être utile. Peut-être y trouverez-vous le remède aux maux dont vous vous plaignez. »

« Sans attendre notre réponse, l'étranger, avec une noble familiarité, prit une place au milieu de nous, et il parla de la sorte :

— « Je suis le Solitaire chrétien du Vésuve, dont vous pouvez « avoir entendu parler, puisque je suis l'unique habitant du som- « met de cette montagne. Je viens quelquefois visiter le tombeau « de l'Africain ; en voici la raison : Lorsque ce grand homme, « retiré à Literne, se consoloit, par la vertu, de l'injustice de sa « patrie, des pirates descendirent sur ce rivage. Ils attaquèrent la « maison de l'illustre exilé, sans savoir quel en étoit le posses- « seur. Déja ils avoient escaladé les murs, quand des esclaves « accourus au bruit se mirent en devoir de défendre leur maître. « Comment, s'écrièrent-ils, vous osez violer la maison de Sci- « pion ! » A ce nom, les pirates saisis de respect jetèrent leurs « armes ; et demandant pour toute grace qu'il leur fût permis de « contempler le vainqueur d'Annibal, ils se retirèrent pleins d'ad- « miration après l'avoir vu.

« Thraséas, mon aïeul, d'une noble famille de Sicyone, se trou- « voit avec ces pirates. Enlevé par eux dans son enfance, il avoit « été contraint de servir sur leurs vaisseaux. Il se cacha dans la « maison de Scipion, et quand les pirates se furent éloignés, il se « jeta aux pieds de son hôte, et lui conta son aventure. L'Africain, « touché de son sort, le renvoya dans sa patrie ; mais les parents « de Thraséas étoient morts pendant sa captivité, et leur fortune « avoit été dissipée. Mon aïeul revint trouver son libérateur, qui « lui donna une petite terre auprès de sa maison de campagne, et « le maria à la fille d'un pauvre chevalier romain. Je suis descendu « de cette famille : vous voyez que j'ai une raison légitime d'ho- « norer le tombeau de Scipion.

« Ma jeunesse fut orageuse. J'essayai de tout, et je me dégoûtai « de tout. J'étois éloquent, je fus célèbre, et je me dis : Qu'est-ce « que cette gloire des lettres, disputée pendant la vie, incertaine « après la mort, et que l'on partage souvent avec la médiocrité et « le vice? Je fus ambitieux, j'occupai un poste éminent, et je me « dis : Cela valoit-il la peine de quitter une vie paisible, et ce que « je trouve remplace-t-il ce que je perds? Il en fut ainsi du reste. « Rassasié des plaisirs de mon âge, je ne voyois rien de mieux dans

« l'avenir, et mon imagination ardente me privoit encore du peu « que je possédois. Jeunes seigneurs, c'est un grand mal pour « l'homme d'arriver trop tôt au bout de ses desirs, et de parcourir « dans quelques années les illusions d'une longue vie.

« Un jour, plein des plus sombres pensées, je traversois un « quartier de Rome peu fréquenté des grands, mais habité par un « peuple pauvre et nombreux. Un édifice d'un caractère grave et « d'une construction singulière frappa mes regards. Sous le por- « tique, plusieurs hommes debout et immobiles paroissoient plon- « gés dans la méditation.

« Tandis que je cherchois à deviner quel pouvoit être ce monu- « ment, je vis passer à mes côtés un homme originaire de la Grèce, « comme moi naturalisé Romain. C'étoit un descendant de Per- « sée, dernier roi de Macédoine. Ses aïeux, après avoir été « traînés au char de Paul-Émile, devinrent simples greffiers à « Rome. On m'avoit jadis fait remarquer au coin de la rue Sacrée, « sous un chétif abri, cette grande dérision de la fortune : j'avois « causé quelquefois avec Perséus. Je l'arrêtai donc pour lui de- « mander à quel usage étoit destiné le monument que je consi- « dérois. — C'est, me répondit-il, le lieu où je viens oublier le « trône d'Alexandre : je suis Chrétien. Perséus franchit les mar- « ches du portique, passa au milieu des Catéchumènes, et pénétra « dans l'enceinte du temple. Je l'y suivis plein d'émotion.

« Les mêmes disproportions qui régnoient au-dehors de l'édifice « se faisoient remarquer au-dedans; mais ces defauts étoient « rachetés par le style hardi des voûtes et l'effet religieux de leurs « ombres. Au lieu du sang des victimes et des orgies qui souillent « l'autel des faux dieux, la pureté et le recueillement sembloient « veiller au tabernacle des Chrétiens. A peine le silence de l'assem- « blée étoit-il interrompu par la voix innocente de quelques en- « fants que des mères portoient dans leurs bras. La nuit approchoit; « la lumière des lampes luttoit avec celle du crépuscule, répandue « dans la nef et le sanctuaire. Des Chrétiens prioient de toutes « parts à des autels retirés : on respiroit encore l'encens des céré- « monies qui venoient de finir, et l'odeur de la cire parfumée des « flambeaux que l'on venoit d'éteindre.

« Un prêtre, portant un livre et une lampe, sortit d'un lieu se- « cret, et monta dans une chaire élevée. On entendit le bruit de « l'assemblée qui se mettoit à genoux. Le prêtre lut d'abord quel- « ques oraisons sacrées; puis il récita une prière à laquelle les « Chrétiens repondoient à demi-voix, de toutes les parties de l'é-

« difice. Ces réponses uniformes, revenant à des intervalles égaux,
« avoient quelque chose de touchant, surtout lorsqu'on faisoit
« attention aux paroles du pasteur et à la condition du troupeau.

« Consolation des affligés, disoit le prêtre, Ressource des in-
« firmes... »

« Et tous les Chrétiens persécutés, achevant le sens suspendu,
« ajoutoient :

« Priez pour nous ! Priez pour nous ! »

« Dans cette longue énumération des infirmités humaines, cha-
« cun, reconnoissant sa tribulation particulière, appliquoit à ses
« propres besoins quelques-uns de ces cris vers le Ciel. Mon tour
« ne tarda pas à venir. J'entendis le lévite prononcer distincte-
« ment ces paroles :

« Providence de Dieu, repos du cœur, calme dans la tem-
« pête... »

« Il s'arrêta : mes yeux se remplirent de larmes ; il me sembla
« que les regards se fixoient sur moi, et que la foule charitable
« s'écrioit :

« Priez pour lui ! Priez pour lui ! »

« Le prêtre descendit de la chaire, et l'assemblée se retira. Tou-
« ché jusques au fond du cœur, j'allai trouver Marcellin, pontife
« suprême de cette religion qui console de tout ; je lui racontai les
« peines de ma vie : il m'instruisit des vérités de son culte : je me
« suis fait Chrétien, et depuis ce moment mes chagrins se sont
« évanouis. »

« L'histoire de l'anachorète et l'aimable ingénuité de ce philo-
sophe chrétien nous charmèrent. Nous lui fîmes plusieurs ques-
tions auxquelles il répondit avec une parfaite sincérité. Nous ne
nous lassions point de l'entendre. Sa voix avoit une harmonie qui
remuoit doucement les entrailles. Une éloquence fleurie, et pour-
tant d'un goût simple, découloit naturellement de ses lèvres ; il
donnoit aux moindres choses un tour antique qui nous ravissoit :
il se répétoit comme les anciens ; mais cette répétition, qui eût été
un défaut chez un autre, devenoit, je ne sais comment, la grace
même de ses discours. Vous l'eussiez pris pour un de ces législa-
teurs de la Grèce qui donnoient jadis des lois aux hommes en
chantant sur une lyre d'or la beauté de la vertu et la toute-puis-
sance des dieux.

« Son départ mit un terme à cet entretien dans lequel trois
jeunes hommes sans religion avoient conclu que la religion étoit
le seul remède à leurs maux. Ce fut sans doute la tombe de l'Afri-

cain qui nous inspira cette pensée : les cendres d'un grand homme persécuté élèvent les sentiments vers le ciel. Nous quittâmes à regret le rivage de Literne, nous nous embrassâmes ; un secret pressentiment attristoit nos cœurs ; nous avions l'air de nous dire un dernier adieu. De retour à Naples, nos plaisirs ne nous offrirent plus le même attrait. Sébastien et Pacôme alloient partir pour l'armée ; Génès et Boniface sembloient avoir perdu leur gaîté ; Aglaé paroissoit mélancolique et comme troublée de remords. La cour quitta Baïes : Jérôme et Augustin retournèrent à Rome, et je suivis Constantin à son palais de Tibur. Ce fut là que je reçus une lettre d'Augustin. Il me marquoit que, vaincu par les larmes de sa mère, il l'alloit rejoindre à Carthage ; que Jérôme se préparoit à visiter les Gaules, la Pannonie, et les déserts habités par les Solitaires chrétiens.

« Je ne sais, ajoutoit Augustin en finissant sa lettre, si nous « nous reverrons jamais. Hélas ! mon ami, telle est la vie : elle est « pleine de courtes joies et de longues douleurs, de liaisons com« mencées et rompues ! Par une étrange fatalité, ces liaisons ne « sont jamais faites à l'heure où elles pourroient devenir dura« bles : on rencontre l'ami avec qui l'on voudroit passer ses jours, « au moment où le sort va le fixer loin de nous ; on découvre le « cœur que l'on cherchoit, la veille du jour où ce cœur va cesser « de battre. Mille choses, mille accidents, séparent les hommes « qui s'aiment pendant la vie ; puis vient cette séparation de la « mort, qui renverse tous nos projets. Vous souvenez-vous de ce « que nous disions un jour, en regardant le golfe de Naples ? Nous « comparions la vie à un port de mer, où l'on voit aborder et d'où « l'on voit sortir des hommes de tous les langages et de tous les « pays. Le rivage retentit des cris de ceux qui arrivent et de ceux « qui partent : les uns versent des larmes de joie en recevant des « amis ; les autres, en se quittant, se disent un éternel adieu : « car une fois sorti du port de la vie, on n'y rentre plus. Suppor« tons donc, sans trop nous plaindre, mon cher Eudore, une sé« paration que les années auroient nécessairement produite, et à « laquelle l'absence ne nous eût pas préparés. »

Comme Eudore alloit continuer son récit, les serviteurs de Lasthénès revinrent avec le repas du matin : ils déposèrent sur le gazon du blé nouveau, légèrement grillé dans l'épi, des glands de phagus, et des laitages qui portoient encore l'empreinte des corbeilles. Les cœurs étoient diversement agités : Cyrille admiroit,

mais sans en rien montrer au-dehors, le jeune homme qui, comme le Roi-Prophète, crioit du fond de l'abîme :

« Seigneur, ayez pitié de moi, selon les grandeurs de votre mi« séricorde. »

Démodocus n'avoit presque rien compris au récit d'Eudore : il ne trouvoit là ni Polyphème, ni Circé, ni enchantements, ni naufrages; et, dans cette harmonie nouvelle, il avoit à peine reconnu quelques sons de la lyre d'Homère. Cymodocée, au contraire, avoit merveilleusement entendu le fils de Lasthénès; mais elle ne savoit pourquoi elle se sentoit si triste en pensant qu'Eudore avoit beaucoup aimé, et qu'il se repentoit d'avoir aimé. Penchée sur le sein de son père, elle lui disoit tout bas :

« Mon père, je pleure comme si j'étois chrétienne! »

Le repas fini, Démodocus prit la parole :

« Fils de Lasthénès, ton récit m'enchante, bien que je n'en comprenne pas toute la sagesse. Il me semble que le langage des Chrétiens est une espèce de poésie de la raison, dont Minerve ne m'a donné aucune intelligence. Achève de raconter ton histoire : si quelqu'un verse ici des larmes en l'écoutant, cela ne doit pas l'arrêter, car on a déja vu de pareils exemples. Lorsqu'un fils d'Apollon chantoit les malheurs de Troie à la table d'Alcinoüs, il y avoit un étranger qui enveloppoit sa tête dans son manteau, et qui pleuroit. Laissons donc s'attendrir ma Cymodocée : Jupiter a confié à la Pitié le cœur de la jeunesse. Nous autres vieillards accablés du fardeau de Saturne, si nous avons pour nous la paix et la justice, nous sommes privés de cette compassion et de ces sentiments délicats, ornement des beaux jours de la vie. Les dieux ont fait la vieillesse semblable à ces sceptres héréditaires qui, passant du père au fils chez une antique race, paroissent tout chargés de la majesté des siecles, mais qui ne se couvrent plus de fleurs, depuis qu'ils se sont desséchés loin du tronc maternel. »

Eudore reprend ainsi son discours :

« Privé de mes amis, Rome ne m'offrit plus qu'une vaste solitude. L'inquietude régnoit à la cour : Maximien avoit été obligé de se transporter de Milan en Pannonie, menacée d'une invasion des Carpiens et des Goths; les Francs s'étoient emparés de la Batavie defendue par Constance; en Afrique, les Quinquegentiens, peuple nouveau, venoient de paroître en armes; on disoit que Dioclétien lui-même passeroit en Égypte, où la révolte du tyran Achillée demandoit sa présence; enfin, Galérius se disposoit à partir pour aller combattre Narsès. Cette guerre des Parthes effrayoit



surtout le vieil empereur, qui se souvenoit du sort de Valérien. Galérius, se prévalant du besoin que l'Empire avoit de son bras, et toujours livré aux inspirations d'Hiéroclès, cherchoit à s'emparer entièrement de l'esprit de Dioclétien; il ne craignoit plus de laisser éclater sa jalousie contre Constance, dont le mérite et la belle naissance l'importunoient. Constantin se trouvoit naturellement enveloppé dans cette jalousie; et moi, comme l'ami de ce jeune prince, comme le plus foible, et comme l'objet particulier de l'inimitié d'Hiéroclès, je portois tout le poids de la haine de Galérius.

« Un jour, tandis que Constantin assistoit aux délibérations du sénat, j'étois allé visiter la fontaine Égérie. La nuit me surprit : pour regagner la voie Appienne, je me dirigeai sur le tombeau de Cécilia Métella, chef-d'œuvre de grandeur et d'élégance. En traversant des champs abandonnés, j'aperçus plusieurs personnes qui se glissoient dans l'ombre, et qui toutes, s'arrêtant au même endroit, disparoissoient subitement. Poussé par la curiosité, je m'avance et j'entre hardiment dans la caverne où s'étoient plongés les mystérieux fantômes : je vis s'allonger devant moi des galeries souterraines, qu'à peine éclairoient de loin à loin quelques lampes suspendues. Les murs des corridors funèbres étoient bordés d'un triple rang de cercueils placés les uns au-dessus des autres. La lumière lugubre des lampes, rampant sur les parois des voûtes, et se mouvant avec lenteur le long des sépulcres, répandoit une mobilité effrayante sur ces objets éternellement immobiles. En vain, prêtant une oreille attentive, je cherche à saisir quelques sons pour me diriger à travers un abîme de silence, je n'entends que le battement de mon cœur dans le repos absolu de ces lieux. Je voulus retourner en arrière, mais il n'étoit plus temps : je pris une fausse route, et au lieu de sortir du dédale, je m'y enfonçai. De nouvelles avenues qui s'ouvrent et se croisent de toutes parts augmentent à chaque instant mes perplexités. Plus je m'efforce de trouver un chemin, plus je m'égare; tantôt je m'avance avec lenteur, tantôt je passe avec vitesse : alors, par un effet des échos qui répétoient le bruit de mes pas, je crois entendre marcher précipitamment derrière moi.

« Il y avoit déja longtemps que j'errois ainsi; mes forces commençoient à s'épuiser : je m'assis à un carrefour solitaire de la cité des morts. Je regardois avec inquiétude la lumière des lampes presque consumées qui menaçoient de s'éteindre. Tout à coup une harmonie semblable au chœur lointain des Esprits célestes sort du

fond de ces demeures sépulcrales : ces divins accents expiroient et renaissoient tour à tour ; ils sembloient s'adoucir encore en s'égarant dans les routes tortueuses du souterrain. Je me lève, et je m'avance vers les lieux d'où s'échappent les magiques concerts : je découvre une salle illuminée. Sur un tombeau paré de fleurs, Marcellin célébroit le mystère des Chrétiens : des jeunes filles, couvertes de voiles blancs, chantoient au pied de l'autel ; une nombreuse assemblée assistoit au sacrifice. Je reconnois les catacombes[1] ! Un mélange de honte, de repentir, de ravissement, s'empare de mon ame. Nouvelle surprise ! Je crois voir l'impératrice et sa fille, entre Dorothée et Sébastien, à genoux au milieu de la foule. Jamais spectacle plus miraculeux n'a frappé l'œil d'un mortel ; jamais Dieu ne fut plus dignement adoré, et ne manifesta plus ouvertement sa grandeur. O puissance d'une religion qui contraint l'épouse d'un empereur romain à quitter furtivement la couche impériale, comme une femme adultère, pour courir au rendez-vous des infortunés, pour venir chercher Jésus-Christ à l'autel d'un obscur martyr, parmi des tombeaux et des hommes proscrits ou méprisés ! Tandis que je m'abandonne à ces réflexions, un diacre se penche à l'oreille du pontife, dit quelques mots, fait un signe : soudain les chants cessent, les lampes s'éteignent, la brillante vision disparoît. Emporté par les flots du peuple saint, je me trouve à l'entrée des catacombes.

« Cette aventure fit prendre un cours nouveau à ma destinée. Sans avoir rien à me reprocher, je fus accusé de toutes parts : ainsi nos fautes ne sont pas toujours immédiatement punies ; mais, afin de nous rendre le châtiment plus sensible, Dieu nous fait échouer dans quelque entreprise raisonnable, ou nous livre à l'injustice des hommes.

« J'ignorois que l'impératrice Prisca et sa fille Valérie étoient chrétiennes : les fidèles m'avoient caché cette importante victoire, à cause de mon impiété. Les deux princesses, craignant la fureur de Galérius, n'osoient paroître à l'église : elles venoient prier la nuit aux catacombes, accompagnées du vertueux Dorothée. Le hasard me conduisit au sanctuaire des morts : les prêtres qui m'y découvrirent crurent qu'un sacrilége exclu des lieux saints n'y pouvoit être descendu que dans la vue de pénétrer un secret qu'il importoit à l'Église de cacher. Ils éteignirent les lampes, afin de me dérober la vue de l'impératrice, que j'avois eu toutefois le temps de reconnoître.

[1] Les catacombes de Saint-Sébastien.

« Galérius faisoit surveiller l'impératrice, dont on soupçonnoit le penchant à la nouvelle religion. Des émissaires, envoyés par Hiéroclès, avoient suivi les princesses jusqu'aux catacombes, d'où ils me virent sortir avec elles. Le sophiste n'eut pas plutôt entendu le rapport des espions, qu'il courut en instruire Galérius : Galérius vole chez Dioclétien.

« Eh bien! s'écria-t-il, vous n'avez jamais voulu croire ce qui se passe sous vos yeux : l'impératrice et votre fille Valérie sont chrétiennes! Cette nuit même elles se sont rendues à la caverne que la secte impie souille de ses exécrables mystères. Et savez-vous quel est le guide de ces princesses? C'est ce Grec sorti d'une race rebelle au peuple romain, ce traître qui, pour mieux masquer ses projets, feint d'avoir abandonné la religion des séditieux qu'il sert en secret, ce perfide qui ne cesse d'empoisonner l'esprit du prince Constantin. Reconnoissez un vaste complot dirigé contre vous par les Chrétiens, et dans lequel on cherche à faire entrer votre famille même. Ordonnez que l'on saisisse Eudore, et que la force des tourments lui arrache l'aveu de ses crimes et le nom de ses complices.

« Il le faut avouer, les apparences me condamnoient. En horreur à tous les partis, je passois parmi les Chrétiens pour un apostat et pour un traître. Hiéroclès, qui les voyoit dans cette erreur, disoit hautement que j'avois dénoncé l'impératrice. Les païens, de l'autre côté, me regardoient comme l'apôtre de ma religion et le corrupteur de la famille impériale. Quand je passois dans les salles du palais, je voyois les courtisans sourire d'un air de mépris : les plus vils étoient les plus sévères; le peuple même me poursuivoit dans les rues avec des insultes ou des menaces. Enfin, ma position devint si pénible, que, sans l'amitié de Constantin, je crois que j'aurois attenté à ma vie. Mais ce généreux prince ne m'abandonna point dans mon malheur; il se déclara hautement mon ami; il affecta de se montrer avec moi en public; il me défendit courageusement contre César devant Auguste, et publia partout que j'étois victime de la jalousie d'un sophiste attaché à Galérius.

« Rome et la cour n'étoient occupées que de cette affaire, qui, compromettant les Chrétiens et le nom de l'impératrice, sembloit de la plus haute importance. On attendoit avec anxiété la décision de l'empereur; mais il n'étoit pas dans le caractère de Dioclétien de prendre une résolution violente. Le vieil empereur eut recours à un moyen qui peint admirablement son génie politique : il déclara

tout à coup que les bruits répandus dans Rome n'étoient qu'un mensonge ; que les princesses n'étoient pas sorties du palais la nuit même où on prétendoit les avoir vues aux catacombes ; que Prisca et Valérie, loin d'être chrétiennes, venoient de sacrifier aux dieux de l'empire ; qu'enfin il puniroit sévèrement les auteurs de ces faux rapports, et qu'il défendoit de parler plus longtemps d'une histoire aussi ridicule que scandaleuse.

« Mais comme il falloit bien qu'un seul fût sacrifié pour tous, selon l'usage des cours, je reçus ordre de quitter Rome, et de me rendre à l'armée de Constance, campée sur les bords du Rhin.

« Je me préparai à passer dans les Gaules, content d'embrasser le parti des armes et d'abandonner une vie incompatible avec mon caractère. Cependant telle est la force de l'habitude, et peut-être le charme attaché à des lieux célèbres, que je ne pus quitter Rome sans quelques regrets. Je partis au milieu de la nuit, après avoir reçu les derniers embrassements de Constantin. Je traversai des rues désertes, je passai au pied de la maison abandonnée que j'avois naguère habitée avec Augustin et Jérôme. Sur le Forum tout étoit silencieux et solitaire : les nombreux monuments qui le couvrent, les Rostres, le temple de la Paix, ceux de Jupiter Stator et de la Fortune, les arcs de Titus et de Sévère, se dessinoient à demi dans les ombres, comme les ruines d'une ville puissante dont le peuple auroit depuis longtemps disparu. Quand je fus à quelque distance de Rome, je tournai la tête : j'aperçus à la clarté des étoiles le Tibre qui s'enfonçoit parmi les monuments confus de la cité, et j'entrevis le faîte du Capitole qui sembloit s'incliner sous le poids des dépouilles du monde.

« La voie Cassia, qui me conduisoit vers l'Étrurie, perd bientôt le peu de monuments dont elle est ornée, et passant entre une antique forêt et le lac de Volsinium, elle pénètre dans des montagnes noires, couvertes de nuages, et toujours infestées de brigands. Un mont de qui le sommet est planté de roches aiguës, un torrent qui se replie vingt-deux fois sur lui-même, et déchire son lit en s'écoulant, forment de ce côté la barrière de l'Étrurie. A la grandeur de la campagne romaine succèdent ensuite des vallons étroits et des monticules tapissés de bruyère, dont la pâle verdure se confond avec celle des oliviers. J'abandonnai les Apennins pour descendre dans la Gaule Cisalpine. Le ciel devint d'un bleu plus dur, et je cherchai vainement sur les montagnes cette espèce de pluie de lumière qui enveloppe les monts de la Grèce et de la haute Italie. J'aperçus de loin la cime blanchie des Alpes ; je gravis bien-

tôt leurs vastes flancs. Tout ce qui vient de la nature dans ces montagnes me parut grand et indestructible; tout ce qui appartient à l'homme me sembla fragile et misérable: d'une part, des arbres centenaires, des cascades qui tombent depuis des siècles, des rochers vainqueurs du temps et d'Annibal; de l'autre, des ponts de bois, des parcs de brebis, des huttes de terre. Seroit-ce qu'à la vue des masses éternelles qui l'environnent, le chevrier des Alpes, vivement frappé de la brièveté de sa vie, ne s'est pas donné la peine d'élever des monuments plus durables que lui?

« Je sortis des Alpes à travers une espèce de portique creusé sous un énorme rocher. Je franchis cette partie de la Viennoise habitée par les Voconces [1], et je descendis à la colonie de Lucius [2]. Avec quel respect ne verrois-je point aujourd'hui le siége de Pothin et d'Irénée, et les eaux du Rhône teintes du sang des martyrs! Je remontai l'Arar [3], rivière bordée de coteaux charmants; sa fuite est si lente, que l'on ne sauroit dire de quel côté coulent ses flots. Elle tient son nom d'un jeune Gaulois qui s'y précipita de désespoir, après avoir perdu son frère. De là je passai chez les Treveri [4], dont la cité est la plus belle et la plus grande des trois Gaules, et m'abandonnant au cours de la Moselle et du Rhin, j'arrivai bientôt à Agrippina [5].

« Constance me reçut avec bonté :

« Eudore, me dit-il, dès demain les légions se mettent en marche; nous allons chercher les Francs. Vous servirez d'abord comme simple archer parmi les Crétois; ils campent à l'avant-garde, de l'autre côté du Rhin. Allez les rejoindre; distinguez-vous par votre conduite et par votre courage; si vous vous montrez digne de l'amitié de mon fils, je ne tarderai pas à vous élever aux premières charges de l'armée. »

« C'est ici, seigneurs, qu'il faut marquer la seconde de ces révolutions soudaines qui ont continuellement changé la face de mes jours. Des paisibles vallons de l'Arcadie, j'avois été transporté à la cour orageuse d'un empereur romain; et maintenant, du sein de la mollesse et de la société civilisée, je passois à une vie dure et périlleuse, au milieu d'un peuple barbare. »

[1] Le Dauphiné. — [2] Lyon. — [3] La Saône. — [4] Le pays de Trèves. — [5] Cologne.

LIVRE SIXIÈME.

SOMMAIRE.

Suite du récit. Marche de l'armée romaine en Batavie. Elle rencontre l'armée des Francs. Champ de bataille. Ordre et dénombrement de l'armée romaine. Ordre et dénombrement de l'armée des Francs. Pharamond, Clodion, Mérovée. Chants guerriers. Bardits des Francs. L'action s'engage. Attaque des Gaulois contre les Francs. Combat de cavalerie. Combat singulier de Vercingétorix, chef des Gaulois, et de Mérovée, fils du roi des Francs. Vercingétorix est vaincu. Les Romains plient. La légion chrétienne descend d'une colline et rétablit le combat. Mêlée. Les Francs se retirent dans leur camp. Eudore obtient la couronne civique et est nommé chef des Grecs par Constance. Le combat recommence au lever du jour. Attaque du camp des Francs par les Romains. Soulèvement des flots. Les Romains fuient devant la mer. Eudore, après avoir combattu longtemps, tombe percé de plusieurs coups. Il est secouru par un esclave des Francs, qui le porte dans une caverne.

« La France est une contrée sauvage et couverte de forêts qui commence au delà du Rhin, et occupe l'espace compris entre la Batavie à l'occident, le pays des Scandinaves au nord, la Germanie à l'orient, et les Gaules au midi. Les peuples qui habitent ce désert sont les plus féroces des Barbares : ils ne se nourrissent que de la chair des bêtes sauvages ; ils ont toujours le fer à la main ; ils regardent la paix comme la servitude la plus dure dont on puisse leur imposer le joug. Les vents, la neige, les frimas, font leurs délices ; ils bravent la mer, ils se rient des tempêtes, et l'on diroit qu'ils ont vu le fond de l'Océan à découvert, tant ils connoissent et méprisent ses écueils. Cette nation inquiète ne cesse de désoler les frontières de l'empire. Ce fut sous le règne de Gordien-le-Pieux qu'elle se montra pour la première fois aux Gaules épouvantées. Les deux Décius périrent dans une expédition contre elle ; Probus, qui ne fit que la repousser, en prit le titre glorieux de Francique. Elle a paru à la fois si noble et si redoutable, qu'on a fait en sa faveur une exception à la loi qui défend à la famille impériale de s'allier au sang des Barbares : enfin, ces terribles Francs venoient de s'emparer de l'île de Batavie, et Constance avoit rassemblé son armée, afin de les chasser de leur conquête.

« Après quelques jours de marche, nous entrâmes sur le sol marécageux des Bataves, qui n'est qu'une mince écorce de terre flottant sur un amas d'eau. Le pays, coupé par les bras du Rhin, bai-

gné et souvent inondé par l'Océan, embarrassé par des forêts de pins et de bouleaux, nous présentoit à chaque pas des difficultés insurmontables.

« Épuisé par les travaux de la journée, je n'avois durant la nuit que quelques heures pour délasser mes membres fatigués. Souvent il m'arrivoit, pendant ce court repos, d'oublier ma nouvelle fortune; et lorsqu'aux premières blancheurs de l'aube les trompettes du camp venoient à sonner l'air de Diane, j'étois étonné d'ouvrir les yeux au milieu des bois. Il y avoit pourtant un charme à ce réveil du guerrier échappé aux périls de la nuit. Je n'ai jamais entendu sans une certaine joie belliqueuse la fanfare du clairon, répétée par l'écho des rochers, et les premiers hennissements des chevaux qui saluoient l'aurore. J'aimois à voir le camp plongé dans le sommeil, les tentes encore fermées d'où sortoient quelques soldats à moitié vêtus, le centurion qui se promenoit devant les faisceaux d'armes en balançant son cep de vigne, la sentinelle immobile qui, pour résister au sommeil, tenoit un doigt levé dans l'attitude du silence, le cavalier qui traversoit le fleuve coloré des feux du matin, le victimaire qui puisoit l'eau du sacrifice, et souvent un berger appuyé sur sa houlette, qui regardoit boire son troupeau.

« Cette vie des camps ne me fit point tourner les yeux avec regret vers les délices de Naples et de Rome; mais elle réveilla en moi une autre espèce de souvenirs. Plusieurs fois, pendant les longues nuits de l'automne, je me suis trouvé seul, placé en sentinelle, comme un simple soldat, aux avant-postes de l'armée. Tandis que je contemplois les feux réguliers des lignes romaines et les feux épars des hordes des Francs; tandis que, l'arc à demi tendu, je prêtois l'oreille au murmure de l'armée ennemie, au bruit de la mer et au cri des oiseaux sauvages qui voloient dans l'obscurité, je réfléchissois sur ma bizarre destinée. Je songeois que j'étois là, combattant pour des Barbares, tyrans de la Grèce, contre d'autres Barbares dont je n'avois reçu aucune injure. L'amour de la patrie se ranimoit au fond de mon cœur; l'Arcadie se montroit à moi dans tous ses charmes. Que de fois durant les marches pénibles, sous les pluies et dans les fanges de la Batavie; que de fois à l'abri des huttes des bergers où nous passions la nuit; que de fois autour du feu que nous allumions pour nos veilles à la tête du camp; que de fois, dis-je, avec de jeunes Grecs exilés comme moi, je me suis entretenu de notre cher pays! Nous racontions les jeux de notre enfance, les aventures de notre jeunesse, les histoires de nos fa-

milles. Un Athénien vantoit les arts et la politesse d'Athènes, un Spartiate demandoit la préférence pour Lacédémone, un Macédonien mettoit la phalange bien au-dessus de la légion, et ne pouvoit souffrir que l'on comparât César à Alexandre. « C'est à ma patrie que vous devez Homère », s'écrioit un soldat de Smyrne, et à l'instant même il chantoit ou le dénombrement des vaisseaux, ou le combat d'Ajax et d'Hector : ainsi les Athéniens, prisonniers à Syracuse, redisoient autrefois les vers d'Euripide, pour se consoler de leur captivité.

« Mais lorsque, jetant les yeux autour de nous, nous apercevions les horizons noirs et plats de la Germanie, ce ciel sans lumière qui semble vous écraser sous sa voûte abaissée, ce soleil impuissant qui ne peint les objets d'aucune couleur; quand nous venions à nous rappeler les paysages éclatants de la Grèce, la haute et riche bordure de leurs horizons, le parfum de nos orangers, la beauté de nos fleurs, l'azur velouté d'un ciel où se joue une lumière dorée, alors il nous prenoit un desir si violent de revoir notre terre natale, que nous étions près d'abandonner les aigles. Il n'y avoit qu'un Grec parmi nous qui blâmât ces sentiments, qui nous exhortât à remplir nos devoirs, et à nous soumettre à notre destinée. Nous le prenions pour un lâche. Quelque temps après il combattit et mourut en héros, et nous apprîmes qu'il étoit chrétien.

« Les Francs avoient été surpris par Constance : ils évitèrent d'abord le combat; mais aussitôt qu'ils eurent rassemblé leurs guerriers, ils vinrent audacieusement au-devant de nous, et nous offrirent la bataille sur le rivage de la mer. On passa la nuit à se préparer de part et d'autre, et le lendemain, au lever du jour, les armées se trouvèrent en présence.

« La légion de Fer et la Foudroyante occupoient le centre de l'armée de Constance.

« En avant de la première ligne paroissoient les Vexillaires, distingués par une peau de lion qui leur couvroit la tête et les épaules. Ils tenoient levés les signes militaires des cohortes, l'aigle, le dragon, le loup, le minotaure : ces signes étoient parfumés et ornés de branches de pin, au défaut de fleurs.

« Les Hastati, chargés de lances et de boucliers, formoient la première ligne après les Vexillaires.

« Les Princes armés de l'épée occupoient le second rang, et les Triarii venoient au troisième. Ceux-ci balançoient le pilum de la main gauche; leurs boucliers étoient suspendus à leurs piques

plantées devant eux, et ils tenoient le genou droit en terre, en attendant le signal du combat.

« Des intervalles ménagés dans la ligne des légions étoient remplis par les machines de guerre.

« A l'aile gauche de ces légions, la cavalerie des alliés déployoit son rideau mobile. Sur des coursiers tachetés comme des tigres, et prompts comme des aigles, se balançoient avec grace les cavaliers de Numance, de Sagonte et des bords enchantés du Bétis. Un léger chapeau de plumes ombrageoit leur front, un petit manteau de laine noire flottoit à leurs épaules, une épée recourbée retentissoit à leur côté. La tête penchée sur le cou de leurs chevaux, les rênes entre les dents, deux courts javelots à la main, ils voloient à l'ennemi. Le jeune Viriate entraînoit après lui la fureur de ces cavaliers rapides. Des Germains d'une taille gigantesque étoient entremêlés çà et là, comme des tours, dans le brillant escadron. Ces barbares avoient la tête enveloppée d'un bonnet; ils manioient d'une main une massue de chêne, et montoient à cru des étalons sauvages. Auprès d'eux, quelques cavaliers numides, n'ayant pour toute arme qu'un arc, pour tout vêtement qu'une chlamyde, frissonnoient sous un ciel rigoureux.

« A l'aile opposée de l'armée se tenoit immobile la troupe superbe des Chevaliers romains : leur casque étoit d'argent, surmonté d'une louve de vermeil; leur cuirasse étinceloit d'or, et un large baudrier d'azur suspendoit à leur flanc une lourde épée ibérienne. Sous leurs selles ornées d'ivoire s'étendoit une housse de pourpre, et leurs mains couvertes de gantelets tenoient les rênes de soie qui leur servoient à guider de hautes cavales plus noires que la nuit.

« Les archers crétois, les vélites romains et les différents corps des Gaulois étoient répandus sur le front de l'armée. L'instinct de la guerre est si naturel chez ces derniers, que souvent dans la mêlée les soldats deviennent des généraux, rallient leurs compagnons dispersés, ouvrent un avis salutaire, indiquent le poste qu'il faut prendre. Rien n'égale l'impétuosité de leurs attaques : tandis que le Germain délibère, ils ont franchi les torrents et les monts; vous les croyez au pied de la citadelle, et ils sont au haut du retranchement emporté. En vain les cavaliers les plus légers voudroient les devancer à la charge, les Gaulois rient de leurs efforts, voltigent à la tête des chevaux, et semblent leur dire : « Vous saisiriez « plutôt les vents sur la plaine, ou les oiseaux dans les airs. »

« Tous ces barbares avoient la tête élevée, les couleurs vives,

les yeux bleus, le regard farouche et menaçant; ils portoient de larges brayes, et leur tunique étoit chamarrée de morceaux de pourpre; un ceinturon de cuir pressoit à leur côté leur fidèle épée. L'épée du Gaulois ne le quitte jamais : mariée pour ainsi dire à son maître, elle l'accompagne pendant la vie, elle le suit sur le bûcher funèbre, et descend avec lui au tombeau. Tel étoit le sort qu'avoient jadis les épouses dans les Gaules, tel est celui qu'elles ont encore au rivage de l'Indus.

« Enfin, arrêtée comme un nuage menaçant sur le penchant d'une colline, une légion chrétienne, surnommée la Pudique, formoit derrière l'armée le corps de réserve et la garde de César; elle remplaçoit auprès de Constance la légion Thébaine égorgée par Maximien. Victor[1], illustre guerrier de Marseille, conduisoit aux combats les milices de cette religion qui porte aussi noblement la casaque du vétéran que le cilice de l'anachorète.

« Cependant l'œil étoit frappé d'un mouvement universel : on voyoit les signaux du porte-étendard qui plantoit le jalon des lignes, la course impétueuse du cavalier, les ondulations des soldats qui se niveloient sous le cep du centurion. On entendoit de toutes parts les grêles hennissements des coursiers, le cliquetis des chaînes, les sourds roulements des balistes et des catapultes, les pas réguliers de l'infanterie, la voix des chefs qui répétoient l'ordre, le bruit des piques qui s'élevoient et s'abaissoient au commandement des tribuns. Les Romains se formoient en bataille aux éclats de la trompette, de la corne et du lituus; et nous Crétois, fidèles à la Grèce au milieu de ces peuples barbares, nous prenions nos rangs au son de la lyre.

« Mais tout l'appareil de l'armée romaine ne servoit qu'à rendre l'armée des ennemis plus formidable, par le contraste d'une sauvage simplicité.

« Parés de la dépouille des ours, des veaux marins, des urochs et des sangliers, les Francs se montroient de loin comme un troupeau de bêtes féroces. Une tunique courte et serrée laissoit voir toute la hauteur de leur taille, et ne leur cachoit pas le genou. Les yeux de ces Barbares ont la couleur d'une mer orageuse; leur chevelure blonde, ramenée en avant sur leur poitrine, et teinte d'une liqueur rouge, est semblable à du sang et à du feu. La plupart ne laissent croître leur barbe qu'au-dessus de la bouche, afin de donner à leurs lèvres plus de ressemblance avec le mufle des dogues et des loups. Les uns chargent leur main droite d'une longue fra-

[1] Le martyr.

mée, et leur main gauche d'un bouclier qu'ils tournent comme une roue rapide; d'autres, au lieu de ce bouclier, tiennent une espèce de javelot nommé angon, où s'enfoncent deux fers recourbés; mais tous ont à la ceinture la redoutable francisque, espèce de hache à deux tranchants, dont le manche est recouvert d'un dur acier : arme funeste que le Franc jette en poussant un cri de mort, et qui manque rarement de frapper le but qu'un œil intrépide a marqué.

« Ces Barbares, fidèles aux usages des anciens Germains, s'étoient formés en coin, leur ordre accoutumé de bataille. Le formidable triangle, où l'on ne distinguoit qu'une forêt de framées, des peaux de bêtes et des corps demi-nus, s'avançoit avec impétuosité, mais d'un mouvement égal, pour percer la ligne romaine. A la pointe de ce triangle étoient placés des braves qui conservoient une barbe longue et hérissée, et qui portoient au bras un anneau de fer; ils avoient juré de ne quitter ces marques de servitude qu'après avoir sacrifié un Romain. Chaque chef dans ce vaste corps étoit environné des guerriers de sa famille, afin que, plus ferme dans le choc, il remportât la victoire ou mourût avec ses amis. Chaque tribu se rallioit sous un symbole : la plus noble d'entre elles se distinguoit par des abeilles, ou trois fers de lance. Le vieux roi des Sicambres, Pharamond, conduisoit l'armée entière et laissoit une partie du commandement à son petit-fils Mérovée. Les cavaliers francs, en face de la cavalerie romaine, couvroient les deux côtés de leur infanterie : à leurs casques en forme de gueules ouvertes ombragées de deux ailes de vautour, à leurs corselets de fer, à leurs boucliers blancs, on les eût pris pour des fantômes, ou pour ces figures bizarres que l'on aperçoit au milieu des nuages pendant une tempête. Clodion, fils de Pharamond et père de Mérovée, brilloit à la tête de ces cavaliers menaçants.

« Sur une grève, derrière cet essaim d'ennemis, on apercevoit leur camp, semblable à un marché de laboureurs et de pêcheurs; il étoit rempli de femmes et d'enfants, et retranché avec des bateaux de cuir et des chariots attelés de grands bœufs. Non loin de ce camp champêtre, trois sorcières en lambeaux faisoient sortir de jeunes poulains d'un bois sacré, afin de découvrir par leur course à quel parti Turiston promettoit la victoire. La mer, d'un côté, des forêts, de l'autre, formoient le cadre de ce grand tableau.

« Le soleil du matin, s'échappant des replis d'un nuage d'or, verse tout à coup sa lumière sur les bois, l'océan et les deux armées. La terre paroît embrasée du feu des casques et des lances,

les instruments guerriers sonnent l'air antique de Jules César partant pour les Gaules. La rage s'empare de tous les cœurs, les yeux roulent du sang, la main frémit sur l'épée. Les chevaux se cabrent, creusent l'arène, secouent leur crinière, frappent de leur bouche écumante leur poitrine enflammée, ou lèvent vers le ciel leurs naseaux brûlants, pour respirer les sons belliqueux. Les Romains commencent le chant de Probus.

« Quand nous aurons vaincu mille guerriers francs, combien ne « vaincrons-nous pas de millions de Perses! »

« Les Grecs répètent en chœur le Pœan, et les Gaulois l'hymne des Druides. Les Francs répondent à ces cantiques de mort : ils serrent leurs boucliers contre leurs bouches, et font entendre un mugissement semblable au bruit de la mer que le vent brise contre un rocher; puis tout à coup, poussant un cri aigu, ils entonnent le bardit à la louange de leurs héros :

« Pharamond! Pharamond! Nous avons combattu avec l'épée.

« Nous avons lancé la francisque à deux tranchants; la sueur « tomboit du front des guerriers et ruisseloit le long de leurs bras. « Les aigles et les oiseaux aux pieds jaunes poussoient des cris de « joie; le corbeau nageoit dans le sang des morts; tout l'océan « n'étoit qu'une plaie : les vierges ont pleuré longtemps!

« Pharamond! Pharamond! Nous avons combattu avec l'épée.

« Nos pères sont morts dans les batailles, tous les vautours en « ont gémi : nos pères les rassasioient de carnage! Choisissons des « épouses dont le lait soit du sang, et qui remplissent de valeur « le cœur de nos fils. Pharamond, le bardit est achevé, les heures « de la vie s'écoulent; nous sourirons quand il faudra mourir! »

« Ainsi chantoient quarante mille Barbares. Leurs cavaliers haussoient et baissoient leurs boucliers blancs en cadence; et à chaque refrain, ils frappoient, du fer d'un javelot, leur poitrine couverte de fer.

« Déjà les Francs sont à la portée du trait de nos troupes légères. Les deux armées s'arrêtent. Il se fait un profond silence : César, du milieu de la légion chrétienne, ordonne d'élever la cotte d'armes de pourpre, signal du combat; les archers tendent leurs arcs, les fantassins baissent leurs piques, les cavaliers tirent tous à la fois leurs épées, dont les éclairs se croisent dans

les airs. Un cri s'élève du sein des légions : « Victoire à l'empereur ! » Les Barbares repoussent ce cri par un affreux mugissement : la foudre éclate avec moins de rage sur les sommets de l'Apennin, l'Etna gronde avec moins de violence lorsqu'il verse au sein des mers des torrents de feu, l'Océan bat ses rivages avec moins de fracas quand un tourbillon, descendu par ordre de l'Éternel, a déchaîné les cataractes de l'abîme.

« Les Gaulois lancent les premiers leurs javelots contre les Francs, mettent l'épée à la main et courent à l'ennemi. L'ennemi les reçoit avec intrépidité. Trois fois ils retournent à la charge, trois fois ils viennent se briser contre le vaste corps qui les repousse : tel un grand vaisseau, voguant par un vent contraire, rejette de ses deux bords les vagues qui fuient et murmurent le long de ses flancs. Non moins braves, et plus habiles que les Gaulois, les Grecs font pleuvoir sur les Sicambres une grêle de flèches ; et reculant peu à peu sans rompre nos rangs, nous fatiguons les deux lignes du triangle de l'ennemi. Comme un taureau vainqueur dans cent pâturages, fier de sa corne mutilée et des cicatrices de sa large poitrine, supporte avec impatience la piqûre du taon, sous les ardeurs du midi : ainsi les Francs, percés de nos dards, deviennent furieux à ces blessures sans vengeance et sans gloire. Transportés d'une aveugle rage, ils brisent le trait dans leur sein, se roulent par terre, et se débattent dans les angoisses de la douleur.

« La cavalerie romaine s'ébranle pour enfoncer les Barbares. Clodion se précipite à sa rencontre. Le roi chevelu pressoit une cavale stérile, moitié blanche, moitié noire, élevée parmi des troupeaux de rennes et de chevreuils, dans les haras de Pharamond : les Barbares prétendoient qu'elle étoit de la race de Rinfax, cheval de la Nuit, à la crinière gelée, et de Skinfax, cheval du Jour, à la crinière lumineuse : lorsque pendant l'hiver elle emportoit son maître sur un char d'écorce sans essieu et sans roues, jamais ses pieds ne s'enfonçoient dans les frimas ; et, plus légère que la feuille du bouleau roulée par le vent, elle effleuroit à peine la cime des neiges nouvellement tombées.

« Un combat violent s'engage entre les cavaliers sur les deux ailes des armées.

« Cependant la masse effrayante de l'infanterie des Barbares vient toujours roulant vers les légions. Les légions s'ouvrent, changent leur front de bataille, attaquent à grands coups de piques les deux côtés du triangle de l'ennemi. Les vélites, les Grecs

et les Gaulois se portent sur le troisième côté. Les Francs sont assiégés comme une vaste forteresse. La mêlée s'échauffe; un tourbillon de poussière rougie s'élève et s'arrête au-dessus des combattants. Le sang coule comme les torrents grossis par les pluies de l'hiver, comme les flots de l'Euripe dans le détroit de l'Eubée. Le Franc, fier de ses larges blessures qui paroissent avec plus d'éclat sur la blancheur d'un corps demi-nu, est un spectre déchaîné du monument, et rugissant au milieu des morts. Au brillant éclat des armes a succédé la sombre couleur de la poussière et du carnage. Les casques sont brisés, les panaches abattus, les boucliers fendus, les cuirasses percées. L'haleine enflammée de cent mille combattants, le souffle épais des chevaux, la vapeur des sueurs et du sang, forment sur le champ de bataille une espèce de météore que traverse de temps en temps la lueur d'un glaive, comme le trait brillant du foudre dans la livide clarté d'un orage. Au milieu des cris, des insultes, des menaces, du bruit des épées, des coups des javelots, du sifflement des flèches et des dards, du gémissement des machines de guerre, on n'entend plus la voix des chefs.

« Mérovée avoit fait un massacre épouvantable des Romains. On le voyoit debout sur un immense chariot, avec douze compagnons d'armes, appelés ses douze pairs, qu'il surpassoit de toute la tête. Au-dessus du chariot flottoit une enseigne guerrière, surnommée l'Oriflamme. Le chariot, chargé d'horribles dépouilles, étoit traîné par trois taureaux dont les genoux dégouttoient de sang, et dont les cornes portoient des lambeaux affreux. L'héritier de l'épée de Pharamond avoit l'âge, la beauté et la fureur de ce Démon de la Thrace, qui n'allume le feu de ses autels qu'au feu des villes embrasées. Mérovée passoit parmi les Francs pour être le fruit merveilleux du commerce secret de l'épouse de Clodion et d'un monstre marin; les cheveux blonds du jeune Sicambre, ornés d'une couronne de lis, ressembloient au lin moelleux et doré qu'une bandelette virginale rattache à la quenouille d'une reine des Barbares. On eût dit que ses joues étoient peintes du vermillon de ces baies d'églantiers qui brillent au milieu des neiges, dans les forêts de la Germanie. Sa mère avoit noué autour de son cou un collier de coquillages, comme les Gaulois suspendent des reliques aux rameaux du plus beau rejeton d'un bois sacré. Quand de sa main droite Mérovée agitant un drapeau blanc appeloit les fiers Sicambres au champ de l'honneur, ils ne pouvoient s'empêcher de pousser des cris de guerre et d'amour; ils ne se lassoient point

d'admirer à leur tête trois générations de héros : l'aïeul, le fils et le père.

« Mérovée, rassasié de meurtres, contemploit, immobile, du haut de son char de victoire, les cadavres dont il avoit jonché la plaine. Ainsi se repose un lion de Numidie, après avoir déchiré un troupeau de brebis : sa faim est apaisée, sa poitrine exhale l'odeur du carnage ; il ouvre et ferme tour à tour sa gueule fatiguée qu'embarrassent des flocons de laine ; enfin il se couche au milieu des agneaux égorgés ; sa crinière, humectée d'une rosée de sang, retombe des deux côtés de son cou ; il croise ses griffes puissantes ; il allonge la tête sur ses ongles ; et, les yeux à demi fermés, il lèche encore les molles toisons étendues autour de lui.

« Le chef des Gaulois aperçut Mérovée dans ce repos insultant et superbe. Sa fureur s'allume, il s'avance vers le fils de Pharamond ; il lui crie d'un ton ironique :

« Chef à la longue chevelure, je vais t'asseoir autrement sur le trône d'Hercule le Gaulois. Jeune brave, tu mérites d'emporter la marque du fer au palais de Teutatès. Je ne veux point te laisser languir dans une honteuse vieillesse. »

— « Qui es-tu ? répondit Mérovée avec un sourire amer : es-tu d'une race noble et antique ? Esclave romain, ne crains-tu point ma framée ? »

— « Je ne crains qu'une chose, repartit le Gaulois frémissant de courroux, c'est que le ciel tombe sur ma tête. »

— « Cède-moi la terre », dit l'orgueilleux Sicambre.

— « La terre que je te céderai, s'écria le Gaulois, tu la garderas éternellement. »

« A ces mots, Mérovée, s'appuyant sur sa framée, s'élance du char par-dessus les taureaux, tombe à leurs têtes, et se présente au Gaulois qui venoit à lui.

« Toute l'armée s'arrête pour regarder le combat des deux chefs. Le Gaulois fond l'épée à la main sur le jeune Franc, le presse, le frappe, le blesse à l'épaule, et le contraint de reculer jusque sous les cornes des taureaux. Mérovée à son tour lance son angon, qui, par ses deux fers recourbés, s'engage dans le bouclier du Gaulois. Au même instant le fils de Clodion bondit comme un léopard, met le pied sur le javelot, le presse de son poids, le fait descendre vers la terre, et abaisse avec lui le bouclier de son ennemi. Ainsi forcé de se découvrir, l'infortuné Gaulois montre la tête. La hache de Mérovée part, siffle, vole et s'enfonce dans le front du Gaulois, comme la cognée d'un bûcheron dans la cime

d'un pin. La tête du guerrier se partage ; sa cervelle se répand des deux côtés, ses yeux roulent à terre. Son corps reste encore un moment debout, étendant des mains convulsives, objet d'épouvante et de pitié.

« A ce spectacle, les Gaulois poussent un cri de douleur. Leur chef étoit le dernier descendant de ce Vercingétorix qui balança si longtemps la fortune de Jules. Il sembloit que par cette mort l'empire des Gaules, en échappant aux Romains, passoit aux Francs : ceux-ci, pleins de joie, entourent Mérovée, l'élèvent sur un bouclier, et le proclament roi avec ses pères, comme le plus brave des Sicambres. L'épouvante commence à s'emparer des légions. Constance, qui, du milieu du corps de réserve, suivoit de l'œil les mouvements des troupes, aperçoit le découragement des cohortes. Il se tourne vers la légion chrétienne : « Braves soldats, « la fortune de Rome est entre vos mains. Marchons à l'ennemi. »

« Aussitôt les fidèles abaissent devant César leurs aigles surmontées de l'étendard du salut. Victor commande : la légion s'ébranle et descend en silence de la colline. Chaque soldat porte sur son bouclier une croix entourée de ces mots : « Tu vaincras par ce signe. » Tous les centurions étoient des martyrs couverts des cicatrices du fer et du feu. Que pouvoit contre de tels hommes la crainte des blessures et de la mort? O touchante fidélité ! Ces guerriers alloient répandre pour leurs princes les restes d'un sang dont ces princes avoient presque tari la source ! Aucune frayeur, mais aussi aucune joie ne paroissoit sur le visage des héros chrétiens. Leur valeur tranquille étoit pareille à un lis sans tache. Lorsque la légion s'avança dans la plaine, les Francs se sentirent arrêtés au milieu de leur victoire. Ils ont conté qu'ils voyoient à la tête de cette légion une colonne de feu et de nuées, et un cavalier vêtu de blanc, armé d'une lance et d'un bouclier d'or. Les Romains qui fuyoient tournent le visage; l'espérance revient au cœur du plus foible et du moins courageux : ainsi, après un orage de nuit, quand le soleil du matin paroît dans l'orient, le laboureur rassuré admire l'astre qui répand un doux éclat sur la nature; sous les lierres de la cabane antique, le jeune passereau pousse des cris de joie ; le vieillard vient s'asseoir sur le seuil de la porte ; il entend des bruits charmants au-dessus de sa tête, et il bénit l'Éternel.

« A l'approche des soldats du Christ, les Barbares serrent leurs rangs, les Romains se rallient. Parvenue sur le champ de bataille, la légion s'arrête, met un genou en terre, et reçoit de la main d'un ministre de paix la bénédiction du Dieu des armées. Con-

stance lui-même ôte sa couronne de laurier et s'incline. La troupe sainte se relève, et sans jeter ses javelots, elle marche l'épée haute à l'ennemi. Le combat recommence de toutes parts. La légion chrétienne ouvre une large brèche dans les rangs des Barbares; Romains, Grecs et Gaulois, nous entrons tous à la suite de Victor dans l'enceinte des Francs rompus. Aux attaques d'une armée disciplinée succèdent des combats à la manière des héros d'Ilion. Mille groupes de guerriers se heurtent, se choquent, se pressent, se repoussent; partout règne la douleur, le désespoir, la fuite. Filles des Francs, c'est en vain que vous préparez le baume pour des plaies que vous ne pourrez guérir! L'un est frappé au cœur du fer d'une javeline, et sent s'échapper de ce cœur les images chères et sacrées de la patrie; l'autre a les deux bras brisés du coup d'une massue, et ne pressera plus sur son sein le fils qu'une épouse porte encore à la mamelle. Celui-ci regrette son palais, celui-là sa chaumière; le premier ses plaisirs, le second ses douleurs, car l'homme s'attache à la vie par ses misères autant que par ses prospérités. Ici, environné de ses compagnons, un soldat païen expire en vomissant des imprécations contre César et contre les dieux; là, un soldat chrétien meurt isolé, d'une main retenant ses entrailles, de l'autre, pressant un crucifix et priant Dieu pour son empereur. Les Sicambres, tous frappés par-devant et couchés sur le dos, conservoient dans la mort un air si farouche, que le plus intrépide osoit à peine les regarder.

« Je ne vous oublierai pas, couple généreux, jeunes Francs que je rencontrai au milieu du champ du carnage! Ces fidèles amis, plus tendres que prudents, afin d'avoir dans le combat la même destinée, s'étoient attachés ensemble par une chaîne de fer. L'un étoit tombé mort sous la flèche d'un Crétois; l'autre, atteint d'une blessure cruelle, mais encore vivant, se tenoit à demi soulevé auprès de son frère d'armes. Il lui disoit : « Guerrier, tu dors après les fatigues de la bataille. Tu n'ouvriras plus les yeux à ma voix; mais la chaîne de notre amitié n'est point rompue; elle me retient à tes côtés. »

« En achevant ces mots, le jeune Franc s'incline et meurt sur le corps de son ami. Leurs belles chevelures se mêlent et se confondent comme les flammes ondoyantes d'un double trépied qui s'éteint sur un autel, comme les rayons humides et tremblants de l'étoile des Gémeaux qui se couche dans la mer. Le trépas ajoute ses chaînes indestructibles aux liens qui unissoient les deux amis.

« Cependant les bras fatigués portent des coups ralentis; les

clameurs deviennent plus déchirantes et plus plaintives. Tantôt une grande partie des blessés, expirant à la fois, laisse régner un affreux silence; tantôt la voix de la douleur se ranime et monte en longs accents vers le ciel. On voit errer des chevaux sans maîtres, qui bondissent ou s'abattent sur des cadavres; quelques machines de guerre abandonnées brûlent çà et là comme les torches de ces immenses funérailles.

« La nuit vint couvrir de son obscurité ce théâtre des fureurs humaines. Les Francs vaincus, mais toujours redoutables, se retirent dans l'enceinte de leurs chariots. Cette nuit, si nécessaire à notre repos, ne fut pour nous qu'une nuit d'alarmes : à chaque instant nous craignions d'être attaqués. Les Barbares jetoient des cris qui ressembloient aux hurlements des bêtes féroces : ils pleuroient les braves qu'ils avoient perdus et se préparoient eux-mêmes à mourir. Nous n'osions ni quitter nos armes, ni allumer des feux. Les soldats romains frémissoient, se cherchoient dans les ténèbres; ils s'appeloient, ils se demandoient un peu de pain ou d'eau; ils pansoient leurs blessures avec leurs vêtements déchirés. Les sentinelles se répondoient en se renvoyant de l'une à l'autre le cri des veilles.

« Tous les chefs des Crétois avoient été tués. Le sang de Philopœmen paroissant à mes compagnons d'un favorable augure, ils m'avoient nommé leur commandant. En attirant sur moi les efforts de l'ennemi, j'avois eu le bonheur de sauver la légion de Fer d'une entière destruction. La confirmation de mon grade, une couronne de chêne et les éloges de Constance avoient été le prix de ce hasard heureux. A la tête des troupes légères, je touchois presque au camp des Barbares, et j'attendois avec impatience le retour de l'aurore; mais cette aurore nous découvrit un spectacle qui surpassoit en horreur tout ce que nous avions vu jusqu'alors.

« Les Francs, pendant la nuit, avoient coupé les têtes des cadavres romains, et les avoient plantées sur des piques devant leur camp, le visage tourné vers nous. Un énorme bûcher, composé de selles de chevaux et de boucliers brisés, s'élevoit au milieu du camp. Le vieux Pharamond, roulant des yeux terribles, et livrant au souffle du matin sa longue chevelure blanche, étoit assis au haut du bûcher. Au bas paroissoient Clodion et Mérovée : ils tenoient à la main, en guise de torches, l'hast enflammé de deux piques rompues, prêts à mettre le feu au trône funèbre de leur père, si les Romains parvenoient à forcer le retranchement des chariots.

« Nous restons muets d'étonnement et de douleur : les vain-

queurs semblent vaincus par tant de barbarie et tant de magnanimité! Les larmes coulent de nos yeux, à la vue des têtes sanglantes de nos compagnons d'armes; chacun se rappelle que ces bouches muettes et décolorées prononçoient encore la veille les paroles de l'amitié. Bientôt à ce mouvement de regret succède la soif de la vengeance. On n'attend point le signal de l'assaut; rien ne peut résister à la fureur du soldat : les chariots sont brisés, le camp est ouvert, on s'y précipite. Alors se présente un nouvel ennemi : les femmes des Barbares, vêtues de robes noires, s'élancent au-devant de nous, se percent de nos armes ou cherchent à les arracher de nos mains : les unes arrêtent par la barbe le Sicambre qui fuit, et le ramènent au combat; les autres, comme des Bacchantes enivrées, déchirent leurs époux et leurs pères; plusieurs étouffent leurs enfants, et les jettent sous les pieds des hommes et des chevaux; plusieurs, se passant au cou un lacet fatal, s'attachent aux cornes des bœufs, et s'étranglent en se faisant traîner misérablement. Une d'entre elles s'écrie, du milieu de ses compagnes : « Romains, tous vos présents n'ont point été funestes! Si vous nous avez apporté le fer qui enchaîne, vous nous avez donné le fer qui délivre! » Et elle se frappe d'un poignard.

« C'en étoit fait des peuples de Pharamond, si le Ciel, qui leur garde peut-être de grandes destinées, n'eût sauvé le reste de leurs guerriers. Un vent impétueux se lève entre le nord et le couchant : les flots s'avancent sur les grèves; on voit venir, écumante et limoneuse, une de ces marées de l'équinoxe qui, dans ces climats, semblent jeter l'Océan tout entier hors de son lit. La mer, comme un puissant allié des Barbares, entre dans le camp des Francs, pour en chasser les Romains. Les Romains reculent devant l'armée des flots; les Francs reprennent courage : ils croient que le monstre marin, père de leur jeune prince, est sorti de ses grottes azurées pour les secourir. Ils profitent de notre désordre, ils nous repoussent, ils nous pressent, ils secondent les efforts de la mer. Une scène extraordinaire frappe les yeux de toutes parts : là les bœufs épouvantés nagent avec les chariots qu'ils entraînent, ils ne laissent voir au-dessus des vagues que leurs cornes recourbées, et ressemblent à une multitude de fleuves qui auroient apporté eux-mêmes leurs tributs à l'Océan; ici les Saliens mettent à flot leurs bateaux de cuir, et nous frappent à coups de rames et d'avirons. Mérovée s'étoit fait une nacelle d'un large bouclier d'osier : porté sur cette conque guerrière, il nous poursuivoit escorté de ses pairs qui bondissoient autour de lui comme des Tritons. Pleines d'une joie

insensée, les femmes battoient des mains et bénissoient les flots libérateurs. Partout la lame croissante se brise et jaillit contre les armes; partout disparoît le cavalier qui se noie, le fantassin qui n'a plus que son épée hors de l'eau; des cadavres qui paroissent se ranimer roulent avec les algues, le sable et le limon. Séparé du reste des légions, et réuni à quelques soldats, je combattis longtemps une multitude de Barbares; mais enfin, accablé par le nombre, je tombai, percé de coups, au milieu de mes compagnons étendus morts à mes côtés.

« Je demeurai plusieurs heures évanoui. Quand je rouvris les yeux à la lumière, je n'aperçus plus qu'une grève humide abandonnée par les flots, des corps noyés, à moitié ensevelis dans le sable, la mer retirée dans un lointain immense, et traçant à peine une ligne bleuâtre à l'horizon. Je voulus me soulever, mais je ne pus y parvenir, et je fus contraint de rester couché sur le dos, les regards attachés au ciel. Tandis que mon ame flottoit entre la mort et la vie, j'entendis une voix prononcer en latin ces mots : « Si quelqu'un respire encore ici, qu'il parle. » Je tournai la tête avec effort, et j'entrevis un Franc que je reconnus pour esclave à sa saye d'écorce de bouleau; il aperçut mon mouvement, accourut vers moi, et reconnoissant ma patrie à mon vêtement : « Jeune Grec, me dit-il, prenez courage. » Et il se mit à genoux à mes côtés, se pencha sur moi, examina mes blessures. « Je ne les crois pas mortelles, » s'écria-t-il après un moment de silence. Aussitôt il tira d'un sac de peau de chevreuil, du baume, des simples, un vase plein d'une eau pure. Il lava mes plaies, les essuya légèrement, les banda avec de longues feuilles de roseaux. Je ne pouvois lui témoigner ma reconnoissance que par un mouvement de tête, et par l'admiration qu'il devoit lire dans mes yeux presque éteints. Quand il fallut me transporter, son embarras devint extrême. Il regardoit avec inquiétude autour de nous; il craignoit, comme il me l'a dit depuis, d'être découvert par quelque parti de Barbares. L'heure du flux approchoit, mon libérateur tira du danger même le moyen de mon salut : il aperçut une nacelle des Francs échouée sur le sable; il commença par me soulever à moitié; puis, se couchant presqu'à terre devant moi, il m'attira doucement à lui, me chargea sur ses épaules, se leva, et me porta avec peine au bateau voisin, car il étoit déja sur l'âge. La mer ne tarda pas à couvrir ses grèves. L'esclave arracha du sable une pique dont le fer étoit rompu, et, lorsque les flots soulevèrent la nacelle, il la dirigea avec son arme brisée, comme au-

roit fait le pilote le plus habile. Chassés par le flux, nous entrâmes bien avant dans les terres, sur les rives d'un fleuve bordé de forêts.

« Ces lieux étoient connus du Franc. Il descendit dans l'eau, et, me prenant de nouveau sur ses épaules, il me déposa dans une espèce de souterrain, où les Barbares ont coutume de cacher leur blé pendant la guerre. Là, il me fit un lit de mousse, et me donna un peu de vin pour me ranimer.

« Pauvre nfortuné, me dit-il, en me parlant dans ma propre langue, il faut que je vous quitte, et vous serez obligé de passer la nuit seul ici. J'espère vous apporter demain matin de bonnes nouvelles; en attendant, tâchez de goûter un peu de sommeil. »

« En disant ces mots, il étendit sur moi sa misérable saye, dont il se dépouilla pour me couvrir, et il s'enfuit dans les bois. »

LIVRE SEPTIÈME.

SOMMAIRE.

Suite du récit. Eudore devient esclave de Pharamond. Histoire de Zacharie. Clotilde, femme de Pharamond. Commencement du christianisme chez les Francs. Mœurs des Francs. Retour du printemps. Chasse. Barbares du Nord. Tombeau d'Ovide. Eudore sauve la vie à Mérovée. Mérovée promet la liberté à Eudore. Retour des chasseurs au camp de Pharamond. La déesse Hertha. Festin des Francs. On délibère sur la paix ou sur la guerre avec les Romains. Dispute de Camulogènes et de Chlodéric. Les Francs se décident à demander la paix. Eudore, devenu libre, est chargé par les Francs d'aller proposer la paix à Constance. Zacharie conduit Eudore jusque sur la frontière de la Gaule. Leurs adieux.

« Par Hercule, s'écria Démodocus en interrompant le récit d'Eudore, j'ai toujours aimé les enfants d'Esculape! Ils sont pieux envers les hommes, et connoissent les choses cachées. On les trouve parmi les dieux, les centaures, les héros et les bergers. Mon fils, quel étoit le nom de ce divin Barbare, pour qui Jupiter, hélas! ne me semble pas avoir puisé dans l'urne des biens? Le maître des nuées dispose à son gré du sort des mortels: il donne à l'un la prospérité, il fait tomber l'autre dans toute sorte de malheurs. Le roi d'Ithaque fut réduit à sentir un mouvement de joie en se couchant sur un lit de feuilles séchées qu'il avoit amoncelées de ses propres mains. Jadis, chez les hommes plus vertueux, un favori du dieu d'Épidaure eût été l'ami et le compagnon des guerriers;

aujourd'hui il est esclave chez une nation inhospitalière. Mais hâte-toi, fils de Lasthénès, de m'apprendre le nom de ton libérateur, car je veux l'honorer comme Nestor honoroit Machaon. »

— « Son nom, parmi les Francs, étoit Harold, reprit Eudore en souriant. Il vint me retrouver aux premiers rayons du jour, selon sa promesse. Il étoit accompagné d'une femme vêtue d'une robe de fil teinte de pourpre ; elle avoit le haut de la gorge et les bras découverts, à la manière des Francs. Ses traits offroient, au premier coup d'œil, un mélange inexplicable de barbarie et d'humanité : c'étoit une expression de physionomie naturellement forte et sauvage, corrigée par je ne sais quelle habitude étrangère de pitié et de douceur. »

« Jeune Grec, me dit l'esclave, remerciez Clotilde, femme de Pharamond mon maître. Elle a obtenu votre grace de son époux : elle vient elle-même vous chercher pour vous mettre à l'abri des Francs. Quand vous serez guéri de vos blessures, vous vous montrerez sans doute esclave reconnoissant et fidele. »

« Plusieurs serfs entrèrent alors dans la caverne. Ils m'étendirent sur des branches d'arbres entrelacées, et me portèrent au camp de mon maître.

« Les Francs, malgré leur valeur et le soulèvement des flots, avoient été obligés de céder la victoire à la discipline des légions : heureux d'échapper à une entière défaite, ils se retirèrent devant les vainqueurs. Je fus jeté dans les chariots avec les autres blessés. On marcha quinze jours et quinze nuits en s'enfonçant vers le Nord, et l'on ne s'arrêta que quand on se crut à l'abri de l'armée de Constance.

« Jusqu'alors j'avois à peine senti l'horreur de ma situation. Mais aussitôt que le repos commença à cicatriser mes plaies, je jetai les yeux autour de moi avec épouvante. Je me vis au milieu des forêts, esclave chez des Barbares, et prisonnier dans une hutte qu'entouroit comme un rempart un cercle de jeunes arbres qui devoient s'entrelacer en croissant. Une boisson grossière, faite de froment, un peu d'orge écrasée entre deux pierres, des lambeaux de daims et de chevreuils qu'on me jetoit quelquefois par pitié, telle étoit ma nourriture. La moitié du jour, j'étois abandonné seul sur mon lit d'herbes fanées ; mais je souffrois encore plus de la présence que de l'absence des Barbares. L'odeur des graisses mêlées de cendres de frêne dont ils frottent leurs cheveux, la vapeur des chairs grillées, le peu d'air de la hutte, et le nuage de fumée qui la remplissoit sans cesse, me suffoquoient. Ainsi une

juste providence me faisoit payer les délices de Naples, les parfums et les voluptés dont je m'étois enivré.

« Le vieil esclave, occupé de ses devoirs, ne pouvoit donner que quelques moments à mes peines. J'étois toujours étonné de la sérénité de son visage, au milieu des travaux dont il étoit accablé.

« Eudore, me dit-il un soir, vos blessures sont presque guéries. Demain vous commencerez à remplir vos nouveaux devoirs. Je sais que l'on doit vous envoyer avec quelques serfs chercher du bois au fond de la forêt. Allons, mon fils et mon compagnon, rappelez votre vertu. Le Ciel vous aidera si vous l'implorez. »

« A ces mots, l'esclave s'éloigna, et me laissa plongé dans le désespoir. Je passai la nuit dans une agitation horrible, formant et rejetant tour à tour mille projets. Tantôt je voulois attenter à mes jours, tantôt je songeois à la fuite. Mais comment fuir, foible et sans secours? Comment trouver un chemin à travers ces bois? Hélas! j'avois une ressource contre mes maux, la religion; et c'étoit le seul moyen de délivrance auquel je ne songeois pas! Le jour me surprit au milieu de ces angoisses, et j'entendis tout à coup une voix qui me cria :

« Esclave romain, lève-toi! »

« On me donna une peau de sanglier pour me couvrir, une corne de bœuf pour puiser de l'eau, un poisson sec pour ma nourriture, et je suivis les serfs qui me montroient le chemin.

« Lorsqu'ils furent arrivés à la forêt, ils commencèrent à ramasser parmi la neige et les feuilles flétries les branches d'arbre brisées par les vents; ils en formoient çà et là des monceaux qu'ils lioient avec des écorces. Ils me firent quelques signes pour m'engager à les imiter, et voyant que j'ignorois leur ouvrage, ils se contentèrent de mettre sur mes épaules un paquet de rameaux desséchés. Mon front orgueilleux fut forcé de s'humilier sous le joug de la servitude, mes pieds nus fouloient la neige, mes cheveux étoient hérissés par le givre, et la bise glaçoit les larmes dans mes yeux. J'appuyois mes pas chancelants sur une branche arrachée de mon fardeau; et, courbé comme un vieillard, je cheminois lentement entre les arbres de la forêt.

« J'étois prêt à succomber à ma douleur, lorsque je vis tout à coup auprès de moi le vieil esclave, chargé d'un poids plus pesant que le mien, et me souriant de cet air paisible qui ne l'abandonnoit jamais. Je ne pus me défendre d'un mouvement de honte.

« Quoi! me dis-je en moi-même, cet homme accablé par les ans



sourit sous un fardeau triple du mien; et moi, jeune et fort, je pleure!

« Eudore, me dit mon libérateur en m'abordant, ne trouvez-vous pas que le premier fardeau est bien lourd? Mon jeune compagnon, l'habitude et surtout la résignation rendront les autres plus légers. Voyez quel poids je suis venu à bout de porter à mon âge. »

— « Ah! m'écriai-je, chargez-moi de ce poids qui fait plier vos genoux. Puissé-je expirer en vous délivrant de vos peines! »

— « Eh! mon fils, repartit le vieillard, je n'ai point de peines. Pourquoi desirer la mort? Allons, je veux vous réconcilier avec la vie. Venez vous reposer à quelques pas d'ici; nous allumerons du feu, et nous causerons ensemble. »

« Nous gravîmes des monticules irréguliers, formés, comme je le vis bientôt, par les débris d'un ouvrage romain. De grands chênes croissoient dans ce lieu, sur une autre génération de chênes tombés à leurs pieds. Lorsque nous fûmes arrivés au sommet des monticules, je découvris l'enceinte d'un camp abandonné.

« Voilà, me dit l'esclave, le bois de Teuteberg et le camp de Varus. La pyramide de terre que vous apercevez au milieu est la tombe où Germanicus fit renfermer les restes des légions massacrées. Mais elle a été rouverte par les Barbares; les os des Romains ont été de nouveau semés sur la terre, comme l'attestent ces crânes blanchis, cloués au tronc des arbres. Un peu plus loin vous pouvez remarquer les autels sur lesquels on égorgea les centurions des premières compagnies, et le tribunal de gazon d'où Arminius harangua les Germains. »

« A ces mots, le vieillard jeta sa ramée sur la neige. Il en tira quelques branches dont il fit un peu de feu; puis m'invitant à m'asseoir auprès de lui et à réchauffer mes mains glacées, il me raconta son histoire :

« Mon fils, vous plaindrez-vous encore de vos malheurs? Oseriez-vous parler de vos peines à la vue du camp de Varus? Ou plutôt ne reconnoissez-vous pas quel est le sort de tous les hommes, et combien il est inutile de se révolter contre des maux inséparables de la condition humaine? Je vous offre moi-même un exemple frappant de ce qu'une fausse sagesse appelle les coups de la fortune. Vous gémissez de votre servitude! Et que direz-vous donc quand vous verrez en moi un descendant de Cassius, esclave, et esclave volontaire?

« Lorsque mes ancêtres furent bannis de Rome pour avoir défendu la liberté, et qu'on n'osa même plus porter leurs images

« aux funérailles, ma famille se réfugia dans le Christianisme, asile
« de la véritable indépendance.

« Nourri des préceptes d'une loi divine, je servis longtemps
« comme simple soldat dans la légion Thébaine, où je portois le
« nom de Zacharie. Cette légion chrétienne ayant refusé de sacri-
« fier aux faux dieux, Maximien la fit massacrer près d'Agaune
« dans les Alpes. On vit alors un exemple à jamais mémorable de
« l'esprit de douceur de l'Évangile. Quatre mille vétérans, blan-
« chis dans le métier des armes, pleins de force, et ayant à la
« main la pique et l'épée, tendirent, comme des agneaux paisi-
« bles, la gorge aux bourreaux. La pensée de se défendre ne se
« présenta pas même à leur esprit : tant ils avoient gravées au fond
« du cœur les paroles de leur Maître, qui ordonne d'obéir et dé-
« fend de se venger! Maurice, qui commandoit la légion, tomba
« le premier. La plupart des soldats périrent par le fer. On m'avoit
« attaché les mains derrière le dos. Assis parmi la foule des victi-
« mes, j'attendois le coup fatal; mais je ne sais par quel dessein
« de la Providence je fus oublié dans ce grand massacre. Les corps
« entassés autour de moi me dérobèrent à la vue des centurions;
« et Maximien, ayant accompli son œuvre, s'éloigna avec l'armée.

« Vers la seconde veille de la nuit, n'entendant plus que le bruit
« d'un torrent dans les montagnes, je levai la tête et je fus à l'in-
« stant frappé d'un prodige. Les corps de mes compagnons sem-
« bloient jeter une vive lumière, et répandre une agréable odeur.
« J'adorai le dieu des miracles qui n'avoit pas voulu accepter le
« sacrifice de mes jours; et comme je ne pouvois donner la sépul-
« ture à tant de Saints, je cherchai du moins le grand Maurice.
« Je le trouvai à demi recouvert de la neige tombée pendant la
« nuit. Animé d'une force surnaturelle, je me dégageai de mes
« liens, et avec le fer d'une lance je creusai à mon général une
« fosse profonde. J'y réunis le tronc et le chef de Maurice, en
« priant le nouveau Machabée d'obtenir bientôt pour son soldat
« une place dans la Milice céleste. Ensuite je quittai ce champ de
« triomphe et de larmes; je pris le chemin des Gaules, et me reti-
« rai vers Denis, premier évêque de Lutèce.

« Ce saint prélat me reçut avec des pleurs de joie, et m'admit au
« nombre de ses disciples. Quand il me crut capable de le secon-
« der dans son ministère, il m'imposa les mains, et, me créant
« prêtre de Jésus-Christ, il me dit : « Humble Zacharie, soyez
« charitable; voilà toutes les instructions que j'ai à vous donner. »
« Hélas! j'étois toujours destiné à perdre mes amis, et toujours

« par la même main! Maximien fit trancher la tête à Denis et à ses « compagnons, Rustique et Éleuthère. Ce fut son dernier exploit « dans les Gaules, qu'il céda bientôt après à Constance. »

« J'avois sans cesse devant les yeux le précepte de mon saint « évêque. Je me sentois pressé du desir de rendre quelque service « à des misérables, et j'allois souvent prier Denis de m'obtenir cette « faveur, par son intercession auprès du fils de Marie.

« Les Chrétiens de Lutèce avoient enseveli leur évêque dans « une grotte, au pied de la colline sur laquelle il avoit été déca-« pité. Cette colline s'appeloit le mont de Mars, et elle étoit sé-« parée de la Sequana par des marais. Un jour, comme je traver-« sois ces marais, je vis venir à moi une femme chrétienne tout « éplorée, qui s'écria : O Zacharie! je suis la plus infortunée des « femmes! Mon époux a été pris par les Francs; il me laisse avec « trois enfants en bas âge, et sans aucun moyen de les nourrir! » « Une rougeur subite couvrit mon front : je compris que Dieu « m'envoyoit cette grace par les prières du généreux martyr que « j'allois implorer. Je cachai cependant ma joie, et je dis à cette « femme : « Ayez bon courage, Dieu aura pitié de vous. » Et, « sans m'arrêter, je me mis en route pour la colonie d'Agrippina.

« Je connoissois le soldat prisonnier. Il étoit chrétien, et j'avois « été quelque temps son frère d'armes. C'étoit un homme simple et « craignant Dieu pendant la prospérité; mais les revers le décou-« rageoient aisément, et il étoit à craindre qu'il perdît la foi dans « le malheur. J'appris à Agrippina qu'il étoit tombé entre les « mains du chef des Saliens. Les Romains venoient de conclure « une trève avec les Francs. Je passai chez ces Barbares. Je me « présentai à Pharamond, et m'offris en échange du Chrétien : « je ne pouvois payer autrement sa rançon, car je ne possédois « rien au monde. Comme j'étois fort et vigoureux, et que l'autre « esclave étoit foible, ma proposition fut acceptée. J'y mis pour « seule condition que mon maître renverroit son prisonnier sans « lui dire par quel moyen il étoit racheté. Cela fut fait ainsi, et ce « pauvre père de famille rentra plein de joie dans ses foyers, pour « nourrir ses enfants et consoler son épouse.

« Depuis ce temps, je suis demeuré esclave ici. Dieu m'a bien « récompensé : car, en habitant parmi ces peuples, j'ai eu le bon-« heur d'y semer la parole de Jésus-Christ. Je vais surtout le long « des fleuves réparer, autant qu'il est en moi, le malheur d'une « expérience funeste : les Barbares, afin d'éprouver si leurs en-« fants seront vaillants un jour, ont coutume de les exposer aux

« flots sur un bouclier. Ils ne conservent que ceux qui surnagent « et laissent périr les autres. Quand je puis réussir à sauver des « eaux ces petits anges, je les baptise au nom du Père, du Fils « et du Saint-Esprit, pour leur ouvrir le ciel.

« Les lieux où se livrent les batailles m'offrent encore une abon- « dante moisson. Je rôde comme un loup ravissant, dans les té- « nèbres, au milieu du carnage et des morts. J'appelle les mou- « rants, qui croient que je les viens dépouiller; je leur parle d'une « meilleure vie; je tâche de les envoyer dans le repos d'Abraham. « S'ils ne sont pas mortellement blessés, je m'empresse de les « secourir, espérant les gagner par la charité au Dieu des pauvres « et des misérables.

« Jusqu'à présent ma plus belle conquête est la jeune femme « de mon vieux maître Pharamond. Clotilde a ouvert son cœur « à Jésus-Christ. De violente et cruelle qu'elle étoit, elle est de- « venue douce et compatissante. Elle m'aide à sauver tous les « jours quelques infortunés. C'est à elle que vous devez la vie. « Lorsque je courus lui apprendre que je vous avois trouvé parmi « les morts, elle songea d'abord à vous tenir caché dans la grotte, « afin de vous soustraire à l'esclavage. Elle découvrit ensuite que « les Francs alloient continuer leur retraite. Alors il ne lui resta « plus qu'à révéler le secret à son époux, et à obtenir votre grace « de Pharamond; car, si les Barbares aiment les esclaves sains et « vigoureux, leur impatience naturelle et le mépris qu'ils ont eux- « mêmes pour la vie leur font presque toujours sacrifier les blessés.

« Mon fils, telle est l'histoire de Zacharie. Si vous trouvez qu'il « a fait quelque chose pour vous, il ne vous demande en récom- « pense que de ne pas vous laisser abattre par les chagrins, et « de souffrir qu'il sauve votre ame après avoir sauvé votre corps. « Eudore, vous êtes né dans ce doux climat voisin de la terre « des miracles, chez ces peuples polis qui ont civilisé les hommes, « dans cette Grèce où le sublime Paul a porté la lumière de la « loi; que d'avantages n'avez-vous donc pas sur les hommes du « Nord, dont l'esprit est grossier et les mœurs féroces! Seriez- « vous moins sensible qu'eux à la charité évangélique? »

« Les dernières paroles de Zacharie entrèrent dans mon cœur comme un aiguillon. L'indigne secret de ma vie m'accabloit. Je n'osois lever les yeux sur mon libérateur. Moi qui avois soutenu sans trouble les regards des maîtres du monde, j'étois anéanti devant la majesté d'un vieux prêtre chrétien esclave chez les Barbares! Retenu par la honte de confesser l'oubli que j'avois fait

de ma religion, poussé par le desir de tout avouer, mon désordre étoit extrême. Zacharie s'en aperçut. Il crut que mes blessures étoient rouvertes. Il me demanda la cause de mon agitation avec inquiétude. Vaincu par tant de bonté, et les larmes malgré moi se faisant un passage, je me jetai aux pieds du vieillard :

« O mon père! ce ne sont pas les blessures de mon corps qui saignent : c'est une plaie plus profonde et plus mortelle! Vous qui faites tant d'actes sublimes au nom de votre religion, pourrez-vous croire, en voyant entre nous si peu de ressemblance, que j'ai la même religion que vous? »

— « Jésus-Christ! s'écria le Saint levant les mains vers le ciel; Jésus-Christ! mon divin maître; quoi! vous auriez ici un autre serviteur que moi! »

— « Je suis chrétien », répondis-je.

« L'homme de charité me prend dans ses bras, m'arrose de ses larmes, me presse contre ses cheveux blancs, en disant avec des sanglots de joie :

« Mon frère! mon cher frère! J'ai trouvé un frère! »

« Et je répétois:

« Je suis chrétien, je suis chrétien. »

« Pendant cette conversation, la nuit étoit descendue. Nous reprîmes nos fardeaux, et nous retournâmes à la hutte de Pharamond. Le lendemain, Zacharie vint me chercher à la pointe du jour : il me conduisit au fond d'une forêt. Dans le tronc d'un vieux hêtre, où Secovia, prophétesse des Germains, avoit jadis rendu ses oracles, je vis une petite image qui représentoit Marie, mère du Sauveur. Elle étoit ornée d'une branche de lierre chargée de ses fruits mûrs, et nouvellement placée aux pieds de la Mère et de l'Enfant, car la neige ne l'avoit point encore recouverte.

« Cette nuit même, me dit Zacharie, j'ai appris à l'épouse de notre maître que nous avions un frère parmi nous. Pleine de joie, elle a voulu venir au milieu des ténèbres parer notre autel, et offrir cette branche à Marie en signe d'allégresse. »



« Zacharie avoit à peine achevé de prononcer ces mots que nous vîmes accourir Clotilde. Elle se mit à genoux sur la neige au pied du hêtre. Nous nous plaçâmes à ses côtés, et elle prononça à haute voix l'oraison du Seigneur dans un idiome sauvage. Ainsi je vis commencer le christianisme chez les Francs. Religion céleste, qui dira les charmes de votre berceau? Combien il parut divin dans Bethléem aux pasteurs de la Judée! Qu'il me sembla miraculeux dans les catacombes, lorsque je vis s'humilier devant

lui une puissante impératrice ! Et qui n'eût versé des larmes en le retrouvant sous un arbre de la Germanie, entouré, pour tout adorateur, d'un Romain esclave, d'un prisonnier grec, et d'une reine barbare !

« Qu'attendois-je pour retourner au bercail ? Les dégoûts avoient commencé à m'avertir de la vanité des plaisirs ; l'ermite du Vésuve avoit ébranlé mon esprit : Zacharie subjuguoit mon cœur ; mais il étoit écrit que je ne reviendrois à la vérité que par une longue suite de malheurs et d'expériences.

« Zacharie redoubla de zèle et de soin auprès de moi. Je croyois, en l'écoutant, entendre une voix sortie du ciel. Quelle leçon n'offroit point la seule vue de l'héritier chrétien de Cassius et de Brutus ! Le stoïque meurtrier de César, après une vie courte, libre, puissante et glorieuse, déclare que la vertu n'est qu'un fantôme ; le charitable disciple de Jésus-Christ, esclave, vieux, pauvre, ignoré, proclame qu'il n'y a rien de réel ici-bas que la vertu. Ce prêtre, qui ne paroissoit savoir que la charité, avoit toutefois l'esprit de science et un goût pur des arts et des lettres. Il possédoit les antiquités grecques, hébraïques et latines. C'étoit un charme de l'entendre parler des hommes des anciens jours en gardant les troupeaux des Barbares. Il m'entretenoit souvent des coutumes de nos maîtres ; il me disoit :

« Quand vous serez retourné dans la Grèce, mon cher Eudore, « on s'assemblera autour de vous, pour vous ouïr conter les mœurs « des rois à la longue chevelure. Vos malheurs présents vous de- « viendront une source d'agréables souvenirs. Vous serez parmi « ces peuples ingénieux un nouvel Hérodote, arrivé d'une contrée « lointaine pour les enchanter de vos merveilleux récits. Vous « leur direz qu'il existe dans les forêts de la Germanie un peuple « qui prétend descendre des Troyens (car tous les hommes, ravis « des belles fables de vos Hellènes, veulent y tenir par quelque « côté ; que ce peuple, formé de diverses tribus de Germains, les « Sicambres, les Bructères, les Saliens, les Cattes, a pris le nom « de Franc, qui veut dire libre, et qu'il est digne de porter ce « nom.

« Son gouvernement est pourtant essentiellement monarchique. « Le pouvoir partagé entre différents rois se réunit dans la main « d'un seul, lorsque le danger est pressant. La tribu des Saliens, « dont Pharamond est le chef, a presque toujours l'honneur de « commander, parcequ'elle passe parmi les Barbares pour la plus « noble. Elle doit cette renommée à l'usage qui exclut chez elle

« les femmes de la puissance, et ne confie le sceptre qu'à un « guerrier.

« Les Francs s'assemblent une fois l'année, au mois de mars, « pour délibérer sur les affaires de la nation. Ils viennent au ren- « dez-vous tout armés. Le roi s'assied sous un chêne. On lui ap- « porte des présents qu'il reçoit avec beaucoup de joie. Il écoute « la plainte de ses sujets, ou plutôt de ses compagnons, et rend « la justice avec équité.

« Les propriétés sont annuelles. Une famille cultive chaque an- « née le terrain qui lui est assigné par le prince, et après la ré- « colte, le champ moissonné rentre dans la possession commune.

« Le reste des mœurs se ressent de cette simplicité. Vous voyez « que nous partageons avec nos maîtres la saye, le lait, le fro- « mage, la maison de terre, la couche de peaux.

« Vous fûtes hier témoin du mariage de Mérovée. Un bouclier, « une francisque, un canot d'osier, un cheval bridé, deux bœufs « accouplés, ont été les présents de noces de l'héritier de la cou- « ronne des Francs. Si, dans les jeux de son âge, il saute mieux « qu'un autre au milieu des lances et des épées nues; s'il est brave « à la guerre, juste pendant la paix, il peut espérer après sa mort « un bûcher funèbre, et même une pyramide de gazon pour cou- « vrir son tombeau. »

« Ainsi me parloit Zacharie.

« Le printemps vint enfin ranimer les forêts du Nord. Bientôt tout changea de face dans les bois et dans les vallées : les angles noircis des rochers se montrèrent les premiers sur l'uniforme blancheur des frimas; les flèches rougeâtres des sapins parurent ensuite, et de précoces arbrisseaux remplacèrent par des festons de fleurs les cristaux glacés qui pendoient à leurs cimes. Les beaux jours ramenèrent la saison des combats.

« Une partie des Francs reprend les armes, un autre se prépare à aller chasser l'uroch et les ours dans des contrées lointaines. Mérovée se mit à la tête des chasseurs, et je fus compris au nombre des esclaves qui devoient l'accompagner. Je dis adieu à Zacharie, et me séparai pour quelque temps du plus vertueux des hommes.

« Nous parcourûmes avec une rapidité incroyable les régions qui s'étendent depuis la mer de Scandie jusqu'aux grèves du Pont-Euxin. Ces forêts servent de passage à cent peuples barbares qui roulent tour à tour leurs torrents vers l'Empire romain. On diroit qu'ils ont entendu quelque chose au midi qui les appelle du sep-

tentrion et de l'aurore. Quel est leur nom, leur race, leur pays? Demandez-le au Ciel qui les conduit, car ils sont aussi inconnus aux hommes que les lieux d'où ils sortent et où ils passent. Ils viennent : tout est préparé pour eux : les arbres sont leurs tentes, les déserts sont leurs voies. Voulez-vous savoir où ils ont campé? voyez ces ossements de troupeaux égorgés, ces pins brisés comme par la foudre, ces forêts en feu, et ces plaines couvertes de cendres.

« Nous eûmes le bonheur de ne rencontrer aucune de ces grandes migrations; mais nous trouvâmes quelques familles errantes auprès desquelles les Francs sont un peuple policé. Ces infortunés, sans abri, sans vêtement, souvent même sans nourriture, n'ont, pour consoler leurs maux, qu'une liberté inutile et quelques danses dans le désert. Mais, lorsque ces danses sont exécutées au bord d'un fleuve dans la profondeur des bois, que l'écho répète, pour la première fois, les accents d'une voix humaine, que l'ours regarde du haut de son rocher ces jeux de l'homme sauvage, on ne peut s'empêcher de trouver quelque chose de grand dans la rudesse même du tableau, de s'attendrir sur la destinée de cet enfant de la solitude, qui naît inconnu du monde, foule un moment des vallées où il ne repassera plus, et bientôt cache sa tombe sous la mousse des déserts, qui n'a pas même conservé l'empreinte de ses pas.

« Un jour ayant passé l'Ister vers son embouchure, et m'étant un peu écarté de la troupe des chasseurs, je me trouvai à la vue des flots du Pont-Euxin. Je découvris un tombeau de pierre sur lequel croissoit un laurier. J'arrachai les herbes qui couvroient quelques lettres latines, et bientôt je parvins à lire ce premier vers des élégies d'un poëte infortuné :

« Mon livre, vous irez à Rome, et vous irez à Rome sans moi. »

Je ne saurois vous peindre ce que j'éprouvai en retrouvant au fond de ce désert le tombeau d'Ovide. Quelles tristes réflexions ne fis-je point sur les peines de l'exil, qui étoient aussi les miennes, et sur l'inutilité des talents pour le bonheur! Rome, qui jouit aujourd'hui des tableaux du plus ingénieux de ses poëtes, Rome a vu couler vingt ans d'un œil sec les larmes d'Ovide. Ah! moins ingrats que les peuples de l'Ausonie, les sauvages habitants des bords de l'Ister se souviennent encore de l'Orphée qui parut dans leurs forêts! Ils viennent danser autour de ses cendres; ils ont même retenu quelque chose de son langage: tant leur est douce

la mémoire de ce Romain, qui s'accusoit d'être le Barbare, parce-qu'il n'étoit pas entendu du Sarmate!

« Les Francs n'avoient traversé de si vastes contrées qu'afin de visiter quelques tribus de leur nation transportées autrefois par Probus au bord du Pont-Euxin. Nous apprîmes, en arrivant, que ces tribus avoient disparu depuis plusieurs mois, et qu'on ignoroit ce qu'elles étoient devenues. Mérovée prit à l'instant la résolution de retourner au camp de Pharamond.

« La Providence avoit ordonné que je retrouverois la liberté au tombeau d'Ovide. Lorsque nous repassâmes auprès de ce monument, une louve, qui s'y étoit cachée pour y déposer ses petits, s'élança sur Merovée. Je tuai cet animal furieux. Dès ce moment, mon jeune maître me promit de demander ma liberté à son père. Je devins son compagnon pendant le reste de la chasse. Il me faisoit dormir à ses côtés. Quelquefois je lui parlois de la bataille sanglante où je l'avois vu traîné par trois taureaux indomptés, et il tressailloit de joie au souvenir de sa gloire. Quelquefois aussi je l'entretenois des coutumes et des traditions de mon pays; mais de tout ce que je lui racontois, il n'écoutoit avec plaisir que l'histoire des travaux d'Hercule et de Thésée. Quand j'essayois de lui faire comprendre nos arts, il brandissoit sa framée, et me disoit avec impatience : « Grec, Grec, je suis ton maître. »

« Après une absence de plusieurs mois, nous arrivâmes au camp de Pharamond. La hutte royale étoit déserte. Le chef à la longue chevelure avoit eu des hôtes : après avoir prodigué en leur honneur tout ce qu'il possédoit de richesses, il étoit allé vivre dans la cabane d'un chef voisin, qui, ruiné à son tour par le monarque barbare, s'étoit établi avec lui chez un autre chef. Nous trouvâmes enfin Pharamond goûtant, assis à un grand repas, les charmes de cette hospitalité naïve, et il nous apprit le sujet de ces fêtes.

« Au milieu de la mer des Suèves se voit une île, appelée Chaste, consacrée à la déesse Hertha. La statue de cette divinité est placée sur un char toujours couvert d'un voile. Ce char, traîné par des génisses blanches, se promène à des temps marqués au milieu des nations germaniques. Les inimitiés sont alors suspendues, et pour un moment les forêts du Nord cessent de retentir du bruit des armes. La déesse mystérieuse venoit de passer chez les Barbares, et nous étions arrivés au milieu des réjouissances que cause son apparition. Zacharie eut à peine un moment pour me serrer dans ses bras. Tous les chefs étoient convoqués au banquet solennel : on devoit y traiter de la conclusion de la paix, ou de la continua-

tion de la guerre avec les Romains. Je fus chargé du rôle d'échanson, et Mérovée prit sa place au milieu des guerriers.

« Ils étoient rangés en demi-cercle, ayant au centre le foyer où s'apprêtoient les viandes du festin. Chaque chef, armé comme pour la guerre, étoit assis sur un faisceau d'herbes, ou sur un rouleau de peaux; il avoit devant lui une petite table séparée des autres, sur laquelle on lui servoit une portion de la victime, selon sa vaillance ou sa noblesse. Le guerrier reconnu pour le plus brave (et c'étoit Mérovée) occupoit la première place. Des affranchis, armés de lances et de boucliers, portoient çà et là des trépieds chargés de viandes, et des cornes d'uroch pleines de liqueur de froment.

« Vers la fin du repas, on commença à délibérer. Il y avoit dans la ligue des Francs un Gaulois, appelé Camulogènes, descendant du fameux vieillard qui défendit Lutèce contre Labiénus, lieutenant de Jules. Élevé parmi les quarante mille disciples des écoles d'Augustodunum [1], il avoit perfectionné une éducation brillante sous les rhéteurs les plus célèbres de Marseille et de Burdigalie [2]; mais l'inconstance naturelle aux Gaulois et un caractère sauvage l'avoient jeté d'abord dans la révolte des Bagaudes. Ces paysans soulevés furent domptés par Maximien, et Camulogènes passa chez les Francs, qui l'adoptèrent à cause de sa valeur et de ses richesses. Les prêtres du banquet de Pharamond ayant fait faire silence, le Gaulois se leva, et peut-être lassé secrètement d'un long exil, il proposa d'envoyer des députés à César. Il vanta la discipline des légions romaines, les vertus de Constance, les charmes de la paix, et la douceur de la société.

« Qu'un Gaulois nous parle de la sorte, répondit Chlodéric, chef d'une tribu des Francs, cela ne doit pas nous surprendre : il attend quelque récompense de ses anciens maîtres. J'avoue que le cep de vigne d'un centurion est plus facile à manier que ma framée, et qu'il est moins périlleux d'adorer César sur la pourpre au Capitole, que de le mépriser dans cette hutte sur une peau de loup. Je les ai vus dans Rome même, ces avides possesseurs de tant de palais, qui sont assez à plaindre pour desirer encore une cabane dans nos forêts : croyez-moi, ils ne sont pas si redoutables que la frayeur d'un Gaulois vous les représente. Conquis par cette nation de femmes, les Gaulois peuvent demander la paix s'ils le veulent; pour Chlodéric, il sent en lui quelque chose qui le porte à brûler le Capitole, et à effacer le nom romain de la terre. »

[1] Autun. — [2] Bordeaux.

« L'assemblée applaudit à ce discours, en agitant les lances et en frappant sur les boucliers.

« Allez, allez donc à Rome, repartit le Gaulois avec impétuosité. Que faites-vous ici cachés dans vos forêts? Quoi! braves, vous parlez de passer le Tibre, et vous n'avez pu encore franchir le Rhin! Les serfs gaulois, conquis par une nation de femmes, n'étoient pas assis tranquillement à un repas lorsqu'ils ravageoient cette ville que vous menacez de loin. Ignorez-vous que l'épée de fer d'un Gaulois a seule servi de contrepoids à l'empire du monde? Partout où il s'est remué quelque chose de grand, vous trouverez mes ancêtres. Les Gaulois seuls ne furent point étonnés à la vue d'Alexandre. César les combattit dix ans pour les soumettre, et Vercingétorix auroit soumis César si les Gaulois n'eussent été divisés. Les lieux les plus célèbres dans l'univers ont été assujettis à mes pères. Ils ont ravagé la Grèce, occupé Byzance, campé sur les ruines de Troie, possédé le royaume de Mithridate, et vaincu au delà du Taurus ces Scythes qui n'avoient été vaincus par personne. Le destin de la terre paroît attaché à mes ancêtres, comme à une nation fatale et marquée d'un sceau mystérieux. Tous les peuples semblent avoir ouï successivement cette voix qui annonça l'arrivée de Brennus à Rome, et qui disoit à Céditius, au milieu de la nuit : « Céditius, va dire aux tribuns que les Gaulois seront de« main ici. »

« Camulogènes alloit continuer, lorsque Chlodéric l'interrompant par de bruyants éclats de rire, frappant du pommeau de son épée la table du festin, et renversant son vase à boire, s'écria :

« Rois chevelus, avez-vous compris quelque chose aux longs propos de cette prophétesse des Gaules? Qui de vous a entendu parler de cet Alexandre, de ce Mithridate? Camulogènes, si tu sais faire de grands discours dans la langue de tes maîtres, épargne-toi la peine de les prononcer devant nous. Nous défendons à nos enfants d'apprendre à lire et à écrire, cet art de la servitude : nous ne voulons que du fer, des combats, du sang. »

« Des cris tumultueux s'élevèrent dans le conseil des Barbares. Le Gaulois, se vengeant de l'insulte par le mépris :

« Puisque le fameux Chlodéric ne connoît pas Alexandre, et n'aime pas les longs discours, je ne lui dirai qu'un mot : Si les Francs n'ont pas d'autres guerriers que lui pour porter la flamme au Capitole, je leur conseille d'accepter la paix à quelque prix que ce puisse être. »

— « Traître, s'écria le Sicambre écumant de rage, avant que

peu d'années se soient écoulées, j'espère que ta nation changera de maître. Tu reconnoîtras, en cultivant la terre pour les Francs, quelle est la valeur des rois chevelus. »

— « Si je n'ai que la tienne à craindre, repartit ironiquement le Gaulois, je ne me donnerai pas la peine de recueillir l'œuf du serpent à la lune nouvelle, afin de me mettre à l'abri des malheurs que me prépare Teutatès. »

« A ces mots, Chlodéric furieux tendit à Camulogènes la pointe de sa framée, en lui disant d'une voix étouffée par la colère :

« Tu n'oserois seulement y porter la vue. »

— « Tu mens, » repartit le Gaulois tirant son épée et se précipitant sur le Franc.

« On se jeta entre les deux guerriers. Les prêtres firent cesser ce nouveau festin des Centaures et des Lapithes. Le lendemain, jour où la lune avoit acquis toute sa splendeur, on décida dans le calme ce qu'on avoit discuté dans l'ivresse, alors que le cœur ne peut feindre, et qu'il est ouvert aux entreprises généreuses.

« On se détermina à faire des propositions de paix aux Romains; et comme Mérovée, fidèle à sa parole, avoit déja obtenu ma liberté de son père, il fut résolu que j'irois à l'instant porter les paroles du conseil à Constance. Zacharie et Clotilde vinrent m'annoncer ma délivrance. Ils me conjurèrent de me mettre en route sur-le-champ, pour éviter l'inconstance naturelle aux Barbares. Je fus obligé de céder à leurs inquiétudes. Zacharie m'accompagna jusqu'à la frontière des Gaules. Le bonheur de recouvrer ma liberté étoit balancé par le chagrin de me séparer de ce vieillard. En vain je le pressai de me suivre, en vain je m'attendris sur les maux dont il étoit accablé. Il cueillit en marchant une plante de lis sauvage, dont la cime commençoit à percer la neige, et il me dit :

« Cette fleur est le symbole du chef des Saliens et de sa tribu; elle croît naturellement plus belle parmi ces bois que dans un sol moins exposé aux glaces de l'hiver; elle efface la blancheur des frimas qui la couvrent, et qui ne font que la conserver dans leur sein, au lieu de la flétrir. J'espère que cette rude saison de ma vie, passée auprès de la famille de mon maître, me rendra un jour comme ce lis aux yeux de Dieu : l'ame a besoin, pour se développer dans toute sa force, d'être ensevelie quelque temps sous les rigueurs de l'adversité. »

« En achevant ces mots, Zacharie s'arrêta, me montra le ciel, où nous devions nous retrouver un jour; et, sans me laisser le

temps de me jeter à ses pieds, il me quitta après m'avoir donné sa dernière leçon. C'est ainsi que Jésus-Christ, dont il imite l'exemple, se plaisoit à instruire ses disciples en se promenant au bord du lac de Génésareth, et faisoit parler l'herbe des champs et les lis de la vallée. »

LIVRE HUITIÈME.

SOMMAIRE.

INTERRUPTION du récit. Commencement de l'amour d'Eudore pour Cymodocée, et de Cymodocée pour Eudore. Satan veut profiter de cet amour pour troubler l'Église. L'Enfer. Assemblée des démons. Discours du démon de l'homicide. Discours du démon de la fausse sagesse. Discours du démon de la volupté. Discours de Satan. Les démons se répandent sur la terre.

DÉJA le récit d'Eudore s'étoit prolongé jusqu'à la neuvième heure du jour. Le soleil dardoit ses rayons brûlants sur les montagnes de l'Arcadie, et les oiseaux muets étoient retirés dans les roseaux du Ladon. Lasthénès invita les étrangers à prendre un nouveau repas, et leur proposa de remettre au jour suivant la fin de l'histoire de son fils. On quitta l'île et les deux autels, et l'on regagna en silence le toit hospitalier.

A peine quelques mots interrompus se firent entendre le reste de la journée. L'évêque de Lacédémone paroissoit profondément occupé de l'histoire du fils de Lasthénès. Il admiroit la peinture de l'état de l'Église et de ses progrès dans tout le monde. Il voyoit figurer au milieu de ce tableau les hommes que les Fidèles avoient à craindre, et dont les caractères tracés par Eudore ne promettoient qu'un sombre avenir. Cyrille reçut même de Rome des nouvelles alarmantes, qu'il ne crut pas devoir communiquer à la vertueuse famille.

Eudore à son tour étoit loin d'être tranquille. Il portoit au pied de la croix des tribulations intérieures; il ignoroit encore qu'elles étoient une suite des desseins de Dieu. Il redoubloit de prières et d'austérités; mais au travers des pleurs de la pénitence, ses yeux apercevoient malgré lui les beaux cheveux, les mains d'albâtre, la taille élégante et les graces ingénues de la fille d'Homère. Il voyoit sans cesse ses doux et timides regards attachés sur lui, ses traits charmants où se venoient peindre tous les sentiments qu'il exprimoit et même ceux qu'il n'exprimoit point encore. Quelle

naive pudeur embellissoit la vierge innocente, lorsqu'il racontoit les coupables plaisirs de Rome et de Baïes ! Quelle pâleur mortelle couvroit ses joues, lorsqu'il décrivoit des combats, ou qu'il parloit de blessures et d'esclavage !

La prêtresse des Muses éprouvoit de son côté des sentiments confus et une émotion nouvelle. Son esprit et son cœur sortoient en même temps de leur double enfance. L'ignorance de son esprit s'évanouissoit devant la raison du Christianisme; l'ignorance de son cœur cédoit à cette lumière qu'apportent toujours les passions. Chose extraordinaire ! cette jeune fille ressentoit à la fois le trouble et les délices de la sagesse et de l'amour.

« Mon père, disoit-elle à Démodocus, quel divin étranger nous a conviés à ses banquets ! Combien le fils de Lasthénès est grand par le cœur et par les armes ! N'est-ce point un de ces premiers habitants du monde que Jupiter a transformés en dieux favorables aux mortels? jouets des cruelles destinées, que de combats il a livrés ! que de maux il a soufferts ! O Muses chastes et puissantes ! ô mes divinités tutélaires ! où étiez-vous lorsque d'indignes chaînes pressoient de si nobles mains? Ne pouviez-vous faire tomber les liens de ce jeune héros au son de vos lyres? Mais, prêtre d'Homère, toi qui sais toutes choses et qui as la sage retenue des vieillards, dis : quelle est cette religion dont parle Eudore? Elle est belle, cette religion ! elle approche le cœur de la justice, elle apaise les folles amours. Celui qui la suit est toujours prêt à secourir le malheur, comme un voisin généreux, sans se donner le temps de prendre sa ceinture. Allons dans les temples immoler des brebis à Cérès qui porte des lois, au Soleil qui voit l'avenir. La robe traînante, la coupe des libations à la main, faisons le tour des autels arrosés de sang, pétrissons les gâteaux sacrés, et tâchons de découvrir quel est le génie inconnu qui protége Eudore.... Je sens qu'une divinité mystérieuse parle à mon cœur.... Mais une vierge doit-elle pénétrer les secrets des jeunes hommes, et chercher à connoître leurs dieux? La pudeur lèvera-t-elle son voile pour interroger les oracles? »

En achevant ces mots, Cymodocée remplit son sein des larmes qui couloient de ses yeux.

Ainsi le Ciel rapprochoit deux cœurs dont l'union devoit amener le triomphe de la croix. Satan alloit profiter de l'amour du couple prédestiné, pour faire naître de violents orages, et tout marchoit à l'accomplissement des décrets de l'Éternel. Le prince des ténèbres achevoit dans ce moment même la revue des temples de la

terre. Il avoit visité les sanctuaires du mensonge et de l'imposture, l'antre de Trophonius, les soupiraux de la Sibylle, les trépieds de Delphes, la pierre de Teutatès, les souterrains d'Isis, de Mitra, de Wishnou. Partout les sacrifices étoient suspendus, les Oracles abandonnés, et les prestiges de l'idolâtrie près de s'évanouir devant la vérité du Christ. Satan gémit de la perte de sa puissance; mais du moins il ne cèdera pas la victoire sans combat. Il jure, par l'éternité de l'Enfer, d'anéantir les adorateurs du vrai Dieu, oubliant que les portes du lieu de douleur ne prévaudront pas contre la bien-aimée du Fils de l'Homme. L'Archange rebelle ignore les desseins de l'Éternel, qui va punir son Église coupable; mais il sent que la domination sur les Fidèles lui est un moment accordée, et que le Ciel le laisse libre d'accomplir ses noirs projets. Aussitôt il quitte la terre, et descend vers le sombre empire.

Telle qu'on voit au sommet du Vésuve une roche calcinée suspendue au milieu des cendres : si le soufre et le bitume rallumés dans la montagne obscurcissent le soleil, font bouillonner la mer et chanceler Parthénope comme une bacchante enivrée, alors la cime du volcan change sa forme mobile, la lave s'affaisse, la pierre roule et rentre en grondant au fond des entrailles brûlantes qui l'avoient rejetée : ainsi Satan, vomi par l'Enfer, se replonge dans le gouffre béant. Plus rapide que la pensée, il franchit tout l'espace qui doit s'anéantir un jour; par-delà les restes mugissants du Chaos, il arrive à la frontière de ces régions impérissables comme la vengeance qui les forma; régions maudites, tombe et berceau de la mort, où le temps ne fait point la règle, et qui resteront encore quand l'univers aura été enlevé ainsi qu'une tente dressée pour un jour. Une larme involontaire mouille les yeux de l'Esprit pervers, au moment où il s'enfonce dans les royaumes de la nuit. Sa lance de feu éclaire à peine autour de lui l'épaisseur des ombres. Il ne suit aucune route à travers les ténèbres; mais entraîné par le poids de ses crimes, il descend naturellement vers l'Enfer. Il ne voit point encore la lueur lointaine de ces flammes qui brûlent sans aliments, et pourtant sans jamais s'éteindre, et déja les gémissements des réprouvés parviennent à son oreille. Il s'arrête, il frémit à ce premier soupir des éternelles douleurs. L'Enfer étonne encore son monarque. Un mouvement de remords et de pitié saisit le cœur de l'Archange rebelle.

« C'est donc moi, s'écrie-t-il, qui ai creusé ces prisons, et rassemblé tous ces maux! Sans moi le mal eût été inconnu dans les

« œuvres du Tout-Puissant. Que m'avoit fait l'homme, cette belle « et noble créature?... »

Satan alloit prolonger les plaintes d'un repentir inutile, quand la bouche embrasée de l'abîme venant à s'ouvrir le rappela tout à coup à d'autres pensées.

Un fantôme s'élance sur le seuil des portes inexorables : c'est la Mort. Elle se montre comme une tache obscure sur les flammes des cachots qui brûlent derrière elle ; son squelette laisse passer les rayons livides de la lumière infernale entre les creux de ses ossements. Sa tête est ornée d'une couronne changeante, dont elle dérobe les joyaux aux peuples et aux rois de la terre. Quelquefois elle se pare des lambeaux de la pourpre ou de la bure, dont elle a dépouillé le riche et l'indigent. Tantôt elle vole, tantôt elle se traîne ; elle prend toutes les formes, même celles de la beauté. On la croiroit sourde, et toutefois elle entend le plus petit bruit qui décèle la vie ; elle paroît aveugle, et pourtant elle découvre le moindre insecte rampant sous l'herbe. D'une main, elle tient une faux comme un moissonneur ; de l'autre, elle cache la seule blessure qu'elle ait jamais reçue, et que le Christ vainqueur lui porta dans le sein, au sommet du Golgotha.

C'est le Crime qui ouvre les portes de l'Enfer, et c'est la Mort qui les referme. Ces deux monstres, par un certain amour affreux, avoient été avertis de l'approche de leur père. Aussitôt que la Mort reconnoît de loin l'ennemi des hommes, elle vole pleine de joie à sa rencontre :

« O mon père! s'écrie-t-elle, j'incline devant toi cette tête qui « ne s'abaissa jamais devant personne. Viens-tu rassasier la faim « insatiable de ta fille? je suis fatiguée des mêmes festins, et j'at- « tends de toi quelque nouveau monde à dévorer. »

Satan, saisi d'horreur, détourna la tête pour éviter les embrassements du squelette. Il l'écarte avec sa lance, et lui répond en passant :

« O Mort! tu seras satisfaite et vengée : je vais livrer à ta rage « le peuple nombreux de ton unique vainqueur. »

En prononçant ces mots, le chef des Démons entre au séjour où pleurent à jamais ses victimes ; il s'avance dans les campagnes ardentes. L'abîme s'émeut à la vue de son roi ; les bûchers jettent une flamme plus éclatante ; le réprouvé qui pensoit être au comble de la douleur est percé d'un aiguillon plus aigu : ainsi, dans le désert de Zaara, accablé par l'ardeur d'un orage sans pluie, le noir Africain se couche sur les sables, au milieu des serpents et

des lions altérés comme lui ; il se croit parvenu au dernier degré du supplice : un soleil troublé, se montrant entre des nuées arides, lui fait sentir des tourments nouveaux.

Qui pourroit peindre l'horreur de ces lieux, où sont rassemblées, agrandies et perpétuées sans fin toutes les tribulations de la vie? Lié par cent nœuds de diamant sur un trône de bronze, le Démon du désespoir domine l'empire des chagrins. Satan, accoutumé aux clameurs infernales, distingue à chaque cri et la faute punie et la douleur éprouvée. Il reconnoît la voix du premier homicide ; il entend le mauvais riche qui demande une goutte d'eau ; il rit des lamentations du pauvre qui réclame, au nom de ses haillons, les royaumes du ciel.

« Insensé, lui dit-il, tu croyois donc que l'indigence suppléoit « à toutes les vertus? Tu pensois que tous les rois étoient dans « mon empire, et tous tes frères autour de mon rival? Vile et ché- « tive créature, tu fus insolent, menteur, lâche, envieux du bien « d'autrui, ennemi de tout ce qui étoit au-dessus de toi par l'é- « ducation, l'honneur et la naissance, et tu demandes des cou- « ronnes! Brûle ici avec l'opulence impitoyable qui fit bien de t'é- « loigner d'elle, mais qui te devoit un habit et du pain. »

Du milieu de leurs supplices, une foule de malheureux crioient à Satan :

« Nous t'avons adoré, Jupiter, et c'est pour cela, maudit, que « tu nous retiens dans les flammes! »

Et l'Archange orgueilleux, souriant avec ironie, répondoit :

« Tu m'as préféré au Christ, partage mes honneurs et mes « joies! »

La peine du feu n'est pas le tourment le plus affreux qu'éprouvent les ames condamnées ; elles conservent la mémoire de leur divine origine ; elles portent en elles-mêmes l'image ineffaçable de la beauté de Dieu, et regrettent à jamais le souverain bien qu'elles ont perdu : ce regret est sans cesse excité par la vue des ames dont la demeure touche à l'Enfer, et qui, après avoir expié leurs erreurs, s'envolent aux régions célestes. A tous ces maux les réprouvés joignent encore les afflictions morales et la honte des crimes qu'ils ont commis sur la terre : les douleurs de l'hypocrite s'augmentent de la vénération que ses fausses vertus continuent d'inspirer au monde. Les titres magnifiques que le siècle déçu donne à des morts renommés font le tourment de ces morts dans les flammes de la vérité et de la vengeance. Les vœux qu'une tendre amitié offre au Ciel pour des ames perdues désolent, au fond de l'a-

bîme, ces ames inconsolables. C'est alors qu'on voit sortir du sépulcre ces coupables qui viennent révéler à la terre les châtiments de la justice divine, et dire aux hommes : « Ne priez pas pour moi ; je suis jugé. »

Au centre de l'abîme, au milieu d'un océan qui roule du sang et des larmes, s'élève parmi des rochers un noir château, ouvrage du Désespoir et de la Mort. Une tempête eternelle gronde autour de ces créneaux menaçants, un arbre stérile est planté devant sa porte, et sur le donjon de ses tristes murs repliés neuf fois sur eux-mêmes flotte l'éteudard de l'orgueil à demi consumé par la foudre. Les Démons que les païens appellent les Parques veillent à la barrière de ce palais ténébreux. Satan arrive au pied de sa royale demeure. Les trois gardes du palais se lèvent, et laissent le marteau d'airain retomber avec un bruit lugubre sur la porte d'airain. Trois autres Démons, adorés sous le nom de Furies, ouvrent le guichet ardent : on aperçoit alors une longue suite de portiques désolés, semblables à ces galeries souterraines où les prêtres de l'Égypte cachoient les monstres qu'ils faisoient adorer aux hommes. Les dômes du fatal édifice retentissent des sourds mugissements d'un incendie ; une pâle lueur descend des voûtes embrasées. A l'entrée du premier vestibule, l'Éternité des douleurs est couchée sur un lit de fer : elle est immobile ; son cœur même n'a aucun mouvement ; elle tient à la main un sablier inépuisable. Elle ne sait et ne prononce que ce mot : « Jamais ! »

Aussitôt que le Souverain des hiérarchies maudites est entré dans son habitacle impur, il ordonne aux quatre chefs des légions rebelles de convoquer le sénat des Enfers. Les Démons s'empressent d'obéir aux ordres de leur monarque. Ils remplissent en foule la vaste salle du conseil de Satan ; ils se placent sur les gradins brûlants du sombre amphithéâtre ; ils viennent tels que les adorent les mortels, avec les attributs d'un pouvoir qui n'est qu'imposture. Celui-là porte le trident dont il frappe en vain les mers, qui n'obéissent qu'à Dieu ; celui-ci, couronné des rayons d'une fausse gloire, veut imiter, astre menteur, ce géant superbe que l'Éternel fait sortir chaque matin du lieu où se lève l'aurore. Là raisonne le Génie de la fausse sagesse, là rugit l'Esprit de la guerre, là sourit le Démon de la volupté : les hommes l'appellent Vénus, l'Enfer le connoît sous le nom d'Astarté ; ses yeux sont remplis d'une molle langueur, sa voix porte le trouble dans les ames, et la brillante ceinture qui se rattache autour de ses flancs est l'ouvrage le plus dangereux des puissances de l'abîme. Enfin, on voit réunis dans ce conseil

tous les faux dieux des nations, et Mitra, et Baal, et Moloch, Anubis, Brama, Teutatès, Odin, Erminsul, et mille autres fantômes de nos passions et de nos caprices.

Fille du Ciel, les passions nous furent données avec la vie : tant qu'elles restent pures dans notre sein, elles sont sous la garde des Anges; mais aussitôt qu'elles se corrompent, elles passent sous l'empire des Démons. C'est ainsi qu'il y a un amour légitime et un amour coupable, une colère pernicieuse et une sainte colère, un orgueil criminel et une noble fierté, un courage brutal et une valeur éclairée. O grandeur de l'homme! nos vices et nos vertus font l'occupation et une partie de la puissance de l'Enfer et du Ciel.

Non plus comme cet astre du matin qui nous apporte la lumière, mais semblable à une comète effrayante, Lucifer s'assied sur son trône, au milieu de ce peuple d'Esprits. Tel qu'on voit pendant une tempête une vague s'élever au-dessus des autres flots, et menacer les nautoniers de sa cime écumante; ou tel que dans une ville embrasée on remarque au milieu des édifices fumants une haute tour dont les flammes couronnent le sommet : tel paroît l'Archange tombé au milieu de ses compagnons. Il soulève le sceptre de l'Enfer, où, par un feu subtil, tous les maux sont attachés. Dissimulant les chagrins qui le dévorent, Satan parle ainsi à l'assemblée :

« Dieux des nations, trônes, ardeurs, guerriers généreux, « milices invincibles, race noble et indépendante, magnanimes « enfants de cette forte patrie, le jour de gloire est arrivé : nous « allons recueillir le fruit de notre constance et de nos combats. « Depuis que j'ai brisé le joug du tyran, j'ai tâché de me rendre « digne du pouvoir que vous m'avez confié. Je vous ai soumis l'u- « nivers; vous entendez d'ici les plaintes des descendants de cet « homme qui devoit vous remplacer au séjour des béatitudes. Pour « sauver cette race misérable, notre persécuteur fut obligé d'en- « voyer son fils sur la terre. Il a paru ce Messie; il a osé pénétrer « dans nos royaumes, et si vous eussiez secondé mon audace, nous « l'aurions chargé de fers et retenu au fond de ces abîmes. La « guerre alors étoit à jamais terminée entre nous et l'Éternel; « mais cette occasion favorable est perdue, et c'est ce qui nous « oblige à reprendre les armes. Les sectateurs du Christ se multi- « plient. Trop sûrs de la justice de nos droits, nous avons négligé « de défendre nos autels : faisons donc tous ensemble un nouvel « effort, afin de renverser cette croix qui nous menace; et déli- « bérons sur les moyens les plus prompts de parvenir à cette vic- « toire. »

Ainsi parle le blasphémateur vaincu du Christ dans la nuit éternelle, cet Archange qui vit le Sauveur briser avec sa Croix les portes de l'Enfer, et délivrer la troupe des justes d'Israël; les Démons éperdus fuyoient à l'aspect de la lumière divine, et Satan lui-même, renversé au milieu des ruines de son empire, avoit la tête écrasée sous le pied d'une femme.

Lorsque le père du mal eut fini son discours, le Démon de l'homicide se leva. Des bras teints de sang, des gestes furieux, une voix effrayante, tout annonce en cet Esprit révolté les crimes qui le souillent et la violence des sentiments qui l'agitent. Il ne peut supporter la pensée qu'un seul chrétien échappe à ses fureurs : ainsi, dans l'océan qui baigne les rivages du Nouveau-Monde, on voit un monstre marin poursuivre sa proie au milieu des flots : si la proie brillante déploie tout à coup des ailes argentées, et trouve, oiseau d'un moment, sa sûreté dans les airs, le monstre trompé bondit sur les vagues, et, vomissant des tourbillons d'écume et de fumée, il effraie les matelots de sa rage impuissante.

« Qu'est-il besoin de délibérer? s'écrie l'Ange atroce. Faut-il, « pour détruire les peuples du Christ, d'autres moyens que des « bourreaux et des flammes? Dieux des nations, laissez-moi le soin « de rétablir vos temples. Le prince qui va bientôt régner sur l'em- « pire romain est dévoué à ma puissance. J'exciterai la cruauté « de Galérius. Qu'un immense et dernier massacre fasse nager les « autels de notre ennemi dans le sang de ses adorateurs. Satan « aura commencé la victoire en perdant le premier homme; moi, « je l'aurai couronnée en exterminant les Chrétiens. »

Il dit, et tout à coup les angoisses de l'Enfer se font sentir à cet Esprit féroce; il pousse un cri, comme un coupable frappé du glaive des bourreaux, comme un assassin percé de la pointe des remords. Une sueur ardente paroît sur son front; quelque chose de semblable à du sang distille de sa bouche : il se débat en vain sous le poids de la réprobation.

Alors le Démon de la fausse sagesse se lève avec une gravité qui ressemble à une triste folie. La feinte sévérité de sa voix, le calme apparent de ses esprits, trompent la multitude éblouie. Tel qu'une belle fleur portée sur une tige empoisonnée, il séduit les hommes, et leur donne la mort. Il affecte la forme d'un vieillard, chef d'une de ces écoles répandues dans Athènes et dans Alexandrie. Des cheveux blancs couronnés d'une branche d'olivier, un front à moitié chauve, préviennent d'abord en sa faveur; mais quand on le considère de plus près, on découvre en lui un abime

de bassesse et d'hypocrisie, et une haine monstrueuse de la véritable raison. Son crime commença dans le ciel avec la création des mondes, aussitôt que ces mondes eurent été livrés à ses vaines disputes. Il blâma les ouvrages du Tout-Puissant; il vouloit, dans son orgueil, établir un autre ordre parmi les Anges et dans l'empire de la souveraine sagesse; c'est lui qui fut le père de l'Athéisme, exécrable fantôme que Satan même n'avoit point enfanté, et qui devint amoureux de la Mort, lorsqu'elle parut aux Enfers. Mais, quoique le Démon des doctrines funestes s'applaudisse de ses lumières, il sait pourtant combien elles sont pernicieuses aux mortels, et il triomphe des maux qu'elles font à la terre. Plus coupable que tous les Anges rebelles, il connoît sa propre perversité, et il s'en fait un titre de gloire. Cette fausse sagesse, née après les temps, parla de cette sorte à l'assemblée des Démons :

« Monarques de l'Enfer, vous le savez, j'ai toujours été opposé « à la violence. Nous n'obtiendrons la victoire que par le raison- « nement, la douceur et la persuasion. Laissez-moi répandre parmi « nos adorateurs, et chez les Chrétiens eux-mêmes, ces principes « qui dissolvent les liens de la société et minent les fondements « des empires. Déja Hiéroclès, ministre chéri de Galerius, s'est « jeté dans mes bras. Les sectes se multiplient. Je livrerai les hom- « mes à leur propre raison; je leur enverrai mon fils, l'Athéisme, « amant de la Mort et ennemi de l'Espérance. Ils en viendront « jusqu'à nier l'existence de celui qui les créa. Vous n'aurez point « à livrer de combats, dont l'issue est toujours incertaine : je sau- « rai forcer l'Éternel à détruire une seconde fois son ouvrage. »

A ce discours de l'Esprit le plus profondément corrompu de l'abîme, les Démons applaudirent en tumulte. Le bruit de cette lamentable joie se prolongea sous les voûtes infernales. Les réprouvés crurent que leurs persécuteurs venoient d'inventer de nouveaux tourments. Aussitôt ces ames, qui n'étoient plus gardées dans leurs bûchers, s'échappèrent des flammes, et accoururent au conseil; elles traînoient avec elles quelque partie de leurs supplices : l'une son suaire embrasé, l'autre sa chape de plomb, celle-ci les glaçons qui pendoient à ses yeux remplis de larmes, celle-là les serpents dont elle étoit dévorée. Les affreux spectateurs d'un affreux sénat prennent leurs rangs dans les tribunes brûlantes. Satan lui-même effrayé appelle les spectres gardiens des ombres, les vaines Chimères, les Songes funestes, les Harpies aux sales griffes, l'Épouvante au visage étonné, la Vengeance à l'œil hagard, les

Remords qui ne dorment jamais, l'inconcevable Folie, les pâles Douleurs, et le Trépas.

« Remettez, s'écrie-t-il, ces coupables dans les fers, ou craignez « que Satan ne vous enchaîne avec eux. »

Inutiles menaces! les fantômes se mêlent aux réprouvés, et veulent, à leur exemple, assister au conseil de leurs rois. On auroit vu peut-être un combat horrible, si Dieu, qui maintient sa justice, et qui seul est auteur de l'ordre, même aux Enfers, n'eût fait cesser le tumulte. Il étendit son bras, et l'ombre de sa main se dessina sur le mur de la salle maudite. Aussitôt une terreur profonde s'empare et des ames perdues et des Esprits rebelles : les premières retournent à leurs tourments; les seconds, après que la main divine s'est retirée, recommencent à délibérer.

Le Démon de la volupté, essayant de sourire sur le siége où il étoit demi-couché, fait un effort et relève la tête. Le plus beau des Anges tombés après l'Archange rebelle, il a conservé une partie des graces dont l'avoit orné le Créateur; mais au fond de ses regards si doux, à travers le charme de sa voix et de son sourire, on découvre je ne sais quoi de perfide et d'empoisonné. Né pour l'amour, éternel habitant du séjour de la haine, il supporte impatiemment son malheur; trop délicat pour pousser des cris de rage, il pleure seulement, et prononce ces paroles avec de profonds soupirs :

« Dieux de l'Olympe, et vous que je connois moins, divinités « du Brachmane et du Druide, je n'essaierai point de le cacher, « oui, l'Enfer me pese! Vous ne l'ignorez pas : je ne nourrissois « contre l'Éternel aucun sujet de haine, et j'ai seulement suivi « dans sa rébellion et dans sa chute un Ange que j'aimois. Mais, « puisque je suis tombé du ciel avec vous, je veux du moins vivre « longtemps au milieu des mortels, et je ne me laisserai point bannir de la terre. Tyr, Héliopolis, Paphos, Amathonte, m'appellent. Mon étoile brille encore sur le mont Liban. Là, j'ai des « temples enchantés, des fêtes gracieuses, des cygnes qui m'entraînent au milieu des airs, des fleurs, de l'encens, des parfums, « de frais gazons, des danses voluptueuses et de riants sacrifices! « Et les Chrétiens m'arracheroient ce léger dédommagement des « joies célestes! Le myrte de mes bosquets, qui donne à l'Enfer « tant de victimes, seroit transformé en croix sauvage, qui multiplie les habitants du ciel! Non, je ferai connoître aujourd'hui « ma puissance. Pour vaincre les disciples d'une loi sévère, il ne « faut ni violence ni sagesse : j'armerai contre eux les tendres « passions; cette ceinture vous répond de la victoire. Bientôt mes

« caresses auront amolli ces durs serviteurs d'un Dieu chaste. Je « dompterai les vierges rigides, et j'irai troubler, jusque dans leur « désert, ces anachorètes qui pensent échapper à mes enchante- « ments. L'Ange de la sagesse s'applaudit d'avoir enlevé Hiéroclès « à notre ennemi; mais Hiéroclès est aussi fidèle à mon culte : « déja j'ai allumé dans son sein une flamme criminelle; je saurai « maintenir mon ouvrage, faire naître des rivalités, bouleverser « le monde en me jouant, et par les délices amener les hommes « à partager vos douleurs. »

En achevant ces mots, Astarté se laisse tomber sur sa couche. Il veut sourire, mais le serpent qu'il porte caché sous sa ceinture le frappe secrètement au cœur : le foible Démon pâlit, et les chefs expérimentés des bandes infernales devinèrent sa blessure.

Cependant les trois avis partageoient l'horrible sanhédrin. Satan impose silence à l'assemblée :

« Compagnons, vos conseils sont dignes de vous; mais au lieu « de choisir entre des avis également sages, suivons-les tous pour « obtenir un succès éclatant. Appelons encore à notre aide l'ido- « lâtrie et l'orgueil. Moi-même je réveillerai la superstition dans « le cœur de Dioclétien, et l'ambition dans l'ame de Galérius. « Vous tous, dieux des nations, secondez mes efforts : allez, vo- « lez, excitez le zèle du peuple et des prêtres. Remontez sur l'O- « lympe, faites revivre les fables des poëtes. Que les bois de Do- « done et de Daphné rendent de nouveaux oracles; que le monde « soit partagé entre des fanatiques et des athées; que les doux « poisons de la volupté allument des passions féroces; et de tous « ces maux réunis faisons naître contre les Chrétiens une épou- « vantable persécution. »

Ainsi parle Lucifer : trois fois il frappe son trône de son sceptre; trois fois le creux de l'abîme renvoie un long mugissement. Le Chaos, unique et sombre voisin de l'Enfer, ressent le contre-coup, s'entr'ouvre et laisse passer au travers de son sein un foible rayon de lumière qui descend jusque dans la nuit des réprouvés. Jamais Satan n'avoit paru plus formidable depuis le jour où, renonçant à l'obéissance, il se déclara l'ennemi de l'Éternel. Aussitôt les légions se lèvent, sortent du conseil, traversent la mer de larmes, la région des supplices, et volent vers la porte gardée par le Crime et la Mort. On voit passer la troupe immonde à la lueur des fournaises ardentes : comme, dans une grotte souterraine, voltigent à la lumière d'un flambeau ces oiseaux douteux dont un insecte impur semble avoir tissu les ailes.

Sous le vestibule du palais des Enfers, devant le lit de fer où repose l'Éternité des douleurs, est suspendue une lampe : là brûle la flamme primitive de la colère céleste qui alluma les brasiers éternels. Satan prend une étincelle de ce feu. Il part : du premier bond, il touche à la ceinture étoilée; du second pas, il arrive au séjour des hommes. Il porte l'étincelle fatale dans tous les temples, rallume les feux éteints sur les autels des idoles : aussitôt Pallas remue sa lance, Bacchus agite son thyrse, Apollon tend son arc, l'Amour secoue son flambeau, les vieux Pénates d'Énée prononcent des paroles mystérieuses, et les dieux d'Ilion prophétisent au Capitole Le Père du mensonge place un Esprit d'illusion à chaque simulacre des divinités païennes; et, réglant les mouvements de ses invisibles cohortes, il fait agir de concert, contre l'Église de Jésus-Christ, l'armée entière des Démons.

LIVRE NEUVIÈME.

SOMMAIRE.

Reprise du récit d'Eudore. Eudore à la cour de Constance. Il passe dans l'île des Bretons. Il obtient les honneurs du triomphe. Il revient dans les Gaules. Il est nommé commandant de l'Armorique. Les Gaules. L'Armorique. Épisode de Velléda.

Trop fidèle à ses promesses, le Démon des voluptés est descendu sous les lambris dorés qu'habite le disciple des faux sages. Il réveille dans son cœur une flamme assoupie; il présente à ses desirs l'image de la fille d'Homère; il le perce d'une flèche trempée dans les eaux qui recouvrent les ruines fumantes de Gomorrhe. Si Hiéroclès avoit pu voir, en ce moment même, la prêtresse des Muses atteinte des traits d'un autre amour, s'il l'avoit pu voir les yeux attachés sur Eudore qui s'apprête à continuer le récit de ses aventures, quelle jalousie n'eût point embrasé l'ame de l'ennemi des Chrétiens! Hélas! les ravages de cette jalousie ne sont suspendus que pour quelques jours. La famille de Lasthénès jouit avec ses hôtes des derniers moments de paix que le Ciel lui laisse ici-bas. Rassemblés, comme la veille, au lever de l'aurore, Lasthénès, ses filles et son épouse, Cyrille, Démodocus et Cymodocée, sont assis à la porte du verger, et prêtent une oreille attentive au guerrier repentant, qui recommence à parler en ces mots :

« Je vous ai dit, seigneurs, que Zacharie m'avoit laissé sur la frontière des Gaules. Constance se trouvoit alors à Lutèce. Après plusieurs jours de fatigue, j'arrivai chez les Belges[1] de la Sequana. Le premier objet qui me frappa dans les marais des Parisii, ce fut une tour octogone, consacrée à huit dieux gaulois. Du côté du midi, à deux mille pas de Lutèce, et par-delà le fleuve qui l'embrasse, on découvroit le temple d'Hésus; plus près, dans une prairie au bord du fleuve, s'élevoit un second temple dédié à Isis; et vers le nord, sur une colline, on voyoit les ruines d'un troisième temple, jadis bâti en l'honneur de Teutatès. Cette colline étoit le Mont-de-Mars, où Denis avoit reçu la palme du martyre.

« En approchant de la Sequana, j'aperçus, à travers un rideau de saules et de noyers, ses eaux claires, transparentes, d'un goût excellent, et qui rarement croissent ou diminuent. Des jardins plantés de quelques figuiers qu'on avoit entourés de paille pour les préserver de la gelée étoient le seul ornement de ses rives. J'eus quelque peine à découvrir le village que je cherchois, et qui porte le nom de Lutèce, c'est-à-dire la belle pierre ou la belle colonne. Un berger me le montra enfin au milieu de la Sequana, dans une île qui s'allonge en forme de vaisseau. Deux ponts de bois, défendus par deux châteaux, où l'on paie le tribut à César, joignent ce misérable hameau aux deux rives opposées du fleuve.

« J'entrai dans la capitale des Parisii par le pont du septentrion, et je ne vis dans l'intérieur du village que des huttes de bois et de terre, recouvertes de paille et échauffées par des fourneaux. Je n'y remarquai qu'un seul monument : c'étoit un autel élevé à Jupiter par la compagnie des Nautes. Mais hors de l'île, de l'autre côté du bras méridional de la Sequana, on voyoit, sur la colline Lucotitius, un aqueduc romain, un cirque, un amphithéâtre et le palais des Thermes habité par Constance.

« Aussitôt que César eut appris que j'étois à la porte de son palais, il s'écria :

« Qu'on laisse entrer l'ami de mon fils! »

« Je me jetai aux pieds du prince; il me releva avec douceur, m'honora de ses éloges devant sa cour, et, me prenant par la main, me fit passer avec lui dans la salle du conseil. Je lui racontai ce qui m'étoit arrivé chez les Francs. Constance parut charmé que ces peuples consentissent enfin à poser les armes, et il fit partir à l'heure même un centurion pour traiter de la paix

[1] Les habitants de l'Ile-de-France.

avec eux. Je remarquai avec douleur que la pâleur et la foiblesse de Constance étoient augmentées.

« Je trouvai réunis dans le palais de ce prince les Fidèles les plus illustres de la Gaule et de l'Italie. Là brilloient Donatien et Rogatien, aimables frères; Gervais et Protais, l'Oreste et le Pylade des Chrétiens; Procula de Marseille; Just de Lugdunum; enfin le fils du préfet des Gaules, Ambroise, modèle de science, de fermeté et de candeur. Ainsi que Xénophon, on racontoit qu'il avoit été nourri par des abeilles : l'Église attendoit en lui un orateur et un grand homme.

« J'avois un desir extrême d'apprendre de la bouche de Constance les changements survenus à la cour de Dioclétien depuis ma captivité. Il me fit bientôt appeler dans les jardins du palais, qui descendent en amphithéâtre sur la colline Lucotitius, jusqu'à la prairie où s'élève le temple d'Isis au bord de la Sequana.

« Eudore, me dit-il, nous allons combattre Carrausius, et délivrer la Bretagne[1] de ce tyran, usurpateur de la pourpre impériale. Mais, avant de partir pour cette province, il est bon que vous connoissiez l'état des affaires à Rome, afin de régler votre conduite sur ce que je vais vous apprendre. Vous vous souvenez peut-être que, lorsque vous vîntes me trouver dans les Gaules, Dioclétien alloit pacifier l'Égypte, et Galérius combattre les Perses. Ce dernier a obtenu la victoire : depuis ce moment son orgueil et son ambition n'ont plus connu de bornes. Il a épousé Valérie, fille de Dioclétien, et il manifeste ouvertement le desir de parvenir à l'empire en forçant son beau-père à abdiquer. Dioclétien, qui commence à vieillir, et dont l'esprit est affoibli par une maladie, ne peut presque plus résister à un ingrat. Les créatures de Galérius triomphent. Hiéroclès, votre ennemi, jouit d'une haute faveur; il a été nommé proconsul du Péloponèse, votre patrie. Mon fils est exposé à mille dangers. Galérius a cherché à le faire périr, en l'obligeant une fois à combattre un lion, une autre fois en le chargeant d'une entreprise dangereuse contre les Sarmates. Enfin, Galérius favorise Maxence, fils de Maximien, quoiqu'au fond il ne l'aime pas, mais seulement parcequ'il voit en lui un rival de Constantin. Ainsi, Eudore, tout annonce que nous touchons à une révolution. Mais tandis qu'il me reste un souffle de vie, je ne crains point la jalousie de Galérius. Que mon fils échappe à ses gardes, qu'il vienne retrouver son père, on apprendra, si on

[1] L'Angleterre.

ose m'attaquer, que l'amour des peuples est pour les princes un rempart inexpugnable. »

« Quelques jours après cet entretien, nous partîmes pour l'île des Bretons, que l'Océan sépare du reste du monde. Les Pictes avoient attaqué la muraille d'Agricola immortalisé par Tacite. D'une autre part, Carrausius, afin de résister à Constance, avoit soulevé le reste des anciennes factions de Caractacus et de la reine Boadicée. Ainsi nous fûmes plongés à la fois dans les troubles des discordes civiles et dans les horreurs d'une guerre étrangère. Un peu de courage naturel au sang dont je sors, et une suite d'actions heureuses, me conduisirent de grade en grade jusqu'au rang de premier tribun de la légion Britannique. Bientôt je fus créé maître de la cavalerie, et je commandois l'armée lorsque les Pictes furent vaincus sous les murs de Petuaria[1], colonie que les Parisii des Gaules ont plantée au bord de l'Abus[2]. J'attaquai Carrausius sur le Thamésis[3], fleuve couvert de roseaux, qui baigne le village marécageux de Londinium[4]. L'usurpateur avoit choisi ce champ de bataille parceque les Bretons s'y croyoient invincibles : là s'élevoit une vieille tour, du haut de laquelle un barde annonçoit, dans ses chants prophétiques, je ne sais quels tombeaux chrétiens qui devoient illustrer ce lieu[5]. Carrausius fut vaincu, et ses soldats l'assassinerent. Constance me laissa toute la gloire de ce succès. Il envoya à l'empereur mes lettres couronnées de lauriers; il sollicita et obtint pour moi la statue et les honneurs qui ont remplacé le triomphe. Bientôt après nous repassâmes dans les Gaules, et César, voulant me donner une nouvelle preuve de sa puissante amitié, me créa commandant des contrées armoricaines. Je me disposai à partir pour ces provinces où florissoit encore la religion des Druides, et dont les rivages étoient souvent insultés par les flottes des Barbares du Nord.

« Quand les préparatifs de mon voyage furent achevés, Rogatien, Sébastien, Gervais, Protais, et tous les Chrétiens du palais de César accoururent pour me dire adieu.

« Nous nous retrouverons peut-être à Rome, s'écrièrent-ils, au milieu des persécutions et des épreuves. Puisse un jour la religion nous réunir à la mort comme de vieux amis et de dignes Chrétiens! »

« J'employai plusieurs mois à visiter les Gaules avant de me rendre à ma province. Jamais pays n'offrira un pareil mélange de

[1] Beverley, dans le comté d'York, en Angleterre. — [2] L'Humber. — [3] La Tamise. [4] Londres. — [5] Westminster.

mœurs, de religion, de civilisation, de barbarie. Partagé entre les Grecs, les Romains et les Gaulois, entre les Chrétiens et les adorateurs de Jupiter et de Teutatès, il présente tous les contrastes.

« De longues voies romaines se déroulent à travers les forêts des Druides. Dans les colonies des vainqueurs, au milieu des bois sauvages, vous apercevez les plus beaux monuments de l'architecture grecque et romaine : des aqueducs à trois galeries suspendus sur des torrents, des amphithéâtres, des capitoles, des temples d'une élégance parfaite; et non loin de ces colonies, vous trouvez les huttes arrondies des Gaulois, leurs forteresses de solives et de pierres, à la porte desquelles sont cloués des pieds de louves, des carcasses de hiboux, des os de morts. A Lugdunum, à Narbonne, à Marseille, à Burdigalie, la jeunesse gauloise s'exerce avec succès dans l'art de Démosthène et de Cicéron; à quelques pas plus loin, dans la montagne, vous n'entendez plus qu'un langage grossier, semblable au croassement des corbeaux. Un château romain se montre sur la cime d'un roc; une chapelle de Chrétiens s'élève au fond d'une vallée près de l'autel où l'Eubage égorge la victime humaine. J'ai vu le soldat légionnaire veiller au milieu d'un désert sur les remparts d'un camp, et le Gaulois devenu sénateur embarrasser sa toge romaine dans les halliers de ses bois. J'ai vu les vignes de Falerne mûrir sur les coteaux d'Augustodunum, l'olivier de Corinthe fleurir à Marseille, et l'abeille de l'Attique parfumer Narbonne.

« Mais ce que l'on admire partout dans les Gaules, ce qui fait le principal caractère de ce pays, ce sont les forêts. On voit çà et là dans leur vaste enceinte quelques camps romains abandonnés. On y trouve ensevelis sous l'herbe les squelettes du cheval et du cavalier. Les graines que les soldats y semèrent jadis pour leur nourriture forment des espèces de colonies étrangères et civilisées, au milieu des plantes natives et sauvages des Gaules. Je ne pouvois reconnoître sans une sorte d'attendrissement ces végétaux domestiques, dont quelques-uns étoient originaires de la Grèce. Ils s'étoient répandus sur les collines et le long des vallées, selon les habitudes qu'ils avoient apportées de leur sol natal : ainsi des familles exilées choisissent de préférence les sites qui leur rappellent la patrie.

« Je me souviens encore aujourd'hui d'avoir rencontré un homme parmi les ruines d'un de ces camps romains : c'étoit un pâtre des Barbares. Tandis que ses porcs affamés achevoient de

renverser l'ouvrage des maîtres du monde, en fouillant les racines qui croissoient sous les murs, lui, tranquillement assis sur les débris d'une porte décumane, pressoit sous son bras une outre gonflée de vent; il animoit ainsi une espèce de flûte dont les sons avoient une douceur selon son goût. En voyant avec quelle profonde indifférence ce berger fouloit le camp des Césars, combien il préféroit à de pompeux souvenirs son instrument grossier et son sayon de peau de chèvre, j'aurois dû sentir qu'il faut peu de chose pour passer la vie, et qu'après tout, dans un terme aussi court, il est assez indifférent d'avoir épouvanté la terre par le son du clairon, ou charmé les bois par les soupirs d'une musette.

« J'arrivai enfin chez les Rhédons[1]. L'Armorique ne m'offrit que des bruyères, des bois, des vallées étroites et profondes traversées de petites rivières que ne remonte point le navigateur, et qui portent à la mer des eaux inconnues; région solitaire, triste, orageuse, enveloppée de brouillards, retentissante du bruit des vents, et dont les côtes hérissées de rochers sont battues d'un océan sauvage.

« Le château où je commandois, situé à quelques milles de la mer, étoit une ancienne forteresse des Gaulois, agrandie par Jules César lorsqu'il porta la guerre chez les Venètes[2] et les Curiosolites[3]. Il étoit bâti sur un roc, appuyé contre une forêt, et baigné par un lac.

« Là, séparé du reste du monde, je vécus plusieurs mois dans la solitude. Cette retraite me fut utile. Je descendis dans ma conscience; je sondai des plaies que je n'avois encore osé toucher depuis que j'avois quitté Zacharie; je m'occupai de l'étude de ma religion. Je perdois chaque jour un peu de cette inquiétude si amère que nourrit le commerce des hommes. Je comptois déja sur une victoire qui auroit demandé des forces supérieures aux miennes. Mon ame étoit encore tout affoiblie par ma première insouciance et mes criminelles habitudes : je trouvois même dans les anciens doutes de mon esprit et la mollesse de mes sentiments un certain charme qui m'arrêtoit : mes passions étoient comme des femmes séduisantes qui m'enchaînoient par leurs caresses.

« Un événement interrompit tout à coup des recherches dont le résultat devoit avoir pour moi tant d'importance.

« Les soldats m'avertirent que depuis quelques jours une femme sortoit des bois à l'entrée de la nuit, montoit seule dans une bar-

[1] Les peuples de Rennes, etc. — [2] Les habitants de Vannes.
[3] Peuples des environs de Dinan.

que, traversoit le lac, descendoit sur la rive opposée, et disparoissoit.

« Je n'ignorois pas que les Gaulois confient aux femmes les secrets les plus importants; que souvent ils soumettent à un conseil de leurs filles et de leurs épouses les affaires qu'ils n'ont pu régler entre eux. Les habitants de l'Armorique avoient conservé leurs mœurs primitives, et portoient avec impatience le joug romain. Braves, comme tous les Gaulois, jusqu'à la témérité, ils se distinguoient par une franchise de caractère qui leur est particulière, par des haines et des amours violentes, et par une opiniâtreté de sentiments que rien ne peut changer ni vaincre.

« Une circonstance particulière auroit pu me rassurer : il y avoit beaucoup de Chrétiens dans l'Armorique, et les Chrétiens sont sujets fidèles; mais Clair, pasteur de l'église des Rhédons, homme plein de vertus, étoit alors à Condivicnum[1], et lui seul pouvoit me donner les lumières qui me manquoient. La moindre négligence pouvoit me perdre auprès de Dioclétien, et compromettre Constance mon protecteur. Je crus donc ne devoir pas mépriser le rapport des soldats. Mais comme je connoissois la brutalité de ces hommes, je résolus de prendre sur moi-même le soin d'observer la Gauloise.

« Vers le soir, je me revêtis de mes armes, que je recouvris d'une saie, et sortant secrètement du château, j'allai me placer sur le rivage du lac, dans l'endroit que les soldats m'avoient indiqué.

« Caché parmi les rochers, j'attendis quelque temps sans voir rien paroître. Tout à coup mon oreille est frappée des sons que le vent m'apporte du milieu du lac. J'écoute, et je distingue les accents d'une voix humaine; en même temps, je découvre un esquif suspendu au sommet d'une vague; il redescend, disparoît entre deux flots, puis se montre encore sur la cime d'une lame élevée; il approche du rivage. Une femme le conduisoit; elle chantoit en luttant contre la tempête, et sembloit se jouer dans les vents : on eût dit qu'ils étoient sous sa puissance, tant elle paroissoit les braver. Je la voyois jeter tour à tour en sacrifice, dans le lac, des pièces de toile, des toisons de brebis, des pains de cire, et de petites meules d'or et d'argent.

« Bientôt elle touche à la rive, s'élance à terre, attache sa nacelle au tronc d'un saule, et s'enfonce dans le bois, en s'appuyant sur la rame de peuplier qu'elle tenoit à la main. Elle passa tout près

[1] Nantes.

de moi sans me voir. Sa taille étoit haute; une tunique noire, courte et sans manches, servoit à peine de voile à sa nudité. Elle portoit une faucille d'or suspendue à une ceinture d'airain, et elle étoit couronnée d'une branche de chêne. La blancheur de ses bras et de son teint, ses yeux bleus, ses lèvres de rose, ses longs cheveux blonds qui flottoient épars, annonçoient la fille des Gaulois, et contrastoient, par leur douceur, avec sa démarche fière et sauvage. Elle chantoit d'une voix mélodieuse des paroles terribles, et son sein découvert s'abaissoit et s'élevoit comme l'écume des flots.

« Je la suivis à quelque distance. Elle traversa d'abord une châtaigneraie dont les arbres, vieux comme le temps, étoient presque tous desséchés par la cime. Nous marchâmes ensuite plus d'une heure sur une lande couverte de mousse et de fougère. Au bout de cette lande, nous trouvâmes un bois, et au milieu de ce bois une autre bruyère de plusieurs milles de tour. Jamais le sol n'en avoit été défriché, et l'on y avoit semé des pierres, pour qu'il restât inaccessible à la faux et à la charrue. A l'extrémité de cette arène s'élevoit une de ces roches isolées que les Gaulois appellent Dolmin, et qui marquent le tombeau de quelque guerrier. Un jour, le laboureur, au milieu de ses sillons, contemplera ces informes pyramides : effrayé de la grandeur du monument, il attribuera peut-être à des puissances invisibles et funestes ce qui ne sera que le témoignage de la force et de la rudesse de ses aïeux.

« La nuit étoit descendue. La jeune fille s'arrêta non loin de la pierre, frappa trois fois des mains, en prononçant à haute voix ce mot mystérieux :

« Au-gui-l'an-neuf! »

« A l'instant je vis briller dans la profondeur du bois mille lumières; chaque chêne enfanta pour ainsi dire un Gaulois; les Barbares sortirent en foule de leurs retraites: les uns étoient complètement armés; les autres portoient une branche de chêne dans la main droite, et un flambeau dans la gauche. A la faveur de mon déguisement, je me mêle à leur troupe : au premier désordre de l'assemblée succèdent bientôt l'ordre et le recueillement, et l'on commence une procession solennelle.

« Des Eubages marchoient à la tête, conduisant deux taureaux blancs qui devoient servir de victimes; les Bardes suivoient en chantant sur une espèce de guitare les louanges de Teutatès; après eux venoient les disciples; ils étoient accompagnés d'un héraut d'armes vêtu de blanc, couvert d'un chapeau surmonté de deux

ailes, et tenant à sa main une branche de verveine entourée de deux serpents. Trois Senanis[1], représentant trois Druides, s'avançoient à la suite du héraut d'armes : l'un portoit un pain, l'autre un vase plein d'eau, le troisième une main d'ivuire. Enfin, la Druidesse (je reconnus alors sa profession) venoit la dernière : elle tenoit la place de l'Archidruide, dont elle étoit descendue.

« On s'avança vers le chêne de trente ans où l'un avoit découvert le gui sacré. On dressa au pied de l'arbre un autel de gazon. Les Senanis y brûlèrent un peu de pain, et y répandirent quelques guttes d'un vin pur. Ensuite un Eubage vêtu de blanc monta sur le chêne, et coupa le gui avec la faucille d'or de la Druidesse ; une saie blanche étendue sous l'arbre reçut la plante bénite ; les autres Eubages frappèrent les victimes, et le gui, divisé en égales parties, fut distribué à l'assemblée.

« Cette cérémonie achevée, on retourna à la pierre du tumbeau, on planta une épée nue pour indiquer le centre du mallus ou du conseil : au pied du Dulmin étoient appuyées deux pierres qui en soutenoient une troisième couchée horizontalement. La Druidesse monte à cette tribune. Les Gaulois debout et armés l'environnent, tandis que les Senanis et les Eubages élèvent des flambeaux : les cœurs étoient secrètement attendris par cette scène qui leur rappeloit l'ancienne liberté. Quelques guerriers en cheveux blancs laissoient tomber de grosses larmes qui rouloient sur leurs boucliers. Tous penchés en avant et appuyés sur leurs lances, ils sembloient déja prêter l'oreille aux paroles de la Druidesse.

« Elle promena quelque temps ses regards sur ces guerriers représentants d'un peuple qui le premier osa dire aux hommes : « Malheur aux vaincus ! » Mot impie retombé maintenant sur sa tête ! On lisoit sur le visage de la Druidesse l'émotion que lui causoit cet exemple des vicissitudes de la fortune. Elle sortit bientôt de ses réflexions, et prununça ce discours :

« Fidèles enfants de Teutatès, vous qui, au milieu de l'esclavage de votre patrie, avez cunservé la religion et les lois de vos pères, je ne puis vous contempler ici sans verser des larmes ! Est-ce là le reste de cette nation qui donnoit des lois au monde ? Où sont ces États florissants de la Gaule, ce Conseil des Femmes auquel se soumit le grand Annibal ? Où sont ces Druides qui élevoient dans leurs collèges sacrés une nombreuse jeunesse ? Proscrits par les tyrans, à peine quelques-uns d'entre eux vivent inconnus dans des antres sauvages. Velléda, une foible Druidesse, voilà

[1] Philosophes gaulois qui succédèrent aux Druides.

donc tout ce qui vous reste aujourd'hui pour accomplir vos sacrifices! O île de Sayne, île vénérable et sacrée! je suis demeurée seule des neuf vierges qui desservoient votre sanctuaire! Bientôt Teutatès n'aura plus ni prêtres ni autels. Mais pourquoi perdrions-nous l'espérance? J'ai à vous annoncer les secours d'un allié puissant : auriez-vous besoin qu'on vous retraçât le tableau de vos souffrances pour vous faire courir aux armes? Esclaves en naissant, à peine avez-vous passé le premier âge, que des Romains vous enlèvent. Que devenez-vous? Je l'ignore. Parvenus à l'âge d'homme, vous allez mourir sur la frontière pour la défense de vos tyrans, ou creuser le sillon qui les nourrit. Condamnés aux plus rudes travaux, vous abattez vos forêts, vous tracez avec des fatigues inouïes les routes qui introduisent l'esclavage jusque dans le cœur de votre pays: la Servitude, l'Oppression et la Mort accourent sur ces chemins en poussant des cris d'allégresse, aussitôt que le passage est ouvert. Enfin, si vous survivez à tant d'outrages, vous serez conduits à Rome : là, renfermés dans un amphithéâtre, on vous forcera de vous entre-tuer, pour amuser par votre agonie une populace féroce. Gaulois, il est une manière plus digne de vous de visiter Rome! Souvenez-vous que votre nom veut dire voyageur. Apparoissez tout à coup au Capitole, comme ces terribles voyageurs vos aïeux et vos devanciers. On vous demande à l'amphithéâtre de Titus? Partez! Obéissez aux illustres spectateurs qui vous appellent. Allez apprendre aux Romains à mourir, mais d'une tout autre façon qu'en répandant votre sang dans leurs fêtes : assez longtemps ils ont étudié la leçon, faites-la leur pratiquer. Ce que je vous propose n'est point impossible. Les tribus des Francs qui s'étoient établies en Espagne retournent maintenant dans leur pays; leur flotte est à la vue de vos côtes; ils n'attendent qu'un signal pour vous secourir. Mais si le Ciel ne couronne pas vos efforts, si la fortune des Césars doit l'emporter encore, eh bien! nous irons chercher avec les Francs un coin du monde où l'esclavage soit inconnu! Que les peuples étrangers nous accordent ou nous refusent une patrie, terre ne peut nous manquer pour y vivre ou pour y mourir. »

« Je ne puis vous peindre, seigneurs, l'effet de ce discours prononcé à la lueur des flambeaux, sur une bruyère, près d'une tombe, dans le sang des taureaux mal égorgés qui mêloient leurs derniers mugissements aux sifflements de la tempête : ainsi l'on représente ces assemblées des Esprits de ténèbres que des magiciennes convoquent la nuit dans les lieux sauvages. Les imagina-

tions échauffées ne laissèrent aucune autorité à la raison. On résolut sans délibérer de se réunir aux Francs. Trois fois un guerrier voulut ouvrir un avis contraire, trois fois on le força au silence, et à la troisième fois un héraut d'armes lui coupa un pan de son manteau.

« Ce n'étoit là que le prélude d'une scène épouvantable. La foule demande à grands cris le sacrifice d'une victime humaine, afin de mieux connoître la volonté du Ciel. Les Druides réservoient autrefois pour ces sacrifices quelque malfaiteur déja condamné par les lois. La Druidesse fut obligée de déclarer que, puisqu'il n'y avoit point de victime désignée, la religion demandoit un vieillard, comme l'holocauste le plus agréable à Teutatès.

« Aussitôt on apporte un bassin de fer sur lequel Velléda devoit égorger le vieillard. On place le bassin à terre devant elle. Elle n'étoit point descendue de la tribune funèbre d'où elle avoit harangué le peuple; mais elle s'étoit assise sur un triangle de bronze, le vêtement en désordre, la tête échevelée, tenant un poignard à la main, et une torche flamboyante sous ses pieds. Je ne sais comment auroit fini cette scène : j'aurois peut-être succombé sous le fer des Barbares en essayant d'interrompre le sacrifice; le Ciel, dans sa bonté ou dans sa colère, mit fin à mes perplexités. Les astres penchoient vers leur couchant. Les Gaulois craignirent d'être surpris par la lumière. Ils résolurent d'attendre, pour offrir l'hostie abominable, que Dis, père des ombres, eût ramené une autre nuit dans les cieux. La foule se dispersa sur les bruyères, et les flambeaux s'éteignirent. Seulement quelques torches agitées par le vent brilloient encore çà et là dans la profondeur des bois, et l'on entendoit le chœur lointain des Bardes, qui chantoit en se retirant ces paroles lugubres :

« Teutatès veut du sang; il a parlé dans le chêne des Druides.
« Le gui sacré a été coupé avec une faucille d'or, au sixième jour
« de la lune, au premier jour du siècle. Teutatès veut du sang;
« il a parlé dans le chêne des Druides! »

« Je me hâtai de retourner au château. Je convoquai les tribus gauloises. Lorsqu'elles furent réunies au pied de la forteresse, je leur déclarai que je connoissois leur assemblée séditieuse, et les complots qu'on tramoit contre César.

« Les Barbares furent glacés d'effroi. Environnés de soldats romains, ils crurent toucher à leur dernier moment. Tout à coup des gémissements se font entendre : une troupe de femmes se précipite dans l'assemblée. Elles étoient chrétiennes, et portoient dans leurs bras leurs enfants nouvellement baptisés. Elles tombent

à mes genoux, me demandent grace pour leurs époux, leurs fils et leurs frères; elles me présentent leurs nouveau-nés, et me supplient, au nom de cette génération pacifique, d'être doux et charitable.

« Eh! comment aurois-je pu résister à leurs prières? Comment aurois-je pu mettre en oubli la charité de Zacharie? Je relevai ces femmes!

« Mes sœurs, leur dis-je, je vous accorde la grace que vous me demandez au nom de Jésus-Christ, notre commun maître. Vous me répondrez de vos époux, et je serai tranquille quand vous m'aurez promis qu'ils resteront fidèles à César. »

« Les Armoricains poussèrent des cris de joie, et ils élevèrent jusqu'aux nues une clémence qui me coûtoit bien peu. Avant de les congédier, j'arrachai d'eux la promesse qu'ils renonceroient à des sacrifices affreux, sans doute, puisqu'ils avoient été proscrits par Tibère même et par Claude. J'exigeai toutefois qu'on me livrât la Druidesse Velléda et son père Ségenax, le premier magistrat des Rhédons. Dès le soir même, on m'amena les deux otages; je leur donnai le château pour asile. Je fis sortir une flotte qui rencontra celle des Francs, et l'obligea de s'éloigner des côtes de l'Armorique. Tout rentra dans l'ordre. Cette aventure eut pour moi seul des suites dont il me reste à vous entretenir. »

Ici Eudore s'interrompit tout à coup. Il parut embarrassé, baissa les yeux, les reporta malgré lui sur Cymodocée, qui rougit comme si elle eût pénétré la pensée d'Eudore. Cyrille s'aperçut de leur trouble, et s'adressant aussitôt à l'épouse de Lasthénès :

« Séphora, dit-il, je veux offrir le saint sacrifice pour Eudore, quand il aura fini de raconter son histoire. Me pourriez-vous faire préparer l'autel? »

Séphora se leva, et ses filles la suivirent. La timide Cymodocée n'osa rester seule avec les vieillards : elle accompagna les femmes, non sans éprouver un mortel regret.

Démodocus, qui la voyoit passer comme une biche légère sur le gazon du verger, s'écria plein de joie :

« Quelle gloire peut égaler celle d'un père qui voit son enfant croître et s'embellir sous ses yeux! Jupiter même aima tendrement son fils Hercule : tout immortel qu'il est, il ressentit des craintes et des angoisses mortelles parcequ'il avoit pris le cœur d'un père. Cher Eudore, tu causes les mêmes alarmes et les mêmes plaisirs à tes parents! Continue ton histoire. J'aime, je l'avouerai, tes Chrétiens : enfants des Prières, ils viennent partout, comme leurs

mères, à la suite de l'Injure pour réparer le mal qu'elle a fait. Ils sont courageux comme des lions et tendres comme des colombes; ils ont un cœur paisible et intelligent; c'est bien dommage qu'ils ne connoissent pas Jupiter! Mais, Eudore, je parle encore malgré le desir que j'ai de t'entendre. Mon fils, tels sont les vieillards : lorsqu'ils ont commencé un discours, ils s'enchantent de leur propre sagesse; un Dieu les pousse, et ils ne peuvent plus s'arrêter. »

Eudore reprit la parole :

LIVRE DIXIÈME.

SOMMAIRE.

Suite du récit. Fin de l'épisode de Velléda.

« Je vous ai dit, seigneurs, que Velléda habitoit le château avec son père. Le chagrin et l'inquiétude plongèrent d'abord Ségenax dans une fièvre ardente, pendant laquelle je lui prodiguai les secours qu'exigeoit l'humanité. J'allois, chaque jour, visiter le père et la fille dans la tour où je les avois fait transporter. Cette conduite, différente de celle des autres commandants romains, charma les deux infortunés : le vieillard revint à la vie, et la Druidesse, qui avoit montré un grand abattement, parut bientôt plus contente. Je la rencontrois se promenant seule, avec un air de joie, dans les cours du château, dans les salles, dans les galeries, les passages secrets, les escaliers tournants qui conduisoient au haut de la forteresse; elle se multiplioit sous mes pas, et, quand je la croyois auprès de son père, elle se montroit tout à coup au fond d'un corridor obscur, comme une apparition.

« Cette femme étoit extraordinaire. Elle avoit, ainsi que toutes les Gauloises, quelque chose de capricieux et d'attirant. Son regard étoit prompt, sa bouche un peu dédaigneuse, et son sourire singulièrement doux et spirituel. Ses manières étoient tantôt hautaines, tantôt voluptueuses; il y avoit dans toute sa personne de l'abandon et de la dignité, de l'innocence et de l'art. J'aurois été étonné de trouver dans une espèce de sauvage une connoissance approfondie des lettres grecques et de l'histoire de son pays, si je n'avois su que Velléda descendoit de la famille de l'Archidruide,

et qu'elle avoit été élevée par un Senani, pour être attachée à l'ordre savant des prêtres gaulois. L'orgueil dominoit chez cette Barbare, et l'exaltation de ses sentiments alloit souvent jusqu'au désordre.

« Une nuit, je veillois seul dans une salle d'armes, où l'on ne découvroit le ciel que par d'étroites et longues ouvertures pratiquées dans l'épaisseur des pierres. Quelques rayons des étoiles, descendant à travers ces ouvertures, faisoient briller les lances et les aigles rangées en ordre le long des murailles. Je n'avois point allumé de flambeau, et je me promenois au milieu des ténèbres.

« Tout à coup, à l'une des extrémités de la galerie, un pâle crépuscule blanchit les ombres. La clarté augmente par degrés, et bientôt je vois paroître Velléda. Elle tenoit à la main une de ces lampes romaines qui pendent au bout d'une chaîne d'or. Ses cheveux blonds, relevés à la grecque sur le sommet de sa tête, étoient ornés d'une couronne de verveine, plante sacrée parmi les Druides. Elle portoit pour tout vêtement une tunique blanche : fille de roi a moins de beauté, de noblesse et de grandeur.

« Elle suspendit sa lampe aux courroies d'un bouclier, et, venant à moi, elle me dit :

« Mon père dort ; assieds-toi, écoute. »

« Je détachai du mur un trophée de piques et de javelots, que je couchai par terre, et nous nous assîmes sur cette pile d'armes, en face de la lampe.

« Sais-tu, me dit alors la jeune Barbare, que je suis Fée? »

« Je lui demandai l'explication de ce mot.

« Les Fées gauloises, répondit-elle, ont le pouvoir d'exciter les tempêtes, de les conjurer, de se rendre invisibles, de prendre la forme de différents animaux. »

— « Je ne reconnois pas ce pouvoir, répondis-je avec gravité. Comment pourriez-vous croire raisonnablement posséder une puissance que vous n'avez jamais exercée? Ma religion s'offense de ces superstitions. Les orages n'obéissent qu'à Dieu. »

— « Je ne te parle pas de ton Dieu, reprit-elle avec impatience. Dis-moi, as-tu entendu la dernière nuit le gémissement d'une fontaine dans les bois, et la plainte de la brise dans l'herbe qui croît sur ta fenêtre? Eh bien ! c'étoit moi qui soupirois dans cette fontaine et dans cette brise ! Je me suis aperçue que tu aimois le murmure des eaux et des vents. »

« J'eus pitié de cette insensée : elle lut ce sentiment sur mon visage.

« Je te fais pitié, me dit-elle. Mais si tu me crois atteinte de folie, ne t'en prends qu'à toi. Pourquoi as-tu sauvé mon père avec tant de bonté? Pourquoi m'as-tu traitée avec tant de douceur? Je suis vierge, vierge de l'île de Sayne : que je garde ou que je viole mes vœux, j'en mourrai. Tu en seras la cause. Voilà ce que je voulois te dire. Adieu. »

« Elle se leva, prit sa lampe et disparut.

« Jamais, seigneurs, je n'ai éprouvé une douleur pareille. Rien n'est affreux comme le malheur de troubler l'innocence. Je m'étois endormi au milieu des dangers, content de trouver en moi la résolution du bien et la volonté de revenir un jour au bercail. Cette tiédeur devoit être punie : j'avois bercé dans mon cœur les passions avec complaisance; il étoit juste que je subisse le châtiment des passions!

« Aussi le Ciel m'ôta-t-il dans ce moment tout moyen d'écarter le danger. Clair, le pasteur chrétien, étoit absent; Ségenax étoit encore trop foible pour sortir du château, et je ne pouvois sans inhumanité séparer la fille du père. Je fus donc obligé de garder l'ennemi au dedans, et de m'exposer, malgré moi, à ses attaques. En vain je cessai de visiter le vieillard, en vain je me dérobai à la vue de Velléda : je la retrouvois partout; elle m'attendoit des journées entières dans des lieux où je ne pouvois éviter de passer, et là elle m'entretenoit de son amour.

« Je sentois, il est vrai, que Velléda ne m'inspireroit jamais un attachement véritable : elle manquoit pour moi de ce charme secret qui fait le destin de notre vie; mais la fille de Ségenax étoit jeune, elle étoit belle, passionnée, et quand des paroles brûlantes sortoient de ses lèvres, tous mes sens étoient bouleversés.

« A quelque distance du château, dans un de ces bois appelés chastes par les Druides, on voyoit un arbre mort que le fer avoit dépouillé de son écorce. Cette espèce de fantôme se faisoit distinguer par sa pâleur au milieu des noirs enfoncements de la forêt. Adoré sous le nom d'Irminsul, il étoit devenu une divinité formidable pour les Barbares, qui, dans leurs joies comme dans leurs peines, ne savent invoquer que la mort. Autour de ce simulacre, quelques chênes, dont les racines avoient été arrosées de sang humain, portoient suspendues à leurs branches les armes et les enseignes de guerre des Gaulois; le vent les agitoit sur les rameaux, et elles rendoient, en s'entre-choquant, des murmures sinistres.

« J'allois souvent visiter ce sanctuaire plein du souvenir de l'antique race des Celtes. Un soir je rêvois dans ce lieu. L'aquilon mu-



gissoit au loin, et arrachoit du tronc des arbres des touffes de lierre et de mousse. Velléda parut tout à coup.

« Tu me fuis, me dit-elle, tu cherches les endroits les plus déserts pour te dérober à ma présence; mais c'est en vain : l'orage t'apporte Velléda, comme cette mousse flétrie qui tombe à tes pieds. »

« Elle se plaça debout devant moi, croisa les bras, me regarda fixement, et me dit :

« J'ai bien des choses à t'apprendre; je voudrois causer longtemps avec toi. Je sais que mes plaintes t'importunent, je sais qu'elles ne te donneront pas de l'amour; mais, cruel, je m'enivre de mes aveux, j'aime à me nourrir de ma flamme, à t'en faire connoître toute la violence! Ah! si tu m'aimois, quelle seroit notre félicité! Nous trouverions pour nous exprimer un langage digne du Ciel : à présent il y a des mots qui me manquent, parceque ton ame ne répond pas à la mienne. »

« Un coup de vent ébranla la forêt, et une plainte sortit des boucliers d'airain. Velléda effrayée lève la tête, et regardant les trophées suspendus :

« Ce sont les armes de mon père qui gémissent : elles m'annoncent quelque malheur. »

« Après un moment de silence, elle ajouta :

« Il faut pourtant qu'il y ait quelque raison à ton indifférence. Tant d'amour auroit dû t'en inspirer. Cette froideur est trop extraordinaire. »

« Elle s'interrompit de nouveau. Sortant tout à coup comme d'une réflexion profonde, elle s'écria :

« Voilà la raison que je cherchois! Tu ne peux me souffrir, parceque je n'ai rien à t'offrir qui soit digne de toi! »

« Alors s'approchant de moi comme en délire, et mettant la main sur mon cœur :

« Guerrier, ton cœur reste tranquille sous la main de l'amour; mais peut-être qu'un trône le feroit palpiter. Parle : veux-tu l'Empire. Une Gauloise l'avoit promis à Dioclétien, une Gauloise te le propose; elle n'étoit que prophétesse, moi je suis prophétesse et amante. Je peux tout pour toi. Tu le sais : nous avons souvent disposé de la pourpre. J'armerai secrètement nos guerriers. Teutatès te sera favorable, et, par mon art, je forcerai le Ciel à seconder tes vœux. Je ferai sortir les Druides de leurs forêts. Je marcherai moi-même aux combats, portant à la main une branche de chêne. Et si le sort nous étoit contraire, il est encore des antres dans les Gau-

les, où, nouvelle Éponine, je pourrois cacher mon époux. Ah! malheureuse Velléda, tu parles d'époux, et tu ne seras jamais aimée! »

« La voix de la jeune Barbare expire; la main qu'elle tenoit sur mon cœur retombe; elle penche la tête, et son ardeur s'éteint dans des torrents de larmes.

« Cette conversation me remplit d'effroi. Je commençai à craindre que ma résistance ne fût inutile. Mon attendrissement étoit extrême quand Velléda cessa de parler, et je sentis tout le reste du jour la place brûlante de sa main sur mon cœur. Voulant du moins faire un dernier effort pour me sauver, je pris une résolution qui devoit prévenir le mal, et qui ne fit que l'aggraver : car lorsque Dieu va nous punir, il tourne contre nous notre propre sagesse, et ne nous tient point compte d'une prudence qui vient trop tard.

« Je vous ai dit que je n'avois pu d'abord faire sortir Ségenax du château à cause de son extrême foiblesse; mais le vieillard reprenant peu à peu ses forces, et le danger croissant pour moi tous les jours, je supposai des lettres de César qui m'ordonnoient de renvoyer les prisonniers. Velléda voulut me parler avant son départ; je refusai de la voir, afin de nous épargner à tous deux une scène douloureuse : sa piété filiale ne lui permit pas d'abandonner son père, et elle le suivit comme je l'avois prévu. Dès le lendemain, elle parut aux portes du château; on lui dit que j'étois parti pour un voyage; elle baissa la tête et rentra dans le bois en silence. Elle se présenta ainsi pendant plusieurs jours, et reçut la même réponse. La dernière fois elle resta longtemps appuyée contre un arbre, à regarder les murs de la forteresse. Je la voyois par une fenêtre, et je ne pouvois retenir mes pleurs : elle s'éloigna à pas lents et ne revint plus.

« Je commençois à retrouver un peu de repos, j'espérois que Velléda s'étoit enfin guérie de son fatal amour. Fatigué de la prison où je m'étois tenu renfermé, je voulus respirer l'air de la campagne. Je jetai une peau d'ours sur mes épaules, j'armai mon bras de l'épieu d'un chasseur, et, sortant du château, j'allai m'asseoir sur une haute colline d'où l'on apercevoit le détroit britannique.

« Comme Ulysse regrettant son Ithaque, ou comme les Troyennes exilées aux champs de la Sicile, je regardois la vaste étendue des flots, et je pleurois. « Né au pied du mont Taygète, me disois-je, le triste murmure de la mer est le premier son qui ait frappé mon oreille en venant à la vie. A combien de rivages n'ai-je pas vu depuis se briser les mêmes flots que je contemple ici! Qui m'eût dit, il y a quelques années, que j'entendrois gémir sur les côtes

d'Italie, sur les grèves des Bataves, des Bretons, des Gaulois, ces vagues que je voyois se dérouler sur les beaux sables de la Messénie? Quel sera le terme de mes pèlerinages? Heureux si la mort m'eût surpris avant d'avoir commencé mes courses sur la terre, et lorsque je n'avois d'aventures à conter à personne! »

« Telles étoient mes réflexions, lorsque j'entendis assez près de moi les sons d'une voix et d'une guitare. Ces sons, entrecoupés par des silences, par le murmure de la forêt et de la mer, par le cri du courlis et de l'alouette marine, avoient quelque chose d'enchanté et de sauvage. Je découvris aussitôt Velléda assise sur la bruyère. Sa parure annonçoit le désordre de son esprit : elle portoit un collier de baies d'églantier; sa guitare étoit suspendue à son sein par une tresse de lierre et de fougère flétrie; un voile blanc jeté sur sa tête descendoit jusqu'à ses pieds. Dans ce singulier appareil, pâle, et les yeux fatigués de pleurs, elle étoit encore d'une beauté frappante. On l'apercevoit derrière un buisson à demi dépouillée : ainsi le poëte représente l'ombre de Didon, se montrant à travers un bois de myrtes, comme la lune nouvelle qui se lève dans un nuage.

« Le mouvement que je fis, en reconnoissant la fille de Ségenax, attira ses regards. A mon aspect, une joie troublée éclate sur son visage. Elle me fait un signe mystérieux, et me dit :

« Je savois bien que je t'attirerois ici; rien ne résiste à la force de mes accents. »

« Et elle se met à chanter :

« Hercule, tu descendis dans la verte Aquitaine. Pyrène, qui
« donna son nom aux montagnes de l'Ibérie, Pyrène, fille du roi
« Bébrycius, épousa le héros grec; car les Grecs ont toujours ravi
« le cœur des femmes. »

« Velléda se lève, s'avance vers moi, et me dit :

« Je ne sais quel enchantement m'entraîne sur tes pas; j'erre autour de ton château, et je suis triste de ne pouvoir y pénétrer. Mais j'ai préparé des charmes; j'irai chercher le sélago : j'offrirai d'abord une oblation de pain et de vin; je serai vêtue de blanc, mes pieds seront nus, ma main droite cachée sous ma tunique arrachera la plante, et ma main gauche la dérobera à ma main droite. Alors rien ne pourra me résister. Je me glisserai chez toi sur les rayons de la lune; je prendrai la forme d'un ramier, et je volerai sur le haut de la tour que tu habites. Si je savois ce que tu préfères!.. je pourrois... Mais non, je veux être aimée pour moi : ce seroit m'être infidèle que de m'aimer sous une forme empruntée. »

« A ces mots, Velléda pousse des cris de désespoir.

« Bientôt, changeant d'idée et cherchant à lire dans mes yeux, comme pour pénétrer mes secrets :

« Oh ! oui, c'est cela, s'écrie-t-elle, les Romaines auront épuisé ton cœur ! Tu les auras trop aimées ! Ont-elles donc tant d'avantages sur moi ? Les cygnes sont moins blancs que les filles des Gaules, nos yeux ont la couleur et l'éclat du ciel, nos cheveux sont si beaux que les Romaines nous les empruntent pour en ombrager leurs têtes; mais le feuillage n'a de graces que sur la cime de l'arbre où il est né. Vois-tu la chevelure que je porte ? Eh bien ! si j'avois voulu la céder, elle seroit maintenant sur le front de l'Impératrice : c'est mon diadème, et je l'ai gardé pour toi ! Ne sais-tu pas que nos pères, nos frères, nos époux, trouvent en nous quelque chose de divin? Une voix mensongère t'aura peut-être raconté que les Gauloises sont capricieuses, légères, infidèles : ne crois pas ces discours. Chez les enfants des Druides, les passions sont sérieuses et leurs conséquences terribles. »

« Je pris les mains de cette infortunée entre les deux miennes : je les serrai tendrement.

« Velléda, dis-je, si vous m'aimez, il est un moyen de me le prouver : retournez chez votre père, il a besoin de votre appui. Ne vous abandonnez plus à une douleur qui trouble votre raison, et qui me fera mourir. »

« Je descendis de la colline, et Velléda me suivit. Nous nous avançâmes dans la campagne par des chemins peu fréquentés où croissoit le gazon.

« Si tu m'avois aimée, disoit Velléda, avec quelles délices nous aurions parcouru ces champs ! Quel bonheur d'errer avec toi dans ces routes solitaires, comme la brebis dont les flocons de laine sont restés suspendus à ces ronces ! »

« Elle s'interrompit, regarda ses bras amaigris, et dit avec un sourire :

« Et moi aussi j'ai été déchirée par les épines de ce désert, et j'y laisse chaque jour quelque partie de ma dépouille. »

« Revenant à ses rêveries :

« Au bord du ruisseau, dit-elle, au pied de l'arbre, le long de cette haie, de ces sillons où rit la première verdure des blés que je ne verrai pas mûrir, nous aurions admiré le coucher du soleil. Souvent pendant les tempêtes, cachés dans quelque grange isolée ou parmi les ruines d'une cabane, nous eussions entendu gémir le vent sous le chaume abandonné. Tu croyois peut-être que, dans

mes songes de félicité, je desirois des trésors, des palais, des pompes? Hélas! mes vœux étoient plus modestes, et ils n'ont point été exaucés! Je n'ai jamais aperçu au coin d'un bois la hutte roulante d'un berger, sans songer qu'elle me suffiroit avec toi. Plus heureux que ces Scythes dont les Druides m'ont conté l'histoire, nous promènerions aujourd'hui notre cabane de solitude en solitude, et notre demeure ne tiendroit pas plus à la terre que notre vie. »

« Nous arrivâmes à l'entrée d'un bois de sapins et de mélèzes. La fille de Ségenax s'arrêta, et me dit :

« Mon père habite ce bois, je ne veux pas que tu entres dans sa demeure : il t'accuse de lui avoir ravi sa fille. Tu peux, sans être trop malheureux, me voir au milieu de mes chagrins, parceque je suis jeune et pleine de force; mais les larmes d'un vieillard brisent le cœur. Je t'irai chercher au château. »

« En prononçant ces mots, elle me quitta brusquement.

« Cette rencontre imprévue porta le dernier coup à ma raison. Tel est le danger des passions, que, même sans les partager, vous respirez dans leur atmosphère quelque chose d'empoisonné qui vous enivre. Vingt fois, tandis que Velléda m'exprimoit des sentiments si tristes et si tendres, vingt fois je fus prêt à me jeter à ses pieds, à l'étonner de sa victoire, à la ravir par l'aveu de ma défaite. Au moment de succomber, je ne dus mon salut qu'à la pitié même que m'inspiroit cette infortunée. Mais cette pitié, qui me sauva d'abord, fut en effet ce qui me perdit, car elle m'ôta le reste de mes forces. Je ne me sentis plus aucune fermeté contre Velléda; je m'accusai d'être la cause de l'égarement de son esprit par trop de sévérité. Un si triste essai de courage me dégoûta du courage même; je retombai dans ma foiblesse accoutumée, et, ne comptant plus sur moi, je mis tout mon espoir dans le retour de Clair.

Quelques jours s'écoulerent : Velléda ne reparoissant point au château selon sa promesse, je commençai à craindre quelque accident fatal. Plein d'inquiétude, je sortois pour me rendre à la demeure de Ségenax, lorsqu'un soldat, accouru du bord de la mer, vint m'avertir que la flotte des Francs reparoissoit à la vue de l'Armorique. Je fus obligé de partir sur-le-champ. Le temps étoit sombre, et tout annonçoit une tempête. Comme les Barbares choisissent presque toujours pour débarquer le moment des orages, je redoublai de vigilance. Je fis mettre partout les soldats sous les armes, et fortifier les lieux les plus exposés. La journée entière se passa dans ces travaux, et la nuit, en faisant éclater la tempête, nous apporta de nouvelles inquiétudes.

« A l'extrémité d'une côte dangereuse, sur une grève où croissent à peine quelques herbes dans un sable stérile, s'élève une longue suite de pierres druidiques, semblables à ce tombeau où j'avois jadis rencontré Velléda. Battues des vents, des pluies et des flots, elles sont là solitaires, entre la mer, la terre et le ciel. Leur origine et leur destination sont également inconnues. Monuments de la science des Druides, retracent-elles quelques secrets de l'astronomie ou quelques mystères de la divinité? On l'ignore. Mais les Gaulois n'approchent point de ces pierres sans une profonde terreur. Ils disent qu'on y voit des feux errants, et qu'on y entend la voix des fantômes.

« La solitude de ce lieu et la frayeur qu'il inspire me parurent propres à favoriser la descente des Barbares. Je crus donc devoir placer une garde sur cette côte, et je résolus moi-même d'y passer la nuit.

« Un esclave que j'avois envoyé porter une lettre à Velléda étoit revenu avec cette lettre. Il n'avoit point trouvé la Druidesse : elle avoit quitté son père vers la troisième heure du jour, et l'on ne savoit ce qu'elle étoit devenue. Cette nouvelle ne fit qu'augmenter mes alarmes. Dévoré de chagrins, je m'étois assis loin des soldats, dans un endroit écarté. Tout à coup j'entends du bruit, et crois entrevoir quelque chose dans l'ombre. Je mets l'épée à la main ; je me lève et cours vers le fantôme qui fuyoit. Quelle fut ma surprise, lorsque je saisis Velléda!

« Quoi! me dit-elle à voix basse, c'est toi! Tu as donc su que j'étois ici?

—« Non, lui répondis-je; mais vous, trahissez-vous les Romains?

— « Trahir! repartit-elle indignée. Ne t'ai-je pas juré de ne rien entreprendre contre toi? Suis-moi, tu vas voir ce que je fais ici. »

« Elle me prit par la main, et me conduisit sur la pointe la plus élevée du dernier rocher druidique.

« La mer se brisoit au-dessous de nous parmi des écueils avec un bruit horrible. Ses tourbillons, poussés par le vent, s'élançoient contre le rocher, et nous couvroient d'écume et d'étincelles de feu. Des nuages voloient dans le ciel sur la face de la lune, qui sembloit courir rapidement à travers ce chaos.

« Écoute bien ce que je vais t'apprendre, me dit Velléda. Sur cette côte demeurent des pêcheurs qui te sont inconnus. Lorsque la moitié de la nuit sera écoulée, ils entendront quelqu'un frapper à leurs portes, et les appeler à voix basse. Alors ils courront au rivage sans connoître le pouvoir qui les entraîne. Ils y trouve-

ront des bateaux vides, et pourtant ces bateaux seront si chargés des ames des morts, qu'ils s'élèveront à peine au-dessus des flots. En moins d'une heure les pêcheurs achèveront une navigation d'une journée, et conduiront les ames à l'Ile des Bretons. Ils ne verront personne, ni pendant le trajet, ni pendant le débarquement; mais ils entendront une voix qui comptera les nouveaux passagers au gardien des ames. S'il se trouve quelques femmes dans les barques, la voix déclarera le nom de leurs époux. Tu sais, cruel, si l'on pourra nommer le mien. »

« Je voulus combattre les superstitions de Velléda.

« Tais-toi, me dit-elle, comme si j'eusse été coupable d'impiété. Tu verras bientôt le tourbillon de feu qui annonce le passage des ames. N'entends-tu pas déja leurs cris? »

« Velléda se tut, et prêta une oreille attentive.

« Après quelques moments de silence, elle me dit:

« Quand je ne serai plus, promets-moi de me donner des nouvelles de mon père. Lorsque quelqu'un sera mort, tu m'écriras des lettres que tu jetteras dans le bûcher funèbre; elles me parviendront au *Séjour des Souvenirs;* je les lirai avec délices, et nous causerons ainsi des deux côtés du tombeau. »

« Dans ce moment une vague furieuse vient roulant contre le rocher, qu'elle ébranle dans ses fondements. Un coup de vent déchire les nuages, et la lune laisse tomber un pâle rayon sur la surface des flots. Des bruits sinistres s'élèvent sur le rivage. Le triste oiseau des écueils, le lumb, fait entendre sa plainte semblable au cri de détresse d'un homme qui se noie: la sentinelle effrayée appelle aux armes. Velléda tressaille, étend les bras, s'écrie :

« On m'attend! »

« Et elle s'élançoit dans les flots. Je la retins par son voile.....

« O Cyrille! comment continuer ce récit? Je rougis de honte et de confusion; mais je vous dois l'entier aveu de mes fautes: je les soumets, sans en rien dérober, au saint tribunal de votre vieillesse. Hélas! après mon naufrage, je me réfugie dans votre charité, comme dans un port de miséricorde!

« Épuisé par les combats que j'avois soutenus contre moi-même, je ne pus résister au dernier témoignage de l'amour de Velléda! Tant de beauté, tant de passion, tant de désespoir, m'ôtèrent à mon tour la raison: je fus vaincu.

« Non, dis-je au milieu de la nuit et de la tempête, je ne suis pas assez fort pour être Chrétien! »

« Je tombe aux pieds de Velléda.... L'enfer donne le signal de

cet hymen funeste; les Esprits de ténèbres hurlent dans l'abîme; les chastes épouses des patriarches détournent la tête et mon ange protecteur se voilant de ses ailes remonte vers les cieux!

« La fille de Ségenax consentit à vivre, ou plutôt elle n'eut pas la force de mourir. Elle restoit muette dans une sorte de stupeur qui étoit à la fois un supplice affreux et une ineffable volupté. L'amour, le remords, la honte, la crainte, et surtout l'étonnement, agitoient le cœur de Velléda : elle ne pouvoit croire que je fusse ce même Eudore jusque-là si insensible; elle ne savoit si elle n'étoit point abusée par quelque fantôme de la nuit, et elle me touchoit les mains et les cheveux pour s'assurer de la réalité de mon existence. Mon bonheur à moi ressembloit au désespoir, et quiconque nous eût vus au milieu de notre félicité nous eût pris pour deux coupables à qui l'on vient de prononcer l'arrêt fatal.

« Dans ce moment, je me sentis marqué du sceau de la réprobation divine : je doutois de la possibilité de mon salut et de la toute-puissance de la miséricorde de Dieu. D'épaisses ténèbres, comme une fumée, s'élevèrent dans mon ame, dont il me sembla qu'une légion d'Esprits rèbelles prenoit tout à coup possession. Je me trouvai des idées inconnues, le langage de l'Enfer s'échappa naturellement de ma bouche, et je fis entendre les blasphèmes de ces lieux où il y aura des gémissements et des pleurs éternels.

« Pleurant et souriant tour à tour, la plus heureuse et la plus infortunée des créatures, Velléda gardoit le silence. L'aube commençoit à blanchir les cieux. L'ennemi ne parut point. Je retournai au château; ma victime m'y suivit. Deux fois l'étoile qui marque les derniers pas du jour cacha notre rougeur dans les ombres, et deux fois l'étoile qui rapporte la lumière nous ramena la honte et le remords. A la troisième aurore, Velléda monta sur mon char pour aller chercher Ségenax. Elle avoit à peine disparu dans le bois de chênes, que je vis s'élever au-dessus des forêts une colonne de feu et de fumée. A l'instant où je découvrois ces signaux, un centurion vint m'apprendre qu'on entendoit retentir de village en village le cri que poussent les Gaulois quand ils veulent se communiquer une nouvelle. Je crus que les Francs avoient attaqué quelque partie du rivage, et je me hâtai de sortir avec mes soldats.

« Bientôt j'aperçois des paysans qui courent de toutes parts. Ils se réunissent à une grande troupe qui s'avance vers moi.

« Je marche à la tête des Romains vers les bataillons rustiques.

Arrivé à la portée du javelot, j'arrête mes soldats, et m'avançant seul, la tête nue, entre les deux armées :

« Gaulois, quel sujet vous rassemble? Les Francs sont-ils descendus dans les Armoriques? Venez-vous m'offrir votre secours, ou vous présentez-vous ici comme ennemis de César? »

« Un vieillard sort des rangs. Ses épaules trembloient sous le poids de sa cuirasse, et son bras étoit chargé d'un fer inutile. O surprise! je crois reconnoître une de ces armures que j'avois vues suspendues au bois des Druides. O confusion! ô douleur! ce vénérable guerrier étoit Ségenax!

« Gaulois, s'écrie-t-il, j'en atteste ces armes de ma jeunesse, que j'ai reprises au tronc d'Irminsul où je les avois consacrées, voilà celui qui a déshonoré mes cheveux blancs. Un Eubage avoit suivi ma fille, dont la raison est égarée : il a vu dans l'ombre le crime du Romain. La vierge de Sayne a été outragée. Vengez vos filles et vos épouses; vengez les Gaulois et vos Dieux! »

« Il dit, et me lance un javelot d'une main impuissante. Le dard, sans force, vient tomber à mes pieds; je l'aurois béni s'il m'eût percé le cœur. Les Gaulois, poussant un cri, se précipitent sur moi : mes soldats s'avancent pour me secourir. En vain je veux arrêter les combattants. Ce n'est plus un tumulte passager, c'est un véritable combat, dont les clameurs s'élèvent jusqu'au ciel. On eût cru que les divinités des Druides étoient sorties de leurs forêts, et que du faîte de quelque bergerie elles animoient les Gaulois au carnage, tant ces laboureurs montroient d'audace! Indifférent sur les coups qui menacent ma tête, je ne songe qu'à sauver Ségenax, mais tandis que je l'arrache aux mains des soldats, et que je cherche à lui faire un abri du tronc d'un chêne, une javeline lancée du milieu de la foule vient, avec un affreux sifflement, s'enfoncer dans les entrailles du vieillard : il tombe sous l'arbre de ses aïeux, comme l'antique Priam sous le laurier qui embrassoit ses autels domestiques.

« Dans ce moment, un char paroît à l'extrémité de la plaine. Penchée sur les coursiers, une femme échevelée excite leur ardeur, et semble vouloir leur donner des ailes. Velléda n'avoit point trouvé son père. Elle avoit appris qu'il assembloit les Gaulois pour venger l'honneur de sa fille. La Druidesse voit qu'elle est trahie, et connoît toute l'étendue de sa faute. Elle vole sur les traces du vieillard, arrive dans la plaine où se donnoit le combat fatal, pousse ses chevaux à travers les rangs, et me découvre gémissant sur son père étendu mort à mes pieds.

Transportée de douleur, Velléda arrête ses coursiers, et s'écrie du haut de son char :

« Gaulois, suspendez vos coups. C'est moi qui ai causé vos maux, c'est moi qui ai tué mon père. Cessez d'exposer vos jours pour une fille criminelle. Le Romain est innocent. La vierge de Sayne n'a point été outragée : elle s'est livrée elle-même, elle a violé volontairement ses vœux. Puisse ma mort rendre la paix à ma patrie ! »

« Alors arrachant de son front sa couronne de verveine, et prenant à sa ceinture sa faucille d'or, comme si elle alloit faire un sacrifice à ses Dieux :

« Je ne souillerai plus, dit-elle, ces ornements d'une vestale ! »

« Aussitôt elle porte à sa gorge l'instrument sacré : le sang jaillit. Comme une moissonneuse qui a fini son ouvrage, et qui s'endort fatiguée au bout du sillon, Velléda s'affaisse sur le char ; la faucille d'or échappe à sa main défaillante, et sa tête se penche doucement sur son épaule. Elle veut prononcer encore le nom de celui qu'elle aime, mais sa bouche ne fait entendre qu'un murmure confus : déja je n'étois plus que dans les songes de la fille des Gaules, et un invincible sommeil avoit fermé ses yeux. »

LIVRE ONZIÈME.

SOMMAIRE.

Suite du récit. Repentir d'Eudore. Sa pénitence publique. Il quitte l'armée. Il passe en Égypte pour demander sa retraite à Dioclétien. Navigation. Alexandrie. Le Nil. L'Égypte. Eudore obtient sa retraite de Dioclétien. La Thébaïde. Retour d'Eudore chez son père. Fin du récit.

« PARDONNEZ, seigneurs, aux larmes qui coulent encore de mes yeux ! Je ne vous dirai point que les centurions m'avoient retenu au milieu d'eux, tandis que Velléda s'arrachoit la vie. Trop juste châtiment du Ciel, je ne devois plus revoir celle que j'avois séduite, que pour l'ensevelir dans la tombe !

« La grande époque de ma vie, ô Cyrille, doit être comptée de ce moment, puisque c'est l'époque de mon retour à la religion. Jusques alors les fautes qui m'avoient été personnelles, et qui n'étoient retombées que sur moi, m'avoient peu frappé ; mais quand je me trouvai la cause du malheur d'autrui, mon cœur se

révolta contre moi. Je ne balançai plus; Clair arriva : je tombai à ses genoux; je lui fis la confession des iniquités de ma vie. Il m'embrassa avec des transports de joie, et m'imposa une partie de cette pénitence, non assez rigoureuse, dont vous voyez la suite aujourd'hui.

« Les fièvres de l'ame sont semblables à celles du corps : pour les guérir il faut surtout changer de lieux. Je résolus de quitter l'Armorique, de renoncer au monde, et d'aller pleurer mes erreurs sous le toit de mes pères. Je renvoyai à Constance les marques de mon pouvoir, en le priant de me permettre d'abandonner le siècle et les armes. César essaya de me retenir par toutes sortes de moyens : il me nomma préfet du prétoire des Gaules, dignité suprême dont l'autorité s'étend sur l'Espagne et sur les îles des Bretons. Mais Constance, s'apercevant que j'étois ferme dans mes projets, m'écrivit ces mots pleins de sa douceur accoutumée :

« Je ne puis vous accorder moi-même la grace que vous me « demandez, parceque vous appartenez au peuple romain. L'Em- « pereur seul a le droit de prononcer sur votre sort. Rendez-vous « donc auprès de lui. Sollicitez votre retraite, et si Auguste vous « refuse, revenez trouver César. »

« Je remis le commandement de l'Armorique au tribun qui me devoit remplacer; j'embrassai Clair, et, plein d'attendrissement et de remords, j'abandonnai les bois et les bruyères qu'avoit habités Velléda. Je m'embarquai au port de Nîmes, j'arrivai à Ostie, et je revis cette Rome, théâtre de mes premières erreurs. En vain quelques jeunes amis voulurent me rappeler à leurs fêtes, ma tristesse corrompoit la joie du banquet; en affectant de sourire, je tenois longtemps la coupe à mes lèvres pour cacher les pleurs qui tomboient de mes yeux. Prosterné devant le Chef des Chrétiens, qui m'avoit retranché de la communion des Fidèles, je le suppliai de me réunir au troupeau. Marcellin m'admit au repentir; il me fit espérer que mon épreuve seroit abrégée, et que la maison du Seigneur me seroit rouverte après cinq ans, si je persévérois dans la pénitence.

« Il ne me restoit plus qu'à porter mes prières aux pieds de Dioclétien : il étoit encore en Égypte. Je ne voulus point attendre son retour, et je me déterminai à passer en Orient.

« Il y avoit au môle de Marc-Aurèle un de ces vaisseaux chrétiens que les évêques d'Alexandrie envoient, dans les temps de disette, porter du blé destiné au soulagement des pauvres. Ce vaisseau étoit prêt à faire voile pour l'Égypte : je m'y embarquai.

La saison étoit favorable. Nous levâmes l'ancre, et nous nous éloignâmes rapidement des côtes de l'Italie.

« Hélas! j'avois déja traversé cette mer, en sortant pour la première fois de mon Arcadie! J'étois jeune alors, plein d'espérance; je rêvois gloire, fortune, honneurs; je ne connoissois le monde que par les songes de mon imagination. « Aujourd'hui, me disois-je, quelle différence! je reviens de ce monde, et qu'ai-je appris dans ce triste pélerinage? »

« L'équipage étoit chrétien : les devoirs de notre religion accomplis sur le vaisseau sembloient augmenter la majesté de la scène. Si tous ces hommes revenus à la raison ne voyoient plus Vénus sortir d'une mer brillante, et s'envoler au ciel sur l'aile des Heures, ils admiroient la main de celui qui creusa l'abîme, et qui répandit à volonté la terreur ou la beauté sur les flots. Avions-nous besoin des fables d'Alcyon et de Céyx pour trouver des rapports attendrissants entre les oiseaux qui passent sur les mers et nos destinées? En voyant se suspendre à nos mâts des hirondelles fatiguées, nous étions tentés de les interroger touchant notre patrie. Elles avoient peut-être voltigé autour de notre demeure, et suspendu leurs nids à notre toit. Reconnoissez ici, Démodocus, cette simplicité des Chrétiens qui les rend semblables à des enfants. Un cœur couronné d'innocence vaut mieux pour le marinier qu'une poupe ornée de fleurs; et les sentiments que répand une ame pure sont plus agréables au Souverain des mers que le vin qui coule d'une coupe d'or.

« La nuit, au lieu d'adresser aux astres des invocations coupables et vaines, nous regardions en silence ce firmament où les étoiles se plaisent à luire pour le Dieu qui les a créées, ce beau ciel, ces demeures paisibles, que j'avois pour toujours fermés à Velléda!

« Nous passâmes non loin d'Utique et de Carthage : Marius et Caton ne me rappelèrent dans le crime et dans la vertu qu'un peu de gloire et beaucoup de malheur. J'aurois voulu embrasser Augustin sur ces bords. A la vue de la colline où fut le palais de Didon, je fondis tout à coup en larmes. Une colonne de fumée qui s'élevoit du rivage sembla m'annoncer, ainsi qu'au fils d'Anchise, l'embrasement du bûcher funèbre. Dans le destin de la reine de Carthage, je retrouvai celui de la prêtresse des Gaulois. Cachant ma tête dans mes deux mains, je me mis à pousser des sanglots. Je fuyois aussi sur les mers après avoir causé la mort d'une femme, et pourtant, homme sans gloire et sans avenir, je

n'étois pas comme Énée le dernier héritier d'Ilion et d'Hector; je n'avois pas comme lui pour excuse l'ordre du Ciel et les destinées de l'Empire romain.

« Nous franchîmes le promontoire de Mercure, et le cap où Scipion, saluant la fortune de Rome, voulut aborder avec son armée. Poussé par les vents vers la Petite Syrte, nous vîmes la tour qui servit de retraite au grand Annibal lorsqu'il s'embarqua furtivement pour échapper à l'ingratitude de sa patrie : à quelque terre que l'on aborde, on est sûr d'y rencontrer les traces de l'injustice et du malheur. C'est ainsi qu'au rivage opposé de la Sicile, je croyois voir ces victimes de Verrès, qui, du haut de l'instrument de leur supplice, tournoient inutilement vers Rome leurs regards mourants. Ah! le Chrétien sur sa croix n'implorera pas en vain sa patrie!

« Déja nous avions laissé à notre droite l'île délicieuse des Lotophages, les autels des Philènes, et Leptis, patrie de Sévère. Nous ne tardâmes pas à traverser le golfe de Cyrène. La treizième aurore embellissoit les cieux, lorsque nous vîmes se former à l'horizon, le long des flots, une rive basse et désolée. Par-delà une vaste plaine de sable, une haute colonne attira bientôt nos regards. Les marins reconnurent la colonne de Pompée, consacrée aujourd'hui à Dioclétien par Pollion, préfet d'Égypte. Nous nous dirigeâmes sur ce monument, qui annonce si bien aux voyageurs cette cité, fille d'Alexandre, bâtie par le vainqueur d'Arbelles pour être le tombeau du vaincu de Pharsale. Nous vînmes jeter l'ancre à l'occident du Phare, dans le grand port d'Alexandrie. Pierre[1], évêque de cette ville fameuse, m'accueillit avec une bonté paternelle. Il m'offrit un asile dans les bâtiments des serviteurs de l'autel; mais des liens de parenté me firent choisir la maison de la belle et pieuse Aecaterine[2].

« Avant de rejoindre Dioclétien dans la Haute-Égypte, je passai quelques jours à Alexandrie, pour en visiter les merveilles. La bibliothèque excita surtout mon admiration ; elle étoit gouvernée par le savant Didyme, digne successeur d'Aristarque. Là, je rencontrai des philosophes de tous les pays, et les hommes les plus illustres des Églises de l'Afrique et de l'Asie : Arnobe[3] de Carthage, Athanase[4] d'Alexandrie, Eusèbe[5] de Césarée, Timothée, Pamphile[6], tous apologistes, docteurs ou confesseurs de Jésus-Christ.

[1] Le martyr. Il nous reste une lettre apostolique de lui.
[2] Aecaterine, qui résista à l'amour de Maximin.
[3] L'apologiste, dont nous avons les ouvrages. — [4] Le patriarche. — [5] L'historien.
[6] Le martyr, maître d'Eusèbe

Le foible séducteur de Velléda osoit à peine lever les yeux dans la société de ces hommes forts qui avoient vaincu et détrôné les passions, comme ces conquérants envoyés du Ciel pour frapper les princes de la verge, et mettre le pied sur le cou des rois.

« Un soir, j'étois resté presque seul dans le dépôt des remèdes et des poisons de l'ame. Du haut d'une galerie de marbre, je regardois Alexandrie éclairée des derniers rayons du jour. Je contemplois cette ville habitée par un million d'hommes, et située entre trois déserts : la mer, les sables de la Libye et Nécropolis, cité des morts aussi grande que celle des vivants. Mes yeux erroient sur tant de monuments, le Phare, le Timonium, l'Hippodrome, le palais des Ptolémées, les Aiguilles de Cléopâtre ; je considérois ces deux ports couverts de navires, ces flots, témoins de la magnanimité du premier des Césars et de la douleur de Cornélie. La forme même de la cité frappoit mes regards : elle se dessine comme une cuirasse macédonienne sur les sables de la Libye, soit pour rappeler le souvenir de son fondateur, soit pour dire aux voyageurs que les armes du héros grec étoient fécondes, et que la pique d'Alexandre faisoit éclore des cités au désert, comme la lance de Minerve fit sortir l'olivier fleuri du sein de la terre.

« Pardonnez, seigneurs, à cette image empruntée d'une source impure. Plein d'admiration pour Alexandre, je rentrai dans l'intérieur de la bibliothèque ; je découvris une salle que je n'avois point encore parcourue. A l'extrémité de cette salle, je vis un petit monument de verre qui réfléchissoit les feux du soleil couchant. Je m'en approchai ; c'étoit un cercueil : le cristal transparent me laissa voir au fond de ce cercueil un roi mort à la fleur de l'âge, le front ceint d'une couronne d'or, et environné de toutes les marques de la puissance. Ses traits immobiles conservoient encore des traces de la grandeur de l'ame qui les anima ; il sembloit dormir du sommeil de ces vaillants qui sont tombés morts, et qui ont mis leurs épées sous leur tête.

« Un homme étoit assis près du cercueil : il paroissoit profondément occupé d'une lecture. Je jetai les yeux sur son livre : je reconnus la Bible des Septante qu'on m'avoit déja montrée. Il la tenoit déroulée à ce verset des Machabées :

« Lorsqu'Alexandre eut vaincu Darius, il passa jusqu'à l'extré-
« mité du monde, et la terre se tut devant lui. Après cela il con-
« nut qu'il devoit bientôt mourir. Les grands de sa cour prirent
« tous le diadème après sa mort, et les maux se multiplièrent sur
« la terre. »

« Dans ce moment je reportai mes regards sur le cercueil : le fantôme qu'il renfermoit me parut avoir quelque ressemblance avec les bustes d'Alexandre... Celui devant qui la terre se taisoit, réduit à un éternel silence! Un obscur Chrétien assis près du cercueil du plus fameux des conquérants, et lisant dans la Bible l'histoire et les destinées de ce conquérant! Quel vaste sujet de réflexion! Ah! si l'homme, quelque grand qu'il soit, est si peu de chose, qu'est-ce donc que ses œuvres? disois-je en moi-même. Cette superbe Alexandrie périra à son tour comme son fondateur. Un jour, dévorée par les trois déserts qui la pressent, la mer, les sables et la mort la reprendront comme un bien envahi sur eux, et l'Arabe reviendra planter sa tente sur ses ruines ensevelies!

« Le lendemain de cette journée, je m'embarquai pour Memphis. Nous nous trouvâmes bientôt au milieu de la mer, dans les eaux rougissantes du Nil. Quelques palmiers qui sembloient plantés dans les flots nous annoncèrent ensuite une terre que l'on ne voyoit point encore. Le sol qui les portoit s'éleva peu à peu audessus de l'horizon. On découvrit par degrés les sommets confus des édifices de Canope; et l'Égypte enfin, toute brillante d'une inondation nouvelle, se montre à nos yeux comme une génisse féconde qui vient de se baigner dans les flots du Nil.

« Nous entrâmes à pleines voiles dans le fleuve. Les mariniers le saluèrent de leurs cris, et portèrent à leur bouche son onde sacrée. Un paysage à fleur d'eau s'étendoit sur l'une et l'autre rive. Ce fertile marais étoit à peine ombragé par des sycomores chargés de figues, et par des palmiers qui semblent être les roseaux du Nil. Quelquefois le désert, comme un ennemi, se glisse dans la verte plaine; il pousse ses sables en longs serpents d'or, et dessine, au sein de la fécondité, des méandres stériles. Les hommes ont multiplié sur cette terre l'obélisque, la colonne et la pyramide, sorte d'architecture isolée qui remplace par l'art les troncs des vieux chênes que la nature a refusés à un sol rajeuni tous les ans.

« Cependant nous commencions à découvrir à notre droite les premières sinuosités de la montagne de Libye, et à notre gauche la crête des monts de la mer Érythrée. Bientôt, dans l'espace vide que laissoit l'écartement de ces deux chaînes de montagnes, nous vîmes paroître le sommet des deux grandes pyramides. Placées à l'entrée de la vallée du Nil, elles ressemblent aux portes funèbres de l'Égypte, ou plutôt à quelque monument triomphal élevé à la Mort pour ses victoires : Pharaon est là avec tout son peuple, et ses sépulcres sont autour de lui.

« Non loin, et comme à l'ombre de ces demeures du néant, Memphis s'élève entourée de cercueils. Baignée par le lac Achéruse, où Caron passoit les morts, voisine de la plaine des tombeaux, elle semble n'avoir qu'un pas à franchir pour descendre aux Enfers avec ses générations. Je ne m'arrêtai pas longtemps dans cette ville déchue de sa première grandeur. Cherchant toujours Dioclétien, je remontai jusque dans la Haute-Égypte. Je visitai Thèbes aux cent portes, Tentyra aux ruines magnifiques, et quelques-unes des quatre mille cités que le Nil arrose dans son cours.

« Ce fut en vain que je cherchai cette sage et sérieuse Égypte qui donna Cécrops et Inachus à la Grèce, qui fut visitée par Homère, Lycurgue et Pythagore, et par Jacob, Joseph et Moïse; cette Égypte où le peuple jugeoit ses rois après leur mort, où l'on empruntoit en livrant pour gage le corps d'un père, où le père qui avoit tué son fils étoit obligé de tenir pendant trois jours le corps de ce fils embrassé, où l'on promenoit un cercueil autour de la table du festin, où les maisons s'appeloient des hôtelleries, et les tombeaux des maisons. J'interrogeai les prêtres si renommés dans la science des choses du ciel et des traditions de la terre. Je ne trouvai que des fourbes qui entourent la vérité de bandelettes comme leurs momies, et la rangent au nombre des morts dans leurs puits funèbres. Retombés dans une grossière ignorance, ils n'entendent plus la langue hiéroglyphique, leurs symboles bizarres ou effrontés sont muets pour eux comme pour l'avenir : ainsi, la plupart de leurs monuments, les obélisques, les sphinx, les colosses, ont perdu leurs rapports avec l'histoire et les mœurs. Tout est changé sur ces bords, hors la superstition consacrée par le souvenir des ancêtres ; elle ressemble à ces monstres d'airain que le temps ne peut faire entièrement disparoître dans ce climat conservateur : leurs croupes et leurs dos sont ensevelis dans le sable, mais ils lèvent encore une tête hideuse du milieu des tombeaux.

« Enfin, je rencontrai Dioclétien auprès des grandes cataractes, où il venoit de conclure un traité avec les peuples de Nubie. L'Empereur me daigna parler des honneurs militaires que j'avois obtenus, et me témoigner quelque regret de la résolution que j'avois prise.

« Toutefois, dit-il, si vous persistez dans votre projet, vous pouvez retourner dans votre patrie. J'accorde cette grace à vos services : vous serez le premier de votre famille qui soit rentré sous le toit de ses pères avant d'avoir laissé un fils en ôtage au peuple romain. »

« Plein de joie de me trouver libre, il me restoit à voir en Égypte une autre espèce d'antiquités, plus d'accord avec mes sentiments, ma pénitence et mes remords. Je touchois au désert témoin de la fuite des Hébreux, et consacré par les miracles du Dieu d'Israël : je résolus de le traverser en prenant la route de Syrie.

« Je redescendis le fleuve de l'Égypte. A deux journées au-dessus de Memphis, je pris un guide pour me conduire au rivage de la mer Rouge; de là, je devois passer à Arsinoé[1] pour me rendre à Gaza avec les marchands de Syrie. Quelques dattes et des outres remplies d'eau furent les seules provisions du voyage. Le guide marchoit devant moi, monté sur un dromadaire; je le suivois sur une cavale arabe. Nous franchîmes la première chaîne des montagnes qui bordent la rive orientale du Nil; et, perdant de vue les humides campagnes, nous entrâmes dans une plaine aride : rien ne représente mieux le passage de la vie à la mort.

« Figurez-vous, seigneurs, des plages sablonneuses, labourées par les pluies de l'hiver, brûlées par les feux de l'été, d'un aspect rougeâtre, et d'une nudité affreuse. Quelquefois seulement, des nopals épineux couvrent une petite partie de l'arène sans bornes; le vent traverse ces forêts armées, sans pouvoir courber leurs inflexibles rameaux; çà et là des débris de vaisseaux pétrifiés étonnent les regards, et des monceaux de pierres élevés de loin à loin servent à marquer le chemin aux caravanes.

« Nous marchâmes tout un jour dans cette plaine. Nous franchîmes une autre chaîne de montagnes, et nous découvrîmes une seconde plaine plus vaste et plus désolée que la première.

« La nuit vint. La lune éclairoit le désert vide : on n'apercevoit, sur une solitude sans ombre, que l'ombre immobile de notre dromadaire, et l'ombre errante de quelques troupeaux de gazelles. Le silence n'étoit interrompu que par le bruit des sangliers qui broyoient des racines flétries, ou par le chant du grillon, qui demandoit en vain dans ce sable inculte le foyer du laboureur.

« Nous reprîmes notre route avant le retour de la lumière. Le soleil se leva dépouillé de ses rayons, et semblable à une meule de fer rougie. La chaleur augmentoit à chaque instant. Vers la troisième heure du jour, le dromadaire commença à donner des signes d'inquiétude : il enfonçoit ses naseaux dans le sable et souffloit avec violence. Par intervalle, l'autruche poussoit des sons lugubres. Les serpents et les caméléons se hâtoient de rentrer dans le

[1] Suez.

sein de la terre. Je vis le guide regarder le ciel et pâlir. Je lui demandai la cause de son trouble.

« Je crains, dit-il, le vent du midi; sauvons-nous. »

« Tournant le visage au nord, il se mit à fuir de toute la vitesse de son dromadaire. Je le suivis: l'horrible vent qui nous menaçoit étoit plus léger que nous.

« Soudain de l'extrémité du désert accourt un tourbillon. Le sol emporté devant nous manque à nos pas, tandis que d'autres colonnes de sable, enlevées derrière nous, roulent sur nos têtes. Égaré dans un labyrinthe de tertres mouvants et semblables entre eux, le guide déclare qu'il ne reconnoît plus sa route; pour dernière calamité, dans la rapidité de notre course, nos outres remplies d'eau s'écoulent. Haletants, dévorés d'une soif ardente, retenant fortement notre haleine dans la crainte d'aspirer des flammes, la sueur ruisselle à grands flots de nos membres abattus. L'ouragan redouble de rage : il creuse jusqu'aux antiques fondements de la terre, et répand dans le ciel les entrailles brûlantes du désert. Enseveli dans une atmosphère de sable embrasé, le guide échappe à ma vue. Tout à coup j'entends son cri; je vole à sa voix : l'infortuné, foudroyé par le vent de feu, étoit tombé mort sur l'arène, et son dromadaire avoit disparu.

« En vain j'essayai de ranimer mon malheureux compagnon. Mes efforts furent inutiles. Je m'assis à quelque distance, tenant mon cheval en main, et n'espérant plus que dans celui qui changea les feux de la fournaise d'Azarias en un vent frais et une douce rosée. Un acacia qui croissoit dans ce lieu me servit d'abri. Derrière ce frêle rempart, j'attendis la fin de la tempête. Vers le soir, le vent du nord reprit son cours: l'air perdit sa chaleur cuisante, les sables tombèrent du ciel, et me laissèrent voir les étoiles: inutiles flambeaux qui me montrèrent seulement l'immensité du désert!

« Toutes les bornes avoient disparu, tous les sentiers étoient effacés. Des paysages de sable formés par les vents offroient de toutes parts leurs nouveaux aspects et leurs créations nouvelles. Épuisée de soif, de faim et de fatigue, ma cavale ne pouvoit plus porter son fardeau : elle se coucha mourante à mes pieds. Le jour vint achever mon supplice. Le soleil m'ôta le peu de force qui me restoit: j'essayai de faire quelques pas; mais bientôt, incapable d'aller plus avant, je me précipitai la tête dans un buisson, et j'attendis, ou plutôt j'appelai la mort.

« Déja le soleil avoit passé le milieu de son cours : tout à coup

le rugissement d'un lion se fait entendre. Je me soulève avec peine, et j'aperçois l'animal terrible courant à travers les sables. Il me vint alors en pensée qu'il se rendoit peut-être à quelque fontaine connue des bêtes de ces solitudes. Je me recommandai à la puissance qui protégea Daniel, et, louant Dieu, je me levai et suivis mon étrange conducteur. Nous ne tardâmes pas d'arriver à une petite vallée. Là se voyoit un puits d'eau fraîche environné d'une mousse verdoyante. Un dattier s'élevoit auprès; ses fruits mûrs pendoient sous ses palmes recourbées. Ce secours inespéré me rendit la vie. Le lion but à la fontaine, et s'éloigna doucement, comme pour me céder sa place au banquet de la Providence : ainsi renaissoient pour moi ces jours du berceau du monde, alors que le premier homme, exempt de souillure, voyoit les bêtes de la création se jouer autour de leur roi, et lui demander le nom qu'elles porteroient au désert.

« De la vallée du palmier on apercevoit à l'orient une haute montagne. Je me dirigeai sur cette espèce de phare, qui sembloit m'appeler à un port à travers les flots fixes et les ondes épaisses d'un océan de sable. J'arrivai au pied de cette montagne; je commençai à gravir des rocs noircis et calcinés qui fermoient l'horizon de toutes parts. La nuit étoit descendue; je n'entendois que les pas d'une bête sauvage qui marchoit devant moi, et qui brisoit, en passant dans l'ombre, quelques plantes desséchées. Je crus reconnoître le lion de la fontaine. Tout à coup il se mit à rugir : les échos de ces montagnes inconnues semblèrent s'éveiller pour la première fois, et répondirent par un murmure sauvage aux accents du lion. Il s'étoit arrêté devant une caverne dont l'entrée étoit fermée par une pierre. J'entrevois une foible lumière à travers les fentes du rocher. Le cœur palpitant de surprise et d'espoir, je m'approche, je regarde; ô miracle! je découvre réellement une lumière au fond de cette grotte!

« Qui que vous soyez, m'écriai-je, vous qui apprivoisez les bêtes farouches, prenez pitié d'un voyageur égaré. »

« A peine avois-je prononcé ces mots, que j'entendis la voix d'un vieillard qui chantoit un cantique de l'Écriture.

« O Chrétien, m'écriai-je de nouveau, recevez votre frère! »

« A l'instant même je vis paroître un homme cassé de vieillesse, et qui sembloit réunir sur sa tête autant d'années que Jacob. Il étoit vêtu d'une robe de feuilles de palmier :

« Étranger, me dit-il, soyez le bienvenu! Vous voyez un homme qui est sur le point d'être réduit en poussière. L'heure de mon

heureux sommeil est arrivée; mais je puis encore vous donner l'hospitalité pour quelques moments. Entrez, mon frère, dans la grotte de Paul. »

« Je suivis, en tremblant de respect, ce fondateur du Christianisme dans les sables de la Thébaïde.

« Au fond de la grotte, un palmier, étendant et entrelaçant ses branches de toutes parts, formoit une espèce de vestibule. Une fontaine très claire couloit auprès. De cette fontaine sortoit un petit ruisseau qui, à peine échappé de sa source, rentroit dans le sein de la terre. Paul s'assit avec moi au bord de l'eau, et le lion qui m'avoit montré le puits de l'Arabe se vint coucher à nos pieds.

« Étranger, me dit l'anachorète avec une bienheureuse simplicité, comment vont les choses du monde? Bâtit-on encore des villes? Quel est le maître qui règne aujourd'hui? Il y a cent treize ans que j'habite cette grotte : depuis cent ans je n'ai vu que deux hommes, vous aujourd'hui, et Antoine, l'héritier de mon désert, qui vint hier frapper à ma porte, et qui reviendra demain pour m'ensevelir. »

« En achevant ces mots, Paul alla chercher dans le trou d'un rocher un pain du plus pur froment. Il me dit que la Providence lui fournissoit chaque jour une pareille nourriture. Il m'invita à rompre avec lui le don céleste. Nous bûmes un peu d'eau dans le creux de notre main ; et après ce repas frugal, l'homme saint me demanda quels événements m'avoient conduit dans cette retraite inaccessible. Après avoir entendu la déplorable histoire de ma vie :

« Eudore, me dit-il, vos fautes ont été grandes, mais il n'est rien que ne puissent effacer des larmes sincères. Ce n'est pas sans dessein sur vous que la Providence vous a fait voir le Christianisme naissant par toute la terre. Vous le retrouverez encore dans cette solitude, parmi les lions, sous les feux du tropique, comme vous l'avez rencontré au milieu des ours et des glaces du pôle. Soldat de Jésus-Christ, vous êtes destiné à combattre et à vaincre pour la foi. O Dieu! dont les voies sont incompréhensibles, c'est toi qui as conduit ce jeune confesseur dans cette grotte, afin que je lui dévoile l'avenir, et qu'en achevant de lui faire connoître sa religion, je complète en lui par la grace l'œuvre que la nature a commencée! Eudore, reposez-vous ici toute cette journée; demain, au lever du soleil, nous irons prier Dieu sur la montagne, et je vous parlerai avant de mourir. »

« L'anachorète m'entretint encore longtemps de la beauté de la religion et des bienfaits qu'elle doit répandre un jour sur le



genre humain. Ce vieillard présentoit dans ses discours un contraste extraordinaire : aussi naïf qu'un enfant, quand il étoit abandonné à la seule nature, il sembloit avoir tout oublié, ou ne rien connoître du monde, de ses grandeurs, de ses peines, de ses plaisirs ; mais quand Dieu descendoit dans son ame, Paul devenoit un génie inspiré, rempli de l'expérience du présent et des visions de l'avenir. Deux hommes se trouvoient ainsi réunis dans le même homme : on ne pouvoit dire lequel étoit le plus admirable ou de Paul l'ignorant, ou de Paul le prophète, puisque c'étoit à la simplicité du premier qu'étoit accordée la sublimité du second.

« Après m'avoir donné des leçons pleines d'une douceur grave et d'une agréable sagesse, Paul m'invite à faire un sacrifice de louanges à l'Éternel ; il se lève, et, debout sous le palmier, il chante :

« Béni soyez-vous, Dieu de nos pères, qui n'avez pas méprisé ma bassesse !

« Solitude, ô mon épouse ! vous allez perdre celui qui trouvoit « en vous des douceurs !

« Le solitaire doit avoir le corps chasté, la bouche pure, l'es- « prit éclairé d'une lumière divine.

« Sainte tristesse de la pénitence, percez mon ame comme un « aiguillon d'or, et remplissez-la d'une douleur céleste !

« Les larmes sont mères des vertus, et le malheur est un mar- « chepied pour s'élever vers le ciel. »

« La prière du saint étoit à peine achevée, qu'un doux et profond sommeil me saisit. Je m'endormis sur le lit de cendre que Paul préféroit à la couche des rois. Le soleil étoit prêt à finir son tour quand je rouvris les yeux à la lumière. L'ermite me dit :

« Levez-vous, priez, mangez, et allons sur la montagne. »

« Je lui obéis ; nous partîmes. Pendant plus de six heures nous gravîmes des rochers escarpés, et au lever du jour nous atteignîmes la pointe la plus élevée du mont Colzim.

« Un horizon immense s'étendoit en cercle autour de nous. On découvroit à l'orient les sommets d'Horeb et de Sinaï, le désert de Sur et la mer Rouge ; au midi, les chaînes des montagnes de la Thébaïde ; au nord, les plaines stériles où Pharaon poursuivit les Hébreux, et à l'occident, par-delà les sables où je m'étois égaré, la vallée féconde de l'Égypte.

« L'aurore, entr'ouvrant le ciel de l'Arabie Heureuse, éclaira quelque temps ce tableau. L'onagre, la gazelle et l'autruche cou-

roient rapidement dans le désert, tandis que les chameaux d'une caravane passoient lentement à la file, menés par l'âne intelligent qui leur servoit de conducteur. On voyoit fuir sur la mer Rouge des vaisseaux chargés de parfums et de soie, ou qui portoient quelque sage aux rives indiennes. Couronnant enfin de splendeur cette frontière des deux mondes, le soleil se leva ; il parut éclatant de lumière au sommet du Sinaï : foible et pourtant brillante image du Dieu que Moïse contempla sur la cime de ce mont sacré !

« Le solitaire prit la parole :

« Confesseur de la foi, jetez les yeux autour de vous. Voilà cet Orient d'où sont sorties toutes les religions et toutes les révolutions de la terre ; voilà cette Égypte qui a donné des dieux élégants à votre Grèce, et des dieux informes à l'Inde ; voilà ce désert de Sur où Moïse reçut la Loi ; Jésus-Christ a paru dans ces mêmes régions, et un jour viendra qu'un descendant d'Ismaël rétablira l'erreur sous la tente de l'Arabe. La morale écrite est pareillement un fruit de ce sol fécond. Or, remarquez que les peuples de l'Orient, comme en punition de quelque grande rébellion tentée par leurs pères, ont presque toujours été soumis à des tyrans : ainsi (merveilleux contre-poids !) la morale est née auprès de l'esclavage, et la religion nous est venue de la contrée du malheur. Enfin, ces mêmes déserts ont vu marcher les armées de Sésostris, de Cambyse, d'Alexandre, de César. Siècles à venir, vous y ramènerez des armées non moins nombreuses, des guerriers non moins célèbres ! Tous les grands mouvements imprimés à l'espèce humaine sont partis d'ici, ou sont venus s'y perdre. Une énergie surnaturelle s'est conservée aux bords où le premier homme a reçu la vie ; quelque chose de merveilleux semble encore attaché au berceau de la création et aux sources de la lumière.

« Sans nous arrêter à ces grandeurs humaines qui tour à tour ont trébuché dans la tombe, sans considérer ces siècles fameux qu'une pelletée de terre sépare, et qu'un peu de poussière recouvre, c'est surtout pour les Chrétiens que l'Orient est le pays des merveilles.

« Vous avez vu le Christianisme pénétrer, à l'aide de la morale, chez les nations civilisées de l'Italie et de la Grèce ; vous l'avez vu s'introduire par la charité au milieu des peuples barbares de la Gaule et de la Germanie ; ici, sous l'influence d'une nature qui affoiblit l'ame en rendant l'esprit obstiné, chez un peuple grave par ses institutions politiques, et léger par son climat, la charité et la morale seroient insuffisantes. La religion de Jésus-Christ ne

peut entrer dans les temples d'Isis et d'Ammon que sous les voiles de la pénitence. Il faut qu'elle offre à la mollesse le spectacle de toutes les privations ; il faut qu'elle oppose aux fourberies des prêtres et aux mensonges des faux dieux, des miracles certains et de vrais oracles ; des scènes extraordinaires de vertu peuvent seules arracher la foule enchantée aux jeux du cirque et du théâtre : tandis que d'une part les hommes commettent de grands crimes, les grandes expiations sont nécessaires, afin que la renommée de ces dernières étouffe la célébrité des premiers.

« Voilà la raison de l'établissement de ces missionnaires qui commencent en moi, et qui se perpétueront dans ces solitudes. Admirez notre Divin Chef, qui sait dresser sa milice selon les lieux et les obstacles qu'elle a à combattre. Contemplez les deux religions qui vont lutter ici corps à corps, jusqu'à ce que l'une ait terrassé l'autre. L'antique culte d'Osiris, qui se perd dans la nuit des temps, fier de ses traditions, de ses mystères, de ses pompes, se croit sûr de la victoire. Le grand dragon d'Égypte se couche au milieu de ses eaux, et dit : « Le fleuve est à moi. » Il croit que le crocodile recevra toujours l'encens des mortels, que le bœuf qu'on assomme à la crèche sera toujours le plus grand des dieux. Non, mon fils, une armée va se former dans le désert, et marcher à la vérité. Elle s'avance de la Thébaïde et de la solitude de Scété ; elle est composée de saints vieillards qui ne portent que des bâtons blancs pour assiéger les prêtres de l'erreur dans leurs temples. Ces derniers occupent des champs fertiles, et sont plongés dans le luxe et les plaisirs ; les premiers habitent un sable brûlant parmi toutes les rigueurs de la vie. L'enfer, qui pressent sa ruine, tente tous les moyens de victoire : les Démons de la volupté, de l'or, de l'ambition, cherchent à corrompre la milice fidèle. Le Ciel vient au secours de ses enfants ; il prodigue en leur faveur les miracles. Qui pourroit dire les noms de tant d'illustres solitaires, les Antoine, les Sérapion, les Macaire, les Pacôme ! La victoire se déclare pour eux : le Seigneur se revêt de l'Égypte, comme un berger de son manteau. Partout où l'erreur avoit parlé, la vérité s'est fait entendre ; partout où les faux dieux avoient placé un mystère, Jésus-Christ a placé un saint. Les grottes de la Thébaïde sont envahies, les catacombes des morts sont occupées par les vivants morts aux passions de la terre. Les dieux forcés dans leurs temples retournent au fleuve ou à la charrue. Un cri de triomphe s'élève depuis la pyramide de Chéops jusqu'au tombeau d'Osymandué. La postérité de Joseph rentre dans la terre de Gessen ;

et cette conquête due aux larmes des vainqueurs ne coûte pas une larme aux vaincus! »

« Paul suspendit un moment son discours; ensuite reprenant la parole :

« Eudore, dit-il, vous n'abandonnerez plus les rangs des soldats de Jésus-Christ! Si vous n'êtes pas rebelle à la voix du Ciel, quelle couronne vous attend! Quelle gloire sera répandue sur vous! Eh! mon fils, que chercheriez-vous à présent parmi les hommes? le monde pourroit-il vous toucher? Voudriez-vous, ainsi que l'infidèle Israélite, mener des danses autour du veau d'or? Savez-vous quelle fin menace cet empire qui depuis longtemps écrase le genre humain? Les crimes des maîtres du monde amèneront bientôt le jour de la vengeance. Ils ont persécuté les Fidèles; ils se sont remplis du sang des martyrs, comme les coupes et les cornes de l'autel... »

« Paul s'interrompit de nouveau. Il étendit ses bras vers le mont Horeb, ses yeux s'animèrent, une flamme parut sur sa tête, son front ridé brilla tout à coup d'une jeunesse divine; le nouvel Élie s'écria :

« D'où viennent ces familles fugitives qui cherchent un abri dans l'antre du solitaire? Qui sont ces peuples sortis des quatre régions de la terre? Voyez-vous ces hideux cadavres, enfants impurs des Démons et des sorcières de la Scythie[1]? Le Fléau de Dieu les conduit[2]. Leurs chevaux sont plus légers que les léopards; ils assemblent des troupes de captifs comme des monceaux de sable! Que veulent ces rois vêtus de peaux de bêtes, la tête couverte d'un chapeau barbare[3], ou les joues peintes d'une couleur verte[4]? Pourquoi ces hommes nus égorgent-ils les prisonniers autour de la ville assiégée[5]? Arrêtez : ce monstre a bu le sang du Romain qu'il avoit abattu[6]! Tous viennent du désert d'une terre affreuse; tous marchent vers la nouvelle Babylone. Es-tu tombée, reine des cités? Ton Capitole est-il caché dans la poussière? Que tes campagnes sont désertes! Quelle solitude autour de toi!.... Mais ô prodige! la Croix paroît au milieu de ce tourbillon de poussière! Elle s'élève sur Rome ressuscitée! Elle en marque les édifices. Père des anachorètes, Paul, réjouis-toi avant de mourir! les enfants occupent les ruines du palais des Césars, les portiques où la mort des Chrétiens fut jurée sont changés en cloîtres pieux[7], et la pénitence habite où régna le crime triomphant! »

[1] Les Huns. — [2] Attila. — [3] Les Goths. — [4] Les Lombards.
[5] Les Francs et les Vandales. — [6] Le Sarrasin.
[7] Les Thermes de Dioclétien, habités par les Chartreux.

« Paul laissa retomber ses mains à ses côtés. Le feu qui l'avoit animé s'éteignit. Redevenu mortel, il en reprit le langage.

« Eudore, me dit-il, il faut nous séparer. Je ne dois plus descendre de la montagne. Celui qui me doit ensevelir approche ; il vient couvrir ce pauvre corps et rendre la terre à la terre. Vous le trouverez au bas du rocher ; vous attendrez son retour, il vous montrera le chemin. »

« Alors l'étonnant vieillard me força de le quitter. Triste, et plongé dans les plus sérieuses pensées, je m'éloignai en silence. J'entendois la voix de Paul, qui chantoit son dernier cantique. Prêt à se brûler sur l'autel, le vieux Phénix saluoit par des concerts sa jeunesse renaissante. Au bas de la montagne, je rencontrai un autre vieillard qui hâtoit ses pas. Il tenoit à la main la tunique d'Athanase, que Paul lui avoit demandée pour lui servir de linceul. C'étoit le grand Antoine, éprouvé par tant de combats contre l'Enfer. Je voulus lui parler ; mais lui, toujours marchant, s'écrioit :

« J'ai vu Élie, j'ai vu Jean dans le désert, j'ai vu Paul dans un paradis ! »

« Il passa, et j'attendis son retour toute la journée. Il ne revint que le jour suivant. Des pleurs couloient de ses yeux.

« Mon fils, s'écria-t-il en s'approchant de moi, le Séraphin n'est plus sur la terre. A peine hier m'étois-je éloigné de vous, que je vis, au milieu d'un chœur d'Anges et de Prophètes, Paul, tout éclatant d'une blancheur pure, monter au ciel. Je courus au haut de la montagne ; j'aperçus le saint, les genoux en terre, la tête levée et les bras étendus vers le ciel ; il sembloit encore prier, et il n'étoit plus ! Deux lions, qui sortirent des rochers voisins, m'ont aidé à lui creuser un tombeau, et sa tunique de feuilles de palmier est devenue mon héritage. »

« Ce fut ainsi qu'Antoine me raconta la mort du premier des anachorètes. Nous nous mîmes en route, et nous arrivâmes au monastère où déja se formoit sous la direction d'Antoine cette milice dont Paul m'avoit annoncé les conquêtes. Un solitaire me conduisit à Arsinoé. J'en partis bientôt avec les marchands de Ptolémaïs. En traversant l'Asie, je m'arrêtai aux Saints Lieux, où je connus la pieuse Hélène, épouse de Constance, mon généreux protecteur, et mère de Constantin, mon illustre ami. Je vis ensuite les sept Églises instruites par le prophète de Patmos, la patiente Éphèse, Smyrne l'affligée, Pergame remplie de foi, la charitable Thyatire ; Sardes, mise au rang des morts ; Laodicée, qui doit acheter des habits blancs, et Philadelphie, aimée de celui qui pos-

sède la clef de David. J'eus le bonheur de rencontrer à Byzance le jeune prince Constantin, qui daigna me presser dans ses bras et me confier ses vastes projets. Je vous revis enfin, ô mes parents! après dix années d'absence et de malheurs! Si le Ciel exauçoit mes vœux, je ne quitterois plus les vallons de l'Arcadie : heureux d'y passer mes jours dans la pénitence, et d'y dormir après ma mort dans le tombeau de mes pères! »

Ces dernières paroles mirent fin au récit d'Eudore : les vieillards qui l'écoutoient demeurèrent quelque temps en silence. Lasthénès remercioit Dieu au fond du cœur de lui avoir donné un tel fils; Cyrille n'avoit plus rien à dire à un jeune homme qui avouoit ses fautes avec tant de candeur : il le regardoit même avec un mélange de respect et d'admiration, comme un confesseur appelé par le Ciel aux plus hautes destinées; Démodocus étoit presque effrayé du langage inconnu et des vertus incompréhensibles d'Eudore. Les trois vieillards se lèvent avec majesté, comme trois rois, et rentrent au foyer de Lasthénès. Cyrille, après avoir offert pour Eudore le redoutable sacrifice, prend congé de ses hôtes et retourne à Lacédémone. Eudore se retire dans la grotte témoin de sa pénitence. Démodocus, resté seul avec sa fille, la serre tendrement dans ses bras, et lui dit avec un pressentiment triste :

« Fille de Démodocus, tu seras peut-être aussi malheureuse à ton tour, car Jupiter dispose de nos destinées. Mais tu imiteras Eudore. L'adversité a augmenté les vertus de ce jeune homme. Les vertus les plus rares ne sont pas toujours le résultat de cette lente maturité que l'âge amène : la grappe encore verte, tordue par la main du vigneron, et flétrie sur le cep avant l'automne, donne le plus doux vin aux bords de l'Alphée et sur les coteaux de l'Érymanthe. »



LIVRE DOUZIÈME.

—

SOMMAIRE.

Invocation à l'Esprit Saint. Conjuration des Démons contre l'Église. Dioclétien ordonne de faire le dénombrement des Chrétiens. Hiéroclès part pour l'Achaïe. Amour d'Eudore et de Cymodocée.

Esprit Saint, qui fécondas le vaste abîme en le couvrant de tes ailes, c'est à présent que j'ai besoin de ton secours! Du haut de la montagne qui voit s'abaisser à ses pieds les sommets d'Aonie, tu contemples ce mouvement perpétuel des choses de la terre, cette société humaine où tout change, même les principes, où le bien devient le mal, où le mal devient le bien; tu regardes en pitié les dignités qui nous enflent le cœur, les vains honneurs qui le corrompent; tu menaces le pouvoir acquis par des crimes; tu consoles le malheur acheté par des vertus; tu vois les diverses passions des hommes, leurs craintes honteuses, leurs haines basses, leurs vœux intéressés, leurs joies si courtes, leurs ennuis si longs; tu pénètres toutes ces misères, ô Esprit créateur! Anime et vivifie ma parole dans le récit que je vais faire; heureux si je puis adoucir l'horreur du tableau, en y peignant les miracles de ton amour!

Placés aux postes désignés par leur chef, les Esprits de ténèbres soufflent de toutes parts la discorde et l'horreur du nom chrétien. Ils déchaînent dans Rome même les passions des chefs et des ministres de l'Empire. Astarté présente sans cesse à Hiéroclès l'image de la fille d'Homère; il donne à ce fantôme séduisant toutes les graces qu'ajoutent à la beauté l'absence et le souvenir. Satan réveille secrètement l'ambition de Galérius: il lui peint les Fidèles attachés à Dioclétien, comme le seul appui qui soutient le vieil Empereur sur son trône. Le préfet d'Achaïe, déserteur de la loi évangélique et livré au Démon de la fausse sagesse, confirme le fougueux César dans sa haine contre les adorateurs du vrai Dieu. La mère de Galérius se plaint de ce que les disciples de la Croix insultent à ses sacrifices, et refusent de prier pour son fils les divinités champêtres. Lorsqu'un vautour, sauvage enfant de la montagne, va fondre sur une colombe qui se désaltère dans un courant d'eau, à l'instant où il se précipite, d'autres vautours arrêtés sur un rocher poussent des cris cruels, et l'excitent à dévorer sa proie: ainsi Galérius, qui veut anéantir la religion de Jésus-Christ, est encore animé au carnage

par sa mère et par l'impie Hiéroclès. Enivré de ses victoires sur les Parthes, traînant à sa suite le luxe et la corruption de l'Asie, nourrissant les projets les plus ambitieux, il fatigue Dioclétien de ses plaintes et de ses menaces.

« Qu'attendez-vous, lui dit-il, pour punir une race odieuse que votre dangereuse clémence laisse multiplier dans l'Empire? Nos temples sont déserts, ma mère est insultée, votre épouse séduite. Osez frapper des sujets rebelles : vous trouverez dans leurs richesses des ressources qui vous manquent, et vous ferez un acte de justice agréable aux dieux. »

Dioclétien étoit un prince orné de modération et de sagesse; son âge le faisoit encore pencher vers la douceur en faveur des peuples : tel un vieil arbre, en abaissant ses rameaux, rapproche ses fruits de la terre. Mais l'avarice qui resserre le cœur, et la superstition qui le trouble, gâtoient les grandes qualités de Dioclétien. Il se laissa séduire par l'espoir de trouver des trésors chez les Fidèles. Marcellin, évêque de Rome, reçut l'ordre de livrer aux temples des idoles les richesses du nouveau culte. L'Empereur se rendit lui-même à l'église où ces trésors devoient avoir été rassemblés. Les portes s'ouvrent : il aperçoit une troupe innombrable de pauvres, d'infirmes, d'orphelins!

« Prince, lui dit le pasteur des hommes, voilà les trésors de l'Église, les joyaux, les vases précieux, les couronnes d'or de Jésus-Christ. »

Cette austère et touchante leçon fit monter la rougeur au front du prince. Un monarque est terrible quand il est vaincu en magnanimité : la puissance, par un instinct sublime, prétend à la vertu, comme une mâle jeunesse se croit faite pour la beauté : malheur à celui qui ose lui faire sentir les qualités ou les graces qui lui manquent!

Satan profite de ces moments de foiblesse pour augmenter le ressentiment de Dioclétien de toutes les frayeurs de la superstition. Tantôt les sacrifices sont tout à coup suspendus, et les prêtres déclarent que la présence des Chrétiens éloigne les dieux de la patrie; tantôt le foie des victimes immolées paroît sans tête; leurs entrailles, parsemées de taches livides, n'offrent que des signes funestes; les divinités couchées sur leurs lits, dans les places publiques, détournent les yeux; les portes des temples se referment d'elles-mêmes; des bruits confus font retentir les antres sacrés; chaque moment apporte à Rome la nouvelle d'un nouveau prodige : le Nil a retenu le tribut de ses eaux; la foudre gronde, la terre

tremble, les volcans vomissent des flammes; la peste et la famine ravagent les provinces de l'Orient; l'Occident est troublé par des séditions dangereuses et des guerres étrangères : tout est attribué à l'impiété des Chrétiens.

Dans la vaste enceinte du palais de Dioclétien, au milieu du jardin des Thermes, s'élevoit un cyprès qu'arrosoit une fontaine. Au pied de ce cyprès étoit un autel consacré à Romulus. Tout à coup un serpent, le dos marqué de taches sanglantes, sort en sifflant de dessous l'autel; il embrasse le tronc du cyprès. Parmi le feuillage, sur le rameau le plus élevé, trois passereaux étoient cachés dans leur nid : l'horrible dragon les dévore; la mère vole à l'entour en gémissant; l'impitoyable reptile la saisit bientôt par les ailes, et l'enveloppe malgré ses cris. Dioclétien, effrayé de ce prodige, fait appeler Tagès, chef des Aruspices. Gagné secrètement par Galérius, et fanatique adorateur des idoles, Tagès s'écrie :

« O prince, le dragon représente la religion nouvelle prête à dévorer les deux Césars et le chef de l'Empire! Hâtez-vous de détourner les effets de la colère céleste, en punissant les ennemis des dieux. »

Alors le Tout-Puissant prend dans sa main les balances d'or où sont pesées les destinées des rois et des empires. Le sort de Dioclétien fut trouvé léger. A l'instant l'Empereur rejeté sent en lui quelque chose d'extraordinaire : il lui semble que son bonheur l'abandonne, et que les Parques, fausses divinités qu'il adore, filent plus rapidement ses jours. Une partie de sa prudence accoutumée lui échappe. Il ne voit plus aussi clairement les hommes et leurs passions; il se laisse entraîner aux siennes : il veut que les officiers chrétiens de son palais sacrifient aux dieux, et il ordonne qu'il soit fait un dénombrement exact des Fidèles dans tout l'Empire.

Galérius est transporté de joie. Comme un vigneron, possesseur d'un terrain fameux dans les vallons du Tmolus, se promène entre les ceps de sa vigne en fleurs, et compte déja les flots du vin pur qui rempliront la coupe des rois ou le calice des autels, ainsi Galérius voit couler en espérance les torrents du sang précieux que lui promet le Christianisme florissant. Les proconsuls, les préfets, les gouverneurs des provinces, quittent la cour pour exécuter les ordres de Dioclétien. Hiéroclès baise humblement le bas de la toge de Galérius, et faisant un effort, comme un homme qui va s'immoler à la vertu, il ose lever un regard humilié vers César :

« Fils de Jupiter, lui dit-il, prince sublime amateur de la sagesse, je pars pour l'Achaïe. Je vais commencer à punir ces fac-

tieux qui blasphèment ton Éternité. Mais, César, toi qui es ma fortune et mes dieux, permets que je m'explique avec franchise. Un sage, même au péril de ses jours, doit la vérité tout entière à son prince. Le divin Empereur ne montre point encore assez de fermeté contre des hommes odieux. Oserai-je le dire sans attirer sur moi ta colère? Si des mains affoiblies par l'âge laissent échapper les rênes de l'État, Galérius, vainqueur des Parthes, n'est-il pas digne de monter sur le trône de l'univers? Mais, ô mon héros! garde-toi des ennemis qui t'environnent! Dorothée, chef du palais, est chrétien. Depuis qu'un Arcadien rebelle fut introduit à la cour, l'Impératrice même favorise les impies. Le jeune prince Constantin, ô honte! ô douleur!... »

Hiéroclès s'interrompit brusquement, versa des pleurs, et parut profondément alarmé des périls de César. Il rallume ainsi dans le cœur du tyran ses deux passions dominantes, l'ambition et la cruauté. Il jette en même temps les fondements de sa grandeur future : car Hiéroclès n'étoit point aimé de l'Empereur, ennemi des sophistes, et il savoit qu'il n'obtiendroit jamais sous Dioclétien les honneurs qu'il espéroit de Galérius.

Il vole à Tarente, et monte sur la flotte qui le doit porter en Messénie. Il brûle de revoir le rivage de la Grèce : c'est là que respire la fille d'Homère; c'est là qu'il pourra satisfaire à la fois et son amour pour Cymodocée, et sa haine contre les Chrétiens. Cependant il cache ses sentiments au fond de son cœur; et, couvrant ses vices du masque des vertus, les mots de sagesse et d'humanité sortent incessamment de sa bouche : telle une eau profonde qui recèle dans son sein des écueils et des abîmes embellit souvent sa surface de l'image et de la lumière des cieux.

Cependant les Démons, qui veulent hâter la ruine de l'Église, envoient au proconsul d'Achaïe un vent favorable. Il franchit rapidement cette mer qui vit passer Alcibiade, lorsque l'Italie charmée accourut pour contempler le plus beau des Grecs. Déjà Hiéroclès a vu fuir les jardins d'Alcinoüs et les hauteurs du Buthrotum, lieux voisins immortalisés par les deux maîtres de la lyre. Leucate, où respirent encore les feux de la fille de Lesbos, Ithaque hérissée de rochers, Zacynthe couverte de forêts, Céphallénie aimée des colombes, attirent tour à tour les regards du proconsul romain. Il découvre les Strophades, demeure impure de Céléno, et bientôt il salue les monts lointains de l'Élide. Il ordonne de tourner la proue vers l'orient. Il rase le sablonneux rivage où Nestor offroit une hécatombe à Neptune, quand Télémaque vint lui demander

des nouvelles d'Ulysse égal aux dieux pour sa sagesse. Il laisse à sa gauche Pylos, Sphactérie, Mothone; il s'enfonce dans le golfe de Messénie, et son vaisseau rapide abandonnant les flots amers vient enfin arrêter sa course dans les eaux tranquilles du Pamisus.

Tandis que, semblable à un sombre nuage levé sur les mers, Hiéroclès s'approche de la patrie des dieux et des héros, l'Ange des saintes amours étoit descendu dans la grotte du fils de Lasthénès : ainsi le fils supposé d'Ananias s'offrit au jeune Tobie pour le conduire auprès de la fille de Raguel. Lorsque Dieu veut mettre dans le cœur de l'homme ces chastes ardeurs d'où sortent des miracles de vertu, c'est au plus beau des Esprits du ciel que ce soin important est confié. Uriel est son nom; d'une main il tient une flèche d'or tirée du carquois du Seigneur, de l'autre un flambeau allumé au foudre éternel. Sa naissance ne précéda point celle de l'univers : il naquit avec Ève, au moment même où la première femme ouvrit les yeux à la lumière récente. La puissance créatrice répandit sur le Chérubin ardent un mélange des graces séduisantes de la mère des humains et des beautés mâles du père des hommes : il a le sourire de la pudeur et le regard du génie. Quiconque est frappé de son trait divin, ou brûlé de son flambeau céleste, embrasse avec transport les dévouements les plus héroïques, les entreprises les plus périlleuses, les sacrifices les plus douloureux. Le cœur ainsi blessé connoît toutes les délicatesses des sentiments; sa tendresse s'accroît dans les larmes et survit aux desirs satisfaits. L'amour n'est point pour ce cœur un penchant borné et frivole, mais une passion grande et sévère, dont la noble fin est de donner la vie à des êtres immortels.

L'Ange des saintes amours allume dans le cœur du fils de Lasthénès une flamme irrésistible : le Chrétien repentant se sent brûler sous le cilice, et l'objet de ses vœux est une Infidèle ! Le souvenir de ses erreurs passées alarme Eudore : il craint de retomber dans les fautes de sa première jeunesse; il songe à fuir, à se dérober au péril qui le menace : ainsi, lorsque la tempête n'a point encore éclaté, que tout paroît tranquille sur le rivage, que des vaisseaux imprudents osent déployer leurs voiles et sortir du port, le pêcheur expérimenté secoue la tête au fond de sa barque, et appuyant sur la rame une main robuste, il se hâte de quitter la haute mer, afin de se mettre à l'abri derrière un rocher. Cependant un véritable amour s'est glissé pour la première fois dans le sein d'Eudore. Le fils de Lasthénès s'étonne de la timidité de ses sentiments, de la gravité de ses projets, si différentes de cette

hardiesse de desirs, de cette légèreté de pensées qu'il portoit jadis dans ses attachements. Ah! s'il pouvoit convertir à Jésus-Christ cette femme idolâtre; si, la prenant pour son épouse, il lui ouvroit à la fois les portes du ciel et les portes de la chambre nuptiale! Quel bonheur pour un Chrétien!

Le soleil se plongeoit dans la mer des Atlantides, et doroit de ses derniers rayons les îles Fortunées, lorsque Démodocus voulut quitter la famille chrétienne; mais Lasthénès lui représenta que la nuit est pleine d'embûches et de périls. Le prêtre d'Homère consentit à attendre chez son hôte le retour de l'aurore. Retirée à son appartement, Cymodocée repassoit dans son esprit ce qu'elle savoit de l'histoire d'Eudore; ses joues étoient colorées, ses yeux brilloient d'un feu inconnu. La brûlante insomnie chasse enfin de sa couche la prêtresse des Muses. Elle se lève : elle veut respirer la fraîcheur de la nuit, et descend dans les jardins, sur la pente de la montagne.

Suspendue au milieu du ciel de l'Arcadie, la lune étoit presque, comme le soleil, un astre solitaire : l'éclat de ses rayons avoit fait disparoître les constellations autour d'elle; quelques-unes se montroient çà et là dans l'immensité : le firmament, d'un bleu tendre, ainsi parsemé de quelques étoiles, ressembloit à un lit d'azur chargé des perles de la rosée. Les hauts sommets du Cyllène, les croupes du Pholoé et du Thelphusse, les forêts d'Anémose et de Phalante, formoient de toutes parts un horizon confus et vaporeux. On entendoit le concert lointain des torrents et des sources qui descendent des monts de l'Arcadie. Dans le vallon où l'on voyoit briller ses eaux, Alphée sembloit suivre encore les pas d'Aréthuse, Zéphyre soupiroit dans les roseaux de Syrinx, et Philomèle chantoit dans les lauriers de Daphné au bord du Ladon.

Cette belle nuit rappelle à la mémoire de Cymodocée cette autre nuit qui la conduisit auprès du jeune homme semblable au chasseur Endymion. A ce souvenir, le cœur de la fille d'Homère palpite avec plus de vitesse. Elle se retrace vivement la beauté, le courage, la noblesse du fils de Lasthénès; elle se souvient que Démodocus a prononcé quelquefois le nom d'époux en parlant d'Eudore. Quoi! pour échapper à Hiéroclès, se priver des douceurs de l'hyménée, ceindre pour toujours son front des bandelettes glacées de la vestale! Aucun mortel, il est vrai, n'avoit été jusqu'alors assez puissant pour oser unir son sort au sort d'une vierge desirée d'un gouverneur impie; mais Eudore triomphateur et revêtu des dignités de l'empire; Eudore, estimé de Dioclétien,

adoré des soldats, chéri du prince héritier de la pourpre, n'est-il pas le glorieux époux qui peut défendre et protéger Cymodocée? Ah! c'est Jupiter, c'est Vénus, c'est l'Amour, qui ont conduit eux-mêmes le jeune héros aux rivages de la Messénie!

Cymodocée s'avançoit involontairement vers le lieu où le fils de Lasthénès avoit achevé de conter son histoire. Lorsqu'une chevrette des Pyrénées s'est reposée pendant le jour avec le pasteur au fond d'un vallon, si la nuit, s'échappant de la crèche, elle vient chercher le pâturage accoutumé, le berger la retrouve le matin sous le cytise en fleurs qu'il a choisi pour abri : ainsi la fille d'Homère monte peu à peu vers la grotte habitée par le chasseur arcadien. Tout à coup elle entrevoit comme une ombre immobile à l'entrée de cette grotte; elle croit reconnoître Eudore. Elle s'arrête; ses genoux tremblent sous elle; elle ne peut ni fuir ni avancer. C'étoit le fils de Lasthénès lui-même; il prioit environné des marques de sa pénitence : le cilice, la cendre, la tête blanchie d'un martyr, excitoient ses larmes et animoient sa foi. Il entend les pas de Cymodocée, il voit cette vierge charmante prête à tomber sur la terre, il vole à son secours, il la soutient dans ses bras, il se défend à peine de la presser sur son cœur. Ce n'est plus ce Chrétien si grave, si rigide : c'est un homme plein d'indulgence et de tendresse, qui veut attirer une ame à Dieu et obtenir une épouse divine.

Comme un laboureur porte doucement à la bergerie l'agneau que la ronce a déchiré, ainsi le fils de Lasthénès enlève dans ses bras Cymodocée, et la dépose sur un banc de mousse à l'entrée de la grotte. Alors la fille de Démodocus, d'une voix tremblante :

« Me pardonneras-tu d'avoir encore troublé tes mystères? Un dieu, je ne sais quel dieu, m'a égarée comme la première nuit. »

— « Cymodocée, répondit Eudore aussi tremblant que la prêtresse des Muses, ce Dieu qui vous a égarée est mon Dieu, mon Dieu qui vous cherche et qui veut peut être vous donner à moi. »

La fille d'Homère répliqua :

« Ta religion défend aux jeunes hommes de s'attacher aux jeunes filles, et aux jeunes filles de suivre les pas des jeunes hommes : tu n'as aimé que lorsque tu étois infidèle à ton Dieu. »

Cymodocée rougit. Eudore s'écria :

« Ah! je n'ai jamais aimé quand j'offensois ma religion. Je le sens à présent, que j'aime par la volonté de mon Dieu. »

Le baume que l'on verse sur la blessure, l'eau fraîche qui désaltère le voyageur fatigué, ont moins de charmes que ces paroles échappées au fils de Lasthénès : elles pénètrent de joie le cœur

de Cymodocée. Comme deux peupliers s'élèvent silencieux au bord d'une source pendant le calme d'une nuit d'été, ainsi les deux époux désignés par le Ciel demeuroient immobiles et muets à l'entrée de la grotte. Cymodocée rompit la première le silence :

« Guerrier, pardonne aux demandes importunes d'une Messénienne ignorante. Nul ne peut savoir quelque chose s'il n'a été instruit par un maître habile, ou si les dieux eux-mêmes n'ont pris soin d'orner son esprit. Une jeune fille surtout ne sait rien, à moins qu'elle ne soit allée broder des voiles chez ses compagnes, ou qu'elle n'ait visité les temples et les théâtres. Pour moi, je n'ai jamais quitté mon père, prêtre chéri des immortels. Dis-moi, puisqu'on peut aimer dans ton culte, il y a donc une Vénus chrétienne? A-t-elle un char et des colombes? Les desirs, les querelles amoureuses, les entretiens secrets, les tromperies innocentes, le doux badinage qui surprend le cœur de l'homme le plus sensé sont-ils cachés dans sa ceinture, ainsi que le raconte mon divin aïeul? La colère de cette déesse est-elle redoutable? Force-t-elle la jeune fille à chercher le jeune homme dans la palestre, à l'introduire furtivement sous le toit paternel? Ta Vénus rend-elle la langue embarrassée? Répand-elle un feu brûlant, un froid mortel dans les veines? Oblige-t-elle à recourir à des philtres pour ramener un amant volage, à chanter la lune, à conjurer le seuil de la porte? Toi, Chrétien, tu ignores peut-être que l'Amour est fils de Vénus, qu'il fut nourri dans les bois du lait des bêtes féroces, que son premier arc étoit de frêne, ses premières flèches de cyprès, qu'il s'assied sur le dos du lion, sur la croupe du centaure, sur les épaules d'Hercule, qu'il porte des ailes et un bandeau, et qu'il accompagne Mars et Mercure, l'éloquence et la valeur?

— « Infidèle, répondit Eudore, ma religion ne favorise point les passions funestes, mais elle sait donner par la sagesse même une exaltation aux sentiments de l'ame que votre Vénus n'inspirera jamais. Quelle religion est la vôtre, Cymodocée! Rien n'est plus chaste que votre ame, plus innocent que votre pensée, et pourtant, à vous entendre parler de vos dieux, qui ne vous croiroit trop habile dans les plus dangereux mystères? Prêtre des idoles, votre père a cru faire un acte de piété en vous instruisant du culte, des effets et des attributs des passions divinisées. Un Chrétien craindroit de blesser l'amour même par des peintures trop libres. Cymodocée, si j'avois pu mériter votre tendresse, si je devois être l'époux choisi de votre innocence, je voudrois aimer en vous

moins une femme accomplie, que le Dieu même qui vous fit à son image. Lorsque le Tout-Puissant eut formé le premier homme du limon de la terre, il le plaça dans un jardin plus délicieux que les bois de l'Arcadie. Bientôt l'homme trouva sa solitude trop profonde, et pria le Créateur de lui donner une compagne. L'Éternel tira du côté d'Adam une créature divine : il l'appela la femme; elle devint l'épouse de celui dont elle étoit la chair et le sang. Adam étoit formé pour la puissance et la valeur, Ève pour la soumission et les graces : la grandeur de l'ame, la dignité du caractère, l'autorité de la raison, furent le partage du premier; la seconde eut la beauté, la tendresse et des séductions invincibles. Tel est, Cymodocée, le modèle de la femme chrétienne. Si vous consentiez à l'imiter, je tâcherois de vous gagner à moi, au nom de tous les attraits qui gagnent les cœurs; je vous rendrois mon épouse par une alliance de justice, de compassion et de miséricorde; je règnerois sur vous, Cymodocée, parceque l'homme est fait pour l'empire, mais je vous aimerois comme une grappe de raisin que l'on trouve dans un désert brûlant. Semblables aux Patriarches, nous serions unis dans la vue de laisser après nous une famille héritière des bénédictions de Jacob : ainsi le fils d'Abraham prit dans sa tente la fille de Bathuel; il en eut tant de joie qu'il oublia la mort de sa mère. »

A ces mots, Cymodocée verse des larmes de honte et de tendresse.

« Guerrier, dit-elle, tes paroles sont douces comme du miel et perçantes comme des fleches. Je vois bien que les Chrétiens savent parler le langage du cœur. J'avois dans l'ame tout ce que tu viens de dire. Que ta religion soit la mienne, puisqu'elle enseigne à mieux aimer ! »

Eudore n'écoutant plus que son amour et sa foi :

« Quoi ! Cymodocée, vous voudriez devenir Chrétienne! je donnerois un pareil ange au Ciel, une pareille compagne à mes jours ! »

Cymodocée baissa la tête, et répondit :

« Je n'ose plus parler avant que tu n'aies achevé de m'enseigner la pudeur : elle avoit quitté la terre avec Némésis; les Chrétiens l'auront fait descendre du ciel. »

Un mouvement du fils de Lasthénès fit alors rouler à terre un crucifix; la jeune Messénienne poussa un cri de surprise mêlé d'une sorte de frayeur.

« C'est l'image de mon Dieu, dit Eudore en relevant avec respect le bois sacré, de ce Dieu descendu au tombeau, et ressuscité plein de gloire. »

« C'est donc, repartit la fille d'Homère, comme le beau jeune homme de l'Arabie, pleuré des femmes de Byblos, et rendu à la lumière des cieux par la volonté de Jupiter? »

« Cymodocée, répliqua Eudore avec une douce sévérité, vous connoîtrez quelque jour combien cette comparaison est impie et sacrilége : au lieu des mystères de honte et de plaisir, vous voyez ici des miracles de modestie et de douleur; vous voyez le fils du Tout-Puissant attaché à une croix pour nous ouvrir le ciel, et pour mettre en honneur sur la terre l'infortune, la simplicité et l'innocence. Mais au bord du Ladon, sous les ombrages de l'Arcadie, au milieu d'une nuit enchantée, dans ce pays où l'imagination des poëtes a placé l'amour et le bonheur, comment arrêter l'esprit d'une prêtresse des Muses sur un objet aussi grave? Toutefois, fille de Démodocus, les austères méditations fortifient dans le cœur du Chrétien les attachements légitimes; et en le rendant capable de toutes les vertus, elles le rendent plus digne d'être aimé. »

Cymodocée prêtoit une oreille attentive à ce discours : je ne sais quoi d'étonnant se passoit au fond de son cœur. Il lui sembloit qu'un bandeau tomboit tout à coup de ses yeux, et qu'elle découvroit une lumière lointaine et divine. La sagesse, la raison, la pudeur et l'amour s'offroient pour la première fois à ses regards dans une alliance inconnue. Cette tristesse évangélique que le chrétien mêle à tous les sentiments de la vie, cette voix douloureuse qu'il fait sortir du sein des plaisirs, achevoient d'étonner et de confondre la fille d'Homère. Eudore lui présentant le crucifix :

« Voilà, lui dit-il, le Dieu de charité, de paix, de miséricorde, et pourtant le Dieu persécuté! O Cymodocée, c'est sur cette image auguste que je pourrois seulement recevoir votre foi, si vous me jugiez digne de devenir votre époux. Jamais l'autel de vos idoles, jamais le carquois de votre Amour, ne verront l'adorateur du Christ uni à la prêtresse des Muses. »

Quel moment pour la fille d'Homère! Passer tout à coup des idées voluptueuses de la mythologie à un amour juré sur un crucifix! Ces mains, qui n'avoient jamais porté que les guirlandes des Muses et les bandelettes des sacrifices, sont chargées pour la première fois du signe redoutable du salut des hommes. Cymodocée, que l'Ange des saintes amours a blessée comme Eudore, et qu'un charme irrésistible entraîne, promet aisément de se faire instruire dans la religion du maître de son cœur.

« Et d'être mon épouse? » dit Eudore en pressant les mains de la vierge timide.

« Et d'être ton épouse! » répéta la jeune fille tremblante.

Doux serment qu'elle prononce devant le Dieu des larmes et du malheur.

Alors on entend sur le sommet des montagnes un chœur qui commençoit la fête des Lupercales : il chantoit le Dieu protecteur de l'Arcadie, Pan aux pieds de chèvre, l'effroi des Nymphes, l'inventeur de la flûte à sept tuyaux. Ces chants étoient le signal du lever de l'aurore; elle éclairoit de son premier rayon la tombe d'Épaminondas et la cime du bois Pelagus dans les champs de Mantinée. Cymodocée se hâte de retourner auprès de son père; Eudore va réveiller Lasthénès.

LIVRE TREIZIÈME.

SOMMAIRE.

Cymodocée déclare à son père qu'elle veut embrasser la religion des Chrétiens pour devenir l'épouse d'Eudore. Irrésolution de Démodocus. On apprend l'arrivée d'Hiéroclès en Achaïe. Astarté attaque Eudore et est vaincu par l'Ange des saintes amours. Démodocus consent à donner sa fille à Eudore pour éviter les persécutions d'Hiéroclès. Jalousie d'Hiéroclès. Dénombrement des Chrétiens en Arcadie. Hiéroclès accuse Eudore auprès de Dioclétien. Cymodocée et Démodocus partent pour Lacédémone.

Déjà le prêtre d'Homère offroit une libation au soleil sortant de l'onde. Il saluoit cet astre dont la lumière éclaire les pas du voyageur, et, touchant d'une main la terre humide de rosée, il se préparoit à quitter le toit de Lasthénès. Tout à coup Cymodocée, tremblante de crainte et d'amour, se présente devant son père; elle se jette dans les bras du vieillard. Démodocus avoit aisément deviné la raison du trouble qui commençoit à tourmenter la prêtresse des Muses. Mais, comme il ne savoit point encore que le fils de Lasthénès partageât le même amour, il cherche à consoler Cymodocée.

« Ma fille, lui dit-il, quelle divinité t'a frappée? Tu pleures, toi dont l'âge ne devroit connoître que les ris innocents! Quelque peine cachée se seroit-elle glissée dans ton sein? O mon enfant, ayons recours aux autels des dieux préservateurs, à la compagnie des sages, qui rend à notre ame sa tranquillité première. Le temple de Junon-Lacinienne est ouvert de tous côtés, et toutefois les

vents ne dispersent point dans son enceinte les cendres du sacrifice : tel doit être notre cœur : si les souffles des passions y pénètrent, il faut du moins qu'ils ne troublent jamais l'inaltérable paix de son sanctuaire.

— « Père de Cymodocée, répond la jeune Messénienne, tu ne sais pas notre bonheur ! Eudore aime ta fille ; il veut, dit-il, suspendre à ma porte les couronnes d'hyménée. »

— « Dieu des ingénieux mensonges, s'écria Démodocus, ne m'as-tu point abusé ? Dois-je te croire, ô ma fille, et la vérité auroit-elle cessé de veiller à tes lèvres? Mais pourquoi m'étonnerai-je de te voir aimée d'un héros? tu disputerois le prix de la beauté aux nymphes du Ménale ; et Mercure t'auroit choisie sur le mont Chélydorée. Apprends-moi donc comment le chasseur arcadien t'a fait connoître qu'il étoit blessé par le fils de Vénus?

— « Cette nuit même, répondit Cymodocée, je voulois chanter les Muses, pour écarter je ne sais quel souci de mon cœur. Eudore, comme un de ces songes brillants qui s'échappent par les portes de l'Élysée, m'a rencontrée dans l'ombre. Il a pris ma main ; il m'a dit : « Vierge, je veux que les enfants de tes enfants soient assis pendant sept générations sur les genoux de Démodocus. » Mais il m'a dit tout cela dans son langage chrétien, bien mieux que je ne te le puis raconter. Il m'a parlé de son Dieu. C'est un Dieu qui aime ceux qui pleurent, et qui bénit les infortunés. Mon père, ce Dieu m'a charmée ; nous n'avons point parmi les nôtres de divinités si douces et si secourables. Il faut que j'apprenne à connoître et à pratiquer la religion des Chrétiens, car le fils de Lasthénès ne peut me recevoir qu'à ce prix. »

Lorsque le serein Borée et le vent nébuleux du midi se disputent l'empire des mers, les matelots se fatiguent à présenter tour à tour la voile oblique à la tempête : ainsi Démodocus cède ou résiste aux sentiments contraires qui l'agitent. Il pense avec joie que Cymodocée déposera sur l'autel de l'Hymen le rameau stérile de la Vestale ; que la famille d'Homère, prête à s'éteindre, verra refleurir autour d'elle de nombreux rejetons. Démodocus aperçoit encore dans le fils de Lasthénès un gendre illustre et honoré, et surtout un protecteur puissant contre le favori de Galérius ; mais bientôt il frémit en songeant que sa fille abandonnera ses dieux paternels, qu'elle sera parjure aux neuf Sœurs, au culte de son divin aïeul.

« Ah ! ma fille, s'écrioit-il en la serrant contre son cœur, quel mélange de bonheur et de larmes ! Que m'as-tu dit ? comment te refuser, et comment consentir à ce que tu demandes ? Tu quitte-

rois ton père pour suivre un Dieu étranger à nos ancêtres ! Quoi ! nous pourrions avoir deux religions! nous pourrions demander au Ciel des faveurs différentes ! Quand nos cœurs ne font qu'un même cœur, nous cesserions d'avoir un seul et même sacrifice! »

— « Mon père, dit Cymodocée en l'interrompant, je ne te délaisserai jamais! Jamais mes vœux ne seront différents des tiens! Chrétienne, je vivrai avec toi près de ton temple, et je redirai avec toi les vers de mon divin aïeul. »

Le prêtre d'Homère poussant des sanglots, et pressant dans sa main sa barbe vénérable, échappe aux caresses de sa fille. Il va seul errer autour de la demeure de Lasthénès et demander conseil aux dieux sur la montagne : tel autrefois l'aigle des Alpes s'envoloit au milieu des nuées pendant un orage, et, noble augure des destinées romaines, alloit apprendre, au sein de la foudre, les desseins cachés du Ciel. A la vue de tous ces sommets de l'Arcadie, marqués par le culte de quelque divinité, Démodocus verse des larmes, et la superstition est prête à l'emporter dans son cœur. Mais comment refuser Eudore à l'amour de Cymodocée? Comment rendre sa fille éternellement malheureuse? Dieu, qui poursuit ses desseins, achève de subjuguer Démodocus, et fait servir à la gloire de ses futurs élus la foiblesse paternelle. Par un effet de sa puissance, il termine les incertitudes du prêtre d'Homère; il dissipe ses craintes, il lui présente le mariage de Cymodocée et d'Eudore sous les auspices les plus prospères. Démodocus rentre aux foyers de Lasthénès; il retrouve sa fille affligée; il s'écrie :

« Ne pleure point, ô vierge digne de toutes les prospérités! Que jamais Démodocus ne coûte une larme à des yeux qu'il chérit plus que la lumière du jour ! Deviens l'épouse d'Eudore, et puisse seulement ton nouveau Dieu ne t'arracher jamais à ton père! »

Eudore, dans ce moment même, révéloit pareillement à Lasthénès le secret de son cœur.

« Mon fils, dit l'époux de Séphora, que Cymodocée soit chrétienne! Apportez-lui le royaume du Ciel en héritage, et souvenez-vous d'être complaisant envers votre épouse. »

Eudore, pressé par l'Ange des saintes amours, vole auprès de Démodocus. Il croyoit trouver seul le prêtre d'Homère ; il voit la fille et le père dans les bras l'un de l'autre. Il ne sait si son sort est décidé : il s'arrête. Démodocus l'aperçoit :

« Voilà ton épouse ! » s'écrie-t-il.

Des larmes d'attendrissement étouffent la voix du vieillard. Eudore se précipite aux pieds de son nouveau père, et tient en



même temps embrassés les genoux de Cymodocée. Lasthénès, son épouse et ses filles surviennent alors. Les jeunes Chrétiennes se jettent au cou de la prêtresse des Muses; elles la comblent de caresses, elles l'appellent deux fois leur sœur, et comme servante de Jésus-Christ et comme épouse de leur frère.

Cyrille fut choisi d'un commun accord pour répandre les premières semences de la foi dans le cœur de la future catéchumène. Les deux familles résolurent de se rendre à Sparte, afin que le saint évêque pût multiplier ses leçons, et hâter l'hymen de Cymodocée.

Mais tandis que le Ciel poursuit ses desseins, l'Enfer accomplit ses menaces. Démodocus et Lasthénès s'étoient à peine liés par des serments, que la nouvelle de l'arrivée d'Hiéroclès vint consterner les habitants de la Messénie. Vous eussiez vu les mères presser leurs filles dans leurs bras, les jeux suspendus comme dans une calamité publique, l'Église en deuil, les Païens même effrayés : tel est l'effet de l'apparition du méchant.

Précédé de ses licteurs, le proconsul entre dans les murs de Messène; il fait publier aussitôt l'ordre du dénombrement des Chrétiens. Lorsqu'un loup ravissant rôde autour d'une bergerie, son œil s'enflamme à l'aspect du troupeau nombreux nourri dans un gras pâturage; la vue de la brebis excite sa faim, et sa langue, sortant de sa gueule béante, semble déja teinte du sang dont il brûle de s'abreuver : ainsi Hiéroclès, en proie à sa haine contre les Fidèles, s'émeut à la pensée des vierges sans défense, des foibles enfants et de la foule des Chrétiens qu'il va bientôt rassembler au pied de son tribunal.

Cependant, poussé par le plus dangereux des Esprits de l'abîme, il monte au sommet de l'Ithome. Il cherche des yeux, dans la forêt d'oliviers, les colonnes du temple d'Homère. O surprise! il ne trouve point au sanctuaire le gardien de l'autel. Il apprend que Démodocus et sa fille sont allés visiter Lasthénès, dont le fils a rencontré Cymodocée au milieu des bois du Taygète. A cette nouvelle inattendue, Hiéroclès change de visage; mille pensées confuses s'élèvent dans son sein. Lasthénès est le Chrétien le plus riche de la Grèce; il est le père d'Eudore, ennemi puissant d'Hiéroclès. Comment Eudore a-t-il quitté l'armée de Constance? Quelle fatalité l'a ramené sur ces rivages pour traverser encore les desseins du proconsul d'Achaïe? Auroit-il touché le cœur de Cymodocée?... Hiéroclès brûle d'éclaircir ses soupçons, et l'inquiétude qui le dévore ne lui permet aucun retard.

Non loin de la retraite de Lasthénès, près des ruines d'un temple qu'Oreste avoit consacré aux Graces et aux Furies, on voyoit s'élever un magnifique palais. Hiéroclès l'avoit fait bâtir par un des descendants d'Ictinus et de Phidias, lorsqu'il espéroit ravir Cymodocée à son père, et cacher ensuite sa victime dans cette délicieuse demeure. Rappelé à la cour des empereurs, il n'avoit point eu le temps d'exécuter son noir projet. Aujourd'hui il veut se rendre à ce palais; il ordonne que les Chrétiens de l'Arcadie viennent de toutes parts y porter leurs noms. Voisin de la demeure de Lasthénès, il espère ainsi revoir plus tôt Cymodocée, et découvrir quel dessein a pu conduire la prêtresse des Muses chez l'adorateur du Christ.

Plus prompte que l'éclair, la Renommée a bientôt publié la nouvelle de l'arrivée d'Hiéroclès, depuis les sommets d'Apésante, montagne respectée des peuples de l'Argolide, jusqu'au promontoire de Malée, qui voit les astres fatigués se reposer sur sa cime. Elle raconte en même temps les maux qui menacent les Chrétiens; Démodocus en frémit. Souffrira-t-il que sa fille embrasse une religion qu'environnent les périls? Mais peut-il violer ses serments? Peut-il désoler Cymodocée, qui s'obstine à vouloir Eudore pour époux?

Des pensées tumultueuses s'élèvent également au fond du cœur d'Eudore; les Démons lui livrent un secret combat. Dans l'espoir de le séduire, ils arment contre lui la générosité de ses propres sentiments. Amener une ame à Dieu en dépit de tous les dangers et de tous les obstacles, est le plus grand bonheur du chrétien; mais Eudore ne se sent point encore ce zèle ardent et ce courage sublime. L'Enfer, qui veut faire naître des rivalités funestes, mais qui craint de voir Cymodocée passer sous le joug de la Croix, cherche à obscurcir la foi du fils de Lasthénès. Satan appelle Astarté, lui ordonne d'attaquer le jeune Chrétien qu'il a si souvent vaincu, et de l'arracher à la puissance de l'Ange des saintes amours.

Aussitôt le Démon de la volupté se revêt de tous ses charmes. Il prend à la main une torche odorante, et traverse les bois de l'Arcadie. Les zéphyrs agitent doucement la lumière du flambeau. Le fantôme magique fait naître sur ses pas une foule de prestiges. La nature semble se ranimer à sa présence, la colombe gémit, le rossignol soupire, le cerf suit en bramant sa légère compagne. Les Esprits séducteurs qui enchantent les forêts de l'Alphée entr'ouvrent les chênes amollis, et montrent çà et là leurs têtes de nymphes. On entend des voix mystérieuses dans la cime des arbres,

tandis que les divinités champêtres dansent avec des chaînes de fleurs autour du Démon de la volupté.

Astarté entre dans la grotte d'Eudore, et commence à lui souffler les pensées d'un amour purement humain.

« Tu peux, lui dit-il tout bas, tu peux mourir pour ton Dieu, « si ton Dieu t'appelle : mais comment précipiter Cymodocée dans « tes malheurs? Regarde ces yeux qui lancent des flammes, ce « sein qui fait naître les desirs ; veux-tu donc courber les graces « sous le poids des chaînes? Ah! qu'il seroit plus sage d'adoucir « ta farouche vertu! Laisse à Cymodocée ses fables ingénieuses: « le Ciel prendra-t-il sa foudre, parceque ton épouse, ou, si tu « le voulois, ton amante, couvrira de quelques fleurs les autels « élégants des Muses, et chantera les poétiques songes d'Homère? « Aie pitié de la jeunesse et de la beauté. Tu n'as pas toujours été « aussi barbare. »

Telles sont les inspirations dangereuses de l'Esprit de ténèbres. En même temps, d'un air enjoué, avec un sourire perfide, il lance contre Eudore les mêmes dards dont il perça jadis le plus sage des rois. Mais l'Ange des saintes amours défend le fils de Lasthénès. Aux feux des sens, il oppose les feux de l'ame ; à une tendresse d'un moment, une tendresse éternelle. Il détourne d'un souffle pur les traits du Démon de la volupté, et les flèches impuissantes viennent s'émousser sur le cilice d'Eudore, comme sur un bouclier de diamant.

Toutefois le faux honneur du monde, et un attachement encore timide, l'emportent en ce moment dans le cœur du soldat pénitent. Il ne veut point avoir surpris la parole de Démodocus ; il craint d'exposer Cymodocée. Il va trouver le prêtre d'Homère :

« Je viens, lui dit-il, vous délier de votre serment. La félicité de mes jours seroit de voir Cymodocée chrétienne, et de recevoir sa main à l'autel du véritable Dieu ; mais on va faire le dénombrement du troupeau choisi. Quoique ce dénombrement n'annonce encore rien de funeste, vos sentiments sont alarmés peut-être, et l'avenir repose dans le sein de Dieu : que le beau présent que vous consentiez à me faire soit libre, que votre volonté seule décide du destin de Cymodocée et du bonheur de ma vie.

— « Mortel généreux, répondit le vieillard touché jusqu'aux larmes, un dieu mit au fond de tes entrailles la magnanimité des rois des premiers temps, et, quand ta mère te donna le jour au milieu des lauriers et des bandelettes, ce fut Jupiter même qui plaça dans son sein ton noble cœur! O mon fils! que veux-tu que

je fasse? Tu sais si ma fille m'est chère! Ne pourroit-elle devenir ton épouse sans embrasser la foi des Chrétiens? nous serions ainsi délivrés de toutes craintes ; et sans exposer Cymodocée à des périls nouveaux, tu la protégerois contre l'impie Hiéroclès.

— « Démodocus, répondit tristement Eudore, je puis, par un effort plus qu'humain, renoncer à l'amour de votre fille ; mais sachez qu'un Chrétien ne peut recevoir une épouse souillée de l'encens des idoles. Quel ministre voudroit bénir, au pied de la Croix, l'alliance de l'Enfer et du Ciel? Mon fils entendra-t-il prononcer sur son berceau le nom du Fils de l'Homme et le nom de Jupiter? Sera-ce la Vierge sans tache ou l'impudique Vénus qui donnera des leçons à ma fille? Démodocus, nos lois nous défendent de nous unir à des femmes étrangères au culte du Dieu d'Israël : nous voulons des épouses qui partagent nos dangers dans cette vie, et que nous puissions retrouver au ciel après notre mort. »

Cymodocée avoit entendu, d'un lieu voisin, la voix confuse de son père et du fils de Lasthénès. L'Ange des saintes amours l'inspire, et la Mère du Sauveur la remplit de résolutions généreuses : elle vole à l'appartement de Démodocus ; elle tombe aux pieds du vieillard, et joignant des mains suppliantes :

« Mon père, s'écrie-t-elle, les dieux me préservent d'affliger tes vieux ans! mais je veux être l'épouse d'Eudore. Je serai Chrétienne sans cesser d'être ta fille soumise et dévouée! Ne crains point pour moi les périls : l'amour me donnera la force de les surmonter. »

A ces paroles, Eudore levant les bras au ciel :

« Dieu de mes pères, qu'ai-je fait pour mériter une pareille récompense! Toute ma vie j'ai offensé vos lois, et vous me comblez de félicité! Accomplissez vos décrets éternels! Achevez d'attirer à vous cet Ange d'innocence. Ce sont ses propres vertus qui la portent dans votre sein, et non l'amour qu'un Chrétien trop coupable eut le bonheur de lui inspirer! »

Il dit, et l'on entend les pas précipités d'un messager rapide : les portes s'ouvrent, un esclave de Démodocus paroît: il arrive du temple d'Homère : la sueur coule de son front, ses pieds nus et ses cheveux en désordre sont couverts de poussière, il porte au bras gauche un bouclier fracassé, avec lequel il a brisé les branches des chênes en traversant l'épaisseur des bois. Il prononce ces mots :

« Démodocus, Hiéroclès a paru au temple de ton aïeul ; sa bouche étoit pleine de menaces. Fier de la protection de Galérius, il

parle avec fureur de ta Cymodocée; il jure, par le lit de fer des Euménides, que ta fille passera dans sa couche, dût le noir Chagrin, compagnon des Parques, s'asseoir sur le seuil de ta demeure pendant le reste de tes jours. »

Une pâleur mortelle se répand sur le front de Démodocus; ses genoux tremblants le supportent à peine, mais ce nouveau malheur fixe ses résolutions. Des ordres sévères contre les Fidèles ne menaceroient Cymodocée, devenue chrétienne, que d'un péril incertain et éloigné; l'amour du proconsul, au contraire, expose la prêtresse des Muses à des maux aussi prochains qu'inévitables. Dans ce pressant danger, la protection d'Eudore semble donc à Démodocus un bonheur inespéré, et le seul refuge qui reste à Cymodocée contre les violences d'Hiéroclès.

Le vieillard prend sa fille dans ses bras :

« Mon enfant, lui dit-il, je ne violerai point mes serments, je serai fidèle à la promesse que je t'ai jurée : reste à jamais l'épouse d'Eudore; c'est maintenant à lui de te défendre, et comme la mère de ses enfants, et comme la compagne de ses jours. Peut-être que les dieux se plairont à exercer ta vertu; mais, ô Cymodocée! tu ne te laisseras point abattre. S'il est des Muses chrétiennes, elles te prêteront leur secours, leurs chants pleins de sagesse fortifieront ton cœur contre l'attaque de tes ennemis. »

Lasthénès entra comme Démodocus achevoit de prononcer ces mots.

Eudore posant la main sur son cœur, en signe de reconnoissance et de tendresse, prononça ces paroles avec un grand éclat de voix, et les yeux attachés à la terre :

« Je reçois, ô Démodocus! l'inestimable don que vous faites à Dieu par mes mains. Je défendrai, au prix de tout mon sang, la vierge que vous me confiez; j'en jure par vous, ô Lasthénès! ô mon père! Je serai fidèle à Cymodocée. »

Après avoir reçu ce serment, le prêtre des dieux partit avec sa fille, dans le dessein de fermer le temple d'Homère, et de se rendre ensuite à Lacédémone, où la famille de Lasthénès devoit l'attendre chez Cyrille.

Démodocus et Cymodocée prennent les sentiers les plus déserts pour éviter la rencontre de leur persécuteur, mais déja le proconsul étoit arrivé au palais de l'Alphée. Ces riantes solitudes, le cristal si pur du Ladon, les croupes des montagnes couvertes de pins, la fraîcheur des vallées de l'Arcadie et les scènes tranquilles que ces doux noms rappellent, rien ne peut calmer le trouble

d'Hiéroclès. Ses licteurs vont de toutes parts rassembler les Fidèles, dans les paisibles retraites où jadis les bergers d'Évandre menoient une vie moins innocente que celle de ces premiers Chrétiens. Du fond des grottes consacrées à Pan et aux divinités champêtres, on voit descendre des troupeaux de femmes, d'enfants et de vieillards, que les soldats chassent devant eux. En face du palais d'Hiéroclès, dans une vaste prairie que bordoient les eaux du Ladon, s'élevoit le tribunal du gouverneur romain. Assis sur sa chaire d'ivoire, Hiéroclès recevoit les noms qui devoient remplir les listes fatales. Tout à coup un murmure se fait entendre; les Chrétiens tournent la tête, et reconnoissent la famille puissante de Lasthénès, que l'on amène au pied du tribunal.

Comme un chasseur des Alpes qui poursuit avec de grands cris une troupe de chamois bondissants parmi les rochers et les cascades; si tout à coup un sanglier vient à s'élever au milieu des faons fugitifs, le chasseur effrayé recule, et reste les yeux fixés sur le terrible animal qui hérisse son poil et découvre ses défenses meurtrières : ainsi Hiéroclès reste interdit à l'aspect d'Eudore, qu'il reconnoît au milieu de sa famille. Toute son ancienne inimitié se réveille; il ne voit point, il est vrai, Cymodocée, mais la beauté du fils de Lasthénès, son air mâle et guerrier, l'admiration qu'il inspire, augmentent ses alarmes. Plusieurs soldats de la garde du proconsul, qui avoient fait la guerre sous Eudore, environnent leur ancien général et le comblent de bénédictions : les uns vantent sa douceur, d'autres sa générosité, tous sa valeur et sa gloire. Ceux-ci rappellent la bataille des Francs, où il remporta la couronne civique; ceux-là parlent de ses victoires sur les Bretons. On répète de toutes parts : « C'est ce jeune guerrier couvert de blessures, qui triompha de Carrausius; c'est le maître de la cavalerie; c'est le préfet des Gaules; c'est le favori de Constance et l'ami du prince Constantin. » Ces discours font pâlir, sur son trône, le proconsul indigné : il congédie brusquement l'assemblée, et se renferme dans son palais.

Hiéroclès ne doute plus que son rival ne soit aimé de Cymodocée : il juge que l'amour a suivi la gloire. Mille projets sinistres se présentent à son esprit; il veut enlever de force la fille de Démodocus, il veut jeter Eudore au fond des cachots; mais bientôt il craint la faveur dont le fils de Lasthénès jouit à la cour. Il n'ose attaquer ouvertement un triompbateur qui fut décoré des dignités de l'empire; il connoît la modération de Dioclétien, toujours ennemi de la violence. Il prend donc un moyen plus lent, mais plus

sûr, de satisfaire la haine qu'il nourrit depuis si longtemps contre Eudore : il écrit à Rome que les Chrétiens de l'Achaïe sont prêts à se soulever, qu'ils s'opposent au dénombrement, et qu'ils ont à leur tête cet Arcadien exilé par l'Empereur à l'armée de Constance.

Hiéroclès espère ainsi faire bannir Eudore de la Grèce, et pouvoir poursuivre, sans obstacle, ses coupables projets sur Cymodocée. Cependant, il environne son rival d'espions et de délateurs, et cherche à pénétrer un secret qui doit causer le malheur de sa vie. Le fils de Lasthénès ne s'étoit point endormi sur les dangers de ses frères. Ce n'étoit plus ce jeune homme incertain dans ses desirs, chimérique dans ses projets, nourri de songes et d'illusions; c'étoit un homme éprouvé par le malheur, capable des actions les plus graves comme les plus hautes, réfléchi, sérieux, occupé, éloquent au conseil, brave à la guerre, et conservant des passions d'autant plus propres à atteindre un but élevé, qu'elles n'étoient plus mêlées dans son ame aux petites choses. Il connoissoit l'empire d'Hiéroclès sur Galérius, et de Galérius sur Dioclétien; il prévoyoit que le sophiste persécuteur de Cymodocée s'abandonneroit aux plus noires fureurs contre les Chrétiens, quand il viendroit à découvrir l'amour et la conversion de la prêtresse des Muses. Eudore aperçoit d'un coup d'œil tous les maux dont l'Église est menacée, et il cherche à les détourner : avant de se rendre à Lacédémone avec sa famille, il fait partir un messager fidèle, chargé d'instruire Constantin de la vérité, et de prévenir auprès d'Auguste les dangereux rapports d'Hiéroclès.

Comme le préfet d'Achaïe descendoit de son tribunal, Démodocus et sa fille arrivoient au temple d'Homère. Les feux n'étoient point encore éteints sur les autels domestiques; Démodocus les fait aussitôt ranimer. On conduit au sanctuaire la génisse aux cornes dorées; on apporte au prêtre des dieux une coupe d'argent ciselé : c'étoit celle dont se servoient autrefois Danaüs et le vieux Phoronée dans leurs sacrifices. Une main savante avoit représenté sur cette coupe Ganymède enlevé par l'aigle de Jupiter; les compagnons du chasseur phrygien paroissoient accablés de tristesse, et sa meute fidèle faisoit retentir de ses aboiements douloureux les forêts de l'Ida. Le père de Cymodocée remplit cette coupe d'un vin pur; il se revêt d'une tunique sans tache, il couronne sa tête d'une branche d'olivier : on l'eût pris pour Tirésias, ou pour le devin Amphiaraüs, prêt à descendre vivant aux enfers avec ses armes blanches, son char blanc et ses coursiers blancs. Démo-

docus répand la libation aux pieds de la statue du poëte. La génisse tombe sous le couteau sacré; Cymodocée suspend sa lyre à l'autel; ensuite adressant la parole au cygne de Méonie :

« Auteur de ma race, ta fille te consacre ce luth mélodieux que tu pris soin quelquefois d'accorder pour elle. Deux divinités, Vénus et l'Hymen, me forcent de passer sous d'autres lois : que peut une jeune fille contre les traits de l'amour et les ordres du Destin? Andromaque (tu l'as raconté) ne voyoit dans la superbe Troie qu'Astyanax et son Hector. Je n'ai point encore de fils, mais je dois suivre mon époux. »

Tels furent les adieux de la prêtresse des Muses au chantre de Pénélope et de Nausicaa. Les yeux de la jeune vierge étoient humides de larmes : malgré le charme de son amour, elle regrettoit les héros et les divinités qui faisoient une partie de sa famille, ce temple où elle retrouvoit à la fois ses dieux et son père, où elle fut nourrie du nectar des Muses au défaut du lait maternel. Tout la rappeloit aux belles fictions du Poëte, tout étoit dans ces lieux sous la puissance d'Homère; et la Chrétienne désignée se sentoit, en dépit d'elle-même, domptée par le génie du père des fables : ainsi, lorsqu'un serpent d'or et d'azur roule au sein d'un pré ses écailles changeantes, il lève une crête de pourpre au milieu des fleurs, darde une triple langue de feu, et lance des regards étincelants; la colombe qui l'aperçoit du haut des airs, fascinée par le brillant reptile, abaisse peu à peu son vol, s'abat sur un arbre voisin, et, descendant de branche en branche, se livre au pouvoir magique qui la fait tomber des voûtes du ciel.

LIVRE QUATORZIÈME.

—

SOMMAIRE.

Description de la Laconie. Arrivée de Démodocus chez Cyrille. Instruction de Cymodocée. Astarté envoie le Démon de la jalousie à Hiéroclès. Cymodocée va à l'église pour être fiancée à Eudore. Cérémonies de l'Église primitive. Des soldats, par ordre d'Hiéroclès, dispersent les fidèles. Eudore sauve Cymodocée et la défend au tombeau de Léonidas. Il reçoit l'ordre de partir pour Rome. Les deux familles se décident à envoyer Cymodocée à Jérusalem pour la mettre sous la protection de la mère de Constantin. Eudore et Cymodocée parlent pour s'embarquer à Athènes.

Démodocus ferme, en pleurant, les portes du temple d'Homère. Il monte sur son char avec Cymodocée; il traverse de nouveau la Messénie. Bientôt il arrive à la statue de Mercure placée à l'entrée de l'Herméum, et pénètre dans les défilés du Taygète. Des rochers entassés jusqu'au ciel formoient des deux côtés de grands escarpements stériles, au haut desquels croissoient à peine quelques sapins, comme des touffes d'herbes sur des tours et des murailles en ruines. Cachée parmi des genêts à demi brûlés et des sauges jaunissantes, l'importune cigale faisoit entendre son chant monotone sous les ardeurs du midi.

« Ma fille, disoit Démodocus, c'est par le même chemin que Lyciscus s'échappa, comme moi, avec sa fille vers Lacédémone, et sa fuite donna naissance à la tragique aventure d'Aristomène. Que de générations se sont écoulées pour nous amener à notre tour dans ces lieux solitaires! Puisse le grand Jupiter nous envoyer quelque signe favorable, et détourner de toi tous les malheurs! »

A peine avoit-il prononcé ces mots, qu'un vautour à tête chauve tombe de la cime d'un arbre desséché sur une hirondelle; un aigle fond du sommet des montagnes, il enlève le vautour dans ses serres puissantes : soudain l'éclair brille à l'orient, la foudre éclate, perce d'un trait enflammé le roi des airs, et précipite sur la terre le vainqueur, le vaincu et leur victime. Démodocus effrayé cherche en vain l'arrêt des destinées dans ces jeux incertains du hasard. Cependant le char a franchi le sommet de l'Herméum, et commence à descendre vers Pillane. Le prêtre d'Homère salue l'Eurotas, dont il côtoie les bords; il touche au tombeau de Ladas; il découvre bientôt la statue de la Pudeur, qui marque l'endroit où Pénélope, prête à suivre Ulysse, baissa son voile en rougissant. Il laisse derrière lui le monument de Diane Mysienne, le bois

sacré de Carnéus, les sept colonnes, la sépulture du coursier, et tout à coup il arrive au penchant fleuri d'un coteau que couronnoit le temple d'Achille : Sparte et la vallée de la Laconie se présentent à ses regards. La chaîne des montagnes du Taygète, couvert de neige et de forêts, se déployoit à l'occident; d'autres montagnes moins élevées formoient à l'orient un rideau parallèle : elles diminuoient de hauteur par degrés, et se terminoient aux sommets rougis du Ménélaïon. La vallée comprise entre ces deux chaînes de montagnes étoit obstruée, vers le nord, par un amas confus de monticules irréguliers. Ceux-ci, s'avançant au midi, venoient former de leurs dernières croupes les collines où Sparte étoit assise. Depuis Sparte jusqu'à la mer, on n'apercevoit qu'un terrain uni, fertile, entrecoupé de champs de vigne et de froment, ombragé de bosquets d'oliviers, de sycomores et de platanes. L'Eurotas promenoit son cours tortueux dans cette riante solitude, et cachoit sous des lauriers-roses ses flots d'azur qu'embellissoient les cygnes de Léda.

Le prêtre des dieux et Cymodocée ne pouvoient se lasser d'admirer ce tableau, que peignoient de mille couleurs les feux de l'aurore naissante. Qui pourroit fouler impunément la poussière de Sparte, et contempler sans émotion la patrie de Lycurgue et de Léonidas? Démodocus agitoit encore d'étonnement son sceptre augural, que déja ses coursiers rapides entroient dans Lacédémone. Le char traverse la place publique, franchit le sénat des Vieillards et le portique des Perses, prend la route du théâtre adossé à la citadelle, et monte à la maison de Cyrille, bâtie près du temple de Vénus armée.

La famille de Lasthénès attendoit chez l'évêque de Lacédémone l'arrivée de la nouvelle épouse; le prélat étoit instruit de tout ce qui s'étoit passé en Arcadie. Pour mettre Cymodocée à l'abri des entreprises d'Hiéroclès, et afin qu'Eudore acquît des droits sur elle, Cyrille se proposoit de la fiancer au fils de Lasthénès aussitôt qu'elle seroit déclarée néophyte; mais la prêtresse des Muses ne pouvoit devenir l'épouse d'Eudore qu'après avoir reçu le baptême. Les vieillards saluèrent l'aimable étrangère avec une tendresse grave et sainte. Les soins les plus touchants lui furent prodigués par sa nouvelle mère et ses nouvelles sœurs. Ces caresses, que Cymodocée n'avoit jamais connues, lui sembloient d'une extrême douceur. Elle ne vit point Eudore, qui dans ce moment de bonheur redoubloit de veilles et d'austérités. Dès le soir même, Cyrille commença les instructions de la jeune Infidèle. Elle écoutoit

avec candeur et ingénuité; la morale et la charité évangélique charmoient son cœur. Elle pleuroit abondamment sur le mystère de la Croix et sur les douleurs du Fils de l'Homme; le culte de la Mère du Sauveur la remplissoit d'attendrissement et de délices; elle se faisoit conter sans cesse, par le vieux martyr, l'histoire de la Crèche, des Bergers, des Anges, des Mages; elle répétoit tout bas ces paroles qu'elle avoit apprises : « Je vous salue, Marie, pleine de grace. » La grandeur du Dieu des Chrétiens effrayoit un peu Cymodocée; elle se réfugioit auprès de Marie, qu'elle paroissoit prendre pour sa mère. Elle expliquoit souvent à Démodocus quelques-unes des leçons qu'elle avoit reçues; elle s'asseyoit sur ses genoux, et lui disoit dans un langage charmant l'heureuse vie des Patriarches, la tendresse de Nachor pour Sara, sa fille, l'amour du jeune Tobie pour son épouse étrangère; elle lui parloit d'une femme qu'un apôtre fit sortir du tombeau et rendit à ses parents désolés.

« Crois-tu, ajoutoit-elle, que le Dieu des Chrétiens, qui me commande d'aimer mon père afin de vivre longuement, ne vaut pas bien ces dieux qui ne me parloient jamais de toi ? »

Rien n'étoit plus touchant que de voir ainsi ce missionnaire d'une espèce nouvelle, tour à tour disciple d'un vieillard et maître d'un autre vieillard, placé comme la grace et la persuasion entre ces hommes vénérables, pour faire goûter au prêtre d'Homère les sérieuses instructions du prêtre d'Israël.

L'ennemi du genre humain voyoit en frémissant de rage cette vierge innocente échapper à son pouvoir. Il en accuse Astarté.

« Foible démon, s'écrie-t-il, que fais-tu donc dans l'abîme? Tu
« n'as quitté le ciel qu'en gémissant, et maintenant encore te
« voilà vaincu par l'Ange des saintes amours! »

Astarté répondit :

« O Satan ! calme ta colère. Si je n'ai pu l'emporter sur l'ange
« qui m'a remplacé au séjour du bonheur, ma défaite même va
« servir au succès de tes desseins. J'ai un fils aux Enfers; mais je
« n'ose l'approcher, car ses fureurs m'intimident. Tu le connois :
« descends à sa prison; ramène-le sur la terre; je vais l'attendre
« auprès d'Hiéroclès, et quand ce mortel sera brûlé de mes feux
« et de ceux de mon fils, tu n'auras plus qu'à livrer les Chrétiens
« au Démon de l'homicide. »

Il dit, et Satan se précipite au fond du gouffre des tourments. Par-delà des marais croupissants et des lacs de soufre et de bitume, dans les vastes régions de l'Enfer, s'ouvre un cachot, séjour

du plus infortuné des habitants de l'abîme. C'est là que le Démon de la jalousie fait entendre ses éternels hurlements. Couché parmi des vipères et d'affreux reptiles, jamais le sommeil n'approcha de ses yeux. L'inquiétude, le soupçon, la vengeance, le désespoir et une sorte d'amour féroce agitent ses regards; des chimères occupent et tourmentent son esprit; il tressaille; il croit entendre des bruits mystérieux, il croit poursuivre de vains fantômes. Pour éteindre sa soif brûlante, il boit dans une coupe d'airain un poison composé de ses sueurs et de ses larmes. Ses lèvres tremblantes respirent l'homicide : au défaut de la victime qu'il cherche sans cesse, il se frappe lui-même d'un poignard, oubliant qu'il est immortel.

Le prince des ténèbres, descendu vers ce monstre, s'arrête à l'entrée de la caverne.

« Archange puissant, dit-il, je t'ai toujours distingué des innom-« brables Esprits de mon empire. Aujourd'hui tu peux me prou-« ver ta reconnoissance : il faut allumer dans le sein d'un mortel « cette flamme que tu mis autrefois dans le cœur d'Hérode. Il faut « perdre les Chrétiens; il faut reprendre le sceptre du monde : l'en-« treprise est digne de ton courage. Viens, ô mon fils, seconde les « vastes desseins de ton roi. »

Le Démon de la jalousie retire de sa bouche la coupe empoisonnée, et essuyant ses lèvres avec sa chevelure de serpents :

« O Satan, répondit-il avec un profond soupir, le poids de l'En-« fer ne courbera-t-il jamais ton front superbe? Veux-tu m'expo-« ser encore aux coups de cette foudre qui t'a précipité dans le « gouffre des pleurs? Que peux-tu contre la Croix? une femme a « écrasé ta tête orgueilleuse. Je hais la lumière du ciel. Les chas-« tes amours des Chrétiens ont détruit mon empire sur la terre. « Poursuis, si tu le veux, tes projets; mais laisse-moi jouir en paix « de ma rage, et ne viens plus troubler mes fureurs. »

Il dit, et d'une main forcenée il arrache les serpents attachés à ses flancs, et les déchire avec ses dents bruyantes.

Satan frémissant de colère :

« Ange pusillanime, d'où te vient aujourd'hui cette crainte? « Le repentir, cette lâche vertu des Chrétiens, seroit-il entré dans « ton cœur? Regarde autour de toi : voilà ton éternelle demeure! « A des maux sans fin sache opposer une haine sans terme, et « bannis d'inutiles regrets. Ose me suivre : je ferai bientôt dispa-« roître du monde ces chastes amours qui t'épouvantent. Je te ren-« drai ton empire sur l'homme abattu. Mais n'attends pas que

« mon bras te contraigne à m'accorder ce que j'ai daigné demander à ton zèle. »

A cette espérance, à cette menace, le Démon de la jalousie se laisse entraîner.

Satan, plein de joie, monte aussitôt sur un char de feu, et fait placer à ses côtés le monstre qu'il appelle son fils; il l'instruit de ce qu'il doit faire, et lui nomme la victime qu'il doit frapper. Pour éviter l'importunité des Esprits de ténèbres, les deux chefs de l'Enfer traversent invisibles le séjour de la douleur. La Mort seule les voit sortir des portes de l'abîme et les salue par un sourire affreux. Bientôt ils touchent à la terre et descendent dans le vallon de l'Alphée. En proie à son fatal amour, le proconsul d'Achaïe étoit alors agité d'un sommeil pénible. Le Démon de la jalousie se cache sous la figure d'un vieil Augure, confident des peines secrètes d'Hiéroclès. Il prend le visage ridé de l'antique devin, sa voix sombre, son front chauve et sa pâleur religieuse. Sa tête est couverte d'un long voile; les bandelettes sacrées descendent sur ses épaules; il s'approche du lit de l'impie comme un songe funeste. Du rameau qu'il tient à la main il touche la poitrine d'Hiéroclès :

« Tu dors, lui dit-il, et ton ennemi triomphe! Cymodocée, « conduite à Lacédémone, embrasse la religion des Chrétiens, et « va bientôt devenir l'épouse du fils de Lasthénès! Réveille-toi, « saisissons ta proie; et pour l'enlever à ton rival, perdons, s'il le « faut, la race entière des Chrétiens. »

En achevant de prononcer ces mots, le Démon de la jalousie arrache de sa tête le voile et les bandelettes sacerdotales. Il reprend son horrible forme; il se penche sur Hiéroclès : il le serre étroitement dans ses bras et fait couler sur lui un sang impur. Rempli de terreur, l'infortuné se débat sous le poids du fantôme, et se réveille en poussant un cri : tel un homme enseveli vivant au champ des tombeaux sort avec effroi de sa léthargie, frappe du front son cercueil, et fait entendre une plainte dans le sein de la terre. Tous les poisons du monstre infernal ont passé dans l'ame de l'ennemi des Fidèles. Il s'élance de son lit, les cheveux hérissés. Il appelle ses gardes : il veut devancer les ordres d'Auguste; il veut qu'on arrête les Chrétiens, qu'on disperse leurs assemblées; il parle de conspiration, d'un projet fatal à l'Empire.

« Il faut du sang!... s'écrie-t-il. Un feu dévorant coule dans tous les cœurs... Ne consultons point les entrailles des victimes : les vœux, les prières, les autels, ne peuvent rien pour nous! »

L'insensé! bientôt les délateurs arrivés de Lacédémone lui confirment la vérité du songe qui le poursuit.

Eudore, résigné aux décrets de la Providence, et desirant avec ardeur la gloire du martyre, ne croyoit pas toutefois l'orage si près de sa tête : il s'occupoit à perfectionner son ame pour se rendre digne à la fois, et des destinées que Paul lui avoit prédites, et de l'épouse que Dieu lui avoit choisie. Dans une terre dont le maître s'est éloigné, on voit un arbre de riche espérance devenir stérile; le maître, après quelques années d'absence, rentre à sa demeure, il retourne à son arbre chéri, il coupe les branches blessées par la chèvre, ou rompues par les vents; l'arbre reprend une vigueur nouvelle, et bientôt sa tête s'incline sous le poids de ses fruits parfumés : ainsi le fils de Lasthénès, abandonné de Dieu, avoit langui faute de culture; mais, quand le père de famille rentra dans son héritage et donna ses soins à la plante de son amour, Eudore se couronna des vertus que son enfance avoit promises.

Il touchoit à l'accomplissement d'une partie de ses vœux : il alloit recevoir la foi de Cymodocée. La nouvelle catéchumène avoit mérité par son intelligence, sa pureté et sa douceur, d'être admise aux deux degrés d'auditrice et de postulante. Elle devoit paroître à l'église pour la première fois, le jour d'une fête consacrée à la mère du Sauveur; fiancée après la célébration des mystères, elle étoit destinée à jurer dans le même moment fidélité à son Dieu et à son époux.

Les premiers Chrétiens choisissoient surtout le silence des ombres pour accomplir les cérémonies de leur culte. Le jour qui précéda la nuit où Cymodocée triompha de l'Enfer, ce jour se passa dans les méditations et les prières. Vers le soir, Séphora et ses deux filles commencèrent à parer la nouvelle épouse. Elle se dépouilla d'abord des ornements des Muses; elle déposa sur un autel domestique, consacré à la reine des Anges, son sceptre, son voile et ses bandelettes : sa lyre étoit restée au temple d'Homère. Ce ne fut pas sans répandre des larmes que Cymodocée se sépara des marques gracieuses de sa religion paternelle. Une tunique blanche, une couronne de lis, lui tinrent lieu de perles et de colliers que ne portoient point les Chrétiennes. La pudeur évangélique remplaça sur ses lèvres le sourire des Muses, et lui donna des charmes dignes du Ciel.

A la seconde veille de la nuit, elle sortit au milieu des flambeaux, portant un flambeau elle-même. Elle étoit précédée de Cyrille, des prêtres, des veuves et des diaconesses; le chœur des

vierges l'attendoit à la porte. Quand elle parut, la foule qu'attiroit cette cérémonie poussa un cri d'admiration. Les Païens disoient :

« C'est la fille de Tyndare, couronnée des fleurs du plataniste, « et prête à passer dans le lit de Ménélas! C'est Vénus, lorsqu'elle « eut jeté ses bracelets dans l'Eurotas, et qu'elle se montra à Ly- « curgue sous les traits de Minerve! »

Les Chrétiens s'écrioient :

« C'est une nouvelle Ève! c'est l'épouse du jeune Tobie! c'est la « chaste Suzanne! c'est Esther! »

Ce nom d'Esther, donné par la voix du peuple fidèle, devint aussitôt le nom chrétien de Cymodocée.

Près du Lesché, et non loin des tombeaux des rois Agides, les Chrétiens de Sparte avoient bâti une église. Éloignée du bruit et de la foule, environnée de cours et de jardins, elle étoit séparée de tout monument profane. Après avoir passé un péristyle décoré de fontaines où les Fidèles se purifioient avant la prière, on trouvoit trois portes qui conduisoient à la basilique. Au fond de l'église, à l'orient, on apercevoit l'autel, et derrière l'autel le sanctuaire. Cet autel d'or massif, enrichi de pierreries, couvroit le corps d'un martyr ; quatre rideaux d'une étoffe précieuse l'environnoient. Une colombe d'ivoire, image de l'Esprit-Saint, étoit suspendue au-dessus de l'autel, et protégeoit de ses ailes le tabernacle. Les murs étoient décorés de tableaux qui représentoient des sujets tirés de l'Écriture. Le baptistère s'élevoit isolé à la porte de l'église, et faisoit soupirer l'impatient catéchumène.

Cymodocée s'avance vers les saints portiques. Un contraste étonnant se faisoit remarquer de toutes parts : les filles de Lacédémone encore attachées à leurs dieux paroissoient sur la route avec leurs tuniques entr'ouvertes, leur air libre, leurs regards hardis : telles elles dansoient aux fêtes de Bacchus ou d'Hyacinthe : les rudes souvenirs de Sparte, la fourberie, la cruauté, la férocité maternelle, se montroient dans les yeux de la foule idolâtre. Plus loin on découvroit des vierges chrétiennes chastement vêtues, dignes filles d'Hélène par leur beauté, plus belles que leur mère par leur modestie. Elles alloient avec le reste des Fidèles célébrer les mystères d'un culte qui rend le cœur doux pour l'enfant, charitable pour l'esclave, et inspire l'horreur de la dissimulation et du mensonge. On eût cru voir deux peuples parmi ces frères : tant la religion peut changer les hommes!

Lorsqu'on fut arrivé au lieu de la fête, l'évêque, tenant l'Évangile à la main, monta sur son trône, qui s'élevoit au fond du

sanctuaire, en face du peuple. Les prêtres, assis à sa droite et à sa gauche, remplirent le demi-cercle de l'abside. Les diacres se rangèrent debout derrière eux; la foule occupoit le reste de l'église; les hommes étoient séparés des femmes, les premiers la tête découverte, les secondes la tête voilée.

Tandis que l'assemblée prenoit ses rangs, un chœur chantoit le psaume de l'introduction de la fête. Après ce cantique, les Fidèles prièrent en silence; ensuite l'évêque prononça l'oraison des vœux réunis des Fidèles. Le lecteur monta à l'ambon, et choisit dans l'Ancien et le Nouveau Testament les textes qui se rapportoient davantage à la double fête que l'on célébroit. Quel spectacle pour Cymodocée! Quelle différence de cette sainte et tranquille cérémonie, aux sanglants sacrifices, aux chants impurs des Païens! Tous les yeux se tournoient sur l'innocente catéchumène; elle étoit assise au milieu d'une troupe de vierges qu'elle effaçoit par sa beauté. Accablée de respect et de crainte, à peine osoit-elle lever un regard timide pour chercher dans la foule celui qui, après Dieu, occupoit alors uniquement son cœur.

Le lecteur fut remplacé par l'évêque dans la chaire de vérité. Il expliqua d'abord l'Évangile du jour : il parla de la conversion des idolâtres, et du bonheur qu'auroit bientôt une fille vertueuse d'être unie à un époux chrétien, sous la protection de la Mère du Sauveur. Il termina son discours par ces paroles :

« Habitants de Lacédémone, il est temps que je vous rappelle l'alliance qui vous unit avec Sion. Descendus d'Abraham comme le peuple fidèle, Arius, votre roi, réclama jadis auprès du pontife Onias les lois de cette parenté sainte. Dans la lettre qu'il adressa au peuple juif, il lui dit : « Nos troupeaux et tous nos biens sont « à vous, et les vôtres sont à nous. » Les Machabées, reconnoissant cette commune origine, envoyèrent aux Spartiates une députation amicale. Si donc, n'étant encore que Gentils, vous fûtes distingués du Dieu de Jacob, entre tous les peuples de Javan, de Séthim et d'Élisa, que ne devez-vous pas faire pour le Ciel, à présent que vous êtes marqués du sceau de la race élue! Voici l'instant de vous montrer dignes de votre berceau, qu'ombragèrent les palmes de l'Idumée. Les grands martyrs Judas, Jonathas et ses frères vous invitent à marcher sur leurs traces. Vous êtes appelés aujourd'hui à la défense de la patrie céleste. Troupeau chéri que le Ciel a confié à mes soins, c'est peut-être la dernière fois que votre pasteur vous rassemble sous sa houlette! Combien peu d'entre nous se retrouveront au pied de cet autel, quand il

nous sera permis de nous réunir! Servantes de Jésus-Christ, épouses vertueuses, vierges sans tache, c'est aujourd'hui qu'il faut vous glorifier d'avoir quitté les pompes du siècle, afin de ne vous attacher qu'à la pudeur. Ah! qu'il seroit à craindre que des pieds entravés par des bandelettes de soie ne pussent monter à l'échafaud! Ces colliers de perles, qui entourent un cou trop délicat, laisseroient-ils quelque place à l'épée? Réjouissons-nous donc, mes frères, le temps de notre délivrance approche; je dis délivrance : car sans doute vous n'appelez pas esclavage les cachots et les fers dont vous êtes menacés. Pour un Chrétien persécuté la prison n'est point un lieu de souffrances, mais un lieu de délices: quand l'ame prie, le corps ne sent point le poids des chaînes ; elle emporte avec soi tout l'homme. »

Cyrille descendit de la chaire. Un diacre s'écria :

« Priez, mes frères! »

L'assemblée se leva, se tourna vers l'orient, et, les mains étendues vers le ciel, pria pour les Chrétiens, pour les infidèles, pour les persécuteurs, pour les foibles, pour les malades, pour les affligés, pour tous ceux qui pleurent. Alors les diacres firent sortir du lieu saint tous ceux qui ne devoient point assister au sacrifice, les Gentils, les Possédés du Démon, les Pénitents. La mère d'Eudore, assistée de deux veuves, vint chercher la tremblante catéchumène : elle la conduisit aux pieds de Cyrille. Alors le martyr, lui adressant la parole, lui dit :

« Qui êtes-vous? »

Elle répondit selon l'instruction qu'elle avoit reçue :

« Je suis Cymodocée, fille de Démodocus.

— « Que voulez-vous? » dit le prélat.

— « Sortir, repartit la jeune vierge, des ténèbres de l'idolâtrie, et entrer dans le troupeau de Jésus-Christ. »

— « Avez-vous, dit l'évêque, bien pensé à votre résolution? ne craignez-vous ni la prison ni la mort? Votre foi en Jésus-Christ est-elle vive et sincère? »

Cymodocée hésita. Elle ne s'attendoit point à la première partie de cette question : elle vit la douleur de son père, mais elle songea qu'elle balançoit à accepter le sort d'Eudore; elle se décida sur-le-champ, et prononça d'une voix ferme :

« Je ne crains ni la prison ni la mort, et ma foi en Jésus-Christ est vive et sincère. »

Alors l'évêque lui imposa les mains, et la marqua au front du signe de la croix. Une langue de feu parut à la voûte de l'Église, et l'Esprit-Saint descendit sur la vierge prédestinée. Un diacre lui

met une palme à la main, les jeunes chrétiennes lui jettent des couronnes; elle retourne au banc des femmes, précédée de cent flambeaux, et semblable à une martyre qui s'envole éclatante vers le ciel.

Le sacrifice commence. L'évêque salue le peuple, et un diacre s'écrie:

« Embrassez-vous les uns les autres. »

L'assemblée se donne le baiser de paix. Le prêtre reçoit les dons des Fidèles, l'autel est comblé des pains offerts en sacrifice; Cyrille les bénit. Les lampes sont allumées, l'encens fume, les Chrétiens élèvent leur voix, le sacrifice s'accomplit, l'hostie est partagée aux élus, l'agape suit la communion sainte, et tous les cœurs se tournent vers une cérémonie attendrissante.

L'épouse de Lasthénès annonce à Cymodocée qu'elle va promettre sa foi à Eudore. Cymodocée est soutenue dans les bras des vierges qui l'environnent. Mais qui peut dire où est le nouvel époux? Pourquoi marque-t-il si peu d'empressement? Quel lieu de ce temple le dérobe aux yeux de la fille d'Homère? On fait silence; les portes de l'église s'ouvrent, et l'on entend au-dehors une voix qui disoit:

« J'ai péché devant Dieu et devant les hommes. A Rome, j'ai « oublié ma religion, et j'ai été rejeté du sein de l'Église; dans les « Gaules j'ai donné la mort à l'innocence: priez pour moi, mes « frères. »

Cymodocée reconnoît la voix d'Eudore! Le descendant de Philopœmen, revêtu d'un cilice, la tête couverte de cendres, prosterné sur le pavé du vestibule, accomplissoit sa pénitence, et se confessoit publiquement. Le prélat offre au Seigneur, en faveur du Chrétien humilié, une prière de miséricorde que répètent tous les Fidèles. Quel nouveau sujet d'étonnement pour Cymodocée! Elle est conduite une seconde fois à l'autel; elle est fiancée à son époux, et répète, de la voix la plus touchante, les paroles que l'évêque récitoit avant elle. Un diacre s'étoit rendu auprès d'Eudore; debout à la porte de l'église, où il ne pouvoit pénétrer, le pénitent prononce de son côté les mots qui l'engagent à Cymodocée. Échangé de l'autel au vestibule, le serment des deux époux est reporté de l'un à l'autre par les prêtres: on eût cru voir l'union de l'innocence et du repentir. La fille de Démodocus consacre à la reine des Anges une quenouille chargée d'une laine sans tache, symbole des occupations domestiques. Pendant cette cérémonie, qui faisoit

répandre des larmes à tous les témoins, les vierges de la nouvelle Sion chantoient le cantique de l'épouse.

« Tel est le lis entre les épines, telle est ma bien-aimée entre les « vierges. Que vous êtes belle, ô mon amie! votre bouche est une « grenade entr'ouverte, et vos cheveux ressemblent aux rameaux « du palmier. L'épouse s'avance comme l'aurore : elle s'élève du « désert comme la fumée de l'encens! Filles de Jérusalem, je vous « conjure par les chevreuils de la montagne de me soutenir avec « des fruits et des fleurs : car mon ame s'est fondue à la voix de « mon amie. Vent du milieu du jour, répandez les plus doux par- « fums autour de celle qui est les délices de l'époux! Ma bien-ai- « mée, vous avez blessé mon ame! Ouvrez-moi vos portes de cè- « dre; mes cheveux sont mouillés de la rosée de la nuit. Que la « myrrhe et l'aloès couvrent votre lit embaumé! que votre main « gauche soutienne ma tête languissante; mettez-moi comme un « sceau sur votre cœur, car l'amour est plus fort que la mort. »

A peine les vierges chrétiennes avoient-elles cessé leur cantique, qu'on entendit au-dehors d'autres voix et d'autres concerts. Démodocus avoit rassemblé une troupe de ses parents et de ses amis, et faisoit chanter à son tour l'union d'Eudore et de Cymodocée.

« L'étoile du soir a brillé : jeunes hommes, abandonnez les ta- « bles du festin. Déja la vierge paroît : chantons l'Hymen, chan- « tons l'Hyménée.

« Fils d'Uranie, cultivateur des collines de l'Hélicon, toi qui « conduis à l'époux la vierge timide, Hymen, viens fouler ces ta- « pis au son de ta voix harmonieuse, et secoue dans ta main la « torche à la chevelure d'or.

« Ouvrez les portes de la chambre nuptiale, la vierge s'avance! « La pudeur ralentit ses pas; elle pleure en quittant la maison pa- « ternelle. Viens, nouvelle épouse, un mari fidèle se veut repo- « ser sur ton sein.

« Que des enfants plus beaux que le jour sortent de ce fécond « hyménée. Je veux voir un jeune Eudore suspendu au sein de « Cymodocée, tendre ses foibles mains à sa mère, et sourire dou- « cement au guerrier qui lui donna le jour! »

Ainsi les deux religions se réunissoient pour célébrer l'union d'un couple qui sembloit heureux, à l'instant même où les plus grands périls menaçoient sa tête. A peine les chants d'allégresse avoient cessé, que l'on entend retentir le pas régulier des soldats

et le bruit des armes. Une rumeur confuse s'élève dans les airs, des hommes farouches entrent dans l'asile de la paix, le fer et la flamme à la main. La foule épouvantée se précipite par toutes les portes de l'église. Étouffés dans les étroits passages de la nef et des vestibules, les femmes, les enfants, les vieillards, poussent des cris lamentables; tout fuit, tout se disperse. Cyrille, revêtu de ses habits pontificaux, et tranquille devant le Saint des Saints, est arrêté à l'autel. Un centurion chargé des ordres d'Hiéroclès cherche Cymodocée, la reconnoît au milieu de la foule, et veut porter sur elle une main profane. A l'instant, Eudore, cet agneau paisible, devient un lion rugissant. Il se précipite sur le centurion, lui arrache son épée, la brise, et, saisissant dans ses bras la fille de Démodocus, il l'emporte à travers les ombres. Le centurion désarmé appelle ses soldats et poursuit le fils de Lasthénès. Eudore, redoublant de vitesse, touche déja la tombe de Léonidas; mais il entend derrière lui la marche précipitée des satellites d'Hiéroclès. Ses forces épuisées trompent son amour; il ne peut plus porter son fardeau; il dépose son épouse derrière le monument sacré. Auprès du tombeau s'élevoit le trophée d'armes des guerriers des Thermopyles. Eudore saisit la lance du roi de Lacédémone : les soldats arrivent. Prêts à s'élancer sur le Chrétien, ils croient voir, à la lueur de leurs torches, l'ombre magnanime de Léonidas, qui d'une main tient sa lance et de l'autre embrasse son sépulcre. Les yeux du fils de Lasthénès étincellent; il secoue dans la nuit sa noire chevelure; le fer de sa lance brise et renvoie en mille éclairs la lueur des flambeaux : moins terrible parut aux Perses Léonidas lui-même, dans cette nuit où, pénétrant jusqu'à la tente de Xerxès, il remplit de meurtre et d'épouvante le camp des Barbares. O surprise! plusieurs soldats reconnoissent leur général.

« Romains, s'écrie Eudore, c'est mon épouse que vous me voulez ravir; mais vous ne me l'arracherez qu'avec la vie! »

Touchés par la voix de leur ancien compagnon d'armes, effrayés de son air terrible, les soldats s'arrêtent. Quand une troupe rustique est entrée dans un champ de blé nouveau, les frêles épis tombent sans effort sous la faucille; mais arrivés au pied d'un chêne qui s'élève au milieu des gerbes, les moissonneurs admirent l'arbre puissant que pourroient seules abattre ou la tempête ou la cognée : ainsi, après avoir dispersé la foule des Chrétiens, les soldats s'arrêtent devant le fils de Lasthénès. En vain le lâche centurion leur ordonne d'avancer : ils semblent attachés sur le sol par un charme. Dieu leur inspiroit secrètement cet effroi. Il fait plus : il

ordonne à l'Ange protecteur du fils de Lasthénès de se dévoiler aux yeux de la cohorte. La foudre gronde dans les cieux, l'Ange paroît aux côtés d'Eudore, sous la forme d'un guerrier couvert d'armes étincelantes; les soldats jettent leurs boucliers sur leur dos, et s'enfuient dans les ténèbres, au milieu de la grêle et des éclairs. Eudore profite de cet instant : il enlève de nouveau sa bien-aimée. Suspendue au cou d'Eudore, Cymodocée presse dans ses bras la tête sacrée de son époux : la vigne s'attache avec moins de grace au peuplier qui la soutient, la flamme embrasse avec moins de vivacité le tronc du pin qu'elle dévore, la voile est repliée moins étroitement autour du mât pendant la tempête. Le fils de Lasthénès, chargé de son trésor, arrive bientôt chez son père; et du moins pour un moment met à l'abri la vierge qui vient de lui consacrer ses jours.

En proie au Démon de la jalousie, Hiéroclès s'étoit porté à cette violence contre les Chrétiens, dans l'espoir de ravir Cymodocée à Eudore, avant qu'elle eût prononcé les mots qui l'engageoient à son époux ; mais ses satellites arrivèrent trop tard, et le courage d'Eudore sauva l'innocente catéchumène. Le messager que le fils de Lasthénès avoit envoyé à Constantin revint à Lacédémone la nuit même de ce scandale; il apporta des nouvelles à la fois heureuses et inquiétantes. Dioclétien avoit encore pris un de ces partis modérés convenables à son caractère. Sur le faux rapport envoyé par Hiéroclès, l'Empereur avoit ordonné de surveiller les prêtres et de disperser les assemblées secrètes; mais éclairé par Constantin, il n'avoit pu croire qu'Eudore se fût mis à la tête des rebelles, et il se contentoit de le rappeler à Rome. Constantin ajoutoit dans sa lettre :

« Venez donc auprès de moi ; nous aurons besoin de votre se-
« cours. J'envoie Dorothée à Jérusalem, afin de prévenir ma mère
« du sort qui menace les Fidèles. Il doit toucher à Athènes. Si
« vous choisissiez le Pirée pour vous embarquer, vous pourriez
« apprendre, de la bouche de votre ancien ami, des choses im-
« portantes. »

La galère de Dorothée venoit en effet d'arriver au port de Phalère. La famille de Lasthénès et celle de Démodocus délibèrent sur le parti qui leur reste à prendre.

« Cymodocée, dit Eudore, ne peut demeurer dans la Grèce après mon départ, sans être exposée aux violences d'Hiéroclès; elle ne peut me suivre à Rome, puisqu'elle n'est pas encore mon épouse. Il s'offre une circonstance favorable : Dorothée pourroit

conduire Cymodocée à Jérusalem. Sous la protection de l'épouse de Constance, elle achèveroit de s'instruire des vérités du salut. Aussitôt que l'Empereur m'en accorderoit la grace, j'irois au tombeau de Jésus-Christ réclamer la foi que la fille de Démodocus m'a jurée. »

Les deux familles regardèrent ce dessein comme une inspiration du Ciel : ainsi lorsque des marins ont embarqué sur leur galère cet oiseau belliqueux et rustique qui réveille au matin les laboureurs, si, pendant la nuit, au travers des sifflements d'une tempête, il fait entendre son cri guerrier et villageois, je ne sais quel doux regret de la patrie pénètre avec un rayon d'espérance dans le cœur du matelot réjoui ; il bénit la voix qui, rappelant au milieu des mers la vie pastorale, semble promettre une terre prochaine. Démodocus lui-même est rassuré par le projet d'Eudore ; sans songer à une séparation douloureuse, il ne voit, au premier moment, qu'un moyen de sauver sa fille : il l'auroit voulu suivre aux extrémités de la terre, mais son âge et ses fonctions de pontife l'enchaînoient au sol de la Grèce.

« Eh bien, dit Lasthénès, que la volonté de Dieu s'accomplisse! Démodocus conduira Cymodocée à Athènes ; Eudore s'y rendra de son côté. Les deux époux s'embarqueront au même moment et au même port, l'un pour Rome, l'autre pour la Syrie. O mes enfants! le temps des épreuves est de peu de durée et passe comme un courrier rapide! Soyez Chrétiens, et l'amour vous restera avec le Ciel. »

Le départ fut fixé au jour suivant, dans la crainte de quelque nouvelle fureur du proconsul. Avant de quitter Lacédémone, Eudore écrivit à Cyrille, qu'il ne put voir dans les prisons. Le confesseur, accoutumé aux chaînes, envoya du fond de son cachot sa bénédiction au couple persécuté. Jeunes époux, vous espériez encore le bonheur sur la terre, et déjà le chœur des vierges et des martyrs commençoit pour vous dans le ciel des cantiques d'une union plus durable et d'une félicité sans fin!

LIVRE QUINZIÈME.

SOMMAIRE.

ATHÈNES. Adieux de Cymodocée, d'Eudore et de Démodocus. Cymodocée s'embarque avec Dorothée pour Joppe. Eudore s'embarque en même temps pour Ostie. La Mère du Sauveur envoie Gabriel à l'Ange des mers. Eudore arrive à Rome. Il trouve le sénat prêt à se rassembler pour prononcer sur le sort des Chrétiens. Il est choisi pour plaider leur cause. Hiéroclès arrive à Rome : les sophistes le chargent de défendre leur secte et d'accuser les Chrétiens. Symmaque, pontife de Jupiter, doit parler au sénat en faveur des anciens dieux de la patrie.

MONTÉ sur un coursier de Thessalie, et suivi d'un seul serviteur, le fils de Lasthénès avoit quitté Lacédémone ; il marchoit vers Argos, par le chemin de la montagne. La religion et l'amour remplissoient son ame de résolutions généreuses. Dieu, qui vouloit l'élever au plus haut degré de la gloire, le conduisoit à ces grands spectacles qui nous apprennent à mépriser les choses de la terre. Eudore, errant sur des sommets arides, fouloit le patrimoine du Roi des rois. Pendant trois soleils il presse les flancs de son coursier, et vient se reposer un moment dans Argos. Tous ces lieux encore remplis des noms d'Hercule, de Pélops, de Clytemnestre, d'Iphigénie, n'offroient que des débris silencieux. Il voit ensuite les portes solitaires de Mycènes et la tombe ignorée d'Agamemnon : il ne cherche à Corinthe que les monuments où l'Apôtre fit entendre sa voix. En traversant l'isthme dépeuplé, il se rappelle ces jeux chantés par Pindare, qui participoient en quelque sorte de l'éclat et de la toute-puissance des dieux ; il cherche à Mégare les foyers de son aïeule qui recueillit les cendres de Phocion. Tout étoit désert à Éleusis ; et dans le canal de Salamine, une seule barque de pêcheur étoit attachée aux pierres d'un môle détruit. Mais lorsque, suivant la Voie Sacrée, le fils de Lasthénès eut gravi le mont Pœcile, et que la plaine de l'Attique s'offrit à ses regards, il s'arrêta saisi d'admiration et de surprise : la citadelle d'Athènes, élégamment découpée dans la forme d'un piédestal, portoit au ciel le temple de Minerve et les Propylées : la ville s'étendoit à sa base, et laissoit voir les colonnes confuses de mille autres monuments. Le mont Hymète faisoit le fond du tableau, et un bois d'oliviers servoit de ceinture à la cité de Minerve.

Eudore traverse le Céphise, qui coule dans ce bois sacré ; il demande la route des jardins d'Académe : des tombeaux lui tracent

le chemin de cette retraite de la philosophie. Il reconnoît les pierres funèbres de Thrasybule, de Conon, de Timothée; il salue les sépulcres de ces jeunes hommes morts pour la patrie dans la guerre du Péloponèse : Périclès, qui compara Athènes privée de sa jeunesse à l'année dépouillée de son printemps, repose lui-même au milieu de ces fleurs moissonnées.

La statue de l'Amour annonce au fils de Lasthénès l'entrée des jardins de Platon. Adrien, en rendant à l'Académie son ancienne splendeur, n'avoit fait qu'ouvrir un asile aux songes de l'esprit humain. Quiconque étoit parvenu au grade de sophiste sembloit avoir acquis le privilége de l'insolence et de l'erreur. Le Cynique, à peine couvert d'une petite chlamyde sale et déchirée, insultoit avec son bâton et sa besace au Platonicien enveloppé dans un large manteau de pourpre; le Stoïcien, vêtu d'une longue robe noire, déclaroit la guerre à l'Épicurien couronné de fleurs. De toutes parts retentissoient les cris de l'école, que les Athéniens appeloient le chant des Cygnes et des Sirenes; et les promenades qu'avoit immortalisées un génie divin, étoient abandonnées aux plus imposteurs comme aux plus inutiles des hommes.

Eudore cherchoit dans ces lieux le premier officier du palais de l'Empereur : il ne se put défendre d'un mouvement de mépris lorsqu'il traversa les groupes des sophistes qui le prenoient pour un adepte; desirant l'attirer à leurs systèmes, ils lui proposoient la sagesse dans le langage de la folie. Il pénètre enfin jusqu'à Dorothée : ce vertueux chrétien se promenoit au fond d'une allée de platanes que bordoit un canal limpide; il étoit environné d'une troupe de jeunes gens déja célèbres par leurs talents ou par leur naissance. On remarquoit auprès de lui Grégoire de Nazianze, animé d'un souffle poétique; Jean, nouveau Démosthène, que son éloquence prématurée avoit fait nommer *bouche d'or;* Basile, et Grégoire de Nysse, son frère : ceux-ci montroient un penchant décidé vers la religion qu'avoient professée Justin le philosophe et Denys l'Aréopagite. Julien, au contraire, neveu de Constantin, s'attachoit à Lampridius, ennemi déclaré du culte évangélique : des habitudes bizarres et des mouvements convulsifs décéloient dans le jeune prince une sorte de déréglement de l'esprit et du cœur.

Dorothée eut quelque peine à reconnoître Eudore : le visage du fils de Lasthénès avoit pris cette beauté mâle que donnent le métier des armes et l'exercice des vertus. Ils se retirèrent à l'écart, et Dorothée ouvrit son cœur à l'ami de Constantin.

« J'ai quitté Rome, lui dit-il, à l'arrivée de votre messager. Le mal est encore plus grand que vous ne le croyez peut-être : Galérius l'emporte, et tôt ou tard Dioclétien sera obligé d'abdiquer la pourpre. On veut perdre d'abord les Chrétiens, afin d'ôter à l'Empereur son premier appui : c'est l'ancien projet d'Hiéroclès, aujourd'hui tout-puissant auprès de César. Celui-ci répète sans cesse que le dénombrement ordonné, en découvrant une multitude effrayante d'ennemis des dieux, a révélé le danger de l'Empire; qu'il faut en venir aux mesures les plus sévères pour réprimer une secte qui menace les autels de la patrie. Pour moi, presque tombé dans la disgrace de Dioclétien, vous savez quel sujet me conduit en Syrie. Eudore, nos freres malheureux tournent les yeux vers vous. La gloire que vous vous êtes acquise dans les armes, et surtout votre repentir éclatant, sont l'objet de l'admiratiou et des discours de tous les Fidèles. Le souverain Pontife vous attend; Constantin vous appelle. Ce prince, environné de délateurs, se soutient à peine à la cour; il a besoin d'un ami tel que vous, qui puisse l'aider de ses conseils, et, s'il le faut, le servir de son bras. »

Eudore raconte à son tour à Dorothée les événements qui s'étoient passés dans la Grèce. Dorothée s'engage avec joie à conduire vers Hélène l'épouse du fils de Lasthénès. Une galère napolitaine, prête à retourner en Italie, se trouvoit au port de Phalère, non loin du vaisseau de Dorothée : Eudore la retient pour son passage. Les deux voyageurs fixent ensuite le moment du départ au troisième jour de la fête des Panathénées. Démodocus arriva pour cette époque fatale avec la triste Cymodocée; il alla cacher ses pleurs dans la citadelle, où le plus ancien des Prytanes, son parent et son ami, lui donna l'hospitalité.

Le fils de Lasthénès avoit été reçu par le docte Piste, évêque d'Athènes, qui brilla depuis dans ce concile de Nicée où l'on vit trois prélats ayant le don des miracles et ressuscitant les morts, quarante évêques confesseurs ou martyrs, des prêtres savants, des philosophes même, enfin les plus grands caractères, les plus beaux génies et les hommes les plus vertueux de l'Église.

La veille de la double séparation du père et de la fille, de l'épouse et de l'époux, Eudore fit savoir à Cymodocée que tout étoit prêt, et que le lendemain, vers le coucher du soleil, il iroit la chercher sous le portique du temple de Minerve.

Le jour fatal arrive : le fils de Lasthénès sort de sa demeure; il passe devant l'Aréopage, où le Dieu que Paul annonça n'étoit plus

inconnu; il monte à la citadelle, et se trouve le premier au rendez-vous sous le portique du plus beau temple de l'univers.

Jamais si brillant spectacle n'avoit frappé les regards d'Eudore. Athènes s'offroit à lui dans toutes ses pompes; le mont Hymète s'élevoit à l'orient comme revêtu d'une robe d'or; le Pentélique se courboit vers le septentrion pour aller joindre le Permetta; le mont Icare s'abaissoit au couchant, et laissoit voir derrière lui la cime sacrée du Cithéron; au midi, la mer, le Pirée, les rivages d'Égine, les côtes d'Épidaure, et, dans le lointain, la citadelle de Corinthe, terminoient le cercle entier de la patrie des arts, des héros et des dieux.

Athènes, avec tous ses chefs-d'œuvre, reposoit au centre de ce bassin superbe: ses marbres polis, et non pas usés par le temps, se peignoient des feux du soleil à son coucher; l'astre du jour, prêt à se plonger dans la mer, frappoit de ses derniers rayons les colonnes du temple de Minerve: il faisoit étinceler les boucliers des Perses, suspendus au fronton du portique, et sembloit animer sur la frise les admirables sculptures de Phidias.

Ajoutez à ce tableau le mouvement que la fête des Panathénées répandoit dans la ville et dans la campagne. Là, de jeunes Canéphores reportoient aux jardins de Vénus les corbeilles sacrées; ici, le Péplus flottoit encore au mât du vaisseau qui se mouvoit par ressorts; des chœurs répétoient les chansons d'Harmodius et d'Aristogiton; les chars rouloient vers le Stade; les citoyens couroient au Lycée, au Pœcile, au Céramique; la foule se pressoit surtout au théâtre de Bacchus, placé sous la citadelle; et la voix des acteurs, qui représentoient une tragédie de Sophocle, montoit par intervalles jusqu'à l'oreille du fils de Lasthénès.

Cymodocée parut: à son vêtement sans tache, à son front virginal, à ses yeux d'azur, à la modestie de son maintien, les Grecs l'auroient prise pour Minerve elle-même, sortant de son temple, et prête à rentrer dans l'Olympe, après avoir reçu l'encens des mortels.

Eudore, saisi d'admiration et d'amour, faisoit des efforts pour cacher son trouble, afin d'inspirer plus de courage à la fille d'Homère.

« Cymodocée, lui dit-il, comment vous exprimer la reconnoissance et les sentiments de mon cœur? Vous consentez à quitter pour moi la Grèce, à traverser les mers, à vivre sous des cieux étrangers, loin de votre père, loin de celui que vous avez choisi pour époux. Ah! si je ne croyois vous ouvrir les cieux et vous

conduire à des félicités éternelles, pourrois-je vous demander de pareilles marques d'attachement ? Pourrois-je espérer qu'un amour humain vous fît faire des choses si douloureuses?

« Tu pourrois, repartit Cymodocée en larmes, me demander mon repos et ma vie : le bonheur de faire quelque chose pour toi me paieroit de tous mes sacrifices. Si je t'aimois seulement comme mon époux, rien encore ne me seroit impossible. Que dois-je donc faire à présent que ta religion m'apprend à t'aimer pour le ciel et pour Dieu même! Je ne pleure pas sur moi, mais sur les chagrins de mon père, et sur les dangers que tu vas courir.

— « O la plus belle des filles de la nouvelle Sion! répondit Eudore, ne craignez point les périls qui peuvent menacer ma tête; priez pour moi : Dieu exaucera les vœux d'une ame aussi pure. La mort même, ô Cymodocée, n'est point un mal, quand elle nous rencontre accompagnés de la vertu ! D'ailleurs des destinées tranquilles et ignorées ne nous mettent point à l'abri de ses traits : elle nous surprend dans la couche de nos aïeux, comme sur une terre étrangère. Voyez ces cigognes qui s'élèvent en ce moment des bords de l'Ilissus; elles s'envolent tous les ans aux rives de Cyrène; elles reviennent tous les ans aux champs d'Érechthée; mais combien de fois ont-elles retrouvé déserte la maison qu'elles avoient laissée florissante! Combien de fois ont-elles cherché en vain le toit même où elles avoient accoutumé de bâtir leurs nids! »

— « Pardonne, dit Cymodocée, pardonne ces frayeurs à une jeune fille élevée par des dieux moins sévères, et qui permettent les larmes aux amants près de se quitter! »

A ces mots, Cymodocée, étouffant ses pleurs, se couvrit le visage de son voile. Eudore prit dans ses mains les mains de son épouse : il les pressa chastement sur ses lèvres et sur son cœur.

« Cymodocée, dit-il, bonheur et gloire de ma vie, que la douleur ne vous fasse pas blasphémer une religion divine. Oubliez ces dieux qui ne vous offroient aucune ressource contre les tribulations du cœur. Fille d'Homère, mon Dieu est le Dieu des ames tendres, l'ami de ceux qui pleurent, le consolateur des affligés; c'est lui qui entend sous le buisson la voix du petit oiseau, et qui mesure le vent pour la brebis tondue. Loin de vouloir vous priver de vos larmes, il les bénit; il vous en tiendra compte quand il vous visitera à votre dernière heure, puisque vous les versez pour lui et pour votre époux. »

A ces dernières paroles, la voix d'Eudore s'altéra. Cymodocée

se découvre le visage : elle aperçoit la noble figure du guerrier inondée des pleurs qui descendoient le long de ses joues brunies. La gravité de cette douleur chrétienne, ce combat de la religion et de la nature, donnoient au fils de Lasthénès une incomparable beauté. Par un mouvement involontaire, la fille de Démodocus alloit tomber aux genoux d'Eudore; il la retient entre ses bras, il la presse tendrement sur son cœur; tous les deux demeurent ravis dans une sainte et douce extase : tels parurent sans doute, à l'entrée de la tente de Laban, Rachel et Jacob se disant un triste adieu : le fils d'Isaac étoit obligé de garder les troupeaux durant sept nouvelles années pour obtenir son épouse.

Démodocus sortit alors des bâtiments du temple; oubliant qu'il avoit consenti au départ de sa fille, les chagrins de son cœur s'exhalent aussitôt en plaintes amères :

« Comment, s'écrie-t-il, as-tu la barbarie d'arracher une fille à son père? Du moins, si ma Cymodocée étoit ton épouse, si vous me laissiez l'un et l'autre un aimable enfant qui pût sourire à ma douleur, et de ses mains innocentes se jouer avec mes cheveux blanchis!... Mais loin de toi, loin de moi, sous un ciel inhospitalier, errante sur une mer où des pirates barbares... ah! si ma fille alloit tomber entre leurs mains! S'il lui falloit servir un maître cruel, préparer son repas et son lit! Que la terre me cache dans son sein avant que j'éprouve un pareil malheur! Les Chrétiens ont-ils donc un cœur plus dur que les rochers? Leur Dieu est-il donc inexorable? »

Cymodocée avoit volé dans les bras de son père, et mêloit ses larmes à celles du vieillard. Eudore écoutoit les reproches de Démodocus avec une fermeté qui n'avoit rien de dur, et une affliction qui n'avoit rien de foible.

« Mon père, répondit-il, permettez que je vous donne ce nom, car votre Cymodocée est déja mon épouse aux yeux de l'Éternel; je ne l'arrache point de force à vos embrassements, elle est libre de suivre ou de rejeter ma religion; mon Dieu ne veut point obtenir les cœurs par contrainte : si cela doit vous coûter à tous deux trop de regrets et de pleurs, demeurez ensemble dans la Grèce. Puisse le Ciel répandre sur vous ses faveurs! Pour moi, j'accomplirai ma destinée. Mais, Démodocus, si votre fille m'aime, si vous croyez que je la puisse rendre heureuse, si vous craignez pour elle les persécutions d'Hiéroclès, supportez une séparation qui, je l'espère, ne sera point de longue durée, et qui met Cymodocée à l'abri des plus grands malheurs. Démodocus, Dieu dispose

de nous comme il lui plaît : notre devoir est de nous soumettre à sa volonté suprême.

— « O mon fils, repartit Démodocus, excuse ma douleur ; je le sens, je suis injuste : tu ne mérites pas les reproches que je te fais ; tu sauves, au contraire, ma Cymodocée des persécutions d'un impie ; tu la mets sous la protection d'une princesse magnanime ; tu lui apportes de grands biens et un nom illustre. Mais comment rester seul dans la Grèce ? Oh ! que ne suis-je libre de quitter les sacrifices que les peuples ont confiés à mes soins ! Que n'ai-je l'âge où je parcourois les villes et les pays étrangers, pour apprendre à connoître les hommes ! Comme je suivrois ma Cymodocée ! Hélas ! je ne te verrai donc plus danser avec les vierges sur le sommet de l'Ithome ? Rose de Messénie, je te chercherai en vain dans les bois du temple ! Cymodocée, je n'entendrai plus ta douce voix retentir dans les chœurs des sacrifices ; tu ne me présenteras plus l'orge nouvelle ou le couteau sacré ; je contemplerai, suspendue à l'autel, ta lyre couverte de poussière et ses cordes brisées ; mes yeux pleins de larmes verront se dessécher aux pieds de la statue d'Homère les couronnes de fleurs qu'embellissoit ta chevelure. Hélas ! j'avois compté sur toi pour me fermer les yeux ; je mourrai donc sans pouvoir te bénir en quittant la vie ? Le lit où j'exhalerai mon dernier soupir sera solitaire : car, ma fille, je n'espère plus te revoir ; j'entends le vieux Nocher qui m'appelle ; à mon âge, il ne faut pas compter sur les jours : lorsque la graine de la plante est mûre et séchée, elle devient légère, et le moindre vent l'emporte. »

Comme le prêtre d'Homère prononçoit ces mots, des applaudissements font retentir le théâtre de Bacchus ; l'acteur qui représentoit Œdipe à Colone élève la voix, et ces paroles viennent frapper les oreilles d'Eudore, de Démodocus et de Cymodocée :

« O Thésée ! unissez dans mes mains vos mains à celles de ma « fille ! Promettez-moi de servir de père à ma chère Antigone ! »

— « Je le promets, » s'écria Eudore, appliquant à ses destinées les vers du poëte.

— « Elle est donc à toi, » dit Démodocus en lui tendant les bras.

Eudore s'y précipite, le vieillard presse ses deux enfants contre son cœur : ainsi l'on voit un saule creusé par les ans, dont le sein entr'ouvert porte quelques fleurs de la prairie ; l'arbre étend son ombrage antique sur ces jeunes trésors, et semble n'implorer que pour eux le zéphyr et la rosée ; mais bientôt un brûlant orage renverse et le saule et les fleurs, aimables enfants de la terre.

La lune parut à l'horizon; son front d'argent se couronnoit des rayons d'or du soleil, dont le disque élargi s'enfonçoit dans les flots. C'étoit l'heure qui ramène aux nautoniers le vent favorable pour sortir du port de l'Attique. Les chars et les esclaves de Démodocus l'attendoient au bas de la citadelle, à l'entrée de la rue des Trépieds. Il fallut descendre, il fallut se soumettre à sa destinée; les chars entraînent les trois infortunés, qui n'avoient plus la force de gémir. Ils ont bientôt passé la porte du Pirée, les tombeaux d'Antiope, de Méandre et d'Euripide; ils tournent vers le temple ruiné de Cérès, et, après avoir traversé le champ d'Aristide, ils touchent au port de Phalère. Le vent venoit de se lever, les flots légèrement agités battoient le rivage, les galères déployoient leurs voiles, on entendoit le cri des matelots qui levoient l'ancre avec de grands efforts. Dorothée attendoit les passagers sur la grève, et les barques des vaisseaux étoient déjà prêtes à les recevoir. Eudore, Démodocus et Cymodocée descendent des chars arrêtés au bord des vagues. Le prêtre d'Homère ne pouvoit plus se soutenir, ses genoux se déroboient sous lui. Il disoit à sa fille d'une voix éteinte :

« Ce port me sera funeste comme au père de Thésée : je ne verrai point revenir ta voile blanche ! »

Le fils de Lasthénès et la jeune catéchumène s'inclinent devant Démodocus, et lui demandent sa dernière bénédiction : un pied dans la mer et le visage tourné vers la rive, ils avoient l'air d'offrir un sacrifice expiatoire, à la manière antique. Démodocus lève les mains, et bénit ses deux enfants du fond de son cœur, mais sans pouvoir prononcer une parole. Eudore soutient Cymodocée, et lui remet un écrit pour la pieuse Hélène; ensuite, imprimant avec respect le baiser des adieux sur le front de la vierge éplorée :

« Mon épouse, lui dit-il, devenez bientôt chrétienne; souvenez-vous d'Eudore, et que, du haut de la Tour du troupeau, la fille de Jérusalem jette quelquefois un regard sur la mer qui nous sépare.

— « Mon père, dit Cymodocée d'une voix entrecoupée par les sanglots, mon tendre père, vivez pour moi, je tâcherai de vivre pour vous. O Eudore! vous reverrai-je un jour? reverrai-je mon père? »

Alors Eudore inspiré :

« Oui, nous nous reverrons pour ne nous quitter jamais! »

Les mariniers enlèvent Cymodocée, les esclaves entraînent Démodocus, Eudore se jette dans la barque qui le transporte à son

vaisseau. La flotte sort de Phalère, et les matelots couronnés de fleurs font blanchir la mer sous l'effort des rames; ils invoquent les Néréides, et Palémon, et Thétys, et saluent en s'éloignant la tombe sacrée de Thémistocle.

Le vaisseau de Cymodocée prend sa course vers l'Orient, et celui du fils de Lasthénès tourne la proue vers l'Italie.

La divine Mère du Sauveur veilloit sur les jours de l'innocente pèlerine : elle envoie Gabriel à l'Ange des mers, afin de lui commander de ne laisser souffler que la plus douce haleine des vents. Aussitôt Gabriel, après avoir détaché de ses épaules ses ailes blanches, bordées d'or, se plonge du ciel dans les flots.

Aux sources de l'Océan, sous des grottes profondes, toujours retentissantes du bruit des vagues, habite l'Ange sévère qui veille aux mouvements de l'abîme. Pour l'instruire de ses devoirs, la Sagesse le prit avec elle, lorsqu'à la naissance des temps elle se promena sous la mer. Ce fut lui qui, par l'ordre de Dieu, ouvrit au Déluge les cataractes du ciel; c'est lui qui, dans les derniers jours du monde, doit une seconde fois rouler les flots sur le sommet des montagnes. Placé au berceau de tous les fleuves, il dirige leur cours, enfle ou fait décroître leurs ondes; il repousse dans la nuit des pôles et retient sous des chaînes de glace les brouillards, les nuages et les tempêtes; il connoît les écueils les plus cachés, les détroits les plus déserts, les terres les plus lointaines, et les découvre tour à tour au génie de l'homme; il voit d'un regard et les tristes régions du Nord, et les brillants climats des tropiques; deux fois par jour il soulève les écluses de l'Océan, et, rétablissant avec sa main l'équilibre du globe, à chaque équinoxe il ramène la terre sous les feux obliques du soleil.

Gabriel pénètre dans le sein des mers : des nations entières et des continents inconnus dorment engloutis dans le gouffre des ondes. Combien de monstres divers que ne verra jamais l'œil des mortels! Quel puissant rayon de vie jusque dans ces profondeurs ténébreuses! Mais aussi, que de débris et de naufrages! Gabriel plaint les hommes et admire la puissance divine. Bientôt il aperçoit l'Ange des mers, attentif à quelques grandes révolutions des eaux; assis sur un trône de cristal, il tenoit à la main un frein d'or; sa chevelure verte descendoit humide sur ses épaules, et une écharpe d'azur enveloppoit ses formes divines. Gabriel le salue avec majesté.

« Esprit redoutable, lui dit-il, ô mon frère! le pouvoir que « l'Éternel vous a confié montre assez le haut rang que vous

« occupez dans les hiérarchies célestes ! Quel monde nouveau ! « Quelle intelligence sublime ! Que vous êtes heureux de con- « noître ces merveilleux secrets ! »

— « Divin messager, répondit l'Ange des mers, quel que soit « le sujet qui vous amène, je reçois avec joie un hôte tel que « vous. Pour mieux admirer la puissance de notre maître, il « faudroit l'avoir vu, comme moi, poser les fondements de cet « empire : j'étois présent quand il divisa en deux parts les eaux « de l'abîme ; je le vis assujettir les flots aux mouvements des « astres, et lier le destin de l'Océan à celui de la lune et du so- « leil ; il couvrit Léviathan d'une cuirasse de fer, et l'envoya se « jouer dans ces gouffres ; il planta des forêts de corail sous les « ondes ; il les peupla de poissons et d'oiseaux ; il fit sortir des « îles riantes du sein d'un élément furieux ; il régla le cours des « vents ; il soumit les orages à des lois ; et, s'arrêtant sur le ri- « vage, il dit à la mer : Tu n'iras pas plus loin, et tu briseras ici « l'orgueil de tes flots. Illustre serviteur de Marie, hâtez-vous de « m'apprendre quel ordre souverain vous a fait descendre dans « ces grottes mobiles. Les temps sont-ils accomplis ? Faut-il ras- « sembler les nuages ? Faut-il rompre les digues de l'Océan ? « Abandonnant l'univers au Chaos, dois-je remonter avec vous « dans les cieux ? »

— « Je vous apporte un message de paix, dit Gabriel avec un « sourire : l'homme est toujours l'objet des complaisances de « l'Éternel ; la Croix va triompher sur la terre ; Satan va rentrer « dans l'enfer. Marie vous ordonne de conduire aux ports ces « deux époux que vous voyez s'éloigner des bords de la Grèce. « Ne laissez souffler sur les ondes que la plus douce haleine des « vents. »

— « Qu'il soit fait selon la volonté de l'Étoile des mers ! » dit en s'inclinant respectueusement l'Ange qui gouverne les tem- pêtes. « Puisse Satan être bientôt renfermé dans les lieux de son « supplice ! souvent il trouble mon repos et déchaîne malgré moi « les orages. »

En prononçant ces mots, le puissant Esprit choisit les vents doux et parfumés qui caressent les rivages de l'Inde et de l'océan Pacifique ; il les dirige dans les voiles d'Eudore et de Cymodocée, et fait avancer les deux galères, par un même souffle, à deux ports opposés.

Favorisé de cette bénigne influence du Ciel, Eudore touche bientôt au rivage d'Ostie. Il vole à Rome. Constantin l'embrasse

avec tendresse, et lui fait le récit des malheurs de l'Église et des intrigues de la cour.

Le sénat étoit convoqué pour délibérer sur lé sort des Fidèles. Rome reposoit dans l'attente et dans la terreur. Toutefois Dioclétien, par un dernier acte de justice, en cédant aux violences de Galérius, avoit voulu que les Chrétiens eussent un défenseur au sénat. Les prêtres les plus illustres de la capitale de l'empire s'occupoient, dans ce moment, du choix d'un orateur digne de plaider la cause de la Croix. Le concile, que présidoit Marcellin, étoit assemblé à la lueur des lampes dans les catacombes : ces Pères, assis sur les tombeaux des martyrs, ressembloient à de vieux guerriers délibérant sur le champ de bataille, ou à des rois blessés en défendant leurs peuples. Il n'y avoit pas un de ces confesseurs qui ne portât sur ses membres les marques d'une glorieuse persécution : l'un avoit perdu l'usage de ses mains, l'autre ne voyoit plus la lumière des cieux ; la langue de celui-ci avoit été coupée, mais le cœur lui restoit pour louer l'Éternel ; celui-là se montroit tout mutilé par le bûcher, comme une victime à demi dévorée des feux du sacrifice. Les saints vieillards ne pouvoient s'accorder sur le choix d'un défenseur : aucun d'eux n'étoit éloquent que par ses vertus, et chacun craignoit de compromettre le sort des Fidèles. Le pontife de Rome proposa de s'en référer à la décision du Ciel. On place le saint Évangile sur le sépulcre du martyr qui servoit d'autel. Les Pères se mettent en prières, et demandent à Dieu d'indiquer, par quelques versets des Écritures, le défenseur agréable à ses yeux. Dieu, qui leur avoit inspiré cette pensée, fait descendre aussitôt l'Ange chargé d'inscrire les décrets éternels dans le Livre de vie. L'Esprit céleste, enveloppé d'un nuage, marque au milieu de la Bible les décrets demandés. Les Pères se lèvent ; Marcellin ouvre la loi des Chrétiens ; il lit ces paroles des Machabées :

« Il se revêtit de la cuirasse comme un géant, il se couvrit de « ses armes dans les combats, et son épée étoit la protection de « tout le camp. »

Marcellin, surpris, ferme et rouvre une seconde fois le livre prophétique ; il y trouve ces mots :

« Son souvenir sera doux comme un concert de musique dans « un festin délicieux. Il a été destiné divinement pour faire rentrer « le peuple dans la pénitence. »

Enfin le souverain pontife consulte une troisième fois l'oracle d'Israël ; tous les Pères sont frappés de ce passage des Cantiques :

« Je me suis couvert d'un sac en jeûnant.... J'ai pris pour mon « vêtement un cilice. »

Aussitôt une voix (on ne sait quelle voix) prononça le nom d'Eudore! Les vieux martyrs, subitement éclairés, font retentir d'un Hosanna prolongé les voûtes des catacombes. Ils relisent le texte sacré. Saisis d'étonnement, ils voient avec quelle justesse tous les mots s'appliquent au fils de Lasthénès. Chacun admire les conseils du Très-Haut; chacun reconnoît combien ce choix est saint et desirable. La renommée du jeune orateur, sa pénitence exemplaire, sa faveur à la cour, son habitude de parler devant les princes, les charges dont il a été revêtu, l'amitié dont Constantin l'honore, tout justifie l'arrêt du Ciel. On se hâte de lui porter les vœux des Pères. Eudore s'humilie dans la poudre; il cherche à se soustraire à cet honneur si sublime, à ce fardeau si pesant! On lui montre les passages de l'Écriture : il se soumet. Il se retire aussitôt parmi les tombeaux des Saints, et se prépare par des veilles, des prières et des larmes, à plaider la plus grande cause qui fut jamais portée au tribunal des humains.

Tandis qu'il ne songe qu'à remplir dignement l'effrayante mission dont il est chargé, Hiéroclès arrivoit à Rome, soutenu de toutes les Puissances de l'Enfer. Cet ennemi de Dieu avoit appris avec désespoir le mauvais succès de ses violences à Lacédémone, la fuite de Cymodocée et le départ d'Eudore pour l'Italie. Les ordres modérés qu'il reçut en même temps de Dioclétien lui firent comprendre que ses calomnies n'avoient pas réussi complètement à la cour. Il avoit cru renverser un rival, et ce rival étoit simplement rappelé sous l'œil vigilant du chef de l'Empire. Il tremble que le fils de Lasthénès ne parvienne à le perdre dans l'esprit de Dioclétien. Afin de prévenir quelque disgrace soudaine, il se détermine à voler auprès de Galérius, qui ne cessoit de le redemander à ses conseils. L'Esprit de ténèbres console en même temps l'apostat.

« Hiéroclès, lui dit-il secrètement, tu seras bientôt assez puis-« sant pour atteindre Cymodocée jusque dans les bras d'Hélène. « Cette vierge imprudente, en changeant de religion, t'offre une « espérance nouvelle. Si tu peux déterminer les princes à persé-« cuter les Chrétiens, ton rival se trouvera d'abord enveloppé « dans le massacre; tu vaincras ensuite la fille d'Homère par la « crainte des tourments, ou tu la réclameras comme une esclave « chrétienne échappée à ton pouvoir. »

Le sophiste, qui prend ces conseils pour les inspirations de son

cœur, s'applaudit de la profondeur de son génie : il ne sait pas qu'il n'est que l'instrument des projets de Satan contre la Croix. Plein de ces pensées, le proconsul s'étoit précipité des montagnes de l'Arcadie, comme le torrent du Styx qui tombe de ces mêmes montagnes, et qui donne la mort à tous ceux qui boivent de ses eaux. Il passe en Épire, s'embarque au promontoire d'Actium, aborde à Tarente, et ne s'arrête qu'auprès de Galérius, qui profanoit alors à Tusculum les jardins de Cicéron.

César étoit environné dans ce moment des sophistes de l'école, qui se prétendoient aussi persécutés parcequ'on méprisoit leurs opinions. Ils s'agitoient pour être consultés sur la grande question que l'on alloit débattre. Ils se disoient juges naturels de tout ce qui concerne la religion des hommes. Ils avoient supplié Dioclétien de leur donner comme aux Chretiens un orateur au sénat. L'Empereur, importuné de leurs cris, leur avoit accordé leur demande. L'arrivée d'Hiéroclès les remplit de joie. Ils le nomment orateur des sectes philosophiques. Hiéroclès accepte un honneur qui flatte sa vanité, et lui fournit l'occasion de se rendre accusateur des Chrétiens. L'orgueil d'une raison pervertie et la fureur de l'amour lui font déja voir les Fidèles terrassés, et Cymodocée dans ses bras. Galérius, dont il corrompt l'esprit et seconde les projets, lui accorde une protection éclatante, et lui permet de s'exprimer au Capitole avec toute la licence des opinions des faux sages. Symmaque, pontife de Jupiter, doit parler en faveur des anciens dieux de la patrie.

Le jour qui alloit décider du sort de la moitié des habitants de l'Empire, le jour où les destinées du genre humain étoient menacées dans la religion de Jésus-Christ, ce jour si desiré, si craint des Anges, des Démons et des hommes, ce jour se leva. Dès la première blancheur de l'aube, les gardes pretoriennes occupèrent les avenues du Capitole. Un peuple immense étoit répandu sur le Forum, autour du temple de Jupiter-Stator, et le long du Tibre jusqu'au théâtre de Marcellus : ceux qui n'avoient pu trouver place étoient montés jusque sur les toits voisins, et sur les arcs de triomphe de Titus et de Sévère. Dioclétien sort de son palais; il s'avance au Capitole par la voie Sacrée, comme s'il alloit triompher des Marcomans et des Parthes. On avoit peine à le reconnoître : depuis quelque temps, il succomboit sous une maladie de langueur et sous le poids des ennuis que lui donnoit Galérius. En vain le vieillard avoit pris soin de colorer son visage, la pâleur de la mort perçoit à travers cet éclat emprunté, et déja les traits du

néant paroissoient sous le masque à demi tombé de la puissance humaine.

Galérius, environné de tout le faste de l'Asie, suivoit l'Empereur sur un char superbe, traîné par des tigres. Le peuple trembloit, effrayé de la taille gigantesque et de l'air furieux du nouveau Titan. Constantin s'avançoit ensuite, monté sur un cheval léger; il attiroit les vœux et les regards des soldats et des Chrétiens; les trois orateurs marchoient après les maîtres du monde. Le pontife de Jupiter, porté par le collége des prêtres, précédé des Aruspices, et suivi du corps des Vestales, saluoit la foule, qui reconnoissoit avec joie l'interprète du culte de Romulus. Hiéroclès, couvert du manteau des Stoïciens, paroissoit dans une litière; il étoit entouré de Libanius, de Jamblique, de Porphyre, et de la troupe des sophistes: le peuple, naturellement ennemi de l'affectation et de la vaine sagesse, lui prodiguoit les railleries et les mépris. Enfin, Eudore se montroit le dernier, vêtu d'un habit de deuil: il marchoit seul, à pied, l'air grave, les yeux baissés, et sembloit porter tout le poids des douleurs de l'Église. Les païens reconnoissoient avec étonnement dans ce simple appareil le guerrier dont ils avoient vu les statues triomphales; les Fidèles s'inclinoient avec respect devant leur défenseur: les vieillards le bénissoient, les femmes le montroient à leurs enfants, tandis qu'à tous les autels de Jésus-Christ les prêtres offroient pour lui le saint sacrifice.

Il y avoit au Capitole une salle appelée la salle Julienne. Auguste l'avoit jadis décorée d'une statue de la Victoire. Là se trouvoient la colonne militaire, la poutre percée des clous sacrés, la louve de bronze et les armes de Romulus. Autour des murs étoient suspendus les portraits des consuls, l'équitable Publicola, le généreux Fabricius, Cincinnatus le rustique, Fabius le temporiseur, Paul-Émile, Caton, Marcellus, et Cicéron, père de la patrie. Ces citoyens magnanimes sembloient encore siéger au sénat avec les successeurs des Tigellin et des Séjan, comme pour montrer d'un coup d'œil les extrémités du vice et de la vertu, et pour attester les affreux changements que le temps amène dans les empires.

Ce fut dans cette vaste salle que se réunirent les juges des Chrétiens. Dioclétien monta sur son trône; Galérius s'assit à la droite, et Constantin à la gauche de l'Empereur; les officiers du palais occupoient, chacun selon son rang, les degrés du trône. Après avoir salué la statue de la Victoire, et renouvelé devant elle le serment de fidélité, les sénateurs se rangerent sur les bancs autour de la salle; les orateurs se placèrent au milieu d'eux. Le vestibule et la

cour du Capitole étoient remplis par les grands, les soldats et le peuple. Dieu permit aux Puissances de l'abîme et aux habitants des tabernacles divins, de se mêler à cette délibération mémorable : aussitôt les Anges et les Démons se répandent dans le sénat, les premiers pour calmer, les seconds pour soulever les passions; ceux-ci pour éclairer les esprits, ceux-là pour les aveugler.

On immola d'abord un taureau blanc à Jupiter, auteur des bons conseils : pendant ce sacrifice, Eudore se couvrit la tête, et secoua son manteau, qu'avoient souillé quelques gouttes d'eau lustrale. Dioclétien donne le signal, et Symmaque se lève au milieu des applaudissements universels : nourri dans les grandes traditions de l'éloquence latine, ces paroles sortirent de sa bouche, comme on voit les flots majestueux d'un fleuve rouler lentement dans une campagne qu'ils embellissent de leur cours :

LIVRE SEIZIÈME.

SOMMAIRE.

Harangues de Symmaque, d'Hiéroclès et d'Eudore. Dioclétien consent à donner l'édit de persécution, mais il veut que l'on consulte auparavant la sibylle de Cumes.

« Très clément Empereur Dioclétien, et vous, très heureux prince César Galérius, si jamais vos ames divines donnèrent une preuve éclatante de leur justice, c'est dans l'affaire importante qui rassemble le très auguste sénat aux pieds de vos éternités.

« Proscrirons-nous les adorateurs du nouveau Dieu? Laisserons-nous les Chrétiens jouir en paix du culte de leur divinité? Telle est la question que l'on propose au sénat.

« Que Jupiter et les autres dieux vengeurs de l'humanité me préservent de faire couler jamais le sang et les larmes! Pourquoi persécuterions-nous des hommes qui remplissent tous les devoirs du citoyen? Les Chrétiens exercent des arts utiles; leurs richesses alimentent le trésor de l'État; ils servent avec courage dans nos armées; ils ouvrent souvent dans nos conseils des avis pleins de sens, de justesse et de prudence. D'ailleurs, ce n'est point par la violence que l'on parviendra au but désiré. L'expérience a démontré que les Chrétiens se multiplient sous le fer des bourreaux.

Voulez-vous les gagner à la religion de la patrie, appelez-les au temple de la Miséricorde et non pas aux autels des Euménides.

« Mais, après avoir déclaré ce qui me semble conforme à la raison, je dois, avec la même justice, manifester la crainte que m'inspirent les Chrétiens. C'est le seul reproche que l'on puisse légitimement leur faire : il est certain que nos dieux sont l'objet de leur dérision, et quelquefois de leurs insultes. Que de Romains se sont déja laissé entraîner par des raisonnements téméraires! Ah! nous parlons d'attaquer une divinité étrangère, songeons plutôt à défendre les nôtres! Rattachons-nous à leur culte par le souvenir de tout ce qu'elles ont fait pour nous. Quand nous serons bien convaincus de la grandeur et de la bonté de nos dieux paternels, nous ne craindrons plus de voir la secte des Chrétiens s'accroître et se grossir des déserteurs de nos temples.

« C'est une vérité reconnue depuis longtemps que Rome a dû l'empire du monde à sa piété envers les Immortels. Elle a élevé des autels à tous les Génies bienfaisants, à la Petite Fortune, à l'Amour Filial, à la Paix, à la Concorde, à la Justice, à la Liberté, à la Victoire, au dieu Terme, qui, seul, ne se leva point devant Jupiter dans l'assemblée des dieux. Cette famille divine pourroit-elle déplaire aux Chrétiens? Quel homme oseroit refuser des hommages à de si nobles déités? Voulez-vous remonter plus haut, vous trouverez les noms mêmes de notre patrie, nos traditions les plus antiques, liés à notre religion, et faisant partie de nos sacrifices; vous trouverez le souvenir de cet age d'or, règne de bonheur et d'innocence, que tous les peuples envient à l'Ausonie. Y a-t-il rien de plus touchant que ce nom de Latium donné à la campagne de Laurente, parcequ'elle fut l'asile d'un dieu persécuté? Nos pères, en récompense de leur vertu, reçurent du Ciel un cœur hospitalier, et Rome servit de refuge à tous les infortunés bannis. Que d'intéressantes aventures! que de noms illustres attachés à ces migrations des premiers temps du monde, Diomède, Philoctète, Idoménée, Nestor! Ah! quand une forêt couvroit la montagne où s'élève ce Capitole; lorsque des chaumières occupoient la place de ces palais, que ce Tibre si fameux ne portoit encore que le nom inconnu d'Albula, on ne demandoit point ici si le Dieu d'une obscure nation de la Judée étoit préférable aux dieux de Rome! Pour se convaincre de la puissance de Jupiter, il suffit de considérer la foible origine de cet empire. Quatre petites sources ont formé le torrent du peuple romain : Albe, le cher pays et le premier amour des Curiaces; les guerriers latins, qui s'unirent aux guerriers d'É-

née, les Arcadiens d'Évandre, qui transmirent aux Cincinnatus l'amour des troupeaux et le sang des Hellènes, doux germe de l'éloquence chez les rudes nourrissons d'une louve; enfin les Sabins, qui donnèrent des épouses aux compagnons de Romulus; ces Sabins, vêtus de peaux de brebis, conduisant leurs troupeaux avec une lance, vivant de laitage et de miel, et se consacrant à Cérès et à Hercule, l'une le génie, et l'autre le bras du laboureur.

« Ces dieux qui ont opéré tant de merveilles; ces dieux, qui ont inspiré Numa, Fabricius et Caton; ces dieux, qui protégent les cendres illustres de nos citoyens; ces dieux, au milieu desquels brillent aujourd'hui nos empereurs, sont-ils des divinités sans pouvoir et sans vertus ?

« Dioclétien, je suppose que Rome chargée d'années apparoisse tout à coup à vos yeux sous les voûtes de ce Capitole, et qu'elle s'adresse ainsi à votre Éternité :

« Grand prince, ayez égard à cette vieillesse où ma piété en- « vers les dieux m'a fait parvenir. Libre comme je le suis, je m'en « tiendrai toujours à la religion de mes ancêtres Cette religion a « mis l'univers sous ma loi. Ses sacrifices ont éloigné Annibal de « mes murailles et les Gaulois du Capitole. Quoi! l'on renverse- « roit un jour cette statue de la Victoire sans craindre de soulever « mes légions ensevelies aux champs de Zama! N'aurois-je été « préservée des plus redoutables ennemis que pour être désho- « norée par mes enfants dans ma vieillesse? »

« C'est ainsi, ô puissant Empereur, que vous parle Rome suppliante. Voyez se lever de leurs tombeaux, sur le chemin d'Appius, ces républicains, vainqueurs des Volsques et des Samnites, dont nous révérons ici les images; ils montent à ce Capitole qu'ils remplirent de dépouilles opimes; ils viennent, couronnés de la branche du chêne, unir leurs voix à la voix de la patrie. Ces mânes sacrés n'avoient point rompu leur sommeil de fer pour la perte de nos mœurs et de nos lois; ils ne s'étoient point réveillés au bruit des proscriptions de Marius ou des fureurs du Triumvirat; mais la cause du Ciel les arrache au cercueil, et ils viennent la plaider devant leurs fils. Romains séduits par la religion nouvelle, comment avez-vous pu changer pour un culte étranger nos belles fêtes et nos pieuses cérémonies!

« Princes, je le répète, nous ne demandons point la persécution des Chrétiens. On dit que le Dieu qu'ils adorent est un Dieu de paix et de justice : nous ne refusons point de l'admettre dans

le Panthéon : car nous souhaitons, très pieux Empereur, que les dieux de toutes les religions vous protégent ; mais que l'on cesse d'insulter Jupiter. Dioclétien, Galérius, sénateurs, indulgence pour les Chrétiens, protection pour les dieux de la patrie ! »

En achevant de prononcer ces mots, Symmaque salue de nouveau la statue de la Victoire, et se rassied au milieu des sénateurs. Les esprits étoient différemment agités : les uns, charmés de la dignité du discours de Symmaque, se rappeloient les jours des Hortensius et des Cicéron ; les autres blâmoient la modération du pontife de Jupiter. Satan n'avoit plus d'espoir que dans Hiéroclès, et cherchoit à détruire l'effet de l'éloquence du grand-prêtre ; les Anges de lumière profitoient, au contraire, de cette éloquence pour ramener le sénat à des sentiments plus humains. On voyoit s'agiter les casques des guerriers, les toges des sénateurs, les robes et les sceptres des augures et des aruspices ; on entendoit un murmure confus, signe équivoque du blâme et de la louange. Dans un champ où l'ivraie et d'inutiles fleurs de pourpre et d'azur s'élèvent au milieu du froment d'or, si quelque zéphyr se glisse dans la forêt diaprée, d'abord les plus frêles épis courbent leurs têtes ; bientôt le souffle croissant balance en tumulte les gerbes fécondes et les plantes stériles : tel paroissoit dans le sénat le mouvement de tant d'hommes divers.

Les courtisans regardoient curieusement Dioclétien et Galérius, afin de régler leur opinion sur celle de leurs maîtres : César donnoit des signes d'emportement ; mais le visage d'Auguste étoit impassible.

Hiéroclès se lève : il s'enveloppe dans son manteau, et garde quelque temps un air sévère et pensif. Initié à toutes les ruses de l'éloquence athénienne, armé de tous les sophismes ; souple, adroit, railleur, hypocrite, affectant une élocution concise et sentencieuse ; parlant d'humanité en demandant le sang de l'innocent ; méprisant les leçons du temps et de l'expérience, voulant à travers mille maux conduire le monde au bonheur par des systèmes ; esprit faux, s'applaudissant de sa justesse : tel étoit l'orateur qui parut dans la lice pour attaquer toutes les religions, et surtout celle des Chrétiens. Galérius laissoit un libre cours aux blasphèmes de son ministre : Satan poussoit au mal l'ennemi des Fidèles ; et l'espoir de perdre Eudore animoit l'amant de Cymodocée. Le Démon de la fausse sagesse, sous la figure d'un chef de l'école nouvellement arrivé d'Alexandrie, se place auprès d'Hiéroclès : celui-ci, après un moment de silence, déploie tout à coup ses bras ; il

rejette son manteau en arrière, pose les deux mains sur son cœur, s'incline jusqu'au pavé du Capitole en saluant Auguste et César, et prononce ce discours :

« Valérius Dioclétien, fils de Jupiter, empereur éternel, Auguste, huit fois consul, très clément, très divin, très sage; Valérius Maximianus Galérius, fils d'Hercule, fils adoptif de l'Empereur, César, éternel et très heureux, Parthique, triomphateur, amateur de la science, et vérissime philosophe; sénat très vénérable et sacré, vous permettez donc que ma voix se fasse entendre! Troublé par cet honneur insigne, comment pourrois-je m'exprimer avec assez de force ou de grace? Pardonnez à la foiblesse de mon éloquence, en faveur de la vérité qui me fait parler.

« La terre, dans sa fécondité première, enfanta les hommes. Les hommes, par hasard et par nécessité, s'assemblèrent pour leurs besoins communs. La propriété commença : les violences suivirent; l'homme ne put les réprimer : il inventa les dieux.

« La religion trouvée, les tyrans en profitèrent. L'intérêt multiplia les erreurs; les passions y mêlèrent leurs songes.

« L'homme, oubliant l'origine des dieux, crut bientôt à leur existence. On prit pour le consentement unanime des peuples ce qui n'étoit que le consentement unanime des passions. Les tyrans, en écrasant les hommes, eurent soin de faire élever des temples à la piété et à la miséricorde, afin que les infortunés crussent aussi qu'il y avoit des dieux.

« Le prêtre, d'abord trompeur, ensuite trompé, se passionna pour son idole; le jeune homme, pour les graces divinisées de sa maîtresse; le malheureux, pour les simulacres de sa douleur : de là le fanatisme, le plus grand des maux qui aient affligé l'espèce humaine.

« Ce monstre, portant un flambeau, parcourut les trois régions de la terre. Il brûla, par la main des Mages, les temples de Memphis et d'Athènes. Il alluma la guerre sacrée, qui livra la Grèce à Philippe. Bientôt, si une secte odieuse venoit à s'étendre, de nos jours même, et malgré l'accroissement des lumières, on verroit l'univers plongé dans un abîme de malheurs!

« C'est ici, princes, que je tâcherai de peindre les maux que le fanatisme a faits aux hommes, en vous dévoilant l'origine et les progrès de la religion la plus ridicule et la plus horrible que la corruption des peuples ait engendrée.

« Que ne m'est-il permis d'ensevelir dans un profond oubli ces honteuses turpitudes! Mais je suis appelé à la défense de la vérité :

il faut sauver mon Empereur, il faut éclairer le monde. Je sais que j'expose mes jours au ressentiment d'une faction dangereuse. Qu'importe! un ami de la sagesse doit fermer son cœur à toute crainte comme à toute pitié, quand il s'agit du bonheur de ses frères et des droits sacrés de l'humanité.

« Vous connoissez ce peuple que sa lèpre et ses déserts séparent du genre humain, ce peuple odieux qu'extermina le divin Titus.

« Un certain fourbe, appelé Moïse, par une suite de crimes et de prestiges grossiers, délivra ce peuple de la servitude. Il le conduisit au milieu des sables de l'Arabie; il lui promettoit, au nom du dieu Jéhova, une terre où couleroient le lait et le miel.

« Après quarante années les Juifs arrivèrent à cette terre promise, dont ils égorgèrent les habitants. Ce jardin délicieux étoit la stérile Judée, petite vallée de pierres, sans blé, sans arbres, sans eaux.

« Retirés dans leur repaire, ces brigands ne se firent remarquer que par leur haine contre le genre humain: ils vivoient au milieu des adultères, des meurtres, des cruautés.

« Que pouvoit-il sortir d'une pareille race? (c'est ici le prodige) une race plus exécrable encore, les Chrétiens: ils ont surpassé, en folie, en crimes, les Juifs leurs pères.

« Les Hébreux, que trompoient des prêtres fanatiques, attendoient dans leur impuissance et dans leur bassesse un monarque qui devoit leur soumettre le monde entier.

« Le bruit se répand un jour que la femme d'un vil artisan a donné naissance à ce roi si longtemps promis. Une partie des Juifs s'empresse de croire au prodige.

« Celui qu'ils appellent leur Christ vit trente ans caché dans sa misère. Après ces trente années, il commence à dogmatiser; il s'associe quelques pêcheurs, qu'il nomme ses Apôtres. Il parcourt les villes, il se cache au désert, il séduit des femmes foibles, une populace crédule. Sa morale est pure, dit-on: mais surpasse-t-elle celle de Socrate?

« Bientôt il est arrêté pour ses discours séditieux, et condamné à mourir sur la croix. Un jardinier dérobe son corps; ses Apôtres s'écrient que Jésus est ressuscité; ils prêchent leur maître à la foule étonnée. La superstition s'étend, les Chrétiens deviennent une secte nombreuse.

« Un culte né dans les derniers rangs du peuple, propagé par des esclaves, caché d'abord en des lieux déserts, s'est chargé peu

a peu des abominations que le secret et des mœurs basses et féroces doivent naturellement engendrer : aussi, la cruauté et l'infamie font-elles la partie principale de ses mystères.

« Les Chrétiens s'assemblent la nuit au milieu des morts et des sépulcres. La résurrection des cadavres est le plus absurde comme le plus doux de leur entretien. Assis à un festin abominable, après avoir juré haine aux dieux et aux hommes, après avoir renoncé à tous les plaisirs légitimes, ils boivent le sang d'un homme sacrifié et dévorent les chairs palpitantes d'un enfant : c'est ce qu'ils appellent leur pain et leur vin sacré !

« Le repas fini, des chiens dressés aux crimes de leurs maîtres entrent dans l'assemblée et renversent les flambeaux ; alors, les Chrétiens se cherchent au milieu des ténèbres, s'unissent au hasard par d'horribles embrassements : les pères avec les filles, les fils avec les mères, les frères avec les sœurs : le nombre et la variété des incestes fait le mérite et la vertu.

« Quoi ! ce n'étoit point assez d'avoir voulu amener les hommes au culte d'un séditieux justement puni du dernier supplice ! ce n'étoit pas un assez grand crime d'avoir essayé d'abrutir à ce point la raison humaine ! il falloit encore que les Chrétiens fissent de leur religion l'école des mœurs les plus dépravées, des forfaits les plus inouïs !

« Ce que je viens d'avancer auroit-il besoin d'autres preuves que la conduite des Chrétiens ? Partout où ils se glissent, ils font naître des troubles ; ils débauchent les soldats de nos armées ; ils portent la désunion dans les familles ; ils séduisent des vierges crédules ; ils arment le frère contre le frère, l'époux contre l'épouse. Puissants aujourd'hui, ils ont des temples, des trésors, et ils refusent de prêter serment aux empereurs dont ils tiennent ces bienfaits ; ils insultent aux sacrées images de Dioclétien, ils aiment mieux mourir que de sacrifier à ses autels. Dernièrement encore, n'ont-ils pas laissé la divine mère de Galérius offrir seule des victimes pour son fils aux Génies innocents des montagnes ? Enfin, joignant le fanatisme à la dissolution, ils voudroient précipiter du Capitole la statue de la Victoire, arracher de leurs sanctuaires vos dieux paternels !

« Qu'on ne croie pas cependant que je défende ici ces dieux qui, dans l'enfance des peuples, ont pu paroître nécessaires à des législateurs habiles. Nous n'avons plus besoin de ces ressources. La raison commence son règne. Désormais on n'élèvera d'autel qu'à la Vertu. Le genre humain se perfectionne chaque jour. Un temps viendra que tous les hommes, soumis à la seule pensée, se

conduiront par les clartés de l'esprit. Je ne soutiens donc ni Jupiter, ni Mithra, ni Sérapis. Mais, si l'on conserve encore une religion dans l'Empire, l'ancienne réclame une juste préférence. La nouvelle est un mal qu'il faut extirper par le fer et par le feu. Il faut guérir les Chrétiens eux-mêmes de leur propre folie. Hé bien, un peu de sang coulera ! Nous nous attendrirons sans doute sur le sort des criminels ; mais nous admirerons, nous bénirons la loi qui frappera les victimes pour la consolation des sages et le bonheur du genre humain. »

Hiéroclès achevoit à peine son discours, que Galérius donna le signal des applaudissements. L'œil en feu, le visage rouge de colère, César sembloit déja prononcer l'arrêt fatal des Chrétiens. Ses courtisans levoient les mains au ciel comme saisis d'horreur et de crainte ; ses gardes frémissoient de rage en songeant que des impies vouloient renverser l'autel de la Victoire ; le peuple redisoit avec effroi les incestes nocturnes et les repas de chair humaine. Les sophistes qui environnoient Hiéroclès le portoient au ciel : c'étoit l'intrépide ami des princes, le véritable ami des principes, le soutien de la vertu, un Socrate !

Satan échauffoit les préjugés et les haines ; ravi des paroles du proconsul, il se flattoit d'aller plus sûrement à son but par l'athéisme que par l'idolâtrie ; secondé de toutes les Puissances de l'Enfer, il augmentoit le bruit et le tumulte, et donnoit au mouvement du sénat quelque chose de prodigieux. Comme le sabot circule sous le fouet de l'enfant ; comme le fuseau descend et remonte entre les doigts de la matrone ; comme l'ébène ou l'ivoire roule sous le ciseau du tourneur : ainsi les esprits étoient agités. Dioclétien seul paroissoit immobile ; on ne voyoit sur son visage ni colère, ni haine, ni amour. Les Chrétiens répandus dans l'assemblée se montroient abattus et consternés. Constantin surtout étoit plongé dans une douleur profonde ; il jetoit par intervalles un regard inquiet et attendri sur Eudore.

Le fils de Lasthénès se leva sans paroître ému de la défaveur de César, des bassesses des courtisans et des clameurs de la foule. Son habit de deuil, sa noble figure, encore embellie par l'expression d'une simple tristesse, attirèrent tous les regards. Les Anges du Seigneur, formant un cercle invisible autour de lui, le couvroient de lumière, et lui donnoient une assurance divine. Du haut du ciel, les quatre Évangélistes, penchés sur sa tête, lui dictoient secrètement les paroles qu'il alloit répéter. On entendoit dire de toutes parts dans le sénat : « C'est le Chrétien ! Comment

pourra-t-il répondre? » Chacun cherchoit vainement dans ses traits, à la fois si calmes et si animés, l'expression des crimes dont Hiéroclès avoit accusé les Fidèles. Lorsque des chasseurs, croyant surprendre au bord d'un fleuve un affreux vautour, découvrent tout à coup un cygne qui nage sur l'onde, charmés, ils s'arrêtent; ils contemplent l'oiseau chéri des Muses; ils admirent la blancheur de son plumage, la fierté de son port, la grace de ses mouvements, ils prêtent déja l'oreille à ses chants harmonieux. Le cygne de l'Alphée ne tarda pas à se faire entendre : Eudore s'incline devant Auguste et César; ensuite, sans saluer la statue de la Victoire, sans faire de geste, sans chercher à séduire ou l'oreille ou les yeux, il parle en ces mots :

« Auguste, César, Pères conscrits, Peuple romain, au nom de ces hommes victimes d'une haine injuste, moi, Eudore, fils de Lasthénès, natif de Mégalopolis en Arcadie, et Chrétien, salut !

« Hiéroclès a commencé son discours par excuser la foiblesse de son éloquence; je réclame, à mon tour, l'indulgence du sénat. Je ne suis qu'un soldat, plus accoutumé à verser mon sang pour mes princes qu'à demander en termes fleuris le massacre d'une foule de vieillards, de femmes et d'enfants.

« Je remercie d'abord Symmaque de la modération qu'il a montrée envers mes frères. Le respect que je dois au chef de l'Empire me force à me taire sur le culte des idoles. J'observerai cependant que les Camille, les Scipion, les Paul-Émile, n'ont point été de grands hommes parcequ'ils suivoient le culte de Jupiter, mais parcequ'ils s'éloignoient de la morale et des exemples des divinités de l'Olympe. Dans notre religion, au contraire, on ne peut atteindre au plus haut degré de la perfection qu'en imitant notre Dieu. Nous plaçons aussi de simples mortels dans les éternelles demeures; mais il ne suffit pas, pour acquérir cette gloire, d'avoir porté le bandeau royal, il faut avoir pratiqué la vertu : nous abandonnons à votre ciel les Néron et les Domitien.

« Toutefois l'effet d'une religion quelconque est si salutaire à l'ame, que le pontife de Jupiter a parlé des Chrétiens avec douceur, tandis qu'un homme qui ne reconnoît point de Dieu demande notre sang au nom de l'humanité et de la vertu. Hé quoi! Hiéroclès, c'est sous le manteau que vous portez que vous voulez semer la désolation dans l'Empire! Magistrat romain, vous provoquez la mort de plusieurs millions de citoyens romains! Car, Pères conscrits, vous ne pouvez vous le dissimuler, nous ne sommes que d'hier, et déja nous remplissons vos cités, vos colo-

nies, vos camps, le palais, le sénat, le Forum : nous ne vous laissons que vos temples.

« Princes, notre accusateur est un apostat, et il se confesse athée : il sait lui-même quel titre je pourrois ajouter à ces titres. Symmaque est un homme pieux, dont l'âge, la science et les mœurs sont également respectables. Dans toute cause criminelle, on prend en considération le caractère des témoins : Symmaque nous excuse; Hiéroclès nous dénonce : lequel des deux doit être écouté? Auguste, César, Pères conscrits, Peuple romain, daignez me prêter une oreille attentive, je vais reprendre la suite des accusations d'Hiéroclès, et défendre la religion de Jésus-Christ. »

A ce grand nom, l'orateur s'arrêta; tous les Chrétiens s'inclinèrent, et la statue de Jupiter trembla sur son autel. Eudore reprit :

« Je ne remonterai point, comme Hiéroclès, jusqu'au berceau du monde pour en venir à la question du moment. Je laisse aux disciples de l'école ce vain étalage de principes odieux, de faits altérés et de déclamations puériles. Il ne s'agit ici ni de la formation du monde, ni de l'origine des sociétés : tout se borne à savoir si l'existence des Chrétiens est compatible avec la sûreté de l'État; si leur religion ne blesse ni les mœurs ni les lois; si elle ne s'oppose point à la soumission que l'on doit au chef de l'Empire; en un mot, si la morale et la politique n'ont rien à reprocher au culte de Jésus-Christ. Cependant, je ne puis m'empêcher de vous faire remarquer la singulière opinion d'Hiéroclès touchant les Hébreux.

« La raison politique de l'établissement de Jérusalem au centre d'un pays stérile étoit trop profonde pour être aperçue de l'accusateur des Chrétiens. Le législateur des Israélites vouloit en faire un peuple qui pût résister au temps, conserver le culte du vrai Dieu, au milieu de l'idolâtrie universelle, et trouver dans ses institutions une force qu'il n'avoit point par lui-même : il les enferma donc dans la montagne. Leurs lois et leur religion furent conformes à cet état d'isolement : ils n'eurent qu'un temple, qu'un sacrifice, qu'un livre. Quatre mille ans se sont écoulés, et ce peuple existe encore. Hiéroclès, montrez-nous ailleurs un exemple d'une législation aussi miraculeuse dans ses effets, et nous écouterons ensuite vos railleries sur le pays des Hébreux. »

Un signe d'approbation échappé à Dioclétien interrompit le fils de Lasthénès. Insensible aux mouvements oratoires de Symmaque et aux déclamations d'Hiéroclès, l'Empereur fut frappé des rai-

sons politiques présentées par le défenseur des Fidèles. Eudore s'étoit étendu sur ce sujet avec adresse, afin de toucher le génie du prince avant de parler des Chrétiens. Le parti modéré du sénat, qui redoutoit Galérius; Publius, préfet de Rome, dévoué à César, mais ennemi d'Hiéroclès; les courtisans, toujours attentifs aux impressions du maître; les Chrétiens, dont le sort étoit encore suspendu, tous s'aperçurent des sentiments favorables de Dioclétien : ils donnèrent de grandes louanges à l'orateur. Les soldats, les centurions, les tribuns s'étoient laissé toucher à la vue de leur général obligé de défendre sa vie contre les accusations d'un rhéteur; cette noble race d'hommes revient facilement à des opinions généreuses. Tant de raison unie à tant de beauté et de jeunesse avoit intéressé la foule toujours passionnée. La douleur de Constantin s'étoit changée en allégresse; il encourageoit son ami par ses gestes et ses regards. Les Anges de lumière, redoublant de zèle autour de l'orateur chrétien, lui donnoient à chaque moment de nouvelles graces, et prolongeoient les sons de sa voix comme d'harmonieux échos. Lorsqu'une neige éclatante tombe de la voûte éthérée, souvent l'aquilon s'apaise; les champs, muets, reçoivent avec joie les flocons nombreux qui vont mettre les plantes à l'abri des glaces de l'hiver : ainsi, quand le fils de Lasthénès recommença son discours, l'assemblée fit un profond silence, afin de recueillir ces paroles pures qui sembloient descendre du ciel pour prévenir la désolation de la terre.

« Princes, dit-il, je n'entrerai point dans les preuves de la religion chrétienne : une longue suite de prophéties, toutes vérifiées, des miracles éclatants, des témoins sans nombre, ont depuis longtemps attesté la divinité de celui que nous appelons le Sauveur. Sa vertu sublime est reconnue de l'univers; plusieurs Empereurs romains, sans être soumis à Jésus-Christ, l'ont honoré de leurs hommages; des philosophes fameux ont rendu justice à la beauté de sa morale, et Hiéroclès lui-même ne la conteste pas.

« Il seroit bien étrange que ceux qui adorent un tel Dieu fussent des monstres dignes du bûcher. Quoi! Jésus-Christ seroit un modèle de douceur, d'humanité, de chasteté, et nous penserions l'honorer par des mystères de cruauté et de débauches! Même dans le paganisme, célèbre-t-on la fête de Diane par les prostitutions des fêtes de Vénus? Le Christianisme, dit-on, est sorti de la dernière classe du peuple, et de là les infamies de son culte. Reprochez donc à cette religion ce qui fait sa beauté et sa gloire. Elle est allée chercher, pour les consoler, des hommes auxquels les hommes ne pen-

soient point et dont ils détournoient les regards ; et vous le lui imputez à crime ! Pense-t-on qu'il n'y ait de douleurs que sous la pourpre, et qu'un Dieu consolateur n'est fait que pour les grands et les rois ? Loin d'avoir pris la bassesse et la férocité des mœurs du peuple, notre religion a corrigé ces mœurs. Dites : est-il un homme plus patient dans ses maux qu'un vrai Chrétien, plus résigné sous un maître, plus fidèle à sa parole, plus ponctuel dans ses devoirs, plus chaste dans ses habitudes ? Nous sommes si éloignés de la barbarie, que nous nous retirons de vos jeux où le sang des hommes est une partie du spectacle. Nous croyons qu'il y a peu de différence entre commettre le meurtre et le voir commettre avec plaisir. Nous avons une telle horreur d'une vie dissolue, que nous évitons vos théâtres comme une école de mauvaises mœurs et une occasion de chute... Mais en justifiant les Chrétiens sur un point, je m'aperçois que je les expose sur un autre. Nous fuyons la société, dit Hiéroclès, nous haïssons les hommes !

« S'il en est ainsi, notre châtiment est juste. Frappez nos têtes ; mais auparavant venez reprendre dans nos hôpitaux les pauvres et les infirmes que vous n'avez point secourus ; faites appeler ces femmes romaines qui ont abandonné les fruits de leur honte. Elles croient peut-être qu'ils sont tombés dans ces lieux infâmes, seul asile offert par vos dieux à l'enfance délaissée ? Qu'elles viennent reconnoître leurs nouveau-nés entre les bras de nos épouses ! Le lait d'une Chrétienne ne les a point empoisonnés : les mères selon la Grace les rendront, avant de mourir, aux mères selon la nature.

« Quelques-uns de nos mystères, mal entendus et faussement interprétés, ont donné naissance à ces calomnies. Princes, que ne m'est-il permis de vous dévoiler ces secrets d'innocence et de pureté ! Rome se lève, dit Symmaque, et vous supplie de lui laisser les divinités de ses pères. Oui, princes, Rome se lève, mais non pour réclamer des dieux impuissants : elle se lève pour vous demander Jésus-Christ, qui rétablira parmi ses enfants la pudeur, la bonne foi, la probité, la modération et le règne des mœurs.

« Donnez-moi, s'écrie-t-elle, ce Dieu qui a déja corrigé les vi-
« ces de mes lois, ce Dieu qui n'autorise point l'infanticide, la
« prostitution du mariage, le spectacle du meurtre des hommes,
« ce Dieu qui couvre mon sein des monuments de sa bienfaisance,
« ce Dieu qui conserve les lumières des lettres et des arts, et qui
« veut abolir l'esclavage sur la terre. Ah ! si un jour je devois en-
« core voir les Barbares à mes portes, ce Dieu, je le sens, pour-

« roit seul me sauver, et changer ma vieillesse languissante en
« une immortelle jeunesse. »

« Reste donc à repousser la dernière et la plus effrayante des accusations d'Hiéroclès, si les Chrétiens pouvoient s'effrayer de perdre les biens et la vie. Nous sommes, dit notre délateur, des séditieux; nous refusons d'adorer les images de l'Empereur, et d'offrir des sacrifices aux dieux pour le Pere de la patrie.

« Les Chrétiens, des séditieux! Poussés à bout par leurs persécuteurs, et poursuivis comme des bêtes féroces, ils n'ont pas même fait entendre le plus léger murmure; neuf fois ils ont été massacrés, et, s'humiliant sous la main de Dieu, ils ont laissé l'univers se soulever contre les tyrans. Que Hiéroclès nomme un seul Fidèle engagé dans une conspiration contre son prince! Soldats chrétiens que j'aperçois ici, Sébastien, Pacôme, Victor, dites-nous où vous avez reçu les nobles blessures dont vous êtes couverts? Est-ce dans les émeutes populaires, en assiégeant le palais de vos Empereurs, ou bien en affrontant, pour la gloire de vos princes, la flèche du Parthe, l'épée du Germain et la hache du Franc? Hélas! généreux guerriers, mes compagnons, mes amis, mes frères, je ne m'inquiète point de mon sort, bien que j'aie quelque raison de regretter à présent la vie, mais je ne puis m'empêcher de m'attendrir sur votre destinée. Que n'avez-vous choisi un défenseur plus éloquent! J'aurois pu mériter une couronne civique en vous sauvant des mains des Barbares, et je ne pourrai vous dérober au fer d'un proconsul romain!

« Finissons ce discours. Dioclétien, vous trouverez chez les Chrétiens des sujets respectueux, qui vous seront soumis sans bassesse, parceque le principe de leur obéissance vient du Ciel. Ce sont des hommes de vérité : leur langage ne diffère point de leur conduite; ils ne reçoivent point les bienfaits d'un maître en le maudissant dans leur cœur. Demandez à de tels hommes leurs fortunes, leurs vies, leurs enfants; ils vous les donneront, parceque tout cela vous appartient. Mais voulez-vous les forcer à encenser les idoles, ils mourront! Pardonnez, Princes, à cette liberté chrétienne : l'homme a aussi ses devoirs à remplir envers le Ciel. Si vous exigez de nous des marques de soumission qui blessent ces devoirs sacrés, Hiéroclès peut appeler les bourreaux : nous rendrons à César notre sang, qui est à César, et à Dieu notre ame, qui est à Dieu. »

Eudore reprend sa place, rejette sur son épaule sa toge à demi tombée, et se hâte de recouvrir avec une modeste rougeur les cicatrices de son sein.

Pourrai-je exprimer la diversité des sentiments que le discours du fils de Lasthénès excita dans l'assemblée? C'étoit un mélange d'admiration, de crainte, de fureur : chacun éclatoit en mouvement de haine ou d'amour. Ceux-ci admiroient la beauté de la religion accusée, ceux-là n'y voyoient qu'un reproche fait à leurs mœurs et à leurs dieux. Les guerriers étoient émus et vivement intéressés en faveur d'Eudore.

« Que nous servira donc, disoient-ils, de verser notre sang pour la patrie, de souffrir l'esclavage chez les Barbares, de triompher des ennemis du Prince, si un sophiste nous peut égorger au Capitole? »

Pour la première fois de sa vie, Dioclétien paroissoit ému : même en laissant persécuter les Fidèles, Dieu se servoit de l'éloquence chrétienne pour semer les germes de la foi dans le sénat romain. La mâle simplicité du discours d'Eudore triomphoit et des calomnies d'Hiéroclès, et des touchants souvenirs dont Symmaque avoit environné la statue de la Victoire; tout semble annoncer que l'Empereur va prononcer une sentence favorable aux Chrétiens.

Hiéroclès, alarmé, vouloit paroître calme et victorieux ; mais la rage et la frayeur perçoient malgré lui dans ses regards : lorsqu'un tigre s'est précipité dans la fosse escarpée que creusa sous ses pas un berger de Libye, la bête féroce, après s'être longtemps débattue, se couche avec une apparente tranquillité au milieu de l'enceinte fatale; mais, à l'agitation de ses yeux et de ses lèvres sanglantes, on voit qu'elle ressent vivement la crainte et la douleur du piége où elle est tombée.

Galérius rendit bientôt l'espérance à son ministre. Ce fougueux César, accoutumé au langage déshonoré de ses flatteurs, s'indigne des accents de la vertu et de la noble assurance d'un homme de bien. Il déclare que, si l'on ne punit pas les Fidèles, il quittera la cour, et se mettra à la tête des légions d'Orient :

« Car ces ennemis du Ciel porteroient sur moi leurs mains sacriléges. »

Hiéroclès, reprenant son audace, fait observer qu'il y avoit des mystères sur lesquels on ne s'expliquoit point; qu'après tout, les factieux refusoient de sacrifier à l'Empereur, et cherchoient par une éloquence séditieuse à soulever les soldats.

Trop accoutumé à céder à la violence de Galérius, Dioclétien fut effrayé de ses menaces. Il savoit qu'en proscrivant les Chrétiens il se privoit d'un grand appui contre l'ambition de César; mais le vieillard n'avoit plus la force d'envisager sans frémir les

hasards d'une guerre civile. Satan achève d'épouvanter par un prodige l'esprit superstitieux de Dioclétien. Tout à coup le bouclier de Romulus se détache de la voûte du Capitole, tombe, blesse le fils de Lasthénès, et va couvrir, en roulant, la louve de bronze qui fut frappée de la foudre à la mort de Jules César. Galérius s'écrie :

« Vous le voyez, ô Dioclétien, le père des Romains n'a pu supporter les blasphèmes de ce Chrétien ! Imitez son exemple ; écrasez les impies, et protégez au Capitole le Génie de l'Empire. »

Alors Dioclétien, malgré les remords de sa conscience et les lumières de sa politique, promet de donner un édit contre les Fidèles ; mais, par une dernière ressource de son génie, il voulut que les dieux prononçassent dans leur propre cause, et l'aidassent, avec Galérius, à porter le poids de l'exécration de l'avenir.

« Si la Sibylle de Cumes, dit-il, approuve la résolution que vous me faites prendre, on publiera l'édit que vous demandez. Mais en attendant la réponse de l'oracle, je veux qu'on laisse à tous les citoyens la jouissance de leurs droits et la liberté de leur culte. »

En prononçant ces derniers mots, l'Empereur quitta brusquement le Capitole. Galerius et Hiéroclès sortirent triomphants, le premier méditant les projets les plus ambitieux ; le second, mêlant à ces mêmes projets des desseins d'amour et de vengeance. Constantin, accablé de douleur, se dérobe avec Eudore à la curiosité de la foule. L'Enfer pousse un cri de joie, et les Anges du Seigneur, dans une sainte tristesse, s'envolent aux pieds de l'Éternel.

LIVRE DIX-SEPTIÈME.

SOMMAIRE.

Navigation de Cymodocée. Elle arrive à Joppé. Elle monte à Jérusalem. Hélène la reçoit comme sa fille. Semaine sainte. Réponse de la Sibylle de Cumes. Hiéroclès fait partir un centurion pour réclamer Cymodocée. Dioclétien donne l'édit de persécution.

Emportée par le souffle de l'Ange des mers, Cymodocée versoit des torrents de larmes. Euryméduse, qui accompagnoit la fille de Démodocus, faisoit retentir la galère de ses plaintes et de ses gémissements :

« O terre de Cécrops, disoit-elle, terre où règnent un souffle divin et des Génies amis des hommes, faut-il donc vous quitter sans retour? Qui me donnera des ailes pour revoir des dieux si agréables à mon cœur? J'arrêterois mon vol sur le temple d'Homère, je porterois à mon cher maître des nouvelles de sa Cymodocée! Vains desirs! Nous franchissons les plaines azurées d'Amphitrite, où les Néréides font entendre leurs concerts. Est-ce le desir des richesses qui nous oblige à braver la fureur de Neptune? L'intérêt a ses douceurs. Non, c'est un dieu plus puissant : le dieu qui fit mourir Ariadne loin des foyers de Minos, sur une rive déserte; le dieu qui força Médée à visiter les tours d'Iolchos et à suivre un héros volage. »

Le vaisseau s'avançoit vers le dernier promontoire de l'Attique. Déja Sunium élevoit sur la pointe d'un rocher son beau temple : les colonnes de marbre blanc sembloient se balancer dans les flots avec la lumière dorée des étoiles. Cymodocée étoit assise sur la poupe ornée de fleurs, entre les statues d'ivoire de Castor et de Pollux. Sans les larmes qui couloient de ses yeux, on l'eût prise pour la sœur de ces dieux charmants, prête à descendre avec Pâris dans l'île où la fille de Tyndare célébra son hymen avant d'aborder à Troie. Le vaisseau vole à la gauche des Cyclades blanchissantes, rangées au loin sur la mer comme une troupe de cygnes; dirigeant sa course au midi, il vient chercher les rivages de l'île de Chypre. On célébroit alors la fête de la déesse d'Amathonte : l'onde molle et silencieuse baignoit le pied du temple de Dionée, bâti sur un promontoire au milieu des vagues tranquilles. De jeunes filles demi-nues dansoient dans un bois de myrtes, autour du voluptueux édifice; de jeunes garçons, qui brûloient de dénouer la ceinture des Graces, chantoient en chœur la veillée des fêtes de Vénus. Ces paroles, apportées par le souffle des Zéphyrs, parvenoient sur la mer jusqu'au vaisseau :

« Qu'il aime demain, celui qui n'a point aimé! Qu'il aime encore
« demain, celui qui a aimé!

« Ame de l'univers, volupté des hommes et des Dieux, belle
« Vénus, c'est toi qui donnes la vie à toute la nature! Tu parois :
« les vents se taisent, les nuages se dissipent, le printemps renaît,
« la terre se couvre de fleurs, et l'Océan sourit. C'est Vénus qui
« place sur le sein de la jeune fille la rose teinte du sang d'Adonis;
« c'est Vénus qui force les Nymphes à errer avec l'Amour, la nuit,
« sous les yeux de Diane rougissante. Nymphes, craignez l'Amour :

« il a déposé ses armes ; mais il est armé quand il est nu ! Le fils « de Cythérée naquit dans les champs ; il fut nourri parmi les « fleurs. Philomèle a chanté sa puissance, ne cédons point à Phi- « lomèle.

« Qu'il aime demain, celui qui n'a point aimé ! Qu'il aime encore « demain, celui qui a aimé !

« Ile heureuse, tout sur tes bords délicieux atteste les prodiges « de l'Amour. Nautoniers fatigués des périls, attachez l'ancre à « nos ports, et ployez à jamais vos voiles. Dans les bosquets d'Ama- « thonte, vous ne livrerez que de doux combats, vous ne crain- « drez plus les pirates, hors l'ingénieux Amour, qui vous prépare « des liens de fleurs. Ce sont les Graces qui filent ici les instants « des mortels. Vénus, par un charme invincible, assoupit un jour « les Parques au fond du Tartare : aussitôt Aglaé enlève la que- « nouille à Lachésis, Euphrosyne le fil à Clotho, mais Atropos « s'éveilla au moment où Pasithée alloit lui dérober ses ciseaux. « Tout cède à la puissance des Graces et de Vénus !

« Qu'il aime demain, celui qui n'a point aimé ! Qu'il aime encore « demain, celui qui a aimé ! »

Ces chants portoient le trouble dans l'ame des nautoniers. La proue d'airain fendoit les vagues avec un bruit harmonieux : chargée des parfums de la fleur de l'oranger et de l'encens des sacrifices, la brise enfloit doucement les voiles, et les arrondissoit comme le sein d'une jeune mère.

Une langueur dangereuse s'emparoit peu à peu de Cymodocée. Docile aux projets de Satan, Astarté, cet esprit impur qui triom- phe dans les temples d'Amathonte, combat secrètement la fille d'Homère. Émue par les chants corrupteurs, elle descend au fond du vaisseau ; elle rêve à son époux ; elle ne sait comment régler les mouvements de son amour pour ne pas blesser sa religion nou- velle. Elle va consulter Dorothée : il lui conseille d'avoir recours au Ciel ; le couple fidèle tombe à genoux, et adresse ses vœux au Tout-Puissant. Le vent s'est élevé, les flots battent les deux flancs de la galère ; c'est le seul bruit qui accompagne la prière de l'a- mour : passion orageuse, que le matelot nourrit au milieu de la solitude des mers, comme le pâtre dans la profondeur des bois.

Dorothée et la fille de Démodocus étoient encore troublés par les souvenirs d'Amathonte, lorsqu'ils découvrirent le sommet du Carmel. Peu à peu la plaine de la Palestine sort de l'onde et se

dessine le long de la mer; les montagnes de la Judée se montrent derrière cette plaine. Le vaisseau vint en silence, au milieu de la nuit, jeter l'ancre dans le port de Joppé : plus sacré que le vaisseau d'Hiram chargé des cèdres du Temple, il portoit le temple vivant de Jésus-Christ, et l'innocence préférable au bois parfumé. Les passagers chrétiens descendent au rivage; ils se prosternent et baisent avec transport la terre où s'accomplit leur salut. Dorothée et la jeune catéchumène se réunissent à une troupe de pèlerins qui devoient partir au point du jour pour Jérusalem.

L'aube avoit à peine blanchi les cieux, que l'on entendit la voix de l'Arabe conducteur de la troupe : il entonnoit le chant du départ de la caravane. Aussitôt les pèlerins s'apprêtent, les dromadaires fléchissent les genoux, et reçoivent sur leurs dos voûtés de pesants fardeaux; les ânes robustes, les cavales légères, portent les voyageurs. Cymodocée, qui attiroit tous les regards, étoit assise avec sa nourrice sur un chameau orné de tapis, de plumes et de banderoles : Rébecca montra moins de pudeur quand elle se voila la tête en apercevant Isaac qui venoit au-devant d'elle; Rachel parut moins belle aux yeux de Jacob, lorsqu'elle quitta ses pères, emportant ses dieux domestiques. Dorothée et ses serviteurs marchoient aux côtés de la fille de Démodocus, et veilloient aux pas de son chameau.

On quitte les murs de Joppé, qu'embellissent des bois de lentisques et de grenadiers semblables à des rosiers chargés de pommes rouges; on traverse la plaine de Saron, qui, dans l'Écriture, partage avec le Carmel et le Liban l'honneur d'être l'image de la beauté : elle étoit couverte de ces fleurs dont Salomon, dans toute sa pompe royale, ne pouvoit égaler la magnificence. Bientôt on pénètre dans les montagnes de Judée par le hameau qui vit naître l'heureux coupable à qui Jésus-Christ promit le ciel sur la Croix. Les pieux voyageurs vous saluèrent aussi, berceau de Jérémie, vous qui respirez encore la tristesse du prophète des douleurs! Ils franchissent le torrent qui fournit au berger de Bethléem les pierres dont il frappa le Philistin; ils s'enfoncent dans un désert où des figuiers sauvages, clair-semés, étaloient au vent brûlant du midi leurs feuilles noircies. La terre, qui jusque-là avoit conservé quelque verdure, se dépouille; les flancs des monts s'élargissent et prennent à la fois un air plus grand et plus stérile : peu à peu la végétation se retire et meurt; les mousses même disparoissent; une teinte rouge et ardente succède à la pâleur des rochers. Parvenus à un col élevé, tout à coup les pèlerins découvrent un vieux

mur surmonté de la cime de quelques édifices nouveaux. Le guide s'écrie : « Jérusalem! » et la troupe, soudain arrêtée par un mouvement involontaire, répète : « Jérusalem! Jérusalem! »

A l'instant les Chrétiens se précipitent de leurs cavales ou de leurs chameaux. Ceux-ci se prosternent trois fois; ceux-là se frappent le sein en poussant des sanglots; les uns apostrophent la ville sacrée dans le langage le plus pathétique; les autres restent muets d'étonnement, le regard attaché sur Jérusalem. Mille souvenirs accablent à la fois le cœur et l'esprit : souvenirs qui n'embrassent rien moins que la durée du monde! O muse de Sion, toi seule pourrois peindre ce désert, qui respire la divinité de Jéhova et la grandeur des prophètes!

Entre la vallée du Jourdain et les plaines de l'Idumée s'étend une chaîne de montagnes qui commence aux champs fertiles de la Galilée, et va se perdre dans les sables de l'Yémen. Au centre de ces montagnes se trouve un bassin aride, fermé de toutes parts par des sommets jaunes et rocailleux; ces sommets ne s'entr'ouvrent qu'au levant, pour laisser voir le gouffre de la mer Morte et les montagnes lointaines de l'Arabie. Au milieu de ce paysage de pierres, sur un terrain inégal et penchant, dans l'enceinte d'un mur jadis ébranlé sous les coups du bélier, et fortifié par des tours qui tombent, on aperçoit de vastes débris; des cyprès épars, des buissons d'aloès et de nopals, quelques masures arabes, pareilles à des sépulcres blanchis, recouvrent cet amas de ruines : c'est la triste Jérusalem.

Au premier aspect de cette région désolée, un grand ennui saisit le cœur. Mais lorsque, passant de solitude en solitude, l'espace s'étend sans bornes devant vous, peu à peu l'ennui se dissipe; le voyageur éprouve une terreur secrète qui, loin d'abaisser l'ame, donne du courage et élève le génie. Des aspects extraordinaires décèlent de toutes parts une terre travaillée par des miracles : le soleil brûlant, l'aigle impétueux, l'humble hysope, le cèdre superbe, le figuier stérile, toute la poésie, tous les tableaux de l'Écriture sont là. Chaque nom renferme un mystère, chaque grotte déclare l'avenir, chaque sommet retentit des accents d'un prophète. Dieu même a parlé sur ces bords : les torrents desséchés, les rochers fendus, les tombeaux entr'ouverts, attestent le prodige; le désert paroît encore muet de terreur, et l'on diroit qu'il n'a osé rompre le silence depuis qu'il a entendu la voix de l'Éternel.

La pieuse Hélène a porté ses pas à cette terre sacrée : elle veut

arracher le tombeau de Jésus-Christ aux profanations de l'idolâtrie; elle veut renfermer dans de majestueux édifices tant de lieux consacrés par les paroles et les douleurs du Fils de Dieu. Elle appelle de toutes les parties du monde les Chrétiens à son secours; ils descendent en troupes aux rivages de la Syrie; les pieds nus, les yeux baignés de pleurs, ils s'avancent, en chantant des cantiques, vers la montagne où s'opéra le salut des hommes. Dorothée conduit aussi à ce sanctuaire la catéchumène que la mère de Constantin doit instruire et protéger.

La caravane entre par la porte du château, qui vit depuis s'élever la tour des Pisans et l'hospice des braves chevaliers du Temple. Le bruit se répand aussitôt que le premier officier de la maison de l'Empereur est arrivé avec une catéchumène plus belle que Mariamne, et qui semble aussi malheureuse. Hélène fait appeler Dorothée. Elle frémit au récit des maux qui menacent l'Église : elle reçoit l'épouse du défenseur des Chrétiens avec la noblesse d'une impératrice, la bonté d'une mère et le zèle d'une sainte.

« Esther, lui dit-elle, j'aime à retrouver dans vos traits une jeune femme que j'ai vue souvent en songe assise à la droite de la divine Marie. Vous n'avez point connu de mère, je vous en servirai. Remerciez Dieu, ma fille, de vous avoir conduite au tombeau de Jésus-Christ. Ici les plus hautes vérités de la foi semblent s'abaisser, et devenir sensibles aux cœurs les plus simples. »

A ces touchantes paroles, Cymodocée verse des pleurs d'attendrissement et de respect. Comme on voit une vigne qu'un violent orage a détachée de l'ormeau qui la soutenoit dans les airs; ses tendres rameaux couvrent la terre; mais, si on lui présente un autre appui, elle embrasse aussitôt l'arbre secourable, et présente de nouveau aux rayons du soleil son feuillage délicat : ainsi la fille de Démodocus, séparée de son père, s'attache étroitement à la mère de l'ami d'Eudore.

Cependant Hélène fait partir des messagers qui vont porter aux sept églises d'Asie l'annonce de la persécution prochaine; elle daigne en même temps montrer elle-même à l'épouse d'Eudore et à Dorothée les immenses travaux qui doivent faire renaître la cité de Salomon. Le bois consacré à Vénus, sur le mont Calvaire, étoit abattu; la vraie Croix étoit retrouvée. Un homme que la présence de cette Croix miraculeuse avoit arraché au cercueil, racontoit les choses d'une autre vie, dans cette Jérusalem tant de fois instruite par les morts des secrets du tombeau.

Au pied de la montagne de Sion, qui porte à son sommet le monument en ruines de David, s'élève une colline à jamais célèbre sous le nom de Calvaire. Au bas de cette colline sacrée, Hélène avoit fait enfermer le sépulcre de Jésus-Christ dans une basilique circulaire de marbre et de porphyre. Éclairé par un dôme de bois de cèdre, placé au centre de l'église, et revêtu d'un catafalque de marbre blanc, le saint tombeau servoit d'autel dans les grandes solennités. Une obscurité favorable au recueillement de l'ame régnoit au sanctuaire, dans les galeries et les chapelles de l'édifice. Des cantiques s'y faisoient entendre à toutes les heures du jour et de la nuit. On ne sait d'où partent ces concerts; on respire l'odeur de l'encens sans apercevoir la main qui le brûle : on voit passer dans l'ombre, et s'enfoncer dans les détours du temple, le pontife qui va célébrer les redoutables mystères aux lieux mêmes où ils se sont accomplis.

Cymodocée contemple en silence les merveilles chrétiennes : fille de la Grèce, elle admire les chefs-d'œuvre des arts créés par la puissance de la foi au milieu des déserts. Les portes du nouvel édifice attirent surtout ses regards; elles étoient de bronze, et rouloient sur des gonds d'argent et d'or. Un solitaire des rives du Jourdain, animé de l'esprit prophétique, avoit donné le dessin de ces portes à deux célèbres sculpteurs de Laodicée. On voyoit la ville sainte, tombée au pouvoir d'un peuple infidèle, assiégée par des héros chrétiens : on les reconnoissoit à la croix qui brilloit sur leurs habits. Le vêtement et les armes de ces héros étoient étrangers; mais les soldats romains croyoient retrouver quelques traits des Francs et des Gaulois parmi ces guerriers à venir. Sur leur front éclatoient l'audace, l'esprit d'entreprise et d'aventure, avec une noblesse, une franchise, un honneur, ignorés des Ajax et des Achille. Ici le camp paroissoit ému à la vue d'une femme séduisante qui sembloit implorer le secours d'une troupe de jeunes princes; là, cette même enchanteresse enlevoit un héros sur les nuages, et le transportoit dans des jardins délicieux; plus loin, une assemblée d'Esprits de ténèbres étoit convoquée dans les salles brûlantes de l'Enfer : le rauque son de la trompette du Tartare appelle les habitants des ombres éternelles : les noires cavernes en sont ébranlées, et le bruit, d'abîme en abîme, roule et retombe. Avec quel attendrissement Cymodocée aperçut une femme mourante sous l'armure d'un guerrier! Le Chrétien qui lui perça le sein va tout en pleurs puiser de l'eau dans son casque, et revient donner une vie éternelle à la beauté qu'il priva d'un jour passager.

Enfin la cité sainte est attaquée de toutes parts, et l'étendard de la Croix flotte sur les murs de Jérusalem. L'artiste divin avoit aussi représenté, parmi tant de merveilles, le poëte qui dévoit un jour les chanter : il paroissoit écouter au milieu d'un camp le cri de la religion, de l'honneur et de l'amour ; et, plein d'un noble enthousiasme, il écrivoit ses vers sur un bouclier.

Cependant le temps, qui fuit sans cesse, avoit ramené la veille du jour douloureux où Jésus-Christ expira sur la Croix. Cymodocée, avec une troupe de vierges choisies, accompagne Hélène au tombeau du Sauveur. La nuit étoit au milieu de son cours ; le saint Sépulcre étoit rempli de Fidèles, et pourtant un profond silence régnoit dans ce lieu sacré. Le chandelier à sept branches brûloit devant l'autel ; quelques lampes éclairoient à peine le reste de l'édifice ; toutes les images des martyrs et des Anges étoient voilées ; le sacrifice étoit suspendu, et l'hostie déposée dans le saint tombeau. Hélène se place au milieu de la foule : elle avoit quitté son diadème ; elle ne vouloit pas ceindre son front d'une couronne de diamants, dans ces lieux où le Rédempteur avoit porté une couronne d'épines. L'habileté de Cymodocée dans l'art des chants étoit déja connue de ses compagnes. Elles avoient invité la fille d'Homère à soupirer les plaintes de Jérémie. Hélène l'encourage d'un regard. Cymodocée s'avance au pied de l'autel : elle étoit vêtue d'une robe de bysse aurore, attachée par une ceinture de soie, et bordée de grenades d'or, à la manière des filles juives ; ses cheveux, son cou et ses bras étoient chargés, pour un moment, de croissants, de bandelettes de cinq couleurs, de bracelets, de pendants d'oreilles et de colliers : telle parut aux yeux des Israélites Michol, épouse promise à David pour prix de sa victoire sur les Philistins ; tel un palmier de Syrie orne sa tête de ses fruits enchaînés comme des cristaux de corail à des filets d'ambre. Cymodocée, élevant une voix pure, fait entendre ces lamentations :

« Comment la ville, autre fois pleine de peuple, est-elle assise « dans la solitude ? Comment l'or est-il obscurci ? Comment les « pierres du sanctuaire ont-elles été dispersées ? La Maîtresse des « nations est veuve ; la Reine des provinces est sujette au tribut. « Les rues de Sion pleurent, les portes sont détruites, les prêtres « gémissent, les vierges sont désolées. O race de Juda, vous avez « été traitée comme un vase d'argile ! Jérusalem, Jérusalem, « dans un moment tu vis tomber l'orgueil de tes tours, et tes

« ennemis plantèrent leurs tentes à l'endroit même où le juste « pleurant sur toi avoit prédit ta ruine! »

Ainsi chantoit Cymodocée sur un mode pathétique, transmis aux Chrétiens par la religion des Hébreux. De temps en temps des trompettes d'airain mêloient leurs gémissements aux plaintes de Jérémie. Quelle éloquence dans ces leçons, redites sur les ruines de Jérusalem, près du temple dont il ne restoit pas pierre sur pierre, et à la veille d'une persécution! La voix émue d'une jeune fille séparée de son père, et tremblante pour les jours de son époux, ajoutoit un charme à ces cantiques. Les prières continuent jusqu'au lever de l'aurore : alors se prépare la procession solennelle qui doit parcourir la Voie Douloureuse.

La vraie Croix, portée par quatre évêques, confesseurs et martyrs, marche à la tête du troupeau. Allongé sur deux files, un nombreux clergé, en silence et en habits de deuil, suit le signe de la Rédemption des hommes. Viennent ensuite les chœurs des vierges et des veuves, les catéchumènes qui doivent entrer dans le sein de l'Église, les pécheurs qui vont être réconciliés. L'évêque de Jérusalem, la tête découverte, une corde au cou en signe d'expiation, termine la pompe. Hélène marche derrière lui, appuyée sur l'épouse du défenseur des Chrétiens; la troupe innombrable des Fidèles, l'orphelin, l'aveugle, le boiteux, accompagnent, pleins d'espérance, cette Croix qui guérit l'infirme et console l'affligé.

On sort par la porte de Bethléem, et tournant au levant, le long de la piscine de Bethsabée, on descend vers le puits de Néphi pour remonter à la fontaine de Siloé. A l'aspect de la vallée de Josaphat remplie de tombeaux, de cette vallée où la trompette de l'Ange du jugement doit rassembler les morts, une sainte terreur saisit l'ame des fidèles. La pompe religieuse passe au pied du mont Moria, et traverse le torrent de Cédron, qui rouloit une eau fangeuse et rougie; elle laisse à droite les sépulcres de Josaphat et d'Absalon, et vient prier au jardin des Oliviers, à l'endroit même que le Fils de l'Homme arrosa d'une sueur de sang. A chaque station un prêtre explique au peuple, ou le miracle, ou la parole, ou l'action dont ce lieu sacré fut témoin. La porte des Palmes s'ouvre, et la procession rentre dans Jérusalem. Au travers des décombres entassés, elle parvient aux ruines du palais du Prétoire, près de l'enceinte du temple : c'est là que commence le chemin du Calvaire. Le prêtre qui doit parler à la foule ne peut

lire l'Évangile à cause des pleurs qui tombent de ses yeux ; à peine on entend sa voix altérée :

« Mes frères, s'écrie-t-il, là s'élevoit la prison où il fut cou-
« ronné d'épines ! De ce portique en ruine, Pilate le montra aux
« Juifs en leur disant : « Voilà l'Homme ! »

A ces paroles, les Chrétiens éclatent en sanglots. On marche vers le Calvaire : le prêtre décrit de nouveau la Voie Douloureuse :

« Là fut la maison du riche ; là Jésus-Christ tomba sous sa
« Croix ; plus loin l'Homme-Dieu dit aux femmes : « Ne pleurez
« pas sur moi, mais sur vous et sur vos fils. »

On arrive au sommet du Calvaire ; on y plante le signe du salut des hommes : à l'instant le soleil se couvre de ténèbres, la terre tremble, le voile du nouveau temple se déchire. Immortels témoins de la Passion du Sauveur, vous vous rassemblâtes autour de la vraie Croix ; on vit descendre du ciel Marie mère de pitié, Madeleine pénitente, Pierre, qui pleura son péché, Jean, qui n'abandonna pas son maître, l'Esprit redoutable qui présenta le calice amer au Rédempteur du monde, et l'Ange de la mort encore épouvanté du coup qu'il porta au Fils de l'Éternel.

Bien différent fut le jour de triomphe qui suivit ce jour de deuil ! Les images des saints sont dévoilées, le feu nouveau est béni devant l'autel, l'antique Alleluia de Jacob ébranle les voûtes de l'Église :

« O fils, ô filles de Sion, le Roi des cieux, le Roi de gloire va
« sortir du tombeau ! Quel est cet Ange, vêtu de blanc, assis à
« l'entrée du sépulcre ? Apôtres, accourez ! Heureux ceux qui
« croiront sans avoir vu ! »

Le peuple répète en chœur cet hymne des bénédictions et des louanges.

Mais rien n'égale la félicité des catéchumènes qui, dans ce jour solennel, passent au rang des élus. Tous, vêtus de blanc et couronnés de fleurs, reçoivent sur le front l'eau pure qui les rend à l'innocence des premiers jours du monde. Cymodocée contemploit avec envie la félicité de ces nouveaux Chrétiens ; mais la fille d'Homère n'étoit point encore assez instruite des vérités de la foi. Cependant elle touchoit à l'heureux moment de son baptême ; elle ne devoit plus acheter que par une dernière épreuve le bonheur de partager la religion de son époux.

Tandis que, sous la protection d'Hélène, elle se croit à l'abri de tous les dangers, déja s'avance vers Jérusalem le centurion qui

poursuit la colombe fugitive. L'aruspice qui devoit consulter la Sibylle de Cumes sur le sort des Chrétiens avoit quitté Rome ; il étoit accompagné d'un satellite d'Hiéroclès, chargé secrètement, au nom de Galérius, de se rendre l'oracle favorable : aussitôt que la prêtresse auroit prononcé l'arrêt fatal, le ministre du proconsul avoit ordre de s'embarquer pour la Syrie, de saisir Cymodocée dans la ville sainte, de réclamer cette nouvelle Virginie au tribunal d'un nouvel Appius, comme une esclave chrétienne échappée à son maître.

Le Prince des ténèbres, poursuivant ses desseins, avoit volé de Rome à Cumes, afin d'inspirer à la Sibylle l'oracle trompeur qui devoit perdre les Fidèles. Il découvre avec complaisance le lac Averne, environné d'une sombre forêt. C'est par une ouverture voisine de ces lieux que souvent les Démons s'élancent du sein des ombres : du fond de ce soupirail empesté, ils se plaisent à répandre chez les peuples mille fables obscures touchant les vastes demeures de la Nuit et du Silence. Mais ces Anges criminels trahissent malgré eux le secret de leurs douleurs ; car ils placent sur le chemin de leur empire les Remords, couchés sur un lit de fer ; la Discorde aux crins de couleuvres, rattachés par des bandelettes sanglantes ; les vains Songes, suspendus aux branches d'un orme antique ; le Travail, les Chagrins, l'Épouvante, la Mort et les Joies coupables du cœur.

L'Éternel, qui voit Satan s'avancer vers l'antre de la Sibylle, s'oppose à l'entier accomplissement des projets de l'Enfer. Si Dieu, dans la profondeur de ses conseils, souffre que son Église soit persécutée, il ne permet pas que les Démons puissent s'en attribuer la coupable gloire ; même en châtiant les Chrétiens il songe à humilier les Esprits rebelles. Il veut que les faux oracles se taisent, et que les idoles, s'avouant vaincues, reconnoissent enfin le triomphe de la Croix.

Un Ange, chargé des ordres du Très-Haut, descend aussitôt sur la colline où Dédale, après avoir franchi les cieux, consacra, dit la fable, ses ailes au Génie de la lumière. Le messager céleste pénètre dans le temple de la Sibylle. L'aruspice envoyé par Dioclétien offroit dans ce moment même un sacrifice. Quatre taureaux tombent égorgés en l'honneur d'Hécate ; on immole une brebis noire à la Nuit, mère des Euménides ; le feu est allumé sur les autels de Pluton ; les victimes entières sont précipitées dans la flamme, et des flots d'huile inondent leurs entrailles brûlantes. On invoque le Chaos, le Styx, le Phlégéton, les Parques, les Furies, divi-

nités infernales : on leur dévoue la tête des Chrétiens. A peine l'odieux sacrifice est consommé, que la Sibylle, hors d'elle-même, s'écrie :

« Il est temps de consulter l'Oracle ! Le Dieu ! Voilà le Dieu ! »

Tandis qu'elle parle à l'entrée du sanctuaire, Satan agite tout à coup la prêtresse des idoles. Les traits de la Sibylle s'altèrent, son visage change de couleur, ses cheveux se hérissent, sa poitrine se soulève, sa taille s'agrandit, sa voix n'a plus rien d'une mortelle. Assise sur le trépied, elle lutte encore contre l'inspiration du Prince des ténèbres.

« Puissant Apollon, s'écrie l'aruspice, dieu de Sminthe et de « Délos, vous que le Destin a choisi pour dévoiler l'avenir aux « mortels, daignez m'apprendre quel sera le sort des Chrétiens ! « Le pieux Empereur doit-il faire disparoître de la terre les sacriléges ennemis des dieux ? »

A ces mots, la prêtresse se lève trois fois avec violence ; trois fois une force surnaturelle la rasseoit sur le trépied : les cent portes du sanctuaire s'ouvrent pour laisser passer les paroles prophétiques. O prodige ! la Sibylle reste muette. En vain, fatiguée par le Démon, elle cherche à rompre le silence ; elle ne rend que des sons confus et inarticulés. L'Ange du Seigneur s'est dévoilé aux yeux de la prêtresse : la bouche entr'ouverte, les yeux égarés, les cheveux épars, elle le montre de la main aux spectateurs ; ils ne voient point l'apparition céleste, mais ils sont saisis d'épouvante. Domptée par l'Esprit de l'abîme, et faisant un dernier effort, la Sibylle veut ordonner la proscription des Chrétiens ; elle ne prononce que ces mots :

« Les justes qui sont sur la terre m'empêchent de parler. »

Satan, vaincu par cet oracle, s'envole plein de honte et de douleur, sans perdre toutefois l'espérance et sans abandonner ses projets. Ce qu'il n'a pu faire lui-même, il le fera par les passions des hommes. L'aruspice confie la réponse des dieux à un cavalier numide, plus léger que les vents ; Dioclétien la reçoit ; le conseil s'assemble.

« Ces prétendus justes, s'écrie Hiéroclès, ce sont les Chrétiens. L'oracle les désigne, par dérision, sous le nom qu'ils se donnent eux-mêmes. Auguste, ce sont donc les Chrétiens qui font taire la voix du Ciel ! Tant ces monstres sont en horreur aux dieux et aux hommes ! »

Dioclétien, secrètement troublé par l'antique Serpent, est frappé de l'explication d'Hiéroclès. Il ne voit plus ce que l'oracle a de

favorable aux Fidèles. La superstition étouffe la sagesse : il craint de favoriser des hommes dévoués aux Furies. Cependant il hésite encore. Alors un bruit se répand dans le conseil, que les Chrétiens ont mis le feu au palais. Galérius, par l'avis d'Hiéroclès, avoit préparé cet incendie, afin de triompher des incertitudes de l'Empereur. Aussitôt César affectant un air consterné :

« Il est bien temps de délibérer, quand des scélérats vont vous faire périr au milieu des flammes! »

A ces mots, tout le conseil, ou séduit ou trompé, demande la mort des impies, et l'Empereur, effrayé lui-même, ordonne de publier l'édit de persécution.

LIVRE DIX-HUITIÈME.

SOMMAIRE.

Joie de l'Enfer. Galérius, conseillé par Hiéroclès, force Dioclétien à abdiquer. Préparation des Chrétiens au martyre. Constantin, aidé par Eudore, s'échappe de Rome et fuit vers Constance.. Eudore est jeté dans les cachots. Hiéroclès, premier ministre de Galérius. Persécution générale. Le Démon de la tyrannie porte à Jérusalem la nouvelle de la persécution. Le centurion envoyé par Hiéroclès met le feu aux lieux saints. Dorothée sauve Cymodocée. Rencontre de Jérôme dans la grotte de Bethléem.

Depuis le jour où Satan vit la première femme porter à sa bouche le fruit de mort, il n'avoit pas ressenti une telle joie. « Enfer, « s'écrioit-il, ouvrez vos abîmes pour recevoir les ames que le « Christ vous avoit arrachées ! Le Christ est vaincu, son empire « est détruit, l'homme m'appartient sans retour ! »

Ainsi parloit le Prince des ténèbres : sa voix pénètre dans le gouffre des douleurs. Les réprouvés crurent entendre de nouveau la sentence fatale, et poussèrent des cris affreux au milieu des flammes. Tout ce qui restoit de Démons au fond de la nuit éternelle accourut sur la terre. L'air fut obscurci de cet essaim d'Esprits immondes. Le Chérubin qui dirige le cours du soleil recula d'horreur, et couvrit son front d'un nuage sanglant; des voix lamentables sortirent du sein des forêts; sur les autels des faux dieux, les idoles laissèrent échapper un effroyable sourire; les méchants de toutes les parties du globe sentirent au même moment un nouvel attrait vers le mal, et enfantèrent des projets de révolution.

Hiéroclès surtout est emporté par une ardeur irrésistible; il veut mettre la dernière main à son ouvrage. Tandis que Dioclétien règne encore, l'apostat ne peut jouir d'une autorité absolue. Le sophiste saisit donc le moment favorable; et s'adressant à Galérius, dont il connoît les passions :

« Prince, voulez-vous régner? vous n'avez pas un instant à perdre. Auguste vient de se priver de l'appui des Chrétiens. En exterminant ces factieux vous serez à couvert de la haine qu'entraîne quelquefois une mesure sévère, puisque l'édit est donné sous le nom de l'Empereur. Dioclétien est effrayé de la résolution qu'il a prise : profitez de ce moment de crainte, représentez au vieillard qu'il est temps pour lui de goûter le repos, et de laisser à un héros plus jeune le soin d'exécuter les ordres d'où dépend le salut de l'Empire. Vous nommerez des Césars de votre choix; vous ferez régner la sagesse : le présent vous devra son bonheur, et les siècles futurs retentiront de vos vertus. »

Galérius approuva le zèle d'Hiéroclès : il appela le lâche conseiller son digne ami, son fidèle ministre. Tous les favoris de César applaudirent, même Publius, qui, rival de la faveur de l'apostat, ne cherchoit que le moyen de le perdre; mais, en habile courtisan, il se garda bien de s'opposer à un crime qui flattoit l'ambition de Galérius. Préfet de Rome, il se chargea de gagner les Prétoriens et les légions campées au Champ-de-Mars.

Galérius se rend au palais des Thermes. Dioclétien étoit enfermé seul dans le lieu le plus reculé de sa vaste demeure. A l'instant où l'Empereur avoit prononcé l'arrêt des Chrétiens, Dieu avoit prononcé l'arrêt de l'Empereur : le règne avoit fini avec la justice. Rongé de remords et d'inquiétudes, Auguste se sentoit abandonné du Ciel, et des pensées amères occupoient son ame : tout à coup on annonce Galérius. Dioclétien le salue du nom de César.

« Toujours César ! s'écrie le prince avec violence. Ne serai-je jamais que César ! »

En même temps il ferme les portes, et s'adressant à l'Empereur :

« Auguste, on vient d'afficher votre édit dans Rome, et les Chrétiens ont eu l'insolence de le déchirer. Je prévois que cette race impie causera bien des maux à votre vieillesse; souffrez que je punisse vos ennemis, et déchargez-vous sur moi du fardeau de l'Empire : votre âge, vos longs travaux, votre santé chancelante, tout vous fait une loi de chercher le repos. »

Dioclétien, sans paroître surpris, répliqua :

« C'est vous qui plongez ma vieillesse dans ces malheurs; sans

vous j'aurois laissé après moi l'Empire tranquille. Irai-je, après vingt années de gloire, languir dans l'obscurité?

— « Hé bien! dit Galérius en fureur, si vous ne voulez pas renoncer à l'Empire, c'est à moi de me consulter. Depuis quinze ans je combats les Barbares sur des frontières sauvages, tandis que les autres Césars règnent en paix sur des provinces fertiles : je suis las du dernier rang.

— « Songez-vous, répondit le vieillard, que vous êtes dans mon palais? Gardien de troupeaux! tout foible que je suis, je puis encore vous faire rentrer dans votre néant; mais j'ai trop d'expérience pour être étonné de l'ingratitude, et je suis trop las de gouverner les hommes pour vous disputer ce triste honneur. Infortuné Galérius, savez-vous ce que vous demandez? Depuis vingt ans que je tiens les rênes de l'Empire, un sommeil paisible n'a point encore fermé mes yeux; je n'ai vu autour de moi que bassesses, intrigues, mensonges, trahisons; je n'emporterai du trône que le vide des grandeurs, et un profond mépris pour la race humaine.

— « Je saurai bien, dit Galérius, me mettre à couvert de l'intrigue, de la bassesse, du mensonge et de la trahison; je rétablirai les Frumentaires, que vous avez si imprudemment supprimés; je donnerai des fêtes à la foule; et, maître du monde, je laisserai, par des choses éclatantes, une longue opinion de ma grandeur.

— « Ainsi, repartit Dioclétien avec mépris, vous ferez bien rire le peuple romain?

— « Hé bien! dit le farouche César, si le peuple romain ne veut pas rire, je le ferai pleurer! Il faudra ou servir ma gloire, ou mourir. J'inspirerai la terreur pour me sauver du mépris.

— « Le moyen n'est pas aussi sûr que vous le pensez, répliqua Dioclétien. Si l'humanité ne vous arrête pas, que votre propre sûreté vous touche : un regne violent ne sauroit être long. Je ne prétends pas que vous soyez exposé à une chute soudaine; mais il y a dans les principes des choses un certain degré de mal que la nature ne peut passer. On voit bientôt, quelle qu'en soit la cause, disparoître les éléments de ce mal. De tous les mauvais princes, Tibere seul a paru longtemps au timon de l'État; mais Tibère ne fut violent que dans les dernières années de sa vie.

— « Tous ces discours sont inutiles, s'écria Galérius fatigué : je ne demande pas des leçons, mais l'Empire. Vous dites que le pouvoir souverain n'a plus d'attraits à vos yeux : laissez-le donc passer aux mains de votre gendre.

— « Ce titre, repartit Dioclétien, ne peut vous servir auprès de

moi. Avez-vous fait le bonheur de ma fille? Infidèle à son amour, persécuteur de la religion qu'elle aime, vous n'attendez peut-être que ma retraite pour exiler Valérie sur quelque rivage désert. Et voilà comme vous m'avez payé de mes bienfaits! Mais je serai vengé : je vous laisse ce pouvoir que vous voulez m'arracher au bord de ma tombe. Je ne cede point à vos menaces, mais j'obéis à une voix du Ciel, qui me dit que le temps des grandeurs est passé. Je vous le donne, ce lambeau de pourpre qui n'est plus pour moi qu'un linceul funèbre; avec lui je vous fais le présent de tous les soucis du trône. Gouvernez un monde qui se dissout, où mille principes de mort germent de tous les côtés; guérissez des mœurs corrompues; accordez des religions qui se combattent; faites disparoître un esprit de sophisme qui ronge jusqu'aux entrailles de la société; repoussez dans leurs forêts des Barbares qui tôt ou tard dévoreront l'Empire romain. Je pars : je vous verrai de mon jardin de Salone devenir l'exécration de l'univers. Vous-même, fils ingrat, vous ne mourrez point sans être la victime de l'ingratitude de vos fils. Régnez donc; hâtez la fin de cet État dont j'ai retardé la chute de quelques instants. Vous êtes de la race de ces princes qui paroissent sur la terre à l'époque des grandes révolutions, lorsque les familles et les royaumes se perdent par la volonté des dieux. »

Ainsi le sort de l'Empire se décidoit dans le palais de Dioclétien : les Chrétiens délibéroient entre eux sur les tribulations de l'Église. Eudore étoit l'ame de tous leurs conseils. L'édit, publié au son des trompettes, ordonnoit de brûler les Livres Saints et d'abattre les églises; il déclaroit les Chrétiens infames; il les privoit des droits de citoyen; il défendoit aux magistrats de recevoir leurs plaintes pour cause de mauvais traitements, de vol, de rapt et d'adultère; il autorisoit toute sorte de personnes à les dénoncer, soumettoit aux tortures et condamnoit à la mort quiconque refusoit de sacrifier aux dieux.

Cet édit sanguinaire, dicté par Hiéroclès, laissoit un libre cours aux crimes du disciple des sages, et menaçoit les Fidèles d'une entière destruction. Chacun, selon son caractère, se préparoit à fuir ou à combattre.

Ceux qui craignoient de succomber dans les tourments s'exiloient chez les Barbares; plusieurs se retiroient dans les bois et les lieux déserts; on voyoit les Fidèles s'embrasser dans les rues, et se dire un tendre adieu en se félicitant de souffrir pour Jésus-Christ. De vénérables confesseurs, échappés aux persécutions précé-

dentes, se mêloient à la foule pour encourager la foiblesse ou modérer l'ardeur du zèle. Les femmes, les enfants et les jeunes hommes entouroient les vieillards, qui rappeloient les exemples donnés par les plus fameux martyrs : Laurent de l'Église romaine, exposé sur des charbons ardents; Vincent de Saragosse, s'entretenant dans la prison avec les Anges; Eulalie de Mérida, Pélagie d'Antioche, dont la mère et les sœurs se noyèrent en se tenant embrassées; Félicité et Perpétue combattant dans l'amphithéâtre de Carthage; Théodote et les sept vierges d'Ancyre; les deux jeunes époux ensevelis dans des tombes différentes, et qui se trouvèrent réunis dans le même cercueil. Ainsi parloient les vieillards; et les évêques cachoient les Livres Saints; et les prêtres renfermoient le Viatique dans des boîtes à double fond; on rouvroit les catacombes les plus solitaires et les plus ignorées, afin de remplacer les églises dont on alloit être privé; on nommoit les diacres qui devoient se déguiser pour porter des secours aux martyrs au fond des mines, dans les prisons et sur le chevalet; on apprêtoit le lin et le baume comme à la veille d'un grand combat; on payoit ses dettes, on se réconcilioit avec ses ennemis. Toutes ces choses se faisoient sans bruit, sans ostentation, sans tumulte; l'Église se préparoit à souffrir avec simplicité : comme la fille de Jephté, elle ne demandoit à son père qu'un moment pour pleurer son sacrifice sur la montagne.

Les soldats chrétiens répandus dans les légions viennent avertir Eudore qu'un nouveau complot est près d'éclater, que l'on fait au nom de Galérius des largesses à l'armée, que les troupes doivent s'assembler le lendemain au Champ-de-Mars, et que l'on parle de l'abdication de l'Empereur.

Le fils de Lasthénès se fait mieux instruire : ensuite il vole à Tibur, demeure accoutumée de Constantin. Ce prince habitoit, loin des piéges de la cour, une petite retraite au-dessus de la cascade de l'Anio, tout auprès des temples de Vesta et de la Sibylle. Les maisons d'Horace et de Properce se montroient abandonnées sur les bords du fleuve, parmi des bois d'oliviers devenus sauvages. Le riant Tibur, qui, tant de fois, inspira la Muse latine, n'offroit plus que des monuments de plaisir détruits et des tombeaux de tous les siècles. En vain l'on cherchoit sur les coteaux de Lucrétile le souvenir du poëte voluptueux qui renfermoit dans un espace étroit ses longues espérances, et consacroit du vin et des fleurs au Génie qui nous rappelle la brièveté de nos jours.

Tout à coup, au milieu de la nuit, on annonce à Constantin l'ar-

rivée d'Eudore ; le prince se lève, prend son ami par la main, et le conduit sur une terrasse qui, circulant au pied du temple de Vesta, dominoit la chute de l'Anio. Le ciel étoit couvert de nuages, l'obscurité profonde, le vent gémissoit dans les colonnes du temple, une voix triste s'élevoit dans l'air : on croyoit entendre par intervalles le mugissement de l'antre de la Sibylle, ou ces paroles funèbres que les Chrétiens psalmodient pour les morts.

« Fils de César, dit Eudore, non-seulement on va massacrer les Chrétiens, mais Dioclétien remet le sceptre à Galérius. C'est demain, au Champ-de-Mars, en présence des légions, que se passera cette grande scène. Vous ne serez point appelé au partage de la puissance ; vos crimes sont votre gloire, celle de votre père, et votre penchant pour une religion divine. Daia, ce pâtre, fils de la sœur de Galérius, et Sévère le soldat, tels sont les Césars que l'on réserve au peuple romain. Dioclétien desiroit vous nommer, mais vous avez été rejeté avec menace. Prince, cher espoir de l'Église et du monde, il faut céder à l'orage. Galérius vous craint, et il en veut à vos jours. Demain, aussitôt que votre sort sera connu, vous fuirez vers votre père, tout sera préparé pour votre départ. Vous aurez soin, à chaque mansion, de faire mutiler les chevaux derrière vous, afin qu'on ne puisse vous poursuivre. Vous attendrez auprès de Constance le moment de sauver les Chrétiens et l'Empire; et quand il en sera temps, ces Gaulois qui ont déja vu de près le Capitole, vous en ouvriront le chemin. »

Constantin reste un moment en silence : mille pensées violentes s'élèvent dans son cœur. Indigné des outrages qu'on lui prépare, animé de l'espoir de venger le sang des justes, peut-être touché de l'éclat d'un trône, qui tente toujours les grandes ames, il ne se peut résoudre à la fuite; son respect, sa reconnoissance pour Dioclétien, arrêtoient seuls son ardeur; la nouvelle de l'abdication de ce prince a brisé tous les liens qui retenoient le fils de Constance; il veut aller soulever les légions au Champ-de-Mars; il ne respire que la vengeance et les combats : tel, dans les déserts de l'Arabie, on voit un coursier attaché au milieu d'un sable brûlant; pour trouver un peu d'ombre contre les ardeurs du soleil, il baisse et cache sa tête entre ses jambes rapides; ses crins descendent épars; il laisse tomber de son œil sauvage un regard oblique sur son maître : mais ses pieds sont-ils dégagés des entraves, il écume, il frémit, il dévore la terre; la trompette sonne, il dit : « Allons ! »

Eudore calme les transports guerriers de Constantin.

« Les légions sont vendues, lui dit-il, tous vos pas sont surveillés, et vous tenteriez une entreprise qui précipiteroit l'Empire dans des maux incalculables. Fils de Constance, vous régnerez un jour sur le monde, et les hommes vous devront leur bonheur. Mais Dieu retient encore entre ses mains votre couronne, et il veut éprouver son Église.

— « Hé bien! dit le jeune prince avec une touchante vivacité, vous m'accompagnerez dans les Gaules, et nous marcherons ensemble à Rome, à la tête de ces soldats tant de fois témoins de votre valeur.

— « Prince, répond Eudore d'une voix émue, nos obligations ne sont pas les mêmes : vous vous devez à la terre pour le Ciel; je me dois au Ciel pour la terre. Votre devoir est de partir, le mien de rester. La jalousie que j'ai inspirée à Hiéroclès a sans doute précipité le sort des Chrétiens : ma fortune, mes conseils, ma vie, leur appartiennent; je ne puis quitter un champ de bataille où j'ai appelé l'ennemi; mon épouse et son père réclament aussi ma présence en Orient. Enfin, s'il faut des exemples de fermeté à mes frères, Dieu m'accordera peut-être les vertus qui me manquent. »

Dans ce moment une flamme surnaturelle vient éclairer au bord de l'Anio les tombes de Symphorose et de ses sept enfants martyrs.

« Voyez, s'écrie Eudore en montrant à Constantin le monument sacré, voyez quelle force Dieu peut inspirer, quand il lui plaît, à des femmes et à des enfants! Combien ces cendres me paroissent plus illustres que la dépouille des Romains fameux qui reposent ici. Prince, ne me ravissez point la gloire d'une semblable destinée; permettez-moi seulement de vous jurer par le tombeau de ces Saints une fidélité qui n'aura de terme que mes jours. »

A ces mots, le fils de Lasthénès voulut s'incliner avec respect sur la main qui devoit porter le sceptre du monde; mais Constantin se jette au cou d'Eudore, et presse longtemps dans ses bras un ami si noble et si magnanime.

Le prince demande son char; il y monte avec Eudore; ils roulent, à travers les ombres, le long des portiques déserts du temple d'Hercule. L'Anio retentissoit dans les débris du palais de Mécène. Le descendant de Philopœmen et l'héritier de César réfléchissoient en silence sur le destin des hommes et des Empires. Là s'étendoit cette forêt d'Albunée où les rois du Latium consultoient des dieux champêtres; là vivoient les peuples agrestes du mont Soracte et des vallons d'Ustique; là fut le berceau de ces Sabines qui, courant échevelées entre les armées de Tatius et de Romulus, disoient

aux uns : « Vous êtes nos fils et nos époux ; » et aux autres : « Vous êtes nos frères et nos pères. » Le chantre de Lalagée et le ministre d'Auguste les remplacèrent sur ces bords que devoit venir fouler à son tour la reine descendue du trône de Palmyre. Le char passe rapidement la villa de Brutus, les jardins d'Adrien, et s'arrête à la tombe de la famille Plotia. Eudore se sépara de Constantin au pied de cette tour funèbre, et rentra dans Rome par un sentier désert, afin de préparer la fuite du prince. Constantin, dévorant mal ses soucis, et cachant à peine sa colère, prit le chemin du palais des Thermes.

L'attaque de Galérius avoit été si brusque, et la résolution de Dioclétien si prompte, que le fils de Constance, occupé tout entier du sort des Chrétiens, s'étoit laissé surprendre par son ennemi. Il savoit bien que depuis longtemps César cherchoit à forcer Auguste à quitter l'Empire ; mais, ou trompé ou trahi, il avoit cru cette catastrophe encore assez éloignée. Il voulut pénétrer chez Dioclétien; déja tout étoit changé avec la fortune. Un officier de Galérius refusa l'entrée du palais au jeune prince, en lui disant d'une voix menaçante :

« L'Empereur vous ordonne de vous rendre au camp des légions. »

A l'extrémité du Champ-de-Mars, au pied du tombeau d'Octave, s'élevoit un tribunal de gazon surmonté d'une colonne qui portoit une statue de Jupiter. C'étoit à ce tribunal que Dioclétien devoit paroître au lever de l'aurore, pour abdiquer la pourpre au milieu des soldats sous les armes. Depuis le jour où Sylla se dépouilla de la dictature, jamais plus grand spectacle n'avoit frappé les regards des Romains. La curiosité, la crainte, l'espoir, avoient conduit au Champ-de-Mars une foule immense. Toutes les passions, émues à l'approche du règne nouveau, attendoient l'issue de cette scène extraordinaire. Quels seront les Auguste? Quels seront les Césars? Les courtisans dressoient au hasard des autels aux dieux inconnus; ils auroient craint de blesser, même en pensée, le pouvoir qui n'existoit pas encore. Ils adoroient le néant d'où la servitude alloit sortir; ils s'épuisoient à deviner quelle seroit la passion du prince à venir, afin de se pourvoir promptement de la bassesse qui seroit le plus en faveur sous ce règne. Tandis que les méchants pensoient à montrer leurs vices, les bons songeoient à cacher leurs vertus. Le peuple seul, avec une indifférence stupide, venoit voir des soldats étrangers lui nommer des maîtres, aux mêmes lieux où ce peuple libre donnoit jadis son suffrage pour l'élection de ses magistrats.

Dioclétien parut bientôt au tribunal. Les légions firent silence, et l'Empereur prenant la parole :

« Soldats, mon âge m'oblige de remettre le pouvoir souverain à Galérius et de créer de nouveaux Césars. »

A ces mots, tous les yeux se tournent vers Constantin, qui venoit d'arriver. Mais, tout à coup, Dioclétien proclame Césars Daïa et Sévère. On demeure interdit, on se demande quel est ce Daïa, et si Constantin a changé de nom. Alors Galérius, repoussant de la main le fils de Constance, saisit Daïa par le bras et le présente aux légions. L'Empereur se dépouille de son manteau de pourpre et le jette sur les épaules du jeune pâtre. Il donne en même temps à Galérius son poignard, symbole de la puissance absolue sur la vie des citoyens.

Dioclétien, redevenu Dioclès, descend de son tribunal, monte sur son char, traverse Rome sans proférer un seul mot, sans regarder son palais, sans tourner la tête ; et, prenant le chemin de Salone, sa patrie, il laisse l'univers entre l'admiration du règne qui finit et la terreur du règne qui commence.

Tandis que les soldats saluoient le nouvel Auguste et le nouveau César, Eudore se glisse dans la foule et parvient jusqu'à Constantin. Ce prince flottoit encore indécis entre l'étonnement, l'indignation et la douleur.

« Fils de Constance, lui dit Eudore à voix basse, que faites-vous? Vous connoissez votre sort ; le tribun des Prétoriens a déja l'ordre de vous arrêter : suivez-moi, ou vous êtes perdu. »

Il entraîne l'héritier de l'Empire ; ils arrivent hors des portes de Rome, en un lieu désert, où Constantin bâtit depuis la basilique de Sainte-Croix.

Là, quelques serviteurs fidèles attendoient le prince fugitif ; il veut encore, en fondant en larmes, engager Eudore à se sauver avec lui ; mais le martyr en espérance demeure inflexible, et supplie le fils d'Hélène de s'éloigner. Déja l'on entendoit le bruit des soldats qui cherchoient Constantin. Eudore adresse cette prière à l'Éternel :

« Grand Dieu, si tu réserves ce prince pour régner sur son
« peuple, force ce nouveau David à se cacher devant Saul, et
« daigne lui montrer le chemin du désert de Zéila ! »

Aussitôt le tonnerre gronde sous un ciel serein, la foudre frappe les remparts de Rome, un Ange trace une voix lumineuse dans l'occident.

Constantin obéit aux ordres du Ciel : il embrasse son ami, et s'élance sur son coursier. Il fuit ; Eudore lui crie :

« Souvenez-vous de moi quand je ne serai plus! Prince, servez de protecteur et de père à Cymodocée! »

Vœux inutiles! Constantin disparoît. Eudore abandonné, sans protecteur, reste seul chargé de la colère d'un nouvel Empereur, de la haine d'un rival, devenu premier ministre, de la destinée des Fidèles, et, pour ainsi dire, de tout le poids de la persécution. Dès le soir même, dénoncé comme Chrétien par un esclave d'Hiéroclès, il est plongé dans les cachots.

Satan, Astarté, l'Esprit de la fausse sagesse, poussent tous trois un cri de triomphe dans les airs, et livrent le monde au Démon de l'homicide.

Lorsque cet Ange furieux, quittant le séjour des douleurs, contriste la terre par sa présence, il fait sa résidence ordinaire non loin de Carthage, dans les ruines d'un temple où l'on brûloit jadis en son honneur des victimes humaines. Des hydres aux regards funestes, des dragons semblables à celui que combattit l'armée entière de Caton, des monstres inconnus tels que l'Afrique en engendre chaque année, les Fléaux de l'Égypte, les Vents empoisonnés, les Maladies, les Guerres civiles, les Lois injustes qui dépeuplent la terre, la tyrannie qui la ravage, rampent aux pieds du Démon de l'homicide. Il se réveille au cri de Satan; il s'envole du milieu des débris, en laissant après lui un long tourbillon de poussière; il franchit la mer; il arrive en Italie. Enveloppé dans un nuage ardent, il s'arrête au-dessus de Rome. D'une main il élève une torche, et de l'autre un glaive : tel autrefois il donna le signal du carnage, lorsque le premier Hérode fit massacrer les enfants d'Israël.

Ah! si la Muse sainte soutenoit mon génie, si elle m'accordoit un moment le chant du cygne ou la langue dorée du poëte, qu'il me seroit aisé de redire dans un touchant langage les malheurs de la persécution! Je me souviendrois de ma patrie : en peignant les maux des Romains, je peindrois les maux des François. Salut, épouse de Jésus-Christ, Église affligée, mais triomphante! Et nous aussi, nous vous avons vue sur l'échafaud et dans les catacombes. Mais c'est en vain qu'on vous tourmente, les portes de l'Enfer ne prévaudront point contre vous; dans vos plus grandes douleurs, vous apercevez toujours sur la montagne les pieds de celui qui vient vous annoncer la paix; vous n'avez pas besoin de la lumière du soleil, parceque c'est la lumière de Dieu qui vous éclaire : c'est pourquoi vous brillez dans les cachots. La beauté du Basan et du Carmel s'efface, les fleurs du Liban se flétrissent; vous seule restez toujours belle!

La persécution s'étend dans un moment des bords du Tibre aux extrémités de l'Empire. De toutes parts on entend les églises s'écrouler sous les mains des soldats; les magistrats, dispersés dans les temples et dans les tribunaux, forcent la multitude à sacrifier; quiconque refuse d'adorer les dieux est jugé et livré aux bourreaux; les prisons regorgent de victimes; les chemins sont couverts de troupeaux d'hommes mutilés, qu'on envoie mourir au fond des mines ou dans les travaux publics. Les fouets, les chevalets, les ongles de fer, la croix, les bêtes féroces, déchirent les tendres enfants avec leurs mères; ici l'on suspend par le pied des femmes nues à des poteaux, et on les laisse expirer dans ce supplice honteux et cruel; là on attache les membres du martyr à deux arbres rapprochés de force : les arbres, en se redressant, emportent les lambeaux de la victime. Chaque province a son supplice particulier : le feu lent en Mésopotamie, la roue dans le Pont, la hache en Arabie, le plomb fondu en Cappadoce. Souvent, au milieu des tourments, on apaise la soif du confesseur, et on lui jette de l'eau au visage dans la crainte que l'ardeur de la fièvre ne hâte sa mort. Quelquefois, fatigué de brûler séparément les Fideles, on les précipite en foule dans le bûcher : leurs os sont réduits en poudre, et jetés au vent avec leurs cendres.

Galérius trouvoit ses délices dans ces tourments; il fait venir à grands frais des ours d'une taille prodigieuse, et aussi féroces que lui. Ces bêtes ont chacune un nom terrible. Pendant ses repas, le successeur du sage Dioclétien leur fait jeter des hommes à dévorer. Le gouvernement de ce monstre avare et débauché, en répandant le trouble dans les provinces, augmente encore l'activité de la persécution. Les villes sont soumises à des juges militaires, sans connoissances et sans lettres, qui ne savent que donner la mort. Des commissaires font les recherches les plus rigoureuses sur les biens et les propriétés des sujets; on mesure les terres; on compte les vignes et les arbres; on tient registre des troupeaux. Tous les citoyens de l'Empire sont obligés de s'inscrire dans le livre du cens, devenu un livre de proscription. De crainte qu'on ne dérobe quelque partie de sa fortune à l'avidité de l'Empereur, on force, par la violence des supplices, les enfants à déposer contre leurs pères, les esclaves contre leurs maîtres, les femmes contre leurs maris. Souvent les bourreaux contraignent des malheureux à s'accuser eux-mêmes et à s'attribuer des richesses qu'ils n'ont pas. Ni la caducité, ni la maladie, ne sont une excuse pour se dispenser de se rendre aux ordres de l'exac-

teur; on fait comparoître la douleur même et l'infirmité; afin d'envelopper tout le monde dans des lois tyranniques, on ajoute des années à l'enfance, on en retranche à la vieillesse : la mort d'un homme n'ôte rien au trésor de Galérius, et l'Empereur partage la proie avec le tombeau : cet homme, rayé du nombre des humains, n'est point effacé du rôle du cens, et il continue de payer pour avoir eu le malheur de vivre. Les pauvres, de qui l'on ne pouvoit rien exiger, sembloient seuls à l'abri des violences par leur propre misère; mais ils ne sont point à l'abri de la pitié dérisoire du tyran : Galérius les fait entasser dans des barques, et jeter ensuite au fond de la mer, afin de les guérir de leurs maux.

Il ne manquoit aux Chrétiens qu'un genre d'outrages, et Hiéroclès ne voulut pas le leur épargner. Au milieu des prêtres égorgés, sur le corps de Jésus-Christ percé de coups, le disciple des sages publia généreusement deux livres de blasphèmes contre le Dieu qu'il avoit lui-même adoré, et qui fut le Dieu de sa mère : tant l'orgueil de l'impie est à la fois lâche et féroce! Infatigable dans sa haine et dans son amour, l'apostat attendoit avec impatience le moment où la fille d'Homère viendroit orner son triomphe. Il suspendoit exprès le supplice de son rival, afin que l'espoir de sauver la vie de ce rival aimé fût une tentation pour la vierge de Messénie.

« J'emploierai, disoit-il en lui-même avec un mélange de honte, de désespoir et de joie, j'emploierai ce dernier moyen de vaincre la résistance d'une insolente beauté; je la verrai tomber dans mes bras pour racheter les jours d'Eudore; comblant ensuite ma double vengeance, je lui montrerai mon rival entre les mains des bourreaux; et ce Chrétien apprendra en mourant que son épouse est déshonorée. »

Enivré de son pouvoir, Hiéroclès ne peut gouverner ses passions. Cet impie qui renioit l'Éternel, par une contradiction déplorable, croyoit au Génie du mal et à tous les secrets de la magie.

Il y avoit à Rome un Hébreu, déserteur de la foi de ses pères : il vivoit parmi les sépulcres; et la voix du peuple l'accusoit d'entretenir un commerce secret avec l'Enfer. Cet homme faisoit sa demeure accoutumée dans les souterrains du palais en ruines de Néron. Hiéroclès charge un de ses confidents d'aller trouver au milieu de la nuit l'infame Israélite. L'esclave, instruit de ce qu'il doit demander, part, et à travers des décombres descend au fond du souterrain. Il aperçoit un vieillard couvert de lambeaux, réchauffant ses mains à un feu d'ossements humains.

« Vieillard, dit l'esclave tremblant d'épouvante, peux-tu transporter dans un moment de Jérusalem à Rome une Chrétienne échappée au pouvoir d'Hiéroclès? Reçois cet or, et parle sans crainte. »

L'éclat de l'or et le nom de Jérusalem arrachent un sourire affreux à l'Israélite.

« Mon fils, dit-il, je connois ton maître: il n'y a rien que je ne tente pour le satisfaire; je vais interroger l'abîme. »

Il dit, et creuse la terre, il découvre l'urne sanglante qui renfermoit les restes de Néron, des plaintes s'échappoient de cette urne. Le magicien répand sur un autel de fer les cendres du premier persécuteur des Chrétiens. Trois fois il se tourne vers l'Orient, trois frois il frappe dans ses mains, trois fois il ouvre la Bible profanée. Il prononce des mots mystérieux, et du sein des ombres il évoque le Démon des tyrans. Dieu permet à l'Enfer de répondre; le feu qui brûloit la dépouille des morts s'eteint; la terre tremble; la frayeur pénètre jusqu'aux os de l'esclave; le poil de sa chair se hérisse; un Esprit se présente devant lui; il voit quelqu'un dont il ne connoît pas le visage; il entend une voix foible comme un petit souffle.

« Pourquoi, dit l'Hébreu, as-tu tardé si longtemps à venir? Dis-moi, peux-tu transporter de Jérusalem à Rome une Chrétienne échappée à son maître?

— « Je ne le puis, répondit l'Esprit de ténèbres; Marie défend « cette Chrétienne contre ma puissance; mais, si tu le veux, je « porterai dans un instant en Syrie l'édit de la persécution et les « ordres d'Hiéroclès. »

L'esclave accepte la proposition de l'Enfer, et se hâte d'aller rendre compte de son message à l'impatient Hiéroclès. Transformé en messager rapide, l'Esprit de ténèbres descend à Jérusalem chez le centurion qui devoit réclamer Cymodocée. Il le presse, au nom du ministre de Galérius, de remplir promptement sa mission, et il remet l'édit fatal au gouverneur de la cité de David : aussitôt les portes des Saints Lieux sont fermées, et les soldats dispersent les Fidèles. En vain l'épouse de Constance veut protéger les Chrétiens; Constantin fugitif, Galérius triomphant, changent en un moment la fortune d'Hélene : pour les souverains, la prospérité est mère de l'obéissance; le malheur des rois délie les sujets du serment de fidélité.

C'étoit l'heure où le sommeil fermoit les yeux des mortels; l'oiseau reposoit dans son nid, et le troupeau dans la vallée; les tra-

vaux étoient suspendus; à peine la mère de famille tournoit encore ses fuseaux près des feux assoupis de son humble foyer : Cymodocée, après avoir longtemps prié pour son époux et pour son père, s'étoit endormie. Démodocus lui apparoît au milieu d'un songe. Sa barbe étoit négligée; de larges pleurs tomboient de ses yeux; il agitoit lentement son sceptre augural, et de profonds soupirs échappoient de sa poitrine. Cymodocée croyoit lui adresser ces paroles :

« O mon père, comment as-tu si longtemps abandonné ta fille! Où est Eudore? Vient-il réclamer la foi jurée? Pourquoi ces pleurs qui baignent ton visage? Ne veux-tu pas presser ta Cymodocée sur ton cœur? »

Le fantôme :

« Fuis, ma fille, fuis. Les flammes t'environnent; Hiéroclès te poursuit. Les dieux que tu as abandonnés te livrent à sa puissance. Ton nouveau Dieu triomphera; mais que de larmes il fera verser à ton père! »

Le spectre s'évanouit, et emporte le flambeau que Cymodocée reçut à l'autel le jour de son union avec Eudore : Cymodocée se réveille. La lueur d'un incendie rougissoit les murs de son appartement et les voiles de son lit. Elle se lève; elle aperçoit l'église du Saint-Sépulcre embrasée. Les flammes, parmi les tourbillons de fumée, montoient jusqu'au ciel, et réfléchissoient une lumière sanglante sur les ruines de Jérusalem et les montagnes de la Judée.

Depuis que la nouvelle de la persécution s'étoit répandue en Syrie, Cymodocée n'avoit plus quitté la princesse Hélène; renfermée dans un oratoire avec les autres femmes chrétiennes, elle soupiroit les malheurs de la nouvelle Sion. Le ministre d'Hiéroclès, désespérant de rencontrer la jeune catéchumène, et n'osant, par un reste de respect, violer l'asile de l'épouse d'un César, avoit mis le feu au Saint Sépulcre. Le palais d'Hélène touchoit à l'édifice sacré; le centurion espéroit forcer ainsi Cymodocée à sortir de son inviolable asile, et il attendoit avec des soldats pour la saisir au milieu du tumulte.

Dorothée avoit démêlé ces complots; il s'ouvre un passage à travers les murs croulants et les poutres embrasées qui tombent de toutes parts; il pénètre dans le palais d'Hélène. Déja les galeries étoient désertes; seulement quelques femmes éperdues étoient rassemblées dans une cour intérieure, autour d'un autel des rois de Juda. Il rencontre Cymodocée, qui cherchoit vainement sa

nourrice : elle ne devoit plus la revoir. Euryméduse, votre sort est resté inconnu !

« Fuyons, dit Dorothée à la fille de Démodocus, Hélène même ne vous pourroit sauver ; vos ennemis vous arracheroient de ses bras ; je connois une porte secrète, et un souterrain qui nous conduira hors des murs de Jérusalem ; la Providence fera le reste. »

A l'extrémité du palais, du côté de la montagne de Sion, s'ouvroit une porte cachée qui conduisoit au Calvaire : c'étoit par là qu'Hélène se déroboit aux hommages des peuples lorsqu'elle alloit prier au pied de la Croix. Dorothée, suivi de Cymodocée, entr'ouvre doucement cette porte ; il avance la tête, et n'aperçoit rien au-dehors. Il prend la main de Cymodocée : ils sortent du palais ; tantôt ils se glissent lentement au travers des ruines ; tantôt ils précipitent leurs pas dans des lieux moins embarrassés ; quelquefois ils entendent marcher sur leurs traces, et ils se cachent parmi les débris ; quelquefois ils sont arrêtés par l'éclat des armes d'un soldat qui rôde au milieu des ténèbres. Le bruit de l'incendie et les clameurs confuses de la foule s'élèvent au loin derrière eux ; ils franchissent la vallée déserte qui sépare la colline du Calvaire de la montagne de Sion.

Dans les flancs de cette montagne s'ouvroit une route inconnue : l'entrée en étoit fermée par des buissons d'aloès et des racines d'oliviers sauvages. Dorothée écarte ces obstacles, et pénètre dans le souterrain : il frappe les veines d'un caillou, allume une branche de cyprès, et, à la clarté de cette torche, il s'enfonce sous des voûtes ténébreuses avec Cymodocée. David avoit jadis pleuré son péché dans ces lieux : de toutes parts on voyoit sur les murs des vers écrits de la main du monarque pénitent, lorsqu'il versa ses larmes immortelles. Sa tombe occupoit le milieu du souterrain, et portoit encore gravées sur sa base une houlette, une harpe et une couronne. La terreur du présent, les souvenirs du passé, cette montagne, dont le sommet vit le sacrifice d'Abraham, et dont les flancs gardent le cercueil du Roi-Prophète, tout agitoit le cœur des deux Chrétiens : ils sortent bientôt de ces détours, et se trouvent au milieu des montagnes, dans le chemin de Bethléem ; ils traversent les champs silencieux de Rama, où Rachel ne voulut point être consolée, et viennent se reposer au berceau du Messie.

Bethléem étoit entièrement désert : les Chrétiens avoient été dispersés. Cymodocée et son guide entrent dans la Creche : ils admirent cette grotte où le Roi des cieux voulut naître, où les

Anges, les Bergers et les Mages le vinrent adorer, où toute la terre doit un jour apporter ses hommages. Des offrandes, laissées dans ce lieu par les pasteurs de la Judée, nourrirent abondamment les deux infortunés. Cymodocée versoit des larmes de tendresse. Les miracles du berceau de Jésus parloient à son cœur.

« C'est donc là, disoit-elle, que l'Enfant divin a souri à sa divine Mère ! O Marie, protégez Cymodocée ! Comme vous, elle fut fugitive à Bethléem ! »

La fille de Démodocus remercioit ensuite le généreux Dorothée, qui s'exposoit pour elle à tant de fatigues et de périls.

« Je suis un vieux Chrétien, répondoit l'homme éprouvé : les tribulations font ma joie. »

Dorothée se prosternoit devant la Crèche.

« Père des miséricordes, disoit-il, prenez pitié de nous, et souvenez-vous que votre Fils offrit en ce lieu ses premiers pleurs pour le salut des hommes ! »

Le soleil approche de la fin de son cours. Dorothée sort avec la fille de Démodocus, dans l'espoir de rencontrer quelque berger ; il aperçoit un homme qui descendoit de la montagne d'Engaddi : une ceinture de joncs étoit nouée autour de ses reins ; sa barbe et ses cheveux croissoient en désordre ; ses épaules étoient chargées d'une corbeille pleine de sable, qu'il portoit péniblement à l'entrée d'une grotte. Aussitôt qu'il découvre les voyageurs, il jette son fardeau, et fixant sur eux des regards indignés :

« Délices de Rome, s'écrie-t-il, venez-vous me troubler jusque dans le désert? Évanouissez-vous ! Armé de la pénitence, je découvre vos piéges, et je me ris de vos efforts. »

Il dit, et, comme l'aigle marin qui plonge au fond des eaux, il s'élance dans la grotte. Dorothée reconnoît un Chrétien ; il s'avance, et parle à travers l'ouverture du rocher :

« Nous sommes des Chrétiens fugitifs : daignez nous donner l'hospitalité.

— « Non, non, s'écrie le Solitaire, cette femme est trop belle pour être une simple fille des hommes.

— « Cette femme, reprit Dorothée, est une catéchumène, qui fait l'apprentissage des pleurs que Jésus-Christ demande à ses servantes. Elle est Grecque, elle se nomme Cymodocée ; elle est fiancée à Eudore, défenseur des Chrétiens, dont le nom sera peut-être parvenu jusqu'à vous ; je suis Dorothée, premier officier du palais de Dioclétien. »

Le Solitaire s'élance hors de la grotte comme un athlète qui,

le front ceint d'une couronne d'olivier, paroît tout à coup aux jeux d'Olympie.

« Entrez dans ma grotte, s'écrie-t-il, épouse de mon ami ! »

Le Solitaire se nomme. Cymodocée reconnoît cet ami d'Eudore qui s'entretenoit avec lui au tombeau de Scipion. Dorothée, qui avoit connu Jérôme à la cour, contemple avec étonnement cet anachorète, exténué de veilles et d'austérités, jadis brillant disciple d'Épicure. Il le suit au fond de son antre : on n'y voyoit que la Bible, une tête de mort, et quelques feuilles éparses de la traduction des Livres Saints. Bientôt tout est éclairci entre les deux Chrétiens et la jeune pèlerine. Mille souvenirs les attendrissent, mille histoires touchantes font couler leurs pleurs : ainsi des ruisseaux, descendus de diverses montagnes, mêlent leurs eaux dans une même vallée.

« Mes erreurs, dit Jérôme, ont amené ma pénitence, et désormais je ne sortirai plus de Bethléem. Le berceau du Sauveur sera ma tombe. »

L'anachorète demande ensuite à Dorothée ce qu'il veut faire.

« J'irai, répond Dorothée, chercher quelques amis à Joppé...

— « Quoi! dit Jérôme en l'interrompant, vous êtes malheureux, et vous comptez sur des amis ! Un Moabite descend de ses rochers pour aller à Jéricho. C'étoit au printemps : l'air étoit frais et serein. Le Moabite n'étoit point altéré : il trouve des torrents pleins d'eau à chaque pas. Il revient chez lui dans la saison des orages, sous les feux dévorants de l'été : la soif consume le Moabite ; il cherche quelques gouttes de cette eau qu'il avoit vue dans les montagnes : tous les torrents sont desséchés ! »

Jérôme demeure quelque temps en silence, ensuite il s'écrie :

« O grande destinée ! Eudore, tu es donc le défenseur des Chrétiens ! O mon ami ! que pourrois-je faire pour toi? »

Tout à coup le Solitaire se lève, frappé d'une lumière surnaturelle :

« Qu'est-ce que ces craintes? s'écrie-t-il. Femme, tu aimes, et tu fuis ! Ton époux, peut-être dans ce moment, confesse la foi, et tu n'es pas là pour lui disputer la gloire du bûcher? Crois-tu que, quand il sera monté au rang des martyrs, il te veuille recevoir sans couronne? Roi, il ne pourra prendre qu'une reine à ses côtés ! Fais ton devoir, marche à Rome, va réclamer ton époux, va cueillir la palme qui doit orner ta pompe nuptiale... Mais, que dis-je ! tu n'es pas encore au nombre des brebis choisies ! »

Le Solitaire s'interrompt de nouveau ; il hésite ; et bientôt il s'écrie :

« Tu seras Chrétienne ; ma main versera sur ton front l'eau salutaire. Le Jourdain est près d'ici ; viens recevoir dans ses eaux la force qui te manque : tes jours sont exposés, il te faut mettre à l'abri de la mort. Oui, tu es assez instruite. La persécution est la doctrine : quiconque pleure pour Jésus-Christ n'a plus rien à savoir. »

Ainsi parle Jérôme avec l'autorité d'un docteur et d'un prêtre. La douce et timide Cymodocée répond :

« Seigneur, qu'il soit fait selon votre parole. Donnez-moi le baptême : je ne serai point une reine auprès de mon époux, je ne serai que sa servante. Si je regrette quelque chose dans la vie, ce sera de ne plus aller sur le mont Ithome voir les troupeaux avec mon père, de ne pouvoir nourrir l'auteur de mes jours dans sa vieillesse, comme il me nourrit dans mon enfance. »

Cymodocée rougit, et pleura en parlant de la sorte. On reconnoissoit dans son langage les accents confus de son ancienne religion et de sa religion nouvelle : ainsi, dans le calme d'une nuit pure, deux harpes, suspendues aux souffles d'Éole, mêlent leurs plaintes fugitives ; ainsi frémissent ensemble deux lyres dont l'une laisse échapper les tons graves du mode dorien, et l'autre les accords voluptueux de la molle Ionie ; ainsi, dans les savanes de la Floride, deux cigognes argentées, agitant de concert leurs ailes sonores, font entendre un doux bruit au haut du ciel ; assis au bord de la forêt, l'Indien prête l'oreille aux sons répandus dans les airs, et croit reconnoître dans cette harmonie la voix des ames de ses pères.

LIVRE DIX-NEUVIÈME.

—

SOMMAIRE.

Retour de Démodocus au temple d'Homère. Sa douleur. Il apprend la nouvelle de la persécution. Il part pour Rome, où il croit qu'Hiéroclès a fait conduire Cymodocée. Cymodocée est baptisée dans le Jourdain par Jérôme. Elle arrive à Ptolémaïs et s'embarque pour la Grèce. Une tempête, suscitée par les ordres de Dieu, fait aborder Cymodocée en Italie.

Qui pourra jamais dire l'amertume des chagrins paternels!

Après la séparation fatale, les esclaves avoient reconduit Démodocus à la citadelle d'Athènes. Il passa la nuit sous le portique du temple de Minerve, afin de découvrir aux premiers rayons du

jour la galère de Cymodocée. Lorsque l'étoile du matin parut sur le mont Hymète, les larmes du vieillard coulèrent avec une nouvelle abondance.

« O ma fille! s'écria-t-il, quand reviendras-tu de l'Orient, ainsi que cet astre, pour réjouir ton père? »

L'aurore éclaira bientôt les flots solitaires où l'on cherchoit en vain quelque voile; mais on apercevoit encore sur les vagues aplanies la trace blanchissante des vaisseaux que l'on ne voyoit plus. Déja le soleil sortant de l'onde doroit et brunissoit à la fois la face de la mer. Des nues sereines étoient arrêtées çà et là dans l'azur du ciel de l'Attique; quelques-unes, teintes de rose, flottoient autour de l'astre du jour, comme l'écharpe des Heures. Ce spectacle ne fit qu'irriter la douleur du prêtre d'Homère. Il pousse des sanglots : depuis que sa fille étoit au monde, c'est la première fois qu'il voit loin d'elle se lever le soleil. Démodocus refuse tous les soins de son hôte, qui, témoin d'une pareille douleur, s'applaudissoit d'avoir vécu jusqu'alors sans enfants et sans épouse : ainsi, le berger, au fond d'une vallée, écoute en frémissant le bruit du canon lointain; il plaint les victimes tombées sur le champ de bataille, et bénit ses rochers et sa cabane.

Dès le jour suivant, Démodocus voulut quitter Athènes et retourner en Messénie. Sa douleur ne lui permit pas de suivre longtemps les chemins qu'il avoit parcourus avec Cymodocée. A Corinthe, il prit la route d'Olympie; mais il ne peut supporter la joie et l'éclat des fêtes qu'on célébroit alors au bord de l'Alphée. Lorsque, après avoir franchi les montagnes de l'Élide, il aperçut les sommets de l'Ithome, il tomba sans mouvement entre les bras de ses esclaves. Bientôt on le rappelle à la vie; bientôt, pâle et tremblant, il arrive au temple d'Homère. Déja le seuil des portes étoit jonché de feuilles flétries; l'herbe croissoit dans tous les sentiers : tant les pas de l'homme s'effacent promptement sur la terre! Démodocus entre au sanctuaire de son aïeul, la lampe étoit éteinte. On voyoit sur l'autel les cendres du dernier sacrifice que le père de Cymodocée avoit offert aux dieux pour sa fille. Démodocus se prosterne devant l'image du Poëte :

« O toi, dit-il, qui es maintenant toute ma famille, chantre des douleurs de Priam, pleure aujourd'hui les maux du dernier rejeton de ta race! »

En ce moment une des cordes de la lyre de Cymodocée se rompit, et rendit un son qui fit tressaillir le vieillard. Il relève la tête; il aperçoit la lyre suspendue à l'autel :

« C'en est fait, s'écrie-t-il, ma fille va mourir! les Parques m'annoncent son destin en brisant la corde de sa lyre. »

A ce cri, les esclaves accourent au temple, et entraînent malgré lui Démodocus.

Chaque jour augmentoit ses ennuis; mille souvenirs déchiroient son cœur. C'étoit ici qu'il instruisoit sa fille dans l'art des chants; c'étoit là qu'il se promenoit avec elle. Rien n'est cruel comme la vue des lieux que nous avons habités au temps du bonheur, lorsque nous avons perdu ce qui faisoit le charme de notre vie. Les citoyens de Messène furent touchés des chagrins de Démodocus; ils lui permirent d'interrompre des fonctions sacrées qu'il n'exerçoit qu'au milieu des larmes. Ses jours dépérissoient; il marchoit à grands pas vers le tombeau; les lettres de sa fille, égarées dans l'Orient, ne parvenoient point jusqu'à lui. La famille de Lasthénès ne pouvoit donner ses soins au vieillard : elle étoit persécutée, et la mère d'Eudore venoit de mourir. Que de victimes le prêtre d'Homère immole à des dieux sourds à sa voix! Que d'hécatombes promises, si Neptune ramène Cymodocée aux rives du Pamisus! Le jour s'éteint, le jour renaît, et retrouve Démodocus la main dans le sang, interrogeant les entrailles des taureaux et des génisses. Il s'adresse à tous les temples; il va consulter des Aruspices jusqu'au sommet du Ténare. Tantôt il revêt une robe de deuil, et frappe aux portes d'airain du sanctuaire des Furies; il présente aux Fatales Sœurs des dons expiatoires, comme si ses malheurs étoient des crimes! Tantôt il se couronne de fleurs; il affecte un air riant avec des yeux baignés de larmes, afin de se rendre propice quelque divinité ennemie des pleurs. S'il est des rites depuis longtemps abandonnés, des cérémonies pratiquées aux siècles d'Inachus et de Nestor, Démodocus les renouvelle; il feuillette les livres sibyllins; il ne prononce que des mots réputés heureux; il s'abstient de certaines nourritures; il évite la rencontre de certains objets; il est attentif aux vents, aux oiseaux, aux nuages; il n'est point assez d'oracles pour son amour paternel! Ah! déplorable vieillard! écoute les sons de cette trompette qui retentit au sommet de l'Ithome : ils t'apprendront la destinée de ta fille!

Le commandant de Messène parcouroit les campagnes avec une suite nombreuse, proclamant Galérius empereur, et publiant l'édit de persécution. Démodocus ne sait s'il a bien entendu; il court à Messène : tout lui confirme son malheur. Un vaisseau, venu d'Orient au port de Coronée, raconte en même temps que la fille d'Homère, enlevée de Jérusalem, a été conduite à Hiéroclès. Que fera

Démodocus? L'excès de l'adversité lui donne des forces : il se décide à voler à Rome, à se jeter aux pieds de Galerius, à réclamer Cymodocée. Avant de quitter le temple du demi-dieu, il consacre au pied de la statue d'Homère une petite galère d'ivoire, et un vase à recueillir des larmes : offrande et symbole de son inquiétude et de sa douleur! Ensuite il vend ses Pénates, la pourpre de son lit, le voile nuptial d'Épicharis, destiné à Cymodocée ; il emporte avec lui sa fortune entière pour racheter l'enfant de son amour. Soins inutiles! Le Ciel ne vouloit point céder sa conquête, et tous les trésors de la terre n'auroient pu payer la couronne de la nouvelle chrétienne.

Cymodocée n'appartenoit plus au monde. En recevant les eaux du baptême, elle alloit prendre son rang parmi les Esprits célestes. Déjà elle avoit quitté la grotte de Bethléem avec Dorothée. Elle marchoit, au lever du jour, par des lieux âpres et stériles. Jérôme, vêtu comme saint Jean dans le désert, montroit le chemin à la catéchumène. Bientôt ils arrivent au dernier rang des montagnes de la Judée, qui bordent les eaux de la mer Morte et la vallée du Jourdain.

Deux hautes chaînes de montagnes, s'étendant du nord au midi, sans détours, sans sinuosités, s'offrent aux yeux des trois voyageurs. Du côté de la Judée, ces montagnes sont des monceaux de craie et de sable qui imitent la forme de faisceaux d'armes, de drapeaux ployés, ou des tentes d'un camp assis au bord d'une plaine. Du côté de l'Arabie, ce sont de noirs rochers perpendiculaires, qui versent à la mer Morte des torrents de soufre et de bitume. Le plus petit oiseau du ciel n'y trouveroit pas un brin d'herbe pour se nourrir ; tout y annonce la patrie d'un peuple réprouvé ; tout semble y respirer l'horreur de l'inceste d'où sortirent Ammon et Moab.

La vallée comprise entre ces deux chaînes de montagnes présente un sol semblable au fond d'une mer depuis longtemps retirée : des plages de sel, une vase desséchée, des sables mouvants et comme sillonnés par les flots. Çà et là des arbustes chétifs croissent péniblement sur cette terre privée de vie ; leurs feuilles sont couvertes du sel qui les a nourries, et leur écorce a le goût et l'odeur de la fumée ; au lieu de villages, on aperçoit les ruines de quelques tours. Au milieu de la vallée passe un fleuve décoloré ; il se traîne à regret vers le lac empesté qui l'engloutit. On ne distingue point son cours au milieu de l'arène, mais il est bordé de saules et de roseaux où se cache l'Arabe qui attend la dépouille du voyageur et du pèlerin.

« Vous voyez, dit Jérôme à ses deux hôtes étonnés, des lieux fameux par les bénédictions et les malédictions du Ciel : ce fleuve est le Jourdain : ce lac est la mer Morte; elle vous paroît brillante, mais les villes coupables qu'elle cache dans son sein ont empoisonné ses flots. Ses abîmes sont solitaires et sans aucun être vivant; jamais vaisseau n'a pressé ses ondes; ses grèves sont sans oiseaux, sans arbres, sans verdure; son eau, d'une amertume affreuse, est si pesante que les vents les plus impétueux peuvent à peine la soulever. Ici le ciel est embrasé des feux qui consumèrent Gomorrhe. Cymodocée, ce ne sont pas là les rives du Pamisus et les vallons du Taygète. Vous êtes sur le chemin d'Hébron, dans les lieux où retentit la voix de Josué lorsqu'il arrêta le soleil. Vous foulez une terre encore fumante de la colère de Jéhova, et que consolèrent ensuite les paroles miséricordieuses de Jésus-Christ. Jeune catéchumène, c'est par cette solitude sacrée que vous allez chercher celui que vous aimez; les souvenirs de ce désert grand et triste se mêleront à votre amour pour le fortifier et le rendre plus grave : l'aspect de ces bords désolés est également propre à nourrir ou à éteindre les passions. Fille innocente, les vôtres sont légitimes, et vous n'êtes point obligée, comme Jérôme, de les étouffer sous des fardeaux de sable brûlant! »

En parlant ainsi, ils descendoient dans la vallée du Jourdain. Cymodocée, tourmentée d'une soif dévorante, cueille sur un arbrisseau un fruit semblable à un citron doré; mais, lorsqu'elle le porte à sa bouche, elle le trouve rempli d'une cendre amère et calcinée.

« C'est l'image des plaisirs du monde, » s'écrie le Solitaire.

Et il continue son chemin en secouant la poussière de ses pieds.

Cependant les pèlerins s'avançoient vers un bois de tamarins et d'arbres de baume, qui croissoit au milieu d'une arène blanche et fine; tout à coup Jérôme s'arrête et montre à Dorothée, presque sous ses pas, quelque chose en mouvement dans l'immobilité du désert : c'étoit un fleuve jaune, profondément encaissé, qui rouloit avec lenteur une onde épaisse. L'anachorète salue le Jourdain, et s'écrie :

« Ne perdons pas un moment, fille trop heureuse! Venez puiser la vie à l'endroit même où les Israélites passèrent le fleuve en sortant du désert, et où Jésus-Christ voulut recevoir le baptême de la main du Précurseur. Ce fut de la cime de ce mont Abarim que Moïse découvrit pour vous la Terre Promise; ce fut au sommet de cette montagne opposée que Jésus-Christ pria pour vous

pendant quarante jours. A la vue des murs en ruine de Jéricho, faisons tomber la barrière de ténèbres qui environne votre ame, afin que le Dieu vivant y puisse pénétrer. »

Aussitôt Jérôme descend dans le fleuve, Cymodocée y descend après lui. Dorothée, unique témoin de cette scène, se met à genoux sur la rive. Il sert de père spirituel à Cymodocée, et lui confirme le nom d'Esther. Les flots se divisent autour de la chaste catéchumène, comme ils se partagèrent au même lieu autour de l'Arche Sainte. Les plis de sa robe virginale, entraînés par le courant, s'enflent au loin derrière elle; elle incline sa tête devant Jérôme, et, d'une voix qui charme les roseaux du Jourdain, elle renonce à Satan, à ses pompes et à ses œuvres. L'anachorète, puisant l'eau régénératrice avec une coquille du fleuve, la verse, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, sur le front de la fille d'Homère. Ses cheveux dénoués tombent des deux côtés de sa tête sous le poids de l'onde rapide qui suit et déroule leurs anneaux : ainsi, la douce pluie du printemps humecte des jasmins fleuris, et glisse le long de leurs tiges parfumées. Oh ! qu'il étoit attendrissant ce baptême furtif dans les eaux du Jourdain ! Combien elle étoit touchante cette vierge qui, cachée au fond d'un désert, déroboit, pour ainsi dire, le ciel ! Seule, la Souveraine Beauté parut plus belle en ce lieu, lorsque, les nuées s'entr'ouvrant, l'Esprit de Dieu descendit sur Jésus-Christ, en forme de colombe, et que l'on entendit une voix qui disoit :

« Celui-ci est mon fils bien-aimé. »

Cymodocée sort des ondes pleine de foi et de courage contre les maux de la vie : la nouvelle chrétienne, portant Jésus-Christ dans son cœur, ressembloit à une femme qui, devenue mère, trouve tout à coup pour son fils des forces qu'elle n'avoit pas pour elle-même.

En ce moment, une troupe d'Arabes se montra non loin du fleuve. Jérôme, d'abord effrayé, reconnut bientôt une tribu chrétienne dont il avoit été l'apôtre. Cette petite église, où Dieu étoit adoré sous une tente, comme aux jours de Jacob, n'avoit point échappé à la persécution. Les soldats romains lui avoient enlevé ses cavales et ses troupeaux : les chameaux seuls lui étoient restés. Le chef les avoit appelés de loin, en s'enfuyant dans la montagne, et ils s'étoient empressés de le suivre : ces fidèles serviteurs avoient porté à leurs maîtres le tribut d'un lait abondant, comme s'ils avoient deviné que ces maîtres n'avoient plus d'autre nourriture.

Jérôme vit, dans cette rencontre, la main de la Providence.

« Ces Arabes, dit-il à Dorothée, vous conduiront chez nos frères de Ptolémaïs, où vous trouverez facilement un vaisseau pour l'Italie.

— « Gazelle au doux regard et aux pieds légers, vierge plus agréable qu'une source limpide, dit le chef des Arabes à Cymodocée, ne crains rien : je te conduirai partout où tu le desireras, si Jérôme, notre père, l'ordonne. »

Le jour étant trop avancé pour se mettre en marche, on s'arrête au bord du fleuve; on égorge un agneau qu'on fait rôtir tout entier; on le sert sur un plateau de bois d'aloès; chacun déchire une partie de la victime; on boit un peu de ce lait que le chameau puise dans un sable aride, et qui conserve un goût de la datte savoureuse. La nuit vient. On s'assied autour d'un bûcher. Attachés à des piquets, les chameaux forment un second cercle en dehors des descendants d'Ismaël. Le Père de la tribu raconte les maux que l'on faisoit souffrir aux Chrétiens. A la lueur du feu, on voyoit ses gestes expressifs, sa barbe noire, ses dents blanches, les diverses formes qu'il donnoit à son vêtement dans l'action de son récit. Ses compagnons l'écoutoient avec une attention profonde : tous penchés en avant, le visage sur la flamme, tantôt ils poussoient un cri d'admiration, tantôt ils répétoient avec emphase les paroles de leur chef; quelques têtes de chameaux s'avançoient au-dessus de la troupe et se dessinoient dans l'ombre. Cymodocée contemploit en silence cette scène des pasteurs de l'Orient; elle admiroit cette religion qui civilisoit des hordes sauvages et les portoit à secourir la foiblesse et l'innocence, tandis que les faux dieux ramenoient les Romains à la barbarie, et étouffoient dans leurs cœurs la justice et la piété.

Au premier rayon de l'aurore, toute la troupe rassemblée offrit au bord du Jourdain ses prières à l'Éternel. Le dos d'un chameau, paré d'un tapis, fut l'autel où l'on plaça les signes sacrés de cette Église errante. Jérôme remit à Dorothée des lettres pour les principaux Fidèles de Ptolémaïs. Il exhorta Cymodocée à la patience et au courage, en se félicitant d'envoyer une épouse chrétienne à son ami.

« Allez, lui dit-il, fille de Jacob, autrefois fille d'Homère! Reine de l'Orient, vous sortez du désert brillante de clarté. Bravez les persécutions des hommes. La nouvelle Jérusalem ne pleure point assise sous le palmier comme la Judée captive de Titus; mais, victorieuse et triomphante, elle cueille sur ce même palmier l'immortel symbole de sa gloire! »

En achevant ces mots, Jérôme prend congé de ses hôtes, et retourne à la grotte de Bethléem.

La tribu arabe conduit les deux fugitifs, par des montagnes inaccessibles, jusqu'aux portes de Ptolémaïs. La souveraine des Anges, qui ne cessoit de veiller sur Cymodocée, l'avoit soutenue miraculeusement au milieu de ces fatigues. Afin de la dérober aux yeux des Païens, elle l'enveloppa d'un nuage, ainsi que Dorothée. Tous deux entrèrent dans Ptolémaïs sous ce voile. L'église, qui n'étoit point encore abattue, leur annonce la demeure du pasteur. En ces jours de tribulations, des Chrétiens persécutés étoient des frères que l'on recevoit avec respect et tendresse; on les cachoit au péril de sa vie, et les secours de la charité la plus vive leur étoient prodigués. On annonce au pasteur que deux étrangers se présentoient à sa porte; il s'empresse de descendre. Dorothée, sans prononcer une parole, se fait reconnoître au signe du salut.

« Des martyrs! s'écrie aussitôt le pasteur; des martyrs! Béni soit le jour qui vous amène à ma demeure! Anges du Seigneur, entrez chez Gédéon : ici vous trouverez la moisson dérobée aux Moabites. »

Dorothée remet au pasteur les lettres de Jérôme, et raconte en même temps les malheurs de Cymodocée.

« Quoi! s'écria le prêtre, c'est là l'épouse de notre défenseur! C'est là cette vierge dont l'histoire retentit dans toute la Syrie! Je suis Pamphile de Césarée, et j'ai connu jadis Eudore en Égypte. Fille de Jérusalem, que votre gloire est grande! Hélas! votre illustre protectrice, Hélène la sainte, ne peut plus rien pour vous : elle est elle-même arrêtée. Les ministres d'Hiéroclès vous cherchent de tous côtés; il faut quitter promptement cette ville; mais il est encore des ressources : où voulez-vous porter vos pas?

Dorothée, dont la foi n'a pas la même ardeur que celle de Jérôme, et qui ne pénètre pas comme lui les desseins du Ciel; Dorothée, qui mêle encore à sa religion des tendresses humaines, ne croit pas que Cymodocée puisse se rendre auprès de son époux.

« C'est vous livrer à Hiéroclès, dit-il, sans espoir de sauver ni même de voir Eudore, s'il est tombé entre les mains de nos ennemis. Souffrez que je vous accompagne chez votre père. Votre présence lui rendra la vie. Nous vous cacherons dans quelque grotte inconnue, et j'irai chercher à Rome le fils de Lasthénès. »

— « Je suis jeune, répondit Cymodocée, et sans expérience;

conduis-moi, ô le plus doux des hommes : ta fille chrétienne doit obéir à tes conseils. »

Il ne se trouva dans le port de Ptolémaïs qu'un seul vaisseau faisant voile pour Thessalonique : la nouvelle Chrétienne et son généreux conducteur furent obligés d'en profiter. Ils se cachèrent sous des noms inconnus, et quittèrent ce port que saint Louis, sauvé des mains des Infidèles, devoit, tant de siècles après, illustrer de ses vertus. Hélas! Cymodocée alloit chercher son père aux bords du Pamisus, et le vieillard lui-même la demandoit inutilement aux flots du Tibre! Étranger dans Rome, sans protecteur, sans appui, il avoit compté sur Eudore; et le confesseur, séparé des hommes, ne pouvoit plus l'entendre ni le secourir.

Au pied du mont Aventin, sous les murs du Capitole, s'élevoit une antique prison d'État, dont l'origine remontoit au siècle de Romulus. Les complices de Catilina avoient entendu du fond de ce cachot la voix de Cicéron qui les accusoit dans le temple de la Concorde. La captivité de saint Pierre et de saint Paul purifia dans la suite cet asile des criminels. C'est là qu'Eudore attendoit chaque jour l'ordre qui devoit le livrer aux juges; c'est là qu'il avoit reçu la nouvelle de la mort de sa mère, comme le commencement de son sacrifice. Il avoit souvent adressé à la fille d'Homère des lettres pleines de religion et de tendresse : les unes avoient été arrêtées par les persécuteurs, les autres s'étoient perdues sur les flots; mais dans la prison même il goûtoit quelques-unes de ces consolations et de ces joies douloureuses qui ne sont connues que des Chrétiens. Chaque jour lui amenoit des compagnons d'infortune et de gloire.

Lorsqu'un opulent laboureur recueille ses moissons nouvelles, il entasse dans une grange spacieuse, et les grains qui seront foulés par le pied des mules, et ceux qui rendront leurs trésors sous les coups du fléau, et ceux qu'un cylindre pesant détachera de la paille légère; le village retentit des cris du maître et des serviteurs, de la voix des femmes qui préparent le festin, des clameurs des enfants qui se jouent autour des gerbes, du mugissement des bœufs qui traînent ou qui vont chercher les épis jaunissants : ainsi Galérius rassemble de toutes les parties du monde, dans les prisons de saint Pierre, les Chrétiens les plus illustres : froment des élus, récolte divine qui doit enrichir le bon Pasteur! Eudore voit arriver tour à tour des amis qu'il avoit jadis rencontrés au fond des Gaules, en Égypte, en Grèce, en Italie : il embrasse Victor, Sébastien, Rogatien, Gervais, Protais, Lactance, Arnobe, l'ermite

du Vésuve, et le descendant de Persée, qui se préparoit à mourir pour le trône de Jésus-Christ plus royalement que son aïeul pour la couronne d'Alexandre. L'évêque de Lacédémone, Cyrille, vint aussi augmenter les joies du cachot. A chaque reconnoissance c'étoient des transports, des cantiques à la divine Providence, des baisers de paix. Ces confesseurs avoient transformé la prison en une église où l'on entendoit nuit et jour les louanges du Seigneur. Les Chrétiens qui n'étoient point encore enfermés envioient le sort de ces victimes. Les soldats qui gardoient les martyrs étoient souvent convertis par leurs discours; et les geôliers, remettant les clefs en d'autres mains, se rangeoient au nombre des prisonniers. Un ordre parfait étoit établi parmi ces compagnons de souffrances. On eût cru voir une famille tranquille et bien réglée, au lieu d'une foule d'hommes qui marchoient à la mort. De pieuses fraudes servoient à procurer aux confesseurs tous les soulagements de l'humanité et de la religion. Dix persécutions avoient rendu l'Église habile. Des prêtres, des diacres, déguisés en soldats, en marchands, en esclaves, des femmes, des enfants même, par d'ingénieuses et saintes impostures, pénétroient dans les prisons, au fond des mines, et jusqu'au pied des bûchers. Du fond d'une retraite ignorée, le pontife de Rome dirigeoit au-dehors les mouvements du zèle. Une fidélité inviolable, celle de la religion et du malheur, étoit le lien de tous les frères. Non-seulement l'Église secouroit ses enfants, elle veilloit encore sur les infortunés d'une religion ennemie; elle les recueilloit dans son sein : la charité lui faisoit oublier ses propres douleurs, pour ne s'occuper que des besoins du misérable.

Les Fidèles, rassemblés dans les prisons, étoient témoins des aventures les plus merveilleuses. Combien Eudore fut surpris un jour de reconnoître, déguisée sous l'habit d'une servante de cachot, la belle et brillante Aglaé !

« Eudore, lui dit-elle, Sébastien a été percé de flèches à l'entrée des catacombes; Pacôme s'est retiré dans les déserts de la Thébaïde, Boniface a tenu parole : il m'a envoyé ses reliques sous le nom d'un martyr; Boniface a confessé Jésus-Christ ! Priez le Ciel d'accorder le même honneur à une malheureuse pécheresse ! »

Une autre fois on entendit un grand tumulte, et Genès, cet acteur fameux, fut introduit dans la prison.

« Ne me craignez plus, s'écria-t-il en entrant, je suis votre frère ! Tout à l'heure encore je blasphémois vos saints mystères; j'amusois la foule autour de moi; dans mes jeux criminels j'ai demandé le martyre et le baptême. Aussitôt que l'eau m'a touché, j'ai vu une

main qui venoit du ciel, et des Anges lumineux au-dessus de ma tête; ils ont effacé mes péchés dans un livre. Tout à coup changé, j'ai crié sérieusement : « Je suis Chrétien ! » On rioit, on refusoit de me croire. J'ai raconté ce que j'avois vu. On m'a battu de verges, et je suis venu mourir avec vous. »

En achevant ces mots, Genès embrasse Eudore. Le fils de Lasthénès, au milieu des confesseurs, attiroit tous les regards. L'ermite du Vésuve lui rappeloit leur rencontre au tombeau de Scipion, et les espérances qu'il avoit dès-lors conçues de sa vertu. Les confesseurs des Gaules lui disoient :

« Vous souvenez-vous que nous avons souhaité de nous trouver réunis à Rome, comme nous le sommes maintenant? Vous étiez encore bien loin de la gloire qui vous couronne aujourd'hui. »

Tandis que les prisonniers s'entretenoient de la sorte, ils virent entrer, sous la casaque d'un soldat vétéran, un homme chargé d'années; ils ne l'avoient point encore remarqué parmi les Chrétiens qui servoient les cachots; il apportoit aux martyrs le saint Viatique que Marcellin envoyoit à l'évêque de Lacédémone. La sombre lumière de la prison ne permettoit pas de découvrir les traits du vieillard; il demande Eudore; on le lui montre en prières; il s'approche de lui, le prend dans ses bras affoiblis, et le presse sur son cœur en versant des larmes. Enfin il s'écrie avec des sanglots d'attendrissement :

« Je suis Zacharie !

— « Zacharie! répète Eudore saisi de joie et de trouble, Zacharie! Vous, mon père! vous Zacharie! »

Et il tombe aux genoux du vieillard.

« Ah! mon fils, dit l'apôtre des Francs, relevez-vous! C'est à moi à me prosterner. Que suis-je, auprès de vous, qu'un vieillard inutile et ignoré ! »

On s'assemble autour des deux amis; on veut savoir leur histoire; Eudore la raconte : des larmes coulent de tous les yeux. Le fils de Lasthénès demande à Zacharie quel conseil de la Providence l'a ramené des bords de l'Elbe aux rivages du Tibre.

« Mon fils, répond le descendant de Cassius, les Francs ont été vaincus par Constance. Pharamond m'avoit donné à une petite tribu qui, totalement subjuguée, fut transportée auprès de la colonie d'Agrippine. La persécution est survenue : comme elle ne règne point encore dans les Gaules, où César protége les Chrétiens, les évêques de Lutèce et de Lugdunum ont choisi un certain nombre de prêtres pour servir les confesseurs dans les autres par-

ties de l'Empire. J'ai cru devoir me présenter de préférence à des jeunes gens, dont l'âge, plus que le mien, est digne de la vie. On a bien voulu accepter ma prière, et j'ai été envoyé à Rome. »

Zacharie apprit ensuite à Eudore l'heureuse arrivée de Constantin auprès de son père, la maladie de Constance, et la disposition des soldats, qui réservoient la pourpre à son fils. Cette nouvelle ranima le courage des Chrétiens, et les soutint dans ces moments d'épreuves. Eudore n'avoit jamais été sans espérance, quoique les Chrétiens eussent perdu leurs puissantes protectrices : Prisca avoit accompagné son époux à Salone, et Valérie avoit été exilée en Asie par Galérius. Du fond même des prisons, Eudore suivoit un plan pour le salut de l'Église et du monde : il vouloit engager Dioclétien à reprendre l'Empire, et il lui avoit envoyé un messager au nom des Fidèles.

L'Église entière s'appuyoit sur le courage, la prévoyance et les conseils d'Eudore ; et Cymodocée réclamoit en vain la protection de son époux. Elle voguoit vers les rivages de la Macédoine. Des hommes affreux l'environnoient. Des soldats et des matelots, plongés du matin au soir dans la débauche et dans l'ivresse, insultoient à chaque instant l'innocence ; ils s'aperçurent bientôt que Dorothée et la fille de Démodocus étoient Chrétiens. Il y a dans la Croix une vertu qui se trahit aux regards du vice. Cette découverte augmenta l'insolence de ces barbares. Tantôt ils promettoient au couple infortuné de le livrer aux bourreaux en arrivant au rivage ; tantôt ils le menaçoient de le jeter dans la mer pour apaiser le courroux de Neptune ; ils faisoient retentir aux oreilles de Cymodocée des chants abominables, et sa beauté enflammant leur brutal desir, il étoit à craindre qu'ils n'en vinssent aux derniers outrages.

Dorothée défendoit l'innocence avec la prudence d'un père et le courage d'un héros. Mais que pouvoit un seul homme contre une troupe de tigres furieux ?

Le Fils de l'Éternel, accompagné des chœurs célestes, revenoit dans ce moment des bornes les plus reculées de la création. Il étoit sorti des demeures incorruptibles, pour rendre la vie et la jeunesse à des mondes vieillis. De globe en globe, de soleil en soleil, ses pas majestueux avoient parcouru toutes ces sphères qu'habitent les Intelligences divines, et peut-être des hommes inconnus aux hommes. Rentré dans le sanctuaire impénétrable, il s'assied à la droite de Dieu ; ses regards pacifiques tombent bientôt sur la terre. De tous les ouvrages du Tout-Puissant, il n'en

est point à ses yeux de plus agréable que l'homme. Le Sauveur aperçoit le vaisseau de Cymodocée : il voit les périls de cette victime innocente qui doit attirer sur les Gentils la bénédiction du Dieu d'Israël. Si le Ciel a permis que cette nouvelle Chrétienne fût éprouvée, c'est pour lui donner la force de surmonter les dernières afflictions qui la couvriront d'une gloire immortelle. Mais l'épreuve est assez longue. Cymodocée n'ira point s'égarer loin du théâtre de sa victoire. Le jour de son triomphe est venu, et les déserts éternels appellent au lieu du combat la vierge prédestinée.

Par un signe au milieu de la nue, Emmanuel fait connoître à l'Ange des mers la volonté du Très-Haut. Aussitôt le vent qui jusqu'alors avoit été favorable au vaisseau de Cymodocée expire : un calme profond règne dans les airs; à peine des brises incertaines se lèvent tour à tour de divers côtés, rident la surface unie des flots, et viennent agiter les voiles sans avoir la force de les soulever. Le soleil pâlit au milieu de son cours, et l'azur du ciel, traversé de bandes verdâtres, semble se décomposer dans une lumière louche et troublée. Les sillons plombés s'étendent sans fin dans une mer pesante et morte; le pilote, levant les mains, s'écrie :

« O Neptune, que nous présagez-vous? Si mon art n'est pas trompeur, jamais plus horrible tempête n'aura bouleversé les flots. »

A l'instant il ordonne d'abattre les voiles, et chacun se prépare au danger.

Les nuages s'amoncellent entre le midi et l'orient; leurs bataillons funèbres paroissoient à l'horizon comme une noire armée, ou comme de lointains écueils. Le soleil, descendant derrière ces nuages, les perce d'un rayon livide, et découvre dans ces vapeurs entassées des profondeurs menaçantes. La nuit vient : d'épaisses ténèbres enveloppent le vaisseau : le matelot ne peut distinguer le matelot tremblant auprès de lui.

Tout à coup un mouvement parti des régions de l'aurore annonce que Dieu vient d'ouvrir le trésor des orages. La barrière qui retenoit le tourbillon est brisée, et les quatre Vents du ciel paroissent devant le Dominateur des mers. Le vaisseau fuit et présente sa poupe bruyante au souffle impétueux de l'orient; toute la nuit il sillonne les vagues étincelantes. Le jour renaît et ne verse de clarté que pour laisser voir la tempête : les flots se dérouloient avec uniformité. Sans les mâts et le corps de la galère, que le vent rencontroit dans sa course, on n'auroit entendu aucun bruit sur les

eaux. Rien n'étoit plus menaçant que ce silence dans le tumulte, cet ordre dans le désordre. Comment se sauver d'une tempête qui semble avoir un but et des fureurs préméditées?

Neuf jours entiers le navire est emporté vers l'occident avec une force irrésistible. La dixième nuit achevoit son tour lorsqu'on entrevit, à la lueur des éclairs, des côtes sombres qui sembloient d'une hauteur démesurée. Le naufrage parut inévitable. Le patron du vaisseau place chaque marin à son poste, et ordonne aux passagers de se retirer au fond de la galère; ils obéissent, et ils entendent la fatale planche se refermer sur eux.

C'est dans ces moments que l'on apprend bien à connoître les hommes. Un esclave chantoit d'une voix forte; une femme pleuroit en allaitant l'enfant qui bientôt n'auroit plus besoin du sein maternel; un disciple de Zénon se lamentoit sur la perte de la vie. Pour Cymodocée, elle pleuroit son père et son époux, et prioit avec Dorothée celui qui sait nous retrouver jusque dans les flancs des monstres de l'abîme.

Une violente secousse entr'ouvre la galère: un torrent d'eau se précipite dans la retraite des passagers; ils roulent pêle-mêle. Un cri étouffé sort de cet horrible chaos.

Une vague avoit enfoncé la poupe du navire: la fille d'Homère et Dorothée sont jetés au pied des degrés qui conduisoient sur le pont. Ils y montent à demi suffoqués. Quel spectacle! Le vaisseau s'étoit échoué sur un banc de sable; à deux traits d'arc de la proue, un rocher lisse et vert s'élevoit à pic au-dessus des flots. Quelques matelots, emportés par la lame, nageoient dispersés sur le gouffre immense; les autres se tenoient accrochés aux cordages et aux ancres. Le pilote, une hache à la main, frappoit le mât du vaisseau; et le gouvernail, abandonné, alloit tournant et battant sur lui-même avec un bruit rauque.

Restoit une foible espérance: le flot, en s'engouffrant dans le détroit, pouvoit soulever la galère, et la jeter de l'autre côté du banc de sable. Mais qui oseroit tenir le gouvernail dans un tel moment? Un faux mouvement du pilote pouvoit donner la mort à deux cents personnes. Les mariniers, domptés par la crainte, n'insultoient plus les deux Chrétiens; ils reconnoissoient au contraire la puissance de leur Dieu, et les supplioient d'en obtenir leur délivrance. Cymodocée, oubliant leurs outrages et ses périls, se jette à genoux, et fait un vœu à la mère du Sauveur. Dorothée saisit le timon abandonné; les yeux tournés vers la poupe, la bouche entr'ouverte, il attend la lame qui va rouler sur le vaisseau ou la

vie ou la mort. La lame se lève, elle approche, elle se brise : on entend le gouvernail tourner avec effort sur ses gonds rouillés, l'écueil voisin semble changer de place, et l'on sent, avec une joie mêlée d'un doute affreux, le vaisseau soulevé et emporté rapidement. Un moment du plus terrible silence règne parmi les matelots. Tout à coup une voix demande la sonde ; la sonde se précipite : on étoit dans une eau profonde ! Un cri de joie s'élève jusqu'au ciel.

Étoile des mers, Patronne des navigateurs, le salut de ces infortunés fut un miracle de votre bonté divine ! On ne vit point un dieu imaginaire lever la tête au-dessus des vagues et leur commander le silence ; mais une lumière surnaturelle entr'ouvrit les nuées : au milieu d'une gloire, on aperçut une femme céleste portant un enfant dans ses bras, et calmant les flots par un sourire. Les mariniers se jettent aux genoux de Cymodocée, et confessent Jésus-Christ : première récompense que l'Éternel accorde aux vertus d'une vierge persécutée !

Le vaisseau s'approche doucement de la rive, où s'élevoit une chapelle chrétienne abandonnée. On précipite au fond de la mer des sacs remplis de pierres, attachés à un câble de Tyr, et l'ancre sacrée, dernière ressource dans les naufrages. Parvenu à fixer la galère, on se hâte de l'abandonner. Comme une reine environnée d'une troupe de captifs qu'elle vient de délivrer de l'esclavage, Cymodocée descend à terre, portée sur les épaules des matelots. A l'instant même elle accomplit son vœu. Elle marche à la chapelle en ruines. Les matelots la suivent deux à deux demi-nus et couverts de l'écume des flots. Soit hasard, soit dessein du Ciel, il restoit dans cet asile désert une image de Marie à moitié brisée. L'épouse d'Eudore y suspendit son voile tout trempé des eaux de la mer. Cymodocée prenoit possession d'une terre réservée à sa gloire : elle entroit triomphante en Italie.

LIVRE VINGTIÈME.

SOMMAIRE.

Cymodocée, arrêtée par les satellites d'Hiéroclès, est conduite à Rome. Émeute populaire. Cymodocée, délivrée des mains d'Hiéroclès, est renfermée dans les prisons comme Chrétienne. Disgrace d'Hiéroclès. Il reçoit l'ordre de partir pour Alexandrie. Lettre d'Eudore à Cymodocée.

L'AURORE avoit rappelé les mortels aux fatigues et aux douleurs; ils reprenoient de toutes parts leurs travaux pénibles : le laboureur suivoit la charrue en arrosant de ses sueurs le sillon que le bœuf avoit tracé ; la forge retentissoit des coups du marteau qui tomboit en cadence sur le fer étincelant ; une rumeur confuse s'élevoit des cités. Le ciel étoit serein et l'orient radieux. On n'envoya point au-devant de Cymodocée une galère ornée de bandelettes ; un char attelé de quatre chevaux blancs ne l'attendoit point sur la rive. Les honneurs que lui préparoit l'Italie étoient de ceux qu'elle décernoit aux Chrétiens, la persécution et la mort.

Les décrets du Ciel avoient conduit la fille d'Homère non loin de Tarente, sous un promontoire avancé qui déroboit aux yeux des naufragés la patrie d'Archytas. Le pilote monta sur de hauts rochers, et, jetant ses regards autour de lui, il s'écria tout à coup : « L'Italie ! l'Italie ! »

A ce nom, Cymodocée sentit ses genoux se dérober sous elle ; son sein se souleva comme la vague enflée par le vent. Dorothée fut obligé de la soutenir dans ses bras, tant elle éprouva de joie à fouler la même terre que son époux. Puisque Dieu la séparoit de son père, qu'elle croyoit encore en Messénie, du moins elle pouvoit voler à Rome.

« Je suis Chrétienne à présent, disoit-elle : Eudore ne peut plus m'empêcher de partager ses douleurs. »

Comme Cymodocée prononçoit ces mots, on vit un vaisseau tourner le promontoire voisin. Il étoit tiré par une barque chargée de soldats. Bientôt les matelots cessent de ramer. Les soldats coupent la corde qui servoit à traîner le vaisseau ; le vaisseau s'arrête, s'enfonce peu à peu, et disparoît sous les flots.

C'étoit une de ces galères remplies de pauvres et de malheureux que Galérius faisoit noyer sur des côtes solitaires. Quelques-unes des victimes, dégagées de leur prison par les vagues, nagent vers la barque des soldats ; ceux-ci les repoussent avec leurs piques ;

et, joignant la raillerie à l'atrocité, ils les envoient souper chez Neptune. A ce spectacle, les matelots de la galère de Cymodocée s'enfuirent épouvantés le long des syrtes ; mais Dorothée et sa compagne ne peuvent vaincre dans leur cœur la charité, signe ineffaçable du Chrétien. Ils appellent les infortunés qui luttent encore contre le trépas ; ils leur tendent les mains ; ils parviennent à les sauver. Aussitôt les ministres de Galérius abordent au rivage ; ils entourent Dorothée et la fille de Démodocus.

« Qui êtes-vous, dit le centurion d'une voix menaçante, vous qui ne craignez point d'arracher à la mort les ennemis de l'Empereur ?

— « Je suis Dorothée, répondit le Chrétien, dont l'indignation trahit la prudence ; je remplis les devoirs imposés à l'homme. Ah ! il faut que Tarente ait conservé ses dieux irrités, pour avoir ainsi perdu tout sentiment de pitié et de justice ! »

Au nom de Dorothée, connu dans tout l'Empire, le centurion n'ose porter la main sur un homme d'un rang aussi élevé ; mais il demande quelle est cette femme, dont la pitié imprudente s'est rendue coupable en violant les édits.

« Elle est sans doute Chrétienne ! s'écria-t-il, frappé de son humanité et de sa modestie. Où allez-vous ? d'où venez-vous ? comment êtes-vous ici ? Savez-vous qu'on ne peut entrer en Italie sans un ordre particulier d'Hiéroclès ? »

Dorothée raconte son naufrage, et cherche à cacher le nom de sa compagne. Le centurion se transporte à la galère échouée.

Lorsque, menacée par les matelots, Cymodocée s'étoit vue au moment de perdre la vie, elle avoit écrit à son père et à son époux deux lettres d'adieux, remplies de douleur et de passion. Ces lettres, restées à bord, apprirent son nom aux soldats, et une croix trouvée sur son lit décela sa religion : ainsi Philomèle se trahit par des chants d'amour qui la découvrent à l'oiseleur ; ainsi l'on reconnoît les épouses des rois à leur sceptre.

Le centurion dit à Dorothée :

« Je suis obligé de vous retenir sous ma garde avec cette Messénienne. Les ordres contre les Chrétiens sont exécutés dans toute leur rigueur ; et, si je vous laissois libre, je courrois risque de la vie. Je vais faire partir un messager, et le ministre de l'Empereur disposera de votre sort. »

Hiéroclès exerçoit alors sur le monde romain un pouvoir absolu, mais il étoit plongé dans de vives inquiétudes. Publius, préfet de Rome, commençoit à l'emporter sur lui dans la faveur de Galé-

rius. Le rival d'Hiéroclès le traversoit dans tous ses projets. Las d'attendre le retour de Cymodocée, le persécuteur vouloit-il livrer Eudore aux tourments, Publius trouvoit quelque moyen de retarder le sacrifice. Hiéroclès, fidèle à ses premiers desseins, reculoit-il le jugement du fils de Lasthénès, Publius disoit à l'Empereur :

« Pourquoi le ministre de votre Éternité n'abandonne-t-il pas au glaive le dangereux chef des rebelles? »

Le silence de l'Orient sur la fille d'Homère alarmoit aussi le coupable amour du persécuteur. Dans son impatience, il avoit placé des sentinelles à tous les ports de l'Italie et de la Sicile. De nombreux courriers lui apportoient nuit et jour des nouvelles du rivage. Ce fut au milieu de ces perplexités qu'il reçut le messager de Tarente. Au nom de Cymodocée, il pousse un cri de joie, et se précipite de son lit : tel le chantre d'Ilion peint le monarque du Tartare s'élançant de son trône. Les lèvres tremblantes, les yeux égarés d'amour et de joie :

« Qu'on amène en ma présence, s'écrie-t-il, mon esclave messénienne! mon bonheur me la renvoie. »

En même temps il ordonne de rendre la liberté à l'officier du palais de Dioclétien.

Dorothée avoit à Rome de nombreux partisans et de zélés protecteurs, même parmi les Païens. Cet homme juste ne s'étoit jamais servi de sa fortune et de son pouvoir que pour prévenir les violences et protéger l'innocent; il recueilloit en ce moment le fruit de ses vertus, et l'opinion publique lui servoit de défense contre un ministre pervers. La rencontre de ce Chrétien puissant et de Cymodocée parut à Hiéroclès un effet du hasard; il ne voulut point s'attirer de nouveaux ennemis, lorsqu'il avoit déja Publius à combattre. L'apostat sentoit intérieurement que les haines publiques s'amonceloient sur sa tête : c'est ainsi que, dans la crainte de soulever le peuple en faveur d'un vieux prêtre des dieux, il avoit laissé Démodocus errer obscurément au milieu de Rome. Dieu commençoit à aveugler le méchant. Au lieu de marcher droit à son but, il s'embarrassoit dans des prévoyances humaines; et, à force de politique, de finesse et de calcul, il venoit tomber dans les piéges qu'il prétendoit éviter. Hiéroclès, aux yeux de la foule, paroissoit encore tout-puissant; mais un œil exercé voyoit en lui des signes de dépérissement et de décadence : tel s'élève un chêne dont la tête touche au ciel, dont les racines descendent aux enfers; il semble braver les hivers, les vents et la foudre; le voyageur,

assis à ses pieds, admire ses inébranlables rameaux qui ont vu passer les générations des mortels; mais le pâtre, qui contemple le roi des forêts du haut de la colline, le voit élever au-dessus de son feuillage verdoyant une couronne desséchée.

Sur une colline qui dominoit l'amphithéâtre de Vespasien, Titus avoit bâti un palais des débris de la maison dorée de Néron. Là se trouvoient réunis tous les chefs-d'œuvre de la Grèce. De vastes péristyles, des salles incrustées de marbre d'Orient, et pavées de mosaïques précieuses, étaloient aux regards les miracles de la sculpture antique : le *Mercure* de Zénodore, enlevé à la cité d'Arverne dans les Gaules, frappoit par ses dimensions colossales, qui n'ôtoient rien à sa légèreté; la *Joueuse de flûte* de Lysippe sembloit chanceler en riant sous le pouvoir de Bacchus; la *Vénus* de bronze de Praxitèle disputoit le prix de la beauté à la *Vénus* de marbre de cet artiste divin; sa *Matrone en larmes* et sa *Phryné* dans la joie montroient la flexibilité de son art : la passion du sculpteur se déceloit dans les traits de la courtisane, qui sembloit promettre au génie la récompense de l'amour. Tout auprès de *Phryné*, on admiroit la *Lionne sans langue*, symbole ingénieux de cette autre courtisane qui mourut dans les tourments plutôt que de trahir Harmodius et Aristogiton. La statue du *Desir*, qui le faisoit naître, celles de *Mars en repos* et de *Vesta assise*, immortalisoient dans ces lieux le talent de Scopas. Galérius à tous ces monuments sans prix avoit ajouté le Taureau d'airain que Périllus inventa pour Phalaris.

Le nouvel empereur habitoit ce beau palais. Hiéroclès, son digne ministre, occupoit un des portiques de la demeure du maître du monde. Les appartements du philosophe stoïque surpassoient en magnificence ceux même de Galérius. Sur les murs polis avec art étoient représentés des paysages charmants, de vastes forêts, de fraîches cascades. Les tableaux des plus grands maîtres ornoient des bains enchantés et des cabinets voluptueux : ici paroissoit la *Junon Lacinienne*: pour servir de modèles à ce chef-d'œuvre, les Agrigentins avoient jadis offert leurs filles nues aux regards de Zeuxis; là, c'étoit la *Vénus* d'Apelle sortant de l'onde, digne de régner sur les dieux ou d'être aimée d'Alexandre. On voyoit mourir d'amour le *Satyre* de Protogène : l'habitant des bois expiroit sur la mousse à l'entrée d'une grotte tapissée de lierre; sa main laissoit échapper sa flûte, son thyrse étoit brisé, sa tasse renversée; et tel étoit l'artifice du peintre, qu'il avoit su réunir ce que Vénus a de plus matériel dans la brute et de plus céleste dans

l'homme. Malheur a celui qui fit sortir les beaux-arts des temples de la Divinité, pour en décorer la demeure des mortels! Alors les œuvres sublimes du silence, de la méditation et du génie devinrent les causes, les éléments, les témoins des plus grands crimes ou des passions les plus honteuses.

Hiéroclès attendait la fille de Démodocus dans la plus belle salle de son palais. A l'une des extrémités de cette salle respiroit l'*Apollon* vainqueur du serpent ennemi de Latone; à l'extrémité opposée s'élevoit le groupe de *Laocoon et de ses fils*, comme si le sage, au milieu de ses voluptés, n'avoit pu se passer de l'image de l'humanité souffrante! La pourpre, l'or, le cristal, étinceloient de toutes parts. On entendoit sans cesse le doux bruit des eaux et d'une musique lointaine. Les fleurs les plus rares de l'Asie embaumoient l'air, et des parfums exquis brûloient dans des vases d'albâtre.

Les satellites d'Hiéroclès lui amènent enfin la proie qu'il poursuit depuis si longtemps. Par des détours obscurs et des portes secrètes que l'on referme soigneusement sur ses pas, Cymodocée est conduite aux pieds du persécuteur. Les esclaves se retirent, et la fille de Démodocus reste seule avec un monstre qui ne craint ni les hommes ni les dieux.

Elle cachoit sa douleur sous les replis d'un voile. On n'entendoit que le bruit de ses pleurs, comme on est frappé dans les bois du murmure d'une source qu'on ne voit point encore. Son sein, agité par la crainte, soulevoit sa robe blanche. Elle remplissoit la salle d'une espèce de lumière, pareille à cette clarté qui émane du corps des Anges et des Esprits bienheureux.

Hiéroclès demeure un moment interdit devant l'autorité de l'innocence, de la foiblesse et du malheur. Ses avides regards se repaissent de tant de charmes. Il contemple avec une ardeur effrayante celle qu'il n'a jamais vue si près de lui, celle dont il n'a jamais touché ni la main ni le voile, celle dont il n'a jamais entendu la voix que dans les chœurs des vierges, et qui pourtant a disposé des jours, des nuits, des pensées, des songes, des crimes de l'apostat. Bientôt la passion de cet homme dévoué à l'Enfer surmonte le premier moment d'hésitation et de trouble. Il affecte d'abord une modération que l'amour, la jalousie, la vengeance, l'orgueil, ne pouvoient permettre à son cœur. Il adresse ces mots à Cymodocée :

« Cymodocée, pourquoi cette frayeur et ces larmes? Tu sais que je t'aime. Soumis à tes moindres volontés, tu me verras t'obéir comme ton esclave, si tu consens à m'écouter. »

L'insolent favori de la Fortune soulève le voile de Cymodocée. Il reste ébloui des graces qu'il découvre. La vierge rougit, et cachant dans son sein son visage baigné de larmes :

« Je ne veux rien de toi, dit-elle. Je ne te demande rien que de me rendre à mon père. Les bois du Pamisus sont plus agréables à mon cœur que tous tes palais.

— « Hé bien ! répondit Hiéroclès, je te rendrai à ton père; je comblerai ce vieillard de gloire et de richesse; mais songe qu'une résistance inutile pourroit perdre à jamais l'auteur de tes jours.

— « Me rendras-tu aussi à mon époux ? » s'écria Cymodocée en joignant ses mains suppliantes.

A ce nom, Hiéroclès pâlit, et contenant à peine sa rage :

« Quoi ! dit-il, à ce perfide qui s'est emparé de ton cœur par des philtres et des enchantements ! Écoute : il va perdre la vie dans les tourments. Juge de mon amour pour toi : j'arracherai à la mort ce rival odieux. »

Cymodocée, trompée et poussant un cri de joie, tombe aux pieds d'Hiéroclès; elle embrasse ses genoux.

« Illustre seigneur, dit-elle, vous êtes placé à la tête des sages. Démodocus, mon père, m'a souvent raconté que la philosophie élève les mortels au-dessus de ce que j'appelois les dieux. Protégez donc, ô maître des hommes, protégez l'innocence, et réunissez deux époux injustement persécutés.

— « Nymphe divine, s'écria Hiéroclès transporté d'amour, relève-toi ! Ne vois-tu pas que tes charmes détruisent l'effet de tes prières? Et qui pourroit te céder à un rival ! La sagesse, enfant trop aimable, consiste à suivre les penchants de son cœur. N'en crois pas une religion farouche qui veut commander à tes sens. Les préceptes de pureté, de modestie, d'innocence, sont sans doute utiles à la foule; mais le sage jouit en secret des biens de la nature. Les dieux n'existent point ou ne se mêlent point des choses d'ici-bas. Viens donc, ô vierge ingénue, viens : abandonnons-nous sans remords aux délices de l'amour et aux faveurs de la fortune. »

A ces mots, Hiéroclès jette ses bras autour de Cymodocée, comme un serpent s'enlace autour d'un jeune palmier ou d'un autel consacré à la pudeur. La fille de Démodocus se dégage avec indignation des embrassements du monstre.

« Quoi ! dit-elle, c'est là le langage de la sagesse? Ennemi du Ciel, tu oses parler de vertu? Ne m'as-tu pas promis de sauver Eudore?

— « Tu m'as mal compris, s'écrie Hiéroclès le cœur palpitant de jalousie et de colère. Tu me parles trop de cet homme plus horrible à mes yeux que cet Enfer dont me menacent tes Chrétiens. L'amour que tu lui portes est l'arrêt de sa mort. Pour la dernière fois, sache à quel prix je laisserai vivre Eudore : il meurt si tu n'es à moi. »

La réprobation parut tout entière sur le visage d'Hiéroclès. Un sourire contracte ses lèvres et des gouttes de sang tombent de ses yeux. La Chrétienne, qui jusqu'alors avoit été frappée de terreur, se sentit soudain relevée par le coup qui devoit l'abattre. Il n'est d'affreux que le commencement du malheur; au comble de l'adversité, on trouve, en s'éloignant de la terre, des régions tranquilles et sereines : ainsi, lorsqu'on remonte les rives d'un torrent furieux, on est épouvanté, au fond de la vallée, du fracas de ses ondes; mais, à mesure que l'on s'élève sur la montagne, les eaux diminuent, le bruit s'affoiblit, et la course du voyageur va se terminer aux régions du silence dans le voisinage du ciel.

Cymodocée jette un regard de mépris sur Hiéroclès :

« Je te comprends, dit-elle; et je vois à présent pourquoi mon époux n'a point encore reçu sa couronne; mais sache que je n'achèterai point par le déshonneur la vie du guerrier que j'aime plus que la lumière des cieux. Il n'est point de supplice qu'Eudore ne préfère à celui de me voir à toi; tout foible qu'il est, mon époux se rit de ta puissance : tu ne peux que lui donner la palme, et j'espère la partager avec lui.

— « Non, dit Hiéroclès furieux, je n'aurai point perdu le fruit de tant de souffrances, d'humiliations et de complots : j'obtiendrai par la force ce que tu me refuses, et tu verras périr le traître que tu ne veux pas sauver. »

Il dit et poursuit Cymodocée, qui fuit dans la vaste salle. Elle se précipite aux pieds du *Laocoon;* elle menace le persécuteur de se briser la tête contre le marbre; elle embrasse la statue, et semble un troisième enfant expirant de douleur aux pieds d'un père infortuné.

« Mon père, s'écrie-t-elle, mon père, ne viendras-tu pas me secourir? Vierge sainte, ayez pitié de moi! »

A peine a-t-elle prononcé cette prière, le palais retentit des clameurs de mille voix tumultueuses. On frappe à coups redoublés aux portes d'airain. Hiéroclès, étonné, suspend sa poursuite. Dieu, par un effroi soudain, fixe les pas et glace le cœur du pervers.

« C'est la Vierge sainte ! s'écrie Cymodocée ; elle vient ! Méchant, tu vas être puni ! »

Le bruit augmente. Hiéroclès ouvre la porte d'une galerie qui dominoit les cours du palais ; il aperçoit une foule immense : au milieu est un vieillard qui tient un rameau de suppliant, et porte la robe et les bandelettes d'un prêtre des dieux. On entend de toutes parts ces cris :

« Qu'on lui rende sa fille ! Qu'on livre le traître au Suppliant du Peuple romain ! »

Ces mots parviennent à Cymodocée : elle s'élance aussitôt dans la galerie ; elle reconnoît son père.... Démodocus à Rome !... Du haut du palais, Cymodocée avance la tête, ouvre les bras et se penche vers Démodocus. Un cri s'élève :

« La voilà ! C'est une prêtresse des Muses ! c'est la fille de ce vieux prêtre des dieux. »

Démodocus reconnoît sa fille ; il la nomme par son nom, il verse des torrents de larmes, il déchire ses vêtements, il tend au peuple des mains suppliantes. Hiéroclès appelle ses esclaves ; il veut enlever Cymodocée ; mais la foule :

« Il y va de ta vie, Hiéroclès ; nous te déchirerons de notre propre main si tu fais la moindre violence à cette vierge des Muses. »

Des soldats mêlés parmi le peuple tirent leurs épées et menacent le persécuteur. Cymodocée s'attache aux colonnes de la galerie ; la reine des Anges l'y retient par des nœuds invisibles : rien ne l'en peut arracher.

Dans ce moment, Galérius, effrayé du tumulte qu'il entendoit dans son palais, paroît sur un balcon opposé, entouré de sa cour et de ses gardes. Le peuple s'écrie :

« César, justice, justice ! »

L'Empereur, par un signe de la main, commande le silence ; et le peuple romain, avec ce bon sens qui le caractérise, se tait et écoute.

Le préfet de Rome, qui favorisoit secrètement cette scène afin de perdre Hiéroclès, étoit auprès de Galérius ; il interroge le peuple :

« Que voulez-vous de la justice d'Auguste ?

— « Vieillard, réponds ! » s'écrie la foule.

Démodocus prend la parole :

« Fils de Jupiter et d'Hercule, divin Empereur, aie pitié d'un père qui réclame sa fille ; Hiéroclès l'a renfermée dans ton palais :

tu la vois échevelée à ce portique auprès de son ravisseur ; il veut faire violence à une prêtresse des Muses ; je suis moi-même un prêtre des dieux : protége l'innocence, la vieillesse et les autels. »

Hiéroclès répond du haut du portique :

« Divin Auguste, et vous, Peuple romain, on vous trompe : cette Grecque est une esclave chrétienne, qu'injustement on me veut ravir. »

Démodocus :

« Elle n'est pas Chrétienne ; ma fille n'est pas esclave : je suis Citoyen romain. Peuple, n'écoutez pas notre ennemi.

— « Ta fille est-elle Chrétienne ? » s'écrie le peuple d'une commune voix.

« Non, repartit Démodocus, elle est prêtresse des Muses : il est vrai que, pour épouser un Chrétien, elle vouloit...

— « Est-elle Chrétienne ? interrompit le peuple. Qu'elle parle elle-même. »

Alors Cymodocée, levant les yeux au ciel, répond :

« Je suis Chrétienne.

— « Non, tu ne l'es pas ! s'écrie Démodocus avec des sanglots. Aurois-tu la barbarie de vouloir être à jamais séparée de ton père ? Auguste, Peuple romain, ma fille n'a pas été marquée du sceau de la religion nouvelle. »

Dans ce moment, la fille d'Homère découvre Dorothée au milieu de la foule.

« Mon père, dit la vierge en larmes, je vois auprès de vous Dorothée ; c'est lui, sans doute, qui vous a conduit ici pour me sauver : il sait que je suis Chrétienne, que j'ai été marquée du sceau de ma religion ; il a été témoin de mon bonheur. Je ne puis nier ma foi : je veux être l'épouse d'Eudore. »

Le peuple s'adressant à Dorothée :

« Est-elle Chrétienne ? »

Dorothée baissa la tête et ne répondit point.

« Vous le voyez, s'écrie Hiéroclès, elle est Chrétienne. Je réclame mon esclave. »

Le peuple interdit demeure suspendu entre sa fureur contre les Chrétiens, sa haine pour Hiéroclès, et sa pitié pour Cymodocée ; puis satisfaisant à la fois sa justice et ses passions :

« Cymodocée est Chrétienne, dit-il : qu'on la livre au préfet de Rome, et qu'elle subisse le sort des Chrétiens ; mais qu'on l'arrache à Hiéroclès, dont elle ne peut être l'esclave : Démodocus est citoyen romain. »

Auguste confirme cette espèce de sentence par un signe de tête, et Publius se hâte de l'exécuter.

Retiré dans son palais, Galérius est agité par des mouvements de honte et de colère : il ne peut pardonner à Hiéroclès d'être la cause d'un rassemblement séditieux qui avoit osé violer l'asile même du prince.

Le préfet de Rome revient trouver Galérius.

« Auguste, lui dit-il, la sédition est apaisée : cette Chrétienne de Messénie est jetée dans les prisons. Prince, je ne saurois vous le cacher, votre ministre a compromis le salut de l'Empire. Il prétend être l'ennemi des Chrétiens ; toutefois il épargne depuis longtemps la vie du plus dangereux des rebelles. Cymodocée étoit destinée pour épouse à Eudore : il est bien malheureux que votre premier ministre ait de ridicules démêlés de jalousie avec le chef de vos ennemis. »

Publius s'aperçoit de l'effet de ce discours ; il se hâte d'ajouter :

« Mais, Prince, ce ne sont pas là les seuls torts d'Hiéroclès : si on vouloit l'en croire, ce seroit lui qui vous auroit fait nommer Auguste ; ce Grec, qui doit tout à vos bontés, vous auroit revêtu de la pourpre... »

Publius s'interrompit à ces mots, comme s'il eût renfermé dans son cœur des choses encore plus injurieuses à la majesté du Prince. Galérius rougit, et l'habile courtisan vit qu'il avoit touché la plaie secrète.

Publius n'avoit point ignoré l'arrivée de Dorothée à Rome, son entrevue avec Démodocus, et les démarches de celui-ci pour conduire la foule au palais : il eût été facile à Publius de prévenir le mouvement populaire ; mais il se garda bien de faire manquer un projet qui pouvoit renverser Hiéroclès ; il favorisa même par des agents secrets les desseins de Démodocus : maître de tous les ressorts qui faisoient jouer cette grande machine, ses discours insidieux achevèrent d'alarmer l'esprit de Galérius.

« Qu'on me délivre de ce Chrétien et de ses complices, dit l'Empereur. Je vois avec regret qu'Hiéroclès ne peut plus rester auprès de moi ; mais, en récompense de ses services passés, je le nomme gouverneur de l'Égypte. »

Alors Publius, au comble de la joie :

« Que Votre Majesté divine se repose sur moi de tous ces soins. Eudore mérite mille fois la mort ; mais, comme ses trahisons ne sont pas assez prouvées, il suffira de le faire juger comme Chrétien. Quant à Cymodocée, elle sera condamnée à son tour avec la

foule des impies. Hiéroclès va recevoir les ordres de votre Éternité. »

Ainsi parle Publius, et sur-le-champ il fait connoître à Hiéroclès sa destinée.

Le ministre pervers relit plusieurs fois la lettre impériale qui l'éloigne de la cour. Ses joues pâles, ses yeux égarés, sa bouche entr'ouverte, exprimoient les douleurs du courtisan criminel qui voit s'évanouir dans un instant les songes de sa vie.

« Dieu des Chrétiens, s'écrie-t-il, est-ce toi qui me poursuis ! Pour obtenir Cymodocée, j'ai laissé vivre Eudore, et Cymodocée m'échappe, et mon rival mourra d'une autre main que de la mienne ! J'ai méprisé dans Rome un obscur vieillard, j'ai cru devoir donner la liberté à un Chrétien puissant, et Démodocus et Dorothée m'ont perdu ! O aveugle prévoyance humaine ! O vaine et fastueuse sagesse, qui n'as pu me conserver ma puissance, et qui ne peux me consoler ! »

Tels étoient les aveux que la douleur arrachoit à Hiéroclès. Des larmes indignes mouilloient ses paupières. Il déploroit son sort avec la foiblesse d'une femme de peu de sens et d'un moindre cœur ; il eût pourtant voulu sauver Cymodocée, mais le lâche ne se sentoit pas assez de courage pour exposer sa vie.

Tandis qu'il hésite entre mille projets, qu'il ne peut ni se résoudre à braver l'orage, ni consentir à s'éloigner, Dorothée avoit instruit Eudore de l'arrivée de Cymodocée et des événements du palais. Les confesseurs, assemblés autour du fils de Lasthénès, le félicitoient d'avoir choisi une épouse si courageuse et si fidèle. La joie d'Eudore étoit grande, quoique troublée par les nouveaux périls qu'alloit courir la jeune Chrétienne.

« Elle a donc confessé Jésus-Christ la première ! s'écrioit-il dans un saint transport. Cet honneur étoit réservé à son innocence ! »

Ensuite il pleuroit d'attendrissement en songeant que sa bien-aimée avoit reçu le baptême dans les eaux du Jourdain par la main de Jérôme.

« Elle est Chrétienne ! répétoit-il à tout moment. Elle a confessé Jésus-Christ devant le peuple romain, je puis donc mourir en paix : elle viendra me retrouver ! »

Un rayon d'espérance commençoit à luire dans les cachots. La disgrace d'Hiéroclès pouvoit amener un changement dans l'Empire. Constantin menaçoit Galérius du fond de l'Occident ; le messager qu'Eudore avoit envoyé à Dioclétien pouvoit rapporter d'heureuses nouvelles. Lorsqu'un vaisseau pendant une nuit affreuse a fait naufrage, les matelots boivent l'onde amère et luttent

à peine contre les flots; si une aurore trompeuse perce un moment les ténèbres et découvre à ces infortunés une terre prochaine, ils nagent avec effort vers la rive; mais bientôt l'aurore s'éteint, la tempête recommence, et les nautonniers s'enfoncent dans l'abîme: telle fut la courte espérance, tel fut le sort des Chrétiens.

Les martyrs chantoient encore au Très-Haut un cantique de louanges, lorsqu'ils virent entrer Zacharie. Déja l'apôtre des Francs connoissoit le destin de son ami :

« Chantez, dit-il, mes frères, chantez! Vous avez un juste sujet de joie! Demain un grand saint augmentera peut-être le nombre de vos intercesseurs auprès de Dieu! »

Tous les confesseurs se turent. Le silence règne un moment dans la prison. Chacun cherche à deviner quelle est l'heureuse victime, chacun desire que le sort soit tombé sur lui, chacun repasse dans son esprit les titres qu'il peut avoir à cet honneur. Eudore avoit à l'instant compris Zacharie, mais il rejetoit les espérances du martyre comme une pensée superbe et une tentation de l'Enfer. Il craignoit de pécher par orgueil en se désignant lui-même; il se jugeoit indigne de mourir de préférence à ces vieux confesseurs qui, depuis si longtemps, combattoient pour Jésus-Christ. Zacharie fit bientôt cesser cette sublime incertitude et cette émulation divine; il s'approche d'Eudore :

« Mon fils, dit-il, je vous ai sauvé la vie; vous me devez votre gloire : ne m'oubliez pas quand vous serez dans le Ciel. »

A l'instant, tous les evêques, tous les prêtres, tous les prisonniers, tombent aux genoux du martyr, baisent le bas de ses vêtements, et se recommandent à ses prières. Eudore, resté debout au milieu de ces vieillards prosternés, ressembloit à un jeune cèdre du Liban, seul rejeton d'une forêt antique abattue à ses pieds.

Un licteur, précédé de deux esclaves portant des torches de cyprès, pénètre dans le cachot. Surpris de l'adoration des prisonniers, qui demeurèrent dans la même attitude, il en croyoit à peine ses regards :

« Roi des Chrétiens, dit-il à l'époux de Cymodocée, quel est parmi ton peuple le tribun que l'on nomme Eudore? »

— « C'est moi », répondit le fils de Lasthénès.

— « Eh bien! dit le licteur encore plus étonné, c'est donc toi qui dois mourir? »

— « Vous le voyez à mes honneurs », repartit Eudore.

Un esclave déroule l'écrit fatal, et lit à haute voix l'ordonnance de Publius :

« Eudore, fils de Lasthénès, natif de Mégalopolis en Arcadie,
« jadis tribun de la légion britannique, maître de la cavalerie,
« préfet des Gaules, paroîtra demain au tribunal de Festus, juge
« des Chrétiens, pour sacrifier aux dieux ou mourir. »

Eudore s'inclina, et le licteur sortit.

Comme dans les fêtes de la ville de Thésée on voit un jeune Canéphore se dérober aux yeux de la foule qui vante sa pudeur et ses graces : ainsi Eudore, qui porte déja les palmes du sacrifice, se retire au fond de la prison, pour éviter les louanges de ses compagnons de gloire. Il demande la liqueur mystérieuse dont les Chrétiens se servoient entre eux au temps des persécutions, et il trace ses adieux à Cymodocée.

Ange des saintes amours, vous qui gardez fidèlement l'histoire des passions vertueuses, daignez me confier la page du livre de mémoire où vous gravâtes les tendres et pieux sentiments du martyr!

« Eudore, serviteur de Dieu, enchaîné pour l'amour de Jésus-
« Christ : à notre sœur Cymodocée désignée pour notre épouse et
« la compagne de nos combats, paix, grace et amour.

« Ma colombe, ma bien-aimée, nous avons appris avec une joie
« digne de l'amour qui est pour vous dans notre cœur, que vous
« aviez été baptisée dans les eaux du Jourdain par notre ami le
« solitaire Jérôme. Vous venez de confesser Jésus-Christ devant
« les juges et les princes de la terre O servante du Dieu véritable,
« quel éclat doit avoir maintenant votre beauté! Pourrions nous
« nous plaindre, nous trop justement puni, tandis que vous, Ève
« encore non tombée, vous souffrez les persécutions des hommes!
« Ce nous est une tentation dangereuse de penser que ces bras si
« foibles et si délicats sont abattus sous le poids des chaînes; que
« cette tête, ornée de toutes les graces des vierges, et qui mé-
« riteroit d'être soutenue par la main des Anges, repose sur une
« pierre dans les ténèbres d'une prison. Ah! s'il nous eût été donné
« d'être heureux avec vous!... Mais loin de nous cette pensée! Fille
« d'Homère, Eudore va vous devancer au séjour des concerts inef-
« fables; il faut qu'il coupe le fil de ses jours, comme un tisserand
« coupe le fil de sa toile à moitié tissue. Nous vous écrivons de la
« prison de saint Pierre, la première année de la persécution.
« Demain nous comparoîtrons devant les juges, à l'heure où Jé-
« sus-Christ mourut sur la Croix. Ma bien-aimée, notre amour
« pour vous seroit-il plus fort, si nous vous écrivions de la maison
« des rois, et durant l'année du bonheur?

« Il faut vous quitter, ô vous qui êtes née la plus belle entre

« les filles des hommes! Nous demandons au Ciel avec larmes « qu'il nous permette de vous revoir ici-bas, ne fût-ce que pour « un moment. Cette grace nous sera-t-elle accordée? Attendons « avec résignation les décrets de la Providence! Ah! du moins, si « nos amours ont été courtes, elles ont été pures! Ainsi que la reine « des Anges, vous gardez le doux nom d'épouse, sans avoir perdu « le beau nom de vierge. Cette pensée, qui feroit le désespoir « d'une tendresse humaine, fait la consolation d'une tendresse « divine. Quel bonheur est le nôtre! O Cymodocée, nous étions « destiné à vous appeler ou la mère de nos enfants, ou la chaste « compagne de notre félicité éternelle!

« Adieu donc, ô ma sœur! Adieu, ma colombe, ma bien-aimée; « priez votre père de nous pardonner ses larmes. Hélas! il vous « perdra peut-être, et il n'est pas Chrétien : il doit être bien mal- « heureux!

« Voici la salutation que moi Eudore j'ajoute à la fin de cette « lettre :

« Souvenez-vous de mes liens, ô Cymodocée!

« Que la douceur de Jésus-Christ soit avec vous! »

LIVRE VINGT-UNIÈME.

SOMMAIRE.

Eudore est relevé de sa pénitence. Plaintes de Démodocus. Prison de Cymodocée. Cymodocée reçoit la lettre d'Eudore. Actes du martyre d'Eudore. Le Purgatoire.

C'ÉTOIT l'heure où les courtisans de Galérius, couchés sur des lits de pourpre autour d'une table pompeusement servie, prolongeoient les délices du festin dans les ombres de la nuit. Les mains chargées de branches d'anet, le front ceint d'une couronne de roses et de violettes, chaque convive faisoit éclater ses transports. Des joueuses de flûte, habiles dans l'art de Terpsychore, irritoient les desirs par des danses efféminées et des chansons voluptueuses. Une coupe d'une rare beauté, et aussi profonde que celle de Nestor, animoit la joyeuse assemblée. Le dieu qui porte l'arc et le bandeau, et qui se rit des maux qu'il a faits, étoit, comme au banquet d'Alcibiade, l'objet des discours de ces hommes heureux. Le marbre, le cristal, l'argent, l'or, les pierres précieuses, ren-

voyoient et multiplioient l'éclat des flambeaux ; et l'odeur des parfums de l'Arabie se mêloit à celle des vins de la Grèce.

A cette heure, les confesseurs chrétiens, abandonnés du monde et condamnés à mourir, préparoient aussi une fête et un banquet dans les cachots de saint Pierre. Eudore devoit comparoître le lendemain au tribunal du juge; il pouvoit expirer au milieu des tourments : il étoit donc temps de le relever de sa pénitence.

On allume une lampe dans la prison. Cyrille, à qui l'évêque de Rome a remis ses pouvoirs, doit célébrer la messe de réconciliation. Gervais et Protais sont choisis pour servir le sacrifice : ils se revêtent d'une tunique blanche apportée par les frères, leurs cheveux blonds tombent en boucles sur leur cou découvert; une pudeur virginale respire dans tous leurs traits. On eût dit qu'ils marchoient au martyre, tant il y avoit de joie et de modestie peintes sur le front de ces jeunes hommes!

Les prisonniers se mettent à genoux autour de Cyrille, qui commence à voix basse une messe sans calice et sans autel. Les confesseurs alarmés ne savent où il va consacrer la victime sans tache. O sublime invention de la charité! O touchante cérémonie! Le vieil évêque dépose l'hostie sur son cœur, qui devient ainsi l'autel du sacrifice. Jésus-Christ martyr est offert en holocauste sur le cœur d'un martyr! Un Dieu s'élève de ce cœur, un Dieu descend dans ce cœur.

Cependant Eudore, dépouillé de l'habit de sa pénitence, reçoit en échange une robe éclatante de blancheur. Perséus et Zacharie se lèvent pour remplir les fonctions de diacre et d'archidiacre : ils adressent au nom des Chrétiens ces paroles à Cyrille :

« Très cher à Dieu, c'est ici le moment de la miséricorde; ce pénitent veut être réconcilié, et l'Église vous le demande : il a été Postulant, Auditeur, Prosterné; faites-le remonter au rang des Élus. »

Cyrille dit alors :

» Pénitent, promettez-vous de changer de vie? Levez les mains au ciel en signe de cette promesse. »

Eudore leva vers le ciel ses bras chargés de chaînes : il parut orné de ses liens comme une jeune épouse de ses bracelets et des franges d'or qui bordent sa robe. Cyrille prononça sur lui ces paroles :

» Fidèle, je t'absous par la miséricorde de Jésus-Christ, qui délie dans le ciel tout ce que ses apôtres délient sur la terre. »

A ces mots, Eudore tombe aux pieds de l'évêque ; il reçoit des

mains du diacre le saint Viatique, ce pain du voyageur chrétien, préparé pour le pèlerinage de l'éternité. Les confesseurs admirent au milieu d'eux le martyr désigné qui, semblable à un consul romain choisi par le peuple, va bientôt déployer les marques de sa puissance. Le monde n'auroit aperçu dans cette assemblée de proscrits que des hommes obscurs destinés à périr du dernier supplice; et pourtant là se voyoient les chefs d'une race nombreuse qui devoit couvrir la terre; là se trouvoient des victimes dont le sang alloit éteindre le feu de la persécution, et faire régner la Croix sur l'univers. Mais combien de larmes couleront encore avant que cette persécution ait amené le jour du triomphe!

Démodocus n'étoit arrivé à Rome que pour avoir le cœur déchiré. Averti du premier malheur qui menaçoit la prêtresse des Muses, il etoit parvenu à rassembler le peuple et à le conduire au palais de Galérius; mais à peine a-t-il arraché Cymodocée des mains d'Hiéroclès, qu'elle lui est enlevée comme Chrétienne. On interdit au vieillard la vue de sa fille: toute pitie a disparu depuis que la jeune Messénienne s'est déclarée de la secte proscrite. Le gardien de la prison de saint Pierre étoit humain, pitoyable, accessible à l'or: on pénétroit aisément jusqu'aux martyrs; mais Sævus, gardien du cachot de Cymodocée, étoit ennemi furieux des Chrétiens, parceque Blanche, sa femme, qui étoit Chrétienne, avoit en horreur ses débauches. Il n'avoit jamais voulu consentir que l'on parlât, même devant lui, à la fille d'Homère, et il repoussoit Démodocus par des outrages et des menaces.

Non loin de l'asile de douleur où gémissoit l'épouse d'Eudore, s'élevoit un temple consacré par les Romains à la Miséricorde: la frise en étoit ornée de bas-reliefs de marbre de Carrare, représentant des sujets consacrés par l'histoire, ou chantés par la Muse: on reconnoissoit cette pieuse fille qui nourrit son père dans la prison, et devint la mère de celui dont elle avoit reçu la vie; plus loin Manlius, après avoir immolé son fils, revenoit victorieux au Capitole; les vieillards s'avançoient au-devant de lui; mais les jeunes Romains évitoient la rencontre du triomphateur. Ici, une brillante Vestale, faisant remonter sur le Tibre le vaisseau qui portoit l'image de Cybèle, entraînoit avec sa ceinture les Destins de Rome et de Carthage; là, Virgile, encore pasteur, étoit obligé d'abandonner les champs paternels; là, dans la nuit fatale de son exil, Ovide recevoit les adieux de son épouse.

Les astres finissoient et recommençoient leur cours, et retrouvoient Démodocus assis dans la poussière sous le portique de ce

temple. Un manteau sale et déchiré, une barbe négligée, des cheveux en désordre et souillés de cendres, annonçoient le chagrin du vénérable suppliant. Tantôt il embrassoit les pieds de la statue de la Miséricorde en les arrosant de ses pleurs; tantôt il imploroit la pitié du peuple : quelquefois il chantoit sur la lyre pour tendre un piége aux passants, pour attirer par les accents du plaisir l'attention que les hommes craignent de donner aux larmes.

« O siècle d'airain! s'écrioit-il, hommes haïs de Jupiter pour votre dureté, quoi! vous restez insensibles à la douleur d'un père! Romains, vos ancêtres ont élevé des temples à la Piété filiale, et mes cheveux blancs ne peuvent vous toucher! Suis-je donc un parricide en horreur aux peuples et aux cités? Ai-je mérité d'être dévoué aux Euménides? Hélas! je suis un prêtre des dieux; j'ai été nourri sur les genoux d'Homère, au milieu du chœur sacré des Muses! J'ai passé ma vie à implorer le Ciel pour les hommes, et ils se montrent inexorables à mes prières! Que demandé-je pourtant? Qu'on me permette de voir ma fille, de partager ses fers, de mourir dans ses bras avant qu'elle me soit ravie. Romains, songez à l'âge si tendre de ma Cymodocée! Ah! j'étois le plus heureux des mortels que le soleil éclaire dans sa course! Aujourd'hui quel esclave voudroit changer son sort contre le mien? Jupiter m'avoit donné un cœur hospitalier : de tous les hôtes que j'ai reçus à mes foyers, et qui ont bu avec moi la coupe de la joie, en est-il un seul qui vienne partager ma douleur? Insensé est le mortel qui croit sa prospérité constante! La Fortune ne se repose nulle part. »

A ces mots, Démodocus, frappant ses mains avec désespoir, se roule sur la terre. Ses cris ne percent point les murs du cachot de sa fille. Les Fidèles qui avoient précédé la nouvelle Chrétienne dans ce lieu sanglant avoient tous donné leur vie pour Jésus-Christ. Cymodocée habitoit seule la prison. Fatigué des soins qu'il étoit obligé de rendre à l'orpheline, Sævus insultoit souvent à son malheur : ainsi, lorsque de grossiers villageois ont enlevé un aiglon sur la montagne, ils enferment dans une indigne cage l'héritier de l'empire des airs; ils insultent par d'ignobles jeux et des traitements inhumains à la majesté tombée; ils frappent cette tête couronnée, ils éteignent ces yeux qui auroient contemplé le soleil; ils tourmentent en mille façons ce jeune roi qui n'a point d'ailes pour fuir, ou de serres pour repousser les outrages.

Nourrie dans les riantes idées de la mythologie, environnée jusqu'alors des images les plus douces et les plus gracieuses, Cymo-

docée avoit à peine connu le nom de la tristesse et de l'adversité. Elle n'avoit point été formée à cette école chrétienne où, dès le berceau, l'homme apprend qu'il est né pour souffrir. Depuis quelque temps, soumise aux épreuves de la Providence, la fille d'Homère avoit changé de religion en changeant de fortune, et le Christianisme étoit venu lui donner contre les afflictions de la vie des secours que ne lui offroit point le culte des faux dieux. Elle étudioit avec ardeur les Livres Saints qu'elle avoit trouvés dans sa prison, et qui avoient appartenu à quelque martyr; mais, sans cesse obsédée par les souvenirs de son enfance et de sa jeunesse, elle ne pouvoit goûter encore parfaitement ces hautes consolations de la religion qui nous élèvent au-dessus des regrets et des misères humaines. Souvent, au milieu de sa lecture, sa tête tomboit sur la page sacrée, et la nouvelle Chrétienne, saisie de douleur, redevenoit un moment la prêtresse des Muses. Elle se représentoit cette brillante lumière de la Messénie; elle croyoit errer dans les bois d'Amphise; elle revoyoit ces belles fêtes de la Grèce, ces chars roulant sous les ombrages de Némée, ces religieuses Théories parcourant au son des flûtes les sommets de l'Ira ou la plaine de Sténiclare. Elle songeoit au bonheur dont elle jouissoit autrefois avec son père, et au chagrin qui accabloit maintenant ce vieillard. « Où est-il? que fait-il? qui prend soin de son âge et de ses larmes? Oh! que les peines de Cymodocée sont légères auprès de celles qui doivent accabler son père et son époux! »

Tandis que la fille de Démodocus se livre à ces pensers amers, elle entend tout à coup retentir des pas au fond de sa prison. Blanche, la femme du gardien, s'avance et remet à Cymodocée la lettre d'Eudore, avec le secret nécessaire pour lire ces tristes adieux. Cette Chrétienne timide, qui n'ose braver ouvertement son époux et les supplices, se hâte de sortir, et referme les portes du cachot.

Cymodocée, restée seule, prépare aussitôt la liqueur qui, versée sur la page blanche, doit faire paroître les traits mystérieux que l'amour et la religion y avoient tracés. Au premier essai, elle reconnoît l'écriture d'Eudore; bientôt elle parvient à lire les premiers témoignages de l'amour de son époux; les expressions du martyr deviennent plus tendres; on entrevoit quelque annonce funeste; Cymodocée n'ose plus déchiffrer l'écrit fatal. Elle s'arrête; elle recommence, s'arrête de nouveau, recommence encore; enfin, elle arrive à ces mots:

« Fille d'Homère, Eudore va peut-être vous devancer au séjour « des concerts ineffables. Il faut qu'il coupe le fil de ses jours,

« comme un tisserand coupe le fil de sa toile à moitié tissue. »

Soudain les yeux de la jeune Chrétienne s'obscurcissent, et elle tombe évanouie sur la pierre de la prison.

Mais, ô Muse céleste, d'où viennent ces transports de joie qui éclatent dans les parvis éternels? Pourquoi les harpes d'or font-elles entendre ces sons mélodieux? Pourquoi le Roi-Prophète soupire-t-il ses plus beaux cantiques? Quelle allégresse parmi les Anges! Le premier des martyrs, le glorieux Étienne, a pris dans le Saint des Saints une palme éclatante; il la porte vers la terre avec un front incliné et respectueux. Cieux, racontez le triomphe du juste! Le moment si court des afflictions de la vie va produire un bonheur qui ne finira plus. Eudore a paru devant le juge!

Il a dit adieu à ses amis; il a recommandé à leur charité son épouse et Démodocus. Les soldats ont conduit le martyr au temple de la Justice, bâti par Auguste, près du théâtre de Marcellus. Au fond d'une salle immense et découverte s'élève une chaire d'ivoire, surmontée de la statue de Thémis, mère de l'Équité, de la Loi et de la Paix. Le juge est placé sur cette chaire: à sa gauche sont des sacrificateurs, un autel, une victime; à sa droite, des centurions et des soldats; devant lui, des entrâves, un chevalet, un bûcher, une chaise de fer, mille instruments de supplice, et de nombreux bourreaux: dans la salle est la foule du peuple. Eudore enchaîné se tient debout au pied du tribunal. Les hérauts, ministres de Jupiter et des hommes, commandent le silence. Le juge interroge, et l'écrivain grave sur des tablettes les actes du martyre.

Festus, suivant les formes usitées, dit:

« Quel est ton nom? »

Eudore répond:

« Je m'appelle Eudore, fils de Lasthénès. »

Le juge dit:

« N'as-tu pas connoissance des édits qui ont été publiés contre les Chrétiens? »

Eudore répond:

« Je les connois. »

Le juge dit:

« Sacrifie donc aux dieux. »

Eudore répond:

« Je ne sacrifie qu'à un seul Dieu, créateur du ciel et de la terre. »

Festus ordonne de dépouiller Eudore, de l'étendre sur le chevalet, et de lui attacher des poids aux pieds.

Le juge dit :

« Eudore, je te vois pâlir, tu souffres. Aie pitié de toi-même : souviens-toi de ta gloire et des honneurs dont tu as été comblé ! Jette les yeux sur ta maison près de tomber par ta chute : vois les larmes de ton père; écoute les plaintes de tes aïeux. Ne crains-tu point de combler d'un ennui éternel la déplorable vieillesse de ceux qui t'ont donné la vie ? »

Eudore répond :

« Ma gloire, mes honneurs et mes parents sont dans le ciel. »

Le juge dit :

« Seras-tu donc insensible aux douceurs et aux promesses d'un chaste hyménée? »

Eudore ne répond point.

Le juge dit :

« Tu t'attendris; achève; laisse-toi toucher ; sacrifie, ou tremble des maux qui t'attendent. »

Eudore répond :

« Que me serviroit d'avoir tremblé devant un juge qui doit mourir comme moi? »

Festus fait déchirer Eudore avec des ongles de fer. Le sang couvre le corps du confesseur, comme la pourpre de Tyr teint l'ivoire de l'Inde, ou la laine la plus blanche de Milet.

Alors le juge :

« Es tu vaincu? Vas-tu sacrifier aux dieux? Songe, si tu t'obstines, que tu entraîneras dans ta perte ton père, tes sœurs, et celle qui étoit destinée à ton lit. »

Eudore s'écrie :

« D'où me vient ce bonheur d'être sacrifié trois fois pour mon Dieu? »

On écarte les pieds du confesseur dans les entraves; on fait rougir la chaise de fer; on prépare la poix bouillante et les tenailles. Eudore ne paroît pas souffrir. On voyoit sur son visage briller l'allégresse jointe à une douce gravité, et la majesté au milieu des graces. La chaise de fer est préparée. Le docteur des Chrétiens, assis dans le fauteuil embrasé, prêche plus éloquemment l'Évangile. Les Séraphins répandent sur Eudore une rosée céleste, et son Ange gardien lui fait une ombre de ses ailes. Il paroissoit dans la flamme comme un pain délicieux préparé pour les tables éternelles. Les païens les plus intrépides détournoient la tête : ils ne pouvoient soutenir l'éclat du martyr. Les bourreaux fatigués se relayoient les uns les autres; le juge regardoit le Chrétien avec

un secret effroi ; il croit voir un dieu sur cette chaise ardente. Le confesseur lui crie :

« Remarquez bien mon visage, afin de le reconnoître à ce jour terrible où tous les hommes seront jugés ! »

A ces mots, Festus troublé fait suspendre le supplice. Il se précipite de son tribunal, passe derrière le rideau, et laisse l'écrivain lire en tremblant cette sentence :

« La clémence de l'invincible Auguste ordonne que celui qui, « refusant d'obéir aux sacrés édits, n'a pas voulu sacrifier, soit « exposé aux bêtes, dans l'amphithéâtre, le jour de la divine « naissance de notre Empereur éternel. »

Aussitôt Eudore est reporté par les soldats à la prison. Déja les confesseurs étoient instruits de son triomphe. Au moment où la porte du cachot s'entr'ouvre, et laisse voir aux évêques le martyr pâle et mutilé, ils s'avancent au-devant de lui, Cyrille à leur tête, et entonnent tous à la fois ce cantique :

« Il a vaincu l'Enfer, il a cueilli la palme ! Entrez dans le taber- « nacle du Seigneur, ô prêtre illustre de Jésus-Christ !

« Quel éclat sort de ses plaies ! Il a été éprouvé par le feu, « comme l'argent raffiné jusqu'à sept fois.

« Il a vaincu l'Enfer, il a cueilli la palme ! Entrez dans le taber- « nacle du Seigneur, ô prêtre illustre de Jésus-Christ ! «

Les Anges répétoient dans le ciel ce cantique, et un nouveau sujet d'allégresse charmoit les esprits bienheureux.

Eudore, dans le cours de ses actes glorieux, avoit offert secrètement son sacrifice pour le salut de sa mère. Depuis longtemps averti en songe de la destinée de Séphora, il prioit le Très-Haut d'accorder à cette vertueuse femme un rang parmi les élus. Elle étoit tombée, au sortir du monde, dans le lieu où les ames achèvent d'expier leurs erreurs, parcequ'elle avoit aimé ses enfants avec trop de foiblesse, et qu'elle étoit ainsi devenue la première cause des égarements de son fils. Eudore, par l'hommage volontaire de son sang, avoit obtenu la fin des épreuves de Séphora. Les trois prophètes qui lisent devant l'Éternel le Livre de la vie, Isaïe, Élie et Moïse, proclament le nom de l'ame délivrée. Marie se lève de son trône : les Anges qui lui présentoient les vœux des mères, les pleurs des enfants, les douleurs des pauvres et des infortunés, suspendent un moment leurs offrandes. Elle monte vers son Fils ; elle entre dans la région où l'Agneau règne au milieu

des vingt-quatre vieillards; elle s'avance jusqu'aux pieds d'Emmanuel, et s'inclinant devant la seconde Essence increée :

« O mon Fils! si n'étant encore qu'une foible mortelle, j'ai « porté dans mon sein le poids de votre éternité; si vous daignâtes « confier à mon amour le soin de votre humanité souffrante, dai« gnez écouter ma prière! Vos prophètes ont annoncé la déli« vrance de la mère du nouveau martyr. Les Fidèles vont-ils en« fin jouir de la paix du Seigneur? Fille des hommes, vous « m'avez permis de vous présenter leurs larmes. Je vois un con« fesseur qu'un tigre va déchirer; le sang qu'il a déja répandu ne « suffit-il pas pour racheter ce Chrétien, et le faire entrer dans « votre gloire? Faut-il qu'il achève son sacrifice, et la voix de « Marie ne peut-elle rien changer à la rigueur de vos conseils? »

Ainsi parle la Mère des sept douleurs. Alors le Messie, d'un ton miséricordieux :

« O ma mère! vous le savez, je compatis aux larmes des « hommes; je me suis chargé pour eux du fardeau de toutes les « misères du monde. Mais il faut que les décrets de mon Père « s'accomplissent. Si mes confesseurs sont persécutés un moment « sur la terre, ils jouiront dans le ciel d'une gloire sans fin. Ce« pendant, ô Marie! le moment de leur triomphe approche : la « grace même a commencé. Descendez vers les lieux où les « fautes sont effacées par la pénitence; ramenez au ciel avec vous « la femme dont les prophètes ont déclaré la béatitude, et que la « félicité du martyr pour lequel vous m'implorez commence par le « bonheur de sa mère. »

Un sourire accompagne les paroles pacifiques du Sauveur du monde. Les vingt-quatre vieillards s'inclinent sur leurs trônes, les Chérubins se voilent de leurs ailes, les sphères célestes s'arrêtent pour écouter le Verbe éternel, et les profondeurs du chaos tressaillent et sont éclairées, comme si quelque création nouvelle alloit sortir du néant.

Aussitôt Marie descend vers le lieu de la purification des ames. Elle s'avance par un chemin semé de soleils, au milieu des parfums incorruptibles et des fleurs célestes que les Anges répandent sous ses pas. Le chœur des Vierges la précède en chantant des hymnes. Auprès d'elle paroissoient les femmes les plus illustres : Élisabeth, dont l'enfant tressaillit à l'approche de Marie; Madeleine, qui répandit un nard précieux sur les pieds de son maître et les essuya de ses cheveux; Salomé, qui suivit Jésus au Calvaire; la mère des Machabées, celle des sept enfants martyrs; Lia

et Rachel ; Esther, reine encore ; Débora, de qui la tombe vit croître le chêne des pleurs, et l'épouse d'Élimélech, que les Anges ont appelée Belle, et les hommes Noémi.

Entre le Ciel et l'Enfer s'étend une vaste demeure consacrée aux expiations des morts. Sa base touche aux régions des douleurs infinies, et son sommet à l'empire des joies intarissables. Marie porte d'abord la consolation aux lieux les plus éloignés du séjour des béatitudes. Là, des malheureux, haletants et couverts de sueur, s'agitent au milieu d'une nuit obscure. Leurs noires paupières ne sont éclairées que par les flammes voisines de l'Enfer. Les ames éprouvées dans cette enceinte ne partagent point les supplices éternels, mais elles en ont la terreur. Elles entendent le bruit des tourments, le retentissement des fouets, le fracas des chaînes. Un fleuve brûlant, formé des pleurs des réprouvés, les sépare seul de l'abîme où elles craindroient d'être ensevelies, si elles n'étoient rassurées par un espoir sans cesse éteint et toujours renaissant.

L'apparition de la Reine des Anges au milieu de ces infortunés suspendit un moment l'horreur de leurs craintes. Une lumière divine éclaira les prisons expiatoires, pénétra jusque dans l'Enfer, et l'Enfer étonné crut voir entrer l'Espérance. Saisie d'une pitié céleste, Marie passe avec sa pompe angélique à des régions moins obscures et moins malheureuses. A mesure qu'on s'élève dans ces lieux d'épreuves, ces lieux s'embellissent et les peines deviennent plus douces et moins durables. Des Anges compatissants, bien que sévères, veillent aux pénitences des ames éprouvées. Au lieu d'insulter à leurs peines, comme les Esprits pervers aux pleurs des damnés, ils les consolent et les invitent au repentir ; ils leur peignent la beauté de Dieu, et le bonheur d'une éternité passée dans la contemplation de l'Être-Suprême.

Un spectacle extraordinaire frappe surtout les regards des saintes femmes descendues des cieux avec la Reine des vierges : des ames deviennent peu à peu rayonnantes et lumineuses au milieu des autres ames qui les entourent ; une auréole glorieuse se forme autour de leur front ; transfigurées par degrés, elles s'envolent à des régions plus élevées, d'où elles entendent les divins concerts. C'étoient des morts dont les peines étoient abrégées par les prières des parents et des amis qu'ils avoient encore sur la terre. Céleste prérogative de l'amitié, de la religion et du malheur ! Plus celui qui prie ici-bas est infortuné, pauvre, infirme, méprisé, plus ses vœux ont de puissance pour donner un bonheur éternel à quelque ame délivrée !

L'heureuse Séphora brilloit d'un éclat extraordinaire au milieu de ces morts rachetés. La mère des Machabées prend aussitôt par la main la mère d'Eudore, et la présente à Marie. Le cortége remonte lentement vers les sacrés tabernacles. Les mondes divers, ceux qui frappent nos regards pendant la nuit, ceux qui échappent à notre vue dans la profondeur des espaces, les soleils, la création entière, les chœurs des Puissances qui président à cette création, chantent l'hymne à la mère du Sauveur :

« Ouvrez-vous, portes éternelles : laissez passer la Souveraine « des cieux !

« Je vous salue, Marie, pleine de grace, modèle des vierges « et des épouses ! Chérubins ardents, portez sur vos ailes la fille « des hommes et la mère de Dieu. Quelle tranquillité dans ses « regards baissés ! Que son sourire est calme et pudique ! Ses traits « conservent encore la beauté de la douleur qu'elle éprouva sur « la terre, comme pour tempérer les joies éternelles ! Les mondes « frémissent d'amour à son passage ; elle efface l'éclat de la lu- « mière incréée dans laquelle elle marche et respire. Salut, vous « qui êtes bénie entre toutes les femmes, Refuge des pécheurs, « Consolatrice des affligés !

« Ouvrez-vous, portes éternelles : laissez passer la Souveraine « des cieux ! »

LIVRE VINGT-DEUXIÈME.

SOMMAIRE.

L'Ange Exterminateur frappe Galérius et Hiéroclès. Hiéroclès va trouver le juge des Chrétiens. Retour du messager envoyé à Dioclétien. Tristesse d'Eudore, de Démodocus et de Cymodocée. Le repas libre. Tentation.

Que sont les peines du corps auprès des tourments de l'ame ! Quel feu peut être comparé au feu des remords ! Le juste est tourmenté dans son corps ; mais son ame, comme une forteresse inexpugnable, reste paisible quand tout est ravagé au-dehors : le méchant au contraire repose parmi les fleurs ou sur un lit de pourpre ; il semble jouir de la paix, mais l'ennemi s'est glissé au-dedans ; des signes funestes trahissent le secret de cet homme qui semble heureux : ainsi au milieu d'une campagne florissante on

découvre le drapeau funèbre qui flotte sur les tours d'une cité dont la peste et la mort se disputent les débris.

Hiéroclès a renié le Ciel : le Ciel l'a abandonné à l'Enfer. Publius, qui veut achever de perdre un rival, a découvert les infidélités du ministre de l'Empereur : le sophiste avoit fait entrer dans ses trésors une partie des trésors du prince. Chacun cherche à Hiéroclès un crime nouveau : car on devient aussi lâche à accuser le méchant abattu, qu'on étoit lâche à l'excuser triomphant. Que fera l'ennemi de Dieu? Partira-t-il pour Alexandrie, sans essayer de sauver celle qu'il a perdue? Restera-t-il à Rome pour assister aux funérailles sanglantes de Cymodocée? La haine publique le poursuit; un prince terrible le menace; un effroyable amour brûle dans son cœur. Dans cette perplexité, les yeux du pervers se tachent de sang, son regard devient fixe, ses lèvres s'entr'ouvrent, et ses joues livides tremblent avec tout son corps : ainsi qu'un serpent s'est empoisonné lui-même avec les sucs mortels dont il compose son venin, le reptile, couché dans la voie publique, s'agite à peine sur la poussière, ses paupières sont à demi fermées, sa gueule noircie laisse échapper une écume impure, sa peau détendue et jaunie ne s'arrondit plus sur ses anneaux : il inspire encore l'effroi, mais cet effroi n'est plus ennobli par l'idée de sa puissance.

Oh! combien différent est le Chrétien de qui les veines épuisées de sang en ont toutefois assez retenu pour animer un grand cœur! Mais c'étoit peu que les douleurs et les remords, avant-coureurs des châtiments réservés au persécuteur des Fidèles : Dieu fait un signe à l'Ange Exterminateur, et du doigt lui marque deux victimes. Le ministre des vengeances attache aussitôt à ses épaules des ailes de feu dont le frémissement imite le bruit lointain du tonnerre. D'une main, il prend une des sept coupes d'or pleines de la colère de Dieu; de l'autre, il saisit le glaive qui frappa les nouveau-nés de l'Égypte et fit reculer le soleil à l'aspect du camp de Sennachérib. Les nations entières, condamnées pour leurs crimes, s'évanouissent devant cet Esprit inexorable, et l'on cherche en vain leurs tombeaux. Ce fut lui qui traça sur la muraille, pendant le festin de Balthazar, les mots inconnus; ce fut lui qui jeta sur la terre la Faux qui vendange et la Faux qui moissonne, lorsque Jean entrevit dans l'île de Patmos les formidables figures de l'avenir.

L'Ange Exterminateur descend dans un éclair, comme ces étoiles qui se détachent du ciel et portent l'épouvante au cœur du matelot. Il entre enveloppé d'un nuage dans le palais des Césars, au

moment même où Galérius, assis à la table du festin, célébroit ses prospérités. Aussitôt les lampes du banquet pâlissent; on entend au-dehors comme le roulement d'une multitude de chariots de guerre; les cheveux des convives se hérissent sur leur front; des larmes involontaires coulent de leurs yeux; les ombres des vieux Romains se levèrent dans les salles, et Galérius eut un pressentiment confus de la destruction de l'Empire. L'Ange s'approche invisible de ce maître du monde, et verse dans sa coupe quelques gouttes du vin de la colère céleste. Poussé par son mauvais destin, l'Empereur porte à ses lèvres la liqueur dévorante; mais à peine a-t-il bu à la Fortune des Césars, qu'il se sent soudain enivré, un mal aussi prompt qu'inattendu le renverse aux pieds de ses esclaves : Dieu dans un moment a couché ce géant sur la terre.

Une poutre coupée sur le sommet du Gargare a vieilli dans un palais, séjour d'une race antique; tout à coup le feu rayonnant au foyer du roi monte jusqu'au chêne desseché; la poutre s'embrase, et tombe avec fracas dans les salles qui mugissent : ainsi tombe Galérius. L'Ange l'abandonne à ce premier effet du poison éternel, et vole à la demeure où gémissoit Hiéroclès. D'un coup du glaive du Seigneur, il flétrit les flancs du ministre impie. A l'instant une hideuse maladie, dont Hiéroclès avoit puisé les germes dans l'Orient, se déclare. L'infortuné voit une lèpre épaisse couvrir tout son corps; ses vêtements s'attachent à sa chair, comme la robe de Déjanire ou la tunique de Médée. Sa tête s'égare; il blasphème contre le ciel et les hommes, et tout à coup il implore les Chrétiens pour le délivrer des Esprits de ténèbres dont il se sent obsédé. La nuit étoit au milieu de son cours. Hiéroclès appelle ses esclaves; il leur ordonne de préparer une litière; il sort de son lit, s'enveloppe dans un manteau, et se fait porter à moitié en délire chez le juge des Chrétiens.

« Festus, lui dit-il, tu tiens en ta puissance une Chrétienne qui fait le tourment de ma vie : sauve-la de la mort, et donne cette esclave à mon amour; ne la condamne point aux bêtes; l'édit te permet de la livrer aux lieux infâmes... tu m'entends. »

A ces mots, le pervers jette une bourse d'or aux pieds du juge : il s'éloigne ensuite en poussant un sourd mugissement, comme un taureau malade qui se traîne parmi des roseaux, au fond d'un marais.

Dans ce moment même, le dernier espoir des Chrétiens venoit de s'évanouir : le messager qu'Eudore avoit envoyé à Dioclétien pour l'engager à reprendre l'Empire étoit revenu de Salone : Za-

charie l'introduisit dans les cachots. Les confesseurs avoient tous reçu leur sentence : ils étoient condamnés à mourir dans l'amphithéâtre avec Eudore. Entouré des évêques qui pansoient ses plaies, le fils de Lasthénès étoit étendu à terre sur les robes des martyrs : tel un guerrier blessé est couché sur les drapeaux qu'il a conquis, au milieu de ses compagnons d'armes. Le messager, saisi de douleur, restoit muet et interdit, les yeux attachés sur l'époux de Cymodocée.

« Parlez, mon frère, lui dit Eudore; la chair est un peu abattue, mais l'esprit conserve encore sa vigueur. Félicitez-moi d'être soulagé par des mains qui ont tant de fois touché le corps de Jésus-Christ. »

Le messager, essuyant ses pleurs, rendit compte en ces mots de son entrevue avec Dioclétien :

« Eudore, je m'embarquai d'après vos ordres sur la mer Adriatique, et j'abordai bientôt au rivage de Salone. Je demandai Dioclès, autrefois Dioclétien, empereur. On me dit qu'il habitoit ses jardins à quatre milles de la ville. Je m'y rendis à pied. J'arrivai à la demeure de Dioclès ; je traversai des cours où je ne rencontrai ni gardes ni surveillants. Des esclaves étoient occupés çà et là à des travaux champêtres. Je ne savois à qui m'adresser. J'aperçus un homme avancé en âge qui travailloit dans le jardin ; je m'approchai de lui pour lui demander où l'on trouvoit le prince que je cherchois.

« Je suis Dioclès, répondit le vieillard en continuant son tra-
« vail. Vous pouvez vous expliquer si vous avez quelque chose à
« me dire. »

« Je demeurai muet d'étonnement.

« Hé bien! me dit Dioclétien, quelle affaire vous amène ici?
« Avez-vous des graines rares à me donner, et voulez-vous que
« nous fassions des échanges? »

« Je remis votre lettre au vieil Empereur; je lui peignis les malheurs des Romains, et le desir que les Chrétiens avoient de le revoir à la tête de l'État. A ces mots, Dioclétien, suspendant son travail, s'écria :

« Plût aux dieux que ceux qui vous envoient vissent, comme
« vous, les légumes que je cultive de mes propres mains à Sa-
« lone : ils ne m'inviteroient pas à reprendre l'Empire. »

« Je lui fis observer qu'un autre jardinier avoit bien consenti à porter la couronne.

« Le jardinier sidonien, répliqua-t-il, n'étoit pas, comme moi,

« descendu du trône, et il fut tenté d'y monter : Alexandre n'au-
« roit pas réussi auprès de moi. »

« Je ne pus en obtenir d'autre réponse. En vain je voulus insister.

« Rendez-moi un service, me dit-il brusquement; voilà un puits;
« je suis vieux, vous êtes jeune; tirez-moi de l'eau, mes légumes
« en manquent. »

« A ces mots, Dioclétien me tourna le dos, et Dioclès reprit son arrosoir. »

Le messager se tut. Cyrille lui adressa la parole :

« Mon frère, vous ne sauriez nous apporter une meilleure nouvelle. Eudore, après votre départ, nous avoit instruits de l'objet de votre voyage : les évêques craignoient que vous n'eussiez réussi. Le martyre a éclairé le fils de Lasthénès; il connoît maintenant ses devoirs : Galérius est notre souverain légitime. »

— « Oui, dit Eudore, repentant et humilié, je me reconnois justement puni pour un dessein criminel. «

Ainsi parloient ces martyrs brisés par les fers et les chevalets de Galérius : tel l'animal courageux qui lance les ours et les sangliers dans les brunes forêts de l'Achéloüs, tombe, sans l'avoir mérité, dans la disgrace du chasseur; percé de l'épieu destiné aux bêtes farouches, le limier tourne sous le coup fatal, se débat sur la mousse ensanglantée; mais, en expirant, il jette un regard soumis vers son maître, et semble lui reprocher de s'être privé d'un serviteur fidèle.

Cependant, au moment de quitter la terre, Eudore étoit tourmenté d'une tendre inquiétude. Malgré la ferveur de sa foi et l'exaltation de son ame, le martyr ne pouvoit songer sans frémir au destin de la fille d'Homère. Que deviendra cette victime? Retombera-t-elle entre les mains d'Hiéroclès? Sera-t-elle interrogée par le juge? Pourra-t-elle soutenir d'aussi terribles épreuves? A-t-elle été condamnée à la mort sur son premier aveu, avec les confesseurs de la prison de saint Pierre? Eudore se représentoit Cymodocée déchirée par des lions, et implorant en vain le secours de l'époux pour qui elle donnoit sa vie. A ce tableau, il opposoit celui du bonheur qu'il auroit pu goûter avec une femme si belle et si pure. Mais une voix s'élevoit tout à coup dans sa conscience, et lui crioit :

« Martyr, sont-ce là les pensées qui doivent occuper ton ame? L'éternité! l'éternité! »

Les évêques, habiles dans la connoissance du cœur, s'aperce-

voient des combats intérieurs de l'athlète. Ils devinoient ses pensées et cherchoient à relever son courage :

« Compagnon, lui disoit Cyrille, soyons pleins de joie : bientôt nous irons à la gloire. Voyez dans cette prison, comme dans une riante campagne, ce champ d'épis mûrs qui seront tous moissonnés et rempliront les granges du bon Pasteur ! Cymodocée sera peut-être avec nous : c'est une fleur qui s'est trouvée au milieu du froment, et qui parfumera les corbeilles ! Si Dieu l'ordonne ainsi, que sa volonté soit faite ! Mais demandons plutôt au Ciel qu'il laisse votre épouse ici-bas, afin qu'elle offre pour nous à l'Éternel le sacrifice agréable de ses innocentes prières. »

Lorsqu'après une nuit brûlante d'été un vent frais s'élève de l'Orient avec le jour, le nautonier dont le vaisseau languissoit sur une mer immobile salue le Zéphyr, enfant de l'Aurore, qui lui ramène la fraîcheur et lui abrége le chemin : ainsi les paroles de Cyrille, comme un souffle bienfaisant, raniment le martyr et le poussent dans la voie du ciel. Toutefois il ne peut se dépouiller entièrement de l'homme : depuis longtemps il a chargé des Chrétiens intrépides de sauver Cymodocée, et de n'épargner ni soins, ni peines, ni trésors ; il se confie surtout au courage de Dorothée, qui déja deux fois a vainement essayé pendant la nuit d'escalader la prison de la fille d'Homère.

Plus heureux à l'égard de Démodocus, Dorothée étoit parvenu à l'arracher des portes du cachot, et à le conduire dans une retraite assurée.

« Infortuné vieillard, lui disoit-il, pourquoi précipiter ainsi la fin de vos jours? Craignez-vous qu'ils ne s'enfuient pas assez vite? Réservez vos cheveux blancs pour votre fille. Si Dieu la veut rendre à vos embrassements, elle aura plus besoin de vos consolations que vous n'aurez besoin des siennes : elle aura perdu son époux !

— « Eh ! comment, répondoit le vieillard, veux-tu que je cesse de redemander ma fille? C'étoit sur elle que je tournois mes regards des bords du tombeau. Dernière héritière de la lyre d'Homère, les Muses l'avoient comblée de dons précieux. Elle gouvernoit ma maison ; personne en sa présence n'eût osé insulter à ma vieillesse. J'aurois vu croître sur mes genoux des fils semblables à leur mère ! Cymodocée, dont les paroles avoient tant de charmes, que sont devenues tes promesses? Tu me disois : « Quelle sera ma douleur, « ô mon père, si les Parques inflexibles te ravissent jamais à mon « amour ! Je couperai mes cheveux sur ton bûcher, et je passerai « mes jours à te pleurer avec mes compagnes. » Hélas ! ô ma fille,

c'est moi qui reste à te pleurer? C'est moi qui, dans une terre étrangère, sans enfants, sans patrie, courbé sous le faix des ans, c'est moi qui t'appellerai trois fois autour de ton lit funèbre! »

Comme un taureau qu'on arrache aux honneurs du pâturage pour le séparer de la génisse que l'on va sacrifier aux dieux, ainsi Dorothée avoit entraîné Démodocus loin de la prison de Cymodocée.

La nouvelle Chrétienne avoit rouvert les yeux à la lumière, ou plutôt aux ténèbres des cachots. Elle lit et relit vingt fois la lettre d'Eudore, et vingt fois elle l'arrose de ses pleurs.

« Époux chéri, dit-elle dans le langage confus de ses deux religions, seigneur, mon maître, héros semblable à une divinité, vous allez donc paroître devant les juges?... Un fer cruel!... Et je ne suis pas là pour panser tes plaies!... O mon père, pourquoi m'avez-vous abandonnée? Accourez; conduisez mes pas vers le plus beau des mortels! Tombez, murs impitoyables, je veux porter ma vie au souverain maître de mon cœur. »

Ainsi se plaignoit Cymodocée dans le silence de son cachot, tandis que le bruit et le tumulte environnoient la prison des martyrs. Ils entendoient au-dehors une rumeur confuse, semblable au bouillonnement des grandes eaux, au fracas des vents sur de hautes montagnes, au mugissement d'un incendie allumé dans une forêt de pins par l'imprudence d'un berger : c'étoit le peuple.

Il y avoit à Rome un antique usage : la veille de l'exécution des criminels condamnés aux bêtes, on leur donnoit à la porte de la prison un repas public, appelé le Repas Libre. Dans ce repas on leur prodiguoit toutes les délicatesses d'un somptueux festin : raffinement barbare de la loi, ou brutale clémence de la religion; l'une, qui vouloit faire regretter la vie à ceux qui l'alloient perdre; l'autre, qui, ne considérant l'homme que dans les plaisirs, vouloit du moins en combler l'homme expirant.

Ce dernier repas étoit servi sur une table immense, dans le vestibule de la prison. Le peuple, curieux et cruel, étoit répandu alentour, et des soldats maintenoient l'ordre. Bientôt les martyrs sortent de leur cachot, et viennent prendre leurs places autour du banquet funèbre : ils étoient tous enchaînés, mais de manière à pouvoir se servir de leurs mains. Ceux qui ne pouvoient marcher à cause de leurs blessures étoient portés par leurs frères. Eudore se traînoit appuyé sur les épaules de deux évêques, et les autres confesseurs, par pitié et par respect, étendoient leurs manteaux sous ses pas. Quand il parut hors de la porte, la foule ne

put s'empêcher de pousser un cri d'attendrissement, et les soldats donnèrent à leur ancien capitaine le salut des armes. Les prisonniers se rangèrent sur les lits en face de la foule : Eudore et Cyrille occupoient le centre de la table; les deux chefs des martyrs unissoient sur leurs fronts ce que la jeunesse et la vieillesse ont de plus beau : on eût cru voir Joseph et Jacob assis au banquet de Pharaon. Cyrille invita ses frères à distribuer au peuple ce repas fastueux, afin de le remplacer par une simple agape, composée d'un peu de pain et de vin pur : la multitude étonnée faisoit silence, elle écoutoit avidement les paroles des confesseurs.

« Ce repas, disoit Cyrille, est justement appelé le Repas Libre, puisqu'il nous délivre des chaînes du monde et des maux de l'humanité. Dieu n'a pas fait la mort, c'est l'homme qui l'a faite. L'homme nous donnera demain son ouvrage, et Dieu, qui est auteur de la vie, nous donnera la vie. Prions, mes frères, pour ce peuple : il semble aujourd'hui touché de notre destinée; demain il battra des mains à notre mort; il est bien à plaindre! Prions pour lui et pour Galérius notre Empereur. »

Et les martyrs prioient pour le peuple et pour Galérius leur Empereur.

Les Païens, accoutumés à voir les criminels se réjouir follement dans l'orgie funèbre, ou se lamenter sur la perte de la vie, ne revenoient pas de leur étonnement; les plus instruits disoient :

« Quelle est donc cette assemblée de Catons qui s'entretiennent paisiblement de la mort la veille de leur sacrifice? Ne sont-ce point des philosophes, ces hommes qu'on nous représente comme les ennemis des dieux? Quelle majesté sur leur front! quelle simplicité dans leurs actions et dans leur langage! »

La foule disoit :

« Quel est ce vieillard qui parle avec tant d'autorité, et qui enseigne des choses si innocentes et si douces? Les Chrétiens prient pour nous et pour l'Empereur : ils nous plaignent; ils nous donnent leur repas; ils sont couverts de plaies, et ils ne disent rien contre nous ni contre les juges. Leur Dieu seroit-il le véritable Dieu? »

Tels étoient les discours de la multitude. Parmi tant de malheureux idolâtres, quelques-uns se retirèrent saisis de frayeur, quelques autres se mirent à pleurer, et crioient :

« Il est grand le Dieu des Chrétiens! Il est grand le Dieu des martyrs! »

Ils restèrent pour se faire instruire, et ils crurent en Jésus-Christ.

Quel spectacle pour Rome païenne ! Quelle leçon ne lui donnoit point cette communion des martyrs ! Ces hommes qui devoient bientôt abandonner la vie continuoient à tenir entre eux des discours pleins d'onction et de charité. Lorsque de légères hirondelles se préparent à quitter nos climats, on les voit se réunir au bord d'un étang solitaire, ou sur la tour d'une église champêtre ; tout retentit des doux chants du départ ; aussitôt que l'aquilon se lève, elles prennent leur vol vers le ciel, et vont chercher un autre printemps et une terre plus heureuse.

Au milieu de cette scène touchante, on voit accourir un esclave : il perce la foule, il demande Eudore ; il lui remet une lettre de la part du juge. Eudore déroule la lettre : elle étoit conçue en ces mots :

« Festus juge, à Eudore Chrétien, salut :

« Cymodocée est condamnée aux lieux infâmes. Hiéroclès l'y « attend. Je t'en supplie par l'estime que tu m'as inspirée, sacrifie « aux dieux ; viens redemander ton épouse : je jure de te la faire « rendre pure et digne de toi. »

Eudore s'évanouit ; on s'empresse autour de lui : les soldats qui l'environnent se saisissent de la lettre ; le peuple la réclame ; un tribun en fait lecture à haute voix ; les évêques restent muets et consternés ; l'assemblée s'agite en tumulte. Eudore revient à la lumière ; les soldats étoient à ses genoux, et lui disoient :

« Compagnon, sacrifiez ! Voilà nos aigles au défaut d'autels. »

Et ils lui présentoient une coupe pleine de vin pour la libation. Une tentation horrible s'empara du cœur d'Eudore. Cymodocée aux lieux infâmes ! Cymodocée dans les bras d'Hiéroclès ! La poitrine du martyr se soulève ; l'appareil de ses plaies se brise, et son sang coule en abondance ; le peuple, saisi de pitié, tombe lui-même à genoux, et répète avec les soldats :

« Sacrifiez ! sacrifiez ! »

Alors Eudore d'une voix sourde :

« Où sont les aigles ? »

Les soldats frappent leurs boucliers en signe de triomphe, et se hâtent d'apporter les enseignes. Eudore se lève ; les centurions le soutiennent ; il s'avance au pied des aigles ; le silence règne parmi la foule. Eudore prend la coupe ; les évêques se voilent la tête de leurs robes, et les confesseurs poussent un cri : à ce cri, la coupe tombe des mains d'Eudore, il renverse les aigles, et se tournant vers les martyrs, il dit :

« Je suis Chrétien ! »

LIVRE VINGT-TROISIÈME.

SOMMAIRE.

Satan ranime le fanatisme du peuple. Fête de Bacchus. Explication de la lettre de Festus. Mort d'Hiéroclès. L'Ange de l'espérance descend vers Cymodocée. Cymodocée reçoit la robe des martyrs. Dorothée enlève Cymodocée de la prison. Joie d'Eudore et des confesseurs. Cymodocée retrouve son père. L'Ange du sommeil.

Le Prince des ténèbres regardoit en frémissant de rage la pitié du peuple et la victoire des confesseurs.

« Quoi ! s'écria-t-il, j'aurai fait trembler sur son trône celui que « des Anges esclaves ont nommé le Tout-Puissant ; quelques ins- « tants m'auront suffi pour flétrir l'ouvrage des six jours ; l'homme « sera devenu ma facile proie ; et près de triompher du Christ, « mon dernier ennemi, un martyr insulteroit à ma puissance ? Ah ! « ranimons contre les Chrétiens la fureur d'un peuple insensé, et « que Rome s'enivre aujourd'hui de l'encens des idoles et du sang « des martyrs ! »

Il dit, et prend aussitôt la figure, la démarche et la voix de Tagès, chef des Aruspices. Il dépouille sa tête immortelle des restes de sa brillante chevelure, outragée par les feux de l'abîme ; les cicatrices que le désespoir et la foudre ont tracées sur son front se changent en rides vénérables ; il cache ses ailes repliées dans les amples contours d'une robe de lin, et courbant son corps sur un bâton augural, il s'avance au-devant de la foule qui revenoit du banquet des martyrs.

« Peuple Romain, s'écrie-t-il, d'où naît aujourd'hui cet atten- « drissement sacrilége ! Quoi ! votre empereur vous prépare des « spectacles, et vous pleurez sur des scélérats, vil rebut des na- « tions ! Soldats, on renverse vos aigles, et vous vous laissez tou- « cher ! Que diroient les Scipion et les Camille, s'ils revoyoient la « lumière ? Bannissez une compassion criminelle, et, au lieu de « plaindre ici les ennemis du Ciel et des hommes, allez prier dans « vos temples pour le salut du prince et célébrer la fête de vos « dieux. »

En prononçant ces paroles, l'Ange rebelle souffle sur la foule inconstante un esprit de vertige et de fureur. La soif du sang et des plaisirs s'allume dans les ames, où la pitié s'éteint tout à coup. Un victimaire s'écrie :

« O Ciel ! quel prodige frappe mes regards ! J'ai laissé Tagès au

Capitole, et je le retrouve ici. Romains, n'en doutez pas, c'est quelque divinité cachée sous la figure du chef des Aruspices, qui vient vous reprocher votre pitié coupable, et vous annoncer les volontés de Jupiter. »

A ces mots, le Prince des ténèbres disparoît du milieu de la foule; et le peuple, saisi de terreur, court aux autels des idoles expier un moment d'humanité.

Galérius célébroit à la fois le jour de sa naissance et son triomphe sur les Parthes. Ce jour tomboit aux fêtes de Flore. Afin de se rendre le peuple et les soldats plus favorables, l'Empereur rétablit les fêtes de Bacchus, depuis longtemps supprimées par le sénat. Tant d'horreurs devoient être couronnées par les jeux de l'amphithéâtre, où les prisonniers chrétiens étoient condamnés à mourir.

D'imprudentes largesses, dont la source étoit dans la ruine des citoyens, et surtout dans la dépouille des Fidèles, avoient renversé l'esprit de la foule. Toute licence étoit permise, et même commandée. A la lueur des flambeaux, dans la voie Patricienne, une partie du peuple assistoit à des prostitutions publiques : des courtisanes nues, rassemblées au son de la trompette, célébroient par des chants obscènes cette Flore qui laissa sa fortune impudique à un peuple alors rempli de pudeur. Galérius montoit au Capitole sur un char tiré par des éléphants; devant lui marchoit la famille captive de Narsès, roi des Perses. Les danses et les hurlements des Bacchantes varioient et multiplioient le désordre. Des outres et des amphores sans nombre étoient ouvertes près des fontaines, et aux carrefours de la ville. On se barbouilloit le visage de lie, on pétrissoit la boue avec le vin. Bacchus paroissoit élevé sur un tréteau. Ses prêtresses agitoient autour de lui des torches enflammées, des thyrses entourés de pampres de vigne, et bondissoient au son des cymbales, des tambours et des clairons; leurs cheveux flottoient au hasard : elles étoient vêtues de la peau d'un cerf, rattachée sur leurs épaules par des couleuvres qui se jouoient autour de leurs cous. Les unes portoient dans leurs bras des chevreaux naissants; les autres présentoient la mamelle à des louveteaux; toutes étoient couronnées de branches de chêne et de sapin; des hommes déguisés en Satyres les accompagnoient, traînant un bouc orné de guirlandes. Pan se montroit avec sa flûte; plus loin s'avançoit Silène; sa tête, appesantie par le vin, rouloit de l'une à l'autre épaule; il étoit monté sur un âne et soutenu par des Faunes et des Sylvains. Une Ménade portoit sa couronne de lierre, un Égypan sa tasse demi-pleine; le bruyant cortége trébuchoit en

marchant, et buvoit à Bacchus, à Vénus et à l'Injure. Trois chœurs chantoient alternativement :

« Chantons Évohé, redisons sans cesse : Évohé, Évohé!

« Fils de Sémélé, honneur de Thèbes au bouclier d'or, viens « danser avec Flore, épouse de Zéphire et reine des Fleurs? Des- « cends parmi nous, ô consolateur d'Ariadne, toi qui parcours les « sommets de l'Ismare, du Rhodope et du Cythéron! Dieu de la « joie, enfant de la fille de Cadmus, les nymphes de Nyssa t'éle- « vèrent par le secours des Muses, dans une caverne embaumée. « A peine sorti de la cuisse de Jupiter, tu domptas les humains « rebelles à ton culte. Tu te moquas des pirates de Tyrsène, qui « t'enlevoient comme l'enfant d'un mortel. Tu fis couler un vin « délicieux dans le noir vaisseau, et tomber du haut des voiles les « branches d'une vigne féconde; un lierre chargé de ses fruits en- « toura le mât verdoyant; des couronnes couvrirent les bancs des « rameurs; un lion parut à la poupe; les matelots, changés en « dauphins, s'élancèrent dans les vagues profondes. Tu riois, ô « roi Évohé!

« Chantons Évohé, redisons sans cesse : Évohé, Évohé!

« Nourrisson des Hyades et des Heures, élève des Muses et de « Silène, toi qui a les yeux noirs des Graces, les cheveux dorés « d'Apollon, et sa jeunesse immortelle, ô Bacchus! quitte les bords « de l'Inde soumise, et viens régner sur l'Italie. On y recueille les « vins de Falerne et de Cécube : deux fois l'année le fruit mûri pend « à l'arbre, et l'agneau à la mamelle de sa mère. On voit voler dans « nos campagnes des chevaux ardents pour la course, et paître le « long du Clitumne les taureaux sans taches qui marchent au Ca- « pitole, devant le triomphateur romain. Deux mers apportent à « nos rivages les trésors du monde. L'airain, l'argent et l'or cou- « lent en ruisseaux dans les entrailles de cette terre sacrée. Elle « a donné naissance à des peuples fameux, à des héros plus fa- « meux encore. Salut, terre féconde, terre de Saturne, mère des « grands hommes! Puisses-tu porter longtemps les trésors de « Cérès, et tressaillir au cri d'Évohé!

« Chantons Évohé, redisons sans cesse : Évohé, Évohé! »

Hélas! les hommes habitent la même terre; mais combien ils diffèrent entre eux! Pourroit-on prendre pour des frères et des citoyens d'une même cité ces habitants, dont les uns passent

les jours dans la joie, et les autres dans les pleurs; les heureux qui chantent un hymen, et les infortunés qui célèbrent des funérailles? Qu'il étoit touchant, dans le délire de Rome païenne, de voir les Chrétiens offrir humblement à Dieu leurs prières, déplorer des excès criminels, et donner tous les exemples de la modestie et de la raison au milieu de la débauche et de l'ivresse! Quelques autels secrets dans les cachots, au fond des catacombes, sur les tombeaux des martyrs, rassembloient les Fidèles persécutés. Ils jeûnoient, ils veilloient, victimes volontaires, pour expier les crimes du monde; et, tandis que les noms de Flore et de Bacchus retentissoient dans des hymnes abominables, au milieu du sang et du vin, les noms de Jésus-Christ et de Marie se répétoient en secret dans de chastes cantiques au milieu des larmes.

Tous les Chrétiens se tenoient renfermés dans leurs maisons, évitant à la fois la fureur du peuple et le spectacle de l'idolâtrie. On ne voyoit errer au-dehors que quelques prêtres attachés au service des hospices et des prisons, des diacres chargés de sauver les pauvres voués à la mort par Galérius, des femmes qui recueilloient les esclaves abandonnés par leurs maîtres et les enfants exposés par leurs mères. O charité des premiers Fidèles! Leur trépas étoit le principal ornement des fêtes païennes; et ils s'occupoient du sort des idolâtres, comme si les idolâtres eussent été pour eux des frères pleins de compassion et de tendresse!

Cependant, après avoir repoussé les assauts du Prince des ténèbres, les martyrs victorieux étoient rentrés dans leurs cachots: ainsi jadis, sous les murs d'Ilion, une troupe de héros s'élançoit sur l'ennemi qui tenoit la ville assiégée: les travaux sont détruits, les fossés comblés, les palissades arrachées, et les fils de Laomédon rentrent triomphants dans leurs sacrés remparts. Mais Eudore, fatigué du dernier combat, ne peut soulever sa tête abattue: en vain les évêques lui parlent, le consolent, élèvent aux cieux son courage, il reste muet et insensible à leurs discours. L'image des nouveaux périls de Cymodocée ne peut sortir de sa mémoire. Quels doivent être les tourments de ce martyr! Déjà, presque assis sur les nuées, il a pu balancer, et peut-être balance encore entre la honte de l'apostasie, l'éternité des douleurs de l'Enfer, et les maux qu'il endure en ce moment!

Le fils de Lasthénès ignoroit qu'il avoit été trompé à dessein par le juge. Festus étoit l'ami du préfet de Rome, et cette raison seule l'eût empêché de livrer Cymodocée à Hiéroclès. Mais Festus avoit

d'ailleurs été frappé des réponses et de la magnanimité d'Eudore. En descendant du tribunal, il s'étoit rendu au palais de Galérius, et avoit supplié l'Empereur de nommer un autre juge aux Chrétiens.

« Il n'est plus besoin de juges, s'écria le tyran irrité. Ces scélérats se font une gloire de leurs supplices, et l'entêtement qu'ils y mettent corrompt le peuple et les soldats. Avec quelle insolence a osé souffrir le chef de ces impies! Je ne veux plus qu'on perde le temps à les tourmenter. Je condamne aux bêtes tous les Chrétiens des prisons, sans distinction d'âge ni de sexe, pour le jour de ma naissance. Allez, et publiez cet arrêt. »

Festus connoissoit la violence de Galérius; il ne répliqua point. Il sortit, et fit déclarer les ordres du prince, mais en se disant comme Pilate :

« Je suis innocent de la mort de ces justes. »

Lorsque Hiéroclès vint le trouver au milieu de la nuit, il se sentit saisi d'une nouvelle pitié pour Eudore. Un homme naturellement cruel, comme l'étoit le juge des Chrétiens, peut toutefois être l'ennemi de la bassesse; il fut indigné des lâches desseins du ministre tombé; il lui vint en pensée de profiter de la proposition de ce méchant, pour sauver le fils de Lasthénès en l'engageant à sacrifier aux dieux. Il écrivit alors la lettre qu'Eudore reçut au repas funèbre.

Dieu, qui vouloit le triomphe de son Église, faisoit tourner à la gloire des martyrs tout ce qui auroit pu leur ravir la couronne. Ainsi la fermeté d'Eudore dans les supplices ne fit que hâter la mort de ses compagnons; et la lettre de Festus aggrava des maux qu'elle étoit destinée à prévenir. Galérius, instruit de la scène du banquet, cassa les centurions qui avoient montré quelque respect pour leur ancien général; on éloigna de Rome, sous différents prétextes, les légions étrangères; et les Prétoriens, gorgés de vin et d'or, eurent seuls la garde de la ville. Le nom de Cymodocée, d'Eudore et d'Hiéroclès frappant de nouveau les oreilles de l'Empereur, le plongea dans une violente colère : Galérius désigna particulièrement l'épouse d'Eudore pour le massacre du lendemain; il ordonna que le fils de Lasthénès parût seul, et le premier, dans l'amphithéâtre, le privant ainsi du bonheur de mourir avec ses frères; enfin il commanda de jeter Hiéroclès au fond d'un vaisseau et de le conduire jusqu'au lieu de son exil.

Cette sentence, subitement portée à Hiéroclès, lui donna le coup de la mort. La patience et la miséricorde de Dieu touchoient à

leur terme, et la justice alloit commencer. A peine Hiéroclès étoit sorti de la maison du juge, qu'il se sentit de nouveau frappé par le glaive de l'Ange exterminateur. Dans un instant la maladie dont il est dévoré ne laisse plus aux médecins aucune espérance. Les Païens, qui regardent la lèpre comme une malédiction du Ciel, s'éloignent de l'apostat; ses esclaves mêmes l'abandonnent. Délaissé du monde entier, il ne trouve de secours que dans les hommes qu'il a si cruellement poursuivis. Les Chrétiens, dont la charité ose seule braver toutes les misères humaines, ouvrent leurs hospices à leur persécuteur. Là, couché près d'un confesseur mutilé, Hiéroclès voit ses douleurs soulagées par la même main qui vient de panser les plaies d'un martyr. Mais tant de vertus ne font qu'irriter cet homme repoussé de Dieu : tantôt il appelle à grands cris Cymodocée; tantôt il croit apercevoir Eudore, une épée flamboyante à la main, et le menaçant du haut du ciel. Ce fut au milieu d'un de ces transports qu'on vint lui annoncer le dernier ordre de Galérius. Alors, se soulevant comme un spectre sur son lit pestiféré, le faux sage murmure ces mots d'une voix effrayée et incertaine:

« Je vais me reposer pour jamais. »

Il expire. Effroyable et trompeuse espérance ! Cette ame, qui croyoit mourir avec le corps, au lieu d'une nuit profonde et tranquille, aperçoit tout à coup au fond du tombeau une lumière prodigieuse. Une voix qui sort du milieu de cette lumière prononce distinctement ces paroles :

« Je suis Celui qui suis. »

A l'instant l'Éternité vivante est révélée à l'ame de l'athée. Trois vérités frappent à la fois cette ame confondue : sa propre existence, celle de Dieu, et la certitude des récompenses sans terme et des châtiments sans fin. Oh, que n'est-elle ensevelie sous les débris de l'Univers, pour se cacher à la face du Souverain Juge! Une force invisible la porte, dans un clin d'œil, nue et tremblante, au pied du tribunal de Dieu. Elle voit, pour un seul moment, celui qu'elle a renié dans le temps, et qu'elle ne verra plus dans l'éternité. Le Tout-Puissant paroît sur les nuées, son Fils est assis à sa droite, l'armée des Saints l'environne; l'Enfer accourt pour réclamer sa proie. L'Ange protecteur d'Hiéroclès, confus et touché jusqu'aux larmes, se tient encore auprès de l'infortuné.

« Ange, dit le Souverain Arbitre, pourquoi n'as-tu pas défendu
« cette ame ?

— « Seigneur, répond l'Ange se voilant de ses ailes, vous êtes « le Dieu des miséricordes !

— « Créature, dit la même voix, l'Ange ne t'auroit-il pas donné des avertissements salutaires ? »

L'ame, dans une terreur profonde, s'étoit jugée elle-même, et elle ne répondit point.

« Elle est à nous, s'écrièrent les Anges rebelles : cette ame a « trompé le monde par une fausse sagesse ; elle a persécuté l'in- « nocence, outragé la pudeur, versé le sang innocent; elle ne « s'est point repentie.

— « Ouvrez le Livre de vie, » dit l'Ancien des jours.

Un prophète ouvrit le Livre de vie : le nom d'Hiéroclès étoit effacé.

« Va, maudit, aux feux éternels, » dit le juge incorruptible.

A l'instant l'ame de l'athée commence à haïr Dieu de la haine des réprouvés, et tombe en des profondeurs brûlantes. L'Enfer s'ouvre pour la recevoir, et se referme sur elle en prononçant :

« L'éternité ! »

L'écho de l'abîme répète :

« L'éternité ! »

Le Père des humains, qui vient de punir le crime, songe à couronner l'innocence.

Il est dans le ciel une puissance divine, compagne assidue de la religion et de la vertu; elle nous aide à supporter la vie, s'embarque avec nous pour nous montrer le port dans les tempêtes, également douce et secourable aux voyageurs célèbres, aux passagers inconnus. Quoique ses yeux soient couverts d'un bandeau, ses regards pénètrent l'avenir; quelquefois elle tient des fleurs naissantes dans sa main, quelquefois une coupe pleine d'une liqueur enchanteresse; rien n'approche du charme de sa voix, de la grâce de son sourire; plus on avance vers le tombeau, plus elle se montre pure et brillante aux mortels consolés; la Foi et la Charité lui disent : « Ma sœur ! » et elle se nomme l'Espérance.

L'Éternel ordonne à ce beau Séraphin de descendre vers Cymodocée, et de lui montrer de loin les joies célestes, afin de la soutenir au milieu des tribulations de la terre. Un faux rapport avoit interrompu pour quelques instants les chagrins de la jeune Chrétienne. Le bruit s'étoit répandu dans Rome qu'Eudore venoit de recevoir sa grace; la lettre de Festus et la scène du Repas Libre mal expliquée avoient donné naissance à cette rumeur populaire. Blanche s'étoit empressée de communiquer ce faux rapport comme

une nouvelle certaine à la fille de Démodocus; mais combien Blanche se repentit de son indiscrète bonté, lorsqu'elle connut le véritable destin d'Eudore, et l'arrêt qui condamnoit à mort tous les Chrétiens des prisons! Sævus, plein d'une brutale joie, lui commande de porter à Cymodocée le vêtement des femmes martyres: c'étoit une tunique bleue, une ceinture noire, des brodequins noirs, un manteau noir, et un voile blanc. La foible et désolée gardienne accomplit en pleurant son message de douleur. Elle n'eut pas la force de détromper l'orpheline, et de lui apprendre son sort.

« Voilà, lui dit-elle, ma sœur, un vêtement nouveau. Que la paix du Seigneur soit avec vous!

— « Qu'est-ce que ce vêtement? dit Cymodocée. Est-ce ma robe nuptiale? Est-ce mon époux qui me l'envoie?

— « C'est pour lui qu'il la faut prendre, répliqua la femme du gardien.

« Oh! dit Cymodocée pleine de joie, mon époux a reçu sa grace, nous achèverons notre hymen! »

Blanche avoit le cœur brisé; elle se contenta de dire :

« Priez, ma sœur, pour vous et pour moi! »

Elle sortit.

Demeurée seule avec le vêtement de gloire, Cymodocée le considère, et le prend dans ses mains charmantes.

« On m'ordonne, dit-elle, de me parer pour mon époux, il faut obéir. »

Aussitôt elle revêt la tunique, qu'elle rattache avec la ceinture; les brodequins couvrent ses pieds plus blancs que le marbre de Paros; elle jette le voile sur sa tête, et suspend à son épaule le manteau : telle la Muse des mensonges nous peint la Nuit, mère de l'Amour, enveloppée de ses voiles d'azur et de ses crêpes funèbres; telle Marcie (moins jeune, moins belle, moins vertueuse) se montra aux yeux du dernier Caton, quand elle le réclama pour époux au milieu des malheurs de Rome, et qu'elle parut à l'autel de l'Hymen avec l'habit d'une veuve éplorée. Cymodocée ne sait pas qu'elle porte la robe de la mort! Elle se regarde dans ce triste appareil, qui la rend cent fois plus touchante; elle se rappelle le jour où elle se couvrit des ornements des Muses pour aller avec son père remercier la famille de Lasthénès.

« Ma robe nuptiale, disoit-elle, n'est pas aussi éclatante; mais elle plaira peut-être davantage à mon époux, parceque c'est une robe chrétienne. »

Le souvenir de son premier bonheur et du doux pays de la Grèce inspira la fille d'Homère. Elle s'assit devant la fenêtre de la prison; et reposant sur sa main sa tête embellie du voile des martyres, elle soupira ces paroles harmonieuses :

« Légers vaisseaux de l'Ausonie, fendez la mer calme et brillante! Esclave de Neptune, abandonnez la voile au souffle « amoureux des vents! Courbez-vous sur la rame agile. Reportez-« moi, sous la garde de mon époux et de mon père, aux rives « fortunées du Pamisus.

« Volez, oiseaux de Libye, dont le cou flexible se courbe avec « grace, volez au sommet de l'Ithome, et dites que la fille d'Homère va revoir les lauriers de la Messénie!

« Quand retrouverai-je mon lit d'ivoire, la lumière du jour si « chère aux mortels, les prairies émaillées de fleurs qu'une eau « pure arrose, que la pudeur embellit de son souffle!

« J'étois semblable à la tendre génisse sortie du fond d'une « grotte, errante sur les montagnes, et nourrie au son des instruments champêtres. Aujourd'hui, dans une prison solitaire, « sur la couche indigente de Cérès!..

« Mais d'où vient qu'en voulant chanter comme la fauvette, je « soupire comme la flûte consacrée aux morts? Je suis pourtant « revêtue de la robe nuptiale; mon cœur sentira les joies et les inquiétudes maternelles; je verrai mon fils s'attacher à ma robe, « comme l'oiseau timide qui se réfugie sous l'aile de sa mère. « Eh! ne suis-je pas moi-même un jeune oiseau ravi au sein paternel!

« Que mon père et mon époux tardent à paroître! Ah! s'il m'étoit permis d'implorer encore les Graces et les Muses! Si je pouvois interroger le Ciel dans les entrailles de la victime! Mais j'offense un Dieu que je connois à peine : reposons-nous sur la « Croix. »

Déja la nuit enveloppoit Rome enivrée. Tout à coup les portes de la prison s'ouvrent, et le centurion chargé de lire aux Chrétiens la sentence de l'Empereur paroît devant Cymodocée. Il étoit accompagné de plusieurs soldats : quelques autres, arrêtés dans les cours extérieures, retenoient le gardien, et lui prodiguoient le vin des idoles.

Comme une colombe que le chasseur a surprise dans le creux d'une roche reste immobile de frayeur, et n'ose s'envoler dans les

plaines du ciel, ainsi la fille de Démodocus demeure frappée d'étonnement et de crainte, sur le siége à demi brisé où elle étoit assise. Les soldats allument un flambeau. O prodige! l'épouse d'Eudore reconnoît Dorothée sous l'habit du centurion! Dorothée contemple à son tour, sans pouvoir parler, cette femme dans l'appareil du martyre! Jamais il ne l'avoit vue si belle : la tunique bleue, le manteau noir, faisoient éclater la blancheur de son teint; et ses yeux, fatigués par les pleurs, avoient une douceur angélique : elle ressembloit à un tendre narcisse qui penche sa tête languissante au bord d'une eau solitaire. Dorothée et les autres Chrétiens déguisés en soldats lèvent les bras au ciel et fondent en larmes.

« C'est toi, compagnon de mes courses loin de ma patrie! s'écria la jeune Messénienne en se mettant à genoux et tendant les mains à Dorothée. Tu visites enfin ton Esther! Mortel généreux, viens-tu guider mes pas vers mon père et vers mon époux? Que la nuit eût été longue sans toi! »

Dorothée, la voix entrecoupée par les pleurs, répondit :

« Cymodocée, vous connoissez donc votre sort? Cette robe....

— « C'est ma robe nuptiale, dit la vierge ingénue. Mais si tout est fini, si mon époux est sauvé, si je suis libre, pourquoi ces pleurs et ce mystère?

— « Fuyons, repartit Dorothée; enveloppez-vous dans cette toge; nous n'avons pas un moment à perdre. Accompagné de ces braves amis, je me suis glissé dans votre prison à la faveur de ce déguisement; j'ai montré la sentence de l'Empereur : Sævus m'a pris pour le centurion qui vient vous annoncer l'arrêt fatal.

— « Quel arrêt? dit la fille d'Homère.

— « Vous ne savez donc pas, repartit Dorothée, que les Chrétiens des prisons sont condamnés à mourir demain dans l'amphithéâtre?

— Mon époux est-il compris dans cet arrêt? dit la nouvelle chrétienne en se levant avec une gravité qu'elle n'avoit pas encore montrée; parlez, ne me trompez pas. Je ne connois point le serment inviolable des Chrétiens; autrefois j'aurois juré par l'Érèbe et par le génie de mon père. Voilà votre livre sacré; il est écrit dans ce livre : « Vous ne mentirez pas; » jurez donc sur l'Évangile qu'Eudore est sauvé. »

Dorothée pâlit; les yeux noyés de larmes, il s'écria :

« Femme, voulez-vous donc que je vous parle de la gloire dont votre époux s'est couvert, et de celle qui l'attend encore? »

Cymodocée trembla comme le palmier frappé de la foudre.

« Vos paroles, dit-elle, ont descendu dans mon cœur comme un glaive. Je vous entends! Et vous voulez que je fuie! Je ne reconnois pas là les maximes des Chrétiens! Eudore est couvert de plaies pour son Dieu! il combattra demain les bêtes féroces, et l'on me conseille de me soustraire à mon sort, de l'abandonner au sien! Je sens à mes côtés je ne sais quelle espérance qui me fait entrevoir un bonheur et des beautés divines. Si quelquefois, foible et découragée, j'ai jeté un regard complaisant sur la vie, toutes ces craintes sont dissipées. Non, l'eau du Jourdain n'aura pas coulé en vain sur ma tête! Je vous salue, robe sacrée, dont je ne connoissois pas le prix! Je le vois, vous êtes la robe du martyre! la pourpre qui vous teindra demain sera immortelle, et me rendra plus digne de paroître devant mon époux. »

En prononçant ces maux, Cymodocée, saisie d'un enthousiasme divin, portoit sa robe à ses lèvres, et la baisoit avec respect.

« Eh bien! s'écria Dorothée, si vous ne voulez pas nous suivre, nous périrons tous avec vous, nous demeurerons ici, nous nous déclarerons Chrétiens, et demain vous nous conduirez à l'amphithéâtre. Mais quoi! la religion vous commande-t-elle cette barbarie? Vous voulez mourir sans recevoir la bénédiction de votre père, sans embrasser ce vieillard qui vous attend, et que votre résolution va conduire au tombeau! Ah! si vous l'aviez vu souiller ses cheveux avec des cendres brûlantes, déchirer ses habits, se rouler au pied des murs de votre prison, Cymodocée, vous vous laisseriez attendrir. »

Comme la glace qu'une seule nuit a formée dans les premiers jours du printemps se fond aux rayons du soleil; comme la fleur près d'éclore brise la légère enveloppe du bouton qui la retient : ainsi la résolution de Cymodocée s'évanouit à ses paroles; ainsi la pitié filiale éclate et refleurit au fond de son cœur. Elle ne peut se résoudre à compromettre les hommes généreux qui s'exposent pour la sauver; elle ne peut mourir sans chercher à consoler Démodocus : elle garde un moment le silence; elle écoute les conseils de l'Ange des espérances célestes, qui parle à son ame; puis soudain, renfermant en elle-même un projet sublime :

« Allons revoir mon père! »

Les Chrétiens, au comble de la joie, couvrent d'un casque les cheveux de la jeune fille; ils enveloppent Cymodocée dans une de ces toges blanches bordées de pourpre que les adolescents prenoient à Rome, au sortir de l'enfance : on eût cru voir la légère Camille, le bel Ascagne, ou l'infortuné Marcellus. Les Chrétiens placent la

fille d'Homère au milieu d'eux ; ils éteignent les flambeaux, sortent tous ensemble, et laissent le gardien, plongé dans l'ivresse, fermer soigneusement des cachots vides.

La troupe sainte se disperse dans la nuit, et Zacharie va porter à Eudore la nouvelle de la délivrance de Cymodocée.

Déja l'on connoissoit dans la prison de saint Pierre le mensonge généreux du billet de Festus, et le fils de Lasthénès étoit soulagé d'une douleur insupportable. Mais lorsque Zacharie vint lui dire que la brebis étoit sortie de la caverne des lions, il jeta un cri de joie qui fut répété par tous les martyrs. Les confesseurs, en admirant les Fidèles qui combattoient pour la foi, ne desiroient point voir couler le sang de leurs frères. Les victimes, attristées par le deuil du fils de Lasthénès, reprirent leur sérénité : il ne s'agissoit plus que de mourir ! On commença par remercier le Dieu qui sauva Joas des mains d'Athalie. Ensuite revinrent les discours graves, les exhortations pieuses : Cyrille parloit avec majesté, Victor avec force, Genès avec gaîté, Gervais et Protais avec une onction fraternelle ; Perséus, le descendant d'Alexandre, offroit des leçons tirées de l'histoire ; Thraséas, l'ermite du Vésuve, enveloppoit ses maximes dans des images riantes.

« Puisque toute la vie, disoit-il à Perséus, se réduit à quelques jours, que vous seroit-il revenu des grandeurs de votre naissance ? Que vous importe aujourd'hui d'avoir accompli le voyage dans un esquif ou sur une trirème ? L'esquif même est préférable, car il vogue sur le fleuve auprès de la terre, qui lui présente mille abris ; le vaisseau navigue sur une mer orageuse où les ports sont rares, les écueils fréquents, et où souvent on ne peut jeter l'ancre, à cause de la profondeur de l'abîme. »

Tels étoient la liberté d'esprit, l'enjouement, les graces de ces hommes, qui passoient leur dernière nuit sur la terre. Les jeunes et les vieux martyrs, animés du souffle de l'Esprit Saint, répandoient tous les trésors des vertus, et présentoient réunis et confondus les fruits les plus aimables de la sagesse : tels sont les champs les plus fertiles de la Campanie ; le jeune froment est semé à l'ombre du vieux peuplier qui porte la vigne ; bientôt le chaume jaunissant monte pour chercher la grappe rougie qui descend à son tour vers les épis dorés ; un vent du ciel se glisse parmi les berceaux, agite les peupliers, les épis, les guirlandes de la vigne, et mêle les douces odeurs des moissons, des jardins et des bois.

Mais Dorothée, comme un courageux pasteur, s'est ouvert un chemin à travers la foule idolâtre. Sur le flanc du mont Esquilin

s'élevoit une retraite qu'avoit habitée Virgile : un laurier planté à la porte s'offroit à la vénération du peuple. Dorothée, aux jours de sa puissance, avoit acheté cette demeure pour l'embellir. C'est là qu'il vient cacher la fille d'Homère. Démodocus remplissoit déja cet asile écarté du bruit de ses pleurs. Le vieillard étoit assis dans la poussière, sous un portique : il croit voir deux guerriers s'avancer à travers les ombres :

« Qui êtes-vous ? s'écrie-t-il d'une voix éclatante. Fantômes envoyés par les sanglantes Euménides, venez-vous m'entraîner dans la nuit du Tartare ? Êtes-vous des Génies chrétiens qui m'annoncez la mort de ma fille ? Tombent le Christ et ses temples, tombe le Dieu qui attache à la croix ses adorateurs !

— « Ce sont eux cependant qui te ramènent ta fille ! » dit Cymodocée en se jetant au cou de son père.

Le casque de la jeune martyre roule à terre, ses cheveux descendent sur ses épaules : le guerrier devient une vierge charmante. Démodocus perd l'usage de ses sens ; on s'empresse de le faire revenir à la vie ; on lui explique des mystères que dans sa joie il peut à peine comprendre. Cymodocée le soulage par des paroles et par des caresses :

« O mon père, je te retrouve enfin après une séparation cruelle ! Me voilà donc encore à tes pieds ! C'est moi, c'est ta Cymodocée, pour qui ta bouche apprit à prononcer le tendre nom de fille. Tu me reçus dans tes bras à ma naissance. Tu me comblas de tes caresses et de tes bénédictions. Que de fois suspendue à tes bras, que de fois j'ai promis de te rendre le plus heureux des mortels, et j'ai pu faire couler des larmes de tes yeux ! O mon père ! est-ce toi que je presse sur mon sein ? Ah ! jouissons bien de ces moments d'un bonheur inespéré ! Tu le sais, le Ciel est prompt à reprendre les dons qu'il nous fait. »

Alors Démodocus :

« Gloire de mes ancêtres, fille plus précieuse à mon cœur que la lumière qui éclaire les ombres heureuses dans l'Élysée, pourrois-je te raconter mes douleurs ! Comme je te cherchois aux lieux où je t'avois vue et autour de ces prisons qui te déroboient à mon amour ! Ah ! me disois-je, je ne préparerai point sa couche nuptiale ; je n'allumerai point la torche de son hyménée ; je resterai seul sur la terre, où les dieux m'auront enlevé ma couronne et ma joie ! Lorsque je serrois ma fille dans mes bras aux rivages de l'Attique, je l'embrassois donc pour la dernière fois ? Quel doux regard elle attachoit sur moi ! Comme elle me sourioit avec tendresse !

Étoit-ce là son dernier sourire? O traits chéris que j'ai retrouvés! ô front où se peignent la candeur et l'innocence, vous semblez faits pour le bonheur! Quel plaisir de sentir palpiter ce cœur jeune et plein de vie sur ce cœur vieilli et épuisé par la douleur! »

Tels sont les gémissements de Démodocus et de Cymodocée : Alcyon, qui bâtit son nid sur les vagues, fait entendre avec ses petits de douces plaintes dans le berceau flottant que la vaste mer doit bientôt engloutir. Dorothée fait apporter des flambeaux, et conduit le père et la fille dans une salle où l'on avoit préparé deux lits; il se retire et les laisse à leur tendresse. La nuit entière se fût écoulée dans des récits mutuels et de touchantes caresses, si le prêtre des dieux, se jetant tout à coup aux pieds de Cymodocée, ne se fût écrié :

« O ma fille, mets un terme à mes craintes et à mes malheurs! Abjure des autels qui t'exposent sans cesse à de nouvelles persécutions; reviens au culte de ton père. Hiéroclès n'est plus à craindre. Celui qui devoit être ton époux.... »

Cymodocée se précipite à son tour aux genoux du vieillard :

« Mon père à mes pieds! s'écrie-t-elle en relevant Démodocus. Ah! je n'ai pas la force de supporter cette épreuve. O mon père, épargnez une fille pleine de foiblesse, ne la séduisez pas; laissez-lui le Dieu de son époux. Si vous saviez combien ce Dieu a augmenté pour vous mon respect et mon amour!

— « Ce Dieu, dit Démodocus, a voulu me ravir ma fille; il t'enlève ton époux!

— « Non, dit Cymodocée, je ne perdrai point Eudore : il vivra toujours, sa gloire rejaillira sur moi.

— « Quoi! reprit le prêtre d'Homère, tu ne perdras point Eudore descendu au tombeau?

— « Il n'est point de tombeau pour lui, dit la vierge inspirée : on ne pleure point les Chrétiens morts pour leur Dieu, comme on pleure les autres hommes. »

Cependant Cymodocée, qui cache un profond dessein dans son cœur, invite son père à se reposer. Elle le contraint par ses prières à se jeter sur un lit. Le vieillard ne pouvoit se résoudre à perdre un moment des yeux sa fille retrouvée; il croyoit toujours qu'elle alloit lui échapper : ainsi, lorsqu'un homme a été longtemps poursuivi par un songe funeste, au moment de son réveil il voit encore l'image effrayante, et la naissante aurore ne rassure point ses esprits. Cymodocée se plaint de la fatigue qu'elle éprouve; elle

s'incline sur le second lit à l'autre extrémité de la salle, et adresse tout bas cette prière à l'Éternel :

« Dieu inconnu, qui pénètres le fond de mon cœur; Dieu qui « as vu mourir ton Fils unique, si mes desseins te sont agréables, « fais descendre vers mon père un de ces Esprits qu'on appelle « tes Anges : ferme ses yeux appesantis par les larmes, et sou- « viens-toi de lui quand je l'aurai quitté pour toi. »

Elle dit, et sa prière, sur des ailes de flamme, s'envole au sein de l'Éternel. L'Éternel la reçoit dans sa miséricorde, et l'Ange du sommeil abandonne aussitôt les voûtes éthérées. Il tient à la main son sceptre d'or qui lui sert à calmer les peines des justes. Il franchit d'abord la région des soleils et s'abaisse vers la terre, où le conduit un long cri de douleur. Descendu sur ce globe, il s'arrête un moment au plus haut sommet des montagnes de l'Arménie; il cherche des yeux les déserts où furent les campagnes d'Éden; il se souvient du premier sommeil de l'homme, alors que Dieu tira du côté d'Adam la belle compagne qui devoit perdre et sauver la race humaine. Bientôt il prend son vol vers le mont Liban; il voit au-dessous de lui les vallées profondes, les torrents blanchis, les cèdres sublimes; il touche aux plaines innocentes où les Patriarches goûtoient ses dons sous un palmier. Il plane ensuite sur les mers de Sidon et de Tyr, et laissant au loin l'exil de Teucer, la tombe d'Aristomène, la Crète chérie des rois, la Sicile aimée des pasteurs, il découvre les bords de l'Italie. Il fend les airs sans bruit et sans agiter ses ailes; il répand sur son passage la fraîcheur et la rosée; il paroît : les flots s'assoupissent, les fleurs s'inclinent sur leurs tiges, la colombe cache sa tête sous son aile, et le lion s'endort dans son antre. Les sept collines de la ville éternelle s'offrent enfin aux regards de l'Ange consolateur. Il voit avec horreur un million d'idolâtres troubler le calme de la nuit : il les abandonne à leur coupable veille; il est sourd à la voix de Galérius; mais il ferme, en passant, les yeux des martyrs; il vole à la retraite solitaire de Démodocus. Ce père infortuné s'agitoit, brûlant sur sa couche; le messager divin étend son sceptre pacifique, et touche les paupières du vieillard : Démodocus tombe à l'instant dans un repos profond et délicieux. Il n'avoit connu jusqu'alors que ce Sommeil frere de la Mort, habitant des Enfers, enfant de ces Démons appelés dieux parmi les hommes; il ignoroit ce Sommeil de vie qui vient du ciel : charme puissant composé de paix et d'innocence, qui n'amène point de songes, qui n'appesantit point l'ame, et qui semble être une douce vapeur de la vertu. L'Ange

du repos n'ose approcher de Cymodocée : il s'incline avec respect devant cette vierge qui prie, et, la laissant sur la terre, il va l'attendre dans le ciel.

LIVRE VINGT-QUATRIÈME.

SOMMAIRE.

Adieux à la Muse. Maladie de Galérius. L'amphithéâtre de Vespasien. Eudore est conduit au martyre. Michel plonge Satan dans l'abîme. Cymodocée s'échappe d'auprès de son père, et vient trouver Eudore à l'amphithéâtre. Galérius apprend que Constantin a été proclamé César. Martyre des deux époux. Triomphe de la religion chrétienne.

O Muse, qui daignas me soutenir dans une carrière aussi longue que perilleuse, retourne maintenant aux célestes demeures! J'aperçois les bornes de la course; je vais descendre du char, et pour chanter l'hymne des morts je n'ai plus besoin de ton secours. Quel François ignore aujourd'hui les cantiques funèbres? Qui de nous n'a mené le deuil autour d'un tombeau, n'a fait retentir le cri des funérailles? C'en est fait, ô Muse, encore un moment, et pour toujours j'abandonne tes autels! Je ne dirai plus les amours et les songes séduisants des hommes : il faut quitter la lyre avec la jeunesse. Adieu, consolatrice de mes jours, toi qui partageas mes plaisirs, et bien plus souvent mes douleurs! Puis-je me séparer de toi sans répandre des larmes! J'étois à peine sorti de l'enfance, tu montas sur mon vaisseau rapide, et tu chantas les tempêtes qui déchiroient ma voile; tu me suivis sous le toit d'écorce du Sauvage, et tu me fis trouver dans les solitudes américaines les bois du Pinde. A quel bord n'as-tu pas conduit mes rêveries ou mes malheurs? Porté sur ton aile, j'ai découvert au milieu des nuages les montagnes désolées de Morven, j'ai pénétré les forêts d'Erminsul, j'ai vu couler les flots du Tibre, j'ai salué les oliviers du Céphise et les lauriers de l'Eurotas. Tu me montras les hauts cyprès du Bosphore, et les sépulcres déserts du Simoïs. Avec toi je traversai l'Hermus rival du Pactole; avec toi j'adorai les eaux du Jourdain, et je priai sur la montagne de Sion. Memphis et Carthage nous ont vus méditer sur leurs ruines; et dans les débris des palais de Grenade, nous évoquâmes les souvenirs de l'honneur et de l'amour. Tu me disois alors :

« Sache apprécier cette gloire dont un obscur et foible voyageur « peut parcourir le théâtre en quelques jours. »

O Muse, je n'oublierai point tes leçons! Je ne laisserai point tomber mon cœur des régions élevées où tu l'as placé. Les talents de l'esprit que tu dispenses s'affoiblissent par le cours des ans : la voix perd sa fraîcheur, les doigts se glacent sur le luth; mais les nobles sentiments que tu inspires peuvent rester quand tes autres dons ont disparu. Fidèle compagne de ma vie, en remontant dans les cieux laissez-moi l'indépendance et la vertu. Qu'elles viennent, ces Vierges austères, qu'elles viennent fermer pour moi le livre de la Poésie, et m'ouvrir les pages de l'Histoire. J'ai consacré l'âge des illusions à la riante peinture du mensonge : j'emploierai l'âge des regrets au tableau de la vérité.

Mais que dis-je! ne l'ai-je point déja quitté le doux pays du mensonge? Ah! les maux que Galérius a fait souffrir aux Chrétiens ne sont pas de vaines fictions!

Il est temps que le Ciel venge sur l'oppresseur la cause de l'innocence opprimée. L'Ange du Sommeil n'a point voulu prêter l'oreille aux prières de Galérius : il l'a laissé en proie à l'Ange exterminateur. Le vin de la colère de Dieu, en pénétrant dans les entrailles du persécuteur des Fidèles, a fait éclater un mal caché, fruit de l'intempérance et de la débauche. Depuis la ceinture jusqu'à la tête, Galérius n'est plus qu'un squelette recouvert d'une peau livide, enfoncée entre des ossements; le bas de son corps est enflé comme une outre, et ses pieds n'ont plus de forme. Lorsqu'au bord d'un vivier couvert de roseaux et de glaïeuls, un serpent s'est attaché aux flancs d'un taureau, l'animal se débat dans les nœuds du reptile : il frappe l'air de sa corne; mais bientôt, dompté par le venin, il tombe et se roule en mugissant : ainsi s'agite et rugit Galérius. La gangrène dévore ses intestins. Pour attirer au-dehors les vers qui rongent ce maître du monde, on livre à ses plaies affamées des animaux nouvellement égorgés. On invoque Apollon, Esculape, Hygie : vaines idoles qui ne peuvent se défendre elles-mêmes des vers qui leur percent le cœur! Galérius fait trancher la tête aux médecins qui ne trouvent point de remèdes à ses souffrances.

« Prince, lui dit l'un d'entre eux, élevé secrètement dans la foi des Chrétiens, cette maladie est au-dessus de notre art : il faut remonter plus haut. Souvenez-vous de ce que vous avez fait contre les serviteurs de Dieu, et vous saurez à qui vous devez avoir recours. Je suis prêt à mourir comme mes frères; mais les médecins ne vous guériront pas. »

Cette franchise plonge Galérius dans des transports de rage; il

ne peut se résoudre à reconnoître l'impiété de ce titre d'Éternel dont il a surchargé une vie d'un moment. Sa fureur contre les Chrétiens redouble : loin de vouloir suspendre leurs supplices, il confirme sa première sentence, et n'attend lui-même que le jour pour montrer à l'amphithéâtre le spectacle d'un prince mourant qui vient voir mourir ses sujets.

Son impatience ne fut pas longtemps éprouvée : déja les flots jaunissants du Tibre, les coteaux d'Albe, les bois de Lucrétile et de Tibur, sourioient aux feux naissants de l'aurore. La rosée brilloit suspendue aux plantes comme une manne : la campagne romaine se montroit tout éclatante de la fraîcheur, et pour ainsi dire de la jeunesse de la lumière Les monts lointains de la Sabine, qu'enveloppoit une vapeur diaphane, se peignoient de la couleur du fruit du prunier, quand sa pourpre violette est légèr. ment blanchie par sa fleur. On voyoit la fumée s'élever des hameaux, des brouillards fuir le long des collines, et la cime des arbres se découvrir : jamais plus beau jour n'étoit sorti de l'Orient pour contempler les crimes des hommes. O soleil, sur le trône élevé d'où tu jettes un regard ici-bas, que te font nos larmes et nos malheurs? Ton lever et ton coucher ne peuvent être troublés par le souffle de nos misères; tu éclaires des mêmes rayons le crime et la vertu, les générations passent, et tu poursuis ta course!

Cependant le peuple s'assembloit à l'amphithéâtre de Vespasien : Rome entière étoit accourue pour boire le sang des martyrs. Cent mille spectateurs, les uns voilés d'un pan de leur robe, les autres portant sur la tête une ombelle, etoient répandus sur les gradins. La foule, vomie par les portiques, descendoit et montoit le long des escaliers extérieurs, et prenoit son rang sur les marches revêtues de marbre. Des grilles d'or défendoient le banc des sénateurs de l'attaque des bêtes féroces. Pour rafraîchir l'air, des machines ingénieuses faisoient monter des sources de vin et d'eau safranée, qui retomboient en rosée odoriférante. Trois mille statues de bronze, une multitude infinie de tableaux, des colonnes de jaspe et de porphyre, des balustres de cristal, des vases d'un travail précieux, décoroient la scène. Dans un canal creusé autour de l'arène nageoient un hippopotame et des crocodiles; cinq cents lions, quarante éléphants, des tigres, des panthères, des taureaux, des ours, accoutumés à déchirer des hommes, rugissoient dans les cavernes de l'amphithéâtre. Des gladiateurs non moins féroces essayoient çà et là leurs bras ensanglantés. Auprès des antres du trépas s'élevoient des lieux de prostitution publique :

des courtisanes nues et des femmes romaines du premier rang augmentoient, comme aux jours de Néron, l'horreur du spectacle, et venoient, rivales de la mort, se disputer les faveurs d'un prince mourant. Ajoutez les derniers hurlements des Ménades couchées dans les rues, et expirant sous l'effort de leur dieu, et vous connoîtrez toutes les pompes et tout le déshonneur de l'esclavage.

Les Prétoriens, chargés de conduire les confesseurs au martyre, assiégeoient déjà les portes de la prison de saint Pierre. Eudore, selon les ordres de Galérius, devoit être séparé de ses frères, et choisi pour combattre le premier : ainsi, dans une troupe valeureuse, on cherche à terrasser d'abord le héros qui la guide. Le gardien de la prison s'avance à la porte du cachot, et appelle le fils de Lasthénès.

« Me voici, dit Eudore ; que voulez-vous? »

— « Sors pour mourir, » s'écria le gardien.

— « Pour vivre ! » répondit Eudore.

Et il se lève de la pierre où il étoit couché. Cyrille, Gervais, Protais, Rogatien et son frère, Victor, Genès, Perseus, l'ermite du Vésuve, ne peuvent retenir leurs larmes.

« Confesseurs, leur dit Eudore, nous allons bientôt nous retrouver. Un instant séparés sur la terre, nous nous rejoindrons dans le ciel. »

Eudore avoit réservé pour ce dernier moment une tunique blanche, destinée jadis à sa pompe nuptiale; il ajoute à cette tunique un manteau brodé par sa mère : il paroît plus beau qu'un chasseur d'Arcadie qui va disputer le prix des combats de l'arc ou de la lyre, dans les champs de Mantinée.

Le peuple et les Prétoriens impatients appellent le fils de Lasthénès à grands cris.

« Allons ! » dit le martyr.

Et surmontant les douleurs du corps par la force de l'ame, il franchit le seuil du cachot. Cyrille s'écrie :

« Fils de la Femme, on vous a donné un front de diamant : ne les craignez point, et n'ayez pas de peur devant eux. »

Les évêques entonnent le Cantique des louanges, nouvellement composé à Carthage par Augustin, ami d'Eudore :

« O Dieu, nous te louons! ô Dieu, nous te bénissons! Les Cieux,
« les Anges, les Trônes, les Chérubins, te proclament trois fois
« saint, Seigneur, Dieu des armées ! »

« Laissez-les faire, dit Eudore. C'est ainsi qu'ils ont souvent traité leurs empereurs ; mais vous ne serez point obligés d'employer la pointe de vos épées pour me forcer à lever la tête. »

On avoit brisé toutes les statues triomphales d'Eudore. Une seule étoit restée, et elle se trouva sur le passage du martyr ; un soldat ému de ce singulier hasard baissa son casque pour cacher l'attendrissement de son visage. Eudore l'aperçut et lui dit :

« Ami, pourquoi pleurez-vous ma gloire? C'est aujourd'hui que je triomphe ! Méritez les mêmes honneurs ! »

Ces paroles frappèrent le soldat ; et quelques jours après il embrassa la religion chrétienne.

Eudore parvient ainsi jusqu'à l'amphithéâtre, comme un noble coursier, percé d'un javelot sur le champ de bataille, s'avance encore au combat sans paroître sentir sa blessure mortelle.

Mais tous ceux qui pressoient le confesseur n'étoient pas des ennemis : un grand nombre étoient des Fidèles qui cherchoient à toucher le vêtement du martyr, des vieillards qui recueilloient ses paroles, des prêtres qui lui donnoient l'absolution du milieu de la foule, des jeunes gens, des femmes qui crioient :

« Nous demandons à mourir avec lui. »

Le confesseur calmoit d'un mot, d'un geste, d'un regard, ces élans de la vertu, et ne paroissoit occupé que du péril de ses frères. L'Enfer l'attendoit à la porte de l'arène pour lui livrer un dernier assaut. Les gladiateurs, selon l'usage, voulurent revêtir le Chrétien d'une robe des prêtres de Saturne.

« Je ne mourrai point, s'écrie Eudore, dans le déguisement d'un lâche déserteur, et sous les couleurs de l'idolâtrie : je déchirerai plutôt de mes mains l'appareil de mes blessures. J'appartiens au peuple romain et à César : si vous les privez par ma mort du combat que je leur dois, vous en répondrez sur votre tête. »

Intimidés par cette menace, les gladiateurs ouvrirent les portes de l'amphithéâtre, et le martyr entra seul et triomphant dans l'arène.

Aussitôt un cri universel, des applaudissements furieux, prolongés depuis le faîte jusqu'à la base de l'édifice, en font mugir les échos. Les lions, et toutes les bêtes renfermées dans les cavernes, répondent dignement aux éclats de cette joie féroce : le peuple lui-même tremble d'épouvante ; le martyr seul n'est point effrayé. Tout à coup il se souvient du pressentiment qu'il eut jadis dans ce même lieu. Il rougit de ses erreurs passées ; il remercie Dieu, qui l'a reçu dans sa miséricorde, et l'a conduit, par un merveilleux

conseil, à une fin si glorieuse. Il songe avec attendrissement à son père, à ses sœurs, à sa patrie; il recommande à l'Éternel Démodocus et Cymodocée : ce fut sa dernière pensée de la terre; il tourne son esprit et son cœur uniquement vers le ciel.

L'Empereur n'étoit point encore arrivé, et l'intendant des jeux n'avoit pas donné le signal. Le martyr blessé demanda au peuple la permission de s'asseoir sur l'arène, afin de mieux conserver ses forces; le peuple y consent, dans l'espoir de voir un plus long combat. Le jeune homme, enveloppé de son manteau, s'incline sur le sable qui va boire son sang, comme un pasteur se couche sur la mousse au fond d'un bois solitaire.

Cependant, dans les profondeurs de l'éternité, une plus vive lumière sortoit du Saint des Saints. Les Anges, les Trônes, les Dominations, prosternés, entendoient, saisis de joie, une voix qui disoit :

« Paix à l'Église! Paix aux hommes! »

L'hostie étoit acceptée ; la dernière goutte du sang du juste alloit faire triompher cette religion qui devoit changer la face de la terre. La cohorte des Martyrs s'ébranle : les divins guerriers s'assemblent au bruit d'une trompette sonnée par l'Ange des armées du Seigneur. Là brille Étienne, le premier des confesseurs; là se montre l'intrépide Laurent, l'éloquent Cyprien, et vous, honneur de cette pieuse et fidèle cité que le Rhône ravage et que la Saône caresse. Tous portés sur une nuée lumineuse, ils descendent pour recevoir l'heureux soldat à qui la grande victoire est réservée. Les cieux s'abaissent et s'entr'ouvrent. Les chœurs des Patriarches, des Prophètes, des Apôtres, des Anges, viennent admirer le combat du juste. Les saintes Femmes, les Veuves, les Vierges, environnent et félicitent la mère d'Eudore, qui seule détourne ses yeux de la terre et les tient attachés sur le trône de Dieu.

Alors Michel arme sa droite de ce glaive qui marche devant le Seigneur, et qui frappe des coups inattendus; il prend dans sa main gauche une chaîne forgée au feu des éclairs, dans les arsenaux de la colère céleste. Cent Archanges en formèrent les anneaux indestructibles, sous la direction d'un ardent Chérubin; par un travail admirable, l'airain fondu avec l'argent et l'or se façonna sous leurs marteaux pesants; ils y mêlèrent trois rayons de la Vengeance éternelle : le Désespoir, la Terreur, la Malédiction, un carreau de la foudre, et cette matière vivante qui composoit les roues du char d'Ézéchiel. Au signal du Dieu fort, Michel

s'élance des cieux comme une comète. Les astres effrayés croient toucher à la borne de leur cours. L'Archange met un pied sur la mer et l'autre sur la terre. Il crie d'une voix terrible, et sept tonnerres parlent avec lui :

« Le règne du Christ est établi ; l'idolâtrie est passée ; la mort « ne sera plus. Race perverse, délivrez le monde de votre pré- « sence ; et toi, Satan, rentre dans le puits de l'abîme où tu seras « enchaîné pour mille ans. »

A ces accents formidables, les Anges rebelles sont saisis d'épouvante. Le Prince des Enfers veut résister encore, et combattre l'envoyé du Très-Haut : il appelle à lui Astarté et les Démons de la fausse sagesse et de l'homicide ; mais déjà précipités dans l'asile des douleurs, ils sont punis par de nouveaux tourments des maux qu'ils viennent de faire aux hommes. Satan, demeuré seul, essaie en vain de résister au guerrier céleste : la force lui est subitement ôtée ; il sent que son sceptre est brisé et sa puissance détruite. Précédé de ses légions éperdues, il se plonge avec un affreux rugissement dans le puits de l'abîme. Les chaînes vivantes tombent avec lui, l'embrassent et le lient sur un rocher enflammé au centre de l'Enfer.

Le fils de Lasthénès entend dans les airs des concerts ineffables, et les sons lointains de mille harpes d'or, mêlés à des voix mélodieuses. Il lève la tête, et voit l'armée des Martyrs renversant dans Rome les autels des faux dieux, et sapant les fondements de leurs temples parmi des tourbillons de poussière. Une échelle merveilleuse descend d'une nue jusqu'aux pieds d'Eudore. Cette échelle étoit de jaspe, d'hyacinthe, de saphirs et d'émeraudes, comme les fondements de la Jérusalem céleste. Le martyr contemple la vision de splendeur, et appelle par ses soupirs l'instant où il pourra suivre ce chemin du ciel.

Et pourtant ce n'est pas là toute la gloire que le Dieu de Jacob réserve à son peuple. Il entretient encore dans le cœur d'une foible femme les plus nobles et les plus généreux desseins. Quand l'alouette matinale attend sur des guérets nouveaux le retour de la lumière, aussitôt que le jour naissant a blanchi les bords des nuages, elle quitte la terre, et fait entendre en montant dans les airs un hymne qui charme le voyageur : ainsi la vigilante Cymodocée veille attentivement à la première clarté de l'aube, pour aller chanter dans le ciel des cantiques qui raviront Israël. Un rayon de l'aurore parvient jusqu'à la jeune Chrétienne, à travers le laurier de Virgile. Aussitôt elle se lève en silence, et reprend le vêtement

du martyre, qu'elle avoit eu soin de garder. Le prêtre d'Homère goûtoit encore le sommeil que l'Ange avoit répandu sur ses yeux. Cymodocée s'approche doucement, et se met à genoux au bord du lit de Démodocus. Elle contemple son père en versant des larmes muettes; elle écoute la respiration paisible du vieillard; elle songe à son affreux réveil; elle peut à peine étouffer les sanglots de la piété filiale. Soudain elle rappelle son courage, ou plutôt son amour et sa foi : elle s'échappe furtivement, comme la nouvelle épouse à Sparte se déroboit aux regards de sa mère pour aller jouir des embrassements de son époux.

Dorothée n'avoit point passé la nuit dans la maison de Virgile; les Chrétiens ne s'endormoient point ainsi la veille de la mort de leurs frères : accompagné de tous ses serviteurs, il s'étoit rendu à l'amphithéâtre avec Zacharie. Déguisés, au milieu de la foule, ils attendoient le combat du martyr, afin de dérober ensuite le corps glorieux et de lui donner la sépulture : ainsi une troupe de colombes, près d'une ferme où l'on bat le blé nouveau, attend que les moissonneurs se soient retirés, pour cueillir le grain resté sur l'aire.

Cymodocée ne rencontre donc point d'obstacles à sa fuite. Qui auroit pu deviner ses desseins? Elle descend sous le péristyle, et, ouvrant la porte extérieure, elle s'élance dans cette Rome qui lui étoit inconnue.

Elle erre d'abord par des rues désertes : tout le peuple s'étoit porté vers l'amphithéâtre. Elle ne sait où tourner ses pas; elle s'arrête et prête une oreille attentive, comme une sentinelle qui cherche à surprendre le bruit de l'ennemi. Il lui semble entendre un murmure lointain; elle court aussitôt de ce côté : plus elle approche, plus s'accroît le murmure. Bientôt elle aperçoit une longue file de soldats, d'esclaves, de femmes, d'enfants, de vieillards, qui suivoient tous le même chemin; elle voit passer des litières, voler des chars et des cavaliers. Mille accents, mille voix s'élèvent, et dans cette rumeur confuse Cymodocée distingue ce cri répété :

« Les Chrétiens aux bêtes! »

— « Me voici! » dit-elle avant qu'on pût l'entendre.

Et elle s'avançoit sur une hauteur qui dominoit la foule répandue autour de l'amphithéâtre. Cymodocée descendant de la colline au lever de l'aurore parut comme cette étoile du matin que la nuit prête un moment au jour. La Grèce, à genoux, l'eût prise pour l'amante de Zéphyre ou de Céphale; Rome reconnut à l'instant une Chrétienne : sa robe d'azur, son voile blanc, son manteau noir, la trahirent encore moins que sa modestie.

« C'est une Chrétienne échappée! s'écria la foule : arrêtons-la.

— « Oui, répondit Cymodocée en rougissant devant cette multitude, je suis Chrétienne, mais je ne suis point échappée : je ne suis qu'égarée. J'ai pu me tromper de chemin, moi qui suis jeune et née loin d'ici, sur le rivage de la Grèce, ma douce patrie. Puissants enfants de Romulus, voulez-vous me conduire à l'amphithéâtre? »

Ce langage, qui auroit désarmé des tigres, n'attira sur Cymodocée que des railleries et des outrages. Elle étoit tombée dans un groupe d'hommes et de femmes chancelants sous les fumées du vin. Une voix voulut dire que cette Grecque n'étoit peut-être pas condamnée aux bêtes.

« Je le suis, répondit la jeune Chrétienne avec timidité; on m'attend à l'amphithéâtre. »

La troupe aussitôt l'y conduit en poussant des hurlements. Le gladiateur commis à l'introduction des martyrs n'avoit point d'ordre pour cette victime, et refusoit de l'admettre au lieu du sacrifice; mais une des portes de l'arène venant à s'ouvrir laisse voir Eudore dans l'enceinte : Cymodocée s'élance comme une flèche légère, et va tomber dans les bras de son époux.

Cent mille spectateurs se lèvent sur les gradins de l'amphithéâtre, et s'agitent en tumulte. On se penche en avant, on regarde dans l'arène, on se demande quelle est cette femme qui vient de se jeter dans les bras du Chrétien. Ceux-ci disoient :

« C'est son épouse, c'est une Chrétienne qui va mourir; elle porte la robe des condamnés. »

Ceux-là :

« C'est l'esclave d'Hiéroclès, nous la reconnoissons; c'est cette Grecque qui s'est déclarée ennemie des dieux lorsque nous voulions la sauver. »

Quelques voix timides :

« Elle est si jeune et si belle! »

Mais la multitude :

« Et bien! qu'elle soit livrée aux bêtes, avant de multiplier dans l'Empire la race des impies. »

L'horreur, le ravissement, une affreuse douleur, une joie inouïe, ôtoient la parole au martyr : il pressoit Cymodocée sur son cœur; il auroit voulu la repousser; il sentoit que chaque minute écoulée amenoit la fin d'une vie pour laquelle il eût donné un million de fois la sienne. A la fin il s'écrie, en versant des torrents de pleurs :

« O Cymodocée, que venez-vous faire ici? Dieu! est-ce dans ce

moment que je devois jamais vous voir! Quel charme ou quel malheur vous a conduite sur ce champ de carnage? Pourquoi venez-vous ébranler ma foi? Comment pourrai-je vous voir mourir? »

— « Seigneur, dit Cymodocée avec des sanglots, pardonnez à votre servante. J'ai lu dans vos Livres Saints : « La femme quit-« tera son père et sa mère pour s'attacher à son époux. » J'ai quitté mon père, je me suis dérobée à son amour pendant son sommeil; je viens demander votre grace à Galérius, ou partager votre mort. »

Cymodocée aperçoit le visage pâle d'Eudore, ses blessures couvertes d'un vain appareil : elle jette un cri, et, dans un saint transport, elle baise les pieds du martyr et les plaies sacrées de ses bras et de sa poitrine. Qui pourroit exprimer les sentiments d'Eudore, lorsqu'il sent ses lèvres pures presser son corps défiguré? Qui pourroit dire l'inconcevable charme de ces premières caresses d'une femme aimée, ressentis à travers les plaies du martyre? Tout à coup le Ciel inspire le confesseur; sa tête paroît rayonnante, et son visage resplendissant de la gloire de Dieu; il tire de son doigt un anneau, et le trempant dans le sang de ses blessures :

« Je ne m'oppose plus à vos desseins, dit-il à Cymodocée : je ne puis vouloir vous ravir plus longtemps une couronne que vous recherchez avec tant de courage. Si j'en crois la voix secrète qui parle à mon cœur, votre mission sur cette terre est finie : votre père n'a plus besoin de vos secours; Dieu s'est chargé du soin de ce vieillard : il va connoître la vraie lumière, et bientôt il rejoindra ses enfants dans ces demeures où rien ne pourra les lui ravir. O Cymodocée, je vous l'avois prédit, nous serons unis; il faut que nous mourions époux. C'est ici l'autel, l'église, le lit nuptial. Voyez cette pompe qui nous environne, ces parfums qui tombent sur nos têtes. Levez les yeux, et contemplez au ciel avec les regards de la foi cette pompe bien autrement belle. Rendons légitimes les embrassements éternels qui vont suivre notre martyre : prenez cet anneau et devenez mon épouse. »

Le couple angélique tombe à genoux au milieu de l'arène; Eudore met l'anneau trempé de son sang au doigt de Cymodocée.

« Servante de Jésus-Christ, s'écrie-t-il, recevez ma foi. Vous êtes aimable comme Rachel, sage comme Rébecca, fidèle comme Sara, sans avoir eu sa longue vie. Croissons, multiplions pour l'éternité, remplissons le ciel de nos vertus. »

A l'instant le ciel, ouvert, célèbre ces noces sublimes : les Anges entonnent le Cantique de l'épouse; la mère d'Eudore présente à Dieu ses enfants unis, qui vont bientôt paroître au pied du trône

éternel; les Vierges martyres tressent la couronne nuptiale de Cymodocée; Jésus-Christ bénit le couple bienheureux, et l'Esprit Saint lui fait le don d'un intarissable amour.

Cependant la foule, qui voyoit les deux Chrétiens à genoux, croyoit qu'ils lui demandoient la vie. Tournant aussitôt le pouce vers eux, comme dans les combats de gladiateurs, elle repoussoit leur prière par ce signe, et les condamnoit à mort! Le peuple romain, que ses nobles privilèges avoient fait surnommer le peuple-roi, avoit depuis longtemps perdu son indépendance: il n'étoit resté le maître absolu que dans la direction de ses plaisirs; et comme on se servoit de ces mêmes plaisirs pour l'enchaîner et le corrompre, il ne possédoit en effet que la souveraineté de son esclavage. Le gladiateur des portiques vint dans ce moment recevoir les ordres du peuple sur le sort de Cymodocée:

« Peuple libre et puissant, dit-il, cette Chrétienne est entrée hors de son rang dans l'arène; elle étoit condamnée à mourir avec le reste des impies, après le combat de leur chef: elle s'est échappée de la prison. Égarée dans Rome, son mauvais Génie, ou plutôt le Génie de l'Empire, l'a ramenée à l'amphithéâtre. »

Le peuple cria d'une commune voix:

« Les dieux l'ont voulu: qu'elle reste et qu'elle meure! »

Un petit nombre intérieurement travaillé par le Dieu des miséricordes paroissoit touché de la jeunesse de Cymodocée; il vouloit que l'on fît grace à cette Chrétienne; mais la foule répétoit:

« Qu'elle reste et qu'elle meure! Plus la victime est belle, plus elle est agréable aux dieux. »

Ce n'étoient plus ces enfants de Brutus qui maudissoient le grand Pompée pour avoir fait combattre de paisibles éléphants; c'étoient des hommes abrutis par la servitude, aveuglés par l'idolâtrie, et chez qui toute humanité étoit éteinte avec le sentiment de la liberté.

Une voix s'échappe des décombres de l'amphithéâtre. C'en est fait: Dorothée renonce à la vie.

« Romains, s'écrie-t-il, c'est moi qui ai tout fait, c'est moi qui cette nuit même avois enlevé cet Ange du ciel qui vient se remettre entre vos mains. Je suis Chrétien, je demande le combat. Puisse l'infâme Jupiter tomber bientôt avec son temple! Puisse-t-il écraser dans sa chute ses horribles adorateurs! Puisse l'éternité allumer ses flammes vengeresses pour engloutir des barbares qui restent insensibles à tous les charmes du malheur, de la jeunesse et de la vertu! »

En prononçant ces paroles, Dorothée renverse une statue de

Mercure. Aussitôt l'attention et l'indignation du peuple se tournent de ce côté.

« Un Chrétien dans l'amphithéâtre ! Qu'on le saisisse ; qu'on le livre aux gladiateurs. »

Dorothée est entraîné hors de l'édilice, et condamné à périr avec la foule des confesseurs.

Tout à coup retentit le bruit des armes : le pont qui conduisoit du palais de l'Empereur à l'amphithéâtre s'abaisse, et Galérius ne fait qu'un pas de son lit de douleur au carnage : il avoit surmonté son mal, pour se présenter une dernière fois au peuple. Il sentoit à la fois l'Empire et la vie lui échapper : un messager arrivé des Gaules venoit de lui apprendre la mort de Constance. Constantin, proclamé César par les légions, s'étoit en même temps déclaré Chrétien, et se disposoit à marcher vers Rome. Ces nouvelles, en portant le trouble dans l'ame de Galérius, avoient rendu plus cuisante la plaie hideuse de son corps ; mais renfermant ses douleurs dans son sein, soit qu'il cherchât à se tromper lui-même, soit qu'il voulût tromper les hommes, ce spectre vint s'asseoir au balcon impérial, comme la Mort couronnée. Quel contraste avec la beauté, la vie, la jeunesse, exposées dans l'arène à la fureur des léopards !

Lorsque l'Empereur parut, les spectateurs se levèrent, et lui donnèrent le salut accoutumé. Eudore s'incline respectueusement devant César. Cymodocée s'avance sous le balcon pour demander à l'Empereur la grace d'Eudore, et s'offrir elle-même en sacrifice. La foule tira Galérius de l'embarras de se montrer miséricordieux ou cruel : depuis longtemps elle attendoit le combat ; la soif du sang avoit redoublé à la vue des victimes. On crie de toutes parts :

« Les bêtes ! Qu'on lâche les bêtes ! Les impies aux bêtes ! »

Eudore veut parler au peuple en faveur de Cymodocée, mille voix étouffent sa voix :

« Qu'on donne le signal ! Les bêtes ! Les Chrétiens aux bêtes ! »

Le son de la trompette se fait entendre : c'est l'annonce de l'apparition des bêtes féroces. Le chef des Rétiaires [1] traverse l'arène, et vient ouvrir la loge d'un tigre connu par sa férocité.

Alors s'élève entre Eudore et Cymodocée une contestation à jamais mémorable : chacun des deux époux vouloit mourir le dernier.

« Eudore, disoit Cymodocée, si vous n'étiez pas blessé, je vous demanderois à combattre la première ; mais à présent j'ai plus de force que vous, et je puis vous voir mourir. »

[1] Gladiateurs qui combattoient avec un filet.

— « Cymodocée, répondit Eudore, il y a plus longtemps que vous que je suis Chrétien : je pourrai mieux supporter la douleur; laissez-moi quitter la terre le dernier. »

En prononçant ces mots, le martyr se dépouille de son manteau; il en couvre Cymodocée, afin de mieux dérober aux yeux des spectateurs les charmes de la fille d'Homère, lorsqu'elle sera traînée sur l'arène par le tigre. Eudore craignoit qu'une mort aussi chaste ne fût souillée par l'ombre d'une pensée impure, même dans les autres. Peut-être aussi étoit-ce un dernier instinct de la nature, un mouvement de cette jalousie qui accompagne le véritable amour jusqu'au tombeau.

La trompette sonne pour la seconde fois.

On entend gémir la porte de fer de la caverne du tigre : le gladiateur qui l'avoit ouverte s'enfuit effrayé. Eudore place Cymodocée derrière lui. On le voyoit debout, uniquement attentif à la prière, les bras étendus en forme de croix, et les yeux levés vers le ciel.

La trompette sonne pour la troisième fois.

Les chaînes du tigre tombent, et l'animal furieux s'élance en rugissant dans l'arène : un mouvement involontaire fait tressaillir les spectateurs. Cymodocée, saisie d'effroi, s'écrie :

« Ah ! sauvez-moi ! »

Et elle se jette dans les bras d'Eudore, qui se retourne vers elle. Il la serre contre sa poitrine, il auroit voulu la cacher dans son cœur. Le tigre arrive aux deux martyrs. Il se lève debout, et, enfonçant ses ongles dans les flancs du fils de Lasthénès, il déchire avec ses dents les épaules du confesseur intrépide. Comme Cymodocée, toujours pressée dans le sein de son époux, ouvroit sur lui des yeux pleins d'amour et de frayeur, elle aperçoit la tête sanglante du tigre auprès de la tête d'Eudore. A l'instant la chaleur abandonne les membres de la vierge victorieuse; ses paupières se ferment; elle demeure suspendue aux bras de son époux, ainsi qu'un flocon de neige aux rameaux d'un pin du Ménale ou du Lycée. Les saintes martyres, Eulalie, Félicité, Perpétue, descendent pour chercher leur compagne : le tigre avoit brisé le cou d'ivoire de la fille d'Homère. L'Ange de la mort coupe en souriant le fil des jours de Cymodocée. Elle exhale son dernier soupir sans effort et sans douleur, elle rend au Ciel un souffle divin qui sembloit tenir à peine à ce corps formé par les Graces; elle tombe comme une fleur que la faux du villageois vient d'abattre sur le gazon. Eudore la suit un moment après dans les éternelles demeures : on eût cru voir un de ces sacrifices de paix où les enfants

d'Aaron offroient au Dieu d'Israël une colombe et un jeune taureau.

Les époux martyrs avoient à peine reçu la palme, que l'on aperçut au milieu des airs une croix de lumière, semblable à ce Labarum qui fit triompher Constantin; la foudre gronda sur le Vatican, colline alors déserte, mais souvent visitée par un Esprit inconnu; l'amphithéâtre fut ébranlé jusque dans ses fondements; toutes les statues des idoles tombèrent, et l'on entendit, comme autrefois à Jérusalem, une voix qui disoit :

« Les dieux s'en vont. »

La foule éperdue quitte les jeux. Galérius, rentré dans son palais, s'abandonne aux plus noires fureurs; il ordonne qu'on livre au glaive les illustres compagnons d'Eudore. Constantin paroît aux portes de Rome. Galérius succombe aux horreurs de son mal; il expire en blasphémant l'Éternel. En vain un nouveau tyran s'empare du pouvoir suprême : Dieu tonne du haut du ciel; le signe du salut brille; Constantin frappe; Maxence est précipité dans le Tibre. Le vainqueur entre dans la Cité reine du Monde : les ennemis des Chrétiens se dispersent. Le prince, ami d'Eudore, s'empresse alors de recueillir les derniers soupirs de Démodocus, que la douleur enlève à la terre, et qui demande le baptême pour aller rejoindre sa fille bien-aimée. Constantin vole aux lieux où l'on avoit entassé les corps des victimes : les deux époux conservoient toute leur beauté dans la mort. Par un miracle du Ciel, leurs plaies se trouvoient fermées, et l'expression de la paix et du bonheur étoit empreinte sur leur front. Une fosse est creusée pour eux dans ce cimetière où le fils de Lasthénès fut autrefois retranché du nombre des fidèles. Les légions des Gaules, jadis conduites à la victoire par Eudore, entourent le monument funèbre de leur ancien général. L'aigle guerrière de Romulus est décorée de la croix pacifique Sur la tombe des jeunes martyrs, Constantin reçoit la couronne d'Auguste, et sur cette même tombe il proclame la religion chrétienne religion de l'Empire.

FIN DES MARTYRS.

REMARQUES

SUR LE PREMIER LIVRE.

PREMIÈRE REMARQUE. P. 11. Muse céleste.

O Musa, tu che di caduchi allori
Non circondi la fronte in Elicona, etc.
GIERUS. LIBER., canto I, strof. II.

II. P. 12. L'Éternel, qui voyoit les vertus des Chrétiens s'affoiblir dans la prospérité, permit aux Démons de susciter une persécution nouvelle.

Eusèbe a donné la même raison de la persécution sous Dioclétien. On peut remarquer, au reste, que cette exposition, fort courte et fort simple, contient absolument tout le sujet.

III. P. 12. Démodocus étoit le dernier descendant d'une de ces familles Homérides.

J'ai adopté la tradition qui convenoit le mieux à mon sujet : on sait d'ailleurs que les Homérides étoient des Rhapsodes qui récitoient en public des morceaux de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. Le nom de Démodocus est emprunté de l'*Odyssée*. Démodocus étoit un poëte aveugle, qui chantoit aux festins d'Alcinoüs : on croit qu'Homère s'est peint sous la figure de ce favori des Muses. Par la fiction de cette famille d'Homère, j'ai pu faire remonter les mœurs jusqu'aux siècles héroïques sans trop choquer la vraisemblance. Il est assez simple qu'un vieux prêtre d'Homère, dernier descendant de ce poëte, poëte lui-même, et l'esprit tout rempli de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, ait gardé, pour ainsi dire, les mœurs de sa famille. On voit dans les montagnes d'Écosse des clans ou tribus qui depuis des siècles conservent la langue, le vêtement et les usages de leurs pères. Sans le secours de cette fiction, peut-être assez heureuse en elle-même, j'aurois perdu le charme et les grands traits de la mythologie d'Homère. On m'auroit alors reproché, très justement, d'avoir opposé les mœurs chrétiennes dans toute leur jeunesse et leur beauté, aux mœurs païennes dans leur décadence. On voit donc ici une preuve frappante de ma bonne foi, et de la conscience que je mets toujours dans mon travail. Certainement les petits dieux d'Ovide et les usages de la Grèce idolâtre au quatrième siècle n'auroient pu se soutenir un seul moment auprès de la grandeur du christianisme naissant et du tableau des vertus évangéliques. Il ne faut pas d'ailleurs oublier que Cymodocée, représentant les beaux-arts de la Grèce, doit sortir de cette famille Homéride, et qu'elle va devenir chrétienne pour remettre à la Muse sainte la lyre d'Homère.

IV. P. 12. Du mont Talée, chéri de Mercure.

Montagne de Crète où Mercure étoit honoré. Peut-être avoit-elle pris son nom de Talus, compagnon des travaux de Rhadamanle, et dont les poëtes ont fait un géant d'airain, qui combattit les Argonautes et fut tué par les enchantements de Médée. (*Voyez* Platon et Apollonius.)

V. P. 12. Il avoit suivi son épouse à Gortynes, ville bâtie par le fils de Rhadamanthe, au bord du Léthé, non loin du platane qui couvrit les amours d'Europe et de Jupiter.

Gortynes, une des cent villes de la Crète. Rhadamanthe est devenu, par l'enchantement des poëtes, un des juges des enfers. Le Léthé, petite rivière de Crète, ainsi nommée parceque ce fut sur ses bords qu'Hermione oublia Cadmus. Les Grecs, ayant remarqué le long du Léthé une espèce de platane toujours vert, publièrent que Jupiter avoit fait naître ce platane pour cacher ses amours avec Europe. (*Voyez* les mythologues, les géographes et les voyageurs, entre autres Tournefort.)

VI. P. 12. Les antres des Dactyles.

Les Dactyles-Idéens étoient, selon les uns, des prêtres de Cybèle, et, selon les autres, une espèce d'hommes religieux, premiers habitants de la Crète. Ils demeuroient dans les cavernes du mont Ida. (*Voyez* Sophocle, Strabon, Diodore de Sicile, etc.)

VII. P. 12. Épicharis alla visiter ses troupeaux sur le mont Ida. Saisie tout à coup des douleurs maternelles, elle mit au jour Cymodocée.

Σιμοείσιον, ὅν ποτε μάτηρ
Ἴδηθεν κατιοῦσα, παρ' ὄχθῃσιν Σιμόεντος
Γείνατ', ἐπεί ῥα τοκεῦσιν ἅμ' ἕσπετο, μῆλα ἰδέσθαι.

ILIAD., liv. IV, v. 474.

VIII. P. 13. Dans le bois sacré où les trois vieillards de Platon s'étoient assis pour discourir sur les lois.

Allusion à la belle scène qui commence le dialogue sur les lois. « Clinias : En avançant, nous trouverons dans les bois consacrés à Jupiter des cyprès d'une hauteur et d'une beauté admirables, et des prairies où nous pourrons nous asseoir et nous délasser. » (*Lois de Plat.*, liv. Ier, trad. de M. Grou.)

IX. P. 13. De regarder avec un sourire mêlé de larmes cet astre charmant, etc.

Sourire mêlé de larmes. Andromaque regarde ainsi Astyanax :

Δακρυόεν γελάσασα. ILIAD., liv. VI, v. 484.

C'est encore Homère qui compare Astyanax à un bel astre :

Ἀλίγκιον ἀστέρι καλῷ. ILIAD., liv. VI, v. 401.

X. P. 13. Or, dans ce temps-là, les habitants de la Messénie faisoient élever un temple à Homère.

Presque toutes les villes qui se disputoient la gloire d'avoir donné naissance à Homère lui élevèrent des temples. Ptolémée Philopator lui en bâtit un magnifique; Chio célébroit des jeux en l'honneur du plus grand des poëtes; Argos invoquoit Apollon et Homère, etc.

XI. P. 13. Poussé par un vent favorable, son vaisseau découvre bientôt le promontoire du Ténare, et suivant les côtes d'OEtylos, de Thalames et de Leuctres, il vient jeter l'ancre à l'ombre du bois de Chœrius.

Le Ténare, aujourd'hui le cap Matapan, dernier promontoire de la Laconie. On y voyoit un temple de Neptune et un soupirail qui conduisoit aux enfers. OEtylos, Thalames, Leuctres, etc., villes situées le long des côtes de la Laconie, au revers du mont Taygète, dans le golfe de Messénie. (*Voyez* Pausanias, in Messen.) Ces villes n'ont rien de remarquable. D'Anville veut trouver OEtylos dans Betylo; peut-être Thalames est-il Calamate, quoiqu'il soit plus probable que la Calamate moderne est la Calamé des anciens. Il ne faut pas confondre la Leuctres du golfe de Messénie avec la Leuctres de l'Arcadie, et surtout avec la Leuctres célèbre par la victoire d'Épaminondas.

XII. P. 13. On y voyoit le Poëte représenté sous la figure d'un grand fleuve où d'autres fleuves venoient remplir leurs urnes.

Cet ingénieux emblème fut trouvé par l'antiquité, et c'est ce qui a fait dire à Longin, en parlant des imitations de Platon : « Il a puisé dans Homère comme dans une vive source dont il a détourné une infinité de ruisseaux. » (*Traité du sublime*, ch. XI, traduct. de Boileau.) Que je serois heureux si j'avois puisé à mon tour quelques gouttes d'eau dans cette vive source!

XIII. P. 13. Le temple dominoit la ville d'Épaminondas.

C'est Messène. Elle fut bâtie par le général thébain, après qu'il eut battu les Spartiates et rappelé les Messéniens dans leur patrie. Pellegrin ne parle point de Messène. L'abbé Fourmont la visita vers l'an 1754, et compta trente-huit tours encore debout.

Je voyois ces ruines à ma gauche en traversant la Messénie pour me rendre à Tripolizza, au pied du Ménale, dans le vallon de Tégée. M. de Pouqueville, venant de Navarin (l'ancienne Pylos), et faisant à peu-près la même route que moi, dut laisser ces mêmes ruines à sa droite. (*Voyez* Pausanias, in Messen.; *Voyage du jeune Anacharsis*; Pellegrin, *Voyage au royaume de Morée*; Pouqueville, *Voyage en Morée*.)

XIV. P. 13. L'oracle avoit ordonné de creuser les fondements de l'édifice au même lieu qu'Aristomène avoit choisi pour enterrer l'urne d'airain à laquelle le sort de sa patrie étoit attaché.

Tout le monde connoît les fameuses guerres des Spartiates et des Messéniens. Ceux-ci, au moment d'être subjugués, eurent recours à la religion.

« On gardoit, dit Pausanias, un monument auquel étoit attaché le salut des « Messéniens. Si les Messéniens perdoient ce monument sacré, ils seroient en- « tièrement détruits; si au contraire ils le conservoient, ils se relèveroient un « jour de leur ruine.... Aristomène enleva pendant la nuit ce monument, et « l'enterra dans l'endroit le plus désert du mont Ithome. »

Ce monument étoit une urne de bronze qui renfermoit des lames de plomb sur lesquelles étoit gravé tout ce qui avoit rapport au culte des grandes déesses. Épaminondas retrouva cette urne, rappela les Messéniens fugitifs, et bâtit Messène.

XV. P. 13. Les flots de l'Amphise, du Pamisus et du Balyra, où l'aveugle Thamyris laissa tomber sa lyre.

Le Pamisus passoit pour le plus grand fleuve du Péloponèse; j'ai échoué dans

son embouchure avec une barque qui ne tiroit que quelques pouces d'eau. L'Amphise, selon Pausanias, se jette dans le Balyra. Le poëte Thamyris, ayant osé défier les Muses dans l'art des chants, fut vaincu. Les Muses le privèrent de la vue, et il jeta de dépit ou laissa tomber (selon d'autres auteurs) sa lyre dans le Balyra. Platon veut que l'ame de Thamyris soit passée dans le corps du rossignol. (*Voyez* aussi Homère dans l'*Iliade*.)

XVI. P. 13. Le laurier-rose et l'arbuste aimé de Junon.

C'est le gatilier ou l'agnus castus. A Samos, cet arbrisseau étoit consacré, et l'on prétendoit que Junon étoit née sous son ombrage. J'ai nommé surtout ces deux arbrisseaux, parceque je les ai trouvés à chaque pas dans la Grèce.

XVII. P. 13. Andanies, témoin des pleurs de Mérope; Tricca, qui vit naître Esculape; Gerenie, qui conserve le tombeau de Machaon; Pheres, où le prudent Ulysse reçut d'Iphitus l'arc fatal aux amants de Penelope; et Stény-clare, retentissant des chants de Tyrtee.

« Cresphonte, dit Pausanias, épousa Mérope.... Les anciens rois de Messénie faisoient leur résidence à Andanies. » La belle tragédie de Voltaire a fait connoître Mérope à tous les lecteurs

« Selon les Messéniens, dit encore Pausanias, Esculape étoit né à Tricca, village de Messénie. » Il y a d'autres traditions sur Esculape : j'ai suivi celle qui convenoit à mon sujet.

« On voit à Gérénie, dit toujours Pausanias, le tombeau de Machaon. »

Phères, où le prudent Ulysse reçut d'Iphitus l'arc fatal.

Voici le passage d'Homère :

« Cet arc étoit un don d'Iphitus, fils d'Euryte, semblable aux immortels. Iphite étoit venu dans la Messénie ; il rencontra Ulysse dans la maison du généreux Orsiloque. » (*Odyss.*, liv. XXI.)

D'après cela, j'ai cru pouvoir placer la circonstance du don de l'arc à Phères, puisque Orsiloque demeuroit à Phères, d'après le témoignage de Pausanias et d'Homère lui-même.

Et Sténylare, retentissant des chants de Tyrtée.

J'ai lu Sténylare, au lieu de Sténylère, pour l'oreille. On sait que dans les guerres de Messénie les Lacédémoniens demandèrent un général aux Athéniens, et que ceux-ci leur envoyèrent Tyrtée, maître d'école, laid et boiteux. Les ennemis se rencontrèrent dans la plaine de Sténylare, à un endroit appelé le Monument du Sanglier. Tyrtée étoit présent à l'action, et encourageoit les Lacédémoniens par des espèces d'élégies guerrières que toute l'antiquité a louées comme sublimes. Il nous reste quelques fragments des poésies de Tyrtée, dans la collection des petits poëtes grecs. (*Poet. græc. min.*, pag. 334)

XVIII. P. 14. Ce beau pays, jadis soumis au sceptre de l'antique Nelée, présentoit... une corbeille de verdure de plus de huit cents stades de tour.

Nélée, chassé d'Iolchos, ville de Thessalie, se retira chez Aphareus, son cousin-germain, qui régnoit en Messénie. Celui-ci lui donna Pylos et toute la côte maritime. Aphareus eut deux fils, Lyncée et Idas, qui firent la guerre aux

Dioscures, et qui périrent dans cette guerre. La Messénie passa, par leur mort, sous la domination de Nestor, fils de Nélée. Quant à l'étendue de la Messénie, j'ai suivi le calcul de l'abbé Barthélemy, qui s'appuie de l'autorité de Strabon, lib. VIII.

XIX. P. 14. Cet horizon, unique sur la terre, rappeloit le triple souvenir de la vie guerrière, etc.

Toute cette description de la Messénie est de la dernière exactitude. Elle est faite sur les lieux mêmes, et je n'ai rien retranché, rien ajouté au tableau. Un critique, qui m'a traité d'ailleurs avec politesse, trouve cette phrase singulière : « Dessinent dans les vallons comme des ruisseaux de fleurs » ; mais l'expression paroîtra, je crois, très juste à tous ceux qui auront visité les lieux. Je n'ai pu rendre autrement ce que je voyois. Presque tous les fleuves, ou plutôt les ruisseaux de la Grèce, sont à sec pendant l'été ; leurs lits se remplissent alors de lauriers-roses, de gatiliers, de genêts odorants. Ces arbustes, plantés dans le fond du ravin, ne montrent que leurs têtes au-dessus du sol ; et comme ils suivent les sinuosités du torrent desséché où ils croissent, leurs cimes fleuries, qui serpentent ainsi au milieu d'une terre brûlée, dessinent réellement à l'œil des ruisseaux de fleurs. Le passage suivant de mon *Itinéraire* servira de commentaire à ma description de la Messénie :

« Il faisoit encore nuit quand nous quittâmes Modon, autrefois Méthone, en « Messénie. (Le vaisseau qui m'avoit pris à Trieste m'avoit débarqué à Modon.) « Je croyois encore errer dans les déserts de l'Amérique : même solitude, même « silence. Nous traversâmes des bois d'oliviers, en nous dirigeant au midi. Au « lever de l'aurore, nous nous trouvâmes sur les sommets aplatis de quel- « ques montagnes arides, où nous marchâmes pendant deux heures. Ces som- « mets, labourés par les torrents, avoient l'air de guérets abandonnés. Le jonc « marin et une espèce de bruyère épineuse et flétrie y croissoient par touffes ou « par bouquets. De gros caïeux de lis de montagnes, déchaussés par les pluies, « paroissoient çà et là à la surface de la terre. Nous découvrîmes la mer au « travers d'un bois d'oliviers clair-semés. Nous descendîmes dans un vallon où « l'on voyoit quelques champs de doura, d'orge et de coton. Nous traversâmes « le lit desséché d'un torrent, où croissoient le laurier-rose et l'agnus castus, « joli arbrisseau à feuilles longues, pâles et menues, et dont la fleur lilas un « peu cotonneuse s'allonge en forme de quenouille. Junon étoit née sous cet ar- « brisseau, célèbre à Samos. Je cite ces deux arbustes, parcequ'on les retrouve « dans toute la Grèce, qu'ils décorent presque seuls ces solitudes, jadis si « riantes et si parées, aujourd'hui si nues et si tristes. A propos de torrents « desséchés, je dois dire que je n'ai vu, dans la patrie de l'Ilissus, de l'Alphée « et de l'Érymanthe, que trois fleuves dont l'urne ne fût pas tarie : le Pamisus, « le Céphise et l'Eurotas. Il faut qu'on me pardonne encore l'espèce d'indiffé- « rence et presque d'impiété avec laquelle j'écrirai souvent les noms les plus « célèbres ou les plus harmonieux. On se familiarise malgré soi, en Grèce, « avec Thémistocle, Epaminondas, Sophocle, Platon, Thucydide ; et il faut « une grande religion pour ne pas franchir le Cithéron, le Ménale ou le Lycée, « comme on passe des monts vulgaires.

« Au sortir des vallons dont je viens de parler, nous commençâmes à gravir « de nouvelles montagnes. Mon guide me répéta plusieurs fois des noms in-

« connus ; mais, à en juger par leur position, ces montagnes devoient faire une
« partie de la chaine du mont Thémathia. Nous ne tardâmes pas à entrer dans un
« bois charmant de vieux oliviers, de lauriers-roses, d'esquines, d'agnus castus
« et de cornouillers. Ce bois étoit dominé par des sommets rocailleux. Parvenus à
« cette dernière cime, nous découvrîmes le beau golfe de Messénie, bordé de
« toutes parts de hautes montagnes, entre lesquelles le mont Ithome se distin-
« guoit par son isolement, et le Taygète par ses deux flèches aiguës. Je saluai
« aussitôt ces monts fameux, par tout ce que je savois de beaux vers à leur
« louange.

« Un peu au-dessous du sommet du Thémathia, en descendant vers Coron,
« nous aperçûmes une misérable ferme grecque dont les habitants s'enfuirent
« à notre approche. A mesure que nous descendions, nous découvrions de plus
« en plus la rade et le port de Coron, où l'on voyoit quelques bâtiments à
« l'ancre : la flotte du Capitan-Pacha étoit mouillée de l'autre côté du golfe vers
« Calamate. En arrivant à la plaine qui est au pied des montagnes, et qui s'é-
« tend jusqu'à la mer, nous aperçûmes un village au centre duquel étoit une
« espèce de château-fort ; le tout étoit environné d'un cimetière turc couvert de
« cyprès de tous les âges. Mon guide, en me montrant ces arbres, me les
« nommoit *Paryssa*. Le Messénien d'autrefois m'auroit conté l'histoire du jeune
« homme dont le Messénien d'aujourd'hui n'a retenu que la moitié du nom.
« Mais ce nom, tout défiguré qu'il est, prononcé sur les lieux, à la vue d'un
« cyprès et des sommets du Taygète, me fit un plaisir que les poëtes com-
« prendront. Je me disois pourtant, en regardant ces tombeaux turcs : Que
« sont venus faire ici les barbares conquérants du Péloponèse ? Ils sont venus
« y mourir comme les Messéniens. Au reste, ces tombeaux étoient fort agréa-
« bles : le laurier-rose croissoit au pied des cyprès, qui ressembloient à de
« grands obélisques ; des milliers de tourterelles voltigeoient parmi ces om-
« brages ; l'herbe flottoit autour de la petite colonne funèbre, surmontée du
« turban ; une fontaine bâtie par un pieux shérif, et qui sortoit de son tom-
« beau, répandoit son eau dans le chemin pour le voyageur. On se seroit vo-
« lontiers arrêté dans ce cimetière, où le laurier de la Grèce, dominé par le
« cyprès de l'Orient, sembloit rappeler la mémoire de deux peuples dont la
« poussière reposoit dans ce lieu.

« Nous mîmes une heure pour arriver de ce cimetière à Coron. Nous mar-
« châmes à travers un bois continu d'oliviers, planté de froment à demi mois-
« sonné. Le terrain, qui de loin paroit une plaine unie, est coupé par des
« ravines inégales et profondes. M. Vial, alors consul de France à Coron, me
« reçut avec cette hospitalité par laquelle les consuls du Levant sont si remar-
« quables. Il voulut bien me loger chez lui. Il renvoya mon janissaire de Mo-
« don, et me donna un de ses propres janissaires, pour traverser avec moi la
« Morée et me conduire à Athènes. Ma marche fut ainsi réglée. Je ne pouvois
« me rendre à Sparte par Calamate, que l'on prendra si l'on veut pour Cala-
« thion, Cardamyle ou Thalames, sur la côte de la Laconie, presque en face
« de Coron : le Capitan-Pacha étoit en guerre avec les Maniottes ; ainsi la
« route par Calamate m'étoit fermée : il fut donc arrêté que je prendrois un
« long détour, que je passerois le défilé des Portes, l'un des Hermæum de la
« Messénie ; que je me rendrois à Tripolizza, afin d'obtenir du pacha de Morée
« le firman nécessaire pour passer l'isthme ; que je reviendrois de Tripolizza à

« Sparte, et que de Sparte je prendrois par la montagne le chemin d'Argos, de « Mycènes et de Corinthe.

« . . . .

« La maison du consul dominoit le golfe de Coron ; je voyois de ma fenêtre la « mer de Messénie, peinte du plus bel azur ; devant moi, de l'autre côté de cette « mer, s'élevoit la haute chaîne du Taygète, couverte de neige, et justement com- « parée aux Alpes par Strabon, mais aux Alpes sous un plus beau ciel. A ma droite « s'étendoit la pleine mer ; et à ma gauche, au fond du golfe, je découvrois le « mont Ithome, isolé comme le Vésuve, et tronqué comme lui à son sommet. « Je ne pouvois m'arracher à ce spectacle. Quelles pensées ne m'inspiroit point « la vue de ces côtes silencieuses et désertes de la Grèce, où l'on n'entend que « l'éternel sifflement du mistral et le gémissement des flots ! Quelques coups de « canon que le Capitan-Pacha faisoit tirer de loin à loin contre les rochers des « Maniottes, interrompoient seuls ces tristes bruits par un bruit plus triste encore. « On ne voyoit sur toute l'étendue de la mer que la flotte de ce chef des Barbares ; « elle me rappeloit les pirates américains, qui plantoient leur drapeau sanglant « sur une terre inconnue, et prenoient possession d'un pays enchanté, au nom « de la Servitude et de la Mort ; ou plutôt je croyois voir les vaisseaux d'Alaric « s'éloigner de la Grèce en cendres, emportant la dépouille des temples, les « trophées d'Olympie et les statues brisées de la Liberté et des Arts.

« Je quittai Coron le 14 août, à deux heures du matin, pour continuer mon « voyage, etc., etc. »

XX. P. 14. Comme un jeune olivier qu'un jardinier élève avec soin

Οἷον δὲ τρέφει ἔρνος ἀνὴρ ἐριθηλὲς ἐλαίης
Χώρῳ ἐν οἰοπόλῳ, ὅθ' ἅλις ἀναβέβρυχεν ὕδωρ,
Καλὸν, τηλεθάον, τὸ δέ τε πνοιαὶ δονέουσιν
Παντοίων ἀνέμων, καί τε βρύει ἄνθεϊ λευκῷ.
ILIAD., liv. XVII, v. 53.

Je n'ai pas tout imité dans cette belle comparaison. Pythagore avoit une telle admiration pour ces vers, qu'il les avoit mis en musique, et qu'il les chantoit en s'accompagnant de sa lyre.

XXI. P. 14. Hiéroclès avoit demandé Cymodocée pour épouse.

Voilà la première pierre de l'édifice. Le motif du refus de Démodocus et du dégoût de Cymodocée est justifié par le caractère et la personne d'Hiéroclès.

XXII. P. 15. Ils disoient les maux qui sont le partage des enfants de la terre.

Tout ce qui suit fait allusion à divers passages de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. C'est Ulysse qui regrette de mourir avant d'avoir revu la fumée qui s'élève de ses foyers ; ce sont les frères d'Andromaque qui furent tués par Achille lorsqu'ils gardoient les troupeaux, etc.

XXIII. P. 15. Lorsque, adossée contre une colonne, elle tournoit ses fuseaux à la lueur d'une flamme éclatante.

Ἡ δ' ἧσται ἐπ' ἐσχάρῃ ἐν πυρὸς αὐγῇ,
Ἠλάκατα στρωφῶσ' ἁλιπόρφυρα, θαῦμα ἰδέσθαι,
Κίονι κεκλιμένη· δμωαὶ δέ οἱ εἵατ' ὄπισθεν.
ODYSS., liv. VI, v. 305.

XXIV. P. 15. Cette modération, sœur de la vérité, sans laquelle tout est mensonge.

En supprimant ici les deux virgules, on a fait une phrase ridicule, par laquelle je dirois que tout est mensonge sans la vérité. Voilà la bonne foi de la critique.

XXV. P. 15. Un jour elle étoit allée au loin cueillir le dictame avec son père.

Le dictame, renommé en Crète, croît aussi sur plusieurs montagnes de la Grèce, où je l'ai remarqué.

XXVI. P. 15. Ils avoient suivi une biche blessée par un archer d'OEchalie.

Non illa feris incognita capris
Gramina, cum tergo volucres hæsere sagittæ.
ÆNEID., XII, 414.

XXVII. P. 15. Le bruit se répandit aussitôt que Nestor et la plus jeune de ses filles, la belle Polycaste, étoient apparus à des chasseurs, dans les bois d'Ira.

Polycaste conduisit Télémaque au bain, lorsqu'il vint demander à Nestor des nouvelles de son père. (*Odyssee*, liv. III.)

Il y avoit en Messénie une ville, une montagne et une rivière du nom d'Ira. Le siége d'Ira, par les Lacédémoniens, dura onze ans, et finit par la captivité et la dispersion des Messéniens. (Pausanias.)

XXVIII. P. 15. La fête de Diane-Limnatide approchoit..... Cette pompe, cause funeste des guerres antiques de Lacédémone et de Messène......

« Diane-Limnatide avoit un temple sur les frontières de la Messénie et de la « Laconie. De jeunes filles de Sparte, étant venues à la fête de la déesse, furent « violées par les Messéniens. » (Pausanias.) De là les guerres de Messène

XXIX. P. 16. La statue de Diane, placée sur un autel......

C'est la Diane antique du Muséum.

XXX. P. 16. Cymodocée, à la tête de ses compagnes, égales en nombre aux nymphes Océanies, entonna l'hymne à la Vierge Blanche.

Les nymphes Océanies étoient au nombre de soixante, et formoient le cortége de Diane. Diane partageoit avec Minerve le surnom de Vierge Blanche, à cause de sa virginité.

XXXI. P. 16. Diane, souveraine des forêts, etc.

Phœbe, sylvarumque potens Diana,
. . . .
. . . . date quæ precamur,
Tempore sacro,
Quo sibyllini monuere versus
Virgines lectas, puerosque castos,
Dis, quibus septem placuere colles,
Dicere carmen.
. . . .
Di probos mores docili juventæ,

Di senectuti placidæ quietem,
Romulæ genti date remque prolemque,
Et decus omne. Hor., *Carm. Sec.*

Les lecteurs qui compareront mon hymne à celui d'Horace verront bien que je diffère de mon modèle sur une foule de points.

XXXII. P. 17. Un cerf blanc fut immolé à la reine du silence.

On offroit à Diane des fruits, des bœufs, des béliers, des cerfs blancs. J'ai cru pouvoir hasarder l'expression de reine du silence, d'après une expression d'Horace.

XXXIII. P. 17. C'étoit une de ces nuits dont les ombres transparentes.....

Je n'ai rien imité dans cette description, hors le dernier trait, qui est d'Homère : Assis dans la vallée, le berger, etc.

XXXIV. P. 17. Ces retraites enchantées, où les anciens avoient placé le berceau de Lycurgue et celui de Jupiter.

On sait que Jupiter fut élevé en Crète, sur le mont Ida ; mais une autre tradition vouloit qu'il eût été nourri sur le mont Ithome. (*Voyez* Pausanias, *in Messen.*) J'ai suivi cette tradition.

XXXV. P. 17. De Cybèle descendue dans le bois d'OEchalie.

OEchalie, en Messénie, étoit consacrée par les mystères des grandes déesses.

XXXVI. P. 17. Les hauteurs de Thuria.

A six stades de la mer, vous trouverez Phères ; ensuite, quatre-vingts stades plus haut, dans les terres, est la ville de Thuria. Homère la nomme Anthéa. (Pausanias, *in Messen.*, cap. XXXI) « Æpeia nunc Thuria vocatur, » dit Strabon : « Vox Celsam significat, quod nomen inde habet, quod in sublimi colle est sita. » (Lib. VIII.)

XXXVII. P. 17. Le labyrinthe, dont la danse des jeunes Crétoises imitoit encore les détours.

On croit que la danse crétoise connue sous le nom d'Ariadne étoit une imitation des circuits du labyrinthe. Homère la place sur le bouclier d'Achille.

XXXVIII. P. 18. Une source d'eau vive, environnée de hauts peupliers.

Ἀμφὶ δ' ἄρ' αἰγείρων ὑδατοτρεφέων ἦν ἄλσος
Πάντοσε κυκλοτερές, κατὰ δὲ ψυχρὸν ῥέεν ὕδωρ
Ὑψόθεν ἐκ πέτρης· βωμὸς δ' ἐφύπερθε τέτυκτο
Νυμφάων, ὅθι πάντες ἐπιῤῥέζεσκον ὁδῖται.
ODYSS., liv. XVII, v. 208.

XXXIX. P. 18. Tel un successeur d'Apelles a représenté le sommeil d'Endymion.

Il étoit bien juste que je rendisse ce foible hommage à l'auteur de l'admirable tableau d'Atala au tombeau. Malheureusement je n'ai pas l'art de M. Girodet, et tandis qu'il embellit mes peintures, j'ai bien peur de gâter les siennes. Au reste,

ce tableau du sommeil d'Eudore n'est pas tout à fait semblable au tableau du sommeil d'Endymion, par M. Girodet. J'ai pris quelques détails du bas-relief qu'on voit au Capitole, et qui représente le même sujet.

XL. P. 18. Et jamais ma mère, déja tombée sous vos coups, ne fut orgueilleuse de ma naissance !

Allusion à l'aventure de Niobé.

XLI. P. 18. Comment ! dit Cymodocée....... est-ce que tu n'es pas le chasseur Endymion ?

Cette rencontre d'Eudore et de Cymodocée a paru généralement faire plaisir. Ceux qui l'ont critiquée ont trouvé que Cymodocée parloit trop pour une jeune Grecque, et ils ont prétendu que cela péchoit contre la vérité des mœurs. J'ai une réponse bien simple à faire : c'est Homère qui est le coupable. Nausicaa parle bien plus longuement à Ulysse que Cymodocée à Eudore. Les discours de Nausicaa sont même si longs, qu'ils occuperoient trop de place ici, et je suis obligé de renvoyer le lecteur à l'original. (Voyez l'*Odyssée*, liv. VI.) Ces longs bavardages, si j'ose proférer ce blasphème, ces répétitions, ces circonlocutions hors du sujet, sont un des caractères du style homérique. Je devois les imiter, surtout au moment de la rencontre de mes deux principaux personnages, pour faire contraster la prolixité païenne avec le laconisme du langage chrétien. Quant à l'anachronisme de mœurs, je me suis expliqué dans la remarque III[e]. Si j'avois besoin de quelque autre autorité après celle d'Homère, je la trouverois dans les tragiques grecs. Iphigénie, dans l'*Iphigénie en Aulide*, confie ses douleurs au chœur, composé des femmes de Chalcis, qu'elle n'a jamais vues ; elle veut avoir l'éloquence d'Orphée, pour toucher Agamemnon ; elle s'adresse aux forêts de la Phrygie, aux montagnes d'Ida ; elle parle des eaux limpides, des prés fleuris où croissent la rose et l'hyacinthe ; elle entasse cent autres lieux communs de poésie, étrangers au sujet. Électre, dans les *Choéphores* d'Eschyle, reconnoît promptement Oreste ; mais quels interminables discours ne tient-elle point à son frère, étranger, inconnu d'elle, dans Sophocle et Euripide ! Nos grands poëtes ont si peu songé à cette prétendue invraisemblance de mœurs, qu'en imitant les anciens, ils ont toujours fait parler très longuement les jeunes princesses. J'ai tort de réfuter sérieusement ce qu'on a pu donner pour une critique sérieuse.

XLII. P. 19. Je suis fille d'Homère aux chants immortels.

Cela n'est pas plus extraordinaire que d'entendre Nausicaa conter sa généalogie et l'histoire de son père et de sa mère à Ulysse, qu'elle a trouvé tout nu dans un buisson. Quand on veut chicaner un auteur, il faut au moins savoir de quoi l'on parle.

XLIII. P. 19. La Nuit sacrée, épouse de l'Érèbe, et mère des Hespérides et de l'Amour.

Lorsqu'il y a plusieurs traditions sur un sujet, je prends la moins connue ou la plus agréable, pour rajeunir les tableaux mythologiques : c'est pousser loin l'impartialité. Ainsi, l'Amour, qu'on fait fils de Vénus, est ici enfant de la Nuit : allégorie presque aussi agréable et beaucoup plus ignorée que la première.

XLIV. P. 20. Je ne vois que des astres qui racontent la gloire du Très-Haut.

« Cœli enarrant gloriam Dei. » (*Psalm.*, XVIII, 1.)

XLV. P. 20. Ils me vendirent à un port de Crète, éloigné de Gortyne, etc... Lébène... Théodosie... Milet.

Lébène étoit le port, ou, comme on parle dans le Levant, l'échelle de Gortyne. Il étoit éloigné de cette ville de quatre-vingt-dix stades, selon Strabon. « Distat ab Africo mari et Lebene navali suo ad stadia XC. » (Strab, lib. X.)

Théodosie étoit une ville de la Chersonèse Taurique, abondante en blé qui se vendoit dans tout le Levant. « Post montana ista urbs sequitur Theodosia, campo « prædita fertili, et portu vel centum navibus recipiendis apto... Tota regio fru- « menti ferax est. » (Strab., lib. VII, pag. 309.)

XLVI. P. 20. Les cruelles Ilithyes.

Déesses, filles de Junon. Elles présidoient aux accouchements. Eurymédnse les appelle cruelles, parcequ'Épicharis mourut en donnant le jour à Cymodocée. Diane est invoquée dans Horace sous le nom d'Ilithye :

> Rite maturos aperire partus
> Lenis Ilithyia, tuere matres. Hor., *Carm. Sec.*

XLVII. P. 21. Je te balançois sur mes genoux; tu ne voulois prendre de nourriture que de ma main.

Phœnix dit à peu près la même chose à Achille, et avec encore plus de naïveté.

> Οὔτ' ἐς δαῖτ' ἰέναι, οὔτ' ἐν μεγάροισι πάσασθαι,
> Πρίν γ' ὅτε δή σ' ἐπ' ἐμοῖσιν ἐγὼ γούνασσι καθίσσας,
> Ὄψου τ' ἄσαιμι προταμὼν, καὶ οἶνον ἐπισχὼν,
> Πολλάκι μοι κατέδευσας ἐπὶ στήθεσσι χιτῶνα
> Οἴνου, ἀποβλύζων ἐν νηπιέῃ ἀλεγεινῇ.
>
> Iliad., liv. IX, v. 487.

XLVIII. P. 21. Il part comme un aigle.

> Ὣς ἄρα φωνήσας ἀπέβη γλαυκῶπις Ἀθήνη,
> Φήνῃ εἰδομένη. Odyss., liv. III, v. 371.

XLIX. P. 21. Elle détourna la tête, dans la crainte de voir le dieu et de mourir.

On croyoit que la manifestation subite de la Divinité donnoit la mort. (*Voyez* une note de madame Dacier sur un passage du XVIe livre de l'*Odyssée*.)

L. P. 21. Et passant les fontaines d'Arsinoé et de Clepsydra.

« On y voit (sur le mont Ithome) une fontaine nommée Arsinoé : elle reçoit l'eau d'une autre fontaine appelée Clepsydra. » (Pausanias, *in Messen.*, cap. XXXI.)

LI. P. 21. Ce père malheureux étoit assis à terre, près du foyer; la tête couverte d'un pan de sa robe, il arrosoit les cendres de ses pleurs.

Tout le monde sait que les suppliants et les malheureux s'asseyoient au foyer parmi les cendres. (Voyez l'*Odyssée*, liv. XVI; et Plutarque, dans la Vie de Thémistocle.)

LII. P. 21. Tels sont les cris dont retentit le nid des oiseaux, lorsque la mère apporte la nourriture à ses petits.

On a critiqué cette comparaison : on a dit que la douleur ou la joie morale ne pouvoit jamais être comparée au mouvement de la douleur ou des besoins physiques. S'il en étoit ainsi, il faudroit renoncer à toute comparaison, et même à toute poésie : car les comparaisons et la poésie consistent surtout à transporter, pour ainsi dire, le physique dans le moral, et le moral dans le physique. C'est ce qui est reconnu par tous les critiques dignes de porter ce nom.

Au reste, cette comparaison se trouve dans Homère, et presque dans les mêmes circonstances où elle est placée ici. (*Odyssée*, liv. XVI.)

LIII. P. 21. On auroit vu ton père, racontant sa douleur au Soleil.

Usage antique qu'on retrouve dans les tragiques grecs. Jocaste, dans *les Phéniciennes*, ouvre la scène par un monologue où elle apostrophe l'astre du jour. De là le beau vers de Virgile, et l'un des plus beaux vers de son illustre traducteur :

> Solem quis dicere falsum
> Audeat ?
> Qui pourroit, ô Soleil, t'accuser d'imposture ?

LIV. P. 22. La destinée d'un vieillard qui meurt sans enfants est digne de pitié, etc.

Imitation de Solon. Ce grand législateur étoit poëte. Il nous reste de lui quelques fragments d'une espèce d'élégie politique. (In min. Poet. Græc.)

LV. P. 22 Ah ! je ne sentirois pas un chagrin plus mortel quand on cesseroit de m'appeler le père de Cymodocée !

Formule touchante empruntée des Grecs. Ulysse s'en sert dans l'*Iliade* en parlant de Télémaque.

LVI. P. 22. Et nous avons craint les soupçons qui s'élèvent trop souvent dans le cœur des enfants de la terre.

> *Δύσζηλοι γάρ τ' εἰμὲν ἐπὶ χθονὶ φῦλ' ἀνθρώπων.*
> ODYSS., liv. VII, v. 307.

LVII. P. 22. Eurymédusе, repartit Démodocus, quelles paroles sont échappées à tes lèvres ! Jusqu'à présent tu n'avois pas paru manquer de sagesse, etc.

> *Οὐ μὲν νήπιος ἦσθα, Βοηθοΐδη, Ἐτεωνεῦ,*
> *Τὸ πρίν· ἀτὰρ μὲν νῦν γε, πάϊς ὥς, νήπια βάζεις.*
> ODYSS., liv. IV, v. 31.

LVIII. P. 22. La colère, comme la faim, est mère des mauvais conseils.

> Et malesuada fames. VIRG., VI, 276.

LIX. P. 23 Qui pourroit égaler les Graces, surtout la plus jeune, la divine Pasithée !

Les noms ordinaires des Graces sont Aglaé, Thalie et Euphrosine. Homère nomme la plus jeune Pasithée, et il a été suivi par Stace.

LX. P. 23. Orphée, Linus, Homère, ou le vieillard d'Ascrée.

Poëtes connus de tout le monde. Hésiode est le vieillard d'Ascrée.

> Ascræumque cano romana per oppida carmen.
> VIRG., *Georg.*, II, 176.

LXI. P. 23. Philopœmen et Polybe aimé de Calliope, fille de Saturne et d'Astrée.

Philopœmen, le dernier des Grecs, et Polybe l'historien, étoient de Mégalopolis en Arcadie. Calliope, prise ici pour l'Histoire, étoit fille de Saturne et d'Astrée, c'est-à-dire du Temps et de la Justice. Voici le commencement de la généalogie du principal personnage qui doit représenter les héros de la Grèce. Le nom d'Eudore est tiré d'Homère. Eudore étoit un des compagnons d'Achille.

LXII. P. 23. Dicé, Irène et Eunomie.

Noms des Heures, d'après Hésiode, qui n'en compte que trois. Elles étoient filles de Jupiter et de Thémis.

LXIII. P. 23. Un esclave, tenant une aiguière d'or et un bassin d'argent, verse une eau pure sur les mains du prêtre d'Homère.

> *Χέρνιβα δ' ἀμφίπολος προχόῳ ἐπέχευε φέρουσα*
> *Καλῇ, χρυσείῃ, ὑπὲρ ἀργυρέοιο λέβητος.* ODYSS., liv. VII, v. 172.

LXIV. P. 23. Ce fut en vain qu'elle pria la Nuit de lui verser la douceur de ses ombres.

Il y avoit dans les éditions précédentes l'*ambroisie* de ses ombres, expression grecque que j'avois essayé de faire passer dans notre langue; mais outre qu'on ne peut pas dire *verser* de l'ambroisie, j'ai trouvé ce tour un peu recherché.

LXV. P. 23. Il emboîte l'essieu dans des roues bruyantes, etc.

> *Ἥβη δ' ἀμφ' ὀχέεσσι θοῶς βάλε καμπύλα κύκλα*
> *Χάλκεα, ὀκτάκνημα, σιδηρέῳ ἄξονι ἀμφίς.*
> *Τῶν ἤτοι χρυσέη ἴτυς ἄφθιτος, αὐτὰρ ὕπερθεν*
> *Χάλκε' ἐπίσσωτρα προσαρηρότα, θαῦμα ἰδέσθαι.*
> *Πλῆμναι δ' ἀργύρου εἰσὶ περίδρομοι ἀμφοτέρωθεν·*
> *Δίφρος δὲ χρυσέοισι καὶ ἀργυρέοισιν ἱμᾶσιν*
> *Ἐντέταται· δοιαὶ δὲ περίδρομοι ἄντυγές εἰσιν·*
> *Τοῦ δ' ἐξ ἀργύρεος ῥυμὸς πέλεν· αὐτὰρ ἐπ' ἄκρῳ*
> *Δῆσε χρύσειον καλὸν ζυγὸν, ἐν δὲ λέπαδνα*
> *Κάλ' ἔβαλε, χρύσει'· ὑπὸ δὲ ζυγὸν ἤγαγεν Ἥρη*
> *Ἵππους ὠκύποδας, μεμαυῖ' ἔριδος καὶ ἀϋτῆς.* ILIAD., liv. V, v. 722.

LXVI. P. 24. C'étoit une coupe de bronze à double fond, etc.

Toute cette histoire de la coupe est faite d'après l'*Iliade* et la Vie d'Homère attribuée à Hérodote. Le bouclier d'Ajax étoit l'ouvrage de Tychus, armurier de la ville d'Hylé. Homère eut pour hôte Créophyle de Samos, et l'on sait que Lycurgue apporta le premier dans la Grèce les poëmes d'Homère, qu'il avoit trouvés chez les descendants de Créophyle. (*Voyez* la Vie d'Homère, traduction de M. Larcher.)

LXVII. P. 24. Les Graces décentes.

> Gratiæ decentes. HOR., lib. I, ode IV.



LXVIII. P. 24. Le voile blanc des Muses qui brilloit comme le soleil, et qui étoit placé sous tous les autres dans une cassette odorante.

> Τῶν ἕν' ἀειραμένη Ἑκάβη φέρε δῶρον Ἀθήνῃ,
> Ὃς κάλλιστος ἔην ποικίλμασιν, ἠδὲ μέγιστος,
> Ἀστὴρ δ' ὣς ἀπέλαμπεν· ἔκειτο δὲ νείατος ἄλλων.
>
> ILIAD., liv. VI, v. 293.

LXIX. P. 24. Il portoit sur sa tête une couronne de papyrus.

C'étoit la couronne des poëtes.

LXX. P. 25. Les dieux voulurent naître parmi les Égyptiens, parcequ'ils sont les plus reconnoissants des hommes.

C'est Platon qui le dit. Les Égyptiens avoient une loi contre l'ingratitude. Cette loi s'est perdue.

DEUXIÈME LIVRE.

Ce second livre des *Martyrs* n'a éprouvé aucune critique; il a été loué généralement par tous les censeurs. J'ai pourtant vu des personnes de goût qui préféroient le premier, pour les souvenirs de l'antiquité. Il est certain que le premier livre m'a coûté plus de peine, et que je l'ai revu plus souvent et plus longtemps.

PREMIÈRE REMARQUE. P. 25. A l'heure où le magistrat fatigué quitte avec joie son tribunal pour aller prendre son repas.

> — Ἦμος δ' ἐπὶ δόρπον ἀνὴρ ἀγορῆθεν ἀνέστη,
> Κρίνων νείκεα πολλὰ δικαζομένων αἰζηῶν.
>
> ODYSSÉE, liv. XII, v. 439.

II. P. 25. Vint se reposer à Phigalée, célèbre par le dévouement des Oresthasiens.

Phigalée, ville de l'Arcadie, bâtie sur un rocher, et traversée par un ruisseau nommé Lymax, qui tomboit dans la Néda. Les Phigaliens, ayant été chassés de leur pays par les Lacédémoniens, consultèrent l'oracle de Delphes. L'oracle répondit: « Que les Phigaliens prennent avec eux cent jeunes gens de la ville d'Oresthasium: ces cent jeunes gens périront dans le combat contre les Spartiates, « mais les Phigaliens rentreront dans leur ville. » Les cent Oresthasiens se dévouèrent. (Pausanias, *in Arcad.*, cap. XXXIX.)

III. P. 25. Le prince de la jeunesse, l'aîné des fils d'Ancée, etc.

Pour les détails de ce sacrifice homérique, voyez le IIIe livre de l'*Odyssée*, vers la fin. Le dos de la victime étoit servi comme le morceau le plus honorable. Ulysse le donne à Démodocus, liv. VIII de l'*Odyssée*, pour le récompenser de ses chants.

IV. P. 26. Les dons de Cérès, que Triptolème fit connoître au pieux Arcas, remplacent le gland dont se nourrissoient jadis les Pélasges, premiers habitants de l'Arcadie.

Pélasgus régna le premier en Arcadie, et donna son nom à son peuple. Pé-



lasgus eut pour fils Lycaon, qui fut changé en loup. Lycaon laissa une fille, Callisto, qui fut mère d'Arcas. Arcas, instruit par Triptolème, apprit à ses sujets à semer du blé, et à s'en nourrir au lieu de gland. (Pausanias, *in Arcad.*, cap. I, II, III et IV.)

v. P. 26. On sépare la langue de la victime.

C'étoit la dernière cérémonie du sacrifice.

vi. P. 26. Il n'est pas permis d'entrer dans les temples des dieux avec du fer;

et même dans certains temples avec de l'or, selon Plutarque. Belle leçon! (Moral. præcept. Administ. public.)

vii. P. 26. Aussitôt que l'aurore eut éclairé de ses premiers rayons l'autel de Jupiter qui couronne le mont Lycée, etc., jusqu'à l'alinéa.

Les premières éditions portoient : *le temple de Jupiter*. Je m'étois trompé. Le mont Lycée étoit la plus haute montagne d'Arcadie; on l'appeloit le mont Sacré, parceque Jupiter, selon les Arcadiens, y avoit été nourri. Ce dieu avoit un autel sur le sommet de la montagne, et de cet autel on découvroit presque tout le Péloponèse. Les hommes ne pouvoient entrer dans l'enceinte consacrée à Jupiter. Les corps n'y donnoient aucune ombre, quoique frappés des rayons du soleil, etc. (Pausanias, *in Arcad.*, cap. XXXVIII, et *Voyage du jeune Anacharsis. Voyez* Arcadie.)

viii. P. 26. Il prend sa course vers le temple d'Eurynome, caché dans un bois de cyprès.

Ce temple étoit à douze stades au-dessous de Phigalée, un peu au-dessus du confluent du Lymax et de la Néda; Eurynome étoit une fille de l'Océan. La statue de cette divinité étoit attachée dans le temple avec une chaîne d'or, et ce temple ne s'ouvroit qu'une fois l'année. (Pausanias, lib. VIII, *in Arcad.*, cap. XLI.)

ix. P. 26. Il franchit le mont Élaïus; il dépasse la grotte où Pan retrouva Cérès, etc.

Élaïus étoit à trente stades à droite de Phigalée : la grotte de Cérès, surnommée la Noire, étoit dans cette montagne. Cérès, pleurant l'enlèvement de Proserpine, prit une robe noire, et se cacha pour pleurer dans la grotte du mont Élaïus. Les fruits et les moissons périssoient, les hommes mouroient de faim, les dieux ne savoient ce qu'étoit devenue la déesse. Pan, en chassant sur les montagnes d'Arcadie, retrouva enfin Cérès. Il en avertit Jupiter. Jupiter envoya les Parques à Cérès, et ces divinités inexorables fléchirent, par leurs prières, le courroux de Cérès : elle rendit les moissons aux hommes. (Pausanias, lib. VIII, *in Arcad.*, cap. XLII.)

x. P. 26. Les voyageurs traversent l'Alphée au-dessous du confluent du Gortynius, et descendent jusqu'aux eaux limpides du Ladon.

Il n'est point de lecteur qui n'ait entendu parler de l'Alphée et du Ladon : de

l'Alpée, à cause de ses amours avec Aréthuse et de son passage à Olympie; et du Ladon, à cause de la beauté de ses eaux.

J'ai traversé, au mois d'août 1806, une des sources de l'Alphée, entre Leontari, Tripolizza et Misitra; cette source étoit tarie.

Le Gortynius, dit Pausanias, est de tous les fleuves celui dont les eaux sont les plus fraîches. (Liv. VIII, ch. XXVIII.)

Démodocus venant de Phigalée, et descendant l'Alphée, devoit rencontrer d'abord le Gortynius, et puis le Ladon.

XI. P. 26. Là se présente une tombe antique, que les nymphes des montagnes avoient environnée d'ormeaux.

Ἠδ' ἐπὶ σῆμ' ἔχεεν περὶ δὲ πτελέας ἐφύτευσαν
Νύμφαι ὀρεστιάδες. ILIAD., liv. VI, v. 419.

XII. P. 26. C'étoit celle de cet Arcadien pauvre et vertueux, d'Aglaüs de Psophis.

« On nous montra un petit champ et une petite chaumière; c'est là que vivoit,
« il y a quelques siècles, un citoyen pauvre et vertueux; il se nommoit Aglaüs.
« Sans crainte, sans desirs, ignoré des hommes, ignorant ce qui se passoit
« parmi eux, il cultivoit paisiblement son petit domaine, dont il n'avoit jamais
« passé les limites. Il étoit parvenu à une extrême vieillesse, lorsque des am-
« bassadeurs du puissant roi de Lydie, Gygès ou Crésus, furent chargés de
« demander à l'oracle de Delphes s'il existoit sur la terre entière un mortel plus
« heureux que ce prince. La Pythie répondit : Aglaüs de Psophis. » (*Voyage d'Anach.*, Arcadie.) On voit que je n'ai point suivi ce récit. J'ai disposé à mon gré de la tombe de Psophis : c'étoit celle d'un homme heureux et sage; elle m'a paru bien placée à l'entrée de l'héritage de Lasthénès.

XIII. P. 26. La robe dont cet homme étoit vêtu ne différoit de celle des philosophes grecs que parcequ'elle étoit d'une étoffe blanche assez commune.

Il est inutile d'étaler ici une vaine érudition, et de citer les Pères et les écrivains de l'*Histoire ecclésiastique*, Eusèbe, Socrate, Zonare, etc.; une autorité aussi fidèle qu'agréable nous suffira pour les mœurs des Chrétiens : c'est celle de Fleury.

« Les Chrétiens rejetoient les habits de couleur trop éclatante; mais saint Clé-
« ment d'Alexandrie recommandoit le blanc comme symbole de pureté. . . . . .
« . . . .
« Tout l'extérieur des Chrétiens étoit sévère et négligé, au moins simple et sé-
« rieux. Quelques-uns quittoient l'habit ordinaire pour prendre celui des philo-
« sophes, comme Tertullien et saint Héraclas, disciples d'Origène. » (Fleury,
« *Mœurs des Chrétiens*.)

XIV. P. 27. Mercure ne vint pas plus heureusement à la rencontre de Priam. (*Voyez* l'*Iliade*, liv. XXIV.)

XV. P. 27. Ce palais... appartient à Hiéroclès.

Ceci n'est point une phrase jetée au hasard. J'ai tâché, autant que je l'ai pu, de

ne faire entrer dans ma composition rien d'inutile. Ce palais deviendra le théâtre d'une des scènes de l'action.

XVI. P. 27. En arrivant au milieu des moissonneurs, l'inconnu s'écria : « Le Seigneur soit avec vous ! »

« Et ecce, ipse veniebat de Bethlehem, dixitque messoribus : Dominus vobiscum. Qui responderunt ei : Benedicat tibi Dominus. » (Ruth, c. II, v. 4.)

XVII. P. 27. Des glaneuses les suivoient en cueillant de nombreux épis, etc.

« Præcepit autem Booz pueris suis, dicens : Et de vestris quoque manipulis projicite de industria, et remanere permittite, ut absque rubore colligat. » (Ruth, c. II, v. 15-16.)

XVIII. P. 28. Qui triompha de Carrausius.

On verra dans le récit, et dans les notes du récit, quel étoit ce Carrausius.

XIX. P. 28. Méléagre étoit moins beau que toi, lorsqu'il charma les yeux d'Atalante.

Homère a, sur Méléagre, une tradition différente de celle des autres poëtes. Je ne fais ici d'allusion qu'à la dernière. Méléagre étoit un jeune héros qui donna la hure du sanglier de Calydon à Atalante, fille de Jasius, roi d'Arcadie. Sa mère Althée le fit mourir en jetant au feu le tison auquel sa vie étoit attachée. Il ne faut pas confondre cette Atalante avec celle qui fut vaincue par Hippomène. Stace a donné un fils à Atalante, qui suivit les sept Chefs au siége de Thèbes. (*Thébaïde*, liv. IV.)

XX. P. 28. Heureux ton père, heureuse ta mère, etc.

> Τρισμάκαρες μὲν σοί γε πατὴρ καὶ πότνια μήτηρ,
> Τρισμάκαρες δὲ κασίγνητοι...
> Κεῖνος δ' αὖ περὶ κῆρι μακάρτατος ἔξοχον ἄλλων,
> Ὅς κέ σ' ἐέδνοισι βρίσας οἶκόνδ' ἀγάγηται.
>
> ODYSS., liv. VI, v. 154-158.

XXI. P. 28. J'accepterai le présent que vous m'offrez, s'il n'a pas servi à vos sacrifices.

Tout ce qui avoit servi aux sacrifices des païens étoit en abomination aux Chrétiens.

XXII. P. 29. Je ne me souviens pas d'avoir vu la peinture d'une scène pareille, si ce n'est sur le bouclier d'Achille.

(*Iliade*, liv. XVIII.)

XXIII. P. 29. Ces moissonneurs ne sont plus mes esclaves.

Cette religion, contre laquelle on a tant déclamé, a pourtant aboli l'esclavage. Tous les Chrétiens primitifs n'affranchirent cependant pas sur-le-champ leurs esclaves ; mais Lasthénès suivoit de plus près cet esprit évangélique qui a brisé les fers d'une grande partie du genre humain.

XXIV. P. 29. La Vérité... mère de la Vertu.

On la fait aussi mère de la Justice.

xxv. P. 29. Voyageur, les Chrétiens.

Sur ce mot de voyageur opposé à celui d'étranger, qu'il me soit permis de rapporter un passage du *Génie du Christianisme* :

« L'hôte inconnu est un étranger chez Homère, et un voyageur dans la Bible. « Quelles différentes vues de l'humanité ! Le Grec ne porte qu'une idée politique « et locale où l'Hébreu attache un sentiment moral et universel. »

xxvi. P. 29. Que Dieu lui rende sept fois la paix.

Tour hébraïque. Les Grecs et les Romains disoient *terque quaterque*. On en a vu un exemple dans la note xx : Τρισμάκαρες.

xxvii. P. 30. Non sur les ailes d'or d'Euripide, mais sur les ailes célestes de Platon.

Plutarque, dans ses *Morales*, parle de ces ailes ; mais je crois qu'il faut lire les ailes d'or de Pindare.

xxviii. P. 30. Dieu m'en a donné la direction; Dieu me l'ôtera peut-être : que son saint nom soit béni !

« Dominus dedit, Dominus abstulit... Sit nomen Domini benedictum ! » (Job, c. I, v. 21.)

xxix. P. 30. Le soleil descendit sur les sommets du Pholoë, etc.

Par l'endroit où la scène est placée, Lasthénès avoit le mont Pholoë à l'occident, un peu vers le nord; Olympie à l'occident vrai; le Telphusse et le Lycée étoient derrière les spectateurs, vers l'orient, et se coloroient des feux opposés du soleil. Toutes ces descriptions sont exactes ; ce ne sont point des noms mis au hasard, sans égard aux positions géographiques. Au reste, le mont Pholoë est une haute montagne d'Arcadie, où Hercule reçut l'hospitalité chez le centaure Pholus, qui donna son nom à la montagne. Telphusse est une montagne, ou plutôt une longue chaîne de terre haute et rocailleuse, où étoit placée une ville du même nom. (*Voy*. Pausanias, lib. VIII, *in Arcad.*, cap. xxv.) J'ai déjà parlé ailleurs du Lycée, de l'Alphée et du Ladon.

xxx. P. 30. On entendit le son d'une cloche.

Ce ne fut que dans le moyen âge que l'on commença à se servir des cloches dans les églises ; mais on se servoit dans l'antiquité, et surtout en Grèce et à Athènes, de cloches ou de sonnettes pour une foule d'usages domestiques. J'ai donc cru pouvoir appeler les Chrétiens grecs à la prière par le son d'une cloche. L'esprit, accoutumé à allier le son des cloches au souvenir du culte chrétien, se prête sans peine à cet anachronisme, si c'en est un.

xxxi. P. 30. Me préservent les dieux de mépriser les Prières !

Tout le monde connoît la belle allégorie des Prières, mise par Homère dans la bouche de Phœnix, gouverneur d'Achille. Démodocus détourne le sens des paroles de Lasthénès au profit de la mythologie. Até, le Mal ou l'Injustice, étoit sœur des Lites ou des Prières.

xxxii. P. 31. Seigneur, daignez visiter cette demeure.

Nous sommes aujourd'hui si étrangers aux choses religieuses, que cette prière aura paru toute nouvelle à la plupart des lecteurs : elle est cependant dans tous les livres d'église, à quelques légers changements près. J'ai déja dit, dans le *Génie du Christianisme*, qu'il n'y avoit point d'Heures à l'usage du peuple qui ne renfermassent des choses sublimes : chose que l'habitude dans les uns et l'impiété dans les autres nous empêchent de sentir.

XXXIII. P. 31. Le serviteur lava les pieds de Démodocus.

« La première action de l'hospitalité étoit de laver les pieds aux hôtes... Si « l'hôte étoit dans la pleine communion de l'Église, on prioit avec lui; et on lui « déféroit tous les honneurs de la maison : de faire la prière, d'avoir la première « place à table, d'instruire la famille... Les Chrétiens exerçoient l'hospitalité « même envers les infidèles. » (Fleury, *Mœurs des Chrétiens.*)

XXXIV. P. 31. Des mesures de pierre en forme d'autel, ornées de têtes de lion.

J'ai vu de pareilles mesures à Rome, dans le Musée Clémentin.

XXXV. P. 31. Lasthénès leur ordonne de dresser dans la salle des Agapes une table, etc.

Les Agapes étoient les repas primitifs des Chrétiens. Il y en avoit de deux sortes : les uns, faits en commun à l'église par tous les fidèles; les autres, dans les demeures particulières.

XXXVI. P. 31. Nourriture destinée à la famille.

« S'ils mangeoient de la chair (les Chrétiens)... c'étoit plutôt du poisson ou de « la volaille que de la grosse viande... Plusieurs donc ne vivoient que de laitage, « de fruits ou de légumes. » (Fleury, *Mœurs des Chrétiens.*)

XXXVII. P. 32. On vit bientôt entrer un homme d'un visage vénérable, portant, sous un manteau blanc, un habit de pasteur.

« Comme j'étois dans ma maison, et qu'après avoir prié je me fus assis sur « mon lit, je vis entrer un homme d'un visage vénérable, en habit de pasteur, « vêtu d'un manteau blanc, portant une panetière sur ses épaules et tenant un « bâton à la main. » (Her., liv. II.)

XXXVIII. P. 32. C'étoit Cyrille, évêque de Lacédémone.

Ce n'est point ici l'un des saints connus sous le nom de Cyrille. J'ai cherché inutilement un évêque de Lacédémone de cette époque; je n'ai trouvé qu'un évêque d'Athènes. Au reste, j'ai peint Cyrille d'après plusieurs grands évêques de ce temps-là; et, dans toute son histoire, dans les cicatrices de son martyre, dans la force qu'on fut obligé d'employer pour l'élever à l'épiscopat, tout est vrai, hors son nom.

On se prosternoit devant les évêques, et on leur donnoit les noms sacrés que la famille de Lasthénès donne à Cyrille.

XXXIX. P. 33. Il m'a promis de me raconter son histoire.

De là le récit. La promesse qu'Eudore a faite à Cyrille est censée avoir pré-

cédé le commencement de l'action. L'empressement de Cyrille à connoître l'histoire d'Eudore est pleinement justifié, et par le caractère de l'évêque, et par celui du pénitent, et par les mœurs des Chrétiens.

XL. P. 33. Eudore lut pendant une partie du repas, etc.

« Les Chrétiens faisoient lire l'Écriture-Sainte et chantoient des cantiques spi-
« rituels et des airs graves, au lieu des chansons profanes et des bouffonneries
« dont les Païens accompagnoient leurs festins : car ils ne condamnoient ni la
« musique, ni la joie, pourvu qu'elle fût sainte. » (Fleury, *Mœurs des Chrétiens.*)

XLI. P. 33. Cymodocée trembloit.

Premier fil d'une trame qui va s'étendre par degrés.

XLII. P. 33. Le repas fini, on alla s'asseoir à la porte du verger, sur un banc de pierre.

Cette coutume antique se retrouve dans la *Bible* et dans Homère. Nestor s'asseied à sa porte sur une pierre polie, et les juges d'Israël vont s'asseoir devant les portes de la ville. On aperçoit quelques traces de ces mœurs jusque chez nos aïeux, du temps de saint Louis, c'est-à-dire dans le siècle de la religion, de l'héroïsme et de la simplicité.

XLIII. P. 33. L'Alphée rouloit au bas de ce verger, sous une ombre champêtre, des flots que les palmes de Pise alloient bientôt couronner.

L'Alphée, qui couloit d'abord en Arcadie, parmi des vergers, passoit en Élide au milieu des triomphateurs. Tout le reste de la description est appuyé par le témoignage de Pausanias, d'Aristote et de Théophraste, pour les animaux et les arbres de l'Arcadie, et par ce que j'ai vu de mes propres yeux. On sait que Mercure fit une lyre de l'écaille d'une grande tortue qu'il trouva sur le mont Chélydoré. Quant à la manière dont les chèvres cueillent la gomme du ciste, Tournefort raconte la même chose des troupeaux de la Crète. (*Voyage au Levant.*)

XLIV. P. 34. La puissance... dont les pas font tressaillir les montagnes comme l'agneau timide ou le bélier bondissant. Il admiroit cette sagesse, qui s'élève comme un cèdre sur le Liban, comme un plane au bord des eaux.

« Montes, exultastis sicut arietes, et colles sicut agni ovium. (*Psalm.*, CXIII, v. 6.)
« Quasi cedrus exaltata sum in Libano.
« Quasi platanus exaltata sum juxta aquam in plateis. »

XLV. P. 34. Il laissa un chantre divin auprès de Clytemnestre.

(*Odyss.*, liv. IV.)

XLVI. P. 34. Elle commença par l'éloge des Muses.

Pour tout le chant de Cymodocée, je ne puis que renvoyer le lecteur aux *Métamorphoses d'Ovide*, à l'*Iliade*, à l'*Odyssée*, et à la Vie d'Homère par divers auteurs. J'ai admis le combat de lyre entre Homère et Hésiode, quoiqu'il soit prouvé que ces deux poëtes n'ont pas vécu dans le même temps. Il ne s'agit pas ici de vérités historiques.

XLVII. P. 56. Les Parques mêmes, vêtues de blanc.

Démodocus arrange tout cela un peu à sa façon. C'est Platon, à la fin du xe livre de sa *République*, qui fait cette histoire des Parques : elle n'est pas tout à fait telle qu'on la voit ici. Comment les ennemis des *Martyrs* n'ont-ils pas vu cette erreur? Quel beau sujet pour eux de triomphe et de pédanterie !

XLVIII. P. 56. La colombe qui portoit dans les forêts de la Crète l'ambroisie à Jupiter.

Jupiter enfant fut nourri, sur le mont Ida, par une colombe qui lui apportoit l'ambroisie.

XLIX. P. 56. Chantez-nous ces fragments des livres saints que nos frères les Apollinaires, etc.

Anachronisme. Les Apollinaires vivoient sous Julien ; et ce fut pendant la persécution suscitée par cet empereur qu'ils mirent en vers une partie des livres saints.

L. P. 56. Il chanta la naissance du chaos.

Pour le chant d'Eudore, *voyez* toute la *Bible*.

LI. P. 58. Ils crurent que les Muses et les Sirènes, etc.

Les Sirènes, filles du fleuve Achéloüs et de Calliope, défièrent les Muses à un combat de chant. Elles furent vaincues : les Muses les dépouillèrent de leurs ailes et s'en firent des couronnes. On place en divers lieux la scène de ce combat.

LII. P. 59. Mais à peine avoit-il fermé les yeux qu'il eut un songe.

Ce songe est le premier présage du dénoûment. Je prie encore une fois les amis de l'art de faire attention à la composition des *Martyrs* : il y a peut-être dans cet ouvrage un travail caché qui n'est pas tout à fait indigne d'être connu.

TROISIÈME LIVRE.

Voici le livre le plus critiqué des *Martyrs*. J'ose dire pourtant que si j'ai jamais écrit dans ma vie quelques pages dignes de l'attention du public, elles se trouvent dans ce même livre. Si l'on songe combien les deux premiers sont différents du troisième, et combien le quatrième diffère lui-même des trois premiers, peut-être jugera-t-on que j'aurois mérité d'être traité avec moins d'indécence. La difficulté d'un sujet qui varie sans cesse n'a point été appréciée. Le tableau complet de l'empire romain, une grande action, des scènes dans un monde surnaturel, voilà le fardeau qu'il m'a fallu porter, sans que le lecteur s'aperçût de la longueur et des dangers du chemin.

Au reste, on a vu comment j'ai remplacé les discours des Puissances divines dans ce troisième livre. Les notes suivantes prouveront que les chicanes qu'on m'a faites étoient peu fondées en savoir et en raison.

PREMIÈRE REMARQUE. P. 59. Les dernières paroles de Cyrille montèrent au trône de l'Éternel. Le Tout-Puissant agréa le sacrifice.

Première transition de l'ouvrage. On a trouvé qu'elle lioit naturellement la fin du second livre au commencement du troisième, et pourtant elle amène une scène nouvelle et produit un livre tout entier.

II. P. 50...... flotte cette immense Cité de Dieu, dont la langue d'un mortel ne sauroit raconter les merveilles.

« Captus est in paradisum : et audivit arcana verba, quæ non licet homini « loqui » (*Epist.* IIª, *ad Corinth.*, c. XII, v. 4.)

« Gloriosa dicta sunt de te, civitas Dei. » (*Ps.* LXXXVI, v. 3.)

III. P. 50. L'Éternel en posa lui-même les douze fondements, et l'environna de cette muraille de jaspe que le disciple bien-aimé vit mesurer par l'Ange avec une toise d'or.

Il est assez singulier qu'on ait pu croire, ou plutôt qu'on ait feint de croire que j'étois l'inventeur de toutes les *pierreries* que l'on voit dans le troisième livre.

Un auteur ne peut employer que les matériaux fournis par son sujet. S'il avoit à parler de l'Élysée des Anciens, il ne pourroit y mettre que le Léthé, des bois de myrtes, une porte d'ivoire et une porte de corne ; s'il décrit un ciel chrétien, il est encore plus strictement obligé de suivre les traditions de l'Écriture. Alors il ne rencontre que des images empruntées de l'or, du verre, des diamants, et de toutes les pierres précieuses : tout ce qu'on doit exiger de lui, c'est qu'il *fasse un choix*. Que l'on ouvre donc *les Prophètes*, *l'Apocalypse*, *les Pères*, et l'on verra ce que j'ai écarté, et les écueils sans nombre que j'ai évités. Jamais je n'ai fait un travail plus pénible et plus ingrat. Au reste, le Tasse et Milton ont rempli comme moi leur ciel de perles et de diamants. Ce sont, si j'ose m'exprimer ainsi, des *richesses* inévitables pour quiconque est obligé de peindre un ciel chrétien. Je vais rassembler ici sous un seul point de vue les autorités ; et le lecteur jugera de bonne foi de la loyauté et des connoissances de mes ennemis.

« Et habebat (civitas Dei) murum magnum et altum, habentem portas duo- « decim....

« Et murus civitatis habens fundamenta duodecim... Et qui loquebatur me- « cum habebat mensuram arundineam auream ut metiretur civitatem.

« Et erat structura muri ejus ex lapide jaspide, ipsa vero civitas, aurum « mundum simile vitro mundo.

« Et fundamenta muri civitatis omni lapide pretioso ornata. Fundamentum « primum, jaspis : secundum, sapphirus : tertium, calcedonius : quartum, « smaragdus.

« Quintum, sardonyx : sextum, sardius : septimum, chrysolithus : octavum, « beryllus : novum, topazius : decimum, chrysoprasus : undecimum, hyacin- « thus : duodecimum, amethystus.

« Et duodecim portæ, duodecim margaritæ sunt per singulas... et platea ci- « vitatis aurum mundum, tanquam vitrum perlucidum. » *Apocal.*, c XXI, v. 12, 14-15, 18, 21.)

« Et similitudo super capita animalium firmamenti, quasi aspectus crystalli...

« Et super firmamentum... quasi aspectus lapidis sapphiri similitudo throni. » (*Ezech.*, c. I, v. 22, 26.)

Voyons maintenant les poëtes :

> Weighs his spread wings (Satan), at leisure to behold
> Far off th' empyreal heav'n, extended wide
> In circuit, undetermin'd square or round,
> With opal tow'rs, and battlements adorn'd
> Of living sapphire, once his native seat;
> And fast by, hanging in a golden chain,
> This pendent world, in bigness as a star
> Of smallest magnitude, close by the moon.
>
> MILTON, *Parad. lost*, book II, 1046.

> Now in loose garlands thick thrown off, the bright
> Pavement, that like a sea of jasper shone,
> Impurpled with celestial roses smil'd.
>
> Book III, 362.

> Far distant he descries,
> Ascending by degrees magnificent
> Up to the wall of heav'n, a structure high;
> At top whereof, but far more rich, appear'd
> The work as of a kingly palace gate,
> With frontispiece of diamond and gold
> Embellish'd; thick with sparkling orient gems
> The portal shone, inimitable on earth
> By model, or by shading pencil, drawn.
>
> Book III, 501.

Nous verrons le Tasse, dans une note plus bas, donner à Michel une armure de diamant.

Que deviennent donc les bonnes plaisanteries sur la richesse de mon ciel, et la pauvreté que prêche mon Dieu ? N'ai-je pas été beaucoup plus avare de magnificences que l'Écriture et les poëtes qui ont décrit avant moi le séjour des Justes ? Il est probable, après tout, que ce n'est pas de moi dont on vouloit rire ici : cela supposeroit dans les critiques une trop profonde ignorance. Je les tiens pour habiles, l'impiété leur restera.

IV. P. 39. Revêtue de la gloire du Très-Haut, l'invisible Jérusalem est parée comme une épouse pour son époux.

« Veni, et ostendam tibi sponsatam uxorem Agni.

« Ostendit mihi civitatem sanctam Jerusalem, descendentem de cœlo à Deo. » (*Apocal.*, c. XXI, v. 9, 10.)

V. P. 40. Cette architecture est vivante.

Milton dit aussi *living sapphire*.

La cité de Dieu est l'épouse mystique; elle descend du ciel, etc. Toutes ces pierres précieuses sont prises et doivent être prises dans un sens allégorique. « Ces diverses beautés, dit Sacy, représentent les dons divers que Dieu a mis « dans ses élus, et les divers degrés de la gloire des Saints. Plusieurs inter-« prètes appliquent les propriétés de chacune de ces pierres aux vertus de chaque « apôtre. » (*Apocal.*, cap. XXI.)

VI. P. 40. Un fleuve découle du trône du Tout-Puissant.

On lisoit dans les premières éditions *quatre fleuves*. J'avois voulu rappeler le paradis terrestre. Je suis revenu à une image plus fidèle à la lettre de l'Écriture.

« Et ostendit mihi fluvium aquæ vitæ, splendidum tanquam crystallum, procedentem de sede Dei et Agni. » (*Apocal.*, cap. XXII, v. 1.)

VII. P. 40. Et font croître, avec la vigne immortelle, le lis semblable à l'épouse, et les fleurs qui parfument la couche de l'époux.

« Je suis la vraie vigne. » (*Evang.*)

« Botrus Cypri dilectus meus mihi, in vineis Engaddi. » (*Cant.*, c. II, v. 12.)

« Sicut lilium inter spinas, sic amica mea inter filias. » (*Cant.*, c. II, v. 2.)

« Lectulus noster floridus. » (*Cant.*, c. I, v. 16.)

VIII. P. 40. L'Arbre de vie s'élève sur la colline de l'encens.

« In medio plateæ ejus, et ex utraque parte fluminis lignum vitæ, afferens fructus. » (*Apocal.*, c. XXII, v. 2.)

La colline de l'encens.

« Ad montem myrrhæ, et ad collem thuris. » (*Cant.*, c. IV, v. 6.)

J'espère qu'on ne me reprochera plus des descriptions où il n'y a pas un mot sans une autorité : et pourtant il m'a fallu trouver, dans ces passages si courts de l'Écriture, le germe de ma composition et les couleurs de mes tableaux. C'est ce qu'une critique éclairée auroit remarqué, sans s'arrêter à me chicaner sur un fonds *qui n'est pas à moi.*

J'ai été bien mal attaqué : ce n'étoit pas comme cela que m'ont combattu les censeurs du *Génie du Christianisme*. Au moins étoient-ce des littérateurs éclairés, qui savoient distinguer l'œuvre de la matière de l'œuvre.

IX. P. 40. Les deux grands ancêtres du genre humain.

Ceci est de moi, et on l'a trouvé bon.

X. P. 40. La lumière qui éclaire ces retraites fortunées.

Ce passage sur la lumière du ciel a été généralement approuvé. J'avois deux comparaisons à craindre : l'une, avec les vers de Virgile sur les astres des champs Élysées; l'autre, avec le beau morceau de *Télémaque* sur la lumière qui nourrit les ombres heureuses. Il ne falloit point ressembler à ces deux modèles, et trouver quelque chose de nouveau dans un sujet épuisé. Au reste, je ne m'écarte point des autorités sacrées : on va le voir.

XI. P. 40. Aucun astre ne paroît sur l'horizon resplendissant.

« Et civitas non eget sole, neque luna, ut luceant in ea; nam claritas Dei illuminavit eam. » (*Apocal.*, c. XXI, v. 23.)

XII. P. 40. C'est dans les parvis de cette Cité sainte.

Ici commence le morceau sur les fonctions des Anges et le bonheur des Élus, que plusieurs critiques regardent comme ce que j'ai écrit de moins foible jusqu'ici.

Quant aux fonctions des Anges, je n'ai plus rien à ajouter à l'explication que j'ai donnée de cette admirable doctrine. Observons seulement que sur l'of-

fice des Anges auprès des plantes, des moissons, des arbres, etc., on a l'opinion formelle d'Origène. (*Cont. Cels.*, lib. VIII, pag 398-9.) Quant au bonheur des Élus, mon imagination étoit plus à l'aise, et j'ai pu, sans blesser la religion, me livrer davantage à mes propres idées : encore va-t-on voir que je me tiens dans les justes bornes des autorités.

XIII. P. 41. Nés du souffle de Dieu, à différentes époques.

Plusieurs Pères ont cru que les Anges n'ont pas tous été créés à la fois, et j'ai suivi cette opinion : elle est conforme à la puissance de Dieu, toujours en action. Selon saint Jean Damascène, il y a plusieurs sentiments sur le temps de la création des Anges (*De Fide*, lib. II, cap. III). Saint Grégoire de Nysse croit que les Anges se sont multipliés ou ont été multipliés par Dieu. (*De Hominis opificio*, p. 90-91, tome I.)

XIV. P. 41. Le souverain bien des élus.

Je me suis demandé quel seroit le suprême bonheur, s'il étoit en notre puissance. Il m'a semblé qu'il se trouveroit dans la vertu, l'héroïsme, le génie, l'amitié noble et l'amour chaste, tout cela uni et prolongé sans fin. Je puis me tromper, mais mon erreur est pardonnable. Au reste, saint Augustin appuiera ce que je dis ici sur l'amitié, et sur l'éternité du bonheur.

« In æterna felicitate, quidquid amabitur, aderit; nec desiderabitur, quod « non aderit : omne quod ibi erit, bonum erit, et summus Deus summum bonum « erit; atque ad fruendum amantibus præsto erit; et quod est omnino beatis- « simum, ita semper fore, certum erit. » (*Trinit.*, cap. VII.)

XV. P. 42. Tantôt les prédestinés, pour mieux glorifier le Roi des rois, parcourent son merveilleux ouvrage.

Toute l'Écriture dit que les justes contemplent les ouvrages de Dieu; et l'abbé Poule, suivant comme moi cette idée, s'écrie :

« Ils ne seront plus cachés pour nous, ces êtres innombrables qui échappent à « nos connoissances par leur éloignement ou par leur petitesse; les différentes « parties qui composent le vaste ensemble de l'univers, leur structure, leurs « rapports, leur harmonie : ils ne seront plus des énigmes pour nous, ces jeux « surprenants, ces secrets profonds de la nature, ces ressorts admirables que « la Providence emploie pour la conservation et la propagation de tous les êtres. » (*Sermon sur le Ciel.*)

Milton, qui a peint les demeures divines au moment de la création du monde, n'a pu représenter le bonheur des Saints. Voici le tableau du ciel dans *la Jérusalem*; on peut comparer et juger :

Gli occhi frattanto alla battaglia rea
Dal suo gran seggio il Re del ciel volgea.

Sedea colà dond' egli, e buono e giusto,
Dà legge al tutto, e 'l tutto orna e produce;
Sovra i bassi confin del mondo angusto,
Ove senso o ragion non si conduce.
E dell' eternità nel trono augusto
Risplendea con tre lumi in una luce.
Ha sotto i piedi il Fato e la Natura,
Ministri umili; e 'l Moto, e chi 'l misura,

E 'l Loco, o quella che, qual fumo o polve,
La gloria di quaggiuso e l' oro e i regni,
Come piace lassù, disperde e volve,
Nè, Divs, cura i nostri umani sdegni.
Quivi ei così nel suo splendor s' involve,
Che v' abbaglian la vista anco i più degni;
D' intorno ha innumerabili immortali
Disegualmente in lor letizia eguali.

Al gran concento de' beati carmi
Lieta risuona la celeste reggia:
Chiama egli a se Michele, il qual nell' armi
Di lucido diamante arde e lampeggia:
E dice lui: non vedi or come s' armi
Contra la mia fedel diletta greggia
L'empia schiera d'Averno, e insin dal fondo
Delle sue morti a turbar sorga il mondo?

Va; dillo lo, che lasci omai le cure
Della guerra al guerrier, cui ciò conviene:
Nè il regno de' viventi, nè le pure
Piagge del ciel conturbi ed avvelene:
Torni alle notti d' Acheronte oscure,
Suo degno albergo, alle sue giuste pene;
Quivi se stessa, e l' anime d' Abisso
Crucii. Così comando, e così ho fisso.

GIRAUS. LIB., canto IX, stanz. 55.

Si j'avois écrit quelque chose d'aussi sec, si j'avois fait parler Dieu si froidement, si longuement, si peu noblement pour si peu de chose, comme j'aurois été traité! Qu'on lise encore le *Paradis* du Dante. J'ose dire qu'on a prononcé sur le troisième livre des *Martyrs* sans la moindre connoissance de cause et sans la moindre justice. Mais qu'importe? le parti étoit pris; et s'il eût été nécessaire, on m'auroit mis au-dessous de Chapelain et du père Le Moine.

XVI. P. 43. Asaph, qui soupira les douleurs de David.

Asaph étoit le chef des musiciens qui devoient chanter devant l'arche des Psaumes de David; il a composé lui-même plusieurs cantiques, et l'Écriture lui donne le nom de Prophète. (*Voyez* D. Calmet.)

XVII. P. 43. Et les fils de Coré.

On ne sait si les fils de Coré descendoient de ce Coré qui périt dans sa rebellion contre Moïse, ou s'ils étoient les enfants de quelque Lévite du même nom. Quoi qu'il en soit, on les trouve nommés à la tête de plusieurs Psaumes, comme devant les chanter dans le tabernacle. Les divers instruments que je soumets à Asaph et aux fils de Coré semblent indiqués par quelques mots hébreux à la tête des Psaumes.

XVIII. P. 43...... les fêtes de l'ancienne et de la nouvelle Loi sont célébrées tour à tour.

Saint Hilaire dit positivement que les Anges célèbrent dans le ciel différentes solennités (*in Ps.*, p. 281). Théodoret assure que les Anges remplissent des fonc-

lions dans les saints mystères. (*De Hæres.*, lib. v, num. 7.) Milton a suivi comme moi cette opinion.

XIX. P. 43. Marie est assise sur un trône de candeur.

Cette description est fondée sur une histoire et sur une doctrine dont tout le monde connoît les autorités.

XX. P. 44. Des tabernacles de Marie on passe au sanctuaire du Sauveur des hommes.

Ici se trouvoient les cent degrés de rubis qui ont fait faire des plaisanteries d'un si bon goût à des esprits délicats On a vu, dans la note IIIe, que Milton a placé aussi un grand escalier de diamants à la porte du ciel : c'est de là que Satan jette un premier regard sur la création nouvelle. On convient que c'est un des plus beaux morceaux de son poëme. Ainsi *les Prières boiteuses doivent être aussi bien fatiguées*, quand elles entrent dans le *Paradis* de Milton. Il est triste de voir la critique descendre si bas. Au reste, j'ai coupé court à ces ignobles bouffonneries, en retranchant deux lignes qui ne faisoient pas beauté.

XXI. P. 44. Il est assis à une table mystique : vingt-quatre vieillards, etc.

Personne n'ignore que cette table et ces vieillards se trouvent dans l'*Apocalypse*. Veut-on avoir une idée juste du choix que j'ai fait des matériaux ? qu'on lise le même passage dans saint Jean. On y verra des cheveux de laine blanche, une mer de verre très clair, des animaux étrangers, etc. Une critique impartiale m'eût loué de ce que j'ai omis, en observant que je n'ai pas employé un seul trait qui ne soit approuvé par le goût. Franchement, je suis humilié d'avoir si souvent et si pleinement raison.

XXII. P. 44. Près de lui est son char vivant.

« Totum corpus oculis plenum in circuitu ipsarum (rotarum) quatuor....
« spiritus vitæ erat in rotis. (*Ezech.*, cap. I, v. 18, 20.) Species autem rota-
« rum erat quasi visio lapidis chrysolithi. » (Cap. x.)
Milton a décrit le char du Messie d'après cette autorité.

XXIII. P. 44. Les Élus tombent comme morts devant sa face.

« Cecidi ad pedes ejus tanquam mortuus Et posuit dexteram suam super me, « dicens : Noli timere : ego sum primus et novissimus. » (*Apocal.*, cap. I, v. 17.)

XXIV. P. 44. Là sont cachées les sources des vérités incompréhensibles.

Je ne pouvois me dispenser de dire un mot de ces hautes vérités métaphysiques qui distinguent les dogmes chrétiens des mystères ridicules du paganisme, et qui donnent à notre ciel cet air de grandeur et de raison si convenable à la dignité de l'homme. Cela a été senti par tous les poëtes qui m'ont précédé ; c'est pourquoi ils ont omis, très mal à propos, l'espace, la durée, etc., aux pieds de Dieu. Je ne sais si j'ai mieux réussi.

XXV. P. 45. Le Père tient un compas dans sa main.

Je suis ici les idées des peintres et des poëtes. On a beaucoup loué Milton



d'avoir imaginé le compas d'or avec lequel Dieu trace la création dans le néant. Il me semble que l'idée primitive appartient à Raphaël. Milton l'aura prise au Vatican. On sait qu'il voyagea en Italie, et qu'il pensa se faire une querelle sérieuse à Rome, en disputant sur la religion.

XXVI. P. 45. A la voix de son vénérable martyr, le Christ s'inclina devant l'arbitre des humains.

Ici commençoient, dans les éditions précédentes, les discours des Puissances : c'est au lecteur à juger si j'ai fait un changement heureux. J'ai été obligé de conserver la substance de ces discours, puisque ces discours sont l'axe sur lequel tourne toute ma machine ; ils n'auroient jamais dû être examinés que sous ce rapport ; mais il semble qu'on n'entende plus rien à la composition d'un ouvrage.

XXVII. P. 45. Le moment est arrivé où les peuples soumis aux lois du Messie, etc.

Exposition du sujet, cause de la persécution.

XXVIII. P. 46. Les justes connoissent ensuite l'holocauste demandé et les conditions qui le rendent agréable au Très-Haut.

Choix du héros, et motif de ce choix.

XXIX. P. 46. En lui la religion va triompher du sang des héros païens et des sages de l'idolâtrie ; en lui seront honorés par un martyre oublié de l'histoire ces pauvres ignorés du monde.

Ceci est ajouté d'après la critique très fondée d'un homme de talent qui trouvoit avec raison que je n'avois pas assez insisté sur cette idée. Par-là mon personnage d'invention acquiert toute l'importance nécessaire à mon sujet.

XXX. P. 46. Ame de tous les projets des Fidèles, soutien du prince qui renversera les autels des faux dieux, etc.

Voilà tout le rôle d'Eudore tracé, et la victoire de Constantin formellement annoncée.

XXXI. P. 46. Il faut encore que ce Chrétien appelé ait scandalisé l'Église.

Préparation aux erreurs du héros.

XXXII. P. 46. L'Ange du Seigneur l'a conduit par la main, etc., etc.

Voilà le récit : la religion d'Eudore, ses voyages, Velléda, Paul ermite, etc. : voilà cent fois plus de motifs qu'il n'en faut pour autoriser le héros à raconter son histoire, et voilà surtout ce qui lie essentiellement le récit à l'action.

XXXIII. P. 47. Cette victime sera dérobée au troupeau innocent des Vierges, etc., etc.

Voilà pourquoi Cymodocée est païenne, pourquoi elle est fille d'Homère et prêtresse des Muses, etc. On doit remarquer ici un changement considérable. Cymodocée n'est point demandée par un décret irrévocable, et elle n'aura ni le mérite ni l'éclat de la première victime. Ainsi je pourrai montrer la fille d'Ho-

mère un peu foible selon la nature, sans blesser les convenances de la religion, etc.

Je demande si un juge équitable et un homme sans passion peuvent trouver quelque chose de raisonnable à dire contre un morceau qui fait naître et justifie tout l'ouvrage ? Une phrase nouvelle introduite ici sur les Anges : « Il leur confie « l'exercice de sa miséricorde », prépare le lecteur au rôle que les messagers de Dieu joueront dans la suite.

XXXIV. P. 48. Les palmes des confesseurs reverdissent dans leurs mains.

Ce mouvement du ciel a semblé plaire à des hommes de goût ; ils ont trouvé qu'il ranimoit bien le tableau en finissant.

XXXV. P. 48. Entre Félicité et Perpétue.

Fameuses martyres, qui furent exposées, dans l'amphithéâtre de Carthage, aux attaques d'une génisse furieuse. Perpétue n'est point ici placée au hasard ; elle reparoîtra au dénoûment, dans le vingt-quatrième livre.

XXXVI. P. 48. Les Chérubins roulent leurs ailes impétueuses.

« Et sonitus alarum Cherubim audiebatur usque ad atrium exterius. » (*Ezech.*, cap. x.)

XXXVII. P. 48. Qui présentent à sa bénédiction deux robes nouvellement blanchies...

Allusion à la catastrophe.

XXXVIII. P. 48. Gloire à Dieu dans les hauteurs du Ciel, etc.

« Gloria in excelsis Deo ; et in terra pax hominibus bonæ voluntatis... Agnus « Dei, qui tollis peccata mundi. » S'il est facile de donner un tour ridicule aux choses les plus graves, on voit qu'il est plus aisé encore de laisser aux choses nobles en elles-mêmes leur noblesse. Plusieurs personnes auront lu peut-être ce chant religieux, sans se douter qu'elles lisoient le *Gloria in excelsis*, tant il est vrai que l'expression fait tout ! Il y a dans le reste de l'hymne quelques imitations des Psaumes, surtout du LXXII[e], mais tellement appropriées à mon sujet et mêlées à mes propres idées, que je puis les réclamer comme à moi. Le cantique est tourné de manière qu'il s'applique à la persécution prochaine et aux destinées du Martyr. « O miracle de candeur et de modestie ! Vous permettez à « des victimes sorties du néant de vous imiter, de se dévouer... Heureux celui « à qui les iniquités sont pardonnées, et qui trouve la gloire dans la péni- « tence ! » Ainsi le sujet n'est jamais oublié.

QUATRIÈME LIVRE.

Le récit qui commence dans ce livre n'a presque point éprouvé de critiques. Je cro s avoir prouvé que jamais récit dans aucune épopée ne se rattacha plus intimement à l'action.

PREMIÈRE REMARQUE. P. 49. Eudore et Cymodocée... ignoroient qu'en ce moment les Saints et les Anges avoient les regards attachés sur eux.

Seconde transition de l'ouvrage : elle ramène la scène sur la terre.

II. P. 49. Ainsi les pasteurs de Chanaan.

« Tetendit ibi (Abram) tabernaculum suum ab occidente habens Bethel... » (*Genèse*, XII, 8.)

III. P. 50. Aussitôt que le gazouillement des hirondelles, etc., etc.

Hæc pater Æoliis properat dum Lemnius oris :
Evandrum ex humili tecto lux suscitat alma,
Et matutini volucrum sub culmine cantus.
Consurgit senior, tunicaque inducitur artus...
Necnon et gemini custodes limine ab alto
Procedunt, gressumque canes comitantur herilem.

ÆNEID., VIII, 454.

Ce passage est imité ou plutôt traduit d'Homère. Je crois qu'on doit être détrompé à présent sur mes prétendues imitations *directes*. On peut voir comme je m'écarte encore ici de l'original.

Οὐκ οἶος, ἅμα τῷγε δύω κύνες ἀργοὶ ἕποντο. ODYSS., II, 11.

IV. P. 50. Tel l'Arcadien Évandre conduisit Anchise...

Nam memini Hesiones visentem regna sororis
Laomedontiaden Priamum, Salamina petentem,
Protinus Arcadiæ gelidos invisere fines...
Cunctis altior ibat
Anchises. Mihi mens juvenili ardebat amore
Compellare virum, et dextræ conjungere dextram :
Accessi, et cupidus Phenei sub mœnia duxi.

ÆNEID., VIII, 157, 162.

V. P. 50. Ou tel le même Évandre, exilé aux bords du Tibre, reçut l'illustre fils de son ancien hôte.

Cum muros, arcemque procul, ac rara domorum
Tecta vident, quæ nunc Romana potentia cœlo
Æquavit; tum res inopes Evandrus habebat... ÆNEID., VIII, 98.

Ut te, fortissime Teucrum,
Accipio agnoscoque libens! ut verba parentis
Et vocem Anchisæ magni vultumque recordor! ÆNEID., VIII, 154.

VI. P. 50. Il attache à ses pieds des brodequins gaulois formés de la peau

d'une chèvre sauvage; il cache son cilice sous la tunique d'un chasseur; il jette sur ses épaules et ramène sur sa poitrine la dépouille d'une biche blanche.

C'est encore ici Évandre et Télémaque; mais tout est différent dans la peinture.

Et thyrrena pedum circumdat vincula plantis.
Tum lateri atque humeris tegæum subligat ensem,
Demissa ab læva pantheræ terga retorquens. ÆNEID., VIII, 458.

Ὤρνυτ' ἄρ ἐξ εὐνῆφιν Ὀδυσσῆος φίλος υἱὸς,
Εἵματα ἑσσάμενος· περὶ δὲ ξίφος ὀξὺ θέτ' ὤμῳ,
Ποσσὶ δ' ὑπὸ λιπαροῖσιν ἐδήσατο καλὰ πέδιλα. ODYSS., II, 2.

VII. P. 50. Il suspend à sa main droite une de ces couronnes de grains de corail dont les vierges martyres ornoient leurs cheveux en allant à la mort.

La plupart des Grecs portent encore aujourd'hui un chapelet à la main. Il étoit assez difficile d'exprimer un chapelet dans le style noble; je ne sais si j'ai réussi. L'origine des chapelets, comme on voit, est touchante; c'étoit, ainsi que je le dis dans le texte, une espèce de couronne que les Chrétiennes portoient en allant au martyre. On en fit dans la suite un ornement pour les images de la Vierge, ou un *ex-voto* sur lequel on prononça des prières. De là le nom que le chapelet porte encore en italien, *corona*; le latin le rend par *beatæ Virginis corona*. Au reste, l'usage des chapelets est bien postérieur au quatrième siècle; mais il m'étoit très permis d'en placer ici l'origine.

VIII. P. 51. Comme un soldat chrétien de la légion Thébaine.

La légion Thébaine, qui étoit toute composée de Chrétiens, fut mise à mort par Maximien, près d'Agaune, dans les Alpes. Il en sera question ailleurs.

IX. P. 51. Endore, dit-il, vous êtes l'objet de la curiosité de la Grèce chrétienne.

On voit toutes les précautions que je prends pour motiver et amener le récit, déja pleinement motivé dans le ciel.

X. P. 51. Sage vieillard, dont l'habit annonce un pasteur des hommes.

Je n'ose avouer ma foiblesse pour Démodocus. Si l'on a comparé sa douleur à celle de Priam, sa joie est-elle tout à fait dénuée de cette simplicité antique qui a tant de charmes dans Homère? et ce qu'il dit ici, par exemple, passeroit-il dans la bouche de Nestor pour un bavardage insipide?

XI. P. 51. Contemple avec un charme secret son gouvernail.

Les Anciens, dont les vaisseaux n'étoient guère que de grandes barques, restoient dans le port pendant l'hiver, et emportoient dans leurs maisons le gouvernail et les rames de leurs galères.

Ὅπλα δ' ἐπάρμενα πάντα τεῷ ἐπικάτθεο οἴκῳ,
Εὐκόσμως στολίσας νηὸς πτερὰ ποντοπόροιο.
Πηδάλιον δ' εὐεργὲς ὑπὲρ καπνοῦ κρεμάσασθαι.
HESIOD., *Opera et dies*, v. 625.

Invitat genialis hiems, curasque resolvit:
Ceu pressæ cum jam portum tetigere carinæ,
Puppibus et læti nautæ imposuere coronas. GEORG., I, v. 302.

XII. P. 51. De ces vieux arbres que les peuples de l'Arcadie regardoient comme leurs aïeux.

Les Arcadiens prétendoient qu'ils étoient enfants de la terre, ou nés des chênes de leur pays.

XIII. P. 51. C'étoit là qu'Alcymédon coupoit autrefois le bois de hêtre, etc.

Pocula ponam
Fagina, cælatum divini opus Alcimedontis;
Lenta quibus torno facili superaddita vitis,
Diffusos hedera vestit pallente corymbos. VIRG., *Bucol.*, III, 36.

XIV. P. 51. C'étoit là qu'on montroit aussi la fontaine Aréthuse, et le laurier qui retenoit Daphné sous son écorce.

Tout le monde connoît l'histoire d'Aréthuse et d'Alphée, et les beaux vers de la *Henriade* :

Belle Aréthuse, ainsi, etc.

L'histoire de Daphné n'est pas moins connue; mais cette histoire, dont on place la scène sur les bords du Pénée, est racontée autrement par Pausanias, et placée en Arcadie. (*Voyez* Pausanias, VIII, 20; et Barth., *Voyage d'Anacharsis*, chap. LII.)

XV. P. 52. Une longue nacelle, formée du seul tronc d'un pin.

Ces espèces de pirogues sont encore en usage sur les côtes de la Grèce : on les appelle d'un nom qui exprime leur espèce, *monoxylon*.

XVI. P. 52. Arcadiens! qu'est devenu le temps où les Atrides étoient obligés de vous prêter des vaisseaux pour aller à Troie, et où vous preniez la rame d'Ulysse pour le van de la blonde Cérès?

Homère, en faisant le dénombrement de l'armée des Grecs, dit qu'Agamemnon avoit fourni des vaisseaux aux Arcadiens pour les transporter à Troie, parceque ce peuple ignoroit l'art de la navigation. (*Iliad.* II.) Ulysse, de retour dans sa patrie, raconte à Pénélope que ses travaux ne sont point encore finis; que, l'aviron à la main, il doit parcourir la terre jusqu'à ce qu'il arrive chez un peuple auquel la mer soit inconnue. Ce peuple, en voyant la rame qu'Ulysse portera sur son épaule, doit s'écrier : *Voilà le van de Cérès!* Ulysse terminera ses courses dans cet endroit, plantera son aviron en terre, et fera un sacrifice à Neptune (*Odyss.*, XXIII.)

Cette histoire du van de Cérès a exercé tous les commentateurs. Quel lieu de la terre Homère a-t-il voulu indiquer par cette circonstance ? J'ai osé le fixer en Arcadie, et voici pourquoi :

Homère a déjà dit, comme on l'a vu, que les Arcadiens étoient si étrangers à la marine, qu'Agamemnon fut obligé de leur prêter des vaisseaux. On lit ensuite dans Pausanias ce passage remarquable : « Sur la cime du mont Borée « (en Arcadie) on aperçoit quelques restes d'un vieux temple qu'Ulysse bâtit « à Minerve et à Neptune lorsqu'il fut revenu de Troie. » (Pausanias, VIII, 44.) Que l'on rapproche ce passage de ceux de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* cités plus haut, et l'on trouvera peut-être ma conjecture assez probable; du moins elle

pourra servir à expliquer un point d'antiquité très curieux, jusqu'à ce que l'on ait rencontré plus juste.

XVII. P. 52. Je descends, par ma mère, de cette pieuse femme de Mégare qui enterra les os de Phocion sous son foyer.

« Ses ennemis (de Phocion) firent ordonner par le peuple que le corps de « Phocion seroit exilé et porté hors du territoire de l'Attique, et qu'aucun des « Athéniens ne donneroit du feu pour honorer d'un bûcher ses funérailles : « c'est pourquoi aucun de ses amis n'osa seulement toucher à son corps. Mais « un certain Cnopion, accoutumé à gagner sa vie à ces sortes de fonctions fu- « nèbres, prit le corps pour quelques pièces d'argent qu'on lui donna, le porta « au delà des terres d'Éleusine, et, ayant pris du feu sur celles de Mégare, « il lui dressa un bûcher et le brûla. Une dame de Mégare, qui assista par « hasard à ses funérailles, avec ses servantes, lui éleva dans le même endroit « un tombeau vide, sur lequel elle fit les effusions accoutumées; et, met- « tant dans sa robe les os qu'elle recueillit avec grand soin, elle les porta « la nuit dans sa maison, et les enterra sous son foyer, en lui adressant ces « paroles : *Mon cher foyer, je te confie et je mets en dépôt dans ton sein ces « précieux restes d'un homme de bien : conserve-les fidèlement, pour les « rendre un jour au tombeau de ses ancêtres, quand les Athéniens seront « devenus plus sages.* » (Plut., *Vie de Phocion.*)

XVIII. P. 52. Notre patrie expirante, pour ne point démentir son ingratitude, fit boire le poison au dernier de ses grands hommes. Le jeune Polybe, au milieu d'une pompe attendrissante, transporta de Messène à Mégalopolis la dépouille de Philopœmen.

« Quand l'exécuteur descendit dans le caveau, Philopœmen étoit couché sur « son manteau, sans dormir, et tout occupé de sa douleur et de sa tristesse. « Dès qu'il vit de la lumière, et cet homme près de lui, tenant sa lampe d'une « main et la coupe de poison de l'autre, il se releva avec peine, à cause de sa « grande foiblesse, se mit en son séant; et, prenant la coupe, il demanda à « l'exécuteur s'il n'avoit rien entendu dire de ses cavaliers, et surtout de Ly- « cortas. L'exécuteur lui dit qu'il avoit ouï dire qu'ils s'étoient presque tous « sauvés. Philopœmen le remercia d'un signe de tête; et le regardant avec « douceur : *Tu me donnes là une bonne nouvelle*, lui dit-il; *nous ne sommes « donc pas malheureux en tout.* Et, sans dire une seule parole de plus, sans « jeter le moindre soupir, il but le poison, et se recoucha sur son manteau... »

Les Arcadiens vengèrent la mort de Philopœmen, et transportèrent les cendres de ce grand homme à Mégalopolis.

« Après qu'on eut brûlé le corps de Philopœmen, qu'on eut ramassé ses cen- « dres, et qu'on les eut mises dans une urne, on se mit en marche pour Méga- « lopolis. Cette marche ne se fit point turbulemment, ni pêle-mêle, mais avec « une belle ordonnance, et en mêlant à ce convoi funèbre une sorte de pompe « triomphale. On voyoit d'abord les gens de pied, la tête ceinte de couronnes, « et tous fondant en larmes. Après cette infanterie suivoient les ennemis chargés « de chaînes. Le fils du général, le jeune Polybe, marchoit ensuite, portant dans « ses mains l'urne qui renfermoit les cendres, mais qui étoit si couverte de

« bandelettes et de couronnes, qu'elle ne paroissoit presque point. Autour de Po-
« lybe marchoient les plus nobles et les plus considérables des Achéens. L'urne
« étoit suivie de toute la cavalerie, magnifiquement armée et montée superbe-
« ment, qui fermoit la marche, sans donner ni de grandes marques d'abatte-
« ment pour un si grand deuil, ni de grands signes de joie pour une telle vic-
« toire. Tous les peuples des villes et des villages des environs venoient au-devant
« de ce convoi, comme autrefois ils venoient au-devant de lui-même pour le
« recevoir et lui faire honneur, quand il revenoit de ses expéditions couvert de
« gloire; et après avoir salué et touché respectueusement son urne, ils la sui-
« voient et l'accompagnoient. » (Plutarque, *Vie de Philopœmen.*)

XIX. P. 52. Elle ressemble à cette statue de Thémistocle, dont les Athéniens de nos jours ont coupé la tête pour la remplacer par celle d'un esclave.

Pausanias parle de quelques statues des grands hommes d'Athènes, qu'on avoit mutilées de son temps, pour mettre sur leurs bustes la tête d'un affranchi, d'un athlète. C'est d'après cela que j'ai imaginé ma comparaison.

XX. P. 53. Le chef des Achéens ne reposa pas tranquille au fond de sa tombe.

« Plusieurs années après, dans les temps les plus calamiteux de la Grèce,
« lorsque Corinthe fut brûlée et détruite par le proconsul Mummius, un calom-
« niateur romain fit tous ses efforts pour les faire abattre (les statues de Philo-
« pœmen), et le poursuivit lui-même criminellement, comme s'il eût été en vie,
« l'accusant d'avoir été l'ennemi des Romains, et de s'être montré toujours mal-
« intentionné pour eux dans toutes leurs affaires. La chose fut portée au conseil
« devant Mummius. Le calomniateur étala tous les chefs d'accusation, et expliqua
« tous ses moyens; mais après que Polybe lui eut répondu pour le réfuter, ni
« Mummius, ni ses lieutenants, ne voulurent ordonner ni souffrir que l'on dé-
« truisît les monuments de la gloire de ce grand homme, quoiqu'il eût opposé
« une digue aux prospérités de Flaminius et d'Acilius. » (Plutarque, *Vie de Philopœmen.*)

XXI. P. 53. Ils exigèrent qu'à l'avenir le fils aîné de ma famille fût envoyé à Rome.

Voilà le fondement de tout le récit, et ce qui fait naître toutes les aventures d'Eudore.

XXII. P. 53. Tantôt dans un autre héritage que nous possédons au pied du Taygète, le long du golfe de Messénie.

Dans cette circonstance, en apparence frivole, on voit le soin que j'ai mis à garder la vraisemblance. Par-là, la rencontre de Cymodocée et d'Eudore est justifiée : Eudore revenoit de visiter ses champs de la Messénie lorsqu'il trouva la fille d'Homère. On verra plus bas qu'Eudore, en s'éloignant des côtes de la Grèce, contemploit de loin les arbres de l'héritage paternel; ce qu'il n'auroit pu faire encore s'il n'eût possédé des biens au bord de la mer.

XXIII. P. 53. La religion tenant mon ame à l'ombre de ses ailes, l'empêchoit, comme une fleur délicate, de s'épanouir trop tôt; et, prolongeant

l'ignorance de mes jeunes années, elle sembloit ajouter de l'innocence à l'innocence même.

Un critique, d'ailleurs plein d'indulgence et de politesse, a cité cette phrase comme répréhensible. J'avoue que je n'ai jamais été plus étonné. J'ai consulté de bons juges, et des juges très sévères; ils m'ont tous unanimement conseillé de laisser ce passage tel qu'il est.

XXIV. P. 53. Au port de Phères.

J'ai déja parlé de Phères, à propos de l'arc d'Ulysse. Ce fut aussi à Phères que Télémaque reçut l'hospitalité chez Dioclès, lorsque le fils d'Ulysse alla demander des nouvelles de son père à Ménélas. (*Odyss.*, III.)

XXV. P. 54. L'île de Thégamuse.

A la pointe de la Messénie, l'une des îles *OEnussæ*, qui forment aujourd'hui les groupes de *Sapienza* et de *Cabrera*, depuis Modon jusqu'à la pointe du golfe de Coron. J'ai touché à *Sapienza*. (*Voyez* d'Anville.)

XXVI. P. 54. Vers l'embouchure du Simoïs, à l'abri du tombeau d'Achille.

La vue de ce tombeau m'a guéri de la fièvre, comme je l'ai raconté dans un extrait de mon Voyage inséré au *Mercure*. On peut consulter sur ce tombeau le Voyage de M. Lechevalier. Voici de bien beaux vers; aussi sont-ils du maître:

Ἀμφ' αὐτοῖσι δ' ἔπειτα μέγαν καὶ ἀμύμονα τύμβον
Χεύαμεν Ἀργείων ἱερὸς στρατὸς αἰχμητάων .
Ἀκτῇ ἐπὶ προὐχούσῃ, ἐπὶ πλατεῖ Ἑλλησπόντῳ.
Ὥς κεν τηλεφανὴς ἐκ ποντόφιν ἀνδράσιν εἴη
Τοῖς οἳ νῦν γεγάασι, καὶ οἳ μετόπισθεν ἔσονται.

ODYSS., liv. XXIV, v. 80.

Il faut convenir que les pyramides des rois égyptiens sont bien peu de chose, comparées à la gloire de cette tombe de gazon chantée par Homère, et autour de laquelle courut Alexandre.

XXVII. P. 54. Mais le constant zéphyr.

Zéphyr est pris ici, comme dans l'antiquité, pour le vent d'ouest. Ce vent règne au printemps sur la Méditerranée.

XXVIII. P. 54. Nous fûmes tantôt jetés sur les côtes de l'Éolide.

L'Éolide, aujourd'hui toute la côte qui s'étend depuis Smyrne jusqu'à Adramiti. J'ai traversé par terre ce beau pays, en me rendant de Smyrne à Constantinople. Le second volume du Voyage de M. de Choiseul, qui vient de paroître, ne laisse plus rien à desirer pour la description de ces lieux à jamais célèbres.

XXIX. P. 54. Cette montagne...... avoit dû servir de statue à Alexandre; cette autre montagne est l'Olympe, etc.; jusqu'à l'alinéa.

On sait qu'un sculpteur proposa de faire du mont Athos une statue d'Alexandre. — Olympe, Tempé, Délos, Naxos, trop connus pour en parler. — Cécrops, Égyptien, premier législateur d'Athènes. — Platon donnoit quelquefois des leçons à ses disciples sur le cap Sunium. — Démosthènes, pour s'accoutumer à parler

devant le peuple, haranguoit les vagues de la mer. — Phryné, se baignant un jour sur le rivage près d'Éleusis, les Athéniens la prirent ponr Vénus.

XXX. P. 55. Devant nous étoit Égine, etc.

On peut lire la lettre de Sulpitins à Cicéron (lib. IV, epist. 5, *ad Familiares*), dont ce passage est une imitation.

XXXI. P. 55. Babylone m'enseignoit Corinthe.

Le même critique qui a blâmé la phrase rapportée sous la note XXIIIe trouve celle-ci répréhensible. On m'a encore conseillé de ne la point changer. En effet, la hardiesse du tour est sauvée par ce qui précède : *Je m'étois assis avec le Prophète*, etc. Je n'ai point cherché à imiter Bossnet; je crois qu'on ne doit imiter ni ce grand écrivain, ni aucun anteur moderne. Il n'y a que les Anciens qui soient modèles; eux seuls doivent être constamment l'objet de nos études et de nos efforts. Au reste, il y avoit une faute de mémoire ou d'impression dans la manière dont on avoit cité ma phrase; on lisoit : *Corinthe m'enseignoit Babylone*, ce qui est très différent.

XXXII. P. 55. Nous vimes tont à coup sortir une Théorie.

Grace au *Voyage d'Anacharsis*, tout le monde sait aujourd'hui qu'une Théorie veut dire une procession ou une pompe religieuse.

XXXIII. P. 56. De nouvelles émotions m'attendoient à Brindes, etc., jusqu'au second alinéa.

Brindes, autrefois Brundusium, célèbre par la mort de Virgile. Horace y fit un voyage, ce qui n'est pas ce qu'il a fait de mieux. — La voie Appienne, chemin qui conduisoit de Rome à la pointe de l'Italie; on en voit encore des restes entre Naples et Rome. — Apulie, aujourd'hui la Pouille. — Anxur, aujourd'hni Terracine. — Le Fornm et le Capitole sont bien connus. — Le quartier des Carènes :

Passimque armenta videbant
Romanoque foro, et lautis mugire Carinis. ÆNEID., VIII, v. 360.

— Le théâtre de Germanicns, près du Tibre; on en voit encore les ruines. — Le Môle Adrien, aujourd'hui le château Saint-Ange. — Le Cirque de Néron, à la droite du Forum, lorsqu'on vient du Capitole. — Le Panthéon d'Agrippa; il existe encore : c'est le monument le plus élégant de Rome ancienne et de Rome moderne. Je l'admirois beaucoup plus avant d'avoir vu les ruines d'Athènes.

XXXIV. P. 56. Les grands bœufs du Clytumne trainoient au Fornm l'antique chariot du Volsque.

On a dit que ce Volsque avoit sans doute acheté ces bœufs du Clytumne à la foire. Je le veux bien, et cela est très possible.

XXXV. P. 57. J'ai vu la carte de la Ville éternelle, tracée sur des rochers de marbre au Capitole.

Elle y est encore. Après avoir vu la ville entière, on sera peut-être bien aise d'en voir les ruines. On en trouvera la peinture dans ma lettre à M. de Fontanes. (*Voyez* le volume des *Voyages* de l'auteur.)

XXXVI. P. 57. Le rhéteur Eumènes.

Un des savants hommes de cette époque. Il étoit d'Autun, quoiqu'il fût Grec d'origine. Il rétablit les écoles des Gaules. Il nous reste de lui un panégyrique prononcé devant Constantin. (Voyez *Panegyr. veter.*) Dans les premières éditions, je faisois étudier Eumènes sous un disciple de Quintilien, ce qui ne se pouvoit pas dans l'ordre des temps. J'ai mis : « Sous le fils d'un disciple, » ce qui rentre dans la vraie chronologie.

XXXVII. P. 57. Augustin, Jérôme et le prince Constantin.

J'ai déjà prévenu le lecteur, dans la préface, de l'anachronisme touchant saint Augustin et saint Jérôme. Au reste, tous les caractères qui sont peints ici, saint Jérôme, saint Augustin, Constantin, Dioclétien et Galérius, sont conformes à la vérité historique.

XXXVIII. P. 58. Heureux s'il ne se laisse pas emporter à ses éclats de colère.

Allusion au meurtre de sa femme et de son fils.

XXXIX. P. 58. Cette conformité de position, encore plus que celle de l'âge, décida du penchant du jeune prince en ma faveur.

Commencement de l'amitié d'Eudore et de Constantin, qui doit avoir une influence si grande sur l'action de l'ouvrage et sur les destinées de mon héros.

XL. P. 60. Armentarius.

Gardeur de troupeaux.

XLI. P. 60. Une fureur aveugle contre les Chrétiens.

Toute la page qui suit est une préparation de l'action. *Cause de la haine de Galérius contre les Chrétiens ; projet d'usurper l'empire*, etc. On voit donc que le récit tient éminemment à l'action.

XLII. P. 60. Dorothée, premier officier de son palais, etc.

Ce personnage est historique ; il étoit chrétien, et il subit le martyre avec plusieurs autres officiers du palais.

XLIII. P. 61. Ceux-ci s'occupent sérieusement d'une ville à bâtir, etc. ; jusqu'à l'alinéa.

Toutes les folies rassemblées ici ne sont point prêtées gratuitement aux faux sages. Ce fut Plotin, d'ailleurs très honnête homme, qui voulut faire bâtir une ville par l'empereur Galien ; ce fut Porphyre qui chercha les secrets de la nature dans les mystères de l'Égypte. Les sectes qui voyoient tout dans la pensée ou dans la matière étoient les Platoniciens et les Épicuriens ; ceux qui prêchoient la république dans le sein de la monarchie allèrent jusqu'à attaquer Trajan, qui fut obligé de les chasser de Rome ; ceux qui, à l'imitation des Fidèles, vouloient enseigner la morale au peuple, se signalèrent surtout pendant le règne de Julien. « Tout étoit plein de philosophes, dit Fleury (*Mœurs des Chrétiens*), qui faisoient aussi profession de pratiquer la vertu et de l'enseigner. Il y en eut même « plusieurs dans ces premiers siècles de l'Église qui, peut-être à l'imitation des « Chrétiens, coururent le monde, prétendant réformer le genre humain. » Tout

est donc tel historique. Hélas ! les folies humaines se sont plus d'une fois répétées ; et souvent on croit lire l'histoire de ses propres maux dans l'histoire des hommes qui nous ont précédés.

XLIV. P. 63. Une offense que je reçus d'Hiéroclès.

Commencement de l'inimitié entre Eudore et Hiéroclès.

XLV. P. 63. Marcellin, évêque de Rome.

Marcellin étoit pape à cette époque ; je ne lui donne pas ce titre dans le texte parceque les papes ne le portoient pas encore exclusivement. Marcellin occupa le trône pontifical pendant un peu plus de huit années. Les Donatistes l'accusèrent d'avoir sacrifié aux idoles pendant la persécution. Saint Augustin l'a justifié dans son ouvrage contre Pétilien. Les actes du concile de Sinuesse sont apocryphes.

XLVI. P. 63. Au tombeau de saint Pierre et de saint Paul.

C'est-à-dire au Vatican, près de la basilique de Saint-Pierre.

XLVII. P. 63. Là se rencontroient, et Paphnuce de la haute Thébaïde, etc., etc.

Tous ces noms portent leur commentaire avec eux. Tous ces grands hommes, dont l'Église a mis plusieurs au rang des saints, vivoient à cette époque, et parurent au concile de Nicée. On peut remarquer en outre que ce qui manque dans le récit d'Eudore à la peinture de l'état du Christianisme sur la terre se trouve ici. Eudore ne parle pas des églises de la Perse et des Indes, où il n'a pas voyagé. Les Ibériens dont il est question dans ce passage ne sont pas les Espagnols ; c'étoient des peuples placés entre le Pont-Euxin et la mer Caspienne. La position de l'Église, par rapport aux hérésies, est aussi indiquée dans ce tableau.

XLVIII. P. 64. Et bénissoit et la ville et le monde.

Je place ici l'origine d'une cérémonie touchante encore pratiquée de nos jours : *urbi et orbi*.

XLIX. P. 64. Je redemandois secrètement les platanes de Fronton, le portique de Pompée ou celui de Livie, etc.

Il y avoit à Rome des jardins publics connus sous le nom de Fronton : *voyez* Juvénal. — Le portique de Pompée et celui de Livie sont célèbres dans *l'Art d'aimer* d'Ovide.

L. P. 65. La porte sainte est fermée devant moi.

Tout le monde a remarqué cette scène d'où l'action entière va sortir.

LI. P. 65. A l'amphithéâtre de Vespasien.

Aujourd'hui le Colysée : voyez la peinture de ces ruines dans la lettre à M. de Fontanes, citée plus haut (note XXXV).

LII. P. 66. Il faut que ce peuple, même au milieu de toutes ses misères, ait la main dans toutes les grandeurs.

Encore une phrase désapprouvée par le critique qui a désapprouvé les deux

autres (notes XXIII. et XXXI.). Quant à celle-ci, qui, par une grande fatalité, n'étoit point encore exactement citée dans le journal, je ne sais qu'en dire. J'ai vu les opinions partagées. Il me semble pourtant que les autorités prépondérantes sont en sa faveur. Dans tous les cas, si elle est douteuse, elle est la seule de cette espèce dans les *Martyrs*.

LIII. P. 66. Les bêtes féroces.... se mirent à rugir.

Présage qui m'a semblé propre à réveiller la crainte et la curiosité des lecteurs. Eudore s'en souviendra au XXIV[e] livre.

LIVRE CINQUIÈME.

PREMIÈRE REMARQUE. P. 67. Nous fréquentions surtout à Naples le palais d'Aglaé, etc.; jusqu'à la fin du troisième alinéa de la page 68.

L'histoire d'Aglaé et de saint Boniface, martyrs, est peut-être la plus agréable de toutes les histoires de nos saints. J'en donne dans le texte un précis trop exact pour qu'il soit nécessaire d'y ajouter quelque chose dans la note; il suffira de savoir que tout ce que dit Aglaé sur les cendres des martyrs, et tout ce que lui répond Boniface, est conforme à la vérité historique On verra dans le XVI[e] livre quelle fut la fin d'Aglaé, de saint Sébastien, de saint Pacôme, de saint Boniface, de saint Genès; celui-ci a fourni à l'abbé Nadal le sujet d'une tragédie. (*Voyez* Fleury, *Hist. ecclés.*, tome II, in-4°; *Acta SS. Mart.*; *Vies des Pères du désert*, tome I[er].)

Une partie essentielle de mon plan est d'offrir le tableau complet du Christianisme à l'époque de la persécution de Dioclétien. J'ai eu soin de rappeler les noms de presque tous les martyrs et saints du IV[e] siècle, et de les lier plus ou moins au sujet par un mot ou par un souvenir. Ces misères échappent à la plupart des lecteurs, mais elles coûtent à l'écrivain; et, en dernier résultat, elles font pourtant qu'un ouvrage est plein et nourri de faits, ou qu'il est *dépourvu de sens et de lecture*. D'ailleurs, il est peut-être assez piquant de voir agir ces grands personnages dont on nous conta l'histoire dans notre enfance, et qui, de persécuteurs des Chrétiens qu'ils étoient, sont devenus souvent des saints illustres.

II. P. 68. Chaque matin, aussitôt que l'aurore, etc.

Cette description de Naples a été faite sur les lieux, ainsi que celle de Rome. J'ai des preuves que les peuples de ce beau pays, si sensibles au charme de leur beau climat et aux grands souvenirs de leur patrie, ont reconnu la fidélité de mon tableau.

III. P. 69. Parthénope fut bâtie sur le tombeau d'une Sirène.

Parthénope est Naples, comme chacun sait.

Tenet nunc Parthenope! Elle fut fondée par des Grecs. Voilà pourquoi Eudore dira plus bas que les danses des Napolitaines lui rappeloient les mœurs de la Grèce.

IV. P. 70. Des roses de Pœstum dans des vases de Nola.

Les roses, selon Virgile, fleurissoient deux fois à Pœstum. On connoît les beaux temples qui marquent encore l'emplacement de cette petite colonie grecque. Les vases antiques appelés vases de Nola sont dans les cabinets de tous les curieux. Nola étoit une ville près de Naples; Auguste y mourut.

v. P. 70. Se retirant vers le tombeau de la nourrice d'Énée.

Tu quoque littoribus nostris, Æneia nutrix,
Æternam moriens famam, Caieta, dedisti. ÆNEID., VII, I.

Gaëte est à l'ouest, par rapport à Naples, et le soleil, en descendant sur l'horizon, passe derrière le Pausilippe. On sait que le Pausilippe est une longue et haute colline, sous laquelle on a percé le chemin qui mène à Pouzzol. C'est à l'entrée de ce chemin souterrain que se trouve le tombeau de Virgile.

Pline fut englouti par les laves du Vésuve, sur le rivage de Pompeïa. (*Voyez* Pline le jeune, *Epist.*) La Solfatare est une espèce de plaine ou de foyer de volcan, creusé au centre d'une montagne. Quand on y marche, la terre retentit sous vos pas; le sol y est brûlant à une certaine profondeur, l'argent s'y couvre de soufre, etc. Tous les voyageurs en parlent.

Le lac Averne, le Styx, l'Achéron, lieux ainsi nommés aux environs de la mer et de Baïes, et admirablement décrits dans le VIe livre de l'*Énéide*. Tous ces lieux existoient aussi en Égypte et en Grèce.

VI. P. 70. Nous retrouvions les ruines de la maison de Cicéron, etc.; jusqu'à l'alinéa.

Cicéron avoit une maison de campagne près de Baïes; on en montre encore les ruines. Pour le naufrage d'Agrippine, pour sa mort, pour le fameux *ventrem feri*, voyez Tacite (*Ann.* XIV, 5, 6, 7). Quant à Caprée, tout le monde connoît le séjour qu'y fit Tibère, et la vie infâme qu'il y mena.

VII. P. 71. Aux trois Sœurs de l'Amour, filles de la Puissance et de la Beauté.

Les Grâces, sœurs de l'Amour et filles de Vénus et de Jupiter. Eudore parle ici comme il le faisoit dans le cours de ses erreurs.

VIII. P. 71. Le front couronné d'ache toujours verte, et de roses qui durent si peu, etc.; jusqu'au dernier alinéa.

On reconnoîtra ici facilement Horace, Virgile, Tibulle, Ovide. Le lecteur a vu l'antiquité grecque dans les premiers livres, voici l'antiquité latine. On ne m'accusera pas de choisir ce qu'il y a de moins beau parmi les Anciens, pour faire mieux valoir les beautés du Christianisme.

IX. P. 71. Notre bonheur eût été d'être aimé aussi bien que d'aimer.

Cette pensée est de saint Augustin : elle est délicate et tendre, mais elle n'est pas sans affectation et sans recherche, et je l'ai trop louée dans le *Génie du Christianisme* (T. III, liv. IV, ch. 2). Au reste, tout ce morceau est dans le ton de la morale chrétienne, prompte à nous détromper des illusions de la vie. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que ce ton ne forme point un contraste violent avec ce qui précède, et que, si l'on en n'étoit averti, on ne s'apercevroit point qu'on est passé des poëtes élégiaques aux Pères de l'Église.

x. P. 72. Un jour, errant aux environs de Baïes, nous nous trouvâmes auprès de Literne.

Literne, aujourd'hui Patria. *Voyez* encore ma lettre à M. de Fontanes, citée dans les notes du livre précédent.

xi. P. 73. Quand vous voyez l'Africain rendre une épouse à son époux.

Personne n'ignore cette histoire.

xii. P. 73. Quand Cicéron vous peint ce grand homme.

Il nous reste un fragment de Cicéron, connu sous le titre de *Songe de Scipion*. Cicéron suppose que Scipion l'Émilien eut un songe, pendant lequel Scipion l'Africain l'enleva au ciel, et lui fit voir le bonheur destiné aux hommes de bien. (Voyez l'*Itin.*, tome III, pages 136 et 137, édit. de 1829.)

xiii. P. 73. Ma mère, qui est chrétienne.

C'est sainte Monique.

xiv. P. 73. Un homme vêtu de la robe des philosophes d'Épictète.

Les premiers solitaires chrétiens étoient de véritables philosophes. Quelques anachorètes n'avoient pour toute règle que le Manuel d'Épictète.

xv. P. 74. J'étois assis dans ce monument.

Les tombeaux des Anciens, et surtout ceux des Romains, étoient des espèces de tours. Plusieurs solitaires en Égypte habitoient des tombeaux.

xvi. P. 74. Je suis le solitaire chrétien du Vésuve.

On a remarqué dans cette histoire le morceau des Litanies; il offre au moins le mérite de la difficulté vaincue. On sait qu'il y a, de nos jours, un ermite établi sur le mont Vésuve; c'est une sentinelle avancée qui expose perpétuellement sa vie pour surveiller les éruptions du volcan. Je fais ainsi remonter le dévouement religieux jusqu'à Thraséas.

xvii. P. 74. Des pirates descendirent sur le rivage.

Fait historique.

xviii. P. 75. Un édifice d'un caractère grave.

C'est une chose singulière que les plus anciennes églises, bâties avant la naissance de l'architecture gothique, ont un caractère de gravité et de grandeur que les monuments païens du même âge n'ont pas. J'ai fait souvent cette remarque à Rome, à Constantinople, à Jérusalem, où l'on voit des églises du siècle de Constantin, siècle qui, au reste, n'étoit pas celui du goût.

xix. P. 76. Sa voix avoit une harmonie...

Un critique, dans un extrait malheureusement trop court, et dont tout le monde a remarqué le ton excellent et les manières distinguées, a bien voulu m'appliquer ce passage. Je ne me flatte point de mériter un pareil éloge : je n'avois en vue, en écrivant ceci, que de peindre l'éloquence, le style et la personne même de

Fénelon. En effet, on peut remarquer que cela s'applique de tous points à l'auteur du *Télémaque*.

xx. P. 77. Que Jérôme se préparoit à visiter les Gaules, etc.

Saint Jérôme voyagea dans tous les pays, et se fixa ensuite dans la Judée, à Bethléem, où nous le retrouverons.

xxi. P. 77. Je ne sais... si nous nous reverrons jamais.

L'auteur a vu des personnes s'attendrir à la lecture de cette lettre. Le flattoit-on? Étoit-ce une de ces politesses convenues par lesquelles on trompe un auteur? Il ne sait.

xxii. P. 77. Comme Eudore alloit continuer son récit, etc.

Le récit étant très long, je l'ai interrompu plusieurs fois pour délasser le lecteur; j'ai même osé le couper entièrement vers le milieu, par le livre de l'Enfer. Cette innovation dans l'art, la seule que je me sois permise, étoit apparemment nécessaire et très naturelle, car personne ne l'a remarquée.

xxiii. P. 77. Des glands de phagus.

Le phagus étoit une espèce de chêne ou de hêtre d'Arcadie : il portoit le gland dont on prétend que les premiers hommes se nourrissoient. (*Voyez* Théophraste.)

xxiv. P. 78. Lorsqu'un fils d'Apollon.

C'étoit Ulysse qui pleuroit en entendant le Démodocus d'Homère chanter les exploits des Grecs aux festins d'Alcinoüs. (*Odyss.*, VIII.)

xxv. P. 78. Maximien avoit été obligé.

Faits historiques. Toutes les fois que j'ai pu rappeler au lecteur l'amour naissant de Cymodocée pour Eudore, l'ambition de Galérius, la haine de César pour Constantin et pour les Fidèles, enfin le nom et les projets d'Hiéroclès, je me suis empressé de le faire ; le sujet n'est jamais tout à fait hors de vue.

L'empereur Valérien dont on parle ici fut pris par les Parthes, et écorché, les uns disent vif, les autres disent après sa mort.

xxvi. P. 79. J'entre hardiment dans la caverne.

Je comptois peu sur le succès de ce morceau, et cependant il a réussi. D'après l'histoire, il est très probable que Prisca et Valérie étoient Chrétiennes. Il faut remarquer que les catacombes dont je donne la description sont celles qui prirent dans la suite le nom de saint Sébastien, parceque ce martyr y fut enterré ; et Sébastien est ici présent au sacrifice. Le charmant tombeau de Cécilia Métella est en effet où je le place. Tout cela est exact et fait d'après la vue des lieux. M. Delille avoit peint les catacombes désertes ; il ne me restoit qu'à représenter les catacombes habitées, pour ne pas engager une lutte trop inégale avec un grand poëte et de beaux vers.

xxvii. P. 80. C'est ce Grec sorti d'une race rebelle.

La rivalité d'Hiéroclès et d'Eudore, l'amitié d'Eudore et de Constantin, la haine

de Galérius contre les Chrétiens se développant, la foiblesse de Dioclétien s'accroît : le récit tient de toutes parts à l'action.

XXVIII. P. 82. Cependant telle est la force de l'habitude et peut-être le charme attaché à des lieux célèbres.

J'ai éprouvé ce sentiment très vif en quittant Rome. De tous les lieux de la terre que j'ai visités, c'est le seul où je voulusse retourner, et où je serois heureux de vivre.

XXIX. P. 82. La voie Cassia, qui me conduisoit vers l'Étrurie, etc., etc.

Les détails de ce voyage sont vrais. Il n'y a, je crois, aucun voyageur qui ne reconnoisse Radigofamini à ces mots, *planté de roches aiguës*, à ce torrent qui se replie vingt-quatre fois sur lui-même, et déchire son lit en s'écoulant. Les monticules tapissés de bruyères sont la Toscane, etc.

XXX. P. 83. Sa fuite est si lente, que l'on ne sauroit dire de quel côté coulent ses flots.

« Flumen est Arar.... incredibili lenitate, ita ut oculis, in utram partem fluat, « judicari non possit. » (CÆS., *de Bello Gall.*)

Ubi Rhodanus ingens amne prærapido fluit,
Ararque dubitans quo suos cursus agat
Tacitus, quietus alluit ripas vanis. SEN., *in Apocolocyntosi*.

Fulmineis Rhodanus qua se fugat incitus undis,
Quaque pigro dubitat flumine mitis Arar;
Lugdunum jacet, etc. JUL. CÆS., *Scaliger*.

XXXI. P. 83. Dont la cité est la plus belle et la plus grande des trois Gaules.

Trèves. Les choses sont bien changées.

LIVRE SIXIÈME.

PREMIÈRE REMARQUE. P. 84. La France est une contrée sauvage.

La France d'autrefois, ou le pays des Francs, n'étoit point la France d'aujourd'hui : ce que nous nommons France à présent est proprement la Gaule des Anciens. J'ai cité pour autorité, dans la préface, la *Carte de Peutinger*, et saint Jérôme dans la *Vie de saint Hilarion*. La *Table-carte de Peutinger* est une espèce de livre de poste des Anciens, composé vraisemblablement dans le IVe siècle. Retrouvé par un ami de Peutinger, jurisconsulte d'Augsbourg, il fut publié à Venise, en 1591. Ce sont de longues bandes de papier sur lesquelles on a tracé les chemins de l'empire Romain, avec les noms des pays, des villes, des mansions ou relais de poste; le tout sans division, sans méridien, sans longitude et sans latitude. Le mot *Francia* se trouve écrit de l'autre côté du Rhin, à l'endroit que je désigne.

Voici les paroles de saint Jérôme : « Entre les Saxons et les Germains, on « trouve une nation peu nombreuse, mais très brave. Les historiens appellent le « pays qu'habite cette nation Germanie ; mais on lui donne aujourd'hui le nom « de France. » (*In Vitâ S. Hilar.*)

« La nation des Celtes, dit Libanius, habite au-dessus du Rhin, le long de « l'Océan. Ces Barbares se nomment Francs, parcequ'ils supportent bien les fa- « tigues de la guerre. » (*In Basil.*)

II. P. 84. Les peuples qui habitent ce désert sont les plus féroces des Barbares.

« Les Francs, dit Nazaire, surpassent tous les peuples barbares en férocité. » Selon l'auteur anonyme d'un panégyrique prononcé devant Constantin, « il n'é- « toit pas aisé de vaincre les Francs, peuple qui se nourrissoit de la chair des « bêtes féroces. »

III. P. 84. Ils regardent la paix comme la servitude la plus dure dont on puisse leur imposer le joug.

« La paix est pour les Francs une horrible calamité. » (Liban., *Orat. ad Constantin.*)

IV. P. 84. Les vents, la neige, les frimas, font leurs délices ; ils bravent la mer, etc.

« Les Francs sont au milieu de la mer et des tempêtes, aussi tranquilles que « s'ils étoient sur la terre : ils préfèrent les glaces du Nord à la douceur des plus « agréables climats. » (Liban., *loc. cit.*) Cette phrase qu'on lit dans le texte : *On « diroit qu'ils ont vu le fond de l'Océan à découvert*, etc., est appuyée sur un « passage de Sidoine Apollinaire. (Lib. VIII, *epist. ad Namm.*)

V. P. 84. Ce fut sous le règne de Gordien le Pieux qu'elle se montra pour la première fois.

Depuis l'an 241 jusqu'à l'an 247. *Voyez* Flav. Vopisc., cap. VII.

VI. P. 84. Les deux Décius périrent dans une expédition contre elle.

Voyez la Préface, et *Chron. Paschal.*

VII. P. 84. Probus.... en prit le titre glorieux de Francique.

Vide Flav. Vopisc., *cap.* XII, *in Vitâ Probi.*

VIII. P. 84. Elle a paru à la fois si noble et si redoutable, etc.

Fait très curieux, rapporté dans un ouvrage de l'empereur Constantin Porphyrogénète. Il dit que Constantin-le-Grand fut l'auteur de la loi qui permettoit aux empereurs romains de s'allier au sang des Francs. (*De Adminis. imp.*)

IX. P. 84. Enfin, ces terribles Francs venoient de s'emparer de l'île de Batavie.

Fait historique. Voy. *Panég.* prononcé devant Max. Herc. et Const. Chl., chap. IV.

x. P. 84. Nous entrâmes sur le sol marécageux des Bataves.

« Terra non est... Aquis subjacentibus lunatat et suspensa late vacillat. » (Eum., *Paneg. Const. Cæs.*)

xi. P. 84. Les trompettes... venoient à sonner l'air de Diane.

La Diane est restée à nos armées. On sonnoit de la trompe à tous les changements de garde, le jour et la nuit.

xii. P. 85. Le centurion qui se promenoit........ en balançant son cep de vigne.

La marque du grade de centurion étoit un bâton de sarment de vigne qui lui servoit à ranger ou à frapper les soldats. Le centurion commanda d'abord cent hommes, quand la légion étoit de trois mille hommes; il n'eut plus sous ses ordres que cinquante hommes, quand la légion fut portée à quatre mille hommes: il y avoit deux compagnies, chacune de soixante hommes, dans chaque manipule. Le premier centurion de l'armée siégeoit au conseil de guerre, et ne recevoit d'ordre que du général ou des tribuns.

xiii. P. 85. La sentinelle... tenoit un doigt levé dans l'attitude du silence.

Montfaucon, dans *les Antiquités romaines*, explique ainsi la pose de quelques soldats.

xiv. P. 85. Le victimaire qui puisoit l'eau du sacrifice.

Le victimaire préparoit les couteaux, l'eau, les gâteaux du sacrifice; il étoit à demi nu, et portoit une couronne de laurier. Il y avoit dans chaque camp romain un autel auprès du tribunal de gazon où siégeoit le général. Les tentes étoient de peau: de là l'expression *sub pellibus habitare*. Elles étoient disposées parallèlement, formant des rues régulières, et se croisant à angle droit. Les camps romains étoient de forme carrée; les Grecs, et surtout les Lacédémoniens, faisoient les leurs de forme ronde.

xv. P. 86... redisoient autrefois les vers d'Euripide.

Après la défaite et la mort de Nicias, devant Syracuse, plusieurs Athéniens, devenus esclaves, obtinrent la liberté pour prix des vers d'Euripide, qu'ils répétoient à leurs maîtres. La réputation de ce grand tragique commençoit à percer en Sicile.

xvi. P. 86. La légion de Fer, et la Foudroyante.

La légion romaine fut successivement de trois, quatre, cinq et six mille hommes, y compris les différentes espèces de soldats armés, comme je le marque ici: les Hastati, les Princes et les Triarii; les Vexillaires n'étoient que les porte-étendards. L'ordre de ces soldats dans la ligne ne fut pas toujours le même. La légion se divisoit en deux cohortes, chaque cohorte en trois manipules, et chaque manipule en deux centuries. Outre le numéro de son rang, la légion portoit encore un nom tiré de ses divinités, de son pays ou de ses exploits. (Polyb., lib. vi; Veg., lib. ii.)

xvii. P. 86. Les signes militaires des cohortes... étoient parfumés.

Les aigles distinguoient la légion ; les signes particuliers marquoient les cohortes ; on les ornoit de verdure le jour du combat ; et quelquefois on les parfumoit ; c'est ce qui a fourni à Pline une belle déclamation : « Aquilæ certe ac signa, « pulverulenta illa, et custodibus horrida, inunguntur festis diebus : utinamque « dicere possemus, quis primus instituisset. Ita est, nimirum hac mercede cor« ruptæ terrarum orbem devicere aquilæ. Ista patrocinia quærimus vitiis, ut per « hoc jus sumantur sub casside unguenta. » (Plin., *Hist. Nat.*, lib. xiii, cap. iv, 3.)

xviii. P. 86. Les Hastati.

Voyez, pour ces soldats, la note xvi.

xix. P. 87.... étoient remplies par les machines de guerre.

La catapulte, la baliste, la grue, les béliers, les tours roulantes ; et sur les vaisseaux, les corbeaux, les becs d'airain, les ongles de fer. On ne se servoit guère dans les batailles que des catapultes et des balistes ; les autres machines étoient pour les siéges.

xx. P. 87. A l'aile gauche de ces légions, la cavalerie des alliés déployoit son rideau mobile.

L'ordre, le nombre, l'armure de la cavalerie, varièrent chez les Romains, selon les temps. Tantôt jointe à la légion, tantôt formant un corps à part, la cavalerie, vers la fin de la république, prit le nom général d'*ala* ou d'aile, parcequ'elle servoit sur les flancs. La plus nombreuse cavalerie des Romains étoit celle des alliés, et elle différoit nécessairement d'armes offensives et défensives, selon le peuple à qui elle appartenoit : c'est ce qu'on a exprimé ici avec le plus d'exactitude possible.

xxi. P. 87. Sur des coursiers tachetés comme des tigres, et prompts comme des aigles, etc.

Selon Strabon, les chevaux des Celtibères (les Espagnols) égaloient la vitesse des chevaux des Parthes : ils étoient généralement d'un poil gris ou tigré (Strab., lib. iii). Diodore vante également la cavalerie des Espagnols (lib. v). Au rapport de ces deux auteurs, les Celtibères étoient presque tous vêtus d'un sayon ou d'un manteau de laine noire (*id.*, *ib.*). Ils portoient un casque ou une espèce de chapeau tissu de nerf, et surmonté de trois aigrettes, d'après Strabon (*loc. cit.*) ; Diodore veut que ces aigrettes fussent teintes en pourpre (*loc. cit.*). Strabon donne aux Celtibères de courts javelots. L'épée ibérienne étoit fameuse par sa trempe ; il n'y avoit, d'après le témoignage de Strabon, ni casque ni bouclier qui fût à l'épreuve du tranchant d'une pareille épée.

xxii. P. 87. Des Germains d'une taille gigantesque.

Jules César et Tacite ne parlent point du bonnet et de la massue que je donne ici aux cavaliers germains (Cés., *de Bello Gall.*, lib. vi ; Tacit., *de Mor. Germ.*). Je ne puis retrouver l'autorité originale où j'ai pris ces détails ; mais dans l'*Histoire de France* avant Clovis, par Mézeray, on trouvera, page 37 (1692, in-12), la circonstance de la massue. Mézeray donne à cette massue le nom de *cateies*.

XXIII. P. 87. Auprès d'eux, quelques cavaliers numides.

Une foule de pierres gravées, et les monnoies anciennes de l'Afrique, soit puniques, soit romaines, représentent ainsi le cavalier numide.

XXIV. P. 87. Sous leurs selles ornées d'ivoire.

Il ne faut pas entendre ce mot de *selles* comme nous l'entendons aujourd'hui. La selle proprement dite étoit inconnue aux Romains, au VI[e] siècle; ils n'avoient qu'un petit siége retenu sur le dos du cheval par un poitrail et par une croupière. Ces selles n'avoient point d'étriers. Quoiqu'il soit question de mors ou de frein dans Virgile, il est douteux que la bride fût en usage dans la cavalerie romaine. Quant aux gants ou gantelets, ils remontent à la plus haute antiquité: Homère en donne à Laërte, dans l'*Odyssée*; les Perses en portoient comme nous pour la propreté.

XXV. P. 87. L'instinct de la guerre est si naturel chez ces derniers (les Gaulois), etc.

Ces Gaulois ressembloient beaucoup aux François d'aujourd'hui.

XXVI. P. 87. Tous ces Barbares avoient la tête élevée, les couleurs vives.

Consultez César, lib. I, IV et VI; Diodore, lib. V; Strabon, IV et VII.

XXVII. P. 88. Les yeux bleus, le regard farouche et menaçant.

« Luminum torvitate terribiles », dit Ammien-Marcellin. (*V.* aussi Diodore, *loc. cit.*)

XXVIII. P. 88. Ils portoient de larges brayes, et leur tunique étoit chamarrée.

La Gaule Narbonnoise s'appela d'abord *Braccata*, du nom de ce vêtement gaulois. « Les Gaulois, dit Diodore, portent des habits très singuliers : ce sont « des tuniques peintes de toutes sortes de couleurs; ils mettent dessus la tu- « nique un sayon rayé et divisé par bandes. » (Diodore, lib. V; *Voyez* aussi Strabon, lib. III.) Le nom de saye ou sayon vient de *sagum*, un sac. Le *sarrau* de nos paysans est le véritable *sagum* des Gaulois.

XXIX. P. 88. L'épée du Gaulois ne le quitte jamais, etc.

L'épée étoit l'arme distinctive des Gaulois, comme la francique, ou la hache à deux tranchants, étoit l'arme particulière du Franc. Les Gaulois portoient l'épée sur la cuisse droite, suspendue par une chaîne de fer, ou pressée par un ceinturon (*Voyez* Diod., lib. V; Strab., lib. IV). On juroit sur son épée; on la plantoit au milieu du *mallus* ou du conseil; on ne pouvoit pas prendre en gage l'épée d'un guerrier; enfin, c'étoit la coutume, chez les Gaulois et chez les Germains, de brûler les armes du mort sur son bûcher funèbre. (*Voyez* CÆS., lib. VI; TAC., *de Mor. Germ.*; et *Leg. Longab.*, lib. II.) Selon César, on brûloit aussi aux funérailles les personnes que le mort avoit chéries, *quas dilectas esse constabat*, et quelquefois son épouse.

XXX. P. 88. Une légion chrétienne.

Voilà les Chrétiens ramenés sur la scène. Il paroît pour cette fois qu'on ne les

y a pas tronvés déplacés. Ils sont commandés pour ainsi dire par un François. Nous avons des droits à la gloire de saint Victor martyr. Il étoit de Marseille ; et après avoir été battu de verges, suspendu à une croix pour la religion de Jésus-Christ, il fut broyé sous la roue d'un moulin, *ainsi qu'un pur froment,* disent les actes de son martyre.

XXXI. P. 88. Nous Crétois... nous prenions nos rangs au son de la lyre.

Ceci n'est point un tour poétique, c'est la pure vérité : les Crétois régloient la marche de leurs guerriers au son d'une lyre.

XXXII. P. 88. Parés de la dépouille des ours, etc.

Ce n'étoit pas l'habillement des Francs, mais c'étoit leur parure. Tous les Barbares de la Germanie, et même avant eux les Gaulois, se couvroient de peaux de bêtes, ainsi que le racontent Cæs., *de Bello Gall.*, lib. VI ; Tac., *de Mor. Germ.*, 6, 7, etc. L'urocb, dont il est ici question, et que les auteurs latins appellent *urus*, étoit une espèce de bœuf sauvage ; on en parlera ailleurs.

XXXIII. P. 88. Une tunique courte et serrée, etc. ; jusqu'à l'alinéa.

Tout ce paragraphe est tiré de Sidoine Apollinaire, dans son *Panégyrique de Majorien* ; c'est le plus ancien document que nous ayons touchant les coutumes de nos pères : je l'ai traduit presque littéralement dans le texte. Peloutier demande où Mézeray a pris que les Francs avoient les yeux verts ; il cite un mot grec qui veut dire bleu, et que Mézeray, dit-il, a mal interprété. Peloutier se trompe : Mézeray n'a traduit ici ni Strabon ni Diodore, qui n'ont pu parler des Francs, ni Agathias, ni Anne Comnène ; il avoit sans doute en vue le passage de Sidoine dont je me suis servi. J'ai donc pu dire poétiquement, *des yeux couleur d'une mer orageuse,* autorisé d'un côté par les vers de Sidoine, qui donnent aux Francs des yeux verdâtres, et de l'autre par le témoignage de toute l'antiquité, qui parle du regard terrible des Barbares. Remarquons que les perruques à la Louis XIV, dont on ramenoit les cheveux en devant sur les épaules, ressembloient parfaitement à la chevelure des Francs. Je parlerai plus bas du javelot appelé *angon* : ce mot est d'ailleurs dans le Dictionnaire de l'Académie. Anne Comnène nous a laissé la description d'un Franc ou François, assez curieuse pour être rapportée ; on y voit la physionomie d'un Barbare à travers l'imagination d'une Grecque. « La présence de Boëmond éblouissoit autant les yeux que sa réputation étonnoit « l'esprit. Sa taille étoit si avantageuse qu'il surpassoit d'une coudée les plus « grands. Il étoit menu par le ventre et par les côtés, et gros par le dos et par « l'estomac ; il avoit les bras forts et robustes. Il n'étoit ni maigre ni gras, mais « dans une juste température, et telle que Polyclète l'exprimoit ordinairement « dans ses ouvrages, qui étoit une imitation fidèle de la perfection de la nature. « Il avoit les mains grandes et pleines, les pieds fermes et solides. Il étoit un peu « courbé, non par aucun défaut de l'épine du dos, mais par une accoutumance « de jeunesse, qui étoit une marque de modestie. Il étoit blanc par tout le corps ; « mais il avoit sur le visage un juste tempérament, et un agréable mélange de « blanc et de rouge. Il avoit des cheveux blonds qui lui couvroient les oreilles, « sans lui battre sur les épaules à la façon des Barbares. Je ne sais si sa barbe « étoit rousse ou d'une autre couleur, parcequ'il étoit rasé de fort près. Ses yeux « étoient bleus, et paroissoient pleins de colère et de fierté. Son nez étoit fort

« ouvert; car comme il avoit l'estomac large, il falloit que son poumon attirât « une grande quantité d'air pour en modérer la chaleur. Sa bonne mine avoit « quelque chose de doux et de charmant; mais la grandeur de sa taille et la « fierté de ses regards avoient quelque chose de farouche et de terrible. Son ris « n'exprimoit pas moins la terreur que la colère des autres en exprime. » (*Ann. Comn.*, liv. XIII, chap. VI, trad. du prés. Cousin.)

XXXIV. P. 89. Ces Barbares... s'étoient formés en coin.

« Acies per cuneos componitur. » (TACIT., *de Mor. Germ.*, VI.)

XXXV. P. 89. A la pointe de ce triangle étoient placés des braves qui, etc.

« Et aliis Germanorum populis usurpatum rara et privata cujusque audentia, « apud Cattos in consensum vertit, ut primum adoleverint, crinem barbamque « summittere, nec, nisi hoste cæso, exuere votivum obligatumque virtute oris « habitum... Fortissimus quisque ferreum insuper annulum (ignominiosum id « genti) velut vinculum gestat, donec se cæde hostis absolvat. » (TACIT., *de Mor. Germ.*, XXXI.)

XXXVI. P. 89. Chaque chef dans ce vaste corps étoit environné des guerriers de sa famille.

« Quodque præcipuum fortitudinis incitamentum est, non casus, nec fortuita « conglobatio turmam aut cuneum facit, sed familiæ et propinquitates: et in « proximo pignora, unde feminarum ululatus audiri, unde vagitus infantium. » (TACIT., *de Mor. Germ.*, VII.)

XXXVII. P. 89. Chaque tribu se rallioit sous un symbole.

« Effigiesque et signa quædam detracta lucis in prælium ferunt. » (*Id.*) Je place ici l'origine des armes de la monarchie.

XXXVIII. P. 89. Le vieux roi des Sicambres.

Il y aura ici anachronisme, si l'on veut, ou l'on dira que c'est un Pharamond, un Mérovée, un Clodion, ancêtre des princes de ce nom que nous voyons dans l'histoire. On sait d'ailleurs qu'il y a eu plusieurs Pharamond, et peut-être ce nom n'étoit-il que celui de la dignité (MONTFAUCON, *Antiq.*). Je ne puis m'empêcher de remarquer la justice et la bonne foi de la critique. On a tout approuvé dans ce livre, jusqu'aux anachronismes, qu'on n'a point relevés, et l'on m'a chicané sur le nom de Velléda, qui n'est point la Velléda de Tacite.

XXXIX. P. 89. A leurs casques en forme de gueules ouvertes ombragées, etc.

« Tous les cavaliers cimbres avoient des casques en forme de gueules ouvertes « et de mufles de toutes sortes de bêtes étranges et épouvantables; et les rehaus- « sant par des panaches faits comme des ailes et d'une hauteur prodigieuse, ils « paroissoient encore plus grands. Ils étoient armés de cuirasses de fer très bril- « lantes, et couverts de boucliers tout blancs. » (PLUTARQUE, *in Vita Mar.*) J'attribue aux Francs ce que Plutarque raconte des Cimbres; mais les Cimbres avoient habité les bords de l'Océan septentrional, comme les Francs; et tous les Barbares qui envahirent l'empire Romain avoient, les Huns exceptés, une foule de coutumes semblables.

XL. P. 89. Il étoit... retranché avec des bateaux de cuir et des chariots attelés de grands bœufs.

Tacite parle des légers bateaux à deux proues d'une nation germanique qui habitoit les bords de l'Océan. Sidoine Apollinaire, dans le *Panégyrique d'Avitus*, dit que les bâtiments des Saxons étoient recouverts de peau. Quant aux chariots, une autorité suffira : Sidoine raconte que Majorien ayant vaincu les Francs, on trouva dans des chariots tous les préparatifs d'une noce : le repas, les ornements, et des vases couronnés de fleurs. On s'empara de ces chariots et de la nouvelle épouse ; c'étoit vraisemblablement une reine des Francs, à en juger par cette magnificence.

Que les camps étoient retranchés avec des chariots, on va le voir : « Omnem« que aciem suam (Germanorum) circum rhedis et carris circumdederunt. . eo « mulieres imposuerunt » (Cæs.)

XLI. P. 89. Trois sorcières en lambeaux faisoient sortir de jeunes poulains d'un bois sacré.

Il y a ici une réunion de plusieurs choses. Selon Tacite, les Germains accordoient l'esprit de divination aux femmes ; les Gaulois, comme nous le verrons par la suite, avoient leurs Druidesses ; ces Druidesses se changèrent ensuite en Fées (*fatidica*), en sorcières, etc. : de là les sorcières de Macbeth. Quant aux augures tirés de la course des chevaux, Tacite est mon garant : « Proprium gentis, « equorum quoque præsagia ac monitus experiri. Publice aluntur iisdem nemori« bus ac lucis, candidi, et nullo mortali opere contacti, quos pressos sacro curru « sacerdos ac rex vel princeps civitatis comitantur, hinnitusque ac fremitus obser« vant. » (Tacit., *de Mor. Germ.*, x.) Pour le dieu Tuiston, c'est encore Tacite. « Celebrant carminibus antiquis Tuistonem deum. » (*Id.*, ii.)

XLII. P. 90. Quand nous aurons vaincu mille guerriers francs.

Mille Francos, mille Sarmatas semel occidimus :
Mille, mille, mille, mille, mille Persas quærimus.

Flav. Vopisc., *in Vita Aurel.*, 7.

XLIII. P. 90. Les Grecs répètent en chœur le Pæan.

Le Pæan, chez les Grecs, étoit à proprement parler un chant ou un hymne quelconque. Il est pris ici pour le chant du combat ; on le trouve comme tel dans *la Retraite des Dix Mille* et ailleurs.

XLIV. P. 90. L'hymne des Druides.

C'est le chant des bardes. Tout ce qu'on a dit sur les bardes de notre temps est un roman qu'une phrase de Strabon, copiée par Ammien Marcellin, et deux ou trois phrases de Diodore, ont produit. « Bardi qui de laudationibus rebusque « poeticis student. » (Strab., lib. iv.)

XLV. P. 90. Ils serrent leurs boucliers contre leur bouche.

« Nec tam voces illæ quam virtutis concentus videntur. Adfectatur præcipue « asperitas soni, et fractum murmur, objectis ad os scutis, quo planior et gra« vior vox repercussu intumescat. » (Tacit., *de Mor. Germ.*, iii.)

XLVI. P. 90. Ils entonnent le bardit.

« Sunt illis hæc quoque carmina, quorum relatu, quem *barditum* vocant, ac-« cendunt animos, futuræque pugnæ fortunam ipso cantu augurantur. Terrent « enim trepidantve, proni sonuit acies. » (*Id.*, ibid.)

Saxo Grammaticus, l'historien de la Suède, Olaüs Wormius, dans sa *Litteratura runica*, nous ont conservé plusieurs fragments de ces chants des peuples du Nord, dont Charlemagne avoit fait faire un recueil. J'ai imité ici le chant de Lodbrog, en y ajoutant un refrain et quelques détails sur les armes, appropriés à mon sujet :

Pugnavimus ensibus. . . etc., etc.
Virgo deploravit matutinam lanienam,
Multa præda dabatur feris.
. . . .
. . . .
. . . .
Quid est viro forti morte certius, etc.
. . . .
. . . .
Vitæ elapsæ sunt horæ;
Ridens moriar.

Il y a bien loin de ces vers à ceux d'Homère et de Virgile, rappelés dans *les Martyrs*.

XLVII. P. 91. Victoire à l'empereur !

Le cri du soldat romain, en commençant la bataille, s'appeloit *barritus* : il étoit soumis à de certaines règles, et il y avoit des maîtres pour l'enseigner, comme parmi nous des maîtres d'armes.

XLVIII. P. 91. Le roi chevelu.

Grégoire de Tours parle à tout moment de la chevelure des rois de la première race. Sainte-Foix ayant rassemblé les autorités, je les donne ici sous son nom :

« Les Francs, dit l'auteur des *Gestes de nos Rois*, élurent un roi chevelu, « Pharamond, fils de Marcomir. » — « Les Francs, dit Grégoire de Tours, ayant « passé le Rhin, s'établirent d'abord dans la Tongrie, où ils créèrent par cantons « et par cités des rois chevelus. Il raconte dans un autre endroit que le jeune « Clovis, fils de Chilpéric, ayant été poignardé et jeté dans la Marne, par l'ordre « de Frédégonde, sa belle-mère, son corps s'arrêta dans les filets d'un pêcheur, « qui ne put pas douter, à sa longue chevelure, que ce ne fût le fils du roi. Aga-« thias, historien contemporain, rapporte que Clodomir, fils de Clovis, ayant été « tué dans une bataille contre les Bourguignons, ils reconnurent ce prince parmi « les morts à sa longue chevelure; c'est un usage constant parmi les rois des « Francs, ajoute-t-il, de laisser croître leurs cheveux dès l'enfance, et de ne les « jamais couper... Il n'est pas permis à leurs sujets de porter la chevelure longue « et flottante; c'est une prérogative attachée à la famille royale. »

XLIX. P. 91. Elle étoit de la race de Rinfax.

Consultez les Edda, l'Introduction à l'Histoire du Danemark, et Saxo Grammaticus, sur la mythologie des Scandinaves.

L. P. 91. Sur un char d'écorce sans essieu.

C'est le traîneau.

LI. P. 92. Le souffle épais des chevaux.

Ceci est ajouté depuis les deux premières éditions, et explique mieux l'effet singulier dont je parle, et qu'on a pu observer sur un champ de bataille.

LII. P. 92. Ses douze pairs..... Une enseigne guerrière surnommée l'Oriflamme.

Institution françoise, mœurs et coutumes de nos aïeux, dont on aimera peut-être à trouver ici l'origine.

Dulces reminiscitur Argos.

LIII. P. 92. Le fruit merveilleux...... de l'épouse de Clodion et d'un monstre marin.

« Clodion demeurant pendant l'été sur le rivage de la mer, sa femme voulut « se baigner. Un monstre sortit de l'eau sous la forme d'un Minotaure, et conçut « de l'amour pour la reine... Elle devint grosse, et elle accoucha d'un fils. Ce « fils, nommé Mérovée, donna son nom à la première race de nos rois. » (*Epit. Hist. franc.*, cap. IX, in D. Bouq.)

LIV. P. 92. A la quenouille d'une reine des Barbares.

Quand on ouvrit à Saint-Denis le tombeau de Jeanne de Bourbon, épouse de Charles V, on y trouva un reste de couronne, un anneau d'or, des débris de bracelets ou chaînons, un fuseau ou quenouille de bois doré à demi pourri, des souliers de forme très pointue, en partie consumés, brodés en or et en argent.

LV. P. 92. Comme les Gaulois suspendent des reliques aux rameaux du plus beau rejeton d'un bois sacré.

Les anciens non-seulement suspendoient des offrandes aux arbres, mais ils y attachoient des colliers, comme fit Xerxès, qui mit un collier d'or à un beau platane. Florus raconte qu'Arioviste le Gaulois promit à Mars un collier fait de la dépouille des Romains. Peloutier observe très ingénieusement que Mars étoit le même que le Jupiter gaulois, dont le simulacre étoit un grand chêne, selon Maxime de Tyr. (PELOUTIER, liv. IV, chap. II, pag. 213, et livre III, chap. IV, page 22.)

LVI. P. 93. D'Hercule le Gaulois.

Les premières éditions portent *Mars*: j'ai mis *Hercule*, comme plus caractéristique du culte des Gaulois. (*Voyez* LUCIAN., *in Hercul. gallic.*)

LVII. P. 93. Jeune brave, tu mérites d'emporter, etc.

Teutatès étoit un dieu des Gaulois. Les blessures étoient une marque de gloire Quant à la dernière partie de la phrase, il paroîtroit par les Edda, par un passage de Procope sur les Goths, par le témoignage de Solin, que les Barbares du Nord se tuoient ou se faisoient tuer, lorsqu'ils étoient arrivés à la vieillesse; mais on n'a pas là-dessus d'assez bonnes autorités. Il est certain que César, Tacite, Strabon, Diodore, gardent le silence à ce sujet: ainsi, je suis plutôt une tradition qu'un fait historique.

LVIII. P. 93. Je ne crains qu'une chose, etc.

C'est la réponse des députés gaulois à Alexandre. (Arrian., lib. I, cap. I.)

LIX. P. 93. La terre que je te céderai.

C'est la réponse de Marius aux Cimbres. (PLUT., *in Vit. Mar.*)

LX. P. 93... qui, par ses deux fers recourbés...

« Ils se servent principalement de haches qui coupent des deux côtés, et de ja-
« velots qui, n'étant ni fort grands, ni aussi trop petits, mais médiocres, sont
« propres et à jeter de loin dans le besoin, et à combattre de près. Ils sont tout
« garnis de lames de fer, de sorte qu'on n'en voit pas le bois. Au-dessous de la
« pointe, il y a des crochets fort aigus et recourbés en bas, en forme d'hameçon.
« Quand le François est dans une bataille, il jette ce javelot... Si le javelot ne perce
« que le bouclier, il y demeure attaché, et traîne à terre par le bout d'en bas. Il
« est impossible à celui qui en est frappé de l'arracher, à cause des crochets qui le
« retiennent; il ne peut non plus le couper, à cause des lames qui le couvrent.
« Quand le François voit cela, il met le pied sur le bout du javelot, et pèse de
« toute sa force sur le bouclier, tellement que le bras de celui qui le soutient ve-
« nant à se lasser, il découvre la tête et l'estomac; ainsi il est aisé au François de
« le tuer, en lui fendant la tête avec sa hache, ou le perçant d'un autre javelot. »
(Agath., lib. II, cap. III, traduct. du présid. Cousin.)

LXI. P. 94... étoit le dernier descendant de ce Vercingétorix, etc.

Vercingétorix étoit d'Auvergne et fils de Celtillus. Il fit révolter toutes les Gaules contre César, et le força d'abandonner le siége de Clermont. Après avoir défendu longtemps Alise, il se remit enfin entre les bras du vainqueur. César ne nous dit pas s'il fut généreux envers le héros gaulois.

LXII. P. 94. L'élèvent sur un bouclier.

« Sitôt qu'ils (les rois ou ducs des François) étoient élus, ils les élevoient sur
« un pavois ou large bouclier, et les portoient sur leurs épaules, les faisant dou-
« cement sauter pour les montrer au peuple. » (MÉZERAI, *av. Clovis*, page 45.)

LXIII. P. 94. Une croix entourée de ces mots...

Cet anachronisme, qui n'est que de quelques années, est là pour rappeler la fameuse inscription du Labarum.

LXIV. P. 94. Ils ont conté qu'ils voyoient... une colonne de feu... et un cavalier vêtu de blanc.

On retrouve ce miracle dans les *Machabées*, dans les *Actes des Martyrs*, dans les historiens de cette époque, et jusque dans ceux des *Croisades*. L'original de ce miracle est dans les *Machabées*.

LXV. P. 95. Là un soldat chrétien meurt isolé, etc.

Ceci est fondé sur un fait connu de l'auteur.

LXVI. P. 95. Conservoient dans la mort un air si farouche, etc.

C'est Sidoine Apollinaire qui le dit dans le *Panégyrique de Majorien*.

LXVII. P. 95... s'étoient attachés ensemble par une chaîne de fer.

Circonstance empruntée de la bataille des Cimbres contre Marius. Plutarque raconte que tous les soldats de la première ligne de ces Barbares étoient attachés ensemble par une corde, afin qu'ils ne pussent rompre leurs rangs.

LXVIII. P. 96. Les Barbares jetoient des cris.

« Tous ceux qui étoient échappés de la défaite des Ambrons s'étant mêlés avec « eux, ils jetoient toute la nuit des cris affreux qui ne ressemblent point à des « clameurs et à des gémissements d'hommes, mais qui étoient comme des hurle- « ments et des mugissements de bêtes féroces, mêlés de menaces et de lamenta- « tions, et qui, poussés en même temps par cette quantité innombrable de Bar- « bares, faisoient retentir les montagnes des environs et tout le canal du fleuve. « Toute la plaine mugissoit de ce bruit épouvantable ; le cœur des Romains étoit « saisi de crainte, et Marius lui-même frappé d'étonnement. » (PLUTARQUE, *in Vit. Mar.*)

LXIX. P. 96. Les Francs, pendant la nuit, avoient coupé les têtes des cadavres romains.

On voit un exemple remarquable de cette coutume des Barbares, dans la description du camp de Varus, par Tacite. Salvien (*De gubernatione Dei*), Idace (dans sa *Chronique in Biblioth. Patr.*, vol. VII, page 1233), Isidore de Séville, Victor (*de Persecutione africana*), etc., font tous des descriptions horribles de la cruauté des peuples qui renversèrent l'empire romain. Ils allèrent jusqu'à égorger des prisonniers autour d'une ville assiégée, afin de répandre la peste dans la ville par la corruption des cadavres. (VICTOR, *loc. cit.*)

LXX. P. 96. Un énorme bûcher, composé de selles de chevaux.

Ceci rappelle vaguement la résolution d'Attila, après la perte de la bataille de Châlons. (JORNANDÈS, *de Reb. Goth.*)

LXXI. P. 97. Les femmes des Barbares, vêtues de robes noires.

« Stabat pro littore diversa acies, densa armis virisque, intercursantibus fe- « minis, in modum furiarum, quæ veste ferali, crinibus dejectis, faces præfere- « bant. Druidæque circum, preces diras sublatis ad cœlum manibus fundentes, « novitate aspectus, perculere militem. » (TACIT., *Ann.*, XIV, 30.) Les femmes venant contre eux avec des épées et des haches, grinçant les dents de rage et de douleur, et jetant des cris horribles, frappent également sur ceux qui fuient et sur ceux qui poursuivent ; sur les premiers comme traîtres, et sur les autres comme ennemis ; se jettent dans la mêlée, saisissent avec les mains nues les épées des Romains, leur arrachent leurs boucliers, reçoivent des blessures, se voient mettre en pièces sans se rebuter, et témoignent jusqu'à la mort un courage véritablement invincible. (PLUTARQUE, *in Vit. Mar.*) Là, on vit les choses du monde les plus tragiques et les plus épouvantables. Les femmes, vêtues de robes noires, étoient sur les chariots, et tuant les fuyards ; les unes leurs maris, les autres leurs frères, celles-là leurs pères, celles-ci leurs fils ; et, prenant leurs petits enfants, elles les étouffoient de leurs propres mains, et les jetoient sous les roues des chariots et sous les pieds des chevaux, et se tuoient ensuite elles-mêmes. On dit

qu'il y en eut une qui se pendit au bout de son timon, après avoir attaché par le cou à ses deux talons deux de ses enfants, l'un deçà, l'autre delà. Les hommes, faute d'arbres pour se pendre, se mettoient au cou un nœud coulant qu'ils attachoient aux cornes ou aux jambes des bœufs, et piquant ces bêtes pour les faire marcher, ils périssoient misérablement ou étranglés ou foulés aux pieds. (*Id.*, ibid.)

LXXII. P. 97. Mérovée s'étoit fait une nacelle d'un large bouclier d'osier.

Les bouçliers des Barbares servoient quelquefois à cet usage; on en voit un exemple remarquable dans Grégoire de Tours. Ataie, Gaulois d'une naissance illustre, se trouvant esçlave chez un Barbare dans le pays de Trèves, se sauva de chez son maître en traversant la Moselle sur un bouclier. (*Greg. Turon.*, lib. III.)

LXXIII. P. 99. Dans une espèce de souterrain où les Barbares ont accoutumé de cacher leur blé.

« Soient ei subterraneos specus aperire, eosque multo insuper fimo onerant, « suffugium hiemi et receptaculum frugibus. » (TACIT., *de Mor. Germ.*, XVI.)

Le lecteur peut se rendre compte maintenant du plaisir que peut lui avoir fait ce combat des Francs et des Romains. Ceux qui parcourent en quelques heures un ouvrage en apparence de pure imagination, ne se doutent pas du temps et de la peine qu'il a coûte à l'auteur, quand il est fait comme il doit l'être, c'est-à-dire en conscience. Virgile employa un grand nombre d'années à rassembler les materiaux de l'*Énéide*, et il trouvoit encore qu'il n'avoit pas assez lu. (*Voyez* Macrobe.) Aujourd'hui on écrit lorsqu'on sait à peine sa langue et qu'on ignoro presque tout. Je me serois bien gardé de moutrer le fond de mon travail, si je n'y avois été forcé par la dérision de la critique. Dans ce combat des Francs, où l'on n'a vu qu'une description brillante, on saura maintenant qu'il n'y a pas un seul mot qu'on ne puisse retenir comme un fait historique.

LIVRE SEPTIÈME.

PREMIÈRE REMARQUE. P. 99. Le roi d'Ithaque fut réduit à sentir un mouvement de joie en se couchant sur un lit de feuilles séchées.

> Τὴν μὲν ἰδὼν γήθησε πολύτλας δῖος Ὀδυσσεύς.
> Ἐν δ' ἄρα μέσσῃ λέκτο, χύσιν δ' ἐπεχεύατο φύλλων.
>
> ODYSS., liv. V, v. 486.

II. P. 100. Il étoit accompagné d'une femme vêtue d'une robe, etc.

« Nec alius feminis quam viris habitus, nisi quod feminæ sæpius lineis amicti- « bus velantur, eosque purpura variant, partemque vestitus superioris in manicas « non extendunt, nudæ brachia ac lacertos : sed et proxima pars pectoris patet. » (TACIT., *de Mor. Germ.*, XVII.)

III. P. 100. Je ne sais quelle habitude étrangère, etc.

Est-il nécessaire d'avertir que cette habitude étrangère avoit été produite par la religion chrétienne?

IV. P. 400. **Remerciez Clothilde.**

Encore un nom historique emprunté, ou un anachronisme d'accord avec les anachronismes précédents.

V. P. 400. **Dans une hutte qu'entouroit....... un cercle de jeunes arbres.**

« Colunt discreti ac diversi, ut fons, ut campus, ut nemus placuit... Suam quisque « domum spatio circumdat. » (TACIT., *de Mor. Germ.*, XVI. *Voyez* aussi *Hérodien*, liv. VII.) Dans quelques cantons de la Normandie, les paysans bâtissent encore leurs maisons isolées au milieu d'un champ qu'environne une haie vive plantée d'arbres.

VI. P. 400. Une boisson grossière, faite de froment.

C'est la bière : Strabon, Ammien Marcellin, Dion Cassius, Jornandès, Athénée, sont unanimes sur ce point. Au rapport de Pline, la bière étoit appelée *cervisia* par les Gaulois. Les femmes se frottoient le visage avec la levure de cette boisson. (PLINE, liv. XXII.)

VII. P. 400. L'odeur des graisses mêlées de cendres de frêne dont ils frottent leurs cheveux.

C'étoit pour leur donner une couleur rousse. On peut voir là-dessus Diodore de Sicile, liv. V ; Ammien Marcellin, liv. XVII ; saint Jérôme, *Vit. Hilar.*, etc.

VIII. P. 400. Le peu d'air de la hutte, etc.

« Je suis, dit Sidoine, au milieu des peuples chevelus, forcé d'entendre le « langage barbare des Germains, et obligé d'applaudir aux chants d'un Bour- « guignon ivre, qui se frotte les cheveux avec du beurre... Dix fois le matin, je « fus obligé de sentir l'ail et l'oignon, et cette odeur empestée ne fait que croître « avec le jour. » (Sid. Apoll., *Cam.* 12. *ad Cat.*) Voilà nos pères.

IX. P. 401. Une corne de bœuf pour puiser de l'eau.

C'est la corne de l'uroch ; on y reviendra.

X. P. 402. Voilà, me dit l'esclave... le camp de Varus.

L'emplacement de ce camp porte encore le nom de bois de Teuteberg. Voici l'admirable morceau de Tacite, dont mon texte est la traduction abrégée : « Prima « Vari castra : lato ambitu et dimensis principiis trium legionum manus ostenta- « bant ; dein semiruto vallo, humili fossa, accisæ jam reliquiæ consedisse intel- « ligebantur. Medio campi albentia ossa, ut fugerant, ut restiterant, disjecta vel « aggerata. Adjacebant fragmina telorum, equorumque artus, simul truncis ar- « borum antefixa ora ; lucis propinquis barbaræ aræ, apud quas tribunos, ac « primorum ordinum centuriones mactaverant : et cladis ejus superstites pugnam « aut vincula elapsi, referebant, hic cecidisse legatos, illic raptas aquilas ; pri- « mum ubi vulnus Varo adactum ; ubi infelici dextra et suo ictu mortem inve- « nerit ; quo tribunali concionatus Arminius ; quot patibula captivis, quæ scro- « bes ; utque signis et aquilis per superbiam illuserit. » (*Ann.* I, 61.)

XI. P. 402. **On n'osa même plus porter leurs images aux funérailles.**

« Et Junia sexagesimo quarto post Philippensem aciem anno supremum diem

« explevit, Catone avunculo genita, C. Cassii uxor, M. Bruti soror... Viginti « clarissimarum familiarum imagines antelatæ sunt, Manlii, Quinctii, aliaque « ejusdem nobilitatis nomina : sed præfulgebant Cassius atque Brutus, eo ipso « quod effigies eorum non visebantur. » (TACIT., *Ann.*, III, 76.)

XII. P. 103. La légion thébaine.

Tout ce qui suit dans le texte est tiré d'une lettre de saint Euchère, évêque de Lyon, à l'évêque Salvius. On trouve aussi cette lettre dans les *Actes des Martyrs*.

XIII. P. 103. Les corps de mes compagnons sembloient jeter une vive lumière.

L'autorité pour ce miracle se trouve dans le martyre de saint Taraque. (*Act. Mart.*)

Le Tasse a aussi imité ce passage dans l'épisode de Suénon.

XIV. P. 103. Vers Denis, premier évêque de Lutèce.

Je place avec Fleury, Tillemont et Creviar, le martyre de saint Denis, premier évêque de Paris, sous Maximien, l'an 286 de notre ère.

XV. P. 104. Cette colline s'appeloit le Mont-de-Mars.

On voit que j'ai choisi entre les deux sentiments qui font de Montmartre, ou le Mont-de-Mars, ou le Mont-des-Martyrs.

XVI. P. 104. Depuis ce temps, je suis demeuré esclave ici.

Notre religion, féconde en miracles, offre plusieurs exemples de Chrétiens qui se sont faits esclaves pour délivrer d'autres Chrétiens, surtout quand ils craignoient que ceux-ci perdissent la foi dans le malheur. Il suffira de rappeler à la mémoire du lecteur saint Vincent de Paule, et saint Pierre Pascal, évêque de Jaën en Espagne. (Voyez *Génie du Christianisme.*)

XVII. P. 104. De les exposer aux flots sur un bouclier.

« On lit, dit Mézeray, en deux ou trois poëtes, dans le scoliaste *Eustathius*, et « même dans les écrits de l'empereur Julien, que ceux qui habitoient proche du « Rhin les exposoient (les enfants) sur les ondes de ce fleuve, et ne tenoient pour « légitimes que ceux qui n'alloient point au fond. Quelques auteurs modernes « se sont récriés contre cette coutume, et ont maintenu que c'étoit une fable in- « ventée par les poëtes ; mais ils ne se fussent pas tant mis en peine de la réfuter, « s'ils eussent pris garde qu'une épigramme grecque dit que le père mettoit ses « enfants sur un bouclier. » (*Av. Clov.*, page 34.)

XVIII. P. 105. Ma plus belle conquête est la jeune femme, etc.

Le Christianisme, à cause de son esprit de douceur et d'humanité, s'est surtout répandu dans le monde par les femmes. Clothilde, femme de Clovis, amena ce chef des François à la connoissance du vrai Dieu. (Voyez *Greg. Tur.*)

XIX. P. 105. Vous êtes né dans ce doux climat, voisin, etc.

La Grèce étoit voisine de la Judée, comparativement au pays des Francs.

XX. P. 406. Sécovia.

Le nom de cette prophétesse germaine se trouve dans Tacite.

XXI. P. 407. D'un Romain esclave, etc.

On voit ici un grand exemple de la difficulté de contenter tous les esprits. Un critique plein de goût, que j'ai souvent cité dans ces notes, trouve cet épisode de Zacharie peu intéressant. La reine des Francs, à genoux sous un vieux chêne, ne lui présente qu'une copie affoiblie de la scène de Prisca et de Valérie. D'autres personnes, également faites pour bien juger, aiment beaucoup au contraire l'opposition du christianisme naissant au milieu des forêts, chez des Barbares, et du christianisme au berceau, dans les catacombes, chez un peuple civilisé.

XXII. P. 407. Déclare que la vertu n'est qu'un fantôme.

« Brutus s'arrêta dans un endroit creux, s'assit sur une grande roche, n'ayant « avec lui qu'un petit nombre de ses amis et de ses principaux officiers ; et là, « regardant d'abord le ciel, qui étoit fort étoilé, il prononça deux vers grecs. « Volumnius en a rapporté un qui dit : Grand Jupiter, que l'auteur de tous ces « maux ne se dérobe point à votre vue ! Il dit que l'autre lui étoit échappé. Le « sens de cet autre vers étoit : O vertu ! tu n'es qu'un vain nom ! »

XXIII. P. 407. Un nouvel Hérodote.

« Hérodote se rendit aux jeux olympiques. Voulant s'immortaliser, et faire « sentir en même temps à ses concitoyens quel étoit l'homme qu'ils avoient forcé « de s'expatrier, il lut dans cette assemblée, la plus illustre de la nation, la plus « éclairée qui fut jamais, le commencement de son *Histoire*, ou peut-être les « morceaux de cette même *Histoire* les plus propres à flatter l'orgueil d'un peu- « ple qui avoit tant de sujets de se croire supérieur aux autres. » (LARCHER, *Vie d'Hérodote*.)

XXIV. P. 407. Un peuple qui prétend descendre des Troyens.

Dans le second chapitre de l'*Épitome de l'histoire des Francs*, on lit tout une fable racontée, dit l'auteur, par un certain poëte appelé Virgile. Priam, selon ce poëte inconnu, fut le premier roi des Francs; Friga fut le successeur de Priam. Après la chute de Troie, les Francs se séparèrent en deux bandes : l'une, commandée par le roi Francio, s'avança en Europe et s'établit sur les bords du Rhin, etc. (*Epit. Hist. Franc.*, cap. II, in D. Bouq. Coll.)

Les *Gestes des rois des Francs* racontent une fable à peu près semblable (cap. I et II). C'est sur ces vieilles chroniques qu'Annius de Viterbe a composé la généalogie des rois des Gaules et des rois francs. Dans ces deux livres supposés, il donne vingt-deux rois aux Gaulois avant la guerre de Troie : Dis ou Samothès; Sarron, fondateur des écoles druidiques; Boardus, inventeur de la poésie et de la musique; Celtès, Galatès, Belgicus, Lugdus, Allobrox, Paris, Remus. Sous ce dernier roi arriva la prise de Troie; et Francus, fils d'Hector, s'échappa de la ruine de sa patrie, se réfugia dans les Gaules, et épousa la fille de Remus.

XXV. P. 407. Que ce peuple, formé de diverses tribus des Germains......

Véritable origine des François. J'ai expliqué le mot *Franc* d'après le génie de

notre langue, et non d'après l'étymologie que veut lui donner Libanius, et qui signifieroit habile à se fortifier. (*In Basilico.*)

XXVI. P. 107. Le pouvoir.... se réunit.

Ceci n'est exprimé formellement par aucun auteur, mais se déduit de toute la suite de l'histoire. On voit dans Tacite (*de Mor. Germ.*) que l'on élisoit des *chefs* dans les assemblées générales, et l'on trouve dans le même auteur (*Ann. et Hist.*) des Germains conduits par un seul chef. On remarque la même chose dans les *Commentaires* de César. Enfin, sous Pharamond, Clodion, Mérovée et Clovis, les Francs paroissent marcher sous les ordres d'un seul roi.

XXVII. P. 107. La tribu des Saliens.

Il y a des auteurs qui ne veulent faire des Saliens que des grands ou des seigneurs attachés au service des salles de nos rois. Il est vrai que le mot *sala* remonte très haut dans la basse latinité. Dans un édit de Lothaire, roi des Lombards, on lit : *Si quis bovolam de sala occiderit, componat.* (Sol. 20.)

« Qui en la *sale* Baudoin Lagernie,
« Avoit de Foise envolé une espie. »
Du Cange, Gloss, voce *Sala*.

Mais il est plus naturel de considérer les Saliens comme une tribu des Francs, puisqu'on les trouve comme tels dans l'histoire. Les Francs appelés les Saliens, dit Ammien Marcellin, s'étoient cantonnés près de Toxandrie. Sidoine leur donne aussi ce nom. Au rapport de Libanius, Julien prit les Saliens au service de l'empire et leur donna des terres. Au reste, on trouve des Saliens gaulois sur le territoire desquels les Phocéens fondèrent Marseille. Il y avoit, chez les Romains, des prêtres de Mars et des prêtres d'Hercule appelés Saliens ; comme si tout ce qui s'appeloit Salien devoit annoncer les armes et la victoire.

XXVIII. P. 107. Elle doit cette renommée...

Je place ici l'origine de la fameuse loi salique. L'histoire la fait remonter jusqu'à Pharamond. Les meilleurs critiques font venir, comme moi, la loi salique de la tribu des Saliens. La loi salique, telle que nous l'avons, ne parle point de la succession à la couronne ; elle embrasse toutes sortes de sujets. Du Cange distingue deux lois saliques : l'une plus ancienne, et du temps que les François étoient encore idolâtres ; l'autre plus nouvelle, et que l'on suppose rédigée par Clovis après sa conversion. (*Voyez* Pittion, Jérôme Bignon, Du Cange et Daniel.)

XXIX. P. 108. Les Francs s'assemblent.

Les premières éditions portoient : « Les Francs s'assemblent *deux fois* l'année, « *aux mois* de mars *et de mai*. » J'avois voulu indiquer par là le changement survenu dans l'époque de l'assemblée générale des Francs ; mais cela étoit inexact, et ne disoit pas ce que je voulois dire : j'ai corrigé comme on le voit ici. Le premier exemple d'une assemblée générale des Francs remonte à Clovis : ce roi y tua de sa main un soldat qui l'avoit insulté l'année précédente. (Grégoire de Tours.)

Tacite dit que les Germains tenoient leurs assemblées à des jours fixes, au commencement de la nouvelle et de la pleine lune (*de Mor. Germ.*). Nos états

généraux, que l'on croit être nés des assemblées du Champ-de-Mars, me paroissent plutôt avoir une origine gauloise. (Voyez *les Commentaires de César*.)

XXX. P. 408. Ils viennent au rendez-vous tout armés.

C'est ce que disent tous les auteurs.

XXXI. P. 408. Le roi s'assied sous un chêne.

« Maintes fois ay veu que le bon saint, après qu'il avoit ouy messe en esté, « il se alloit esbattre au bois de Vicennes, et se seoit au pié d'un chesne, et « nous faisoit seoir tous emprès lui : et tous ceulx qui avoient affaire à lui ve- « noient à lui parler, sans ce que aucun huissier ne autre leur donnast empes- « chement. Et demandoit haultement de sa bouche s'il y avoit nul qui eust « partie. Et quant il y en avoit aucuns, il leur disoit : Amis, taisez-vous, et on « vous délivrera l'un après l'autre... Aussi plusieurs foiz ay veu que audit temps « d'esté, le bon roy venoit au jardin de Paris, une cotte de camelot vestue, ung « surcot de tiretaine sans manches, et un mantel par dessus de sandal noir : et « faisoit là estendre des tappiz pour nous seoir emprès lui, et là faisoit despes- « cher son peuple diligemment, comme vous ay devant dit du bois de Vicennes. » (JOINVILLE, *Hist. du Roy saint Loys*.) L'usage de faire des présents au chef des peuples germaniques remonte jusqu'au temps de Tacite. « Mos est civitatibus « ultro ac viritim conferre principibus vel armentorum, vel frugum, quod pro « honore acceptum, etiam necessitatibus subvenit. Gaudent præcipue finitima- « rum gentium donis, quæ non modo a singulis, sed publice mittuntur. » (TACIT., *de Mor. Germ.*, XV.)

XXXII. P. 408. Les propriétés sont annuelles.

« Arva per annos mutant. » (TAC., *de Mor. Germ.*, XXVI.) « Neque quisquam agri « modum certum aut fines proprios habet : sed magistratus ac principes in annos « singulos, gentibus cognationibusque hominum qui una coierint, quantum et « quo loco visum est, agri attribuunt, atque anno post alio transire cogunt. » (CÆSAR, *de Bello Gall.*, liv. VI.)

XXXIII. P. 408. Le lait, le fromage, etc.

(*Voyez* CÆSAR, *de Bello Gall.*, lib. IV; PLINE, liv. II; STRABON, liv. VII. Tacite dit *Lac concretum*.)

XXXIV. P. 408. Un bouclier... un cheval bridé.

« Munera non ad delicias muliebres quæsita, nec quibus nova nupta comatur, « sed boves et frenatum equum, et scutum cum framea gladioque. » (TACIT., *de Mor. Germ.*, XVIII.)

XXXV. P. 408. Il saute... au milieu... des épées nues.

« Nudi juvenes, quibus id ludicrum est, inter gladios se atque infestas fra- « meas saltu jaciunt. » (TAC., *de Mor. Germ.*, XXIV.)

XXXVI. P. 408. Une pyramide de gazon.

« Funerum nulla ambitio.... sepulcrum cespes erigit. » (TACIT., *de Mor. Germ.*, XXVII.)

XXXVII. P. 408. Chasser l'uroch et les ours.

César, Tacite et tous les auteurs parlent de la passion des Barbares pour la chasse. Quant à l'uroch, ou bœuf sauvage, en voici la description : « Tertium « est genus eorum qui Uri appellantur. Ii sunt magnitudine paulo infra elephan- « tos; specie et colore et figura tauri. Magna vis est eorum et magna velocitas; « neque homini neque feræ quam conspexerint parcunt. Hos studiose foveis cap- « tos interficiunt... Amplitudo cornuum et figura et species multum a nostrorum « boum cornibus differt. Hæc studiose conquisita ab labris argento circumcludunt « atque in amplissimis epulis pro poculis utuntur. » (Cæsar, *de Bello Gall.*, lib. VI.)

XXXVIII. P. 409. Nous eûmes le bonheur de ne rencontrer aucune de ces grandes migrations, etc.; jusqu'à l'alinéa.

Tout ce passage est nouveau. Je l'avois supprimé sur les épreuves de la première édition. Les personnes qui le connoissoient l'ont réclamé; j'ai cru devoir le rétablir.

XXXIX. P. 409. Mon livre, vous irez à Rome.

Parve, nec invideo, sine me, liber, ibis in Urbem.

Ovide mourut dans son exil à Tomes : on a prétendu avoir retrouvé son tombeau en 1508, près de Stain, en Autriche, avec ces vers :

Hic situs est vates quem divi Cæsaris ira
Augusti patria cedere jussit humo.
Sæpe miser voluit patriis occumbere terris;
Sed frustra! hunc illi fata dedere locum.

Ces vers sont modernes. Le poëte avoit fait lui-même l'épitaphe que l'on connoît :

Hic ego qui jaceo tenerorum lusor amorum,
Ingenio perii Naso poeta meo, etc.

Je ne sais si le vers que j'ai choisi pour l'épitaphe d'un poëte mort exilé dans un désert n'est pas plus touchant.

XL. P. 410. Qui s'accusoit d'être le Barbare.

Barbarus hic ego sum, quia non intelligor illis.

XLI. P. 410. Ces tribus avoient disparu.

Elles s'étoient embarquées. « Une petite tribu de Francs, sous Probus, dit Eumène, se signala par son audace. Embarquée sur le Pont-Euxin, elle attaqua « la Grèce et l'Asie, prit Syracuse, désola les côtes de l'Afrique, et rentra « victorieuse dans l'Océan. » (Eumène, *Paneg. Const.*)

XLII. P. 410. La Providence avoit ordonné que je retrouverois la liberté au tombeau d'Ovide.

Ainsi ce livre est motivé, et il y a une raison péremptoire pour la description des mœurs et de la chasse des Francs. Cet incident, fort naturel d'ailleurs, et employé par plus d'un poëte, va faire changer la scène.

XLIII. P. 410. La hutte royale étoit déserte.

« Quemcumque mortalium arcere tecto nefas babetur. Pro fortuna quisque « apparatis epulis excipit. Cum defecere, qui modo bospes fueral, monstrator « hospitii et comes, proximam domum non invitati adeunt : nec interest ; pari « humanitate accipiuntur. Notum ignotumque, quantum ad jus bospitii, nemo « discernit. » Tac., *de Mor. Germ.*, xxi.)

xliv. P. 110. Une île... consacrée à la déesse Hertha.

(*Voyez* Tacite, *Mœurs des Germains*, chap. xl). Mon texte est la traduction abrégée de tout le morceau.

xlv. P. 110. Ils étoient rangés en demi-cercle, etc. ; jusqu'à l'alinéa.

« Ils ne prennent point leurs repas assis sur des chaises, mais ils se couchent « par terre sur des couvertures de peaux de loups et de chiens, et ils sont servis « par leurs enfants de l'un et de l'autre sexe qui sont encore dans la première « jeunesse. A côté d'eux sont de grands feux garnis de chaudières et de broches, « où ils font cuire de gros quartiers de viande. On a coutume d'en offrir les « meilleurs morceaux à ceux qui se sont distingués par leur bravoure... Souvent « leurs propos de table font naître des sujets de querelles, et le mépris qu'ils « ont pour la vie est cause qu'ils ne se font point une affaire de s'appeler en « duel. » (Diod., liv. v, traduction de Terrasson.) Toutes ces coutumes, attribuées aux Gaulois par Diodore, se retrouvoient chez les Germains. Quant à la circonstance de la table séparée que chaque convive avoit devant soi, elle est prise dans Tacite, *de Mor. Germ.* Voici un passage curieux d'Athénée : « Celtæ, « inquit (Posidonius), fœno substrato, cibos proponunt super ligneis mensis a « terra parum exstantibus. Panis, et is paucus, cibus est : caro multa, elixa in « aqua, vel super prunis aut in verutis assa. Mensæ quidem hæc pura et munda « inferuntur, verum leonum modo ambabus manibus artus integros tollunt, « morsuque dilaniant ; et si quid ægrius divellatur, exiguo id cultello præcidunt, « qui vagina tectus et loco peculiari conditus in propinquo est... Convivæ plures « ad cœnam si conveniant, in orbem consident. In medio præstantissima sedes « est, veluti cœtus principis ejus nimirum qui cæteros vel bellica dexteritate, « vel nobilitate generis anteit, vel divitiis. Assidet huic convivator : ac utrinque « deinceps pro dignitate splendoris qua excellunt. Adstant a tergo cœnantibus, « qui pendentes clypeos pro armis gestent, bastati vero ex adverso in orbem « sedent ac utrique cibum cum dominis capiunt. Qui sunt a poculis, potum « ferunt in vasis ollæ similibus, aut fictilibus, aut argenteis. » (Athen., lib. iv, cap. xiii.) Il y auroit bien quelque chose à dire sur cette version du texte grec ; mais, après tout, elle est assez fidèle ; elle ne manque pas d'une certaine élégance, et elle a été revue par Casaubon, très habile homme, quoi qu'on en dise. Le texte par lui-même n'ayant aucune beauté, j'ai préféré citer cette version de Dalecbamp, accessible à plus de lecteurs.

xlvi. P. 111. Camulogènes.

Souvenir historique. (*Voyez* les *Commentaires de César*.) Tout le monde sait que Lutèce est Paris.

xlvii. P. 111. Les quarante mille disciples des écoles d'Augustodunum.

Les écoles d'Autun étoient très florissantes. Eumène les avoit rétablies. Lors

de la révolte de Sacrovir, il y avoit quarante mille jeunes gens de la noblesse des Gaules rassemblés à Autun (Tacit., *Ann.*, III, 43). On sait que Marseille, du temps de Cicéron et d'Agricola, étoit appelée l'Athènes des Gaules. Sur Bordeaux, on peut consulter Ausone, qui nomme les professeurs célèbres de cette ville.

XLVIII. P. 111. La révolte des Bagaudes.

Il y a plusieurs opinions sur les Bagaudes. J'ai adopté celle qui fait de ces Gaulois des paysans révoltés contre les Romains.

XLIX. P. 111. Les prêtres du banquet... ayant fait faire silence.

« Silentium per sacerdotes quibus tum et coercendi jus est, imperatur. » (TAC., *de Mor. Germ.*, XI.)

L. P. 111. Ces avides possesseurs de tant de palais, qui sont assez à plaindre, etc.

C'est le mot du Breton Caractacus, prisonnier à Rome. (*Voyez* Zonare.)

LI. P. 111. Il sent en lui quelque chose qui le porte à brûler le Capitole.

C'est un roi des Barbares, je ne sais plus si c'est Alaric, Genseric ou un autre, qui a dit un mot à peu près semblable.

LII. P. 112. L'assemblée applaudit à ce discours en agitant les lances.

« Si displicuit sententia, fremitu aspernantur : sin placuit, frameas concu- « tiunt. » (TACIT., *de Mor. Germ.*, XI.)

LIII. P. 112. Ignorez-vous que l'épée de fer d'un Gaulois...

Allusion à l'histoire de ce Gaulois qui mit son épée dans la balance où l'on pesoit l'or qui devoit racheter les Romains après la prise de leur ville par Brennus.

LIV. P. 112. Les Gaulois seuls ne furent point étonnés à la vue d'Alexandre.

Voyez la note LVIII du livre VI. Pour le reste de ce paragraphe, jusqu'à l'alinéa, on peut avoir recours à l'*Histoire romaine* de Rollin, tome VII, page 330, où l'auteur a tracé toutes les conquêtes des Gaulois. On peut remarquer que j'ai sauvé l'invraisemblance du discours de Camulogènes, en faisant étudier ce Gaulois aux écoles d'Autun, de Marseille et de Bordeaux.

LV. P. 112. Nous défendons à nos enfants d'apprendre à lire.

Selon Procope, les Goths ne vouloient point qu'on instruisît leurs enfants dans les lettres; car, disoient-ils, celui qui est accoutumé à trembler sous la verge d'un maître ne regardera jamais une épée sans frayeur. (*De Bello Goth.*, lib. I.)

LVI. P. 113. Je ne me donnerai pas la peine de recueillir l'œuf du serpent à la lune nouvelle.

« Angues innumeri æstate convoluti, salivis faucium corporumque spumis

« artifici complexu glomerantur, anguinum appellatur. Druidæ sibilis id dicunt « in sublime jactari, sagoque oportere intercipi, ne tellurem attingat. Profugere « raptorem equo : serpentes enim insequi, donec arceantur amnis alicujus inter- « ventu. Experimentum ejus esse, si contra aquas fluitet vel auro vinctum. At- « que ut est magorum solertia occultandis fraudibus sagax, certa luna capien- « dum censent... Ad victorias litium ac regum aditus, mire laudatur. » (Plin., lib. XXIX, cap. 3, 12.)

LVII. P. 115. Tu mens.

C'est le démenti des Barbares qui mène encore aujourd'hui deux hommes à se couper la gorge. La vérité des mœurs, dans tout ce livre, et surtout dans la scène qui le termine, m'a toujours paru faire plaisir aux juges instruits et faits pour être écoutés.

LVIII. P. 115. Le lendemain, jour où la lune avoit acquis toute sa splendeur, on décida dans le calme ce qu'on avoit discuté dans l'ivresse.

« Coeunt, nisi quid fortuitum et subitum inciderit, certis diebus, cum aut « inchoatur luna aut impletur. » (Tacit., *de Mor. Germ.*, XI.) « De reconci- « liandis invicem inimicis, et jungendis affinitatibus, et adsciscendis principibus, « de pace denique ac bello, plerumque in conviviis consultant... Gens non astuta « nec callida, aperit adhuc secreta pectoris licentia joci. Ergo detecta et nuda « omnium mens postera die retractatur, et salva utriusque temporis ratio est. « Deliberant, dum fingere nesciunt; constituunt, dum errare non possunt. » (Tacit., *de Mor. Germ.*, XXII.)

HUITIÈME LIVRE.

Ce livre, qui coupe le récit, qui sert à délasser le lecteur et à faire marcher l'action, offre en cela même, comme on l'a déjà dit, une innovation dans l'art qui n'a été remarquée de personne. S'il étoit difficile de représenter un Ciel chrétien, parceque tous les poëtes ont échoué dans cette peinture, il étoit difficile de décrire un Enfer, parceque tous les poëtes ont réussi dans ce sujet. Il a donc fallu essayer de trouver quelque chose de nouveau après Homère, Virgile, Fénelon, le Dante, le Tasse et Milton. Je méritois l'indulgence de la critique, je l'ai en effet obtenue pour ce livre.

PREMIÈRE REMARQUE. P. 114. Il admiroit la peinture de l'état de l'Église, etc.; jusqu'au troisième alinéa.

Festinat ad eventum. L'objet du récit est rappelé, l'action marche; les nouvelles arrivées de Rome, le commencement de l'amour d'Eudore pour Cymodocée et de Cymodocée pour Eudore, promettent déja des événements dans l'avenir. Ce sont là de très petites choses, mais des choses qui tiennent à l'art et qui intéressent la critique. Si cela ne fait pas voir le génie, du moins cela montre le bon sens d'un auteur, et prouve que son ouvrage est le fruit d'un travail médité.

II. P. 115. Combien le fils de Lasthénès est grand par le cœur et par les armes, etc.



Quæm forti pectore et armis!
Heu! quibus ille
Jactatus fatis! quæ bella exhausta canebat! ÆN., IV, 11.

III. P. 113. Quelle est cette religion dont parle Eudore?

Premier mouvement de Cymodocée vers la religion.

IV. P. 113. Comme un voisin généreux, sans se donner le temps de prendre sa ceinture.

Εἰ γάρ τοι καὶ χρῆμ' ἐγχώριον ἄλλω γένηται,
Γείτονες ἄζωστοι ἔκιον, ζώσαντο δὲ πηρί.
HESIOD., *Opera et dies*, v. 342.

V. P. 113. Allons dans les temples immoler des brebis à Cérès, etc.

Principio delubra adeunt, pacemque per aras
Exquirunt: mactant lectas de more bidentes
Legiferæ Cereri, Phœboque, patrique Lyæo;
Junoni ante omnes, cui vincla jugalia curæ.
Ipsa, tenens dextra pateram, pulcherrima Dido,
Candentis vaccæ media inter cornua fundit,
Aut ante ora deum pingues spatiatur ad aras. ÆN., IV, 56.

Ai-je un peu trouvé le moyen de rajeunir ces tableaux, et de détourner à mon profit ces richesses?

VI. P. 115. Cymodocée remplit son sein de larmes.

Sinum lacrymis implevit obortis.

VII. P. 115. Ainsi le ciel rapprochoit deux cœurs... Satan alloit profiter de l'amour du couple prédestiné... tout marchoit à l'accomplissement des décrets de l'Éternel. Le prince des ténèbres achevoit dans ce moment même, etc.

Transition qui amène la scène de l'Enfer.

VIII. P. 116. Tombe et berceau de la mort.

This wild abyss,
The womb of nature, and perhaps her grave. *Parad. Lost*, II, 910.

IX. P. 116. Quand l'univers aura été enlevé ainsi qu'une tente.

« Terra... auferetur quasi tabernaculum unius noctis. » (Isa., XXIV, 20.)

X. P. 116. Entraîné par le poids de ses crimes, il descend.

Satan, dans Milton, retourne aux Enfers sur un pont bâti par le Péché et la Mort. Je ne sais si j'ai fait mieux ou plus mal que le poëte anglois.

XI. P. 116. L'Enfer étonne encore son monarque.

Je n'ai pris cela à personne; mais le mouvement de remords et de pitié qui suit est une imitation détournée du mouvement de pitié qui saisit le Satan de Milton à la vue de l'homme.

XII. P. 117. Un fantôme s'élance sur le seuil des portes inexorables : c'est la Mort.

Si l'on n'approuve pas cette peinture de la Mort, du moins elle a pour elle la nouveauté. Le portrait de la Mort, dans Milton, est mêlé de sublime et d'horrible, et ne ressemble en rien à celui-ci.

The other shape,
If shape it might be call'd that shape had none
Distinguishable in member, joint, or limb;
Or substance might be call'd that shadow seem'd,
For each seem'd either; black it stood as night,
Fierce as ten Furies, terrible as hell,
And shook a dreadful dart; what seem'd his head
The likeness of a kingly crown had on. *Parad. Lost*, II, 666.

XIII. P. 117. C'est le Crime qui ouvre les portes.

Dans *le Paradis perdu*, le Péché et la Mort veillent aux portes de l'Enfer, qu'ils ont ouvertes; mais ces portes ne se referment plus.

XIV. P. 118. Des nuées arides.

Nubes arida. VIRG.

XV. P. 118. Qui pourroit peindre l'horreur.

Je ne me suis point appesanti sur les tourments trop bien et trop longuement décrits par le Dante. On n'a pas remarqué ce qui distingue essentiellement l'Enfer du Dante de celui de Milton : l'Enfer de Milton est un Enfer avant la chute de l'homme, il ne s'y trouve encore que les Anges rebelles; l'Enfer du Dante engloutit la postérité malheureuse de l'homme tombé.

XVI. P. 118. Il rit des lamentations du pauvre.

Je suis, je crois, le premier auteur qui ait osé mettre le pauvre aux Enfers. Avant la révolution, je n'aurois pas eu cette idée. Au reste, on a loué cette justice. Si Satan prêche ici une très bonne morale, rien ne blesse la convenance et la réalité même des choses. Les Démons connoissent le bien, et font le mal; c'est ce qui les rend coupables. Ils applaudissent à la justice qui leur donne des victimes. D'après ce principe admis par l'Église, on suppose dans les canonisations qu'un orateur plaide la cause de l'Enfer, et montre pourquoi le saint, loin d'être récompensé, devroit être puni.

XVII. P. 118. Tu m'as préféré au Christ.

Même principe. Satan sait qu'il n'est pas le fils de Dieu, et pourtant il veut être son égal aux yeux de l'homme. L'homme une fois tombé, Satan rit de la crédulité de sa victime.

XVIII. P. 118. La peine du feu.

Aucun poëte, avant moi, n'avoit songé à mêler la peine du *dam* à la peine du sang, et les douleurs morales aux angoisses physiques. Les réprouvés, chez le Dante, sentent, il est vrai, quelque mal de cette espèce; mais l'idée de ces tourments est à peine indiquée. Quant aux grands coupables qui sortent du sépulcre, quel-

ques personnes sont fâchées que j'aie employé ces traditions populaires. Je pense au contraire qu'il est permis d'en faire usage, à l'exemple d'Homère et de Virgile, et qu'elles sont en elles-mêmes fort poétiques, quand on les ennoblit par l'expression. On en voit un bel exemple dans le serment des Seize (*Henriade*). Pourquoi la poésie seroit-elle plus scrupuleuse que la peinture? Et ne pouvois-je pas offrir un tableau qui a du moins le mérite de rappeler un chef-d'œuvre de Lesueur?

XIX. P. 119. Au centre de l'abîme..... s'élève un noir château, etc.; jusqu'à l'alinéa.

Ceci ne ressemble point au Pandémonium du *Paradis perdu*.

Anon out of the earth a fabric huge
Rose like an exhalation, with the sound
Of dulcet symphonies and voices sweet;
Built like a temple, where pilasters round
Were set, and Doric pillars overlaid
With golden architrave; nor did there want
Cornice or frieze, with bossy sculptures graven;
The roof was fretted gold. *Parad. Lost*, I, 710.

Le Dante a une cité infernale un peu plus ressemblante à mon palais de Satan; mais à peine reconnoît-on quelques traits de ma description.

Omai figliuolo
S' appressa la città ch' ha nome Dite.....
. . . . Già le sue meschite
Là entro certo nella valle cerno
Vermiglie come se di fuoco uscite..... *Inf.*, cant. VIII.

. . . .
L' occhio m' avea tutto tratto
Ver l' alta torre alla cima rovente,
Ove in un punto vidi dritte ratto
Tre Furie infernal di sangue tinte..... Cant. IX.

Le Tasse n'a point décrit de palais infernal. Les amateurs de l'antiquité verront comment j'ai dérobé au Tartare, pour les placer dans un Enfer chrétien, l'ombre stérile des Songes, les Furies, les Parques, et les neuf replis du Cocyte. Le Dante, comme on le voit, a mis les Furies sur le donjon de *la città dolente*.

XX. P. 119. L'Éternité des douleurs, etc.

C'est la fiction la plus hardie des *Martyrs*, et la seule de cette espèce que l'on rencontre dans tout l'ouvrage.

XXI. P. 119. Il ordonne aux quatre chefs, etc.

C'est ainsi que le Satan de Milton et celui du Tasse convoquent le sénat des Enfers.

Chiama gli abitator, etc.

Vers magnifiques, dont je parlerai au XVIIe livre.

XXII. P. 119. Ils viennent tels que les adorent.

C'est l'Olympe dans l'Enfer, et c'est ce qui fait que cet Enfer ne ressemble à aucun de ceux des poëtes mes devanciers. L'idée d'ailleurs est peut-être assez heureuse, puisqu'il s'agit de la lutte des dieux du paganisme contre le véritable Dieu : enfin ce merveilleux est selon la foi ; tous les Pères ont cru que les dieux du paganismo étoient de véritables Démons.

XXIII. P. 120. Filles du Ciel, etc.

Tont ceci est à moi, et le fond de cette doctrine est conforme anx dogmes chrétiens.

XXIV. P. 120. Non plus comme cet astre du matin, etc.

Le Tasse compare Satan au mont Athos, et Milton, à un soleil éclipsé.

XXV. P. 120. Dieux des nations.

L'exposition du côté *heureux* de l'action, et la désignation des *bons* personnages, se sont faites dans le Ciel ; dans l'Enfer, on va voir l'exposition du côté *infortuné* de la même action, et la désignation des personnages *méchants*.

XXVI. P. 121. Moi je l'aurai couronné en exterminant les Chrétiens.

Ce Démon propose un des avis qui seront adoptés par Satan, c'est-à-dire la persécution sanglante ; et Satan ne sait pas que Dieu a décrété cette persécution pour éprouver les Chrétiens. L'Enfer obéit à Dieu en croyant lui résister.

XXVII. P, 121. Alors le Démon de la fausse sagesse.

Ce démon n'avoit point été peint avant moi. Il est vrai qn'il a été mieux connn de notre temps que par le passé, et qu'il n'avoit jamais fait tant de mal aux hommes. On a paru tronver bien que le démon de la fausse sagesse fût le père de l'athéisme. Il semble aussi qn'on ait applaudi à cette expression : *Née après les temps*, par opposition à la vraie sagesse, *née avant les temps*.

XXVIII. P. 122. Déja Hiéroclès...

Voilà, comme je l'ai dit, la désignation dn personnage vicieux, et la peintnre de la fausse philosophie, second moyen qui doit servir à perdre les Chrétiens.

XXIX. P. 122. A ce discours de l'Esprit le plus profondément corrompu de l'abîme, les Démons, etc.

La peinture du tumulte aux Enfers est absolument nouvelle. Le suaire embrasé, la chape de plomb, les glaçons qui pendent aux yeux remplis de larmes des malheureux habitants de l'abîme, sont des supplices consacrés par le Dante.

XXX. P. 123. Le Démon de la volupté.

Ce portrait est encore tout entier de l'imagination de l'auteur. Il y a dans *La Messiade* un Démon repentant, Abadonis ; mais c'est une tout autre conception. Au reste, le Démon des voluptés sera en opposition avec l'Ange des saintes amours.

XXXI. P. 124. Le Chaos, unique et sombre voisin de l'Enfer.

C'est Milton qui met le Chaos aux portes de l'Enfer, et c'est Virgile qui, embellissant Homère, fait pénétrer la lumière au séjour des Mânes par un coup du trident de Neptune.

XXXII. P. 124. Ces oiseaux douteux...

Il est assez difficile de peindre noblement une chauve-souris.

XXXIII. P. 125. Sous le vestibule, etc.; jusqu'à la fin du livre.

Tout ce passage est nouveau, et ne rappelle aucune imitation. Les mots qui terminent le livre font voir l'action prête à commencer.

Il y a une chose peut-être digne d'être observée : on a pu voir, par les notes de ce livre, que les imitations y sont moins nombreuses que dans les livres mythologiques; la raison en est simple : il faut beaucoup imiter les anciens et fort peu les modernes; on peut suivre les premiers en aveugle, mais on ne doit marcher sur les pas des seconds qu'avec précaution.

NEUVIÈME LIVRE.

PREMIÈRE REMARQUE. P. 125. Si Hiéroclès avoit pu voir...

Transition par laquelle on retourne de l'action au récit. Les *derniers moments de paix* de la famille chrétienne motivent la continuation du récit : on peut écouter ce récit puisque le calme règne encore; mais on voit qu'à l'instant où le récit finira, les maux commenceront.

II. P. 125. Sont assis à la porte du verger.

Le lieu de la scène est changé. Les familles sont à présent rassemblées dans l'endroit où Eudore et Cymodocée ont chanté sur la lyre.

III. P. 126. Constance se trouvoit alors à Lutèce.

Selon divers auteurs, le nom de Lutèce (Paris) vient du latin *lutum*, qui veut dire fange ou boue, ou de deux mots celtiques qui signifient la belle pierre, ou la pierre blanche. (Duplessis, *Ann. de Paris*, page 2.)

IV. P. 126. Les Belges de la Sequana.

Sequana, la Seine.

Il y a trois Gaules : la Gaule Celtique, la Gaule Aquitanique et la Gaule Belgique. Celle-ci s'étendoit depuis la Seine et la Marne jusqu'au Rhin et à l'Océan. (Cæsar, lib. 1, p. 2.)

V. P. 126. Le premier objet qui me frappa dans les marais des Parisii, ce fut une tour octogone, consacrée à huit dieux gaulois.

Les Parisii étoient les peuples qui environnoient Lutèce, et ils composoient un des soixante ou des soixante-quatre peuples des Gaules : *Optima gens flexis in gyrum Sequana frenis*. Ils se battirent contre Labienus, lieutenant de César. Le vieillard Camulogènes, qui les commandoit, fut tué dans l'action, et Lutèce,

que les Parisii avoient mise en cendres de leurs propres mains, subit le joug des vainqueurs. (CÆSAR, *de Bello Gallico*, lib. VII, c. X; *Essais sur Paris*, p. 5.) On croit que cette tour octogone, consacrée à huit dieux gaulois, étoit celle du cimetière des Innocents. (*Voyez* Félibien et Saint-Foix.) Ce fut Philippe-le-Bel qui fit murer le cimetière des Saints-Innocents. (Guill. le Breton, dans sa *Philippid. apud Dubreuil*, 830.)

VI. P. 126. Du côté du midi, à deux mille pas de Lutèce, on découvroit le temple d'Hésus.

Le temple d'Hésus, ou de Mercure, occupoit l'emplacement des Carmélites du faubourg Saint-Jacques. (*Traité de la Police*, par La Mare, tome I, p. 2.)

VII. P. 126. Plus près, dans une prairie....... s'élevoit un second temple dédié à Isis.

Ce temple d'Isis est aujourd'hui l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés. Le collége des prêtres d'Isis étoit à Issy. (*Voyez* La Mare, *loc. cit.*, et Saint-Foix, *Essais*, tome I, p. 2.)

VIII. P. 126. Et vers le nord, sur une colline.

C'est Montmartre. (*Voyez* la note XV du livre VII.) Le temple de Teutatès est marqué par La Mare. (*Ibid.*)

IX. P. 126. En approchant de la Sequana, j'aperçus à travers un rideau de saules et de noyers.

Tout cela est de Julien (*in Misopogon.*). Il y a bien loin de ces saules au Louvre. Ce qu'on dit ici de la Seine est précisément l'opposé de ce qui existe aujourd'hui. On trouve dans Grégoire de Tours et dans *les Chroniques* divers débordements de la Seine : ainsi il ne faut pas croire Julien trop implicitement.

X. P. 126. Deux ponts de bois, défendus par deux châteaux, etc.

Ces ponts étoient de bois du temps de l'empereur Julien (*in Misopogon.*), et Duplessis montre très bien qu'ils devoient être encore de bois avant cet empereur (*Ann. de Paris*, p. 5). Quant aux châteaux où l'on paie le tribut à César, Saint-Foix les retrouve dans le petit et le grand Châtelet. La Mare et Félibien prétendent que ces châteaux furent bâtis par César (*Traité de la Police*, tome I; Félibien, tome I, page 2, 13). Du temps de Corrozet, on lisoit encore sur une des portes du grand Châtelet : *Tributum Cæsaris* (Corrozet, *Antiquités de Paris*, éd. in 8°, page 1550, fol. 12, verso). Abbon, dans son poëme sur *le Siége de Paris*, parle du grand et du petit Châtelet :

> . . . . . Horum (pontium) hinc inde tutrices
> Cis urbem speculare phalas (turres), citra quoque flumen.
> Lib. I *Bellorum Parisiacæ urbis*, v. 18-19.

On demande si ces tours étoient bâties au bout du Pont-au-Change et du Petit-Pont, où étoient le grand et le petit Châtelet; ou si elles étoient sur le pont que Charles-le-Chauve avoit fait construire à l'extrémité occidentale de la ville. (Voyez *Annales de Paris*, p. 171-72.)

XI. P. 126. Et je ne vis dans l'intérieur du village, etc.

C'est toujours Julien qui est ici l'autorité.

XII. P. 124. Je n'y remarquai qu'un seul monument, etc.

Les Nantes étoient une compagnie de marchands établis par les Romains à Lutèce, *Nautæ Parisiaci*. Ils présidoient au commerce de la Seine; ils avoient élevé un temple ou un autel à Jupiter, à l'extrémité orientale de l'île. On trouva des débris de ce monument en 1710, ou le 15 mars 1711, en fouillant dans le chœur de la cathédrale. (Voyez *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, tome III, p. 243 et 296; Félibien, *Histoire de Paris*, tome I, p. 14; Piganiol de la Force, *Description de Paris*, tome I, p. 360.)

XIII. P. 126. Mais hors de l'île, de l'autre côté... de la Sequana, on voyoit sur la colline Lucotitius un aqueduc romain, un cirque, un amphithéâtre, et le palais des Thermes habité par Constance.

La colline Lucotitius, *mons* ou *collis Lucotitius*. — C'est la montagne Sainte-Geneviève. On trouve ce nom employé pour la première fois dans les *Actes des Saints de l'ordre de Saint-Benoît*, par Gislemar, écrivain du neuvième siècle.

Un aqueduc romain. — C'est l'aqueduc d'Arcueil, qui, selon les meilleurs critiques, fut bâti avant l'arrivée de Julien dans les Gaules. L'aqueduc moderne est peut-être élevé sur l'emplacement de l'ancien. (*Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, tome XIV, p. 268.)

Un cirque, un amphithéâtre. — On avoit cru ce cirque bâti par Chilpéric Ier; mais il est prouvé qu'il ne fut que le restaurateur d'un ancien cirque romain. Outre ce cirque, il y avoit au même lieu un amphithéâtre. Tous ces monuments occupoient la place de l'abbaye Saint-Victor, ou l'espace qui s'étendoit depuis les murs de l'Université jusqu'à la rue Villeneuve-Saint-René. On appela longtemps ce terrain le clos des chênes. (*Annales de Paris*, p. 67 et 68; Vales, *Not. Gall. Paris*, p. 432, etc.)

Et le palais des Thermes. — L'opinion vulgaire est que le palais des Thermes, dont on voit encore les voûtes rue de la Harpe, fut bâti par Julien. C'est une erreur. Julien agrandit peut-être ce palais, mais il ne le bâtit pas. Les meilleurs critiques en font remonter la fondation au moins à Constantin-le-Grand, et je crois qu'il est plus naturel encore de l'attribuer à Constance son père, qui fit un bien plus long séjour dans les Gaules. (VALES, *de Basilic. reg.*, cap. V; TILL., *Hist. des Emp.*, tome IV, p. 426.)

XIV. P. 127. Je remarquai avec douleur, etc.

Constance mourut d'une maladie de langueur. On lui avoit donné le surnom de Chlore, à cause de la pâleur de son visage.

XV. P. 127. Là brilloient Donatien et Rogatien.

L'auteur continue à faire passer sous les yeux du lecteur les évêques, les saints et les martyrs de cette époque, partout où se trouve Eudore, afin de compléter le tableau de l'Église.

Donatien et Rogatien étoient de Nantes. Donatien fut l'apôtre de son frère; il le convertit à la foi. Ils eurent la tête tranchée ensemble, après avoir été longtemps tourmentés. On les retrouvera à Rome dans la prison d'Eudore. (*Actes des Martyrs*, t. I, p. 398.)

XVI. P. 127. Gervais et Protais.

On connoît l'admirable tableau du martyre de ces deux jeunes hommes, par Lesueur. Procula fut évêque de Marseille, et Just le fut de Lyon. Quant à saint Ambroise, il étoit en effet fils d'un préfet des Gaules; mais il y a ici anachronisme, de même que pour saint Augustin, dont saint Ambroise fut le père spirituel.

XVII. P. 127. Il me fit bientôt appeler dans les jardins, etc.

Ces jardins étoient ceux du palais des Thermes, et ils le furent dans la suite du palais de Childebert I[er]. Ils occupoient le terrain des rues de la Harpe, Pierre-Sarrazin, Hautefeuille, du Jardinet, et descendoient jusqu'à l'église de Saint-Germain-des-Prés. Saint-Germain-des-Prés, comme je l'ai dit, étoit le temple d'Isis. (*Annales de Paris*, p. 26.)

XVIII. P. 127. Vous vous souvenez peut-être, etc.

Voici encore l'action dans le récit; elle fait même ici un pas considérable. Galérius est presque le maître; il épouse Valérie, et il est gendre de Dioclétien. On entrevoit l'abdication de celui-ci. Constantin est persécuté. Hiéroclès est devenu proconsul d'Achaïe, et c'est dans ce commandement funeste qu'il a connu Cymodocée. Le lecteur apprend des faits importants, et il n'a plus rien à savoir de nécessaire lorsque le récit finira. Si j'insiste là-dessus, on doit me le pardonner, parceque je réponds à une critique grave, et qui (du moins je le crois) est peu fondée. Jamais, encore une fois, récit épique ne fut plus lié à l'action que le récit d'Eudore ne l'est au fond des *Martyrs*. Au reste, ce que Constance rapporte de la victoire de Galérius sur les Parthes, de son mariage avec Valérie, du combat de Constantin contre un lion et contre les Sarmates, de la rivalité de Constantin et de Maxence, est conforme à l'histoire.

XIX. P. 128. Les Pictes avoient attaqué la muraille d'Agricola, etc.

Agricola, beau-père de Tacite, et dont ce grand historien nous a laissé la vie.

La muraille dont il est ici question est appelée plus justement la muraille de Sévère. Ce fut lui qui la fit élever sur les anciennes fortifications bâties par Agricola. Elle s'étendoit du golfe de Glote, aujourd'hui la rivière de Clyde, au golfe de Bodotrie, maintenant la rivière de Forth. On en voit encore quelques ruines. Les Pictes étoient une nation de l'Écosse ou de la Calédonie. On les appeloit ainsi parcequ'ils se peignoient le corps, comme font encore les sauvages de l'Amérique. Ce fut en allant combattre cette nation, qui s'étoit soulevée, que Constance mourut à York d'une maladie de langueur, et ce fut dans cette ville que les légions proclamèrent Constantin César.

XX. P. 128. D'une autre part, Carrausius...

Carrausius étoit un habile officier de marine qui servoit sous Maximien dans les Gaules. Il se révolta, s'empara de la Grande-Bretagne, et garda sur le continent le port de Boulogne. Maximien, ne pouvant le punir, fut obligé de le reconnoître en lui laissant le titre d'Auguste. Constance Chlore l'attaqua, et fut plus heureux : il reprit sur lui Boulogne. Carrausius ayant été tué par Allectus (autre tyran qui lui succéda), Constance passe en Angleterre, défait Allectus, et fait rentrer l'île sous la domination des Romains. On voit en quoi je me suis écarté de la vérité historique. (EUM., *Paneg. Const.*)

XXI. P. 128. Le reste des anciennes factions de Caractacus et de la reine Boadicée.

Le reste de ces anciennes factions n'étoit autre chose que l'amour de la liberté, qui força plusieurs fois les Bretons de se révolter contre leurs maîtres. Sous l'empire de Claude, Caractacus, prince breton, défendit sa patrie contre Plautius, général des Romains. Il fut pris, conduit à Rome, parla noblement à l'empereur, et dit à la vue des palais de Rome ce mot que j'ai mis dans la bouche de Chlodéric, liv. VII. (*Voyez* la note Ire du même livre.)

La reine Boadicée défendit aussi courageusement les Bretons contre les Romains. Son nom n'est pas harmonieux, mais la gloire et Tacite l'ont ennobli. (Voyez *Vita Agric.*)

XXII. P. 128. Maître de la cavalerie.

Magister equitum; grande charge militaire chez les Romains.

XXIII. P. 128. Colonie que les Parisii des Gaules, etc.

Les Parisiens ne se doutent guère qu'ils ont fait des conquêtes en Angleterre. César nous apprend d'abord que les Belges, c'est-à-dire les Gaulois de la Gaule Belgique, s'emparèrent autrefois des côtes de la Grande-Bretagne, et qu'ils y conservèrent le nom des peuples dont ils étoient sortis. (*De Bello Gallic.*, lib. v, cap. 12.) Les Parisii, qui étoient une des nations de la Gaule Belgique, s'établirent, selon Ptolémée, dans le pays des Brigantes, aujourd'hui l'Yorkshire. Ils fondèrent une colonie qui, selon le même Ptolémée, s'appeloit *Petuaria*. (*Geogr.*, lib. II, page 51.) Le savant Cambden fixe cette colonie des Parisiens sur la rivière de Hull, et près de l'embouchure du Humber. Il retrouve Petuaria dans le bourg de Beverley. (Cambden, *Britann.*, page 576 et 577.)

XXIV. P. 128. Sur le Thamésis... Londinum.

Les anciens sont d'une grande exactitude dans leur description du climat de l'Angleterre, et l'on peut remarquer qu'il n'a pas varié depuis le temps de César et de Tacite (Cæsar, lib. VI, cap. 12; Tac., *in Vit. Agric.*). Et quand on lit ce passage de Strabon, on croit être transporté à Londres: « Aer apud eos imbribus « magis est quam nivibus obnoxius : ac sereno etiam cœlo caligo quædam mul- « tum temporis obtinet; ita ut toto die non ultra tres aut quatuor quæ sunt circa « meridiem horas, conspici sol possit. » (*Geogr.*, lib. IV, p. 200.)

XXV. P. 128. Là s'élevoit une vieille tour.

C'est une fiction par laquelle l'auteur, suivant son sujet, fait voir le triomphe de la Croix, et l'Angleterre convertie au Christianisme. Cette fiction a de plus l'avantage de rappeler l'antique abbaye où se rattache l'histoire des Anglois.

XXVI. P. 128. Il envoya à l'empereur mes lettres couronnées.

C'étoit l'usage après une victoire. Tacite raconte qu'Agricola, après ses conquêtes sur les Bretons, évita de joindre des feuilles de laurier à ses lettres, dans la crainte d'éveiller la jalousie de Domitien. (*In Agric.*)

XXVII. P. 128. Il sollicita et obtint pour moi la statue.

Cette phrase porte avec elle son explication. Lorsque le triomphe ne fut plus en

usage, ou qu'il fut réservé pour les empereurs, on accorda aux généraux vainqueurs des statues et différents honneurs militaires.

XXVIII. P. 128. Me créa commandant des contrées armoricaines.

Les contrées armoricaines comprenoient la Normandie, la Bretagne, la Saintonge, le Poitou. Le centre de ces contrées étoit la Bretagne, dite par excellence l'Armorique. Lorsque les dieux des Romains et les ordonnances des empereurs eurent chassé des Gaules la religion des Druides, elle se retira au fond des bois de la Bretagne, où elle exerça encore longtemps son empire. On croit que le grand collége des Druides y fut établi. Ce qu'il y a de certain, c'est que la Bretagne est remplie de pierres druidiques. Pomponius Mela et Strabon placent sur les côtes de la Bretagne l'île de Sayne, consacrée au culte des dieux gaulois. Nous reviendrons sur ce sujet.

XXIX. P. 128. Nous nous retrouverons.

Nouveau regard sur l'action. Prédiction qui s'accomplit.

XXX. P. 128. Vous apercevez les plus beaux monuments.

Le pont du Gard, l'amphithéâtre de Nîmes, la Maison carrée, et le capitole de Toulouse, etc.

XXXI. P. 129. Les huttes arrondies des Gaulois, leurs forteresses de solives et de pierres.

« Muris autem omnibus gallicis hæc fere forma est. Trabes directæ, perpetuæ « in longitudinem, paribus intervallis, distantes inter se binos pedes, in solo col- « locantur. Hæ revinciuntur introrsus et multo aggere vestiuntur; ea autem quæ « diximus, intervalla, grandibus in fronte saxis effarciuntur, etc. » (*In Bell. Gall.*, lib. VII.) Aux pierres près, les paysans de la Normandie bâtissent encore ainsi leurs chaumières, et, comme le remarque César, cela fait un effet assez agréable à la vue.

XXXII. P. 129. A la porte desquelles sont cloués des pieds de louves.

« Ils pendent au cou de leurs chevaux les têtes des soldats qu'ils ont tués à la « guerre. Leurs serviteurs portent devant eux les dépouilles encore toutes cou- « vertes du sang des ennemis..... Ils attachent les trophées aux portes de leurs « maisons, comme ils le font à l'égard des bêtes féroces qu'ils ont prises à la « chasse. » (Diod., liv. V, traduction de Terras.) De là les pieds de loup, de renard, les oiseaux de proie, que l'on cloue encore aujourd'hui à la porte des châteaux.

XXXIII. P. 129. La jeunesse gauloise.

On a déjà parlé des écoles des Gaules. (*Voyez* la note XLVII du livre VII.)

XXXIV. P. 129. Un langage grossier, semblable au croassement des corbeaux.

C'est Julien qui le dit. (*In Misopog.*)

XXXV. P. 129. Où l'Eubage, etc.

On parlera plus bas de ces sacrifices.

XXXVI. P. 129. Le Gaulois devenu sénateur.

Si l'on en croit Suétone, César reçut dans le sénat des demi-barbares, « qui se « dépouillèrent de leurs brayes pour prendre le laticlave. » (Suet., *In Vita Cæsar.*) Ce ne fut pourtant que sous le règne de Claude que les Gaulois furent admis légalement dans le sénat.

XXXVII. P. 129. J'ai vu les vignes de Falerne, etc.

L'empereur Probus fit planter des vignes aux environs d'Autun, et c'est à lui que nous devons le vin de Bourgogne (Vopisc., *in Vita Prob.*). Mais il y avoit des vignes dans les Gaules bien avant cette époque; car Pline dit que de son temps on aimoit le vin gaulois en Italie : *in Italia gallicam placere* (*uvam*) (lib. XIV). Il ajoute même qu'on avoit trouvé près d'Alby, dans la Gaule Narbonnoise, une vigne qui prenoit et perdoit sa fleur dans un seul jour, et qui par conséquent étoit presque à l'abri des gelées. On la cultivoit avec succès (*ibid.*). Domitien avoit fait arracher les vignes dans les provinces, et particulièrement dans les Gaules. L'olivier fut apporté à Marseille par les Phocéens. Ainsi l'olivier croissoit dans les Gaules avant qu'il fût répandu en Italie, en Espagne et en Afrique; car, selon Fenestella, cité par Pline, cet arbre étoit encore inconnu à ces pays sous le règne de Tarquin-le-Superbe (Plin., lib. XV). Marseille fut fondée 600 ans avant Jésus-Christ, et Tarquin régnoit à Rome 590 ans avant Jésus-Christ.

XXXVIII. P. 129. Ce que l'on admire partout dans les Gaules... ce sont les forêts.

Que les forêts étoient remarquables dans les Gaules, je le tire de plusieurs faits :

1° Les Gaulois avoient une grande vénération pour les arbres. On sait le culte qu'ils rendoient au chêne. Pline cite le bouleau, le frêne et l'orme gaulois pour la bonté (lib. XVI).

2° Les Gaulois apprirent des Marseillois à labourer, et à cultiver la vigne et l'olivier (Justin., XLIII). Ils ne vivoient auparavant que de lait et de chasse, ce qui suppose des forêts.

3° Strabon, parlant des Gaulois, met au nombre de leurs récoltes les glands, par lesquels il faut entendre, comme les Grecs et les Latins, tous les fruits des arbres glandifères. (Strabon, liv. IV.)

4° Pline, en parlant des foins, cite la faux des Gaulois, comme plus grande et propre aux vastes pâturages de ce pays (lib. XVIII, 27, 30). Or, tout pays abondant en pâturages est presque toujours entrecoupé de forêts.

5° Pomponius Mela dit expressément que la Gaule étoit semée de bois immenses consacrés au culte des dieux (lib. III, cap. XI).

6° On voit souvent, dans César et dans Tacite, les armées traverser des bois.

7° On remarque la même chose dans l'expédition d'Annibal, lorsqu'il passa d'Espagne en Italie.

8° Parmi les bois connus, je citerai celui de Vincennes, consacré de toute antiquité au dieu Sylvain. (*Mém. de l'Acad. des Inscript.*, t. XIII, p. 329.)

9° Marseille fut fondée dans une épaisse forêt.

10° Selon saint Jérôme, les bois des Gaules étoient remplis d'une espèce de porcs sauvages très dangereux.

11° La terminaison *oel*, si fréquente en langue celtique, veut dire *bois*. Quelques auteurs ont cru que le mot *gaulois* venoit du celte *galt*, qui signifie *forêt* : j'ai adopté une autre étymologie de ce nom.

12° Presque tous les anciens monastères des Gaules furent pris sur les terres du désert, *ab eremo*, comme le prouvent une foule d'actes cités par Ducange, au mot *eremus*. Ces déserts étoient des bois, comme je l'ai prouvé dans le *Génie du Christianisme*.

13° Strabon fait mention de grandes forêts qui s'étendoient dans les pays des Morins, des Suessiones, des Caleti, depuis Dunkerque jusqu'à l'embouchure de la Seine; quoique, dit-il, les bois ne soient pas aussi grands ni les arbres aussi élevés qu'on l'a écrit (lib. IV).

14° Enfin, si nous jugeons des Gaules par la France, je n'ai point vu en Amérique de plus belles forêts que celles de Compiègne et de Fontainebleau. Nemours, qui touche à cette dernière, indique encore dans son nom son origine.

XXXIX. P. 129. On voit çà et là dans leur vaste enceinte quelques camps romains abandonnés.

Il y a une multitude de ces camps, connus par toute la France sous le nom de *Camps de César*. Le plus célèbre est en Flandre.

XL. P. 129. Les graines que les soldats, etc.

J'ai vu aussi dans les forêts d'Amérique de grands espaces abandonnés, où des colons avoient semé des graines d'Europe. Ces colons étoient morts loin de leur patrie, et les plantes de leur pays, qui leur avoient survécu, ne servoient plus qu'à nourrir l'oiseau des déserts.

XLI. P. 129. Je me souviens encore aujourd'hui d'avoir, etc.

J'ai été témoin d'une scène à peu près semblable : c'étoit au milieu des ruines de la villa Adriana, près de Tibur ou Tivoli, à quatre lieues de Rome. J'ai mis ici la musette, qui est gauloise, et que Diodore semble avoir voulu indiquer comme instrument de musique guerrière. Les montagnards écossois s'en servent encore aujourd'hui dans leurs régiments.

XLII. P. 130. Porte décumane.

On l'appeloit encore porte questorienne. Les camps romains avoient quatre portes : extraordinaire ou prétorienne, droite principale, gauche principale, questorienne ou décumane.

XLIII. P. 130. Lorsqu'il porta la guerre chez les Vénètes.

« Hos ego Venetos existimo Venetiarum in Adriatico sinu esse auctores. » (Strab., lib. IV, p. 195.) D'après cet auteur, les Vénitiens seroient une colonie des Bretons de Vannes. Les Vénètes avoient une forte marine, et César eut beaucoup de peine à les soumettre. (*De Bell. Gall.*)

On retrouve le nom des Curiosolites dans celui de Corsent, petit village de Bretagne, où l'on a découvert des antiquités romaines. On y voit aussi des fragments d'une voie romaine qui n'est pas tout à fait détruite.



XLIV. P. 130. Cette retraite me fut utile.

Préparation qui annonce à la fois et le retour d'Eudore à la religion, et la chute qui doit l'y ramener.

XLV. P. 130. Les soldats m'avertirent, etc.

Ici commence l'épisode de Velléda, qui n'est point oiseux comme celui de Didon, puisqu'il est intimement lié à l'action, et qu'il produit la conversion d'Eudore.

XLVI. P. 131. Je n'ignorois pas que les Gaulois confient aux femmes, etc.

Saint-Foix a bien réuni les autorités :

« L'administration des affaires civiles et publiques avoit été confiée pendant « assez longtemps à un sénat de femmes choisies par les différents cantons. Elles « délibéroient de la paix, de la guerre, et jugeoient les différends qui surve« noient entre les Vergobrets, ou de ville à ville. Plutarque dit qu'un des arti« cles du traité d'Annibal avec les Gaulois portoit : Si quelque Gaulois a sujet « de se plaindre d'un Carthaginois, il se pourvoira devant le sénat de Carthage, « établi en Espagne; si quelque Carthaginois se trouve lésé par un Gaulois, « l'affaire sera jugée par le conseil suprême des femmes gauloises. » (Saint-Foix, *Essais sur Paris*.)

XLVII. P. 131. Braves, comme tous les Gaulois, etc.

Cela ressemble bien aux Bretons d'aujourd'hui.

XLVIII. P. 131. Clair, pasteur de l'église des Rhédons.

Toujours la peinture des progrès de l'Église. Clair fut le second évêque de Nantes.

XLIX. P. 131. Je la voyois jeter tour à tour, en sacrifice dans le lac, des pièces de toile, etc.

Il y a deux autorités principales pour ce passage : celle de Posidonius, cité par Strabon, et celle de Grégoire de Tours. Le savant Pelontier s'en est servi; on peut les voir tome II, pages 101 et 107 de son ouvrage. On a voulu plaisanter sur les sacrifices de Velléda, et trouver qu'ils étoient hors de propos : cette critique est bien peu solide. Ce n'est pas un voyage *particulier* que fait Velléda : elle va à une assemblée publique; sa barque est chargée des dons des peuples qu'elle offre pour ces peuples au lac ou à la divinité du lac.

L. P. 132. Sa taille étoit haute, etc.; jusqu'à l'alinéa.

Les détails du vêtement de Velléda seront éclaircis dans les notes suivantes. Elle porte une robe noire, parcequ'elle va dévouer les Romains. On a vu, note LXXI du livre VI, les femmes des Cimbres et des Bretons vêtues de robes noires. Ammien Marcellin a fait un portrait des Gauloises qui peut, au milieu de la grossièreté des traits, justifier le caractère de force et les passions décidées que je donne à Velléda : « La femme gauloise surpasse son mari en force; elle « a les yeux encore plus sauvages : quand elle est en colère, sa gorge s'enfle, « elle grince les dents, elle agite ses bras aussi blancs que la neige, et porte des « coups aussi vigoureux que s'ils partoient d'une machine de guerre. » Il faut

supposer que ces Gauloises étoient des femmes du peuple : il n'est guère probable que cette Éponine si célèbre, si tendre, si dévouée, ressemblât pour la grossièreté aux Gauloises d'Ammien Marcellin. Si nous en croyous les vers des soldats romains, César, qui avoit aimé les plus belles femmes de l'Italie, ne dédaigna pas les femmes des Gaules. Sabinus, longtemps après, se vantoit d'être descendu de César. Enfin, nous avons un témoignage authentique, c'est celui de Diodore; il dit en toutes lettres que les Gauloises étoient d'une grande beauté : *Feminas licet elegantes habeant.*

LI. P. 152. Une de ces roches isolées.

J'ai vu quelques-unes de ces pierres auprès d'Autun, deux autres en Bretagne, dans l'évêché de Dol, et plusieurs autres en Angleterre. On peut consulter Kesler, *Ant. select. sept.*

LII. P. 152. Un jour le laboureur.

Scilicet et tempus veniet eum finibus illis
Agricola, incurvo terram molitus aratro, etc.

LIII. P. 152. Au-gui-l'an-neuf!

« Les Druides, accompagnés des magistrats et du peuple qui crioit *au-gui-l'an-neuf!* alloient dans une forêt, etc. » (Saint-Foix, tome I.)

Ne seroit-il pas possible que ce refrain *ô gué!* qui termine une foule de vieilles chansons françoises, ne fût que le cri sacré de nos aïeux?

LIV. P. 152. Des Eubages.

« Nihil habent Druidæ (ita suos appellant magos) visco et arbore in qua gignatur (si modo sit robur) sacratius. Jam per se roborum eligunt lucos, nec ulla sacra sine ea fronde conficiunt, ut inde appellati quoque interpretatione græca possint Druidæ videri. Enimvero quidquid adnascatur illis, e cœlo missum putant, signumque esse electæ ab ipso deo arboris. Est autem id rarum admodum inventu, et repertum magna religione petitur : et ante omnia sexta luna, quæ principia mensium annorumque his facit, et seculi post tricesimum annum, quia jam virium abunde habeat, nec sit sui dimidia. Omnia sanantem appellantes suo vocabulo; sacrificiis epulisque rite sub arbore comparatis, duos admovent candidi coloris tauros, quorum cornua tunc primum vinciantur. Sacerdos candida veste cultus arborem scandit; falce aurea demetit : candido id excipitur sago. Tum deinde victimas immolant, precantes ut suum donum Deus prosperum faciat his quibus dederit. » (Plin., lib. XVI.)

LV. P. 153. On planta une épée nue.

J'ai suivi quelques auteurs qui pensent que les Gaulois avoient, ainsi que les Goths, l'usage de planter une épée nue au milieu de leur conseil. (Amm. Marcel., lib. XXXI, cap. II, p. 622.) Du mot *mallus* est venu notre mot *mail;* et le mail est encore aujourd'hui un lieu bordé d'arbres.

LVI. P. 153. Au pied du Dolmin.

« Lieu des Fées ou des sacrifices. C'est ainsi que le vulgaire appela certaines

« pierres élevées, couvertes d'autres pierres plates, fort communes en Bre-
« tagne, où ils disent que les Païens offroient autrefois des sacrifices. » (*Dictionn. franç. celt.* du P. Rostrenen.)

LVII. P. 153. Malheur aux vaincus!

C'est le mot d'un Gaulois en mettant son épée dans la balance des Romains : *Væ victis!*

LVIII. P. 153. Où sont ces états florissants de la Gaule.

On voit partout, dans les *Commentaires de César*, les Gaules tenant des espèces d'états-généraux, César allant présider ces états, etc. Quant au conseil des femmes, *voyez* la note XLVI de ce livre.

LIX. P. 153. Où sont ces Druides, etc.

« Illi rebus divinis intersunt, sacrificia publica ac privata procurant, religiones interpretantur : ad hos magnus adolescentium numerus, disciplinæ « causa, concurrit ; magnoque ii sunt apud eos honore : nam fere de omnibus « controversiis, publicis privatisque, constituunt ; et, si quod est admissum facinus, si cædes facta, si de hæreditate, si de finibus controversia est, iidem « decernunt ; præmia pœnasque constituunt. Si quis aut privatus, aut publicus, « eorum decreto non stetit, sacrificiis interdicunt. Hæc pœna apud eos est gravissima : quibus ita est interdictum, ii numero impiorum ac sceleratorum habentur ; ab iis omnes decedunt, aditum eorum sermonemque defugiunt, ne « quid ex contagione incommodi accipiant : neque iis petentibus jus redditur, « neque honos ullus communicatur. His autem omnibus Druidus præest unus, « qui summam inter eos habet auctoritatem. Huic mortuo, si quis ex reliquis « excellit dignitate, succedit. At, si sunt plures pares, suffragio Druidum adlegitur ; nonnunquam etiam de principatu armis contendunt. Il certo anni tempore « in finibus Carnutum, quæ regio totius Galliæ media habetur, considunt, in « loco consecrato. Huc omnes undique, qui controversias habent, conveniunt, « eorumque judiciis decretisque parent. Disciplina in Britannia reperta, atque « inde in Galliam translata esse existimatur ; et nunc, qui diligentius eam rem « cognoscere volunt, plerumque illo, discendi causa, proficiscuntur.

« Druides a bello abesse consueverunt, neque tributa una cum reliquis pendunt : militiæ vacationem, omniumque rerum habent immunitatem. Tantis « excitati præmiis, et sua sponte multi in disciplinam conveniunt et a parentibus « propinquisque mittuntur. Magnum ibi numerum versuum ediscere dicuntur... « Imprimis hoc volunt persuadere, non interire animas, sed ab aliis post mortem transire ad alios ; atque hoc maxime ad virtutem excitari putant, metu « mortis neglecto. Multa præterea de sideribus atque eorum motu, de mundi ac « terrarum magnitudine, de rerum natura, de deorum immortalium vi ac potestate disputant, et juventuti tradunt. »

Tout ce passage de César est excellent et d'une clarté admirable ; il ne reste plus que très peu de chose à connoître sur les classes du clergé gaulois. Diodore et Strabon, confirmés par Ammien Marcellin, compléteront le tableau :

« Leurs poètes, qu'ils appellent Bardes, s'occupent à composer des poèmes propres à leur musique ; et ce sont eux-mêmes qui chantent, sur des instruments presque semblables à nos lyres, des louanges pour les uns et des in-

vectives contre les autres. Ils ont aussi chez eux des philosophes et des théologiens appelés Saronides, pour lesquels ils sont remplis de vénération..... C'est une coutume établie parmi eux, que personne ne sacrifie sans un philosophe; car, persuadés que ces sortes d'hommes connoissent parfaitement la nature divine, et qu'ils entrent, pour ainsi dire, en communication de ses secrets, ils pensent que c'est par leur ministère qu'ils doivent rendre leurs actions de graces aux dieux et leur demander les biens qu'ils desirent... Il arrive souvent que, lorsque deux armées sont prêtes d'en venir aux mains, ces philosophes se jetant tout à coup au milieu des piques et des épées nues, les combattants apaisent aussitôt leur fureur comme par enchantement, et mettent les armes bas. C'est ainsi que, même parmi les peuples les plus barbares, la sagesse l'emporte sur la colère, et les Muses sur le dieu Mars. » (Diod. de Sicile, liv. v, trad. de Terrasson.) « Apud universos autem fere tria hominum sunt « genera quæ in singulari habentur honore : Bardi, Vates et Druidæ : horum « Bardi hymnos canunt poetæque sunt; Vates sacrificant et naturam rerum con« templantur; Druidæ præter hanc philosophiam etiam de moribus disputant. » (Strab., liv. iv.)

J'ai rendu par Eubages Οὐάτεις du grec de l'édition de Casaubon, et que le latin rend par *Vates*. Je ne vois pas pourquoi l'on veut, sur l'autorité d'Ammien, qui traduit à peu près Strabon, que le mot *Vates* soit passé dans le grec au temps de ce géographe. Strabon, qui suivoit peut-être un auteur latin, et qui ne pouvoit pas traduire ce mot *Vates*, l'a tout simplement transcrit. Les Latins, de même, copient souvent des mots grecs qui n'étoient pas pour cela passés dans la langue latine. D'ailleurs, quelques éditions ordinaires de Strabon portent Euhage et Eubage. Rollin n'a point fait difficulté de s'en tenir au mot Eubage.

Ammien Marcellin, confirmant le témoignage de Strabon, dit que les Bardes chantoient les héros sur la lyre, que les devins ou Eubages cherchoient à connoître les secrets de la nature, et que les Druides, qui vivoient en commun, à la manière des disciples de Pythagore, s'occupoient de choses sublimes et enseignoient l'immortalité de l'ame. (Amm. Marcell., lib. xv.)

LX. P. 154. O île de Sayne ! etc.

On a trois autorités pour cette île: Strabon, liv. iv; Denys le Voyageur, v. 570, et Pomponius Mela. Comme je n'ai suivi que le texte de ce dernier, je ne citerai que lui. « Sena in Britannico mari, Osismicis adversa littoribus, Gallici numinis « oraculo insignis est : cujus antistites, perpetua virginitate sanctæ, numero « novem esse traduntur : Barrigenas vocant, putantque ingeniis singularibus « præditas; maria ac ventos concitare carminibus, seque in quæ velint animalia « vertere, sanare quæ apud alios insanabilia sunt, scire ventura et prædicare : « sed non nisi deditas navigantibus, et in id tantum ut se consulerent profectis. » (Pomponius Mela, iii, 6.)

Strabon diffère de ce récit, en ce qu'il dit que les prêtresses passoient sur le continent pour habiter avec des hommes. J'avois, d'après quelques autorités, pris cette île de Sayne pour Jersey; mais Strabon la place vers l'embouchure de la Loire. Il est plus sûr de suivre Bochart (*Géograph. sacr.*, p. 740) et d'Anville (*Notice de la Gaule*, p. 595), qui retrouvent l'île de Sayne dans l'île des Saints, à l'extrémité du diocèse de Quimper, en Bretagne.

LXI. P. 134. Vous allez mourir, etc.

Les Gaulois servoient surtout dans la cavalerie romaine ; car, selon Strabon, ils étoient meilleurs cavaliers que fantassins.

LXII. P. 134. Vous tracez avec des fatigues inouïes les routes, etc.

Il suffit de jeter les yeux sur la carte de Peutinger, sur l'*Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem*, et sur le livre des Chemins de l'Empire, par Bergier, pour voir combien la Gaule étoit traversée de chemins romains. Il y en avoit quatre principaux qui partoient de Lyon, et qui alloient toucher aux extrémités des Gaules.

LXIII. P. 134. Là, renfermés dans un amphithéâtre, on vous forcera, etc.

La plupart des gladiateurs étoient Gaulois, mais Velléda ne dit pas tout à fait la vérité. Par un mépris abominable de la mort, ils vendoient souvent leur vie pour quelques pièces d'argent. On sait qu'Annibal fit battre des prisonniers gaulois, en promettant un cheval à celui qui tueroit son adversaire.

LXIV. P. 134. Souvenez-vous que votre nom veut dire voyageur.

« Il y en a qui conjecturent avec quelque probabilité que les Gaulois se sont « ainsi appelés du mot celtique *Wallen*, qui, encore aujourd'hui, dans la langue allemande, signifie aller, voyager, passer de lieu en lieu. » (MÉZERAY, av. Clov., p. 7.)

LXV. P. 134. Les tribus des Francs qui s'étoient établis en Espagne.

Les Francs avoient en effet pénétré jusqu'en Espagne vers ce temps-là, et y demeurèrent douze ans. Ils prirent et ruinèrent l'Aragon ; ensuite ils s'en retournèrent dans leur pays, probablement sur des vaisseaux (*Voyez* EUTROPE). Les circonstances les plus indifférentes dans *les Martyrs* sont toutes fondées sur quelques faits. Je suis persuadé que, sous ces rapports, Virgile et Homère n'ont rien inventé : c'est ce qui fait que leurs poëmes sont aujourd'hui des autorités pour l'histoire.

LXVI. P. 134. Que les peuples étrangers nous accordent, etc.

C'est le mot de Bojocalus. Ce vieillard germain avoit porté cinquante ans les armes dans les légions romaines. Les Anticéarieus, ses compatriotes, ayant été chassés de leur pays par les Cauces, vinrent s'établir avec Bojocalus, qui les conduisoit, sur des terres vagues abandonnées par les Romains. Les Romains ne vouloient pas les leur donner, malgré les remontrances de Bojocalus ; mais ils offrirent à celui-ci des terres pour lui-même. Le vieux Germain indigné alla rejoindre ses compatriotes fugitifs, en s'écriant : « Terre ne peut nous manquer « pour y vivre ou pour y mourir. »

LXVII. P. 135. A la troisième fois le héraut d'armes, etc.

« Si quis enim dicenti obstrepat aut tumultuetur, lictor accedit stricto cultro. « Minis adbibitis tacere eum jubet : idque iterum ac tertio facit eo non cessante : « tandem a sagu ejus tantum amputat, ut reliquum sit inutile. » (Strab., liv. IV, p. 135.)

LXVIII. P. 135. La foule demande à grands cris, etc.

Les Druides sacrifioient des victimes humaines. Ils choisissoient de préférence des malfaiteurs pour ces sacrifices ; mais, à leur défaut, on prenoit des innocens. C'est Tertullien et saint Augustin qui nous apprennent de plus que ces victimes innocentes étoient des vieillards.

LXIX. P. 135. Que Dis, père des ombres.

Les Gaulois reconnoissoient Dis ou Pluton pour leur père : c'étoit à cause de cela qu'ils comptoient le temps par nuits, et qu'ils sacrifioient toujours dans les ténèbres. Cette tradition est celle de César. On dit que César s'est trompé ; mais il pourroit bien se faire que l'opinion opposée ne fût qu'un système soutenu de beaucoup d'érudition.

LXX. P. 135. Elles étoient chrétiennes.

C'est toujours le sujet.

LXXI. P. 136. Puisqu'ils avoient été proscrits par Tibère même et par Claude.

Les éditions précédentes portoient : « et par Néron » ; c'étoit une erreur. Dès l'an 657 de Rome, le sénat donna un décret pour abolir les sacrifices humains dans la Gaule Narbonnoise. Pline nous apprend que Tibère extermina tous les Druides, et Suétone attribue les édits de proscription à Claude. (*In Claudio*, cap. 26.)

LXXII. P. 136. Le premier magistrat des Rhédons.

Ce magistrat s'appeloit Vergobret. (César, *Comment.*, liv. I.)

DIXIÈME LIVRE.

PREMIÈRE REMARQUE. P. 138. L'ordre savant des prêtres gaulois.

Consultez, pour la science, les mœurs, le gouvernement des Druides, les notes LIII, LIV et LIX du livre précédent.

II. P. 138. L'orgueil dominoit chez cette Barbare.

Ce caractère d'orgueil est attribué aux Gaulois par toute l'antiquité. Selon Diodore, ils aimoient les choses exagérées, l'enflure et l'obscurité du langage, et l'hyperbole dominoit dans leurs discours. Cette exaltation de sentiment dans Veléda prépare le lecteur à ce qui va suivre, et rend moins extraordinaires les propos, les mœurs et la conduite de cette femme infortunée.

III. P. 138. Les Fées gauloises.

Voyez la note LX du livre précédent ; le passage de Pomponius Mela est formel : il dit que les vierges ou Fées de l'île de Sayne s'attribuoient tous les pouvoirs dont Veléda parle ici. On peut, si l'on veut, consulter encore un passage de Saint-Foix, t. I, IIe Partie des *Essais sur Paris*.

IV. P. 138. Le gémissement d'une fontaine.

Les Gaulois tiroient des présages du murmure des eaux et du bruit du vent dans le feuillage. (César, liv. 1.)

V. P. 139. Je sentois, il est vrai, que Velléda ne m'inspireroit jamais un attachement, etc.

C'est ce qui fait qu'Eudore peut éprouver un véritable amour pour Cymodocée.

VI. P. 139. Ces bois appelés chastes.

« Nemus castum. » (Tacit., *de Mor. German.*)

VII. P. 139. On voyoit un arbre mort.

« Ils adoroient, dit Adam de Brême, un tronc d'arbre extrêmement haut, « qu'ils appeloient Irminsul. » C'étoit l'idole des Saxons que Charlemagne fit abattre (Adam. Brem., *Histor. Eccl. Germ.*, lib. III). Je transporte l'Irminsul des Saxons dans la Gaule; mais on sait que les Gaulois rendoient un culte aux arbres, qu'ils honoroient tantôt comme Teutatès, tantôt comme Dieu de la guerre; et c'est ce que signifie Irmin ou Hermann.

VIII. P. 139. Autour de ce simulacre.

Lucus erat, longo nunquam violatus ab ævo,
Obscurum cingens connexis aera ramis,
Et gelidas alte submotis solibus umbras.
Hunc non ruricolæ Panes, nemorumque potentes
Silvani, Nymphæque tenent, sed barbara ritu
Sacra Deum; structæ diris feralibus aræ;
Omnis et humanis lustrata cruoribus arbor.
Si qua fidem meruit Superos mirata vetustas,
Illis et volucres metuunt insidere ramis,
Et lustris recubare feræ: nec ventus in illas
Incubuit silvas, excussaque nubibus atris
Fulgura: non ullis frondem præbentibus auris,
Arboribus suus horror inest. Tum plurima nigris
Fontibus unda cadit, simulacraque mœsta Deorum
Arte carent, cæsisque exstant informia truncis.
Ipse situs, putrique facit jam robore pallor
Attonitos: non vulgatis sacrata figuris
Numina sic metuunt; tantum terroribus addit
Quos timeant non esse Deos.

Lucan., *Phars.*, lib. III, v 399 et seq

Ut procul Hercyniæ per vasta silentia silvæ
Venari tuto liceat, lucosque vetusta
Religione truces, et robora, numinis instar
Barbarici, nostræ feriant impune bipennes.

Claudian., *De Laud. Stilicon.*

Quant aux armes suspendues aux branches des forêts, Arminius, excitant les Germains à la guerre, leur dit qu'ils ont suspendu dans leurs bois les armes des Romains vaincus : « Cerni adhuc Germanorum in lucis signa romana, quæ ils

« patriis suspenderit. » (TACIT., *Ann.*, lib. I, 59.) Jornandès raconte la même chose d'un usage des Goths.

IX. P. 140. Une Gauloise l'avoit promis à Dioclétien.

Dioclétien, n'étant que simple officier, rencontra dans les Gaules une femme-fée : elle lui prédit qu'il parviendroit à l'empire lorsqu'il auroit tué Aper ; *aper*, en latin, signifie un sanglier. Dioclétien fit la chasse aux sangliers sans succès ; enfin Aper, préfet du prétoire, ayant empoisonné l'empereur Numérien, Dioclétien tua lui-même Aper d'un coup d'épée, et devint le successeur de Numérien.

X. P. 140. Nous avons souvent disposé de la pourpre.

Claude, Vitellius, etc., furent proclamés empereurs dans la Gaule. Vindex leva le premier l'étendard de la révolte contre Néron. Les Romains disoient que leurs guerres civiles commençoient toujours dans les Gaules.

XI. P. 141. Nouvelle Éponine.

Il est inutile de s'étendre sur cette histoire, que tout le monde connoît : Sabinus, ayant pris le titre de César, fut défait par Vespasien ; il se cacha dans un tombeau, où il resta neuf ans enseveli avec sa femme Éponine.

XII. P. 142. Guitare.

Les Bardes ne connoissoient point la lyre, encore moins la harpe, comme les prétendus Bardes de Macpherson. Toutes ces choses sont des mœurs fausses, qui ne servent qu'à brouiller les idées. Diodore de Sicile (liv. V) parle de l'instrument de musique des Bardes, et il en fait une espèce de cythara ou de guitare.

XIII. P. 142. L'ombre de Didon.

. . . . . . Qualem primo qui surgere mense,
Aut videt aut vidisse putat per nubila lunam.

XIV. P. 142. Hercule, tu descendis dans la verte Aquitaine.

Cette fable du voyage d'Hercule dans les Gaules, et du mariage de ce héros avec la fille d'un roi d'Aquitaine, est racontée par Diodore de Sicile (liv. V.). Il ne donne point les noms du roi et de la princesse, mais on les trouve dans d'autres auteurs.

XV. P. 142. Le sélago.

Le lecteur apprend dans le texte tout ce qu'il peut savoir sur cette plante mystérieuse des Gaulois. L'autorité est Pline. (*Hist.*, lib. XXIV, cap. XI.)

XVI. P. 142. Je prendrai la forme d'un ramier.

On a déjà vu que les Druidesses de l'île de Sayne s'attribuoient le pouvoir de changer de forme. *Voyez* la note IIIe de ce livre et la note LXe du livre précédent.

XVII. P. 143. Les cygnes sont moins blancs, etc.

Un passage d'Ammien Marcellin, cité dans la note Le du livre précédent, nous

apprend que les Gauloises avoient les bras blancs comme de la neige. Diodore, comme nous l'avons encore vu dans la même note, ajoute qu'elles étoient belles; mais que, malgré leur beauté, les hommes ne leur étoient pas fidèles. Strabon (liv. IV) remarque qu'elles étoient heureuses en accouchant et en nourrissant leurs enfants : « Pariendo educandoque fœtus, felices. »

XVIII. P. 143. Nos yeux ont la couleur et l'éclat du ciel.

Les yeux des Gauloises étoient certainement bleus, mais toute l'antiquité donne aux Gaulois un regard farouche, et nous avons vu qu'Ammien Marcellin l'attribue pareillement aux femmes. Velléda embellit donc le portrait, c'est dans la nature; elle sait qu'elle n'est pas aimée.

XIX. P. 143. Nos cheveux sont si beaux, que les Romaines nous les empruntent.

C'est Martial qui le dit (liv. VIII, 33; liv. XIV, 26). Tertullien (*de Cultu femin.*, cap. VI) et saint Jérôme (*Hieronim. epist.* VII) se sont élevés contre ce caprice des dames romaines. Selon Juvénal (*Sat.* VI), ce furent des courtisanes qui introduisirent cette mode en Italie.

XX. P. 143. Quelque chose de divin.

Velléda s'embellit encore; elle attribue aux Gauloises ce que Tacite dit des femmes germaines : « Inesse quin etiam sanctum aliquid providum putant. » (TACIT., *de Mor. Germ.*)

XXI. P. 144. La flotte des Francs.

Cette petite circonstance de la flotte des Francs est depuis longtemps préparée. *Voyez* le livre précédent et la note LXVe du même livre.

XXII. P. 144. Les Barbares choisissent presque toujours pour débarquer le moment des orages.

Voyez la note IVe du livre VI.

XXIII. P. 145. Une longue suite de pierres druidiques, etc.; jusqu'à l'alinéa.

C'est le monument de Carnac en Bretagne, auprès de Quiberon. Il est exactement décrit dans le texte. Je n'ai plus rien à ajouter ici.

XXIV. P. 145. Sur cette côte demeurent des pêcheurs qui te sont inconnus, etc.; jusqu'à la fin de l'alinéa.

Cette histoire du passage des ames dans l'île des Bretons est tirée de Procope (*Hist. Goth.*, lib. VI, cap. 20). Comme elle est très exacte dans le texte, je n'ai rien à ajouter dans la note. Plutarque (*de Oracul. defect.*) avoit raconté à peu près la même histoire avant Procope.

XXV. P. 146. Le tourbillon de feu.

Cette circonstance des tourbillons se trouve dans les deux auteurs cités à la note précédente.

XXVI. P. 146. Tu m'écriras des lettres que tu jetteras dans le bûcher funèbre.

« Lorsque les Gaulois brûlent leurs morts, dit Diodore (trad. de Terrass.), ils « adressent à leurs amis et à leurs parents défunts des lettres qu'ils jettent dans « le bûcher, comme s'ils devoient les recevoir et les lire. »

XXVII. P. 146. Je tombe aux pieds de Velléda.

Ceci remplace deux lignes trop hardies des premières éditions. L'expression est adoucie, le morceau n'y perd rien; il devient seulement plus chaste et d'un meilleur goût.

XXVIII. P. 146. L'Enfer donne le signal de cet hymen funeste, etc.

J'ai transporté ici dans une autre religion les fameux vers du IVe livre de l'*Énéide* :

. . . . Prima et Tellus et pronuba Juno
Dant signum : fulsere ignes, et conscius æther
Connubiis, summoque ulularunt vertice Nymphæ.

XXIX. P. 147. Le langage de l'Enfer s'échappa naturellement de ma bouche.

Il y a ici tout un paragraphe de supprimé. Rien dans cet épisode ne peut plus choquer le lecteur, à moins qu'il ne soit plus permis de traiter les passions dans une épopée. Si les longs combats d'Eudore, si l'exécration avec laquelle il parle de sa faute, si le repentir le plus sincère ne l'excusent pas, je n'ai nulle connoissance de l'art et du cœur humain.

XXX. P. 147. Le cri que poussent les Gaulois quand ils veulent se communiquer une nouvelle.

« Ubi major atque illustrior incidit res, clamore per agros regionesque significant : hunc alii deinceps excipiunt et proximis tradunt. » (CÆS., *in Comment.*, lib. VII.)

XXXI. P. 148. Et que du faîte de quelque bergerie.

Ardua tecta petit stabuli, et de culmine summo
Pastorale canit signum, cornuque recurvo
Tartaream intendit vocem, etc. ÆN., VII.

XXXII. P. 149. Comme une moissonneuse.

Jusqu'ici on avoit comparé le jeune homme mourant à l'herbe, à la fleur coupée, « succisus aratro »; j'ai transporté les termes de la comparaison, et j'ai comparé Velléda à la moissonneuse elle-même. La circonstance de la faucille d'or m'a conduit naturellement à l'image : un poëte habile pourra peut-être profiter de cette idée, et arranger tout cela un jour avec plus de grace que moi.

Ici se terminent les *chants* pour la patrie. J'ai peint notre double origine; j'ai cherché nos coutumes et nos mœurs dans leur berceau, et j'ai montré la religion naissante chez les fils aînés de l'Église. En réunissant ces six livres et les notes de ces livres, on a sous les yeux un corps complet de documents authentiques touchant l'histoire des Francs et des Gaulois. C'est chez les Francs qu'Eudore est témoin d'un des plus grands miracles de la charité évangélique; c'est dans la Gaule qu'il tombe, et c'est un prêtre chrétien de cette même Gaule qui le rappelle à la vraie religion. Eudore porte nécessairement dans les cachots les souvenirs de ces contrées demi-sauvages, auxquels il doit, pour ainsi dire, et ses

vertus et son triomphe. Ainsi, nous autres François, nous participons à sa gloire, et, du moins sous un rapport, le héros des *Martyrs*, quoique étranger, se trouve rattaché à notre sol. Ces considérations, peut-être touchantes, n'auroient point échappé à la critique, si l'on n'avoit voulu aveuglement condamner mon ouvrage, en affectant de méconnoître un grand travail, et un sujet intéressant, même pour la patrie.

ONZIÈME LIVRE.

PREMIÈRE REMARQUE. P. 149. La grande époque de ma vie.

Voilà qui lie absolument le récit à l'action, en amenant le repentir et la pénitence d'Eudore, et ce qui rentre dans les desseins de Dieu ; desseins qui sont expliqués dans le livre du *Ciel*.

II. P. 150. Il me nomma préfet du prétoire des Gaules.

J'ai dit plus haut qu'Ambroise étoit le fils du préfet du prétoire des Gaules ; mais je suppose à présent que le père d'Ambroise étoit mort, ou qu'il ne possédoit plus cette charge.

III. P. 150. Je m'embarquai au port de Nîmes.

Voyez la Préface.

IV. P. 150. Marcellin m'admit au repentir.

Pour les erreurs du genre de celles d'Eudore, l'expiation étoit de sept ans : ainsi Marcellin fait une grace au coupable en ne le laissant que cinq ans hors l'Église. Les premières éditions des *Martyrs* donnoient sept ans à la pénitence du fils de Lasthénès ; ce qui étoit la totalité du temps canonique.

V. P. 150. Il étoit encore en Égypte.

On se souvient que, lorsqu'Eudore partit pour les Gaules, Dioclétien étoit allé pacifier l'Égypte, soulevée par un tyran qui prétendoit à la pourpre. *Voy.* liv. V. et liv. IX.)

VI. P. 151. Môle de Marc-Aurèle.

Peut-être Civita-Vecchia.

VII. P. 150. Porter du blé destiné au soulagement des pauvres.

On lisoit dans les éditions précédentes : « Chercher du blé. » (*Voyez* la Vie de saint Jean l'aumônier, dans la *Vie des Pères du désert*, traduct. d'Arnauld d'Andilly, p. 350.)

VIII. P. 151. Utique... Carthage... Marius... Caton, etc.

Voici un ciel, un sol, une mer, des souvenirs bien différents de ceux des Gaules. J'ai parcouru cette route d'Eudore : si le récit de mon héros fatigue, ce ne sera pas faute de variété.

IX. P. 151. A la vue de la colline où fut le palais de Didon.

En doublant la pointe méridionale de la Sicile, et rasant la côte de l'Afrique pour aller en Égypte, on pouvoit apercevoir Carthage. J'aurois beaucoup de choses à dire sur les ruines de cette ville, ruines plus considérables qu'on ne le croit généralement; mais ce n'est pas ici le lieu.

x. P. 151. Une colonne de fumée.

Mœnia respiciens, quæ jam infelicis Elisæ
Collucent flammis. Quæ tantum accenderit ignem
Causa latet.

xi. P. 152. Je n'étois pas comme Énée.

Mais Eudore étoit le descendant de Philopœmen et le dernier représentant des grands hommes de la Grèce.

xii. P. 152. Je n'avois pas comme lui... l'ordre du Ciel.

Eudore se trompe, il suit les ordres du Ciel, et l'Empire romain lui devra son salut, puisque c'est par sa mort que le Christianisme va monter sur le trône des Césars; mais le fils de Lasthénès ignore ses hautes destinées, et les maux qu'il a causés humilient son cœur.

xiii. P. 152. Le promontoire de Mercure, et le cap où Scipion, etc.

Le promontoire de Mercure, aujourd'hui le cap Bon, selon le docteur Shaw et d'Anville. Scipion, passant en Afrique avec son armée, aperçut la terre, et demanda au pilote comment cette terre s'appeloit. « C'est le cap Beau, » répondit le pilote. Scipion fit tourner la proue vers ce côté. (Tite-Live, liv. x.)

xiv. P. 152. Poussé par les vents vers la Petite Syrte.

Je passai cinq jours à l'ancre dans la Petite Syrte, précisément pour éviter le naufrage que les anciens trouvoient dans ce golfe. Le fond de la Petite Syrte va toujours s'élevant jusqu'au rivage; de sorte qu'en marchant la sonde à la main on vient mouiller sur un bon fond de sable, à telle brasse que l'on veut. Le peu de profondeur de l'eau y rend la mer calme au milieu des plus grands vents; et cette syrte, si dangereuse pour les barques des anciens, est une espèce de port en pleine mer pour les vaisseaux modernes.

xv. P. 152. La tour qui servit de retraite au grand Annibal.

« Une péninsule, dit d'Anville, où se trouve une place que les Francs nomment Africa, paroît avoir été l'emplacement de *Turris Annibalis*, d'où ce fameux Carthaginois, toujours redouté des Romains, partit en quittant l'Afrique pour se retirer en Asie. »

xvi. P. 152. Je croyois voir ces victimes de Verrès.

Allusion à ce beau passage de la ve Verrine, chap. lxiii, où Cicéron montroit un citoyen romain expirant sur la croix par les ordres de Verrès, à la vue des côtes de l'Italie.

xvii. P. 152. L'île délicieuse des Lotophages.

Probablement aujourd'hui Zerbi. On mange encore le lotus sur toute cette

côte. Pline distingue deux sortes de lotus. (Liv. XIII, chap. XVII. *Voyez* aussi l'*Odyssée*.)

XVIII. P. 152. Les autels des Philènes, et Leptis, patrie de Sévère.

Pour l'ordre, il auroit fallu Leptis et les autels des Philènes; mais l'oreille s'y opposoit. « *Philenorum aræ*, monument consacré à la mémoire de deux frères « carthaginois qui s'étoient exposés à la mort pour étendre jusque-là les dépen- « dances de leur patrie. » (D'Anville.) Leptis, une des trois villes d'où la province de Tripoli prit son nom. Sévère et saint Fulgence étoient de Leptis. Il existe encore des ruines de cette ville, sous le Liba.

XIX. P. 152. Une haute colonne attira bientôt nos regards.

En revenant en Europe, je suis demeuré plusieurs jours en mer à la vue de la colonne de Pompée, et certes je n'ai eu que trop le temps de remarquer son effet à l'horizon. Ici commence la description de l'Égypte. Je prie le lecteur de la suivre pas à pas, et d'examiner si on y trouve de l'enflure, du galimatias, et le moindre desir de produire de l'effet avec de grands mots : je puis me tromper, car je ne suis pas aussi habile que les critiques; mais je suis bien sûr de ce que j'ai vu de mes yeux, et, malheureusement, je vois les choses comme elles sont.

XX. P. 152. Par Pollion, préfet d'Égypte.

C'est ce que porte l'inscription lue par les Anglois, au moyen du plâtre qu'ils appliquèrent sur la base de la colonne. Je crois avoir été le premier ou un des premiers qui aient fait connoître cette inscription en France. Je l'ai rapportée dans un numéro du *Mercure*, lorsque ce journal m'appartenoit.

XXI. P. 152. Le savant Didyme.

Il y a eu deux Didymes, tous deux savants; le second, qui vivoit dans le quatrième siècle, étoit chrétien, et versé également dans l'antiquité profane et sacrée. On peut supposer sans inconvénient que le second Didyme est l'auteur du *Commentaire sur Homère*. Il occupa la chaire de l'école d'Alexandrie : c'est pourquoi je l'appelle successeur d'Aristarque, qui corrigea Homère, et qui fut gouverneur du fils de Ptolémée Lagus. J'ai voulu seulement rappeler deux noms chers aux lettres.

XXII. P. 152. Arnobe.

Continuation du tableau des grands hommes de l'Église, à l'époque de l'action : ce sont à présent ceux de l'Église d'Orient. Il y a ici de légers anachronismes : encore pourrois-je les défendre et chicaner sur les temps; mais ce n'est point de cela qu'il est question.

XXIII. P. 153. Dépôt des remèdes et des poisons de l'ame.

On connoît la fameuse inscription de la bibliothèque de Thèbes en Égypte : Ψυχῆς ἰατρεῖον. N'est-elle pas plus juste pour nous avec le mot que j'y ai ajouté?

XXIV. P. 153. Du haut d'une galerie de marbre, je regardois Alexandrie, etc.

J'ai souvent aussi contemplé Alexandrie du haut de la terrasse qui règne sur



la maison du consul de France ; je n'apercevois qu'une mer nue qui se brisoit sur des côtes basses encore plus nues, des ports vides, et le désert libyque s'enfonçant à l'horizon du midi. Ce désert sembloit, pour ainsi dire, accroître et prolonger la surface jaune et aplanie des flots ; on auroit cru voir une seule mer, dont une moitié étoit agitée et bruyante, et dont l'autre moitié étoit immobile et silencieuse. Partout la nouvelle Alexandrie mêlant ses ruines aux ruines de l'ancienne cité ; un Arabe galopant au loin sur un âne, au milieu des débris ; quelques chiens maigres dévorant des carcasses de chameaux sur une grève désolée ; les pavillons des divers consuls européens flottant au-dessus de leurs demeures, et déployant, au milieu des tombeaux, des couleurs ennemies : tel étoit le spectacle.

Je vais citer un long morceau de Strabon, qui renferme une description complète d'Alexandrie, et qui servira d'autorité pour tout ce que je dis dans mon texte sur les monuments de cette ville, sur le cercueil de verre d'Alexandre, etc., etc. Comme les savants ennemis des *Martyrs*, qui ont tout lu sur l'Égypte, sont sans doute très versés dans l'antiquité, ils seront bien aises de trouver ici l'original de ma description. Je ne leur ferai pas l'injure de traduire le morceau ; mais j'espère alors qu'ils tanceront le géographe grec, pour son ignorance et la fausseté de ses assertions.

Ἔστι δὲ χλαμυδοειδὲς τὸ σχῆμα τοῦ ἐδάφους τῆς πόλεως· οὗ τὰ μὲν ἐπὶ μῆκος πλευρά ἐστι τὰ ἀμφίκλυστα, ὅσον τριάκοντα σταδίων ἔχοντα διάμετρον, τὰ δὲ ἐπὶ πλάτος οἱ ἰσθμοί, ἑπτὰ ἢ ὀκτὼ σταδίων ἑκάτερος, σφιγγόμενος τῇ μὲν ὑπὸ θαλάττης, τῇ δ' ὑπὸ τῆς λίμνης. Ἅπασα μὲν ὁδοῖς κατατέτμηται, ἱππηλάταις καὶ ἁρματηλάταις ; δυσὶ δὲ πλατυτάταις, αἳ δὴ δίχα καὶ πρὸς ὀρθὰς τέμνουσιν ἀλλήλας. Ἔχει δ' ἡ πόλις τεμένη, τά τε κοινὰ κάλλιστα καὶ τὰ βασίλεια τέταρτον, ἢ καὶ τρίτον τοῦ παντὸς περιβόλου μέρος. Τῶν γὰρ βασιλέων ἕκαστος ὥσπερ τοῖς κοινοῖς ἀναθήμασι προσεφιλοκάλει τινὰ κόσμον, οὕτω καὶ οἴκησιν ἰδίᾳ περιεβάλλετο πρὸς ταῖς ὑπαρχούσαις, ὥστε νῦν τὸ τοῦ ποιητοῦ, ἐξ ἑτέρων ἕτερ' ἐστίν. Ἅπαντα μέντοι συναφῆ καὶ ἀλλήλοις καὶ τῷ λιμένι, καὶ ὅσα ἔξω αὐτοῦ. Τῶν δὲ βασιλείων μέρος ἐστὶ, καὶ τὸ Μουσεῖον, ἔχον περίπατον καὶ ἐξέδραν, καὶ οἶκον μέγαν, ἐν ᾧ τὸ συσσίτιον τῶν μετεχόντων τοῦ Μουσείου φιλολόγων ἀνδρῶν. Ἔστι δὲ τῇ συνόδῳ ταύτῃ καὶ χρήματα κοινά, καὶ ἱερεὺς ὁ ἐπὶ τῷ Μουσείῳ τεταγμένος, τότε μὲν ὑπὸ τῶν βασιλέων, νῦν δ' ὑπὸ Καίσαρος. Μέρος δὲ τῶν βασιλείων ἐστὶ καὶ τὸ καλούμενον Σῶμα, ὃ περίβολος ἦν, ἐν ᾧ αἱ τῶν βασιλέων ταφαί, καὶ ἡ Ἀλεξάνδρου. Ἔφθη γὰρ τὸ σῶμα ἀφελόμενος Περδίκκαν ὁ τοῦ Λάγου Πτολεμαῖος, κατακομίζοντα ἐκ τῆς Βαβυλῶνος, καὶ ἐκτρεπόμενον ταύτῃ κατὰ πλεονεξίαν καὶ ἐξιδιασμὸν τῆς Αἰγύπτου, καὶ δὴ καὶ ἀπώλετο διαφθαρεὶς ὑπὸ τῶν στρατιωτῶν, ἐπελθόντος τοῦ Πτολεμαίου, καὶ κατακλείσαντος αὐτὸν ἐν νήσῳ ἐρήμῃ. Ἐκεῖνος μὲν οὖν ἀπέθανεν ἐμπεριπαρεὶς ταῖς σαρίσαις, ἐπελθόντων ἐπ' αὐτῷ τῶν στρατιωτῶν. Σὺν αὐτῷ δὲ καὶ οἱ βασιλεῖς, Ἀριδαῖός τε καὶ τὰ παιδία τὰ Ἀλεξάνδρου ; καὶ ἡ γυνὴ Ῥωξάνη ἀπῆρεν εἰς Μακεδονίαν. Τὸ δὲ σῶμα τοῦ Ἀλεξάνδρου κομίσας ὁ Πτολεμαῖος ἐκήδευσεν ἐν τῇ Ἀλεξανδρείᾳ ὅπου νῦν κεῖται· οὐ μὴν ἐν τῇ αὐτῇ πυέλῳ· ὑαλίνη γὰρ αὕτη. ἐκεῖνος δ' ἐν χρυσῇ κατέθηκεν. Ἐσύλησε δ' αὐτὴν ὁ Κόκκης καὶ Παρείσακτος ἐπικληθεὶς Πτολεμαῖος, ἐκ τῆς Συρίας ἐπελθὼν, καὶ ἐκπεσὼν εὐθύς, ὥστ' ἀνόνητα αὐτῷ τὰ σῦλα γενέσθαι. Ἔστι δ' ἐν τῷ μεγάλῳ λιμένι κατὰ μὲν τὸν εἴσπλουν ἐν δεξιᾷ ἡ νῆσος καὶ ὁ πύργος ὁ Φάρος. Κατὰ δὲ τὴν ἑτέραν χεῖρα αἵ τε χοιράδες, καὶ ἡ Λοχιὰς ἄκρα, ἔχουσα βασίλειον. Εἰσπλεύσαντι δ' ἐν ἀριστερᾷ, ἔστι συνεχῆ τοῖς ἐν τῇ Λοχιάδι, τὰ ἐνδοτέρω βασίλεια, πολλὰς καὶ ποικίλας ἔχοντα διαίτας καὶ ἄλση. Τούτοις δ' ὑπόκειται ὅ, τε ὀρυκτὸς λιμὴν καὶ κλειστὸς ἴδιος τῶν βασιλέων, καὶ ἡ Ἀντίρροδος νησίον προκείμενον τοῦ ὀρυκτοῦ λιμένος, βασίλειον ἅμα καὶ λιμένιον ἔχον. Ἐκάλεσαν δ' οὕτως, ὡς ἂν τῇ Ῥόδῳ ἐνάμιλλον. Ὑπέρκειται δὲ τούτου τὸ Θέατρον. Εἶτα τὸ Ποσείδιον, ἀγκών τις ἀπὸ τοῦ Ἐμπορίου καλουμένου προπεπτωκὼς, ἔχων ἱερὸν Ποσειδῶνος, ᾧ προσθεὶς χῶμα Ἀντώνιος ἔτι μᾶλλον προνεῦον εἰς μέσον τὸν λιμένα, ἐπὶ τῷ ἄκρῳ κατεσκεύασε

δίαιταν βασιλικήν, τὸ Τιμώνιον, προσηγόρευσε. Τοῦτο δ᾽ ἔπραξε τὸ τελευταῖον ἡνίκα προλειφθεὶς ὑπὸ τῶν φίλων, ἀπῆρεν εἰς Ἀλεξάνδρειαν μετὰ τὴν ἐν Ἀκτίῳ κακοπραγίαν, Τιμώνειον αὐτῷ κρίνας τὸν λοιπὸν βίον, ὃν διάξειν ἔμελλεν ἔρημος τῶν τοσούτων φίλων. Εἶτα τὸ Καισάριον καὶ τὸ Ἐμπορεῖον, καὶ ἀποστάσεις, μετὰ ταῦτα τὰ νεώρια, μέχρι τοῦ ἑπτασταδίου. Ταῦτα μὲν τὰ περὶ τὸν μέγαν λιμένα. Ἑξῆς δ᾽ Εὐνόστου λιμὴν μετὰ τὸ ἑπταστάδιον, καὶ ὑπὲρ τούτου ὀρυκτὸς, ὃ καὶ Κιβωτὸν καλοῦσιν, ἔχων καὶ αὐτὸς νεώρια. Ἐνδοτέρω δὲ τουτοῦ διῶρυξ πλωτὴ μέχρι τῆς λίμνης τεταμένη τῆς Μαρεώτιδος. Ἔξω μὲν οὖν τῆς διώρυγος μικρὸν ἔτι λείπεται τῆς πόλεως, εἶθ᾽ ἡ Νεκρόπολις, καὶ τὸ προάστειον ἐν ᾧ κῆποί τε πολλοὶ καὶ ταφαὶ καὶ καταγωγαὶ, πρὸς τὰς ταριχείας τῶν νεκρῶν ἐπιτήδειαι. Ἐντὸς δὲ τῆς διώρυγος τό, τε Σαράπειον καὶ ἄλλα τεμένη ἀρχαῖα ἐκλελειμμένα πως διὰ τὴν τῶν νέων κατασκευὴν τῶν ἐν Νικοπόλει.

(STRAB., *Rer. geogr.*, lib. XVII.)

XXV. P. 153. Comme une cuirasse macédonienne.

Comment ai-je pu traduire le mot *chlamydes* de l'original par *cuirasse?* Voilà bien ce qui prouve que mes descriptions ne sont bonnes que pour ceux qui n'ont rien lu sur l'Égypte. Aurois-je par hasard quelque autorité que je me plaise à cacher? ou n'ai-je eu l'intention que d'arriver à l'image tirée des armes d'Alexandre? C'est ce que la critique nous dira.

XXVI. P. 153. Ces vaillants qui sont tombés morts.

« Et non dormient cum fortibus cadentibus... Qui posuerunt gladios suos sub capitibus suis. » (*Ezech.*, cap. XXXII, v. 27.)

XXVII. P. 154. Qui vient de se baigner dans les eaux du Nil.

Les eaux du Nil, pendant le débordement, ne sont point jaunes, ainsi qu'on l'a dit; elles ont une teinte rougeâtre comme le limon qu'elles déposent : c'est ce que tout le monde a pu observer aussi bien que moi.

XXVIII. P. 154. Un sol rajeuni tous les ans.

Voilà toute la description de l'Égypte : il me semble que je ne dis rien ici d'extraordinaire ni d'étranger à la pure et simple vérité. L'expression, sans doute, est à moi; mais, si j'en crois d'assez bons juges, je ne dois avoir nulle inquiétude sur ce point.

XXIX. P. 154. Pharaon est là avec tout son peuple, et ses sépulcres sont autour de lui.

Je ne sais si l'on avoit remarqué avant moi ce passage des *Prophètes* qui peint si bien les Pyramides. J'avois ici un vaste sujet d'amplification, et pourtant je me suis contenté de peindre rapidement cet imposant spectacle; il faut se taire, après Bossuet, sur ces grands tombeaux. En remontant le Nil pour aller au Caire, lorsque j'aperçus les Pyramides, elles me présentèrent l'image exprimée dans le texte. La beauté du ciel; le Nil, qui ressembloit alors à une petite mer; le mélange des sables du désert et des tapis de la plus fraîche verdure; les palmiers, les dômes des mosquées, les minarets du Caire; les Pyramides lointaines de Saccara, d'où le fleuve sembloit sortir comme de ses immenses réservoirs, tout cela formoit un tableau qui n'a point son égal dans le reste du monde. Si j'osois comparer quelque chose à ces sépulcres des rois d'Égypte, ce seroient les sépulcres des sauvages des rives de l'Ohio. Ces monuments, ainsi que je l'ai

dit dans *Atala*, peuvent être appelés les Pyramides des Déserts, et les bois qui les environnent sont les palais que la main de Dieu éleva à l'homme-roi enseveli sous le mont du Tombeau.

XXX. P. 153. Baignée par le lac Achéruse, ou Caron passoit les morts.

« Ces plaines heureuses, qu'on dit être le séjour des justes morts, ne sont, à « la lettre, que les belles campagnes qui sont aux environs du lac d'Achéruse, « auprès de Memphis, et qui sont partagées par des champs et par des étangs « couverts de blé ou de lotos. Ce n'est pas sans fondement qu'on a dit que les « morts habitent là; car c'est là qu'on termine les funérailles de la plupart des « Égyptiens, lorsqu'après avoir fait traverser le Nil et le lac d'Achéruse à leurs « corps, on les dépose enfin dans des tombes qui sont arrangées sous terre en « cette campagne. Les cérémonies qui se pratiquent encore aujourd'hui dans « l'Égypte conviennent à tout ce que les Grecs disent de l'Enfer, comme à la « barque qui transporte les corps, à la pièce de monnoie qu'il faut donner au « nocher nommé *Caron* en langue égyptienne; au temple de la ténébreuse Hé- « cate, placé à l'entrée de l'Enfer; aux portes du Cocyte et du Léthé, posées « sur des gonds d'airain; à d'autres portes, qui sont celles de la Vérité et de la « Justice, qui est sans tête. » (Diodore, liv. I, traduct. de Terrasson.)

XXXI. P. 153. Je visitai Thèbes aux cent portes.

« Busiris rendit la ville de Thèbes la plus opulente, non-seulement de l'Égypte, « mais du monde entier. Le bruit de sa puissance et de ses richesses s'étant ré- « pandu partout a donné lieu à Homère d'en parler en ces termes :

Non, quand il m'offriroit, pour calmer mes transports,
Ce que Thèbes d'Égypte enferme de trésors,
Thèbes qui, dans la plaine envoyant ses cohortes,
Ouvre à vingt mille chars ses cent fameuses portes.

« Néanmoins, selon quelques auteurs, Thèbes n'avoit point cent portes; mais, « prenant le nombre de cent pour plusieurs, elle étoit surnommée Hécatompyle; « non peut-être de ses portes, mais des grands vestibules qui étoient à l'entrée « de ses temples. » (Diodore, liv. I, sect. II, traduct. de Terrasson.)

XXXII. P. 153. Tentyra aux ruines magnifiques.

Aujourd'hui Dendéra. Je la suppose ruinée au temps d'Eudore, et telle qu'elle l'est aujourd'hui. Une foule de villes égyptiennes n'existoient déja plus du temps des Grecs et des Romains, et ils alloient comme nous en admirer les ruines. Je donne ici mille cités à l'Égypte: Diodore en compte trois mille; et, selon le calcul des prêtres, elles s'étoient élevées au nombre de dix-huit mille. Si l'on en croyoit Théocrite, ce nombre eût été encore beaucoup plus considérable. Dioclétien lui-même détruisit plusieurs villes de la Thébaïde, en étouffant la révolte d'Achillée.

XXXIII. P. 153. Qui donna Cécrops et Inachus à la Grèce, qui fut visitée, etc.

Cécrops fonda Athènes; Inachus, Argos.

Parmi les sages qui ont visité l'Égypte, Diodore compte, d'après les prêtres

égyptiens, Orphée, Musée, Mélampe, Dédale, Homère, Lycurgue, Solon, Platon, Pythagore, Eudoxe, Démocrite, Œnopidès. J'ai ajouté les grands personnages de l'Écriture. (Diodore, liv. i.)

xxxiv. P. 155. Cette Égypte où le peuple jugeoit ses rois, etc.

Je citerai Rollin, tout à fait digne de figurer auprès des historiens antiques : « Aussitôt qu'un homme étoit mort, on l'amenoit en jugement. L'accusateur pu- « blic étoit écouté. S'il prouvoit que la conduite du mort eût été mauvaise, on « en condamnoit la mémoire, et il étoit privé de sépulture. Le peuple admiroit « le pouvoir des lois, qui s'étendoit jusqu'après la mort; et chacun, touché de « l'exemple, craignoit de déshonorer sa mémoire et sa famille. Que si le mort « n'étoit convaincu d'aucune faute, on l'ensevelissoit honorablement.

« Ce qu'il y a de plus étonnant dans cette enquête publique établie contre les « morts, c'est que le trône même n'en mettoit pas à couvert. Les rois étoient « épargnés pendant leur vie, le repos public le vouloit ainsi; mais ils n'étoient « pas exempts du jugement qu'il falloit subir après la mort, et quelques-uns ont « été privés de sépulture. » (Rollin, *Hist. des Égypt.*)

xxxv. P. 155. Où l'on empruntoit en livrant pour gage le corps d'un père.

« Sous le règne d'Asychis, comme le commerce souffroit de la disette d'ar- « gent, il publia, me dirent-ils, une loi qui défendoit d'emprunter, à moins « qu'on ne donnât pour gage le corps de son père. On ajouta à cette loi que le « créancier auroit ainsi en sa puissance la sépulture du débiteur; et que, si ce- « lui-ci refusoit de payer la dette pour laquelle il auroit hypothéqué un gage si « précieux, il ne pourroit être mis, après sa mort, dans la sépulture de ses « pères, ni dans quelque autre, et qu'il ne pourroit, après le trépas d'aucun des « siens, leur rendre cet honneur. » (Hérodote, liv. ii, traduct. de M. Larcher.)

xxxvi. P. 155. Où le père qui avoit tué son fils, etc.

« On ne faisoit pas mourir les parents qui avoient tué leurs enfants, mais on leur « faisoit tenir leurs corps embrassés trois jours et trois nuits de suite, au milieu « de la garde publique qui les environnoit. » (Diodore, liv. ii, sect. ii, traduct. de Terrasson.)

xxxvii. P. 155. Où l'on promenoit un cercueil autour de la table du festin.

« Aux festins qui se font chez les riches, on porte après le repas, autour de la « salle, un cercueil avec une figure en bois si bien travaillée et si bien peinte, « qu'elle représente parfaitement un mort. Elle n'a qu'une coudée ou deux au « plus. On la montre à tous les convives tour à tour, en leur disant : Jetez les « yeux sur cet homme, vous lui ressemblerez après votre mort; buvez donc « maintenant, et vous divertissez. » (Hérodote, liv. ii, traduct. de M. Larcher.)

xxxviii. P. 155. Où les maisons s'appeloient des hôtelleries, et les tombeaux des maisons.

« Tous ces peuples, regardant la durée de la vie comme un temps très court « et de peu d'importance, font au contraire beaucoup d'attention à la longue « mémoire que la vertu laisse après elle. C'est pourquoi ils appellent les maisons « des vivants des hôtelleries par lesquelles on ne fait que passer; mais ils don-

« nent le nom de demeures éternelles aux tombeaux des morts, d'où l'on ne sort « plus. Ainsi, les rois ont été comme indifférents sur la construction de leurs « palais, et ils se sont épuisés dans la construction de leurs tombeaux. » (DIODORE, liv. I, traduct. de Terrasson.)

XXXIX. P. 155. Leurs symboles bizarres ou effrontés.

Non-seulement j'ai lu quelque chose sur l'Égypte, comme on vient de le voir, mais j'en connois assez bien les monuments; et quand je dis qu'il y avoit des symboles effrontés à Thèbes, à Memphis et à Hiéropolis, je ne fais que rappeler ce que la gravure a rappelé depuis Pococke, et rappellera sans doute encore. Cette note XXXIXe termine la description de l'Égypte idolâtre: il n'y a, comme on le voit, pas une phrase, pas un mot qui ne soit appuyé sur une puissante autorité, et l'on peut remarquer que j'ai renfermé en quelques lignes toute l'histoire de l'Égypte ancienne, sans omettre un seul fait essentiel. Dans la description de l'Égypte chrétienne qui va suivre, dans la peinture du désert, j'aurois pu m'en rapporter à mes propres yeux, et mon témoignage suffiroit, comme celui de tout autre voyageur. On verra pourtant que mes écrits sont confirmés par les relations les plus authentiques. Franchement, je suis plus fort que mes ennemis en tout ceci; et puisqu'ils m'y ont forcé par l'attaque la plus bizarre, je suis obligé de leur prouver qu'ils ont parlé de choses qu'ils n'entendent pas.

XL. P. 155. Il venoit de conclure un traité avec les peuples de Nubie.

Par ce traité, Dioclétien avoit cédé aux Éthiopiens le pays qu'occupoient les Romains au delà des cataractes.

XLI. P. 156. Figurez-vous, seigneurs, des plages sablonneuses, etc.

« Nous partîmes de Benisolet, dit le père Siccard, le 25, pour aller au village « de Balad, qui est à l'orient du fleuve. Nous prîmes dans ce village des guides « pour nous conduire au désert de Saint-Antoine. Nous sortîmes de Baiad le « 26 mai, montés sur des chameaux, et escortés de deux chameliers. Nous mar- « châmes au nord le long du Nil, l'espace d'une ou deux lieues, et ensuite nous « tirâmes à l'est pour entrer dans le célèbre désert de Saint-Antoine, ou de la « basse Thébaïde..... Une plaine sablonneuse s'étend d'abord jusqu'à la gorge « de Gebel..... Nous montâmes jusqu'au sommet du mont Gebel. Nous décou- « vrîmes alors une plaine d'une étendue prodigieuse..... Son terrain est pierreux « et stérile. Les pluies, qui y sont fréquentes en hiver, forment plusieurs torrents; « mais leur lit demeure sec pendant tout l'été.... Dans toute la plaine, on ne « voit que quelques acacias sauvages, qui portent autant d'épines que de feuilles. « Leurs feuilles sont si maigres, qu'elles n'offrent qu'un médiocre secours à un « voyageur qui cherche à se mettre à l'abri du soleil brûlant. » (*Lett. édif.*, tome V, p. 191 et suiv.) Jusqu'ici, comme on le voit, je n'ai rien imaginé; et le père Siccard, qui passa tant d'années en Égypte, ce missionnaire qui savoit le grec, le cophte, l'hébreu, le syriaque, l'arabe, le latin, le turc, etc., n'avoit peut-être rien lu sur l'Égypte, ni rien vu dans ce pays. J'ai substitué seulement le nopal à l'acacia, comme plus caractéristique des lieux. Me permettra-t-on de dire que j'ai rencontré le nopal aux environs du Caire, d'Alexandrie, et en général dans tous les déserts de ces contrées? Cependant, si on ne veut pas qu'il y

ait des nopals en Orient, malgré moi et malgré presque tous les voyageurs, je capitulerai sur ce point.

Il faut pourtant que j'apprenne à la critique une chose qu'elle ne sait peut-être pas, et le moyen de m'attaquer. A l'époque où je place des nopals en Orient, il y a anachronisme en histoire naturelle. Les cactus sont américains d'origine. Transportés ensuite en Afrique et en Asie, ils s'y sont tellement multipliés, que la chaîne de l'Atlas en est aujourd'hui remplie. Quelques botanistes doutent même si ces plantes ne sont point naturelles aux deux continens. Un seul végétal introduit dans une contrée suffit pour changer l'aspect d'un paysage. Le peuplier d'Italie, par exemple, a donné un autre caractère à nos vallées. J'ai peint et j'ai dû peindre ce que je voyois en Orient, sans égard à la chronologie de l'histoire naturelle.

XLII. P. 156. Des débris de vaisseaux pétrifiés.

« Sur le dos de la plaine, dit le père Siccard, on voit de distance en distance « des mâts couchés par terre, avec des pièces de bois flotté qui paroissent venir « du débris de quelque bâtiment; mais, quand on y vent porter la main, tout ce « qui paroissoit bois se trouve être pierre. » (*Lettr. édif.*, tome v, page 48.) Me voilà encore à l'abri. Il est vrai que le père Siccard raconte cette particularité du désert de Scété et de la *mer sans eau*, et moi je la place dans le désert de la basse Thébaïde; mais un autre voyageur dit avoir rencontré les mêmes pétrifications en allant du Caire à Suez : il diffère seulement d'opinion avec le missionnaire sur la nature de ces pétrifications.

XLIII. P. 156. Des monceaux de pierres élevés de loin à loin.

« Nous traversâmes, dit encore le père Siccard, le chemin des *Anges*; c'est « ainsi que les Chrétiens appellent une longue traînée de petits monceaux de « pierres dans l'espace de plusieurs journées de chemin : cet ouvrage... servoit « autrefois pour diriger les pas des anachorètes... car le sable de ces vastes plai- « nes, agité par les vents, ne laisse ni sentier, ni trace marquée. » (*Lettr. édif.*, tome v, p. 29.)

XLIV. P. 156. L'ombre errante de quelques troupeaux de gazelles, etc.; jusqu'à l'alinéa.

« Les vestiges de sangliers, d'ours, d'hyènes, de bœufs sauvages, de gazelles, « de loups, de corneilles, paroissent tous les matins fraîchement imprimés sur « le sable. » (Père SICCARD, *Lettr. édif.*, l. v, p. 41.) J'ai souvent entendu la nuit le bruit des sangliers qui rougeoient des racines dans le sable : ce bruit est assez étrange pour m'avoir fait plus d'une fois interroger mes guides. Quant au chant du grillon, c'est une petite circonstance si distinctive de ces affreuses solitudes, que j'ai cru devoir la conserver. C'est souvent le seul bruit qui interrompe le silence du désert libyque et des environs de la mer Morte; c'est aussi le dernier son que j'aie entendu sur le rivage de la Grèce, en m'embarquant au cap Sunium pour passer à l'île de Zéa. Peindre à la mémoire le foyer du laboureur, dans ces plaines où jamais une fumée champêtre ne vous appelle à la tente de l'Arabe; présenter au souvenir le contraste du fertile sillon et du sable le plus aride, ne m'ont point paru des choses que le goût dût proscrire, et les critiques que j'ai consultés ont été d'avis que je conservasse ce trait.

XLV. P. 156. Il enfonçoit ses naseaux dans le sable.

Tous les voyageurs ont fait cette remarque, Pococke, Shaw, Siccard, Niebuhr, M. de Volney, etc. J'ai vu souvent moi-même les chameaux souffler dans le sable sur le rivage de la mer, à Smyrne, à Jaffa et à Alexandrie.

XLVI. P. 156. Par intervalle, l'autruche poussoit des sons lugubres.

Sorte de cri attribué à l'autruche par toute l'Écriture. (*Voyez* JOB et MICHÉE.)

XLVII. P. 157. Le vent de feu.

C'est le kamsin. Il n'y a point d'ouvrage sur l'Égypte et sur l'Arabie qui ne parle de ce vent terrible. Il tue quelquefois subitement les chameaux, les chevaux et les hommes. Les anciens l'ont connu, comme on peut le remarquer dans Plutarque.

XLVIII P. 157. Un acacia.

(*Voyez* la note XLI.)

XLIX. P. 158. Le rugissement d'un lion.

On prétend qu'on ne trouve pas de lions dans les déserts de la basse Thébaïde : cela peut être. On sait, par l'autorité d'Aristote, qu'il y avoit autrefois des lions en Europe, et même en Grèce. J'ai suivi dans mon texte l'*Histoire des Pères du désert;* et je le devois, puisque c'étoit mon sujet. On lit donc dans mon *Histoire* que ces grands Solitaires apprivoisoient des lions, et que ces lions servoient quelquefois de guides aux voyageurs. Ce furent deux lions qui, selon saint Jérôme, creusèrent le tombeau de saint Paul. Le père Siccard assure qu'on voit *rarement* des lions dans la basse Thébaïde, mais qu'on y voit beaucoup de tigres, de chamois, etc. (*Lettr. édif.*, t. V, p. 219.)

L. P. 158. Un puits d'eau fraîche.

« L'aurore, dit le père Siccard, nous fit découvrir une touffe de palmiers éloi-« gnée de nous d'environ quatre ou cinq milles. Nos conducteurs nous dirent que « ces palmiers ombrageoient un petit marais, dont l'eau, quoiqu'un peu salée, « étoit bonne à boire. » (*Lettr. édif.*, t. V, p. 196.)

LI. P. 158. Je commençai à gravir des rocs noircis et calcinés.

« Le monastère de Saint-Paul, où nous arrivâmes, est situé à l'orient, dans le « cœur du mont Colzim. Il est environné de profondes ravines et de coteaux sté-« riles, dont la surface est noire. » (Le père SICCARD, *Lettr. édif.*, t. V, p. 250.)

LII. P. 159. Au fond de la grotte.

« Il (Paul) trouva une montagne pierreuse, auprès du pied de laquelle étoit « une grande caverne dont l'entrée étoit fermée avec une pierre, laquelle ayant « levée pour y entrer, et regardant attentivement de tous côtés, par cet instinct « naturel qui porte l'homme à desirer de connoître les choses cachées, il aperçut « au-dedans comme un grand vestibule qu'un vieux palmier avoit formé de ses « branches en les étendant et les entrelaçant les unes dans les autres, et qui n'a-« voit rien que le ciel au-dessus de soi. Il y avoit là une fontaine d'eau très claire

« d'où sortoit un ruisseau qui à peine commençoit à couler, qu'on le voyoit « se perdre dans un petit trou, et être englouti par la même terre qui le produi- « soit. « (*Vie des Pères du désert*, traduction d'Arnauld d'Andilly, tome I, p. 5.)

LIII. P. 159. Comment vont les choses du monde ?

« Ainsi Paul, en souriant, lui ouvrit la porte; et alors s'étant embrassés di- « verses fois, ils se saluèrent, et se nommèrent tous deux par leurs propres noms. « Ils rendirent ensemble graces à Dieu; et après s'être donné le saint baiser, « Paul, s'étant assis auprès d'Antoine, lui parla de cette sorte :

« Voici celui que vous avez cherché avec tant de peine, et dont le corps flétri « de vieillesse est couvert par des cheveux blancs tout pleins de crasse. Voici cet « homme qui est sur le point d'être réduit en poussière. Mais, puisque la cha- « rité ne trouve rien de difficile, dites-moi, je vous supplie, comme va le monde ? « Fait-on de nouveaux bâtiments dans les anciennes villes? Qui est celui qui « règne aujourd'hui? » (*Vie des Pères du désert*, traduct. d'Arnauld d'Andilly, tome I, p. 10.)

LIV. P. 159. Il y a cent treize ans que j'habite cette grotte.

« Y ayant déja cent treize ans que le bienheureux Paul menoit sur la terre une « vie toute céleste; et Antoine, âgé de quatre-vingt-dix ans (comme il l'assuroit « souvent), demeurant dans une autre solitude, il lui vint en pensée que nul au- « tre que lui n'avoit passé dans le désert la vie d'un parfait et véritable Solitaire. « (*Vie des Pères du désert*, trad. d'Arnauld d'Andilly, tome I, p. 6.)

LV. P. 159. Paul alla chercher dans le trou d'un rocher un pain.

Allusion à l'histoire du corbeau de saint Paul. J'ai écarté tout ce qui pouvoit blesser le goût dédaigneux du siècle, sans pourtant rien omettre de principal. Il ne faut pas d'ailleurs que les partisans de la mythologie crient si haut contre l'histoire de nos saints : il y a des corbeaux et des corneilles qui jouent des rôles fort singuliers dans les fables d'Ovide. Ne sait-on pas comment Lucien s'est mo- qué des dieux du paganisme, et combien en effet on peut les rendre ridicules? Tout cela est de la mauvaise foi. On admire dans un poëte grec ou latin ce que l'on trouve bizarre et de mauvais goût dans la vie d'un Solitaire de la Thébaïde. Il est très aisé, en élaguant quelques circonstances, de faire de la vie de nos saints des morceaux pleins de naïveté, de poésie et d'intérêt.

LVI. P. 159. Eudore, me dit-il, vos fautes ont été grandes.

Cette scène a été préparée dans le livre du *Ciel*. Elle achève de confirmer mon héros dans la pénitence; elle lui apprend ses destinées, elle lui donne le cou- rage du martyr. Ainsi le récit se termine précisément au moment où Eudore est devenu capable des grandes actions que Dieu attend de lui.

LVII. P. 160. Un horizon immense.

« Étant parvenus à l'endroit le plus haut du mont Colzim, nous nous y arrê- « tâmes pendant quelque temps pour contempler avec plaisir la mer Rouge, qui « étoit à nos pieds, et le célèbre mont Sinaï, qui bordoit notre horizon. » (*Lettr. édif.*, t. V, p. 214.)

LVIII. P. 461. Une caravane.

L'établissement des caravanes est de la plus haute antiquité. La première que l'on remarque dans l'histoire romaine remonte au temps d'Auguste, lors de l'expédition des légions pour découvrir les aromates de l'Arabie.

LIX. P. 461. Des vaisseaux chargés de parfums et de soie.

Les parfums de l'Orient et les soies des Indes venoient aux Romains par la mer Rouge. Les philosophes grecs alloient quelquefois étudier aux Indes la sagesse des Brachmanes.

LX. P. 461. Confesseur de la foi.

Ce morceau achève la peinture du Christianisme. Il fait voir la suite et les conséquences de l'action ; il montre Eudore récompensé, les persécuteurs punis, et les nations modernes se faisant chrétiennes sur les débris du monde ancien et les ruines de l'idolâtrie.

LXI. P. 461. Grande rébellion tentée par leurs pères.

C'est la révolte d'Adam et la chute de l'homme. Le reste du passage touchant la morale écrite, les révolutions de l'Orient, etc., n'a pas besoin de commentaires. Je suppose, avec quelques auteurs, que l'Égypte a porté ses dieux dans les Indes, comme elle les a certainement portés dans la Grèce. Toutefois, l'opinion contraire pourroit être la véritable, et ce sont peut-être les Indiens qui ont peuplé l'Égypte. « Mundum tradidit disputationibus eorum. »

LXII. P. 461. Vous avez vu le Christianisme pénétrer, etc.

Ceci remet sous les yeux le récit, et le but du récit.

LXIII. P. 462. Le grand Dragon d'Égypte.

« Ecce ego ad te, Pharao rex Ægypti, draco magne, qui cubas in medio fluminum tuorum, et dicis : Meus est fluvius. » (*Ézéchiel*, XXIX.)

LXIV. P. 462. Les Démons de la Volupté, etc.

Allusion aux tentations des saints dans la solitude, et aux miracles que Dieu fit en faveur des pieux habitants du désert.

LXV. P. 462. La pyramide de Chéops jusqu'au tombeau d'Osymandué.

La pyramide de Chéops est la grande pyramide près de Memphis ; le tombeau d'Osymandué étoit à Thèbes. On peut voir dans Diodore (liv. I, sect. II) la description de ce superbe tombeau ; elle est trop longue pour que je la rapporte ici.

LXVI. P. 462. La terre de Gessen.

« Dixit itaque rex ad Joseph... In optimo loco fac eos habitare, et trade eis terram Gessen. »

LXVII. P. 463. Ils se sont remplis du sang des martyrs, comme les coupes et les cornes de l'autel.

« Fecit et altare holocausti... Cujus cornua de angulis procedebant... Et in usus ejus paravit ex ære vasa diversa. » (*Exod.*, cap. XXVII.)

LXVIII. P. 163. D'où viennent ces familles fugitives, etc.

Saint Jérôme, étant retiré dans sa grotte à Bethléem, survécut à la prise de Rome par Alaric, et vit plusieurs familles romaines chercher un asile dans la Judée.

LXIX. P. 163. Enfants impurs des Démons et des sorcières de la Scythie.

Jornandès raconte que des sorcières chassées loin des habitations des hommes dans les déserts de la Scythie, furent visitées par des démons, et que de ce commerce sortit la nation des Huns.

LXX. P. 163. Leurs chevaux sont plus légers que les léopards; ils assemblent des troupes de captifs comme des monceaux de sable.

« Leviores pardis equi ejus... Et congregabit quasi arenam captivitatem. » (*Habac.*, chap. 1, v. 8 et 9.)

LXXI. P. 163. La tête couverte d'un chapeau barbare.

C'est encore Jornandès qui forme ici l'autorité. Il donne ce chapeau à certains prêtres et chefs des Goths.

LXXII. P. 163. Les joues peintes d'une couleur verte.

« Le Lombard se présente : ses joues sont peintes d'une couleur verte; on di« roit qu'il a frotté son visage avec le suc des herbes marines qui croissent au « fond de l'Océan, dont il habite les bords. » (SIDON. APOLL., lib. VII, *Epist.* IX, *ad Lampr.*)

LXXIII. P. 163. Pourquoi ces hommes nus égorgent-ils les prisonniers?

(*Voyez* la note LXIX[e] du livre VI.)

LXXIV. P. 163. Ce monstre a bu le sang du Romain qu'il avoit abattu.

Gibbon cite ce trait dans son *Histoire de la chute de l'Empire romain.*

LXXV. P. 163. Tous viennent du désert d'une terre affreuse.

« Onus deserti maris. Sicut turbines ab Africo veniunt, de deserto venit, de « terra horribili. » (*Is.*, cap. XXI, v. 1.)

LXXVI. P. 164. Il vient couvrir ce pauvre corps.

« Mais parceque l'heure de mon sommeil est arrivée... Notre Seigneur vous « (Antoine) a envoyé pour couvrir de terre ce pauvre corps, ou, pour mieux « dire, pour rendre la terre à la terre. » (*Vie des Pères du désert*, trad. d'Arnauld d'Andilly, t. 1, page 12.)

LXXVII. P. 164. Il tenoit à la main la tunique d'Athanase.

« Je vous (Antoine) supplie d'aller querir le manteau que l'évêque Athanase « vous donna, et de me l'apporter pour m'ensevelir. » (*Vie des Pères du désert*, traduction d'Arnauld d'Andilly, tome 1, page 12.)

LXXVIII. P. 164. J'ai vu Élie, etc.

« J'ai vu Élie, j'ai vu Jean dans le désert; et, pour parler selon la vérité, j'ai

« vit Paul dans un paradis. » (*Vie des Pères du désert*, traduct. d'Arnauld d'Andilly, tome I, page 13.)

LXXIX. P. 464. Je vis au milieu d'un chœur d'Anges.

« Il (Antoine) vit au milieu des troupes des Anges, entre les chœurs des Prophètes et des Apôtres, Paul tout éclatant d'une blancheur pure et lumineuse, « monter dans le ciel... Il y vit le corps mort du saint qui avoit les genoux en « terre, la tête levée et les mains étendues vers le ciel. Il crut d'abord qu'il étoit « vivant, et qu'il prioit. » (*Vie des Pères du désert*, trad. d'Arnauld d'Andilly, tome I, page 14.)

LXXX. P. 464. Deux lions.

(*Voyez* ci-dessus, note XLIX°.)

LXXXI. P. 464. Ptolémaïs.

Saint-Jean-d'Acre.

LXXXII. P. 464. Je m'arrêtai aux Saints Lieux, où je connus la pieuse Hélène.

Préparation au voyage de Cymodocée à Jérusalem.

LXXXIII. P. 464. Je vis ensuite les sept Églises.

Complément de la peinture de l'Église sur toute la terre. « Angelo Ephesi Ecclesiæ scribe... Scio opera tua, et laborem, et patientiam tuam. » Smyrne: « Scio tribulationem tuam. » Pergame: « Tenes nomen meum, et non negasti fidem « meam. » Thyatire: « Novi... charitatem tuam. » Sardes: « Scio opera tua, quia « nomen habes quod vivas, et mortuus es. » Laodicée: « Suadeo tibi emere a me « aurum... ut vestimentis albis induaris. » Philadelphie: « Hæc dicit sanctus et « verus qui habet clavem David... Ego dilexi te. » (*Apocal.*, cap. II et III.)

LXXXIV. P. 465. J'eus le bonheur de rencontrer à Byzance le jeune prince Constantin, qui... daigna me confier ses vastes projets.

Regard jeté sur la fondation de Constantinople, que saint Augustin appelle magnifiquement la compagne et l'héritière de Rome. (*De Civ. Dei.*)

DOUZIÈME LIVRE.

L'ACTION recommence, dans ce livre, au moment où le lecteur l'a laissée à la fin du livre de l'Enfer; l'amour dans Hiéroclès, l'ambition dans Galérius, la superstition dans Dioclétien, sont réveillés à la fois par les Esprits des ténèbres; et ces Esprits conjurés ignorent qu'ils ne font qu'obéir aux décrets de l'Éternel et concourir au triomphe de la Foi.

PREMIÈRE REMARQUE. P. 466. La mère de Galérius, etc.

(*Voyez*, pour tout ceci, le Ier livre du récit, ou le IVe de l'ouvrage. *Voyez* aussi les notes de ce même livre.)

II. P. 167. Enivré de ses victoires sur les Parthes, etc.

(*Voyez* livre V, et la note XXVe du même livre.)

III. P. 167. Votre épouse séduite.

(*Voyez* livre V, à l'aventure des catacombes.)

IV. P. 167. Voilà les trésors de l'Église, etc.

J'attribue à Marcellin la touchante histoire de saint Laurent. Celui-ci, sommé par le gouverneur de Rome de livrer les trésors de l'Église, rassembla tous les malheureux de cette grande ville, les aveugles, les boiteux, les mendiants : « Tous, dit Prudence, étoient connus de Laurent, et ils le connoissoient tous. » Tel fut le trésor qu'il présenta au persécuteur des Fidèles. (*Voyez* PRUD., *in Coron.*, et *Act. Mart.*)

V. P. 168. Dans la vaste enceinte, etc.

Καλῇ ὑπὸ πλατανίστῳ, ὅθεν ῥέεν ἀγλαὸν ὕδωρ,
Ἔνθ' ἐφάνη μέγα σῆμα. Δράκων ἐπὶ νῶτα δαφοινὸς,
Σμερδαλέος, τόν ῥ' αὐτὸς Ὀλύμπιος ἧκε φόωσδε,
Βωμοῦ ὑπαΐξας, πρός ῥα πλατάνιστον ὄρουσεν·
Ἔνθα δ' ἔσαν στρουθοῖο νεοσσοὶ, νήπια τέκνα,
Ὄζῳ ἐπ' ἀκροτάτῳ, πετάλοις ὑποπεπτηῶτες,
Ὀκτώ· ἀτὰρ μήτηρ ἐνάτη ἦν, ἣ τέκε τέκνα,
Ἔνθ' ὅγε τοὺς ἐλεεινὰ κατήσθιε τετριγῶτας·
Μήτηρ δ' ἀμφεποτᾶτο ὀδυρομένη φίλα τέκνα·
Τὴν δ' ἐλελιξάμενος πτέρυγος λάβεν ἀμφιαχυῖαν.

ILIAD., liv. II, v. 307.

VI. P. 168. Les balances d'or.

(*Voyez* Homère et l'Écriture.)

VII. P. 168. Il veut que les officiers, etc.

Dioclétien commença en effet la persécution par forcer les officiers de son palais, et même sa femme et sa fille, à sacrifier aux dieux de l'Empire.

VIII. P. 168. Du Tmolus.

Montagne de Lydie. Elle étoit célèbre par ses vins et par la culture du safran.

Nonne vides croceos ut Tmolus odores. *Georg.*, I, 56.

IX. P. 168. Fils de Jupiter, etc.

Les formes de l'adulation la plus abjecte étoient en usage à cette époque : on le verra dans les notes du livre XVIe. Eudore a déja parlé, livre IV, du titre d'Éternel que prenoient les empereurs.

X. P. 169. Il franchit rapidement cette mer qui vit passer Alcibiade, etc.

Ce fut dans la fatale expédition de Nicias contre Syracuse.

XI. P. 169. Les jardins d'Alcinoüs.

Dans l'île de Schérie, aujourd'hui Corfou. (*Odyssée*, liv. VII.)

XII. P. 169. Les hauteurs de Buthrotum.

Aujourd'hui Butrento, en Épire, en face de Corfou :

. . . . Portuque subimus
Chaonio, et celsam Buthroti accedimus urbem. ÆN., III, v. 292.

XIII. P. 169. Où respirent encore les feux de la fille de Lesbos.

Vivuntque commissi calores
Æoliæ fidibus puellæ. HORAT., od. IX, lib. 4.

XIV. P. 169. Zacynthe couverte de forêts.

Nemorosa Zacynthos. ÆN., III, v. 270.

XV. P. 169. Céphallénie aimée des colombes.

C'est l'épithète qu'Homère donne à Thisbé (*Iliad.*, lib. II). Je l'ai donnée à Céphallénie, parcequ'en passant près de cette île j'y ai vu voler des troupes de colombes.

XVI. P. 169. Il découvre les Strophades, demeure impure de Céléno.

. . . . Strophades Graio stant nomine dictæ
Insulæ Ionio in magno, quas dira Celæno
Harpyiæque colunt. ÆN., III, v. 210.

XVII. P. 169. Il rase le sablonneux rivage où Nestor, etc.

Οἱ δὲ Πύλον, Νηλῆος ἐϋκτίμενον πτολίεθρον,
Ἶξον. Τοὶ δ' ἐπὶ θινὶ θαλάσσης ἱερὰ ῥέζον,
Ταύρους παμμέλανας, Ἐνοσίχθονι κυανοχαίτῃ.
ODYSS., liv. III, v. 4.

XVIII. P. 170. Sphactérie.

Ile qui ferme le port de Pylos, et fameuse, dans la guerre du Péloponèse, par la capitulation des Spartiates, qui furent forcés de se rendre aux Athéniens. (*Voyez* THUCYDIDE.)

XIX. P. 170. Mothone.

Aujourd'hui Modon. C'est à Modon que j'ai abordé pour la première fois les rivages de la Grèce.

XX. P. 171. Les hauts sommets du Cyllène.

Voyez le livre II et les notes. Il n'y a rien ici de nouveau, excepté l'histoire de Syrinx. Syrinx étoit la fille du Ladon; Pan l'aima, et la poursuivit au bord du fleuve. Elle échappa aux embrassements du dieu de l'Arcadie, par le secours des Nymphes. Elle fut changée en roseau. Le zéphyr, en balançant ses roseaux, en fit sortir des plaintes; Pan, frappé de ces plaintes, arracha les roseaux, et en composa cette espèce de flûte que les anciens appeloient syrinx.

XXI. P. 171. Elle se retrace vivement la beauté, le courage, etc.

Multa viri virtus animo, multusque recursat
Gentis honos: hærent infixi pectore vultus
Verbaque, ÆN., IV, v. 3.

XXII. P. 173. Les desirs, les querelles amoureuses, les entretiens secrets, etc.

Ἦ, καὶ ἀπὸ στήθεσφιν ἐλύσατο κεστὸν ἱμάντα,
Ποικίλον. Ἔνθα δέ οἱ θελκτήρια πάντα τέτυκτο·
Ἔνθ' ἔνι μὲν φιλότης, ἐν δ' ἵμερος, ἐν δ' ὀαριστὺς,
Πάρφασις, ἥ τ' ἔκλεψε νόον πύκα περ φρονεόντων.
ILIAD., liv. XIV, v. 214.

Teneri sdegni, e placide e tranquille
Repulse, cari vezzi, e liete paci,
Sorrisi, parolette, e dolci stille
Di pianto, e sospir tronchi, e molli baci.
GERUS., canto XVI, st. 25.

XXIII. P. 173. La colère de cette déesse, etc.

O haine de Vénus! ô fatale colère!
RACINE, *Phèdre*, acte I, sc. 3.

XXIV. P. 173. A chercher le jeune homme dans la palestre.

Βασεῦμαι ποτὶ τὰν Τιμαγήτοιο παλαίστραν
Αὔριον.
THÉOCR., *Idylle* II, v. 8.

XXV. P. 173. La langue embarrassée.

Je sens de veine en veine une subtile flamme
Courir par tout mon corps sitôt que je te vois;
Et, dans les doux transports où s'égare mon ame,
Je ne saurois trouver de langue ni de voix.
BOILEAU, *traduction de Sapho.*

Mes yeux ne voyoient plus, je ne pouvois parler,
Je sentis tout mon corps et transir et brûler.
RACINE, *Phèdre*, acte I, sc. 3.

XXVI. P. 173. A recourir à des philtres.

Πᾷ μοι ταὶ δάφναι; φέρε Θεστυλί. Πᾷ δὲ τὰ φίλτρα;
. . . . ἀλλά, Σελάνα,
Φαῖνε καλόν· τὶν γὰρ ποταείσομαι ἄσυχα, δαῖμον, etc.
THÉOCR., *Idylle* II, v. 1 et 10.

XXVII. P. 173. Qu'il s'assied sur le dos du lion, etc.

(*Voyez* les mythologues et sculpteurs antiques.)

XXVIII. P. 173. Quelle religion est la vôtre?

Voilà ce qui explique l'espèce de contradiction que l'on remarque entre le commencement et la fin du discours de Cymodocée.

XXIX. P. 174. Lorsque le Tout-Puissant, etc.

« Formavit igitur Dominus Deus hominem de limo terræ. »

« ...Plantaverat autem Dominus Deus Paradisum voluptatis a principio, in « quo posuit hominem... » (*Genes.*, cap. II, v. 7 et 8.)

XXX. P. 174. L'Éternel tira du côté d'Adam, etc.

« Et ædificavit Dominus Deus costam, quam tulerat de Adam, in mulierem. »

« ...Hoc nunc, os ex ossibus meis, et caro de carne mea. » (*Genes.*, cap. II, v. 22 et 23.)

XXXI. P. 174. Adam étoit formé pour la puissance, etc.

Not equal, as their sex not equal seem'd;
For contemplation he, and valour form'd;
For softness she, and sweet attractive grace. MILT., *Parad. Lost.*

XXXII. P. 174. Je tâcherois de vous gagner à moi, au nom de tous les attraits, etc.

« In funiculis Adam traham eos, in vinculis charitatis. » (*Osée*, chap. XI, v. 4.)

XXXIII. P. 174. Je vous rendrois mon épouse par une alliance, etc.

« Et sponsabo te mihi in sempiternum, et sponsabo te mihi in justitia et judicio, et in misericordia, et in miserationibus. » (*Osée*, chap. II, v. 19.)

XXXIV. P. 174. Ainsi le fils d'Abraham, etc.

« Qui introduxit eam in tabernaculum Saræ matris suæ, et accepit eam uxorem : et in tantum dilexit eam, ut dolorem, qui ex morte matris ejus acciderat, temperaret. » (*Genes.*, cap. XXIV, v. 67.)

XXXV. P. 174. Avant que tu n'aies achevé de m'enseigner la pudeur.

C'est ordinairement la fille vertueuse et innocente qui peut enseigner la pudeur à un jeune homme passionné : la religion chrétienne prouve ici sa puissance, puisqu'elle met le langage chaste dans la bouche d'Eudore, et l'expression hardie dans celle de Cymodocée. Cela est nouveau et extraordinaire, sans doute, mais naturel par l'effet des deux religions, et c'eût été blesser la vérité que de présenter des mœurs contraires.

XXXVI. P. 175. Elle promet aisément de se faire instruire dans la religion du maître de son cœur.

C'est ici la simple nature, et cela ne blesse point la religion, parceque Cymodocée n'est plus demandée comme une victime immédiate. (*Voyez* le livre du *Ciel.*)

XXXVII. P. 176. La tombe d'Épaminondas, et la cime du bois de Pelagus.

« En sortant de Mantinée par le chemin de Pallantium, vous trouverez, à trente stades de la ville, le bois appelé Pelagus. Épaminondas fut tué dans ce lieu. Ce grand homme fut enterré sur le champ de bataille. » (PAUSAN., *in Arcad.*, cap. II.)

Ce livre offre le contraste de tout ce que la Mythologie nous a laissé de plus riant et de plus passionné sur l'amour, et de tout ce que l'Écriture a dit de plus grave et de plus saint sur la tendresse conjugale. Lequel de ces deux amours l'emporte ? C'est au lecteur à prononcer.

TREIZIÈME LIVRE.

PREMIÈRE REMARQUE. P. 176. Le temple de Junon-Lacinienne, etc.

C'est Plutarque qui raconte cette fable dans ses *Morales*. Ce temple étoit d'ailleurs très célèbre, et bâti sur le promontoire appelé Lacinius, au fond du golfe de Tarente en Italie. Tite-Live et Cicéron ont parlé de ce temple.

II. P. 177. Le mont Chélydorée.

Montagne d'Arcadie, particulièrement consacrée à Mercure. Ce dieu trouva sur cette montagne la tortue dont l'écaille lui servit à faire une lyre. (PAUSAN., *in Arcad*, cap. XVII.)

III. P. 177. Eudore, comme un de ces songes brillants, etc.

> Sunt geminæ somni portæ, quarum altera fertur
> Cornea, qua veris facilis datur exitus umbris;
> Altera candenti perfecta nitens elephanto. ÆN., VI.

IV. P. 178. Eudore, pressé par l'Ange des saintes amours.

J'ai retranché ici une comparaison qui m'a paru commune et superflue.

V. P. 179. Et comme épouse de leur frère.

Encore une phrase inutile retranchée.

VI. P. 180. Un temple qu'Oreste avoit consacré aux Graces et aux Furies.

Oreste, revenu de sa frénésie, sacrifia aux Furies blanches. Les Arcadiens élevèrent un temple à l'endroit où s'étoit accompli le sacrifice, et ils le dédièrent aux Furies et aux Graces. Pausanias place ce temple près de Mégalopolis, sur le chemin de la Messénie. Je n'ai pas suivi son texte. (PAUSAN., *in Arcad.*, cap. XXXIV.)

VII. P. 180. Par un des descendants d'Ictinus.

Ictinus avoit bâti le Parthénon à Athènes.

VIII. P. 180. Les Zéphyrs agitent doucement la lumière du flambeau.

Après cette phrase, il y avoit une comparaison; je l'ai retranchée : elle surchargeoit le tableau.

IX. P. 181. Dansent avec des chaînes de fleurs autour du Démon de la volupté.

Ce tableau est justifié par une grande autorité, celle du Tasse. Ces effets de magie se retrouvent dans le palais d'Armide, où l'on voit des démons nager dans les fontaines sous la forme de nymphes; des oiseaux chanter, dans un langage humain, la puissance de la Volupté, etc. Un rossignol qui ne fait que soupirer est bien loin de l'oiseau des jardins d'Armide. J'ai donc suivi aussi les traditions poétiques : si j'ai tort, j'ai tort avec le Tasse, et même avec Voltaire, qui, dans un sujet *tout à fait* chrétien, n'a pas laissé que de décrire une Idalie et un temple de l'Amour.

x. P. 181. Et, quand ta mère te donna le jour au milieu des lauriers et des bandelettes.

On couvroit le lit des femmes nouvellement accouchées, de fleurs, de lauriers, de bandelettes, et de divers présents.

xi. P. 182. Ne pourroit-elle devenir ton épouse sans embrasser la foi, etc.

Idée fort naturelle dans Démodocus. La réponse d'Eudore est d'un vrai Chrétien : il s'est montré foible pour la vie de Cymodocée, l'héroïsme chrétien reparoit ici ; car Eudore, qui n'a pas la force d'exposer les jours d'une femme aimée, a la force beaucoup plus grande de renoncer à l'amour de cette femme. Ce morceau seul suffisoit pour mettre hors de doute l'effet religieux de l'ouvrage et les principes qui l'ont dicté.

xii. P. 183. Il jure, par le lit de fer des Euménides, que ta fille passera dans sa couche.

Voilà tout le nœud des *Martyrs*, et ce que les critiques éclairés auroient autrefois cherché pour applaudir à l'ouvrage ou pour le blâmer, sans se perdre dans des lieux communs sur l'épopée en prose, sur le merveilleux chrétien.

Ce passage et l'exposition du premier livre détruisent absolument la critique de ceux qui s'attendrissent sur le compte de Démodocus et de Cymodocée, pour jeter de l'odieux sur les Chrétiens. Ce ne sont point les Chrétiens qui ont fait le malheur de cette famille païenne ; le prêtre d'Homère et sa fille auroient été beaucoup plus malheureux par Hiéroclès qu'ils ne le sont par Eudore : et observez bien que leur malheur étoit commencé avant qu'ils eussent connu le fils de Lasthénès. Qu'on se figure Cymodocée enlevée par le préfet d'Achaïe ; Démodocus repoussé, jeté dans les cachots, ou tué même par les ordres d'un homme puissant et pervers ; Cymodocée forcée à se donner la mort, ou à traîner des jours dans l'opprobre et dans les larmes : voilà quel eût été le sort de ces infortunés, s'ils n'avoient pas rencontré les Chrétiens. Il faut remarquer que je raisonne ici *humainement* ; car, après tout, dans mon sujet et dans mon opinion, Cymodocée et Démodocus ne pouvoient jamais acheter trop cher le bonheur d'embrasser la vraie religion.

xiii. P. 183. Que vous me confiez.

Il y avoit dans les éditions précédentes : « Que vous confiez à Jésus-Christ ; » ce qui étoit très naturel : car les Chrétiens devoient parler de Jésus-Christ aux Païens, comme les Païens leur parloient de Jupiter. Mais enfin puisqu'on s'est plu à obscurcir une chose aussi claire, j'ai effacé le nom de Jésus-Christ ; ensuite j'ai retranché les deux lignes où il étoit question de la montagne de Nébo, bien que dans ce moment Eudore s'adressât à Lasthénès ; ce que ne disoit pas la critique, d'ailleurs pleine de *bonne foi* et de *candeur*.

xiv. P. 184. Où jadis les bergers d'Évandre.

On sait qu'Évandre régna sur l'Arcadie. (*Voyez* le commencement du ive livre.)

xv. P. 184. Mais bientôt il craint la faveur dont le fils de Lasthénès, etc.



Il n'étoit donc pas inutile de faire voir Eudore dans son triomphe : le récit étoit donc obligé. Sans tous ces honneurs, sans ce crédit acquis par de glorieux services, l'ouvrage n'existoit plus ; car Eudore eût été alors trop facile à opprimer, et sa lutte contre Hiéroclès devenoit aussi folie qu'invraisemblable.

XVI. P. 185. On l'eût pris pour Tirésias, ou pour le divin Amphiaraüs, prêt à descendre vivant aux enfers avec ses armes blanches, etc.

> Ipse habitu niveus : nivei dant colla jugales :
> Concolor est albis et cassis et infula cristis. STAT., *Theb.*, VI.
> ..... Ecce alte præceps humus ore profundo
> Dissilit, inque vicem timuerunt sidera et umbræ.
> Illum ingens haurit specus, et transire parantes
> Mergit equos. Id., *Theb.*, VII.

QUATORZIÈME LIVRE.

PREMIÈRE REMARQUE. P. 187. A l'entrée de l'Herméum, etc.

On appeloit Herméum en Grèce certains défilés de montagnes où l'on plaçoit des statues de Mercure. Plusieurs Herméum conduisoient de la Messénie dans la Laconie et dans l'Arcadie. Je fais suivre à Démodocus l'Herméum que j'ai moi-même traversé.

II. P. 187. Cachée parmi des genêts à demi brûlés.

Voici un passage de mon *Itinéraire*.

Route de la Messénie à Tripolizza. — « Après trois heures de marche, nous « sortîmes de l'Herméum, assez semblable dans cette partie au passage de l'A« pennin entre Pérouse et Terni. Nous entrâmes dans une plaine cultivée qui s'é« tend jusqu'à Léontari. Nous étions là en Arcadie, sur la frontière de la Laconie. « On convient généralement que Léontari n'est point Mégalopolis... Laissant à « droite Léontari, nous traversâmes un bois de vieux chênes, reste vénérable « d'une forêt sacrée. Nous vîmes le plus beau soleil se lever sur le mont Borée. « Nous mîmes pied à terre au bas de ce mont, pour gravir un chemin taillé per« pendiculairement dans le roc. C'étoit un de ces chemins appelés chemins de l'É« chelle, en Arcadie... Nous nous trouvions dans le voisinage d'une des sources « de l'Alphée. Je mesurois avidement des yeux les ravines que je rencontrois : tout « étoit muet et desséché. Le chemin qui conduit du Borée à Tripolizza traverse « d'abord des plaines désertes, et se plonge ensuite dans une longue vallée de « pierres. Le soleil nous dévoroit. A quelques buissons rares et brûlés étoient sus« pendues des cigales qui se taisoient à notre approche. Elles recommençoient leurs « cris dès que nous étions passés. On n'entendoit que ce bruit monotone, le pas « de nos chevaux et la chanson de notre guide. Lorsqu'un postillon grec monte à « cheval, il commence une chanson qu'il continue pendant toute la route. C'est « presque toujours une longue histoire rimée qui charme les ennuis des descen« dants de Linus. Il me semble encore ouïr le chant de mes malheureux guides ; « la nuit, le jour, au lever, au coucher du soleil, dans les solitudes de l'Arcadie,

« sur les bords de l'Eurotas, dans les déserts d'Argos, de Corinthe, de Mégare ; « beaux lieux où la voix des Ménades ne retentit plus, où les concerts des Muses « ont cessé, où le Grec infortuné semble seulement déplorer dans de tristes com- « plaintes les malheurs de sa patrie. »

..... Soli periti cantare
Arcades!

III. P. 187. C'est par le même chemin que Lyciscus, etc.

Dans la première guerre de Messénie, l'oracle promit la victoire aux Messéniens, s'ils sacrifioient une jeune fille du sang d'Epitus. Il y avoit plusieurs filles de la race des Épitides. On tira au sort, et le sort tomba sur la fille de Lyciscus. Celui-ci préféra sa fille à son pays, et s'enfuit avec elle à Sparte. Aristodème offrit volontairement sa fille pour remplacer celle de Lyciscus. La fille d'Aristodème étoit promise en mariage à un jeune homme qui, pour la sauver, prétendit qu'il avoit déja sur elle les droits d'un époux, et qu'elle portoit dans son sein un fruit de son amour. Aristodème plongea un couteau dans les entrailles de sa fille, les ouvrit, et prouva aux Messéniens qu'elle étoit digne de donner la victoire à la patrie.

IV. P. 187. Et commence à descendre vers Pillane, etc.

Cette géographie est tout à fait différente de ce qu'elle étoit dans les premières éditions. Mon exactitude m'avoit fait tomber dans une faute singulière. Je n'avois voulu faire parcourir à Démodocus que le chemin que j'avois moi-même suivi. Mais, comme j'allai d'abord à Tripolizza, dans le vallon de Tégée, et que je revins ensuite à Sparte, je ne m'étois pas aperçu que Démodocus se détournoit d'une trentaine de lieues de sa véritable route. Le faire arriver à Sparte par le mont Thornax étoit une chose étrange : voilà ce que la critique n'a pas vu, quoiqu'elle ait doctement déclaré que le tombeau d'Ovide étoit de l'autre côté du Danube. Quant aux monuments dont il est question dans la route actuelle de Démodocus, on peut consulter Pausanias, *in Lacon.*, lib. III, cap. XX et XXI.

V. P. 188. La chaîne des montagnes du Taygète.

Je suis, je crois, le premier auteur moderne qui ait donné la description de la Laconie d'après la vue même des lieux. Je réponds de la fidélité du tableau. Guillet, sous le nom de son frère La Guilletière, ne nous a laissé qu'un roman, et c'est ce que Spon a très bien prouvé. Varnhum, compagnon de Wheler, avoit visité Sparte, mais il n'en dit qu'un mot dans sa lettre imprimée parmi les Mémoires de l'Académie royale de Londres. M. Fauvel m'a dit avoir fait deux ou trois fois le voyage de la Laconie, mais il n'a encore rien publié. M. Pouqueville, excellent pour tout ce qu'il a vu de ses yeux, paroît avoir eu sur Sparte des renseignements inexacts. Wheler, Spon et d'Anville avoient averti que Sparte n'est point Misitra, et l'on s'est obstiné à voir Lacédémone dans cette dernière ville, d'après Guillet, Niger et Ortelius. Misitra est à deux lieues de l'Eurotas, ce qui trancheroit la question, si cela pouvoit en faire une. Les ruines de Sparte sont à Magoula, tout auprès du fleuve ; d'Anville les a très bien désignées sous le nom de Palæochori, ou la vieille ville. Elles sont fort reconnoissables, et occupent une grande étendue de terrain. Ce qu'il y a d'incroyable, c'est que La Guilletière parle de Magoula sans se douter qu'il parla de Sparte.

VI. P. 188. Dès le soir même, Cyrille commença les instructions, etc.

Ce livre a peut-être quelque chose de grave qui contraste avec la description plus brillante d'Athènes, et qui rappelle naturellement au lecteur la sévère Lacédémone. Il m'a semblé qu'on verroit avec quelque plaisir le Christianisme naissant à Sparte, et la foi de J.-C. remplaçant les lois de Lycurgue.

VII. P. 190. Que peux-tu contre la Croix?

On voit par ce mot que ce Démon solitaire n'avoit point assisté à la délibération de l'enfer.

VIII. P. 192. Aux deux degrés d'auditrice et de postulante.

Pour les différents degrés de Catéchumènes, et pour les différents ordres du clergé, des veuves, des diaconesses, etc., *voyez* Fleury, *Mœurs des Chrétiens.*

IX. P. 193. C'est la fille de Tyndare couronnée des fleurs du Plataniste, etc.

Ile et prairie où les filles de Sparte cueillirent les fleurs dont elles formèrent la couronne nuptiale d'Hélène. (*Voyez* Théocrite.)

X. P. 193. Près du Lesché, et non loin des tombeaux des rois Agides.

« Dans le quartier de la ville appelé le Théomelide, on trouve les tombeaux des « rois Agides. Le Lesché touche à ces tombeaux, et les Crotanes s'assemblent au « Lesché. » (Pausan., lib. III, cap. XIV.) Les Crotanes formoient une des cohortes de l'infanterie lacédémonienne.

Il y avoit à Sparte un second Lesché, connu sous le nom de Pœcile, à cause des tableaux ou peintures qu'on y voyoit.

Les rois Agides étoient les descendants d'Agis, fils d'Eurysthène et neveu de Proclès, deux frères jumeaux en qui commencent les deux familles qui régnoient ensemble à Sparte.

XI. P. 193. Éloignée du bruit et de la foule, etc.

Citer les autorités pour les églises et les cérémonies de l'Église primitive, ce seroit répéter mon texte. Il suffira que le lecteur sache que tout cela est une peinture fidèle. Il peut consulter Fleury, *Mœurs des Chrétiens*, et *Histoire ecclésiastique.*

XII. P. 193. Leurs tuniques entr'ouvertes, etc.

Le vêtement des femmes de Sparte étoit ouvert depuis le genou jusqu'à la ceinture. Lycurgue, en voulant forcer la nature, avoit fini par faire des Lacédémoniennes les femmes les plus impudiques de la Grèce.

XIII. P. 193. Aux fêtes de Bacchus ou d'Hyacinthe.

Les fêtes d'Hyacinthe se célébroient à Amyclée avec une grande pompe. Elles duroient trois jours : les deux premiers étoient consacrés aux pleurs, le troisième aux réjouissances.

XIV. P. 193. La fourberie, la cruauté, la férocité maternelle, etc.

Le vol et la dissimulation étoient des vertus à Sparte. On apprenoit aux enfants

à voler. On connoît la cryptie, ou la chasse aux esclaves. On sait que les Lacédémoniennes s'applaudissoient de la mort de leurs enfants ; elles disoient à leurs fils partant pour la guerre, en leur montrant un bouclier : ἢ τὰν, ἢ ἐπὶ τὰν.

xv. P. 194. Le lecteur monta à l'ambon.

Le lecteur étoit un diacre ou sous-diacre, qui faisoit une lecture. L'ambon étoit une tribune.

xvi. P. 194. Habitants de Lacédémone, il est temps que je vous rappelle l'alliance qui vous unit avec Sion.

On peut voir tout ce passage dans le livre des *Machabées*.

xvii. P. 194. Entre tous les peuples de Javan, etc.

Javan, dans l'Écriture, est la Grèce proprement dite. Séthim est la Macédoine, et Élisa l'Élide ou le Péloponèse.

xviii. P. 195. Ah! qu'il seroit à craindre, etc.

« Timeo cervicem, ne margaritarum et smaragdorum laqueis occupata, locum « spathæ non det. » (Tertull., *de Cultu fem.*)

xix. P. 195. Pour un Chrétien, etc.

« Auferamus carceris nomen, secessum vocemus. Etsi corpus includitur, etsi « caro detinetur, omnia spiritui patent. Vagare spiritu, spatiare spiritu, et non « stadia opaca aut porticus longas proponens tibi, sed illam viam quæ ad Deum « ducit. Quoties eam spiritu deambulaveris, toties in carcere non eris. Nihil « crus sentit in nervo, cum animus in cœlo est. Totum hominem animus circum- « fert, et quo velit transfert. » Tertul., *ad Martyr.*)

xx. P. 196. Les portes de l'église s'ouvrent, et l'on entend... une voix, etc.

« Ceux à qui il étoit prescrit de faire pénitence publique venoient le premier « jour du carême se présenter à la porte de l'église, en habits pauvres, sales et « déchirés..... Étant dans l'église, ils recevoient de la main du prélat des cendres « sur la tête, et des cilices pour s'en couvrir ; puis demeuroient prosternés, tan- « dis que le prélat, le clergé et tout le peuple faisoient pour eux des prières à ge- « noux. Le prélat leur faisoit une exhortation pour les avertir qu'il alloit les chas- « ser pour un temps de l'église, comme Dieu chassa Adam du Paradis pour son « péché ; leur donnant courage, et les animant à travailler, dans l'espérance de « la miséricorde de Dieu. Ensuite, il les mettoit en effet hors de l'église, dont les « portes étoient aussitôt fermées devant eux. » (Fleury, *Mœurs des Chrétiens.*)

xxi. P. 197. Tel est le lis entre les épines, etc.

Ce chant est tiré du Cantique de Salomon. Le chant païen qui suit est imité de l'épithalame de Manlius et de Junie, par Catulle. Ce ne sont point des objets de comparaison, ce sont des beautés d'un genre différent. Les images orientales prêtent facilement à la parodie ; et Voltaire s'est égayé sur le Cantique des Cantiques. Il suffit d'omettre quelques traits qui choquent notre goût, pour faire de cette élégie mystique ce qu'elle est, un chef-d'œuvre de passion et de poésie. Au reste, j'ai beaucoup abrégé les deux imitations dans la présente édition.

XXII. P. 198. La tombe de Léonidas.

Les os de Léonidas furent rapportés des Thermopyles quarante ans après le fameux combat, et enterrés au-dessous de l'amphithéâtre, derrière la citadelle, à Sparte. J'ai cherché longtemps cette tombe un *Pausanias* à la main. Il y a dans cet endroit six grands monuments aux trois quarts détruits. Je les interrogeois inutilement, pour leur demander les cendres du vainqueur des Perses. Un silence profond régnoit dans ce désert. La terre étoit couverte au loin des débris de Lacédémone. J'errois de ruine en ruine avec le janissaire qui m'accompagnoit. Nous étions les deux seuls hommes vivants au milieu de tant de morts illustres. Tous deux Barbares, étrangers l'un à l'autre autant qu'à la Grèce, sortis des forêts de la Gaule et des rochers du Caucase, nous nous étions rencontrés au fond du Péloponèse, moi pour passer, lui pour vivre sur des tombeaux qui n'étoient pas ceux de nos aïeux.

XXIII. P. 199. Cymodocée, dit Eudore, ne peut demeurer dans la Grèce, etc.

Ainsi la séparation des deux époux, et le voyage de Cymodocée à Jérusalem, sont très suffisamment et très naturellement motivés. Cymodocée est presque chrétienne et presque épouse d'Eudore; les Chrétiens sont au moment d'être jugés. A chaque livre, l'action fait un pas.

XXIV. P. 200. Comme un courrier rapide.

« Transierunt omnia illa tanquam umbra et tanquam nuntius percurrens. » (*Sap.*, cap. v, v. 7.)

QUINZIÈME LIVRE.

Ce livre n'a pas un besoin essentiel de notes, hors sur deux points: 1° Piste étoit en effet évêque d'Athènes à l'époque dont je parle, et il parut au concile de Nicée; 2° il y a plusieurs anachronismes, par rapport à Julien et aux grands hommes de l'Église que je représente au jardin de Platon. J'ai fait çà et là des corrections de style, supprimé quelques phrases, etc., etc. Je remplacerai les notes de ce livre par un long morceau de mon *Itinéraire* : il servira de commentaire au voyage d'Eudore.

Première remarque. P. 201. Il marchoit vers Argos, par le chemin de la montagne.

De Sparte à Argos, il y a deux chemins : l'un s'enfonce dans le vallon de Tégée; l'autre traverse les montagnes qui bordent le golfe d'Argos. J'ai suivi le dernier, et c'est celui que j'ai fait prendre à Eudore. Avant de citer mon *Itinéraire*, je dois observer qu'Argos étoit déja en ruine du temps de Pausanias. Elle étoit si pauvre, sous le règne de Julien l'Apostat, qu'elle ne put contribuer aux frais et au rétablissement des jeux Isthmiques. Julien plaida sa cause contre les Corinthiens : nous avons ce singulier monument littéraire dans les ouvrages de cet empereur (*Epist.* xxv). Argos, la patrie du roi des rois, devenue, dans le moyen âge, l'héritage d'une veuve vénitienne, fut vendue par cette veuve à la république de Ve-

nise pour deux cents ducats de rente viagère, et cinq cents une fois payés. Coronelli rapporte le contrat. Voilà ce que c'est que la gloire!

Itinéraire. — « Des ruines de Sparte, je partis pour Argos sans retourner à « Misitra. J'avois dit adieu à Ibrahim-Bey. J'abandonnai Lacédémone sans regret; « cependant je ne pouvois me défendre de ce sentiment de tristesse qu'on éprouve « en présence d'une grande ruine, et en quittant des lieux qu'on ne reverra ja- « mais. Le chemin qui conduit de la Laconie dans l'Argolide étoit, dans l'anti- « quité, ce qu'il est encore aujourd'hui, un des plus rudes et des plus sauvages « de la Grèce. Nous traversâmes l'Eurotas à l'entrée de la nuit, dans l'endroit où « nous l'avions déja passé en venant de Tripolizza; puis, tournant au levant, nous « nous enfonçâmes dans des gorges de montagnes. Nous marchions rapidement « dans des ravines, et sous des arbres qui nous obligeoient de nous coucher sur « le cou de nos chevaux. Je frappai si rudement de la tête contre une branche de « ces arbres, que je fus jeté à dix pas sans connoissance. Comme mon cheval con- « tinuoit de galoper, mes compagnons de voyage, qui me devançoient, ne s'a- « perçurent pas de ma chute: leurs cris, quand ils revinrent à moi, me tirèrent de « mon évanouissement.

« A une heure du matin, nous arrivâmes au sommet d'une haute montagne, « où nous laissâmes reposer nos chevaux. Le froid devint si piquant, que nous « fûmes obligés d'allumer un feu de bruyères. Je ne puis assigner de nom à ce « lieu peu célèbre de l'antiquité, mais nous devions être vers les sources du Lu- « nus, dans la chaîne du mont Eva, et peu éloignés de Prasiæ, sur le golfe « d'Argos.

« Nous arrivâmes, à deux heures du matin, à un gros village appelé Saint- « Pierre, assez voisin de la mer. On n'y parloit que d'un événement tragique « qu'on s'empressa de nous raconter.

« Une fille de ce village ayant perdu son père et sa mère, et se trouvant maî- « tresse d'une petite fortune, fut envoyée par ses parents à Constantinople. A « dix-huit ans, elle revint dans son village. Elle étoit belle; elle parloit le turc, « l'italien et le françois; et quand il passoit des étrangers à Saint-Pierre, elle « les recevoit avec une politesse qui fit soupçonner sa vertu. Les chefs des « paysans s'assemblèrent; et, après avoir examiné entre eux la conduite de l'or- « pheline, ils résolurent de se défaire d'une fille qui déshonoroit le village. Ils se « procurèrent d'abord la somme fixée pour le meurtre d'une chrétienne en Tur- « quie; ensuite ils entrèrent pendant la nuit chez la jeune fille, l'assommèrent; « et un homme, qui attendoit la nouvelle de l'exécution, alla porter au pacha le « prix du sang. Ce qui mettoit en mouvement tous ces Grecs de Saint-Pierre, ce « n'étoit pas l'atrocité de l'action, mais l'avidité du pacha; car celui-ci, qui « trouvoit aussi l'action toute simple, et qui convenoit avoir reçu la somme fixée « pour un assassinat ordinaire, observoit pourtant que la beauté, la jeunesse, la « science, les voyages de l'orpheline, lui donnoient (à lui pacha de Morée) de « justes droits à une indemnité. En conséquence, Sa Seigneurie avoit envoyé le « jour même deux janissaires pour demander une nouvelle contribution.

« Nous changeâmes de chevaux à Saint-Pierre, et nous prîmes le chemin de « l'ancienne Cynurie. Vers les trois heures de l'après-midi, le guide nous cria « que nous allions être attaqués. En effet, nous aperçûmes quelques hommes « armés dans la montagne: après nous avoir regardés longtemps, ils nous laissèrent « tranquillement passer. Nous entrâmes dans les monts Parthenius, et nous des-

« cendîmes au bord d'une rivière dont le cours nous conduisit jusqu'à la mer. « On découvroit la citadelle d'Argos, Nauplie en face de nous, et les montagnes « de la Corinthie vers Mycènes.

« Du point où nous étions parvenus, il y avoit encore trois heures de marche « jusqu'à Argos ; il falloit tourner le fond du golfe, en traversant le marais de « Lerne, qui s'étendoit entre la ville et le lieu où nous nous trouvions. La nuit « vint, le guide se trompa de route, nous nous perdîmes dans des rizières inon- « dées, et nous fûmes trop heureux d'attendre le jour sur un fumier de brebis, « lieu le moins humide et le moins sale que nous pûmes trouver.

« Je serois en droit de faire une querelle à Hercule, qui n'a pas bien tué « l'hydre de Lerne, car je gagnai dans ce lieu malsain une fièvre qui ne me « quitta tout à fait qu'en Égypte.

« J'étois, au lever de l'aurore, à Argos. Le village qui remplace cette ville cé- « lèbre est plus propre et plus animé que la plupart des autres villages de la « Morée. Sa position est fort belle au fond du golfe de Nauplie ou d'Argos, à une « lieue et demie de la mer. Il a d'un côté les montagnes de la Cynurie et de « l'Arcadie, et de l'autre les hauteurs de Trézène et d'Épidaure.

« Mais, soit que mon imagination fût attristée par le souvenir des malheurs et « des fureurs des Pélopides, soit que je fusse réellement frappé par la vérité, « les terres me parurent incultes et désertes, les montagnes sombres et nues ; « sorte de nature féconde en grands crimes et en grandes vertus. Je visitai les « restes du palais d'Agamemnon, les débris du théâtre et d'un aqueduc romain ; « je montai à la citadelle : je voulois voir jusqu'à la moindre pierre qu'avoit « pu remuer la main du roi des rois.

« Qui peut se vanter de jouir de quelque gloire auprès de ces familles chan- « tées par Homère, Eschyle, Sophocle, Euripide et Racine? Et quand on voit « pourtant, sur les lieux, combien peu de chose reste de ces familles, on est « merveilleusement étonné.

. . . .

« Je laissai la forêt de Némée à ma gauche, et j'arrivai à Corinthe par une es- « pèce de plaine semée de montagnes isolées et semblables à l'Acro-Corinthe, « avec lequel elles se confondent. Nous aperçûmes celui-ci longtemps avant d'y « arriver, comme une masse irrégulière de granit rougeâtre, avec une ligne de « murs sur son sommet. Le village de Corinthe est au pied de cette citadelle.

. . . .

« Nous quittâmes Corinthe à trois heures du matin. Deux chemins conduisent « de cette ville à Mégare : l'un traverse les monts Géraniens, par le milieu de « l'isthme ; l'autre côtoie la mer Saronique, le long des roches Scironiennes. On « est obligé de suivre le premier, afin de passer la grande garde turque placée « aux frontières de la Morée. Je m'arrêtai à l'endroit le plus étroit de l'isthme, « pour contempler les deux mers, la place où se donnoient les jeux, et pour jeter « un dernier regard sur le Péloponèse.

« Nous entrâmes dans les monts Géraniens, plantés de sapins, de lauriers et « de myrtes. Perdant de vue et retrouvant tour à tour la mer Saronique et Corin- « the, nous atteignîmes le sommet des monts. Nous descendîmes à la grande « garde. Je montrai mon firman du pacha de Morée ; le commandant m'invita à « fumer la pipe, et à boire le café dans sa baraque.

. . . .

« Trois heures après nous arrivâmes à Mégare. Je n'y demandai point l'école « d'Euclide; j'aurois mieux aimé y découvrir les os de Phocion, ou quelque « statue de Praxitèle et de Scopas. Tandis que je songeois que Virgile, visitant « aussi la Grèce, fut arrêté dans ce lieu par la maladie dont il mourut, on vint « me prier d'aller visiter une malade.

« Les Grecs, ainsi que les Turcs, supposent que tous les Francs ont des con- « noissances en médecine, et des secrets particuliers. La simplicité avec laquelle « ils s'adressent à un étranger, dans leurs maladies, a quelque chose de tou- « chant, et rappelle les anciennes mœurs : c'est une noble confiance de l'homme « envers l'homme. Les sauvages en Amérique ont le même usage. Je crois que la « religion et l'humanité ordonnent dans ce cas au voyageur de se prêter à ce « qu'on attend de lui; un air d'assurance, des paroles de consolation, peuvent « quelquefois rendre la vie à un mourant, et mettre toute une famille dans la « joie.

« Un Grec vint donc me chercher pour voir sa fille. Je trouvai une pauvre « créature étendue à terre sur une natte, et ensevelie sous des haillons dont on « l'avoit couverte. Elle dégagea son bras avec beaucoup de répugnance et de pu- « deur des lambeaux de la misère, et le laissa retomber mourant sur la couver- « ture. Elle me parut attaquée d'une fièvre putride. Je fis dégager sa tête des pe- « tites pièces d'argent dont les paysannes albanoises ornent leurs cheveux : le « poids des tresses et du métal concentroit la chaleur au cerveau. Je portois avec « moi du camphre pour la peste; je le partageai avec la malade. On l'avoit nour- « rie de raisin; j'approuvai le régime. Enfin, nous priâmes Christos et la Panagia « (la Vierge), et je promis prompte guérison. J'étois bien loin de l'espérer : j'ai « tant vu mourir, que je n'ai là-dessus que trop d'expérience.

« Je trouvai en sortant tout le village assemblé à la porte. Les femmes fondi- « rent sur moi, en criant : *Crasi! crasi!* « du vin! du vin! » Elles vouloient me « témoigner leur reconnoissance en me forçant à boire. Ceci rendoit mon rôle de « médecin assez ridicule; mais qu'importe, si j'ai ajouté, à Mégare, une per- « sonne de plus à celles qui peuvent me souhaiter un peu de bien dans les dif- « férentes parties du monde où j'ai erré? C'est un privilége du voyageur, de « laisser après lui beaucoup de souvenirs, et de vivre dans le cœur d'un étran- « ger, souvent, hélas! plus longtemps que dans la mémoire de ses amis!

« Nous couchâmes à Mégare. Nous n'en partîmes que le lendemain à deux « heures de l'après-midi. Vers les cinq heures du soir, nous arrivâmes à une « plaine environnée de montagnes au nord, au couchant et au midi. Un bras « de mer long et étroit (le détroit de Salamine) baigne cette plaine au levant, et « forme comme la corde de l'arc des montagnes; l'autre côté de ce bras de « mer est bordé par les rivages d'une île élevée (Salamine) : l'extrémité orientale « de cette île s'approche des promontoires du continent; on remarque entre les « deux pointes un étroit passage. Comme le jour étoit sur son déclin, je ré- « solus de m'arrêter dans un village (Éleusis) que je voyois sur une haute « colline, laquelle terminoit au couchant près de la mer le cercle des monta- « gnes dont j'ai parlé.

« On distinguoit dans la plaine les restes d'un aqueduc, et beaucoup de débris « épars au milieu du chaume d'une moisson nouvellement coupée. Nous descen- « dîmes de cheval au pied du monticule, et nous grimpâmes à la cabane la plus « voisine : on nous y donna l'hospitalité.

. . . .

. . . .

« Nous partîmes d'Éleusis à la pointe du jour. Nous tournâmes le fond du « canal de Salamine, et nous nous engageâmes dans le défilé qui passe entre le « mont Icare et le mont Corydalus, et débouche dans la plaine d'Athènes, au « petit mont Pœcile. Je découvris tout à coup l'Acropolis, présentant dans « un assemblage confus les chapiteaux des Propylées, les colonnes du Parthénon « et du temple d'Érechthée, les embrasures d'une muraille chargée de canons, les « débris gothiques du siècle des ducs, et les masures des Musulmans. Deux pe- « tites collines, l'Anchesme et le Lycabettus, s'élevoient au nord de la citadelle, « et c'étoit entre les dernières et au pied de la première qu'Athènes se montroit à « moi. Ses toits aplatis, entremêlés de minarets, de palmiers, de ruines et de « colonnes isolées, les dômes de ses mosquées couronnés par de gros nids de « cigognes, semblables à des corbeilles, faisoient un effet agréable aux rayons « du soleil levant. Mais, si l'on reconnoissoit encore Athènes à quelques débris, « on voyoit aussi, à l'ensemble de l'architecture et au caractère général des mo- « numents, que la ville de Minerve n'étoit plus habitée par son peuple.

« Une enceinte de montagnes, qui se termine à la mer, forme la plaine ou le « bassin d'Athènes. Du point où je voyois cette plaine au petit mont Pœcile, elle « paroissoit divisée en trois bandes ou régions, courant dans une direction paral- « lèle du nord au midi. La première de ces régions, et la plus voisine de moi, « étoit inculte et couverte de bruyère; la seconde offroit un terrain labouré où « l'on venoit de faire la moisson; la troisième présentoit un long bois d'oliviers « qui s'étendoit un peu circulairement depuis les sources de l'Ilissus, en passant « au pied de l'Anchesme, jusque vers le port de Phalère. Le Céphise coule dans « cette forêt, qui, par sa vieillesse, semble descendre de l'olivier que Minerve « fit sortir de la terre. L'Ilissus a son lit desséché de l'autre côté d'Athènes, entre « le mont Hymette et la ville.

« La plaine n'est pas parfaitement unie : une petite chaîne de collines détachées « du mont Hymette en surmonte le niveau, et forme ces différentes hauteurs sur « lesquelles Athènes plaça peu à peu ses monuments.

« Ce n'est pas dans le premier moment d'une émotion très-vive que l'on jouit « le plus de ses sentiments. Je m'avançois vers Athènes dans une espèce de trou- « ble qui m'ôtoit le pouvoir de la réflexion. Nous traversâmes promptement les « deux premières régions, la région inculte et la région cultivée, et nous en- « trâmes dans le bois d'oliviers. Je descendis un moment dans le lit du Céphise, « qui étoit alors sans eau, parceque dans cette saison les paysans la détournent « pour arroser leurs oliviers. En sortant du bois, nous trouvâmes un jardin « environné de murs, et qui occupe à peu près la place du Céramique. Nous « mîmes une demi-heure pour nous rendre à Athènes, à travers un chaume de « froment. Un mur moderne renferme la ville. Nous en franchîmes la porte, et « nous pénétrâmes dans de petites rues champêtres, fraîches et assez propres. « Chaque maison a son jardin planté d'orangers et de figuiers. Le peuple me parut « gai et curieux, et n'avoit point l'air avili et abattu des Moraites. On nous en- « seigna la maison de M. Fauvel, qui demeure près du portique d'Adrien, dans « le voisinage du Pœcile et de la rue des Trépieds. »

SEIZIÈME LIVRE.

La question touchant le polythéisme, la religion naturelle et le Christianisme, est la plus grande question qu'on puisse soumettre au jugement des hommes. Elle fourniroit la matière de plusieurs volumes, et je ne pouvois y consacrer que quelques pages.

La scène est fondée sur deux faits historiques :

1° Il est vrai que Dioclétien délibéra pendant tout un hiver, avec son conseil, sur le sort des Chrétiens ;

2° Sous l'empire d'Honorius on voulut ôter du Capitole l'autel de la Victoire. Symmaque, pontife de Jupiter, prononça à ce sujet un discours très beau, qui nous a été conservé dans les Œuvres de saint Ambroise. Saint Ambroise répondit à Symmaque, et nous avons aussi la réponse de l'éloquent archevêque de Milan.

PREMIÈRE REMARQUE. P. 217. Je suppose que Rome chargée d'années, etc.

Ceci est emprunté du discours du vrai Symmaque. Je ne sais si l'on a jamais remarqué que le fameux morceau de Massillon, dans son sermon du *petit nombre des Élus*, est imité du beau mouvement oratoire du prêtre des faux dieux. C'est le cas de dire, comme les Pères, qu'il est permis quelquefois de dérober l'or des Égyptiens.

II. P. 217. Nous ne refusons point de l'admettre dans le Panthéon, etc.

Tibère avoit voulu mettre Jésus-Christ au rang des dieux ; Adrien lui avoit élevé des temples, et Alexandre Sévère le révéroit avec les images des ames saintes.

III. P. 218. Galérius laissoit un libre cours aux blasphèmes de son ministre.

Cela seul suffiroit pour établir la vraisemblance *poétique*, et faire tomber la critique de ceux qui disent que Hiéroclès ne pouvoit pas parler si librement dans le sénat romain. Mais l'auteur de la brochure que j'ai citée a très bien montré que je n'étois pas sorti des bornes de la vérité historique.

« Sous Dioclétien, dit-il, il n'y avoit guère à Rome que le peuple qui suivît de « bonne foi le culte des idoles. Des systèmes philosophiques plus absurdes peut-« être que le polythéisme étoient professés publiquement, et l'on jouissoit sur ce « point de la liberté la plus absolue, pourvu qu'on rendît un hommage extérieur « aux dieux de l'Empire. Qui ignore que, même longtemps avant cette époque, « la philosophie athée d'Épicure et de Lucrèce étoit à la mode ? Et, pour donner « un exemple plus décisif, qui ne se rappelle le discours que César prononça *en plein « sénat* lors de la conjuration de Catilina, et dans lequel, niant les dogmes les « plus importants pour le maintien de l'ordre social, il dit en propres termes que « la mort est la fin de toutes les inquiétudes, au lieu d'être un supplice ; et qu'au « delà du tombeau il n'y a ni peines ni plaisirs? »

IV. P. 220. Ce jardin délicieux étoit la stérile Judée.

Ce sont là les plaisanteries de Voltaire sur la Judée. Eudore répond à ces plaisanteries. Je n'ignore pas qu'il eût pu répliquer que la Judée étoit très fertile ; et, sans beaucoup de travail, j'aurois trouvé les preuves réunies de ce fait dans l'abbé

Fleury, et surtout dans le docteur Shemd. Mais, selon moi, une simple observation peut concilier les autorités qui ont l'air de se contredire; car si plusieurs auteurs anciens parlent de la fécondité de la Judée, Strabon dit en toutes lettres qu'on n'étoit point tenté de disputer aux Juifs des rochers déserts. L'Écriture offre sur le même sujet des passages si contradictoires, que saint Jérôme a cru que la fertilité de la Judée devoit s'entendre dans le sens spirituel. La vue des lieux résout sur-le-champ la difficulté. La Judée *proprement dite* étoit certainement un pays sec et ingrat, à l'exception de quelques vallées, telles que celles de Bethléem, d'Engaddi et de Béthanie; mais le *pays des Hébreux* étoit une terre d'abondance. La Galilée au nord; l'Idumée et la plaine de Saron au midi; au levant, les environs de Jéricho, sont des pays excellents. Jérusalem étoit bâtie sur un rocher, dans les montagnes, au centre d'un pays fertile qui la nourrissoit. Voilà la vérité. Pourquoi les législateurs des Juifs placèrent-ils, par l'ordre de Dieu, la cité sainte dans un lieu sauvage? Eudore en donne, *humainement* parlant, la raison principale.

v. P. 221. Les Chrétiens s'assemblent la nuit, etc.

Les anciens Apologistes font mention de ces calomnies. On voit bien que le mystère de l'Eucharistie avoit pu faire naître la fable des repas de chair humaine; mais on ne sait pas ce qui pouvoit avoir donné lieu à l'histoire du chien, des incestes, etc. Fleury remarque judicieusement que les Païens, accoutumés aux abominations des fêtes de Flore et de Bacchus, avoient naturellement supposé que les Chrétiens se livroient dans leurs assemblées secrètes aux mêmes crimes.

vi. P. 221. Partout où ils se glissent, ils font naître des troubles.

Voilà les véritables armes des sophistes. Ils combattent leurs adversaires en les dénonçant.

vii. P. 222. Comme le sabot circule, etc.

Comparaison employée par Virgile et par Tibulle.

viii. P. 223. Auguste, César, etc.

Ce début est celui de l'Apologie de saint Justin le philosophe.

ix. P. 223. Toutefois l'effet d'une religion.....

On a trouvé cela adroit: cela n'est que juste.

x. P. 223. Nous ne sommes que d'hier...

Beau mot de Tertullien: *Sola relinquimus templa.*

xi. P. 224. Tout se borne à savoir, etc.

Eudore va droit au but, parcequ'il parle devant un prince politique, qui réduit là toute la question.

xii. P. 224. La raison politique de l'établissement.

Voyez ci-dessus, note ive.

xiii. P. 225. Publius, préfet de Rome.

Ce mot sur Publius, jeté en passant, n'est pas inutile. Il amène en scène un personnage déja nommé dans le quatrième livre, et qui va bientôt jouer un rôle important.

XIV. P. 225. Lorsqu'une neige éclatante, etc.

L'éloquence d'Ulysse est comparée à des flocons de neige dans l'*Iliade*; mais la comparaison est d'une tout autre espèce, et présentée sous d'autres rapports.

XV. P. 225. Une longue suite de prophéties, toutes vérifiées.

Ce sont là les preuves qui manquent ici, et que j'avois développées. J'ai été obligé de les retrancher : *non erat his locus.*

XVI. P. 225. Plusieurs empereurs romains, etc.

Voyez la note 1re de ce livre. La lettre de Pline le jeune à Trajan en faveur des Chrétiens est bien connue; elle fait partie des notes du *Génie du Christianisme.*

XVII. P. 226. Mais auparavant, venez reprendre dans nos hôpitaux, etc.

Les Chrétiens avoient déja des hôpitaux, et l'argent des Agapes servoit à secourir les pauvres. L'Église prenoit les pauvres sous sa protection : témoin l'histoire de saint Laurent, que j'ai attribuée à Marcellin. Galérius, dans ce moment même, faisoit noyer les pauvres pour s'en délivrer. On reviendra là-dessus.

XVIII. P. 226. Elles croient peut-être qu'ils sont tombés dans ces lieux infâmes, etc.

On mettoit les enfants trouvés dans des lieux de prostitution. *Voyez* l'Apologie de saint Justin.

XIX. P. 226. Princes, que ne m'est-il permis, etc.

Voilà précisément où Hiéroclès attendoit Eudore. Il savoit qu'un Chrétien étoit obligé de garder le secret sur ces mystères, et que ce raisonnement se présentoit à l'esprit : « Vos mystères sont des abominations. Vous le niez; mais vous ne voulez pas expliquer ces mystères : donc vos mystères sont des crimes. » Eudore a été obligé de se défendre par des arguments *à posteriori*, ce qui donne prise à son adversaire. La seconde attaque, à laquelle Eudore ne pouvoit manquer de succomber, étoit celle qui se tiroit du sacrifice à l'empereur. Aussi Hiéroclès ne l'a pas oublié, bien sûr qu'Eudore refuseroit nettement ce sacrifice. Au fait, c'étoit là que gisoit le mal, et ce qui, en dernier résultat, servoit de prétexte pour égorger les Chrétiens.

XX. P. 226. Ce Dieu, je le sens, pourroit seul me sauver.

Sorte de prophétie qui remet sous les yeux un des plus grands traits de l'histoire ecclésiastique : saint Léon arrêtant Attila aux portes de Rome.

XXI. P. 227. Ils n'ont pas même fait entendre le plus léger murmure.

Cette raison est sans réplique, et les Apologistes l'ont employée.

XXII. P. 227. Bien que j'aie quelque raison de regretter à présent la vie.

Seul trait par lequel j'ai rappelé, dans ce livre, l'action fondée sur l'amour d'Eudore et de Cymodocée.

XXIII. P. 228. Dieu se servoit de l'éloquence chrétienne, etc.

Eudore et les Anges de lumière ne peuvent pas réussir à empêcher la persécution des Chrétiens; mais ils sèment les germes de la foi dans le sénat romain, et préparent ainsi le triomphe futur de la religion. Leurs efforts ne sont donc point inutiles.

XXIV. P. 228. Hiéroclès reprenant son audace, etc.

Voyez la note XIX°.

XXV. P. 229. Tout à coup le bouclier de Romulus, etc.

Celsam subeuntibus arcem
In gradibus summi delapsus culmine templi,
Arcados Evippi spolium, cadit æneus orbis. STAT.

XXVI. P. 229. Si la Sibylle de Cumes, etc.

Cela est historique. Après la délibération de son conseil, Dioclétien voulut encore avoir l'avis des dieux. Il fit consulter l'oracle. La réponse fut à peu près telle qu'on la verra dans le livre suivant.

DIX-SEPTIÈME LIVRE.

PREMIÈRE REMARQUE. P. 230. Terre où règnent un souffle divin et des Génies amis des hommes.

PLATON, *in Republ.*

II. P. 230. Qui me donnera des ailes, etc.

Οἰκείων δ' ὑπὲρ θαλάμων
Πτέρυγας ἐν νώτοις ἁμοῖς
Λήξαιμι θοάζουσα,
Χοροῖς δὲ σταίην ὅθι καὶ
Παρθένος εὐδοκίμων γάμων
Παρὰ πόδ' εἱλίσσουσα φίλας
Ματρὸς ἡλίκων θιάσους,
Ἐς ἁμίλλας χαρίτων
Χαίτας ἁβροπλούτοιο
Ἐς ἔριν ὀρνυμένα, πολυποίκιλα
Φάρεα καὶ πλοκά-
μους περιβαλλομένα,
Γένυσιν ἐσκίαζον.
. . . .
Ἢ ῥοθίοις εἰλατίναις
Δικρότοισι κώπαις
Ἔπλευσαν ἐπὶ πόντια κύματα
Νάϊον ὄχημα

Λινοπόροις αὔραις,
Φιλόπλουτον ἅμιλλαν
Αὔξοντος μελάθροισιν;
. . . .
. . . .
Παράλιον αἰγιαλὸν
Ἐπ' Ἀμφιτρίτας ῥοθίῳ
Δραμόντες; ὅπου πεντήκοντα κορᾶν
Τῶν νηρήδων χοροὶ
Μέλπουσιν, etc. Eurip., *in Iph. Taur.*

III. P. 230. Déja Sunium.

En sortant d'Athènes, je me rendis à un village nommé Kératia, situé au pied du mont Laurium, où les Athéniens avoient leurs mines d'argent. Nous allumâmes des feux sur la montagne, pour appeler un bateau de l'île de Zéa, autrefois Céos, patrie de Simonide. Ce fut inutilement. La fièvre que j'avois prise dans le marais de Lerne redoubla, et je passai huit jours dans le village de Kératia, ne sachant si je pourrois aller plus loin. M. Fauvel m'avoit donné pour me conduire un Grec qui, me voyant ainsi arrêté, retourna à Athènes, loua une barque au Pirée, et vint me prendre sur la côte dans une anse, à trois lieues de Kératia. Nous arrivâmes au coucher du soleil au cap Sunium. Je me fis mettre à terre, et je passai la nuit assis au pied des colonnes du temple. Le spectacle étoit tel que je le peins ici. Le plus beau ciel, la plus belle mer, un air embaumé, les îles de l'Archipel sous les yeux, des ruines enchantées autour de moi, le souvenir de Platon, etc., ce sont là de ces choses que le voyageur ne trouve que dans la Grèce.

IV. P. 230. Prête à descendre avec Pâris, etc.

Voyez l'*Iliade*.

V. P. 230. La veillée des fêtes de Vénus, etc.

Consultez ce que j'ai dit au sujet de cet hymne, et de la méprise des critiques sur la nature de mes imitations. Ce n'est point du tout ici le *Pervigilium Veneris* attribué à Catulle.

VI. P. 230. Qu'il aime demain, etc.

Cras amet qui nunquam amavit; quique amavit, cras amet. Pervigil.

VII. P. 230. Ame de l'univers, etc.

Hominum divumque voluptas,
Alma Venus.
Te, Dea, te fugiunt venti, te nubila cœli,
Adventumque tuum. . . . .
Tibi rident æquora ponti. Lucret.

VIII. P. 230. C'est Vénus qui place sur le sein de la jeune fille, etc.

Ipsa jussit mane ut udæ
Virgines nubant rosæ,
Fusæ aprugno de cruore,
Atque amoris osculis.

. . . .
Totus est armatus idem
Quando nudus est Amor. PERVIGIL.

IX. P. 231. Le fils de Cythérée naquit dans les champs, etc.

Ipse Amor puer Diones
Rure natus dicitur.
. . . .
Ipse florum delicatis
Educavit osculis. PERVIGIL.

Omnis natura animantium
Te sequitur cupide, quocumque inducere pergis, etc. LUCRET.

Avia tum resonant avibus virgulta canoris,
Et Venerem certis repetunt armenta diebus, etc. VIRG., *Geor.*

X. P. 231. Ile heureuse, etc.

Cette strophe entière est de moi : j'ai inventé la fiction des Graces qui dérobent le fuseau aux Parques ; on ne s'en est pas aperçu : tant on connoît bien aujourd'hui l'antiquité!

XI. P. 232. Se réunissent à une troupe de pèlerins, etc.

Il n'y a point ici d'anachronisme. Les pèlerinages à Jérusalem remontent jusqu'aux premiers siècles de l'Église. Saint Jérôme, qui nous a laissé, après Eusèbe, la description des lieux saints, dit que de son temps il venoit à Jérusalem des pèlerins de toutes les parties du monde. Une autre circonstance heureuse, c'est que j'aie pu et que j'aie dû peindre dans *les Martyrs* Jérusalem en ruines, telle que je l'ai vue. A l'époque de la persécution de Dioclétien, le nom même de Jérusalem étoit si totalement oublié, qu'un martyr ayant répondu à un gouverneur romain qu'il étoit de Jérusalem, celui-ci crut que le martyr parloit de quelque ville factieuse bâtie secrètement par les Chrétiens. Jérusalem s'appeloit alors Ælia, du nom d'Aurélien, qui avoit rétabli quelques maisons sur les immenses ruines entassées par Titus. Enfin, il n'y a point de contradiction quand je présente de beaux édifices s'élevant à la voix d'Hélène au milieu des débris : d'un côté, le désert et le silence; de l'autre, la population et le bruit. Selon l'histoire, la pieuse mère de Constantin fit bâtir ces grands monuments à Jérusalem, parce qu'elle fut saisie de douleur à la vue *du délaissement et de la pauvreté des lieux saints*. On voit encore aujourd'hui à Jérusalem des églises très riches, une grande foule à quelques époques de l'année, et partout ailleurs, et dans tout autre temps, la désolation et la mort. Au reste, comme Cymodocée suit exactement, et avec beaucoup de détail, mon *Itinéraire*, je n'ai presque rien à ajouter au texte; je ne ferois que me répéter.

XII. P. 233. Le guide s'écrie : Jérusalem!

Il faut voir comment les chroniqueurs contemporains ont parlé de l'arrivée des Croisés à Jérusalem :

« O bone Jesu, ut castra tua viderunt hujus terrenæ *Jerusalem* muros, quantos « exitus aquarum oculi eorum deduxerunt! Et mox terræ procumbentia sonitu « oris et nutu inclinati corporis sanctum sepulchrum tuum salutaverunt; et te

« qui in eo jacuisti, ut sedentem in dextera Patris, ut venturum judicem omnium, « adoraverunt. » (Bob., *Monach.*, lib. IX.)

« Ubi vero ad locum ventum est, unde ipsam turritam *Jerusalem* possent « admirari, quis quam multas ediderint lacbrymas digne recenseat? Quis affectus « illos convenienter exprimat? Extorquebat gaudium suspiria, et singultus gene- « rabat immensa lætitia. Omnes, visa *Jerusalem*, substiterunt, et adoraverunt : « et, flexo poplite, terram sanctam deosculati sunt : omnes nudis pedibus am- « bularunt, nisi metus hostilis eos armatos incedere debere præciperet. Ibant, « et flebant; et qui orandi gratia convenerant, pugnaturi prius pro peris arma « deferebant. Fleverunt igitur super illam, super quam et Christus illorum fle- « verat : et mirum in modum, super quam flebant, feria tertia, octavo idus « junii, obsederunt. Obsederunt, inquam, non tanquam novercam privigni, sed « quasi matrem filii. » (Baldric., *Histor. Jerosol.*, lib. IV.)

Le Tasse a imité ce passage, ainsi que moi :

> Ecco apparir Gerusalem si vede ;
> Ecco additar Gerusalem si scorge ;
> Ecco da mille voci unitamente
> Gerusalemme salutar si sente, etc., etc.

Les strophes qui suivent sont admirables :

> Al gran piacer che quella prima vista
> Dolcemente spirò nell' altrui petto,
> Alta contrizion successe, etc.

Mais je suis fâché qu'il ait manqué le *non tanquam novercam privigni, sed quasi matrem filii.* Moi qui n'ai peint qu'une caravane paisible, je n'ai pu faire usage de ce beau trait.

XIII. P. 233. Entre la vallée du Jourdain, etc.

Quelques lecteurs se rappelleront peut-être d'avoir vu une partie de cette description dans un article du *Mercure de France.* (Août 1807.)

XIV. P. 234. Le bois consacré à Vénus.

Eusèbe, dans la Vie de Constantin, dit que c'étoit un temple, et qu'il fut démoli par ordre de ce prince.

XV. P. 234. La vraie Croix est retrouvée.

Sainte Hélène, comme on sait, retrouva la vraie Croix au bas du Calvaire. On a bâti dans cet endroit une espèce d'église souterraine qui se réunit à l'église du Saint-Sépulcre et à celle du Calvaire.

XVI. P. 233. Hélène avoit fait enfermer le sépulcre, etc.

C'est la description exacte de l'église du Saint-Sépulcre, telle qu'elle existoit lorsque je l'ai vue. Eusèbe nous a laissé de longs détails sur l'église que Constantin, ou plutôt sa mère, fit bâtir sur le saint tombeau ; mais j'ai mieux aimé peindre ce que j'avois examiné de mes propres yeux. Je ne puis m'empêcher de remarquer que j'ai été une espèce de prophète en racontant l'incendie du Saint-Sépulcre dans *les Martyrs.* Les papiers publics nous ont appris que cette église

avoit été détruite de fond en comble par un semblable accident, à l'exception du tombeau de Jésus-Christ. Plusieurs personnes m'ont fait l'honneur de m'écrire pour me demander ce que je pensois de ce miracle. Tout ce que je puis dire, c'est que la description de l'église, telle qu'on l'a donnée dans les journaux, est d'une grande fidélité. Le Saint-Sépulcre, environné d'un catafalque de marbre blanc, a pu, à la rigueur, résister à l'action du feu ; mais il est pourtant très-extraordinaire qu'il n'ait pas été écrasé par la chute de la coupole embrasée, et qu'en même temps la chapelle des Arméniens, adossée au catafalque, ait été brûlée. Si un pareil malheur étoit arrivé il y a un siècle, la chrétienté se seroit réunie pour faire rebâtir l'église ; mais aujourd'hui j'ai bien peur que le tombeau de Jésus-Christ ne reste exposé aux injures de l'air. A moins toutefois que de pauvres esclaves schismatiques, des Grecs, des Coptes et des Arméniens, ne se cotisent, à la honte des nations catholiques, pour réparer un tel malheur.

XVII. P. 235. On voyoit la ville sainte, etc.

C'est la *Jérusalem délivrée*, gravée sur les portes de l'église du Saint-Sépulcre. J'ai ramené dans ce morceau le souvenir de la patrie, et j'ai essayé de traduire les fameux vers :

Chiama gli abitator dell' ombre eterne
Il rauco suòn della Tartarea tromba, etc.

« Le bruit, d'abîme en abîme, roule et retombe : » *Romor rimbomba.*

XVIII. P. 236. Elle étoit vêtue d'une robe de bysse, etc.

Il est souvent parlé du bysse dans l'Écriture. C'étoit une étoffe légère, de couleur jaune. Les grenades d'or, les bandelettes de cinq couleurs, les croissants, etc, sont des parures marquées dans les Prophètes. Je ne pouvois, au surplus, manquer de peindre la Semaine-Sainte à Jérusalem. La sévérité, la grandeur de cette fête chrétienne, forment contraste avec la dissolution des fêtes d'Amathonte. Il y a bien loin du chameau de l'Arabe, des souvenirs de Rachel et de Jacob, des Lamentations de Jérémie, aux cérémonies des Druides, aux chants de Teutatès, aux tragédies de Sophocle à Athènes, et aux danses de l'île de Chypre. Mais tel est, si je ne me trompe, l'avantage de mon sujet, de pouvoir faire passer sous les yeux du lecteur le spectacle choisi de ce qu'il y a de plus curieux, de plus agréable et de plus grand dans l'antiquité.

XIX. P. 236. Comment la Ville autrefois pleine de peuple, etc.

« Quomodo sedet sola civitas plena populo..... Quomodo obscuratum est au-
« rum, mutatus est color optimus. Dispersi sunt lapides sanctuarii..... Facta est
« quasi vidua Domina gentium..... Viæ Sion lugent..... Omnes portæ ejus de-
« structæ. Sacerdotes ejus gementes : virgines ejus squallidæ. » (JEREM., *Lament.*)
Certes, ce cantique de Jérémie n'a à redouter aucune comparaison des plus beaux morceaux d'Homère et de Virgile.

XX. P. 237. Et les ennemis plantèrent leurs tentes, etc.

Seul trait qui ne soit pas de Jérémie, j'ai profité de la belle remarque de Baronius. Il observe que Titus établit une partie de son camp sur le mont des Oliviers, à l'endroit même où Jésus-Christ pleura sur la cité coupable, et prédit sa

ruine. J'ajouterai que la première attaque sérieuse des Romains eut lieu de ce côté.

XXI. P. 257. Sur un mode pathétique, transmis aux Chrétiens, etc.

J'ai dit, dans le *Génie du Christianisme*, que le chant des Lamentations de Jérémie me paroissoit hébreu d'origine.

XXII. P. 257. La Voie douloureuse.

J'ai parcouru trois fois la *Via dolorosa*, pour en conserver scrupuleusement la mémoire. Il n'y a pas un coin de Jérusalem que je ne connoisse comme les rues de Paris. Je réponds de la vérité de tout ce tableau.

XXIII. P. 257. On sort par la porte de Bethléem, etc.

Je faisois tous les matins, en sortant du couvent de Saint-Sauveur, la route tracée dans cette page. J'ai constamment achevé le tour de Jérusalem à pied, dans cinq quarts d'heure, en passant sous le temple, et revenant par la grotte de Jérémie. C'est auprès de cette grotte que se trouve le beau tombeau d'une reine du nom d'Hélène, dont parlent Pausanias et presque tous les voyageurs aux Saints-Lieux. Quant au torrent de Cédron, il roule ordinairement vers Pâques une eau rougie par les sables de la montagne des Oliviers et du mont Moria. Lorsque j'ai vu ce torrent, il étoit à sec. Il y a encore neuf à dix gros oliviers dans le jardin de ce nom. Ce jardin appartient au couvent de Saint-Sauveur. On sait que l'olivier est presque immortel, parcequ'il renaît de sa souche. On peut donc très bien croire, comme on l'affirme à Jerusalem, que ces oliviers sont du temps de Jésus-Christ.

XXIV. P. 258. Plus loin, l'Homme-Dieu dit aux femmes, etc.

La tradition, à Jérusalem, a conservé beaucoup de circonstances de la Passion qui ne sont point dans l'Évangile. On montre, par exemple, l'endroit où Marie rencontra Jésus chargé de la Croix. Chassée par les gardes, elle prit une autre route, et se retrouva plus loin sur les pas du Sauveur. La foi ne s'oppose point à ces traditions, qui montrent à quel point cette merveilleuse et sublime histoire s'est gravée dans la mémoire des hommes. Dix-huit siècles écoulés, des persécutions sans fin, des révolutions éternelles, des ruines entassées et toujours croissantes, n'ont pu effacer ou cacher la trace de cette divine mère qui pleuroit sur son fils.

XXV. P. 258. O fils! ô filles de Sion!

Encore un simple chant de l'Église, rappelé au milieu des beautés des plus grands poëtes. Forme-t-il une si grande disparate? Et n'est-il pas simple, noble et poétique?

XXVI. P. 258. Déja s'avance vers Jérusalem, etc.

J'ai déja fait observer que l'action faisoit un pas à chaque livre. On ne peut donc pas se plaindre des descriptions, puisqu'elles n'interrompent jamais la narration.

XXVII. P. 259. Il découvre avec complaisance le lac Averne, etc.

Nous voici revenus à Virgile; et après avoir entendu le prophète du vrai Dieu, nous allons voir la prophétesse du Démon.

XXVIII. P. 239. Les Remords, couchés sur un lit de fer, etc.

Vestibulum ante ipsum, primisque in faucibus Orci,
Luctus et ultrices posuere cubilia Curæ;
Pallentesque habitant Morbi, tristisque Senectus,
Et Metus, et malesuada Fames, et turpis Egestas,
Terribiles visu formæ; Lethumque, Laborque;
Tum consanguineus Lethi Sopor, et mala mentis
Gaudia, mortiferumque adverso in limine Bellum,
Ferreique Eumenidum thalami, et Discordia demens,
Vipereum crinem vittis innexa cruentis. VIRG. Æn., VI, v. 273.

J'ai pris à Malherbe la rude et naïve traduction de ce dernier vers :

La Discorde aux crins de couleuvres.

XXIX. P. 239. Consacra... ses ailes.

Redditus his primum terris, tibi, Phœbe, sacravit
Remigium alarum. Æn., VI, v. 18.

XXX. P. 239. Quatre taureaux, etc.

Quatuor hic primum nigrantes terga juvencos
Constituit. . . . .
Voce vocans Hecaten, cœloque Ereboque potentem.
. . . . . Ipse atri velleris agnam
Æneas matri Eumenidum magnæque sorori
Ense ferit. . . . .
Tum Stygio regi nocturnas inchoat aras. Æn., VI, v. 243 et seq.

XXXI. P. 240. Il est temps, etc.

Poscere fata
Tempus, ait : Deus, ecce Deus. Æn., VI, v. 45.

XXXII. P. 240. Les traits de la Sibylle s'altèrent, etc.

. . . . Cui talia fanti
Ante fores, subito non vultus, non color unus,
Non comptæ mansere comæ; sed pectus anhelum,
Et rabie fera corda tument, majorque videri,
Nec mortale sonans. Æn., VI, v. 46.

XXXIII. P. 240. La prêtresse se lève trois fois, etc.

On voit comme j'ai changé la scène de Virgile : c'est ici une sibylle muette, au lieu d'une sibylle qui déclare l'oracle.

DIX-HUITIÈME LIVRE.

PREMIÈRE REMARQUE. P. 242. Auguste vient de se priver, etc.

Ce projet d'Hiéroclès, mis en avant dès le début de l'ouvrage pour favoriser l'ambition de Galérius, a été constamment rappelé et poursuivi : le voilà exécuté ; on en va voir les suites.

II. P. 242. Représentez au vieillard, etc.

C'est en effet le motif apparent que Galérius employa pour engager Dioclétien à abdiquer. Je suppose ici que c'est Hiéroclès qui inspire Galérius.

III. P. 242. Publius, qui, rival de la faveur de l'apostat, etc.

Publius commence à revenir plus souvent en scène; il ne tardera pas à jouer un rôle important pour la punition d'Hiéroclès.

IV. P. 242. Tout à coup on annonce Galérius.

Je n'ai pas suivi fidèlement l'histoire pour l'entrevue de Galérius et de Dioclétien. Dans cette fameuse discussion, Dioclétien se montre pusillanime; il pleure, il ne veut pas abdiquer, il supplie, il cède par peur. Alors Dioclétien cesse d'avoir le caractère propre à l'épopée; car il est avili aux yeux du lecteur. Ainsi, au lieu de m'attacher scrupuleusement à la vérité, je n'ai fait obéir Dioclétien qu'à la volonté du ciel, et à une voix fatale qui s'élève au fond de sa conscience. Cette idée est, je pense, plus conforme à la nature de mon ouvrage; mais j'avoue que j'ai eu quelque peine à faire le persécuteur des Chrétiens plus grand que l'histoire ne le représente.

V. P. 242. Toujours César!

Galérius, selon l'histoire, fit cette exclamation en recevant une lettre de Dioclétien, avec la suscription : *Cæsari.*

VI. P. 242. Et les Chrétiens ont eu l'insolence de le déchirer.

En effet, un Chrétien arracha l'édit de persécution affiché à Nicomédie, et souffrit le martyre pour cette action. Tous les évêques, en louant son courage, blâmèrent l'indiscrétion de son zèle.

VII. P. 243. Je rétablirai les Frumentaires.

Sorte de délateurs ou d'espions publics que Dioclétien avoit supprimés.

VIII. P. 243. Ainsi, repartit Dioclétien.

On disoit à Dioclétien que Carinus avoit donné de belles fêtes au peuple : il fit la réponse que l'on voit ici.

IX. P. 244. Vous ne mourrez point sans être la victime, etc.

Maximin Daïa et Maxence, l'un neveu, et l'autre gendre de Galérius, se révoltèrent contre lui.

X. P. 244. L'édit publié, etc.

Il étoit tel qu'on le rapporte dans le texte. (*Voyez* LACTANCE et EUSÈBE.)

XI. P. 245. Laurent de l'Église romaine, etc.

On a déja parlé de saint Laurent. Saint Vincent étoit de Saragosse. Après avoir subi plusieurs tourments, il fut replongé dans les cachots, où les Anges vinrent l'entretenir et guérir ses plaies. Il fut ensuite décapité. Eulalie, vierge et martyre, de Mérida en Portugal : lorsqu'elle rendit le dernier soupir, on vit une colombe

blanche sortir de sa bouche. Pélagie, d'Antioche, étoit d'une grande beauté, ainsi que sa mère et ses sœurs. Arrêtées par des soldats, et craignant qu'on n'attentât à leur pudeur, elles se retirèrent à l'écart, sous quelque prétexte, et se jetèrent dans l'Oronte, où elles se noyèrent en se tenant embrassées. On attribue ce martyre volontaire à une inspiration particulière du Saint-Esprit. Félicité et Perpétue ont déja été nommées dans le livre du *Ciel:* elles reparoitront à la fin de l'ouvrage. Quant à Théodore et aux sept Vierges d'Ancyre, la tragédie de Corneille les a fait connoitre à ceux qui ne lisent point la vie de nos Saints. L'histoire charmante des deux jeunes époux qui se trouvèrent dans le même tombeau est postérieure à l'époque de mon action ; j'ai cru pouvoir la rappeler. On la trouve dans Sidoine Apollinaire.

XII. P. 245. Les prêtres renfermoient le Viatique, etc.

On voit encore quelques-unes de ces boîtes au Musée Clémentin, à Rome, avec les instruments qui servoient à tourmenter les martyrs : les poids pour les pieds, les ongles de fer, les martinets, etc.

XIII. P. 245. On nommoit les diacres, etc.

Ces préparations à la persécution sont conformes à la vérité historique. La charité de l'Église a toujours surabondé où les maux surabondent ; la grace de Jésus-Christ défie toutes les douleurs humaines.

XIV. P. 245. Ce prince habitoit, etc.

Il n'y a guère de lieux célèbres dans la Grèce et dans l'Italie qui ne soient peints dans *les Martyrs*. Je renvoie pour Tivoli à ma lettre à M. de Fontanes, déja citée dans ces notes.

XV. P. 246. Vous ne serez point appelé au partage, etc.

Eudore s'étoit *fait mieux instruire*, et sans doute il avoit appris la résolution de Dioclétien par des voies certaines : le palais de l'empereur étoit rempli de Chrétiens ; Valérie et Prisca même, fille et femme de Dioclétien, étoient Chrétiennes.

XVI. P. 246. Vous aurez soin, à chaque mansion, de faire mutiler, etc.

J'ai dit, dans une note sur la carte de Peutinger, liv. VI, que les mansions étoient les relais des postes. Lorsque Constantin s'échappa de la cour de Galérius, il fit couper les jarrets des chevaux qu'il laissoit derrière lui, afin de n'être pas poursuivi.

XVII. P. 246. Tel, dans les déserts de l'Arabie, etc.

J'ai mis ici en comparaison la description du cheval arabe que l'on a vue dans mon *Itinéraire*. Le dernier trait : « Il écume, etc. » est du passage de Job sur le cheval.

XVIII. P. 247. Les tombes de Symphorose, etc.

On sait qu'Horace vécut, et mourut peut-être, à Tibur ; mais peu de personnes savent que ce riant Tibur fut immortalisé par les cendres d'une martyre chrétienne. Symphorose, de Tibur, avoit sept enfants. Sous le règne d'Adrien elle

refusa, ainsi que ses sept fils, de sacrifier aux faux dieux. Ces nouveaux Machabées subirent le martyre; ils furent enterrés au bord de l'Anio, près du temple d'Hercule.

XIX. P. 248. S'élevoit un tribunal de gazon, etc.

L'appareil de cette scène est tel dans l'histoire; mais la scène est placée à Nicomédie.

XX. P. 249. Force ce nouveau David, etc.

David, contraint de se retirer devant Saul, se cacha dans le désert de Zeila. *Écriture.*

XXI. P. 250. Constantin disparoît.

L'ordre des temps n'est pas tout à fait suivi : Constantin ne s'échappa de la cour de Galérius que longtemps après l'abdication de Dioclétien.

XXII. P. 250. Des dragons semblables, etc.

Si l'on en croit Plutarque et Lucain, Caton d'Utique trouva sur les bords de la Bagrada, en Afrique, un serpent si monstrueux, que l'on fut obligé d'employer pour le tuer les machines de guerre.

XXIII. P. 250. Des monstres inconnus, etc.

Les anciens disoient que l'Afrique enfantoit tous les ans un monstre nouveau.

XXIV. P. 251. La persécution s'étend dans un moment, etc.

Tout ce qui suit dans le texte est un abrégé exact et fidèle des passages que je vais citer. La vérité est ici bien au-dessus de la fiction. Je me servirai des traductions connues, afin que tous les lecteurs puissent voir que je n'ai pas inventé un seul mot.

Extrait d'Eusèbe. — « Un grand nombre (de Chrétiens) furent condamnés « à mourir, les uns par le feu, et les autres par le fer. On dit que cet arrêt n'eut « pas été sitôt prononcé, qu'on vit une quantité incroyable d'hommes et de « femmes se jeter dans le bûcher avec une joie et une promptitude non pareilles. « Il y eut aussi une multitude presque innombrable de Chrétiens qui furent liés « dans les barques, et jetés au fond de la mer... Les prisons, qui ne servoient « autrefois qu'à renfermer ceux qui avoient commis des meurtres ou violé la « sainteté des tombeaux, furent remplies d'une multitude incroyable de per- « sonnes innocentes, d'évêques, de prêtres, de diacres, de lecteurs, d'exor- « cistes; de sorte qu'il n'y restoit plus de place où l'on pût mettre les coupables... « Quelqu'un peut-il voir sans admiration la constance invincible avec laquelle « ces généreux défenseurs de la religion chrétienne souffrirent les coups de fouet, « la rage des bêtes accoutumées à sucer le sang humain, l'impétuosité des « léopards, des ours, des sangliers et des taureaux, que les Païens irritoient « contre eux avec des fers chauds?... Une quantité presque innombrable d'hommes, « de femmes et d'enfants, méprisèrent cette vie mortelle pour la défense de la « doctrine du Sauveur. Les uns furent brûlés vifs, et les autres jetés dans la mer, « après avoir été déchirés avec des ongles de fer, et avoir souffert toutes sortes « d'autres supplices. D'autres présentèrent avec joie leur tête aux bourreaux pour

« être coupée ; quelques-uns moururent au milieu des tourments ; quelques-uns « furent consumés par la faim ; quelques-uns furent attachés en croix, soit en la « posture où l'on y attache d'ordinaire les criminels, ou la tête en bas, et per- « cés avec des clous, et y demeurèrent jusqu'à ce qu'ils mourussent de faim... « Les historiens n'ont point de paroles qui puissent exprimer la violence des « douleurs et la cruauté des supplices que les martyrs souffrirent dans la Thé- « baïde. Quelques-uns furent déchirés jusqu'à la mort par tout le corps avec « des têts de pots cassés au lieu d'ongles de fer. Des femmes furent attachées « par un pied, élevées en l'air avec des machines, la tête en bas, et exposées « alors avec autant d'inhumanité que d'infamie. Des hommes furent attachés par « les jambes à des branches d'arbres que l'on avoit courbées avec des machines, « et écartelés lorsque ces branches, étant lâchées, reprirent leur situation natu- « relle. Ces violences-là furent exercées l'espace de plusieurs années, durant « lesquelles on faisoit mourir chaque jour, par divers supplices, tantôt dix per- « sonnes, tant hommes que femmes ou enfants ; tantôt vingt, tantôt trente, « tantôt soixante, et quelquefois même jusqu'à cent. Étant sur les lieux, j'en ai « vu exécuter à mort un grand nombre dans un même jour, dont les uns avoient « la tête tranchée, les autres étoient brûlés vifs. La pointe des épées étoit « émoussée à force de tuer, et les bourreaux, las de tourmenter les martyrs, se « relevoient tour à tour. J'ai été témoin de la généreuse ardeur et de la noble « impatience de ces fidèles... Il n'y a point de discours qui soit capable d'exprimer « la générosité et la constance qu'ils ont fait paroître au milieu des supplices. « Comme il n'y avoit personne à qui il ne fût permis de les outrager, les uns les « battoient avec des bâtons, les autres avec des baguettes, les autres avec des « fouets, les autres avec des lanières de cuir, et les autres avec des cordes, « chacun choisissant, selon ce qu'il avoit de malice, un instrument particulier « pour les tourmenter. On en attacha quelques-uns à des colonnes, les mains « liées derrière le dos, et ensuite on leur étendit les membres avec des machines. « On les déchira après cela avec des ongles de fer, non-seulement par les côtés, « comme l'on a accoutumé de déchirer ceux qui ont commis un meurtre, mais « aussi par le ventre, par les cuisses et par le visage. On en suspendoit quel- « ques-uns par la main, au haut d'une galerie, de sorte que la violence avec « laquelle leurs nerfs étoient tendus leur étoit plus sensible qu'aucun autre sup- « plice n'auroit pu être. On les attachoit quelquefois à des colonnes, vis-à-vis « les uns des autres, sans que leurs pieds touchassent à terre ; tellement que la « pesanteur de leur corps serroit extrêmement les liens par où ils étoient attachés. « Ils étoient dans cette posture contrainte, non-seulement pendant que le juge « leur parloit ou qu'il les interrogeoit, mais presque durant tout le jour.

« ... Les uns eurent les membres coupés avec des haches, comme en Arabie ; « les autres eurent les cuisses coupées, comme en Cappadoce ; les autres furent « pendus par les pieds, et étouffés à petit feu, comme en Mésopotamie ; les autres « eurent le nez, les oreilles, les mains et les autres parties du corps coupées, « comme à Alexandrie. » (*Voyez* Eusèbe, ch. VI, VII, VIII, IX, X et XI, liv. VIII.)

Extrait de Lactance, de la Mort des Persécuteurs.—« Parlerai-je des jeux « et des divertissements de Galère ? Il avoit fait venir de toutes parts des ours « d'une grandeur prodigieuse, et d'une férocité pareille à la sienne. Lorsqu'il « vouloit s'amuser, il faisoit apporter quelques-uns de ces animaux, qui avoient « chacun leur nom, et leur donnoit des hommes plutôt à engloutir qu'à dévorer ;

« et quand il voyoit déchirer les membres de ces malheureux, il se mettoit à « rire. Sa table étoit toujours abreuvée de sang humain. Le feu étoit le supplice « de ceux qui n'étoient pas constitués en dignité. Non-seulement il y avoit con- « damné les Chrétiens, il avoit de plus ordonné qu'ils seroient brûlés lentement. « Lorsqu'ils étoient au poteau, on leur mettoit un feu modéré sous la plante des « pieds, et on l'y laissoit jusqu'à ce qu'elle fût détachée des os. On appliquoit « ensuite des torches ardentes sur tous leurs membres, afin qu'il n'y eût aucune « partie de leur corps qui n'eût son supplice particulier. Durant cette effroyable « torture, on leur jetoit de l'eau sur le visage, et on leur en faisoit boire, de peur « que l'ardeur de la fièvre ne hâtât leur mort, qui pourtant ne pouvoit être dif- « férée longtemps, car, quand le feu avoit consumé toute leur chair, il péné- « troit jusqu'au fond de leurs entrailles. Alors on les jetoit dans un grand bra- « sier, pour achever de brûler ce qui restoit encore de leur corps. Enfin on « réduisoit leurs os en poudre, et on les jetoit dans la rivière ou dans la mer.

« Mais le cens qu'on exigea des provinces et des villes causa une désolation « générale[1]. Les commis, répandus partout, faisoient les recherches les plus ri- « goureuses; c'étoit l'image affreuse de la guerre et de la captivité. On mesuroit « les terres, on comptoit les vignes et les arbres, on tenoit registre des animaux « de toute espèce, on prenoit les noms de chaque individu : on ne faisoit nulle « distinction des bourgeois et des paysans. Chacun accouroit avec ses enfants et « ses esclaves; on entendoit résonner les coups de fouet; on forçoit, par la vio- « lence des supplices, les enfants à déposer contre leurs pères, les esclaves con- « tre leurs maîtres, les femmes contre leurs maris. Si les preuves manquoient, « on donnoit la question aux pères, aux maris, aux maîtres, pour les faire dé- « poser contre eux-mêmes; et quand la douleur avoit arraché quelque aveu de « leur bouche, cet aveu étoit réputé contenir la vérité. Ni l'âge, ni la maladie, ne « servoient d'excuse : on faisoit apporter les infirmes et les malades; on fixoit « l'âge de tout le monde; on donnoit des années aux enfants, on en ôtoit aux « vieillards : ce n'étoit partout que gémissements, que larmes. Le joug que le « droit de la guerre avoit fait imposer aux peuples vaincus par les Romains, Ga- « lère voulut l'imposer aux Romains mêmes; peut-être fut-ce parceque Trajan « avoit puni par l'imposition du cens les révoltes fréquentes des Daces, dont Ga- « lère étoit descendu. On payoit de plus une taxe par tête, et la liberté de respi- « rer s'achetoit à prix d'argent. Mais on ne se fioit pas toujours aux mêmes « commissaires; on en envoyoit d'autres, dans l'espérance qu'ils feroient de nou- « velles découvertes. Au reste, qu'ils en eussent fait ou non, ils doubloient tou- « jours les taxes, pour montrer qu'on avoit eu raison de les employer. Cependant « les animaux périssoient, les hommes mouroient : le fisc n'y perdoit rien, on « payoit pour ce qui ne vivoit plus, en sorte qu'on ne pouvoit ni vivre ni mourir « gratuitement. Les mendiants étoient les seuls que le malheur de leur condition « mît à l'abri de ces violences; ce monstre parut en avoir pitié et vouloir remé- « dier à leur misère : il les faisoit embarquer, avec ordre, quand ils seroient en « pleine mer, de les y jeter. Voilà le bel expédient qu'il imagina pour bannir la « pauvreté de son empire; et de peur que, sous prétexte de pauvreté, quel- « qu'un ne s'exemptât du cens, il eut la barbarie de faire périr une infinité de « misérables. »

[1] Le cens étoit une imposition sur les personnes, sur les bêtes, sur les terres labourables, sur les vignes et les arbres fruitiers.

XXV. P. 252. Le disciple des sages publia, etc.

Voyez la Préface, à l'article d'Hiéroclès.

XXVI. P. 252. J'emploierai, disoit-il en lui-même, etc.

Je ne me suis point complu à inventer des crimes inconnus, pour les prêter à Hiéroclès. J'en suis fâché pour la nature humaine, mais Hiéroclès ne dit et ne fait rien qui n'ait été dit et fait, même de nos jours. Au reste, ce moyen affreux que veut employer Hiéroclès lui fait différer le supplice d'Eudore; sans cela, il n'eût pas été naturel que le fils de Lasthénès fût resté si longtemps dans les cachots avant d'être jugé.

XXVII. P. 252. Cet impie qui renioit l'Éternel.

Ceci est bien humiliant pour l'orgueil humain; mais c'est une vérité dont on n'a que trop d'exemples, et je l'ai déja remarqué dans le *Génie du Christianisme*.

XXVIII. P. 252. Il y avoit à Rome un Hébreu, etc.

Cette machine est justifiée par l'usage que tous les poëtes chrétiens ont fait de la magie. Ainsi Armide enlève Renaud; ainsi le Démon du fanatisme arme Clément d'un poignard. Il ne s'agit ici que de porter une nouvelle : Hiéroclès ne voit point lui-même l'Hébreu; il l'envoie consulter par un esclave superstitieux et timide; rien ne choque donc la vraisemblance des mœurs dans la peinture de la scène: et quant à la scène elle-même, elle est du ressort de mon sujet; elle sert à avancer l'action, et à lier les personnages de Rome à ceux de Jérusalem.

XXIX. P. 253. Il découvre l'urne sanglante.

Hiéroclès est le ministre d'un tyran, persécuteur des Chrétiens; il est donc naturel qu'on évoque le Démon de la tyrannie et que l'évocation se fasse par les cendres du plus célèbre des tyrans et du premier persécuteur des Chrétiens.

Selon une tradition populaire qui court à Rome, il y avoit autrefois à la *Porta del Popolo* un grand arbre sur lequel venoit constamment se percher un corbeau. On creusa la terre au pied de cet arbre, et l'on trouva une urne avec une inscription qui disoit que cette urne renfermoit les cendres de Néron. On jeta les cendres au vent, et l'on bâtit, sur le lieu où l'on avoit trouvé l'urne, l'église connue aujourd'hui sous le nom de Sainte-Marie du Peuple. Le monument appelé le tombeau de Néron, que l'on voit à deux lieues de Rome, sur la route de la Toscane, n'est point le tombeau de Néron.

XXX. P. 253. La frayeur pénètre jusqu'aux os.

« Pavor tenuit me et tremor, et omnia ossa mea perterrita sunt.
« Et cum spiritus, me præsente, transiret, inhorruerunt pili carnis meæ.
« Stetit quidam cujus non agnoscebam vultum... et vocem quasi auræ lenis
« audivi. » (Job, cap. IV.)

XXXI. P. 253. C'étoit l'heure où le sommeil fermoit les yeux, etc.

Tempus erat quo prima quies mortalibus ægris
Incipit. Æn., II, 268.



XXXII. P. 254. Sa barbe étoit négligée.

In somnis ecce ante oculos mœstissimus Hector
Visus adesse mihi, largosque effundere fletus.
. . . .
Squalentem barbam. . . . .
Sed graviter gemitus imo de pectore ducens. Æn., II, 270 et seq.

XXXIII. P. 254. Fuis, ma fille, etc.

Heu fuge. . . . . eripe flammis. Æn., II, 289.

XXXIV. P. 254. Déja les galeries étoient désertes.

Apparet domus intus, et atria longa patescunt.
. . . .
Ædibus in mediis, nudoque sub ætheris axe
Ingens ara fuit, etc. Æn., II, 483.

XXXV. P. 255. Eurymédusé, votre sort, etc.

Ce personnage disparoît avant la fin de l'action ; il s'évanouit comme Creüse ; il étoit de peu d'importance. Il entroit dans mon plan de montrer Cymodocée isolée, tandis qu'Eudore est environné des compagnons de sa gloire ; autrement les scènes de la prison de Cymodocée et celles des cachots d'Eudore eussent été semblables.

XXXVI. P. 256. Il aperçoit un homme, etc.

Tout le monde connoît la retraite de saint Jérôme dans la grotte de Bethléem ; tout le monde a vu les tableaux du Dominiquin, d'Augustin Carrache ; tout le monde sait que saint Jérôme se plaint, dans ses lettres, d'être tourmenté au milieu de sa solitude par les souvenirs de Rome. Ce grand personnage, que l'on a quitté au tombeau de Scipion, et que l'on retrouve à Bethléem pour donner le baptême à Cymodocée, a du moins l'avantage de ne rappeler que des lieux célèbres, de grands noms et d'illustres souvenirs.

DIX-NEUVIÈME LIVRE.

PREMIÈRE REMARQUE. P. 259. La trace blanchissante, etc.

Ceux qui ont voyagé sur mer ont vu ces traces de vaisseau, que les marins appellent le sillage. Dans les temps calmes, cette ligne blanche reste quelquefois marquée pendant plusieurs heures.

II. P. 259. Doroit et brunissoit à la fois, etc.

Je ne suis pas le premier auteur qui ait parlé de ce double effet du soleil levant sur les mers de la Grèce. Chandler l'avoit observé avant moi.

III. P. 259. Les nues sereines, etc.

Expression du grand maître, qui peint parfaitement ces petites nues que l'on aperçoit dans un beau ciel :

Unde serenas
Ventus agat nubes. VIRG., *Georg.*, I, 461.

IV. P. 260. Et la mère d'Eudore venoit de mourir.

Petite circonstance d'où naît la peinture du Purgatoire, au XXI[e] livre.

V. P. 260. Le jour s'éteint, le jour renaît, etc.

Je ne sais si c'est ce passage qui a fait dire à un critique que Démodocus étoit un vieil imbécile, ou si c'est à cause de ce même passage qu'un autre critique a bien voulu comparer la douleur de Démodocus à celle de Priam.

VI. P. 261. Deux hautes chaînes de montagnes s'étendant, etc.

Ceci est tiré mot pour mot de mon *Itinéraire*; mais comme, dans un sujet si intéressant, on ne sauroit avoir trop de détails, je citerai encore un fragment de mon *Voyage*. Ce fragment commence à mon départ de Bethléem pour la mer Morte, en passant par le monastère de Saint-Saba.

« Les Arabes qui nous avoient attaqués à la porte du couvent de Saint-Saba « appartenoient à une tribu qui prétendoit avoir seule le droit de conduire les « étrangers. Les Bethléémites, qui désiroient avoir le prix de l'escorte, et qui « ont une réputation de courage à soutenir, n'avoient pas voulu céder. Le supé- « rieur du monastère avoit promis que je satisferois les Bédouins, et l'affaire « s'étoit arrangée. Je ne voulois rien leur donner, pour les punir ; mais Ali-Aga « (le janissaire) me représenta que, si je tenois à cette résolution, nous ne « pourrions jamais arriver au Jourdain ; qu'ils iroient appeler les autres tribus « du désert, et que nous serions infailliblement massacrés ; que c'étoit la raison « pour laquelle il n'avoit pas voulu tuer le chef des Arabes ; car une fois le sang « versé, nous n'aurions eu d'autre parti à prendre que de retourner prompte- « ment à Jérusalem.

« Je doute que les couvents de Scété soient placés dans des lieux plus tristes « et plus isolés que le couvent de Saint-Saba. Il est bâti dans la ravine même du « torrent de Cédron, qui peut avoir trois ou quatre cents pieds de profondeur « dans cet endroit. L'église occupe une petite éminence dans le fond du lit. De là « les bâtiments du monastère s'élèvent par des escaliers perpendiculaires et des « passages creusés dans le roc, sur le flanc de la ravine, et parviennent ainsi « jusque sur la croupe de la montagne, où ils se terminent par deux tours car- « rées. Du haut de ces tours, on découvre les sommets stériles des montagnes de « Judée ; au-dessous de sol, l'œil plonge dans le ravin desséché du torrent des « Cèdres, où l'on voit des grottes qu'habitèrent jadis les premiers anachorètes.

« Pour toute curiosité, on montre aujourd'hui à Saint-Saba trois ou quatre « cents têtes de morts, qui sont celles des religieux massacrés par les infidèles. « On m'a laissé un quart d'heure seul avec ces saintes reliques. Il semble que « les moines qui me donnoient l'hospitalité devinassent que j'avois le dessein de « peindre la situation de l'ame des Solitaires de la Thébaïde.

« Nous sortîmes du monastère à trois heures de l'après-midi et nous arrivâmes « vers le coucher du soleil au dernier rang des montagnes de Judée, qui bordent « à l'occident la mer Morte et la vallée du Jourdain. La chaîne du levant, qui

« forme l'autre bord de la vallée, s'appelle les montagnes de l'Arabie, et comprend l'ancien pays des Moabites et des Ammonites, etc. . . . .

. . . .

« Nous descendîmes de la croupe de la montagne pour aller passer la nuit au « bord de la mer Morte, et remonter ensuite au Jourdain. En entrant dans la « vallée, notre petite troupe se resserra et fit silence. Nos Bethléémites armèrent « leurs fusils, et marchèrent en avant avec précaution. Nous nous trouvions sur « le chemin des Arabes du désert qui vont chercher du sel au lac, et qui font « une guerre impitoyable aux voyageurs. Nous marchâmes ainsi pendant deux « heures le pistolet à la main, comme en pays ennemi, et nous arrivâmes à la « nuit close au bord du lac. La première chose que je fis en mettant pied à terre, « fut d'entrer dans le lac jusqu'aux genoux, et de porter l'eau à ma bouche. Il me « fut impossible de l'y retenir. La salûre en est beaucoup plus forte que celle de « la mer, et elle produit sur les lèvres l'effet d'une forte solution d'alun. Mes « bottes furent à peine séchées qu'elles se couvrirent de sel; nos vêtements, nos « chapeaux, nos mains, notre visage, furent, en moins de deux heures, imprégnés de ce minéral.

« Nous établîmes notre camp au bord de l'eau, et les Bethléémites allumèrent « du feu pour faire du café. Telle est la force de l'habitude : ces Arabes avoient « marché avec beaucoup de prudence dans la campagne, et ils ne craignirent « point d'allumer un feu qui pouvoit bien plus aisément les trahir. Vers minuit, « j'entendis quelque bruit sur le lac; les Bethléémites me dirent que c'étoient des « légions de petits poissons qui viennent sauter au rivage. Ceci contrediroit « l'opinion généralement adoptée que la mer Morte ne produit aucun être vivant. « Pococke, étant à Jérusalem, avoit entendu dire aussi qu'un missionnaire avoit « vu des poissons dans le lac Asphaltite. Ce savant voyageur avoit fait analyser « l'eau de ce lac : j'ai apporté une bouteille de cette eau, jusqu'à présent fort « bien conservée.

« Le 6 octobre, au lever du jour, je parcourus le rivage. Le lac fameux qui « occupe l'emplacement de Sodome et de Gomorrhe est nommé mer Morte ou « mer Salée dans l'Écriture, Asphaltite par les auteurs grecs et latins, et Almotanah par les Arabes (*voyez* d'Anville). Strabon rapporte la tradition des villes « abîmées. Je ne puis être du sentiment de quelques voyageurs qui prétendent « que la mer Morte n'est que le cratère d'un volcan. J'ai vu le Vésuve, la Solfatare, le Monte-Nuovo dans le lac Fusin, le Pic des Açores, le Mamelife, vis-à-vis de Carthage, les volcans éteints d'Auvergne; j'ai partout remarqué les « mêmes caractères, c'est-à-dire des montagnes creusées en entonnoir, des « laves et des cendres où l'action du feu ne peut se méconnoître. La mer Morte, « au contraire, est un lac assez long, encaissé entre deux chaînes de montagnes, « qui n'ont entre elles aucune cohérence de formes, aucune homogénéité de « sol. Elles ne se rejoignent point aux deux extrémités du lac; elles continuent, « d'un côté, à border la vallée du Jourdain, en se rapprochant vers le nord jusqu'au lac de Tibériade; et, de l'autre, elles vont, en s'écartant, se perdre au « midi dans les sables de l'Yémen. Il est vrai qu'on trouve du bitume, des eaux « chaudes et des pierres phosphoriques dans la chaîne des montagnes d'Arabie, « mais je n'en ai point vu dans la chaîne opposée. D'ailleurs la présence des eaux « thermales, du soufre et du bitume, ne suffit point pour attester l'existence « antérieure d'un volcan. C'est dire assez que, quant aux villes abîmées, je

« m'en tiens au sens de l'Écriture, sans appeler la physique à mon secours. . .
« . . . . Quelques voyageurs prétendent que, dans les temps calmes, « on aperçoit encore au fond de la mer Morte des débris de murailles et de « palais. C'est peut-être ce qui a donné à Klopstock l'idée bizarre de faire cacher « Satan dans les ruines de Gomorrhe, pour contempler la mort du Christ. Je ne « sais si ces débris existent. Et comment les auroit-on découverts? De mémoire « d'homme, on n'a jamais vu de bateaux sur le lac Asphaltite. Les géographes, « les historiens, les voyageurs, ne parlent point de la navigation de ce lac. Il est « vrai que Josèphe le fit mesurer, mais il est probable que la mesure fut prise « par terre le long du rivage; car on ne voit pas que les anciens connussent la « manière de relever les distances par eau.

« Strabon parle de treize villes englouties dans le lac Asphaltite. La Genèse « en place cinq *in valle silvestri*, *Sodome*, *Gomorrhe*, *Adam*, *Séboim* et « *Segor;* mais elle ne marque que les deux premières comme détruites par le feu « du ciel. Le Deutéronome en cite quatre, *Sodome*, *Gomorrhe*, *Adam* et *Séboim;* « la Sagesse en compte cinq, sans les désigner: *Descendente igne in Pentapolim.*

« Jacques Cerbus ayant remarqué que sept grands courants d'eau tombent « dans la mer Morte, Reland en conclut que cette mer devoit se dégager de la « superfluité de ses eaux par des canaux souterrains. Sandy et quelques autres « voyageurs ont énoncé la même opinion; mais elle est aujourd'hui abandonnée, « d'après les observations sur l'évaporation par le docteur Halley: observations « admises par Shaw, qui trouve pourtant que le Jourdain roule par jour à la « mer Morte six millions quatre-vingt-dix mille tonnes d'eau, sans compter les « eaux de l'Arnon et de sept autres torrents. . . . .
« . . . . Je voulois voir le Jourdain à l'endroit « où il se jette dans la mer Morte, point essentiel qui n'a pas encore été reconnu; « mais les Bethléémites refusèrent de m'y conduire, parceque le fleuve, à une « lieue environ de son embouchure, fait un long détour sur la gauche, et se « rapproche de la montagne d'Arabie. Il fallut donc me contenter de marcher « vers la courbure du fleuve la plus rapprochée du lieu où nous nous trouvions. « Nous levâmes le camp, et nous cheminâmes pendant deux heures avec une « peine excessive dans des dunes de sable et des couches de sel; je vis tout à « coup les Bethléémites s'arrêter, et me montrer de la main, parmi des arbris- « seaux, quelque chose que je n'apercevois pas: c'étoit le Jourdain.

« J'avois vu les grands fleuves de l'Amérique avec le plaisir qu'inspirent la « solitude et la nature; j'avois visité le Tibre, et recherché avec le même intérêt « l'Eurotas et le Céphise; mais je ne puis dire ce que j'éprouvai à la vue du « Jourdain. Non-seulement ce fleuve me rappeloit une antiquité fameuse, mais « ses rives m'offroient encore le théâtre des miracles de ma religion. La Judée est « le seul pays de la terre qui offre à la fois au voyageur chrétien le souvenir des « affaires humaines et des choses du ciel, et qui fasse naître au fond de l'ame, « par ce mélange, un sentiment et des pensées qu'aucun autre lieu ne peut « inspirer. »

VII. P. 262. Un fruit semblable à un citron doré.

J'ai apporté ce fruit, qui a passé longtemps pour n'exister que dans l'imagination des Missionnaires. Il est bien connu aujourd'hui des botanistes. On a

rangé l'arbuste qui le porte dans la classe des *solanées*, sous le nom de *solanum sodomæum;* quand j'ai dit, dans la préface des premières éditions, que ce fruit ressemble à un citron dégénéré par la malignité du sol, je n'ai eu l'intention que de parler de l'apparence et non de la réalité.

VIII. P. 263. Les chameaux seuls, etc.

Je me sers ici d'une anecdote que j'ai rapportée dans l'*Itinéraire*, et dont j'ai presque été le témoin.

IX. P. 264. On s'assied autour d'un bûcher.

C'est une scène de mœurs arabes dans laquelle j'ai figuré moi-même, et qu'on peut voir dans le passage cité à la note précédente.

X. P. 264. Des lettres pour les principaux Fidèles, etc.

Ces lettres de voyage ou de recommandation étoient données par les évêques. J'ai cru pouvoir les faire donner par saint Jérôme, prêtre et docteur de l'église latine.

XI. P. 264. Reine de l'Orient.

Quelle Jérusalem nouvelle
Sort du fond du désert, brillante de clarté? etc.
RACINE, *Ath.*, III, 7.

XII. P. 264. La nouvelle Jérusalem ne pleure point.

Allusion à une belle médaille de Titus : un palmier, une femme assise et enchaînée au pied de ce palmier; pour légende : *Judæa capta.*

XIII. P. 265. La souveraine des Anges, etc.

Ceci rend naturelles et vraisemblables les courses de Cymodocée.

XIV. P. 265. Je suis Pamphile de Césarée.

Pamphile le martyr, disciple de Timothée et condisciple d'Eusèbe, a été nommé parmi les grands hommes chrétiens qu'Eudore rencontre à Alexandrie.

XV. P. 266 Au pied du mont Aventin, etc.

On montre encore cette prison à Rome.

XVI. P. 266. Voit arriver tour à tour des amis, etc.

Ainsi, tous les personnages se trouvent à Rome par un même événement : Démodocus, Cyrille, Zacharie, l'ermite du Vésuve, etc.; et, dans un moment, le Ciel va amener Cymodocée au lieu du sacrifice.

XVII. P. 267. Ces confesseurs avoient transformé la prison en une église, etc.

Cette peinture du bonheur des prisons est fidèle. Fleury seul donnera au lecteur curieux le moyen de vérifier tout ce que j'avance. (*Mœurs des Chrétiens* et *Hist. eccl.*)

XVIII. P. 267. Du fond d'une retraite ignorée, le pontife de Rome.

Dans les calamités publiques, il y a toujours des victimes qui échappent : tous les Chrétiens, tous les chefs des Chrétiens, n'étoient pas dans les cachots pendant les persécutions, comme tous les François n'étoient pas emprisonnés sous le règne de la terreur.

XIX. P. 267. La belle et brillante Aglaé.

Voilà la fin de l'histoire d'Aglaé, de Pacôme et de Boniface, dont on a vu le commencement au cinquième livre ; on va voir aussi la fin de l'histoire de Genès.

XX. P. 268. Mon fils, répond le descendant, etc.

Ce simple récit de Zacharie est fondé sur l'histoire. Constance subjugua en effet quelques tribus des Francs, et les transporta dans les Gaules, aux environs de Cologne.

XXI. P. 269. L'heureuse arrivée de Constantin.

Par là le dénoûment est préparé, et le triomphe de la Religion annoncé.

XXII. P. 269. Valérie avoit été exilé en Asie.

Cela est conforme à la vérité. Ces deux personnages, n'étant plus nécessaires, sont mis à l'écart. On ne les a appelés ici que pour satisfaire le lecteur, qui auroit pu demander ce qu'ils étoient devenus.

XXIII. P. 269. Il vouloit engager Dioclétien, etc.

On verra Eudore se reprocher ce dessein comme criminel ; mais ce dessein entretient l'espérance dans l'esprit du lecteur jusqu'au dernier moment, et rappelle en même temps le trait le plus connu et le plus frappant de l'histoire de Dioclétien. Il falloit d'ailleurs, selon la règle dramatique, que le héros fût coupable d'une légère faute.

XXIV. P. 269. Ils s'aperçurent bientôt, etc.

En passant en Amérique avec des prêtres qui fuyoient la persécution, j'ai été témoin d'une scène à peu près pareille. Quand il survenoit un orage, les matelots se confessoient aux mêmes hommes qu'ils venoient d'insulter.

XXV. P. 270. Le Sauveur aperçoit le vaisseau de Cymodocée, etc.

L'intervention du merveilleux étoit absolument nécessaire ici. Sans blesser toutes les convenances, et même toutes les vraisemblances, Cymodocée ne pouvoit aller de son propre mouvement chercher Eudore en Italie ; mais le Ciel, qui veut le triomphe de la Croix, conduit cette innocente victime au lieu du sacrifice.

XXVI. P. 270. Le vent, qui jusqu'alors, etc.

Je ne peins dans ce naufrage que ma propre aventure. En revenant de l'Amérique, je fus accueilli d'une tempête de l'ouest qui me conduisit en vingt et un jours de l'embouchure de la Delaware à l'île d'Aurigny, dans la Manche, et fit toucher le vaisseau sur un banc de sable. Dans mon dernier voyage sur mer, j'ai mis soixante-deux jours à aller d'Alexandrie à Tunis ; toute cette traversée, au milieu de l'hiver, fut une espèce de continuel naufrage ; nous vîmes périr

trois gros vaisseaux sur Malte, et le nôtre étoit le quatrième en danger. C'est peut-être acheter un peu cher le plaisir de ne peindre que d'après nature.

XXVII. P. 270. Les flots se dérouloient avec uniformité.

Il faut l'avouer, au milieu des plus furieuses tempêtes, je n'ai point remarqué ce chaos, ces montagnes d'eau, ces abîmes, ce fracas qu'on voit dans les orages des poëtes. Je ne trouve qu'Homère de vrai dans ces sortes de descriptions, et elles se bornent presque toutes à un trait, la noirceur des ondes. J'ai bien remarqué, au contraire, ce silence et cette espèce de régularité que je décris ici, et il n'y a peut-être rien de plus effrayant. Des marins à qui j'ai lu cette tempête m'ont paru frappés de la vérité des accidents. Les critiques qui pensent qu'on peut bien imiter la nature sans sortir de son cabinet, sont, je crois, dans l'erreur. Que l'on copie tant qu'on voudra un portrait fidèle, on n'attrapera jamais ces nuances de la physionomie que l'original peut seul donner.

XXVIII. P. 272. L'écueil voisin semble changer de place.

Il faut avoir été dans une position semblable pour bien juger de la joie et de la terreur d'un pareil moment. Je regrette de n'avoir point la lettre que j'écrivis à M. de Châteaubriand, mon frère, qui a péri avec son aïeul M. de Malesherbes. Je lui rendois compte de mon naufrage. J'aurois retrouvé dans cette lettre des circonstances qui ont sans doute échappé à ma mémoire, quoique ma mémoire m'ait bien rarement trompé.

XXIX. P. 272. On précipite au fond de la mer des sacs remplis de pierres.

Les anciens arrêtoient ainsi leurs vaisseaux sur des fonds vaseux, lorsque l'ancre glissoit, ou, comme parlent les marins, lorsque le vaisseau filoit sur son ancre. L'ancre sacrée étoit une ancre réservée pour les naufrages; on l'appelle parmi nous l'ancre de salut. Les anciens ont fait souvent allusion à cette ancre sacrée, entre autres Plutarque, qui se sert volontiers d'images empruntées de la navigation et des vaisseaux.

VINGTIÈME LIVRE.

PREMIÈRE REMARQUE. P. 275. On n'envoya point au-devant de Cymodocée, etc.

Il y a plusieurs exemples de ces honneurs poétiques rendus par l'antiquité à des personnages remarquables. Pour n'en citer qu'un, ce fut de cette manière que Denis reçut Platon, à son second voyage de Sicile.

II. P. 275. Archytas.

Grand mathématicien, et célèbre philosophe pythagoricien. Il étoit de Tarente. On lui avoit élevé dans sa patrie un monument qui se voyoit de loin.

III. P. 275. C'étoit une de ces galères, etc.

(*Voyez* le livre XVIII, et la note XXIV[e] du même livre.)

IV. P. 274. Il faut que Tarente ait conservé ses dieux irrités.

On proposa à Marcellus d'enlever les statues de Tarente, infidèle à ses serments. Il répondit : « Laissons aux Tarentins leurs dieux irrités. »

V. P. 275. Tel le chantre d'Ilion, etc.

Pluton sort de son trône ; il pâlit, il s'écrie, etc. BOILEAU.

VI. P. 276. Le *Mercure* de Zénodore, etc.

J'ai choisi de préférence, pour les décrire, les chefs-d'œuvre que nous n'avons plus : j'en ai pris la liste dans Pline : je me suis permis seulement de peindre d'après mon imagination le *Satyre mourant* de Protogène, dont l'histoire ne nous a conservé que le nom.

VII. P. 277. Respiroit l'*Apollon*... à l'extrémité opposée s'élevoit le groupe de *Laocoon*, etc.

Nous avons ces deux chefs-d'œuvre. Le *Laocoon* a été trouvé dans les ruines des Thermes ou du palais de Titus.

VIII. P. 277. Tu sais que je t'aime, etc.

Il y avoit après cette phrase : « Un amant est-il donc si redoutable ? » J'ai fait disparoître ces tours, qui sentoient trop la manière du roman. En général, ce morceau a été fort adouci. Après le dernier mot qui termine l'alinéa, il y avoit une demi-page du même langage amoureux ; je l'ai supprimée pour la même raison. C'est un grand bonheur pour moi quand je puis être plus rigoureux que les critiques.

IX. P. 278. Par des philtres et des enchantements.

Après ces mots, il y avoit une réponse de Cymodocée, qui n'étoit qu'une imitation de deux vers d'Othello : je n'ai pas cru devoir la conserver, quoique louée par La Harpe, et digne certainement d'être louée.

X. P. 278. La sagesse, enfant trop aimable, etc.

Cela n'est pas plus odieux que le langage du *Tartufe*. La philosophie, comme la religion, a ses monstres.

XI. P. 279. Il meurt, si tu n'es à moi.

Encore une fois, je n'ai point inventé cette horrible scène. Plût à Dieu que cela ne fût qu'une fiction !

XII. P. 279. Il dit, et poursuit Cymodocée, etc.

Après ces mots, on lisoit sept lignes où je peignois la course d'Hiéroclès et de Cymodocée : j'ai supprimé cette peinture, quoique cela m'ait fait perdre une comparaison que je regrette.

XIII. P. 280. Démodocus reconnoit sa fille.

On voit que je me suis souvenu de l'histoire de Virginius, si admirablement racontée par Tite-Live.

XIV. P. 280. La Reine des Anges l'y retient.

L'intervention du merveilleux étoit ici absolument nécessaire ; il achève, avec les autres raisons tirées de la nature de la scène, de rendre vraisemblable la présence de Cymodocée sur la galerie.

XV. P. 280. Le préfet de Rome, qui favorisoit, etc.

Ceci rend naturelle cette sédition, et lui ôte ce qu'elle eût pu avoir de romanesque ou d'invraisemblable. Dieu, qui va châtier Hiéroclès, se sert, comme cela arrive souvent, des passions des hommes, et d'un incident étranger au crime qu'il punit.

XVI. P. 281. Ta fille est-elle Chrétienne ?

Terrible question, qui décide du sort de Cymodocée.

XVII. P. 282. Mais comme ses trahisons ne sont pas assez prouvées, etc.

On voit ici les lâches arrangements de la conscience d'un homme qui n'a pas la force d'être tout à fait vertueux ni tout à fait criminel.

XVIII. P. 283. Lorsqu'un vaisseau, etc.

Odyssée, livre XXIII.

XIX. P. 284. Chantez, dit-il, mes frères.

Cette annonce du martyre par Zacharie, et ensuite par le lecteur, produit un genre de pathétique inconnu au polythéisme, et qui sort des entrailles mêmes de notre admirable religion.

XX. P. 285. Ange des saintes amours.

C'est l'Ange qui a blessé Eudore par l'ordre de Dieu. Il étoit naturel qu'on s'adressât à lui pour apprendre les sentiments d'Eudore.

XXI. P. 285. Eudore, serviteur de Dieu, etc.

C'est la formule des lettres des premiers Chrétiens. On peut voir les Épîtres des Apôtres, et surtout celles de saint Paul, dont cette formule est tirée mot à mot. Le *nous* étoit aussi d'usage dans cette communauté de frères malheureux.

XXII. P. 285. Il faut qu'il coupe le fil, etc.

(*Voyez* Job, Ézéchias, J.-B. Rousseau.)

XXIII. P. 285. La première année de la persécution.

La persécution de Dioclétien devint une ère par laquelle on a daté plusieurs écrits de cette époque.

XXIV. P. 286. Hélas ! il vous perdra peut-être, et il n'est pas Chrétien !

Eudore est chrétien : voilà pourquoi il est au-dessus du malheur, sans toutefois y être insensible.

XXV. P. 286. Voici la salutation, etc.

Formule des Épîtres apostoliques.

VINGT-UNIÈME LIVRE.

PREMIÈRE REMARQUE. P. 285. Les mains chargées de branches d'anet; le front ceint d'une couronne de roses et de violettes, etc.

On peut voir dans Athénée tous les détails sur les banquets et les couronnes des anciens. L'anet dont on se servoit dans les festins ressembloit assez au fenouil.

II. P. 286. Aussi profonde que celle de Nestor, etc.

> Πὰρ δὲ δέπας περικαλλὲς, ὃ οἴκοθεν ἦγ' ὁ γεραιὸς,
> Χρυσείοις ἥλοισι πεπαρμένον, οὔατα δ' αὐτοῦ
> Τέσσαρ' ἔσαν, δοιαὶ δὲ πελειάδες ἀμφὶς ἕκαστον
> Χρύσειαι νεμέθοντο, δύω δ' ὑπὸ πυθμένες ἦσαν.
> Ἄλλος μὲν μογέων ἀποκινήσασκε τραπέζης,
> Πλεῖον ἐὸν Νέστωρ δ' ὁ γέρων ἀμογητὶ ἄειρεν. ILIAD., liv. XI.

III. P. 286. Comme au banquet d'Alcibiade, etc.

Le *Banquet de Platon* a été traduit par l'abbesse de Fontevrault et par Racine. Le discours d'Alcibiade manquoit; M. Geoffroy l'a donné dans son *Commentaire* sur Racine.

IV. P. 287. On eût dit qu'ils marchoient au martyre, etc.

On aura pu remarquer que c'est le beau tableau de Lesueur.

V. P. 287. Sublime invention de la charité! etc.

« On a vu des prélats, faute d'autel, consacrer sur les mains des diacres; et « l'illustre martyr saint Lucien d'Antioche consacra sur sa poitrine, étant atta- « ché de sorte qu'il ne pouvoit se remuer. » (FLEURY, *Mœurs des Chrétiens*.)

VI. P. 288. La frise en étoit ornée, etc.

On sait comment Homère, Virgile, le Tasse, ont fait usage de ces détails poétiques. Les traits que j'ai placés dans les bas-reliefs sont puisés dans l'histoire romaine. Je ne leur ai point donné un rapport direct avec la position de Démodocus. J'ai trouvé plus naturel de suivre l'exemple d'Homère, qui peint des scènes variées sur le bouclier d'Achille.

VII. P. 290. Cette Chrétienne timide, etc.

Le petit rôle de Blanche est peut-être dans la nature. On trouve, surtout parmi le peuple, un grand nombre de ces femmes qui ont un cœur compatissant, mais dont le caractère est foible et timide, et qui n'osent pour ainsi dire faire de bonnes actions qu'à la dérobée. Il ne faut pas croire d'ailleurs qu'à cette époque tous les Chrétiens fussent des héros, et toutes les Chrétiennes des héroïnes. Il y

eut beaucoup de chutes pendant la persécution de Dioclétien. Comment, après cela, a-t-on pu trouver que Cymodocée, qui donne son sang avec tant de simplicité, n'est pas assez courageuse?

VIII. P. 291. Festus, suivant les formes usitées, dit, etc.

J'aurois cru commettre un sacrilége si j'avois osé changer un mot à cette grande tragédie du martyre, dont les témoins du Dieu vivant furent les sublimes acteurs. J'ai conservé, et j'ai dû conserver la simplicité du dialogue, la majesté des réponses, l'atrocité des tourments. Pourquoi me serois-je montré plus délicat que la peinture? Et cependant j'ai tout adouci, tout dérobé aux yeux. J'ai écarté ce qui pouvoit révolter les sens, comme l'odeur des chairs brûlées, et mille autres détails qu'on lit dans l'histoire. J'ai, par des comparaisons riantes, par la présence des Anges, par l'espèce d'impassibilité d'Eudore, diminué l'horreur des tortures. Ce sont les hommes de l'art que je désire surtout avoir ici pour juges; eux seuls peuvent connoître la difficulté du sujet. Je renvoie le lecteur aux *Actes des Martyrs*, recueillis par dom Ruinart, et traduits par Maupertuy; à l'*Histoire ecclésiastique* de Fleury, et aux *Mémoires* de Tillemont.

IX. P. 293. Remarquez bien mon visage, etc.

Ce mot d'Eudore étoit tiré des *Machabées*, mais un critique m'a fait l'honneur de le croire de mon invention : ce mot se trouve dans le martyre de sainte Perpétue. N'est-il pas aussi bien étrange qu'on ait ignoré que la torture précédoit toujours la mort des Chrétiens accusés? Il y a tel confesseur qui fut appliqué trois et quatre fois à la question avant d'être condamné à mort. Que penser de ceux qui, prenant contre moi la *défense de la religion*, montrent à la fois leur ignorance et leur impiété dans de honteuses plaisanteries sur les souffrances des martyrs?

X. P. 293. Eudore, dans le cours de ses actes glorieux, etc.

Là commence l'épisode du Purgatoire. Je n'ai point eu d'appui pour ce travail, et il a fallu tout tirer de mon fonds. Le Purgatoire du Dante ne m'a pas offert un seul trait dont je pusse profiter.

XI. P. 295. Que les Anges ont appelée Belle, etc.

Toutes ces saintes femmes sont trop connues pour qu'on ait besoin d'un commentaire.

XII. P. 295. L'Enfer étonné crut voir entrer l'Espérance.

Le Dante a dit :

Lasciate ogni speranza, voi ch' entrate.

XIII. P. 295. A mesure qu'on s'élève, etc.

Après cette phrase se trouvoit la description de la demeure des Sages. Bien des personnes ont pensé que j'aurois pu, même théologiquement, être moins rigoureux, et conserver le morceau; mais il ne faut point discuter avec la religion.

XIV. P. 296. Les mondes divers, etc.

« Benedicite omnia opera Domini. » (Ps.)

xv. P. 296. Ouvrez-nous, etc.

« Attollite portas... Et elevamini, portæ æternales » (Ps. xxiii, 7), que Milton a si bien imité :

Open ye, everlasting doors!

xvi. P. 296. Je vous salue, Marie, etc.

« Ave, Maria. »

xvii. P. 296. Vous qui êtes bénie entre toutes les femmes, refuge des pécheurs, etc.

« Benedicta tu in mulieribus, consolatrix afflictorum, refugium peccatorum. » Et toujours nos simples prières fournissent les traits les plus nobles, les plus sublimes, ou les plus touchants!

VINGT-DEUXIÈME LIVRE.

PREMIÈRE REMARQUE. P. 297. D'une main il prend une des sept coupes d'or pleines de la colère de Dieu.

On ne me contestera pas cet Ange, les coupes d'or, etc., fors qu'on n'ait pris encore tout cela pour mes vaines imaginations. N'est-il pas honteux que des hommes qui se mêlent de critique ignorent pourtant la religion au point de ne pas connoître les choses les plus communes? Qu'ils imitent Voltaire; et s'ils ne lisent pas la Bible comme Chrétiens, qu'ils l'étudient du moins comme littérateurs.

« Et unum de quatuor animalibus dedit septem Angelis septem phialas aureas « plenas iracundiæ Dei. » (*Apocal.*, cap. xv, v. 7.)

ii. P. 297. De l'autre, il saisit le glaive, etc.

« Factum est autem in noctis medio : percussit Dominus omne primogenitum « in terra Ægypti...

« Et ortus est clamor magnus in Ægypto. » (*Exod.*, c. xii, v. 29 et 30.)

« . . . Venit Angelus Domini, et percussit in castris Assyriorum centum octo- « ginta quinque millia. » (*Reg.*, lib. IV, cap. xix, v. 35.)

iii. P. 297. La Faux qui vendange, et la Faux qui moissonne, etc.

« Et alius Angelus exivit de templo, clamans voce magna ad sedentem super « nubem : Mitte falcem tuam, et mete, quia venit hora ut metatur, quoniam aruit « messis terræ. . .

« Et alius Angelus exivit de altari, et clamavit...

« Mitte falcem tuam acutam, et vindemia botros vineæ terræ. » *Apocal.*, cap. xiv, v. 15 et 18.)

iv. P. 298. L'édit te permet de la livrer aux lieux infâmes...

On sait trop que l'effroyable perversité des païens les porta jusqu'à faire déshonorer des vierges chrétiennes, dont la première vertu étoit la chasteté. Cette

espèce de martyre fut employée plusieurs fois, comme on le voit dans l'*Histoire ecclésiastique*. Nous avons une tragédie entière de Corneille fondée sur ce sujet. Je ne me suis servi de ce moyen que pour jeter Eudore dans la plus grande tentation et dans le plus grand malheur qu'un homme puisse éprouver.

V. P. 299. Rendit compte en ces mots de son entrevue avec Dioclétien, etc.

Ce fut Maximien qui engagea Dioclétien à reprendre l'Empire, et ce fut aux députés de Maximien que Dioclétien fit la belle réponse que tout le monde connoît : « Plût aux dieux que ceux qui vous envoient vissent les légumes que je « cultive ! etc. » .

VI. P. 299. Le jardinier sidonien, etc.

Abdolonyme : les beaux vers de M. Delille, connus de tout le monde, rendent tous les détails superflus.

Dans cette entrevue de Dioclétien et du messager d'Eudore, il n'y a d'historique que la réponse : « Plût aux Dieux, etc. »

VII. P. 300. Les évêques craignoient que vous n'eussiez réussi.

Telle est la résignation et la fidélité chrétienne.

VIII. P. 302. Le Repas Libre.

« Or, le soir qui précède immédiatement le jour des spectacles, la coutume est « de faire, à ceux qui sont condamnés aux bêtes, un souper qu'on nomme le « Souper Libre. Nos saints martyrs changèrent, autant qu'il leur fut possible, ce « dernier souper en un repas de charité. La salle où ils mangeoient étoit pleine « de peuple; les martyrs lui adressoient la parole de temps en temps... Ces pa- « roles... jetèrent de l'étonnement et de la frayeur dans l'ame de la plupart... « Plusieurs restèrent pour se faire instruire, et crurent en Jésus-Christ. » *Act. Mart.*, in sancta Perpetua.)

IX. P. 304. Au milieu de cette scène touchante, on voit accourir un esclave, etc.

J'ai tâché de tracer mon tableau de manière qu'il pût être transporté sur la toile sans confusion, sans désordre, et sans changer une seule des attitudes : le peuple romain à genoux, les soldats présentant les aigles; les vieux évêques assis, la tête couverte d'un pan de leur robe; Eudore debout, soutenu par les centurions, et laissant tomber la coupe au moment où il prononce ce mot : « Je suis « Chrétien ! » la diversité des costumes; l'agape servie sous le vestibule de la prison, etc.; tout cela pourroit peut-être s'animer sous le pinceau d'un plus grand peintre que moi.

VINGT-TROISIÈME LIVRE.

PREMIÈRE REMARQUE. P. 306. A ces mots, le Prince des ténèbres disparoît du milieu de la foule.

Rien n'est plus commun dans les poëtes que cette machine d'une divinité qui prend la forme d'un personnage connu, pour produire ou diriger un événement : je ne crois pas devoir citer.

II. P. 306. Son triomphe sur les Parthes.

Crevier pense que Galérius célébra en effet son triomphe sur les Parthes. Cela souffre pourtant des difficultés en critique; mais j'ai adopté l'opinion qui me convenoit le mieux.

III. P. 306. Rétablit les fêtes de Bacchus.

L'an 568 de Rome, le sénat découvrit de telles abominations dans les fêtes de Bacchus, qu'il fit supprimer ces fêtes.

IV. P. 306. Des courtisanes nues, rassemblées au son de la trompette, etc.

Cette description n'est que trop historique : j'ai seulement omis les infamies les plus révoltantes. Il y eut deux Flore : la première, épouse de Zéphire, reine des fleurs, nymphe des îles Fortunées; la seconde, courtisane romaine, qui légua sa fortune au peuple, et dont le culte criminel se confondit bientôt avec le culte innocent que l'on rendoit à la première Flore.

« Pantomimus a pueritia patitur in corpore, ut artifex esse possit. Ipsa etiam « prostibula publicæ libidinis hostiæ in scena proferuntur; plus miseræ in præ« sentia feminarum, quibus solis latebant, perque omnis ætatis, omnis digni« tatis ora transducuntur, locus, stipes, elogium, etiam quibus opus non est « prædicatur. Taceo de reliqnis, etiam quæ in tenebris, et in speluncis suis deli« tescere decebat, ne diem contaminarent. » (TERTULL., *de Spect.*, cap. XVII.)

« Celebrantur ergo illi ludi (Florales) cum omni lascivia, convenientes memo« riæ meretricis. Nam præter verborum licentiam, quibus obscœnitas omnis ef« funditur, exuuntur etiam vestibus, populo flagitante, meretrices, quæ tunc « mimorum funguntur officio, et in conspectu populi usque ad satietatem im« pudicorum luminum cum pudendis motibus detinentur. » (LACTAN., *Div. Inst.*, « lib. I, cap. 20.)

Saint Augustin (Epist. CCII) parle encore de ces jeux pour les anathématiser. Personne n'ignore l'histoire de Caton : Un jour qu'il étoit présent aux fêtes de Flore, on n'osoit, par respect pour sa vertu, commencer les orgies; il se retira, afin de ne pas interrompre les plaisirs du peuple. Quel éloge des mœurs de Caton, et en même temps quelle déplorable foiblesse de la morale païenne! Caton approuve moralement ces jeux, puisqu'il y assiste; et les mœurs de ce même Caton empêchent de commencer ces jeux! (SENEC., Epist. XLVII.)

V. P. 306. Des outres et des amphores, etc.

J'ai suivi pour tous ces détails les dessins des vases grecs et les bas reliefs antiques. On peut consulter Catulle, *Noces de Thétis et de Pélée*; Tacite, *sur Claude*, au sujet de Messaline; et Euripide, dans *les Bacchantes*.

VI. P. 307. Chantons Évohé, etc.

Ce n'est point ici un chant connu; ce n'est ni l'ode d'Horace, ni l'hymne d'Homère : c'est un chant composé de diverses histoires qui ont rapport à Bacchus, et de l'éloge de l'Italie par Virgile. J'ai déja dit que faute d'attention un critique peu versé dans l'antiquité pourroit se méprendre à ces passages des *Martyrs*, et tomber dans des erreurs désagréables pour lui : au moyen de ces notes, on saura à qui parler. Je ne citerai point les imitations, laissant au lecteur le plaisir de les chercher dans les poëtes que j'ai indiqués : Pindare d'abord; ensuite l'*Hymne à Bacchus*, attribué à Homère; Euripide, Catulle, Horace, Ovide, et Virgile *in Georgic.*

VII. P. 308. Qu'il étoit touchant, dans le délire de Rome païenne, de voir les Chrétiens, etc.

De bonne foi, le christianisme n'a-t-il pas ici l'avantage sur le paganisme? Ces larmes du malheur ne sont-elles pas préférables, même poétiquement, à ces cris de la joie? Y a-t-il quelque lecteur qui se sente plus intéressé par l'hymne à Bacchus et les fêtes de Flore, que par les prières des Chrétiens infortunés?

VIII. P. 308. Festus avoit d'ailleurs été frappé des réponses et de la magnanimité d'Eudore.

Il y a mille exemples de juges, de geôliers, de bourreaux même, convertis par les paroles et les souffrances des Chrétiens qu'ils persécutoient.

IX. P. 310. Les Chrétiens, dont la charité, etc.

Ce ne sont point des vertus imaginaires : les Chrétiens ont été les premiers à secourir les lépreux, qu'on abandonnoit dans les rues; ils bâtirent, pour cette affreuse maladie, des hôpitaux connus sous le nom de Léproseries.

X. P. 310. Il expire.

Cette scène terrible d'une ame qui comparoît au jugement de Dieu, retracée par les sermonnaires, n'avoit point encore, que je sache, été transportée dans l'épopée chrétienne. En faisant condamner Hiéroclès, je n'ai pas été plus loin que le Dante, qui trouve aux enfers ses contemporains, et même un prélat qui vivoit encore.

XI. P. 311. Il est dans le ciel une puissance, etc.

Fiction en contraste avec la scène précédente, et qui forme la transition pour revenir du ciel sur la terre. On a souvent peint l'Espérance; j'ai hasardé d'en faire un portrait nouveau.

XII. P. 312. C'étoit une tunique bleue, etc.

Saint Chrysostome décrit ainsi l'habit des vierges de son temps : « Une tunique « bleue serrée d'une ceinture, des souliers noirs et pointus, un voile blanc sur « le front, un manteau noir qui couvroit la tête et tout le corps. Les peintures

« que l'on fait de la sainte Vierge semblent en être venues. » (FLEURY, *Mœurs des Chrétiens*, chap. 52.)

XIII. P. 512. Telle Marcie, etc.

C'est un des plus beaux morceaux de Lucain :

Sicut erat, mœsti servans lugubria cultus
Quoque modo natos, hoc est amplexa maritum.
Obsita funerea celatur purpura lana.
Non soliti lusere sales, nec more Sabino
Excepit tristis convicia festa maritus.
Pignora nulla domus : nullis coiere propinqui :
Junguntur taciti, contentique auspice Bruto.
LUCAN., *Phars.*, lib II.

XIV. P. 515. Légers vaisseaux de l'Ausonie, etc.

Ce chant est peut-être le morceau que j'ai le plus soigné de tout l'ouvrage. On peut remarquer qu'il ne s'y trouve qu'un seul hiatus, encore glisse-t-il assez facilement sur l'oreille. J'aurois desiré que la chanson de mort de ma jeune Grecque fût aussi douce que sa voix, et aussi harmonieuse que la langue dans laquelle Cymodocée est censée parler. Cette espèce d'hymne funèbre est dans le goût de l'antiquité homérique. Comment Cymodocée eût-elle soupiré ses regrets sur la lyre chrétienne? Seule, plongée au fond d'un cachot, sans maître, sans instruction, sans guide, elle porte de nécessité dans ses sentiments les erreurs de sa première éducation; mais elle s'aperçoit pourtant qu'elle pèche, et elle se reproche innocemment un langage que son ignorance excuse.

XV. P. 515. Je vous salue, robe sacrée, etc.

Après avoir vu la femme, on retrouve la Chrétienne.

XVI. P. 516. Les confesseurs... ne desiroient point voir couler le sang de leurs frères.

Loin de vouloir qu'on s'exposât au martyre, l'Église condamnoit ceux qui s'y livroient inutilement, et conseilloit la fuite dans la persécution. (*Voyez* saint Cyprien.)

XVII. P. 517. S'élevoit une retraite qu'avoit habitée Virgile.

On m'a montré à Rome les prétendues ruines de cette maison.

XVIII. P. 517. Un laurier, etc.

J'ai mis à la porte de la maison de Virgile le laurier qui croît à Naples sur son tombeau.

XIX. P. 518. Abjure les autels, etc.

Voilà le plus rude assaut que Cymodocée ait eu à soutenir. On doit tout lui pardonner, puisqu'elle ne succombe pas aux prières de son père; elle est assez forte. Sainte Perpétue passa par la même épreuve.

XX. P. 519. Il tient à la main son sceptre d'or, etc.

Comme mon jugement particulier n'oblige personne à trouver bon ce que j'écris,

je dirai que cet Ange du sommeil est, de toutes les fictions des *Martyrs*, celle que je préfère, et celle que j'ai composée avec le plus de plaisir. Je ne puis m'empêcher de croire qu'un homme, avec plus de talent que moi, pourroit tirer, de l'action des Anges et des Saints, un genre de beautés qui balanceroit pour le moins les créations mythologiques. Ce n'est point condamner celles-ci, c'est seulement ajouter aux richesses des poëtes.

VINGT-QUATRIÈME LIVRE.

PREMIÈRE REMARQUE. P. 321. Depuis la ceinture jusqu'à la tête, etc.

Les détails de cette maladie de Galérius sont historiques, et je n'ai fait que traduire Lactance (*de Mort. Persecut.*). La réponse du médecin, rapportée dans mon texte un peu plus bas, est également vraie.

II. P. 321. Cette franchise plonge Galérius dans des transports de rage.

Il n'en fut pas toujours ainsi; Galérius, dompté par la colère céleste, donna des édits en faveur des Chrétiens; mais il étoit trop tard, et la main de Dieu ne se retira point de dessus la tête du persécuteur.

III. P. 322. Les monts lointains de la Sabine, etc.

Cette belle couleur des montagnes de la Sabine a pu être remarquée par tous ceux qui ont fait le voyage de Rome.

IV. P. 322. Portant sur la tête une ombelle.

Espèce de chapeau romain pour se garantir du soleil.

V. P. 322. La foule vomie par les portiques, etc.

Les ouvertures par où la foule débouchoit sur le théâtre s'appeloient vomitoires. J'ai fait cette description d'après la connoissance que j'ai du Colisée à Rome, des Arènes à Nimes, et de l'Amphithéâtre à Vérone. Pour les grilles d'or, les eaux parfumées, les statues, les tableaux, les vases précieux, on peut consulter la plupart des historiens latins; et Gibbon (*Fall of the Roman Empire*) a réuni les autorités. On fit paroître quelquefois des hippopotames et des crocodiles dans des canaux creusés autour de l'arène. Je n'aurois pas osé fixer le nombre des cinq cents lions, si je ne l'avois trouvé rapporté dans une description des jeux. Les cavernes où l'on renfermoit les bêtes féroces avoient deux issues: l'une s'ouvrant en dehors, et l'autre s'ouvrant en dedans de l'édifice. Certaines voûtes (*fornix*) servoient de lieux de prostitution. (Horace.)

VI. P. 323. Comme aux jours de Néron, etc.

Dans une fête donnée par Tigellin à Néron, les premières dames romaines parurent mêlées dans les loges avec les courtisanes toutes nues.

VII, P. 123. On vous a donné un front de diamant, etc.

Écriture. Ce verset se lit encore aujourd'hui dans la *Fête des Martyrs.*

VIII. P. 323. Composé à Carthage par Augustin, ami d'Eudore.

J'ai suivi une tradition qui attribue le *Te Deum* à saint Augustin. Ainsi, des deux amis de la jeunesse d'Eudore, l'un lui envoie son épouse Chrétienne pour mourir avec lui, et l'autre compose un hymne pour sa mort.

IX. P. 324. Eudore Chrétien.

« On lui fit faire le tour de l'amphithéâtre, ayant devant lui un écriteau où on « lisoit ces paroles en latin : Attale Chrétien. » (Martyre de saint Pothin, *Actes des Martyrs*, t. I, p. 88.)

X. P. 324. O Rome ! j'aperçois un prince, etc.

Voilà, ce me semble, le règne de Constantin et le triomphe de la religion bien annoncés ; et cette prophétie est convenablement placée dans la bouche d'Eudore.

XI. P. 325. Vous ne serez point obligés, etc.

Allusion à la mort de Vitellius. Les soldats lui piquoient le menton avec la pointe de leur épée, pour le forcer à lever la tête.

XII. P. 325. Une seule étoit restée.

Petite circonstance préparée depuis longtemps dans le livre IXe.

XIII. P. 325. Les gladiateurs, selon l'usage, etc.

« Comme ils furent arrivés aux portes de l'amphithéâtre, on voulut leur faire « prendre des habits consacrés par les païens à leurs cérémonies sacriléges : aux « hommes, la robe des prêtres de Saturne, etc. » (*Act. Mart.*, in sanct. Perpet.)

XIV. P. 325. Il se souvint du pressentiment qu'il eut jadis dans ce même lieu.

(*Voyez* le IVe livre, à la fin.)

XV. P. 326. L'Empereur n'étoit point encore arrivé.

Ceci donne le temps de retourner à Cymodocée, et de montrer l'accomplissement de la scène dans le ciel, pendant qu'elle s'achève sur la terre.

XVI. P. 326. Et vous, honneur de cette pieuse et fidèle cité.

Saint Pothin et saint Irénée, à Lyon.

XVII. P. 326. Ils y mêlèrent trois rayons de la Vengeance éternelle, etc.

On voit qu'il n'y a point de beautés dans la mythologie des anciens qu'on ne puisse transporter dans le merveilleux chrétien. (*Voyez* Virgile, sur les foudres de Jupiter.)

XVIII. P. 327. L'Archange met un pied sur la mer et l'autre sur la terre.

« Et vidi alium Angelum fortem descendentem de cœlo... Et posuit pedem « suum dextrum super mare, sinistrum autem super terram. » (*Apocal.*, cap. X, v. 1 et 2.)

XIX. P. 527. Rentre dans le puits de l'abîme, où tu seras enchaîné pour mille ans.

« Et vidi Angelum descendentem de cœlo, habentem clavem abyssi et catenam « magnam in manu sua, et apprehendit draconem, serpentem antiquum, qui « est diabolus et Satanas, et ligavit eum per annos mille. » (*Apocal.*, cap. xx, v. 1 et 2.) Voilà l'action surnaturelle finie : Satan, Astarté, le Démon de la fausse sagesse et de l'homicide, sont replongés dans l'abîme. Le lecteur connoît le sort de tous les personnages surnaturels et humains qu'il a vus figurer dans l'ouvrage.

XX. P. 527. Il lève la tête, et voit l'armée des Martyrs, etc.

L'original de ce tableau est dans Homère, lorsqu'il peint les dieux détruisant la muraille des Grecs. Virgile l'a imité dans le IIe livre de l'*Énéide* : Énée voit les dieux sapant les fondements de Troie et du palais de Priam. Le Tasse vient ensuite, et montre les milices célestes donnant le dernier assaut à Jérusalem, avec les Croisés vainqueurs. Enfin, je me suis servi de la même image pour représenter la chute des temples de l'idolâtrie.

XXI. P. 527. Une échelle merveilleuse, etc.

« J'aperçus une échelle toute d'or, d'une prodigieuse hauteur, qui touchoit de « la terre au ciel... Asture y monta le premier... Étant heureusement arrivé au « haut de l'échelle, il se tourna vers moi, et me dit : Perpétue, je vous attends. » (*Act. Mart.*, in sancta Perpetua.)

XXII. P. 528. Elle peut à peine étouffer les sanglots de la piété filiale.

Une jeune fille de seize ans mise à une pareille épreuve, et qui la surmonte, ne peut être accusée de foiblesse. J'avoue que je n'aurois pas une opinion bien grande du jugement, ni même du courage des Chrétiens qui demanderoient plus d'héroïsme ; l'exagération en tout annonce la foiblesse :

Rien n'est beau que le vrai ; le vrai seul est aimable.

Il nous siéroit d'ailleurs assez mal à présent d'affecter le rigorisme en matière de religion : sondons bien nos cœurs, et voyons ce que nous sommes ; après cela, nous ferons le procès à Cymodocée.

XXIII. P. 530. J'ai lu dans vos Livres saints, etc.

Si la fille d'Homère ne connoît pas bien la religion chrétienne, du moins elle en a appris ce qu'il faut pour mourir.

XXIV. P. 530. Il tire de son doigt un anneau, etc.

« Ensuite, tirant de son doigt une bague, il la trempa dans son sang, et, la « donnant à Pudens : Recevez-la, lui dit-il, comme un gage de notre amitié, « et que le sang dont elle est rougie vous fasse ressouvenir de celui que je « répands aujourd'hui pour Jésus-Christ. » (*Act. Mart.*, in sancta Perpetua.)

XXV. P. 530. Votre père.... il va connoître la vraie lumière.

Prophétie d'Eudore, qui fait voir la fin de Démodocus, et laisse le lecteur tranquille sur la destinée de ce malheureux vieillard.

XXVI. P. 330. O Cymodocée! je vous l'avois prédit, etc.

Dans le xvᵉ livre, lors de la séparation des deux époux à Athènes.

XXVII. P. 331. Je suis Chrétien, je demande le combat.

Rien n'étoit plus commun que de voir des Chrétiens se dénoncer tout à coup eux-mêmes, à l'aspect des tourments qu'on faisoit souffrir à leurs frères. Dorothée meurt ici comme Polyeucte, en renversant les idoles : l'ardeur de son zèle, ses imprécations contre les idoles et les idolâtres, forment contraste avec la patience, la résignation et la modération d'Eudore.

XXVIII. P. 332. Le pont qui conduisoit du palais, etc.

On prétend que Titus se rendoit de son palais à l'amphithéâtre par un pont que l'on abaissoit. On montre à tous les voyageurs l'endroit où ce pont tomboit sur le mur du Colisée.

XXIX. P. 333. Eudore craignoit qu'une mort aussi chaste, etc.

Quelques personnes auroient voulu qu'Eudore ne laissât pas échapper cette espèce de dernier soupir de la foiblesse humaine : il me semble au contraire que l'action d'Eudore est conforme à la nature, sans blesser en rien la religion. Lorsque sainte Perpétue marcha au martyre, « elle tenoit les yeux baissés, disent les « *Actes*, de peur que leur grand brillant ne fît, contre sa volonté, ces effets sur- « prenants qu'on sait que deux beaux yeux sont capables de faire. » (*Act. Mart.*, in sanct. Perpet., traduct. de Maupertuy, tome I, page 163.) Ceci, je pense, me justifie assez sous les rapports religieux, car c'est un sentiment tout semblable qu'éprouve Eudore, lorsqu'il ne veut pas que la mort de Cymodocée *soit souillée par l'ombre d'une pensée impure, même dans les autres.* J'espère aussi que ce n'est pas l'*expression* qu'on me reproche ; l'expression des *Actes* de sainte Perpétue est un peu plus franche et plus naïve que la mienne. Seroit-ce le dernier mouvement d'un amour chaste qui brûle dans le cœur d'un époux pour son épouse, que l'on blâmeroit dans cette action ? Que penserons-nous alors de l'Olinde du Tasse, qui, attaché sur le bûcher du martyre avec Sophronie, entretient, non son *épouse*, mais son amante, de la passion qu'il sent pour elle ? Il faudroit bien, quand on se mêle de critiquer, savoir au moins ce que l'on dit, connoître les autorités, et ne pas courir les risques de montrer à la fois son défaut de jugement, son ignorance, ou son manque de bonne foi.

XXX. P. 333. On le voyoit debout, etc.

« On voyoit, dit Eusèbe, un jeune homme au-dessous de vingt ans qui se tenoit « debout sans être lié, qui avoit les mains étendues en forme de croix, et qui « prioit Dieu en la même place pendant que des ours et des léopards, qui ne « respiroient que le sang, sautoient sur lui pour le mordre. » (EUSÈBE, *Hist. eccl.*, liv. VIII, chap. VII, trad. du présid. Cousin.)

XXXI. P. 333. Ah ! sauvez-moi !

C'est le cri de la nature. Si l'on a vu de jeunes missionnaires pousser des cris au milieu des tourments que leur faisoient endurer les Sauvages, une pauvre jeune fille de seize ans ne pourra-t-elle avoir un instant peur d'un tigre qui ac-

court pour la dévorer? Disons plus : il y a quelque chose de révoltant à exiger plus de fermeté dans Cymodocée. Puissions-nous en pareil cas mourir avec autant de courage ! Je me défie toujours de cet héroïsme qu'il est si aisé d'avoir au coin de son feu, quand on n'a point à combattre. Souvenons-nous de cette belle parole de l'Écriture : *Nec glorietur accinctus æque ut discinctus.* (*Reg.*, lib. III, cap. XX, v. 11.)

XXXII. P. 333. A l'instant la chaleur abandonne, etc.

Le rideau tombe. Il eût été aisé de développer les particularités du martyre ; mais j'aurois présenté un spectacle affreux et dégoûtant. Toute la terreur, s'il y en a ici, se trouve placée avant l'apparition du tigre : le tigre une fois lâché dans l'arène, tout finit, et l'on ne voit rien de ce qu'on s'attendoit à voir. Cette tromperie est tout à fait commandée par l'art, et convient à mon sujet, qui doit montrer le martyre comme un triomphe, et non comme un malheur. Ajoutez que, dans les détails de la mort des deux jeunes époux, l'imagination du lecteur eût toujours été plus loin que la mienne.

XXXIII. P. 334. Les dieux s'en vont.

L'ouvrage finissoit ici ; le paragraphe ajouté rend l'action plus complète.

Je ne puis dire avec quel plaisir je termine ces notes. Avoir à chaque phrase, et pour ainsi dire à chaque mot, à relever une erreur de la critique ; être sans cesse obligé de citer les autorités sur des points qui n'auroient pas souffert autrefois la plus légère difficulté ; se rendre soi-même le juge de son livre, je ne crois pas qu'il y ait pour un auteur une tâche plus pénible. Quoi qu'il en soit, voilà mes ennemis à leur aise. Je n'attends d'eux aucune justice. Ils savent que je ne leur répondrai plus ; qu'ils triomphent en sûreté ; qu'ils redoublent leurs outrages : j'aime mieux être la victime que l'auteur de leurs écrits.

FIN DES REMARQUES.

EXTRAIT

DES ANNALES LITTÉRAIRES

DE M. DUSSAULT[1].

Moins heureux qu'*Atala* et que le *Génie du Christianisme*, ce nouvel ouvrage de M. de Châteaubriand a été moins bien reçu du public, et plus maltraité par la censure littéraire : un homme d'esprit, M. H., a déployé contre *les Martyrs* toutes les rigueurs de sa critique, et toutes les ressources de son rare talent pour la raillerie ; peut-être une production de cette importance demandoit-elle un examen plus indulgent, et un ton plus sérieux. Quelques reproches qu'on puisse faire à cette création nouvelle d'un grand écrivain, on doit reconnoître qu'elle porte l'empreinte de son beau génie ; M. de Châteaubriand ne s'est pas montré inférieur à lui-même dans cette périlleuse application de sa théorie poétique, et la nature seule d'une tentative si hardie et si neuve exigeoit les plus honorables égards, indépendamment du bonheur de l'exécution, et du succès des efforts. Une des plus intéressantes Épîtres de Boileau est une consolation adressée à l'auteur de *Phèdre* qu'affligeoient de cruels et d'injustes critiques : si des vers mélodieux peuvent charmer les chagrins cuisants, et suspendre les douleurs amères d'une ame qu'ont blessée les traits de la satire, l'auteur des *Martyrs* ne pourra manquer d'oublier les siennes aux doux sons que lui fait entendre la lyre harmonieuse d'un grand poëte. M. de Fontanes vient d'adresser les vers suivants à son illustre ami ; ils renferment un jugement littéraire d'une autorité bien imposante, en même temps qu'ils offrent toutes les graces d'une poésie pleine d'enchantement, et toute l'élégance d'un style devenu très rare aujourd'hui.

Le Tasse, errant de ville en ville,
Un jour, accablé de ses maux,
S'assit près du laurier fertile
Qui, sur la tombe de Virgile,
Étend toujours ses verts rameaux.

En contemplant l'urne sacrée,
Ses yeux de larmes sont couverts ;
Et là, d'une voix éplorée,
Il raconte à l'ombre adorée
Les longs tourments qu'il a soufferts.

Il veut fuir l'ingrate Ausonie,
Des talents il maudit le don,
Quand, touché des pleurs du génie,
Devant le chantre d'Herminie
Paroît le chantre de Didon.

[1] Nous ne saurions mieux terminer cet ouvrage que par un dernier jugement porté sur le poëme de M. de Châteaubriand par feu M. Dussault ; jugement qui, en outre, amène très naturellement les belles stances que M. de Fontanes adresse à l'auteur des *Martyrs*.

« He quoi ! dit-il, tu fis Armide,
« Et tu peux accuser ton sort !
« Souviens-toi que le Méonide,
« Notre modèle et notre guide,
« Ne devint grand qu'après sa mort.

« L'infortune en sa coupe amère
« L'abreuva d'affronts et de pleurs ;
« Et quelque jour un autre Homère
« Doit au fond d'une île étrangère
« Mourir aveugle et sans honneurs.

« De l'indigence et du naufrage
« Camoëns connut les tourments ;
« Naguère les nymphes du Tage,
« Sur leur mélodieux rivage,
« Ont redit ses gémissements.

« Ainsi les maîtres de la lyre
« Partout exhalent leurs chagrins :
« Vivants, la haine les déchire,
« Et ces dieux que la terre admire
« Ont peu compté de jours sereins

« Longtemps la gloire fugitive
« Semble troubler leur noble orgueil ;
« La gloire enfin pour eux arrive,
« Et toujours sa palme tardive
« Croît plus belle au pied d'un cercueil.

« Torquato, d'asile en asile
« L'envie ose enfin t'assiéger ;
« Enfant des Muses ! sois tranquille :
« Ton Renaud vivra comme Achille :
« L'arrêt du Temps doit te venger.

« Le bruit confus de la cabale
« A tes pieds va bientôt mourir :
« Bientôt, à moi-même ou l'égale,
« Et, pour ta pompe triomphale,
« Le Capitole va s'ouvrir. »

Virgile a dit : O doux présage !
Il se replonge en son tombeau,
Et le vieux laurier qui l'ombrage,
Trois fois inclinant son feuillage,
Refleurit plus jeune et plus beau.

Les derniers mots que l'ombre achève
Du Tasse ont calmé les regrets :
Plein de courage, il se relève,
Et, tenant sa lyre et son glaive,
Du destin brave tous les traits.

Châteaubriand, le sort du Tasse
Doit t'instruire et te consoler :
Trop heureux qui, suivant sa trace,
Au pris de la même disgrace,
Dans l'avenir peut l'égaler !

Contre toi du peuple critique
Que peut l'injuste opinion ?

Tu retrouvas la muse antique
Sous la poussière poétique
Et de Solyme et d'Ilion.

Du grand peintre de l'*Odyssée*
Tous les trésors te sont ouverts ;
Et dans ta prose cadencée,
Les soupirs de Cymodocée
Ont la douceur des plus beaux vers.

Aux regrets d'Eudore coupable
Je trouve un charme différent,
Et tu joins dans la même fable
Ce qu'Athène a de plus aimable,
Ce que Sion a de plus grand.

Ta gloire est sûre, il faut l'attendre :
Ce n'est point un présage vain ;
Chérile n'osera prétendre
Au prix qu'un nouvel Alexandre
Promet à l'illustre écrivain.

Que le mérite se console,
Un héros gouverne aujourd'hui :
Des arts il veut rouvrir l'école,
Et faire asseoir au Capitole
Tous les talents dignes de lui [1].

[1] Ces vers ont été adressés à M. de Châteaubriand en 1810.
Note de l'Éditeur.

FIN.

ATALA.

PRÉFACE

DE LA PREMIÈRE ÉDITION.

On voit par la lettre précédente[1] ce qui a donné lieu à la publication d'*Atala* avant mon ouvrage sur le *Génie du Christianisme*, dont elle fait partie. Il ne me reste plus qu'à rendre compte de la manière dont cette histoire a été composée.

J'étois encore très jeune lorsque je conçus l'idée de faire l'*épopée de l'homme de la nature*, ou de peindre les mœurs des Sauvages, en les liant à quelque événement connu. Après la découverte de l'Amérique, je ne vis pas de sujet plus intéressant, surtout pour les François, que le massacre de la colonie des Natchez à la Louisiane en 1727. Toutes les tribus indiennes conspirant, après deux siècles d'oppression, pour rendre la liberté au Nouveau-Monde, me parurent offrir un sujet presque aussi heureux que la conquête du Mexique. Je jetai quelques fragments de cet ouvrage sur le papier; mais je m'aperçus bientôt que je manquois des vraies couleurs, et que si je voulois faire une image semblable, il falloit, à l'exemple d'Homère, visiter les peuples que je voulois peindre.

En 1789, je fis part à M. de Malesherbes du dessein que j'avois de passer en Amérique. Mais desirant en même temps donner un but utile à mon voyage, je formai le dessein de découvrir par terre le passage tant recherché, et sur lequel Cook même avoit laissé des doutes. Je partis, je vis les solitudes américaines; je revins avec des plans pour un second voyage, qui devoit durer neuf ans. Je me proposois de traverser tout le continent de l'Amérique septentrionale, de remonter ensuite le long des côtes, au nord de la Californie, et de revenir par la baie d'Hudson, en tournant sur le pôle[2]. M. de Malesherbes se chargea de présenter mes plans au gouvernement, et ce fut alors qu'il entendit les premiers fragments du petit ou-

[1] La lettre dont il s'agit ici avoit été publiée dans le *Journal des Débats* et dans *le Publiciste* (1800); la voici :

« Citoyen,

« Dans mon ouvrage sur le *Génie du Christianisme*, ou les *Beautés de la Religion chrétienne*, il se trouve une partie entière consacrée à la *poétique du christianisme*. Cette partie se divise en quatre livres : poésie, beaux-arts, littérature, harmonies de la religion avec les scènes de la nature et les passions du cœur humain. Dans ce livre, j'examine plusieurs sujets qui n'ont pu entrer dans les précédents, tels que les effets des ruines gothiques comparées aux autres sortes de ruines, les sites des monastères dans la solitude, etc. Ce livre est terminé par une anecdote extraite de mes voyages en Amérique, et écrite sous les huttes mêmes des Sauvages; elle est intitulée : *Atala, etc.* Quelques épreuves de cette petite histoire s'étant trouvées égarées, pour prévenir un accident qui me causeroit un tort infini, je me vois obligé de l'imprimer à part, avant mon grand ouvrage.

« Si vous vouliez, citoyen, me faire le plaisir de publier ma lettre, vous me rendriez un important service.

« J'ai l'honneur d'être, etc. »

[2] M. Mackenzie a depuis exécuté une partie de ce plan.

vrage que je donne aujourd'hui au public. La révolution mit fin à tous mes projets. Couvert du sang de mon frère unique, de ma belle-sœur, de celui de l'illustre vieillard leur père, ayant vu ma mère et une autre sœur pleine de talents mourir des suites du traitement qu'elles avoient éprouvé dans les cachots, j'ai erré sur les terres étrangères, où le seul ami que j'eusse conservé s'est poignardé dans mes bras[1].

De tous mes manuscrits sur l'Amérique, je n'ai sauvé que quelques fragments, en particulier *Atala*, qui n'étoit elle-même qu'un épisode des *Natchez*[2]. *Atala* a été écrite dans le désert, et sous les huttes des Sauvages. Je ne sais si le public goûtera cette histoire, qui sort de toutes les routes connues, et qui présente une nature et des mœurs tout à fait étrangères à l'Europe. Il n'y a point d'aventure dans *Atala*. C'est une espèce de poëme[3], moitié descriptif, moitié dramatique : tout consiste dans la peinture de deux amants qui marchent et causent dans la solitude, et dans le tableau des troubles de l'amour au milieu du calme des déserts. J'ai essayé de donner à cet ouvrage les formes les plus antiques ; il est divisé en *prologue*, *récit* et *épilogue*. Les principales parties du récit prennent une dénomination, comme les *chasseurs*, les *laboureurs*, *etc.*; et c'étoit ainsi que, dans les premiers siècles de la Grèce, des Rhapsodes chantoient sous divers titres les fragments de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*.

Je dirai aussi que mon but n'a pas été d'arracher beaucoup de larmes : il me semble que c'est une dangereuse erreur avancée, comme tant d'autres, par Voltaire, que *les bons ouvrages sont ceux qui font le plus pleurer*. Il y a tel drame dont personne ne voudroit être l'auteur, et qui déchire le cœur bien autrement que l'*Énéide*. On n'est point un grand écrivain parcequ'on met l'ame à la torture. Les vraies larmes sont celles que fait couler une belle poésie ; il faut qu'il s'y mêle autant d'admiration que de douleur.

C'est Priam disant à Achille :

Ἀνδρὸς παιδοφόνοιο ποτὶ στόμα χεῖρ ὀρέγεσθαι.

Juge de l'excès de mon malheur, puisque je baise la main qui a tué mon fils.

[1] Nous avions été tous deux cinq jours sans nourriture.

Tandis que ma famille étoit ainsi massacrée, emprisonnée et bannie, une de mes sœurs, qui devoit sa liberté à la mort de son mari, se trouvoit à Fougères, petite ville de Bretagne. L'armée royaliste arrive : huit cents hommes de l'armée républicaine sont pris et condamnés à être fusillés. Ma sœur se jette aux pieds de M. de La Rochejacquelein, et obtient la grace des prisonniers. Aussitôt elle vole à Rennes, se présente au tribunal révolutionnaire avec les certificats qui prouvent qu'elle a sauvé la vie à huit cents hommes, et demande pour seule récompense qu'on mette ses sœurs en liberté. Le président du tribunal lui répond : *Il faut que tu sois une coquine de royaliste que je ferai guillotiner, puisque les brigands ont tant de déférence pour toi. D'ailleurs, la république ne te sait aucun gré de ce que tu as fait : elle n'a que trop de défenseurs, et elle manque de pain.* Voilà les hommes dont Buonaparte a délivré la France !

[2] *Voyez* la Préface des *Natchez*.

[3] Je suis obligé d'avertir que si je me sers ici du mot de *poëme*, c'est faute de savoir comment me faire entendre autrement. Je ne suis point de ceux qui confondent la prose et les vers. Le poëte, quoi qu'on en dise, est toujours l'homme par excellence, et des volumes entiers de prose descriptive ne valent pas cinquante beaux vers d'Homère, de Virgile ou de Racine.

C'est Joseph s'écriant :

Ego sum Joseph, frater vester, quem vendidistis in Ægyptum.

Je suis Joseph, votre frère, que vous avez vendu pour l'Égypte.

Voilà les seules larmes qui doivent mouiller les cordes de la lyre. Les Muses sont des femmes célestes qui ne défigurent point leurs traits par des grimaces ; quand elles pleurent, c'est avec un secret dessein de s'embellir.

Au reste, je ne suis point, comme Rousseau, un enthousiaste des Sauvages ; et quoique j'aie peut-être autant à me plaindre de la société que ce philosophe avoit à s'en louer, je ne crois point que la *pure nature* soit la plus belle chose du monde. Je l'ai toujours trouvée fort laide partout où j'ai eu occasion de la voir. Bien loin d'être d'opinion que l'homme qui pense soit un *animal dépravé*, je crois que c'est la pensée qui fait l'homme. Avec ce mot de *nature* on a tout perdu. Peignons la nature, mais la belle nature : l'art ne doit pas s'occuper de l'imitation des monstres.

Les moralités que j'ai voulu faire dans *Atala* sont faciles à découvrir ; et comme elles sont résumées dans l'épilogue, je n'en parlerai point ici ; je dirai seulement un mot de Chactas, l'amant d'Atala.

C'est un Sauvage qui est plus qu'à demi civilisé, puisque non-seulement il sait les langues vivantes, mais encore les langues mortes de l'Europe. Il doit donc s'exprimer dans un style mêlé, convenable à la ligne sur laquelle il marche, entre la société et la nature. Cela m'a donné quelques avantages, en le faisant parler en Sauvage dans la peinture des mœurs, et en Européen dans le drame et la narration. Sans cela il eût fallu renoncer à l'ouvrage : si je m'étois toujours servi du style indien, Atala eût été de l'hébreu pour le lecteur.

Quant au missionnaire, c'est un simple prêtre qui parle sans rougir *de la croix, du sang de son divin Maître, de la chair corrompue, etc.* ; en un mot, c'est le prêtre tel qu'il est. Je sais qu'il est difficile de peindre un pareil caractère sans réveiller dans l'esprit de certains lecteurs des idées de ridicule. Si je n'attendris pas, je ferai rire : on en jugera.

Il me reste une chose à dire : je ne sais par quel hasard une lettre que j'avois adressée à M. de Fontanes a excité l'attention du public beaucoup plus que je ne m'y attendois. Je croyois que quelques lignes d'un auteur inconnu passeroient sans être aperçues ; cependant les papiers publics ont bien voulu parler de cette lettre. En réfléchissant sur ce caprice du public, qui a fait attention à une chose de si peu de valeur, j'ai pensé que cela pouvoit venir du titre de mon grand ouvrage : *Génie du Christianisme*, etc. On s'est peut-être figuré qu'il s'agissoit d'une affaire de parti, et que je dirois dans ce livre beaucoup de mal de la révolution et des philosophes.

Il est sans doute permis à présent, sous un gouvernement qui ne proscrit aucune opinion paisible, de prendre la défense du Christianisme. Il a été un temps où les adversaires de cette religion avoient seuls le droit de

parler. Maintenant la lice est ouverte, et ceux qui pensent que le Christianisme est poétique et moral peuvent le dire tout haut, comme les philosophes peuvent soutenir le contraire. J'ose croire que si le grand ouvrage que j'ai entrepris, et qui ne tardera pas à paroître, étoit traité par une main plus habile que la mienne, la question seroit décidée.

Quoi qu'il en soit, je suis obligé de déclarer qu'il n'est pas question de la révolution dans le *Génie du Christianisme* : en général, j'y ai gardé une mesure que, selon toutes les apparences, on ne gardera pas envers moi.

On m'a dit que la femme célèbre [1] dont l'ouvrage formoit le sujet de ma lettre s'est plainte d'un passage de cette lettre. Je prendrai la liberté de faire observer que ce n'est pas moi qui ai employé le premier l'arme que l'on me reproche, et qui m'est odieuse; je n'ai fait que repousser le coup qu'on portoit à un homme dont je fais profession d'admirer les talents et d'aimer tendrement la personne. Mais dès lors que j'ai offensé, j'ai été trop loin : qu'il soit donc tenu pour effacé, ce passage. Au reste, quand on a l'existence brillante et les talents de Mme de Staël, on doit oublier facilement les petites blessures que nous peut faire un solitaire, et un homme aussi ignoré que je le suis.

Je dirai un dernier mot sur *Atala;* le sujet n'est pas entièrement de mon invention : il est certain qu'il y a eu un Sauvage aux galères et à la cour de Louis XIV; il est certain qu'un missionnaire françois a fait les choses que j'ai rapportées; il est certain que j'ai trouvé dans les forêts de l'Amérique des Sauvages emportant les os de leurs aïeux, et une jeune mère exposant le corps de son enfant sur les branches d'un arbre; quelques autres circonstances aussi sont véritables; mais, comme elles ne sont pas d'un intérêt général, je suis dispensé d'en parler.

AVIS

SUR LA TROISIÈME ÉDITION D'ATALA.

J'ai profité de toutes les critiques pour rendre ce petit ouvrage plus digne des succès qu'il a obtenus. J'ai eu le bonheur de voir que la vraie philosophie et la vraie religion sont une même chose; car des personnes fort distinguées, qui ne pensent pas comme moi sur le Christianisme, ont été les premières à faire la fortune d'*Atala*. Ce seul fait répond à ceux qui voudroient faire croire que la *vogue* de cette anecdote indienne est une affaire de parti. Cependant j'ai été amèrement, pour ne pas dire grossièrement censuré; on a été jusqu'à tourner en ridicule cette apostrophe aux Indiens [2] :

« Indiens infortunés, que j'ai vus errer dans les déserts du Nouveau-« Monde avec les cendres de vos aïeux; vous qui m'aviez donné l'hospita-« lité malgré votre misère! je ne pourrois vous l'offrir aujourd'hui, car « j'erre ainsi que vous à la merci des hommes; et, moins heureux dans « mon exil, je n'ai point emporté les os de mes pères. »

[1] Madame de Staël. — [2] *Décade philosophique*, n° 22, dans une note.

Les cendres de ma famille confondues avec celles de M. de Malesherbes, six ans d'exil et d'infortunes, n'ont donc paru qu'un sujet de plaisanterie! Puisse le critique n'avoir jamais à regretter les tombeaux de ses pères!

Au reste, il est facile de concilier les divers jugements qu'on a portés d'*Atala* : ceux qui m'ont blâmé n'ont songé qu'à mes talents; ceux qui m'ont loué n'ont pensé qu'à mes malheurs.

AVIS

SUR LA CINQUIÈME ÉDITION D'ATALA.

Depuis quelque temps il a paru de nouvelles critiques d'*Atala*. Je n'ai pu en profiter dans cette cinquième édition. Les conseils qu'on m'a fait l'honneur de m'adresser auroient exigé trop de changements, et le public semble maintenant accoutumé à ce petit ouvrage avec tous ses défauts. Cette nouvelle édition est donc parfaitement semblable à la quatrième; j'ai seulement rétabli dans quelques endroits le texte des trois premières.

PRÉFACE D'ATALA ET DE RENÉ.

DOUZIÈME ÉDITION. 1805.

L'indulgence avec laquelle on a bien voulu accueillir mes ouvrages, m'a imposé la loi d'obéir au goût du public, et de céder au conseil de la critique.

Quant au premier, j'ai mis tous mes soins à le satisfaire. Des personnes chargées de l'instruction de la jeunesse ont desiré avoir une édition du *Génie du Christianisme* qui fût dépouillée de cette partie de l'*Apologie* uniquement destinée aux gens du monde : malgré la répugnance naturelle que j'avois à mutiler mon ouvrage, et ne considérant que l'utilité publique, j'ai publié l'abrégé que l'on attendoit de moi.

Une autre classe de lecteurs demandoit une édition séparée des deux épisodes de l'ouvrage : je donne aujourd'hui cette édition.

Je dirai maintenant ce que j'ai fait relativement à la critique.

Je me suis arrêté, pour le *Génie du Christianisme*, à des idées différentes de celles que j'ai adoptées pour ses épisodes.

Il m'a semblé d'abord que, par égard pour les personnes qui ont acheté les premières éditions, je ne devois faire, du moins à présent, aucun changement notable à un livre qui se vend aussi cher que le *Génie du Christianisme*. L'amour-propre et l'intérêt ne m'ont pas paru des raisons assez bonnes, même dans ce siècle, pour manquer à la délicatesse.

En second lieu, il ne s'est pas écoulé assez de temps depuis la publication du *Génie du Christianisme*, pour que je sois parfaitement éclairé sur les défauts d'un ouvrage de cette étendue. Où trouverois-je la vérité parmi une foule d'opinions contradictoires? L'un vante mon sujet aux dépens de mon style; l'autre approuve mon style et désapprouve mon sujet. Si l'on m'assure, d'une part, que le *Génie du Christianisme* est un monument à jamais mémorable pour la main qui l'éleva et pour le commencement

du dix-neuvième siècle [1]; de l'autre, on a pris soin de m'avertir, un mois ou deux après la publication de l'ouvrage, que les critiques venoient trop tard, puisque cet ouvrage étoit déjà oublié [2].

Je sais qu'un amour-propre plus affermi que le mien trouveroit peut-être quelques motifs d'espérance pour se rassurer contre cette dernière assertion. Les éditions du *Génie du Christianisme* se multiplient, malgré les circonstances qui ont ôté à la cause que j'ai défendue le puissant intérêt du malheur. L'ouvrage, si je ne m'abuse, paroît même augmenter d'estime dans l'opinion publique à mesure qu'il vieillit, et il semble que l'on commence à y voir autre chose qu'un ouvrage de *pure imagination*. Mais à Dieu ne plaise que je prétende persuader de mon foible mérite ceux qui ont sans doute de bonnes raisons pour ne pas y croire. Hors la religion et l'honneur, j'estime trop peu de choses dans le monde pour ne pas souscrire aux arrêts de la critique la plus rigoureuse. Je suis si peu aveuglé par quelques succès, et si loin de regarder quelques éloges comme un jugement définitif en ma faveur, que je n'ai pas cru devoir mettre la dernière main à mon ouvrage. J'attendrai encore, afin de laisser le temps aux préjugés de se calmer, à l'esprit de parti de s'éteindre; alors l'opinion qui se sera formée sur mon livre sera sans doute la véritable opinion; je saurai ce qu'il faudra changer au *Génie du Christianisme*, pour le rendre tel que je desire le laisser après moi, s'il me survit [3].

Mais si j'ai résisté à la censure dirigée contre l'ouvrage entier par les raisons que je viens de déduire, j'ai suivi pour *Atala*, prise séparément, un système absolument opposé. Je n'ai pu être arrêté dans les corrections, ni par la considération du prix du livre, ni par celle de la longueur de l'ouvrage. Quelques années ont été plus que suffisantes pour me faire connoître les endroits foibles ou vicieux de cet épisode. Docile sur ce point à la critique, jusqu'à me faire reprocher mon trop de facilité, j'ai prouvé à ceux qui m'attaquoient que je ne suis jamais volontairement dans l'erreur, et que, dans tous les temps et sur tous les sujets, je suis prêt à céder à des lumières supérieures aux miennes. *Atala* a été réimprimée onze fois : cinq fois séparément, et six fois dans le *Génie du Christianisme*; si l'on confrontoit ces onze éditions, à peine en trouveroit-on deux tout à fait semblables.

La douzième, que je publie aujourd'hui, a été revue avec le plus grand soin. J'ai consulté des *amis prompts à me censurer*; j'ai pesé chaque phrase, examiné chaque mot. Le style, dégagé des épithètes qui l'embarrassoient, marche peut-être avec plus de naturel et de simplicité. J'ai mis plus d'ordre et de suite dans quelques idées; j'ai fait disparoître jusqu'aux moindres incorrections de langage. M. de la Harpe me disoit au sujet d'*Atala* : « Si vous voulez vous enfermer avec moi seulement quelques heures, ce « temps nous suffira pour effacer les taches qui font crier si haut vos cen- « seurs. » J'ai passé quatre ans à revoir cet épisode, mais aussi il est tel qu'il doit rester. C'est la seule *Atala* que je reconnoîtrai à l'avenir.

[1] M. de Fontanes. — [2] M. Ginguené. (*Décad. philosoph.*)
[3] C'est ce qui a été fait dans la présente édition.

Cependant il y a des points sur lesquels je n'ai pas cédé entièrement à la critique. On a prétendu que quelques sentiments exprimés par le père Aubry renfermoient une doctrine désolante. On a, par exemple, été révolté de ce passage : (nous avons aujourd'hui tant de sensibilité!)

« Que dis-je! ô vanité des vanités! que parlé je de la puissance des « amitiés de la terre! Voulez-vous, ma chère fille, en connoître l'étendue? « Si un homme revenoit à la lumière quelques années après sa mort, je « doute qu'il fût revu avec joie par ceux-là même qui ont donné le plus « de larmes à sa mémoire : tant on forme vite d'autres liaisons, tant on « prend facilement d'autres habitudes, tant l'inconstance est naturelle à « l'homme, tant notre vie est peu de chose, même dans le cœur de nos « amis! »

Il ne s'agit pas de savoir si ce sentiment est pénible à avouer, mais s'il est vrai et fondé sur la commune expérience. Il seroit difficile de ne pas en convenir. Ce n'est pas surtout chez les François que l'on peut avoir la prétention de ne rien oublier. Sans parler des morts dont on ne se souvient guère, que de vivants sont revenus dans leurs familles et n'y ont trouvé que l'oubli, l'humeur et le dégoût! D'ailleurs quel est ici le but du père Aubry? N'est-ce pas d'ôter à Atala tout regret d'une existence qu'elle vient de s'arracher volontairement, et à laquelle elle voudroit en vain revenir? Dans cette intention, le missionnaire, en exagérant même à cette infortunée les maux de la vie, ne feroit encore qu'un acte d'humanité. Mais il n'est pas nécessaire de recourir à cette explication. Le père Aubry exprime une chose malheureusement trop vraie. S'il ne faut pas calomnier la nature humaine, il est aussi très inutile de la voir meilleure qu'elle ne l'est en effet.

Le même critique, M. l'abbé Morellet, s'est encore élevé contre cette autre pensée, comme fausse et paradoxale :

« Croyez-moi, mon fils, les douleurs ne sont point éternelles; il faut « tôt ou tard qu'elles finissent, parceque le cœur de l'homme est fini. C'est « une de nos grandes misères : nous ne sommes pas même capables d'être « longtemps malheureux. »

Le critique prétend que cette sorte d'incapacité de l'homme pour la douleur est au contraire un des grands biens de la vie. Je ne lui répondrai pas que, si cette réflexion est vraie, elle détruit l'observation qu'il a faite sur le premier passage du discours du père Aubry; en effet, ce seroit soutenir, d'un côté, que l'on n'oublie jamais ses amis; et de l'autre qu'on est très heureux de n'y plus penser : je remarquerai seulement que l'habile grammairien me semble ici confondre les mots. Je n'ai pas dit : « C'est une de nos grandes *infortunes,* » ce qui seroit faux, sans doute; mais, « c'est une de nos grandes *misères,* » ce qui est très vrai. Eh! qui ne sent que cette impuissance où est le cœur de l'homme de nourrir longtemps un sentiment, même celui de la douleur, est la preuve la plus complète de sa stérilité, de son indigence, de sa *misère?* M. l'abbé Morellet paroît faire, avec beaucoup de raison, un cas infini du bon sens, du jugement, du naturel; mais

suit-il toujours dans la pratique la théorie qu'il professe? Il seroit assez singulier que ses idées riantes sur l'homme et sur la vie me donnassent le droit de le soupçonner, à mon tour, de porter dans ces sentiments l'exaltation et les illusions de la jeunesse.

La nouvelle nature et les mœurs nouvelles que j'ai peintes m'ont attiré encore un autre reproche peu réfléchi. On m'a cru l'inventeur de quelques détails extraordinaires, lorsque je rappelois seulement des choses connues de tous les voyageurs. Des notes ajoutées à cette édition d'*Atala* m'auroient aisément justifié; mais s'il en avoit fallu mettre dans tous les endroits où chaque lecteur pouvoit en avoir besoin, elles auroient bientôt surpassé la longueur de l'ouvrage. J'ai donc renoncé à faire des notes. Je me contenterai de transcrire ici un passage de la *Défense du Génie du Christianisme*. Il s'agit des ours enivrés de raisin, que les doctes censeurs avoient pris pour une gaieté de mon imagination. Après avoir cité des autorités respectables et le témoignage de Carver, Bartram, Imley, Charlevoix, j'ajoute: « Quand on trouve dans un auteur une circonstance qui ne « fait pas beauté en elle-même, et qui ne sert qu'à donner de la ressem« blance au tableau, si cet auteur a d'ailleurs montré quelque sens commun, « il seroit assez naturel de supposer qu'il n'a pas inventé cette circonstance, « et qu'il n'a fait que rapporter une chose réelle, bien qu'elle ne soit pas « très connue. Rien n'empêche qu'on ne trouve *Atala* une méchante pro« duction; mais j'ose dire que la nature américaine y est peinte avec la « plus scrupuleuse exactitude. C'est une justice que lui rendent tous les « voyageurs qui ont visité la Louisiane et les Florides. Les deux traduc« tions angloises d'*Atala* sont parvenues en Amérique; les papiers publics « ont annoncé en outre une troisième traduction publiée à Philadelphie « avec succès: si les tableaux de cette histoire eussent manqué de vérité, « auroient-ils réussi chez un peuple qui pouvoit dire à chaque pas: Ce ne « sont pas là nos fleuves, nos montagnes, nos forêts? Atala est retournée « au désert et il semble que sa patrie l'ait reconnue pour véritable enfant « de la solitude. »

René, qui accompagne *Atala* dans la présente édition, n'avoit point encore été imprimé à part. Je ne sais s'il continuera d'obtenir la préférence que plusieurs personnes lui donnent sur *Atala*. Il fait suite naturelle à cet épisode, dont il diffère néanmoins par le style et par le ton. Ce sont à la vérité les mêmes lieux et les mêmes personnages; mais ce sont d'autres mœurs et un autre ordre de sentiments et d'idées. Pour toute préface, je renverrai encore aux passages du *Génie du Christianisme* et de sa *Défense* qui se rapportent à René.

On peut voir, dans le chapitre IX, liv. III, part. II, du *Génie du Christianisme*, quelle espèce de passion nouvelle j'ai essayé de peindre; et, dans la *Défense*, quel vice non encore attaqué j'ai voulu combattre. J'ajouterai que, quant au style, *René* a été revu avec autant de soin qu'*Atala*, et qu'il a reçu le degré de perfection que je suis capable de lui donner.

ATALA.

PROLOGUE.

La France possédoit autrefois, dans l'Amérique septentrionale, un vaste empire qui s'étendoit depuis le Labrador jusqu'aux Florides, et depuis les rivages de l'Atlantique jusqu'aux lacs les plus reculés du haut Canada.

Quatre grands fleuves, ayant leurs sources dans les mêmes montagnes, divisoient ces régions immenses : le fleuve Saint-Laurent, qui se perd à l'est dans le golfe de son nom ; la rivière de l'Ouest, qui porte ses eaux à des mers inconnues ; le fleuve Bourbon, qui se précipite du midi au nord dans la baie d'Hudson ; et le Meschacebé [1], qui tombe du nord au midi dans le golfe du Mexique.

Ce dernier fleuve, dans un cours de plus de mille lieues, arrose une délicieuse contrée que les habitants des États-Unis appellent le nouvel Éden, et à laquelle les François ont laissé le doux nom de Louisiane. Mille autres fleuves, tributaires du Meschacebé, le Missouri, l'Illinois, l'Akanza, l'Ohio, le Wabache, le Tenase, l'engraissent de leur limon et la fertilisent de leurs eaux. Quand tous ces fleuves se sont gonflés des déluges de l'hiver, quand les tempêtes ont abattu des pans entiers de forêts, les arbres déracinés s'assemblent sur les sources. Bientôt les vases les cimentent, les lianes les enchaînent, et les plantes, y prenant racine de toutes parts, achèvent de consolider ces débris. Charriés par les vagues écumantes, ils descendent au Meschacebé. Le fleuve s'en empare, les pousse au golfe Mexicain, les échoue sur des bancs de sable, et accroît ainsi le nombre de ses embouchures. Par intervalle, il élève sa voix, en passant sous les monts, et répand ses eaux débordées autour des colonnades des forêts et des pyramides des tombeaux indiens ; c'est le Nil des déserts. Mais la grace est toujours unie à la magnificence dans les scènes de la nature : tandis que le courant du milieu entraîne vers la mer les cadavres des pins et des chênes, on voit sur les deux courants latéraux remonter le long des rivages des îles flottantes de pistia et de nénuphar, dont les roses jaunes s'élèvent comme de petits pavillons. Des serpents verts, des hérons bleus, des flamants roses, de jeunes crocodiles, s'embarquent passagers sur ces vaisseaux de fleurs ; et la colonie,

[1] Vrai nom du Missisipi ou Meschassipi.

déployant au vent ses voiles d'or, va aborder endormie dans quelque anse retirée du fleuve.

Les deux rives du Meschacebé présentent le tableau le plus extraordinaire. Sur le bord occidental, des savanes se déroulent à perte de vue ; leurs flots de verdure, en s'éloignant, semblent monter dans l'azur du ciel où ils s'évanouissent. On voit dans ces prairies sans bornes errer à l'aventure des troupeaux de trois ou quatre mille buffles sauvages. Quelquefois un bison chargé d'années, fendant les flots à la nage, se vient coucher parmi de hautes herbes dans une île du Meschacebé. A son front orné de deux croissants, à sa barbe antique et limoneuse, vous le prendriez pour le dieu du fleuve, qui jette un œil satisfait sur la grandeur de ses ondes et la sauvage abondance de ses rives.

Telle est la scène sur le bord occidental ; mais elle change sur le bord opposé, et forme avec la première un admirable contraste. Suspendus sur le cours des eaux, groupés sur les rochers et sur les montagnes, dispersés dans les vallées, des arbres de toutes les formes, de toutes les couleurs, de tous les parfums, se mêlent, croissent ensemble, montent dans les airs à des hauteurs qui fatiguent les regards. Les vignes sauvages, les bignonias, les coloquintes, s'entrelacent au pied de ces arbres, escaladent leurs rameaux, grimpent à l'extrémite des branches, s'élancent de l'érable au tulipier, du tulipier à l'alcée, en formant mille grottes, mille voûtes, mille portiques. Souvent égarées d'arbre en arbre, ces lianes traversent des bras de rivières, sur lesquels elles jettent des ponts de fleurs. Du sein de ces massifs, le magnolia élève son cône immobile ; surmonté de ses larges roses blanches, il domine toute la forêt, et n'a d'autre rival que le palmier, qui balance légèrement auprès de lui ses éventails de verdure.

Une multitude d'animaux placés dans ces retraites par la main du Créateur y répandent l'enchantement et la vie. De l'extrémité des avenues, on aperçoit des ours enivrés de raisin, qui chancellent sur les branches des ormeaux ; des cariboux se baignent dans un lac ; des écureuils noirs se jouent dans l'épaisseur des feuillages ; des oiseaux-moqueurs, des colombes de Virginie de la grosseur d'un passereau, descendent sur les gazons rougis par les fraises ; des perroquets verts à tête jaune, des piverts empourprés, des cardinaux de feu, grimpent en circulant au haut des cyprès ; des colibris étincellent sur le jasmin des Florides, et des serpents-oiseleurs sifflent suspendus aux dômes des bois, en s'y balançant comme des lianes.

Si tout est silence et repos dans les savanes de l'autre côté du fleuve, tout ici, au contraire, est mouvement et murmure : des coups de bec contre le tronc des chênes, des froissements d'animaux qui marchent, broutent ou broient entre leurs dents les noyaux des fruits, des bruissements d'ondes, de foibles gémissements, de sourds meuglements, de doux roucoulements, remplissent ces déserts d'une tendre et sauvage harmonie. Mais quand une brise vient à animer ces solitudes, à balancer ces corps flottants, à confondre ces masses de blanc, d'azur, de vert, de rose, à mêler toutes les couleurs, à réunir tous les murmures, alors il sort de tels bruits du fond des forêts, il se passe de telles choses aux yeux, que j'essaierois en vain de les décrire à ceux qui n'ont point parcouru ces champs primitifs de la nature.

Après la découverte du Meschacebé par le père Marquette et l'infortuné La Salle, les premiers François qui s'établirent au Biloxi et à la Nouvelle-Orléans firent alliance avec les Natchez, nation indienne dont la puissance étoit redoutable dans ces contrées. Des querelles et des jalousies ensanglantèrent dans la suite la terre de l'hospitalité. Il y avoit parmi ces Sauvages un vieillard nommé Chactas[1], qui, par son âge, sa sagesse, et sa science dans les choses de la vie, étoit le patriarche et l'amour des déserts. Comme tous les hommes, il avoit acheté la vertu par l'infortune. Non-seulement les forêts du Nouveau-Monde furent remplies de ses malheurs, mais il les porta jusque sur les rivages de la France. Retenu aux galères à Marseille par une cruelle injustice, rendu à la liberté, présenté à Louis XIV, il avoit conversé avec les grands hommes de ce siècle et assisté aux fêtes de Versailles, aux tragédies de Racine, aux oraisons funèbres de Bossuet; en un mot, le Sauvage avoit contemplé la société à son plus haut point de splendeur.

Depuis plusieurs années, rentré dans le sein de sa patrie, Chactas jouissoit du repos. Toutefois le Ciel lui vendoit encore cher cette faveur; le vieillard étoit devenu aveugle. Une jeune fille l'accompagnoit sur les coteaux du Meschacebé, comme Antigone guidoit les pas d'OEdipe sur le Cythéron, ou comme Malvina conduisoit Ossian sur les rochers de Morven.

Malgré les nombreuses injustices que Chactas avoit éprouvées de la part des François, il les aimoit. Il se souvenoit toujours de Fénelon, dont il avoit été l'hôte, et desiroit pouvoir rendre quelque service aux compatriotes de cet homme vertueux. Il s'en

[1] La voix harmonieuse.

présenta une occasion favorable. En 1725, un François nommé René, poussé par des passions et des malheurs, arriva à la Louisiane. Il remonta le Meschacebé jusqu'aux Natchez, et demanda à être reçu guerrier de cette nation. Chactas l'ayant interrogé, et le trouvant inébranlable dans sa résolution, l'adopta pour fils, et lui donna pour épouse une Indienne appelée Céluta. Peu de temps après ce mariage, les Sauvages se préparèrent à la chasse du castor.

Chactas, quoique aveugle, est désigné par le conseil des Sachems[1] pour commander l'expédition, à cause du respect que les tribus indiennes lui portoient. Les prières et les jeûnes commencent, les jongleurs interprètent les songes; on consulte les Manitous; on fait des sacrifices de petun; on brûle des filets de langue d'orignal; on examine s'ils pétillent dans la flamme, afin de découvrir la volonté des Génies; on part enfin, après avoir mangé le chien sacré. René est de la troupe. A l'aide des contre-courants, les pirogues remontent le Meschacebé, et entrent dans le lit de l'Ohio. C'est en automne. Les magnifiques déserts du Kentucky se déploient aux yeux étonnés du jeune François. Une nuit, à la clarté de la lune, tandis que tous les Natchez dorment au fond de leurs pirogues, et que la flotte indienne, élevant ses voiles de peaux de bêtes, fuit devant une légère brise, René, demeuré seul avec Chactas, lui demande le récit de ses aventures. Le vieillard consent à le satisfaire, et, assis avec lui sur la poupe de la pirogue, il commence en ces mots :

LE RÉCIT.

LES CHASSEURS.

« C'est une singulière destinée, mon cher fils, que celle qui nous réunit. Je vois en toi l'homme civilisé qui s'est fait sauvage; tu vois en moi l'homme sauvage que le grand Esprit (j'ignore pour quel dessein) a voulu civiliser. Entrés l'un et l'autre dans la carrière de la vie par les deux bouts opposés, tu es venu te reposer à ma place, et j'ai été m'asseoir à la tienne : ainsi nous avons dû avoir des objets une vue totalement différente. Qui, de toi ou de moi, a le plus gagné ou le plus perdu à ce changement de position? C'est ce que savent les Génies, dont le moins savant a plus de sagesse que tous les hommes ensemble.

« A la prochaine lune des fleurs[2], il y aura sept fois dix neiges, et trois neiges de plus[3], que ma mère me mit au monde sur les

[1] Vieillards ou conseillers. — [2] Mois de mai. — [3] Neige pour année; soixante-treize ans.

bords du Meschacebé. Les Espagnols s'étoient depuis peu établis dans la baie de Pensacola, mais aucun blanc n'habitoit encore la Louisiane. Je comptois à peine dix-sept chutes de feuilles, lorsque je marchai avec mon père, le guerrier Outalissi, contre les Muscogulges, nation puissante des Florides. Nous nous joignîmes aux Espagnols nos alliés, et le combat se donna sur une des branches de la Maubile. Areskoui[1] et les Manitous ne nous furent pas favorables. Les ennemis triomphèrent; mon père perdit la vie; je fus blessé deux fois en le défendant. Oh! que ne descendis-je alors dans le pays des ames[2]! j'aurois évité les malheurs qui m'attendoient sur la terre. Les Esprits en ordonnèrent autrement: je fus entraîné par les fuyards à Saint-Augustin.

« Dans cette ville nouvellement bâtie par les Espagnols, je courois le risque d'être enlevé pour les mines de Mexico, lorsqu'un vieux Castillan, nommé Lopez, touché de ma jeunesse et de ma simplicité, m'offrit un asile, et me présenta à une sœur avec laquelle il vivoit sans épouse.

« Tous les deux prirent pour moi les sentiments les plus tendres. On m'éleva avec beaucoup de soin, on me donna toutes sortes de maîtres. Mais après avoir passé trente lunes à Saint-Augustin, je fus saisi du dégoût de la vie des cités. Je dépérissois à vue d'œil: tantôt je demeurois immobile pendant des heures à contempler la cime des lointaines forêts; tantôt on me trouvoit assis au bord d'un fleuve, que je regardois tristement couler. Je me peignois les bois à travers lesquels cette onde avoit passé, et mon ame étoit tout entière à la solitude.

« Ne pouvant plus résister à l'envie de retourner au désert, un matin je me présentai à Lopez, vêtu de mes habits de Sauvage, tenant d'une main mon arc et mes flèches, et de l'autre mes vêtements européens. Je les remis à mon généreux protecteur, aux pieds duquel je tombai, en versant des torrents de larmes. Je me donnai des noms odieux, je m'accusai d'ingratitude: « Mais enfin, « lui dis-je, ô mon père, tu le vois toi-même: je meurs, si je ne « reprends la vie de l'Indien. »

« Lopez, frappé d'étonnement, voulut me détourner de mon dessein. Il me représenta les dangers que j'allois courir, en m'exposant à tomber de nouveau entre les mains des Muscogulges. Mais voyant que j'étois résolu à tout entreprendre, fondant en pleurs, et me serrant dans ses bras: « Va, s'écria-t-il, enfant de « la nature, reprends cette indépendance de l'homme que Lopez

[1] Dieu de la guerre. — [2] Les enfers.

« ne te veut point ravir. Si j'étois plus jeune moi-même, je t'ac-
« compagnerois au désert (où j'ai aussi de doux souvenirs), et je
« te remettrois dans les bras de ta mère. Quand tu seras dans tes
« forêts, songe quelquefois à ce vieil Espagnol qui te donna l'hos-
« pitalité, et rappelle-toi, pour te porter à l'amour de tes sembla-
« bles, que la première expérience que tu as faite du cœur hu-
« main a été tout en sa faveur. » Lopez finit par une prière au Dieu des Chrétiens, dont j'avois refusé d'embrasser le culte, et nous nous quittâmes avec des sanglots.

« Je ne tardai pas à être puni de mon ingratitude. Mon inexpérience m'égara dans les bois, et je fus pris par un parti de Muscogulges et de Siminoles, comme Lopez me l'avoit prédit. Je fus reconnu pour Natché, à mon vêtement et aux plumes qui ornoient ma tête. On m'enchaîna, mais légèrement, à cause de ma jeunesse. Simaghan, le chef de la troupe, voulut savoir mon nom; je répondis : « Je m'appelle Chactas, fils d'Outalissi, fils de Miscou,
« qui ont enlevé plus de cent chevelures aux héros muscogulges. »
Simaghan me dit : « Chactas, fils d'Outalissi, fils de Miscou, ré-
« jouis-toi; tu seras brûlé au grand village. » Je repartis : « Voilà
« qui va bien; » et j'entonnai ma chanson de mort.

Tout prisonnier que j'étois, je ne pouvois, durant les premiers jours, m'empêcher d'admirer mes ennemis. Le Muscogulge, et surtout son allié le Siminole, respire la gaieté, l'amour, le contentement. Sa démarche est légère, son abord ouvert et serein. Il parle beaucoup et avec volubilité; son langage est harmonieux et facile. L'âge même ne peut ravir aux Sachems cette simplicité joyeuse : comme les vieux oiseaux de nos bois, ils mêlent encore leurs vieilles chansons aux airs nouveaux de leur jeune postérité.

« Les femmes qui accompagnoient la troupe témoignoient pour ma jeunesse une pitié tendre et une curiosité aimable. Elles me questionnoient sur ma mère, sur les premiers jours de ma vie; elles vouloient savoir si l'on suspendoit mon berceau de mousse aux branches fleuries des érables, si les brises m'y balançoient auprès du nid des petits oiseaux. C'étoient ensuite mille autres questions sur l'état de mon cœur : elles me demandoient si j'avois vu une biche blanche dans mes songes, et si les arbres de la vallée secrète m'avoient conseillé d'aimer. Je répondois avec naïveté aux mères, aux filles et aux épouses des hommes; je leur disois :
« Vous êtes les graces du jour, et la nuit vous aime comme la ro-
« sée. L'homme sort de votre sein pour se suspendre à votre ma-
« melle et à votre bouche; vous savez des paroles magiques qui

« endorment toutes les douleurs. Voilà ce que m'a dit celle qui « m'a mis au monde, et qui ne me reverra plus! Elle m'a dit en- « core que les vierges étoient des fleurs mystérieuses qu'on trouve « dans les lieux solitaires. »

« Ces louanges faisoient beaucoup de plaisir aux femmes; elles me combloient de toute sorte de dons; elles m'apportoient de la crême de noix, du sucre d'érable, de la sagamité [1], des jambons d'ours, des peaux de castors, des coquillages pour me parer et des mousses pour ma couche. Elles chantoient, elles rioient avec moi, et puis elles se prenoient à verser des larmes, en songeant que je serois brûlé.

« Une nuit que les Muscogulges avoient placé leur camp sur le bord d'une forêt, j'étois assis auprès du *feu de la guerre*, avec le chasseur commis à ma garde. Tout à coup j'entendis le murmure d'un vêtement sur l'herbe, et une femme à demi voilée vint s'asseoir à mes côtés. Des pleurs rouloient sous sa paupière; à la lueur du feu un petit crucifix d'or brilloit sur son sein. Elle étoit régulièrement belle; l'on remarquoit sur son visage je ne sais quoi de vertueux et de passionné, dont l'attrait étoit irrésistible. Elle joignoit à cela des graces plus tendres; une extrême sensibilité, unie à une mélancolie profonde, respiroit dans ses regards; son sourire étoit céleste.

« Je crus que c'étoit la *Vierge des dernières amours*, cette vierge qu'on envoie au prisonnier de guerre pour enchanter sa tombe. Dans cette persuasion, je lui dis en balbutiant, et avec un trouble qui pourtant ne venoit pas de la crainte du bûcher : « Vierge, « vous êtes digne des premières amours, et vous n'êtes pas faite « pour les dernières. Les mouvements d'un cœur qui va bientôt « cesser de battre répondroient mal aux mouvements du vôtre. « Comment mêler la mort et la vie? Vous me feriez trop regretter « le jour. Qu'un autre soit plus heureux que moi, et que de longs « embrassements unissent la liane et le chêne! »

« La jeune fille me dit alors : « Je ne suis point la *Vierge des dernières amours*. Es-tu chrétien? » Je répondis que je n'avois point trahi les Génies de ma cabane. A ces mots, l'Indienne fit un mouvement involontaire. Elle me dit : « Je te plains de n'être qu'un « méchant idolâtre. Ma mère m'a faite chrétienne; je me nomme « Atala, fille de Simaghan aux bracelets d'or, et chef des guerriers « de cette troupe. Nous nous rendons à Apalachucla, où tu seras « brûlé. » En prononçant ces mots, Atala se lève et s'éloigne. »

[1] Sorte de pâte de maïs.

Ici Chactas fut contraint d'interrompre son récit. Les souvenirs se pressèrent en foule dans son ame; ses yeux éteints inondèrent de larmes ses joues flétries : telles deux sources cachées dans la profonde nuit de la terre se décèlent par les eaux qu'elles laissent filtrer entre les rochers.

« O mon fils, reprit-il enfin, tu vois que Chactas est bien peu sage, malgré sa renommée de sagesse. Hélas! mon cher enfant, les hommes ne peuvent déja plus voir, qu'ils peuvent encore pleurer! Plusieurs jours s'écoulèrent; la fille du Sachem revenoit chaque soir me parler. Le sommeil avoit fui de mes yeux, et Atala étoit dans mon cœur, comme le souvenir de la couche de mes pères.

« Le dix-septième jour de marche, vers le temps où l'éphémère sort des eaux, nous entrâmes sur la grande savane Alachua. Elle est environnée de coteaux qui, fuyant les uns derrière les autres, portent, en s'élevant jusqu'aux nues, des forêts étagées de copalmes, de citronniers, de magnolias et de chênes verts. Le chef poussa le cri d'arrivée, et la troupe campa au pied des collines. On me relégua à quelque distance, au bord d'un de ces *puits naturels*, si fameux dans les Florides. J'étois attaché au pied d'un arbre; un guerrier veilloit impatiemment auprès de moi. J'avois à peine passé quelques instants dans ce lieu, qu'Atala parut sous les liquidambars de la fontaine. « Chasseur, dit-elle au héros mus-« cogulge, si tu veux poursuivre le chevreuil, je garderai le « prisonnier. » Le guerrier bondit de joie à cette parole de la fille du chef; il s'élance du sommet de la colline et allonge ses pas dans la plaine.

« Étrange contradiction du cœur de l'homme! Moi qui avois tant desiré de dire les choses du mystère à celle que j'aimois déja comme le soleil, maintenant interdit et confus, je crois que j'eusse préféré d'être jeté aux crocodiles de la fontaine, à me trouver seul ainsi avec Atala. La fille du désert étoit aussi troublée que son prisonnier; nous gardions un profond silence; les génies de l'amour avoient dérobé nos paroles. Enfin Atala, faisant un effort, dit ceci : « Guerrier, vous êtes retenu bien foiblement; vous pou-« vez aisément vous échapper. » A ces mots, la hardiesse revint sur ma langue; je répondis : « Foiblement retenu, ô femme...! » Je ne sus comment achever. Atala hésita quelques moments; puis elle dit : « Sauvez-vous. » Et elle me détacha du tronc de l'arbre. Je saisis la corde; je la remis dans la main de la fille étrangère, en forçant ses beaux doigts à se fermer sur ma chaine. « Repre-

« nez-la ! reprenez-la ! » m'écriai-je. — « Vous êtes un insensé, « dit Atala d'une voix émue. Malheureux ! ne sais-tu pas que tu « seras brûlé? Que prétends-tu? Songes-tu bien que je suis la fille « d'un redoutable Sachem? » — « Il fut un temps, répliquai-je « avec des larmes, que j'étois aussi porté dans une peau de cas- « tor, aux épaules d'une mère. Mon père avoit aussi une belle « hutte, et ses chevreuils buvoient les eaux de mille torrents; « mais j'erre maintenant sans patrie. Quand je ne serai plus, au- « cun ami ne mettra un peu d'herbe sur mon corps pour le garan- « tir des mouches. Le corps d'un étranger malheureux n'intéresse « personne. »

« Ces mots attendrirent Atala. Ses larmes tombèrent dans la fontaine. « Ah ! repris-je avec vivacité, si votre cœur parloit « comme le mien ! Le désert n'est-il pas libre? Les forêts n'ont- « elles point des replis où nous cacher? Faut-il donc, pour être « heureux, tant de choses aux enfants des cabanes? O fille plus « belle que le premier songe de l'époux ! ô ma bien-aimée ! ose « suivre mes pas. » Telles furent mes paroles. Atala me répondit d'une voix tendre : « Mon jeune ami, vous avez appris le lan- « gage des blancs; il est aisé de tromper une Indienne. » — « Quoi! m'écriai-je, vous m'appelez votre jeune ami ! Ah ! si un « pauvre esclave... » — « Eh bien ! dit-elle en se penchant sur « moi, un pauvre esclave... » Je repris avec ardeur : « Qu'un bai- « ser l'assure de ta foi ! » Atala écouta ma prière. Comme un faon semble pendre aux fleurs de lianes roses, qu'il saisit de sa langue délicate dans l'escarpement de la montagne, ainsi je restai suspendu aux lèvres de ma bien-aimée.

« Hélas ! mon cher fils, la douleur touche de près au plaisir. Qui eût pu croire que le moment où Atala me donnoit le premier gage de son amour seroit celui-là même où elle détruiroit mes espérances ! Cheveux blanchis du vieux Chactas, quel fut votre étonnement lorsque la fille du Sachem prononça ces paroles ! « Beau « prisonnier, j'ai follement cédé à ton desir ; mais où nous con- « duira cette passion? Ma religion me sépare de toi pour toujours... « O ma mère ! qu'as-tu fait...? » Atala se tut tout à coup, et retint je ne sus quel fatal secret près d'échapper à ses lèvres. Ses paroles me plongèrent dans le désespoir. « Eh bien ! m'écriai-je, je serai « aussi cruel que vous ; je ne fuirai point. Vous me verrez dans le « cadre de feu ; vous entendrez les gémissements de ma chair, et « vous serez pleine de joie. » Atala saisit mes mains entre les deux siennes. « Pauvre jeune idolâtre, s'écria-t-elle, tu me fais réelle-

« ment pitié ! Tu veux donc que je pleure tout mon cœur? Quel « dommage que je ne puisse fuir avec toi ! Malheureux a été le « ventre de ta mère, ô Atala ! Que ne te jettes-tu aux crocodiles « de la fontaine ! »

« Dans ce moment même, les crocodiles, aux approches du coucher du soleil, commençoient à faire entendre leurs rugissements. Atala me dit : « Quittons ces lieux. » J'entraînai la fille de Simaghan au pied des coteaux qui formoient des golfes de verdure, en avançant leurs promontoires dans la savane. Tout étoit calme et superbe au désert. La cigogne crioit sur son nid, les bois retentissoient du chant monotone des cailles, du sifflement des perruches, du mugissement des bisons et du hennissement des cavales siminoles.

« Notre promenade fut presque muette. Je marchois à côté d'Atala ; elle tenoit le bout de la corde, que je l'avois forcée de reprendre. Quelquefois nous versions des pleurs, quelquefois nous essayions de sourire. Un regard, tantôt levé vers le ciel, tantôt attaché à la terre, une oreille attentive au chant de l'oiseau, un geste vers le soleil couchant, une main tendrement serrée, un sein tour à tour palpitant, tour à tour tranquille, les noms de Chactas et d'Atala doucement répétés par intervalle... Oh! première promenade de l'amour, il faut que votre souvenir soit bien puissant, puisqu'après tant d'années d'infortune vous remuez encore le cœur du vieux Chactas !

« Qu'ils sont incompréhensibles les mortels agités par les passions ! Je venois d'abandonner le généreux Lopez, je venois de m'exposer à tous les dangers pour être libre; dans un instant le regard d'une femme avoit changé mes goûts, mes résolutions, mes pensées ! Oubliant mon pays, ma mère, ma cabane et la mort affreuse qui m'attendoit, j'étois devenu indifférent à tout ce qui n'étoit pas Atala. Sans force pour m'élever à la raison de l'homme, j'étois retombé tout à coup dans une espèce d'enfance; et loin de pouvoir rien faire pour me soustraire aux maux qui m'attendoient, j'aurois eu presque besoin qu'on s'occupât de mon sommeil et de ma nourriture !

« Ce fut donc vainement qu'après nos courses dans la savane, Atala, se jetant à mes genoux, m'invita de nouveau à la quitter. Je lui protestai que je retournerois seul au camp, si elle refusoit de me rattacher au pied de mon arbre. Elle fut obligée de me satisfaire, espérant me convaincre une autre fois.

« Le lendemain de cette journée, qui décida du destin de ma

vie, on s'arrêta dans une vallée, non loin de Cuscowilla, capitale des Siminoles. Ces Indiens, unis aux Muscogulges, forment avec eux la confédération des Creeks. La fille du pays des palmiers vint me trouver au milieu de la nuit. Elle me conduisit dans une grande forêt de pins, et renouvela ses prières pour m'engager à la fuite. Sans lui répondre, je pris sa main dans ma main, et je forçai cette biche altérée d'errer avec moi dans la forêt. La nuit étoit délicieuse. Le génie des airs secouoit sa chevelure bleue, embaumée de la senteur des pins, et l'on respiroit la foible odeur d'ambre qu'exhaloient les crocodiles couchés sous les tamarins des fleuves. La lune brilloit au milieu d'un azur sans tache, et sa lumière gris de perle descendoit sur la cime indéterminée des forêts. Aucun bruit ne se faisoit entendre, hors je ne sais quelle harmonie lointaine qui régnoit dans la profondeur des bois : on eût dit que l'ame de la solitude soupiroit dans toute l'étendue du désert.

« Nous aperçûmes à travers les arbres un jeune homme qui, tenant à la main un flambeau, ressembloit au génie du printemps parcourant les forêts pour ranimer la nature. C'étoit un amant qui alloit s'instruire de son sort à la cabane de sa maîtresse.

« Si la vierge éteint le flambeau, elle accepte les vœux offerts; si elle se voile sans l'éteindre, elle rejette un époux.

« Le guerrier, en se glissant dans les ombres, chantoit à demi-voix ces paroles :

« Je devancerai les pas du jour sur le sommet des montagnes, « pour chercher ma colombe solitaire parmi les chênes de la « forêt.

« J'ai attaché à son cou un collier de porcelaines [1]; on y voit « trois grains rouges pour mon amour, trois violets pour mes « craintes, trois bleus pour mes espérances.

« Mila a les yeux d'une hermine et la chevelure légère d'un « champ de riz; sa bouche est un coquillage rose, garni de perles; « ses deux seins sont comme deux petits chevreaux sans tache, « nés au même jour d'une seule mère.

« Puisse Mila éteindre ce flambeau! Puisse sa bouche verser « sur lui une ombre voluptueuse! Je fertiliserai son sein. L'espoir « de la patrie pendra à sa mamelle féconde, et je fumerai mon « calumet de paix sur le berceau de mon fils!

« Ah! laissez-moi devancer les pas du jour sur le sommet des « montagnes, pour chercher ma colombe solitaire parmi les chênes « de la forêt! »

[1] Sorte de coquillage.

« Ainsi chantoit ce jeune homme, dont les accents portèrent le trouble jusqu'au fond de mon ame, et firent changer de visage à Atala. Nos mains unies frémirent l'une dans l'autre. Mais nous fûmes distraits de cette scène par une scène non moins dangereuse pour nous.

« Nous passâmes auprès du tombeau d'un enfant, qui servoit de limite à deux nations. On l'avoit placé au bord du chemin, selon l'usage, afin que les jeunes femmes, en allant à la fontaine, pussent attirer dans leur sein l'ame de l'innocente créature, et la rendre à la patrie. On y voyoit dans ce moment des épouses nouvelles qui, desirant les douceurs de la maternité, cherchoient, en entr'ouvrant leurs lèvres, à recueillir l'ame du petit enfant, qu'elles croyoient voir errer sur les fleurs. La véritable mère vint ensuite déposer une gerbe de maïs et des fleurs de lis blancs sur le tombeau. Elle arrosa la terre de son lait, s'assit sur le gazon humide, et parla à son enfant d'une voix attendrie :

« Pourquoi te pleuré-je dans ton berceau de terre, ô mon nou-
« veau-né? Quand le petit oiseau devient grand, il faut qu'il cher-
« che sa nourriture, et il trouve dans le désert bien des graines
« amères. Du moins tu as ignoré les pleurs; du moins ton cœur
« n'a point été exposé au souffle dévorant des hommes. Le bouton
« qui sèche dans son enveloppe passe avec tous ses parfums,
« comme toi, ô mon fils! avec toute ton innocence. Heureux ceux
« qui meurent au berceau! ils n'ont connu que les baisers et les
« souris d'une mère! »

« Déja subjugués par notre propre cœur, nous fûmes accablés par ces images d'amour et de maternité, qui sembloient nous poursuivre dans ces solitudes enchantées. J'emportai Atala dans mes bras au fond de la forêt, et je lui dis des choses qu'aujourd'hui je chercherois en vain sur mes lèvres. Le vent du midi, mon cher fils, perd sa chaleur en passant sur des montagnes de glace. Les souvenirs de l'amour dans le cœur d'un vieillard sont comme les feux du jour réfléchis par l'orbe paisible de la lune, lorsque le soleil est couché et que le silence plane sur les huttes des sauvages.

« Qui pouvoit sauver Atala? Qui pouvoit l'empêcher de succomber à la nature? Rien qu'un miracle, sans doute; et ce miracle fut fait. La fille de Simaghan eut recours au Dieu des Chrétiens; elle se précipita sur la terre, et prononça une fervente oraison, adressée à sa mère et à la Reine des vierges. C'est de ce moment, René, que j'ai conçu une merveilleuse idée de cette religion qui, dans les forêts, au milieu de toutes les privations de la vie, peut



remplir de mille dons les infortunés; de cette religion qui, opposant sa puissance au torrent des passions, suffit seule pour les vaincre, lorsque tout les favorise, et le secret des bois, et l'absence des hommes, et la fidélité des ombres. Ah ! qu'elle me parut divine la simple Sauvage, l'ignorante Atala, qui, à genoux devant un vieux pin tombé, comme au pied d'un autel, offroit à son Dieu des vœux pour un amant idolâtre! Ses yeux levés vers l'astre de la nuit, ses joues brillantes des pleurs de la religion et de l'amour, étoient d'une beauté immortelle. Plusieurs fois il me sembla qu'elle alloi prendre son vol vers les cieux; plusieurs fois je crus voir descendre sur les rayons de la lune et entendre dans les branches des arbres ces Génies que le Dieu des Chrétiens envoie aux ermites des rochers, lorsqu'il se dispose à les rappeler à lui. J'en fus affligé, car je craignis qu'Atala n'eût que peu de temps à passer sur la terre.

« Cependant elle versa tant de larmes, elle se montra si malheureuse, que j'allois peut-être consentir à m'éloigner, lorsque le cri de mort retentit dans la forêt. Quatre hommes armés se précipitent sur moi : nous avions été découverts; le chef de guerre avoit donné l'ordre de nous poursuivre.

« Atala, qui ressembloit à une reine pour l'orgueil de la démarche, dédaigna de parler à ces guerriers. Elle leur lança un regard superbe, et se rendit auprès de Simaghan.

« Elle ne put rien obtenir. On redoubla mes gardes, on multiplia mes chaînes, on écarta mon amante. Cinq nuits s'écoulent, et nous apercevons Apalachucla, située au bord de la rivière Chata-Uche. Aussitôt on me couronne de fleurs; on me peint le visage d'azur et de vermillon; on m'attache des perles au nez et aux oreilles, et l'on me met à la main un chichikoué [1].

« Ainsi paré pour le sacrifice, j'entre dans Apalachucla, aux cris répétés de la foule. C'en étoit fait de ma vie, quand tout à coup le bruit d'une conque se fait entendre, et le Mico, ou chef de la nation, ordonne de s'assembler.

« Tu connois, mon fils, les tourments que les Sauvages font subir aux prisonniers de guerre. Les missionnaires chrétiens, au péril de leurs jours, et avec une charité infatigable, étoient parvenus, chez plusieurs nations, à faire substituer un esclavage assez doux aux horreurs du bûcher. Les Muscogulges n'avoient point encore adopté cette coutume; mais un parti nombreux s'étoit déclaré en sa faveur. C'étoit pour prononcer sur cette im-

[1] Instrument de musique des Sauvages.

portante affaire que le Mico convoquoit les sachems. On me conduit au lieu des délibérations.

« Non loin d'Apalachucla s'élevoit, sur un tertre isolé, le pavillon du conseil. Trois cercles de colonnes formoient l'élégante architecture de cette rotonde. Les colonnes étoient de cyprès poli et sculpté; elles augmentoient en hauteur et en épaisseur, et diminuoient en nombre, à mesure qu'elles se rapprochoient du centre, marqué par un pilier unique. Du sommet de ce pilier partoient des bandes d'écorce qui, passant sur le sommet des autres colonnes, couvroient le pavillon, en forme d'éventail à jour.

« Le conseil s'assemble. Cinquante vieillards, en manteaux de castor, se rangent sur des espèces de gradins faisant face à la porte du pavillon. Le grand chef est assis au milieu d'eux, tenant à la main le calumet de paix à demi coloré pour la guerre. A la droite des vieillards se placent cinquante femmes couvertes d'une robe de plumes de cygne. Les chefs de guerre, le tomahaw[1] à la main, le pennache en tête, les bras et la poitrine teints de sang, prennent la gauche.

« Au pied de la colonne centrale brûle le feu du conseil. Le premier jongleur, environné des huit gardiens du temple, vêtu de longs habits, et portant un hibou empaillé sur la tête, verse du baume de copalme sur la flamme, et offre un sacrifice au soleil. Ce triple rang de vieillards, de matrones, de guerriers, ces prêtres, ces nuages d'encens, ce sacrifice, tout sert à donner à ce conseil un appareil imposant.

« J'étois debout enchaîné au milieu de l'assemblée. Le sacrifice achevé, le Mico prend la parole, et expose avec simplicité l'affaire qui rassemble le conseil. Il jette un collier bleu dans la salle, en témoignage de ce qu'il vient de dire.

« Alors un sachem de la tribu de l'Aigle se lève, et parle ainsi :

« Mon père le Mico, sachems, matrones, guerriers des qua-
« tre tribus de l'Aigle, du Castor, du Serpent et de la Tortue, ne
« changeons rien aux mœurs de nos aïeux, brûlons le prison-
« nier, et n'amollissons point nos courages. C'est une coutume
« des blancs qu'on vous propose, elle ne peut être que pernicieuse.
« Donnez un collier rouge qui contienne mes paroles. J'ai dit. »

« Et il jette un collier rouge dans l'assemblée.

« Une matrone se lève, et dit :

« Mon père l'Aigle, vous avez l'esprit d'un renard, et la pru-

[1] La hache.

« dente lenteur d'une tortue. Je veux polir avec vous la chaîne « d'amitié, et nous planterons ensemble l'arbre de paix. Mais « changeons les coutumes de nos aïeux, en ce qu'elles ont de « funeste. Ayons des esclaves qui cultivent nos champs, et n'en- « tendons plus les cris du prisonnier, qui troublent le sein des « mères. J'ai dit. »

« Comme on voit les flots de la mer se briser pendant un orage, comme en automne les feuilles séchées sont enlevées par un tourbillon, comme les roseaux du Meschacebé plient et se relèvent dans une inondation subite, comme un grand troupeau de cerfs brame au fond d'une forêt, ainsi s'agitoit et murmuroit le conseil. Des sachems, des guerriers, des matrones, parlent tour à tour ensemble. Les intérêts se choquent, les opinions se divisent, le conseil va se dissoudre; mais enfin l'usage antique l'emporte, et je suis condamné au bûcher.

« Une circonstance vint retarder mon supplice; la *Fête des morts* ou le *Festin des ames* approchoit. Il est d'usage de ne faire mourir aucun captif pendant les jours consacrés à cette cérémonie. On me confia à une garde sévère; et sans doute les sachems éloignèrent la fille de Simaghan, car je ne la revis plus.

« Cependant les nations de plus de trois cents lieues à la ronde arrivoient en foule pour célébrer le *Festin des ames*. On avoit bâti une longue hutte sur un site écarté. Au jour marqué, chaque cabane exhuma les restes de ses pères de leurs tombeaux particuliers, et l'on suspendit les squelettes, par ordre et par familles, aux murs de la *Salle commune des aïeux*. Les vents (une tempête s'étoit élevée), les forêts, les cataractes mugissoient au dehors, tandis que les vieillards des diverses nations concluoient entre eux des traités de paix et d'alliance sur les os de leurs pères.

« On célèbre les jeux funèbres, la course, la balle, les osselets. Deux vierges cherchent à s'arracher une baguette de saule. Les boutons de leurs seins viennent se toucher, leurs mains voltigent sur la baguette qu'elles élèvent au-dessus de leurs têtes. Leurs beaux pieds nus s'entrelacent, leurs bouches se rencontrent, leurs douces haleines se confondent; elles se penchent et mêlent leurs chevelures; elles regardent leurs mères, rougissent : on applaudit[1]. Le jongleur invoque Michabou, génie des eaux. Il raconte les guerres du grand Lièvre contre Machimanitou, dieu du mal. Il dit le premier homme et Atahensic la première femme précipités du ciel pour avoir perdu l'innocence, la terre rougie du sang fra-

[1] La rougeur est sensible chez les jeunes Sauvages.

ternel, Jouskeka l'impie immolant le juste Tahouistsaron, le déluge descendant à la voix du grand Esprit, Massou sauvé seul dans son canot d'écorce, et le corbeau envoyé à la découverte de la terre : il dit encore la belle Endaé, retirée de la contrée des ames par les douces chansons de son époux.

« Après ces jeux et ces cantiques, on se prépare à donner aux aïeux une éternelle sépulture.

« Sur les bords de la rivière Chata-Uche se voyoit un figuier sauvage que le culte des peuples avoit consacré. Les vierges avoient accoutumé de laver leurs robes d'écorce dans ce lieu et de les exposer au souffle du désert, sur les rameaux de l'arbre antique. C'étoit là qu'on avoit creusé un immense tombeau. On part de la salle funèbre en chantant l'hymne à la mort ; chaque famille porte quelques débris sacrés. On arrive à la tombe ; on y descend les reliques ; on les y étend par couches ; on les sépare avec des peaux d'ours et de castors ; le mont du tombeau s'élève, et l'on y plante l'*Arbre des pleurs et du sommeil*.

« Plaignons les hommes, mon cher fils ! Ces mêmes Indiens dont les coutumes sont si touchantes, ces mêmes femmes qui m'avoient témoigné un intérêt si tendre, demandoient maintenant mon supplice à grands cris ; et des nations entières retardoient leur départ pour avoir le plaisir de voir un jeune homme souffrir des tourments épouvantables.

« Dans une vallée au nord, à quelque distance du grand village, s'élevoit un bois de cyprès et de sapins, appelé le *Bois du sang*. On y arrivoit par les ruines d'un de ces monuments dont on ignore l'origine, et qui sont l'ouvrage d'un peuple maintenant inconnu. Au centre de ce bois s'étendoit une arène, où l'on sacrifioit les prisonniers de guerre. On m'y conduit en triomphe. Tout se prépare pour ma mort : on plante le poteau d'Areskoui ; les pins, les ormes, les cyprès, tombent sous la cognée ; le bûcher s'élève ; les spectateurs bâtissent des amphithéâtres avec des branches et des troncs d'arbres. Chacun invente un supplice : l'un se propose de m'arracher la peau du crâne, l'autre de me brûler les yeux avec des haches ardentes. Je commence ma chanson de mort.

« Je ne crains point les tourments : je suis brave, ô Muscogulges,
« je vous défie ! je vous méprise plus que des femmes. Mon père
« Outalissi, fils de Miscou, a bu dans le crâne de vos plus fameux
« guerriers ; vous n'arracherez pas un soupir de mon cœur. »

« Provoqué par ma chanson, un guerrier me perça le bras d'une flèche ; je dis : « Frère, je te remercie. »

« Malgré l'activité des bourreaux, les préparatifs du supplice ne purent être achevés avant le coucher du soleil. On consulta le jongleur, qui défendit de troubler les Génies des ombres, et ma mort fut encore suspendue jusqu'au lendemain. Mais dans l'impatience de jouir du spectacle, et pour être plus tôt prêts au lever de l'aurore, les Indiens ne quittèrent point le *Bois du sang;* ils allumèrent de grands feux et commencèrent des festins et des danses.

« Cependant on m'avoit étendu sur le dos. Des cordes partant de mon cou, de mes pieds, de mes bras, alloient s'attacher à des piquets enfoncés en terre. Des guerriers étoient couchés sur ces cordes, et je ne pouvois faire un mouvement sans qu'ils en fussent avertis. La nuit s'avance : les chants et les danses cessent par degrés; les feux ne jettent plus que des lueurs rougeâtres, devant lesquelles on voit encore passer les ombres de quelques Sauvages; tout s'endort; à mesure que le bruit des hommes s'affoiblit, celui du désert augmente, et au tumulte des voix succèdent les plaintes des vents dans la forêt.

« C'étoit l'heure où une jeune Indienne qui vient d'être mère se réveille en sursaut au milieu de la nuit, car elle a cru entendre les cris de son premier-né, qui lui demande la douce nourriture. Les yeux attachés au ciel, où le croissant de la lune erroit dans les nuages, je réfléchissois sur ma destinée. Atala me sembla un monstre d'ingratitude. M'abandonner au moment du supplice, moi qui m'étois dévoué aux flammes plutôt que de la quitter ! Et pourtant je sentois que je l'aimois toujours, et que je mourrois avec joie pour elle.

« Il est dans les extrêmes plaisirs un aiguillon qui nous éveille comme pour nous avertir de profiter de ce moment rapide; dans les grandes douleurs, au contraire, je ne sais quoi de pesant nous endort; des yeux fatigués par les larmes cherchent naturellement à se fermer, et la bonté de la Providence se fait ainsi remarquer jusque dans nos infortunes. Je cédai, malgré moi, à ce lourd sommeil que goûtent quelquefois les misérables. Je rêvois qu'on m'ôtoit mes chaînes; je croyois sentir ce soulagement qu'on éprouve, lorsqu'après avoir été fortement pressé, une main secourable relâche nos fers.

« Cette sensation devint si vive, qu'elle me fit soulever les paupières. A la clarté de la lune, dont un rayon s'échappoit entre deux nuages, j'entrevois une grande figure blanche penchée sur moi, et occupée à dénouer silencieusement mes liens. J'allois

pousser un cri, lorsqu'une main, que je reconnus à l'instant, me ferma la bouche. Une seule corde restoit; mais il paroissoit impossible de la couper sans toucher au guerrier qui la couvroit tout entière de son corps. Atala y porte la main, le guerrier s'éveille à demi et se dresse sur son séant. Atala reste immobile, et le regarde. L'Indien croit voir l'Esprit des ruines; il se recouche en fermant les yeux et en invoquant son Manitou. Le lien est brisé. Je me lève; je suis ma libératrice, qui me tend le bout d'un arc dont elle tient l'autre extrémité. Mais que de dangers nous environnent! Tantôt nous sommes près de heurter des Sauvages endormis; tantôt un garde nous interroge, et Atala répond en changeant sa voix. Des enfants poussent des cris, des dogues aboient. A peine sommes-nous sortis de l'enceinte funeste, que des hurlements ébranlent la forêt. Le camp se réveille, mille feux s'allument, on voit courir de tous côtés des Sauvages avec des flambeaux; nous précipitons notre course.

« Quand l'aurore se leva sur les Apalaches, nous étions déjà loin. Quelle fut ma félicité, lorsque je me trouvai encore une fois dans la solitude avec Atala, avec Atala ma libératrice, avec Atala qui se donnoit à moi pour toujours! Les paroles manquèrent à ma langue, je tombai à genoux, et je dis à la fille de Simaghan: « Les « hommes sont bien peu de chose; mais quand les Génies les visi-« tent, alors ils ne sont rien du tout. Vous êtes un Génie, vous « m'avez visité, et je ne puis parler devant vous. » Atala me tendit la main avec un sourire: « Il faut bien, dit-elle, que je vous « suive, puisque vous ne voulez pas fuir sans moi. Cette nuit j'ai « séduit le jongleur par des présents, j'ai enivré vos bourreaux « avec de l'essence de feu [1], et j'ai dû hasarder ma vie pour vous, « puisque vous aviez donné la vôtre pour moi. Oui, jeune ido-« lâtre, ajouta-t-elle avec un accent qui m'effraya, le sacrifice « sera réciproque. »

« Atala me remit les armes qu'elle avoit eu soin d'apporter; ensuite elle pansa ma blessure. En l'essuyant avec une feuille de papaya, elle la mouilloit de ses larmes. « C'est un baume, lui « dis-je, que tu répands sur ma plaie. » — « Je crains plutôt que « ce ne soit un poison, » répondit-elle. Elle déchira un des voiles de son sein, dont elle fit une première compresse, qu'elle attacha avec une boucle de ses cheveux.

« L'ivresse, qui dure longtemps chez les Sauvages, et qui est pour eux une espèce de maladie, les empêcha sans doute de nous

[1] De l'eau-de-vie.

poursuivre durant les premières journées. S'ils nous cherchèrent ensuite, il est probable que ce fut du côté du couchant, persuadés que nous aurions essayé de nous rendre au Meschacebé ; mais nous avions pris notre route vers l'étoile immobile [1], en nous dirigeant sur la mousse du tronc des arbres.

« Nous ne tardâmes pas à nous apercevoir que nous avions peu gagné à ma délivrance. Le désert dérouloit maintenant devant nous ses solitudes démesurées. Sans expérience de la vie des forêts, détournés de notre vrai chemin et marchant à l'aventure, qu'allions-nous devenir ? Souvent, en regardant Atala, je me rappelois cette antique histoire d'Agar, que Lopez m'avoit fait lire, et qui est arrivée dans le désert de Bersabée, il y a bien longtemps, alors que les hommes vivoient trois âges de chêne.

« Atala me fit un manteau avec la seconde écorce du frêne, car j'étois presque nu. Elle me broda des mocassines [2] de peau de rat musqué, avec du poil de porc-épic. Je prenois soin à mon tour de sa parure. Tantôt je lui mettois sur la tête une couronne de ces mauves bleues que nous trouvions sur notre route, dans des cimetières indiens abandonnés ; tantôt je lui faisois des colliers avec des graines rouges d'azalea ; et puis je me prenois à sourire, en contemplant sa merveilleuse beauté.

« Quand nous rencontrions un fleuve, nous le passions sur un radeau ou à la nage. Atala appuyoit une de ses mains sur mon épaule, et, comme deux cygnes voyageurs, nous traversions ces ondes solitaires.

« Souvent, dans les grandes chaleurs du jour, nous cherchions un abri sous les mousses des cèdres. Presque tous les arbres de la Floride, en particulier le cèdre et le chêne vert, sont couverts d'une mousse blanche qui descend de leurs rameaux jusqu'à terre. Quand la nuit, au clair de la lune, vous apercevez sur la nudité d'une savane une yeuse isolée revêtue de cette draperie, vous croiriez voir un fantôme, traînant après lui ses longs voiles. La scène n'est pas moins pittoresque au grand jour ; car une foule de papillons, de mouches brillantes, de colibris, de perruches vertes, de geais d'azur, vient s'accrocher à ces mousses, qui produisent alors l'effet d'une tapisserie en laine blanche, où l'ouvrier européen auroit brodé des insectes et des oiseaux éclatants.

« C'étoit dans ces riantes hôtelleries, préparées par le grand Esprit, que nous nous reposions à l'ombre. Lorsque les vents descendoient du ciel pour balancer ce grand cèdre, que le château

[1] Le Nord. — [2] Chaussure indienne.

aérien bâti sur ses branches alloit flottant avec les oiseaux et les voyageurs endormis sous ses abris, que mille soupirs sortoient des corridors et des voûtes du mobile édifice, jamais les merveilles de l'ancien monde n'ont approché de ce monument du désert.

« Chaque soir nous allumions un grand feu, et nous bâtissions la hutte du voyage avec une écorce élevée sur quatre piquets. Si j'avois tué une dinde sauvage, un ramier, un faisan des bois, nous le suspendions devant le chêne embrasé, au bout d'une gaule plantée en terre, et nous abandonnions au vent le soin de tourner la proie du chasseur. Nous mangions des mousses appelées tripes de roches, des écorces sucrées de bouleau, et des pommes de mai, qui ont le goût de la pêche et de la framboise. Le noyer noir, l'érable, le sumac, fournissoient le vin à notre table. Quelquefois j'allois chercher parmi les roseaux une plante dont la fleur, allongée en cornet, contenoit un verre de la plus pure rosée. Nous bénissions la Providence, qui sur la foible tige d'une fleur avoit placé cette source limpide au milieu des marais corrompus, comme elle a mis l'espérance au fond des cœurs ulcérés par le chagrin, comme elle a fait jaillir la vertu du sein des misères de la vie.

« Hélas! je découvris bientôt que je m'étois trompé sur le calme apparent d'Atala. A mesure que nous avancions, elle devenoit triste. Souvent elle tressailloit sans cause, et tournoit précipitamment la tête. Je la surprenois attachant sur moi un regard passionné, qu'elle reportoit vers le ciel avec une profonde mélancolie. Ce qui m'effrayoit surtout, étoit un secret, une pensée cachée au fond de son ame, que j'entrevoyois dans ses yeux. Toujours m'attirant et me repoussant, ranimant et détruisant mes espérances, quand je croyois avoir fait un peu de chemin dans son cœur, je me retrouvois au même point. Que de fois elle m'a dit : « O mon jeune amant! je t'aime comme l'ombre des bois au milieu « du jour! tu es beau comme le désert avec toutes ses fleurs et « toutes ses brises. Si je me penche sur toi, je frémis; si ma main « tombe sur la tienne, il me semble que je vais mourir. L'autre « jour le vent jeta tes cheveux sur mon visage, tandis que tu te « délassois sur mon sein; je crus sentir le léger toucher des esprits « invisibles. Oui, j'ai vu les chevrettes de la montagne d'Occone; « j'ai entendu les propos des hommes rassasiés de jours; mais la « douceur des chevreaux et la sagesse des vieillards sont moins « plaisantes et moins fortes que tes paroles. Eh bien, pauvre « Chactas, je ne serai jamais ton épouse! »

« Les perpétuelles contradictions de l'amour et de la religion d'Atala, l'abandon de sa tendresse et la chasteté de ses mœurs, la fierté de son caractère et sa profonde sensibilité, l'élévation de son ame dans les grandes choses, sa susceptibilité dans les petites, tout en faisoit pour moi un être incompréhensible. Atala ne pouvoit pas prendre sur un homme un foible empire : pleine de passions, elle étoit pleine de puissance; il falloit ou l'adorer ou la haïr.

« Après quinze nuits d'une marche précipitée, nous entrâmes dans la chaîne des monts Alléganys, et nous atteignîmes une des branches du Tenase, fleuve qui se jette dans l'Ohio. Aidé des conseils d'Atala, je bâtis un canot, que j'enduisis de gomme de prunier, après en avoir recousu les écorces avec des racines de sapin. Ensuite je m'embarquai avec Atala, et nous nous abandonnâmes au cours du fleuve.

« Le village indien de Sticoë, avec ses tombes pyramidales et ses huttes en ruines, se montroit à notre gauche, au détour d'un promontoire; nous laissions à droite la vallée de Keow, terminée par la perspective des cabanes de Jore, suspendues au front de la montagne du même nom. Le fleuve qui nous entraînoit couloit entre de hautes falaises, au bout desquelles on apercevoit le soleil couchant. Ces profondes solitudes n'étoient point troublées par la présence de l'homme. Nous ne vîmes qu'un chasseur indien qui, appuyé sur son arc et immobile sur la pointe d'un rocher, ressembloit à une statue élevée dans la montagne au génie de ces déserts.

« Atala et moi nous joignions notre silence au silence de cette scène. Tout à coup la fille de l'exil fit éclater dans les airs une voix pleine d'émotion et de mélancolie, elle chantoit la patrie absente :

« Heureux ceux qui n'ont point vu la fumée des fêtes de l'é-
« tranger, et qui ne se sont assis qu'aux festins de leurs pères!

« Si le geai bleu du Meschacebé disoit à la nonpareille des
« Florides : Pourquoi vous plaignez-vous si tristement? n'avez-
« vous pas ici de belles eaux et de beaux ombrages, et toutes
« sortes de pâtures comme dans vos forêts? — Oui, répondroit la
« nonpareille fugitive; mais mon nid est dans le jasmin, qui me
« l'apportera? Et le soleil de ma savane, l'avez-vous?

« Heureux ceux qui n'ont point vu la fumée des fêtes de l'é-
« tranger, et qui ne se sont assis qu'aux festins de leurs pères!

« Après les heures d'une marche pénible, le voyageur s'assied

« tristement. Il contemple autour de lui les toits des hommes;
« le voyageur n'a pas un lieu où reposer sa tête. Le voyageur
« frappe à la cabane, il met son arc derrière la porte, il demande
« l'hospitalité; le maître fait un geste de la main; le voyageur
« reprend son arc et retourne au désert!

« Heureux ceux qui n'ont point vu la fumée des fêtes de l'é-
« tranger, et qui ne se sont assis qu'aux festins de leurs pères!

« Merveilleuses histoires racontées autour du foyer, tendres
« épanchements du cœur, longues habitudes d'aimer si néces-
« saires à la vie, vous avez rempli les journées de ceux qui n'ont
« point quitté leur pays natal! Leurs tombeaux sont dans leur
« patrie, avec le soleil couchant, les pleurs de leurs amis et les
« charmes de la religion.

« Heureux ceux qui n'ont point vu la fumée des fêtes de l'é-
« tranger, et qui ne se sont assis qu'aux festins de leurs pères! »

« Ainsi chantoit Atala. Rien n'interrompoit ses plaintes, hors le bruit insensible de notre canot sur les ondes. En deux ou trois endroits seulement elles furent recueillies par un foible écho, qui les redit à un second plus foible, et celui-ci à un troisième plus foible encore : on eût cru que les ames de deux amants, jadis infortunés comme nous, attirées par cette mélodie touchante, se plaisoient à en soupirer les derniers sons dans la montagne.

« Cependant la solitude, la présence continuelle de l'objet aimé, nos malheurs mêmes, redoubloient à chaque instant notre amour. Les forces d'Atala commençoient à l'abandonner, et les passions, en abattant son corps, alloient triompher de sa vertu. Elle prioit continuellement sa mère, dont elle avoit l'air de vouloir apaiser l'ombre irritée. Quelquefois elle me demandoit si je n'entendois pas une voix plaintive, si je ne voyois pas des flammes sortir de la terre. Pour moi, épuisé de fatigue, mais toujours brûlant de desir, songeant que j'étois peut-être perdu sans retour au milieu de ces forêts, cent fois je fus prêt à saisir mon épouse dans mes bras, cent fois je lui proposai de bâtir une hutte sur ces rivages et de nous y ensevelir ensemble. Mais elle me résista toujours :
« Songe, me disoit-elle, mon jeune ami, qu'un guerrier se doit
« à sa patrie. Qu'est-ce qu'une femme auprès des devoirs que tu
« as à remplir? Prends courage, fils d'Outalissi, ne murmure point
« contre ta destinée. Le cœur de l'homme est comme l'éponge du
« fleuve, qui tantôt boit une onde pure dans les temps de sérénité,
« tantôt s'enfle d'une eau bourbeuse, quand le ciel a troublé les
« eaux. L'éponge a-t-elle le droit de dire : Je croyois qu'il n'y au-

« roit jamais d'orages, que le soleil ne seroit jamais brûlant? »

« O René, si tu crains les troubles du cœur, défie-toi de la solitude : les grandes passions sont solitaires, et les transporter au désert, c'est les rendre à leur empire. Accablés de soucis et de craintes, exposés à tomber entre les mains des Indiens ennemis, à être engloutis dans les eaux, piqués des serpents, dévorés des bêtes, trouvant difficilement une chétive nourriture, et ne sachant plus de quel côté tourner nos pas, nos maux sembloient ne pouvoir plus s'accroître, lorsqu'un accident y vint mettre le comble.

« C'étoit le vingt-septième soleil depuis notre départ des cabanes : la *lune de feu*[1] avoit commencé son cours, et tout annonçoit un orage. Vers l'heure où les matrones indiennes suspendent la crosse du labour aux branches du savinier, et où les perruches se retirent dans le creux des cyprès, le ciel commença à se couvrir. Les voix de la solitude s'éteignirent, le désert fit silence, et les forêts demeurèrent dans un calme universel. Bientôt les roulements d'un tonnerre lointain, se prolongeant dans ces bois aussi vieux que le monde, en firent sortir des bruits sublimes. Craignant d'être submergés, nous nous hâtâmes de gagner le bord du fleuve, et de nous retirer dans une forêt.

« Ce lieu étoit un terrain marécageux. Nous avancions avec peine sous une voûte de smilax, parmi des ceps de vigne, des indigos, des faséoles, des lianes rampantes, qui entravoient nos pieds comme des filets. Le sol spongieux trembloit autour de nous, et à chaque instant nous étions près d'être engloutis dans des fondrières. Des insectes sans nombre, d'énormes chauves-souris nous aveugloient; les serpents à sonnettes bruissoient de toutes parts; et les loups, les ours, les carcajous, les petits tigres, qui venoient se cacher dans ces retraites, les remplissoient de leurs rugissements.

« Cependant l'obscurité redouble: les nuages abaissés entrent sous l'ombrage des bois. La nue se déchire, et l'éclair trace un rapide losange de feu. Un vent impétueux sorti du couchant roule les nuages sur les nuages; les forêts plient; le ciel s'ouvre coup sur coup, et à travers ses crevasses on aperçoit de nouveaux cieux et des campagnes ardentes. Quel affreux, quel magnifique spectacle! La foudre met le feu dans les bois, l'incendie s'étend comme une chevelure de flammes; des colonnes d'étincelles et de fumée assiègent les nues qui vomissent leurs foudres dans le vaste embrasement. Alors le grand Esprit couvre les montagnes d'épaisses

[1] Mois de juillet.

ténèbres; du milieu de ce vaste chaos s'élève un mugissement confus formé par le fracas des vents, le gémissement des arbres, le hurlement des bêtes féroces, le bourdonnement de l'incendie, et la chute répétée du tonnerre qui siffle en s'éteignant dans les eaux.

« Le grand Esprit le sait! dans ce moment je ne vis qu'Atala, je ne pensai qu'à elle. Sous le tronc penché d'un bouleau, je parvins à la garantir des torrents de la pluie. Assis moi-même sous l'arbre, tenant ma bien-aimée sur mes genoux, et réchauffant ses pieds nus entre mes mains, j'étois plus heureux que la nouvelle épouse qui sent pour la première fois son fruit tressaillir dans son sein.

« Nous prêtions l'oreille au bruit de la tempête; tout à coup je sentis une larme d'Atala tomber sur mon sein : « Orage du cœur, « m'écriai-je, est-ce une goutte de votre pluie? » Puis embrassant étroitement celle que j'aimois : « Atala, lui dis-je, vous me « cachez quelque chose. Ouvre-moi ton cœur, ô ma beauté! cela « fait tant de bien, quand un ami regarde dans notre ame! Ra« conte-moi cet autre secret de la douleur, que tu t'obstines à « taire. Ah! je le vois, tu pleures ta patrie. » Elle repartit aussitôt : « Enfant des hommes, comment pleurerois-je ma patrie, puis« que mon père n'étoit pas du pays des palmiers? » — « Quoi! ré« pliquai-je avec un profond étonnement, votre père n'étoit point « du pays des palmiers! Quel est donc celui qui vous a mise sur « cette terre? Répondez. » Atala dit ces paroles :

« Avant que ma mère eût apporté en mariage au guerrier Si« maghan trente cavales, vingt buffles, cent mesures d'huile de « glands, cinquante peaux de castors et beaucoup d'autres riches« ses, elle avoit connu un homme de la chair blanche. Or, la « mère de ma mère lui jeta de l'eau au visage, et la contraignit « d'épouser le magnanime Simaghan, tout semblable à un roi, et « honoré des peuples comme un Génie. Mais ma mère dit à son « nouvel époux : « Mon ventre a conçu, tuez-moi. » Simaghan « lui répondit : « Le grand Esprit me garde d'une si mauvaise ac« tion. Je ne vous mutilerai point, je ne vous couperai point le nez « ni les oreilles, parceque vous avez été sincère et que vous n'a« vez point trompé ma couche. Le fruit de vos entrailles sera mon « fruit, et je ne vous visiterai qu'après le départ de l'oiseau de ri« zière, lorsque la treizième lune aura brillé. » En ce temps-là, « je brisai le sein de ma mère, et je commençai à croître, fière « comme une Espagnole et comme une Sauvage. Ma mère me fit



« chrétienne, afin que son Dieu et le Dieu de mon père fût aussi « mon Dieu. Ensuite le chagrin d'amour vint la chercher, et elle « descendit dans la petite cave garnie de peaux, d'où l'on ne sort « jamais. »

Telle fut l'histoire d'Atala. « Et quel étoit donc ton père, pauvre « orpheline? lui dis-je; comment les hommes l'appeloient-ils sur « la terre, et quel nom portoit-il parmi les Génies? » — « Je n'ai « jamais lavé les pieds de mon père, dit Atala; je sais seulement « qu'il vivoit avec sa sœur à Saint-Augustin, et qu'il a toujours « été fidèle à ma mère : Philippe étoit son nom parmi les anges, « et les hommes le nommoient Lopez. »

« A ces mots je poussai un cri qui retentit dans toute la solitude; le bruit de mes transports se mêla au bruit de l'orage. Serrant Atala sur mon cœur, je m'écriai avec des sanglots : « O ma sœur! « ô fille de Lopez! fille de mon bienfaiteur! » Atala, effrayée, me demanda d'où venoit mon trouble; mais quand elle sut que Lopez étoit cet hôte généreux qui m'avoit adopté à Saint-Augustin, et que j'avois quitté pour être libre, elle fut saisie elle-même de confusion et de joie.

« C'en étoit trop pour nos cœurs que cette amitié fraternelle qui venoit nous visiter, et joindre son amour à notre amour. Désormais les combats d'Atala alloient devenir inutiles : en vain je la sentis porter une main à son sein, et faire un mouvement extraordinaire; déja je l'avois saisie, déja je m'étois enivré de son souffle, déja j'avois bu toute la magie de l'amour sur ses lèvres. Les yeux levés vers le ciel, à la lueur des éclairs, je tenois mon épouse dans mes bras, en présence de l'Éternel. Pompe nuptiale, digne de nos malheurs et de la grandeur de nos amours; superbes forêts qui agitiez vos lianes et vos dômes comme les rideaux et le ciel de notre couche, pins embrasés qui formiez les flambeaux de notre hymen, fleuve débordé, montagnes mugissantes, affreuse et sublime nature, n'étiez-vous donc qu'un appareil préparé pour nous tromper, et ne pûtes-vous cacher un moment dans vos mystérieuses horreurs la félicité d'un homme!

« Atala n'offroit plus qu'une foible résistance; je touchois au moment du bonheur, quand tout à coup un impétueux éclair, suivi d'un éclat de la foudre, sillonne l'épaisseur des ombres, remplit la forêt de soufre et de lumière, et brise un arbre à nos pieds. Nous fuyons. O surprise!... dans le silence qui succède nous entendons le son d'une cloche! Tous deux interdits, nous prêtons l'oreille à ce bruit, si étrange dans un désert. A l'instant un chien aboie dans

le lointain; il approche, il redouble ses cris, il arrive, il hurle de joie à nos pieds; un vieux solitaire, portant une petite lanterne, le suit à travers les ténèbres de la forêt. « La Providence soit bénie! « s'écria-t-il, aussitôt qu'il nous aperçut. Il y a bien longtemps que « je vous cherche! Notre chien vous a sentis dès le commencement « de l'orage, et il m'a conduit ici. Bon Dieu! comme ils sont jeu- « nes! Pauvres enfants! comme ils ont dû souffrir! Allons: j'ai « apporté une peau d'ours, ce sera pour cette jeune femme; voici « un peu de vin dans notre calebasse. Que Dieu soit loué dans tou- « tes ses œuvres! sa miséricorde est bien grande, et sa bonté est « infinie! »

« Atala étoit aux pieds du religieux: « Chef de la prière, lui di- « soit-elle, je suis chrétienne, c'est le Ciel qui t'envoie pour me « sauver. » — « Ma fille, dit l'ermite en la relevant, nous son- « nons ordinairement la cloche de la mission pendant la nuit et « pendant les tempêtes, pour appeler les étrangers; et, à l'exem- « ple de nos frères des Alpes et du Liban, nous avons appris à no- « tre chien à découvrir les voyageurs égarés. » Pour moi, je com- prenois à peine l'ermite: cette charité me sembloit si fort au-des- sus de l'homme, que je croyois faire un songe. A la lueur de la petite lanterne que tenoit le religieux, j'entrevoyois sa barbe et ses cheveux tout trempés d'eau; ses pieds, ses mains et son vi- sage étoient ensanglantés par les ronces. « Vieillard, m'écriai-je « enfin, quel cœur as-tu donc, toi qui n'as pas craint d'être frappé « par la foudre? » — « Craindre! repartit le père avec une sorte de « chaleur; craindre lorsqu'il y a des hommes en péril et que je « leur puis être utile! je serois donc un bien indigne serviteur de « Jésus-Christ! » — « Mais sais-tu, lui dis-je, que je ne suis pas « chrétien? » — « Jeune homme, répondit l'ermite, vous ai-je « demandé votre religion? Jésus-Christ n'a pas dit: « Mon sang « lavera celui-ci, et non celui-là. » Il est mort pour le Juif et le « Gentil, et il n'a vu dans tous les hommes que des frères et des « infortunés. Ce que je fais ici pour vous est fort peu de chose, et « vous trouveriez ailleurs bien d'autres secours; mais la gloire « n'en doit point retomber sur les prêtres. Que sommes-nous, foi- « bles solitaires, sinon de grossiers instruments d'une œuvre cé- « leste? Eh! quel seroit le soldat assez lâche pour reculer lors- « que son chef, la croix à la main, et le front couronné d'épines, « marche devant lui au secours des hommes? »

« Ces paroles saisirent mon cœur; des larmes d'admiration et de tendresse tombèrent de mes yeux. « Mes chers enfants, dit le

« missionnaire, je gouverne dans ces forêts un petit troupeau de « vos frères sauvages. Ma grotte est assez près d'ici dans la mon-« tagne ; venez vous réchauffer chez moi ; vous n'y trouverez pas « les commodités de la vie ; mais vous y aurez un abri, et il faut « encore en remercier la bonté divine, car il y a bien des hommes « qui en manquent. »

LES LABOUREURS.

« Il y a des justes dont la conscience est si tranquille, qu'on ne peut approcher d'eux sans participer à la paix qui s'exhale, pour ainsi dire, de leur cœur et de leurs discours. A mesure que le solitaire parloit, je sentois les passions s'apaiser dans mon sein, et l'orage même du ciel sembloit s'éloigner à sa voix. Les nuages furent bientôt assez dispersés pour nous permettre de quitter notre retraite. Nous sortîmes de la forêt et nous commençâmes à gravir le revers d'une haute montagne. Le chien marchoit devant nous, en portant au bout d'un bâton la lanterne éteinte. Je tenois la main d'Atala, et nous suivions le missionnaire. Il se détournoit souvent pour nous regarder, contemplant avec pitié nos malheurs et notre jeunesse. Un livre étoit suspendu à son cou ; il s'appuyoit sur un bâton blanc. Sa taille étoit élevée, sa figure pâle et maigre, sa physionomie simple et sincère. Il n'avoit pas les traits morts et effacés de l'homme né sans passions ; on voyoit que ses jours avoient été mauvais, et les rides de son front montroient les belles cicatrices des passions guéries par la vertu et par l'amour de Dieu et des hommes. Quand il nous parloit debout et immobile, sa longue barbe, ses yeux modestement baissés, le son affectueux de sa voix, tout en lui avoit quelque chose de calme et de sublime. Quiconque a vu, comme moi, le père Aubry cheminant seul avec son bâton et son bréviaire dans le désert, a une véritable idée du voyageur chrétien sur la terre.

« Après une demi-heure d'une marche dangereuse par les sentiers de la montagne, nous arrivâmes à la grotte du missionnaire. Nous y entrâmes à travers les lierres et les giraumonts humides, que la pluie avoit abattus des rochers. Il n'y avoit dans ce lieu qu'une natte de feuilles de papaya, une calebasse pour puiser de l'eau, quelques vases de bois, une bêche, un serpent familier, et, sur une pierre qui servoit de table, un crucifix et le livre des chrétiens.

« L'homme des anciens jours se hâta d'allumer du feu avec des lianes sèches ; il brisa du maïs entre deux pierres, et en ayant fait

un gâteau, il le mit cuire sous la cendre. Quand ce gâteau eut pris au feu une belle couleur dorée, il nous le servit tout brûlant avec de la crème de noix dans un vase d'érable. Le soir ayant ramené la sérénité, le serviteur du grand Esprit nous proposa d'aller nous asseoir à l'entrée de la grotte. Nous le suivîmes dans ce lieu, qui commandoit une vue immense. Les restes de l'orage étoient jetés en désordre vers l'orient; les feux de l'incendie allumé dans les forêts par la foudre brilloient encore dans le lointain; au pied de la montagne un bois de pins tout entier étoit renversé dans la vase, et le fleuve rouloit pêle-mêle les argiles détrempées, les troncs des arbres, les corps des animaux et les poissons morts, dont on voyoit le ventre argenté flotter à la surface des eaux.

« Ce fut au milieu de cette scène qu'Atala raconta notre histoire au vieux Génie de la montagne. Son cœur parut touché, et des larmes tombèrent sur sa barbe : « Mon enfant, dit-il à Atala, « il faut offrir vos souffrances à Dieu, pour la gloire de qui vous « avez déja fait tant de choses; il vous rendra le repos. Voyez fu- « mer ces forêts, sécher ces torrents, se dissiper ces nuages; « croyez-vous que celui qui peut calmer une pareille tempête ne « pourra pas apaiser les troubles du cœur de l'homme? Si vous « n'avez pas de meilleure retraite, ma chère fille, je vous offre « une place au milieu du troupeau que j'ai eu le bonheur d'ap- « peler à Jésus-Christ. J'instruirai Chactas, et je vous le donnerai « pour époux, quand il sera digne de l'être. »

« A ces mots je tombai aux genoux du solitaire, en versant des pleurs de joie; mais Atala devint pâle comme la mort. Le vieillard me releva avec bénignité, et je m'aperçus alors qu'il avoit les deux mains mutilées. Atala comprit sur-le-champ ses malheurs. « Les barbares! » s'écria-t-elle.

« Ma fille, reprit le père avec un doux sourire, qu'est-ce que « cela auprès de ce qu'a enduré mon divin Maître? Si les Indiens « idolâtres m'ont affligé, ce sont de pauvres aveugles que Dieu « éclairera un jour. Je les chéris même davantage, en proportion « des maux qu'ils m'ont faits. Je n'ai pu rester dans ma patrie, où « j'étois retourné et où une illustre reine m'a fait l'honneur de « vouloir contempler ces foibles marques de mon apostolat. Et « quelle récompense plus glorieuse pouvois-je recevoir de mes « travaux, que d'avoir obtenu du chef de notre religion la per- « mission de célébrer le divin sacrifice avec ces mains mutilées? « Il ne me restoit plus, après un tel honneur, qu'à tâcher de m'en

« rendre digne : je suis revenu au Nouveau-Monde consumer le « reste de ma vie au service de mon Dieu. Il y a bientôt trente « ans que j'habite cette solitude, et il y en aura demain vingt-« deux que j'ai pris possession de ce rocher. Quand j'arrivai dans « ces lieux, je n'y trouvai que des familles vagabondes, dont les « mœurs étoient féroces et la vie fort misérable. Je leur ai fait en-« tendre la parole de paix, et leurs mœurs se sont graduellement « adoucies. Ils vivent maintenant rassemblés au bas de cette mon-« tagne. J'ai tâché, en leur enseignant les voies du salut, de leur « apprendre les premiers arts de la vie, mais sans les porter trop « loin, et en retenant ces honnêtes gens dans cette simplicité qui « fait le bonheur. Pour moi, craignant de les gêner par ma pré-« sence, je me suis retiré sous cette grotte, où ils viennent me « consulter. C'est ici que, loin des hommes, j'admire Dieu dans la « grandeur de ces solitudes, et que je me prépare à la mort, que « m'annoncent mes vieux jours. »

« En achevant ces mots, le solitaire se mit à genoux, et nous imitâmes son exemple. Il commença à haute voix une prière, à laquelle Atala répondoit. De muets éclairs ouvroient encore les cieux dans l'orient, et sur les nuages du couchant trois soleils brilloient ensemble. Quelques renards dispersés par l'orage allongeoient leurs museaux noirs au bord des précipices, et l'on entendoit le frémissement des plantes qui, séchant à la brise du soir, relevoient de toutes parts leurs tiges abattues.

« Nous rentrâmes dans la grotte, où l'ermite étendit un lit de mousse de cyprès pour Atala. Une profonde langueur se peignoit dans les yeux et dans les mouvements de cette vierge ; elle regardoit le père Aubry, comme si elle eût voulu lui communiquer un secret ; mais quelque chose sembloit la retenir, soit ma présence, soit une certaine honte, soit l'inutilité de l'aveu. Je l'entendis se lever au milieu de la nuit, elle cherchoit le solitaire ; mais comme il lui avoit donné sa couche, il étoit allé contempler la beauté du ciel et prier Dieu sur le sommet de la montagne. Il me dit le lendemain que c'étoit assez sa coutume, même pendant l'hiver, aimant à voir les forêts balancer leurs cimes dépouillées, les nuages voler dans les cieux, et à entendre les vents et les torrents gronder dans la solitude. Ma sœur fut donc obligée de retourner à sa couche, où elle s'assoupit. Hélas ! comblé d'espérance, je ne vis dans la foiblesse d'Atala que des marques passagères de lassitude !

« Le lendemain je m'éveillai aux chants des cardinaux et des oiseaux-moqueurs nichés dans les acacias et les lauriers qui envi-

ronnoient la grotte. J'allai cueillir une rose de magnolia, et je la déposai, humectée des larmes du matin, sur la tête d'Atala endormie. J'espérois, selon la religion de mon pays, que l'ame de quelque enfant mort à la mamelle seroit descendue sur cette fleur dans une goutte de rosée, et qu'un heureux songe la porteroit au sein de ma future épouse. Je cherchai ensuite mon hôte; je le trouvai la robe relevée dans ses deux poches, un chapelet à la main, et m'attendant assis sur le tronc d'un pin tombé de vieillesse. Il me proposa d'aller avec lui à la Mission, tandis qu'Atala reposoit encore; j'acceptai son offre, et nous nous mîmes en route à l'instant.

« En descendant la montagne, j'aperçus des chênes où les génies sembloient avoir dessiné des caractères étrangers. L'ermite me dit qu'il les avoit tracés lui-même, que c'étoient des vers d'un ancien poëte appelé Homère, et quelques sentences d'un autre poëte plus ancien encore, nommé Salomon. Il y avoit je ne sais quelle mystérieuse harmonie entre cette sagesse des temps, ces vers rongés de mousse, ce vieux solitaire qui les avoit gravés, et ces vieux chênes qui lui servoient de livres.

« Son nom, son âge, la date de sa mission, étoient aussi marqués sur un roseau de savane, au pied de ces arbres. Je m'étonnai de la fragilité du dernier monument : « Il durera encore plus que « moi, me répondit le père, et aura toujours plus de valeur que « le peu de bien que j'ai fait. »

« De là nous arrivâmes à l'entrée d'une vallée, où je vis un ouvrage merveilleux : c'étoit un pont naturel, semblable à celui de la Virginie, dont tu as peut-être entendu parler. Les hommes, mon fils, surtout ceux de ton pays, imitent souvent la nature, et leurs copies sont toujours petites : il n'en est pas ainsi de la nature, quand elle a l'air d'imiter les travaux des hommes, en leur offrant en effet des modèles. C'est alors qu'elle jette des ponts du sommet d'une montagne au sommet d'une autre montagne, suspend des chemins dans les nues, répand des fleuves pour canaux, sculpte des monts pour colonnes, et pour bassins creuse des mers.

« Nous passâmes sous l'arche unique de ce pont, et nous nous trouvâmes devant une autre merveille : c'étoit le cimetière des Indiens de la Mission, ou *les Bocages de la mort*. Le père Aubry avoit permis à ses néophytes d'ensevelir leurs morts à leur manière et de conserver au lieu de leurs sépultures son nom sauvage; il avoit seulement sanctifié ce lieu par une croix[1]. Le sol en étoit divisé,

[1] Le père Aubry avoit fait comme les Jésuites à la Chine, qui permettoient aux Chinois d'enterrer leurs parents dans leurs jardins, selon leur ancienne coutume.

comme le champ commun des moissons, en autant de lots qu'il y avoit de familles. Chaque lot faisoit à lui seul un bois qui varioit selon le goût de ceux qui l'avoient planté. Un ruisseau serpentoit sans bruit au milieu de ces bocages ; on l'appeloit *le Ruisseau de la paix*. Ce riant asile des ames étoit fermé à l'orient par le pont sous lequel nous avions passé ; deux collines le bornoient au septentrion et au midi ; il ne s'ouvroit qu'à l'occident, où s'élevoit un grand bois de sapins. Les troncs de ces arbres, rouges marbrés de vert, montant sans branches jusqu'à leurs cimes, ressembloient à de hautes colonnes, et formoient le péristyle de ce temple de la mort ; il y régnoit un bruit religieux, semblable au sourd mugissement de l'orgue sous les voûtes d'une église ; mais lorsqu'on pénétroit au fond du sanctuaire, on n'entendoit plus que les hymnes des oiseaux qui célébroient à la mémoire des morts une fête éternelle.

« En sortant de ce bois, nous découvrîmes le village de la Mission, situé au bord d'un lac, au milieu d'une savane semée de fleurs. On y arrivoit par une avenue de magnolias et de chênes verts, qui bordoient une de ces anciennes routes que l'on trouve vers les montagnes qui divisent le Kentucky des Florides. Aussitôt que les Indiens aperçurent leur pasteur dans la plaine, ils abandonnèrent leurs travaux et accoururent au-devant de lui. Les uns baisoient sa robe, les autres aidoient ses pas ; les mères élevoient dans leurs bras leurs petits enfants, pour leur faire voir l'homme de Jésus-Christ, qui répandoit des larmes. Il s'informoit, en marchant, de ce qui se passoit au village ; il donnoit un conseil à celui-ci, réprimandoit doucement celui-là ; il parloit des moissons à recueillir, des enfants à instruire, des peines à consoler, et il mêloit Dieu à tous ses discours.

« Ainsi escortés, nous arrivâmes au pied d'une grande croix qui se trouvoit sur le chemin. C'étoit là que le serviteur de Dieu avoit accoutumé de célébrer les mystères de sa religion : « Mes
« chers néophytes, dit-il en se tournant vers la foule, il vous est
« arrivé un frère et une sœur ; et pour surcroît de bonheur, je vois
« que la divine Providence a épargné hier vos moissons : voilà
« deux grandes raisons de la remercier. Offrons donc le saint sa-
« crifice, et que chacun y apporte un recueillement profond, une
« foi vive, une reconnoissance infinie et un cœur humilié. »

« Aussitôt le prêtre divin revêt une tunique blanche d'écorce de mûrier ; les vases sacrés sont tirés d'un tabernacle au pied de la croix, l'autel se prépare sur un quartier de roche, l'eau se

puise dans le torrent voisin, et une grappe de raisin sauvage fournit le vin du sacrifice. Nous nous mettons tous à genoux dans les hautes herbes; le mystère commence.

« L'aurore paroissant derrière les montagnes enflammoit l'orient. Tout étoit d'or ou de rose dans la solitude. L'astre annoncé par tant de splendeur sortit enfin d'un abîme de lumière, et son premier rayon rencontra l'hostie consacrée, que le prêtre, en ce moment même, élevoit dans les airs. O charme de la religion! O magnificence du culte chrétien! Pour sacrificateur un vieil ermite, pour autel un rocher, pour église le désert, pour assistance d'innocents Sauvages! Non, je ne doute point qu'au moment où nous nous prosternâmes, le grand mystère ne s'accomplît, et que Dieu ne descendît sur la terre, car je le sentis descendre dans mon cœur.

« Après le sacrifice, où il ne manqua pour moi que la fille de Lopez, nous nous rendîmes au village. Là régnoit le mélange le plus touchant de la vie sociale et de la vie de la nature : au coin d'une cyprière de l'antique désert, on découvroit une culture naissante; les épis rouloient à flots d'or sur le tronc du chêne abattu, et la gerbe d'un été remplaçoit l'arbre de trois siècles. Partout on voyoit les forêts livrées aux flammes pousser de grosses fumées dans les airs, et la charrue se promener lentement entre les débris de leurs racines. Des arpenteurs avec de longues chaînes alloient mesurant le terrain : des arbitres établissoient les premières propriétés; l'oiseau cédoit son nid; le repaire de la bête féroce se changeoit en une cabane; on entendoit gronder des forges, et les coups de la cognée faisoient, pour la dernière fois, mugir des échos expirant eux-mêmes avec les arbres qui leur servoient d'asile.

« J'errois avec ravissement au milieu de ces tableaux, rendus plus doux par l'image d'Atala et par les rêves de félicité dont je berçois mon cœur. J'admirois le triomphe du christianisme sur la vie sauvage; je voyois l'Indien se civilisant à la voix de la religion; j'assistois aux noces primitives de l'homme et de la terre : l'homme, par ce grand contrat, abandonnant à la terre l'héritage de ses sueurs, et la terre s'engageant en retour à porter fidèlement les moissons, les fils et les cendres de l'homme.

« Cependant on présenta un enfant au missionnaire, qui le baptisa parmi des jasmins en fleur, au bord d'une source, tandis qu'un cercueil, au milieu des jeux et des travaux, se rendoit aux Bocages de la mort. Deux époux reçurent la bénédiction nuptiale

sous un chêne, et nous allâmes ensuite les établir dans un coin du désert. Le pasteur marchoit devant nous, bénissant çà et là, et le rocher, et l'arbre, et la fontaine, comme autrefois, selon le livre des Chrétiens, Dieu bénit la terre inculte en la donnant en héritage à Adam. Cette procession, qui pêle-mêle avec ses troupeaux suivoit de rocher en rocher son chef vénérable, représentoit à mon cœur attendri ces migrations des premières familles, alors que Sem, avec ses enfants, s'avançoit à travers le monde inconnu, en suivant le soleil qui marchoit devant lui.

« Je voulus savoir du saint ermite comment il gouvernoit ses enfants; il me répondit avec une grande complaisance: « Je ne « leur ai donné aucune loi; je leur ai seulement enseigné à s'aimer, « à prier Dieu, et à espérer une meilleure vie : toutes les lois du « monde sont là dedans. Vous voyez au milieu du village une « cabane plus grande que les autres; elle sert de chapelle dans la « saison des pluies. On s'y assemble soir et matin pour louer le « Seigneur, et quand je suis absent, c'est un vieillard qui fait la « prière; car la vieillesse est, comme la maternité, une espèce de « sacerdoce. Ensuite on va travailler dans les champs; et si les « propriétés sont divisées, afin que chacun puisse apprendre l'é-« conomie sociale, les moissons sont déposées dans des greniers « communs, pour maintenir la charité fraternelle. Quatre vieil-« lards distribuent avec égalité le produit du labeur. Ajoutez à « cela des cérémonies religieuses, beaucoup de cantiques, la croix « où j'ai célébré les mystères, l'ormeau sous lequel je prêche « dans les bons jours, nos tombeaux tout près de nos champs de « blé, nos fleuves où je plonge les petits enfants, et les saints Jeans « de cette nouvelle Béthanie, vous aurez une idée complète de ce « royaume de Jésus-Christ. »

« Les paroles du solitaire me ravirent, et je sentis la supériorité de cette vie stable et occupée, sur la vie errante et oisive du Sauvage.

« Ah! René, je ne murmure point contre la Providence, mais j'avoue que je ne me rappelle jamais cette société évangélique, sans éprouver l'amertume des regrets. Qu'une hutte, avec Atala, sur ces bords, eût rendu ma vie heureuse! Là finissoient toutes mes courses; là, avec une épouse, inconnu des hommes, cachant mon bonheur au fond des forêts, j'aurois passé comme ces fleuves, qui n'ont pas même un nom dans le désert. Au lieu de cette paix que j'osois alors me promettre, dans quel trouble n'ai-je point coulé mes jours! Jouet continuel de la fortune, brisé sur tous les riva-

ges, longtemps exilé de mon pays, et n'y trouvant, à mon retour, qu'une cabane en ruines et des amis dans la tombe : telle devoit être la destinée de Chactas. »

LE DRAME.

« Si mon songe de bonheur fut vif, il fut aussi d'une courte durée, et le réveil m'attendoit à la grotte du solitaire. Je fus surpris, en y arrivant au milieu du jour, de ne pas voir Atala accourir au-devant de nos pas. Je ne sais quelle soudaine horreur me saisit. En approchant de la grotte, je n'osois appeler la fille de Lopez : mon imagination étoit également épouvantée, ou du bruit, ou du silence qui succéderoit à mes cris. Encore plus effrayé de la nuit qui régnoit à l'entrée du rocher, je dis au missionnaire : « O vous que le Ciel accompagne et fortifie, pénétrez « dans ses ombres. «

« Qu'il est foible celui que les passions dominent! Qu'il est fort celui qui se repose en Dieu! Il y avoit plus de courage dans ce cœur religieux, flétri par soixante-seize années, que dans toute l'ardeur de ma jeunesse. L'homme de paix entra dans la grotte, et je restai au dehors plein de terreur. Bientôt un foible murmure semblable à des plaintes sortit du fond du rocher, et vint frapper mon oreille. Poussant un cri, et retrouvant mes forces, je m'élançai dans la nuit de la caverne..... Esprits de mes pères! vous savez seuls le spectacle qui frappa mes yeux!

« Le solitaire avoit allumé un flambeau de pin; il le tenoit d'une main tremblante au-dessus de la couche d'Atala. Cette belle et jeune femme, à moitié soulevée sur le coude, se montroit pâle et échevelée. Les gouttes d'une sueur pénible brilloient sur son front; ses regards à demi éteints cherchoient encore à m'exprimer son amour, et sa bouche essayoit de sourire. Frappé comme d'un coup de foudre, les yeux fixes, les bras étendus, les lèvres entr'ouvertes, je demeurai immobile. Un profond silence règne un moment parmi les trois personnages de cette scène de douleur. Le solitaire le rompt le premier : « Ceci, dit-il, ne sera « qu'une fièvre occasionnée par la fatigue, et si nous nous résignons à la volonté de Dieu, il aura pitié de nous. »

« A ces paroles, le sang suspendu reprit son cours dans mon cœur, et avec la mobilité du Sauvage, je passai subitement de l'excès de la crainte à l'excès de la confiance. Mais Atala ne m'y laissa pas longtemps. Balançant tristement la tête, elle nous fit signe de nous approcher de sa couche.

« Mon père, dit-elle d'une voix affoiblie, en s'adressant au religieux, je touche au moment de la mort. O Chactas! écoute sans « désespoir le funeste secret que je t'ai caché, pour ne pas te rendre « trop misérable, et pour obéir à ma mère. Tâche de ne pas m'interrompre par des marques d'une douleur qui précipiteroit le « peu d'instants que j'ai à vivre. J'ai beaucoup de choses à raconter, et aux battements de ce cœur, qui se ralentissent... à je ne « sais quel fardeau glacé que mon sein soulève à peine... je sens « que je ne me saurois trop hâter. »

« Après quelques moments de silence, Atala poursuivit ainsi :

« Ma triste destinée a commencé presque avant que j'eusse vu « la lumière. Ma mère m'avoit conçue dans le malheur; je fatiguois son sein, et elle me mit au monde avec de grands déchirements d'entrailles : on désespéra de ma vie. Pour sauver mes « jours, ma mère fit un vœu : elle promit à la Reine des Anges « que je lui consacrerois ma virginité, si j'échappois à la mort... « Vœu fatal qui me précipite au tombeau!

« J'entrois dans ma seizième année, lorsque je perdis ma mère. « Quelques heures avant de mourir, elle m'appela au bord de sa « couche. Ma fille, me dit-elle en présence d'un missionnaire « qui consoloit ses derniers instants; ma fille, tu sais le vœu que « j'ai fait pour toi. Voudrois-tu démentir ta mère? O mon Atala! « je te laisse dans un monde qui n'est pas digne de posséder une « chrétienne, au milieu d'idolâtres qui persécutent le Dieu de ton « père et le mien, le Dieu qui, après t'avoir donné le jour, te l'a « conservé par un miracle. Eh! ma chère enfant, en acceptant le « voile des vierges, tu ne fais que renoncer aux soucis de la cabane et aux funestes passions qui ont troublé le sein de ta mère! « Viens donc, ma bien-aimée, viens; jure sur cette image de la « Mère du Sauveur, entre les mains de ce saint prêtre et de ta « mère expirante, que tu ne me trahiras point à la face du ciel. « Songe que je me suis engagée pour toi, afin de te sauver la vie, « et que si tu ne tiens ma promesse, tu plongeras l'ame de ta « mère dans des tourments éternels.

« O ma mère! pourquoi parlâtes-vous ainsi! O religion qui fais « à la fois mes maux et ma félicité, qui me perds et qui me consoles! Et toi, cher et triste objet d'une passion qui me consume « jusque dans les bras de la mort, tu vois maintenant, ô Chactas, « ce qui a fait la rigueur de notre destinée!.... Fondant en pleurs « et me précipitant dans le sein maternel, je promis tout ce qu'on « me voulut faire promettre. Le missionnaire prononça sur moi

« les paroles redoutables, et me donna le scapulaire qui me lie « pour jamais. Ma mère me menaça de sa malédiction, si jamais « je rompois mes vœux, et après m'avoir recommandé un secret « inviolable envers les païens, persécuteurs de ma religion, elle « expira en me tenant embrassée.

« Je ne connus pas d'abord le danger de mes serments. Pleine « d'ardeur, et chrétienne véritable, fière du sang espagnol qui « coule dans mes veines, je n'aperçus autour de moi que des « hommes indignes de recevoir ma main; je m'applaudis de n'a- « voir d'autre époux que le Dieu de ma mère. Je te vis, jeune et « beau prisonnier, je m'attendris sur ton sort, je t'osai parler au « bûcher de la forêt; alors je sentis tout le poids de mes vœux. »

« Comme Atala achevoit de prononcer ces paroles, serrant les poings, et regardant le missionnaire d'un air menaçant, je m'é- criai : « La voilà donc cette religion que vous m'avez tant vantée! « Périsse le serment qui m'enlève Atala! Périsse le Dieu qui con- « trarie la nature! Homme, prêtre, qu'es-tu venu faire dans ces « forêts? »

« Te sauver, dit le vieillard d'une voix terrible, dompter tes « passions, et t'empêcher, blasphémateur, d'attirer sur toi la co- « lère céleste! Il te sied bien, jeune homme, à peine entré dans « la vie, de te plaindre de tes douleurs! Où sont les marques de « tes souffrances? Où sont les injustices que tu as supportées? Où « sont tes vertus, qui seules pourroient te donner quelques droits « à la plainte? Quel service as-tu rendu? quel bien as-tu fait? « Eh! malheureux, tu ne m'offres que des passions, et tu oses « accuser le Ciel! Quand tu auras, comme le père Aubry, passé « trente années exilé sur les montagnes, tu seras moins prompt à « juger des desseins de la Providence; tu comprendras alors que « tu ne sais rien, que tu n'es rien, et qu'il n'y a point de châti- « ment si rigoureux, point de maux si terribles, que la chair cor- « rompue ne mérite de souffrir. »

« Les éclairs qui sortoient des yeux du vieillard, sa barbe qui frappoit sa poitrine, ses paroles foudroyantes, le rendoient sembla- ble à un dieu. Accablé de sa majesté, je tombai à ses genoux, et lui demandai pardon de mes emportements. « Mon fils, me répon- « dit-il avec un accent si doux, que le remords entra dans mon « ame; mon fils, ce n'est pas pour moi-même que je vous ai ré- « primandé. Hélas! vous avez raison, mon cher enfant : je suis « venu faire bien peu de chose dans ces forêts, et Dieu n'a pas de « serviteur plus indigne que moi. Mais, mon fils, le Ciel, le Ciel,

« voilà ce qu'il ne faut jamais accuser ! Pardonnez-moi si je vous ai « offensé, mais écoutons votre sœur. Il y a peut-être du remède, « ne nous lassons point d'espérer. Chactas, c'est une religion « bien divine que celle-là qui a fait une vertu de l'espérance ! »

« Mon jeune ami, reprit Atala, tu as été témoin de mes com- « bats, et cependant tu n'en as vu que la moindre partie ; je te « cachois le reste. Non, l'esclave noir qui arrose de ses sueurs les « sables ardents de la Floride est moins misérable que n'a été « Atala. Te sollicitant à la fuite, et pourtant certaine de mourir « si tu t'éloignois de moi ; craignant de fuir avec toi dans les dé- « serts, et cependant haletant après l'ombrage des bois... Ah ! s'il « n'avoit fallu que quitter parents, amis, patrie ! si même (chose « affreuse !) il n'y eût eu que la perte de mon ame !..... Mais ton « ombre, ô ma mère, ton ombre étoit toujours là, me reprochant « ses tourments ! J'entendois tes plaintes, je voyois les flammes « de l'enfer te consumer. Mes nuits étoient arides et pleines de « fantômes, mes jours étoient désolés ; la rosée du soir séchoit en « tombant sur ma peau brûlante ; j'entr'ouvrois mes lèvres aux « brises, et les brises, loin de m'apporter la fraîcheur, s'embrasoient « du feu de mon souffle. Quel tourment de te voir sans cesse au- « près de moi, loin de tous les hommes, dans de profondes soli- « tudes, et de sentir entre toi et moi une barrière invincible ! Pas- « ser ma vie à tes pieds, te servir comme ton esclave, apprêter ton « repas et ta couche dans quelque coin ignoré de l'univers, eût été « pour moi le bonheur suprême ; ce bonheur, j'y touchois, et je « ne pouvois en jouir. Quel dessein n'ai-je point rêvé ! Quel songe « n'est point sorti de ce cœur si triste ! Quelquefois, en attachant « mes yeux sur toi, j'allois jusqu'à former des desirs aussi insensés « que coupables : tantôt j'aurois voulu être avec toi la seule créa- « ture vivante sur la terre ; tantôt, sentant une divinité qui m'ar- « rêtoit dans mes horribles transports, j'aurois desiré que cette « divinité se fût anéantie, pourvu que, serrée dans tes bras, « j'eusse roulé d'abîme en abîme avec les débris de Dieu et du « monde ! A présent même... le dirai-je ? à présent que l'éternité « va m'engloutir, que je vais paroître devant le Juge inexorable, « au moment où, pour obéir à ma mère, je vois avec joie ma vir- « ginité dévorer ma vie ; eh bien ! par une affreuse contradiction, « j'emporte le regret de n'avoir pas été à toi !... »

— « Ma fille, interrompit le missionnaire, votre douleur vous « égare. Cet excès de passion auquel vous vous livrez est rare- « ment juste, il n'est pas même dans la nature ; et en cela il est

« moins coupable aux yeux de Dieu, parceque c'est plutôt quel-
« que chose de faux dans l'esprit, que de vicieux dans le cœur.
« Il faut donc éloigner de vous ces emportements, qui ne sont pas
« dignes de votre innocence. Mais aussi, ma chère enfant, votre
« imagination impétueuse vous a trop alarmée sur vos vœux. La
« religion n'exige point de sacrifice plus qu'humain. Ses senti-
« ments vrais, ses vertus tempérées sont bien au-dessus des sen-
« timents exaltés et des vertus forcées d'un prétendu héroïsme.
« Si vous aviez succombé, eh bien! pauvre brebis égarée, le Bon
« Pasteur vous auroit cherchée, pour vous ramener au troupeau.
« Les trésors du repentir vous étoient ouverts : il faut des torrents
« de sang pour effacer nos fautes aux yeux des hommes, une
« seule larme suffit à Dieu. Rassurez-vous donc, ma chère fille,
« votre situation exige du calme; adressons-nous à Dieu, qui
« guérit toutes les plaies de ses serviteurs. Si c'est sa volonté,
« comme je l'espère, que vous échappiez à cette maladie, j'écrirai
« à l'évêque de Québec; il a les pouvoirs nécessaires pour vous
« relever de vos vœux, qui ne sont que des vœux simples, et
« vous achèverez vos jours près de moi avec Chactas votre
« époux. »

« A ces paroles du vieillard, Alala fut saisie d'une longue convulsion, dont elle ne sortit que pour donner des marques d'une douleur effrayante. « Quoi! dit-elle en joignant les deux mains
« avec passion, il y avoit du remède! Je pouvois être relevée de
« mes vœux! » — « Oui, ma fille, répondit le père; et vous le
« pouvez encore. » — « Il est trop tard, il est trop tard! s'écria-
« t-elle. Faut-il mourir, au moment où j'apprends que j'aurois pu
« être heureuse! Que n'ai-je connu plus tôt ce saint vieillard!
« Aujourd'hui, de quel bonheur je jouirois, avec toi, avec Chac-
« tas chrétien,... consolée, rassurée par ce prêtre auguste... dans
« ce désert... pour toujours.... oh! c'eût été trop de félicité! » —
« Calme-toi, lui dis-je, en saisissant une des mains de l'infor-
« tunée; calme-toi; ce bonheur, nous allons le goûter. » — « Ja-
« mais! jamais! » dit Atala. — « Comment? » repartis-je. — « Tu
« ne sais pas tout, s'écria la vierge : c'est hier... pendant l'orage...
« J'allois violer mes vœux : j'allois plonger ma mère dans les
« flammes de l'abîme : déja sa malédiction étoit sur moi; déja je
« mentois au Dieu qui m'a sauvé la vie... Quand tu baisois mes
« lèvres tremblantes, tu ne savois pas que tu n'embrassois que la
« mort! » — « O Ciel! s'écria le missionnaire, chère enfant, qu'a-
« vez-vous fait? » — « Un crime, mon père, dit Atala les yeux

« égarés ; mais je ne perdois que moi, et je sauvois ma mère. » — « Achève donc, » m'écriai-je plein d'épouvante. — « Eh bien ! « dit-elle, j'avois prévu ma foiblesse ; en quittant les cabanes, « j'ai emporté avec moi..... » — « Quoi? » repris-je avec horreur. — « Un poison ! » dit le père. — « Il est dans mon sein ! » s'écria Atala.

« Le flambeau échappe de la main du solitaire, je tombe mourant près de la fille de Lopez, le vieillard nous saisit l'un et l'autre dans ses bras, et tous trois, dans l'ombre, nous mêlons un moment nos sanglots sur cette couche funèbre.

« Réveillons-nous, réveillons-nous, dit bientôt le courageux « ermite en allumant une lampe ! Nous perdons des moments « précieux : intrépides chrétiens, bravons les assauts de l'adver- « sité : la corde au cou, la cendre sur la tête, jetons-nous aux « pieds du Très-Haut, pour implorer sa clémence, ou pour nous « soumettre à ses décrets. Peut-être est-il temps encore. Ma fille, « vous eussiez dû m'avertir hier au soir. »

— « Hélas ! mon père, dit Atala, je vous ai cherché la nuit « dernière, mais le Ciel, en punition de mes fautes, vous a éloigné « de moi. Tout secours eût d'ailleurs été inutile ; car les Indiens « même, si habiles dans ce qui regarde les poisons, ne connois- « sent point de remède à celui que j'ai pris. O Chactas ! juge de « mon étonnement, quand j'ai vu que le coup n'étoit pas aussi « subit que je m'y attendois ! Mon amour a redoublé mes forces, « mon ame n'a pu si vite se séparer de toi. »

« Ce ne fut plus ici par des sanglots que je troublai le récit d'Atala, ce fut par des emportements qui ne sont connus que des Sauvages. Je me roulai furieux sur la terre en me tordant les bras, et en me dévorant les mains. Le vieux prêtre, avec une tendresse merveilleuse, couroit du frère à la sœur, et nous prodiguoit mille secours. Dans le calme de son cœur et sous le fardeau des ans, il savoit se faire entendre à notre jeunesse, et sa religion lui fournissoit des accents plus tendres et plus brûlants que nos passions mêmes. Ce prêtre, qui depuis quarante années s'immoloit chaque jour au service de Dieu et des hommes dans ces montagnes, ne te rappelle-t-il pas ces holocaustes d'Israel, fumant perpétuellement sur les hauts lieux, devant le Seigneur ?

« Hélas ! ce fut en vain qu'il essaya d'apporter quelque remède aux maux d'Atala. La fatigue, le chagrin, le poison et une passion plus mortelle que tous les poisons ensemble, se réunissoient pour ravir cette fleur à la solitude. Vers le soir, des symptômes

effrayants se manifestèrent; un engourdissement général saisit les membres d'Atala, et les extrémités de son corps commencèrent à refroidir : « Touche mes doigts, me disoit-elle, ne les trouves-tu « pas bien glacés? » Je ne savois que répondre, et mes cheveux se hérissoient d'horreur; ensuite elle ajoutoit : « Hier encore, mon « bien-aimé, ton seul toucher me faisoit tressaillir, et voilà que « je ne sens plus ta main, je n'entends presque plus ta voix, les « objets de la grotte disparoissent tour à tour. Ne sont-ce pas les « oiseaux qui chantent? Le soleil doit être près de se coucher « maintenant? Chactas, ses rayons seront bien beaux au désert, « sur ma tombe! »

« Atala, s'apercevant que ces paroles nous faisoient fondre en pleurs, nous dit : « Pardonnez-moi, mes bons amis, je suis bien « foible; mais peut-être que je vais devenir plus forte. Cependant « mourir si jeune, tout à la fois, quand mon cœur étoit si plein de « vie! Chef de la prière, aie pitié de moi; soutiens-moi. Crois-tu « que ma mère soit contente, et que Dieu me pardonne ce que « j'ai fait? »

— « Ma fille, répondit le bon religieux en versant des larmes, « et les essuyant avec ses doigts tremblants et mutilés; ma fille, « tous vos malheurs viennent de votre ignorance; c'est votre « éducation sauvage et le manque d'instruction nécessaire qui « vous ont perdue; vous ne saviez pas qu'une chrétienne ne peut « disposer de sa vie. Consolez-vous donc, ma chère brebis; Dieu « vous pardonnera, à cause de la simplicité de votre cœur. Votre « mère et l'imprudent missionnaire qui la dirigeoit ont été plus « coupables que vous; ils ont passé leurs pouvoirs, en vous arra- « chant un vœu indiscret; mais que la paix du Seigneur soit avec « eux! Vous offrez tous trois un terrible exemple des dangers de « l'enthousiasme, et du défaut de lumières en matière de religion. « Rassurez-vous, mon enfant; celui qui sonde les reins et les « cœurs vous jugera sur vos intentions, qui étoient pures, et non « sur votre action, qui est condamnable.

« Quant à la vie, si le moment est arrivé de vous endormir « dans le Seigneur, ah! ma chère enfant, que vous perdez peu de « chose en perdant ce monde! Malgré la solitude où vous avez « vécu, vous avez connu les chagrins; que penseriez-vous donc, « si vous eussiez été témoin des maux de la société; si, en abor- « dant sur les rivages de l'Europe, votre oreille eût été frappée « de ce long cri de douleur qui s'élève de cette vieille terre? L'ha- « bitant de la cabane et celui du palais, tout souffre, tout gémit

« ici-bas ; les reines ont été vues pleurant comme de simples femmes, et l'on s'est étonné de la quantité de larmes que contiennent les yeux des rois.

« Est-ce votre amour que vous regrettez ! Ma fille, il faudroit autant pleurer un songe. Connoissez-vous le cœur de l'homme, et pourriez-vous compter les inconstances de son desir? Vous calculeriez plutôt le nombre des vagues que la mer roule dans une tempête. Atala, les sacrifices, les bienfaits ne sont pas des liens éternels : un jour peut-être le dégoût fût venu avec la satiété, le passé eût été compté pour rien, et l'on n'eût plus aperçu que les inconvénients d'une union pauvre et méprisée. Sans doute, ma fille, les plus belles amours furent celles de cet homme et de cette femme sortis de la main du Créateur. Un paradis avoit été formé pour eux ; ils étoient innocents et immortels. Parfaits de l'ame et du corps, ils se convenoient en tout : Ève avoit été créée pour Adam, et Adam pour Ève. S'ils n'ont pu toutefois se maintenir dans cet état de bonheur, quels couples le pourront après eux? Je ne vous parlerai point des mariages des premiers-nés des hommes, de ces unions ineffables, alors que la sœur étoit l'épouse du frère, que l'amour et l'amitié fraternelle se confondoient dans le même cœur, et que la pureté de l'une augmentoit les délices de l'autre. Toutes ces unions ont été troublées ; la jalousie s'est glissée à l'autel de gazon où l'on immoloit le chevreau, elle a régné sous la tente d'Abraham, et dans ces couches même où les patriarches goûtoient tant de joie, qu'ils oublioient la mort de leurs mères.

« Vous seriez-vous donc flattée, mon enfant, d'être plus innocente et plus heureuse dans vos liens que ces saintes familles dont Jésus-Christ a voulu descendre? Je vous épargne les détails des soucis du ménage, les disputes, les reproches mutuels, les inquiétudes et toutes ces peines secrètes qui veillent sur l'oreiller du lit conjugal. La femme renouvelle ses douleurs chaque fois qu'elle est mère, et elle se marie en pleurant. Que de maux dans la seule perte d'un nouveau-né à qui on donnoit le lait, et qui meurt sur votre sein ! La montagne a été pleine de gémissements ; rien ne pouvoit consoler Rachel, parceque ses fils n'étoient plus. Ces amertumes attachées aux tendresses humaines sont si fortes, que j'ai vu dans ma patrie de grandes dames, aimées par des rois, quitter la cour pour s'ensevelir dans des cloîtres, et mutiler cette chair révoltée, dont les plaisirs ne sont que des douleurs.

« Mais peut-être direz-vous que ces derniers exemples ne vous « regardent pas ; que toute votre ambition se réduisoit à vivre « dans une obscure cabane avec l'homme de votre choix ; que « vous cherchiez moins les douceurs du mariage, que les charmes « de cette folie que la jeunesse appelle amour ? Illusion, chimère, « vanité, rêves d'une imagination blessée ! Et moi aussi, ma fille, j'ai « connu les troubles du cœur ; cette tête n'a pas toujours été chau- « ve, ni ce sein aussi tranquille qu'il vous le paroît aujourd'hui. « Croyez-en mon expérience : si l'homme, constant dans ses affec- « tions, pouvoit sans cesse fournir à un sentiment renouvelé sans « cesse, sans doute la solitude et l'amour l'égaleroient à Dieu « même ; car ce sont là les deux éternels plaisirs du grand Être. « Mais l'ame de l'homme se fatigue, et jamais elle n'aime long- « temps le même objet avec plénitude. Il y a toujours quelques « points par où deux cœurs ne se touchent pas, et ces points suf- « fisent à la longue pour rendre la vie insupportable.

« Enfin, ma chère fille, le grand tort des hommes, dans leur « songe de bonheur, est d'oublier cette infirmité de la mort atta- « chée à leur nature : il faut finir. Tôt ou tard, quelle qu'eût été « votre félicité, ce beau visage se fût changé en cette figure uni- « forme que le sépulcre donne à la famille d'Adam ; l'œil même « de Chactas n'auroit pu vous reconnoître entre vos sœurs de la « tombe. L'amour n'étend point son empire sur les vers du cer- « cueil. Que dis-je ? (ô vanité des vanités !) que parlé-je de la puis- « sance des amitiés de la terre ? Voulez-vous, ma chère fille, « en connoître l'étendue ? Si un homme revenoit à la lumière « quelques années après sa mort, je doute qu'il fût revu avec « joie par ceux-là même qui ont donné le plus de larmes à sa « mémoire : tant on forme vite d'autres liaisons, tant on prend « facilement d'autres habitudes, tant l'inconstance est naturelle « à l'homme, tant notre vie est peu de chose même dans le cœur « de nos amis !

« Remerciez donc la bonté divine, ma chère fille, qui vous retire « si vite de cette vallée de misère. Déja le vêtement blanc et la cou- « ronne éclatante des vierges se préparent pour vous sur les nuées, « déja j'entends la Reine des Anges qui vous crie : « Venez, ma « digne servante, venez, ma colombe, venez vous asseoir sur un « trône de candeur, parmi toutes ces filles qui ont sacrifié leur « beauté et leur jeunesse au service de l'humanité, à l'éducation « des enfants et aux chefs-d'œuvre de la pénitence. Venez, rose « mystique, vous reposer sur le sein de Jésus-Christ. Ce cer-

« cueil, lit nuptial que vous vous êtes choisi, ne sera point « trompé ; et les embrassements de votre céleste époux ne fini- « ront jamais ! »

« Comme le dernier rayon du jour abat les vents et répand le calme dans le ciel, ainsi la parole tranquille du vieillard apaisa les passions dans le sein de mon amante. Elle ne parut plus occupée que de ma douleur et des moyens de me faire supporter sa perte. Tantôt elle me disoit qu'elle mourroit heureuse, si je lui promettois de sécher mes pleurs ; tantôt elle me parloit de ma mère, de ma patrie ; elle cherchoit à me distraire de la douleur présente, en réveillant en moi une douleur passée. Elle m'exhortoit à la patience, à la vertu. « Tu ne seras pas toujours malheureux, di- « soit-elle : si le Ciel t'éprouve aujourd'hui, c'est seulement pour « te rendre plus compatissant aux maux des autres. Le cœur, ô « Chactas ! est comme ces sortes d'arbres qui ne donnent leur « baume pour les blessures des hommes, que lorsque le fer les a « blessés eux-mêmes. »

« Quand elle avoit ainsi parlé, elle se tournoit vers le missionnaire, cherchoit auprès de lui le soulagement qu'elle m'avoit fait éprouver, et, tour à tour consolante et consolée, elle donnoit et recevoit la parole de vie sur la couche de la mort.

« Cependant l'ermite redoubloit de zèle. Ses vieux os s'étoient ranimés par l'ardeur de la charité, et toujours préparant des remèdes, rallumant le feu, rafraîchissant la couche, il faisoit d'admirables discours sur Dieu et sur le bonheur des justes. Le flambeau de la religion à la main, il sembloit précéder Atala dans la tombe, pour lui en montrer les secrètes merveilles. L'humble grotte étoit remplie de la grandeur de ce trépas chrétien, et les esprits célestes étoient sans doute attentifs à cette scène où la religion luttoit seule contre l'amour, la jeunesse et la mort.

« Elle triomphoit cette religion divine, et l'on s'apercevoit de sa victoire à une sainte tristesse qui succédoit dans nos cœurs aux premiers transports des passions. Vers le milieu de la nuit, Atala sembla se ranimer pour répéter des prières que le religieux prononçoit au bord de sa couche. Peu de temps après, elle me tendit la main, et avec une voix qu'on entendoit à peine, elle me dit : « Fils d'Outalissi, te rappelles-tu cette première nuit où tu me « pris pour la Vierge des dernières amours ? Singulier présage de « notre destinée ! » Elle s'arrêta ; puis elle reprit : « Quand je songe « que je te quitte pour toujours, mon cœur fait un tel effort pour « revivre, que je me sens presque le pouvoir de me rendre immor-

« telle à force d'aimer. Mais, ô mon Dieu! que votre volonté soit « faite! » Atala se tut pendant quelques instants; elle ajouta : « Il « ne me reste plus qu'à vous demander pardon des maux que je « vous ai causés. Je vous ai beaucoup tourmenté par mon orgueil « et mes caprices. Chactas, un peu de terre jeté sur mon corps va « mettre tout un monde entre vous et moi, et vous délivrer pour « toujours du poids de mes infortunes. »

— « Vous pardonner, répondis-je noyé de larmes, n'est-ce pas « moi qui ai causé tous vos malheurs? » — « Mon ami, dit-elle en « m'interrompant, vous m'avez rendue très heureuse; et si j'étois « à recommencer la vie, je préférerois encore le bonheur de vous « avoir aimé quelques instants dans un exil infortuné à toute une « vie de repos dans ma patrie. »

« Ici la voix d'Atala s'éteignit; les ombres de la mort se répandirent autour de ses yeux et de sa bouche; ses doigts errants cherchoient à toucher quelque chose; elle conversoit tout bas avec des esprits invisibles. Bientôt, faisant un effort, elle essaya, mais en vain, de détacher de son cou le petit crucifix; elle me pria de le dénouer moi-même, et elle me dit :

« Quand je te parlai pour la première fois, tu vis cette croix « briller à la lueur du feu sur mon sein; c'est le seul bien que « possède Atala. Lopez, ton père et le mien, l'envoya à ma mère « peu de jours après ma naissance. Reçois donc de moi cet héri- « tage, ô mon frère! conserve-le en mémoire de mes malheurs. « Tu auras recours à ce Dieu des infortunés dans les chagrins de « ta vie. Chactas, j'ai une dernière prière à te faire. Ami, notre « union auroit été courte sur la terre, mais il est après cette vie « une plus longue vie. Qu'il seroit affreux d'être séparée de toi « pour jamais! je ne fais que te devancer aujourd'hui, et je te vais « attendre dans l'empire céleste. Si tu m'as aimée, fais-toi instruire « dans la religion chrétienne, qui prépara notre union. Elle fait « sous tes yeux un grand miracle, cette religion, puisqu'elle me « rend capable de te quitter, sans mourir dans les angoisses du « désespoir. Cependant, Chactas, je ne veux de toi qu'une simple « promesse, je sais trop ce qu'il en coûte pour te demander un « serment. Peut-être ce vœu te sépareroit-il de quelque femme « plus heureuse que moi..... O ma mère! pardonne à ta fille. « O Vierge! retenez votre courroux. Je retombe dans mes foi- « blesses, et je te dérobe, ô mon Dieu! des pensées qui ne de- « vroient être que pour toi! »

« Navré de douleur, je promis à Atala d'embrasser un jour la

religion chrétienne. A ce spectacle, le Solitaire se levant d'un air inspiré, et étendant les bras vers la voûte de la grotte : « Il est temps, « s'écria-t-il, il est temps d'appeler Dieu ici ! »

« A peine a-t-il prononcé ces mots, qu'une force surnaturelle me contraint de tomber à genoux, et m'incline la tête au pied du lit d'Atala. Le prêtre ouvre un lieu secret où étoit renfermée une urne d'or, couverte d'un voile de soie ; il se prosterne et adore profondément. La grotte parut soudain illuminée ; on entendit dans les airs les paroles des anges et les frémissements des harpes célestes ; et lorsque le solitaire tira le vase sacré de son tabernacle, je crus voir Dieu lui-même sortir du flanc de la montagne.

« Le prêtre ouvrit le calice ; il prit entre ses deux doigts une hostie blanche comme la neige, et s'approcha d'Atala, en prononçant des mots mystérieux. Cette sainte avoit les yeux levés au ciel, en extase. Toutes ses douleurs parurent suspendues, toute sa vie se rassembla sur sa bouche ; ses lèvres s'entr'ouvrirent, et vinrent avec respect chercher le Dieu caché sous le pain mystique. Ensuite le divin vieillard trempe un peu de coton dans une huile consacrée ; il en frotte les tempes d'Atala ; il regarde un moment la fille mourante, et tout à coup ces fortes paroles lui échappent : « Partez, ame chrétienne, allez rejoindre votre Créateur ! » Relevant alors ma tête abattue, je m'écriai, en regardant le vase où étoit l'huile sainte : « Mon père, ce remède rendra-t-il la vie à « Atala ? » — « Oui, mon fils, dit le vieillard en tombant dans « mes bras, la vie éternelle ! » Atala venoit d'expirer.

Dans cet endroit, pour la seconde fois depuis le commencement de son récit, Chactas fut obligé de s'interrompre. Ses pleurs l'inondoient, et sa voix ne laissoit échapper que des mots entrecoupés. Le sachem aveugle ouvrit son sein, il en tira le crucifix d'Atala. « Le voilà, s'écria-t-il, ce gage de l'adversité ! O René ! « ô mon fils ! tu le vois ; et moi, je ne le vois plus ! Dis-moi, « après tant d'années, l'or n'en est-il point altéré ? N'y vois-tu « point la trace de mes larmes ? Pourrois-tu reconnoître l'endroit « qu'une sainte a touché de ses lèvres ? Comment Chactas n'est-il « point encore chrétien ? Quelles frivoles raisons de politique et « de patrie l'ont jusqu'à présent retenu dans les erreurs de ses « pères ? Non, je ne veux pas tarder plus longtemps. La terre « me crie : Quand donc descendras-tu dans la tombe, et qu'at« tends-tu pour embrasser une religion divine ?.... O terre ! vous « ne m'attendrez pas longtemps : aussitôt qu'un prêtre aura ra« jeuni dans l'onde cette tête blanchie par les chagrins, j'espère

« me réunir à Atala.... Mais achevons ce qui me reste à conter « de mon histoire. »

LES FUNÉRAILLES.

« Je n'entreprendrai point, ô René! de te peindre aujourd'hui le désespoir qui saisit mon ame, lorsque Atala eut rendu le dernier soupir. Il faudroit avoir plus de chaleur qu'il ne m'en reste; il faudroit que mes yeux fermés se pussent rouvrir au soleil, pour lui demander compte des pleurs qu'ils versèrent à sa lumière. Oui, cette lune qui brille à présent sur nos têtes se lassera d'éclairer les solitudes du Kentucky; oui, le fleuve qui porte maintenant nos pirogues suspendra le cours de ses eaux, avant que mes larmes cessent de couler pour Atala! Pendant deux jours entiers je fus insensible aux discours de l'ermite. En essayant de calmer mes peines, cet excellent homme ne se servoit point des vaines raisons de la terre; il se contentoit de me dire: « Mon fils, c'est « la volonté de Dieu; » et il me pressoit dans ses bras. Je n'aurois jamais cru qu'il y eût tant de consolation dans ce peu de mots du chrétien résigné, si je ne l'avois éprouvé moi-même.

« La tendresse, l'onction, l'inaltérable patience du vieux serviteur de Dieu, vainquirent en effet l'obstination de ma douleur. J'eus honte des larmes que je lui faisois répandre. « Mon père, « lui dis-je, c'en est trop : que les passions d'un jeune homme ne « troublent plus la paix de tes jours. Laisse-moi emporter les res« tes de mon épouse; je les ensevelirai dans quelque coin du dé« sert, et si je suis encore condamné à la vie, je tâcherai de me « rendre digne de ces noces éternelles qui m'ont été promises par « Atala. »

« A ce retour inespéré de courage, le bon père tressaillit de joie; il s'écria : « O sang de Jésus-Christ, sang de mon divin « maître! je reconnois là tes mérites! Tu sauveras sans doute ce « jeune homme. Mon Dieu, achève ton ouvrage. Rends la paix à « cette ame troublée, et ne lui laisse de ses malheurs que d'hum« bles et utiles souvenirs. »

« Le juste refusa de m'abandonner le corps de la fille de Lopez, mais il me proposa de faire venir ses néophytes, et de l'enterrer avec toute la pompe chrétienne; je m'y refusai à mon tour. « Les « malheurs et les vertus d'Atala, lui dis-je, ont été inconnus des « hommes; que sa tombe, creusée furtivement par nos mains, « partage cette obscurité. » Nous convînmes que nous partirions le lendemain au lever du soleil pour enterrer Atala sous l'arche

du pont naturel, à l'entrée des Bocages de la mort. Il fut aussi résolu que nous passerions la nuit en prière auprès du corps de cette sainte.

« Vers le soir, nous transportâmes ses précieux restes à une ouverture de la grotte qui donnoit vers le nord. L'ermite les avoit roulés dans une pièce de lin d'Europe, filé par sa mère: c'étoit le seul bien qui lui restât de sa patrie, et depuis longtemps il le destinoit à son propre tombeau. Atala étoit couchée sur un gazon de sensitives de montagnes; ses pieds, sa tête, ses épaules et une partie de son sein étoient découverts. On voyoit dans ses cheveux une fleur de magnolia fanée..... celle-là même que j'avois déposée sur le lit de la vierge, pour la rendre féconde. Ses lèvres, comme un bouton de rose cueilli depuis deux matins, sembloient languir et sourire. Dans ses joues d'une blancheur éclatante, on distinguoit quelques veines bleues. Ses beaux yeux étoient fermés, ses pieds modestes étoient joints, et ses mains d'albâtre pressoient sur son sein un crucifix d'ébène; le scapulaire de ses vœux étoit passé à son cou. Elle paroissoit enchantée par l'Ange de la mélancolie, et par le double sommeil de l'innocence et de la tombe. Je n'ai rien vu de plus céleste. Quiconque eût ignoré que cette jeune fille avoit joui de la lumière, auroit pu la prendre pour la statue de la Virginité endormie.

« Le religieux ne cessa de prier toute la nuit. J'étois assis en silence au chevet du lit funèbre de mon Atala. Que de fois, durant son sommeil, j'avois supporté sur mes genoux cette tête charmante! Que de fois je m'étois penché sur elle pour entendre et pour respirer son souffle! Mais à présent aucun bruit ne sortoit de ce sein immobile, et c'étoit en vain que j'attendois le réveil de la beauté!

« La lune prêta son pâle flambeau à cette veillée funèbre. Elle se leva au milieu de la nuit, comme une blanche vestale qui vient pleurer sur le cercueil d'une compagne. Bientôt elle répandit dans les bois ce grand secret de mélancolie, qu'elle aime à raconter aux vieux chênes et aux rivages antiques des mers. De temps en temps le religieux plongeoit un rameau fleuri dans une eau consacrée; puis, secouant la branche humide, il parfumoit la nuit des baumes du ciel. Parfois il répétoit sur un air antique quelques vers d'un vieux poëte nommé Job; il disoit:

« J'ai passé comme une fleur; j'ai séché comme l'herbe des « champs.

« Pourquoi la lumière a-t-elle été donnée à un misérable, et la « vie à ceux qui sont dans l'amertume du cœur? »

« Ainsi chantoit l'ancien des hommes. Sa voix grave et un peu cadencée alloit roulant dans le silence des déserts. Le nom de Dieu et du tombeau sortoit de tous les échos, de tous les torrents, de toutes les forêts. Les roucoulements de la colombe de Virginie, la chute d'un torrent dans la montagne, les tintements de la cloche qui appeloit les voyageurs, se mêloient à ces chants funèbres, et l'on croyoit entendre dans les Bocages de la mort le chœur lointain des décédés, qui répondoit à la voix du solitaire.

« Cependant une barre d'or se forma dans l'orient. Les éperviers crioient sur les rochers, et les martres rentroient dans le creux des ormes : c'étoit le signal du convoi d'Atala. Je chargeai le corps sur mes épaules; l'ermite marchoit devant moi, une bêche à la main. Nous commençâmes à descendre de rochers en rochers; la vieillesse et la mort ralentissoient également nos pas. A la vue du chien qui nous avoit trouvés dans la forêt, et qui maintenant, bondissant de joie, nous traçoit une autre route, je me mis à fondre en larmes. Souvent la longue chevelure d'Atala, jouet des brises matinales, étendoit son voile d'or sur mes yeux; souvent, pliant sous le fardeau, j'étois obligé de le déposer sur la mousse, et de m'asseoir auprès pour reprendre des forces. Enfin, nous arrivâmes au lieu marqué par ma douleur; nous descendîmes sous l'arche du pont. O mon fils! il eût fallu voir un jeune Sauvage et un vieil ermite, à genoux l'un vis-à-vis de l'autre dans un désert, creusant avec leurs mains un tombeau pour une pauvre fille dont le corps étoit étendu près de là, dans la ravine desséchée d'un torrent!

« Quand notre ouvrage fut achevé, nous transportâmes la beauté dans son lit d'argile. Hélas! j'avois espéré de préparer une autre couche pour elle! Prenant alors un peu de poussière dans ma main, et gardant un silence effroyable, j'attachai, pour la dernière fois, mes yeux sur le visage d'Atala. Ensuite je répandis la terre du sommeil sur un front de dix-huit printemps; je vis graduellement disparoître les traits de ma sœur, et ses graces se cacher sous le rideau de l'éternité; son sein surmonta quelque temps le sol noirci, comme un lis blanc s'élève du milieu d'une sombre argile : « Lopez, m'écriai-je alors, vois ton fils inhumer ta fille! » et j'achevai de couvrir Atala de la terre du sommeil.

« Nous retournâmes à la grotte, et je fis part au missionnaire du projet que j'avois formé de me fixer près de lui. Le saint, qui connoissoit merveilleusement le cœur de l'homme, découvrit ma pensée et la ruse de ma douleur. Il me dit : « Chactas, fils d'Outalissi, tandis

« qu'Atala a vécu, je vous ai sollicité moi-même de demeurer « auprès de moi; mais à présent votre sort est changé : vous vous « devez à votre patrie. Croyez-moi, mon fils, les douleurs ne « sont point éternelles; il faut tôt ou tard qu'elles finissent, parce-« que le cœur de l'homme est fini; c'est une de nos grandes mi-« sères : nous ne sommes pas même capables d'être longtemps « malheureux. Retournez au Meschacebé : allez consoler votre « mère, qui vous pleure tous les jours, et qui a besoin de votre « appui. Faites-vous instruire dans la religion de votre Atala, « lorsque vous en trouverez l'occasion, et souvenez-vous que vous « lui avez promis d'être vertueux et chrétien. Moi, je veillerai ici « sur son tombeau. Partez, mon fils. Dieu, l'ame de votre sœur et « le cœur de votre vieil ami vous suivront. »

« Telles furent les paroles de l'homme du rocher; son autorité étoit trop grande, sa sagesse trop profonde, pour ne lui obéir pas. Dès le lendemain je quittai mon vénérable hôte, qui, me pressant sur son cœur, me donna ses derniers conseils, sa dernière bénédiction et ses dernières larmes. Je passai au tombeau; je fus surpris d'y trouver une petite croix qui se montroit au-dessus de la mort, comme on aperçoit encore le mât d'un vaisseau qui a fait naufrage. Je jugeai que le solitaire étoit venu prier au tombeau pendant la nuit; cette marque d'amitié et de religion fit couler mes pleurs en abondance. Je fus tenté de rouvrir la fosse, et de voir encore une fois ma bien-aimée; une crainte religieuse me retint. Je m'assis sur la terre fraîchement remuée. Un coude appuyé sur mes genoux, et la tête soutenue dans ma main, je demeurai enseveli dans la plus amère rêverie. O René! c'est là que je fis pour la première fois des réflexions sérieuses sur la vanité de nos jours, et la plus grande vanité de nos projets! Eh! mon enfant, qui ne les a point faites ces réflexions! Je ne suis plus qu'un vieux cerf blanchi par les hivers; mes ans le disputent à ceux de la corneille : eh bien! malgré tant de jours accumulés sur ma tête, malgré une si longue expérience de la vie, je n'ai point encore rencontré d'homme qui n'eût été trompé dans ses rêves de félicité, point de cœur qui n'entretînt une plaie cachée. Le cœur le plus serein en apparence ressemble au puits naturel de la savane Alachua : la surface en paroît calme et pure, mais quand vous regardez au fond du bassin vous apercevez un large crocodile que le puits nourrit dans ses eaux.

« Ayant ainsi vu le soleil se lever et se coucher sur ce lieu de douleur, le lendemain, au premier cri de la cigogne, je me pré-

parai à quitter la sépulture sacrée. J'en partis comme de la borne d'où je voulois m'élancer dans la carrière de la vertu. Trois fois j'évoquai l'ame d'Atala, trois fois le Génie du désert répondit à mes cris sous l'arche funèbre. Je saluai ensuite l'orient, et je découvris au loin, dans les sentiers de la montagne, l'ermite qui se rendoit à la cabane de quelque infortuné. Tombant à genoux et embrassant étroitement la fosse, je m'écriai : « Dors en paix « dans cette terre étrangère, fille trop malheureuse! Pour prix « de ton amour, de ton exil et de ta mort, tu vas être abandon- « née, même de Chactas! » Alors, versant des flots de larmes, je me séparai de la fille de Lopez; alors je m'arrachai de ces lieux, laissant au pied du monument de la nature un monument plus auguste, l'humble tombeau de la vertu. »

ÉPILOGUE.

Chactas, fils d'Outalissi le Natchez, a fait cette histoire à René l'Européen. Les pères l'ont redite aux enfants, et moi, voyageur aux terres lointaines, j'ai fidèlement rapporté ce que des Indiens m'en ont appris. Je vis dans ce récit le tableau du peuple chasseur et du peuple laboureur, la religion, première législatrice des hommes, les dangers de l'ignorance et de l'enthousiasme religieux, opposés aux lumières, à la charité et au véritable esprit de l'Évangile, les combats des passions et des vertus dans un cœur simple, enfin le triomphe du christianisme sur le sentiment le plus fougueux et la crainte la plus terrible, l'amour et la mort.

Quand un Siminole me raconta cette histoire, je la trouvai fort instructive et parfaitement belle, parcequ'il y mit la fleur du désert, la grace de la cabane, et une simplicité à conter la douleur, que je ne me flatte pas d'avoir conservées. Mais une chose me restoit à savoir. Je demandois ce qu'étoit devenu le père Aubry, et personne ne me le pouvoit dire. Je l'aurois toujours ignoré, si la Providence, qui conduit tout, ne m'avoit découvert ce que je cherchois. Voici comme la chose se passa :

J'avois parcouru les rivages du Meschacebé, qui formoient autrefois la barrière méridionale de la Nouvelle-France, et j'étois curieux de voir au nord l'autre merveille de cet empire, la cataracte de Niagara. J'étois arrivé tout près de cette chute, dans l'ancien pays des Agannonsioni[1], lorsqu'un matin, en traversant une plaine, j'aperçus une femme assise sous un arbre, et tenant

[1] Les Iroquois.

un enfant mort sur ses genoux. Je m'approchai doucement de la jeune mère, et je l'entendis qui disoit :

« Si tu étois resté parmi nous, cher enfant, comme ta main eût « bandé l'arc avec grace ! Ton bras eût dompté l'ours en fureur; « et sur le sommet de la montagne tes pas auroient défié le che- « vreuil à la course. Blanche hermine du rocher, si jeune être allé « dans le pays des ames ! Comment feras-tu pour y vivre? Ton père « n'y est point pour t'y nourrir de sa chasse. Tu auras froid, et « aucun Esprit ne te donnera des peaux pour te couvrir. Oh ! il « faut que je me hâte de t'aller rejoindre, pour te chanter des « chansons, et te présenter mon sein. »

Et la jeune mère chantoit d'une voix tremblante, balançoit l'enfant sur ses genoux, humectoit ses lèvres du lait maternel, et prodiguoit à la mort tous les soins qu'on donne à la vie.

Cette femme vouloit faire sécher le corps de son fils sur les branches d'un arbre, selon la coutume indienne, afin de l'emporter ensuite aux tombeaux de ses pères. Elle dépouilla donc le nouveau-né, et, respirant quelques instants sur sa bouche, elle dit : « Ame de mon fils, ame charmante, ton père t'a créée jadis sur « mes lèvres par un baiser; hélas! les miens n'ont pas le pouvoir « de te donner une seconde naissance ! » Ensuite elle découvrit son sein, et embrassa ces restes glacés, qui se fussent ranimés au feu du cœur maternel, si Dieu ne s'étoit réservé le souffle qui donne la vie.

Elle se leva, et chercha des yeux un arbre sur les branches duquel elle pût exposer son enfant. Elle choisit un érable à fleurs rouges, festonné de guirlandes d'apios, et qui exhaloit les parfums les plus suaves. D'une main elle en abaissa les rameaux inférieurs, de l'autre elle y plaça le corps; laissant alors échapper la branche, la branche retourna à sa position naturelle, emportant la dépouille de l'innocence, cachée dans un feuillage odorant. Oh! que cette coutume indienne est touchante ! Je vous ai vus dans vos campagnes désolées, pompeux monuments des Crassus et des César, et je vous préfère encore ces tombeaux aériens du Sauvage, ces mausolées de fleurs et de verdure que parfume l'abeille, que balance le zéphyr, et où le rossignol bâtit son nid et fait entendre sa plaintive mélodie. Si c'est la dépouille d'une jeune fille que la main d'un amant a suspendue à l'arbre de la mort; si ce sont les restes d'un enfant chéri qu'une mère a placés dans la demeure des petits oiseaux, le charme redouble encore. Je m'approchai de celle qui gémissoit au pied de l'érable; je lui imposai les mains sur la tête,

en poussant les trois cris de douleur. Ensuite, sans lui parler, prenant comme elle un rameau, j'écartai les insectes qui bourdonnoient autour du corps de l'enfant. Mais je me donnai de garde d'effrayer une colombe voisine. L'Indienne lui disoit : « Colombe, « si tu n'es pas l'ame de mon fils qui s'est envolée, tu es sans « doute une mère qui cherche quelque chose pour faire un nid. « Prends de ces cheveux, que je ne laverai plus dans l'eau d'es- « quine; prends-en pour coucher tes petits : puisse le grand Es- « prit te les conserver ! «

Cependant la mère pleuroit de joie en voyant la politesse de l'étranger. Comme nous faisions ceci, un jeune homme approcha : « Fille de Céluta, retire notre enfant, nous ne séjournerons pas « plus longtemps ici, et nous partirons au premier soleil. » Je dis alors : « Frère, je te souhaite un ciel bleu, beaucoup de che- « vreuils, un manteau de castor, et l'espérance. Tu n'es donc pas « de ce désert ? » — « Non, répondit le jeune homme, nous som- « mes des exilés, et nous allons chercher une patrie. « En disant cela le guerrier baissa la tête dans son sein, et avec le bout de son arc il abattoit la tête des fleurs. Je vis qu'il y avoit des larmes au fond de cette histoire, et je me tus. La femme retira son fils des branches de l'arbre, et elle le donna à porter à son époux. Alors je dis : « Voulez-vous me permettre d'allumer votre feu cette nuit? « — « Nous n'avons point de cabane, reprit le guerrier; si vous « voulez nous suivre, nous campons au bord de la chute. » — « Je « le veux bien, « répondis-je; et nous partîmes ensemble.

Nous arrivâmes bientôt au bord de la cataracte, qui s'annonçoit par d'affreux mugissements. Elle est formée par la rivière Niagara, qui sort du lac Érié, et se jette dans le lac Ontario; sa hauteur perpendiculaire est de cent quarante-quatre pieds. Depuis le lac Érié jusqu'au Saut, le fleuve accourt par une pente rapide, et au moment de la chute, c'est moins un fleuve qu'une mer, dont les torrents se pressent à la bouche béante d'un gouffre. La cataracte se divise en deux branches, et se courbe en fer à cheval. Entre les deux chutes s'avance une île creusée en dessous, qui pend avec tous ses arbres sur le chaos des ondes. La masse du fleuve qui se précipite au midi s'arrondit en un vaste cylindre, puis se déroule en nappe de neige, et brille au soleil de toutes les couleurs. Celle qui tombe au levant descend dans une ombre effrayante; on diroit une colonne d'eau du déluge. Mille arcs-en-ciel se courbent et se croisent sur l'abîme. Frappant le roc ébranlé, l'eau rejaillit en tourbillons d'écume, qui s'élèvent au-dessus des

forêts, comme les fumées d'un vaste embrasement. Des pins, des noyers sauvages, des rochers taillés en forme de fantômes, décorent la scène. Des aigles entraînés par le courant d'air descendent en tournoyant au fond du gouffre; et des carcajous se suspendent par leurs queues flexibles au bout d'une branche abaissée, pour saisir dans l'abîme les cadavres brisés des élans et des ours.

Tandis qu'avec un plaisir mêlé de terreur je contemplois ce spectacle, l'Indienne et son époux me quittèrent. Je les cherchai en remontant le fleuve au-dessus de la chute, et bientôt je les trouvai dans un endroit convenable à leur deuil. Ils étoient couchés sur l'herbe avec des vieillards, auprès de quelques ossements humains enveloppés dans des peaux de bêtes. Étonné de tout ce que je voyois depuis quelques heures, je m'assis auprès de la jeune mère, et je lui dis : « Qu'est-ce que tout ceci, ma sœur ? « Elle me répondit : « Mon frère, c'est la terre de la patrie; ce sont « les cendres de nos aïeux, qui nous suivent dans notre exil. » — « Et comment, m'écriai-je, avez-vous été réduits à un tel mal- « heur? » La fille de Céluta repartit : « Nous sommes les restes « des Natchez. Après le massacre que les François firent de notre « nation pour venger leurs frères, ceux de nos frères qui échap- « pèrent aux vainqueurs trouvèrent un asile chez les Chikassas, « nos voisins. Nous y sommes demeurés assez longtemps tran- « quilles; mais il y a sept lunes que les blancs de la Virginie se « sont emparés de nos terres, en disant qu'elles leur ont été don- « nées par un roi d'Europe. Nous avons levé les yeux au ciel, et, « chargés des restes de nos aïeux, nous avons pris notre route à « travers le désert. Je suis accouchée pendant la marche; et « comme mon lait étoit mauvais, à cause de la douleur, il a fait « mourir mon enfant. » En disant cela, la jeune mère essuya ses yeux avec sa chevelure; je pleurois aussi.

Or je dis bientôt : « Ma sœur, adorons le grand Esprit, tout « arrive par son ordre. Nous sommes tous voyageurs; nos pères « l'ont été comme nous; mais il y a un lieu où nous nous reposerons. Si je ne craignois d'avoir la langue aussi légère que celle « d'un blanc, je vous demanderois si vous avez entendu parler « de Chactas le Natchez? « A ces mots, l'Indienne me regarda et me dit : « Qui est-ce qui vous a parlé de Chactas le Natchez? » Je répondis : « C'est la sagesse. « L'Indienne reprit : « Je vous dirai « ce que je sais, parceque vous avez éloigné les mouches du corps « de mon fils, et que vous venez de dire de belles paroles sur le « grand Esprit. Je suis la fille de la fille de René l'Européen, que

« Chactas avoit adopté. Chactas, qui avoit reçu le baptême, et « René, mon aïeul si malheureux, ont péri dans le massacre. » — « L'homme va toujours de douleur en douleur, répondis-je en « m'inclinant. Vous pourriez donc aussi m'apprendre des nou-« velles du père Aubry? » — « Il n'a pas été plus heureux que Chac-« tas, dit l'Indienne. Les Chéroquois, ennemis des François, pé-« nétrèrent à sa Mission; ils y furent conduits par le son de la « cloche qu'on sonnoit pour secourir les voyageurs. Le père Au-« bry se pouvoit sauver; mais il ne voulut pas abandonner ses « enfants, et il demeura pour les encourager à mourir par son « exemple. Il fut brûlé avec de grandes tortures; jamais on ne put « tirer de lui un cri qui tournât à la honte de son Dieu, ou au « déshonneur de sa patrie. Il ne cessa, durant le supplice, de prier « pour ses bourreaux, et de compatir au sort des victimes. Pour « lui arracher une marque de foiblesse, les Chéroquois amenè-« rent à ses pieds un Sauvage chrétien, qu'ils avoient horrible-« ment mutilé. Mais ils furent bien surpris quand ils virent le « jeune homme se jeter à genoux, et baiser les plaies du vieil « ermite qui lui crioit : « Mon enfant, nous avons été mis en « spectacle aux anges et aux hommes. » Les Indiens furieux lui « plongèrent un fer rouge dans la gorge, pour l'empêcher de « parler. Alors, ne pouvant plus consoler les hommes, il expira.

« On dit que les Chéroquois, tout accoutumés qu'ils étoient à « voir des Sauvages souffrir avec constance, ne purent s'empê-« cher d'avouer qu'il y avoit dans l'humble courage du père Au-« bry quelque chose qui leur étoit inconnu, et qui surpassoit « tous les courages de la terre. Plusieurs d'entre eux, frappés de « cette mort, se sont faits chrétiens.

« Quelques années après, Chactas, à son retour de la terre des « blancs, ayant appris les malheurs du chef de la prière, partit « pour aller recueillir ses cendres et celles d'Atala. Il arriva à l'en-« droit où étoit située la Mission, mais il put à peine le recon-« noître. Le lac s'étoit débordé, et la savane étoit changée en un « marais; le pont naturel, en s'écroulant, avoit enseveli sous ses « débris le tombeau d'Atala et les Bocages de la mort. Chactas « erra longtemps dans ce lieu; il visita la grotte du solitaire, qu'il « trouva remplie de ronces et de framboisiers, et dans laquelle « une biche allaitoit son faon. Il s'assit sur le rocher de la Veillée « de la mort, où il ne vit que quelques plumes tombées de l'aile « de l'oiseau de passage. Tandis qu'il y pleuroit, le serpent fami-« lier du missionnaire sortit des broussailles voisines, et vint s'en-

« tortiller à ses pieds. Chactas réchauffa dans son sein ce fidèle
« ami, resté seul au milieu de ces ruines. Le fils d'Outalissi a
« raconté que plusieurs fois, aux approches de la nuit, il avoit
« cru voir les ombres d'Atala et du père Aubry s'élever dans la
« vapeur du crépuscule. Ces visions le remplirent d'une religieuse
« frayeur et d'une joie triste.

« Après avoir cherché vainement le tombeau de sa sœur et celui
« de l'ermite, il étoit près d'abandonner ces lieux, lorsque la
« biche de la grotte se mit à bondir devant lui. Elle s'arrêta au
« pied de la croix de la Mission. Cette croix étoit alors à moitié
« entourée d'eau; son bois étoit rongé de mousse, et le pélican du
« désert aimoit à se percher sur ses bras vermoulus. Chactas jugea
« que la biche reconnoissante l'avoit conduit au tombeau de son
« hôte. Il creusa sur la roche qui jadis servoit d'autel, et il y
« trouva les restes d'un homme et d'une femme. Il ne douta
« point que ce ne fussent ceux du prêtre et de la vierge, que
« les anges avoient peut-être ensevelis dans ce lieu; il les enve-
« loppa dans des peaux d'ours, et reprit le chemin de son pays,
« emportant les précieux restes qui résonnoient sur ses épaules
« comme le carquois de la mort. La nuit il les mettoit sous sa
« tête, et il avoit des songes d'amour et de vertu. O étranger!
« tu peux contempler ici cette poussière avec celle de Chactas
« lui-même! »

Comme l'Indienne achevoit de prononcer ces mots, je me levai; je m'approchai des cendres sacrées, et me prosternai devant elles en silence. Puis m'éloignant à grands pas, je m'écriai:
« Ainsi passe sur la terre tout ce qui fut bon, vertueux, sen-
« sible! Homme, tu n'es qu'un songe rapide, un rêve doulou-
« reux; tu n'existes que par le malheur; tu n'es quelque chose
« que par la tristesse de ton ame et l'éternelle mélancolie de ta
« pensée! »

Ces réflexions m'occupèrent toute la nuit. Le lendemain, au point du jour, mes hôtes me quittèrent. Les jeunes guerriers ouvroient la marche, et les épouses la fermoient; les premiers étoient chargés des saintes reliques; les secondes portoient leurs nouveau-nés: les vieillards cheminoient lentement au milieu, placés entre leurs aïeux et leur postérité, entre les souvenirs et l'espérance, entre la patrie perdue et la patrie à venir. Oh! que de larmes sont répandues lorsqu'on abandonne ainsi la terre natale, lorsque, du haut de la colline de l'exil, on découvre pour la dernière fois le toit où l'on fut nourri, et le fleuve de la cabane

qui continue de couler tristement à travers les champs solitaires de la patrie !

Indiens infortunés que j'ai vus errer dans les déserts du Nouveau-Monde avec les cendres de vos aïeux, vous qui m'aviez donné l'hospitalité malgré votre misère, je ne pourrois vous la rendre aujourd'hui, car j'erre, ainsi que vous, à la merci des hommes; et moins heureux dans mon exil, je n'ai point emporté les os de mes pères.

RENÉ.

En arrivant chez les Natchez, René avoit été obligé de prendre une épouse, pour se conformer aux mœurs des Indiens; mais il ne vivoit point avec elle. Un penchant mélancolique l'entraînoit au fond des bois; il y passoit des journées entières, et sembloit sauvage parmi des Sauvages. Hors Chactas, son père adoptif, et le père Souël, missionnaire au fort Rosalie[1], il avoit renoncé au commerce des hommes. Ces deux vieillards avoient pris beaucoup d'empire sur son cœur : le premier, par une indulgence aimable; l'autre, au contraire, par une extrême sévérité. Depuis la chasse du castor, où le sachem aveugle raconta ses aventures à René, celui-ci n'avoit jamais voulu parler des siennes. Cependant Chactas et le missionnaire desiroient vivement connoître par quel malheur un Européen bien né avoit été conduit à l'étrange résolution de s'ensevelir dans les déserts de la Louisiane. René avoit toujours donné pour motif de ses refus le peu d'intérêt de son histoire, qui se bornoit, disoit-il, à celle de ses pensées et de ses sentiments. « Quant à l'événement qui m'a déterminé à passer « en Amérique, ajoutoit-il, je le dois ensevelir dans un éternel « oubli. »

Quelques années s'écoulèrent de la sorte, sans que les deux vieillards pussent lui arracher son secret. Une lettre qu'il reçut d'Europe, par le bureau des Missions étrangères, redoubla tellement sa tristesse, qu'il fuyoit jusqu'à ses vieux amis. Ils n'en furent que plus ardents à le presser de leur ouvrir son cœur ; ils y mirent tant de discrétion, de douceur et d'autorité, qu'il fut enfin obligé de les satisfaire. Il prit donc jour avec eux pour leur raconter, non les aventures de sa vie, puisqu'il n'en avoit point éprouvé, mais les sentiments secrets de son ame.

Le 21 de ce mois que les Sauvages appellent *la lune des fleurs*, René se rendit à la cabane de Chactas. Il donna le bras au sachem, et le conduisit sous un sassafras, au bord du Meschacebé. Le père Souël ne tarda pas à arriver au rendez-vous. L'aurore se levoit : à quelque distance dans la plaine, on apercevoit le village des Natchez, avec son bocage de mûriers, et ses cabanes qui ressemblent à des ruches d'abeilles. La colonie françoise et le fort Rosalie se montroient sur la droite, au bord du fleuve. Des ten-

[1] Colonie françoise aux Natchez.

tes, des maisons à moitié bâties, des forteresses commencées, des défrichements couverts de Nègres, des troupes de Blancs et d'Indiens présentoient, dans ce petit espace, le contraste des mœurs sociales et des mœurs sauvages. Vers l'orient, au fond de la perspective, le soleil commençoit à paroître entre les sommets brisés des Apalaches, qui se dessinoient comme des caractères d'azur dans les hauteurs dorées du ciel; à l'occident, le Meschacebé rouloit ses ondes dans un silence magnifique, et formoit la bordure du tableau avec une inconcevable grandeur.

Le jeune homme et le missionnaire admirèrent quelque temps cette belle scène, en plaignant le sachem, qui ne pouvoit plus en jouir; ensuite, le père Souël et Chactas s'assirent sur le gazon, au pied de l'arbre; René prit sa place au milieu d'eux, et après un moment de silence, il parla de la sorte à ses vieux amis :

« Je ne puis, en commençant mon récit, me défendre d'un mouvement de honte. La paix de vos cœurs, respectables vieillards, et le calme de la nature autour de moi, me font rougir du trouble et de l'agitation de mon ame.

« Combien vous aurez pitié de moi! Que mes éternelles inquiétudes vous paroîtront misérables! Vous qui avez épuisé tous les chagrins de la vie, que penserez-vous d'un jeune homme sans force et sans vertu, qui trouve en lui-même son tourment, et ne peut guère se plaindre que des maux qu'il se fait à lui-même? Hélas! ne le condamnez pas; il a été trop puni.

« J'ai coûté la vie à ma mère en venant au monde; j'ai été tiré de son sein avec le fer. J'avois un frère que mon père bénit, parcequ'il voyoit en lui son fils aîné. Pour moi, livré de bonne heure à des mains étrangères, je fus élevé loin du toit paternel.

« Mon humeur étoit impétueuse, mon caractère inégal. Tour à tour bruyant et joyeux, silencieux et triste, je rassemblois autour de moi mes jeunes compagnons; puis, les abandonnant tout à coup, j'allois m'asseoir à l'écart pour contempler la nue fugitive, ou entendre la pluie tomber sur le feuillage.

« Chaque automne, je revenois au château paternel, situé au milieu des forêts, près d'un lac, dans une province reculée.

« Timide et contraint devant mon père, je ne trouvois l'aise et le contentement qu'auprès de ma sœur Amélie. Une douce conformité d'humeur et de goûts m'unissoit étroitement à cette sœur; elle étoit un peu plus âgée que moi. Nous aimions à gravir les coteaux ensemble, à voguer sur le lac, à parcourir les bois à la chute des feuilles : promenades dont le souvenir remplit encore

mon ame de délices. O illusions de l'enfance et de la patrie! ne perdez-vous jamais vos douceurs!

« Tantôt nous marchions en silence, prêtant l'oreille au sourd mugissement de l'automne, ou au bruit des feuilles séchées que nous traînions tristement sous nos pas; tantôt, dans nos jeux innocents, nous poursuivions l'hirondelle dans la prairie, l'arc-en-ciel sur les collines pluvieuses; quelquefois aussi nous murmurions des vers que nous inspiroit le spectacle de la nature. Jeune, je cultivois les muses; il n'y a rien de plus poétique, dans la fraîcheur de ses passions, qu'un cœur de seize années. Le matin de la vie est, comme le matin du jour, plein de pureté, d'images et d'harmonies.

« Les dimanches et les jours de fête, j'ai souvent entendu, dans le grand bois, à travers les arbres, les sons de la cloche lointaine qui appeloit au temple l'homme des champs. Appuyé contre le tronc d'un ormeau, j'écoutois en silence le pieux murmure. Chaque frémissement de l'airain portoit à mon ame naïve l'innocence des mœurs champêtres, le calme de la solitude, le charme de la religion, et la délectable mélancolie des souvenirs de ma première enfance. Oh! quel cœur si mal fait n'a tressailli au bruit des cloches de son lieu natal, de ces cloches qui frémirent de joie sur son berceau, qui annoncèrent son avénement à la vie, qui marquèrent le premier battement de son cœur, qui publièrent dans tous les lieux d'alentour la sainte allégresse de son père, les douleurs et les joies encore plus ineffables de sa mère! Tout se trouve dans les rêveries enchantées où nous plonge le bruit de la cloche natale : religion, famille, patrie, et le berceau et la tombe, et le passé et l'avenir.

« Il est vrai qu'Amélie et moi nous jouissions plus que personne de ces idées graves et tendres, car nous avions tous les deux un peu de tristesse au fond du cœur : nous tenions cela de Dieu ou de notre mère.

« Cependant mon père fut atteint d'une maladie qui le conduisit en peu de jours au tombeau. Il expira dans mes bras. J'appris à connoître la mort sur les lèvres de celui qui m'avoit donné la vie. Cette impression fut grande; elle dure encore. C'est la première fois que l'immortalité de l'ame s'est présentée clairement à mes yeux. Je ne pus croire que ce corps inanimé étoit en moi l'auteur de la pensée; je sentis qu'elle me devoit venir d'une autre source; et, dans une sainte douleur qui approchoit de la joie, j'espérai me rejoindre un jour à l'esprit de mon père.

« Un autre phénomène me confirma dans cette haute idée. Les traits paternels avoient pris au cercueil quelque chose de sublime. Pourquoi cet étonnant mystère ne seroit-il pas l'indice de notre immortalité? Pourquoi la mort, qui sait tout, n'auroit-elle pas gravé sur le front de sa victime les secrets d'un autre univers? Pourquoi n'y auroit-il pas dans la tombe quelque grande vision de l'éternité?

« Amélie, accablée de douleur, étoit retirée au fond d'une tour, d'où elle entendit retentir, sous les voûtes du château gothique, le chant des prêtres du convoi et les sons de la cloche funèbre.

« J'accompagnai mon père à son dernier asile; la terre se referma sur sa dépouille; l'éternité et l'oubli le pressèrent de tout leur poids : le soir même l'indifférent passoit sur sa tombe; hors pour sa fille et pour son fils, c'étoit déja comme s'il n'avoit jamais été.

« Il fallut quitter le toit paternel, devenu l'héritage de mon frère : je me retirai avec Amélie chez de vieux parents.

« Arrêté à l'entrée des voies trompeuses de la vie, je les considérois l'une après l'autre sans m'y oser engager. Amélie m'entretenoit souvent du bonheur de la vie religieuse; elle me disoit que j'étois le seul lien qui la retînt dans le monde, et ses yeux s'attachoient sur moi avec tristesse.

« Le cœur ému par ces conversations pieuses, je portois souvent mes pas vers un monastère voisin de mon nouveau séjour; un moment même j'eus la tentation d'y cacher ma vie. Heureux ceux qui ont fini leur voyage sans avoir quitté le port, et qui n'ont point, comme moi, traîné d'inutiles jours sur la terre!

« Les Européens, incessamment agités, sont obligés de se bâtir des solitudes. Plus notre cœur est tumultueux et bruyant, plus le calme et le silence nous attirent. Ces hospices de mon pays, ouverts aux malheureux et aux foibles, sont souvent cachés dans des vallons qui portent au cœur le vague sentiment de l'infortune et l'espérance d'un abri; quelquefois aussi on les découvre sur de hauts sites où l'ame religieuse, comme une plante des montagnes, semble s'élever vers le ciel pour lui offrir ses parfums.

« Je vois encore le mélange majestueux des eaux et des bois de cette antique abbaye où je pensai dérober ma vie aux caprices du sort; j'erre encore au déclin du jour dans ces cloîtres retentissants et solitaires. Lorsque la lune éclairoit à demi les piliers des arcades, et dessinoit leur ombre sur le mur opposé, je m'arrêtois à contempler la croix qui marquoit le champ de la mort,

et les longues herbes qui croissoient entre les pierres des tombes. O hommes qui, ayant vécu loin du monde, avez passé du silence de la vie au silence de la mort! de quel dégoût de la terre vos tombeaux ne remplissoient-ils point mon cœur!

« Soit inconstance naturelle, soit préjugé contre la vie monastique, je changeai mes desseins; je me résolus à voyager. Je dis adieu à ma sœur; elle me serra dans ses bras avec un mouvement qui ressembloit à de la joie, comme si elle eût été heureuse de me quitter; je ne pus me défendre d'une réflexion amère sur l'inconséquence des amitiés humaines.

« Cependant, plein d'ardeur, je m'élançai seul sur cet orageux océan du monde, dont je ne connoissois ni les ports ni les écueils. Je visitai d'abord les peuples qui ne sont plus: je m'en allai m'asseyant sur les débris de Rome et de la Grèce, pays de forte et d'ingénieuse mémoire, où les palais sont ensevelis dans la poudre et les mausolées des rois cachés sous les ronces. Force de la nature, et foiblesse de l'homme! un brin d'herbe perce souvent le marbre le plus dur de ces tombeaux, que tous ces morts, si puissants, ne soulèveront jamais!

« Quelquefois une haute colonne se montroit seule debout dans un désert, comme une grande pensée s'élève, par intervalles, dans une ame que le temps et le malheur ont dévastée.

« Je méditai sur ces monuments dans tous les accidents et à toutes les heures de la journée. Tantôt ce même soleil qui avoit vu jeter les fondements de ces cités se couchoit majestueusement, à mes yeux, sur leurs ruines; tantôt la lune se levant dans un ciel pur, entre deux urnes cinéraires à moitié brisées, me montroit les pâles tombeaux. Souvent aux rayons de cet astre qui alimente les rêveries j'ai cru voir le Génie des souvenirs assis tout pensif à mes côtés.

« Mais je me lassai de fouiller dans des cercueils, où je ne remuois trop souvent qu'une poussière criminelle.

« Je voulus voir si les races vivantes m'offriroient plus de vertus, ou moins de malheurs que les races évanouies. Comme je me promenois un jour dans une grande cité, en passant derrière un palais, dans une cour retirée et déserte, j'aperçus une statue qui indiquoit du doigt un lieu fameux par un sacrifice[1]. Je fus frappé du silence de ces lieux; le vent seul gémissoit autour du marbre tragique. Des manœuvres étoient couchés avec indifférence au pied de la statue, ou tailloient des pierres en sifflant. Je leur de-

[1] A Londres, derrière Whitehall, la statue de Charles II.

mandai ce que signifioit ce monument : les uns purent à peine me le dire, les autres ignoroient la catastrophe qu'il retraçoit. Rien ne m'a plus donné la juste mesure des événements de la vie, et du peu que nous sommes. Que sont devenus ces personnages qui firent tant de bruit? Le temps a fait un pas, et la face de la terre a été renouvelée.

« Je recherchai surtout dans mes voyages les artistes et ces hommes divins qui chantent les dieux sur la lyre, et la félicité des peuples qui honorent les lois, la religion et les tombeaux.

« Ces chantres sont de race divine, ils possèdent le seul talent incontestable dont le Ciel ait fait présent à la terre. Leur vie est à la fois naïve et sublime; ils célèbrent les dieux avec une bouche d'or, et sont les plus simples des hommes; ils causent comme des immortels ou comme de petits enfants; ils expliquent les lois de l'univers, et ne peuvent comprendre les affaires les plus innocentes de la vie; ils ont des idées merveilleuses de la mort, et meurent sans s'en apercevoir comme des nouveau-nés.

« Sur les monts de la Calédonie, le dernier barde qu'on ait ouï dans ces déserts me chanta les poëmes dont un héros consoloit jadis sa vieillesse. Nous étions assis sur quatre pierres rongées de mousse; un torrent couloit à nos pieds; le chevreuil passoit à quelque distance parmi les débris d'une tour, et le vent des mers siffloit sur la bruyère de Cona. Maintenant la religion chrétienne, fille aussi des hautes montagnes, a placé des croix sur les monuments des héros de Morven, et touché la harpe de David au bord du même torrent où Ossian fit gémir la sienne. Aussi pacifique que les divinites de Selma étoient guerrières, elle garde des troupeaux où Fingal livroit des combats, et elle a répandu des anges de paix dans les nuages qu'habitoient des fantômes homicides.

« L'ancienne et riante Italie m'offrit la foule de ses chefs-d'œuvre. Avec quelle sainte et poétique horreur j'errois dans ces vastes édifices consacrés par les arts à la religion! Quel labyrinthe de colonnes! Quelle succession d'arches et de voûtes! Qu'ils sont beaux ces bruits qu'on entend autour des dômes, semblables aux rumeurs des flots dans l'Océan, aux murmures des vents dans les forêts, ou à la voix de Dieu dans son temple! L'architecte bâtit, pour ainsi dire, les idées du poëte, et les fait toucher aux sens.

« Cependant qu'avois-je appris jusqu'alors avec tant de fatigue? rien de certain parmi les anciens, rien de beau parmi les modernes. Le passé et le présent sont deux statues incomplètes : l'une

a été retirée toute mutilée du débris des âges; l'autre n'a pas encore reçu sa perfection de l'avenir.

« Mais peut-être, mes vieux amis, vous surtout, habitants du désert, êtes-vous étonnés que, dans ce récit de mes voyages, je ne vous aie pas une seule fois entretenus des monuments de la nature.

« Un jour j'étois monté au sommet de l'Etna, volcan qui brûle au milieu d'une île. Je vis le soleil se lever dans l'immensité de l'horizon au-dessous de moi, la Sicile resserrée comme un point à mes pieds, et la mer déroulée au loin dans les espaces. Dans cette vue perpendiculaire du tableau, les fleuves ne me sembloient plus que des lignes géographiques tracées sur une carte; mais tandis que d'un côté mon œil apercevoit ces objets, de l'autre il plongeoit dans le cratère de l'Etna, dont je découvrois les entrailles brûlantes, entre les bouffées d'une noire vapeur.

« Un jeune homme plein de passions, assis sur la bouche d'un volcan, et pleurant sur les mortels dont à peine il voyoit à ses pieds les demeures, n'est sans doute, ô vieillards! qu'un objet digne de votre pitié; mais quoi que vous puissiez penser de René, ce tableau vous offre l'image de son caractère et de son existence: c'est ainsi que toute ma vie j'ai eu devant les yeux une création à la fois immense et imperceptible, et un abîme ouvert à mes côtés. »

En prononçant ces derniers mots, René se tut et tomba subitement dans la rêverie. Le père Souël le regardoit avec étonnement, et le vieux sachem aveugle, qui n'entendoit plus parler le jeune homme, ne savoit que penser de ce silence.

René avoit les yeux attachés sur un groupe d'Indiens qui passoient gaîment dans la plaine. Tout à coup sa physionomie s'attendrit, des larmes coulent de ses yeux, il s'écrie:

« Heureux Sauvages! Oh! que ne puis-je jouir de la paix qui vous accompagne toujours! Tandis qu'avec si peu de fruit je parcourois tant de contrées, vous, assis tranquillement sous vos chênes, vous laissiez couler les jours sans les compter. Votre raison n'étoit que vos besoins, et vous arriviez, mieux que moi, au résultat de la sagesse, comme l'enfant, entre les jeux et le sommeil. Si cette mélancolie qui s'engendre de l'excès du bonheur atteignoit quelquefois votre ame, bientôt vous sortiez de cette tristesse passagère, et votre regard levé vers le ciel cherchoit avec attendrissement ce je ne sais quoi inconnu, qui prend pitié du pauvre Sauvage. »

Ici la voix de René expira de nouveau, et le jeune homme pen-

cha la tête sur sa poitrine. Chactas, étendant le bras dans l'ombre, et prenant le bras de son fils, lui cria d'un ton ému : « Mon fils ! « mon cher fils ! » A ces accents, le frère d'Amélie revenant à lui, et rougissant de son trouble, pria son père de lui pardonner.

Alors le vieux Sauvage : « Mon jeune ami, les mouvements d'un « cœur comme le tien ne sauroient être égaux ; modère seulement « ce caractère qui t'a déja fait tant de mal. Si tu souffres plus « qu'un autre des choses de la vie, il ne faut pas t'en étonner ; une « grande ame doit contenir plus de douleurs qu'une petite. Con- « tinue ton récit. Tu nous as fait parcourir une partie de l'Europe, « fais-nous connoître ta patrie. Tu sais que j'ai vu la France, et « quels liens m'y ont attaché ; j'aimerai à entendre parler de ce « grand chef[1], qui n'est plus, et dont j'ai visité la superbe cabane. « Mon enfant, je ne vis plus que par la mémoire. Un vieillard avec « ses souvenirs ressemble au chêne décrépit de nos bois : ce chêne « ne se décore plus de son propre feuillage, mais il couvre quel- « quefois sa nudité des plantes étrangères qui ont végété sur ses « antiques rameaux. »

Le frère d'Amélie, calmé par ces paroles, reprit ainsi l'histoire de son cœur :

« Hélas ! mon père, je ne pourrai t'entretenir de ce grand siècle dont je n'ai vu que la fin dans mon enfance, et qui n'étoit plus lorsque je rentrai dans ma patrie. Jamais un changement plus étonnant et plus soudain ne s'est opéré chez un peuple. De la hauteur du génie, du respect pour la religion, de la gravité des mœurs, tout étoit subitement descendu à la souplesse de l'esprit, à l'impiété, à la corruption.

« C'étoit donc bien vainement que j'avois espéré retrouver dans mon pays de quoi calmer cette inquiétude, cette ardeur de desir qui me suit partout. L'étude du monde ne m'avoit rien appris, et pourtant je n'avois plus la douceur de l'ignorance.

« Ma sœur, par une conduite inexplicable, sembloit se plaire à augmenter mon ennui ; elle avoit quitté Paris quelques jours avant mon arrivée. Je lui écrivis que je comptois l'aller rejoindre ; elle se hâta de me répondre pour me détourner de ce projet, sous prétexte qu'elle étoit incertaine du lieu où l'appelleroient ses affaires. Quelles tristes réflexions ne fis-je point alors sur l'amitié, que la présence attiédit, que l'absence efface, qui ne résiste point au malheur, et encore moins à la prospérité !

« Je me trouvai bientôt plus isolé dans ma patrie que je ne l'a-

[1] Louis XIV.



vois été sur une terre étrangère. Je voulus me jeter pendant quelque temps dans un monde qui ne me disoit rien et qui ne m'entendoit pas. Mon ame, qu'aucune passion n'avoit encore usée, cherchoit un objet qui pût l'attacher; mais je m'aperçus que je donnois plus que je ne recevois. Ce n'étoit ni un langage élevé, ni un sentiment profond qu'on demandoit de moi. Je n'étois occupé qu'à rapetisser ma vie, pour la mettre au niveau de la société. Traité partout d'esprit romanesque, honteux du rôle que je jouois, dégoûté de plus en plus des choses et des hommes, je pris le parti de me retirer dans un faubourg pour y vivre totalement ignoré.

« Je trouvai d'abord assez de plaisir dans cette vie obscure et indépendante. Inconnu, je me mêlois à la foule, vaste désert d'hommes!

« Souvent, assis dans une église peu fréquentée, je passois des heures entières en méditation. Je voyois de pauvres femmes venir se prosterner devant le Très-Haut, ou des pécheurs s'agenouiller au tribunal de la pénitence. Nul ne sortoit de ces lieux sans un visage plus serein, et les sourdes clameurs qu'on entendoit au dehors sembloient être les flots des passions et les orages du monde qui venoient expirer au pied du temple du Seigneur. Grand Dieu! qui vis en secret couler mes larmes dans ces retraites sacrées, tu sais combien de fois je me jetai à tes pieds, pour te supplier de me décharger du poids de l'existence, ou de changer en moi le vieil homme! Ah! qui n'a senti quelquefois le besoin de se régénérer, de se rajeunir aux eaux du torrent, de retremper son ame à la fontaine de vie! Qui ne se trouve quelquefois accablé du fardeau de sa propre corruption, et incapable de rien faire de grand, de noble, de juste!

« Quand le soir étoit venu, reprenant le chemin de ma retraite, je m'arrêtois sur les ponts pour voir se coucher le soleil. L'astre, enflammant les vapeurs de la cité, sembloit osciller lentement dans un fluide d'or, comme le pendule de l'horloge des siècles. Je me retirois ensuite avec la nuit à travers un labyrinthe de rues solitaires. En regardant les lumières qui brilloient dans la demeure des hommes, je me transportois par la pensée au milieu des scènes de douleur et de joie qu'elles éclairoient, et je songeois que sous tant de toits habités je n'avois pas un ami. Au milieu de mes réflexions, l'heure venoit frapper à coups mesurés dans la tour de la cathédrale gothique; elle alloit se répétant sur tous les tons et à toutes les distances d'église en église! Hélas! chaque heure dans la société ouvre un tombeau, et fait couler des larmes.

« Cette vie, qui m'avoit d'abord enchanté, ne tarda pas à me devenir insupportable. Je me fatiguai de la répétition des mêmes scènes et des mêmes idées. Je me mis à sonder mon cœur, à me demander ce que je desirois. Je ne le savois pas; mais je crus tout à coup que les bois me seroient délicieux. Me voilà soudain résolu d'achever, dans un exil champêtre, une carrière à peine commencée, et dans laquelle j'avois déja dévoré des siècles.

« J'embrassai ce projet avec l'ardeur que je mets à tous mes desseins; je partis précipitamment pour m'ensevelir dans une chaumière, comme j'étois parti autrefois pour faire le tour du monde.

« On m'accuse d'avoir des goûts inconstants, de ne pouvoir jouir longtemps de la même chimère, d'être la proie d'une imagination qui se hâte d'arriver au fond de mes plaisirs, comme si elle étoit accablée de leur durée; on m'accuse de passer toujours le but que je puis atteindre : hélas! je cherche seulement un bien inconnu, dont l'instinct me poursuit. Est-ce ma faute si je trouve partout des bornes, si ce qui est fini n'a pour moi aucune valeur? Cependant je sens que j'aime la monotonie des sentiments de la vie, et si j'avois encore la folie de croire au bonheur, je le chercherois dans l'habitude.

« La solitude absolue, le spectacle de la nature, me plongèrent bientôt dans un état presque impossible à décrire. Sans parents, sans amis, pour ainsi dire seul sur la terre, n'ayant point encore aimé, j'étois accablé d'une surabondance de vie. Quelquefois je rougissois subitement, et je sentois couler dans mon cœur comme des ruisseaux d'une lave ardente; quelquefois je poussois des cris involontaires, et la nuit étoit également troublée de mes songes et de mes veilles. Il me manquoit quelque chose pour remplir l'abîme de mon existence : je descendois dans la vallée, je m'élevois sur la montagne, appelant de toute la force de mes desirs l'idéal objet d'une flamme future; je l'embrassois dans les vents; je croyois l'entendre dans les gémissements du fleuve; tout étoit ce fantôme imaginaire, et les astres dans les cieux, et le principe même de vie dans l'univers.

« Toutefois cet état de calme et de trouble, d'indigence et de richesse, n'étoit pas sans quelques charmes : un jour je m'étois amusé à effeuiller une branche de saule sur un ruisseau, et à attacher une idée à chaque feuille que le courant entraînoit. Un roi qui craint de perdre sa couronne par une révolution subite, ne ressent pas des angoisses plus vives que les miennes, à chaque accident qui menaçoit les débris de mon rameau. O foiblesse des

mortels ! ô enfance du cœur humain qui ne vieillit jamais ! voilà donc à quel degré de puérilité notre superbe raison peut descendre ! Et encore est-il vrai que bien des hommes attachent leur destinée à des choses d'aussi peu de valeur que mes feuilles de saule.

« Mais comment exprimer cette foule de sensations fugitives que j'éprouvois dans mes promenades ? Les sons que rendent les passions dans le vide d'un cœur solitaire ressemblent au murmure que les vents et les eaux font entendre dans le silence d'un désert : on en jouit, mais on ne peut les peindre.

« L'automne me surprit au milieu de ces incertitudes : j'entrai avec ravissement dans les mois des tempêtes. Tantôt j'aurois voulu être un de ces guerriers errants au milieu des vents, des nuages et des fantômes ; tantôt j'enviois jusqu'au sort du pâtre que je voyois réchauffer ses mains à l'humble feu de broussailles qu'il avoit allumé au coin d'un bois. J'écoutois ses chants mélancoliques, qui me rappeloient que dans tout pays le chant naturel de l'homme est triste, lors même qu'il exprime le bonheur. Notre cœur est un instrument incomplet, une lyre où il manque des cordes, et où nous sommes forcés de rendre les accents de la joie sur le ton consacré aux soupirs.

« Le jour, je m'égarois sur de grandes bruyères terminées par des forêts. Qu'il falloit peu de choses à ma rêverie ! une feuille séchée que le vent chassoit devant moi, une cabane dont la fumée s'élevoit dans la cime dépouillée des arbres, la mousse qui trembloit au souffle du nord sur le tronc d'un chêne, une roche écartée, un étang désert où le jonc flétri murmuroit ! Le clocher solitaire s'élevant au loin dans la vallée a souvent attiré mes regards ; souvent j'ai suivi des yeux les oiseaux de passage qui voloient au-dessus de ma tête. Je me figurois les bords ignorés, les climats lointains où ils se rendent ; j'aurois voulu être sur leurs ailes. Un secret instinct me tourmentoit ; je sentois que je n'étois moi-même qu'un voyageur ; mais une voix du ciel sembloit me dire : « Homme,
« la saison de ta migration n'est pas encore venue ; attends que le
« vent de la mort se lève, alors tu déploieras ton vol vers ces ré-
« gions inconnues que ton cœur demande. »

« Levez-vous vite, orages désirés, qui devez emporter René dans les espaces d'une autre vie ! Ainsi disant, je marchois à grands pas, le visage enflammé, le vent sifflant dans ma chevelure, ne sentant ni pluie ni frimas, enchanté, tourmenté, et comme possédé par le démon de mon cœur.

« La nuit, lorsque l'aquilon ébranloit ma chaumière, que les pluies tomboient en torrent sur mon toit, qu'à travers ma fenêtre je voyois la lune sillonner les nuages amoncelés, comme un pâle vaisseau qui laboure les vagues, il me sembloit que la vie redoubloit au fond de mon cœur, que j'aurois eu la puissance de créer des mondes. Ah! si j'avois pu faire partager à une autre les transports que j'éprouvois! O Dieu! si tu m'avois donné une femme selon mes desirs; si, comme à notre premier père, tu m'eusses amené par la main une Ève tirée de moi-même..... Beauté céleste! je me serois prosterné devant toi; puis, te prenant dans mes bras, j'aurois prié l'Éternel de te donner le reste de ma vie.

« Hélas! j'étois seul, seul sur la terre! Une langueur secrète s'emparoit de mon corps. Ce dégoût de la vie que j'avois ressenti dès mon enfance revenoit avec une force nouvelle. Bientôt mon cœur ne fournit plus d'aliment à ma pensée, et je ne m'apercevois de mon existence que par un profond sentiment d'ennui.

« Je luttai quelque temps contre mon mal, mais avec indifférence et sans avoir la ferme résolution de le vaincre. Enfin, ne pouvant trouver de remède à cette étrange blessure de mon cœur, qui n'étoit nulle part et qui étoit partout, je résolus de quitter la vie.

« Prêtre du Très-Haut, qui m'entendez, pardonnez à un malheureux que le Ciel avoit presque privé de la raison. J'étois plein de religion, et je raisonnois en impie; mon cœur aimoit Dieu, et mon esprit le méconnoissoit; ma conduite, mes discours, mes sentiments, mes pensées, n'étoient que contradiction, ténèbres, mensonges. Mais l'homme sait-il bien toujours ce qu'il veut? est-il toujours sûr de ce qu'il pense?

« Tout m'échappoit à la fois, l'amitié, le monde, la retraite. J'avois essayé de tout, et tout m'avoit été fatal. Repoussé par la société, abandonné d'Amélie, quand la solitude vint à me manquer, que me restoit-il? C'étoit la dernière planche sur laquelle j'avois espéré me sauver, et je la sentois encore s'enfoncer dans l'abîme!

« Décidé que j'étois à me débarrasser du poids de la vie, je résolus de mettre toute ma raison dans cet acte insensé. Rien ne me pressoit; je ne fixai point le moment du départ, afin de savourer à longs traits les derniers moments de l'existence, et de recueillir toutes mes forces, à l'exemple d'un ancien, pour sentir mon ame s'échapper.

« Cependant je crus nécessaire de prendre des arrangements concernant ma fortune, et je fus obligé d'écrire à Amélie. Il m'é-



chappa quelques plaintes sur son oubli, et je laissai sans doute percer l'attendrissement qui surmontoit peu à peu mon cœur. Je m'imaginois pourtant avoir bien dissimulé mon secret; mais ma sœur, accoutumée à lire dans les replis de mon ame, le devina sans peine. Elle fut alarmée du ton de contrainte qui régnoit dans ma lettre, et de mes questions sur des affaires dont je ne m'étois jamais occupé. Au lieu de me répondre, elle me vint tout à coup surprendre.

« Pour bien sentir quelle dut être dans la suite l'amertume de ma douleur, et quels furent mes premiers transports en revoyant Amélie, il faut vous figurer que c'étoit la seule personne au monde que j'eusse aimée, que tous mes sentiments se venoient confondre en elle, avec la douceur des souvenirs de mon enfance. Je reçus donc Amélie dans une sorte d'extase de cœur. Il y avoit si longtemps que je n'avois trouvé quelqu'un qui m'entendît, et devant qui je pusse ouvrir mon ame!

« Amélie, se jetant dans mes bras, me dit: « Ingrat, tu veux mou-« rir, et ta sœur existe! Tu soupçonnes son cœur! Ne t'explique « point, ne t'excuse point, je sais tout; j'ai tout compris, comme « si j'avois été avec toi. Est-ce moi que l'on trompe, moi, qui ai « vu naître tes premiers sentiments? Voilà ton malheureux carac-« tère, tes dégoûts, tes injustices. Jure, tandis que je te presse « sur mon cœur, jure que c'est la dernière fois que tu te livreras « à tes folies; fais le serment de ne jamais attenter à tes jours. »

« En prononçant ces mots, Amélie me regardoit avec compassion et tendresse, et couvroit mon front de ses baisers; c'étoit presque une mère, c'étoit quelque chose de plus tendre. Hélas! mon cœur se rouvrit à toutes les joies; comme un enfant, je ne demandois qu'à être consolé; je cédai à l'empire d'Amélie, elle exigea un serment solennel; je le fis sans hésiter, ne soupçonnant même pas que désormais je pusse être malheureux.

« Nous fûmes plus d'un mois à nous accoutumer à l'enchantement d'être ensemble. Quand le matin, au lieu de me trouver seul, j'entendois la voix de ma sœur, j'éprouvois un tressaillement de joie et de bonheur. Amélie avoit reçu de la nature quelque chose de divin; son ame avoit les mêmes graces innocentes que son corps; la douceur de ses sentiments étoit infinie; il n'y avoit rien que de suave et d'un peu rêveur dans son esprit; on eût dit que son cœur, sa pensée et sa voix soupiroient comme de concert; elle tenoit de la femme la timidité et l'amour, et de l'ange la pureté et la mélodie.

« Le moment étoit venu où j'allois expier toutes mes inconséquences. Dans mon délire j'avois été jusqu'à desirer d'éprouver un malheur, pour avoir du moins un objet réel de souffrance : épouvantable souhait que Dieu, dans sa colère, a trop exaucé!

« Que vais-je vous révéler, ô mes amis! voyez les pleurs qui coulent de mes yeux. Puis-je même..... Il y a quelques jours, rien n'auroit pu m'arracher ce secret..... A présent tout est fini!

« Toutefois, ô vieillards! que cette histoire soit à jamais ensevelie dans le silence : souvenez-vous qu'elle n'a été racontée que sous l'arbre du désert.

« L'hiver finissoit, lorsque je m'aperçus qu'Amélie perdoit le repos et la santé qu'elle commençoit à me rendre. Elle maigrissoit; ses yeux se creusoient, sa démarche étoit languissante, et sa voix troublée. Un jour je la surpris tout en larmes au pied d'un crucifix. Le monde, la solitude, mon absence, ma présence, la nuit, le jour, tout l'alarmoit. D'involontaires soupirs venoient expirer sur ses lèvres; tantôt elle soutenoit, sans se fatiguer, une longue course; tantôt elle se traînoit à peine; elle prenoit et laissoit son ouvrage, ouvroit un livre sans pouvoir lire, commençoit une phrase qu'elle n'achevoit pas, fondoit tout à coup en pleurs, et se retiroit pour prier.

« En vain je cherchois à découvrir son secret. Quand je l'interrogeois, en la pressant dans mes bras, elle me répondoit, avec un sourire, qu'elle étoit comme moi, qu'elle ne savoit pas ce qu'elle avoit.

« Trois mois se passèrent de la sorte, et son état devenoit pire chaque jour. Une correspondance mystérieuse me sembloit être la cause de ses larmes; car elle paroissoit ou plus tranquille ou plus émue, selon les lettres qu'elle recevoit. Enfin, un matin, l'heure à laquelle nous déjeunions ensemble étant passée, je monte à son appartement; je frappe; on ne me répond point; j'entr'ouvre la porte, il n'y avoit personne dans la chambre. J'aperçois sur la cheminée un paquet à mon adresse. Je le saisis en tremblant, je l'ouvre, et je lis cette lettre que je conserve pour m'ôter à l'avenir tout mouvement de joie.

A RENÉ.

« Le ciel m'est témoin, mon frère, que je donnerois mille fois « ma vie pour vous épargner un moment de peine, mais, infor- « tunée que je suis, je ne puis rien pour votre bonheur. Vous me « pardonnerez donc de m'être dérobée de chez vous comme une

« coupable; je n'aurois pu résister à vos prières, et cependant il « falloit partir..... Mon Dieu, ayez pitié de moi!

« Vous savez, René, que j'ai toujours eu du penchant pour la « vie religieuse; il est temps que je mette à profit les avertissements « du Ciel. Pourquoi ai-je attendu si tard! Dieu m'en punit. J'étois « restée pour vous dans le monde..... Pardonnez, je suis toute « troublée par le chagrin que j'ai de vous quitter.

« C'est à présent, mon cher frère, que je sens bien la nécessité « de ces asiles contre lesquels je vous ai vu souvent vous élever. « Il est des malheurs qui nous séparent pour toujours des hommes; « que deviendroient alors de pauvres infortunées!... Je suis per- « suadée que vous-même, mon frère, vous trouveriez le repos « dans ces retraites de la religion : la terre n'offre rien qui soit « digne de vous.

« Je ne vous rappellerai point votre serment : je connois la fidé- « lité de votre parole. Vous l'avez juré, vous vivrez pour moi. « Y a-t-il rien de plus misérable que de songer sans cesse à quitter « la vie? Pour un homme de votre caractère, il est si aisé de mou- « rir! Croyez-en votre sœur, il est plus difficile de vivre.

« Mais, mon frère, sortez au plus vite de la solitude, qui ne « vous est pas bonne; cherchez quelque occupation. Je sais que « vous riez amèrement de cette nécessité où l'on est en France de « *prendre un état*. Ne méprisez pas tant l'expérience et la sagesse « de nos pères. Il vaut mieux, mon cher René, ressembler un « peu plus au commun des hommes, et avoir un peu moins de « malheur.

« Peut-être trouveriez-vous dans le mariage un soulagement à « vos ennuis. Une femme, des enfants, occuperoient vos jours. Et « quelle est la femme qui ne chercheroit pas à vous rendre heu- « reux! L'ardeur de votre ame, la beauté de votre génie, votre « air noble et passionné, ce regard fier et tendre, tout vous assu- « reroit de son amour et de sa fidélité. Ah! avec quelles délices « ne te presseroit-elle pas dans ses bras et sur son cœur! Comme « tous ses regards, toutes ses pensées seroient attachés sur toi « pour prévenir tes moindres peines! Elle seroit tout amour, tout « innocence devant toi; tu croirois retrouver une sœur.

« Je pars pour le couvent de..... Ce monastère, bâti au bord « de la mer, convient à la situation de mon ame. La nuit, au fond « de ma cellule, j'entendrai le murmure des flots qui baignent les « murs du couvent; je songerai à ces promenades que je faisois « avec vous, au milieu des bois, alors que nous croyions retrou-

« ver le bruit des mers dans la cime agitée des pins. Aimable com-
« pagnon de mon enfance, est-ce que je ne vous verrai plus?
« A peine plus âgée que vous, je vous balançois dans votre ber-
« ceau; souvent nous avons dormi ensemble. Ah! si un même
« tombeau nous réunissoit un jour! Mais non : je dois dormir seule
« sous les marbres glacés de ce sanctuaire où reposent pour jamais
« ces filles qui n'ont point aimé.

« Je ne sais si vous pourrez lire ces lignes à demi effacées par
« mes larmes. Après tout, mon ami, un peu plus tôt, un peu plus
« tard, n'auroit-il pas fallu nous quitter? Qu'ai-je besoin de vous
« entretenir de l'incertitude et du peu de valeur de la vie? Vous
« vous rappelez le jeune M...... qui fit naufrage à l'île de France.
« Quand vous reçûtes sa dernière lettre, quelques mois après sa
« mort, sa dépouille terrestre n'existoit même plus, et l'instant
« où vous commenciez son deuil en Europe étoit celui où on le
« finissoit aux Indes. Qu'est-ce donc que l'homme, dont la mé-
« moire périt si vite? Une partie de ses amis ne peut apprendre sa
« mort, que l'autre n'en soit déja consolée! Quoi! cher et trop
« cher René, mon souvenir s'effacera-t-il si promptement de ton
« cœur! O mon frère! si je m'arrache à vous dans le temps, c'est
« pour n'être pas séparée de vous dans l'éternité. AMÉLIE. «

P. S. « Je joins ici l'acte de la donation de mes biens; j'espère
« que vous ne refuserez pas cette marque de mon amitié. »

« La foudre qui fût tombée à mes pieds ne m'eût pas causé plus d'effroi que cette lettre. Quel secret Amélie me cachoit-elle? Qui la forçoit si subitement à embrasser la vie religieuse? Ne m'avoit-elle rattaché à l'existence par le charme de l'amitié, que pour me délaisser tout à coup? Oh! pourquoi étoit-elle venue me détourner de mon dessein? Un mouvement de pitié l'avoit rappelée auprès de moi; mais bientôt fatiguée d'un pénible devoir, elle se hâte de quitter un malheureux qui n'avoit qu'elle sur la terre. On croit avoir tout fait quand on a empêché un homme de mourir! Telles étoient mes plaintes. Puis faisant un retour sur moi-même : « Ingrate Amélie, disois-je, si tu avois été à ma place, si, comme moi, tu avois été perdue dans le vide de tes jours, ah! tu n'aurois pas été abandonnée de ton frère. «

« Cependant, quand je relisois la lettre, j'y trouvois je ne sais quoi de si triste et de si tendre, que tout mon cœur se fondoit. Tout à coup il me vint une idée qui me donna quelque espérance : je m'imaginois qu'Amélie avoit peut-être conçu une passion pour

un homme qu'elle n'osoit avouer. Ce soupçon sembla m'expliquer sa mélancolie, sa correspondance mystérieuse, et le ton passionné qui respiroit dans sa lettre. Je lui écrivis aussitôt pour la supplier de m'ouvrir son cœur.

« Elle ne tarda pas à me répondre, mais sans me découvrir son secret : elle me mandoit seulement qu'elle avoit obtenu les dispenses du noviciat, et qu'elle alloit prononcer ses vœux.

« Je fus révolté de l'obstination d'Amélie, du mystère de ses paroles, et de son peu de confiance en mon amitié.

« Après avoir hésité un moment sur le parti que j'avois à prendre, je résolus d'aller à B...... pour faire un dernier effort auprès de ma sœur. La terre où j'avois été élevé se trouvoit sur la route. Quand j'aperçus les bois où j'avois passé les seuls moments heureux de ma vie, je ne pus retenir mes larmes, et il me fut impossible de résister à la tentation de leur dire un dernier adieu.

« Mon frère aîné avoit vendu l'héritage paternel, et le nouveau propriétaire ne l'habitoit pas. J'arrivai au château par la longue avenue de sapins ; je traversai à pied les cours désertes ; je m'arrêtai à regarder les fenêtres fermées ou demi-brisées, le chardon qui croissoit au pied des murs, les feuilles qui jonchoient le seuil des portes, et ce perron solitaire où j'avois vu si souvent mon père et ses fidèles serviteurs. Les marches étoient déja couvertes de mousse ; le violier jaune croissoit entre leurs pierres déjointes et tremblantes. Un gardien inconnu m'ouvrit brusquement les portes ; j'hésitois à franchir le seuil ; cet homme s'écria : « Eh bien ! allez-« vous faire comme cette étrangère qui vint ici il y a quelques « jours ? Quand ce fut pour entrer, elle s'évanouit, et je fus obligé « de la reporter à sa voiture. » Il me fut aisé de reconnoître l'*étrangère* qui, comme moi, étoit venue chercher dans ces lieux des pleurs et des souvenirs !

« Couvrant un moment mes yeux de mon mouchoir, j'entrai sous le toit de mes ancêtres. Je parcourus les appartements sonores où l'on n'entendoit que le bruit de mes pas. Les chambres étoient à peine éclairées par la foible lumière qui pénétroit entre les volets fermés : je visitai celle où ma mère avoit perdu la vie en me mettant au monde, celle où se retiroit mon père, celle où j'avois dormi dans mon berceau, celle enfin où l'amitié avoit reçu mes premiers vœux dans le sein d'une sœur. Partout les salles étoient détendues, et l'araignée filoit sa toile dans les couches abandonnées. Je sortis précipitamment de ces lieux, je m'en éloignai à grands pas, sans oser tourner la tête. Qu'ils sont doux, mais qu'ils sont rapides, les

moments que les frères et les sœurs passent dans leurs jeunes années, réunis sous l'aile de leurs vieux parents! La famille de l'homme n'est que d'un jour; le souffle de Dieu la disperse comme une fumée. A peine le fils connoît-il le père, le père le fils, le frère la sœur, la sœur le frère! Le chêne voit germer ses glands autour de lui : il n'en est pas ainsi des enfants des hommes!

« En arrivant à B....., je me fis conduire au couvent; je demandai à parler à ma sœur. On me dit qu'elle ne recevoit personne. Je lui écrivis : elle me répondit que, sur le point de se consacrer à Dieu, il ne lui étoit pas permis de donner une pensée au monde; que si je l'aimois, j'éviterois de l'accabler de ma douleur. Elle ajoutoit : « Cependant si votre projet est de paroître à « l'autel le jour de ma profession, daignez me servir de père; ce « rôle est le seul digne de votre courage, le seul qui convienne à « notre amitié et à mon repos. »

« Cette froide fermeté qu'on opposoit à l'ardeur de mon amitié me jeta dans de violents transports. Tantôt j'étois près de retourner sur mes pas; tantôt je voulois rester, uniquement pour troubler le sacrifice. L'enfer me suscitoit jusqu'à la pensée de me poignarder dans l'église, et de mêler mes derniers soupirs aux vœux qui m'arrachoient ma sœur. La supérieure du couvent me fit prévenir qu'on avoit preparé un banc dans le sanctuaire, et elle m'invitoit à me rendre à la cérémonie, qui devoit avoir lieu dès le lendemain.

« Au lever de l'aube, j'entendis le premier son des cloches..... Vers dix heures, dans une sorte d'agonie, je me traînai au monastère. Rien ne peut plus être tragique quand on a assisté à un pareil spectacle; rien ne peut plus être douloureux quand on y a survécu.

« Un peuple immense remplissoit l'église. On me conduisit au banc du sanctuaire; je me précipite à genoux sans presque savoir où j'étois, ni à quoi j'étois résolu. Déja le prêtre attendoit à l'autel; tout à coup la grille mystérieuse s'ouvre, et Amélie s'avance, parée de toutes les pompes du monde. Elle étoit si belle, il y avoit sur son visage quelque chose de si divin, qu'elle excita un mouvement de surprise et d'admiration. Vaincu par la glorieuse douleur de la sainte, abattu par les grandeurs de la religion, tous mes projets de violence s'évanouirent; ma force m'abandonna; je me sentis lié par une main toute-puissante; et au lieu de blasphèmes et de menaces, je ne trouvai dans mon cœur que de profondes adorations et les gémissements de l'humilité.

« Amélie se place sous un dais. Le sacrifice commence à la lueur des flambeaux, au milieu des fleurs et des parfums, qui devoient rendre l'holocauste agréable. A l'offertoire, le prêtre se dépouilla de ses ornements, ne conserva qu'une tunique de lin, monta en chaire, et, dans un discours simple et pathétique, peignit le bonheur de la vierge qui se consacre au Seigneur. Quand il prononça ces mots : « Elle a paru comme l'encens qui se consume « dans le feu, » un grand calme et des odeurs célestes semblèrent se répandre dans l'auditoire : on se sentit comme à l'abri sous les ailes de la colombe mystique, et l'on eût cru voir les anges descendre sur l'autel et remonter vers les cieux avec des parfums et des couronnes.

« Le prêtre achève son discours, reprend ses vêtements, continue le sacrifice. Amélie, soutenue de deux autres religieuses, se met à genoux sur la dernière marche de l'autel. On vient alors me chercher pour remplir les fonctions paternelles. Au bruit de mes pas chancelants dans le sanctuaire, Amélie est prête à défaillir. On me place à côté du prêtre pour lui présenter les ciseaux. En ce moment je sens renaître mes transports ; ma fureur va éclater, quand Amélie, rappelant son courage, me lance un regard où il y a tant de reproche et de douleur, que j'en suis atterré. La religion triomphe. Ma sœur profite de mon trouble ; elle avance hardiment la tête. Sa superbe chevelure tombe de toutes parts sous le fer sacré ; une longue robe d'étamine remplace pour elle les ornements du siècle, sans la rendre moins touchante ; les ennuis de son front se cachent sous un bandeau de lin ; et le voile mystérieux, double symbole de la virginité et de la religion, accompagne sa tête dépouillée. Jamais elle n'avoit paru si belle. L'œil de la pénitence étoit attaché sur la poussière du monde, et son ame étoit dans le ciel.

« Cependant Amélie n'avoit point encore prononcé ses vœux ; et pour mourir au monde, il falloit qu'elle passât à travers le tombeau. Ma sœur se couche sur le marbre ; on étend sur elle un drap mortuaire ; quatre flambeaux en marquent les quatre coins. Le prêtre, l'étole au cou, le livre à la main, commence l'Office des morts ; de jeunes vierges le continuent. O joies de la religion ! que vous êtes grandes, mais que vous êtes terribles ! On m'avoit contraint de me placer à genoux près de ce lugubre appareil. Tout à coup un murmure confus sort de dessous le voile sépulcral ; je m'incline, et ces paroles épouvantables (que je fus seul à entendre) viennent frapper mon oreille : « Dieu de miséricorde, fais que

« je ne me relève jamais de cette couche funèbre, et comble de tes « biens un frère qui n'a point partagé ma criminelle passion. »

« A ces mots échappés du cercueil, l'affreuse vérité m'éclaire; ma raison s'égare, je me laisse tomber sur le linceul de la mort, je presse ma sœur dans mes bras, je m'écrie : « Chaste épouse de « Jésus-Christ, reçois mes derniers embrassements à travers les « glaces du trépas et les profondeurs de l'éternité, qui te séparent « déja de ton frère ! »

« Ce mouvement, ce cri, ces larmes, troublent la cérémonie : le prêtre s'interrompt, les religieuses ferment la grille, la foule s'agite et se presse vers l'autel; on m'emporte sans connoissance. Que je sus peu de gré à ceux qui me rappelèrent au jour ! J'appris, en ouvrant les yeux, que le sacrifice étoit consommé, et que ma sœur avoit été saisie d'une fièvre ardente. Elle me faisoit prier de ne plus chercher à la voir. O misère de ma vie ! une sœur craindre de parler à un frère, et un frère craindre de faire entendre sa voix à une sœur ! Je sortis du monastère comme de ce lieu d'expiation où des flammes nous préparent pour la vie céleste, où l'on a tout perdu, comme aux enfers, hors l'espérance.

« On peut trouver des forces dans son ame contre un malheur personnel; mais devenir la cause involontaire du malheur d'un autre, cela est tout à fait insupportable. Éclairé sur les maux de ma sœur, je me figurois ce qu'elle avoit dû souffrir. Alors s'expliquèrent pour moi plusieurs choses que je n'avois pu comprendre : ce mélange de joie et de tristesse qu'Amélie avoit fait paroître au moment de mon départ pour mes voyages, le soin qu'elle prit de m'éviter à mon retour, et cependant cette foiblesse qui l'empêcha si longtemps d'entrer dans un monastère; sans doute la fille malheureuse s'étoit flattée de guérir ! Ses projets de retraite, la dispense du noviciat, la disposition de ses biens en ma faveur, avoient apparemment produit cette correspondance secrète qui servit à me tromper.

« O mes amis ! je sus donc ce que c'étoit que de verser des larmes pour un mal qui n'étoit point imaginaire ! Mes passions, si longtemps indéterminées, se précipitèrent sur cette première proie avec fureur. Je trouvai même une sorte de satisfaction inattendue dans la plénitude de mon chagrin, et je m'aperçus, avec un secret mouvement de joie, que la douleur n'est pas une affection qu'on épuise comme le plaisir.

« J'avois voulu quitter la terre avant l'ordre du Tout-Puissant; c'étoit un grand crime : Dieu m'avoit envoyé Amélie à la fois pour

me sauver et pour me punir. Ainsi, toute pensée coupable, toute action criminelle entraîne après elle des désordres et des malheurs. Amélie me prioit de vivre, et je lui devois bien de ne pas aggraver ses maux. D'ailleurs (chose étrange!) je n'avois plus envie de mourir depuis que j'étois réellement malheureux. Mon chagrin étoit devenu une occupation qui remplissoit tous mes moments : tant mon cœur est naturellement pétri d'ennui et de misère !

« Je pris donc subitement une autre résolution ; je me déterminai à quitter l'Europe et à passer en Amérique.

« On équipoit, dans ce moment même, au port de B...., une flotte pour la Louisiane ; je m'arrangeai avec un des capitaines de vaisseau ; je fis savoir mon projet à Amélie, et je m'occupai de mon départ.

« Ma sœur avoit touché aux portes de la mort ; mais Dieu, qui lui destinoit la première palme des vierges, ne voulut pas la rappeler si vite à lui ; son épreuve ici-bas fut prolongée. Descendue une seconde fois dans la pénible carrière de la vie, l'héroïne, courbée sous la croix, s'avança courageusement à l'encontre des douleurs, ne voyant plus que le triomphe dans le combat, et dans l'excès des souffrances l'excès de la gloire.

« La vente du peu de bien qui me restoit, et que je cédai à mon frère, les longs préparatifs d'un convoi, les vents contraires, me retinrent longtemps dans le port. J'allois chaque matin m'informer des nouvelles d'Amélie, et je revenois toujours avec de nouveaux motifs d'admiration et de larmes.

« J'errois sans cesse autour du monastère bâti au bord de la mer. J'apercevois souvent, à une petite fenêtre grillée qui donnoit sur une plage déserte, une religieuse assise dans une attitude pensive ; elle rêvoit à l'aspect de l'océan où paroissoit quelque vaisseau cinglant aux extrémités de la terre. Plusieurs fois, à la clarté de la lune, j'ai revu la même religieuse aux barreaux de la même fenêtre : elle contemploit la mer éclairée par l'astre de la nuit, et sembloit prêter l'oreille au bruit des vagues qui se brisolent tristement sur des grèves solitaires.

« Je crois encore entendre la cloche qui, pendant la nuit, appeloit les religieuses aux veilles et aux prières. Tandis qu'elle tintoit avec lenteur, et que les vierges s'avançoient en silence à l'autel du Tout-Puissant, je courois au monastère : là, seul au pied des murs, j'écoutois dans une sainte extase les derniers sons des cantiques, qui se mêloient sous les voûtes du temple au foible bruissement des flots.

« Je ne sais comment toutes ces choses qui auroient dû nourrir mes peines en émoussoient au contraire l'aiguillon. Mes larmes avoient moins d'amertume, lorsque je les répandois sur les rochers et parmi les vents. Mon chagrin même, par sa nature extraordinaire, portoit avec lui quelque remède : on jouit de ce qui n'est pas commun, même quand cette chose est un malheur. J'en conçus presque l'espérance que ma sœur deviendroit à son tour moins misérable.

« Une lettre que je reçus d'elle avant mon départ sembla me confirmer dans ces idées. Amélie se plaignoit tendrement de ma douleur, et m'assuroit que le temps diminuoit la sienne. « Je ne « désespère pas de mon bonheur, me disoit-elle. L'excès même « du sacrifice, à présent que le sacrifice est consommé, sert à me « rendre quelque paix. La simplicité de mes compagnes, la pu- « reté de leurs vœux, la régularité de leur vie, tout répand du « baume sur mes jours. Quand j'entends gronder les orages, et que « l'oiseau de mer vient battre des ailes à ma fenêtre, moi, pauvre « colombe du ciel, je songe au bonheur que j'ai eu de trouver un « abri contre la tempête. C'est ici la sainte montagne, le sommet « élevé d'où l'on entend les derniers bruits de la terre et les pre- « miers concerts du ciel ; c'est ici que la religion trompe douce- « ment une ame sensible : aux plus violentes amours elle substi- « tue une sorte de chasteté brûlante où l'amante et la vierge sont « unies ; elle épure les soupirs, elle change en une flamme incor- « ruptible une flamme périssable ; elle mêle divinement son calme « et son innocence à ce reste de trouble et de volupté d'un cœur « qui cherche à se reposer, et d'une vie qui se retire. »

« Je ne sais ce que le Ciel me réserve, et s'il a voulu m'avertir que les orages accompagneroient partout mes pas. L'ordre étoit donné pour le départ de la flotte ; déja plusieurs vaisseaux avoient appareillé au baisser du soleil ; je m'étois arrangé pour passer la dernière nuit à terre, afin d'écrire ma lettre d'adieux à Amélie. Vers minuit, tandis que je m'occupe de ce soin, et que je mouille mon papier de mes larmes, le bruit des vents vient frapper mon oreille. J'écoute, et au milieu de la tempête je distingue les coups de canon d'alarme mêlés au glas de la cloche monastique. Je vole sur le rivage où tout étoit désert, et où l'on n'entendoit que le rugissement des flots. Je m'assieds sur un rocher. D'un côté s'étendent les vagues étincelantes, de l'autre les murs sombres du monastère se perdent confusément dans les cieux. Une petite lumière paroissoit à la fenêtre grillée. Étoit-ce toi, ô mon Amélie, qui, prosternée

au pied du crucifix, priois le Dieu des orages d'épargner ton malheureux frère! La tempête sur les flots, le calme dans ta retraite; des hommes brisés sur des écueils, au pied de l'asile que rien ne peut troubler; l'infini de l'autre côté du mur d'une cellule; les fanaux agités des vaisseaux, le phare immobile du couvent; l'incertitude des destinées du navigateur, la vestale connoissant dans un seul jour tous les jours futurs de sa vie; d'une autre part, une ame telle que la tienne, ô Amélie! orageuse comme l'Océan; un naufrage plus affreux que celui du marinier: tout ce tableau est encore profondément gravé dans ma mémoire. Soleil de ce ciel nouveau, maintenant témoin de mes larmes, échos du rivage américain qui répétez les accents de René, ce fut le lendemain de cette nuit terrible qu'appuyé sur le gaillard de mon vaisseau, je vis s'éloigner pour jamais ma terre natale! Je contemplai longtemps sur la côte les derniers balancements des arbres de la patrie, et les faîtes du monastère qui s'abaissoient à l'horizon. »

Comme René achevoit de raconter son histoire, il tira un papier de son sein, et le donna au père Souël; puis, se jetant dans les bras de Chactas, et étouffant ses sanglots, il laissa le temps au missionnaire de parcourir la lettre qu'il venoit de lui remettre.

Elle étoit de la supérieure de.... Elle contenoit le récit des derniers moments de la sœur Amélie de la Miséricorde, morte victime de son zèle et de sa charité, en soignant ses compagnes attaquées d'une maladie contagieuse. Toute la communauté étoit inconsolable, et l'on y regardoit Amélie comme une sainte. La supérieure ajoutoit que depuis trente ans qu'elle étoit à la tête de la maison, elle n'avoit jamais vu de religieuse d'une humeur aussi douce et aussi égale, ni qui fût plus contente d'avoir quitté les tribulations du monde.

Chactas pressoit René dans ses bras; le vieillard pleuroit. « Mon « enfant, dit-il à son fils, je voudrois que le père Aubry fût ici; « il tiroit du fond de son cœur je ne sais quelle paix qui, en les « calmant, ne sembloit cependant point étrangère aux tempêtes; « c'étoit la lune dans une nuit orageuse : les nuages errants ne « peuvent l'emporter dans leur course; pure et inaltérable, elle « s'avance tranquille au-dessus d'eux. Hélas! pour moi, tout me « trouble et m'entraîne! »

Jusqu'alors le père Souël, sans proférer une parole, avoit écouté d'un air austère l'histoire de René. Il portoit en secret un cœur compatissant, mais il montroit au-dehors un caractère inflexible; la sensibilité du sachem le fit sortir du silence :

« Rien, dit-il au frère d'Amélie, rien ne mérite, dans cette « histoire, la pitié qu'on vous montre ici. Je vois un jeune homme « entêté de chimères, à qui tout déplaît, et qui s'est soustrait « aux charges de la société pour se livrer à d'inutiles rêveries. « On n'est point, monsieur, un homme supérieur, parcequ'on « aperçoit le monde sous un jour odieux. On ne hait les hommes « et la vie que faute de voir assez loin. Étendez un peu plus votre « regard, et vous serez bientôt convaincu que tous ces maux « dont vous vous plaignez sont de purs néants. Mais quelle honte « de ne pouvoir songer au seul malheur réel de votre vie, sans « être forcé de rougir! Toute la pureté, toute la vertu, toute la « religion, toutes les couronnes d'une sainte rendent à peine tolé- « rable la seule idée de vos chagrins. Votre sœur a expié sa faute; « mais, s'il faut ici dire ma pensée, je crains que, par une épou- « vantable justice, un aveu sorti du sein de la tombe n'ait troublé « votre ame à son tour. Que faites-vous seul au fond des forêts « où vous consumez vos jours, négligeant tous vos devoirs? Des « saints, me direz-vous, se sont ensevelis dans les déserts? Ils y « étoient avec leurs larmes, et employoient à éteindre leurs pas- « sions le temps que vous perdez peut-être à allumer les vôtres. « Jeune présomptueux qui avez cru que l'homme se peut suffire à « lui-même! La solitude est mauvaise à celui qui n'y vit pas avec « Dieu; elle redouble les puissances de l'ame, en même temps « qu'elle leur ôte tout sujet pour s'exercer. Quiconque a reçu « des forces doit les consacrer au service de ses semblables; s'il « les laisse inutiles, il en est d'abord puni par une secrète misère, « et tôt ou tard le Ciel lui envoie un châtiment effroyable. »

Troublé par ces paroles, René releva du sein de Chactas sa tête humiliée. Le sachem aveugle se prit à sourire; et ce sourire de la bouche, qui ne se marioit plus à celui des yeux, avoit quelque chose de mystérieux et de céleste. « Mon fils, dit le vieil amant « d'Atala, il nous parle sévèrement; il corrige et le vieillard et le « jeune homme, et il a raison. Oui, il faut que tu renonces à cette « vie extraordinaire qui n'est pleine que de soucis; il n'y a de bon- « heur que dans les voies communes.

« Un jour, le Meschacebé, encore assez près de sa source, se « lassa de n'être qu'un limpide ruisseau. Il demande des neiges « aux montagnes, des eaux aux torrents, des pluies aux tempêtes; il « franchit ses rives et désole ses bords charmants. L'orgueilleux « ruisseau s'applaudit d'abord de sa puissance; mais voyant que « tout devenoit désert sur son passage, qu'il couloit abandonné

« dans la solitude, que ses eaux étoient toujours troublées, il « regretta l'humble lit que lui avoit creusé la nature, les oiseaux, « les fleurs, les arbres et les ruisseaux, jadis modestes compa- « gnons de son paisible cours. »

Chactas cessa de parler, et l'on entendit la voix du *flamant*, qui, retiré dans les roseaux du Meschacebé, annonçoit un orage pour le milieu du jour. Les trois amis reprirent la route de leurs cabanes : René marchoit en silence entre le missionnaire qui prioit Dieu, et le sachem aveugle qui cherchoit sa route. On dit que, pressé par les deux vieillards, il retourna chez son épouse, mais sans y trouver le bonheur. Il périt peu de temps après avec Chactas et le père Souël, dans le massacre des François et des Natchez à la Louisiane. On montre encore un rocher où il alloit s'asseoir au soleil couchant.

LES AVENTURES

DU

DERNIER ABENCERAGE.

AVERTISSEMENT.

Les Aventures du dernier Abencerage sont écrites depuis à peu près une vingtaine d'années : le portrait que j'ai tracé des Espagnols explique assez pourquoi cette Nouvelle n'a pu être imprimée sous le gouvernement impérial. La résistance des Espagnols à Bonaparte, d'un peuple désarmé à ce conquérant qui avoit vaincu les meilleurs soldats de l'Europe, excitoit alors l'enthousiasme de tous les cœurs susceptibles d'être touchés par les grands dévoûments et les nobles sacrifices. Les ruines de Saragosse fumoient encore, et la censure n'auroit pas permis des éloges où elle eût découvert, avec raison, un intérêt caché pour les victimes. La peinture des vieilles mœurs de l'Europe, les souvenirs de la gloire d'un autre temps, et ceux de la cour d'un de nos plus brillants monarques, n'auroient pas été plus agréables à la censure, qui d'ailleurs commençoit à se repentir de m'avoir tant de fois laissé parler de l'ancienne monarchie et de la religion de nos pères : ces morts que j'évoquois sans cesse faisoient trop penser aux vivants.

On place souvent dans les tableaux quelque personnage difforme pour faire ressortir la beauté des autres : dans cette Nouvelle, j'ai voulu peindre trois hommes d'un caractère également élevé, mais ne sortant point de la nature, et conservant, avec des passions, les mœurs et les préjugés même de leur pays. Le caractère de la femme est aussi dessiné dans les mêmes proportions. Il faut au moins que le monde chimérique, quand on s'y transporte, nous dédommage du monde réel.

On s'apercevra facilement que cette Nouvelle est l'ouvrage d'un homme qui a senti les chagrins de l'exil, et dont le cœur est tout à sa patrie.

C'est sur les lieux mêmes que j'ai pris, pour ainsi dire, les vues de Grenade, de l'Alhambra, et de cette mosquée transformée en église, qui n'est autre chose que la cathédrale de Cordoue. Ces descriptions sont donc une espèce d'addition à ce passage de l'*Itinéraire :*

« De Cadix je me rendis à Cordoue : j'admirai la mosquée qui fait aujour-
« d'hui la cathédrale de cette ville. Je parcourus l'ancienne Bétique, où les
« poëtes avoient placé le bonheur. Je remontai jusqu'à Andujar, et je re-
« vins sur mes pas pour voir Grenade. L'Alhambra me parut digne d'être

« regardé même après les temples de la Grèce. La vallée de Grenade est « délicieuse, et ressemble beaucoup à celle de Sparte : on conçoit que les « Maures regrettent un pareil pays. »

(ITINÉRAIRE, VIIe et dernière partie.)

Il est souvent fait allusion dans cette Nouvelle à l'histoire des Zégris et des Abencerages; cette histoire est si connue qu'il m'a semblé superflu d'en donner un précis dans cet avertissement. La Nouvelle d'ailleurs contient les détails suffisants pour l'intelligence du texte.

LES AVENTURES
DU DERNIER ABENCERAGE.

Lorsque Boabdil, dernier roi de Grenade, fut obligé d'abandonner le royaume de ses pères, il s'arrêta au sommet du mont Padul. De ce lieu élevé on découvroit la mer où l'infortuné monarque alloit s'embarquer pour l'Afrique; on apercevoit aussi Grenade, la Véga et le Xénil, au bord duquel s'élevoient les tentes de Ferdinand et d'Isabelle. A la vue de ce beau pays et des cyprès qui marquoient encore çà et là les tombeaux des musulmans, Boabdil se prit à verser des larmes. La sultane Aïxa, sa mère, qui l'accompagnoit dans son exil avec les grands qui composoient jadis sa cour, lui dit : « Pleure maintenant comme une « femme un royaume que tu n'as pas su défendre comme un « homme. » Ils descendirent de la montagne, et Grenade disparut à leurs yeux pour toujours.

Les Maures d'Espagne, qui partagèrent le sort de leur roi, se dispersèrent en Afrique. Les tribus des Zégris et des Gomèles s'établirent dans le royaume de Fez, dont elles tiroient leur origine; les Vanégas et les Alabès s'arrêtèrent sur la côte, depuis Oran jusqu'à Alger; enfin les Abencerages se fixèrent dans les environs de Tunis. Ils formèrent, à la vue des ruines de Carthage, une colonie que l'on distingue encore aujourd'hui des Maures d'Afrique par l'élégance de ses mœurs et la douceur de ses lois.

Ces familles portèrent dans leur patrie nouvelle le souvenir de leur ancienne patrie. Le *Paradis de Grenade* vivoit toujours dans leur mémoire, les mères en redisoient le nom aux enfants qui suçoient encore la mamelle. Elles les berçoient avec les romances des Zégris et des Abencerages. Tous les cinq jours on prioit dans la mosquée, en se tournant vers Grenade. On invoquoit Allah, afin qu'il rendît à ses élus cette terre de délices. En vain le pays des Lotophages offroit aux exilés ses fruits, ses eaux, sa verdure, son brillant soleil; loin des *Tours Vermeilles* [1], il n'y avoit ni fruits agréables, ni fontaines limpides, ni fraîche verdure, ni soleil digne d'être regardé. Si l'on montroit à quelque banni les plaines de la Bagrada, il secouoit la tête et s'écrioit en soupirant : « Grenade ! » Les Abencerages surtout conservoient le plus tendre et le plus fi-

[1] Tours d'un palais de Grenade.

dèle souvenir de la patrie. Ils avoient quitté avec un mortel regret le théâtre de leur gloire, et les bords qu'ils firent si souvent retentir de ce cri d'armes : « Honneur et Amour. » Ne pouvant plus lever la lance dans les déserts, ni se couvrir du casque dans une colonie de laboureurs, ils s'étoient consacrés à l'étude des simples, profession estimée chez les Arabes à l'égal du métier des armes. Ainsi cette race de guerriers qui jadis faisoit des blessures s'occupoit maintenant de l'art de les guérir. En cela elle avoit retenu quelque chose de son premier génie, car les chevaliers pansoient souvent eux-mêmes les plaies de l'ennemi qu'ils avoient abattu.

La cabane de cette famille, qui jadis eut des palais, n'étoit point placée dans le hameau des autres exilés, au pied de la montagne du Mamelife; elle étoit bâtie parmi les débris mêmes de Carthage, au bord de la mer, dans l'endroit où saint Louis mourut sur la cendre, et où l'on voit aujourd'hui un ermitage mahométan. Aux murailles de la cabane étoient attachés des boucliers de peau de lion, qui portoient empreintes sur un champ d'azur deux figures de Sauvages brisant une ville avec une massue. Autour de cette devise on lisoit ces mots : *C'est peu de chose !* » armes et devise des Abencerages. Des lances ornées de pennons blancs et bleus, des alburnos, des casaques de satin tailladé, étoient rangés auprès des boucliers, et brilloient au milieu des cimeterres et des poignards. On voyoit encore suspendus çà et là des gantelets, des mors enrichis de pierreries, de larges étriers d'argent, de longues épées dont le fourreau avoit été brodé par les mains des princesses, et des éperons d'or que les Yseult, les Genièvre, les Oriane chaussèrent jadis à de vaillants chevaliers.

Sur des tables, au pied de ces trophées de la gloire, étoient posés des trophées d'une vie pacifique : c'étoient des plantes cueillies sur les sommets de l'Atlas et dans le désert de Zaara; plusieurs même avoient été apportées de la plaine de Grenade. Les unes étoient propres à soulager les maux du corps; les autres devoient étendre leur pouvoir jusque sur les chagrins de l'ame. Les Abencerages estimoient surtout celles qui servoient à calmer les vains regrets, à dissiper les folles illusions et ces espérances de bonheur toujours naissantes, toujours déçues. Malheureusement ces simples avoient des vertus opposées, et souvent le parfum d'une fleur de la patrie étoit comme une espèce de poison pour les illustres bannis.

Vingt-quatre ans s'étoient écoulés depuis la prise de Grenade. Dans ce court espace de temps, quatorze Abencerages avoient péri

par l'influence d'un nouveau climat, par les accidents d'une vie errante, et surtout par le chagrin, qui mine sourdement les forces de l'homme. Un seul rejeton étoit tout l'espoir de cette maison fameuse. Aben-Hamet portoit le nom de cet Abencerage qui fut accusé par les Zégris d'avoir séduit la sultane Alfaïma. Il réunissoit en lui la beauté, la valeur, la courtoisie, la générosité de ses ancêtres, avec ce doux éclat et cette légère expression de tristesse que donne le malheur noblement supporté. Il n'avoit que vingt-deux ans lorsqu'il perdit son père; il résolut alors de faire un pèlerinage au pays de ses aïeux, afin de satisfaire au besoin de son cœur, et d'accomplir un dessein qu'il cacha soigneusement à sa mère.

Il s'embarque à l'Échelle de Tunis; un vent favorable le conduit à Carthagène; il descend du navire, et prend aussitôt la route de Grenade : il s'annonçoit comme un médecin arabe qui venoit herboriser parmi les rochers de la Sierra-Nevada. Une mule paisible le portoit lentement dans le pays où les Abencerages voloient jadis sur de belliqueux coursiers : un guide marchoit en avant, conduisant deux autres mules ornées de sonnettes et de touffes de laine de diverses couleurs. Aben-Hamet traversa les grandes bruyères et les bois de palmiers du royaume de Murcie : à la vieillesse de ces palmiers, il jugea qu'ils devoient avoir été plantés par ses pères, et son cœur fut pénétré de regrets. Là s'élevoit une tour où veilloit la sentinelle au temps de la guerre des Maures et des Chrétiens; ici se montroit une ruine dont l'architecture annonçoit une origine mauresque; autre sujet de douleur pour l'Abencerage! Il descendoit de sa mule, et sous prétexte de chercher des plantes, il se cachoit un moment dans ces débris pour donner un libre cours à ses larmes. Il reprenoit ensuite sa route en rêvant, au bruit des sonnettes de la caravane et au chant monotone de son guide. Celui-ci n'interrompoit sa longue romance que pour encourager ses mules, en leur donnant le nom de *belles* et de *valeureuses*, ou pour les gourmander, en les appelant *paresseuses* et *obstinées*.

Des troupeaux de moutons qu'un berger conduisoit comme une armée dans des plaines jaunes et incultes, quelques voyageurs solitaires, loin de répandre la vie sur le chemin, ne servoient qu'à le faire paroître plus triste et plus désert. Ces voyageurs portoient tous une épée à la ceinture : ils étoient enveloppés dans un manteau, et un large chapeau rabattu leur couvroit à demi le visage. Ils saluoient en passant Aben-Hamet, qui ne distinguoit dans ce

noble salut que le nom de *Dieu*, de *Seigneur* et de *Chevalier*. Le soir à la *venta* l'Abencerage prenoit sa place au milieu des étrangers, sans être importuné de leur curiosité indiscrète. On ne lui parloit point, on ne le questionnoit point; son turban, sa robe, ses armes n'excitoient aucun étonnement. Puisque Allah avoit voulu que les Maures d'Espagne perdissent leur belle patrie, Aben-Hamet ne pouvoit s'empêcher d'en estimer les graves conquérants.

Des émotions encore plus vives attendoient l'Abencerage au terme de sa course. Grenade est bâtie au pied de la Sierra-Nevada, sur deux hautes collines que sépare une profonde vallée. Les maisons placées sur la pente des coteaux, dans l'enfoncement de la vallée, donnent à la ville l'air et la forme d'une grenade entr'ouverte, d'où lui est venu son nom. Deux rivières, le Xénil et le Douro, dont l'une roule des paillettes d'or, et l'autre des sables d'argent, lavent le pied des collines, se réunissent, et serpentent ensuite au milieu d'une plaine charmante appelée la Véga. Cette plaine, que domine Grenade, est couverte de vignes, de grenadiers, de figuiers, de mûriers, d'orangers; elle est entourée par des montagnes d'une forme et d'une couleur admirables. Un ciel enchanté, un air pur et délicieux, portent dans l'ame une langueur secrète dont le voyageur qui ne fait que passer a même de la peine à se défendre. On sent que dans ce pays les tendres passions auroient promptement étouffé les passions héroïques, si l'amour, pour être véritable, n'avoit pas toujours besoin d'être accompagné de la gloire.

Lorsque Aben-Hamet découvrit le faîte des premiers édifices de Grenade, le cœur lui battit avec tant de violence qu'il fut obligé d'arrêter sa mule. Il croisa les bras sur sa poitrine, et, les yeux attachés sur la ville sacrée, il resta muet et immobile. Le guide s'arrêta à son tour, et comme tous les sentiments élevés sont aisément compris d'un Espagnol, il parut touché et devina que le Maure revoyoit son ancienne patrie. L'Abencerage rompit enfin le silence.

« Guide, s'écria-t-il, sois heureux! ne me cache point la vérité, « car le calme régnoit dans les flots le jour de ta naissance, et la « lune entroit dans son croissant. Quelles sont ces tours qui bril- « lent comme des étoiles au-dessus d'une verte forêt? »

« C'est l'Alhambra, » répond le guide.

« Et cet autre château, sur cette autre colline? » dit Aben-Hamet.

« C'est le Généralife, répliqua l'Espagnol. Il y a dans ce château

« un jardin planté de myrtes où l'on prétend qu'Abencerage fut
« surpris avec la sultane Alfaïma. Plus loin vous voyez l'Albaïzyn,
« et plus près de nous les Tours Vermeilles. »

Chaque mot du guide perçoit le cœur d'Aben-Hamet. Qu'il est cruel d'avoir recours à des étrangers pour apprendre à connoître les monuments de ses pères, et de se faire raconter par des indifférents l'histoire de sa famille et de ses amis! Le guide, mettant fin aux réflexions d'Aben-Hamet, s'écria : « Marchons, seigneur « Maure, marchons; Dieu l'a voulu! Prenez courage. Fran- « çois Ier n'est-il pas aujourd'hui même prisonnier dans notre « Madrid? Dieu l'a voulu. » Il ôta son chapeau, fit un grand signe de croix et frappa ses mules. L'Abencerage, pressant la sienne à son tour, s'écria : « C'étoit écrit[1]; » et ils descendirent vers Grenade.

Ils passèrent près du gros frêne célèbre par le combat de Muça et du grand-maître de Calatrava, sous le dernier roi de Grenade. Ils firent le tour de la promenade Alameïda, et pénétrèrent dans la cité par la porte d'Elvire. Ils remontèrent le Rambla et arrivèrent bientôt sur une place qu'environnoient de toutes parts des maisons d'architecture mauresque. Un kan étoit ouvert sur cette place pour les Maures d'Afrique, que le commerce de soies de la Véga attiroit en foule à Grenade. Ce fut là que le guide conduisit Aben-Hamet.

L'Abencerage étoit trop agité pour goûter un peu de repos dans sa nouvelle demeure; la patrie le tourmentoit. Ne pouvant résister aux sentiments qui troubloient son cœur, il sortit au milieu de la nuit pour errer dans les rues de Grenade. Il essayoit de reconnoître avec ses yeux ou ses mains quelques-uns des monuments que les vieillards lui avoient si souvent décrits. Peut-être que ce haut édifice dont il entrevoyoit les murs à travers les ténèbres étoit autrefois la demeure des Abencerages; peut-être étoit-ce sur cette place solitaire que se donnoient ces fêtes qui portèrent la gloire de Grenade jusqu'aux nues. Là passoient les quadrilles superbement vêtus de brocart; là s'avançoient les galères chargées d'armes et de fleurs, les dragons qui lançoient des feux et qui recéloient dans leurs flancs d'illustres guerriers, ingénieuses inventions du plaisir et de la galanterie.

Mais, hélas! au lieu du son des anafins, du bruit des trompettes et des chants d'amour, un silence profond régnoit autour d'Aben-

[1] Expression que les musulmans ont sans cesse à la bouche, et qu'ils appliquent à la plupart des événements de la vie.

Hamet. Cette ville muette avoit changé d'habitants, et les vainqueurs reposoient sur la couche des vaincus. « Ils dorment donc, « ces fiers Espagnols, s'écrioit le jeune Maure indigné, sous ces « toits dont ils ont exilé mes aïeux! Et moi, Abencerage, je veille « inconnu, solitaire, délaissé, à la porte du palais de mes pères! »

Aben-Hamet réfléchissoit alors sur les destinées humaines, sur les vicissitudes de la fortune, sur la chute des empires, sur cette Grenade enfin, surprise par ses ennemis au milieu des plaisirs, et changeant tout à coup ses guirlandes de fleurs contre des chaînes; il lui sembloit voir ses citoyens abandonnant leurs foyers en habits de fêtes, comme des convives qui, dans le désordre de leur parure, sont tout à coup chassés de la salle du festin par un incendie.

Toutes ces images, toutes ces pensées se pressoient dans l'ame d'Aben-Hamet; plein de douleur et de regret, il songeoit surtout à exécuter le projet qui l'avoit amené à Grenade : le jour le surprit. L'Abencerage s'étoit égaré : il se trouvoit loin du kan, dans un faubourg écarté de la ville. Tout dormoit; aucun bruit ne troubloit le silence des rues; les portes et les fenêtres des maisons étoient fermées : seulement la voix du coq proclamoit dans l'habitation du pauvre le retour des peines et des travaux.

Après avoir erré longtemps sans pouvoir retrouver sa route, Aben-Hamet entendit une porte s'ouvrir. Il vit sortir une jeune femme, vêtue à peu près comme ces reines gothiques sculptées sur les monuments de nos anciennes abbayes. Son corset noir, garni de jais, serroit sa taille élégante; son jupon court, étroit et sans plis, découvroit une jambe fine et un pied charmant; une mantille également noire étoit jetée sur sa tête; elle tenoit avec sa main gauche cette mantille croisée et fermée comme une guimpe au-dessous de son menton, de sorte que l'on n'apercevoit de tout son visage que ses grands yeux et sa bouche de rose. Une duègne accompagnoit ses pas; un page portoit devant elle un livre d'église; deux varlets, parés de ses couleurs, suivoient à quelque distance la belle inconnue : elle se rendoit à la prière matinale, que les tintements d'une cloche annonçoient dans un monastère voisin.

Aben-Hamet crut voir l'ange Israfil ou la plus jeune des houris. L'Espagnole, non moins surprise, regardoit l'Abencerage, dont le turban, la robe et les armes embellissoient encore la noble figure. Revenue de son premier étonnement, elle fit signe à l'étranger de s'approcher avec une grace et une liberté particulières aux femmes de ce pays. « Seigneur Maure, lui dit-elle, vous pa-

« roissez nouvellement arrivé à Grenade : vous seriez-vous « égaré? »

« Sultane des fleurs, répondit Aben-Hamet, délices des yeux « des hommes, ô esclave chrétienne plus belle que les vierges de « la Géorgie! tu l'as deviné; je suis étranger dans cette ville : « perdu au milieu de ces palais, je n'ai pu retrouver le kan des « Maures. Que Mahomet touche ton cœur et récompense ton « hospitalité! »

« Les Maures sont renommés pour leur galanterie, reprit « l'Espagnole avec le plus doux sourire; mais je ne suis ni sul- « tane des fleurs, ni esclave, ni contente d'être recommandée à « Mahomet. Suivez-moi, seigneur chevalier : je vais vous recon- « duire au kan des Maures. »

Elle marcha légèrement devant l'Abencerage, le mena jusqu'à la porte du kan, le lui montra de la main, passa derrière un palais et disparut.

A quoi tient donc le repos de la vie? La patrie n'occupe plus seule et tout entière l'ame d'Aben-Hamet : Grenade a cessé d'être pour lui déserte, abandonnée, veuve, solitaire; elle est plus chère que jamais à son cœur, mais c'est un prestige nouveau qui embellit ses ruines; au souvenir des aïeux se mêle à présent un autre charme. Aben-Hamet a découvert le cimetière où reposent les cendres des Abencerages; mais en priant, mais en se prosternant, mais en versant des larmes filiales, il songe que la jeune Espagnole a passé quelquefois sur ces tombeaux, et il ne trouve plus ses ancêtres si malheureux.

C'est en vain qu'il ne veut s'occuper que de son pèlerinage au pays de ses pères; c'est en vain qu'il parcourt les coteaux du Douro et du Xénil, pour y cueillir des plantes au lever de l'aurore : la fleur qu'il cherche maintenant, c'est la belle chrétienne. Que d'inutiles efforts il a déja tentés pour retrouver le palais de son enchanteresse! Que de fois il a essayé de repasser par les chemins que lui fit parcourir son divin guide! Que de fois il a cru reconnoitre le son de cette cloche, le chant de ce coq qu'il entendit près de la demeure de l'Espagnole! Trompé par des bruits pareils, il court aussitôt de ce côté, et le palais magique ne s'offre point à ses regards! Souvent encore le vêtement uniforme des femmes de Grenade lui donnoit un moment d'espoir : de loin toutes les chrétiennes ressembloient à la maîtresse de son cœur; de près pas une n'avoit sa beauté ou sa grace. Aben-Hamet avoit enfin parcouru les églises pour découvrir l'étrangère; il avoit même péné-

tré jusqu'à la tombe de Ferdinand et d'Isabelle; mais c'étoit aussi le plus grand sacrifice qu'il eût jusqu'alors fait à l'amour.

Un jour il herborisoit dans la vallée du Douro. Le coteau du midi soutenoit sur sa pente fleurie les murailles de l'Alhambra et les jardins du Généralife; la colline du nord étoit décorée par l'Albaïzyn, par de riants vergers, et par des grottes qu'habitoit un peuple nombreux. A l'extrémité occidentale de la vallée on découvroit les clochers de Grenade qui s'élevoient en groupe du milieu des chênes verts et des cyprès. A l'autre extrémité, vers l'orient, l'œil rencontroit, sur des pointes de rochers, des couvents, des ermitages, quelques ruines de l'ancienne Illibérie, et dans le lointain les sommets de la Sierra-Nevada. Le Douro rouloit au milieu du vallon, et présentoit le long de son cours de frais moulins, de bruyantes cascades, les arches brisées d'un aqueduc romain, et les restes d'un pont du temps des Maures.

Aben-Hamet n'étoit plus ni assez infortuné, ni assez heureux, pour bien goûter le charme de la solitude : il parcouroit avec distraction et indifférence ces bords enchantés. En marchant à l'aventure, il suivit une allée d'arbres qui circuloit sur la pente du coteau de l'Albaïzyn. Une maison de campagne, environnée d'un bocage d'orangers, s'offrit bientôt à ses yeux : en approchant du bocage, il entendit les sons d'une voix et d'une guitare. Entre la voix, les traits et les regards d'une femme, il y a des rapports qui ne trompent jamais un homme que l'amour possède. « C'est ma « houri ! » dit Aben-Hamet; et il écoute, le cœur palpitant : au nom des Abencerages plusieurs fois répété, son cœur bat encore plus vite. L'inconnue chantoit une romance castillane qui retraçoit l'histoire des Abencerages et des Zégris. Aben-Hamet ne peut plus résister à son émotion; il s'élance à travers une haie de myrtes et tombe au milieu d'une troupe de jeunes femmes effrayées qui fuient en poussant des cris. L'Espagnole qui venoit de chanter et qui tenoit encore la guitare, s'écrie : « C'est le seigneur maure ! » Et elle rappelle ses compagnes. « Favorite des Génies, dit l'Aben-« cerage, je te cherchois comme l'Arabe cherche une source dans « l'ardeur du midi; j'ai entendu les sons de ta guitare, tu célé-« brois les héros de mon pays, je t'ai devinée à la beauté de tes « accents, et j'apporte à tes pieds le cœur d'Aben-Hamet. »

« Et moi, répondit Dona Blanca, c'étoit en pensant à vous que « je redisois la romance des Abencerages. Depuis que je vous ai « vu, je me suis figuré que ces chevaliers maures vous ressem-« bloient. »

Une légère rougeur monta au front de Blanca en prononçant ces mots. Aben-Hamet se sentit prêt à tomber aux genoux de la jeune chrétienne, à lui déclarer qu'il étoit le dernier Abencerage; mais un reste de prudence le retint; il craignit que son nom, trop fameux à Grenade, ne donnât des inquiétudes au gouverneur. La guerre des Maurisques étoit à peine terminée, et la présence d'un Abencerage dans ce moment pouvoit inspirer aux Espagnols de justes craintes. Ce n'est pas qu'Aben-Hamet s'effrayât d'aucun péril, mais il frémissoit à la pensée d'être obligé de s'éloigner pour jamais de la fille de don Rodrigue.

Dona Blanca descendoit d'une famille qui tiroit son origine du Cid de Bivar et de Chimène, fille du comte Gomez de Gormas. La postérité du vainqueur de Valence-la-Belle tomba, par l'ingratitude de la cour de Castille, dans une extrême pauvreté; on crut même pendant plusieurs siècles qu'elle s'étoit éteinte, tant elle devint obscure. Mais vers le temps de la conquête de Grenade, un dernier rejeton de la race des Bivars, l'aïeul de Blanca, se fit reconnoître moins encore à ses titres qu'à l'éclat de sa valeur. Après l'expulsion des Infidèles, Ferdinand donna au descendant du Cid les biens de plusieurs familles maures, et le créa duc de Santa-Fé. Le nouveau duc fixa sa demeure à Grenade, et mourut jeune encore, laissant un fils unique déja marié, don Rodrigue, père de Blanca.

Dona Thérésa de Xérès, femme de don Rodrigue, mit au jour un fils qui reçut à sa naissance le nom de Rodrigue comme tous ses aïeux, mais que l'on appela don Carlos, pour le distinguer de son père. Les grands événements que don Carlos eut sous les yeux dès sa plus tendre jeunesse, les périls auxquels il fut exposé presque au sortir de l'enfance, ne firent que rendre plus grave et plus rigide un caractère naturellement porté à l'austérité. Don Carlos comptoit à peine quatorze ans, lorsqu'il suivit Cortez au Mexique : il avoit supporté tous les dangers, il avoit été témoin de toutes les horreurs de cette étonnante aventure; il avoit assisté à la chute du dernier roi d'un monde jusqu'alors inconnu. Trois ans après cette catastrophe, don Carlos s'étoit trouvé en Europe à la bataille de Pavie, comme pour voir l'honneur et la vaillance couronnés succomber sous les coups de la fortune. L'aspect d'un nouvel univers, de longs voyages sur des mers non encore parcourues, le spectacle des révolutions et des vicissitudes du sort, avoient fortement ébranlé l'imagination religieuse et mélancolique de don Carlos : il étoit entré dans l'ordre chevaleresque de Calatrava, et,

renonçant au mariage malgré les prières de don Rodrigue, il destinoit tous ses biens à sa sœur.

Blanca de Bivar, sœur unique de don Carlos, et beaucoup plus jeune que lui, étoit l'idole de son père : elle avoit perdu sa mère, et elle entroit dans sa dix-huitième année, lorsque Aben-Hamet parut à Grenade. Tout étoit séduction dans cette femme enchanteresse ; sa voix étoit ravissante, sa danse plus légère que le zéphyr : tantôt elle se plaisoit à guider un char comme Armide, tantôt elle voloit sur le dos du plus rapide coursier de l'Andalousie, comme ces Fées charmantes qui apparoissoient à Tristan et à Galaor dans les forêts. Athènes l'eût prise pour Aspasie, et Paris pour Diane de Poitiers qui commençoit à briller à la cour. Mais avec les charmes d'une Françoise, elle avoit les passions d'une Espagnole, et sa coquetterie naturelle n'ôtoit rien à la sûreté, à la constance, à la force, à l'élévation des sentiments de son cœur.

Aux cris qu'avoient poussés les jeunes Espagnoles lorsque Aben-Hamet s'étoit élancé dans le bocage, don Rodrigue étoit accouru. « Mon père, dit Blanca, voilà le seigneur maure dont je vous ai « parlé. Il m'a entendue chanter, il m'a reconnue; il est entré « dans le jardin pour me remercier de lui avoir enseigné sa route. »

Le duc de Santa-Fé reçut l'Abencerage avec la politesse grave et pourtant naïve des Espagnols. On ne remarque chez cette nation aucun de ces airs serviles, aucun de ces tours de phrase qui annoncent l'abjection des pensées et la dégradation de l'ame. La langue du grand seigneur et du paysan est la même, le salut le même, les compliments, les habitudes, les usages sont les mêmes. Autant la confiance et la générosité de ce peuple envers les étrangers sont sans bornes, autant sa vengeance est terrible quand on le trahit. D'un courage héroïque, d'une patience à toute épreuve, incapable de céder à la mauvaise fortune, il faut qu'il la dompte ou qu'il en soit écrasé. Il a peu de ce qu'on appelle esprit, mais les passions exaltées lui tiennent lieu de cette lumière qui vient de la finesse et de l'abondance des idées. Un Espagnol qui passe le jour sans parler, qui n'a rien vu, qui ne se soucie de rien voir, qui n'a rien lu, rien étudié, rien comparé, trouvera dans la grandeur de ses résolutions les ressources nécessaires au moment de l'adversité.

C'étoit le jour de la naissance de don Rodrigue, et Blanca donnoit à son père une *tertullia*, ou petite fête, dans cette charmante solitude. Le duc de Santa-Fé invita Aben-Hamet à s'asseoir au milieu des jeunes femmes, qui s'amusoient du turban et de la robe

de l'étranger. On apporta des carreaux de velours, et l'Abencerage se reposa sur ces carreaux à la façon des Maures. On lui fit des questions sur son pays et sur ses aventures : il y répondit avec esprit et gaîté. Il parloit le Castillan le plus pur ; on auroit pu le prendre pour un Espagnol, s'il n'eût presque toujours dit *toi* au lieu de *vous*. Ce mot avoit quelque chose de si doux dans sa bouche, que Blanca ne pouvoit se défendre d'un secret dépit lorsqu'il s'adressoit à l'une de ses compagnes.

De nombreux serviteurs parurent : ils portoient le chocolat, les pâtes de fruits et les petits pains de sucre de Malaga, blancs comme la neige, poreux et légers comme des éponges. Après le Refresco, on pria Blanca d'exécuter une de ces danses de caractère, où elle surpassoit les plus habiles Gitanas. Elle fut obligée de céder aux vœux de ses amies. Aben-Hamet avoit gardé le silence, mais ses regards suppliants parloient au défaut de sa bouche. Blanca choisit une Zambra, danse expressive que les Espagnols ont empruntée des Maures.

Une des jeunes femmes commence à jouer sur la guitare l'air de la danse étrangère. La fille de don Rodrigue ôte son voile, et attache à ses mains blanches des castagnettes de bois d'ébène. Ses cheveux noirs tombent en boucles sur son cou d'albâtre ; sa bouche et ses yeux sourient de concert ; son teint est animé par le mouvement de son cœur. Tout à coup elle fait retentir le bruyant ébène, frappe trois fois la mesure, entonne le chant de la Zambra, et, mêlant sa voix aux sons de la guitare, elle part comme un éclair.

Quelle variété dans ses pas ! quelle élégance dans ses attitudes ! Tantôt elle lève ses bras avec vivacité, tantôt elle les laisse retomber avec mollesse. Quelquefois elle s'élance comme enivrée de plaisir, et se retire comme accablée de douleur. Elle tourne la tête, semble appeler quelqu'un d'invisible, tend modestement une joue vermeille au baiser d'un nouvel époux, fuit honteuse, revient brillante et consolée, marche d'un pas noble et presque guerrier, puis voltige de nouveau sur le gazon. L'harmonie de ses pas, de ses chants et des sons de la guitare étoit parfaite. La voix de Blanca, légèrement voilée, avoit cette sorte d'accent qui remue les passions jusqu'au fond de l'ame. La musique espagnole, composée de soupirs, de mouvements vifs, de refrains tristes, de chants subitement arrêtés, offre un singulier mélange de gaîté et de mélancolie. Cette musique et cette danse fixèrent sans retour le destin du dernier Abencerage : elles auroient suffi pour troubler un cœur moins malade que le sien.

On retourna le soir à Grenade, par la vallée du Douro. Don Rodrigue, charmé des manières nobles et polies d'Aben-Hamet, ne voulut point se séparer de lui qu'il ne lui eût promis de venir souvent amuser Blanca des merveilleux récits de l'Orient. Le Maure, au comble de ses vœux, accepta l'invitation du duc de Santa-Fé; et dès le lendemain il se rendit au palais où respiroit celle qu'il aimoit plus que la lumière du jour.

Blanca se trouva bientôt engagée dans une passion profonde par l'impossibilité même où elle crut être d'éprouver jamais cette passion. Aimer un Infidèle, un Maure, un inconnu, lui paroissoit une chose si étrange, qu'elle ne prit aucune précaution contre le mal qui commençoit à se glisser dans ses veines; mais aussitôt qu'elle en reconnut les atteintes, elle accepta ce mal en véritable Espagnole. Les périls et les chagrins qu'elle prévit ne la firent point reculer au bord de l'abîme, ni délibérer longtemps avec son cœur. Elle se dit : « Qu'Aben-Hamet soit chrétien, qu'il m'aime; « et je le suis au bout de la terre. »

L'Abencerage ressentoit de son côté toute la puissance d'une passion irrésistible : il ne vivoit plus que pour Blanca. Il ne s'occupoit plus des projets qui l'avoient amené à Grenade : il lui étoit facile d'obtenir les éclaircissements qu'il étoit venu chercher, mais tout autre intérêt que celui de son amour s'étoit évanoui à ses yeux. Il redoutoit même des lumières qui auroient pu apporter des changements dans sa vie. Il ne demandoit rien, il ne vouloit rien connoître, il se disoit : « Que Blanca soit musulmane, qu'elle « m'aime, et je la sers jusqu'à mon dernier soupir. »

Aben-Hamet et Blanca, ainsi fixés dans leur résolution, n'attendoient que le moment de se découvrir leurs sentiments. On étoit alors dans les plus beaux jours de l'année. « Vous n'avez point « encore vu l'Alhambra, dit la fille du duc de Santa-Fé à l'Abencerage. Si j'en crois quelques paroles qui vous sont échappées, « votre famille est originaire de Grenade. Peut-être serez-vous « bien aise de visiter le palais de vos anciens rois? Je veux moi-« même ce soir vous servir de guide. »

Aben-Hamet jura par le Prophète que jamais promenade ne pouvoit lui être plus agréable.

L'heure fixée pour le pèlerinage à l'Alhambra étant arrivée, la fille de don Rodrigue monta sur une haquenée blanche accoutumée à gravir les rochers comme un chevreuil. Aben-Hamet accompagnoit la brillante Espagnole sur un cheval andaloux équipé à la manière des Turcs. Dans la course rapide du jeune Maure, sa robe

de pourpre s'enfloit derrière lui, son sabre recourbé retentissoit sur la selle élevée, et le vent agitoit l'aigrette dont son turban étoit surmonté. Le peuple, charmé de sa bonne grace, disoit en le regardant passer : « C'est un prince infidèle que dona Blanca va « convertir. »

Ils suivirent d'abord une longue rue qui portoit encore le nom d'une illustre famille maure; cette rue aboutissoit à l'enceinte extérieure de l'Alhambra. Ils traversèrent ensuite un bois d'ormeaux, arrivèrent à une fontaine, et se trouvèrent bientôt devant l'enceinte intérieure du palais de Boabdil. Dans une muraille flanquée de tours et surmontée de créneaux, s'ouvroit une porte appelée la Porte du Jugement. Ils franchirent cette première porte, et s'avancèrent par un chemin étroit qui serpentoit entre de hauts murs et des masures à demi ruinées. Ce chemin les conduisit à la place des Algibes, près de laquelle Charles-Quint faisoit alors élever un palais. De là, tournant vers le nord, ils s'arrêtèrent dans une cour déserte, au pied d'un mur sans ornements et dégradé par les âges. Aben-Hamet, sautant légèrement à terre, offrit la main à Blanca pour descendre de sa mule. Les serviteurs frappèrent à une porte abandonnée, dont l'herbe cachoit le seuil : la porte s'ouvrit et laissa voir tout à coup les réduits secrets de l'Alhambra.

Tous les charmes, tous les regrets de la patrie, mêlés aux prestiges de l'amour, saisirent le cœur du dernier Abencerage. Immobile et muet, il plongeoit des regards étonnés dans cette habitation des Génies; il croyoit être transporté à l'entrée d'un de ces palais dont on lit la description dans les contes arabes. De légères galeries, des canaux de marbre blanc bordés de citronniers et d'orangers en fleurs, des fontaines, des cours solitaires, s'offroient de toutes parts aux yeux d'Aben-Hamet, et, à travers les voûtes alongées des portiques, il apercevoit d'autres labyrinthes et de nouveaux enchantements. L'azur du plus beau ciel se montroit entre des colonnes qui soutenoient une chaîne d'arceaux gothiques. Les murs chargés d'arabesques imitoient à la vue ces étoffes de l'Orient que brode dans l'ennui du harem le caprice d'une femme esclave. Quelque chose de voluptueux, de religieux et de guerrier sembloit respirer dans ce magique édifice; espèce de cloître de l'amour, retraite mystérieuse où les rois maures goûtoient tous les plaisirs et oublioient tous les devoirs de la vie.

Après quelques instants de surprise et de silence, les deux amants entrèrent dans ce séjour de la puissance évanouie et des félicités passées. Ils firent d'abord le tour de la salle des Mésucar,

au milieu du parfum des fleurs et de la fraîcheur des eaux. Ils pénétrèrent ensuite dans la cour des Lions. L'émotion d'Aben-Hamet augmentoit à chaque pas. « Si tu ne remplissois mon ame « de délices, dit-il à Blanca, avec quel chagrin me verrois-je » obligé de te demander, à toi Espagnole, l'histoire de ces de-« meures ! Ah ! ces lieux sont faits pour servir de retraite au « bonheur, et moi..... »

Aben-Hamet aperçut le nom de Boabdil enchâssé dans des mosaïques. « O mon roi, s'écria-t-il? qu'es-tu devenu? Où te trou-« verai-je dans ton Alhambra désert? » Et les larmes de la fidélité, de la loyauté et de l'honneur couvroient les yeux du jeune Maure. « Vos anciens maîtres, dit Blanca, ou plutôt les rois de vos pères, « étoient des ingrats. » — « Qu'importe, repartit l'Abencerage, « ils ont été malheureux ! »

Comme il prononçoit ces mots, Blanca le conduisit dans un cabinet qui sembloit être le sanctuaire même du temple de l'Amour. Rien n'égaloit l'élégance de cet asile : la voûte entière, peinte d'azur et d'or, et composée d'arabesques découpées à jour, laissoit passer la lumière comme à travers un tissu de fleurs. Une fontaine jaillissoit au milieu de l'édifice, et ses eaux, retombant en rosée, étoient recueillies dans une conque d'albâtre. « Aben-« Hamet, dit la fille du duc de Santa-Fé, regardez bien cette fon-« taine; elle reçut les têtes défigurées des Abencerages. Vous « voyez encore sur le marbre la tache de sang des infortunés que « Boabdil sacrifia à ses soupçons. C'est ainsi qu'on traite dans votre « pays les hommes qui séduisent les femmes crédules. »

Aben-Hamet n'écoutoit plus Blanca ; il s'étoit prosterné et baisoit avec respect la trace du sang de ses ancêtres. Il se relève et s'écrie : « O Blanca ! je jure par le sang de ces chevaliers de t'aimer « avec la constance, la fidélité et l'ardeur d'un Abencerage. »

« Vous m'aimez donc? » repartit Blanca en joignant ses deux belles mains et levant ses regards au ciel. « Mais songez-vous que « vous êtes un Infidèle, un Maure, un ennemi, et que je suis « Chrétienne et Espagnole? »

« O saint prophète! dit Aben-Hamet, soyez témoin de mes ser-« ments!.... » Blanca l'interrompant : « Quelle foi voulez-vous « que j'ajoute aux serments d'un persécuteur de mon Dieu? Savez-« vous si je vous aime? Qui vous a donné l'assurance de me tenir « un pareil langage? »

Aben-Hamet consterné répondit : « Il est vrai, je ne suis que « ton esclave; tu ne m'as pas choisi pour ton chevalier. »

« Maure, dit Blanca, laisse là la ruse; tu as vu dans mes re-
« gards que je t'aimois; ma folie pour toi passe toute mesure;
« sois Chrétien, et rien ne pourra m'empêcher d'être à toi.
« Mais si la fille du duc de Santa-Fé ose te parler avec cette fran-
« chise, tu peux juger par cela même qu'elle saura se vaincre,
« et que jamais un ennemi des Chrétiens n'aura aucun droit
« sur elle. «

Aben-Hamet, dans un transport de passion, saisit les mains de Blanca, les posa sur son turban et ensuite sur son cœur. « Allah « est puissant, s'écria-t-il, et Aben-Hamet est heureux! O Maho- « met! que cette Chrétienne connoisse ta loi, et rien ne pourra... » — « Tu blasphèmes, dit Blanca : sortons d'ici. »

Elle s'appuya sur le bras du Maure, et s'approcha de la fontaine des Douze-Lions, qui donne son nom à l'une des cours de l'Alhambra : « Étranger, dit la naïve Espagnole, quand je regarde ta robe, « ton turban, tes armes, et que je songe à nos amours, je crois voir « l'ombre du bel Abencerage se promenant dans cette retraite « abandonnée avec l'infortunée Alfaïma. Explique-moi l'inscrip- « tion arabe gravée sur le marbre de cette fontaine. «

Aben-Hamet lut ces mots [1]:

La belle princesse qui se promène couverte de perles dans son jardin, en augmente si prodigieusement la beauté.... Le reste de l'inscription étoit effacé.

« C'est pour toi qu'elle a été faite, cette inscription, dit Aben- « Hamet. Sultane aimée, ces palais n'ont jamais été aussi beaux « dans leur jeunesse, qu'ils le sont aujourd'hui dans leurs ruines. « Écoute le bruit des fontaines dont la mousse a détourné les eaux ; « regarde les jardins qui se montrent à travers ces arcades à demi « tombées; contemple l'astre du jour qui se couche par delà tous « ces portiques : qu'il est doux d'errer avec toi dans ces lieux! Tes « paroles embaument ces retraites, comme les roses de l'hymen. « Avec quel charme je reconnois dans ton langage quelques ac- « cents de la langue de mes pères! le seul frémissement de ta « robe sur ces marbres me fait tressaillir. L'air n'est parfumé que « parcequ'il a touché ta chevelure. Tu es belle comme le Génie « de ma patrie au milieu de ces débris. Mais Aben-Hamet peut-il « espérer de fixer ton cœur? Qu'est-il auprès de toi? Il a parcouru « les montagnes avec son père; il connoît les plantes du désert...; « hélas! il n'en est pas une seule qui pût le guérir de la blessure

[1] Cette inscription existe avec quelques autres. Il est inutile de répéter que j'ai fait cette description de l'Alhambra sur les lieux mêmes.

« que tu lui as faite ! il porte des armes, mais il n'est point cheva-
« lier. Je me disois autrefois : L'eau de la mer qui dort à l'abri
« dans le creux du rocher est tranquille et muette, tandis que tout
« auprès la grande mer est agitée et bruyante. Aben-Hamet !
« ainsi sera ta vie, silencieuse, paisible, ignorée dans un coin de
« terre inconnu, tandis que la cour du sultan est bouleversée par
« les orages. Je me disois cela, jeune Chrétienne, et tu m'as
« prouvé que la tempête peut aussi troubler la goutte d'eau dans
« le creux du rocher. »

Blanca écoutoit avec ravissement ce langage nouveau pour elle, et dont le tour oriental sembloit si bien convenir à la demeure des Fées, qu'elle parcouroit avec son amant. L'amour pénétroit dans son cœur de toutes parts ; elle sentoit chanceler ses genoux ; elle étoit obligée de s'appuyer plus fortement sur le bras de son guide. Aben-Hamet soutenoit le doux fardeau, et répétoit en marchant : « Ah ! que ne suis-je un brillant Abencerage ! »

« Tu me plairois moins, dit Blanca, car je serois plus tourmen-
« tée ; reste obscur et vis pour moi. Souvent un chevalier célèbre
« oublie l'amour pour la renommée. »

« Tu n'auras pas ce danger à craindre, » répliqua vivement Aben-Hamet.

« Et comment m'aimerois-tu donc, si tu étois un Abence-
« rage ? » dit la descendante de Chimène.

« Je t'aimerois, répondit le Maure, plus que la gloire et moins
« que l'honneur. »

Le soleil étoit descendu sur l'horizon, pendant la promenade des deux amants. Ils avoient parcouru tout l'Alhambra. Quels souvenirs offerts à la pensée d'Aben-Hamet ! Ici la sultane recevoit par des soupiraux la fumée des parfums qu'on brûloit au-dessous d'elle. Là, dans cet asile écarté, elle se paroit de tous les atours de l'Orient. Et c'étoit Blanca, c'étoit une femme adorée qui racontoit ces détails au beau jeune homme qu'elle idolâtroit.

La lune, en se levant, répandit sa clarté douteuse dans les sanctuaires abandonnés, et dans les parvis déserts de l'Alhambra. Ses blancs rayons dessinoient sur le gazon des parterres, sur les murs des salles, la dentelle d'une architecture aérienne, les cintres des cloîtres, l'ombre mobile des eaux jaillissantes, et celle des arbustes balancés par le zéphyr. Le rossignol chantoit dans un cyprès qui perçoit les dômes d'une mosquée en ruine, et les échos répétoient ses plaintes. Haben-Hamet écrivit, au clair de la lune, le nom de Blanca sur le marbre de la salle des Deux-Sœurs : il traça

ce nom en caractères arabes, afin que le voyageur eût un mystère de plus à deviner dans ce palais des mystères.

« Maure, ces jeux sont cruels, dit Blanca, quittons ces lieux. « Le destin de ma vie est fixé pour jamais. Retiens bien ces mots : « Musulman, je suis ton amante sans espoir ; chrétien, je suis ton « épouse fortunée. »

Aben-Hamet répondit : « Chrétienne, je suis ton esclave désolé ; « musulmane, je suis ton époux glorieux. »

Et ces nobles amants sortirent de ce dangereux palais.

La passion de Blanca s'augmenta de jour en jour, et celle d'Aben-Hamet s'accrut avec la même violence. Il étoit si enchanté d'être aimé pour lui seul, de ne devoir à aucune cause étrangère les sentiments qu'il inspiroit, qu'il ne révéla point le secret de sa naissance à la fille du duc de Santa-Fé : il se faisoit un plaisir délicat de lui apprendre qu'il portoit un nom illustre, le jour même où elle consentiroit à lui donner sa main. Mais il fut tout à coup rappelé à Tunis : sa mère, atteinte d'un mal sans remède, vouloit embrasser son fils et le bénir avant d'abandonner la vie. Aben-Hamet se présente au palais de Blanca « Sultane, lui dit-il, ma « mère va mourir. Elle me demande pour lui fermer les yeux. Me « conserveras-tu ton amour ? »

« Tu me quittes, répondit Blanca pâlissante. Te reverrai-je « jamais ? »

« Viens, dit Aben-Hamet. Je veux exiger de toi un serment, et « t'en faire un que la mort seule pourra briser. Suis-moi. »

Ils sortent ; ils arrivent à un cimetière qui fut jadis celui des Maures. On voyoit encore çà et là de petites colonnes funèbres autour desquelles le sculpteur figura jadis un turban ; mais les Chrétiens avoient depuis remplacé ce turban par une croix. Aben-Hamet conduisit Blanca au pied de ces colonnes.

« Blanca, dit-il, mes ancêtres reposent ici ; je jure par leurs « cendres de t'aimer jusqu'au jour où l'ange du jugement m'ap« pellera au tribunal d'Allah. Je te promets de ne jamais engager « mon cœur à une autre femme, et de te prendre pour épouse « aussitôt que tu connoîtras la sainte lumière du Prophète. Cha« que année, à cette époque, je reviendrai à Grenade pour voir « si tu m'as gardé ta foi et si tu veux renoncer à tes erreurs. »

« Et moi, dit Blanca en larmes, je t'attendrai tous les ans ; je te « conserverai jusqu'à mon dernier soupir la foi que je t'ai jurée, « et je te recevrai pour époux lorsque le Dieu des Chrétiens, plus « puissant que ton amante, aura touché ton cœur infidèle. »

Aben-Hamet part ; les vents l'emportent aux bords africains : sa mère venoit d'expirer. Il la pleure, il embrasse son cercueil. Les mois s'écoulent : tantôt errant parmi les ruines de Carthage, tantôt assis sur le tombeau de saint Louis, l'Abencerage exilé appelle le jour qui doit le ramener à Grenade. Ce jour se lève enfin : Aben-Hamet monte sur un vaisseau et fait tourner la proue vers Malaga. Avec quel transport, avec quelle joie mêlée de crainte il aperçut les premiers promontoires de l'Espagne ! Blanca l'attend-elle sur ces bords ? se souvient-elle encore d'un pauvre Arabe qui ne cessa de l'adorer sous le palmier du désert ?

La fille du duc de Santa-Fé n'étoit point infidèle à ses serments. Elle avoit prié son père de la conduire à Malaga. Du haut des montagnes qui bordoient la côte inhabitée, elle suivoit des yeux les vaisseaux lointains et les voiles fugitives. Pendant la tempête, elle contemploit avec effroi la mer soulevée par les vents : elle aimoit alors à se perdre dans les nuages, à s'exposer dans les passages dangereux, à se sentir baignée par les mêmes vagues, enlevée par le même tourbillon qui menaçoient les jours d'Aben-Hamet. Quand elle voyoit la mouette plaintive raser les flots avec ses grandes ailes recourbées, et voler vers les rivages de l'Afrique, elle la chargeoit de toutes ces paroles d'amour, de tous ces vœux insensés qui sortent d'un cœur que la passion dévore.

Un jour qu'elle erroit sur les grèves, elle aperçut une longue barque dont la proue élevée, le mât penché et la voile latine annonçoient l'élégant génie des Maures. Blanca court au port, et voit bientôt entrer le vaisseau barbaresque qui faisoit écumer l'onde sous la rapidité de sa course. Un Maure couvert de superbes habits se tenoit debout sur la proue. Derrière lui deux esclaves noirs arrêtoient par le frein un cheval arabe, dont les naseaux fumants et les crins épars annonçoient à la fois son naturel ardent et la frayeur que lui inspiroit le bruit des vagues. La barque arrive, abaisse ses voiles, touche au môle, présente le flanc : le Maure s'élance sur la rive qui retentit du son de ses armes. Les esclaves font sortir le coursier tigré comme un léopard, qui hennit et bondit de joie en retrouvant la terre. D'autres esclaves descendent doucement une corbeille où reposoit une gazelle couchée parmi des feuilles de palmier. Ses jambes fines étoient attachées et ployées sous elle, de peur qu'elles ne se fussent brisées dans les mouvements du vaisseau : elle portoit un collier de grains d'aloës ; et sur une plaque d'or qui servoit à rejoindre les deux bouts du collier étoient gravés, en arabe, un nom et un talisman.

Blanca reconnoît Aben-Hamet : elle n'ose se trahir aux yeux de la foule ; elle se retire, et envoie Dorothée, une de ses femmes, avertir l'Abencerage qu'elle l'attend au palais des Maures. Aben-Hamet présentoit dans ce moment au gouverneur son firman écrit en lettres d'azur, sur un vélin précieux et renfermé dans un fourreau de soie. Dorothée s'approche et conduit l'heureux Abencerage aux pieds de Blanca. Quels transports, en se retrouvant tous deux fidèles ! Quel bonheur de se revoir, après avoir été si longtemps séparés ! Quels nouveaux serments de s'aimer toujours !

Les deux esclaves noirs amènent le cheval numide, qui, au lieu de selle, n'avoit sur le dos qu'une peau de lion, rattachée par une zone de pourpre. On apporte ensuite la gazelle. « Sultane, dit « Aben-Hamet, c'est un chevreuil de mon pays, presque aussi « léger que toi. » Blanca détache elle-même l'animal charmant qui sembloit la remercier, en jetant sur elle les regards les plus doux. Pendant l'absence de l'Abencerage, la fille du duc de Santa-Fé avoit étudié l'arabe : elle lut avec des yeux attendris son propre nom sur le collier de la gazelle. Celle-ci, rendue à la liberté, se soutenoit à peine sur ses pieds si longtemps enchaînés ; elle se couchoit à terre, et appuyoit sa tête sur les genoux de sa maîtresse. Blanca lui présentoit des dattes nouvelles, et caressoit cette chevrette du désert, dont la peau fine avoit retenu l'odeur du bois d'aloës et de la rose de Tunis.

L'Abencerage, le duc de Santa-Fé et sa fille partirent ensemble pour Grenade. Les jours du couple heureux s'écoulèrent comme ceux de l'année précédente : mêmes promenades, même regret à la vue de la patrie, même amour ou plutôt amour toujours croissant, toujours partagé ; mais aussi même attachement dans les deux amants à la religion de leurs pères. « Sois chrétien, » disoit Blanca ; « Sois musulmane, » disoit Aben-Hamet, et ils se séparèrent encore une fois sans avoir succombé à la passion qui les entraînoit l'un vers l'autre.

Aben-Hamet reparut la troisième année, comme ces oiseaux voyageurs que l'amour ramène au printemps dans nos climats. Il ne trouva point Blanca au rivage, mais une lettre de cette femme adorée apprit au fidèle Arabe le départ du duc de Santa-Fé pour Madrid, et l'arrivée de don Carlos à Grenade. Don Carlos étoit accompagné d'un prisonnier françois, ami du frère de Blanca. Le Maure sentit son cœur se serrer à la lecture de cette lettre. Il partit de Malaga pour Grenade avec les plus tristes pressentiments. Les

montagnes lui parurent d'une solitude effrayante, et il tourna plusieurs fois la tête pour regarder la mer qu'il venoit de traverser.

Blanca, pendant l'absence de son père, n'avoit pu quitter un frère qu'elle aimoit, un frère qui vouloit en sa faveur se dépouiller de tous ses biens, et qu'elle revoyoit après sept années d'absence. Don Carlos avoit tout le courage et toute la fierté de sa nation : terrible comme les conquérants du Nouveau-Monde, parmi lesquels il avoit fait ses premières armes, religieux comme les chevaliers espagnols vainqueurs des Maures, il nourrissoit dans son cœur contre les Infidèles la haine qu'il avoit héritée du sang du Cid.

Thomas de Lautrec, de l'illustre maison de Foix, où la beauté dans les femmes et la valeur dans les hommes passoit pour un don héréditaire, étoit frère cadet de la comtesse de Foix, et du brave et malheureux Odet de Foix, seigneur de Lautrec. A l'âge de dix-huit ans, Thomas avoit été armé chevalier par Bayard, dans cette retraite qui coûta la vie au Chevalier sans peur et sans reproche. Quelque temps après, Thomas fut percé de coups et fait prisonnier à Pavie, en défendant le roi chevalier qui perdit tout alors, *fors l'honneur*.

Don Carlos de Bivar, témoin de la vaillance de Lautrec, avoit fait prendre soin des blessures du jeune François, et bientôt il s'établit entre eux une de ces amitiés héroïques, dont l'estime et la vertu sont les fondements. François Ier étoit retourné en France; mais Charles-Quint retint les autres prisonniers. Lautrec avoit eu l'honneur de partager la captivité de son roi, et de coucher à ses pieds dans la prison. Resté en Espagne après le départ du monarque, il avoit été remis sur sa parole à don Carlos, qui venoit de l'amener à Grenade.

Lorsque Aben-Hamet se présenta au palais de don Rodrigue, et fut introduit dans la salle où se trouvoit la fille du duc de Santa-Fé, il sentit des tourments jusqu'alors inconnus pour lui. Aux pieds de dona Blanca étoit assis un jeune homme qui la regardoit en silence, dans une espèce de ravissement. Ce jeune homme portoit un haut-de-chausse de buffle, et un pourpoint de même couleur, serré par un ceinturon d'où pendoit une épée aux fleurs de lis. Un manteau de soie étoit jeté sur ses épaules, et sa tête étoit couverte d'un chapeau à petits bords, ombragé de plumes : une fraise de dentelle, rabattue sur sa poitrine, laissoit voir son cou découvert. Deux moustaches noires comme l'ébène donnoient à son visage naturellement doux un air mâle et guerrier. De larges bottes, qui tomboient et se replioient sur ses pieds, portoient l'éperon d'or, marque de la chevalerie.

A quelque distance, un autre chevalier se tenoit debout, appuyé sur la croix de fer de sa longue épée : il étoit vêtu comme l'autre chevalier, mais il paroissoit plus âgé. Son air austère, bien qu'ardent et passionné, inspiroit le respect et la crainte. La croix rouge de Calatrava étoit brodée sur son pourpoint, avec cette devise : *Pour elle et pour mon roi.*

Un cri involontaire s'échappa de la bouche de Blanca, lorsqu'elle aperçut Aben-Hamet. « Chevaliers, dit-elle aussitôt, voici l'Infidèle « dont je vous ai tant parlé, craignez qu'il ne remporte la victoire. « Les Abencerages étoient faits comme lui, et nul ne les surpas- « soit en loyauté, courage et galanterie. »

Don Carlos s'avança au-devant d'Aben-Hamet : « Seigneur maure, « dit-il, mon père et ma sœur m'ont appris votre nom; on vous « croit d'une race noble et brave; vous-même vous êtes distingué « par votre courtoisie. Bientôt Charles-Quint, mon maître, doit « porter la guerre à Tunis, et nous nous verrons, j'espère, au « champ d'honneur. »

Aben-Hamet posa la main sur son sein, s'assit à terre sans répondre, et resta les yeux attachés sur Blanca et sur Lautrec. Celui-ci admiroit, avec la curiosité de son pays, la robe superbe, les armes brillantes, la beauté du Maure; Blanca ne paroissoit point embarrassée; toute son ame étoit dans ses yeux : la sincère Espagnole n'essayoit point de cacher le secret de son cœur. Après quelques moments de silence, Aben-Hamet se leva, s'inclina devant la fille de don Rodrigue, et se retira. Étonné du maintien du Maure et des regards de Blanca, Lautrec sortit avec un soupçon qui se changea bientôt en certitude.

Don Carlos resta seul avec sa sœur. « Blanca, lui dit-il, expli- « quez-vous? D'où naît le trouble que vous a causé la vue de cet « étranger? »

« Mon frère, répondit Blanca, j'aime Aben-Hamet, et s'il veut « se faire Chrétien, ma main est à lui. »

« Quoi! s'écria don Carlos, vous aimez Aben-Hamet! la fille des « Bivars aime un Maure, un Infidèle, un ennemi que nous avons « chassé de ces palais! »

« Don Carlos, répliqua Blanca, j'aime Aben-Hamet; Aben-Ha- « met m'aime; depuis trois ans il renonce à moi plutôt que de re- « noncer à la religion de ses pères. Noblesse, honneur, chevalerie, « sont en lui; jusqu'à mon dernier soupir je l'adorerai. »

Don Carlos étoit digne de sentir ce que la résolution d'Aben-Hamet avoit de généreux, quoiqu'il déplorât l'aveuglement de cet

infidèle. « Infortunée Blanca, dit-il, où te conduira cet amour?
« J'avois espéré que Lautrec, mon ami, deviendroit mon frère. »

« Tu t'étois trompé, répondit Blanca : je ne puis aimer cet étran-
« ger. Quant à mes sentiments pour Aben-Hamet, je n'en dois
« compte à personne. Garde tes sentiments de chevalerie comme
« je garderai mes serments d'amour. Sache seulement, pour te
« consoler, que jamais Blanca ne sera l'épouse d'un infidèle. »

« Notre famille disparoîtra donc de la terre ! » s'écria don Carlos.

« C'est à toi de la faire revivre, dit Blanca. Qu'importent d'ail-
« leurs des fils que tu ne verras point, et qui dégénéreront de ta
« vertu ? Don Carlos, je sens que nous sommes les derniers de no-
« tre race ; nous sortons trop de l'ordre commun pour que notre
« sang fleurisse après nous : le Cid fut notre aïeul, il sera notre
« postérité. » Blanca sortit.

Don Carlos vole chez l'Abencerage. « Maure, lui dit-il, renonce
« à ma sœur ou accepte le combat. »

« Es-tu chargé par ta sœur, répondit Aben-Hamet, de me re-
« demander les serments qu'elle m'a faits? »

« Non, répliqua don Carlos, elle t'aime plus que jamais. »

« Ah! digne frère de Blanca ! s'écria Aben-Hamet en l'interrom-
« pant, je dois tenir tout mon bonheur de ton sang ! O fortuné
« Aben-Hamet ! O heureux jour ! je croyois Blanca infidèle pour
« ce chevalier françois..... »

« Et c'est là ton malheur, s'écria à son tour don Carlos hors de
« lui ; Lautrec est mon ami ; sans toi il seroit mon frère. Rends-
« moi raison des larmes que tu fais verser à ma famille. »

« Je le veux bien, répondit Aben-Hamet; mais né d'une race
« qui peut-être a combattu la tienne, je ne suis pourtant point
« chevalier. Je ne vois ici personne pour me conférer l'ordre qui
« te permettra de te mesurer avec moi sans descendre de ton
« rang. »

Don Carlos, frappé de la réflexion du Maure, le regarda avec un mélange d'admiration et de fureur. Puis tout à coup : « C'est
« moi qui t'armerai chevalier! tu en es digne. »

Aben-Hamet fléchit le genou devant don Carlos, qui lui donne l'accolade, en lui frappant trois fois l'épaule du plat de son épée; ensuite don Carlos lui ceint cette même épée que l'Abencerage va peut-être lui plonger dans la poitrine ; tel étoit l'antique honneur.

Tous deux s'élancent sur leurs coursiers, sortent des murs de Grenade, et volent à la fontaine du Pin. Les duels des Maures et

des Chrétiens avoient depuis longtemps rendu cette source célèbre. C'étoit là que Malique Alabès s'étoit battu contre Ponce de Léon, et que le grand-maître de Calatrava avoit donné la mort au valeureux Abayados. On voyoit encore les débris des armes de ce chevalier maure suspendus aux branches du pin, et l'on apercevoit sur l'écorce de l'arbre quelques lettres d'une inscription funèbre. Don Carlos montra de la main la tombe d'Abayados à l'Abencerage : « Imite, lui cria-t-il, ce brave Infidèle, et reçois « le baptême et la mort de ma main. »

« La mort peut-être, répondit Aben-Hamet; mais vive Allah et « le Prophète! »

Ils prirent aussitôt le champ, et coururent l'un sur l'autre avec furie. Ils n'avoient que leurs épées : Aben-Hamet étoit moins habile dans les combats que don Carlos, mais la bonté de ses armes, trempées à Damas, et la légèreté de son cheval arabe, lui donnoient encore l'avantage sur son ennemi. Il lança son coursier comme les Maures, et avec son large étrier tranchant, il coupa la jambe droite du cheval de don Carlos au-dessous du genou. Le cheval blessé s'abattit, et don Carlos, démonté par ce coup heureux, marcha sur Aben-Hamet l'épée haute. Aben-Hamet saute à terre et reçoit don Carlos avec intrépidité. Il pare les premiers coups de l'Espagnol, qui brise son épée sur le fer de Damas. Trompé deux fois par la fortune, don Carlos verse des pleurs de rage, et crie à son ennemi : « Frappe, Maure, frappe; don Car« los désarmé te défie, toi et toute ta race infidèle. »

« Tu pouvois me tuer, répond l'Abencerage, mais je n'ai ja« mais songé à te faire la moindre blessure : j'ai voulu seulement « te prouver que j'étois digne d'être ton frère, et t'empêcher de « me mépriser. »

Dans cet instant on aperçoit un nuage de poussière. Lautrec et Blanca pressoient deux cavales de Fez plus légères que les vents. Ils arrivent à la fontaine du Pin et voient le combat suspendu.

« Je suis vaincu, dit don Carlos, ce chevalier m'a donné la vie. « Lautrec, vous serez peut-être plus heureux que moi. »

« Mes blessures, dit Lautrec d'une voix noble et gracieuse, me « permettent de refuser le combat contre ce chevalier courtois. « Je ne veux point, ajouta-t-il en rougissant, connoître le sujet « de votre querelle, et pénétrer un secret qui porteroit peut-être « la mort dans mon sein. Bientôt mon absence fera renaître la « paix parmi vous, à moins que Blanca ne m'ordonne de rester à « ses pieds. »

« Chevalier, dit Blanca, vous demeurerez auprès de mon frère; « vous me regarderez comme votre sœur. Tous les cœurs qui « sont ici éprouvent des chagrins; vous apprendrez de nous à « supporter les maux de la vie. »

Blanca voulut contraindre les trois chevaliers à se donner la main; tous les trois s'y refusèrent : « Je hais Aben-Hamet! » s'écria don Carlos. — « Je l'envie, » dit Lautrec. — « Et moi, dit « l'Abencerage, j'estime don Carlos et je plains Lautrec, mais je « ne saurois les aimer. »

« Voyons-nous toujours, dit Blanca, et tôt ou tard l'amitié sui-« vra l'estime. Que l'événement fatal qui nous rassemble ici soit « à jamais ignoré de Grenade. »

Aben-Hamet devint dès ce moment mille fois plus cher à la fille du duc de Santa-Fé : l'amour aime la vaillance; il ne manquoit plus rien à l'Abencerage, puisqu'il étoit brave, et que don Carlos lui devoit la vie. Aben-Hamet, par le conseil de Blanca, s'abstint, pendant quelques jours, de se présenter au palais, afin de laisser se calmer la colère de don Carlos. Un mélange de sentiments doux et amers remplissoit l'ame de l'Abencerage : si d'un côté l'assurance d'être aimé avec tant de fidélité et d'ardeur étoit pour lui une source inépuisable de délices, d'un autre côté la certitude de n'être jamais heureux sans renoncer à la religion de ses pères accabloit le courage d'Aben-Hamet. Déja plusieurs années s'étoient écoulées sans apporter de remède à ses maux : verroit-il ainsi s'écouler le reste de sa vie?

Il étoit plongé dans un abîme de réflexions les plus sérieuses et les plus tendres, lorsqu'un soir il entendit sonner cette prière chrétienne qui annonce la fin du jour. Il lui vint en pensée d'entrer dans le temple du Dieu de Blanca, et de demander des conseils au Maître de la nature.

Il sort, il arrive à la porte d'une ancienne mosquée convertie en église par les fidèles. Le cœur saisi de tristesse et de religion, il pénètre dans le temple qui fut autrefois celui de son Dieu et de sa patrie. La prière venoit de finir : il n'y avoit plus personne dans l'église. Une sainte obscurité régnoit à travers une multitude de colonnes qui ressembloient aux troncs des arbres d'une forêt régulièrement plantée. L'architecture légère des Arabes s'étoit mariée à l'architecture gothique, et, sans rien perdre de son élégance, elle avoit pris une gravité plus convenable aux méditations. Quelques lampes éclairoient à peine les enfoncements des voûtes; mais, à la clarté de plusieurs cierges allumés, on voyoit encore briller

l'autel du sanctuaire : il étinceloit d'or et de pierreries. Les Espagnols mettent toute leur gloire à se dépouiller de leurs richesses pour en parer les objets de leur culte ; et l'image du Dieu vivant placée au milieu des voiles de dentelles, des couronnes de perles et des gerbes de rubis, est adorée par un peuple à demi nu.

On ne remarquoit aucun siége au milieu de la vaste enceinte : un pavé de marbre qui recouvroit des cercueils servoit aux grands comme aux petits pour se prosterner devant le Seigneur. Aben-Hamet s'avançoit lentement dans les nefs désertes qui retentissoient du seul bruit de ses pas. Son esprit étoit partagé entre les souvenirs que cet ancien édifice de la religion des Maures retraçoit à sa mémoire, et les sentiments que la religion des Chrétiens faisoit naître dans son cœur. Il entrevit au pied d'une colonne une figure immobile, qu'il prit d'abord pour une statue sur un tombeau. Il s'en approche ; il distingue un jeune chevalier à genoux, le front respectueusement incliné, et les deux bras croisés sur sa poitrine. Ce chevalier ne fit aucun mouvement au bruit des pas d'Aben-Hamet ; aucune distraction, aucun signe extérieur de vie ne troubla sa profonde prière. Son épée étoit couchée à terre devant lui, et son chapeau chargé de plumes étoit posé sur le marbre à ses côtés : il avoit l'air d'être fixé dans cette attitude par l'effet d'un enchantement. C'étoit Lautrec : « Ah ! dit l'Abencerage en lui-« même, ce jeune et beau François demande au Ciel quelque faveur « signalée ; ce guerrier, déja célèbre par son courage, répand ici « son cœur devant le Souverain du ciel, comme le plus humble et « le plus obscur des hommes. Prions donc aussi le Dieu des che-« valiers et de la gloire. »

Aben-Hamet alloit se précipiter sur le marbre, lorsqu'il aperçut, à la lueur d'une lampe, des caractères arabes et un verset du Coran, qui paroissoient sous un plâtre à demi tombé. Les remords rentrent dans son cœur, et il se hâte de quitter l'édifice où il a pensé devenir infidèle à sa religion et à sa patrie.

Le cimetière qui environnoit cette ancienne mosquée étoit une espèce de jardin planté d'orangers, de cyprès, de palmiers, et arrosé par deux fontaines ; un cloître régnoit à l'entour. Aben-Hamet, en passant sous un des portiques, aperçut une femme prête à entrer dans l'église. Quoiqu'elle fût enveloppée d'un voile, l'Abencerage reconnut la fille du duc de Santa-Fé ; il l'arrête et lui dit : « Viens-tu chercher Lautrec dans ce temple ? »

« Laisse là ces vulgaires jalousies, répondit Blanca ; si je ne « t'aimois plus, je te le dirois : je dédaignerois de te tromper. Je

« viens ici prier pour toi; toi seul es maintenant l'objet de mes « vœux : j'oublie mon ame pour la tienne. Il ne falloit pas m'en- « ivrer du poison de ton amour, ou il falloit consentir à servir le « Dieu que je sers. Tu troubles toute ma famille; mon frère te « hait; mon père est accablé de chagrin, parceque je refuse de « choisir un époux. Ne t'aperçois-tu pas que ma santé s'altère? « Vois cet asile de la mort; il est enchanté ! Je m'y reposerai bien- « tôt, si tu ne te hâtes de recevoir ma foi au pied de l'autel des « Chrétiens. Les combats que j'éprouve minent peu à peu ma vie; « la passion que tu m'inspires ne soutiendra pas toujours ma frêle « existence : songe, ô Maure! pour te parler ton langage, que « le feu qui allume le flambeau est aussi le feu qui le consume. »

Blanca entre dans l'église, et laisse Aben-Hamet accablé de ces dernières paroles.

C'en est fait, l'Abencerage est vaincu; il va renoncer aux erreurs de son culte; assez longtemps il a combattu. La crainte de voir Blanca mourir l'emporte sur tout autre sentiment dans le cœur d'Aben-Hamet. Après tout, se disoit-il, le Dieu des Chrétiens est peut-être le Dieu véritable. Ce Dieu est toujours le Dieu des nobles ames, puisqu'il est celui de Blanca, de don Carlos et de Lautrec.

Dans cette pensée, Aben-Hamet attendit avec impatience le lendemain pour faire connoître sa résolution à Blanca, et changer une vie de tristesse et de larmes en une vie de joie et de bonheur. Il ne put se rendre au palais du duc de Santa-Fé que le soir. Il apprit que Blanca étoit allée avec son frère au Généralife, où Lautrec donnoit une fête. Aben-Hamet, agité de nouveaux soupçons, vole sur les traces de Blanca. Lautrec rougit en voyant paroître l'Abencerage; quant à don Carlos, il reçut le Maure avec une froide politesse, mais à travers laquelle perçoit l'estime.

Lautrec avoit fait servir les plus beaux fruits de l'Espagne et de l'Afrique dans une des salles du Généralife, appelée la salle des Chevaliers. Tout autour de cette salle étoient suspendus les portraits des princes et des chevaliers vainqueurs des Maures, Pélage, le Cid, Gonzalve de Cordoue. L'épée du dernier roi de Grenade étoit attachée au-dessous de ces portraits. Aben-Hamet renferma sa douleur en lui-même, et dit seulement comme le lion, en regardant ces tableaux : « Nous ne savons pas peindre. »

Le généreux Lautrec, qui voyoit les yeux de l'Abencerage se tourner malgré lui vers l'épée de Boabdil, lui dit : « Chevalier « maure, si j'avois prévu que vous m'eussiez fait l'honneur de

« venir à cette fête, je ne vous aurois pas reçu ici. On perd tous « les jours une épée, et j'ai vu le plus vaillant des rois remettre « la sienne à son heureux ennemi. »

« Ah ! s'écria le Maure en se couvrant le visage d'un pan de sa « robe, on peut la perdre comme François Ier; mais comme Boab- « dil!... »

La nuit vint; on apporta des flambeaux; la conversation changea de cours. On pria don Carlos de raconter la découverte du Mexique. Il parla de ce monde inconnu avec l'éloquence pompeuse naturelle à la nation espagnole. Il dit les malheurs de Montézume, les mœurs des Américains, les prodiges de la valeur castillane, et même les cruautés de ses compatriotes qui ne lui sembloient mériter ni blâme ni louange. Ces récits enchantoient Aben-Hamet, dont la passion pour les histoires merveilleuses trahissoit le sang arabe. Il fit à son tour le tableau de l'empire ottoman, nouvellement assis sur les ruines de Constantinople, non sans donner des regrets au premier empire de Mahomet; temps heureux où le commandeur des croyants voyoit briller autour de lui Zobéide, Fleur de Beauté, Force des Cœurs, Tourmente, et ce généreux Ganem, esclave par amour. Quant à Lautrec, il peignit la cour galante de François Ier, les arts renaissant du sein de la barbarie, l'honneur, la loyauté, la chevalerie des anciens temps, unis à la politesse des siècles civilisés, les tourelles gothiques ornées des ordres de la Grèce, et les dames gauloises rehaussant la richesse de leurs atours par l'élégance athénienne.

Après ces discours, Lautrec, qui vouloit amuser la divinité de cette fête, prit une guitare, et chanta cette romance qu'il avoit composée sur un air des montagnes de son pays[1].

Combien j'ai douce souvenance
Du joli lieu de ma naissance!
Ma sœur qu'ils étoient beaux ces jours
De France!
O mon pays, sois mes amours
Toujours!

Te souvient-il que notre mère,
Au foyer de notre chaumière,
Nous pressoit sur son cœur joyeux,
Ma chère;
Et nous baisions ses blancs cheveux
Tous deux.

[1] Cette romance est déja connue du public. J'en avois composé les paroles pour un air des montagnes d'Auvergne, remarquable par sa douceur et sa simplicité.

Ma sœur, te souvient-il encore
Du château que baignoit la Dore,
Et de cette tant vieille tour
Du Maure,
Où l'airain sonnoit le retour
Du jour?

Te souvient-il du lac tranquille
Qu'effleuroit l'hirondelle agile,
Du vent qui courboit le roseau
Mobile,
Et du soleil couchant sur l'eau,
Si beau?

Oh! qui me rendra mon Hélène,
Et ma montagne et le grand chêne?
Leur souvenir fait tous les jours
Ma peine:
Mon pays sera mes amours
Toujours!

Lautrec, en achevant le dernier couplet, essuya avec son gant une larme que lui arrachoit le souvenir du gentil pays de France. Les regrets du beau prisonnier furent vivement sentis par Aben-Hamet, qui déploroit comme Lautrec la perte de sa patrie. Sollicité de prendre à son tour la guitare, il s'en excusa, en disant qu'il ne savoit qu'une romance, et qu'elle seroit peu agréable à des Chrétiens.

« Si ce sont des Infidèles qui gémissent de nos victoires, repartit « dédaigneusement don Carlos, vous pouvez chanter; les larmes « sont permises aux vaincus. »

« Oui, dit Blanca, et c'est pour cela que nos pères, soumis autre- « fois au joug des Maures, nous ont laissé tant de complaintes. »

Aben-Hamet chanta donc cette ballade, qu'il avoit apprise d'un poëte de la tribu des Abencerages [1].

Le roi don Juan,
Un jour chevauchant,
Vit sur la montagne
Grenade d'Espagne;
Il lui dit soudain:
Cité mignonne,
Mon cœur te donne
Avec ma main.

[1] En traversant un pays montagneux entre Algésiras et Cadix, je m'arrêtai dans une VENTA située au milieu d'un bois. Je n'y trouvai qu'un petit garçon de quatorze à quinze ans, et une petite fille à peu près du même âge, frère et sœur, qui tressoient auprès du feu des nattes de jonc. Ils chantoient une romance dont je ne comprenois pas les paroles, mais dont l'air étoit simple et naïf. Il faisoit un temps affreux; je restai deux heures à la

Je t'épouserai,
Puis apporterai
En dons à ta ville
Cordoue et Séville.
Superbes atours
Et perle fine
Je te destine
Pour nos amours.

Grenade répond :
Grand roi de Léon,
Au Maure liée,
Je suis mariée.
Garde tes présents :
J'ai pour parure
Riche ceinture
Et beaux enfants.

Ainsi tu disois ;
Ainsi tu mentois ;
O mortelle injure !
Grenade est parjure !
Un Chrétien maudit,
D'Abencerage
Tient l'héritage :
C'étoit écrit !

Jamais le chameau
N'apporte au tombeau
Près de la Piscine
L'Haggi de Médine.
Un Chrétien maudit,
D'Abencerage
Tient l'héritage :
C'étoit écrit !

O bel Alhambra !
O palais d'Allah !
Cité des fontaines !
Fleuve aux vertes plaines !
Un Chrétien maudit,
D'Abencerage
Tient l'héritage :
C'étoit écrit !

La naïveté de ces plaintes avoit touché jusqu'au superbe don Carlos, malgré les imprécations prononcées contre les Chrétiens.

VENTA. Mes jeunes hôtes répétèrent si longtemps les couplets de leur romance, qu'il me fut aisé d'en apprendre l'air par cœur. C'est sur cet air que j'ai composé la romance de l'Abencerage. Peut-être étoit-il question d'Aben-Hamet dans la chanson de mes deux petits Espagnols. Au reste, le dialogue de Grenade et du roi de Léon est imité d'une romance espagnole.

Il auroit bien desiré qu'on le dispensât de chanter lui-même; mais par courtoisie pour Lautrec, il crut devoir céder à ses prières. Aben-Hamet donna la guitare au frère de Blanca, qui célébra les exploits du Cid, son illustre aïeul.

Prêt à partir pour la rive africaine[1],
Le Cid armé, tout brillant de valeur,
Sur sa guitare, aux pieds de sa Chimène,
Chantoit ces vers que lui dictoit l'honneur :

Chimène a dit : Va combattre le Maure ;
De ce combat surtout reviens vainqueur.
Oui, je croirai que Rodrigue m'adore
S'il fait céder son amour à l'honneur.

Donnez, donnez et mon casque et ma lance !
Je veux montrer que Rodrigue a du cœur :
Dans les combats signalant sa vaillance,
Son cri sera pour sa dame et l'honneur.

Maure vanté par ta galanterie,
De tes accents mon noble chant vainqueur
D'Espagne un jour deviendra la folie,
Car il peindra l'amour avec l'honneur.

Dans le vallon de notre Andalousie,
Les vieux Chrétiens conteront ma valeur :
Il préféra, diront-ils, à la vie
Son Dieu, son roi, sa Chimène et l'honneur.

Don Carlos avoit paru si fier, en chantant ces paroles d'une voix mâle et sonore, qu'on l'auroit pris pour le Cid lui-même. Lautrec partageoit l'enthousiasme guerrier de son ami, mais l'Abencerage avoit pâli au nom du Cid.

« Ce chevalier, dit-il, que les Chrétiens appellent la Fleur des « batailles, porte parmi nous le nom de cruel. Si sa générosité avoit « égalé sa valeur !... »

« Sa générosité, repartit vivement don Carlos interrompant « Aben-Hamet, surpassoit encore son courage, et il n'y a que des

[1] Tout le monde connoit l'air des FOLIES D'ESPAGNE. Cet air étoit sans paroles, du moins il n'y avoit point de paroles qui en rendissent le caractère grave, religieux et chevaleresque. J'ai essayé d'exprimer ce caractère dans la romance du Cid. Cette romance s'étant répandue dans le public sans mon aveu, des maitres célèbres m'ont fait l'honneur de l'embellir de leur musique. Mais comme je l'avois expressément composée pour l'air *des* FOLIES D'ESPAGNE, il y a un couplet qui devient un vrai galimatias, s'il ne se rapporte à mon intention primitive :

. . . Mon noble chant vainqueur
D'Espagne un jour deviendra *la folie*, etc.

Enfin ces trois romances n'ont quelque mérite qu'autant qu'elles sont chantées sur trois vieux airs véritablement nationaux; elles amènent d'ailleurs le denoûment.

« Maures qui puissent calomnier le héros à qui ma famille doit le « jour. »

« Que dis-tu? s'écria Aben-Hamet s'élançant du siége où il étoit « à demi couché : tu comptes le Cid parmi tes aïeux? »

« Son sang coule dans mes veines, répliqua don Carlos, et je « me reconnois de ce noble sang à la haine qui brûle dans mon « cœur contre les ennemis de mon Dieu. »

« Ainsi, dit Aben-Hamet, regardant Blanca, vous êtes de la « maison de ces Bivars qui, après la conquête de Grenade, enva- « hirent les foyers des malheureux Abencerages et donnèrent la « mort à un vieux chevalier de ce nom qui voulut défendre le « tombeau de ses aïeux ! »

« Maure ! s'écria don Carlos enflammé de colère, sache que je « ne me laisse point interroger. Si je possède aujourd'hui la dé- « pouille des Abencerages, mes ancêtres l'ont acquise au prix de « leur sang, et ils ne la doivent qu'à leur épée. »

« Encore un mot, dit Aben-Hamet, toujours plus ému : nous « avons ignoré dans notre exil que les Bivars eussent porté le titre « de Santa-Fé, c'est ce qui a causé mon erreur. »

« Ce fut, répondit don Carlos, à ce même Bivar, vainqueur des « Abencerages, que ce titre fut conféré par Ferdinand-le-Catho- « lique. »

La tête d'Aben-Hamet se pencha dans son sein : il resta debout au milieu de don Carlos, de Lautrec et de Blanca étonnés. Deux torrents de larmes coulèrent de ses yeux sur le poignard attaché à sa ceinture. « Pardonnez, dit-il ; les hommes, je le sais, ne doivent « pas répandre des larmes : désormais les miennes ne couleront plus « au dehors, quoiqu'il me reste beaucoup à pleurer : écoutez-moi.

« Blanca, mon amour pour toi égale l'ardeur des vents brûlants « de l'Arabie. J'étois vaincu ; je ne pouvois plus vivre sans toi. « Hier, la vue de ce chevalier françois en prières, tes paroles « dans le cimetière, m'avoient fait prendre la résolution de con- « noître ton Dieu et de t'offrir ma foi. »

Un mouvement de joie de Blanca, et de surprise de don Carlos, interrompit Aben-Hamet ; Lautrec cacha son visage dans ses deux mains. Le Maure devina sa pensée, et secouant la tête avec un sourire déchirant : « Chevalier, dit-il, ne perds pas toute espé- « rance ; et toi, Blanca, pleure à jamais sur le dernier Abence- « rage ! »

Blanca, don Carlos, Lautrec lèvent tous trois les mains au ciel et s'écrient : « Le dernier Abencerage ! »

Le silence règne ; la crainte, l'espoir, la haine, l'amour, l'étonnement, la jalousie agitent tous les cœurs ; Blanca tombe bientôt à genoux. « Dieu de bonté ! dit-elle, tu justifies mon choix : je « ne pouvois aimer que le descendant des héros. »

« Ma sœur, s'écria don Carlos irrité, songez donc que vous « êtes ici devant Lautrec ! »

« Don Carlos, dit Aben-Hamet, suspends ta colère ; c'est à moi « à vous rendre le repos. » Alors s'adressant à Blanca qui s'étoit assise de nouveau :

« Houri du ciel, Génie de l'amour et de la beauté, Aben-Hamet « sera ton esclave jusqu'à son dernier soupir ; mais connois toute « l'étendue de son malheur. Le vieillard immolé par ton aïeul en « défendant ses foyers étoit le père de mon père ; apprends encore « un secret que je t'ai caché ou plutôt que tu m'avois fait oublier. « Lorsque je vins la première fois visiter cette triste patrie, j'avois « surtout pour dessein de chercher quelque fils des Bivars, qui « pût me rendre compte du sang que ses pères avoient versé. »

« Eh bien, dit Blanca d'une voix douloureuse, mais soutenue « par l'accent d'une grande ame ; quelle est ta résolution ? »

« La seule qui soit digne de toi, répondit Aben-Hamet : te « rendre tes serments, satisfaire par mon éternelle absence et par « ma mort à ce que nous devons l'un et l'autre à l'inimitié de « nos dieux, de nos patries, de nos familles. Si jamais mon image « s'effaçoit de ton cœur ; si le temps, qui détruit tout, emportoit « de ta mémoire le souvenir d'Abencerage... ce chevalier fran- « çois..... Tu dois ce sacrifice à ton frère. »

Lautrec se lève avec impétuosité, se jette dans les bras du Maure. « Aben-Hamet ! s'écrie-t-il, ne crois pas me vaincre en générosité : « je suis François ; Bayard m'arma chevalier ; j'ai versé mon « sang pour mon roi ; je serai, comme mon parrain et comme mon « prince, sans peur et sans reproche. Si tu restes parmi nous, je « supplie don Carlos de t'accorder la main de sa sœur ; si tu quittes « Grenade, jamais un mot de mon amour ne troublera ton amante. « Tu n'emporteras point dans ton exil la funeste idée que Lau- « trec, insensible à ta vertu, cherche à profiter de ton malheur. «

Et le jeune chevalier pressoit le Maure sur son sein avec la chaleur et la vivacité d'un François.

« Chevaliers, dit don Carlos à son tour, je n'attendois pas moins « de vos illustres races. Aben-Hamet, à quelle marque puis-je « vous reconnoître pour le dernier Abencerage ? »

« A ma conduite, » répondit Aben-Hamet.

« Je l'admire, dit l'Espagnol : mais, avant de m'expliquer, « montrez-moi quelque signe de votre naissance. »

Aben-Hamet tira de son sein l'anneau héréditaire des Abencerages qu'il portoit suspendu à une chaîne d'or.

A ce signe, don Carlos tendit la main au malheureux Aben-Hamet. « Sire chevalier, dit-il, je vous tiens pour prud'homme « et véritable fils de rois. Vous m'honorez par vos projets sur ma « famille : j'accepte le combat que vous étiez venu secrètement « chercher. Si je suis vaincu, tous mes biens, autrefois tous les « vôtres, vous seront fidèlement remis. Si vous renoncez au projet « de combattre, acceptez à votre tour ce que je vous offre : soyez « chrétien et recevez la main de ma sœur, que Lautrec a de-« mandée pour vous. »

La tentation étoit grande; mais elle n'étoit pas au-dessus des forces d'Aben-Hamet. Si l'amour dans toute sa puissance parloit au cœur de l'Abencerage, d'une autre part il ne pensoit qu'avec épouvante à l'idée d'unir le sang des persécuteurs au sang des persécutés. Il croyoit voir l'ombre de son aïeul sortir du tombeau et lui reprocher cette alliance sacrilége. Transpercé de douleur, Aben-Hamet s'écrie : « Ah ! faut-il que je rencontre ici tant d'ames « sublimes, tant de caractères généreux, pour mieux sentir ce « que je perds ! Que Blanca prononce; qu'elle dise ce qu'il faut « que je fasse pour être plus digne de son amour. »

Blanca s'écrie : « Retourne au désert ! » et elle s'évanouit.

Aben-Hamet se prosterna, adora Blanca encore plus que le ciel, et sortit sans prononcer une seule parole. Dès la nuit même il partit pour Malaga, et s'embarqua sur un vaisseau qui devoit toucher à Oran. Il trouva campée près de cette ville la caravane qui tous les trois ans sort de Maroc, traverse l'Afrique, se rend en Égypte et rejoint dans l'Yémen la caravane de La Mecque. Aben-Hamet se mit au nombre des pèlerins.

Blanca, dont les jours furent d'abord menacés, revint à la vie. Lautrec, fidèle à la parole qu'il avoit donnée à l'Abencerage, s'éloigna, et jamais un mot de son amour ou de sa douleur ne troubla la mélancolie de la fille du duc de Santa-Fé. Chaque année Blanca alloit errer sur les montagnes de Malaga, à l'époque où son amant avoit coutume de revenir d'Afrique ; elle s'asseyoit sur les rochers, regardoit la mer, les vaisseaux lointains, et retournoit ensuite à Grenade : elle passoit le reste de ses jours parmi les ruines de l'Alhambra. Elle ne se plaignoit point ; elle ne pleuroit point : elle ne parloit jamais d'Aben-Hamet : un étranger l'auroit

crue heureuse. Elle resta seule de sa famille. Son père mourut de chagrin, et don Carlos fut tué dans un duel où Lautrec lui servit de second. On n'a jamais su quelle fut la destinée d'Aben-Hamet.

Lorsqu'on sort de Tunis par la porte qui conduit aux ruines de Carthage, on trouve un cimetière : sous un palmier, dans un coin de ce cimetière, on m'a montré un tombeau qu'on appelle *le tombeau du dernier Abencerage*. Il n'a rien de remarquable ; la pierre sépulcrale en est tout unie : seulement, d'après une coutume des Maures, on a creusé au milieu de cette pierre un léger enfoncement avec le ciseau. L'eau de la pluie se rassemble au fond de cette coupe funèbre, et sert, dans un climat brûlant, à désaltérer l'oiseau du ciel.

POÉSIES.

PRÉFACE.

DANS l'Avertissement placé à la tête du premier volume des OEuvres complètes (édition de 1829), j'ai dit : « J'ai longtemps fait des vers avant « de descendre à la prose. Ce n'étoit qu'avec regret que M. de Fontanes « m'avoit vu renoncer aux Muses : moi-même je ne les ai quittées que pour « exprimer plus rapidement des vérités que je croyois utiles. »

Dans la Préface des ouvrages politiques, j'ai dit : « Les Muses furent « l'objet du culte de ma jeunesse; ensuite je continuai d'écrire en prose « avec un penchant égal sur des sujets d'imagination, d'histoire, de poli- « tique, et même de finances. Mon premier ouvrage, l'*Essai historique*, « est un long traité d'histoire et de politique. Dans le *Génie du Christia- « nisme*, la politique se retrouve partout, et je n'ai pu me défendre de « l'introduire jusque dans l'*Itinéraire* et dans *les Martyrs*. Mais par l'im- « possibilité où sont les hommes d'accorder deux aptitudes à un même es- « prit, on ne voulut sortir pour moi du préjugé commun qu'à l'apparition « de la *Monarchie selon la Charte*. »

Vous avez fait beaucoup de vers, me dira-t-on : soit; mais sont-ils bons ? voilà toute la question pour le public.

Je sais fort bien que ce n'est pas à moi, mais au public, à trancher cette question. Je ne pourrois appuyer mes espérances que sur une autorité grave à la vérité, mais peut-être fascinée par les illusions de l'amitié. Je vais présenter quelques observations dont je ne prétends faire aucune application à ma personne : je le dis avec sincérité, et j'espère qu'on le croira.

Les grands poëtes ont été souvent de grands écrivains en prose; qui peut le plus, peut le moins : mais les bons écrivains en prose ont été presque toujours de méchants poëtes. La difficulté est de déterminer, lorsqu'on écrit aussi facilement en prose qu'en vers, et en vers qu'en prose, si la nature vous avoit fait poëte d'abord et prosateur ensuite, ou prosateur en premier lieu et poëte après.

Si vous avez écrit plus de vers que de prose, ou plus de prose que de vers, on vous range dans la catégorie des écrivains en vers ou en prose, d'après le nombre et le succès de vos ouvrages.

Si l'un des deux talents domine chez vous, vous êtes vite classé.

Si les deux talents sont à peu près sur la même ligne, à l'instant on vous en refuse un, par *cette impossibilité où sont les hommes d'accorder deux aptitudes à un même esprit*, comme je l'ai déja remarqué. On vous loue même excessivement de ce que vous avez, pour déprécier ce que vous avez encore, mais ce qu'on ne veut pas reconnoître; on vous élève aux nues pour

vous rabaisser au-dessous de tout. L'envie est fort embarrassée, car elle se voit obligée d'accroître votre gloire pour la détruire; et si le résultat lui fait plaisir, le moyen lui fait peine.

Répétez, par exemple, jusqu'à satiété que presque tous les grands talents politiques et militaires de la Grèce, de l'Italie ancienne, de l'Italie moderne, de l'Allemagne, de l'Angleterre, ont été aussi de grands talents littéraires, vous ne parviendrez jamais à convaincre de cette vérité de fait la partie médiocre et envieuse de notre société. Ce préjugé barbare qui sépare les talents n'existe qu'en France, où l'amour-propre est inquiet, où chacun croit perdre ce que son voisin possède, où enfin on avoit divisé les facultés de l'esprit comme les classes des citoyens. Nous avions nos trois ordres intellectuels, le génie politique, le génie militaire, le génie littéraire, comme nous avions nos trois ordres politiques, le clergé, la noblesse et le tiers-état : mais dans la constitution des trois ordres intellectuels, *il étoit de principe* qu'ils ne pouvoient jamais se trouver réunis dans la même chambre, c'est-à-dire dans la même tête.

Le gouvernement public dont nous jouissons maintenant fera disparoître peu à peu ces notions dignes des Velches. Il étoit tout simple que dans une monarchie militaire où l'on n'avoit besoin ni de l'étude politique, ni de l'éloquence de la tribune, les lettres parussent un amusement de cabinet ou une occupation de collége. Force sera aujourd'hui de reconnoître que le consul Cicéron étoit non-seulement un grand orateur, mais encore un grand écrivain, comme César étoit un grand historien et un grand poëte.

De ces considérations (que, pour le dire encore une fois, je présente dans un intérêt général, nullement dans celui de ma vanité) je passe à l'*historique* de mes poésies.

Si j'avois voulu tout imprimer, le public n'en auroit pas été quitte à moins de deux ou trois gros volumes. Je faisois des vers au collége, et j'ai continué d'en faire jusqu'à ce jour : *je me suis gardé de les montrer aux gens.* Les Muses ont été pour moi des divinités de famille, des Lares que je n'adorois qu'à mes foyers.

Les poésies, en très petit nombre, que je me suis déterminé à conserver, sont divisées en deux classes, savoir : les poésies échappées à ma première jeunesse, et celles que j'ai composées aux différentes époques de ma vie. J'en ai marqué les dates autant que possible, afin qu'on pût suivre dans mes vers, comme on a suivi dans ma prose, l'ordre chronologique des idées, et le développement graduel de l'art.

Tous mes premiers vers, sans exception, sont inspirés par l'amour des champs; ils forment une suite de petites idylles sans *moutons*, et où l'on trouve à peine un *berger*. J'ai compris les vers de 1784 à 1790 sous ce titre : *Tableaux de la Nature.* Je n'ai rien ou presque rien changé à ces vers : composés à une époque où Dorat avoit gâté le goût des jeunes poëtes, ils n'ont rien de maniéré, quoique la langue y soit quelquefois fortement invertie; ils sont d'ailleurs coupés avec une liberté de césure que l'on ne se permettoit guère alors. Les rimes sont soignées; les mètres variés, quoi-

que disposés à se former en dix syllabes. On retrouve dans ces essais de ma muse des descriptions que j'ai transportées depuis dans ma prose.

C'est dans ces idylles d'une espèce nouvelle que le lecteur rencontrera les premières lignes qui aient jamais été imprimées de moi. Le neuvième tableau fut inséré dans l'*Almanach des Muses* de 1790; il y figure à la page 205 sous ce titre que je lui ai conservé : *l'Amour de la campagne*, par le chevalier C***. On en parla dans la société de Ginguené, de Lebrun, de Chamfort, de Parny, de Flins, de La Harpe et de Fontanes, avec lesquels j'avois des liaisons plus ou moins étroites. Je prenois mal mon temps pour faire *ma veille des armes* dans l'*Almanach des Muses*; on étoit déja en pleine révolution, et ce n'étoit plus avec des quatrains qu'on pouvoit aller à la renommée.

Voici ce que je lis dans les Mémoires inédits de ma vie, au sujet de mon début dans la carrière littéraire. Après avoir fait le tableau des diverses sociétés de Paris à cette époque, et le portrait des principaux acteurs, je dis :

« On me demandera : Et l'histoire de votre présentation, que devint-« elle? — Elle resta là. — Vous ne chassâtes donc plus avec le roi après « avoir monté dans les carrosses? — Pas plus qu'avec l'empereur de la « Chine. — Vous ne retournâtes donc plus à la cour? — J'allai deux fois « jusqu'à Sèvres et revins à Paris. — Vous ne tirâtes donc aucun parti « de votre position et de celle de votre frère? — Aucun. — Que faisiez-« vous donc? — Je m'ennuyois. — Ainsi vous ne vous sentiez aucune am-« bition? — Si fait : à force d'intrigues et de soucis, je parvins, par la « protection de Delisle de Sales, à la gloire de faire insérer dans l'*Alma-« nach des Muses* une idylle (*l'Amour de la campagne*) dont l'apparition « me pensa faire mourir de crainte et d'espérance. »

Au retour de l'émigration, mon ami M. de Fontanes, qui connoissoit mes secrets poétiques, m'engagea à laisser insérer dans *le Mercure* les vers intitulés *la Forêt*. Tandis que j'étois à Londres, M. Peltier avoit publié dans son journal mon imitation de l'élégie de Gray sur un *Cimetière de campagne*. Cette imitation a été réimprimée en 1828 dans les *Annales romantiques*. Les autres pièces ont été publiées pour la première fois, en 1828, dans l'édition de mes OEuvres complètes.

TABLEAUX
DE LA NATURE.

DE 1784 A 1789.

PREMIER TABLEAU.

INVOCATION.

Je voudrois célébrer dans des vers ingénus
Les plantes, leurs amours, leurs penchants inconnus,
L'humble mousse attachée aux voûtes des fontaines,
L'herbe qui d'un tapis couvre les vertes plaines,
Sur ces monts exaltés le cèdre précieux
Qui parfume les airs, et s'approche des cieux
Pour offrir son encens au Dieu de la nature,
Le roseau qui frémit au bord d'une onde pure,
Le tremble au doux parler, dont le feuillage frais
Remplit de bruits légers les antiques forêts,
Et le pin qui, croissant sur des grèves sauvages,
Semble l'écho plaintif des mers et des orages :
L'innocente nature et ses tableaux touchants,
Ainsi qu'à mon amour auront part à mes chants.

SECOND TABLEAU.

LA FORÊT.

Forêt silencieuse, aimable solitude,
Que j'aime à parcourir votre ombrage ignoré !
Dans vos sombres détours, en rêvant égaré,
J'éprouve un sentiment libre d'inquiétude !
Prestige de mon cœur ! je crois voir s'exhaler
Des arbres, des gazons, une douce tristesse :
Cette onde que j'entends murmure avec mollesse,
Et dans le fond des bois semble encor m'appeler.
Oh ! que ne puis-je, heureux, passer ma vie entière
Ici, loin des humains ! — Au bruit de ces ruisseaux,
Sur un tapis de fleurs, sur l'herbe printanière,
Qu'ignoré je sommeille à l'ombre des ormeaux !
Tout parle, tout me plaît sous ces voûtes tranquilles :
Ces genêts, ornements d'un sauvage réduit,

Ce chèvrefeuille atteint d'un vent léger qui fuit,
Balancent tour à tour leurs guirlandes mobiles.
Forêts, dans vos abris gardez mes vœux offerts!
A quel amant jamais serez-vous aussi chères ?
D'autres vous rediront des amours étrangères :
Moi, de vos charmes seuls j'entretiens vos déserts [1].

TROISIÈME TABLEAU.

LE SOIR, AU BORD DE LA MER.

Les bois épais, les sirtes mornes, nues,
Mêlent leurs bords dans les ombres chenues.
En scintillant dans le zénith d'azur,
On voit percer l'étoile solitaire ;
A l'occident, séparé de la terre,
L'écueil blanchit sous un horizon pur,
Tandis qu'au nord, sur les mers cristallines,
Flotte la nue en vapeurs purpurines.
D'un carmin vif les monts sont dessinés ;
Du vent du soir se meurt la voix plaintive ;
Et mollement l'un à l'autre enchaînés,
Les flots calmés expirent sur la rive.

Tout est grandeur, pompe, mystère, amour :
Et la nature, aux derniers feux du jour,
Avec ses monts, ses forêts magnifiques,
Son plan sublime et son ordre éternel,
S'élève ainsi qu'un temple solennel,
Resplendissant de ses beautés antiques
Le sanctuaire où le Dieu s'introduit
Semble voilé par une sainte nuit ;
Mais dans les airs la coupole hardie,
Des arts divins gracieuse harmonie,
Offre un contour peint des fraîches couleurs
De l'arc-en-ciel, de l'aurore et des fleurs.

QUATRIÈME TABLEAU.

LE SOIR, DANS UNE VALLÉE.

Déja le soir de sa vapeur bleuâtre
Enveloppoit les champs silencieux ;

[1] Vers imprimés dans *le Mercure*. Voyez la Préface.

Par le nuage étoient voilés les cieux :
Je m'avançois vers la pierre grisâtre.

Du haut d'un mont une onde, rugissant,
S'élançoit : sous de larges sycomores,
Dans ce désert d'un calme menaçant,
Rouloient les flots agités et sonores.
Le noir torrent, redoublant de vigueur,
Entroit fougueux dans la forêt obscure
De ces sapins, au port plein de langueur,
Qui, négligés comme dans la douleur,
Laissent tomber leur longue chevelure,
De branche en branche errant à l'aventure.
Se regardant dans un silence affreux,
Des rochers nus s'élevoient, ténébreux.
Leur front aride et leurs cimes sauvages
Voyoient glisser et fumer les nuages :
Leurs longs sommets, en prisme partagés,
Étoient des eaux et des mousses rongés.
Des liserons, d'humides capillaires,
Couvroient les flancs de ces monts solitaires;
Plus tristement des lierres encor
Se suspendoient aux rocs inaccessibles;
Et contrasté, teint de couleurs paisibles,
Le jonc, couvert de ses papillons d'or,
Rioit au vent sur des sites terribles.

Mais tout s'efface; et, surpris de la nuit,
Couché parmi des bruyères laineuses,
Sur le courant des ondes orageuses
Jevais pencher mon front chargé d'ennui.

CINQUIÈME TABLEAU.

NUIT DE PRINTEMPS.

Le ciel est pur, la lune est sans nuage :
Déja la nuit au calice des fleurs
Verse la perle et l'ambre de ses pleurs;
Aucun zéphyr n'agite le feuillage.
Sous un berceau, tranquillement assis,
Où le lilas flotte et pend sur ma tête,
Je sens couler mes pensers rafraîchis
Dans les parfums que la nature apprête.

Des bois dont l'ombre, en ces prés blanchissants
Avec lenteur se dessine et repose,
Deux rossignols, jaloux de leurs accents,
Vont tour à tour réveiller le printemps
Qui sommeilloit sous ces touffes de rose.
Mélodieux, solitaire Ségrais,
Jusqu'à mon cœur vous portez votre paix !
Des prés aussi traversant le silence,
J'entends au loin, vers ce riant séjour,
La voix du chien qui gronde et veille autour
De l'humble toit qu'habite l'innocence.
Mais quoi, déja, belle nuit, je te perds !
Parmi les cieux à l'aurore entr'ouverts,
Phébé n'a plus que des clartés mourantes,
Et le zéphyr, en rasant le verger,
De l'orient, avec un bruit léger,
Se vient poser sur ces tiges tremblantes.

SIXIÈME TABLEAU.

NUIT D'AUTOMNE.

Mais des nuits d'automne
Goûtons les douceurs ;
Qu'aux aimables fleurs
Succède Pomone.
Le pâle couchant
Brille encore à peine ;
De Vénus, qu'il mène,
L'astre va penchant ;
La lune, emportée
Vers d'autres climats,
Ne montrera pas
Sa face argentée.
De ces peupliers,
Au bord des sentiers,
Les zéphyrs descendent,
Dans les airs s'étendent,
Effleurent les eaux,
Et de ces ormeaux
Raniment la sève ;
Comme une vapeur,

La douce fraîcheur
De ces bois s'élève.
Sous ces arbres verts,
Qu'un vent frais balance,
J'entends en silence
Leurs légers concerts :
Mollement bercée,
La voûte pressée
En dôme orgueilleux
Serre son ombrage,
Et puis s'entr'ouvrant,
Du ciel lentement
Découvre l'image.
Là, des nuits l'azur
Dans un cristal pur
Déroule ses voiles,
Et le flot brillant
Coule en sommeillant
Sur un lit d'étoiles.

O charme nouveau !
Le son du pipeau
Dans l'air se déploie,
Et du fond des bois
M'apporte à la fois
L'amour et la joie.
Près des ruisseaux clairs,
Au chaume d'Adèle
Le pasteur fidèle
Module ses airs.
Tantôt il soupire,
Tantôt il desire,
Se tait : tour à tour
Sa simple cadence
Me peint son amour
Et son innocence.
Dans son lit heureux
La pauvre attentive
Écoute, pensive,
Ces sons dangereux :
Le drap qui la couvre

Loin d'elle a roulé,
Et son œil troublé
Mollement s'entr'ouvre.
Tout entière au bruit
Qui, pendant la nuit,
La charme et l'accuse,
Adèle au vainqueur
Son aveu refuse,
Et donne son cœur.

SEPTIÈME TABLEAU.

LE PRINTEMPS, L'ÉTÉ ET L'HIVER.

Vallee au nord, onduleuse prairie,
Déserts charmants, mon cœur, formé pour vous,
Toujours vous cherche en sa mélancolie.
A ton aspect, solitude chérie,
Je ne sais quoi de profond et de doux
Vient s'emparer de mon ame attendrie.
Si l'on savoit le calme qu'un ruisseau
En tous mes sens porte avec son murmure,
Ce calme heureux que j'ai, sur la verdure,
Goûté cent fois seul au pied d'un coteau,
Les froids amants du froid séjour des villes
Rechercheroient ces voluptés faciles.

Si le printemps les champs vient émailler,
Dans un coin frais de ce vallon paisible
Je lis assis sous le rameux noyer,
Au rude tronc, au feuillage flexible.
Du rossignol le suave soupir
Enchaîne alors mon oreille captive,
Et dans un songe au-dessus du plaisir
Laisse flotter mon ame fugitive.
Au fond d'un bois quand l'été va durant,
Est-il une onde aimable et sinueuse
Qui, dans son cours, lente et voluptueuse,
A chaque fleur s'arrête en soupirant?
Cent fois au bord de cette onde infidèle
J'irai dormir sous le coudre odorant,
Et disputer de paresse avec elle.

Sous le saule nourri de ta fraîcheur amie,
Fleuve témoin de mes soupirs,
Dans ces prés émaillés, au doux bruit des zéphyrs,
Ton passage offre ici l'image de la vie.
En des vallons déserts, au sortir de ces fleurs,
Tu conduis tes ondes errantes:
Ainsi nos heures inconstantes
Passent des plaisirs aux douleurs.

Mais si, voluptueux, du moins dans notre course
Du printemps nous savons jouir,
Nos jours plus doucement s'éloignent de leur source,
Emportant avec eux un tendre souvenir :
Ainsi tu vas moins triste au rocher solitaire,
Vers ces bois où tu fuis toujours,
Si de ces prés ton heureux cours
Entraîne quelque fleur légère.

De mon esprit ainsi l'enchantement
Naît et s'accroît pendant tout un feuillage.
L'aquilon vient, et l'on voit tristement
L'arbre isolé sur le coteau sauvage
Se balancer au milieu de l'orage.
De blancs oiseaux en troupes partagés
Quittent les bords de l'Océan antique :
Tous, en silence à la file rangés,
Fendent l'azur d'un ciel mélancolique.
J'erre aux forêts où pendent les frimas :
Interrompu par le bruit de la feuille
Que lentement je traîne sous mes pas,
Dans ses pensers mon esprit se recueille.

Qui le croiroit? plaisirs solacieux,
Je vous retrouve en ce grand deuil des cieux :
L'habit de veuve embellit la nature.
Il est un charme à des bois sans parure :
Ces prés riants entourés d'aunes verts,
Où l'onde molle énerve la pensée,
Où sur les fleurs l'ame rêve bercée
Aux doux accords du feuillage et des airs ;
Ces prés riants que l'aquilon moissonne,
Plaisent aux cœurs. Vers la terre courbés

Nous imitons, ou flétris ou tombés,
L'herbe en hiver et la feuille en automne.

HUITIÈME TABLEAU.

LA MER.

Des vastes mers tableau philosophique,
Tu plais au cœur de chagrins agité :
Quand de ton sein par les vents tourmenté,
Quand des écueils et des grèves antiques
Sortent des bruits, des voix mélancoliques,
L'ame attendrie en ses rêves se perd,
Et, s'égarant de penser en penser
Comme les flots de murmure en murmure,
Elle se mêle à toute la nature :
Avec les vents, dans le fond des déserts,
Elle gémit le long des bois sauvages,
Sur l'Océan vole avec les orages,
Gronde en la foudre, et tonne dans les mers.

Mais quand le jour sur les vagues tremblantes
S'en va mourir; quand, souriant encor,
Le vieux soleil glace de pourpre et d'or
Le vert changeant des mers étincelantes,
Dans des lointains fuyants et veloutés,
En enfonçant ma pensée et ma vue,
J'aime à créer des mondes enchantés,
Baignés des eaux d'une mer inconnue.
L'ardent desir, des obstacles vainqueur,
Trouve, embellit des rives bocagères,
Des lieux de paix, des îles de bonheur,
Où, transporté par les douces chimères,
Je m'abandonne aux songes de mon cœur.

NEUVIÈME TABLEAU.

L'AMOUR DE LA CAMPAGNE.

Que de ces prés l'émail plaît à mon cœur !
Que de ces bois l'ombrage m'intéresse !
Quand je quittai cette onde enchanteresse,
L'hiver régnoit dans toute sa fureur.

Et cependant mes yeux demandoient ce rivage;
Et cependant d'ennuis, de chagrins dévoré,
Au milieu des palais, d'hommes froids entouré,
Je regrettois partout mes amis du village.
Mais le printemps me rend mes champs et mes beaux jours.
Vous m'allez voir encore, ô verdoyantes plaines!
Assis nonchalamment auprès de vos fontaines,
Un Tibulle à la main, me nourrissant d'amours.
Fleuve de ces vallons, là, suivant tes détours,
J'irai seul et content gravir ce mont paisible;
Souvent tu me verras, inquiet et sensible,
Arrêté sur tes bords en regardant ton cours.
J'y veux terminer ma carrière;
Rentré dans la nuit des tombeaux,
Mon ombre, encor tranquille et solitaire,
Dans les forêts cherchera le repos.
Au séjour des grandeurs mon nom mourra sans gloire;
Mais il vivra longtemps sous les toits de roseaux;
Mais d'âge en âge, en gardant leurs troupeaux,
Des bergers attendris feront ma courte histoire :
« Notre ami, diront-ils, naquit sous ce berceau;
« Il commença sa vie à l'ombre de ces chênes;
« Il la passa couché près de cette eau,
« Et sous les fleurs sa tombe est dans ces plaines [1]. »

DIXIÈME TABLEAU.

LES ADIEUX.

Le temps m'appelle : il faut finir ces vers.
A ce penser défaillit mon courage.
Je vous salue, ô vallons que je perds!
Écoutez-moi : c'est mon dernier hommage.
Loin, loin d'ici, sur la terre égaré,
Je vais traîner une importune vie;
Mais quelque part que j'habite ignoré,
Ne craignez point qu'un ami vous oublie.
Oui, j'aimerai ce rivage enchanteur,
Ces monts déserts qui remplissoient mon cœur
Et de silence et de mélancolie;
Surtout ces bois chers à ma rêverie,

[1] Vers imprimés dans l'*Almanach des Muses*, année 1790, page 203. *Voyez* la Préface

Où je voyois, de buisson en buisson,
Voler sans bruit un couple solitaire,
Dont j'entendois, sous l'orme héréditaire,
Seul, attendri, la dernière chanson.
Simples oiseaux, retiendrez-vous la mienne?
Parmi ces bois, ah! qu'il vous en souvienne!
En te quittant je chante tes attraits,
Bord adoré! De ton maître fidèle
Si les talents égaloient les regrets,
Ces derniers vers n'auroient point de modèle.
Mais aux pinceaux de la nature épris,
La gloire échappe et n'en est point le prix.
Ma muse est simple, et rougissante, et nue;
Je dois mourir ainsi que l'humble fleur
Qui passe à l'ombre, et seulement connue
De ces ruisseaux qui faisoient son bonheur.

POÈMES DIVERS.

LES TOMBEAUX CHAMPÊTRES.

ÉLÉGIE IMITÉE DE GRAY[1].

Londres, 1796.

Dans les airs frémissants j'entends le long murmure
De la cloche du soir qui tinte avec lenteur.
Les troupeaux en bêlant errent sur la verdure ;
Le berger se retire et livre la nature
A la nuit solitaire, à mon penser rêveur.

Dans l'orient d'azur l'astre des nuits s'avance,
Et tout l'air se remplit d'un calme solennel.
Du vieux temple verdi sous ce lierre immortel,
L'oiseau de la nuit seul trouble le grand silence.
On n'entend que le bruit de l'insecte incertain,
Et quelquefois encore, au travers de ces hêtres,
Les sons interrompus des sonnettes champêtres
Du troupeau qui s'endort sur le coteau lointain.

Dans ce champ où l'on voit l'herbe mélancolique
Flotter sur les sillons que forment ces tombeaux,
Les rustiques aïeux de nos humbles hameaux
Au bruit du vent des nuits dorment sous l'if antique.
De la jeune Progné le ramage confus,
Du zéphyr, au matin, la voix fraîche et céleste,
Les chants perçants du coq ne réveilleront plus
Ces bergers endormis sous cette couche agreste.
Près de l'âtre brûlant une épouse modeste
N'apprête plus pour eux le champêtre repas ;
Jamais à leur retour ils ne verront, hélas !
D'enfants au doux parler une troupe légère,
Entourant leurs genoux et retardant leurs pas,
Se disputer l'amour et les baisers d'un père.

Souvent, ô laboureurs ! Cérès mûrit pour vous
Les flottantes moissons dans les champs qu'elle dore ;
Souvent avec fracas tombèrent sous vos coups
Les pins retentissants dans la forêt sonore.
En vain l'ambition, qu'enivrent ses desirs,

[1] Cette imitation a été imprimée à Londres, dans le journal de Peltier. *Voyez* la Préface.

Méprise et vos travaux et vos simples loisirs :
Eh ! que sont les honneurs ? l'enfant de la victoire,
Le paisible mortel qui conduit un troupeau,
Meurent également ; et les pas de la gloire,
Comme ceux du plaisir, ne mènent qu'au tombeau.
Qu'importe que pour nous de vains panégyriques
D'une voix infidèle aient enflé les accents ?
Les bustes animés, les pompeux monuments
Font-ils parler des morts les muettes reliques ?

Jetés loin des hasards qui forment la vertu,
Glacés par l'indigence aux jours qu'ils ont vécu,
Peut-être ici la mort enchaîne en son empire
De rustiques Newtons de la terre ignorés,
D'illustres inconnus dont les talents sacrés
Eussent charmé les dieux sur le luth qui respire :
Ainsi brille la perle au fond des vastes mers ;
Ainsi meurent aux champs des roses passagères
Qu'on ne voit point rougir, et qui, loin des bergères,
D'inutiles parfums embaument les déserts.

Là, dorment dans l'oubli des poëtes sans gloire,
Des orateurs sans voix, des héros sans victoire :
Que dis-je ! des Titus faits pour être adorés.
Mais si le sort voila tant de vertus sublimes,
Sous ces arbres en deuil combien aussi de crimes
Le silence et la mort n'ont-ils point dévorés !
Loin d'un monde trompeur, ces bergers sans envie,
Emportant avec eux leurs tranquilles vertus,
Sur le fleuve du temps passagers inconnus,
Traversèrent sans bruit les déserts de la vie.
Une pierre, aux passants demandant un soupir,
Du naufrage des ans a sauvé leur mémoire ;
Une muse ignorante y grava leur histoire
Et le texte sacré qui nous aide à mourir.
En fuyant pour toujours les champs de la lumière,
Qui ne tourne la tête au bout de la carrière ?
L'homme qui va passer cherche un secours nouveau :
Que la main d'un ami, que ses soins chers et tendres
Entr'ouvrent doucement la pierre du tombeau !
Le feu de l'amitié vit encor dans nos cendres.

Pour moi qui célébrai ces tombes sans honneur,
Si quelque voyageur, attiré sur ces rives
Par l'amour de rêver et le charme des pleurs,
S'informe de mon sort dans ses courses pensives,
Peut-être un vieux pasteur, en gardant ses troupeaux,
Lui fera simplement mon histoire en ces mots :

« Souvent nous l'avons vu, dans sa marche posée,
« Au souris du matin dans l'orient vermeil,
« Gravir les frais coteaux à travers la rosée,
« Pour admirer au loin le lever du soleil.
« Là-bas, près du ruisseau, sur la mousse légère,
« A l'ombre du tilleul que baigne le courant,
« Immobile il rêvoit, tout le jour demeurant
« Les regards attachés sur l'onde passagère.
« Quelquefois dans les bois il méditoit ses vers
« Au murmure plaintif du feuillage et des airs.
« Un matin nos regards, sous l'arbre centenaire,
« Le cherchèrent en vain au repli du ruisseau ;
« L'aurore reparut ; et l'arbre et le coteau,
« Et la bruyère encor, tout étoit solitaire.
« Le jour suivant, hélas ! à la file allongé,
« Un convoi s'avança par le chemin du temple.
« Approche, voyageur : lis ces vers, et contemple
« Ce triste monument que la mousse a rongé. »

ÉPITAPHE.

Ici dort, à l'abri des orages du monde,
Celui qui fut longtemps jouet de leur fureur.
Des forêts il chercha la retraite profonde,
Et la mélancolie habita dans son cœur.
De l'amitié divine il adora les charmes ;
Aux malheureux donna tout ce qu'il eut, des larmes.
Passant, ne porte point un indiscret flambeau
Dans l'abîme où la mort le dérobe à ta vue.
Laisse-le reposer sur la rive inconnue,
De l'autre côté du tombeau.

A LYDIE.

IMITATION D'ALCÉE, POÈTE GREC.

Londres, 1797.

Lydie, es-tu sincère? excuse mes alarmes :
Tu t'embellis en accroissant mes feux ;
Et le même moment qui t'apporte des charmes
Ride mon front et blanchit mes cheveux.

Au matin de tes ans, de la foule chérie,
Tout est pour toi joie, espérance, amour :
Et moi, vieux voyageur, sur ta route fleurie
Je marche seul et vois finir le jour.

Ainsi qu'un doux rayon quand ton regard humide
Pénètre au fond de mon cœur ranimé,
J'ose à peine effleurer d'une lèvre timide
De ton beau front le voile parfumé.

Tout à la fois honteux et fier de ton caprice,
Sans croire en toi je m'en laisse enivrer.
J'adore tes attraits, mais je me rends justice :
Je sens l'amour, et ne puis l'inspirer.

Par quel enchantement ai-je pu te séduire?
N'aurois-tu point dans mon dernier soleil
Cherché l'astre de feu qui sur moi sembloit luire,
Quand de Sapho je chantois le réveil?

Je n'ai point le talent qu'on encense au Parnasse.
Eussé-je un temple au sommet d'Hélicon,
Le talent ne rend point ce que le temps efface ;
La gloire, hélas ! ne rajeunit qu'un nom.

Le *Guerrier de Samos*, le *Berger d'Aphélie*[1],
Mes fils ingrats m'ont-ils ravi ta foi?
Ton admiration me blesse et m'humilie :
Le croirois-tu? je suis jaloux de moi.

Que m'importe de vivre au-delà de ma vie?
Qu'importe un nom par la mort publié?
Pour moi-même un moment aime-moi, ma Lydie,
Et que je sois à jamais oublié !

[1] Deux ouvrages d'Alcée.

MILTON ET DAVENANT.

Londres, 1797.

Charles avoit péri : des bourreaux-commissaires,
Des lois qu'on appeloit révolutionnaires,
L'exil et l'échafaud, la confiscation...
C'étoit la France enfin sous la Convention.
Dans les nombreux suivants de l'étendard du crime,
L'Angleterre voyoit un homme magnanime :
Milton, le grand Milton (pleurons sur les humains!)
Prodiguoit son génie à de sots puritains;
Il détestoit surtout, dans son indépendance,
Ce parti malheureux qu'une noble constance
Attachoit à son roi. Par ce zèle cruel
Milton s'étoit flétri des honneurs de Cromwell.
Un matin que du sang il avoit appétence,
Des prédicants-soldats traînent en sa présence
Un homme jeune encor, mais dont le front pâli
Est prématurément par le chagrin vieilli,
Un royaliste enfin. Dans le feu qui l'anime,
Milton d'un œil brûlant mesure sa victime,
Qui, loin d'être sensible à ses propres malheurs,
Semble admirer son juge et plaindre ses erreurs.
« Dis-nous quel est ton nom, sycophante d'un maître,
« Vassal au double cœur d'un esclave et d'un traître,
« Réponds-moi. » — « Mon nom est Davenant. » A ce nom
Vous eussiez vu soudain le terrible Milton
Tressaillir, se lever, et, renversant son siége,
Courir au prisonnier que la cohorte assiége.
« Ton nom est Davenant, dis-tu? ce nom chéri !
« Serois-tu ce mortel par les Muses nourri,
« Qui, dans les bois sacrés égarant sa jeunesse,
« Enchanta de ses vers les rives du Permesse? »
Davenant repartit : « Il est vrai qu'autrefois
« La lyre d'Aonie a frémi sous mes doigts. »
A ces mots, répandant une larme pieuse,
Oubliant des témoins la présence envieuse,
Milton serre la main du poëte admiré.
Et puis de cette voix, de ce ton inspiré
Qui d'Ève raconta les amours ineffables :
« Tu vivras, peintre heureux des élégantes fables;

« J'en jure par les arts qui nous avoient unis,
« Avant que d'Albion le sort les eût bannis.
« A des cœurs embrasés d'une flamme si belle,
« Eh ! qu'importe d'un Pym la vulgaire querelle?
« La mort frappe au hasard les princes, les sujets;
« Mais les beaux vers, voilà ce qui ne meurt jamais,
« Soit qu'on chante le peuple ou le tyran injuste :
« Virgile est immortel en célébrant Auguste !
« Quoi ! la loi frapperoit de son glaive irrité
« Un enfant d'Apollon?... Non, non, postérité !
« Soldats, retirez-vous; merci de votre zèle.
« Cet homme est sûrement un citoyen fidèle,
« Un grand républicain : je sais de bonne part
« Qu'il s'est fort réjoui de la mort de Stuart. »
— « Non, » crioit Davenant que ce reproche touche.
Mais Milton, de sa main en lui couvrant la bouche,
Au fond d'un cabinet le pousse tout d'abord,
L'enferme à double tour, puis avec un peu d'or
Éconduit poliment la horde jacobine.
Vers son hôte captif ensuite il s'achemine,
Fait apporter du vin qu'il lui verse à grands flots,
Sème le déjeuner d'agréables propos :
De politique point, mais beaucoup de critiques
Sur l'esprit des Latins et les graces attiques.
Davenant récita l'idylle du *Ruisseau;*
Milton lui repartit par le vif *Allegro*,
Du doux *Penseroso* redit le chant si triste,
Et déclama les chœurs du *Samson agoniste*.
Les poëtes, charmés de leurs talents divers,
Se quittèrent enfin, en murmurant leurs vers.
Cependant, fatigué de ses longues misères,
Le peuple soupiroit pour les lois de ses pères :
Il rappela son roi; les crimes réfrénés
Furent par un édit sagement pardonnés.
On excepta pourtant quelques hommes perfides,
Complices et fauteurs des sanglants régicides :
Milton, au premier rang, s'étoit placé parmi.
Dénoncé par sa gloire, au toit d'un vieil ami
Il avoit espéré trouver ombre et silence.
De son sort une nuit il pesoit l'inconstance :
D'une lampe empruntée à la tombe des morts,

La lueur pâlissante éclairoit ses remords.
Il entend tout à coup vers la douzième heure
Heurter de son logis la porte extérieure ;
Les verrous sont brisés par de nombreux soldats
La fille de Milton accourt ; on suit ses pas.
Dans l'asile secret un chef se précipite :
Un chapeau de ses yeux venant toucher l'orbite
Voile à demi ses traits ; il a les yeux remplis
De larmes qu'un manteau reçoit dans ses replis,
Milton ne le voit point : privé de la lumière,
La nuit règne à jamais sous sa triste paupière.
« Eh bien, que me veut-on? dit le chantre d'Adam ;
« Parlez : faut-il mourir? » — « C'est encor Davenant, »
Répond l'homme au manteau. Milton soudain s'écrie :
« O noire trahison ! moi qui sauvai ta vie ! »
—« Oui, repart le poëte interdit, rougissant,
« Mais vous êtes coupable, et j'étois innocent.
« Ferme stoïcien, montrez votre courage !
« Mon vieil ami, la mort est le commun partage :
« Ou plus tôt, ou plus tard, le trajet est égal
« Pour tous les voyageurs. Voici l'ordre fatal. »
La fille de Milton, objet rempli de charmes,
Ouvre l'affreux papier qu'elle baigne de larmes :
C'est elle qui souvent dans un docte entretien
Relit le vieil Homère à l'Homère chrétien ;
Et des textes sacrés interprète modeste,
A son père elle rend la lumière céleste,
En échange du jour qu'elle reçut de lui.
Au chevet paternel empruntant un appui,
D'une voix altérée elle lit la sentence :
« *Voulant à la justice égaler la clémence,*
« *Il nous plaît d'octroyer, de pleine autorité,*
« *A Davenant, pour prix de sa fidélité,*
« *La grace de Milton.* CHARLES. »
Qu'on se figure
Les transports que causa la touchante aventure,
Combien furent de pleurs dans Londres répandus
Pour les talents sauvés et les bienfaits rendus !

CLARISSE.

IMITATION D'UN POÈTE ÉCOSSOIS.

Londres, 1797.

Oui, je me plais, Clarisse, à la saison tardive,
Image de cet âge où le temps m'a conduit :
Du vent à tes foyers j'aime la voix plaintive
Durant la longue nuit.

Philomèle a cherché des climats plus propices;
Progné fuit à son tour : sans en être attristé,
Des beaux jours près de toi retrouvant les délices,
Ton vieux cygne est resté.

Viens dans ces champs déserts où la bise murmure
Admirer le soleil qui s'éloigne de nous :
Viens goûter de ces bois qui perdent leur parure
Le charme triste et doux.

Des feuilles que le vent détache avec ses ailes
Voltige dans les airs le défaillant essaim :
Ah! puissé-je en mourant me reposer comme elles
Un moment sur ton sein!

Pâle et dernière fleur qui survit à Pomone,
La veilleuse [1] en ces prés peint mon sort et ma foi :
De mes ans écoulés tu fais fleurir l'automne,
Et je veille pour toi.

Ce ruisseau sous tes pas cache au sein de la terre
Son cours silencieux et ses flots oubliés :
Que ma vie inconnue, obscure et solitaire,
Ainsi passe à tes pieds!

Aux portes du couchant le ciel se décolore;
Le jour n'éclaire plus notre aimable entretien :
Mais est-il un sourire aux lèvres de l'Aurore
Plus charmant que le tien?

L'astre des nuits s'avance en chassant les orages :
Clarisse, sois pour moi l'astre calme et vainqueur
Qui de mon front troublé dissipe les nuages,
Et fait rêver mon cœur.

[1] Nom populaire du colchique.

L'ESCLAVE.

Tunis, 1807.

Le vigilant derviche à la prière appelle
Du haut des minarets teints des feux du couchant.
Voici l'heure au lion qui poursuit la gazelle :
Une rose au jardin moi je m'en vais cherchant.
Musulmane aux longs yeux, d'un maître que je brave
Fille délicieuse, amante des concerts,
Est-il un sort plus doux que d'être ton esclave,
Toi que je sers, toi que je sers?

Jadis, lorsque mon bras faisoit voler la prame
Sur le fluide azur de l'abîme calmé,
Du sombre désespoir les pleurs mouilloient ma rame :
Un charme m'a guéri : j'aime et je suis aimé.
Le noir rocher me plaît; la tour que le flot lave
Me sourit maintenant aux grèves de ces mers :
Le flambeau du signal y luit pour ton esclave,
Toi que je sers, toi que je sers!

Belle et divine es-tu dans toute ta parure,
Quand la nuit au harem je glisse un pied furtif!
Les tapis, l'aloès, les fleurs et l'onde pure
Sont par toi prodigués à ton jeune captif.
Quel bonheur! au milieu du péril que j'aggrave,
T'entourer de mes bras, te parer de mes fers,
Mêler à tes colliers l'anneau de ton esclave,
Toi que je sers, toi que je sers!

Dans les sables mouvants, de ton blanc dromadaire
Je reconnois de loin le pas sûr et léger;
Tu m'apparois soudain : un astre solitaire
Est moins doux sur la vague au pauvre passager;
Du matin parfumé le souffle est moins suave,
Le palmier moins charmant au milieu des déserts.
Quel sultan glorieux égale ton esclave,
Toi que je sers, toi que je sers?

Mon pays, que j'aimois jusqu'à l'idolâtrie,
N'est plus dans les soupirs de ma simple chanson;
Je ne regrette plus ma mère et ma patrie;
Je crains qu'un prêtre saint n'apporte ma rançon.

Ne m'affranchis jamais ! laisse-moi mon entrave !
Oui, sois ma liberté, mon Dieu, mon univers !
Viens, sous tes beaux pieds nus, viens fouler ton esclave,
Toi que je sers, toi que je sers !

NOUS VERRONS.

Paris, 1810.

Le passé n'est rien dans la vie,
Et le présent est moins encor :
C'est à l'avenir qu'on se fie
Pour nous donner joie et trésor.
Tout mortel dans ses vœux devance
Cet avenir où nous courons ;
Le bonheur est en espérance ;
On vit en disant : Nous verrons.

Mais cet avenir plein de charmes,
Qu'est-il lorsqu'il est arrivé ?
C'est le présent qui de nos larmes
Matin et soir est abreuvé !
Aussitôt que s'ouvre la scène
Qu'avec ardeur nous desirons,
On bâille, on la regarde à peine :
On vit, en disant : Nous verrons.

Ce vieillard penche vers la terre ;
Il touche à ses derniers instants :
Y pense-t-il ? Non : il espère
Vivre encor soixante et dix ans.
Un docteur, fort d'expérience,
Veut lui prouver que nous mourons ;
Le vieillard rit de la sentence
Et meurt en disant : Nous verrons.

Valère et Damis n'ont qu'une ame,
C'est le modèle des amis.
Valère en un malheur réclame
La bourse et les soins de Damis :
« Je viens à vous, ami sincère,
« Ou ce soir au fond des prisons...
« — Quoi ! ce soir même ? — Oui ! — Cher Valère,
« Revenez demain : nous verrons. »

Gare! faites place aux carrosses
Où s'enfle l'orgueilleux manant
Qui jadis conduisoit deux rosses
A trente sous pour le passant.
Le peuple écrasé par la roue
Maudit l'enfant des Porcherons.
Moi, du prince évitant la boue,
Je me range et dis : Nous verrons.

Nous verrons est un mot magique
Qui sert dans tous les cas fâcheux :
Nous verrons, dit le politique ;
Nous verrons, dit le malheureux.
Les grands hommes de nos gazettes,
Les rois du jour, les fanfarons,
Les faux amis et les coquettes,
Tout cela vous dit : Nous verrons.

PEINTURE DE DIEU,

TIRÉE DE L'ÉCRITURE.

Paris, 1810.

Savez-vous, ô pécheur! quel est ce Dieu jaloux
Quand l'œuvre de l'impie allume son courroux?
Sur un char foudroyant il roule dans l'espace ;
La Mort et le Démon volent devant sa face ;
Les trois cieux dont il fait trembler l'immensité
S'abaissent sous les pas de son éternité ;
Le soleil pâlissant et la lune sanglante
Marchent à la lueur de sa lance brûlante ;
Des gouffres de l'enfer il fait sortir la nuit ;
Il parle, tout se tait ; la mer le voit et fuit,
Et l'Abîme, du fond des vagues tourmentées,
Lève, en criant, vers lui ses mains épouvantées.
Au crime couronné ce Dieu redit : « Malheur ! »
Et c'est le même Dieu qui bénit la douleur !

POUR LE MARIAGE DE MON NEVEU.

Au Ménil, 1812.

L'autel est prêt ; la foule l'environne :
Belle Zélie, il réclame ta foi.

Viens, de ton front est la blanche couronne
Moins virginale et moins pure que toi.

J'ai quelquefois peint la grace ingénue
Et la pudeur sous ses voiles nouveaux :
Ah! si mes yeux plus tôt t'avoient connue,
On auroit moins critiqué mes tableaux.

Mon cher Louis, chez la race étrangère
Tu n'iras point t'égarer comme moi :
A qui la suit la fortune est légère ;
Il faut l'attendre et l'enfermer chez soi.

Cher orphelin, image de ta mère,
Au Ciel pour toi je demande ici-bas
Les jours heureux retranchés à ton père,
Et les enfants que ton oncle n'a pas.

Fais de l'honneur l'idole de ta vie;
Rends tes aïeux fiers de leur rejeton,
Et ne permets qu'à la seule Zélie
Pour un moment de rougir à ton nom.

POUR LA FÊTE DE MADAME DE ***.

Verneuil, 1812.

De tes amis vois la troupe fidèle
Pour te fêter s'unir à tes enfants :
Tu nous parois toujours fraîche et nouvelle
Comme la fleur qu'ils t'offrent tous les ans.

Par la vertu quand la grace est produite,
Son charme au temps ne peut être soumis;
Des jours pour toi nous seuls marquons la fuite :
Tu restes jeune avec de vieux amis.

VERS

TROUVÉS SUR LE PONT DU RHÔNE.

1812.

Il est minuit, et tu sommeilles;
Tu dors, et moi je vais mourir.
Que dis-je, hélas! peut-être que tu veilles?
Pour qui?... l'enfer me fera moins souffrir.
Demain quand, appuyée au bras de ta conquête,

Lasse de trop d'amour et cherchant le repos,
Tu passeras ce fleuve, avance un peu la tête
Et regarde couler ces flots.

ODE.

LES MALHEURS DE LA RÉVOLUTION.

Paris, 1813.

Sors des demeures souterraines,
Néron, des humains le fléau!
Que le triste bruit de nos chaînes
Te réveille au fond du tombeau.
Tout est plein de trouble et d'alarmes:
Notre sang coule avec nos larmes;
Ramper est la première loi :
Nous traînons d'ignobles entraves;
On ne voit plus que des esclaves :
Viens; le monde est digne de toi.

Ils sont dévastés dans nos temples
Les monuments sacrés des rois :
Mon œil effrayé les contemple :
Je tremble et je pleure à la fois.
Tandis qu'une fosse commune,
Des grandeurs et de la fortune
Reçoit les funèbres lambeaux,
Un spectre, à la voix menaçante,
A percé la tombe récente
Qui dévora les vieux tombeaux.

Sa main d'une pique est armée :
Un bonnet cache son orgueil;
Par la mort sa vue est charmée :
Il cherche un tyran[1] au cercueil.
Courbé sur la poudre insensible,
Il saisit un sceptre terrible,
Qui du lis a flétri la fleur;
Et d'une couronne gothique
Chargeant son bonnet anarchique,
Il se fait roi de la douleur.

[1] Louis XI. Ce roi ne fut point enterré à Saint-Denis : peu importe au poëte.

Voilà le fantôme suprême,
François, qui va régner sur vous.
Du républicain diadème
Portez le poids léger et doux.
L'anarchie et le despotisme,
Au vil autel de l'athéisme,
Serrent un nœud ensanglanté;
Et s'embrassant dans l'ombre impure,
Ils jouissent de la torture
De leur double stérilité.

L'échafaud, la torche fumante,
Couvrent nos campagnes de deuil.
La Révolution béante
Engloutit le fils et l'aïeul.
L'adolescent qu'atteint sa rage
Va mourir au champ du carnage
Ou dans un hospice exilé;
Avant qu'en la tombe il s'endorme,
Sur un appui de chêne ou d'orme
Il traîne un buste mutilé.

Ainsi quand l'affreuse Chimère[1]
Apparut non loin d'Ascalon,
En vain la tendre et foible mère
Cacha ses enfants au vallon.
Du Jourdain les roseaux frémirent;
Au Liban les cèdres gémirent,
Les palmiers à Jézeraël;
Et le chameau, laissé sans guides,
Pleura dans les sables arides
Avec les femmes d'Ismaël.

Napoléon de son génie
Enfin écrase les pervers;
L'ordre renaît : la France unie
Reprend son rang dans l'univers.
Mais, Géant, fils aîné de l'homme,
Faut-il d'un trône qu'on te nomme
Usurpateur? Mal fécondé,
L'illustre champ de ta victoire

[1] Prise ici pour le monstre marin d'Andromède.

Devait-il renier la gloire
Du vieux Cid et du grand Condé?

Racontez, nymphes de Vincennes,
Racontez des faits inouïs [1],
Vous qui présidiez sous un chêne
A la justice de Louis!
Oh! de la mort chantre sublime [2],
Toi qui d'un héros magnanime
Rends plus grand le grand souvenir,
Quels cris aurois-tu fait entendre,
Si, quand tu pleurois sur sa cendre,
Ton œil eût sondé l'avenir?

Le vieillard-roi dont la clef sainte
De Rome garde les débris,
N'a pu, dans l'éternelle enceinte,
A son front trouver des abris.
On peut charger ses mains débiles
De fers ingrats [3], mais inutiles,
Car il reste au Juste nouveau
La force de sa croix divine,
Et de sa couronne d'épine,
Et de son sceptre de roseau.

Triomphateur, notre souffrance
Se fatigue de tes lauriers :
Loin du doux soleil de la France
Devois-tu laisser nos guerriers [4] !
La Duna, que tourmente Éole,
Au Neptune inconnu du pôle
Roule leurs ossements blanchis,
Tandis que le noir Borysthène
Va conter le deuil de la Seine
Aux mers brillantes de Colchis.

A l'avenir ton ame aspire;
Avide encore du passé,
Tu veux Memphis; du temps l'empire
Par l'aigle sera traversé.
Mais, Napoléon, ta mémoire

[1] Mort du duc d'Enghien. — [2] Bossuet. — [3] Le pape à Fontainebleau
[4] Campagne de Moscou.

Ne se montrera dans l'histoire
Que sous le voile de nos pleurs :
Lorsqu'à t'admirer tu m'entraînes,
La liberté me dit ses chaînes,
La vertu m'apprend ses douleurs.

VERS

ÉCRITS UR SUN SOUVENIR[1] DONNÉ PAR MADAME LA MARQUISE DE GROLLIER A M. LE BARON DE HUMBOLDT.

Paris, 1818.

Vous qui vivrez toujours, comment pourrez-vous croire
Qu'on vous offre des fleurs si promptes à mourir?
« Présentez, direz-vous, ces filles du zéphyr
« A la beauté, mais non pas à la gloire. »
Des dons de l'amitié connoissez mieux le prix;
Dédaignez moins ces fleurs nouvelles.
En les peignant sur vos écrits,
J'ai trouvé le secret de les rendre immortelles.

CHARLOTTEMBOURG,

OU

LE TOMBEAU DE LA REINE DE PRUSSE.

Berlin, 1821.

LE VOYAGEUR.

Sous les hauts pins qui protégent ces sources,
Gardien, dis-moi quel est ce monument nouveau?

LE GARDIEN.

Un jour il deviendra le terme de tes courses:
O voyageur! c'est un tombeau.

LE VOYAGEUR.

Qui repose en ces lieux?

LE GARDIEN.

Un objet plein de charmes.

LE VOYAGEUR.

Qu'on aima?

LE GARDIEN.

Qui fut adoré.

[1] Ce souvenir renfermoit des pensées de l'illustre voyageur, et étoit orné de fleurs peintes par madame de Grollier.

LE VOYAGEUR.

Ouvre-moi.

LE GARDIEN.

Si tu crains les larmes,
N'entre pas.

LE VOYAGEUR.

J'ai souvent pleuré.

(Le voyageur et le gardien entrent.)

LE VOYAGEUR.

De la Grèce ou de l'Italie
On a ravi ce marbre à la pompe des morts.
Quel tombeau l'a cédé pour enchanter ces bords?
Est-ce Antigone ou Cornélie?

LE GARDIEN.

La beauté dont l'image excite tes transports
Parmi nos bois passa sa vie.

LE VOYAGEUR.

Qui pour elle, à ces murs de marbre revêtus,
A suspendu ces couronnes fanées?

LE GARDIEN.

Les beaux enfants dont ses vertus
Ici-bas furent couronnées.

LE VOYAGEUR.

On vient.

LE GARDIEN.

C'est un époux : il porte ici ses pas,
Pour nourrir en secret un souvenir funeste.

LE VOYAGEUR.

Il a donc tout perdu?

LE GARDIEN.

Non : un trône lui reste.

LE VOYAGEUR.

Un trône ne console pas.

LES ALPES OU L'ITALIE.

1822.

Donc reconnoissez-vous au fond de vos abîmes
Ce voyageur pensif,
Au cœur triste, aux cheveux blanchis comme vos cimes,
Au pas lent et tardif?

Jadis de ce vieux bois où fuit une eau limpide
Je sondois l'épaisseur,
Hardi comme un aiglon, comme un chevreuil rapide,
Et gai comme un chasseur.

Alpes, vous n'avez point subi mes destinées !
Le temps ne vous peut rien;
Vos fronts légèrement ont porté les années
Qui pèsent sur le mien.

Pour la première fois quand, rempli d'espérance,
Je franchis vos remparts,
Ainsi que l'horizon, un avenir immense
S'ouvroit à mes regards.

L'Italie à mes pieds, et devant moi le monde,
Quel champ pour mes desirs !
Je volai, j'évoquai cette Rome féconde
En puissants souvenirs.

Du Tasse une autre fois je revis la patrie :
Imitant Godefroi,
Chrétien et chevalier, j'allois vers la Syrie
Plein d'ardeur et de foi.

Ils ne sont plus ces jours que point mon cœur n'oublie,
Et ce cœur aujourd'hui,
Sous le brillant soleil de la belle Italie,
Ne sent plus que l'ennui.

Pompeux ambassadeurs que la faveur caresse,
Ministres, valez-vous
Les obscurs compagnons de ma vive jeunesse
Et mes plaisirs si doux?

Vos noms, aux bords riants que l'Adige décore,
Du temps seront vaincus,

Que Catulle et Lesbie enchanteront encore
Les flots du Bénacus.

Politiques, guerriers, vous qui prétendez vivre
Dans la postérité,
J'y consens : mais on peut arriver, sans vous suivre,
A l'immortalité.

J'ai vu ces fiers sentiers tracés par la Victoire
Au milieu des frimas,
Ces rochers du Simplon que le bras de la gloire
Fendit pour nos soldats.

Ouvrage d'un géant, monument du génie,
Serez-vous plus connus
Que la roche où Saint-Preux contoit à Meillerie
Les tourments de Vénus?

Je vous peignis aussi, chimère enchanteresse,
Fictions des amours !
Aux tristes vérités le temps qui fuit sans cesse
Livre à présent mes jours.

L'histoire et le roman font deux parts de la vie
Qui sitôt se ternit :
Le roman la commence, et lorsqu'elle est flétrie
L'histoire la finit.

LE DÉPART.

Paris, 1827.

Compagnons, détachez des voûtes du portique
Ces dons du voyageur, ce vêtement antique,
Que j'avois consacrés aux dieux hospitaliers.
Pour affermir mes pas dans ma course prochaine,
Remettez dans ma main le vieil appui de chêne
Qui reposoit à mes foyers.

Où vais-je aller mourir? dans les bois des Florides?
Aux rives du Jourdain? aux monts des Thébaïdes?
Ou bien irai-je encore à ce bord renommé,
Chez un peuple affranchi par les efforts du brave,
Demander le sommeil que l'Eurotas esclave
M'offrit dans son lit embaumé?

Ah! qu'importe le lieu? jamais un peu de terre,
Dans le champ du potier, sous l'arbre solitaire,
Ne peut manquer aux os du fils de l'étranger.
Nul ne rira du moins de ma mort advenue;
Du pèlerin assis sur ma tombe inconnue
Du moins le poids sera léger.

MOÏSE,

TRAGÉDIE.

NOMS DES PERSONNAGES.

MOÏSE.
AARON, frère de Moïse.
MARIE, sœur de Moïse et d'Aaron.
NADAB, fils d'Aaron.
CALEB, prince de la tribu de Juda, attaché à celle de Lévi.
DATHAN, compagnon de Nadab.
ARZANE, reine des Amalécites.
NÉBÉE, jeune Tyrienne de la suite d'Arzane.
CHŒUR DE JEUNES FILLES AMALÉCITES.
CHŒUR DE JEUNES FILLES ISRAÉLITES.
CHŒUR DE LÉVITES.
VIEILLARDS, PRINCES DU PEUPLE, PASTEURS, PEUPLE ET SOLDATS.

Le théâtre représente le désert de Sinaï. On voit à droite le camp des douze tribus, dont les tentes, faites de peaux de brebis noires, sont entremêlées de troupeaux de chameaux, de dromadaires, d'onagres, de cavales, de moutons et de chèvres; on voit à gauche le rocher d'Oreb frappé par Moïse, et d'où sort une source; quelques palmiers; sous ces palmiers le cercueil ou le tombeau de Joseph, déposé sur des pierres qui lui servent d'estrade. Le fond du théâtre offre de vastes plaines de sable, parsemées de buissons de nopals et d'aloès, terminées d'un côté par la mer Rouge, et de l'autre par les monts Oreb et Sinaï, dont les croupes viennent border l'avant-scène.

La scène est sous les palmiers, près de la source, à la tête du camp.

PRÉFACE.

Les Israélites, conduits par Moïse et poursuivis par Pharaon, sortirent d'Égypte et passèrent la mer Rouge; ils emportoient avec eux les os de Joseph, selon que Joseph le leur avoit fait promettre sous serment, en leur disant : « Dieu vous visitera; emportez d'ici mes os avec vous. »

Le passage de la mer Rouge accompli, Marie, prophétesse, sœur de Moïse et d'Aaron, chanta le cantique d'actions de graces au Seigneur, qui avoit enseveli Pharaon et son armée dans les flots. Le peuple de Dieu entra dans la solitude de Sur, puis il vint à Mara, où Moïse adoucit les eaux amères. De Mara, les Israélites arrivèrent à Élim; il y avoit là douze fontaines. D'Élim ils passèrent à Sin; ils y murmurèrent contre Moïse et Aaron, regrettant l'abondance de la terre d'Égypte. Dieu envoya la manne qui tomboit le matin comme une rosée, et que l'on recueilloit chaque jour. Les Hébreux, partis de Sin, campèrent à Raphidim, où le peuple murmura de nouveau. Moïse, par l'ordre du Seigneur, frappa la pierre d'Oreb avec la verge dont il avoit frappé le Nil, et il en sortit de l'eau.

Les Amalécites vinrent à Raphidim attaquer Israël : ils descendoient d'Amalec, petit-fils d'Ésaü. Ésaü, fils d'Isaac, avoit été supplanté par son frère Jacob, auquel il avoit vendu son droit d'aînesse pour un plat de lentilles. Dans la suite, Dieu voulut que Saül exterminât la race entière des Amalécites.

Josué combattit les ennemis à Raphidim, et remporta la victoire. Moïse prioit sur le haut d'une colline, en tenant les mains élevées vers le ciel : Aaron et Hur lui soutenoient les mains des deux côtés, car Amalec avoit l'avantage lorsque les mains de Moïse s'abaissoient de lassitude.

De Raphidim, les Hébreux gagnèrent le désert de Sinaï. Moïse alla parler à Dieu qui l'avoit appelé au haut de la montagne : il étoit accompagné de Josué. Le troisième jour on commença à entendre des tonnerres et à voir briller des éclairs. Une nuée très épaisse couvrit la montagne; une trompette sonnoit avec grand bruit; Moïse parloit à Dieu, et Dieu lui répondoit. Le Seigneur promulgua ses lois au milieu de la foudre : il donna à Moïse les deux tables du Témoignage, qui étoient de pierre et écrites du doigt de Dieu. Moïse descendit de la montagne avec les Tables. Josué ouït du tumulte dans le camp. Moïse reconnut que ce n'étoient point les voix confuses de gens qui poussoient leur ennemi, mais les voix de personnes qui chantoient.

Pendant l'absence de Moïse, le peuple s'étoit élevé contre Aaron et lui avoit dit. « Faites-nous des dieux qui marchent devant nous. » Un Veau d'or avoit été formé, et les Hébreux l'avoient adoré avec des chants et des danses. Moïse brisa les Tables de la loi et le Veau d'or; ensuite il se tint à la porte du camp et dit : « Si quelqu'un est au Seigneur, qu'il se joigne à

« moi. » Et les enfants de Lévi s'assemblèrent autour de lui. Moïse ordonna à chacun d'eux de passer et de repasser au travers du camp, d'une tente à l'autre, et de tuer chacun son frère, son ami, et celui qui lui étoit le plus proche; et il y eut environ vingt-trois mille hommes de tués ce jour-là.

Nadab, fils d'Aaron, ayant offert un feu étranger au Seigneur, fut dévoré par le feu du ciel. Caleb et Josué furent les seuls des Hébreux sortis d'Égypte qui entrèrent dans la Terre-Promise; Moïse même n'y entra point, et ne la vit que du sommet du mont Abarim.

C'est de cette histoire que j'ai tiré le fond de la tragédie de *Moïse*. Le sujet de cette tragédie est la *première idolâtrie des Hébreux*, idolâtrie qui compromettoit les destinées de ce peuple et du monde. Je suppose que parmi les causes qui précipitèrent Israël dans le péché, il y en eut une principale. Ici même, dans l'invention, je reste encore fidèle à l'histoire sainte; toute l'Écriture nous apprend que les Hébreux furent entraînés à l'idolâtrie par les femmes étrangères. Il suffit de citer l'exemple de Salomon : « Le roi Salomon aima passionnément plusieurs femmes étrangè- « res... Le Seigneur avoit dit aux enfants d'Israël : Vous ne prendrez point « des femmes de Moab et d'Ammon, des femmes d'Idumée, des Sidonien- « nes et du pays Héthéen, car elles vous pervertiront le cœur pour vous « faire adorer leurs dieux... Salomon servoit Astarthé, déesse des Sido- « niens, et Moloch, l'idole des Ammonites..... Il bâtit un temple à Cha- « mos, l'idole des Moabites. »

La tragédie apprendra aux lecteurs quelle est Arzane : je ne sais si l'on a jamais remarqué que Judith, qui cause une si grande admiration aux soldats d'Holoferne, est le premier modèle de l'Armide du Tasse dans le camp de Godefroy de Bouillon. Arzane, reine des Amalécites, environnée de jeunes filles de Tyr et de Sidon, adorant Astarthé et les divinités de la Syrie, m'a mis à même d'opposer des fables voluptueuses à la sévère religion des Hébreux. Les personnes versées dans la lecture des livres saints verront ce que j'en ai imité; elles auront lieu de le remarquer dans le rôle entier de Moïse et dans les chœurs. Le chant de la *Courtisane*, dans le chœur des Amalécites, est tiré du chapitre VII des *Proverbes* de Salomon, *Victimas pro salute vovi, hodie reddidi vota mea.* Le chœur du troisième acte rappelle le XVIII[e] psaume, *Cœli enarrant gloriam Dei;* et le chœur du quatrième reproduit le cantique de Marie après le passage de la mer Rouge : *Equum et ascensorem ejus dejecit in mare.*

A Dieu ne plaise que je prétende un seul instant avoir soutenu l'éloquence de l'Écriture; je dis ce que j'ai tenté, non ce que j'ai fait. Racine, tout Racine qu'il étoit, a quelquefois été vaincu dans ses efforts, comme l'a remarqué La Harpe. Qu'est-ce donc que moi, chétif, qui ai osé mettre en scène, non pas Joad, mais Moïse même, ce législateur aux rayons de feu sur le front, ce prophète qui délivroit Israël, frappoit l'Égypte, entr'ouvroit la mer, écrivoit l'histoire de la Création, peignoit d'un mot la naissance de la lumière, et parloit au Seigneur face à face, bouche à bouche : *Ore ad os loquor ei?* (*Num.*, cap. XII.)

Le lieu de la scène est fixé dès les premiers vers de *Moïse*, l'exposition vient tout de suite après. Les trois unités sont observées; toutes les entrées et les sorties motivées; enfin c'est un ouvrage strictement classique. L'auteur en demande de grandes excuses :

Pardonne à sa *foiblesse* en faveur de son âge.

J'avois autrefois conçu le dessein de faire trois tragédies : la première sur un sujet antique, dans le système complet de la tragédie grecque; la seconde sur un sujet emprunté de l'Écriture; la troisième sur un sujet tiré de l'histoire des temps modernes.

Je n'ai exécuté mon dessein qu'en partie; j'ai le plan en prose et quelques scènes en vers de ma tragédie grecque, *Astyanax*. Saint Louis eût été le héros de ma tragédie *romantique*; je n'en ai rien écrit. Pour sujet de ma tragédie hébraïque, j'ai choisi *Moïse*. Cette tragédie en cinq actes, avec des chœurs, m'a coûté un long travail; je n'ai cessé de la revoir et de la corriger depuis une vingtaine d'années. Le grand tragédien Talma, qui l'avoit lue, m'avoit donné d'excellents conseils dont j'ai profité : il avoit à cœur de jouer le rôle de *Moïse*, et son incomparable talent pouvoit laisser la chance d'un succès.

La tragédie de *Moïse* appartenoit, par mon contrat de vente, aux propriétaires de mes OEuvres; je ne m'étois réservé que le droit d'accorder ou de refuser la permission de la mise en scène. Je résistai longtemps aux sollicitations des propriétaires; mais enfin, soit foiblesse, soit mauvaise tentation d'auteur, je cédai. *Moïse*, lu au comité du Théâtre-François, en 1828, fut reçu à l'unanimité. M. le vicomte Sosthènes de Larochefoucauld se prêta avec beaucoup de complaisance à tous les arrangements, M. Taylor s'occupa des ordres à donner pour les décorations et les costumes avec cet amour des arts qui le distingue; M. Halevy, dont le beau talent est si connu, se voulut bien charger d'écrire la musique nécessaire; et les chœurs de l'Opéra se devoient joindre à la Comédie-Françoise pour l'exécution de la pièce telle que je l'avois conçue.

Plusieurs personnes desiroient encore voir donner *Moïse*, afin d'essayer une diversion en faveur de cette pauvre école classique, si battue, si délaissée, à laquelle je devois bien quelque réparation, moi, l'aïeul du romantique par mes enfants sans joug, *Atala* et *René*. Ces personnes espéroient quelque succès dans la pompe du spectacle de *Moïse*, la multitude des personnages, le contraste des chœurs, la manière dont ces chœurs (marquant le midi, le coucher du soleil, le minuit, le lever du soleil) se trouvent liés à l'action. Je pense moi-même, et je puis le dire sans amour-propre, puisqu'il ne s'agit que d'un effet tout matériel indépendant du talent de l'auteur, je pense que la descente de Moïse du mont Sinaï, à la clarté de la lune, portant les Tables de la loi; que le chœur du troisième acte avec sa double musique, l'une lointaine dans le camp, l'autre grave et plaintive sur le devant de la scène; que le chœur du quatrième acte, groupé sur la montagne au lever de l'aurore; que le dénoûment en action amené par le

sacrifice ; que les décorations représentant la mer Rouge au loin, le mont Sinaï, le désert avec ses palmiers, ses nopals, ses aloès, le camp avec ses tentes noires, ses chameaux, ses onagres, ses dromadaires; je pense que cette variété de scènes donneroit peut-être à *Moïse* un mouvement qui manque trop, il faut en convenir, à la tragédie classique. Une autre innovation que je conseillois pouvoit encore ajouter à cet intérêt de pure curiosité : selon moi, les chœurs doivent être déclamés et non chantés, soutenus seulement par une sorte de mélopée, et coupés par quelques morceaux d'ensemble de peu de longueur; autrement vous mêlez deux arts qui se nuisent, la musique à la poésie, l'opéra à la tragédie. Ainsi, par exemple, la prière du troisième chœur,

N'écoute point dans ta colère,
O Dieu, le cri de ces infortunés !

me sembleroit d'un meilleur effet débitée que chantée.

Quoi qu'il en soit de mes foiblesses et de mes rêves, aussitôt que l'on sut que *Moïse* alloit être joué, des représentations m'arrivèrent de toutes parts : les uns avoient la bonté de me croire un trop grand personnage pour m'exposer aux sifflets; les autres pensoient que j'allois gâter ma vie politique, et interrompre en même temps la carrière de tous les hommes qui marchoient avec moi. Quand j'aurois fait *Athalie*, le temps étoit-il propre aux ouvrages de cette nature, aux ouvrages entachés de classique et de religion? Le public ne vouloit plus que de violentes émotions, que des bouleversements d'unités, des changements de lieux, des entassements d'années, des surprises, des effets inattendus, des coups de théâtre et de poignard. Que seroit-ce donc si, menacé même pour un chef-d'œuvre, je n'avois fait, ce qui étoit possible et même extrêmement probable, qu'une pièce insipide? Car enfin, puisque j'écrivois passablement en prose, n'étoit-il pas évident que je devois être un très méchant poëte? Les considérations qui ne s'appliquoient qu'à moi m'auroient peu touché : je n'avois aucune envie d'être président du conseil, et la liberté de la presse m'avoit aguerri contre les sifflets; mais quand je vis que d'autres destinées se croyoient liées à la mienne, je n'hésitai pas à retirer ma pièce : si je fais toujours bon marché de ma personne, je n'exposerai jamais celle de mes voisins.

La fortune, qui s'est constamment jouée de mes projets, n'a pas même voulu me laisser passer une dernière fantaisie littéraire. Je ne puis plus attendre une occasion incertaine et éloignée de voir jouer *Moïse*. Que de trônes auront croulé avant qu'on soit disposé à s'enquérir comment Nadab prétendoit élever le sien! *Moïse* ne m'appartient pas; il a dû entrer dans la collection de mes OEuvres, qu'il étoit plus que temps de compléter. On lira donc cette tragédie, si on la lit, dans la solitude et le silence du cabinet, au lieu de la voir environnée des prestiges et du bruit du théâtre; c'est la mettre à une rude épreuve : si elle étoit jouée après avoir été imprimée, elle auroit perdu son plus puissant, et peut-être son seul attrait, la nouveauté.

MOÏSE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

NADAB, *seul.*

(Il regarde quelque temps autour de lui, comme pour reconnoître les lieux où il se trouve.)

A LA porte du camp, sous ces palmiers antiques
Où des vieillards hébreux les sentences publiques
Des diverses tribus terminent les débats,
Par quel nouveau sentier ai-je égaré mes pas?

(Après un moment de silence, en s'avançant sur la scène.)

Silencieux abris, profonde solitude,
Ne pouvez-vous calmer ma noire inquiétude?
Soulève enfin, Nadab, ton œil appesanti;
Vois les fils de Jacob au pied du Sinaï,
Le désert éclatant de miracles sans nombre,
La colonne à la fois et lumineuse et sombre,
L'eau sortant du rocher, des signes dans les airs,
Dieu prêt à nous parler du milieu des éclairs:
Prétends-tu, sourd au bruit de la foudre qui gronde,
Coupable fils d'Aaron, changer le sort du monde?
Mais que te fait, Nadab, le Seigneur et sa loi?
Le monde et les Hébreux ne sont plus rien pour toi.

(Il s'approche du cercueil de Joseph.)

Ma main aux bords du Nil déroba cette cendre:
Je pouvois sans rougir alors m'en faire entendre.
O Joseph, fils aimé, qui dors dans ce tombeau;
A l'épouse du roi toi qui parus si beau,
Rends mon cœur moins ardent, ou ma voix plus puissante,
Ou donne-moi ton charme, ou ta robe innocente!
De Joseph retrouvé je n'ai point la grandeur,
Mais de Joseph perdu j'ai l'âge et le malheur.

SCÈNE II.

AARON, DATHAN.

AARON, *appelant Nadab qui s'éloigne et disparoît sous les palmiers.*

Nadab !... Il n'entend point ! Dans sa mélancolie
Son ame est à présent toujours ensevelie.
O mon cher fils ! reçois mes bénédictions :
Tes maux doublent le poids de mes afflictions.
Mes jours ont été courts et mauvais sur la terre,
Et n'ont point égalé ceux d'Isaac mon père.
Nadab, que l'Éternel prenne pitié de toi !

DATHAN.

Sur le sort des Hébreux, Aaron, éclairez-moi.
Par Moïse envoyé vers le Madianite,
Depuis trois mois sorti du camp israélite,
Je trouve à mon retour le peuple menaçant,
L'Iduméen détruit et le Prophète absent ;
J'ignore également nos maux et notre gloire ;
Daignerez-vous, Aaron, m'en raconter l'histoire?

AARON.

Dathan, cher compagnon que regrettoit mon fils,
Quand Israël, fuyant les princes de Memphis,
Eut franchi de la mer les ondes divisées,
Nos tribus, par le Ciel toujours favorisées,
En suivant du désert le merveilleux chemin,
Non loin du Sinaï s'arrêtèrent enfin.
Ce fut là qu'Amalec, à sa haine fidèle,
Nous chercha pour vider son antique querelle.
Thémar régnoit alors sur ce peuple nombreux ;
Il vint à Raphidim attaquer les Hébreux.
  Aux autels d'Adonis son épouse attachée,
Méprisant du fuseau la gloire humble et cachée,
Arzane, dans l'orgueil de toute sa beauté,
Presse, anime Thémar, et marche à son côté :
De sa main au vainqueur une palme est promise.
La trompette a sonné ; les traits sifflent : Moïse,
Sur un mont à l'écart, debout, les bras levés,
Prioit le Dieu par qui les flots sont soulevés.
Ses redoutables bras, étendus sur nos têtes,

Paroissoient dans le ciel assembler les tempêtes :
Quand il les abaissoit, de fatigue vaincu,
Amalec triomphoit d'Israël abattu ;
Mais quand ses bras au ciel reportoient sa prière,
Nos plus fiers ennemis rouloient sur la poussière.
Soutenant dans les airs ce bras fort et puissant,
Qui, sans porter de coups, versoit des flots de sang,
J'achevai parmi nous de fixer la victoire.
Un seul jour vit périr Thémar et sa mémoire :
Sa veuve, à des dieux sourds ayant ses vœux offerts,
N'en fut pas entendue et tomba dans nos fers.

DATHAN.

Je ne vois jusqu'ici que d'heureuses prémices.

AARON.

Écoute. Après avoir réglé les sacrifices,
Mon frère, qu'en secret appelle l'Éternel,
Moïse se dérobe aux regards d'Israël ;
Il monte au Sinaï ; Josué l'accompagne :
Depuis quarante jours caché sur la montagne,
Mille bruits de sa mort dans le camp répandus
Tiennent de nos vieillards les esprits suspendus.
On s'agite ; au milieu du peuple qui murmure,
Je ne sais quel démon souffle une flamme impure ;
Le soldat se soulève, et proclame en ce lieu
Et Nadab pour son chef, et Baal pour son dieu.

DATHAN.

Nadab accepte-t-il cet honneur populaire?

AARON.

De ses mâles vertus rejetant le salaire,
Mon fils porte en son sein un trait qu'il veut cacher,
Et que toi seul, Dathan, tu pourras arracher.
Pâle et silencieux, dans sa marche pensive,
Il erre autour du camp comme une ombre plaintive ;
Il prononce tout bas le nom de ses aïeux ;
Son regard languissant se tourne vers les cieux ;
La nuit, à sa douleur se livrant sans obstacles,
On l'a trouvé pleurant auprès des tabernacles.
Mais j'aperçois Caleb, ce flambeau de la loi,

Et ma sœur, dont les chants raniment notre foi.
Dathan, cherche Nadab, et dis-lui que son père
L'attend ici.

SCÈNE III.

AARON, MARIE, CALEB.

AARON, *à Marie.*

Marie, en qui Jacob espère,
Dans vos yeux attristés quels malheurs ai-je lus?
Qu'allez-vous m'annoncer?

MARIE.

Notre frère n'est plus!
Josué, de Moïse héritier prophétique,
De même a disparu sur la montagne antique:
Ils n'ont pu sans mourir contempler Jéhovah.
Comme ils prioient, dit-on, au sommet du Sina,
Du Seigneur à leur voix la Gloire est descendue
Dans une ombre effrayante, au milieu d'une nue;
La nue en s'entr'ouvrant les a couverts de feux,
Et le ciel tout à coup s'est refermé sur eux;
Ils sont morts consumés.

AARON.

O ma sœur, ô Marie!
O promesse du Ciel! ô future patrie!
Par qui du saint prophète a-t-on su le trépas?

MARIE.

Par les chefs envoyés pour découvrir ses pas.

CALEB.

Jeûnons, pleurons, veillons, revêtus du cilice:
Crions vers le Très-Haut du fond du précipice.
Le destin de la terre est au nôtre lié.....
Et Nadab, que je vois, l'a peut-être oublié.

SCÈNE IV.

NADAB, AARON, MARIE, CALEB.

NADAB, *à Aaron.*

Dathan, qui m'a rejoint au mont de la Gazelle,

M'a dit que dans ce lieu votre voix me rappelle,
Aaron.

AARON.

Oui, je voulois vous parler sans témoins;
Mais ce moment, Nadab, réclame d'autres soins.

NADAB.

Ma volonté toujours à la vôtre est soumise;
Commandez.

AARON.

L'Éternel nous a ravi Moïse.

NADAB.

(A part.)
Moïse! Est-ce, ô Seigneur, ou grace ou châtiment!

AARON.

Que de maux produira ce triste événement!

NADAB.

Il change nos devoirs avec nos destinées.
Aux sables d'Ismaël désormais confinées,
Nos tribus, qui n'ont plus les doux regards du Ciel,
Ne verront point la terre et de lait et de miel.
De cent peuples voisins calmant la défiance,
Élevons avec eux la pierre d'alliance,
Et fixons de Jacob l'avenir incertain,
Sans regretter le Nil, sans chercher le Jourdain.

CALEB.

Eh quoi! le fils d'Aaron tient un pareil langage!
A rester dans ces lieux c'est lui qui nous engage!
Ami, si nous perdons notre libérateur,
Toi, sorti de son sang, sois notre conducteur:
Atteins, percè et détruis cette race proscrite
Dont au livre éternel la ruine est écrite.

NADAB.

Je laisse à ta valeur ces sauglants embarras.

CALEB.

Ah! je sais quelle main a désarmé ton bras.
Le conseil de nos chefs, par qui tout se décide,
Dira s'il faut sauver une race homicide

Qui, jusque dans ce camp, avec un art fatal,
Introduit et répand le culte de Baal.

NADAB.

Charitable Caleb, sont-ce-là les cantiques
Que du temple promis rediront les portiques?
Sur un autel de paix au Dieu que tu défends
Tu veux donc immoler des femmes, des enfants?

CALEB.

Quand on est criminel, on subit sa sentence.

NADAB.

Quand on est sans pitié, croit-on à l'innocence?

CALEB.

A de trop doux penchants crains de t'abandonner.

NADAB.

Toi, sache quelquefois pleurer et pardonner.

CALEB.

La rigueur est utile.

NADAB.

Et la clémence auguste.

CALEB.

Le foible est méprisable.

NADAB.

Et le fort est injuste.

CALEB.

Retourne à tes devoirs, au Jourdain viens mourir.

NADAB.

Un peu de sable ici suffit pour me couvrir.

AARON.

Jeunes hommes, cessez; n'augmentez pas nos larmes;
Confondez vos regrets et mariez vos armes.
Vous, Caleb, de ma sœur adoucissez l'ennui:
La publique douleur me réclame aujourd'hui.
Que Dieu de ses desseins dissipe les ténèbres!
Vous, Nadab, ordonnez aux trompettes funèbres

De convoquer trois fois, dans un morne appareil,
Les princes des tribus aux tentes du conseil.

SCÈNE V.

MARIE, CALEB.

CALEB.

Exemple d'Israël, prophétesse Marie,
La source de nos pleurs n'est donc jamais tarie?
D'invisibles filets Nadab environné
D'Arzane n'a pu fuir le trait empoisonné.
Je crains encor sur lui la perverse puissance
Du dangereux ami dont il pleuroit l'absence,
De l'inique Dathan, froidement factieux,
Ennemi de Moïse et contempteur des cieux.

MARIE.

Et que fait Israël? quel espoir le soulage?

CALEB.

Ce peuple à l'esprit dur, au cœur foible et volage,
Déja las de la gloire et de la liberté,
Regrette lâchement le joug qu'il a porté.
« Abandonnons, dit-il, ces plages désolées;
« Retournons à Tanis, où des chairs immolées,
« Où des plantes du Nil l'Égyptien pieux
« Nourrissoit nos enfants à la table des dieux. »
Peuple murmurateur, race ingrate et perfide!

MARIE.

La terre, cher Caleb, pour le juste est aride;
Mais il s'élève à Dieu : le palmier de Jeddiel
A ses pieds dans le sable et son front dans le ciel.

CALEB.

Des chefs séditieux pour combattre l'audace,
Il est temps qu'au conseil j'aille prendre ma place.
Dans ce triste moment, les vierges d'Israël,
Instruites par vos soins à prier à l'autel,
Pour plaindre et partager votre douleur auguste
S'avancent.

(Le chœur des jeunes filles israélites entre dans ce moment sur la scène : Caleb sort.)

MARIE, *au chœur.*

Approchez, postérité du juste,
Doux trésor de Jacob, par le Ciel réclamé.
Désarmez du Seigneur le carquois enflammé;
Au Père qui nous frappe, au Dieu qui nous châtie,
Présentez de vos pleurs la pacifique hostie :
Il est pour l'affligé des cantiques touchants,
Et souvent la douleur s'exprime par des chants.

SCÈNE VI.

MARIE, LE CHŒUR DES JEUNES FILLES ISRAÉLITES.

(Cette scène est en partie déclamée, en partie chantée. Le chœur est divisé en deux demi-chœurs qui se placent l'un à droite et l'autre à gauche de Marie : le premier demi-chœur tient à la main des harpes, et le second des tambours.)

PREMIER DEMI-CHOEUR.

Imitons dans nos concerts
Le pélican des déserts :
Jacob, ta gloire est passée,
Et de ton Dieu la clémence est lassée.

SECOND DEMI-CHOEUR.

Au divin Maître ayons recours;
A ses douces lois qu'on se range;
Qu'il soit la vigne de secours
Où le pécheur toujours vendange.
Sa grace est au cœur pur, au cœur religieux,
Ce qu'est à nos autels un parfum précieux.

UNE ISRAÉLITE DU PREMIER DEMI-CHOEUR.

N'espérons rien, pour finir nos souffrances,
De ses bontés.

UNE ISRAÉLITE DU SECOND DEMI-CHOEUR.

A ses clartés
Nous voulons rallumer nos vives espérances.

UNE ISRAÉLITE SEULE.

Suspendons notre harpe, en ces temps de regrets,
Au palmier de la solitude.
Jourdain! fleuve espéré! séjour de quiétude!
Mes yeux ne te verront jamais.
Où sont les cèdres superbes,

Liban, que tu devois au temple projeté?
Jacob, de son Dieu rejeté,
Rampe plus bas que les herbes
Dans le lit du torrent desséché par l'été.

DEUX ISRAÉLITES.

Douloureux mystère
D'un trépas caché,
Pleurons à la terre
Moïse arraché.
Loin du frais rivage
Où fut son berceau,
L'onagre sauvage
Foule son tombeau.

LA PLUS JEUNE DES ISRAÉLITES.

Mais qui me gardera sous l'aile de ma mère?
Moïse a disparu, Moïse étoit mon père.
O terre de Gessen! prés émaillés de fleurs
Où je cueillois ma parure!
Comme un jeune olivier privé d'une onde pure,
Je languis et je meurs.

TOUT LE CHOEUR.

Dieu nourrit de ses dons l'innocente colombe;
Le juste au temps marqué sortira de sa tombe.
D'Amalec les dieux mortels
Ne peuvent renverser les desseins éternels.

UNE ISRAÉLITE.

Ma sœur, avez-vous vu cette superbe Arzane?
De quel regard profane
Elle insultoit nos autels!

UNE AUTRE ISRAÉLITE.

Plus inconstantes que les ondes,
Ses démarches sont vagabondes;
Ses lèvres et son cœur pour tromper sont d'accord,
Sa douce volupté d'amertume est suivie,
Et quand sa bouche invite à jouir de la vie,
Ses pas nous mènent à la mort.

UNE TROISIÈME ISRAÉLITE.

De nos jeunes guerriers le prince et le modèle,
Nadab étoit auprès d'elle.

TOUT LE CHOEUR.

Ah! fuyons, fuyons, mes sœurs,
Des passions les trompeuses douceurs!

TROIS ISRAÉLITES.

Ne vous reposez point à la source étrangère;
Buvez l'onde de vos ruisseaux.
Qu'une épouse fidèle, à l'ombre des berceaux,
Soit plus belle à vos yeux que la biche légère.

TOUT LE CHOEUR.

Ah! fuyons, fuyons, mes sœurs,
Des passions les trompeuses douceurs.

PREMIER DEMI-CHOEUR.

L'homme marche à travers une nuit importune.

SECOND DEMI-CHOEUR.

Attachons-nous au Dieu qui bénit l'infortune.

UNE ISRAÉLITE.

Qui sur un lit de pleurs mouillé
Retourne le mourant, soutient son front livide.

LA PLUS JEUNE DES ISRAÉLITES.

Qui mesure le vent à l'agneau dépouillé
Par le pasteur avide.

TOUT LE CHOEUR.

Ingrats mortels, en vain vous résistez
Au Dieu qui vous conduit dans ses sublimes voies,
Et qui d'intarissables joies
Rassasiera les cœurs en son nom contristés.

MARIE.

Mes enfants, c'est assez : allez, toujours dociles,
Vous livrer au repos sous vos tentes tranquilles.
Voici l'heure pesante accordée au sommeil :
Tout se tait à présent sous les feux du soleil;
Les vents ont expiré ; du palmier immobile

L'ombre se raccourcit sur l'arène stérile ;
L'Arabe fuit du jour les traits étincelants,
Et le chameau s'endort dans les sables brûlants.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARZANE, NÉBÉE.

NÉBÉE.

Nadab veut vous parler dans ce lieu solitaire,
Arzane, expliquez-moi cet étonnant mystère.
Quelle joie inconnue éclate dans vos yeux !
Dormirons-nous bientôt aux champs de nos aïeux ?
Par votre ordre à Séir un moment retournée,
Je n'ai point vu d'Oreb la funeste journée ;
Mais je suis revenue au bruit de vos malheurs,
Pour vous offrir du moins le secours de mes pleurs.

ARZANE.

Qu'il en coûte, Nébée, à servir l'infortune !
Qu'un sceptre brisé pèse à l'amitié commune !
La tienne est rare et grande : oui, tu mérites bien
Que je t'ouvre mon cœur dans un libre entretien.

NÉBÉE.

J'ai su que, par Moïse à mourir condamnées,
Les femmes d'Amalec qui comptoient seize années,
Ou qui du joug d'hymen portèrent le fardeau,
Devoient livrer leur sang au glaive du bourreau.

ARZANE.

On m'arracha des rois les saintes bandelettes,
Et le malheur me mit au rang de mes sujettes.

NÉBÉE.

Ciel !

ARZANE.

Dans un parc formé par d'épineux rameaux,
Nous attendions la mort comme de vils troupeaux.
L'Hébreu vient ; on entend un long cri d'épouvante.

Déja brilloit du fer la lumière mouvante,
Lorsque le fils d'Aaron, que la pitié combat,
Retint le glaive ardent avant qu'il retombât.
Il contemple attendri ces femmes éplorées
Qui lui tendoient de loin leurs mains décolorées.
Je paroissois surtout attirer ses regards;
Soit qu'un habit de deuil et des cheveux épars
A ma frêle beauté prêtassent quelques charmes;
Soit enfin qu'une reine, en répandant des larmes,
Trouve dans ses revers de nouvelles splendeurs,
Et n'ait fait seulement que changer de grandeurs.

NÉBÉE.

Nadab au doux pardon inclina ses pensées?

ARZANE.

« Femmes, vivez, dit-il; nos tribus offensées
« M'ont vainement chargé d'un devoir trop cruel,
« Et je vais implorer les anciens d'Israël. »
Coré, Sthur, Abiron, dans un conseil propice,
Firent avec Nadab suspendre mon supplice.
D'un ramas d'affranchis digne législateur,
Moïse alla chercher quelque oracle menteur.
Resté maître en ce camp, Nadab, qu'un dieu possède,
De soins officieux incessamment m'obsède:
Il m'aime, et toutefois n'ose me découvrir
Le feu qui le dévore et que 'ai su nourrir.
Aujourd'hui même enfin, par sa bouche informée
De la mort du tyran qui gourmandoit l'armée,
Ici plus longuement il veut m'entretenir,
Et de ma délivrance avec moi convenir.

NÉBÉE.

Je conçois maintenant l'espoir qui vous enflamme:
Vous êtes adorée, et l'amour dans votre ame...

ARZANE.

Non: je n'ai point trahi mes aïeux, mes revers.
Lorsque le sort me livre à ce peuple pervers,
Reine malgré le sort, je n'ai point la foiblesse
De partager les feux d'un amour qui me blesse:
Mais je sais écouter des soupirs ennemis,

Pour sortir de l'abîme où le Ciel nous a mis :
De l'odieux Jacob je troublerai la cendre.

NÉBÉE.

Arzane ! de l'amour on ne se peut défendre !

ARZANE.

Tu te trompes, Nébée, et dans mon sein ce cœur
Au nom du peuple juif ne bat que de fureur.
Faut-il te rappeler nos discordes antiques,
Des deux fils d'Isaac les haines domestiques,
Le droit du premier-né si follement vendu,
Et l'innocent festin qui perdit Ésaü?
Nous, d'un prince trahi postérité fidèle,
Lorsque nous embrassons une cause si belle,
Nous voyons triompher les ignobles drapeaux
Du gendre vagabond d'un pâtre de chameaux !

NÉBÉE.

Mais Nadab lui succède.

ARZANE.

A Nadab, à sa gloire
Mon époux doit la mort et l'Hébreu la victoire.

NÉBÉE.

Quel est votre projet, votre espoir ?

ARZANE.

Me venger;
Écouter les aveux du soldat étranger;
Feindre pour l'asservir, et par quelque artifice
Nous sauver, en poussant Jacob au précipice.
Oui, je triompherai si Nadab amoureux
Au culte d'Abraham arrache les Hébreux.

NÉBÉE.

Vous croyez donc leur dieu puissant et redoutable?

ARZANE.

Je sais, du moins, je sais qu'il est impitoyable :
Amalec autrefois déserta son autel
Lorsqu'il maudit Édom et bénit Israël.
Jaloux de son pouvoir, jamais il ne pardonne :
Il frappera Jacob, si Jacob l'abandonne.

NÉBÉE.

Nadab...

ARZANE.

Est l'ennemi du sang de mes aïeux.

NÉBÉE.

Il est sincère.

ARZANE.

Eh bien ! je le tromperai mieux.

NÉBÉE.

Il fait de vous servir sa plus constante étude :
On vous reprochera...

ARZANE.

Poursuis !

NÉBÉE.

L'ingratitude.

ARZANE.

Non, si par le succès mes vœux sont couronnés :
On ne traite d'ingrats que les infortunés.

NÉBÉE.

Nadab...

ARZANE.

M'est odieux.

NÉBÉE.

Sa clémence...

ARZANE.

M'outrage.

NÉBÉE.

Il veut votre bonheur.

ARZANE.

Ma honte est son ouvrage.

NÉBÉE.

Il vous rendra le trône.

ARZANE.

Il m'a donné des fers.

NÉBÉE.

S'il s'attache à vos pas?

ARZANE.

Je le mène aux enfers.

NÉBÉE.

A vos desseins secrets que je prévois d'obstacles!

ARZANE.

L'amour de la patrie enfante des miracles.
Mais j'aperçois Nadab... Reine de la beauté,
Prête-moi ta ceinture, ô brillante Astarthé!
Donne à tous mes discours ta grace souveraine;
Déesse de l'amour, sers aujourd'hui la haine.
Descends! A ton secours amène tous les dieux:
Si Jéhovah triomphe, ils tomberont des cieux.

SCÈNE II.

NADAB, ARZANE, NÉBÉE.

ARZANE.

De ses destins, Nadab, votre esclave incertaine
Accourt à votre voix près de cette fontaine.
Si par ces yeux baissés je juge de mon sort,
Je crains bien qu'Amalec ne soit pas libre encor.

NADAB.

Étrangère, il me faut vous le dire sans feinte:
Les vieillards de Caleb ont écouté la plainte.
Le conseil, à qui seul le pouvoir appartient,
Pour quelques jours encor dans ce camp vous retient.
Sans gardes cependant vous pouvez de la plage
Parcourir les sentiers et l'arène sauvage.
Dathan, dont l'amitié ne craint aucun péril,
Amène auprès de vous vos compagnes d'exil.
On vous rend des honneurs inconnus sous nos tentes.

(Dathan entre dans ce moment sur la scène, suivi du chœur de jeunes filles Amalécites; il se retire ensuite, et Nébée va se placer à la tête du chœur au fond du théâtre.)

Et bientôt au milieu des pompes éclatantes,
Rendue à vos sujets, embrassant l'avenir,
Vous perdrez de Nadab l'importun souvenir.

ARZANE.

Arzane par vos mains à la mort fut ravie,
Et d'un nouveau bienfait cette grace est suivie!

Mon cœur reconnoissant ne peut s'exprimer mieux
Que par mon peu d'ardeur à sortir de ces lieux.

NADAB.

A ce langage adroit je ne puis me méprendre;
Vous flattez l'ennemi dont vous croyez dépendre.
Mais, nourrie à Séir pour plaire et pour aimer,
Nos farouches vertus ne peuvent vous charmer.

ARZANE.

Amalec et Jacob diffèrent de maxime,
Il est vrai : nous croyons, sans nous en faire un crime,
Qu'aimer est le bonheur, plaire un don précieux,
Et que la volupté nous rapproche des dieux.
Sous des berceaux de fleurs, nos heures fortunées
S'envolent mollement l'une à l'autre enchaînées.
Le dieu que nous servons approuve nos desirs :
Dans une île féconde, au doux chant des plaisirs,
La beauté l'enfanta sur les mers de Syrie;
Il préside en riant aux banquets de la vie.
Pour attirer sur vous ses bienfaisants regards,
J'ai déja, les pieds nus et les cheveux épars,
De nos rites sacrés suivant l'antique usage,
Trois fois pendant la nuit conjuré son image.....
Mais n'ai-je point, Nadab, armé votre courroux?
Vous détestez le dieu que je priois pour vous.
Pardonnez à ces vœux que dans mon innocence
M'arracha le transport de la reconnoissance.

NADAB.

Qu'entends-je! Amalécite, apprenez donc mon sort.
Longtemps de mon amour je captivai l'essor;
Vous adorant toujours, mais respectant vos larmes,
Je n'aurois pas osé vous parler de vos charmes :
Un mot, dont l'homme heureux ne sent pas la valeur,
Trop souvent peut blesser l'oreille du malheur.
Quand Moïse vivoit, vous aviez tout à craindre;
A cacher mon ardeur je savois me contraindre :
Aujourd'hui que le Ciel pour vous se veut calmer,
Votre bonheur me rend le droit de vous aimer.

ARZANE.

Épargnez.....

NADAB.

Vous sauver changea ma vie entière!
Ce cœur, que vous avez habité la première,
Vit l'amour se lever terrible et violent
Comme l'astre de feu dans ce désert brûlant;
Le repos pour jamais s'envola de mon ame;
Mon esprit s'égara dans des songes de flamme.
Abjurant la grandeur promise à nos neveux,
A l'autel des Parfums je n'offrois plus mes vœux;
Je n'allois plus, lévite innocent et modeste,
Chaque aurore au désert cueillir le pain céleste.
Dans les champs de l'Arabe, et loin des yeux jaloux,
Mon bonheur eût été de me perdre avec vous.
De toi seule connue, à toi seule asservie,
L'Orient solitaire auroit caché ma vie.
Pour appui, du dattier empruntant un rameau,
Le jour j'aurois guidé ton paisible chameau;
Le soir, au bord riant d'une source ignorée,
J'aurois offert la coupe à ta bouche altérée,
Et sous la simple tente, oubliant Israël,
Pressé contre mon cœur la nouvelle Rachel.

ARZANE.

Confuse, à vos regards je voudrois disparoître;
Mais je suis votre esclave et vous êtes mon maître.

NADAB.

A qui maudit vos fers le reproche est bien dur!
Mais de vous délivrer il est un moyen sûr.
Vous connoissez du camp le trouble et les alarmes:
De la féconde Égypte on regrette les charmes;
On veut que des tribus je conduise les pas.
Épouse de Nadab, ouvrez-nous vos états;
D'un peuple de bannis soyez la souveraine:
Le soldat à l'instant va briser votre chaîne.

ARZANE.

Je vois Marie.

SCÈNE III.

MARIE, ARZANE, NADAB, NÉBÉE, CHŒUR DE JEUNES FILLES AMALÉCITES.

MARIE.

Aaron n'est point ici, Nadab?

NADAB.

Il pleure le prophète au torrent de Cédab.

MARIE.

Rendez grace au Seigneur : sa paix nous accompagne :
Moïse reparoît sur la sainte montagne.
Cherchant partout Aaron, je cours lui répéter
Ce qu'un chef des pasteurs vient de me raconter.

SCÈNE IV.

NADAB, ARZANE, NÉBÉE, CHOEUR DE JEUNES FILLES AMALÉCITES.

ARZANE.

Fils d'Aaron, à mon sort il faut que je succombe :
Vous me parlez d'hymen, et je touche à ma tombe.

NADAB, *sans écouter Arzane.*

Nous allons te revoir enfin, fameux mortel,
Encor tout éclatant des feux de l'Éternel.
Honneur à tes vertus, et gloire à ton génie!

ARZANE.

Veillé-je? dans mes maux quelle affreuse ironie!
Quoi! Nadab, ces desseins où tous deux engagés,
Ces projets de l'amour.....

NADAB.

Ils ne sont point changés.

ARZANE.

Entre Moïse et moi vous tenez la balance:
De votre passion je vois la violence.

NADAB.

Femme, je suis sans force à tes pieds abattu :
Mais ne puis-je du moins admirer la vertu?

ARZANE.

Qui pourra m'arracher de ce sanglant théâtre
Où la mort me poursuit?

NADAB.

Ce cœur qui t'idolâtre.

ARZANE.

Mais les remords viendront arrêter vos efforts.

NADAB.

Mais si je t'obéis, que te font mes remords?

ARZANE.

De ces hauts sentiments je serai la victime.

NADAB.

Laisse-moi m'enchanter d'innocence et de crime,
Connoître mes devoirs sans te manquer de foi,
Apercevoir l'abîme, et m'y jeter pour toi.

ARZANE.

Je ressens vos douleurs et n'en suis point complice.

NADAB.

Cesse de t'excuser : j'adore mon supplice;
Ma souffrance est ma joie, et je veux à jamais
Conserver la douceur du mal que tu me fais.
Hélas! mon fol amour m'épouvante moi-même;
Je me sens sous le coup de quelque arrêt suprême :
D'involontaires pleurs s'échappent de mes yeux;
La nuit dans mon sommeil j'entends parler tes dieux.
Prêt à sacrifier à leurs autels coupables,
Je me réveille au bruit de mes cris lamentables.
Dis, n'est-ce pas ainsi, dans ses tourments divers,
Qu'une ame est par le Ciel dévouée aux enfers?

ARZANE.

On va vous délivrer du joug de l'étrangère.

NADAB.

Des légers fils d'Agar la voix est mensongère;
L'Arabe aime à conter : je veux sonder des bruits
Aisément élevés, plus aisément détruits.
De Moïse en ces lieux je viendrai vous apprendre
Le destin. Quel parti qu'alors vous vouliez prendre,
Contre tout ennemi prompt à vous secourir,
Arzane, je saurai vous sauver ou mourir.

SCÈNE V.

ARZANE, NÉBÉE, CHŒUR DE JEUNES FILLES AMALÉCITES.

ARZANE.

Ah! Nébée, à ce coup je ne saurois survivre!
L'implacable destin s'attache à me poursuivre.

NÉBÉE.

Et moi, je ressentois un doux enchantement
En écoutant des vœux si chers!

ARZANE.

Autre tourment!
Incestueux projet, effroyable à mon ame!
Je hais du fils d'Aaron et la main et la flamme.
Amalec recevoir Israël dans ses bras!
Recueillir dans mon sein une race d'ingrats!
Je légitimerois ces exécrables frères,
Qui menacent nos fils, qui trahirent nos pères,
Ces esclaves du Nil, bâtisseurs de tombeaux,
Ignobles artisans flétris par leurs travaux,
Qui, d'Égypte chassés avec tous leurs prophètes,
Proclament en tremblant d'insolentes conquêtes,
Se disent héritiers des florissants états
De cent peuples divers qu'ils ne connoissent pas!

NÉBÉE.

Sauvez, sauvez vos jours!

ARZANE.

Voudrois-tu donc, Nébée,
Aux autels de Jacob voir Arzane courbée,
Contrainte d'embrasser le culte menaçant
Du Dieu cruel qui veut exterminer mon sang?
S'il faut suivre aujourd'hui la fortune jalouse,
S'il faut que de Nadab je devienne l'épouse,
Que lui-même, parjure au culte de Nachor,
Serve avec moi Baal, et Moloch, et Phogor;
Que son hymen des Juifs brise les lois publiques;
Qu'il me donne sa main aux autels domestiques
Des dieux de mon palais, des dieux accoutumés
A couronner les vœux contre Jacob formés!

NÉBÉE.

Du retour de Moïse on n'a pas l'assurance.
Espérons.

ARZANE.

Laisse là ta menteuse espérance.

NÉBÉE.

L'étoile d'Astarthé paroît sur l'horizon :

Pour hâter le retour du jeune fils d'Aaron,
Saluons l'astre heureux par des chants agréables.

(Le chœur des Amalécites s'avance du fond du théâtre.)

ARZANE, *au chœur.*

Captives, suspendez ces pleurs inépuisables.
Voici l'instant prédit où les filles d'Édom
Vont sauver d'Amalec et la race et le nom.
Nos guerriers ne sont plus, mais vous restez encore :
Formez les chœurs brillants des peuples de l'aurore.
Des femmes de Byblos répétez les soupirs;
Du farouche Israël enflammez les desirs;
Loin d'ici la pudeur et la froide innocence!
Il nous faut des plaisirs conduits par la vengeance.
Chantez l'amour; c'est lui qui du Dieu d'Israël
Doit corrompre l'encens et renverser l'autel.

LE CHOEUR.

Amour, tout chérit tes mystères,
Tout suit tes gracieuses lois,
L'hirondelle au palais des rois,
L'aigle sur les monts solitaires,
Et le passereau sous nos toits.

UNE AMALÉCITE.

Ton vieux temple, entouré des peuples de la terre,
S'élève révéré de chaque âge nouveau,
Comme au milieu d'un champ la borne héréditaire,
Ou la tour du pasteur au milieu du troupeau.

LE CHOEUR.

Amour, tout chérit tes mystères,
Tout suit tes gracieuses lois,
L'hirondelle au palais des rois,
L'aigle sur les monts solitaires,
Et le passereau sous nos toits.

UNE AMALÉCITE.

Invoquons du Liban la déesse charmante.
De nos longs cheveux d'or que la tresse élégante
Tombe en sacrifice à l'Amour.
Soulevons les enfers, répétons tour à tour
Du berger chaldéen la parole puissante.

UNE AUTRE AMALÉCITE.

Qui méprise l'Amour, dans ses fers gémira.

DEUX AMALÉCITES.

De prodiges divers l'Amour remplit l'Asie,
Il embauma l'Arabie
Des pleurs de la tendre Myrrha;
Du pur sang d'Adonis il peignit l'anémone:
Fleur des regrets, symbole du plaisir,
Elle vit peu de temps; et le même zéphyr
La fait éclore et la moissonne.

UNE AMALÉCITE.

Prenons notre riche ceinture,
Nos réseaux les plus fins, nos bagues, nos colliers;
Vengeons aujourd'hui nos guerriers;
Les remparts et les boucliers
Sont vains contre l'Amour dans toute sa parure.

LE CHOEUR.

Que dit à son amant de plaisir transporté
Cette prêtresse d'Astarthé
Qui voudroit attirer le jeune homme auprès d'elle,
Et lui percer le cœur d'une flèche mortelle?

UNE AMALÉCITE.

« Beau jeune homme, dit-elle, arrête donc les yeux
« Sur la tendre Abigail que ta froideur opprime.
« Je viens d'immoler la victime,
« Et d'implorer la faveur de nos dieux.

« Viens! que je sois ta bien-aimée.
« J'ai suspendu ma couche en souvenir de toi;
« D'aloès je l'ai parfumée.
« Sur un riche tapis je recevrai mon roi;
« Dans l'albâtre éclatant la lampe est allumée;
« Un bain voluptueux est préparé pour moi.

« L'époux qu'on m'a choisi, mais qui n'a pas mon ame,
« Est parti ce matin pour ses plants d'oliviers:
« Il veut écouler ses viviers,
« Sa vigne ensuite le réclame.
« Il a pris dans sa main son bâton de palmier,
« Et mis deux sicles d'or dans sa large ceinture;

« Il ne reviendra point que de son orbe entier
« L'astre des nuits n'ait rempli la mesure.
« Tandis qu'en son champ il vendange,
« Enivrons-nous de nos desirs.
« De tant de jours perdus qu'un jour heureux nous venge :
« Il n'est de bon que les plaisirs. »

DEUX AMALÉCITES.

O filles d'Amalec ! si par un tel langage
De nos tyrans nous embrasions les cœurs,
Nous verrions à nos pieds cette race sauvage,
Et les vaincus deviendroient les vainqueurs !

LES MÊMES AVEC UNE TROISIÈME AMALÉCITE.

Arzane, lève-toi dans l'éclat de tes larmes !
Triomphe par tes charmes !
Que l'amour, sur ton front s'embellissant encor,
Attaque des Hébreux les princes redoutables,
Et livre tout Jacob à nos dieux formidables.

LE CHOEUR.

Baal, Moloch et Phogor !

ARZANE.

Nadab ne revient pas. Déja la lune éclaire
Des rochers du Sina le sommet solitaire :
De la garde du camp on voit briller les feux.
(Au chœur.)
Retournez vers Jacob ; mêlez-vous à ses jeux ;
Pour subjuguer son cœur faites briller vos graces.
(A Nébée.)
Et toi, du fils d'Aaron cherche et poursuis les traces :
J'attendrai ton retour auprès des pavillons
Où depuis si longtemps dans les pleurs nous veillons.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

MOÏSE, *seul.*

(Il fait nuit; on voit à la clarté de la lune Moïse qui descend du mont Sinaï, portant les Tables de la loi. Il s'avance vers le bocage de palmiers, et dépose les Tables de la loi au tombeau de Joseph.)

Sur ces tableaux divins la main de l'Éternel
Grava toutes les lois du monde et d'Israël.
O toi qui déroulas tous les cieux comme un livre,
Qui détruis d'un regard, et d'un souffle fais vivre,
Qui traças au soleil sa course de géant,
Qui d'un mot fis sortir l'univers du néant!
Dis par quelle bonté, maître de la nature,
Tu daignois t'abaisser jusqu'à ta créature,
Et parler en secret à mon cœur raffermi
Comme un ami puissant cause avec son ami.
Depuis que je t'ai vu dans les feux du tonnerre,
Je ne puis attacher mes regards à la terre,
Et mon œil cherche encor, frappé de ta splendeur,
Dans ce beau firmament l'ombre de ta grandeur.

(Moïse s'assied sur une pierre auprès du tombeau de Joseph.)

Avant de me montrer à la foule empressée,
Je veux de nos tribus connoître la pensée :
Josué, descendu par un chemin plus court,
Doit avoir à mon frère annoncé mon retour :
Attendons sous cette ombre, au conseil favorable,
Du grand Melchisédec l'héritier véritable.

(Il regarde quelque temps le camp en silence.)

Qu'avec un doux transport je vois ce camp tranquille,
D'un peuple fugitif unique et noble asile!
Peuple que j'ai sauvé, que je porte en mon cœur,
De tous tes ennemis sois à jamais vainqueur.
Servant au monde entier de modèle et d'exemple,
Garde du Tout-Puissant la parole et le temple.
Séparé par ta loi, ton culte, tes déserts,
Du reste corrompu de ce vaste univers,
O Jacob! sois en tout digne du droit d'aînesse.
Je veux, en dirigeant ta fougueuse jeunesse,

En profitant du feu de ton esprit hautain,
Te forger en un peuple et de fer et d'airain.
Ouvrage des mortels, et prompts à se dissoudre,
Les empires divers rentreront dans la poudre;
Toi seul subsisteras parmi tous ces débris;
Les ruines du temps t'offriront des abris;
En te voyant toujours, les races étonnées
Iront se racontant tes longues destinées,
Et se montrant du doigt ce peuple paternel
Que Moïse marqua du sceau de l'Éternel!
Mais, Jacob, pour monter où le Seigneur t'appelle,
Il faut à ses desseins n'être jamais rebelle :
Sous le courroux du Ciel tu pourrois succomber,
Et la foudre est sur toi toujours prête à tomber.
Prions pour ton salut tandis que tu sommeilles.

(Il se lève et étend ses bras vers le ciel.)

Dieu de paix!...

(On entend des sons lointains de musique, et des bruits de danses.)

Mais quel son vient frapper mes oreilles?
Ce n'est point là le cri du belliqueux soldat
Qui chante Sabaoth en courant au combat.
Je reconnois l'accent d'une race coupable.
Quel noir pressentiment et me trouble et m'accable?
Aaron sous ces palmiers est bien lent à venir.
Fidèle Josué, qui te peut retenir?
Laissons à ce tombeau ces Tables tutélaires.
Marchons..... Qui vient ici?

SCÈNE II.

NADAB, MOÏSE.

NADAB, *sans voir Moïse, qui reste appuyé sur le tombeau de Joseph.*

Ces lieux sont solitaires.
Elle est rentrée au camp... Oui, j'aurai trop tardé.
Le retour de Moïse est un bruit hasardé,
D'un Arabe menteur la nouvelle incertaine.

(Il avance au bord de la scène, et demeure quelque temps en silence.)

Que mon sein oppressé se soulève avec peine!
Que cet air est brûlant! pour achever son tour
La nuit semble emprunter le char ardent du jour;
Image de mon cœur, cette arène embrasée

Reçoit en vain du ciel la bénigne rosée.

(Autre silence.)

Ici de la beauté j'entendis les accents.
Sur sa trace de feu qu'on répande l'encens!
Qu'on l'adore. Où m'emporte une imprudente ivresse?
On n'a point jusqu'ici couronné ma tendresse :
Si j'étois le jouet de quelque illusion?
Connoissons notre sort.

(Il va pour rentrer au camp : en passant devant le bocage de palmiers, il aperçoit Moïse.)

O sainte vision!
N'est-ce pas de Joseph l'ombre majestueuse?
Viens-tu me consoler? que ta voix vertueuse
Des chagrins de mon cœur adoucisse le fiel,
Et donne-moi la paix que tu goûtes au ciel.

MOÏSE, *sans quitter le tombeau.*

Le Ciel, des passions n'entend point la prière.

NADAB.

Moïse!

MOÏSE, *descendant du tombeau.*

C'est lui-même.

NADAB.

En touchant la poussière,
Prophète du Seigneur, je m'incline à vos pieds,
Et baisse devant vous mes yeux humiliés.

MOÏSE.

De quelque noir chagrin votre ame est agitée?

NADAB.

Le camp, qui déploroit votre mort racontée,
Vouloit mettre en mes mains un dangereux pouvoir.

MOÏSE.

Eh bien! qu'avez-vous fait?

NADAB.

J'espérois vous revoir.

MOÏSE.

Et n'avez-vous, Nadab, rien de plus à m'apprendre?

NADAB.

Sans doute ici bientôt les vieillards se vont rendre.

(On entend la musique du camp.)

MOÏSE.

Vous me dites, Nadab, que les tribus en deuil
Gémissent sur le sort de Moise au cercueil;
Et j'entends les concerts, horribles ou frivoles,
Dont les fils de Baal fatiguent leurs idoles.
Qui produit ces clameurs? qui peut y prendre part?

NADAB.

Nos captives souvent, assises à l'écart,
Aiment à répéter les hymnes de leurs pères.

MOÏSE.

Des captives ici ? des femmes étrangères?
Arzane n'a donc pas satisfait au Seigneur?
Elle vit; et peut-être, écoutant votre ardeur,
Elle reçoit ces vœux sortis d'une ame impure,
Dont le vent de la nuit m'apportoit la souillure
Jusqu'au chaste tombeau du pudique Joseph.

NADAB.

Des Hébreux triomphants le magnanime chef
Craindroit-il une femme esclave de nos armes,
Qui mange un pain amer détrempé de ses larmes?
Sur le compte des grands je ne suis pas suspect :
Leurs malheurs seulement attirent mon respect.
Je hais le Pharaon que l'éclat environne;
Mais s'il tombe, à l'instant j'honore sa couronne;
Il devient à mes yeux roi par l'adversité.
Des pleurs je reconnois l'auguste autorité.
Courtisan du malheur, flatteur de l'infortune,
Telle est de mon esprit la pente peu commune :
Je m'attache au mortel que mon bras a perdu,
Et je voudrois sauver la race d'Ésaü.

MOÏSE.

Vous, sauver d'Astarthé la nation flétrie!
Regarder sans horreur l'infame idolâtrie,
Quand j'apporte aux Hébreux les lois de Jéhovah?
Sur ce marbre sacré lui-même les grava.
Lisez : l'astre des nuits vous prête sa lumière.

NADAB, *lisant.*

N'ADORE QU'UN SEUL DIEU.

MOÏSE.

Telle est la loi première.
Et vous seul, immolant l'avenir d'Israël,
De cet unique Dieu renversez-vous l'autel?
Jacob, trahirois-tu tes hautes destinées?
Ne veux-tu point, courbé sous le poids des années,
T'avancer sur la terre, antique voyageur,
Pour apprendre aux humains le grand nom du Seigneur?
Tu portes dans tes mains ce livre salutaire
Où je traçai de Dieu le sacré caractère :
Contrat original, titre où l'homme enchanté
Retrouvera ses droits à l'immortalité.
L'infidèle Jacob perdroit son rang suprême !
Mais entrons dans ce camp; voyons tout par nous-même.

NADAB.

Arrêtez!

MOÏSE.

Et pourquoi?

NADAB.

Pour soustraire au danger
Des jours qu'au prix des miens je voudrois protéger.

MOÏSE.

Vous!

NADAB.

Je dois l'avouer...

MOÏSE.

Eh bien!

NADAB.

Dans votre absence
Le camp, s'abandonnant à l'aveugle licence,
A rejeté vos lois.

MOÏSE.

Par Jacob annoncé,
Dieu! ne retranche point l'avenir menacé!

NADAB.

Écoutez un moment.

MOÏSE.

Laisse-moi, téméraire!
J'ai prévu ta foiblesse, Aaron! malheureux frère,
Qu'as-tu fait?

NADAB.

Permettez que je guide vos pas.

MOÏSE.

Non : j'affronterai seul tes coupables soldats;
Demeure, ou va plutôt, car j'entrevois ton crime,
Dans son bercail impur va chercher la victime
Dont le sang répandu peut encor te sauver.

NADAB.

Ne vous obstinez pas, Moïse, à tout braver.
J'irai vous annoncer aux troupes alarmées.

MOÏSE.

Tu n'es plus le soldat du Seigneur des armées.

NADAB.

Vous repoussez mon bras?

MOÏSE.

Qu'ai-je besoin de toi?
L'ange exterminateur marchera devant moi.

(Moïse sort.)

SCÈNE III.

NADAB, *seul.*

Moi, livrer aux bourreaux une femme éplorée!
Que plutôt par l'enfer mon ame dévorée.....

SCÈNE IV.

NADAB, ARZANE.

ARZANE.

N'espérant plus, Nadab, votre prochain retour,
J'avois quitté ces lieux avec la fin du jour :
Vainement sur vos pas j'ai fait voler Nébée.
Dans mes pensers amers tristement absorbée,
J'ai mouillé quelque temps ma couche de mes pleurs :
La nuit, en accroissant mes nouvelles douleurs,
A redoublé ma crainte, et je suis revenue
Aux bords où, je le vois, vous m'avez attendue.

NADAB.

Arzane, de nos jours le sort est éclairci :
Avec moi, dans l'instant, Moïse étoit ici.

ARZANE.

Ici ! Quelle fureur sera bientôt la sienne !

NADAB.

Il menace déja votre vie et la mienne.

ARZANE.

Eh bien ! que ferez-vous?

NADAB.

Ce que j'avois promis.
Devenez mon épouse, et mes nombreux amis,
Annonçant aux soldats la fertile Idumée,
Rangeront à vos pieds le conseil et l'armée.
Je ferai plus : il faut à la fille d'Édom
Un époux revêtu des pompes de Sidon.
Demain, pour égaler l'honneur de ma conquête,
L'hüile sainte des rois coulera sur ma tête.
Donnez par votre amour une ame à mes projets,
Et j'abaisse Moïse au rang de mes sujets.

ARZANE.

(A part.) (Haut.)
Ciel ! le dessein est grand ! je le pense moi-même;
Il n'est pour nous, Nadab, d'abri qu'au rang suprême.
Mais mesurez la cime avant que d'y monter ;
Dans l'arène glissante où vous voulez lutter,
En songeant au succès, prévoyez la défaite.
Pourrez-vous étouffer la voix d'un vieux prophète,
Parlant au nom des Cieux à des hommes tremblants,
Dans l'imposant éclat de ses longs cheveux blancs?

NADAB.

Si vous m'aimez, alors tout me sera facile.

ARZANE.

Voulez-vous d'un esprit aussi ferme qu'habile
D'un pouvoir souverain créer les éléments,
De la foi d'Israël changez les fondements.
Si le peuple, poussé vers des dieux qu'il appelle,
Est plus que vous encore à Moïse rebelle,
Les Juifs, craignant ce chef implacable et jaloux,
Pour se sauver de lui se donneront à vous.
Tout indique à vos yeux la route qu'il faut suivre :

Onze de vos tribus aujourd'hui veulent vivre
Sous le dieu d'Amalec : secondez leurs efforts;
Dans cette Arche nouvelle enfermez des ressorts;
A des miracles feints opposez des miracles;
Comme Moïse, ayez des prêtres, des oracles,
Et bientôt le soleil vous verra dans ces lieux
Le pontife et le roi d'un peuple glorieux.

NADAB.

Nadab, lâche apostat! Arzane en vain l'espère!
Vous-même chérissez les dieux de votre père :
Si je vous proposois aussi de les quitter?

ARZANE.

Quand auprès d'Astarthé je voudrois m'acquitter
Des tendres et doux vœux que son culte réclame,
La foiblesse me sied : et que suis-je? une femme!
Mais un homme au-dessus des vulgaires mortels
Prend conseil de sa gloire et choisit ses autels.
Votre Dieu vous menace et sa loi vous condamne :
Vous ne pouvez régner que par le dieu d'Arzane.
Régnez sur elle; allez aux premiers feux du jour
Chercher votre couronne au temple de l'Amour,
Et tandis qu'Amalec frappera la victime,
Vous offrirez des fleurs : ce n'est pas un grand crime.

NADAB.

O magique serpent! décevante beauté,
Par quels secrets tiens-tu tout mon cœur enchanté?
Es-tu fille d'Enfer ou des Esprits célestes?
Réponds-moi!

ARZANE.

Du malheur je suis les tristes restes.
Suppliante à vos pieds, sans trône et sans époux,
Je n'ai d'autre soutien ni d'autre espoir que vous.

NADAB.

C'en est fait : il le faut! A toi je m'abandonne!
Qu'importe le poison quand ta main me le donne?
Mais en goûtant au fruit, présent de ton hymen,
Du moins entre avec moi sous les berceaux d'Éden,
Ève trop séduisante; au jardin des délices
Que nos félicités précèdent nos supplices!

Tu ne m'as point encor révélé tes secrets,
Et même en ce moment tes regards sont muets.
Un mot peut tout fixer dans mon ame incertaine.
Dis : ai-je mérité ton amour ou ta haine?
Si tu l'aimes, Nadab est prêt à s'immoler.

ARZANE.

Que faire?

NADAB.

Explique-toi.

ARZANE.

Je ne saurois parler.

NADAB.

M'aimes-tu ? m'aimes-tu, divine Amalécite?

ARZANE.

Ma voix s'éteint....

NADAB.

Promets à ce cœur qui palpite
Que demain à l'autel....

ARZANE.

A l'autel de mes dieux?....

NADAB.

O douleur !

ARZANE, *à part.*

En formant un hymen odieux
Du moins perdons Jacob.

NADAB, *à part.*

Dans ta juste colère
Ne te souviens, Seigneur, que d'Abraham mon père.
(A Arzane.)
Achevons !

ARZANE.

Vous m'aimez ?

NADAB.

Ah ! cent fois plus que moi,
Puisqu'aux feux éternels je me livre pour toi !

ARZANE.

Vous dites que demain au lever de l'aurore,
A l'autel de mes dieux....

NADAB.

Je n'ai rien dit encore.

ARZANE.

Je mourrai donc !

SCÈNE V.

NÉBÉE, ARZANE, NADAB.

NÉBÉE, *accourant précipitamment.*

Fuyez ! le péril est pressant :
Tout prend autour de vous un aspect menaçant.
Je veillois près d'ici dans mon inquiétude,
Quand j'ai vu s'avancer vers cette solitude,
A pas lents et légers, Caleb avec Lévi.
De cent prêtres armés ce cruel est suivi ;
Leurs yeux sinistrement étincellent dans l'ombre ;
Ils se parlent tout bas d'une voix triste et sombre.
J'ai surpris quelques mots de leur noir entretien :
De vous donner la mort ils cherchent le moyen.

NADAB.

Contre vos jours, Arzane, un lévite conspire ?
Tout est fini ; demain je vous rends votre empire.
De Pharaon vaincu prenez le plus beau char :
Des soldats éblouis enchantez le regard.
Je vous déclarerai mon épouse adorée ;
Du sceptre d'Ésaü vous serez décorée.
D'Édom et de Jacob que les dieux fraternels
Soient enfin encensés sur les mêmes autels.

(Arzane et Nébée sortent par un côté du théâtre ; Nadab les suit de loin pour les protéger contre les lévites, qui entrent sur la scène du côté opposé : il s'arrête quand Arzane a disparu, et parle aux lévites du fond du théâtre.)

SCÈNE VI.

NADAB, CALEB, CHŒUR DE LÉVITES.

NADAB.

Lévites ! je me ris de vos sourdes pratiques ;
Je brave vos poignards et crains peu vos cantiques.
Vous m'y forcez ; je vais aussi porter des coups ;
Que le crime et la honte en retombent sur vous !

SCÈNE VII.

CALEB, CHŒUR DE LÉVITES.

UN LÉVITE.

Quel reproche insensé ! quelle voix ! Ce profane
Ne craint plus d'annoncer ses projets pour Arzane.

CALEB.

Josué m'avoit dit que notre auguste chef
Devoit attendre Aaron au tombeau de Joseph ;
Je venois avec vous lui porter nos épées,
Au sang de l'ennemi plus d'une fois trempées.
Mais déja dans le camp il aura pénétré.

LE MÊME LÉVITE.

Au négligent pasteur l'aigle enfin s'est montré.

CALEB.

Adultère Israël, dans ton brutal caprice,
Tu désertes d'Abel l'innocent sacrifice,
Et, cessant d'immoler la colombe et l'agneau,
Du meurtrier Caïn tu rejoins le troupeau !
Vous, par qui l'esprit saint s'explique et prophétise,
Prêtres sacrés ! avant d'aller trouver Moïse,
Que l'ange du Seigneur, dans ce ciel de saphirs,
Porte jusqu'au Très-Haut nos chants et nos soupirs
La lune est au milieu de sa belle carrière,
Et c'est l'heure où des nuits nous offrons la prière.

CALEB.

PRIÈRE.

Dieu, dont la majesté m'accable,
Pure essence, divine ardeur,
Qui peut comprendre la grandeur
De ton nom incommunicable?

Je me retire à ta lumière,
Au tabernacle de ta loi :
Des nuits où nous veillons pour toi,
C'est peut-être ici la dernière.

Si nous tombons dans les tempêtes
Qu'excitent de noirs assaillants,

Nous dormirons près des vaillants
Un glaive placé sous nos têtes.

Mais que plutôt par toi nos bras soient affermis,
Et de tes saints dissipe les alarmes;
Par la bride et le mors dompte tes ennemis.

LES LÉVITES, *tirant leurs épées, qu'ils élèvent vers le ciel en fléchissant le genou.*

Bénis nos armes!

CHOEUR DES LÉVITES.

CHANT NOCTURNE.

Les cieux racontent la gloire
Du souverain Créateur.
La nuit garde la mémoire
Du sublime ordonnateur
Qui fit camper sous ses voiles
Cette milice d'étoiles
Dont les bataillons divers,
Dans leur course mesurée,
Traversent de l'empirée
Les magnifiques déserts.

UN LÉVITE.

Le soleil, élevant sa tête radieuse,
Ferme de ce grand chœur la marche harmonieuse:
Ainsi, de l'autel d'or franchissant le degré,
Le pontife éclatant et consomme et termine
Une pompe divine
Dans un temple superbe au Seigneur consacré.

LE PLUS JEUNE DES LÉVITES.

Image de la mort du juste,
Douce nuit où du ciel éclate la beauté,
Se peut-il que l'impie en son iniquité
Profane ton silence auguste?

(On entend la musique du camp.)

UN LÉVITE.

Ah! quels horribles sons s'échappent de ce lieu!
Oh! de l'enfer détestable puissance!
Dans ce camp perverti c'est Baal qu'on encense,
Ici nous prions le vrai Dieu!

(Moment de silence, pendant lequel on entend une seconde fois la musique du camp.)

UN AUTRE LÉVITE.

Méchants ! votre hymne criminelle
De la nuit des enfers ranime tous les feux :
Vous invoquez Satan, qu'il exauce vos vœux !
Tombez dans la nuit éternelle !

(Nouveau silence et musique du camp.)

UN TROISIÈME LÉVITE.

Ah ! retournez plutôt à vos devoirs,
Esclaves malheureux des femmes étrangères.

LE PLUS JEUNE DES LÉVITES.

Prions pour eux, ce sont nos frères :
Ils ont bu comme nous le vin de nos pressoirs,
Et sucé le lait de nos mères !

PRIÈRE GÉNÉRALE, prononcée par Caleb.

N'écoute point dans ta colère,
O Dieu ! le cri de ces infortunés ;
Prends pitié de leurs nouveau-nés ;
Donne la paix à leur misère.

Que le bruit des astres roulants
Te rende sourd aux clameurs de l'impie,
Et n'entends que la voix qui prie
Pour le péché de tes enfants.

La fraîche et brillante rosée,
Au bord des flots les tamarins en fleur,
Le vent qui, perdant sa chaleur,
Glisse sur la mer apaisée,

Tout rit : du firmament serein
S'ouvre à nos yeux le superbe portique :
O Dieu ! sois doux et pacifique
Comme l'ouvrage de ta main !

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

MOÏSE, AARON, DATHAN, VIEILLARDS ET CHEFS D'ISRAËL.

MOÏSE.

Terre, frémis d'horreur! Pleurez, portes du ciel:
Sur la fleur de Juda l'enfer vomit son fiel.
La maison de Jacob, par Nadab corrompue,
Aux princes des démons ici se prostitue;
Et déja, consultant les devins et les sorts,
Rugit devant ses dieux comme au festin des morts.

AARON.

Moïse, ma douleur à la vôtre est égale.
Sitôt que Josué, dans cette nuit fatale,
Est venu m'annoncer votre étonnant retour,
J'ai rassemblé ces chefs, et par un long détour,
Choisissant avec eux les routes les plus sombres,
Je vous ai rencontré seul, errant dans les ombres.
Daignez me pardonner si, malgré vos efforts,
J'ose vous ramener à ces tranquilles bords.
Le conseil des vieillards comme moi vous conjure
D'éviter d'Amalec la faction impure.
Vos jours sont menacés! A des hommes ingrats
La nuit qui règne encore a dérobé vos pas:
Que de périls divers pour mon fils et mon frère!

MOÏSE.

Ne pleurez pas sur moi; pleurez d'un cœur sincère
Sur ce peuple infecté du poison de l'erreur,
Et que Dieu va punir dans toute sa fureur.
Profitez, ô vieillards! du moment qui vous reste,
Et détournez Nadab de son projet funeste.

UN VIEILLARD.

Hélas! nous voudrions secourir Israël,
Mais Dieu même a rompu son pacte solennel.

MOÏSE.

Peuple de peu de foi! vous doutez des oracles!

Vos yeux ont oublié l'éclat de cent miracles !
Dieu vous semble impuissant dans vos dégoûts amers,
Et du haut de ce roc on aperçoit les mers
Naguère sous vos pas par Moïse entr'ouvertes,
Et de la manne encor vos tentes sont couvertes !
Seigneur ! ils ont osé murmurer contre toi,
Te trahir à l'instant où j'apportois la loi
Qui promet à Jacob une terre féconde,
Le sceptre à ses enfants et le Sauveur au monde !

AARON.

Béni soit l'Éternel qui ne trompe jamais !

DATHAN.

Et pourquoi donc ce Dieu, si prodigue en bienfaits,
Égare-t-il nos pas au désert où nous sommes?

MOÏSE.

Pour t'enseigner les maux et les vertus des hommes;
Pour former aux combats nos foibles légions
Dans le mâle berceau de l'aigle et des lions.
Toi qui jusqu'au Très-Haut veux porter ton délire,
T'assieds-tu près de lui dans le céleste empire?
Vis-tu le Créateur dans les premiers moments
De ce vaste univers creuser les fondements,
Des vents et des saisons mesurer la richesse,
Et jusque sous les flots promener sa sagesse?
Des portes de l'abîme as-tu posé le seuil?
As-tu dit à la mer : « Brise ici ton orgueil? »
Misérable Dathan ! quoi ! vermisseau superbe,
Tu veux comprendre Dieu quand tu rampes sous l'herbe ?
Admire et soumets-toi : le néant révolté
Peut-il dans ses desseins juger l'éternité?

UN CHEF.

J'entends des pas; vers nous quelqu'un se précipite.

AARON.

Qui s'avance? Est-ce toi, mon fils?

UN VIEILLARD.

C'est un lévite.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, UN LÉVITE.

UN LÉVITE.

Interprète du Ciel, confident d'Éloé,
Moïse, je vous cherche : au nom de Josué,
Du progrès de nos maux j'accours pour vous instruire.
L'ouvrage de vos mains est prêt à se détruire;
Le camp vous a proscrit, et ces chefs assemblés,
S'ils reviennent à vous, seront tous immolés.
Marie, avec Caleb, retirés vers l'oracle,
S'efforcent de sauver le sacré tabernacle.
Ici même l'aurore et le nouveau soleil
Des noces de Nadab mèneront l'appareil :
Une idole y sera brillante et parfumée,
Et soudain les tribus marchent vers l'Idumée.
Déja l'on a donné le signal du départ;
On abaisse la tente; on lève l'étendard;
Et le lâche Israël, que corrompent des traîtres,
Va fuir en reniant le Dieu de ses ancêtres.

LES VIEILLARDS, *à Moïse immobile, qui commence à sentir l'inspiration.*

O Moïse!

AARON.

Il redit l'oracle du saint lieu,
Et pour l'homme attentif il est l'écho de Dieu!

LES VIEILLARDS.

Écoutons!

MOÏSE, *inspiré.*

Anathème à ta race volage,
Jacob! si par tes mains tu te fais une image.
Que maudit soit ton champ, ton pavillon, ton lit,
Et que sur Gelboë ton figuier soit maudit!
Tombant dans l'avenir d'abîmes en abîmes,
De malheurs en malheurs et de crimes en crimes,
Un jour on te verra couronner tes forfaits
En égorgeant l'Agneau descendu pour la paix.
Alors, peuple proscrit dispersé sur la terre,
Tu traîneras partout la honte et ta misère;
Tu viendras pauvre et nud, enfant déshérité,

Pleurer sur les débris de ta triste cité,
Dans ces débris épars trouver pour ton supplice
D'un Dieu ressuscité la tombe accusatrice,
Et mourir de douleur près du seul monument
Qui n'aura rien à rendre au jour du jugement.

LES VIEILLARDS.

Ciel!

AARON.

Arrachons Nadab à son indigne flamme.
Je l'ai fait appeler pour attendrir son ame;
Sans doute il va venir, il m'obéit encor.
Prêtez-moi de vos vœux le fraternel accord;
Brisez de Jéhovah la flèche dévorante;
Éteignez le courroux dans sa droite fumante.
Vous avez comme moi de chers et doux liens;
Pensez à vos enfants, vous prierez pour les miens.

MOÏSE.

Il reste au Tout-Puissant une tribu fidèle,
Je vais m'y réunir; je marche où Dieu m'appelle.

AARON.

Prophète, que Nadab ne soit pas condamné!
Si mon fils est coupable, il est infortuné.

MOÏSE.

Vous allez voir Nadab; eh bien! qu'il se repente,
Que du chemin du crime il remonte la pente.
Ce qu'il dénie au Ciel, tâchez de l'obtenir;
J'attendrai vos succès pour régler l'avenir.
Adieu. Lévites saints, je vous porte ces Tables
Que souilleroient ici des hommes détestables.

(Il prend les Tables de la loi au tombeau de Joseph et s'éloigne, suivi du lévite.)

DATHAN, *aux vieillards.*

Et nous, sans redouter sa menace et ses cris,
De l'union d'Arzane acceptons le haut prix.

(Il sort avec les chefs et les vieillards.)

SCÈNE III.

AARON, *seul.*

Tout fuit! Moment affreux! La céleste colère
Me laisse seul chargé du destin de la terre.

Pourrai-je triompher d'un amour criminel?
Sauverai-je mon fils en sauvant Israël?
O Père des humains, inspire ma tendresse!

SCÈNE IV.

AARON, NADAB.

NADAB, *parlant à des soldats qu'on ne voit pas.*

Fidèles compagnons que mon sort intéresse,
Je ne crains plus ici les prêtres conjurés;
N'allez pas plus avant; vous, Ruben, demeurez.

AARON.

Approche, infortuné; dans le sein de ton père,
Viens confesser ta faute et cacher ta misère.

NADAB.

Ciel, qui savez mes maux, fortifiez mon cœur!
(A Aaron.)
Vous me desirez voir?

AARON.

Ferois-tu mon malheur,
Toi, dont j'ai soutenu la paisible jeunesse?
Instruisant ton berceau, protégeant ta foiblesse,
C'est moi qui le premier t'appris le divin nom
Du Dieu que tu trahis pour la fille d'Édom.
Non, mon fils bien-aimé n'est point inexorable;
Il m'entendra.

NADAB.

Aaron, votre bonté m'accable.
Craignez mon désespoir; ne me commandez pas
De conduire aujourd'hui mon Arzane au trépas.

AARON.

Tu peux aimer encor cette femme étrangère?

NADAB.

Comme en ses jeunes ans vous aimâtes ma mère.
Me condamnerez-vous?

AARON.

Je te plains seulement;
Je te viens consoler dans ton égarement.
Quel mortel ne fut point éprouvé dans sa vie?

Chaque jour, à nos cœurs une joie est ravie.
J'ai vu mourir ta mère, et, plein de mes regrets,
Du Seigneur en pleurant j'adore les décrets.
Sache donc, s'il le faut, pour t'épargner un crime,
Souffrir que le Ciel rompe un nœud illégitime.

NADAB.

Ma parole est liée.

AARON.

Aurois-tu donc promis
D'abandonner ton Dieu, Moïse et tes amis?

NADAB.

J'ai promis de sauver celle qu'on a proscrite.

AARON.

Ainsi ton cœur se tait quand je le sollicite.

NADAB.

Ne cherchez plus le fils sorti de votre sang.
Un noir feu me consume et s'attache à mon flanc.
J'offre de tous les maux l'assemblage bizarre :
Je pleure, je souris, et ma raison s'égare;
Je touche également aux vertus, aux forfaits;
Des sépulcres, la nuit, je viole la paix ;
Altéré de combats, quelquefois j'en frissonne....
J'irois du Roi des rois attaquer la couronne!
Puis, reprenant soudain des sentiments plus doux,
Je songe à votre peine et je gémis sur vous.
Longtemps dans ce chaos je tourne, je me lasse.
Enfin, quand mon délire et s'apaise et s'efface,
Dans mon cœur éclairé d'un tendre et nouveau jour
Je ne retrouve plus que mon funeste amour.

AARON.

Formidable peinture! étrange frénésie!
Serois-tu donc, Nadab, la victime choisie?
Reviens, prodigue enfant, à tes champs nourriciers.
Si le Ciel te frappoit, parjure à tes foyers!
Sur ma tête plutôt que ton péché retombe.
Moi, marqué pour la mort, je creuserois la tombe
De cet enfant chéri dont les saintes douleurs
A mon dernier linceul réservoient quelques pleurs!

Jeune guerrier, ma main desséchée et débile
Viendroit t'ensevelir dans ce sable stérile!
Mes os, à ce penser, ont tressailli d'effroi.
Dieu d'Abraham, Dieu fort, Dieu bon, épargne-moi!
Ne me demande pas, souveraine justice,
Même pour m'éprouver, un cruel sacrifice;
Je me dirois toujours, tremblant et peu soumis :
« Si l'ange va tarder, que deviendra mon fils? »
Je n'ai point, j'en conviens, la fermeté d'un père;
J'ai plutôt la foiblesse et le cœur d'une mère.
Rachel pleura ses fils au tombeau descendus;
Rien ne la consola, parcequ'ils n'étoient plus.

NADAB.

Père compatissant!

AARON.

Enfant de ma tendresse,
N'es-tu pas le soleil qui charme ma vieillesse?
La lumière du jour, le doux rayon des cieux,
Qui réchauffe mon cœur, qui réjouit mes yeux?
Si Nadab à ton joug, Seigneur, est indocile,
Tout homme est ton ouvrage, et tout homme est fragile,
Dans ta miséricorde attends le criminel.
O Dieu! sois patient : n'es-tu pas éternel?

NADAB.

Malheur à moi! d'Aaron je vois couler les larmes!
Il faut de l'étrangère oublier tous les charmes.
Mon père, entre tes bras recueille ton enfant :
Sur ton paisible sein presse mon sein brûlant;
Que j'y trouve un asile, et que dans la tempête
Tes bénédictions reposent sur ma tête.

AARON.

Honneur de mes vieux ans, couronne de mes jours,
Donne à ton repentir un large et libre cours;
Laisse à ton père Aaron achever la victoire.
Nadab, tu t'attendris; tes pleurs feront ma gloire.
Prie avec moi le Dieu que tu voulois quitter :

(Il prie.)

« Dieu clément, contre nous cesse de t'irriter,
« Reçois dans ton bercail la brebis égarée,

« Par des loups ravissants à moitié déchirée. »
As-tu prié, mon fils? Es-tu calmé? Sens-tu
Cette tranquillité que nous rend la vertu?
Moïse nous attend prosterné sur la pierre;
Viens avec le prophète achever ta prière.
Gravissons du Sina le roc silencieux,
Et, pour trouver la paix, rapprochons-nous des cieux.
(Il entraîne Nadab, et tout à coup il aperçoit Arzane.)
Quel fantôme envieux épouvante ma vue!

SCÈNE V.

AARON, NADAB, ARZANE.

ARZANE, *à Nadab.*

Ma présence est ici sans doute inattendue;
Mais pardonnez, Nadab, si la fille des rois
Demande à vous parler pour la dernière fois.
On dit que dans ces lieux, écoutant votre père,
Recevant ses conseils, cédant à sa colère,
Vous allez, par ma mort, noblement consentir
Au pardon qu'on promet à votre repentir;
Voilà ce que Dathan s'est hâté de m'apprendre.
A des reproches vains je ne sais point descendre;
Je dédaigne la vie, et je viens seulement
Entendre mon arrêt, subir mon jugement.

NADAB.

Arzane!

AARON.

Quelle femme insolente et rebelle
Ose mêler sa voix à la voix paternelle?
Du sang et du devoir respecte le lien,
Mon fils.

ARZANE.

Nadab, aussi ne me devez-vous rien?
Moi, des rois d'Amalec et la veuve et la fille,
Je vous livrois mes dieux, mon peuple et ma famille.
Falloit-il, puisqu'enfin vous vouliez m'immoler,
Par des aveux trompeurs chercher à me troubler,
A ternir sur mon front l'éclat du diadème?

NADAB.

Soupçonner mon amour! j'en appelle à vous-même:

Que diriez-vous, Arzane, en cet affreux moment,
Si je vous accusois de me tromper?

ARZANE, *surprise et troublée.*

Comment!

Qui? moi?

AARON, *à Nadab.*

N'en doute pas, c'est le Ciel qui t'inspire.
A perdre les Hébreux cette étrangère aspire,
Sans partager ta flamme. Altier, dur et moqueur,
Son regard a trahi le secret de son cœur.
Elle te hait, Nadab, comme elle hait ta race.
Aussitôt qu'à tes yeux elle aura trouvé grace,
Tu la verras, quittant un langage suspect,
Redevenir pour toi la veuve d'Amalec.
Tes fils, dignes enfants de cette digne mère,
Sortiront de son sein en maudissant leur père;
Et peut-être, effaçant le crime de Caïn,
Ils lèveront sur toi leur parricide main.

ARZANE, *à part.*

Ne laissons pas la haine altérer mon visage.
(Haut.)
Le ciel lit mieux au fond de ce cœur qu'on outrage.

NADAB.

Aaron auroit-il dit la triste vérité?

ARZANE.

Que son reproche, hélas! n'étoit-il mérité!
Je m'égare...

NADAB.

Achevez!

ARZANE.

Un dieu qui m'humilie
Me force à révéler ma honte et ma folie.
Cruel, quand, sans remords, tu manques à ta foi...

AARON, *l'interrompant.*

Nadab, crains des aveux qui ne trompent que toi.

ARZANE.

Jusqu'au fond du tombeau bénissant ta mémoire...

AARON, *l'interrompant.*

Regarde-la, mon fils, pour cesser de la croire.

ARZANE.

Je ne regretterai, dans le sombre séjour,
Que de ne pouvoir plus t'exprimer mon amour!

NADAB.

Aveux délicieux! douce et divine flamme,
Qui pénètre et descend dans le fond de mon ame!
Qu'est-ce que l'univers au prix d'un tel bonheur?
Et qu'importent Moïse et toute sa grandeur,
Et les desseins du Ciel et le sort de la terre?
Nadab sûr d'être aimé redevient téméraire.

AARON.

Quel blasphème est sorti de ta bouche, ô Nadab!

(Arzane s'incline aux pieds d'Aaron; Aaron la repousse.)

Fuis, exécrable enfant de Loth et de Moab,
Et reçois pour présent de l'hymen qui s'apprête
La malédiction dont je frappe ta tête.

(Arzane se relève.)

NADAB, *égaré tout le reste de la scène.*

(Arzane le prend par la main.)

Femme, as-tu disparu? Ta main brûle ma main.

ARZANE.

Des tentes d'Israël c'est ici le chemin.

AARON.

N'engage pas mon fils dans le sentier du crime.

NADAB.

Arzane, suis mes pas... Évite cet abîme.
J'entends gronder la foudre, et la terre a tremblé.

AARON.

Malheureux, par l'enfer ton esprit est troublé.

NADAB.

Silence!... c'est sa voix; c'est la voix de Moïse.

AARON.

Il te montre la terre à tes aïeux promise.

NADAB.

Il fait rouler du Nil les flots ensanglantés,

L'ange pâle des morts se tient à ses côtés,
Le feu du ciel descend sur ma tête profane.

AARON.

Demeure avec Aaron.

NADAB.

Il a maudit Arzane!

AARON.

Il bénira Nadab.

NADAB.

Rejeté loin du port,
D'Arzane désormais je partage le sort.

AARON.

Ne revendique point l'anathème d'un père.
J'anéantis l'arrêt lancé dans ma colère,
S'il atteint jusqu'à toi.

NADAB.

Vous ne le pouvez plus :
Par le Dieu paternel vos vœux sont entendus;

(Il suit Arzane.)

Astarthé, qu'à tes chants notre union s'achève :
Marchons; l'autel est prêt et l'aurore se lève.

AARON.

Arrête!

NADAB.

Il est trop tard.

AARON.

Viens!

NADAB.

Je suis entraîné;

AARON

Dieu te pardonnera.

NADAB.

Vous m'avez condamné.

AARON, *à Marie qui s'avance à la tête des chœurs.*

Ma sœur, secourez-moi! Priez tous! Au prophète,
Pour racheter mon fils, je vais offrir ma tête.

SCÈNE VI.

MARIE, CALEB, CHŒUR DE LÉVITES, CHŒUR DE JEUNES FILLES ISRAÉLITES.

(Le jour commence à paroître : les lévites, ceints de leurs épées, tiennent dans la main droite un bâton blanc, et dans la gauche une trompette. Quatre lévites portent le tabernacle qu'ils ont enlevé du camp. Les jeunes filles israélites portent des harpes et des tambourins.)

CALEB.

Moïse nous ordonne, au matin renaissant,
D'aller le retrouver près du puits d'Élissan,
Tandis qu'à nos autels les vierges retirées
Rediront au Seigneur les plaintes consacrées.
Partons. Que de l'enfer soit confondu l'orgueil!

MARIE.

Mais de Joseph ici laissons-nous le cercueil?
Verra-t-il des faux dieux les infames emblèmes?
Non : les morts ont horreur de ces dieux morts eux-mêmes :
Dérobons ce cercueil, et courons le cacher
Auprès du tabernacle, à l'abri d'un rocher.
C'est Jacob tout entier qui fuit l'idolâtrie :
Les enfants, les tombeaux, font toute la patrie.

(Caleb, à la tête des lévites, Marie, à la tête des jeunes filles israélites, gravissent le Sina. Six lévites enlèvent le cercueil de Joseph; quatre autres lévites portent le tabernacle. L'aurore paroît; les lévites sonnent de temps en temps de la trompette. Les deux chœurs se groupent diversement sur les rochers et chantent ou déclament, en marchant, ce qui suit.)

CHOEUR DES LÉVITES.

Emportons les os de nos pères;
De nos trésors c'est le plus beau :
Joseph vivant fut trahi par ses frères,
Ne trahissons point son tombeau.

CHOEUR DE JEUNES FILLES ISRAÉLITES.

Nous gardons la douceur de nos foyers antiques,
Dans les champs de l'exil et sous de nouveaux cieux,
En conservant nos autels domestiques
Et les cendres de nos aïeux.

DEUX LÉVITES.

Quel pouvoir est le sien! que d'œuvres redoutables
Moïse, aimé du Ciel, accomplit à la fois!

DEUX JEUNES FILLES.

Il commande : la mer aux vagues indomptables,
Comme un enfant docile, exécute ses lois.

CALEB.

Que notre bouche répète,
Au fracas des tambours, au son de la trompette,
L'hymne qu'au bord des flots chantoit en son honneur
Marie, instruite du Seigneur.

CHOEUR GÉNÉRAL.

Dieu protége et défend l'innocent qu'on opprime :
Du cruel Pharaon pour sauver la victime,
Il a paru comme un guerrier,
Et précipité dans l'abîme
Le cheval et le cavalier.

UNE ISRAÉLITE.

Mezraïm disoit dans sa rage :
« Frappons les Hébreux fugitifs :
« La mer ne leur ouvre un passage
« Que pour nous livrer nos captifs.
« Qu'Israël au joug indocile,
« De nos murs pétrissant l'argile,
« Accomplisse ses vils destins;
« Et que la Juive la plus fière
« S'épuise à broyer sur la pierre
« Le pur froment de nos festins. »

UN LÉVITE.

Le Seigneur entendit ces clameurs insolentes,
Et se levant soudain,
Sur la mer partagée en deux voûtes roulantes
Il étendit sa main.

UN AUTRE LÉVITE.

De la mer aussitôt les ondes suspendues
Cèdent au bras puissant,
Et sur les Égyptiens les vagues épandues
Tombent en mugissant.

CHOEUR GÉNÉRAL.

Oh! quel spectacle!

Les chars, les javelots,
Engloutis au sein des flots,
Les hurlements et les sanglots,
La noire mort croissant dans ce chaos,
Du vengeur d'Israël attestent le miracle.

CHOEUR DES JEUNES ISRAÉLITES.

Oh! des méchants inutiles complots!

CHOEUR DES LÉVITES.

Oh! quel spectacle!

UN LÉVITE.

Des ossements muets les arides monceaux
S'entassèrent au bord où tant de voix gémirent.

UNE ISRAÉLITE.

Les princes de Tanis aux enfers descendirent
Comme une pierre au fond des eaux.

CHOEUR GÉNÉRAL.

Dieu protége et défend l'innocent qu'on opprime:
Du cruel Pharaon pour sauver la victime,
Il a paru comme un guerrier,
Et précipité dans l'abîme
Le cheval et le cavalier.

MARIE.

Du favori de Dieu vive l'antique gloire,
Qui présage à nos cœurs sa nouvelle victoire!
Que du lâche Éphraïm nos concerts méritants
Attirent les regards sur ces sommets distants;
Qu'il voie avec remords nos cohortes fidèles
Couronnant du Sina les roches éternelles,
Abraham et Jacob penchés du haut des cieux,
Les anges se mêlant à nos hymnes pieux,
Et Moïse à l'écart, prosterné sur la poudre,
Suppliant le Seigneur et retenant la foudre.

(Les chœurs disparoissent peu à peu derrière les rochers.)

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

NADAB, DATHAN.

(Dans cet acte, Nadab est revêtu d'armes brillantes et porte le manteau royal.)

DATHAN.

Votre absence, Nadab, va surprendre l'armée;
Elle en paroît déja justement alarmée :
Objet de tant de vœux, vous les devez combler.

NADAB.

N'est-ce donc pas ici qu'on se doit assembler?

DATHAN.

Sans doute, mais du camp que votre absence trompe
Il ne vous convient pas de devancer la pompe.
Montrez-vous radieux aux soldats satisfaits.

NADAB.

Sais-je ce que je veux? Sais-je ce que je fais?
A ces bords où mes pas et mes destins s'enchaînent,
L'amour et le remords tour à tour me ramènent.

DATHAN.

Cachez du moins le trouble où flotte votre esprit.

NADAB.

Que plutôt sur mon front ce trouble soit écrit.

DATHAN.

Les conseils éternels ont rejeté Moïse,
Et c'est vous à présent que le Ciel favorise.

NADAB

Pure religion, dont je souille l'autel,
J'entends en ce moment ton soupir maternel.
Combien j'étois heureux quand tes chastes entraves
Au pied d'un Dieu jaloux tenoient mes sens esclaves,
Quand un simple bandeau, déroulé par ta main,
Sous un lin virginal cachoit mon front serein.
Dathan, j'ai tout perdu par ma coupable audace;

J'ai trahi le passé, l'avenir et ma race.
Oh! que le premier crime est pesant sur le cœur!

DATHAN.

Calmez l'emportement d'une injuste douleur:
Aux rives de Séir tout vous sera prospère.

NADAB.

Je ne chanterai point dans la terre étrangère.

DATHAN.

Sous le manteau des rois le chagrin est léger.

NADAB.

Que ne suis-je vêtu du sayon du berger!
Et que n'ai-je, innocent au jour de la tempête,
Une pierre au désert pour reposer ma tête!

DATHAN.

Venez : pour votre hymen tout s'apprête en ce lieu.

NADAB.

Il ne manque à l'autel que mon père et mon Dieu.

DATHAN.

Éloignez ces ennuis : voilà, plein d'espérance,
Au-devant de vos pas le peuple qui s'avance.

NADAB.

Quel charme! Quel éclat! Fuyez, tristes remords!
L'aspect de la beauté me rend tous mes transports.

SCÈNE II.

NADAB, ARZANE, NÉBÉE, DATHAN, CHŒUR DE JEUNES FILLES AMALÉCITES, SOLDATS, PEUPLE, ETC.

Arzane paroît traînée sur un char; onze drapeaux annnncent les onze tribus présentes au sacrifice. Les jeunes Amalécites déposent au milieu du théâtre un autel sur lequel on voit une idole : elles placent devant cet autel un trépied allumé; quelques-unes tiennent les corbeilles des offrandes. Dathan porte le flambeau nuptial, et Nébée le vase à l'encens.)

NADAB, *à Arzane.*

Arzane, qu'au bonheur l'heureux Nadab invite,
Sous le sceptre d'Édom rangez l'Israélite.

(Aux soldats.)

Soldats, que votre sort à mon sort doit unir,

N'accusez plus vos chefs : tous vos maux vont finir.
Vous avez demandé des dieux dont la puissance
Vous guidât à des lieux de paix et d'abondance,
Où vous puissiez fixer, à l'abri des tyrans,
Vos tombeaux voyageurs et vos berceaux errants :
Ces biens, qu'en soupirant vous espériez à peine,
Vous sont tous accordés par une grande reine.
Née aux monts de Séir, du sang de nos aïeux,
Elle va réunir notre race et nos dieux.

UN DES CHEFS DES SOLDATS.

Qu'Arzane et que Nadab règnent pour nos délices,
Et conduisent nos pas sous des cieux plus propices.

UN DES PRINCES DU PEUPLE.

Sauvez-nous du désert; nous vous en prions tous,
Et faites-nous des dieux qui marchent devant nous.

NADAB, *à Dathan.*

Cher Dathan, préparez la pompe nuptiale.

ARZANE, *à part.*

Je règne et meurs.

NADAB, *à part.*

D'où sort cette nuit infernale?

(Dathan allume le flambeau nuptial; les Amalécites déposent les offrandes au pied de l'idole; le peuple les imite. Nébée présente l'encens à Arzane. Arzane prend l'encens des mains de Nébée, l'élève au-dessus du trépied devant l'idole, et dit :)

ARZANE.

Puissant Dieu d'Amalec, dont Jacob aujourd'hui
Reconnoît la grandeur et recherche l'appui,
Ouvre tes bras d'airain, ta poitrine enflammée,
Pour verser sur Jacob la faveur réclamée.
O Moloch! sois propice à tes nouveaux sujets :
Les mères d'Israël payeront tes bienfaits.

(Elle répand l'encens sur le trépied, et passe l'urne à Nadab.)

NADAB.

Nadab sacrifier au dragon de l'abîme!

DATHAN.

Le temps fuit.

NADAB.

Puisse-t-il toujours manquer au crime!

DATHAN.

Tous les yeux sont sur vous.

NADAB.

Sinaï ! Sinaï !

ARZANE.

Répandez donc l'encens.

NADAB.

Jacob, je t'ai trahi !

ARZANE.

Achevez.

NADAB.

Je ne puis.

ARZANE.

Qu'attendez-vous ?

NADAB.

Mon père.

ARZANE.

Couronne mon amour.

NADAB.

Et s'il me trompe ?

ARZANE.

Espère.

NADAB.

Pense au Ciel qui me voit.

ARZANE.

Songe à tes derniers vœux.

NADAB.

Consommons le forfait !

MOÏSE, *du haut du Sinaï où il apparoît tenant les Tables de la loi.*

Arrête, malheureux !

(L'urne à l'encens tombe des mains de Nadab ; il se fait un moment de silence.)

SCÈNE III.

MOÏSE, NADAB, ARZANE, DATHAN, NÉBÉE, SOLDATS, PEUPLE, ETC.

ARZANE.

Jacob ! je reconnois ton malfaisant génie.

MOÏSE, *toujours sur les rochers.*

De mon front sillonné dernière ignominie!
Veillé-je, ou n'est-ce pas l'idolâtre Israël
Qui d'un monstre du Nil environne l'autel?
O Tables de la loi, du Ciel présent insigne,
De vos commandements ce peuple n'est plus digne,
Tombez et brisez-vous.

(Il brise les Tables de la loi, descend des rochers et marche à l'autel.)

Disparois à mes yeux,
Disparois à jamais, simulacre odieux.

(Il renverse l'autel et l'idole.)

Vous qu'un ange toujours protége de son aile,
Lévites, accourez : Moïse vous appelle.
Et toi, noble Marie, amène dans ce lieu,
Ton foible bataillon, si puissant devant Dieu.

(Les lévites et les jeunes Israélites, entrant de tous côtés sur la scène, se rangent autour de Moïse.)

NADAB, *tirant son épée.*

Soldats! livrerez-vous mon épouse à ces traîtres?
Défendez votre roi contre la main des prêtres.

MOÏSE.

Que tout fidèle Hébreu, par son zèle emporté,
D'un repentir soudain, passe de mon côté.

(Le peuple fait un mouvement.)

NADAB.

Infames déserteurs!

MOÏSE.

N'écoutez point l'impie,
Et qu'à la voix des Saints Israël se rallie!

(Le peuple et les soldats passent du côté de Moïse.)

NADAB, *à Arzane.*

Je te défendrai seul, objet cher et cruel,
Contre ce peuple entier, Moïse et l'Éternel.

MOÏSE.

Vengeurs du sanctuaire, entourez la victime,
Et désarmez le bras qu'avoit armé le crime.

(Des lévites environnent Arzane et désarment Nadab, d'autres emmènent Dathan.)

ARZANE.

Cessez, vils meurtriers; je saurai bien sans vous
Mourir comme une reine. Oui, je vous brave tous.



Heureuse, en expirant, j'ai vengé ma patrie;
C'est par moi que Jacob connoît l'idolâtrie.
Retourne, si tu veux, ô peuple renié,
A ton Dieu dévorant, à ton Dieu sans pitié.
Je te livre à l'arrêt qui déja te condamne,
Et ton sang va couler après celui d'Arzane.

MOÏSE.

Qu'on l'entraîne.

NADAB, *s'arrachant des mains des lévites et se précipitant vers Arzane.*

Sur moi tournez votre poignard.
Arzane, que mon corps te serve de rempart;
Permets avec le tien que mon sang se confonde;
Que nos ames ensemble abandonnent le monde,
Et que le dernier souffle exhalé de mon cœur
Des feux qui me brûloient te porte encor l'ardeur.

ARZANE, *le repoussant.*

Quoi! jusque dans la mort m'accabler de ta flamme!
Laisse, laisse aux enfers descendre en paix mon ame.
Disons-le maintenant à la face des cieux,
Comme tout Israël tu m'étois odieux.
Fils d'Aaron, dans l'espoir de te perdre toi-même,
J'avois, pour mon supplice, eu la foiblesse extrême
De me vouloir sauver en me donnant à toi;
Mais cet effort étoit trop au-dessus de moi;
Et lorsque de l'amour j'affectois le langage,
Les pleurs le démentoient sur mon pâle visage.
Je suis enfin soustraite à ces secrets tourments;
Le tombeau me dérobe à tes embrassements.
Quel bonheur d'échapper à l'amant qu'on déteste!
Adieu, parjure enfant d'une race funeste;
De mon dernier aveu que le dur souvenir
Augmente la douleur de ton dernier soupir,
Et songe, en expirant, à ton culte infidèle,
Que je n'avois pour toi qu'une haine immortelle.

(Elle arrache son voile, et sort avec les Amalécites sous la garde d'une troupe de lévites.)

MOÏSE.

Allez, brisez la tête à cet ingrat serpent,
Et tarissez les flots du venin qu'il répand.

SCÈNE IV.

MOÏSE, NADAB, MARIE, PEUPLE ET SOLDATS.

MARIE.

Du Très-Haut, pour Nadab, implorons la clémence.

NADAB, *dans la stupeur.*

Mon songe disparoît dans un abîme immense.
Ta malédiction, Aaron infortuné,
Comme un manteau brûlant couvre ton premier-né.
Tu ne m'entendras plus te parler, te sourire;
Tu ne me verras plus chaque matin te dire:
« Viens, mon père, au soleil réchauffer tes vieux ans;
« Viens prier l'Éternel et bénir tes enfants. »

(Il fait quelques pas sur le théâtre.)

Mais par quel corps sanglant est ma marche heurtée!
Aux corbeaux du désert une femme jetée...
Noirs vautours attachés à ce sein éclatant,
Je demande ma part du festin palpitant.
Tu ne peux plus du moins repousser ma tendresse,
Arzane, dans mes bras je te tiens, je te presse.
Nous aurons au soleil montré dans un seul jour
Des prodiges nouveaux et de haine et d'amour.
Jéhovah! puisqu'Arzane à ma flamme est ravie,
Je te rends tes présents, je renonce à la vie:
Pour aller aux enfers m'unir à la beauté,
Je cours t'offrir l'encens que respire Astarthé.

(Il fuit.)

MOÏSE, *aux lévites.*

Suivez-le, gardez-le de sa propre misère.
Ne verse point sur lui, Seigneur, dans ta colère,
Les feux dont Séboïm jadis fut consumé,
Et que de ton courroux le trésor soit fermé!

(Les lévites suivent Nadab. Moïse parlant à Marie.)

Vous, femme forte et sage, à la vertu nourrie,
Soignez l'ame d'Aaron d'un coup affreux meurtrie:
Par mes ordres secrets Benjamin et Caleb
Ont arrêté mon frère à la source d'Oreb.

(Marie sort; le ciel commence à se couvrir; on entend un coup de tonnerre. Moïse, après avoir regardé le ciel et la montagne, dit:)

Quel présage effrayant ! Dieu vient : à sa présence,
La mer a fui ; la terre attend dans le silence ;
Et les cieux, dont il fait trembler l'immensité,
S'abaissent sous les pas de son éternité.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, UN LÉVITE.

LE LÉVITE.

Par la fureur du peuple Arzane lapidée
Est rendue aux démons qui l'avoient obsédée.
Mais Nadab l'a suivie : en proie au désespoir,
Chargeant de feux impurs un impur encensoir,
Il souilloit l'holocauste, alors que sur la poudre
Il est tombé soudain.

MOÏSE.

Qui l'a frappé?

LE LÉVITE.

La foudre.

MOÏSE.

O justice incréée, arbitre souverain,
Je n'ai donc plus l'espoir de désarmer ta main !

(Au peuple.)

Oui ! vous serez punis : il faudra que l'épée
Cherche encor parmi vous la victime échappée.
Vous mourrez au désert, et vos jeunes enfants
Dans Jéricho sans vous entreront triomphants.
Caleb et Josué, sauvés par le Dieu juste,
Seuls du sacré Jourdain passeront l'onde auguste.
Moi-même tout flétri de votre iniquité,
Du pays de Jacob je serai rejeté.
Salut, mont Abarim, d'où les yeux de Moïse
Découvriront les bords de la Terre-Promise,
Abarim où, chantant mon cantique de mort,
Je bénirai ce peuple en un tendre transport.

(Il étend les mains sur le peuple qui s'incline.)

Tribus, je vous bénis comme à ma dernière heure.
Au sein de mes enfants que je vive et je meure :
Et qu'après mon trépas un voyageur divin
Des vrais champs d'Abraham leur montre le chemin.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.



